
ALPHONSE
PICARD FILS
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS



LA
NOUVELLE REVUE

TOME CENT DIX-HUITIÈME

LA
NOUVELLE REVUE

VINGT-ET-UNIEME ANNÉE

TOME CENT DIX-HUITIEME

Mai-Juin

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

28, RUE DE RICHELIEU, 28

1899

ENTRETIENS ET SOUVENIRS POLITIQUES

Le Seize Mai

(*Suite*)

L'accord qui avait présidé à la coalition du 16 mai ne pouvait survivre au triomphe remporté sur le parti républicain. Dès le premier jour, on avait pu voir quelles inimitiés réelles divisaient les coalisés, et quelles colères suscitait entre eux la crainte que l'un des partis l'emportât sur l'autre. L'ouverture de la période électorale mit aux prises toutes ces fantaisies d'opinion et toutes ces compétitions ambitieuses.

Au nom des Bonapartistes, M. Tristan Lambert, à Fontainebleau, déclarait que, en 1880, il tendrait de tous ses efforts à rétablir l'empire autoritaire de 1852. A Toulouse, M. le Marquis de Franclieu écrivait dans l'*Echo de la Province*, une lettre adressée à M. de Fourtou. « Je crois pouvoir vous dire, au nom des vrais royalistes et des vrais catholiques, que nous préférons encore la République à l'Empire... Si vous persistez à vouloir recommencer les candidatures officielles, comme sous l'Empire, je regarderai comme le devoir le plus impérieux pour tout catholique et tout royaliste, de vous combattre à outrance ».

Et le journal légitimiste l'*Union* disait : « Si le cabinet ne sait pas mettre un frein aux exigences bonapartistes, notre devoir est d'empêcher que la partie engagée par le Maréchal ne soit gravement compromise ». Un autre organe du même parti, le *Journal du Mans* écrivait : « les Bonapartistes n'avaient rien de commun avec le parti conservateur. On les tolérait dans l'union conservatrice, dont leur passé les rendait cependant indignes... Marat et Bonaparte sont au même titre, les objets de notre haine et de notre exécration ». Un candidat royaliste M. Lalauze, à Mauriac, écrivait dans son journal : « l'Empire, cela n'est pas français — l'Empire cela n'est pas chrétien — l'Empire, cela n'est pas honnête ». Le

journaux orléanistes, le *Français*, le *Moniteur* tenaient, avec une sourdine, un langage analogue. « Il appartient au gouvernement à visage découvert du Maréchal de Mac-Mahon, de ne pas tolérer que, sous le nom d'union conservatrice, les Bonapartistes trouvent le moyen de faire leurs affaires personnelles. Nous sommes sincères, mais nous ne sommes pas naïfs ». De leur côté, les journaux bonapartistes répondaient de la même encre : l'*Ordre* déclarait aux légitimistes : « Qu'il ne pouvait se plier aux exigences de jour en jour plus intolérables d'un parti sans raison et sans popularité — et le *Combat* publiait un pamphlet intitulé : « Ces *Messieurs d'Orléans* ». La *Souveraineté du peuple*, parlant de ce parti, déplorait l'ignorance absolue de l'état des esprits et l'imprudence naïvement audacieuse et ingénieusement inconsciente de ces hommes à qui l'expérience des malheurs de la France n'avait rien appris ». Et enfin tous se tournaient contre le malheureux ministère qui, sans doute, ne savait plus à qui entendre, et chacun lui disait ce que le *Gaulois* mettait dans la bouche des Bonapartistes : « S'il avait pu compter jusqu'alors sur eux, il devait à l'avenir compter avec eux.

*
* *

Dans le camp des républicains au contraire, régnait un accord parfait. Tel qu'il avait été concerté dès le premier moment, il fut maintenu jusqu'au dernier jour, sans que d'aucun côté, on s'en soit départi. Bel et bon exemple de concorde qui assura leur triomphe, mais qui ne devait pas lui survivre. C'est que là, comme de l'autre bord, chacun, au fond de l'âme, tirait de son côté, et entendait faire sortir de la victoire commune, le succès final d'une cause particulière. Mais c'est encore une joie rétrospective que de revivre, par le souvenir, dans ces temps fugitifs, où tous les cœurs semblèrent unis dans la poursuite d'un pur idéal commun.

C'est dans le rang, comme toujours, que la vertu civique se montrait sans mélange. Les petites gens, ceux qui n'ont rien à attendre, dans la mêlée politique, étaient animés d'une foi qui s'excitait elle-même, au fur et à mesure que durait la lutte ; et je pus voir de près de quels sacrifices sont capables des âmes humbles et généreuses qu'une noble idée soulève. L'idée du droit et de la liberté suscitait alors tous ces obscurs courages.

L'action dans ce combat civil fut vive, mais non fiévreuse, ni bruyante. La puissance gouvernementale sous toutes ses formes

et partout présente nous conseillait la prudence. Mais surtout, la conscience du bon droit, la fermeté voulue des résolutions et la certitude de vaincre, donnaient aux luttes les plus passionnées au fond, un caractère de tranquille assurance qui en couvrait les ardeurs. Les commis-voyageurs se mirent presque tous, et en vertu d'un mot d'ordre de leur association, au service du parti républicain ; et ils le servirent très utilement par leur entrain endiablé, par leur universelle propagande dans des milieux propices, où la parole vive, sans apprêts et sans façon, spirituelle, goguenarde et gauloise a une action si forte et si pénétrante. Les colporteurs eux aussi, s'enrôlèrent dans la milice républicaine. Ils y mettaient plus de circonspection, étant pourchassés par la police administrative. Au fond de leurs balles ou de leurs roulottes, ils transportaient par toute la France, dans les foires, dans les marchés, des brochures, des écrits de tout genre, des professions de foi, des dessins, des caricatures, toutes publications qui se rapportaient à l'affaire unique, objet de toutes les préoccupations et de tous les entretiens du moment. Ils avaient ce flair particulier qui leur fait deviner, dans l'habitude de leur petit commerce, les goûts et les opinions des gens. Ce flair leur permettait de savoir à qui ils avaient affaire. Ils étaient d'ailleurs renseignés, on ne sait comment. Comme il arrive dans les moments de grandes émotions publiques, tout se sait, tout se devine, choses et gens, et on ne se trompe guère sur les adversaires ou les amis. Les colporteurs savaient sur tous les points du territoire, à qui s'adresser, et ils ne remettaient les publications appropriées qu'en bonnes mains.

La presse républicaine de toutes nuances fit alors une campagne de plusieurs mois vraiment admirable. En ce temps-là, la logomachie des halles et d'autres lieux plus mal hantés n'était point admise dans la Presse française. La polémique n'était ni grossière ni ordurière. Elle gardait, même dans ses plus vives ardeurs, les formes policées en usage parmi les gens qui se respectent. Quand on lit les journaux de cette époque on se retrouve dans un monde qu'on ne connaît plus. C'est un monde plus français.

***

Le journal *La France* fut alors un des organes les plus puissants du parti républicain. Rien d'étonnant : c'était Emile de Girardin qui menait la campagne. Le nom de M. de Girardin est intimement

lié à l'histoire de la Presse pendant la seconde moitié du siècle. Ce fut lui qui inventa vers 1840 la Presse à bon marché, et qui, par là, modifia profondément la fonction sociale du journalisme, lequel cessa d'être un instrument de propagande doctrinale pour devenir principalement un moyen de publicité, organe de l'opinion mais mis au service des affaires plus encore que des idées. Ce fut lui qui affirma le plus audacieusement la suprématie de la Presse, en même temps qu'il proclamait son impuissance à nuire. Il était dans sa manière d'outrer les idées, comme il avait des procédés à lui pour les présenter avec une force singulière, et les faire entrer dans l'esprit public comme on enfonce un clou. A l'époque où je l'ai connu, il était déjà vieilli, mais vigoureux encore de corps et d'esprit, avec le relief de sa vieille renommée. Il avait ce masque impassible et résolu de l'homme qui a son idée par jour, et qui l'affirme avec l'autorité d'un maître de l'opinion. Quoiqu'il fût pénétré de l'esprit du siècle, esprit de scepticisme et de philosophie négative, il paraissait plein d'une foi réelle : celle de son rôle. Dans le monde des journalistes, on l'appelait *le maréchal*, mais il ne prenait nullement ce titre en dérision. On l'eût dit imprégné de sa mission. Il y croyait peut-être ! et en tout cas, par son ton, par sa tenue, par ses airs de sacerdoce, il en donnait l'idée aux autres. La campagne du 16 mai fut la dernière mais non la moins brillante de celles qu'il mena dans la Presse : il y déploya toutes les qualités d'un des polémistes les plus féconds, les plus brillants et les plus redoutables de son temps.



Après lui il m'appartient de citer Hector Pessard. Pessard était un écrivain et un journaliste de race : s'il n'a pas atteint les plus hauts sommets, c'est qu'il y avait dans son talent des lacunes que la critique pourrait discerner, mais que l'ami ne veut pas voir. Je ne parlerai pas non plus de ses qualités de caractère et de cœur qui étaient très grandes, et qui, dans bien des cas, l'ont élevé très haut au-dessus du commun des hommes. Dans la vie politique, il avait des opinions très fermes sur les points essentiels, dont il n'a jamais dévié, et des amitiés auxquelles il est toujours resté fidèle. Il avait beaucoup d'esprit, de la gaieté et une imagination brillante, ce qui donnait à son style et à sa conversation un tour vif, animé, amusant, toujours frappé au coin du bon sens et du pit-

toresque. Ses opinions en politique reposaient moins sur des études de cabinet que sur des observations tirées des réalités de la vie, sur des habitudes familiales, sur les données de sa sagacité aiguisée, sur un dégoût absolu du désordre et des violences, sur le dédain des niaiseries des écoles, et sur son scepticisme à l'égard des chefs de parti qu'il connaissait bien. Il avait vécu dans l'intimité des jeunes hommes qui, à la fin de l'empire, menaient la bataille contre le régime bonapartiste : Gambetta, Ferry, Spuller et tant d'autres — et d'autre part, il avait des amitiés dans le camp des Bonapartes et même quelques affinités, par son goût de bon bourgeois pour l'autorité. Je ne l'ai connu qu'après la guerre, à Versailles, et dès les premiers moments je trouvai en lui un allié et plus tard un ami. Il était alors directeur du journal *Le Soir* : nous fondâmes ensemble une correspondance politique sous le patronage du centre gauche. Il avait été le compagnon de toutes nos luttes lorsque Ricard devenu ministre de l'Intérieur en 1876, le nomma directeur de la Presse. Cette direction avait alors un service très sérieux et très utile au ministère. Je ne sache pas que le bon renom de la société française, le gouvernement et la liberté aient gagné à sa suppression. Lorsque je succédai à Ricard au mois d'Avril, je gardai Pessard avec moi, et dans ce poste il rendit des services éminents et à la République et à moi-même. Il connaissait les hommes et les choses de la Presse ; il savait les égards qu'un gouvernement lui doit ; il savait traiter avec les journalistes et plus généralement avec les hommes qui vivent de l'art et dans le culte de la pensée, *genus irritabile*, mais aussi race d'hommes supérieurs, accessibles à tous les sentiments élevés, capables de tout comprendre, et maniables à qui sait les prendre. Lorsque je quittai le ministère en décembre 1876, il me suivit dans ma retraite quoique M. Jules Simon qui me succédait ait cherché à le retenir. Il partageait ma destinée comme il partageait les sentiments dont j'étais plein alors. C'était aussi ceux de mes compagnons d'armes du centre gauche qui me nommèrent leur président. Il avait parfois la dent dure, toujours la plume alerte et aiguisée. Il s'en servait avec la passion d'une amitié et d'une opinion également atteintes. Quoi qu'on fit — et l'on faisait beaucoup — rien ne put l'amadouer. Ses coups portaient. Il avait eu la bonne fortune de trouver un directeur d'un journal nouvellement créé le *Petit Parisien*, M. Harding, qui le plaça à la tête de ce journal. A partir surtout de la journée du 16 mai, la guerre ouverte par le

Petit Parisien fut continue et impitoyable ; et de nouveau des manœuvres furent mises en jeu pour désarmer ce redoutable adversaire. « On me fait l'honneur de me beaucoup redouter, et on s'y prend de toutes les manières pour me dompter, m'écrivait-il à cette époque. Je n'ai pas besoin de vous dire que je tiens droit notre drapeau, et qu'aucune considération ne saurait l'emporter sur la volonté bien arrêtée de faire ce qui me plaît, ce que nous croyons juste et rien de plus. Mais quand vous saurez en détail les habiles et en même temps, je dois le reconnaître, très amicales manœuvres dont je suis l'objet, cela vous intéressera. » M. Harding était sollicité, de son côté, de changer la ligne politique de son journal, mais il se retranchait derrière son traité passé avec Pessard, lequel était maître de la direction politique. On voulait pourtant avoir raison de cet organe d'opposition, et Pessard m'écrivait quelques jours après : « Mon cher ministre, il y a du nouveau. L'ordre moral, désespérant de me convertir malgré les différentes tentations de saint Antoine dont il m'a donné la représentation, s'est décidé à faire preuve de poigne. Harding a été invité à vendre son journal 200 000 fr. à un homme de paille, et il m'a averti qu'il lui était bien difficile de se soustraire à cette nécessité. Samedi il me fera connaître sa résolution. Quant à moi, voici la mienne que je vous soumets. Mon traité est formel, etc., etc... » Il s'apprêtait à soutenir en justice les droits qu'il tenait de son traité. Hector Pessard, et ce n'est pas un mince éloge, a pu être compté parmi les journalistes de cette période, les About, les Sarcey, les John Lemoine, pléiade brillante au milieu de laquelle il tenait sa place. Il avait à un haut degré une qualité, rare dans tous les temps sans doute, mais à noter particulièrement dans le nôtre, la probité politique. Trop mêlé à tout un monde d'affaire et de marchandages que j'ai ignoré, parmi lequel se préparait et se remarquait déjà le déclin de la moralité publique et l'affaissement des consciences, il ne sacrifia jamais ses opinions politiques à des intérêts vulgaires. Il n'a jamais vendu sa plume. Il ne le fit pas pendant cette période du 16 mai, quoiqu'il fût en butte à des sollicitations, non sans attraits pour un homme pauvre, flatteuses, et venant de haut lieu.

*
* *

Une des publications qui eut alors le plus de retentissement et d'influence, fut le *Journal du Père Gérard* que publiait et que ré-

digeait en entier M. Boursin, lequel fut un des fondateurs de la société bretonne et normande — *la Pomme*. C'étaient des conversations échangées entre paysans et citadins, et dans lesquelles le Père Gérard était le principal interlocuteur, non en patois mais en langage simple, sans façon, et tout à fait approprié aux circonstances et aux hommes à qui il s'adressait, avec des dessins pleins de bonhomie et d'un art achevé. Ce journal est resté le type des publications de propagande : genre dans lequel il a eu des imitateurs, mais pas de rivaux.

Les anciens députés, revenus chacun dans leurs circonscriptions électorales, fomentaient sur tous les points du territoire une agitation politique ; et ils ramenaient à eux l'opinion publique restée d'abord indécise, jusqu'aux jours où les excès du gouvernement la tournèrent contre lui. Tous les hommes, candidats ou non, ardents à la chose publique se remuaient et parlaient et manifestaient, les uns pour le plaisir de s'agiter ; les autres par passion sincère. Et la Presse mettait incessamment en scène tous les auteurs du drame intime qui se jouait : d'une part entre la Réaction, confuse, indécise dans ses voies, déconcertée à la fois et irritée par la résistance inerte de la masse populaire, qu'elle ne sentait pas avec elle ; et d'autre part l'Idée républicaine, qui, cette fois, se trouvait, par le fait du 16 mai, liée uniquement à la cause de la Liberté.

* * *

Au milieu de cette effervescence, un mot fut tout à coup lancé et entendu, un de ces mots qui servent à caractériser une situation, et qui la fixent dans l'imagination populaire. Ce fut Gambetta qui le dit ; et son nom contribua à donner à ce mot un grand retentissement. Non que Gambetta eut alors l'influence qu'il a eue plus tard sur l'esprit public. Il en était loin à cette époque. Son nom était attaché à une politique contre laquelle le pays avait des appréhensions et, dans plusieurs contrées, une aversion réelle. Néanmoins il avait le prestige du grand rôle qu'il avait joué pendant la guerre ; et il avait parmi les républicains des amis, des admirateurs fervents. Parmi ces derniers se trouvait M. Achille Testelin qui avait été Commissaire général de la région du Nord en 1870.

M. Testelin, à qui sa ville natale Lille, a érigé un monument, avait rendu à cette époque des services éminents. Il était très patriote, ce qui ne devrait pas être un titre à relever ; mais il était dévoué,

désintéressé, et d'un grand cœur. Il avait l'esprit souple et délié, passionné en politique, et d'un sens très avisé. Jacobin au fond, il était marqué au trait essentiel du jacobinisme, qui est de faire peu de cas des principes et de la liberté, quand les intérêts de la secte sont en jeu. D'opinions plus avancées que celles des départements de la région du Nord qu'il eut à gouverner, il avait assoupli ses opinions au diapason de l'esprit public, dans la vue patriotique d'être en état de servir, dans les circonstances terribles où l'on se trouvait, sans éloigner personne par l'étalage inutile de ses idées particulières ; d'obtenir les coopérations nécessaires ; et de faire concourir tout le monde à la défense nationale. Il était de ceux qui voulaient faire de Gambetta le directeur de l'opinion, pour lui préparer de plus hautes destinées. Il l'avait appelé à Lille pour y faire une grande manifestation populaire. Et à Lille donc, tout avait été préparé pour que les paroles de l'orateur, si vraiment éloquent d'ailleurs, eût un grand retentissement. La faute et l'on pourrait dire la sottise des agents du gouvernement devait rendre le retentissement plus grand encore. Il semble qu'ils avaient pris à tâche d'accroître démesurément le personnage de Gambetta qu'ils ne manquaient en aucune occasion de mettre en parallèle avec le Maréchal, et de représenter comme la personnification même de la République. Cette fois encore ils n'eurent garde d'y manquer. Gambetta avait fait dans son discours l'exposé du 16 mai, et il l'avait terminé par ses paroles : « *Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, croyez le bien, Messieurs, il faudra se soumettre ou se démettre.* » La formule était heureuse, et elle produisit d'autant plus d'effet que le ministère la signala lui-même à l'attention publique, et la marqua du trait le plus propre à la rendre populaire, en la déférant aux tribunaux comme une injure et offense envers le Président de la République. Le tribunal de Lille condamna Gambetta à trois mois de prison et 200 fr. d'amende. Mais le jugement était rendu par défaut. On profita des délais et des moyens de procédure pour prolonger ce débat judiciaire jusqu'au jour où l'inviolabilité parlementaire devait mettre Gambetta, réélu député, à l'abri de toutes poursuites, ce qui se fit en effet.

*
* *

M. Thiers n'avait pas cessé de suivre les événements avec une attention passionnée. Diverses causes devaient entretenir en lui les

ardeurs du politique, ardeurs que l'âge n'avait pu éteindre, qu'il avait à peine amorties. Il était le créateur du régime ; et il y attachait une part de sa gloire.

Il me disait, dans une conversation que j'eus avec lui au mois de juin 1877 : « Mon honneur est attaché à la fondation de la République. Ce n'est pas moi qui l'ai apportée au pays. Je l'ai reçue sanglante et mutilée. Je l'ai rétablie dans un meilleur état, et je l'ai rendue habitable. Ce qui peut lui être le plus funeste, c'est le gâchis, c'est la plus terrible des accusations qu'on puisse formuler contre elle. Le gâchis est mortel pour tous les régimes, mais particulièrement pour celui-là.... » La leçon pour dater de loin, n'a pas cessé d'être opportune.

Il avait reçu dans la nuit du 24 mai 1873 une blessure qu'il nourrissait au fond de l'âme. Le seul sentiment ressemblant à de la haine que j'aie trouvé chez lui datait de ce jour-là, il ne dissimulait guère que la maison du Maréchal en était l'objet. Enfin il conservait l'espoir d'une revanche personnelle. Il avait envisagé l'éventualité de son retour à la Présidence de la République, éventualité que l'échec prévu du 16 mai rendait probable. Nous l'entretenions tous dans cette espérance qui souriait à sa vieillesse.

M. Thiers n'avait point d'orgueil. Il n'avait pas besoin d'ailleurs de se hausser lui-même pour être au-dessus des autres. Il savait trop ce que valent les grandeurs, même les plus hautes, pour se méprendre sur l'importance relative des hommes et sur la sienne propre. Il avait trop d'élévation dans la pensée pour s'abaisser jusqu'à des complaisances ridicules envers lui-même ; il avait aussi trop d'esprit pour s'en faire accroire ; mais il avait un juste sentiment de sa valeur, des services qu'il avait rendus, du rôle enfin que depuis plus de quarante ans, il avait joué dans son pays. Ses services ! Quiconque n'a pas vu les années 1870-71-72, ne saurait s'en rendre compte ; et si on les connaissait bien, tels que les témoins d'alors ont pu les connaître, la gratitude nationale serait confondue de son impuissance.

***

Pour arriver à Bordeaux, après l'élection de février, nous dûmes traverser la France, sur des ponts de bateaux comme à Creil, parmi les campagnes dévastées, les gares ravagées, les télégraphes abattus, et les locomotives de chemins de fer marchant à pas comptés sur des lignes coupées et à peine viables. Nous avions

passé par Paris qui avait l'aspect d'une ville morte, sans lumières, sans gaz, sans chevaux ni voitures, ne trouvant pour toute nourriture que du pain noir et de la viande de cheval ; et pour en sortir, — rien ne peut effacer ce souvenir ! — nous dûmes, à la station de Choizy-le-Roi, exhiber à des officiers prussiens nos cartes de députés pour pouvoir poursuivre notre route. Après trois jours et deux nuits de voyage, nous arrivâmes enfin à Bordeaux, où avaient afflué toutes les administrations à la suite du gouvernement provisoire de Tours, qui avai dû fuir devant l'invasion ; et où se réunissait cette Assemblée qui allait représenter la France dans les dernières heures de son agonie.

Au milieu de cette foule de fonctionnaires, d'administrateurs, de députés venus de tous les points de l'horizon, inconnus les uns aux autres ; foule confuse, éperdue, sans direction, sans espérance, tâtonnant sous le poids de sourdes colères et d'une douleur immense, un seul homme parut au milieu des autres, et fit apparaître l'image et l'idée d'un gouvernement : c'était M. Thiers.

Il avait plus de soixante-quinze ans ; mais il était encore plein de vie. Rien dans sa personne ne trahissait les atteintes de l'âge. Sa physionomie et sa stature sont légendaires; mais on ne songeait guère à sa taille quand tout le monde alors cherchait d'où pourrait venir le salut et se reposait sur lui. D'une activité inlassable, d'une puissance de conception prodigieuse, d'une science gouvernementale universelle, d'une promptitude de résolution extraordinaire, d'une sagacité merveilleuse ; sachant tout, voyant tout, pourvoyant à tout, démêlant dans la foule qui se pressait autour de lui et en dehors d'elle, les éléments dont il pourrait se servir ; ne négligeant aucun détail, surveillant les intrigues, calmant les impatiences, encourageant les bonnes volontés, devinant les dévouements désintéressés, portant cette charge énorme de préoccupations sans jamais perdre, au fond de l'âme, le souci de la patrie agonisante ni les affres de la douleur commune ; et tout cela, en gardant au dehors une bonne humeur constante, une vaillance spirituelle et un courage que rien ne pouvait abattre. Tel nous l'avons vu.

Nous l'avons vu, flagellant l'Empire de paroles vengeresses le jour où l'Assemblée tout entière, debout, sur les bancs, dans une explosion formidable des sentiments que notre ruine soulevait dans nos cœurs, et d'une seule voix, criait la déchéance de l'Empire. Nous l'avons vu, à l'heure où revenu de Versailles il suppliait l'Assemblée de se rendre à l'évidence des faits pour

éviter la ruine totale ; lorsque d'une voix émue, le geste désolé, et ne pouvant retenir ses larmes, il nous suppliait de voter la paix. Nous l'avons vu, plus tard, à Versailles, au milieu des débris de l'occupation étrangère qui avait laissé partout d'épouvantables traces, rappelant les lambeaux de notre armée, reconstituant l'administration publique, assiégeant notre capitale sous les yeux de l'ennemi, sans faiblir un seul moment dans son œuvre de sauvetage ; mettant la main à tout ; chef d'état, chef d'armée, chef d'état-major, fournisseur, comptable, financier, faisant face à l'ennemi créancier impitoyable, remettant tout en place, et jour par jour refaisant une France. Et tout cela en même temps qu'il menait le gouvernement général, qu'il dirigeait par la parole la plus persuasive qui fut jamais et par l'énergie de sa volonté, l'Assemblée souveraine, laquelle, dans les premiers temps du moins, subordonna ses passions politiques à la force des choses, et accepta pour un jour le joug que M. Thiers appelait lui-même, la dictature de la persuasion.

*
* *

Il acceptait sans réserves les règles du système représentatif — il l'a bien prouvé quand il donna sa démission — mais il n'en subissait pas les abaissements. Un soir — c'était le 7 mai 1872, — je dînais chez lui avec Rivet, Ricard et Bardoux. Il avait parlé avec une tristesse profonde des difficultés qu'il avait à traiter avec la Prusse et des doutes qui parfois l'envahissaient sur les résultats des négociations. Et sa pensée se reportant sur l'Assemblée, il s'exprimait en termes plutôt attristés qu'irrités sur les résistances qu'il rencontrait dans la Droite. Il s'agissait alors du mode de de nomination des membres du Conseil d'Etat que l'Assemblée ne voulait pas lui abandonner. Et, comme je lui disais que, sans doute, il pouvait beaucoup, puisqu'il avait l'opinion publique avec lui, mais que, en fin de compte le dernier mot restera à la Chambre qui, comme on le lui dit souvent, est souveraine. Et j'ajoutais : « Ce dernier mot, quel sera-t-il ? Il faut tout attendre de gens passionnés et aveugles ». Il est convenu qu'il y avait là un danger, mais il disait que cela mènerait les partis de droite à un gâchis effroyable ; qu'ils n'en pourraient sortir ; que cependant, il se pourrait bien qu'ils le fissent, qu'il croyait même qu'ils le feraient. Il prévoyait alors un vote suivi de sa démission. Il se montrait décidé à ne pas accepter le vote qui eût donné à l'Assem-

blée le droit d'élire les conseillers d'Etat. « On ne peut pas gouverner, disait-il, la tête dans la poussière ». Nous nous efforcions de calmer son irritation, et je me hasardai de dire qu'il serait peut-être bon de ne pas annoncer à l'avance sa résolution, afin de ne pas encourir encore le reproche de vouloir peser sur l'Assemblée. Madame Thiers qui était présente, m'approuvait, mais lui ne l'entendait pas ainsi. « Il faut au contraire, disait-il, que l'Assemblée sache à l'avance ce qu'elle veut faire, et qu'on lui mette sa responsabilité sous les yeux ». Le patriotique souci d'achever l'œuvre de la Délivrance lui fit supporter bien d'autres déboires !

*
* *

Oui, M. Thiers était dominateur, dans l'exercice de sa maîtrise ; mais cette maîtrise lui appartenait en effet, et cette fois il s'en servait pour la tâche la plus difficile et la plus haute qu'un citoyen ait jamais eu à accomplir. C'est cette restauration d'un peuple écroulé qu'il faut avoir devant les yeux, quand on le juge. Il était doué de la qualité maîtresse des hommes supérieurs, qui est le bon sens suprême, c'est-à-dire la pondération de toutes les facultés intellectuelles et sensibles, dont l'ensemble, porté à une haute puissance, forme le génie. Il avait le génie du gouvernement. Aussi ne pouvait-il supporter la contradiction, quand il poursuivait un grand dessein, tel que la libération du territoire et la résurrection de la France. Les résistances l'indignaient quand il les mettait en regard de l'œuvre qu'il avait à accomplir. Dans un de ces moments où son âme tout entière se révoltait en face d'hostilités dirigées contre sa personne et qui enrayaient ses efforts : « Laissez-moi, leur dit-il, du haut de la tribune, laissez-moi achever ma tâche : après, je vous en laisserai une à la hauteur de votre courage et de votre mérite ». Les mauvaises raisons, les objections sans portée lui inspiraient un dédain qu'il ne dissimulait pas toujours. L'impatience, le sentiment de l'injustice, le souci des intérêts en jeu l'emportaient parfois sur son urbanité. Mais quel germe de gros ressentiments laissés dans de petites âmes !

Il ne lui déplaisait pas de faire montre de son autocratie personnelle — mais on peut avoir l'âme libérale sans abdiquer sa volonté. Il aimait à se parer de sa force de volonté, de cette qualité maîtresse chez tout homme, et plus nécessaire encore chez un homme d'Etat. Un jour — c'était le 31 mars 1873, très peu de

temps avant le 24 mai, il nous parlait de la droite qui; disait-il, aurait voulu trouver sa volonté en lui. « Je n'ai jamais trouvé en moi que ma propre volonté, mais celle-là, rien ne m'en fera changer. Et cela a bien servi à quelque chose, car c'est en tenant tête à M. de Bismarck, que j'ai obtenu le traité et surtout Belfort. Bismarck me dit un jour : Il n'y a en Europe que deux républicains, vous et moi. — Et pourquoi cela ? — parce qu'il n'y a que nous qui ayons su résister à nos rois. — Je lui racontai alors qu'un jour le roi Louis-Philippe ne pouvant obtenir de moi ce qu'il voulait, dit, en détournant un peu la tête : Quelle chienne de tête ! Quand une fois il s'est mis une idée dedans le diable ne l'en tirerait pas ! Et Bismarck rappelait dernièrement ce propos à M. de Gontaut, pendant les dernières négociations. Par exemple ! je répondis un jour vertement à Louis-Philippe, qui avai tenu un propos que je jugeai impertinent. Il voulait me faire entrer dans une combinaison ministérielle qui ne me convenait pas, et comme je refusais obstinément, il finit par me dire. — Vous voudriez me faire accroire que vous ne tenez pas à un portefeuille. — Sire, répondis-je, toutes les fois que votre Majesté a dit qu'elle n'avait accepté qu'avec désespoir le fardeau de la couronne, je l'ai toujours crue. L'amiral de Rigny qui n'aimait pas Louis-Philippe était là ; aussi le Roi ne me l'a pas pardonné de longtemps ».

*
* *

M. Thiers était par sentiment, pourrait-on dire plus encore que par tâtonnement, très éloigné des idées et des opinions générales des députés de la Droite proprement dite, droite royaliste et légitimiste. On ne change guère ! Les hommes de son temps ont cru qu'ils avaient des revanches à prendre contre l'ancien régime. Nouvelles causes de divisions ajoutées à celles qui existaient déjà parmi nous. La concurrence inassouvie et la soif de l'égalité rendront-elles donc le mal de la discorde incurable. Lui, il n'avait rien à envier à personne, et pourtant il avait conservé les antipathies et presque les préjugés du temps de sa jeunesse, alors qu'il avait pris rang parmi les adversaires de la Restauration, et qu'il avait combattu rudement les carlistes après la révolution de 1830. Toutefois, il avait quelques amitiés parmi eux, et en général il les traitait avec honneur. Il prisait les qualités morales de ce parti.

Il avait beaucoup plus d'affinités avec les membres du Centre Droit. C'étaient les hommes ou les fils des hommes avec qui il avait servi la monarchie constitutionnelle. Mais il était, par nature, dégagé de toute espèce de parti. La nécessité reconnue par lui de fonder un gouvernement neutre qui eût pu refaire l'unité dans la nation, et la situation personnelle que les événements lui avaient faite, lui assuraient, parmi les demeurants des causes politiques anciennes, une place à part qui lui plaisait et qu'il occupait avec une entière indépendance d'esprit. Il jugeait très sévèrement l'attitude politique de ses anciens amis, et il faisait peu de cas de leurs capacités. Mais aussi, plus il avait été rapproché d'eux dans le passé, plus les animosités qu'il suscitait de ce côté, étaient vives. Il leur demandait de renoncer à leurs préférences ou à leurs intérêts politiques, pour la patrie. Eux, lui imputaient à crime, ce qu'ils appelaient sa trahison. Leur défection qui détermina sa chute, au 24 mai, lui fit rompre tout lien entre eux et lui.

Le parti bonapartiste n'existait pas comme parti, dans l'Assemblée nationale de Versailles. Quelques personnalités y rentrèrent petit à petit, et se groupaient autour de M. Rouher. Il fallut, pour que ce parti reprit quelque vitalité et le courage de se montrer, que la Droite et surtout le Centre Droit lui eussent demandé son concours pour renverser M. Thiers, ce qui permit à ce dernier d'adresser à M. le duc de Broglie, cette dure parole à la fin de son discours dans la nuit du 24 mai : « Le feu duc de Broglie, votre père, serait bien surpris de vous voir le protégé de l'Empire ». Dans les premiers temps, l'unanimité de l'Assemblée nationale — ils étaient cinq qui votèrent à Bordeaux contre la loi de déchéance — était sous le coup de sentiments tels, que le nom seul de l'empire ne pouvait y être accueilli qu'avec horreur ; et M. Thiers partageait cette exaspération, en patriote qu'il était. Plus tard, dans ses entretiens dans le salon de Versailles, lorsque avec la sérénité de son esprit, il donnait son appréciation sur les choses et les hommes, il portait un double jugement quand il parlait de l'Empire. La politique intérieure de Napoléon III l'avait laissé indulgent : elle ne choquait pas trop ses tendances au fond césariennes. Mais il était d'une sévérité implacable, et dans les termes les plus méprisants, pour sa politique extérieure qui, de degré en degré, avait fait perdre à la France sa situation en Europe et sa puissance, jusqu'à ce qu'elle y eût perdu ses provinces. Il se ressentait dans ses jugements de son goût, pour le premier empereur dont il avait

écrit l'histoire, et il ne faisait pas assez, selon moi, le rapprochement fatal qu'il convient de faire, entre l'élévation des Bonapartes et l'amoindrissement final de notre pays.

A l'égard des membres de la Gauche, d'une manière générale, il se montrait très accueillant, affable et désireux de les rattacher tous à sa politique. Non qu'il y comptât beaucoup, car il me disait quelquefois : « Voyez-vous, nous serons obligés de passer par le défilé du radicalisme ; mais le passage sera court, et la République en sortira plus raffermie, en s'appuyant sur les opinions foncièrement conservatrices du pays ». Sa clairvoyance ne l'avait pas trompé, sauf pourtant sur la durée de l'épreuve à subir et sur son vrai caractère. Il ne soupçonnait pas que le radicalisme fût rapproché de la démagogie et de la révolution sociale à ce point qu'ils semblent comme des frères. Il ne supposait pas surtout que les redoutables ennemis de la République qu'il voulait fonder, trouveraient devant eux un obstacle aussi frêle que celui que lui opposeraient les modérés. Si le Centre gauche de ce temps-là n'avait pas montré plus de résolution, plus de fermeté et de netteté dans ses opinions et dans ses desseins que n'en montrent contre les démagogues de nos jours, les républicains que l'on désigne sous les titres divers de progressistes, de gouvernementaux, et d'amis de tout le monde, il n'aurait jamais fondé la République.

M. Thiers se montrait particulièrement affable pour les membres du Centre gauche. Là, il se sentait vraiment chez lui, appuyé sur des sympathies sincères et sur des dévouements très désintéressés. Nous ne partagions pas toutes ses idées sur la politique. Il le savait sans trop s'en soucier, et je pense qu'il n'a jamais eu l'idée de nous associer à son gouvernement ; mais nous savions qu'il était seul capable d'établir le régime que nous voulions fonder, et pour mon compte, ces sentiments s'étaient encore accrus par l'admiration que j'éprouvais à le voir faire.

***

C'était un artiste incomparable dans son œuvre d'homme d'Etat. A la tribune, avec sa petite taille, son geste court, sa voix fluette et sans timbre, mais qu'on entendait de partout, il était merveilleux de clarté dans l'exposition, de dialectique dans le raisonnement, avec je ne sais quelle force puissante et secrète qui dominait l'auditoire, et le conduisait sans qu'on y

prît garde, à la persuasion. Ses discours sont des traités de politique, mais dits avec tant d'art, de digressions reposantes, de traits spirituels ou mordants, que l'esprit ne se fatiguait jamais à l'entendre. On oubliait l'homme, et on n'apercevait plus que le génie de cette éloquence en action, mettant en œuvre, une intelligence sans bornes, une science politique achevée, un esprit étincelant et les sentiments profonds d'un patriotisme sans phrase. Il était plus étonnant encore peut-être dans son salon.

Sa conversation était un charme. Il était attentif à convaincre les esprits et à s'attirer les sympathies, à gagner son monde : et cette bonne grâce, alors même qu'elle avait pour mobile un intérêt politique, ne laissait personne insensible. Son accueil était toujours poli, habituellement bienveillant ; son commerce dépouillé de formes vaines, mais dans un rapport parfait avec sa haute dignité de Chef d'Etat, avec sa grande situation due aux rôles qu'il avait toujours joués et à sa supériorité intellectuelle. Il n'était inférieur nulle part, de quelques hommes qu'il fut entouré ; et il s'entourait à plaisir des savants, des lettrés, des artistes les plus distingués de son temps. C'était une joie pour l'esprit que de se trouver initié à ces cercles qui rappelaient les salons politique de la Restauration, les causeries brillantes du dix-huitième siècle, et selon le hasard des rencontres, l'Académie d'Athènes. Parfois le cercle était plus intime ; c'étaient les vieux amis de M. Thiers, M. Mignet, M. Giraud, M. Boissier, Legouvé, Barthélemy Saint Hilaire, puis les anciens compagnons de ses luttes du temps passé, ceux du moins qui étaient restés fidèles à sa personne, qui s'étaient rattachés à sa politique, et qui n'avaient pas déserté sa maison, le chevaleresque C[te] Roger du Nord, Ch. de Rémusat, Léon de Malleville et Calmon, et toujours le fidèle et dévoué Barthélemy Saint Hilaire. Quels régals ! et quelles leçons !

Il recevait tous les soirs à Versailles, à la Présidence, et plus tard à Paris, lorsqu'il y revint, découronné de son titre mais non de sa suprématie. Il avait les manières aisées d'un homme qui sent sa valeur, et qui n'a pas besoin de s'imposer ; mais pleines de simplicité et d'une bonhomie fine, parfois railleuse, mais sans méchanceté. Il était vif et remuant, presque toujours debout, il tenait la conversation, non qu'il s'imposât ; il n'y avait pas trace de pédantisme dans ses propos ; mais nul n'avait envie de l'interrompre, ni ne s'y risquait, surtout quand il parlait de la politique du jour. On aimait mieux l'entendre, et il ne supportait guère la contradiction.

Lorsqu'il traitait un sujet quel qu'il fût, sa mémoire qui était prodigieuse lui fournissait mille souvenirs toujours intéressants; il émaillait sa conversation de traits spirituels et souvent malicieux sans amertume; il paraissait parfois s'égarer dans des digressions, apartés ou détours amusants ou curieux, qui tenaient l'auditoire en éveil, tandis que, par des chemins de lui connus, il le ramenait à son propos. Son esprit qui était pétillant n'était point à facettes: jamais de mots; c'était un perpétuel rayonnement. Il était amusant et sérieux à la fois. Il n'avait aucune pédanterie; et il discourait toujours, mais sans le paraître. Après ses journées de travail sans rémission, il faisait encore et toujours de la politique en causant; sans cesse occupé de l'affaire du moment, et poursuivant et faisant partout son œuvre de persuasion, collective ou individuelle. A chaque heure ainsi, il gagnait sa cause; mais au prix de quels efforts et de quelles fatigues! Il ne cherchait pas les témoignages de dévouement et d'admiration, mais il aimait à penser que nous avions ces sentiments pour lui. Il savait bien qu'il méritait d'être loué, et malgré sa possession de lui même, qu'il gardait avec dignité, il était vaincu parfois par les émotions de son âme.

* * *

J'en veux citer un exemple. Le *Journal Officiel* du 16 mars 1873 annonçait que le territoire serait complètement libéré le 30 juillet, avant la date fixée par le traité, sauf Verdun qui devait être évacué le 15 septembre. Je revins le soir de Paris pour voir M. Thiers et lui apporter, pour mon compte personnel, l'hommage de ma reconnaissance. Une soixantaine de membres de la Gauche et du Centre-Gauche étaient venus; aucun de la Droite ni du Centre Droit. Au moment ou j'arrivai, il était presque seul. Il s'assit sur un canapé et me prit près de lui. Je lui exprimai mon étonnement que l'Assemblée toute entière ne fût pas venue. Il répondit que, le dimanche, beaucoup de députés étaient à Paris, les excusant presque: « après cela ajouta-t-il, on n'aime pas à s'entendre dire qu'on va mourir! » Il pensait à la dissolution de l'Assemblée qu'il supposait prochaine. Il était accablé de fatigue, et son visage en portait la trace. Je lui en fis l'observation, et il me dit alors que les deux derniers jours des négociations avaient été terribles. J'ai su qu'en effet, dans la dernière nuit, on l'avait éveillé trois fois pour recevoir des dépêches et y répondre. Le len-

demain 17, le Centre Gauche prit la résolution de charger son président, qui était alors Christophle, de faire une motion à l'ouverture de la séance, et de proposer à l'Assemblée Nationale un vote de reconnaissance publique, à l'occasion de la libération anticipée du territoire. La résolution était ainsi conçue : « L'Assemblée Nationale déclare que le Président de la République a bien mérité de la Patrie ». C'était la formule antique que nous avions reprise ; et j'y avais fait ajouter son nom : « que M. Thiers, président de la République... » Grévy fut prévenu de notre intention, et il exprima le désir que M. Thiers fût averti. Dès le matin du 18 j'allai à la Présidence avec Ricard. M. Thiers nous reçut dans son salon. Ricard lui fit part de l'objet de notre démarche. M. Thiers prit le papier et relevant ses lunettes sur son front, comme il faisait pour lire, il lut le projet de résolution ; ses mains tremblèrent, ses yeux s'humectèrent ; et sans pouvoir prononcer un seul mot ; il ne put retenir ses larmes. Pernolet était aussi là. Ricard et moi silencieux, nous avions les yeux humides devant l'émotion si profonde de ce grand citoyen Ricard dit enfin : « Nous sommes heureux de penser que ce sont vos amis dévoués qui seront les premiers à faire cette proposition ». Il ne put que répondre — « Oui, les seuls ! Et il nous prenait les mains. — Pour achever cet épisode, le spectacle à l'Assemblée fut bien différent. Le Centre Droit avait résolu, lui aussi, de faire sa manifestation ; mais il y portait des sentiments tout autres. Il voulait englober, dans l'expression de la gratitude publique. l'Assemblée Nationale elle-même ; et rien ne fut plus plaisamment triste que de voir un homme infiniment respectable, comme l'était M. Saint-Marc Girardin, faire effort en qualité de président du Centre Droit, pour arriver le premier à la Tribune. Il n'y put parvenir que le second ; et il fit voter un paragraphe par lequel l'Assemblée Nationale se congratulait elle-même, dans la formule destinée à exprimer la reconnaissance de la France ; et il résulta de tout cela un spectacle navrant d'ingratitude et de petitesse que donnèrent cette fois encore, et dans quel moment ! des partis implacables !

Ce trait le montre sous un aspect peu connu. Il n'était ni un sentimental ni un homme enclin aux impressions vives. Il était plutôt légèrement sceptique, porté à la raillerie, et rompu par une longue vie si pleine à toutes les surprises, très éloigné de toute enflure comme de l'emphase antipathique à sa nature d'artiste.

Il a dit ce mot, si souvent répété depuis : En politique, il faut prendre tout au sérieux, rien au tragique. Il détestait l'amphigouri, la boursouflure et les tons dramatiques. Les mœurs parlementaires et politiques de son temps n'étaient pas, comme on a pu les voir depuis, éloignées des habitudes de bon ton, de réserve et de convenances qui ont caractérisé la bonne société française. Mais il était patriote passionné. Et puis, il y a des mots, n'est-ce pas? qu'on ne peut entendre et prononcer sans de profonds tressaillements.

* * *

Le salon de la place St-Georges était le vrai centre de l'opposition au régime inauguré le 24 mai 1873, avec la présidence du maréchal de Mac-Mahon. Thiers et Mac-Mahon, c'étaient les deux figures principales de la politique dans laquelle nous étions tous engagés alors, politique qui se définissait par deux termes, beaucoup trop absolus comme il arrive toujours, mais qui, pour le grand public, caractérisaient la situation vraie : ces deux termes étaient : République et Réaction. M. Thiers avait, sans aucune réserve, pris parti pour la République. Il était le chef; et son adhésion de plus en plus affirmée, donnait aux yeux du pays, un grand crédit aux hommes engagés dans la lutte, et une grande force à notre action électorale. Il était plus qu'autrefois en coquetterie avec les républicains avancés, ceux du temps jadis dont il avait fait visiblement peu de cas à Versailles, et particulièrement avec Gambetta qui, de son côté l'enguirlandait d'espérances dont ils se berçaient peut-être tous les deux.

Quand vint l'été, il se rendit à Dieppe en villégiature. Là encore, il se mettait en communication habituelle avec nous, et il fut souvent l'objet de manifestations, soit locales, soit du dehors, qui attestaient à la fois et sa popularité et l'influence de son nom sur l'opinion publique. Ce fut à l'occasion d'une de ces manifestations que je lui écrivis une lettre à laquelle il me fit une réponse que je cite, parce qu'elle peint bien l'état de son esprit :

Dieppe, 27 août 1877.

Mon cher de Marcère,

J'ai reçu votre aimable lettre, et je ne perds pas de temps pour vous en remercier. J'ai été reçu ici avec beaucoup de cordialité, et j'ai trouvé quelque chose d'affectueux, mêlé à la vivacité du sen-

timent politique, qui m'a fort touché. Au milieu des misères du temps qui vous affectent, il y a un progrès visible dans le pays qui est de nature à nous consoler. Du reste, les nouvelles sont tous les jours meilleures, et nous pouvons compter sur d'excellentes élections. Ce sera à nous à faire sortir de cette crise, quelque chose de réellement bon et définitif, si on le peut... A vous de cœur.

A. Thiers

Si on le peut... Ce mot trahit un fond d'anxiété sur le sort de notre pays. Il m'en parlait quelquefois, lorsque laissant de côté le ton de bonne humeur et même de jovialité qu'il affectait dans les moments les plus critiques, il trahissait le fond de sa pensée : « Voyez-vous, me disait-il, nous aurons bien du mal à tirer ce pays de l'état où les révolutions l'ont mis ». Mais rien ne lassait son courage. Il était de ceux qui vont jusqu'au bout.

Le bout n'était pas loin pour lui. Il rentra à Saint-Germain où il se proposait de séjourner pendant l'automne, et à son retour la population lui fit une ovation. Il répondit à un discours de bienvenue : « Je suis heureux de votre visite et du témoignage d'affection que vous m'apportez. Comme je l'ai déjà dit depuis bien des années, je regarde la République comme le seul gouvernement possible en France. Ceux qui, ne pouvant rien mettre à sa place, s'attachent à contrarier son établissement, sont les vrais perturbateurs, les vrais anarchistes auxquels la France aura bientôt à demander compte du dommage moral et matériel qu'on lui a fait essuyer cette année. Comptez donc sur ma constance à soutenir la République ; mais permettez-moi d'apporter la même constance à la qualifier de conservatrice. Car pour qu'elle s'affermisse, il faut qu'elle soit aussi rassurante que libérale. Voyez les progrès que nos opinions ont faits cette année. Ils sont dus au calme et à la fermeté du pays. Persistons dans cette attitude. Soyons calmes et résolus et nous réussirons. Quant à moi je ne doute pas du succès. Tout nous l'annonce, et je n'hésite pas à vous en donner l'assurance.

Ce sont les dernières paroles que M. Thiers ait prononcées en public. Le 3 septemdre il mourait dans sa 81e année. Il succombait à une congestion séreuse. On peut croire que l'effroyable labeur auquel ce grand serviteur de la France s'était livré dans les dernières périodes de sa vie, l'avait prédisposé à cette maladie. Il en avait

déjà éprouvé les atteintes pendant qu'il était Président de la République à Versailles. Et ce fut ce grave incident qui me fit comprendre un propos que j'avais entendu de la bouche de Grévy.

Le 8 janvier 1875 dînant chez Mme Pelouze, la conversation fut mise sur M. Thiers, et Grévy nous dit que lui Grévy avait été le seul homme dont Thiers s'était défié dès le séjour de l'Assemblée Nationale à Bordeaux; et que cette défiance avait duré bien longtemps. « Il avait bien tort, ajoutait-il ». Je compris pourquoi il disait cela en me rappelant une confidence que me fit un jour à Versailles M. Léon de Maleville. Léon de Maleville était un familier de la maison Thiers: il datait du temps de Louis-Philippe et il avait joué un rôle assez brillant à cette époque; il était alors député, et il appartenait au camp des libéraux rangés autour de M. Thiers contre M. Guizot. Un beau vieillard encore vigoureux quand je l'ai connu à Versailles. Il portait bien les ans, quoiqu'il eût la manie d'user de procédés artificiels qui dénaturaient, sans les cacher, les atteintes de l'âge; d'humeur aimable, sans façon et sans prétention, de parfaite politesse, comme les hommes politiques d'autrefois. Il siégeait surtout dans la pièce qui servait de salle des pas perdus à Versailles. Assis auprès d'un énorme poële où se tenait en permanence une parlotte, il semblait vraiment qu'il avait une clientèle et qu'il donnât audience. Il connaissait tout le monde; et tous le saluaient avec cordialité. Il frayait avec tous les régimes; mais dévoué à la politique de M. Thiers, il servait utilement à faire la transition entre le passé et la République. Quoiqu'assez détaché en fait d'amitiés, comme la plupart des hommes qui ont longtemps vécu, surtout dans la vie publique, il montrait pourtant un certain goût pour les réunions des quelques membres du Centre Gauche qui passaient leurs soirées de loisir chez Ricard, ou chez moi. Comme il contait à ravir il s'y complaisait; et il nous charmait par des récits sans fin sur les hommes qu'il avait connus et sur les événements qu'il avait vus, du temps du roi Louis-Philippe, ou pendant la deuxième République. Il avait été alors Ministre de l'Intérieur dans le ministère Odillot-Barrot. Mais il y resta peu de temps; il avait refusé de livrer le dossier de l'affaire de Boulogne, la descente sur le rivage de France de L. N. Bonaparte. On vit bien alors qu'on ne pourrait rien faire de lui, et il dut rendre son portefeuille.

Un certain jour, pendant la Présidence de M. Thiers à Versailles on avait eu des craintes sérieuses à son sujet. Il était resté dix-neuf heures plongé dans une sorte de sommeil léthargique; et son méde-

cin, M. Barthe, ne répondait pas de sa vie. Personne, en dehors de la famille, n'en sut rien. Pourtant on crut devoir prévenir M. Léon de Maleville, qui accourut, et qui se préoccupa de ce qui pourrait arriver si M. Thiers venait à mourir. Il alla chez Grévy ; le prévint qu'il avait une communication grave à lui faire ; et afin d'être à l'abri de tout importun, ils firent une promenade en voiture, dans le parc. Maleville exposa les craintes que l'état de M. Thiers faisait concevoir. Sur quoi Grévy se montra consterné. Puis Maleville ajouta : nous avons compté sur vous, le malheur échéant. Je viens vous prévenir afin que vous preniez vos mesures ; il faut que ce soit vous qui le remplaciez. Après quelques instants de silence, Grévy dit d'un ton sans réplique : « Jamais, ne comptez pas sur moi — Jamais je ne serai Président de la République. » En vain Maleville lui fit-il toutes les représentations que les circonstances lui suggéraient ; en vain lui montra-t-il que, dans l'état où étaient les partis dans l'Assemblée Nationale, s'il n'acceptait pas de remplacer M. Thiers, le sort même de la République serait compromis et sans doute perdu ; il n'en put rien obtenir. — C'est à ce souvenir peut-être que Grévy faisait allusion quand il nous disait que les alarmes de M. Thiers à son sujet n'avaient cessé que longtemps après notre séjour à Bordeaux. Elles cessèrent après que M. Thiers eut connu l'entretien de Maleville et de Grévy dans le parc de Versailles. Grévy ajoutait que Thiers avait rendu d'immenses services au pays et à la République ; et qu'il admirait sa profonde science gouvernementale.

* * *

La crise du 3 septembre à Saint-Germain avait eu une terminaison plus cruelle. Les funérailles furent célébrées le 8 septembre à l'église de Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse. J'étais accouru de Paris, comme la plupart des 363 de la Chambre dissoute, et je fus associé comme eux à toutes les manifestations qui se sont produites alors, pour donner à ces funérailles le caractère d'un deuil public.

Le gouvernement avait annoncé l'intention de célébrer des obsèques nationales, aux frais de l'Etat. Mme Thiers déclina cette offre avec l'assentiment de tous les amis de M. Thiers ; et elle se refusa à toute négociation à ce sujet. Elle savait bien que la solennité funèbre, pour être confiée au peuple seul, sans l'éclat des pompes

officielles, n'en aurait que plus de grandeur. Et ceux qui en ont été les témoins peuvent dire si son attente fut trompée. Depuis lors, de nombreuses cérémonies de ce genre ont été célébrées, entourées de tout le faste des décors empruntés aux somptueuses richesses de l'Etat, avec le déploiement des forces militaires, avec les innombrables cortèges des corps officiels, ou d'autres fois, avec les manifestations souvent exubérantes d'associations libres, déployant par les rues leurs longues théories un peu ostentatoires. Aucune ne peut être comparée aux funérailles de M. Thiers.

L'imposant et innombrable cortège d'hommes venus de toutes parts, de députations de presque toutes les villes de France, de représentants des grandes ambassades et des missions diplomatiques étrangères, des hommes politiques et de la Presse ; des membres de tous les corps savants et de l'Institut, traversant Paris, au milieu d'un peuple immense qui se tenait sur les trottoirs des rues et des boulevards, la tête découverte, grave et respectueux, sans qu'un cri, un remous de curieux agités, une manifestation déplacée vînt troubler le religieux silence de ce cortège funèbre qui conduisait à sa dernière demeure la dépouille de ce grand citoyen ; ce fut un spectacle d'une grandeur inouie, et qui, par un retour inévitable de la pensée vers la situation du jour, marquait par une manifestation muette et d'autant plus significative, l'abîme qui s'élargissait de plus en plus entre la nation et le gouvernement.

Je ne connais qu'une autre cérémonie funèbre qui puisse lui être comparée, d'un aspect plus éclatant, plus officielle, mais noble aussi et belle, par la manifestation publique d'un deuil également national. Et chose étrange ! ce furent les funérailles du maréchal de Mac-Mahon, dont la présence à l'Elysée avait donné précisément à celles de M. Thiers un caractère d'opposition politique et d'hostilité presque personnelle. C'est que la gloire militaire et la gloire civile émeuvent toujours jusqu'au fond le cœur du peuple. Lorsque le maréchal fut conduit aux Invalides, pour y dormir son dernier sommeil, lui aussi avait subi la disgrâce ; nos griefs oubliés avaient cédé devant le beau renom d'honneur de sa vie militaire ; le deuil qui l'accompagnait était vraiment aussi un deuil public. Mais rien n'a égalé l'impression profonde et forte que ressentit la foule sur le passage du cortège conduisant au Père Lachaise le cercueil du petit Bourgeois qui avait libéré le territoire !

Les membres de la famille de M. Thiers qui suivaient le char funèbre étaient : M. le général Charlemagne, M. le baron Roger, M. Eugène Roger, M. Manuel de Gramedo. Après eux, venaient : M. Mignet qui, accablé d'ans et de douleur, suivait la dépouille de cet ami de son enfance, de toute sa vie ; et près de lui, M. Barthélemy-Saint-Hilaire, M. Calmon, Jules Favre : MM. de Sacy, au nom de l'Académie Française ; Vuitry, au nom de l'Académie des sciences politiques ; l'amiral Pothuau, le général de Cissey, M. Grévy, M. Jules Simon, tenaient les cordons du poële. Des discours furent prononcés sur la tombe par MM. Grévy, amiral Pothuau, de Sacy, Vuitry et Jules Simon.

Et nous nous dispersâmes pour entrer dans la bataille électorale.

De MARCÈRE.

UN CENTENAIRE

HONORÉ DE BALZAC

Il y a juste aujourd'hui un siècle que Balzac est né et un demi-siècle que la mort a brisé sa plume, dans la splendeur et la maturité de son talent, au moment où il venait de conquérir bonheur, réputation, amour, fortune. Cette gloire, si longuement, si douloureusement poursuivie, cette supériorité littéraire que ses contemporains furent si lents à lui reconnaître, l'illustre romancier en jouit pleinement aujourd'hui, et l'on peut dire que la place qu'il occupe dans les lettres françaises est de celles que respectera la postérité. Loin de pâlir à l'épreuve de ces cinquante dernières années, — *grande mortalis œvi spatium* — son étoile étincelle plus radieuse. Ses livres ont bravé les négations, les préjugés et les modes ; ils ont survécu dans leur intégrité ; et définitivement Balzac nous apparaît, sinon comme le plus grand écrivain, du moins comme le plus grand peintre de mœurs et le plus profond observateur de ce siècle. On le croyait l'interprète d'une époque ; il se trouve qu'il la dépasse, et qu'en voulant décrire son temps, il a décrit l'humanité de tous les temps. Le caractère d'actualité, qui est la partie caduque de ses livres, n'a pu détruire leur portée générale ; et, même quand ils sont circonscrits, ils rayonnent par l'étendue et s'imposent encore par l'universalité.

Aucun romancier n'a été plus fiévreusement lu que Balzac. Nos curiosités littéraires ont beau lui être infidèles, quand on a fait le tour des productions contemporaines, c'est à lui que l'on revient, stupéfait d'admiration de voir cette œuvre se maintenir si extraordinairement jeune et vivante. Quel que soit notre âge et notre passé littéraire, c'est pour nous tous une date que la lecture de Balzac. Quelle est la femme, le jeune homme, le littérateur, qui ne se rappelle avec délices, les heures inoubliables où l'on a lu Balzac pour la première fois ! Que de nuits passées à achever le livre ! Avec quelle avidité on dévorait ces volumes, chapitres infiniment variés d'une comédie « en cent actes divers » qui s'enchaînent et s'expliquent par une si magique illusion !

Aujourd'hui que l'ivresse est déjà lointaine, en songeant à l'œuvre du surprenant romancier, il nous semble alors avoir regardé pour la première fois le spectacle de la vie, grossi, poussé au tragique, mais donnant déjà l'exacte sensation des êtres et des choses, évoquant les passions et les caractères que nous devions rencontrer plus tard. Si bien que le charme du souvenir, le prestige de l'éloignement grandissent encore la figure de ce producteur athlétique, mort victime de son labeur, géant écrasé par le poids du monde qu'il soulevait. Comment étreindre cette statue avec nos petits bras ? Faire en quelques pages un portrait de Balzac, n'est-ce pas une dérision, et le devoir de la critique n'est-il pas de déposer la plume devant son œuvre intraduisible, pour imiter la belle allégorie qui distingue sa tombe au Père Lachaise ? Un volume ne suffirait pas à juger la *Comédie humaine*. Comment se frayer une route dans cette immense forêt ? La biographie seule des personnages suffit à remplir un énorme livre. Il y a des colosses dont on ne peut donner des réductions, et l'Himalaya en raccourci serait méconnaissable. L'étude la plus complète qu'on ait sur lui est certainement celle de Taine, cet analyste qui s'est passionné pour toutes les forces littéraires, Dickens, Balzac, Shakespeare. Nous avons de Gozlan un Balzac anecdotique et intime, qui mérite de n'être pas oublié, même après les publications entreprises par les Balzaciens. Lamartine, si différent d'inspiration et de tempérament, lui qui ne comprenait ni Lafontaine ni Rabelais ni Manon Lescaut, nous a laissé sur Balzac d'éloquentes pages. Sainte-Beuve a totalement méconnu l'auteur du *Lys dans la Vallée*. Philarète Chasles a peint dans ses *Mémoires* un inoubliable portrait du célèbre romancier, portrait enthousiaste et injuste, démesuré et dénigreur, mais superbe de talent et de verve. L'œuvre de Balzac a inspiré à Emile Zola une remarquable étude et à Paul Bourget une de ses plus divinatrices analyses. Parmi les critiques qui ont essayé de juger Balzac, Jules Janin, Ulbach, Pontmartin, Gautier, Champfleury, sans compter nos essayistes contemporains, la plupart ont senti leurs forces défaillir devant son Œuvre et ont renoncé à l'étudier à fond. Quelques-uns se sont efforcés de dégager l'homme, sa vie, son caractère, ses idées, son évolution intellectuelle, ses opinions politiques et sociales. Question délicate et laborieuse, sur laquelle la publication des *Lettres à l'Etrangère* est heureusement venue jeter une lumière définitive. Comment, sans l'aide d'une confession

personnelle, démêler les opinions de Balzac, dans le chaos de contradictions et le conflit de théories où se débattent les disparates personnages de sa *Comédie humaine* ? Ses propres lettres, l'histoire même de sa vie, documentée par le menu, permettent seules de fixer cette physionomie insaisissable, cette nature géante qui a incarné l'énormité dans le dilettantisme. Sans parler des papiers explicatifs de M. de Lovenjoul, qui possède des trésors sur Gautier et sur Balzac, M. Edmond Biré vient de nous donner, au sujet de Balzac, un volume d'éclaircissements biographiques indispensables à ceux qui voudront connaître la vie du grand romancier. Contentons-nous modestement, pour notre part, d'apprécier l'œuvre de Balzac dans son ensemble, de comparer le souvenir qui nous en est resté avec la valeur que nous lui reconnaissons ; tâchons de discerner l'effet qu'elle produit à ceux qui ont cessé et à ceux qui commencent de la lire ; efforçons-nous enfin de nous former de ce beau talent, une image fidèle, qui réponde au sentiment général des lecteurs.

Pour bien apprécier Balzac, il ne faut pas seulement le louer comme romancier. Qui oserait limiter cette nature faite de visions et d'images, de travail et de feu, de lave ardente et de perpétuelle ébullition ? On l'a appelé le « Molière de la comédie lue », le Walter Scott des caractères », le « plus vaste document que nous ayons sur le cœur humain », et personne ne s'étonne plus de voir placer son nom à côté des plus beaux noms de l'art littéraire Ses dons de créateur tiennent du prodige. Il a créé infatigablement, sans répit, sans défaillance, à chaque livre, et toujours diversement, renouvelant sans cesse ses types et ses milieux, grand monde, province, bourgeoisie, paysans, lettrés. Créateur, il l'est par vocation, par essence, par spontanéité, autant que par labeur acharné et volonté inflexible. Son talent a toujours grandi. Sa vie ne fut qu'une obstination suprême à incarner son rêve d'art, au milieu de quels obstacles, de quels découragements terribles ! Son œuvre surhumaine montre une sorte de Michel-Ange rebelle, pétrissant, la rage au poing, la Matière révoltée. Seul dans l'aridité d'une vie criblée de dettes, pauvre, ignoré, repoussé des siens, nié du public, Balzac semble d'abord impuissant à dégager son talent des langes d'un pénible début. De 1820 à 1828, il écrit des romans médiocres, qu'il n'ose même pas signer de son nom. Il cherche sa voie, il veut avoir sa mesure, il s'échappe à lui-même et ne se retrouve pas ; son incertitude est si ténébreuse ; ce tâtonnement littéraire si déses-

pérant, que, même délivré, le jour où il publie des œuvres fortes, il reste suspect d'impuissance aux yeux de ses meilleurs juges. Sainte-Beuve, si expert à classer les talents, se trompera sur son compte et déclarera qu'un homme qui cherche sa voie pendant si longtemps, n'arrivera pas à produire de grandes choses. Sans ressources, vivant dans un grenier, endetté, devenu la proie d'usuriers qui ne le quitteront plus, le créateur sort enfin de sa nuit. Après la *Physiologie du Mariage*, (1829) qui déconcerte et ravit le public, le succès arrive avec la *Peau de Chagrin*; (1830) et l'école de l'observation dans le roman est fondée par *Une double Famille*, *La Vendetta*, *Etude de Femme*, *Gobseck*, *La Grande Bretèche*.

A cette époque, las de surexcitations et d'aventures, le Roman évoluait instinctivement vers l'observation générale, et n'attendait qu'un entraînement pour accentuer sa future métamorphose. Frédéric Soulié et Charles de Bernard sont les deux écrivains qui rappellent d'assez près l'auteur de *César Birotteau* par leurs préoccupations de vérité et leur application à peindre les mœurs. Soulié surtout avait d'étroites ressemblances avec Balzac : la même persévérance invincible avait soutenu sa vie de pauvreté sans faiblesse. Il refusa même la fortune qu'on lui offrit officiellement, s'il voulait renoncer à la littérature. Sa *Confession générale* et ses *Mémoires du Diable* sont des œuvres d'une réelle puissance, où se meuvent des personnages taillés dans la vie, œuvres malheureusement gâtées par un parti pris d'exagération et une tournure d'esprit satanique, que le Romantisme mettait alors à la mode et dont Balzac lui-même ne parvint pas à se dégager. Il est hors de doute que la publication des premiers bons ouvrages de Balzac en 1830, eut une influence décisive sur les procédés et la direction littéraire de Frédéric Soulié. Plus mêlé encore à la vie de Balzac, Charles de Bernard mérita l'honneur d'être appelé son meilleur élève, et sa renommée, encensée par Sainte-Beuve, parut un moment balancer celle de son maître. C'est que l'auteur de la *Femme de quarante ans* avait, pour séduire le public, un charme romanesque qui manquait à Frédéric Soulié et que Balzac étouffait sous les brutalités de son inflexible observation. *Gerfaut* est évidemment un livre d'exaltation passionnelle qu'eût pu signer George Sand. Malgré de réelles qualités d'exactitude, notamment dans ses études de Province, le sens de la réalité sans alliage, la création des types reconnaissables. le relief durable des traits, la sûreté de coup d'œil et la mise à point fixe, tout cela manquait à Charles de

Bernard, et son œuvre n'a pu survivre à des succès de circonstance et à une virtuosité passagère.

Balzac seul résume l'infaillibilité, la plénitude du talent, le tempérament des créateurs d'humanité comme Shakspeare et Molière, je veux dire cette force d'observation intime, universelle, sans démentis, tardive à s'affirmer chez lui, lente à se développer, mais qui ne s'acquiert pas et qu'on ne peut ni analyser ni expliquer. Le courageux article qu'il publia sur Stendhal prouve que le *Rouge et le Noir*, avec sa sûreté psychologique et son effort de vie intérieure, ne fut pas sans influence sur les idées littéraires de Balzac. Malgré ses prédilections et ses lectures — et il avoue lui-même qu'il lisait tout — on peut dire néanmoins que l'auteur de la *Comédie humaine* ne fut le disciple de personne et qu'il n'eut ni système, ni théorie, ni programme. Il ne s'est pas plus limité à la photographie plastique qu'à la notation psychologique ou à l'analyse romanesque. Il a peint la vie sans s'immobiliser dans l'exagération de la vie. Bien que fondés sur une documentation fidèle, ses procédés n'ont rien de commun avec la méthode de travail qui se fait un devoir de tout copier. Cette doctrine d'imitation nous a certainement valu de belles œuvres ; mais les Goncourt l'ont décidément trop rapetissée, en s'obligeant à ne rien inventer, pas même le dialogue. Balzac n'est jamais tombé dans ce parti-pris, qui peut donner des tableaux impressionnants et limités, des médailles plates, mais qui gâte les ensembles et conduit à la photographie inexpressive d'Henri Monnier. L'auteur d'*Eugénie Grandet* a vu plus large ; son horizon a toujours dépassé sa plume ; il a le don suprême qui les complète tous : *l'intuition*. Absorbé dans son terrible labeur, travaillant dix-huit heures par jour, séparé de ses amis, seul pendant des mois devant sa table, ses bougies et son café, où aurait-il trouvé le temps de voir par lui-même ce qu'il a décrit, et comment eût-il pu matériellement contrôler ses types et ses milieux ? Cervantès et Shakspeare non plus n'ont pas vécu ce qu'ils ont créé. Comme eux, Balzac a combiné en synthèse des éléments déjà connus, et a étendu par intuition les données d'une expérience restreinte. Cette faculté de transposition, qui permet de peindre Macbeth sans avoir fréquenté d'assassin, Othello sans être jaloux et Grandet sans être un avare, par la seule reconstitution totale de traits épars, cette faculté, Balzac l'a eue au suprême degré, et c'est ce qui le distingue si supérieurement de certains imitateurs plastiques, parmi lesquels

on compte de véritables maîtres, comme Flaubert, Goncourt, Zola, Daudet, Maupassant. Voilà pourquoi Philarète Chasles appelle si justement Balzac un « voyant ». Oui, Balzac est surtout un voyant qui donne à la société qu'il évoque, aux types qu'il invente, aux caractères qu'il dessine un accent de réalité, une autorité logique qui font illusion et les imposent. Personnages, milieu, intrigue, description, tout s'anime, se dresse, lutte, s'émeut, et rien ne s'oublie. Le perpétuel souci de la vérité vécue soutenait ses grandes facultés de transposition. La forme dans laquelle il pétrissait sa matière était celle d'un observateur maître de lui, tandis que George Sand, par exemple, pour citer le plus glorieux nom de l'école opposée, transfigurait ses sujets et ses caractères dans un excès de passionnalité qui les déformait romanesquement.

Les procédés de création de Balzac, l'impossibilité où il était de contrôler et d'observer directement les sujets qu'il traitait l'ont fait accuser d'invention et de fantaisie. On a dit que le grand monde de ses livres n'était pas celui de son temps et qu'il l'a imaginé de toutes pièces. La vérité, c'est qu'il faut chercher la fidélité d'une peinture de mœurs, non dans le genre et le ton d'une classe sociale ou d'une époque, mais dans le fond même du cœur humain, qui ne varie pas et qui est de tous les temps. Peu de romans nous mettraient d'accord sur ce qu'on appelle le « monde ». Il n'est pas dans *l'Education Sentimentale*, pas davantage dans le *Rouge et le Noir*, ni dans les Comédies de Dumas fils, pas même dans les romans de Feuillet, qui passe pour l'interprétateur le plus élégant du grand monde. Qu'importe que celui de Balzac soit faux, s'il nous fait l'effet d'être vrai ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a eu la compréhension profonde des idées et des intérêts qui caractérisent la Société du premier Empire et de la Restauration. M. Albert Sorel, historien grave, le dit en propres termes, et il ajoute que c'est dans Balzac qu'il faut aller chercher l'âme, la couleur, la psychologie sociale de cette curieuse époque.

C'est cette faculté d'intuition dont nous parlions tout à l'heure qui a donné ce ton de justesse et de ressemblance authentique aux créations que Balzac tirait de ses rêves, et qui lui a permis d'enfanter si rapidement des chefs-d'œuvre ! Il a été obsédé par sa passion de voyant ; elle le suivait partout ; il n'existait que pour créer ; il créait comme les autres respirent. Il a vécu dans un état de gestation perpétuelle, d'hallucination incessante. Ses person-

nages le possédaient, ne le quittaient pas et, comme Newton, il a trouvé son œuvre en y pensant toujours. Non seulement il était poursuivi par le travail commencé ; mais la vie changeait pour lui, et le monde de ses fictions lui apparaissait comme seul existant, lorsqu'il disait : « Revenons à la réalité, parlons d'Eugénie Grandet » et ailleurs : « Je veux faire concurrence à l'Etat-civil » ou encore : « Ce que Napoléon n'a pu faire avec l'épée, je le ferai avec la plume ». Il a donc subi plus que nous l'extraordinaire illusion de son œuvre. Quoi d'étonnant que l'émotion qu'il y a mise nous ait émerveillés ? Malgré leur exagération, la quantité de vérité que contiennent ses personnages démarque leur date, leur impose la permanence et les fait éternellement reconnaître. Son impassible divination, loin de s'égarer dans le rêve, leur donne la qualité souveraine qui caractérise les personnages des maîtres : la fidélité à eux-mêmes, qui les empêche de se démentir. Comme Manon et Desgrieux, Lousteau, Philippe Bridau, Balthazar Claës, le père Grandet, le baron Hulot, Eugénie Grandet, Madame Marneffe et tant d'autres, sont des types de logique inflexible, qui demeurent jusqu'à la fin ce qu'ils sont au début. Rappelez-vous la désolante rechute de la *Muse du département*, la douce Madame de la Baudraye, après le mépris et la rupture, revenant à l'ancienne liaison, à propos de laquelle son confesseur a un mot si amer. C'est ce sens de la vérité *imperturbable* qui fait de Balzac l'égal des plus grands observateurs littéraires. Dickens a l'émotion et les larmes, le meilleur de l'âme humaine, la grâce, le détail, la drôlerie des hommes et des choses ; mais sa fantaisie le déborde, sa description tourne à la charge, ses personnages ne sont souvent qu'amusants. Les anglais se trompent, s'ils croient avoir leur Balzac.

Cette rigueur de déduction, cette inflexibilité cruelle, l'auteur d'*Eugénie Grandet*, l'observe dans ses peintures pessimistes comme dans ses données les plus idéalistes ; et c'est un reproche injuste que de prendre Balzac pour un inconscient épicurien ou un réaliste de parti-pris. Son application à étudier le vice, ses allures cyniques de savant et de dilettante, sa rabelaiserie gouailleuse, ses préoccupations d'affaires, ses manies dédaigneuses de physiologiste idéologue, tout contribuait à accréditer la légende de son matérialisme impénitent. Qui a plus grandiosement montré la puissance de l'argent ? Cette obsession tient dans son œuvre la place qu'elle tenait dans sa vie. Il y remue complaisamment tous les millions qu'il convoitait, et il semble n'entasser des livres que

pour gagner beaucoup d'argent. Il s'en vanta un jour à Louis Veuillot. Le fougueux pamphlétaire lui ayant demandé quel but il se proposait en publiant tant de volumes : — Tout simplement de me faire 40,000 francs de rentes, répondit cyniquement Balzac. Son mariage même autorisait ce soupçon de vénalité. Mais, depuis la publication des *Lettres à l'Etrangère*, il n'est plus permis de nier le désintéressement et la sublimité naïve du grand romancier. Il a aimé « l'Etrangère » parce qu'elle aimait son talent, mais il l'a aimée aussi pour elle-même, alors qu'elle était mariée à un autre ; et puisqu'il a été d'abord sincère, je ne vois pas pourquoi on lui ferait un crime d'avoir vu plus tard dans cette union la possibilité d'éteindre ses dettes et de travailler paisiblement. Son œuvre non plus, quoi qu'il ait pu dire dans un moment de forfanterie, n'est pas un calcul cynique, l'exploitation exclusive du succès, l'inconscient chaos d'un cerveau sans principes, sans élévation et sans foi. Sans doute, il a merveilleusement rendu la sensualité, la matérialité humaine ; il a traduit toutes les manifestations des forces naturelles et sociales ; il a eu l'instinct profond des passions et des appétits ; il a admis à sa table de dissection les sujets les plus gangrenés ; il a eu la savoureuse cruauté de l'observateur scientifique ; mais le fond de sa nature était un spiritualisme de grand enfant, qui résistait à tout et faisait de lui un rêveur, un être bon et chimérique, presque un somnambule. Le plus pur de ses livres, *Le Lys dans la vallée*, fut toujours son livre de prédilection. Il a réfuté lui-même le reproche de s'être complu dans le vice et de n'avoir créé que de malhonnêtes gens, alors que les personnages honnêtes abondent dans son œuvre, les Popinot, Thadée Paz, d'Arthez, Pons, La Brière, David Séchard, Bianchon, Mme Hulot, Mlle Claës, Modeste Mignon, Ursule Mirouet, Pierrette, Mme de Mortsauf et tant d'autres. (1)

La proportion du Mal est considérable dans la *Comédie humaine*, mais le Bien y tient aussi sa place, et Balzac avait le sens de l'observation trop complet pour oublier que la Vie se compose de ces deux éléments. Toujours enclin à constater chez les autres ses

(1) Balzac, dans la préface de la 2e édition du *Père Goriot*, a dressé la liste des femmes vertueuses de ses livres. Il en compte une quarantaine, jusqu'au *Père Goriot*. Il signale toutefois comme « douteuses » Mlle Taillefer, Maman Vauquer ; et il ajoute : « L'auteur omet à dessein plus de dix femmes vertueuses, pour ne pas ennuyer le lecteur ; mais il les nommerait, s'il y avait contestation sur le résultat de cette statistique littéraire ».

propres tendances physiologiques, Taine a jugé trop matérialistement l'auteur d'*Eugénie Grandet*. On n'a qu'à le lire pour voir que Balzac a écrit ses romans honnêtes avec la même sincérité que ses tableaux de mœurs vicieuses. S'il est « enflé » en peignant la vertu, c'est que l'enflure est un des signes de son inspiration. Taine l'appelle un musée Dupuytren des maladies morales, une galerie de vices sociaux étudiés par un spécialiste amoureux de tares ; et il reproche à Balzac d'avoir mêlé le Bon et le Mauvais, dans une rage d'analyse anatomique où la vertu même garde l'atteinte du vice. Ce reproche, on peut l'adresser à tous ceux qui ont exploré les secrets de la nature humaine. Molière et Shakspeare ont parfois d'égales apparences d'immoralité. Constatons même, pour être juste, que son impartialité d'observation a sauvé Balzac des excès du Réalisme. Il comprenait qu'on pouvait peindre exactement la Vie, sans la peindre pour cela continuellement laide, et que pencher d'un seul côté, comme Zola, c'était ne voir que la moitié des choses et n'atteindre que la moitié de l'Art. Le Réalisme de Balzac n'est d'ailleurs pas une doctrine, mais un résultat d'observation qui ne fausse pas ses idées. Ce qui donne précisément à son œuvre son caractère de haute valeur et de durée, c'est qu'il n'a méprisé ni l'illusion, ni la Poésie, ni le Beau, et qu'il a sauvegardé les droits de l'Idéal en même temps que du Réel. Même ses héros du vice, Philippe Bridau, Hulot, Vautrin, Mme Marneffe, il les fait de telle stature qu'ils sont effrayants de grandeur et comme transfigurés. Non seulement Balzac n'a pas sacrifié le spiritualisme dans ses livres, mais l'imagination et le rêve le dominaient, et son effort d'exactitude n'a pas cessé d'être en lutte avec ses qualités romanesques. Il avait beau s'emprisonner dans la notation fidèle des passions et des vices, le songe et l'idéal l'entraînaient malgré lui à écrire des livres comme *Louis Lambert*, *Séraphita* et ces nombreux volumes qu'il appelait si justement *Études philosophiques*.

Son spiritualisme dépasse même la mesure ordinaire. Balzac est un mystique lancé à outrance dans les digressions les plus abstraites. La métaphysique fut d'ailleurs dans sa jeunesse sa lecture favorite, et il garda toute sa vie le goût des idées générales qui lui a inspiré tant de pages étonnantes, ces innombrables aphorismes, ces dogmatiques remarques, ces réflexions autoritaires de *omni re scibili*, ce qu'on pourrait appeler sa « physiologie et sa science », théorie de la volonté, traité de banque, code agricole, synthèse administrative. De là son imperturbable prétention d'universalité,

justifiée par un instinct souvent divinateur et une imagination extraordinaire. C'est une sorte d'effervescence intellectuelle, où rien n'est classé, où tout déborde et fermente, où se heurtent et se confondent les vérités, les compréhensions, les lucidités, le sophisme et le paradoxe. Quelles que soient ses idées sociologiques, elles sont néanmoins toujours riches, vivantes et fertiles. Sa critique du code civil, du droit successoral et du morcellement des propriétés a devancé les conclusions de l'économiste Le Play. Ce que Balzac a écrit sur l'École Polytechnique et le péril des spécialisations est tout à fait d'accord avec les constatations contemporaines de M. Berthelot sur le surmenage. L'auteur de la *Comédie humaine* tenait beaucoup à ce côté pédantesque de son œuvre, qui entrave ses récits de longueurs si fatigantes, mais qui double la gravité ou plutôt la séduction de ses livres. Quelle magnifique aptitude qu'une telle faculté d'assimilation ! et quelle preuve d'équilibre cérébral de se maintenir ferme dans les faits au milieu d'un tel vertige d'idées. Tout lui est prétexte pour agrandir ses sujets et commenter ses personnages. S'il parle d'une duchesse, il aborde aussitôt la psychologie du faubourg Saint-Germain et le voilà expliquant, analysant à perte de vue les intérêts, les mobiles, la psychologie d'une portion du grand monde, accumulant à l'infini conjectures, vérités, suppositions, enfantillages, toutes les ressources d'une imagination qui voit instantanément se multiplier les nuances et les rapports des choses.

C'est avec cette profusion de fantaisie sociologique, quelquefois très perspicace, que Balzac a décrit à peu près tous les milieux sociaux, banque, administrations, finances, commerce, clergé, magistrature, bourgeoisie, littérateurs, politiciens, paysans. M. Emile Zola s'est naïvement imaginé continuer Balzac en nous décrivant les Halles, les Ouvriers, les Grands Magasins, les chemins de fer, l'Armée, et pourquoi pas aussi tout le catalogue des institutions et des chantiers, marins, moines, religieuses, filatures, acieries, Creusot, etc. Mais quel abîme entre les *Rougon-Macquart* et la *Comédie humaine* ! Emile Zola n'a vu que des milieux à photographier *physiquement*. c'est-à-dire ennuyeusement. Balzac créait, lui, les caractères et les personnages de ses milieux, non seulement leur physionomie morale et leur vitalité propre, mais leurs mœurs, leur famille, leurs relations, leur étiquette sociale. Ses types ne meurent pas ; ils reparaissent, on les retrouve. Zola n'a pas un seul caractère circonstancié et personnel

L'âme y est anonyme et la description physique invariable ; si bien que l'auteur des *Rougon* arrive, à la fin de sa carrière, à l'ennui et au rabâchage, alors que Balzac n'a pas cessé de se renouveler et d'aller vers la perfection.

Par cette vue totale, l'auteur des *Parents Pauvres* fait l'effet d'un grand explorateur du cœur humain, qui prend ses notes de toutes parts. La psychologie même n'est chez lui que le don de sentir et de vibrer, une puissance intérieure qui n'a rien de commun avec ce piétinement sur place, cette accumulation d'examens minutieux autour d'une démarche ou d'une situation, à l'aide desquels tant d'écrivains se sont fait une réputation de profondeur fastidieuse. Balzac se vantait de posséder cette intime pénétration des âmes qui le transfusait, l'assimilait, la métamorphosait tout d'un coup dans la substance de ses personnages. Aussi comme il triomphe, en analysant les consciences ou en éclaircissant les passions ! Relisez les *Secrets de la Princesse de Cadignan*, *Le Curé de Village*, *La Femme abandonnée*, la lettre de Mme de Mortsauf et de Nathalie de Manerville. On n'ira pas plus loin dans le monde des nuances ! Et sa sûreté d'exécution est aussi à l'aise dans la psychologie des passions ordinaires que dans la psychologie des êtres exceptionnels, ambitieux de génie ou maniaques du vice. Il a beau étendre son investigation, il ne s'égare pas, il marche droit à travers les faits ; s'il cède à l'attrait d'une thèse, et s'il fait du roman métaphysico Swedenborgien, il a le courage de le dire, et l'on sait à quoi s'en tenir. Ne lui reprochons pas surtout d'être intarissable quand il aborde l'étude du vice. C'est que le vice est plus intéressant que la vertu, qui, en général, comme les peuples heureux, n'a pas d'histoire. Les passions effrénées séduisaient d'ailleurs l'imagination intempérante de Balzac, qui s'étalait alors sans contrainte et enfantait des figures colossales, comme Vautrin, ce « Cromwell du bagne. » Mais son âme d'artiste était si merveilleusement vibrante, si accessible aux plus secrets mystères du sentiment, que sa sensibilité ne s'émoussait pas à ces débauches d'observation, et, qu'après avoir traduit la brutalité et la force, il peignait aussi magistralement les créatures les plus pudiques et les plus suaves.

On voit combien seraient longues à énumérer toutes les causes qui expliquent l'influence exercée par la *Comédie Humaine* sur la société de son époque et même de notre temps, non seulement en France, mais à l'étranger, en Russie et en Italie. Cette influence

peut se définir d'un mot que je trouve sous la plume de Paul Bourget : *la fascination*. Oui, la *Comédie humaine* fascine comme un sortilège. Cet envoûtement, que nous avons tous subi, vous ressaisit infailliblement, lorsqu'on relit ces admirables volumes qui, pour la plupart n'ont pas vieilli. Le lien qui unit Paul Astier à Lucien de Rubempré n'est pas près de se rompre. L'apparition successive de ces ouvrages, comme la représentation des *Brigands* et la lecture de *Werther*, ensorcela les jeunes gens et les femmes, par l'énergie contagieuse des personnages romanesques, exagérés, mais sortant directement de la vie, ayant nos convoitises, nos avidités et nos rêves. En bien ou en mal, on se modelait sur eux ; on était Rastignac ou de Marsay ; on rêvait d'être Mme de Mortsauf, d'écrire aux poètes illustres, comme Modeste Mignon ; on choisissait les rôles de Balzac, on adoptait ses conclusions morales, ses principes politiques, ses idées et ses jugements. Comment échapper à l'autorité d'un homme qui tranchait définitivement toute chose ? Le côté philosophique et doctrinal de son œuvre contribuait singulièrement à l'imposer. Les livres de George Sand, supérieurs par la passionalité imaginative, ne s'adressaient qu'à la partie sentimentale des lecteurs et n'entamaient pas les natures positives, beaucoup plus nombreuses. Au rebours de George Sand, créant ses personnages d'après une conception unique, les incarnations de Balzac avaient des aspects infiniment variés et contradictoires. Toutes les classes sociales, tous les genres de cerveaux s'y trouvent représentés. La fascination qui se dégage d'un tel monde a gagné même le public lettré. Nous avons vu l'admiration tourner au fétichisme. On s'est déclaré Balzacien comme on était Molériste. On a adoré le dieu avec des ferveurs d'initiés, et l'on excommuniait férocement ceux qui se permettaient de n'avoir pas pour lui la piété aveugle d'un zélateur. On a recherché ses moindres détails biographiques ; on a publié d'innombrables commentaires de ses ouvrages ; comme un classique, il a été l'objet de scolies et de gloses ; on a écrit sur son œuvre le répertoire prévu par Gérard de Nerval ; ses travaux ont inspiré une érudition interminable ; Balzac enfin est passé à l'état d'oracle. Et cet ensorcellement n'est pas près de finir. Chaque génération qui lit la *Comédie Humaine* le transmet à la génération suivante. Son œuvre est entrée dans notre chair, et nos descendants en resteront en quelque sorte inoculés pour toujours.

Mais si l'on est d'accord pour lui reconnaître les qualités de pro-

fondeur et d'intérêt qui font de lui le maître du roman d'observation, les partisans du style artiste, les coloristes de la phrase et les ciseleurs de prose affectent de condamner sa forme et déclarent qu'il écrivait mal. On l'a, à cet égard, cruellement méprisé. Il est certain que le travail du style ne paraît pas avoir beaucoup préoccupé Balzac, et qu'il n'eut jamais l'ambition de se montrer supérieur par le relief de l'image, la structure plastique, l'épithète imprévue, le raccourci condensé, la recherche de l'expression parfaite. Son article sur Stendhal prouve que les « affres du style » ne l'ont jamais tourmenté et qu'il était homme à se contenter de la prose sans couleur et de la description sans images. Où aurait-il trouvé le temps de soigner son style ? Il a vraiment trop écrit pour avoir songé à bien écrire. C'est le fond qu'il cherchait, bien plus que la forme. Il rédigeait à la diable, précipitamment, toujours traqué par ses créanciers, mêlant à son éternelle fièvre productrice ses rages d'hommes d'affaires aux abois. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas travaillé son style à sa façon, et qu'il ne soit pas écrivain : le *Lys dans la vallée* et *Eugénie Grandet* seuls en feraient foi ! Seulement c'est sur les épreuves qu'il travaillait ; il peinait, suait, raturait, et souvent refaisait son livre, étonné lui-même d'avoir à reprendre si longuement une rédaction qu'il avait la naïveté de toujours croire définitive. De nos jours, le souci de la forme paralyse l'inspiration de beaucoup d'auteurs, qui se piquent d'être des artistes, au lieu de se contenter d'être des écrivains. « Un bon esprit, a dit La Bruyère, croit écrire raisonnablement. » Balzac s'est montré là-dessus plus que raisonnable. Jamais sa verve n'a été gênée par l'inquiétude de l'expression ; il ne songeait qu'à rendre ce qu'il sentait ; aucune digue n'arrêtait ce fleuve dont le limon même était fécondant. Ne cherchons donc point d'architecture dans le style de Balzac. Sa phrase, vivante par la poussée, éclate et étend ses rameaux sans mesure ni direction, chargée d'incidentes, répétant les idées, revenant sur les mots, accumulatrice, encombrée, inépuisable, presque toujours précieuse, embrouillée, difficile, d'allure lâche. On n'a qu'à ouvrir un de ses livres pour se convaincre qu'il a constamment écrit d'après un modèle de style facile et sans préjugés : Dans le détail, sa phrase s'encombre de bizarreries, qu'on peut recueillir pa milliers à chaque chapitre, presque à chaque page.

Voilà son vice habituel : la facilité sans mesure, la verve qui ne se surveille pas, l'inspiration dédaigneuse de sobriété. Et pour-

tant cet homme savait écrire. « Son style, dit très justement Théophile Gautier, a une originalité un peu martelée, mais merveilleusement propre à rendre sa pensée fine, compliquée, bourrée de détails, d'observations et d'incidences. Bien qu'il n'ait pas, comme beaucoup d'écrivains, la phrase primesautière, Balzac pose son cachet sur chaque ligne qu'il écrit. » Rien n'est plus vrai. Le style de Balzac n'a pas la plasticité soutenue, réalisée à des degrés différents par l'école Flaubertiste, mais il a néanmoins sa couleur, sa matérialité évocatrice, le don du pittoresque, le trait, la saillie rapide, le bouillonnement continu. C'est une cuve où fermente l'or en fusion, dont les paillettes brillent, dont le flot crève et jaillit, à mesure qu'on le remue. Il fallait connaître sa langue et son style, je ne dis pas pour composer les *Contes drôlatiques*, qui ne sont trop souvent que du pseudo-vieux français, mais pour s'assimiler, pour traiter avec cette verve tant de sujets dissemblables, philosophie, vie rustique, sociologie, mysticisme, science politique, étude des caractères, des types et des choses. Le recueil qu'on pourrait faire de ces divers spécimens de style prouverait avec quelle subtile souplesse Balzac maniait sa forme, la renouvelait magnifiquement. Ceux qui l'ont bien lu n'ont pas besoin de citations pour en être convaincus; ils ont gardé au fond de leur mémoire le souvenir obsédant d'un monde d'images, le spectacle d'un Protée miraculeux, l'éblouissement d'une exécution qui se joue des difficultés et devient intense sans jamais chercher ses effets. On sent dans cette prose, surmenée par la production, une fébrilité débordante, une force sûre d'elle-même, une virtuosité intérieure qui se suffit et à l'occasion serait capable de réaliser de très belles qualités d'architecture, d'ordonnance et de relief. Aucune audace n'arrête ce talent éruptif. Il crée les mots, il emprunte leur langue à la physiologie et aux sciences naturelles, il est alambiqué, désordonné, bizarre, grandiloquent, truculent, rabelaisien, gigantesque; puis, tout d'un coup, il s'épure, s'affine, s'idéalise, devient exquis, aérien, exagéré de délicatesse, romanesque et nuancé, d'un atticisme spirituel et charmant. Certains de ses portraits sont des étincellements de fantaisie descriptive. L'usage qu'il fait des mots prouve le sentiment qu'il avait de leur valeur. Ses dons d'écrivain n'éclatent pas partout, mais partout on les sent, on les devine; car on est prosateur par la volonté qu'on met dans son style, par la vie verbale et l'élan spontané des phrases, autant que par la structure et l'ordonnance

souveraine. Balzac a dédaigné de cuire au four sa pâte si malléable et de si forte saveur. Il lui manquait la patience ou plutôt le loisir qui immobilise l'artiste sur son œuvre. Mais quel joli ton, si j'ose dire, de suavité cursive, quand il écrit amoureusement un livre qui lui plaît, comme le *Lys dans la Vallée* ! « Il n'y a que Hugo, Gautier et moi qui sachions notre langue », disait-il très sincèrement. Son dialogue même n'a pas vieilli, dans ses œuvres de stricte observation, celles que ne déparent pas les rides romanesques, révélatrices d'une époque.

Après avoir vu, de notre temps, l'abus descriptif érigé en doctrine littéraire par l'école de ceux que Sainte-Beuve appelait des Delilles flamboyants, on s'étonne d'entendre reprocher à Balzac ses longueurs de description. L'auteur de *Cousin Pons* fait presque l'effet d'un romancier en raccourci, à côté de l'interminable et stupéfiant Zola. Oui, Balzac décrit longuement, mais sa description n'est jamais de la nature morte ; elle est un moyen et non pas un but, et toujours on la voit liée à la signification du récit. C'est une sorte d'investigation minutieuse, qui garde sa valeur documentaire, au lieu d'être uniquement un abus imaginatif. Balzac savait que les milieux, comme les personnes, ont leur histoire, et il prédisait notamment que ses livres serviraient un jour à reconstituer le vieux Paris, que devait si vite entamer la rage des démolitions.

De même Balzac est intarissable quand il trouve un personnage amusant. Il le tourne, le retourne, le peint sous toutes ses faces et ne peut plus le quitter ; il épuise les traits de mœurs, les détails, les indications de caractère, sa physionomie morale, son aspect physique. On a beau dire que sa description « ne montre rien et qu'elle entasse en aveugles détails sur détails » : la vie arrive, palpite et s'impose, dans cette exubérance sans sobriété qui mêle les qualités et les défauts : clinquant, mauvais goût, préciosité, cynisme, éloquence et violence, nuances exquises et vaticinations surannées, pédanterie et monotonie, atticisme et incorrections, rapidité et rabâchages.

Si l'excellence seule de la forme assure la durée des œuvres littéraires, on peut se demander maintenant quel sera l'avenir définitif de la *Comédie humaine*, écrite dans ce style entraînant, cursif, rapide, mouvementé, mais n'ayant pourtant pas les qualités de solidité et de résistance qui bravent l'effort du temps. Depuis la mort de Balzac, c'est-à-dire depuis cinquante ans, nous voyons son œuvre faire bonne figure devant ce commencement de pos-

térité et s'y maintenir presque entière ; mais cinquante ans encore n'opéreront-ils pas une sélection plus rigoureuse ; et restera-t-il vraiment autre chose de Balzac que ses œuvres parfaites, déjà classées, comme *Eugénie Grandet* et les *Parents pauvres?* Le pronostic, tout compte fait, serait peut-être sévère. Il est difficile d'admettre la disparition de la majeure partie de ces beaux volumes. Leur cohésion est si étroite, qu'il y a bien des chances pour que cette admirable Comédie humaine subsiste entière et ne puisse être démembrée. Un répertoire ne se divise pas, et Balzac est un immense répertoire social. Saint-Simon aussi a ses inutilités et ses longueurs, et on ne peut rien retrancher à sa galerie historique. Les grands producteurs littéraires, comme Shakspeare et, dans un autre genre, Montaigne, s'imposent dans leur totalité, avec leurs faiblesses et leurs défauts.

Ce qui fera toujours la force, l'éloquence de la *Comédie humaine*, c'est que Balzac, transcripteur de la vie et observateur magicien, se montre presque partout romancier supérieur par les qualités de construction et de métier. La plupart de ses livres sont admirablement composés. Il n'oublie jamais que le roman est un genre de littérature qui exige des habiletés de développement, des nécessités d'intérêt, des rapidités de récit, un *crescendo* d'émotion, une mise en œuvre perpétuellement attachante, et qu'à cette condition seulement on peut conquérir le grand public dispensateur de la gloire. Grâce à cette supériorité continue de metteur en scène, Balzac sera toujours passionnément lu, aussi bien par ceux qui aiment les peintures de mœurs que par ceux qui recherchent les complications dramatiques. C'est par ces deux caractères qu'il réunit la majorité des lecteurs. On dédaigne aujourd'hui ces consciencieuses traditions d'artiste, et l'on néglige trop le soin de la composition, dont Goëthe faisait tant de cas. La décadence actuelle du roman vient peut-être de ce qu'il n'est presque plus du roman. Dans la préface de *Chérie*, Edmond de Goncourt déclarait qu'il voulait bannir du roman toute apparence d'affabulation, pour n'y mettre que de la vie, comme si la vie elle-même n'abondait pas en péripéties compliquées. Si Balzac avait eu cette étroite conception, il n'aurait pas laissé l'œuvre grandiose et synthétique que nous admirons. Il n'a eu aucune doctrine à priori, il n'a affiché aucune école, et c'est pour cela qu'il a été le chef authentique des nombreux et retentissants écrivains qui ont développé, accru, condensé ses procédés d'observation et sa recherche du vrai. On n'a plus eu

après lui qu'à perfectionner la forme, à la repétrir, à la repasser au moule plastique que sa hâte et sa folie de travail ne lui avaient pas permis de surveiller. L'influence littéraire et sociale de Balzac a donc été considérable, et on peut dire qu'elle dure encore. C'est de lui que sont sortis non seulement les Flaubert, Daudet, Zola, Maupassant, Ferdinand Fabre et tant d'autres, bien qu'avec des différences très profondes d'écriture ; mais on retrouve même chez le grand novateur le modèle du roman philosophico ou mystico-spiritualiste dont s'est éprise de nos jours certaine école fantaisiste et brillante.

Il serait curieux d'examiner, dans une plus longue étude, les diverses faces de ce beau talent, si rapide à se renouveler sans avoir pu s'épuiser. Comme artiste, la fixité de son observation a été inébranlable. Comme penseur, Balzac a côtoyé tous les systèmes et prêché toutes les théories. Mais, à travers ce magnifique dilettantisme, ses principes d'homme étaient ceux d'un bourgeois conservateur, au meilleur sens du mot, de tendance monarchiste, ami de l'ordre, du repos et de la morale. Ce « médecin ès-sciences sociales » avait beau tremper ses mains dans le sang et manier le bistouri, il demeurait amateur d'élégance, aristocrate de tempérament et d'aspirations. Cet inexorable peintre des passions humaines était enfin un fort honnête homme, de pure et haute noblesse d'âme. Bien avant les *Lettres à l'étrangère* et le récent livre de M. Edmond Biré, Lamartine avait superbement signalé les générosités profondes et la splendide nature de Balzac. Si la mort n'eût pas brisé sa plume dans la pleine maturité de son talent, au moment où il n'écrivait que des chefs-d'œuvre, qui peut dire le merveilleux monument qu'eût laissé ce fécond créateur ? Prodigieux poète, cerveau philosophique, analyste exubérant, rêveur énorme, observateur universel, admirable par la sensibilité et les nuances, colosse à l'âme exquise, né pour tout deviner, capable de tout comprendre, expert à tout traduire, populaire, glorieux, imprimé dans toutes les langues, il nous a donné l'épopée industrielle et morale de la société sous le premier Empire et la Restauration. Il incarne le génie français et domine l'histoire littéraire de la moitié de ce siècle. Son impérissable figure demeurera immortellement jeune, à côté des deux plus grands évocateurs de la vie humaine : Saint-Simon et Shakspeare.

Antoine ALBALAT.

LA PEINTURE IDÉALISTE

A MADRID

(*Suite.*)

III

Lorsque j'écoute une romance ou un duo de Carmen, je suis impressionné, je suis ensoleillé par quelque chose d'espagnol; lorsqu'au contraire j'écoute la tétralogie, je suis impressionné, je suis envahi par quelque chose d'immense comme le monde. De même lorsque je vois un Vélasquez, ce n'est plus quelque chose de vaguement espagnol qui me charme, c'est l'Espagne, c'est avec l'âme de l'Espagne elle-même, que je suis soudain face à face. Carmen c'est Séville, des castagnettes, des fandangos, des corridas. Les portraits de Vélasquez c'est la vie d'un grand pays.

Le génie artistique espagnol si ennemi de la recherche, de la subtilité et de la « pose » déploie ici toutes ses qualités. Vélasquez ne peint point les chairs et les vêtements d'un homme, il peint l'essence même de cet homme, il saisit ses modèles au moment précis où chez eux la note dominatrice est le plus sonore; il est donc à la fois le plus idéaliste des espagnols et le plus naturaliste; naturaliste, parce que, s'il est un genre où copier la nature doit être admis c'est le portrait, puisqu'il faut faire ressemblant; idéaliste, très idéaliste puisque par cette copie exacte, ressemblante, ce n'est point la chair qu'il évoque mais le verbe.

Don Fernando d'Autriche, jeune homme en chasseur ; avec son fusil en bandoulière et son chien. Quelle désinvolture distinguée, quelle assurance, quel maintien de prince !

Philippe III à cheval.

— La Reine à cheval. Le cheval disparaît sous la longue robe de la reine, robe qui forme caparaçon ; mais sous cette raide étoffe on sent jusqu'aux moindres frémissements de l'animal.

Philippe IV : comme il est bien planté, sans hésitation, sans vacillement, le pâle souverain.

Charles II, le mélancolique fin de race, Charles II l'Ensorcelé ; ce portrait est le portrait d'un règne.

Un Infant de quatorze ans, jeune homme exsangue qui va bientôt mourir.

L'Infante Marguerite, en son énorme crinoline rose ; elle aussi mourra bientôt.

Un homme de plaisir vieilli, ataxique, appuyé sur sa canne.

Le comte-duc d'Olivarès, sur un alezan qui s'enlève, hennit, entend les claironnées et la canonnade.

Pendant soixante toiles, tout un siècle de l'histoire d'Espagne s'agite et se meurt, lamentablement sous nos yeux.

La reddition de Bréda ; après les mélancolies, les détresses, la décadence de ces infortunés souverains — de ce malheureux pays, — voici qu'un rayon lumineux brille comme un reflet des gloires et des triomphes du peuple *conquistador*.

Il y avait à vaincre pour exécuter ce tableau une grande difficulté matérielle. Le général Castillan était bossu, et ce devait être le principal personnage, le personnage vers lequel vont tous les regards. Vélasquez ne supprime pas la bosse, ni ne la dissimule par aucun artifice. Elle est là de profil en plein milieu du tableau, la bosse, mais on ne la voit pas ; car Spinola, en vainqueur bien élevé, en hidalgo, s'incline légèrement pour recevoir les clés de Bréda que lui apportent les bons gros flamands battus ; dans la courbure de l'échine, la bosse s'est effacée. Et tout autour de Spinola des officiers castillans — barbe noire, teint mat, yeux féroces, corps sveltes et maigres. — Tous en des maintiens aussi élégants que leur chef. C'est un portrait cela aussi ; c'est le portrait de la Flandre et le portrait de l'Espagne.

Les Vélasquez se gravent dans la mémoire ineffaçablement. De toute sa vie on n'oublie ces Rois, ces Infants et ces Grands. Quand je pense à la galerie Doria de Rome, un Vélasquez heurte aussitôt mon esprit. — Innocent X, Pamphili.

Ces têtes vous poursuivent comme des idées fixes ; c'est une obsession qui accapare votre cerveau. Après de longues semaines qu'on n'y a point songé, subitement ils font irruption parmi des pensées étrangères. Don Fernando d'Autriche vient se camper devant vous avec son chien et son fusil. L'homme de plaisir vieilli remue sa bouche édentée et ses jambes ataxiques. Charles II

l'Ensorcelé et derrière lui les ombres de tous ses sujets pleurent la récente ruine de la Monarchie et de l'Espagne.

Aux heures d'agonie, lorsque tant de souvenirs incohérents assaillent l'intelligence défaillante, les portraits de Vélasquez doivent danser en cette sarabande macabre où défilent déformées, grotesques, méconnaissables, toutes les fortes impressions de l'existence qui se finit.

Un portrait italien :

Un Cardinal par Raphaël. Il est très laid ce Cardinal — sa figure est cependant fine, aristocratique, intelligente, figure de diplomate Mécène. La moire miroitante de son camail rouge et la dentelle de ses manches ont été tissées par les plus habiles ouvriers du XVI[e] siècle italien ; Raphaël sait draper les plis de ces précieuses étoffes. Le naturaliste Vélasquez et l'idéaliste Raphaël, par des procédés divers arrivent au même but. — Créer le beau immatériel avec les éléments matériels que nous fournit la nature. Révéler l'invisible qui est ce qu'il y a de plus réel, de plus substantiel dans chaque objet, dans chaque être. Ils déchirent le voile qui nous cache le Beau, qui en estompe l'essence ; et nous contemplons émerveillés et joyeux. Ils revêtent l'Idée d'une forme matérielle adéquate ; ils représentent tangibles, sensibles, les conceptions pures, les joies, les tristesses, les troubles de l'Humanité. Avec Charles II, Philippe IV, les Infants et les Infantes, Vélasquez a représenté tangibles, sensibles, les tristesses, les troubles de l'Espagne épuisée. Avec Sainte Elisabeth soignant les Teigneux, Murillo a représenté tangible, sensible, cette autre l'idée, — l'Amour. — Avec le Christ dégoûtant de sang, Vélasquez a aussi représenté l'Amour ; avec Saint François ravi sous la pluie de roses, Murillo a encore représenté l'Amour ; et pas plus qu'eux, mais autant, l'idéaliste Titien a aussi représenté l'Amour, l'Amour et l'Immortalité enfantée, créée dans le rose et l'azur des désirs.

Reproduire la nature ? — mais la nature est sans intelligence ; l'artiste qui est lui, intelligent, doit vivifier la nature de son intelligence. Notre âme vibre harmonieusement aux sons, aux couleurs, aux odeurs, aux saveurs, aux contacts : parmi les sons et les couleurs éparses au hasard, l'artiste doit en choisir certains pour montrer l'Invisible ; les sons incultes deviennent alors la mélodie et l'harmonie ; les sons discordants que le vent tire des branches

deviennent les murmures de la forêt de Wagner. Ici et là, ce sont bien les mêmes sons ; mais l'Art les a juxtaposés, combinés. Les uns ont été complètement éliminés, les autres affaiblis, les autres renforcés, accentués, et voilà que la forêt de Wagner est plus forêt que la forêt véritable. La copie exacte, la phonographie des sons ne serait point artistique. Et s'il ne peut y avoir de musique naturaliste, comment y aurait-il une littérature, une sculpture, une peinture naturaliste. Pour qu'il y ait art, il faut qu'il y ait transformation. L'artiste est un poète, un créateur ; ce n'est ni copier, ni compiler, ni éruditionner ; seul est artiste celui qui crée.

Si les Teigneux de Murillo avaient été fidèlement copiés d'après la réalité, mais que Murillo n'ait point vivifié d'une idée toute cette scène de Sainte-Elisabeth, Murillo ne serait plus Murillo.

Si les Mendiants de la Pinacothèque de Munich et du Louvre, n'étaient que des mendiants vulgaires parmi les tas de légumes et de fruits, qui dirait que ce sont des chefs-d'œuvre ? mais il y a là un coin vivant de l'Espagne.

Goya : ses portraits ont la même aisance, le même naturel que les portraits de Vélasquez ; ils sont moins distingués, mais Charles IV et Ferdinand VII n'avaient point non plus le galbe des derniers Autrichiens. Goya, second Vélasquez, les peint avec la même ironie que Vélasquez ses nains et ses bouffons.

Philippe III, Philippe IV, Charles II furent d'assez tristes monarques ; mais c'était les successeurs directs de Philippe II et de Charles-Quint ; que leur majesté fût réelle ou qu'elle fut le résultat de l'Etiquette, leur visage n'en conservait pas moins comme un reflet des illustres ancêtres; Charles IV, lui, était moins que rien ; berné par sa femme, berné par son favori Godoy, berné par son fils, c'est un personnage de Molière : ce prince sans dignité ne sauvait même pas les apparences, il ne se doutait point qu'il était roi d'Espagne, il eût vendu, livré sa couronne, son royaume à Napoléon Ier ; les Espagnols furent d'un autre avis.

Goya a pénétré l'âme de son modèle, esprit borné et dégradé.

A côté de lui sa femme, Marie-Louise, lèvres pincées, yeux féroces et lubriques. Quels yeux ! toute la vie de la reine se résume dans ce regard aigu et luisant, perçant comme une vrille. Quel caractère pointu devait avoir cette femme orgueilleuse, vindicative ! On reconnaît bien la mère de Ferdinand VII.

C'est lui maintenant. Petit, trapu, obstiné, méchant, et les yeux

féroces de sa mère. Il crispe sa main droite sur son sceptre ; un rageur à froid qui médite quelque coup terrible. A quoi pense-t-il en ce moment ? Est-ce l'instant où il va conspirer contre son père Charles IV ou contre les Cortès qui lui ont rendu son trône, ou contre son peuple qui a tant souffert pour lui ? Ne pense-t-il pas plutôt à exhéréder son frère Don Carlos et à ouvrir ainsi une ère d'interminables discordes, de révolutions, de pronunciamentos.

Goya ne l'a point ménagé ; il prodigua son talent en sa faveur ; il le peignit à pied, à cheval, en manteau de cour, en tenue de ville, enfin en un magistral tableau, il peignit toute la famille ; grand-père, petit-fils, tantes, sœurs, frères, ils y sont tous, et, presque tous affreux, presque tous exécrables, même Ferdinand VII, malgré la fraîcheur et la naïveté de ses quinze ans ; l'enfant présage déjà ce que sera l'homme. Et la vieille Marie-Josèphe, la sœur de Charles IV ! Tête de sorcière avec une grosse tache noire sur la tempe.

Vélasquez a fait le portrait de l'Espagne conquérante des Flandres. — Reddition de Bréda, Goya a fait le portrait de l'Espagne conquérant son Indépendance. C'est le tableau du « Deux Mai ». Ce jour-là, le peuple de Madrid abandonné aux Français par Charles IV, ne peut contenir son indignation. Excité par les moines, il se résoud à tenter un chimérique effort pour repousser l'étranger, il rêve de battre, lui tout seul, armé simplement de *navajas*, les redoutables soldats de Napoléon ; il fut vaincu.

Cette défaite glorieuse, dont on célèbre chaque année l'anniversaire par des messes et des processions — a été immortalisé par Goya.

Effrayés, hagards, les insurgés prisonniers montent vers un tertre. A mesure qu'ils arrivent, ils tombent fusillés par le peloton d'exécution : les Français qui le composent baissent la tête en tirant, honteux de leur besogne. Déjà, plusieurs victimes gisent dans les flaques de sang noir que leur chute a éclaboussé alentour.

...Et le défilé continue ; ils montent, ils montent toujours ; c'est comme une marée humaine qui vient de l'infini et que pousse en avant une force mystérieuse — flot de paysans, d'ouvriers, de moines. — Il y en a qui s'agenouillent devant les fusils, mais ce n'est point en suppliants ; la bouche grande ouverte, ils crachent des injures à leurs boureaux ; les autres sont fous de fureur, ils se précipitent au martyre, à la gloire. — « Un Espagnol n'a jamais

peur » me disait tout à l'heure un *inutile* échappé au carnage cubain — avoir crevé de faim pendant deux ans, avoir eu le Vomito Negro, une jambe amputée, un bras paralysé, être bref à demi-mort à vingt ans; et ne pas se plaindre !

Fanatisés, ce n'est pas mourir qui les inquiète, nos victimes du Deux-Mai, c'est mourir sans pouvoir se défendre, se venger. A genoux, face aux soldats, les bras étendus en croix, la chemise écartée sur sa poitrine nue, les yeux terribles, désorbités, injectés de rage et de haine, — un grand diable de Castillan nargue et insulte les exécuteurs. Il va tomber, c'est son tour, dans la flaque de sang qui clapote autour de ses genoux.

Et d'autres montent, montent toujours vers le tertre du massacre, vers le charnier où des cadavres défigurés s'amoncellent, criblés de balles ; partout le sang noir ruisselle comme sur le corps du Christ de Vélasquez. La tête fracassée, les poings crispés, ils menacent encore les Français de leurs regards affolés d'agonisants.

Oui, c'est bien là un portrait de l'Espagne : nouvelle étape de notre voyage tra los Montes.

La fougue, l'ardeur, le courage, le patriotisme des Espagnols se sont incarnés sous le coup de pinceau magique de Goya. Rien ne détourne les peintres espagnols de leur originalité puissante ; ils n'imitent personne, ils ne s'inspirent de personne, personne ne les influence, ce ne sont pas des Rubens ou des Poussins italianisés ; ce sont des Espagnols qui n'ont rien de commun avec ce qui est au-delà des Pyrénées, barrière infranchissable entre eux et le reste de l'Europe ; ils ont d'eux la hautaine opinion que leur grand souverain Philippe II avait de lui.

Autres Goya. — La défense de Saragosse où en 1808, cinquante mille habitants — plus de la moitié de la population — périrent avant que la ville ne succombât.

Charles III, tout édenté, tout branlant.

Des *toreros*, des *majas*, des *gitanas*, des sévillanes, des *corridas*, des *fandangos*, des *boleros*, et enfin des fantaisies macabres, ironiques tableaux proches parents des idiots de Vélasquez.

Après Vélasquez, après Goya, un troisième grand portraitiste : Théotocopouli. Le Greco passa sa jeunesse en Grèce, puis, en Italie, enfin il se fixa en Espagne et s'y espagnolisa très rapidement.

Ces portraits n'ont point la variété des portraits de Vélasquez. D'abord, il ne peint jamais de femmes; et les hommes dont il nous

a transmis les traits se ressemblent tous. Figures fines, teint mat, barbe en pointes — très noire ou grisonnante se détachant très nettement sur la collerette blanche; c'est là le type de sa prédilection; il n'en admet point d'autres; ce talent est presque une manie.

Ce type d'ailleurs est très beau, type pur d'Espagnol; on rencontre aujourd'hui dans les rues de Madrid beaucoup d'hommes très ressemblants aux hommes du Greco. La race ne s'est point physiquement modifiée depuis le XVII[e] et même le XVI[e] siècle. Soldats de Spinola (Vélasquez) bourgeois et nobles du Greco sont identiques aux sujets d'Alphonse XIII. Quelle différence avec la France! Comparez les portraits du règne de Louis XV, de Louis XVI, aux Parisiens de maintenant! Sans même remonter si haut, combien Lamartine, Musset, tous les poètes, littérateurs, artistes de la première moitié de ce siècle nous ressemblent peu! Ce n'est plus du tout le même aspect extérieur; c'est une transformation radicale. En Espagne au contraire, depuis des siècles, la race ne s'est pas altérée; elle parait immobile, intransformable comme les races d'Orient avec lesquelles elle a — tant d'affinités secrètes et héréditaires.

Ce sont non seulement les figures fines que le Greco choisit avec insistance, ce sont aussi les corps fins; et, pour les amincir davantage, il disproportionne ses tableaux qu'il peint tout en hauteur, rétrécissant la largeur au point de les déséquilibrer.

Ce demi-italien se distingue des purs espagnols par l'amour du nu. Il peint des torses nus, des jambes nues, fines mais non point maigres; c'est surtout en dessinant ces jambes nues qu'il donne carrière à ses folies d'amincissement; dans son dernier tableau — le Greco était alors devenu fou — il les tortilla en spirale, en tire-bouchon, pour les allonger davantage; ce tableau est à Tolède.

Même exclusivisme dans le coloris; toutes ses chairs — visages ou corps — ont une teinte uniforme; le mat verdâtre olivâtre; il ne conçoit rien de plus séduisant.

Quoique le Greco doive être classé à part, il n'en est pas moins espagnol et ses originalités, ses manies — qui ne me déplaisent point — sont également des originalités, des manies empreintes d'un cachet espagnol. Ici les hommes sont minces, ici les hommes ont le teint mat; le Greco n'a point bouleversé, nié, détruit son modèle; il a été frappé d'un trait dominant, il en a été charmé, et

en a accentué la force, la vigueur non seulement en détraqué qu'il était, mais en artiste épris de l'Espagne.

Etant à Tolède le Jeudi-Saint, je vis des paysans s'arrêter longuement, admirer et commenter l'enterrement du comte d'Ornans. Si Theotocopouli ne s'était point espagnolisé, il n'aurait pas eu cet hommage posthume. Un madrilène illettré qui connaît l'Italie me confiait que tableaux italiens et images de piété coloriées qui sont l'ornement des livres de messe, c'était pour lui tout un ; mais avec quel enthousiasme il me parlait des peintures et des sculptures de son Espagne ! à la bonne heure c'étaient là des Vierges, des Christs, des Saints et des Martyrs ; comme ils appelaient la prière du fond de leurs chapelles illuminées, du haut de leurs piédestaux où ils processionnent les jours de fête ; c'était cela de vraies œuvres d'art !

Artistes d'Italie, artistes de France, vos noms même sont ignorés de la foule ? Jamais au Louvre des paysans endimanchés ne se sont extasiés devant un Watteau ou un Lorrain, comme ces Tolédains devant un Theotocopouli caché dans un recoin d'église et dont ils ignoraient certainement la valeur ; car l'Enterrement du comte d'Ornans est accroché au bout d'une nef comme un rebut attendant une place libre au magasin de débarras ; c'est par ces paysans que mon attention fut attirée ; ce rassemblement m'arrêta ; autrement, je passais sans regarder peut-être, car le guide ne signale pas la présence de ce très remarquable Theotocopouli relégué en un lieu obscur ; telle une toile sans mérite.

Que l'on ne compare donc pas mes Tolédains à des provinciaux français, égarés dans le Louvre et se pâmant en toute confiance devant des choses qu'ils savent d'avance être des chefs-d'œuvre des choses qu'ils savent admirables et dont ils disent : « c'est bien peint », de même qu'en lisant Corneille, Victor Hugo, et même Georges Ohnet, ils disent : « ça, c'est vraiment bien écrit. »

IV

L'originalité des peintres espagnols ressort non seulement du contact des Italiens, des Français, mais des Allemands et des Flamands, car ceux-ci s'essayaient à idéaliser la beauté physique, même lorsqu'ils puisaient aux Livres Saints.

Voici Eve recevant la pomme du serpent et Adam tenant la

pomme qu'Eve lui a donnée — Albert Dürer. — Mais les Livres Saints ne sont pas leur seule inspiration. Breughel nous montre Vénus et Cupidon admirant des objets précieux.

Téniers nous montre Danaé, Calisto aux bains de Diane, et des kermesses, où l'esprit chrétien n'a que faire.

Voici enfin Rubens.

Le Jardin d'Amour : Des nuées d'amours blonds voltigent dans le ciel ; au-dessus d'eux, dans le jardin, de jeunes seigneurs richement vêtus flirtent avec des dames plantureuses, très décolletées. L'un des seigneurs plus osés que les autres enlace de son bras une très grasse compagne vêtue de souple velours noir. Il l'entraîne, mais comme elle ne va pas assez vite — tout en se laissant complaisamment entraîner — un petit amour descend du ciel tout exprès pour pousser par derrière la plantureuse dame ; il pousse de toute son ardeur, de tout le poids de son petit corps potelé.

La société flamande n'était point la société espagnole, elle montra d'ailleurs qu'elle ne voulait pas s'accommoder à la domination de ses maîtres fanatiques, que jamais elle ne consentirait à supporter ce joug antipathique ; chrétienne, la Flandre l'était, mais point à la mode castillane, elle avait aussi son génie, son caractère irréductible ; les Castillans se trompaient en la prenant pour une Naples, pour une Sicile, sans tempérament, sans vigueur, sans vie propre.

Autres Rubens : Persée délivrant Andromède : un beau corps de femme.

Les Trois Grâces. — Ici tout commentaire est superflu.

Une Bacchanale de Nymphes et de Satyres. — Mais ce paganisme flamand est fort éloigné du paganisme italien ; c'est du paganisme à l'usage des bonnes grosses gens de Breda ou lieux circonvoisins, ces nudités sont un peu bien lourdes ; elles n'ont pas la volupté choisie et fine des nudités du Titien ; elles n'en ont pas la distinction. Tout naturalistes que soient les procédés espagnols, les peintres espagnols sont moins communs et leurs idées sont d'une essence plus relevée ; ils n'ont pas la joie franche, naïve et commune de Flandre ; ce sont des ascètes et des mystiques austères mais élégants ; jamais ils n'auraient songé à représenter des femmes si surabondamment charnues et rosées et aussi pour eux comme pour Louis XIV, les Breughel et les Téniers manquent de majesté et de tenue ; ce n'est point là la peinture d'Hidalgo ; l'étiquette castillane ne saurait tolérer de ces fantaisies.

Les peintres étrangers nous parlent aussi de l'Espagne ; c'était le temps où les Espagnols n'avaient pas encore perdu tous les royaumes qu'ils avaient soumis. A l'Italie, aux Pays-Bas ils demandaient des chefs-d'œuvre ; la France leur faisait des cadeaux.

Voici le portrait de Charles-Quint par Titien, le portrait de Philippe II, par Rubens ; voici un Van Dyck, Jésus au jardin des Oliviers ; un Sébastien del Piombo, Jésus portant sa croix ; des Claude Lorrain, Tobie et l'Ange, Sainte-Paule la Romaine s'embarquant pour la Terre-Sainte ; des Poussin ; des Largillière ; des Jouvenet ; des Watteau ; d'autres Van Dyck ; soixante-deux Rubens ; des Jordaëns ; cinquante-trois Téniers ; cinquante-quatre Breughel. Puis Wouverman, Rembrandt, Salvator Rosa, Luca Giordano, Carache, Albane, Guide, Dominiquin, Guerchin, Corrège, André del Sarto, Léonard de Vinci, Tiepolo, Véronèse, Tintoret, Georgione, Bellini.

Aux salles d'Alphonse XII : Memling, Van der Weyden, Quentin Matsys, tableaux chrétiens mais autrement chrétiens que les espagnols de la même époque qu'ils avoisinent : enfin une annonciation de Beato Angelico, très grand tableau qui n'est point parmi les plus merveilleux du Frère de Fiesole ; car il n'y a point ici enchâssées dans des rayonnements d'or ces mosaïques gemmées d'ailes d'anges.

Ce sont ensuite des objets d'art : des coupes vénitiennes, des verres de Bohême ; des ivoires ; un jugement dernier minuscule fouillé comme un corail. Les élus montent vers l'archange Saint-Michel sculpté, l'épée en main, à la pointe supérieure de l'ivoire. En bas, des démons attirent les réprouvés que les Anges chassent vers eux ; des diables avec des fourches à trois dents les enfournent dans la gueule grande ouverte d'un monstre infernal. Ce groupe où des centaines de corps s'entrelacent n'a point trente centimètres de haut. Puis deux tables offertes à Philippe II par Pie V après la victoire de Lépaute ; c'est un travail Florentin, tout en marbres précieux et en pierres fines ; amethyste, lapis-lazuli. Enfin quelques antiques de Grèce et de Rome, des bustes, des têtes et surtout un groupe grec de Castor et Pollux. Mais ces sculptures occupent bien peu de place dans le Musée national ; elles sont bien peu de chose ; elles nous écarteraient du reste de notre chemin ; le voyageur hélas doit borner sa course ; le monde est bien beau, mais il

est aussi bien vaste ; si tentante que soit la Grèce, ne quittons point l'Espagne.

Les modernes. — Les artistes modernes semblent avoir non moins que leurs prédécesseurs, une vive répulsion pour le nu et la volupté ; tout au plus pourrait-on classer parmi les tableaux voluptueux quelques tableaux de genre ; et encore ! Ainsi, les Deux Epitres. A travers les grilles d'une chapelle un officier surveille les manèges d'une duègne qu'il a chargé de remettre une lettre (une épître) à une jeune fille agenouillée aux côtés de sa mère. Les deux femmes lisent attentivement — la jeune fille surtout — l'Epître de la messe, seconde épître ; mais, tout en examinant sa mère du coin de l'œil, elle allonge par derrière sa main vers la main de la duègne.

Les tableaux patriotiques abondent : des sièges de Saragosse avec des flammes, du sang, des morts, de l'horreur à profusion ; les derniers moments de Numance ; des épisodes glorieux du règne d'Isabelle et de Ferdinand le Catholique ; Jeanne la folle pleurant sur le cadavre de Philippe le Beau. — La cloche de Huesca ; la mort du comte de Villamedina ; le Prince de Viana ; des épisodes de la guerre d'Afrique.

Puis des sujets historiques ne touchant qu'indirectement l'Espagne. Don Pedre faisant reconnaître pour reine Inès de Castro que les Grands de Portugal ont massacrée. Le cadavre d'Inès est vêtu de blanc — robe de mariée — et sur sa tête décharnée elle porte le diadème royal. A travers le voile de tulle on distingue le visage noir et décomposé ; deux grands trous occupent la place où furent ces yeux si animés. Inès est assise sur un trône à côté du Roi ; sur un petit trône le fils d'Inès, tout jeune enfant, assiste lui aussi à la funèbre cérémonie réparatrice. Les Grands défilent, se prosternent et rendent hommage au cadavre couronné ; c'est ainsi que le prince héritier devenu roi venge son amour outragé et brisé.

Toujours, toujours donc, l'horrible et le sanglant et l'épouvantable. La volupté, la beauté du corps humain, jamais ! Ils ne paraissent même point soupçonner que cela vaut la peine qu'on s'en occupe. Depuis la naissance des arts espagnols, un seul artiste Theotocopoulis l'a compris ; encore — tout espagnolisé qu'il fut — était-ce un étranger.

Ici, après Vélasquez, après Goya, pas un peintre qui surgisse net-

tement dans mon souvenir ; il me serait impossible de mettre un nom au bas d'un des tableaux qui a le plus attiré mon attention. De qui ce siège de Saragosse ? de qui ces derniers moments de Numance ? Que m'importe ; c'est d'une scène dont je me souviens ; ce n'est pas une âme qui m'a frôlé, qui m'a subjugué, qui m'a hypnotisé. La reddition de Breda, le portrait de Philippe IV, le portrait de don Fernando d'Autriche, cela ne peut être que de Vélasquez, tandis que toutes ces toiles modernes peuvent être de qui on voudra ; on ne sent point là de forte personnalité, on ne sent point là une puissante originalité, on ne sent pas le génie ; les tableaux de Vélasquez ne sont pas tel ou tel homme, telle ou telle scène, ce sont, avant tout des Vélasquez ; je m'intéresse moins au sujet que j'ai là sous les yeux qu'au peintre absent qui l'a conçu. — Le Deux-Mai de Goya évoque en moi, toute une période de l'histoire d'Espagne, toute l'âme d'un pays. Les moines de Zurbaran font défiler toute une autre période de cette histoire et toute l'âme de ce pays ; les moines blancs dont le froc est froissé à la diable, — quelques grands plis qui tombent raides, empesés, tout d'une pièce et pourtant pleins de souplesse et de mouvement. — Les derniers moments de Numance sont pour moi les derniers moments de Numance rien autre chose ; il n'y a rien là qui me frappe, qui secoue mon cerveau, fasse palpiter mon cœur. O votre miracle des roses, Murillo, votre Christ, Vélasquez, votre rêve mystique, Zurbaran, votre Saint-Barthélemy, Ribera, votre Christ pleuré par les Anges, Alonso Cano ! Comment en votre présence tout mon être ne serait-il pas ému ? Comment ne me réjouirais-je pas de voir l'Espagne exprimée, idéalisée par votre pinceau.

Matérialiser des idées que l'esprit ne peut que concevoir, dérouler sur une toile nos visions, animer la peinture, créer un monde, voilà le but de l'art. Et quand cet art éveille en nous non seulement des idées abstraites, la Beauté, mais que comme l'art grec il représente aussi une société, un âge de l'humanité, une civilisation, alors c'est le plus haut point de perfection qu'il soit donné d'atteindre à la pensée humaine.

Pour être un Christ Espagnol, le Christ de Vélasquez n'en est pas moins le Christ, de même que la Vénus de Milo, l'Apollon du Belvédère, pour être grecs, n'en sont pas moins Vénus, Apollon, la Beauté idéale, universellement désirée.

Ce Christ est un Christ de Tolède ou de Burgos, ou de Vallado-

lid, mais c'est aussi le Christ qui fut crucifié pour tous les hommes, c'est le Christ d'amour. Ce Christ qui est là en si piteux état, en si douloureuse agonie, il eut pu, s'il eut voulu, être roi de Jérusalem ; la foule se suspendait à ses lèvres, les malades baisaient son manteau ; il parcourait la ville de Salomon sous une voûte de palmes, sur un tapis de fleurs et le peuple l'acclamait. — Si se défiant des enthousiasmes populaires, il les eut méprisés et qu'il fut allé à Rome — il eut pu — avec quelques habiles concessions — gagner les plus hautes faveurs... Mais non il veut mourir pour prouver davantage son amour, il dit qu'il faut qu'il meure pour assurer le règne de l'amour. Et les palmes et les fleurs se changent en pierres et en crachats et les acclamateurs deviennent Barabas, Barabas. — *Consommatum est.* — Et plus tard l'Espagne se soulève contre les infidèles d'Afrique, contre les hérétiques d'Europe pour assurer l'efficacité de ce *consommatum est* ; avec une fougue, une frénésie farouche, elle rêve d'imposer par la force, par le fer, par le sang la loi du Christ à l'univers entier dompté par ses armes, obéissant à son Roi omnipotent. — Le Christ de Vélasquez est à la fois le Christ de ces nobles fanatiques et le Christ de l'Evangile ; il est l'Amour et il est l'Espagne.

V

Si différents que soient peintres italiens et peintres espagnols, ils sont frères par le génie. La véritable différence est ailleurs. l'âme italienne est une âme païenne, l'âme espagnole est une âme chrétienne : les peintres espagnols choisissent souvent des modèles bas, qu'ils annoblissent ; les peintres italiens choisissent toujours des modèles distingués ; les italiens chérissent la vie telle que la chérirent les Grecs et les Romains de l'Empire, les Espagnols ont compris la vie que vécut Jésus.

Indépendamment du « démon » qui le talonne. tout artiste est influencé par le milieu où il vit, par les Mécènes qui le protègent : car s'il n'est pas rigoureusement exact qu'un Mécène aisément puisse faire des Virgile, il n'en est pas moins vrai que sans Mécènes, les Virgiles risquent d'éprouver des mécomptes

Le plus grand écrivain espagnol Cervantés attendit jusqu'à cinquante-cinq ans pour écrire Don Quichotte : si les Turcs à Lépante eussent été vainqueurs, l'Espagne n'aurait pas eu son Shakspeare.

Le milieu espagnol était en effet peu favorable à l'éclosion des

Mécènes. L'aristocratie espagnole n'était pas une aristocratie de commerçants enrichis, protecteurs des arts, aristocratie Florentine, Milanaise, Vénitienne ; elle n'était pas une aristocratie artificielle d'ecclésiastiques neo-païens, aristocratie Romaine, c'était une aristocratie de conquistadors — en France je dirais de soudards ; de tels aristocrates méprisent les Intellectuels, certains intellectuels tentent de le leur rendre. Les Rois seuls, Philippe IV surtout, étaient assez affinés pour s'occuper d'art, et encore cette protection n'eut-elle guère à s'exercer qu'en faveur de Vélasquez.

A Rome au contraire Nicolas V veut construire une cité neuve, et cela sans nécessité aucune, pour le seul amour de l'art, pour que Rome soit splendide ; Néron brûla Rome pour le même motif.

A Florence, en 1294, le décret public autorisant la construction du Dôme proclame « qu'on ne doit pas mettre la main aux ouvrages de la commune si l'on n'a pas le projet de les faire correspondre à la grande âme que composent les âmes de tous les citoyens unis en une même volonté. »

A Venise, en 1495, le *Canale grande* émerveille Commines : c'est « la plus belle rue que je crois qu'il y ait au monde et la mieux maisonnée. Toutes les maisons ont le devant en marbre blanc... et encore maintes grandes pièces de porphyre et de serpentine... au dedans..., planchers dorés..., chalits de lit dorés.... ostevents peints et dorés... »

A la même époque qu'était-ce que Valladolid, Madrid, Tolède ? En vain, j'y ai cherché les vestiges de palais des Grands d'Espagne. Les palais des Grands d'Espagne c'étaient leurs tentes en Flandre et en Allemagne ; c'étaient les dômes des forêts vierges du Mexique et du Pérou.

Les Espagnols, en effet, n'avaient d'autre but que d'établir universellement, avec la domination politique de l'Espagne, la domination de l'Inquisition. Il n'y avait point de place en Espagne pour une société florentine, romaine ou vénitienne ; le néo-paganisme ne pouvait s'y acclimater.

Et la peinture espagnole est demeurée compréhensible au peuple, parce que en Espagne toutes les classes de la société vibraient à l'unisson. La peinture italienne est demeurée incomprise du peuple, au contraire parce que l'élite seule du pays pouvait se néo-gréciser, se néo-paganiser ; le peuple lui « qui n'avait conservé du paganisme que la haine des faux dieux, ne comprenait rien

à toute cette mythologie », ni à toutes ces nouvelles façons de penser.

Pour l'élite italienne, le Christianisme n'était plus une religion indiscutable, c'était une doctrine très propice à fournir des sujets esthétiques, de même que la campagne cessait d'être rustique pour fournir des sujets d'églogues. La plèbe ne pouvait point suivre l'aristocratie dans cette voie ; il n'en était pas de même de la plèbe espagnole qui était en communauté d'idées avec ses chefs laïcs ou ecclésiastiques, capitaines et inquisiteurs.

Les Mécènes d'ici sortirent d'une institution contingente, extrinsèque à l'Espagne, les Mécènes de là sortirent de l'église ; ce furent les moines, la Sainte Inquisition. Et la Sainte Inquisition de Torquemada ne badinait pas ; elle n'avait pas la large tolérance des Papes, des Médicis, des Doges ; si Antonello de Messine s'était établi à Valladolid et non à Venise, on ne l'eut certes pas accueilli de même sorte. A Venise, selon Vasari, « tous les nobles l'aimèrent et le caressèrent parce que c'était une personne très adonnée aux plaisirs, et toute vénérique, *tutta veneree* ». Ces personnes-là n'étaient pas appréciées en Espagne, on appréciait seulement celles qui apportaient leur concours au triomphe des armées et à la propagation de la Foi.

Aussi, imprégnés de ce catholicisme ardent, les peintres concevaient-ils la beauté tout autrement qu'en Italie ; l'Eglise et la Patrie ; hors de là il n'y avait point pour eux de salut.

L'Eglise agit d'ailleurs sur les arts non en tant qu'Eglise, fille du Christ, mais en tant qu'Eglise modifiée par l'état social espagnol. L'Eglise comme la Monarchie étaient omnipotentes, féroces, militaires, despotiques. L'Inquisition n'a pas étouffé de génies ; s'il y a un coupable c'est le peuple espagnol lui-même, si tant est que les peuples soient coupables d'être ce qu'ils sont. Est-ce la faute de l'Eglise si cette race est mi-africaine, très orgueilleuse, très farouche, très fanatique, insensible aux plaisirs, à la volupté, hostile aux personnes *tutte veneree*. Ici les artistes devaient contribuer à affermir le pouvoir du Roi et de la Religion ; encore est-ce un bonheur pour l'Espagne que son fanatisme se soit exercé en faveur du catholicisme.

Protestante ou Iconoclaste, l'Espagne eut probablement tenu dans l'histoire des arts aussi peu de place que son voisin, son frère mahométan, le Maroc ; huguenot le saint office eut brûlé Murillo comme fut brûlé à Genève Michel Servet. Si les Espagnols

ont déformé le catholicisme, le catholicisme d'autre part a surélevé les Espagnols; restés mahométans, ils seraient aujourd'hui les Turcs de l'Occident.

Lorsque l'Eglise et le Roi furent définitivement abaissés, il n'y eut plus ni peintres, ni Mécènes. L'Eglise d'Espagne, — l'Inquisition — gouvernait autant que le Roi; par son crédit, par ses conseils, elle était maîtresse absolue du Roi Absolu. Personne n'était plus fort qu'elle. Les foudres du Pape lui-même se brisaient contre son tribunal, et il fallut au Saint Siège quatorze ans de réclamations incessantes pour arracher un archevêque de Tolède aux prisons de Philippe II et des Inquisiteurs qui le désiraient pour un auto-da-fé.

Quand il n'y eut plus à repousser d'envahisseurs étrangers, Mores ou Chrétiens, la malheureuse Espagne passa alors sous un joug plus vil, le joug de la Bureaucratie; c'est le nouveau Mécène; aussi quelles œuvres inspire-t-il! Il suffit de comparer dans les musées ou dans les édifices publics les portraits d'Isabelle, d'Alphonse XII, et d'Alphonse XIII aux Vélasquez et aux Ferdinand VII de Goya; la Monarchie et l'art furent ensevelis au même tombeau. Ferdinand VII mourut en 1833. Goya était mort en 1828. Si le Naturalisme était l'Art, la platitude bourgeoise, le parlementarisme frelaté, le bureaucratisme prudhommesque seraient pour lui, Tra los Montes, une mine inépuisable de chefs-d'œuvre.

Traverser les Espagnes, aller aux rivages bleus, aux plateaux calcinés, aux sierras décharnées, ce n'est là qu'un vague et incomplet voyage, il faut franchir le seuil du musée de Madrid et alors on se trouve face à face avec l'âme incarnée de cette vailllante et glorieuse nation.

Car l'Espagne a eu le bonheur inouï que ses grands hommes — vraiment peuple — ont chanté enthousiastes l'hymne idéal de la patrie.

Qu'est ce que l'Espagne?

Pays de braves, pays de mystiques, pays de Cortès et du Cid, de Sainte-Thérèse et de St-Ignace.

L'Espagne, pays de dévouement aveugle, pays de l'Inquisition, du Deux-Mai, des Auto-da-fés; des guerres civiles sans merci, champion obstiné des causes perdues — la cause de l'Eglise temporelle au XVIe siècle et de l'Absolutisme.

L'Espagne franchise et fougue chevaleresque : la nature humaine s'y montre avec toutes ses inconséquences, sans chercher à les

cacher, à les dissimuler, à les harmoniser. — Pays à la fois féroce et bon, doux et fanatique, charitable et vindicatif, digne et débraillé, autoritaire et anarchique, respectueux et familier, austère et fastueux — et par dessus tout foncièrement catholique.

Or, cette Espagne là, c'est Ribeira, Murillo, Zurbaran, Vélasquez. Tandis que je ne reconnais point l'Italie dans tant de jeunes hommes ou de jeunes femmes qui « posent » pour parler comme Taine, dans des tableaux pieux ou mythologiques.

On ne peut reconstituer la société italienne par la simple fréquentation de ses artistes, comme la société espagnole ou la société grecque. Les artistes d'ici nous disent clairement l'état d'âme des Espagnols : comment savoir au contraire — si l'histoire ne nous le disait pas, que parmi ces seigneurs si magnifiques, parmi ces mécènes italiens, il y en avait qui – comme les ducs de Ferrare — dépensaient de grosses sommes pour acheter des tentures, tandis que leurs fils portaient des habits troués. Les artistes espagnols ne nous trompent pas, eux, sur les goûts, la vie, sur les mœurs, le caractère, le tempérament de leurs compatriotes.

Les mâles bourreaux de Juan de Joannes, c'est Valence. Les sourcils marqués et les teints mats des vierges de Murillo, c'est Séville. Le cheval du duc d'Olivarès qui hennit vers la bataille, c'est aussi le cheval qu'éperonnèrentle duc d'Albe, Charles-Quint, Fernand Cortès, Pizarre, Les paysages graves de Vélasquez, c'est les paysages de Castille et d'Aragon.

La lumière bleue et or où la Vierge et Jésus apparaissent à François d'Assise, au pape Libérius, à Antoine de Padoue, c'est la lumière idéalisée de l'Andalousie et des côtes d'Espagne. Et le Saint Pierre Nolasque de Zurbaran est auréolé d'une buée d'or comme celle qui irise au crépuscule les sierras de Tolède.

Mais il faut sortir de ce musée, il faut reprendre notre voyage à travers l'Espagne véritable, seuls sans nos guides, sans Vélasquez, ni Murillo. A Séville, à la Calle de las Sierpes, nous reverrons des Vierges et des sourcils noirs et des yeux profonds comme des sources claires. A travers les grenadiers d'Orihuela, à travers les palmiers d'Elche, nous reverrons sur les sierras lointaines, vibrer la lumière d'or, les gloires des apparitions. Et nous penserons à l'élégant Alonso Cano, quand dans les parfums vespéraux — une voix de Grenade chantera : « Je t'aime plus que ma mère, je t'aime plus que la vie, et si ce n'était un péché — plus que la Vierge Marie ».

L'étranger est bien accueilli par la terre d'Espagne. Les Espagnols sont réservés, mais l'Espagne est provocante. Voyez comme là-bas, aux côtes de Galice, la mer verte de Biscaye, se parfume sur les rochers, voyez comme là-bas aux côtes d'Andalousie la mer bleue déferle amoureusement sur le sable fin et voyez aussi comme là-bas sont attirants les monts de Guadarrama qui se dressent scintillants et blancs sur l'horizon cristallin de Madrid.

Et c'est encore la cathédrale de Burgos, la Plaza Mayor de Valladolid, le couvent de San-Pablo, où siégea Torquemada, les aridités de Tolède et la porte du Soleil, c'est Saragosse, c'est l'Escurial, c'est l'Alcazar de Ségovie, Cordoue l'Arabe, la gracieuse Cadix, c'est Valence — *Valencia del Cid*, c'est Séville, plus voluptueuse bien qu'Espagnole. Là peut-être, Titien, nous entendrons aussi palpiter aux branches des orangers, vos amours roses aux ailes d'azur, nous les entendrons secouer dans des corbeilles les fruits d'or tombés des arbres de la vie.

Mais par dessus tout, la beauté, propre à ce pays, à ce peuple, nous obsèdera. Cette âme idéalisée ne saurait plus s'effacer de notre cerveau ; des chefs-d'œuvre l'ont incrustée au plus profond de notre pensée. Le pinceau de ces artistes est comme la plume des écrivains dont parle La Bruyère, les pierres elles-mêmes ont pris vie ; on a su y mettre ce qui distingue les pierres espagnoles des autres pierres : on y a mis la beauté éternellement indestructible une fois créée.

Qui a vu le Musée de Madrid, peut dire de l'Espagne défigurée et vaincue ce que Michel-Ange disait de Vittoria Colonna : « Si plus tard, le temps injurieux, âpre et barbare mutile, tord ou détruit entièrement cette œuvre, la beauté première s'en retracera dans la pensée qui n'en a pas été frappée en vain. Ainsi, ton admirable beauté, image de ce bien qui fait l'ornement du ciel, offerte à nos yeux sur la terre par l'Artiste éternel en s'évanouissant avec le temps et avec l'âge ne se gravera que plus profondément dans mon cœur ; car je penserai à cette beauté que ne peuvent changer ni les ans, ni l'hiver ».

Georges LAINÉ.

LA QUESTION AFRICAINE

La guerre avec l'Angleterre, que soixante-quinze années de paix non interrompue nous avaient habitués à considérer comme invraisemblable, est devenue brusquement une éventualité, sinon probable, tout au moins possible ; et l'opinion publique, justement émue de l'infériorité de nos forces navales, relativement à celle de nos voisins d'Outre-Manche, s'est demandé avec anxiété si la France, en possession de l'une des plus puissantes armées du monde n'allait pas, en face d'un adversaire qu'elle écraserait d'un seul coup, sur terre, se trouver dans la situation ridicule du lion de la fable, vis-à-vis du moucheron.

Lorsque la surprise du premier moment eut fait place à la réflexion, on reconnut que les piqûres du moucheron ne seraient pas aussi dangereuses qu'on l'avait cru tout d'abord. Quand l'Angleterre se sera emparée de quelques colonies insulaires, sans rapport, et des rares navires qui représentent encore notre commerce, sur les mers ; quand elle aura lancé quelques projectiles perdus sur de grandes cités, comme Marseille ou le Havre, au risque de subir elle-même, ne fût-ce que par la perte d'un seul cuirassé, plus de dommages qu'elle ne nous en ferait ; son action contre la France sera épuisée ; ses escadres se morfondront, impuissantes, devant nos ports militaires, en attendant qu'elles soient vaincues par le surmenage, sans avoir combattu ; et sa marine marchande continuera à faire seule les frais de la guerre. Ce sera un 1812 maritime. Et, tant que durera cette guerre, l'Angleterre, paralysée par sa lutte contre la France, se trouvera désarmée vis-à-vis des autres puissances : son influence, dans le monde, sera annihilée.

Il faut toutefois reconnaître que cette tactique à la Barclay de

Tolly ne convient guère à notre tempérament national et ne saurait être adoptée que comme pis-aller. Le pays ne peut vivre perpétuellement sous la menace énervante d'une guerre sans issue ; pour écarter définitivement cette menace, il faut nous mettre en mesure de porter à l'Angleterre des coups décisifs.

Deux moyens se présentent à nous : soit renforcer notre flotte, de façon à lui permettre de lutter victorieusement contre la flotte anglaise ; soit trouver, sur la terre ferme, un champ de bataille où notre armée puisse faire valoir son immense supériorité et frapper l'Angleterre dans ses œuvres vives.

Une courte réflexion suffit à démontrer que le premier de ces moyens est illusoire. Ainsi que le disait fort justement le ministre de la Marine, au cours de la discussion du budget, la France ne peut entretenir simultanément une armée aussi forte que celle de l'Allemagne et une flotte aussi puissante que celle de l'Angleterre. Et, comme nous avons tout à redouter de l'Allemagne et relativement peu de l'Angleterre, c'est notre armée qu'il faut porter au premier rang. Nous maintenir à ce premier rang sur terre, tout en conservant le second sur mer, c'est là un programme militaire déjà supérieur à celui de n'importe quelle autre puissance, et que la France a seule cherché et réussi à réaliser, jusqu'à ce jour. D'ailleurs il faut bien se convaincre qu'à tout accroissement de nos forces navales répondrait immédiatement une augmentation égale, sinon supérieure, de la flotte anglaise. Nous engagerions ainsi, avec nos voisins, une lutte économique dans laquelle nous serions fatalement vaincus, étant données les charges militaires qui pèsent sur la France et dont l'Angleterre est exempte.

C'est donc sur terre que nous devons vaincre la puissance britannique. Le problème serait, semble-t-il, vite résolu, si quelque circonstance favorable nous permettait, un jour ou l'autre, de franchir le Pas-de-Calais, et l'on comprend que l'imagination d'un écrivain de la Revue des Deux-Mondes se soit laissé séduire par cette idée.

Le fait qu'une telle conception ait pu naître et prendre corps dans le cerveau génial de Napoléon, ne suffit-il pas à démontrer la possibilité de l'entreprise ?

Prenons garde. Le génie de Napoléon, qui n'a pas hésité devant la folle conquête de la Russie, a reculé devant celle de l'Angleterre dès que, par la faute de l'amiral de Villeneuve, il fut devenu douteux que l'on put traverser la Manche, sans résistance.

Alors même que l'on ferait réussir aujourd'hui le plan qui a échoué au commencement de ce siècle, à une époque où l'électricité ne transmettait pas instantanément les ordres, où la vapeur n'assurait pas aux mouvements des escadres une liberté absolue de direction et une vitesse prodigieuse d'exécution, est-on bien sûr du succès final? Admettons, bien que cela nous paraisse fort contestable, que l'armée permanente de l'Angleterre soit une armée de parade, incapable d'une résistance sérieuse. Nous écrasons sans peine les quelques milliers de mercenaires qu'Albion surprise peut nous opposer; nous entrons à Londres, si l'on veut; nous pénétrons même au cœur de la Grande-Bretagne. Croit-on que l'Angleterre va s'avouer vaincue ? Ce serait méconnaître la prodigieuse ténacité de notre ennemi héréditaire. N'est-il pas plutôt vraisemblable que, s'inspirant de notre exemple en 1870, elle organisera des armées, derrière les montagnes de l'Ecosse, comme nous en avons organisé derrière la Loire? Quelle sera alors l'issue de cette lutte pour la vie, entre une poignée d'hommes et un peuple tout entier ? S'imagine-t-on qu'il nous sera loisible de renforcer et de ravitailler, à notre guise, l'armée d'invasion et peut-on compter sur le renouvellement constant de la chance qui nous aura permis de jeter un jour, par surprise, 150.000 hommes sur les côtes de la Grande-Bretagne ?

Ne méprisons pas inconsidérément un adversaire dont nous avons pu, mainte fois, apprécier la valeur. A ceux qui, s'autorisant du plan téméraire de Napoléon, préconisent une descente en Angleterre, nous opposerons l'exemple même du grand Empereur : il avait brisé toutes les résistances de l'Europe; il avait vaincu toutes les armées du continent, souvent en dépit de leur supériorité numérique ; il fut vaincu et brisé lui-même, le jour où, pour la première fois, il se trouva en présence d'une armée anglaise, à peu près égale à la sienne. Cet exemple vaut bien la peine d'être médité. Cela ne prouve pas que l'armée anglaise soit invincible ; Waterloo ne doit pas nous faire oublier Fontenoy; mais cela prouve que nous n'avons pas le droit de la dédaigner.

Transportez, par la pensée, le champ de bataille de Waterloo en Angleterre; et, par ce que fut le désastre de notre armée, dans les plaines de la Belgique, presque sur notre propre territoire, jugez de ce qu'il eût été, de ce qu'il pourrait être encore, au cœur de la Grande-Bretagne.

Pour attaquer l'Angleterre chez elle, il faut être maître de la mer,

non pas pendant quelques heures, non pas pendant quelques jours, mais pendant toute la durée de la guerre.

Encore n'avons-nous envisagé que l'hypothèse la plus favorable, celle où la tentative de débarquement aurait réussi. Qu'adviendrait-il, si elle échouait ? Si, croyant surprendre l'ennemi, nous étions surpris nous-mêmes, en pleine mer, par l'apparition soudaine de quelques cuirassés, qui couleraient sans peine notre flottille ? Si notre armée était ainsi faite prisonnière, sans coup férir ?

On ne base pas un plan de campagne sur le hasard. Une tentative de débarquement en Angleterre serait une folie qui, de toute façon, aboutirait à un effroyable désastre.

Ce n'est donc pas chez elle, mais dans ses possessions extérieures que nous devons frapper l'Angleterre. Pour y arriver, étant donné que nos adversaires seront maîtres de la mer, il faut choisir comme base d'opérations, une colonie française assez riche, en hommes et en ressources de toute nature, pour supporter seule toutes les charges de l'expédition, sans le concours de la métropole; comme objectif, une possession anglaise assez importante pour que l'Angleterre ne puisse trouver, dans la conquête de nos colonies, aucune compensation à sa perte; il faut enfin que cette base d'opérations et cet objectif soient reliés par des lignes de communication inaccessibles par mer.

Le problème, ainsi posé, est facile à résoudre. La base d'opérations, c'est l'Algérie ; l'objectif, l'Egypte.

La race algérienne, éminemment guerrière et dont la domination française n'a en rien diminué la vigueur et la fierté, constitue pour nous une admirable réserve d'hommes, dont l'Angleterre ne saurait trouver l'équivalent dans le peuple égyptien, détrempé par de longs siècles de servitude ; et ce que nous disons de l'Algérie peut s'étendre au Soudan. Dans ce partage de l'Afrique, que la convention du 21 mars 1899 a définitivement consacré, l'Angleterre, obéissant à son instinct commercial, s'est réservé les contrées les plus riches; mais les populations les plus vaillantes sont échues à la France, assurant à notre pays une immense supériorité pour le jour, peut-être proche, où la terre des sauvages deviendra le champ de bataille des deux nations les plus civilisées du monde.

La France possède donc en Afrique les éléments d'une puissante armée, supérieure, comme nombre et comme qualité, à celle que l'Angleterre pourrait lui opposer. Il suffit d'organiser ces éléments et de donner à cette armée un débouché sur la vallée du

Nil, pour résoudre, à notre profit, le problème du duel entre la baleine et l'éléphant, comme la Russie l'a déjà résolu, en se frayant une route vers les Indes.

Ce débouché, on ne peut le trouver dans la Tripolitaine. Jeter une armée dans un désert de 2.400 kilomètres d'étendue, sans voies de communication, au risque de voir son ravitaillement intercepté par le moindre corps ennemi qui, débarquant en un point quelconque de la côte, viendrait attaquer ses convois, ce serait courir à un désastre certain. Ce n'est plus par le delta du Nil, comme au temps de Saint Louis ou de Bonaparte ; c'est par la vallée supérieure de ce fleuve, que nous devons attaquer l'Egypte. Là aussi, il nous faudra franchir une immense étendue de désert ; mais nous pouvons jeter, sur ce désert, une voie ferrée qui sera à l'abri des insultes de l'ennemi et nous permettra de transporter, en toute sécurité, nos troupes d'Algérie vers le lac Tchad. L'étude du transsaharien est déjà commencée et son exécution sera, nous n'en doutons pas, conduite avec toute l'activité que comporte une œuvre de si haute importance, dès que le choix sera fixé entre les deux tracés proposés, l'un reliant la Tunisie au lac Tchad, l'autre le sud de l'Algérie à Tombouctou. Cette dernière solution aurait peut-être l'avantage d'être plus rapide, plus facile à réaliser et plus sûre, au point de vue stratégique. Son complément nécessaire serait la construction d'une voie ferrée, partant du Niger, pour contourner le territoire que les Anglais possèdent, à l'embouchure de ce fleuve, et relier le Soudan au lac Tchad. Nous pensons d'ailleurs que l'établissement de cette dernière voie s'imposera de toute façon, quel que soit le tracé adopté pour le transsaharien.

Quand ceci sera fait, nous serons en mesure de concentrer, près du lac Tchad, une redoutable armée, à laquelle les riches et fertiles vallées du Chari et du Bahr-el-Ghazal offriront un débouché facile sur le bassin du Nil. Là, nous trouverons un solide appui dans l'Abyssinie, si nous savons nous ménager l'alliance de ce pays guerrier, dont la puissance inquiète déjà l'Angleterre.

Nous avons expié cruellement les défaillances de notre politique dans la question égyptienne ; l'Angleterre nous a signifié brutalement qu'elle entendait régner seule désormais sur le Nil. Soit ; mais sachons au moins tirer parti des fautes commises et de la situation qu'elles ont créée ; sachons conquérir la paix, au prix du sacrifice que nous avons dû accepter. Laisser l'Angleterre maîtresse effective, mais non propriétaire légitime de l'Egypte, en

nous réservant le droit de la mettre en demeure de tenir ses engagements et la possibilité de l'y contraindre ; tel est le moyen de mettre un frein à l'insolence britannique.

Nous pouvons augmenter notablement les effectifs de nos troupes indigènes, en Afrique, sans avoir à craindre qu'elles ne deviennent un danger pour nous ; et les pronostics fâcheux que l'on pourrait tirer, à cet égard, de l'exemple des Indes, qui faillirent naguère échapper à la domination anglaise, ne seraient pas justifiés. Si la France ne sait pas, comme l'Angleterre, développer à un degré prodigieux la richesse de ses colonies, et peut-être justement en raison de ce fait, elle a l'avantage de faire aimer sa domination, tandis que celle de sa rivale est universellement détestée. D'ailleurs la situation de notre grande colonie africaine ne saurait être comparée à celle des Indes, où l'Angleterre ne peut faire parvenir que très lentement des renforts européens dont l'effectif est forcément limité par la faiblesse numérique de son armée métropolitaine. La France, au contraire, peut envoyer rapidement, en Algérie, des troupes européennes en quantité suffisante pour parer à toute éventualité.

Mais il ne suffit pas de créer une puissante armée en Afrique ; il faut encore la doter de tous les établissements spéciaux, poudreries, manufactures d'armes, etc., nécessaires pour lui permettre de soutenir une lutte prolongée, sans le concours de la métropole. Cela serait nécessaire, pour la sécurité de notre grande colonie méditerranéenne, alors même qu'elle ne serait pas appelée à jouer un rôle offensif.

Ainsi organisées et reliées entre elles, nos colonies d'Afrique constitueront, au point de vue militaire, une force autonome ; pour en obtenir le rendement maximum, il faudra que cette force soit homogène, c'est-à-dire qu'elle obéisse à une direction unique.

La question de l'armée coloniale s'agite stérilement, dans le Parlement et devant le pays, depuis près de vingt ans, et finira peut-être par être résolue, quand le partage définitif du monde barbare, entre les nations civilisées, lui aura fait perdre son actualité. Deux camps sont en présence : les partisans du rattachement de l'armée coloniale à la Guerre et ceux de son maintien à la Marine.

L'effectif de nos garnisons d'outre-mer, disent les premiers, est actuellement de 40.000 hommes et il est à prévoir que, dans quelques années, il atteindra le chiffre de 100.000. Comment les

troupes de la marine pourraient-elles suffire à la relève d'une pareille masse, à moins qu'on ne leur donne, en France, un développement tel qu'elles engloberaient la majeure partie de notre armée active et prendraient, dans l'ensemble des forces nationales, une importance hors de proportion avec le rôle restreint qui leur appartient en Europe ?

L'unité de préparation et de direction, répondent les partisans du maintien à la marine, est indispensable au succès d'une expédition outre-mer et l'on ne saurait, sans rompre cette unité, confier l'organisation et le commandement des troupes à la Guerre, alors que les transports de personnel et de matériel dépendent nécessairement de la Marine ; il convient d'ailleurs, dans l'intérêt même de la défense de nos colonies, d'attribuer cette défense au département auquel elle importe le plus, et il n'est pas douteux que ce soit celui de la Marine.

Les uns et les autres ont raison. Quant à nous, nous pensons que, dans toute question coloniale et particulièrement dans celle-ci, il faut se tenir en garde contre la tendance de l'esprit français à rechercher des solutions générales, uniformes, invariablement applicables à tous les cas et à tous les pays. Il convient, au contraire, de prendre, pour chaque colonie, la solution qui s'adapte le mieux à sa situation géographique, à ses ressources, au caractère de ses habitants.

Lorsque le Soudan sera relié à l'Algérie ; quand il sera devenu, en quelque sorte, le prolongement de notre colonie méditerranéenne ; quand, au point de vue militaire, notre vaste domaine africain formera, comme nous le disions plus haut, un ensemble autonome ; les raisons invoquées par les partisans du maintien à la Marine n'existeront plus pour lui ; et l'importance même de cet ensemble exigera qu'il appartienne à la Guerre. Les troupes de la Marine, ainsi allégées d'une part considérable des charges qui leur incombent actuellement, continueront à assurer, dans de bonnes conditions, la relève militaire des colonies où leur présence est nécessaire.

La création d'une forte armée indigène, en Afrique, ne s'impose pas seulement au point de vue de la sécurité de l'Algérie et du Soudan et comme préparation à une lutte contre l'Angleterre ; cette armée peut devenir pour nous, sur les champs de bataille de l'Europe, un précieux appoint. Après être restés, pendant près de trente ans, hypnotisés devant la frontière des Vosges, prenons

garde de tomber dans l'excès contraire et de nous endormir dans une trompeuse sécurité. Le péril allemand n'est pas conjuré ; il est simplement ajourné ; et cet ajournement même le rend plus redoutable. L'Allemagne compte aujourd'hui cinquante-deux millions d'habitants, la France trente-huit. Néanmoins les forces que les deux nations peuvent mettre en ligne sont encore à peu près équivalentes ; cela tient à ce que le rapide accroissement de population, dont l'Allemagne a bénéficié, depuis quelques années, porte encore presque entièrement sur des enfants et des adolescents. Il n'en sera plus de même dans dix ans. Heureux alors, si, en face de notre vieille France, devenue stérile, nous avons su créer une France noire, jeune et féconde ; si, dans ses fils adoptifs de l'Afrique, la patrie menacée peut trouver une compensation à l'insuffisance numérique de ses défenseurs naturels ! Rappelons-nous avec quel héroïsme les tirailleurs algériens supportèrent, à Wissembourg, le premier choc de l'armée allemande !

R.

LE MAITRE DES SENTENCES

I

— Boy ! cria Jacques Ayriès, étirant ses bras sous sa moustiquaire baissée. Boy ! quelle heure est-il ?

— Six heures ce soir ! dit, hors de la porte, la voix bredouillante du petit Tonkinois, assoupi, tenant entre ses mains les ficelles d'un panka immobile.

Les yeux bouffis de sommeil, les joues rouges et la tête encore lourde de la grosse chaleur du jour, enfoui dans sa gandoura de soie multicolore, Ayriès reprenait lentement le fil de ses idées, en se retournant sur le dur matelas cambodgien, tout moite, tandis que le boy, réveillé et craintif d'une bourrade, faisait envoler les plis de la moustiquaire sous l'agitation désordonnée du ventilateur.

Avec le soupir d'un corps las et fatigué, Ayriès se dressa, se leva, les pieds nus traînant dans des babouches, sur le carrelage de briques, et, bousculant ses bottes poussiéreuses, qui traînaient, s'approcha de la fenêtre, où il s'accouda.

En face de lui, sous ses regards, s'étendait la place principale de la citadelle de Sontay, de terre jaune battue, avec ses palmiers étriqués, ses bâtiments rigides, dûs à la monotone architecture militaire, les murs peints en blanc, les bois en noir, au coaltar, et, entre eux, de grandes cordes, où séchaient des pantalons de treillis, des vareuses, des chemises de laine, des ceintures bleues, toute la défroque d'une compagnie de légionnaires au retour d'une expédition.

Les rayons flamboyants et presque horizontaux du soleil de six heures éclairaient étrangement la banalité de cette caserne, qu'enserraient les talus et les angles rentrants d'un front de fortification à la Vauban, élevés jadis par des officiers français pour le compte de l'Annam, et qui complétaient le prosaïsme du tableau. Seul, le bec recourbé d'un toit de pagode, — épargnée par les boulets des vainqueurs et convertie en magasin d'habillement — rompait la rectitude des bâtiments d'une sorte de nasarde de pierre ; et, sur le front du rempart, où de vieilles pièces françaises ouvraient leurs gueules rébarbatives, un aréquier, poussé là par hasard, dressait ironiquement sa tête empanachée. Et sur le ciel bleu, tout pâli des chaudes buées que le soleil enlevait à la terre, cet aréquier et ce bec de pagode disaient à Ayriès, parmi la vulgarité du lieu, l'exotisme de l'Extrême-Orient et les quatre mille lieues de mer entre l'Annam et la mère patrie.

Dans la cour, déserte encore, sur le sable jaune et ardent, où ne se profilait nulle ombre, des coolies, portant l'eau des réservoirs et des cuisines, trottinaient, entre leurs deux seaux pendus au même arc de bambou, de ce dandinement rapide de l'Annamite chargé ; et sous les vérandahs des casernes basses, la chemise ouverte sur leurs rudes poitrines, quelques légionnaires reposaient, sur le sol même, la lassitude des grandes marches et l'exténuation des grosses chaleurs.

Dans le pavillon des officiers, les chambres voisines de celle qu'occupait Ayriès s'animèrent peu à peu ; les officiers logés chacun dans une seule pièce, dans une façon de phalanstère obligatoire, se reprenaient, moins fatigués, mais plus alourdis, de l'abattement du milieu du jour ; les appels se croisaient aux boys qui attendaient respectueusement, derrière les portes-fenêtres, le réveil des maîtres ; et l'on entendait la musique métallique des brocs, des aspersoirs, des multiples appareils à douches, et les cascades de l'eau bienfaisante, qui, seule, ranime le corps et le cœur au sortir des siestes pesantes.

Ayriès quitta sa fenêtre et son monotone paysage, jeta sa gandoura dans un coin, sur ses bottes, et entra dans son tub, tandis que son boy, déclanchant le robinet de haute pression, aspergeait consciencieusement son officier des flots brutaux sortant des tuyaux de la pompe à incendie, ustensile de garnison, qu'Ayriès possédait en sa qualité d'officier de casernement, et qu'il maintenait en bon état d'entretien par ce quotidien usage. Et c'était,

dans toutes les chambres, une analogue douche, dont les inondations, passant sous les portes mal jointes, se rejoignaient en capricieux méandres sur les pavés de la vérandah.

Ce délicieux intermède terminé, Ayriès mit le costume blanc colonial, où éclataient seuls les boutons d'or et les galons mobiles, l'atroce et inévitable casque, sous lequel la tête chauffe comme un melon sous verre; et, le stick en main, tandis que Nam, le boy, se débattait au milieu de la garde-robe en désordre et des bottes à la débandade, il se dirigea, très lentement pour ne pas prendre chaud, à travers la cour ensoleillée, vers la porte nord de la citadelle, et de là sur le café des officiers, où il arrivait juste pour l'apéritif de sept heures.

C'était vers la fin de 1887. Il y avait un mois que Jacques Ayriès habitait sa petite chambre dans la citadelle de Sontay, avec son boy Nam et sa pompe à incendie.

Depuis quatre ans que les héroïques bandes de l'amiral Courbet avaient, dans la rage de trois assauts consécutifs, emporté les remparts sur les derniers Pavillons Noirs partisans de Luuvinh-phuoc (1), l'aspect de la citadelle du delta tonkinois avait bien changé. Les pagodes, les magasins à riz avaient été convertis en casernements; on avait coupé les herbes folles et les flamboyants où nichaient au hasard les bêtes aux ailes roses; on avait comblé deux des quatre grands étangs, où les libellules à cris de scie poussaient leur imperceptible sillon parmi les feuilles immobiles et glauques des gigantesques nénuphars; le grand mirador, ébréché des boulets de la conquête, sa spirale intérieure écroulée, pleurait sa ruine et son abandon; on avait juché sur les remparts les canons désormais inutiles; toute la partie nord de la citadelle servait de magasin militaire et de logis aux compagnies de légionnaires chargées de la surveillance du haut delta. Des officiers du génie avaient construit rectangulairement une demi-douzaine de pavillons étiques, à toitures énormes soutenues par des colonnettes de fonte; et ces maigres édifices, dont on avait oublié d'établir les fondations, se lézardaient déjà. Quelques anciennes pagodes éventrées, où, dans les murs déshonorés, on avait pratiqué des portes et des fenêtres à l'européenne, débordaient de la vie et de la grosse gaieté militaires. D'autres, demeurées sombres et silencieuses,

(1) L'Annam Sanglant, avec illustrations de Cézard; Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie.

avaient perdu leurs dieux et leurs meubles laqués, et recélaient les paquets de couvertures, les pantalons et les vareuses par ballots, au milieu d'une odeur écœurante de naphtaline, les gros souliers de cuir fauve par centaines, et dans un coin, près de l'établi de l'armurier, les rateliers chargés de fusils neufs, sous leur couche épaisse de graisse brune.

La partie sud de la citadelle avait été réservée aux autorités civiles françaises de la province. On avait désaffecté la grande pagode royale, qui, à l'orient et au couchant, mirait dans les étangs carrés de l'enceinte les lions accroupis de ses balustrades et les chimères bondissantes de ses toits; les dieux avaient fui, avec leurs prêtres, le sanctuaire désormais souillé; les rescrits impériaux, ordonnateurs du culte et autorisant l'érection du temple, étaient cachés dans quelque mystérieuse maison au fond d'un village lointain; et les grands vases propitiatoires, où l'on fait les sacrifices aux dieux gardiens du seuil et aux déesses indifférentes, étaient enfouis sous la terre, en un coin ignoré, recouvert déjà d'une végétation nouvelle, et conservé dans la seule mémoire des grands bonzes exilés et dispersés.

Le résident de France, ancien médecin de la marine, avait installé là son domicile et ses bureaux; les lettrés et les interprètes y nasillaient les ordres à transcrire en caractères, les lois de justice à invoquer dans les jugements; les sonneurs faisaient tinter l'une contre l'autre, pour juger de leur pureté, les belles piastres neuves que les maires des villages apportaient pour acquitter l'impôt du conquérant; et une foule d'indigènes, sales, dépenaillés, la cangue au cou, tout le jour vautrés dans la poussière du chemin, attendait à la porte, sous la garde de quelques soldats, la justice sommaire du tribunal consulaire.

A gauche, la garde civile avait ses quartiers, et le logement de son chef l'inspecteur; c'était, pour les hommes, un corps de garde, et un lit de repos en plein vent, au milieu d'une grande cour pour les exercices; car les miliciens avaient le droit de loger en ville avec leurs femmes et leurs enfants. C'était un grand caravansérail toujours désert, en dehors des heures d'appel, où quelques chiens jaunes et maigres s'étalaient paresseusement sur le sol. Une haie de bambous épineux encadrait le grand « *traï* » et aussi la maison de l'inspecteur, dans un jardin plein de caoutchouquiers nains et rébarbatifs. A la porte, veillait un petit Annamite bronzé, l'arme

au pied, le turban relevé, sanglé, jarreté, ceinturé et coiffé de bleu sur son uniforme tout noir.

Seul, à droite de la résidence, le gouverneur indigène, le tongdoc de la province, avec son trésorier et son chef de justice, avait conservé à son logis l'aspect d'avant la conquête. Ses soldats particuliers, habillés d'une grande veste rouge brodée de dragons de soie verte et bleue, chiquaient le betel dans la cour d'honneur, que balayaient quelques prisonniers à la cangue. Les grands vestibules des trois pagodons d'entrée reluisaient d'armes accrochées au mur, alternant avec des panneaux de laque rouge à inscriptions dorées. Des banians courts, noueux et touffus ombrageaient l'espace. Et derrière trois portes, où veillait une scrupuleuse consigne, se cachaient les familiers, les appartements et les fumeries du gouverneur. A côté du bruit et du soleil, c'était là la fraîcheur et le silence qui entourent les grands dignitaires orientaux.

Mais en même temps que la puissance, la foule s'était retirée de l'ancien palais ; elle allait maintenant vers d'autres maîtres ; et parmi ses livres et ses sentences, au fond des chambres sombres et désertes, le tongdoc demeurait tout le jour, seul et méditatif. Et, par les auvents vernissés, et derrière les tentures de soie jaune, s'élevaient, par les chauds midis, des effluves de benjoin, de musc et d'opium.

La partie nord et la partie sud de la citadelle de Sontay continuaient, dans leur petite sphère, la lutte d'envies, de compétitions et d'amour-propre que les civils et les militaires se faisaient au Tonkin, dans toutes les villes, dans tous les services et à tous les degrés de la hiérarchie. Les durs conquérants du sol sur les Chinois vaincus, et sur les pirates, débordant encore de toutes parts, et partout en éveil, voient d'un œil jaloux les nouveaux arrivants, commis à l'administration des territoires, où les soldats, pour les avoir gagnés, comptaient demeurer toujours les maîtres; et ils s'indignent de voir ces ouvriers de la dernière heure venir ramasser la moisson semée et coupée par d'autres. Il n'est bruit, dans toute la péninsule, que des acrimonies des grands chefs, et des violences des subalternes entre eux. Grâce à ces discussions entre les vainqueurs, qui apportent plus d'attention à leurs querelles qu'à leur sécurité, les pirates se concertent, se rassemblent, font des courses, pillent et incendient; et on se rejette des uns aux autres la responsabilité de ces hostilités renaissantes. Les fonctionnaires civils accentuent, devant tout uniforme, une lippe mépri-

sante; et les militaires, qui sont les plus nombreux, mettent les « pékins » en quarantaine, et les consignent aux portes de leurs cercles et de leurs cafés.

Chaque jour apporte à cette inimitié un nouvel élément, tantôt tragique, tantôt risible, et il ne vient pas d'autre sujet de conversation aux lèvres des commensaux du mess, où, après avoir passé le pont de la citadelle, endormi sur une eau croupissante, Ayriès arriva nonchalamment, parmi les coolies qui offraient à tue-tête les services de leur « pousse-pousse ».

Au mess, grande salle carrée, ouverte à tous vents, très aérée, et malgré cela toute brûlante, régulièrement coupée de grandes et de petites tables, Ayriès marcha droit à la table des officiers de légionnaires, où quelques collègues déjà étaient assis. Les administrateurs étaient représentés au cercle par le chancelier Vrignault et l'inspecteur Baly, attablés sous la vérandah, seuls, à une petite table et battant un écarté silencieux, Vrignault entonnant absinthe sur absinthe, Baly ne buvant pas une goutte, et ne levant pas le nez, quand, tout à côté d'eux, le petit ponceau en bois qui reliait la bâtisse à la rue résonnait sous les sabres traînants et les éperons orgueilleux des militaires.

Ayriès entra, saluant de la main Baly, qu'il avait jadis connu, quelque part en France, et pour qui il avait une sympathie particulière, et s'assit, serrant la main de ses camarades, le capitaine du Bois, les lieutenants Fénard et Levert, le docteur Perrin, attentifs chacun à leur apéritif, tandis qu'il envoyait un bonsoir sonore à la table d'en face, où Hector de Sargex, capitaine de tirailleurs, un ami d'enfance et de collège, bavardait avec les officiers d'infanterie de marine.

— Eh bien, dit Levert, en levant de son vermouth sa grosse tête ronde toujours en transpiration, vous n'êtes pas en avance, Ayriès; êtes-vous au moins reposé de cette satanée marche?

— J'ai mal dormi, dit le nouvel arrivant; décidément il fait trop chaud; la rizière est une fournaise ardente, et nos dortoirs sont des étuves.

— Cependant, dit Fénard, je ne ressens par comme vous ces effets; je dors comme une masse, mais j'ai fort mal à la tête au réveil.

— C'est-à-dire, mon cher camarade, déclara le docteur Perrin, fort bougon de sa nature, que vous ne devriez jamais faire la sieste; vous allez tout droit à la méningite.

— Merci du compliment, docteur.

— Ce n'est pas un compliment, rudoya Perrin ; c'est un conseil, et vous n'avez à m'en remercier que si vous êtes décidé à le suivre ; ce dont je doute.

— Mais, docteur, comment voulez-vous ne pas dormir après ces marches éreintantes, dans les poussières, sans une goutte d'eau fraîche, après ces fatigues, après ces soleils qui vous cuisent la tête, vous rissolent la peau, et vous endolorissent jusqu'à la plante des pieds, après quatre ou cinq heures de marche sur des digues sans arbres ?

— Patience, dit Ayriès ; si nous montons sur la Rivière Noire, comme le bruit en court, d'abord nous n'aurons pas si chaud, puis nous voyagerons par des forêts vierges, qui commencent, mais qui dit-on, ne finissent pas.

— Au moins, hasarda Levert, y dormira-t-on à l'ombre.

— Et l'accès pernicieux, dit Perrin, y remplacera la méningite.

— Mais nous n'aurons plus à bouger ni à faire colonne ; le pirate est inconnu dans ces régions.

— Alors pourquoi nous y envoie-t-on ? dit Ayriès ; s'il n'y a rien à risquer là-bas, ce n'est pas des soldats qu'il y faut, ce sont des administrateurs.

— Evidemment, cria Sargex à travers la salle ; pas de pirates et l'accès pernicieux, c'est tout à fait l'affaire de ces messieurs.

Et il jeta un regard sur Vrignault et Baly, qui, désœuvrés et leur écarté terminé, regardaient le mouvement de la rue en attendant l'heure de leur dîner.

— La maladie ne choisit pas, dit tout haut Vrignault, en ayant l'air de s'adresser à Baly ; aux uns l'accès pernicieux, aux autres l'anémie cérébrale.

Baly sourit.

— Vous n'êtes pas endurant, monsieur le chancelier ; vous n'avez peut-être pas raison ; il vaut mieux ne rien dire ; ces menues invectives ne font pas de mal, et c'est un exutoire pour tous les petits ennuis du métier.

Un brouhaha se fit de chaises repoussées ; le cuisinier, tout habillé de blanc, serviette à l'épaule, annonçait le dîner, et relevait le rideau de la baie du fond, par laquelle on apercevait le mess, la table servie, les cristaux sommaires et le militaire alignement des verres et des assiettes. Le commandant Chêne, un vieil africain basané et sec comme une latte, attendait, debout, en tapotant

contre les carreaux. Les officiers s'engouffrèrent dans la salle, en jetant un salut superficiel aux deux fonctionnaires qui se levaient de leur côté.

Vrignault et l'inspecteur sortirent ensemble, dans la rue où l'ombre des paillottes s'allongeait démesurément sur le sol, et où le frais souffle des crépuscules rapides commençait à agiter, sur les glacis de la citadelle, le feuillage des gros banians ; dans l'artère si bruyante et si vivante se faisait le repos et la solitude de sept heures, moment de la journée où, chez tous les peuples de la terre, commence le délassement du jour, et où, peu à peu, l'estomac monte au rang d'un dieu.

— Cela vous est facile à dire, grogna Vrignault, reprenant la conversation interrompue ; vous avez connu tous ces jeunes gens ; ils furent vos amis, et vous êtes demeuré le leur. Tandis qu'à nous, la situation est intolérable.

— C'est ce qui vous trompe, dit paisiblement Baly ; civil vous êtes né, fonctionnaire vous êtes ; vous ne vous êtes pas élevé contre votre destin ; on ne vous aime pas, mais on ne vous en veut point. Tandis que moi, je sors, tout comme eux, de Saint-Cyr ; j'ai eu mes galons et mes campagnes, et je suis devenu fonctionnaire, pour ne pas quitter ce pays-ci que j'aime, au moment où mes camarades, qui en avaient tiré tous les avantages possibles, l'abandonnaient en le dénigrant, comme une chose désormais aléatoire et inutile. J'ai donc choisi après expérimentation et en toute liberté. Cela ne mérite pas de pardon.

— Et vous n'avez pas obtenu le vôtre ?

— Je ne le sais, ne l'ayant pas demandé ; mais, pour être mal comprise ou enviée secrètement peut-être, ma conduite n'a pas d'approbateurs publics. Concevez-vous que mes anciens collègues, qui dorment en France l'élégant farniente des garnisons du centre ou de l'ouest, sont demeurés des hommes irréprochables, tandis que moi, qui, sous un autre uniforme, continue à supporter les fatigues et à courir les dangers qu'ils disaient héroïques, je suis un transfuge et un apostat ? Du moins c'est le nom qu'on me donne couramment.

— Sauf Ayriès, toutefois dit Vrignault.

— Oui, mais Ayriès est nouvellement débarqué : puis il est jeune et fiancé, et par conséquent indulgent.

— Mais nous n'avons pas besoin d'indulgence.

— Qui donc n'en a besoin ? dit Baly. Allez, monsieur Vrignault ;

laissez-les dire, et fermez l'oreille. Ils ne sont ni meilleurs ni plus mauvais que d'autres ; mais leur situation même les aigrit. Et je crois bien que je serais aussi agacé qu'eux, si je n'avais pas bleui mon pantalon rouge.

— Ce n'est pas une raison cependant pour dire, comme ils font de vous, que vous fuyez la chasse aux pirates, commodément installé dans vos postes de milice, et que vous ne recevez pas autant de horions qu'eux.

— Ils disent vraiment celà ? Eh bien, si je reçois moins de horions qu'eux, c'est qu'il faut penser que j'en distribue davantage. Je le pense en effet, mais je ne le dis pas. Faites comme moi.

Et sur ce sage conseil, qui avait peu de chance d'être suivi, les deux fonctionnaires se quittèrent, le chancelier, marié, rentrant chez lui pour absorber la cuisine simili-européenne qu'un cuisinier indigène lui faisait à grand renfort de conserves ang'aises ; Baly, pour réintégrer sa maison déserte, parmi ses caoutchouquiers et ses figuiers épineux, pour se coucher sur le divan où un milicien, promu à la dignité de maître-coq, étalait devant lui le riz, le thé, les poissons secs, les viandes rôties et déchiquetées, les gâteaux parfumés et les fruits indigènes, produits de la science culinaire tonkinoise, si bizarres, mais si hygiéniques, si nets, et d'une si étrange saveur.

Au mess, c'était une accalmie. Le voisinage du commandant Chêne empêchait les capitaines de se plaindre et les lieutenants de se moquer. Soldat de fortune, respectueux de toute discipline, le commandant se déridait rarement, et n'admettait pas que, devant lui, l'on tournât en dérision les hiérarchies, même rivales. La table du mess n'était qu'un prolongement de la salle du rapport, et, entre les mets, dont il hâtait l'arrivée par des gestes pressants, il rappelait à chaque intéressé, par quelques paroles brèves, les affaires de la veille et du jour. Aussi c'était une hâte générale, une entente muette pour précipiter le repas, sortir de table et rentrer dans la grande salle, où l'on retrouvait l'indépendance avec l'isolement des tables à quatre. Après le café, dans les fumées du tabac, s'organisaient alors les parlottes et les parties de « bac » et de « poker », aussi interminables que les parlottes. Seul, le commandant fumait isolément une vieille pipe guerrière, et se retirait sur le coup de dix heures, avec la même régularité dont il usait autrefois, quand il était adjudant de Turcos au Méchouar de Tlemcen.

Son départ donnait le signal des rires, des grosses joies, du champagne glacé, et des fortes différences que s'offraient les officiers riches, et ceux qui descendaient, la poche pleine d'économies forcées, des postes de la région haute.

A ces fêtes nocturnes, qui s'allongeaient parfois jusqu'au lever du jour, parmi la gaieté du jeu et d'une demi-ébriété encore élégante, Sargex, qui craignait l'alcool, et Ayriès qui le méprisait, prenaient rarement part. Anciennes connaissances, ils s'étaient retrouvés à quatre mille lieues de la France, par un hasard qu'ils bénissaient encore, ne s'étant rejoints que depuis peu. De peu d'affinités de tempérament, mais avec bien des affinités de jugement et de caractère, ils sortaient souvent alors du cercle, brillant de lumières et tout chaud de foule, parmi la nuit close et étoilée. Tantôt, ils vaguaient à travers les rues de la ville déjà endormie, inquiétant les chiens rageurs qui aboyaient derrière les portes fermées ; tantôt, au grand dépit des sentinelles, ils allaient dans la campagne prochaine aspirer l'air enfin frais du soir ; tantôt, chez quelques notables indigènes, ils allaient prendre du thé bouillant dans des tasses minuscules, riant de l'étouffante atmosphère des cours, et s'ébahissant au bredouillement d'une langue inconnue ; tantôt, si la journée avait été paisible, ils filaient, au grand trot de leurs petits chevaux tonkinois, sur les routes lisses, noires et désertes, humant la brise, s'abandonnant au vertige adorable des courses nocturnes, parmi les rizières où criaient les grillons, les grosses masses noires des villages accroupis sur les routes, l'ombre fantastique des pagodes sur le ciel bleu foncé de la nuit, rêvant au sifflement du vent dans les bambous minces, au frôlement des bêtes de nuit sous les lourds banians, tandis que le gong de bois des veilleurs, aux portes des villages, martelait les heures de cette mélopée nette, sans vibrations, irrégulière et sans âme, qui surprend et inquiète de ses tonalités claires et inattendues.

Ce soir-là Hector de Sargex emmenait Jacques Ayriès le nouveau venu, le long de la rue du Fleuve, qui passe par dessus la digue de Phuxa, où succombèrent tant de braves, et qui se termine aux éboulis du fleuve Rouge, dans le terre-plein vague et sablonneux de la grande digue. Et comme ils avaient dépassé, dans un fouillis d'arbres, la pagode qui servait de logement au colonel commandant la brigade, ils longèrent une longue palissade, qui formait l'enclos du jardin et de la propriété d'un des plus anciens habitants de Sontay.

Sargex cogna à une porte charretière, ce qui fit hurler une bande de chiens, et venir un boy, irréprochablement habillé de blanc, auquel Sargex demanda si son maître était là. Sur la réponse affirmative, Sargex ouvrit la barrière.

— Vous avez vu assez de fonctionnaires et d'officiers, et vous avez assez entendu parler administration et service ; je vais vous faire voir un colon, et vous entendrez enfin parler du pays où nous sommes.

Et comme Ayriès s'inquiétait d'entrer ainsi, en pleine nuit, pour la première fois, chez quelqu'un qu'il ne connaissait pas :

— N'ayez crainte, dit Sargex ; Fidèle Maritz n'est pas le camarade de tout le monde ; mais il est hospitalier comme Philémon lui-même et sa maison est celle de ses amis, et des amis de ses amis. Au surplus, laissez-vous guider, et suivez moi de près : car ce sont sentiers et dédales pour pénétrer jusqu'au maître de céans.

Ayriès suivit Sargex, qui suivait le boy, et entra dans une grande cour, bordée d'un côté par un jardin, d'un autre par une maison, d'un autre par une écurie, autant du moins que la nuit close permettait d'en juger. Des brancards de voiture sortaient d'un hangar et, dans l'ombre, on entendait des hennissements et des frôlements dans des box invisibles ; des chiens couraient dans les allées ; et, confusément dans la nuit, on distinguait des fours, des pavillons, des allées de bananiers et de bambous, et des aréquiers plantés en quinconce. Le boy tourna à gauche, dans un potager luxuriant, et s'engagea sous une vérandah dallée au bout de laquelle brillait une petite lumière, et ayant soulevé une porte de nattes, s'effaça pour introduire les visiteurs.

Sargex et Ayriès entrèrent dans une salle rectangulaire très élevée de plafond, où les fenêtres et les portes, symétriquement disposées, livraient passage aux brises des quatre points cardinaux ; des nattes couvraient la brique du plancher ; de grands fauteuils cannés, des rockingchair mobiles, étaient çà et là par la pièce ; adossés au mur, un trépied laqué et quelques tables de bois de trac, précieusement sculptées, remplies de bibelots et de poignards curieux ; au fond de la pièce, à droite, un grand lit, deux chaises, une table à écrire, enfermés sous une immense moustiquaire, dont les plis blancs et diaphanes tombaient du plafond à terre ; à gauche, un lit d'opium, long, large, confortable, couvert d'un double matelas cambodgien et de tous les ustensiles de fumerie sur des plateaux inscrustés de nacre ; assis sur le lit, à la

lueur d'une petite lampe opalisée, Fidèle Maritz déchiffrait une lettre, en lissant sa barbiche de la main gauche. Il se leva, et alla au-devant de ses visiteurs.

— Je vous amène, sans crier gare, un nouveau débarqué, dit Sargex en serrant la main qui lui était tendue, le sous-lieutenant Jacques Ayriès, un légionnaire qui vient conquérir son deuxième galon, et pacifier le Tonkin.

— Je vous souhaite, monsieur, dit Maritz, en s'inclinant de l'air à la fois accueillant et réservé qui lui était coutumier, la première chose, et à nous la seconde.

— Ce n'est pas tout, dit Sargex; il n'a entendu parler que de piraterie à l'extérieur et de rivalités à l'intérieur; je l'amène ici pour qu'il entende ce qu'est le magnifique pays qu'il habite à présent, et quel avenir lui est réservé; enfin il n'a vu encore que des soldats et des fonctionnaires; je l'amène ici pour qu'il voie un homme libre, comme dirait Barrès.

— Vous êtes bien bon, capitaine, répliqua Maritz, en mettant un papier dans sa poche; monsieur ne verra jamais si bien que par ses propres yeux; mais si ce qu'il entend ici peut lui être utile, je le verrai certainement, avec plaisir, revenir autant qu'il le voudra; d'ailleurs il y apprendra toujours mes défauts; car ils sont visibles et je ne les cache à personne.

— L'opium, hein? dit Sargex en riant et en tendant le bras vers le lit où Maritz s'était rassis; vous avez vu la circulaire du général en chef, qui stigmatise ce vice infâme?

— Je ne lis jamais de littérature, répliqua Maritz, pas même celle-là; mais si votre général en chef stigmatise l'opium, c'est évidemment qu'il ne le supporte pas; et sa circulaire prouve simplement qu'il n'a pas toute la constance d'estomac désirable. Au surplus, je comprends fort bien qu'on interdise cette distraction à un officier, qui peut avoir, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, à se lever, à sauter à cheval, à faire preuve de vigueur physique. Je le comprends, à condition qu'on ait d'abord prouvé que l'usage — je ne dis pas l'abus — de l'opium annihile temporairement la dite vigueur. On l'a prétendu, mais on ne l'a pas démontré. Mais comme aucun réglement ne m'interdit de fumer, je n'en veux point au général en chef. D'ailleurs je ne ferai pas le métier de tentateur. Voici des cigares, du tabac, du thé, du cognac. Usez-en. Est-ce qu'on ne vous a pas interdit le petit verre?

— Non, pas encore, dit Ayriès en riant.

— Tant pis, dit Maritz très sérieusement; dans ce pays-ci, l'alcool est mille fois plus pernicieux que l'opium, qui ne l'est pas du tout; et l'absinthe est la plus mauvaise forme de l'alcool. Ne riez pas, capitaine; un jour vous m'en direz des nouvelles.

Et pendant que ses interlocuteurs allumaient leurs cigares, Maritz cria à un boy, par la fenêtre, de chauffer le thé, et, debout devant un grand pupitre, griffonna une réponse à la lettre qu'il lisait précédemment.

— Les affaires sont les affaires, dit-il au bout d'un instant, en reposant sa plume. L'ordre d'une coupe de bois ou d'une descente de radeaux nous donne souvent plus de mal et nous cause plus de préjudice qu'à vous l'ordre d'une colonne ou d'une reconnaissance militaire.

— Mais vous faites vos coupes à l'heure que vous voulez, dit Sargex, tandis que nous sommes obligés de nous en aller quand nous en avons le moins l'envie, quand il fait chaud, quand nous avons la fièvre, ou bien pendant les journées calmes, où l'on se sent heureux d'avoir quatre membres, afin de pouvoir les reposer. Vous vous fatiguez et vous peinez, c'est vrai, mais au moins en choisissez-vous le moment.

— C'est vrai, dit Maritz, pas cependant d'une façon continue ; mais pour ma part, je m'arrange suivant mon plaisir ou mes convenances; la grande différence, comme vous le savez, entre un colon et un soldat, c'est que le premier est quelque fois libre de ses actes.

— Puis vous travaillez pour vous, dit Sargex, et cela vous rapporte.

— Pas autant qu'on le croirait; dernièrement j'ai mis à l'eau quelque cinquante mille bambous en haut du fleuve Rouge, précisément pour construire, du côté de Hunghoa, des casernements à vos tirailleurs ; après avoir fortement peiné, mes radeaux se sont accrochés en pleins remous, détruits contre des rochers ou des rapides, ont été détournés en chemin par de peu scrupuleux naturels; j'ai perdu un temps énorme à les rassembler, à me jeter à l'eau pour les décrocher, à les reconstruire ; quand je suis arrivé à Hunghoa avec ce qui en restait, j'ai appris que les casernements étaient construits avec des bambous, coupés gratuitement sur des terrains militaires; de sorte que, à cette expédition, je n'ai gagné que deux ou trois plongeons et quelques bons accès de fièvre. Qu'en dites-vous, capitaine ? Et n'aimez-vous pas mieux les bouts de galons et les cam-

pagnes doubles, que régulièrement vous rapportent vos reconnaissances de guerre, même quand elles n'ont rien reconnu ?

— En tous cas, dit Ayriès, vous avez le danger en moins, et vous ne faites pas vos expéditions commerciales à coups de fusil.

— Erreur, lieutenant ; comme nous partons seuls, à l'improviste et sans fracas, nous tombons presque toujours sur ces pirates, que nous ne cherchons pas, et que vous ne trouvez presque jamais en les cherchant toujours. Nous nous tenons donc sur une défensive perpétuelle. Quand je vais couper des bois durs sur le Song Bua, ou dans les environs de Lémi, sur la Rivière Claire, il ne se passe pas de jour que, mes travailleurs et moi, nous ne recevions quelque fusillade. Nous sommes souvent trop occupés pour y répondre; mais nous sommes toujours sur le qui-vive, et, longtemps encore, il faudrait des postes militaires autour de chaque exploitation. Pour ma part, j'ai tiré sensiblement plus de coups de fusil aux rebelles que nombre de militaires ornés de la « commémorative. » Ici du moins, le « pan pan » de Tartarin sur les Tartares n'est pas un leurre ; c'est la réalité journalière. Toutefois je vous avoue que je ne changerais pas mon existence contre la vôtre; vos avantages, vos sécurités et vos honneurs sont payés trop cher de votre soumission à un maître, ou à un réglement strict.

— Alors, dit Ayriès, il faut nous résigner à être honnis par les colons comme par les fonctionnaires.

— Détrompez-vous, dit vivement Fidèle Maritz ; les colons aiment bien les militaires ; ce sont les militaires qui ne peuvent supporter les colons ; ou plutôt c'est le tempérament de leur régime. On l'a vu déjà en Algérie, où le commerce n'a marché que quand on a supprimé les gouverneurs militaires. Ici, c'est bien pis encore. Le commerce fuit le militaire, c'est Paul Bert qui l'a dit : je ne me charge pas d'expliquer pourquoi. Mais c'est un fait que vous constaterez sans peine, et d'une manière qui ne souffre pas d'exception.

— Vous avez, dans cette partie spéciale du Delta, pas mal de genres de négoce.

— Oui ; les bois, la culture, un peu d'élevage, les briqueteries, plus tard le café ; et tous les négoces qui suivent les Européens en conquête ; il y en a assez pour gagner sa vie et pour occuper ses journées. Sans compter les distractions comme la chasse (le pays est excellent), les courses à cheval.

— Et l'opium, interrompit Sargex.

— Vous y revenez encore, capitaine. Soyez sans crainte : vous y viendrez, tout comme les autres.

— Je ne pense pas, dit Sargex.

— Parfaitement si; par curiosité, si vous êtes un sentimental; par désœuvrement si vous êtes un intelligent et un volontaire. L'opium vous distraira de vos regrets des choses passées ou lointaines; il vous consolera de l'inaction, en vous révélant les joies suprêmes du non-agir. Mais pour cela il faut habiter un peu le pays, et se laisser imbiber l'âme d'un peu de la vie extrême orientale. Et si vous n'y venez pas, je vous plains.

— Pourquoi ? interrogea Sargex.

— Parce qu'alors vous serez allié à l'alcool.

Et Fidèle Maritz passa de la théorie à la pratique, se coucha sur le lit d'opium, et fuma une pipe, dont il rejeta au plafond les lourdes et odorantes volutes.

— Cela ne vous séduit pas ? dit Sargex à Ayriès.

— Pas du tout, dit ce dernier.

— Le lieutenant est trop jeune parmi nous, dit Maritz. Il n'est pas encore imprégné. D'ailleurs je ne suis pas un apôtre, et je ne fais pas d'adeptes. Quand il voudra fumer, ce lit est à sa disposition; mais je ne lui tendrai jamais la pipe. A chacun ses goûts et ses responsabilités.

— Vous êtes un homme sage, Maritz.

— Non pas; je suis un homme qui a beaucoup d'ennemis, et à qui chacun d'eux a appris quelque chose.

— Puis le lieutenant Ayriès est fiancé.

— Cela suffit, dit Maritz, l'amour est le plus puissant des haschichs; vous avez en vous, ajouta-t-il avec un demi sourire, le suprême des excitants; seulement c'est un dépaysé ici; il n'est ni de nos latitudes, ni de nos températures.

Et Maritz se remit à fumer pendant que, allumant des cigarettes, Sargex et Ayriès buvaient le thé et parcouraient quelques volumes épars, des Verlaine et des Pierre Louys, dont Maritz faisait ses habituels régals.

Au bout de quelques instants, il se levèrent, remerciant de l'hospitalité.

— Revenez toutes les fois qu'il vous plaira, dit Maritz, en les reconduisant: cependant sachez bien qu'en franchissant mon seuil vous faites acte d'indépendance; je suis encore à peu près le seul

en cette ville qui puisse mettre un pantalon de la couleur qui lui agrée, et, en me fréquentant, vous devez prendre garde à votre avancement. Je vous parle ici en ami.

Et comme Ayriès franchissait la barre de la porte :

— Surveillez vos pieds, lieutenant, la route de Phuxa n'est pas souvent unie et n'est jamais éclairée.

— Parlez pour moi, dit en riant Sargex ; car pour Ayriès, il est, comme je vous l'ai dit, amoureux ; et en cette qualité, il se guide, en marchant, sur les étoiles.

— Attention donc à ne pas faire fausse route, répliqua Maritz avec un petit ricanement ; le ciel même est changé en Extrême-Orient : à la place de l'étoile d'Amour, vous ne verrez qu'Antarès : Vénus est ici un astre masculin.

Et il referma la barrière à double tour.

II

Jacques Ayriès était un soldat de fortune.

Gascon égaré dans le nord, fils d'un officier aux garnisons multiples, né par hasard à Bar-le-Duc, et ayant gardé l'âme active et le verbe primesautier du pays ancestral, Ayriès, parvenu à l'âge d'homme, alliait assez bien l'enthousiasme juvénile du méridional au lent scepticisme du septentrion. Au temps de la conscription militaire, il avait été exempté, bien que d'une santé de fer, parce qu'il lui manquait deux centimètres de largeur de poitrine. Il n'avait dès lors pas quitté les rues âpres et escarpées de sa petite ville aux trottoirs déserts, aux pavés cahoteux, aux maisons basses, aux passants médiocres et sans grâce. Il n'avait point fait son droit, ses parents craignant prudemment pour lui les entraînements de l'Université voisine. Ainsi, il avait toujours vécu, dans la maison provinciale, sans bruit, sans imprévu, coulant des jours semblables à eux-mêmes sous le tictac impassible des vieilles horloges et sous les gestes identiques de vieux parents vigilants et sans ambition. Ainsi, parmi les journées courtes, les horizons bas et les ciels gris, ce gascon recouvrait son âme impétueuse de la mélancolie lorraine.

Il ne revenait à son tempérament et aux joies de son atavisme exubérant que pendant les deux mois de vacances, que la famille Ayriès, comme si, tout le reste de l'an, l'âge de gamins nombreux

l'eût retenue aux portes de l'école, passait religieusement en Suisse, parmi la féerie des lacs bleus, des montagnes hautes et bien peignées, et de ces soleils couchants, que d'innombrables misses, invariablement émues, saluent d'interjections anglaises. Là seulement, Ayriès se retrouvait un peu lui-même, et gambadait, à travers la nature amie, avec des façons de jeune poulain. Là il s'emplissait les yeux de couleurs, les jambes de fatigues et l'esprit de souvenirs, et il s'approvisionnait la mémoire, au profit des hivers interminables, sous la neige et la pluie barisiennes, et des soirées muettes au bord d'un triste feu de charbon.

Parfois aussi, usant d'une liberté parcimonieuse, il abandonnait son père et sa mère à la pêche patiente des gardons sur la rive des étangs, et s'en allait, sans projets et sans itinéraire, vaguer par les montagnes, les hautes vallées, les gazons alpestres coupés de mélèzes, avec l'insouciance d'un bel animal bien portant ; de quoi il revenait toujours un peu désabusé et mélancolique.

Dans l'une de ces excursions fantasques, qui le conduisit aux bords du lac de Genève, il fit la connaissance de la famille Seldon, couple anglais, installé aux Grands Hôtels de Territet, pour la santé de leur fille Ethel.

Tandis que le père promenait fastueusement son ennui de gentleman et son teint cuit de corsaire dans les galeries de Territet, tandis que la mère buvait interminablement le thé national sous les halls vitrés de l'hôtel, miss Ethel et Ayriès, l'un à l'autre présentés dans l'écourté formalisme d'un shake-hand, couraient le lac, la plaine et la montagne, avec le laisser-aller et la camaraderie qu'affectent toutes les Anglaises avant le mariage, quand elles sont tant soit peu jolies. Ensemble ils grimpèrent les côtes de Glion et des Avants ; ensemble ils frissonnèrent au poteau des supplices, tout fraîchement repeint en rouge, du château de Chillon ; ensemble, ils perdirent quelques pièces menues aux petits chevaux d'Evian, et ils parcoururent ces paysages lumineux et faciles, où tant de mots d'amour furent échangés qu'il en reste des bribes aux échos et au creux des roches, que l'atmosphère en est encore tout émue, et que les agences Cook, bonnes psychologues, les recommandent particulièrement aux parents chargés d'une famille nombreuse et d'un placement délicat.

A ce jeu, éternellement renouvelé et de conséquences éternellement identiques, Ayriès avait laissé chanter son jeune cœur, et Ethel avait laissé prendre le sien, avec l'émotion relative d'une

petite personne posée, qui sait parfaitement à quoi elle s'engage, et où sont les limites qui séparent la liberté du libertinage. Des serments où la faconde gasconne animait le bon sens britannique, furent échangés sur les flots bleus du Léman, coutumiers de ces sortes d'aventures, sans que, bien entendu, il en fût rien porté aux oreilles des buveurs de thé, non plus que des pêcheurs de gardons. Et comme la santé de Miss Ethel exigeait plusieurs saisons dans ce séjour obligatoire des phtisiques imaginaires, il fut résolu d'un commun accord qu'on se retrouverait là, l'année d'après, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la situation de l'un et le rétablissement parfait de la santé de l'autre permisssent les fiançailles officielles et les justes noces consécutives. En attendant, on tromperait la longueur des mois par une correspondance fréquente et attentive.

Ainsi Jacques Ayriès, l'hiver suivant, anima, de la figure impérieusement virginale d'Ethel, le foyer toujours silencieux et morose de la vieille maison de Bar-le-Duc.

Ils tinrent leur promesse et égrenèrent longuement leur passion naissante en chapelets de périodes littéraires ; mais sous l'influence de la nature, les rôles se renversaient : la froide Ethel, impatiente des entraves mises par les médecins à son indépendance, mais maintenue tout l'hiver à la chaleur de la Riviera, s'enthousiasmait aux palmiers puissants, aux oliviers pensifs, aux colorations méditerranéennes ; le bouillant Ayriès, confiné dans sa chambre suintante d'humidité, déplorait la monotonie des averses, l'étouffement des brumes, et l'inclémence de l'existence dans l'obscurité et la froidure hivernales. Tandis que la réalité charmait Ethel, Ayriès se réconfortait de son seul rêve ; dans le fatras d'inutiles besognes qu'il s'était créées pour ne pas périr d'ennui dans sa ville sans intérêt et parmi ses concitoyens sans enthousiasmes, il revoyait sa fiancée du grand lac ; il lui créait une atmosphère légendaire, et tout un cortège d'idées sentimentales, ridicules et à la fois touchantes, dont il suivait amoureusement le développement en son âme, le soir surtout, quand les dernières étincelles, le long des tisons consumés, couraient follement les unes après les autres, et racontaient l'éternelle histoire des songes inachevés et des ambitions inassouvies. Et l'imagination gasconne d'Ayriès faisait éclater la pièce, éventrait la pauvre maison, et, à travers la pluie éternelle et silencieuse, gagnait à tire d'ailes, les pays du soleil et de la mer, pendant que les vieux parents, assoupis, sous une

lampe parcimonieuse, dans leurs fauteuils à oreillettes, rêvaient pour leur enfant, quelque sage demoiselle du haut quartier, et l'achat, à beaux deniers comptants, de quelque étude d'huissier, dans une maison bien paisible, et en tout semblable à la leur.

L'été qui suivit, Ethel et Ayriès, exacerbés par l'immobilité de leurs projets et de leurs tendresses, se revirent parmi les paysages complices. La maladie d'Ethel, qui n'était vraiment qu'une de ces vagues souffrances rendant les jeunes filles si intéressantes, était conjurée, au point de faire douter qu'elle eût jamais existé ; mais M. Seldon, qui avait en horreur les brumes londoniennes, prolongeait sous mille prétextes une cure désormais sans utilité ; bien mieux que le home familial — entièrement abandonné, suivant la coutume anglaise, pendant les absences prolongées des maîtres — les grands caravansérails flattaient son amour du faste à bon marché et du confortable superficiel ; et il semblait, en outre, un père soucieux à l'excès du bon état physique de son enfant. Et ce jeu de grand seigneur sentimental agréait énormément à cet ancien marchand de la cité, sans cœur et sans patrimoine, qui savait fort bien l'effet toujours produit par la tenue des Insulaires, et comment les brouillards de la Tamise cachent des domaines hypothétiques, aussi bien que les brouillards plus illustres de la Garonne. L'assurance d'une longue existence commune, sans brusque interruption, compensa donc immédiatement, chez les deux jeunes gens, l'excitation de la longue séparation de l'hiver passé. Et ils purent assagir leurs projets d'avenir.

Convaincus que les assentiments paternels étaient chose si naturelle qu'il n'y avait point à s'en préoccuper, ils arrangèrent ainsi une effigie d'existence, et à force de répéter ces chers projets, ils leur donnèrent une vie particulière, et s'imaginèrent les mettre en action ; jeu troublant, dangereux amusement, qui déflore toutes les sensations possibles, et qui détache peu à peu du souci de vivre la réalité, forcément inférieure aux songes qu'on en avait conçus, et aux couleurs dont on l'avait parée.

Ethel, dont l'enfance avait été bercée au récit des longs voyages qui forment la jeunesse britannique, et qui avait eu un frère tué d'un coup de mine au Transvaal, mêlait curieusement la poésie des lointains rivages, au sens pratique de la bonne vie anglaise ; parmi les soins d'un ménage net, étincelant, d'une existence régulière, et d'une cuisine aux viandes fortes, l'aventure de son esprit la conduisait partout où la puissance anglaise a dressé

et maintenu le pavillon de la Reine ; et, sans qu'elle y entrevît la moindre antinomie, elle concevait fort bien la nursery bien duvetée, l'ameublement en pitchpin, et les tubs et les appareils compliqués, et les thés de quatre heures, dans une maison blanche et sans éclat, qu'ombrageraient les flamboyants et les palmiers éventails, et au seuil de laquelle siffleraient les mauvais petits serpents des Indes.

De tels projets paraissaient infiniment paradoxaux à la petite âme de rentier paisible et méfiant que les circonstances avaient faite à Jacques Ayriès, et il ne voyait guère là qu'un prolongement imprévu aux drames que des troupes de passage venaient parfois jouer au « Grand Théâtre » de sa ville natale, et dont, par récompense spéciale, on avait régalé quelquefois sa petite enfance ; prompt à comprendre la beauté singulière de telles aspirations, il s'effarouchait, comme d'un barbarisme social, à penser qu'elles fussent possibles, et que surtout on osât en estimer devant lui la réalisation facile. Son esprit s'embarrassait de ces idées nouvelles, comme sa langue de ces mots étranges, et il s'effarait de l'hostilité de l'inconnu. Et comme, au sortir de ces envolées de rêve, il revenait toujours à ses propos de vie casanière et bien déterminée, et à la description des charmes sans excès de Bar-le-Duc, ville qu'il préférait à toutes, parce qu'il n'en connaissait pas d'autres, Ethel insinua, avec une supériorité malicieuse, que son ami ne devait absolument rien connaître de l'existence.

Cette assertion piqua Ayriès au vif, d'autant mieux qu'elle était fondée.

Et tout en regimbant, il se promit de ne plus mériter pareil reproche à l'avenir. Son tempérament de méridional, qui avait de brusques réveils, sous la couche de froid vernis dont l'avait raidi le Nord mélancolique, l'avertissait obscurément de sa naïveté et de son ignorance; et il jugea, à part lui, qu'un hiver passé dans une grande ville, loin des yeux vigilants des voisins et des amis, serait le meilleur enseignement des choses inconnues. En attendant, pour se donner des airs accomplis, et pour monter dans l'estime d'Ethel aussi haut que dans son affection, il acquiesça à tous les projets de sa fiancée, avec d'autant plus de chaleur qu'il les jugeait, au fond, impossibles, et qu'il se sentait soupçonné de tiédeur à leur endroit. Sur le bûcher de ses complaisances, il exécuta donc, en effigie et par contumace, sa petite ville, ses concitoyens, son pays sans élégance et sans volupté, ses petits rêves, bornés des

horizons ordinaires et des visages accoutumés ; et, comme un plongeur dans un océan trop vaste, il s'évada, d'un seul coup, de sa prison provinciale, dans l'immense univers que lui ouvrait les paroles ailées de son amie.

Avant de se séparer une seconde fois, Ethel, pour retrouver les bords enchantés de la Grande Bleue, Ayriès, pour s'aller morfondre à nouveau dans les brumes glaciales du pays meusien, ils résolurent de donner à leur intimité le caractère véritable que, grâce à la liberté estivale, nul qu'eux-mêmes ne lui supposait, et d'avertir enfin leurs parents de la destinée commune qu'ils s'étaient préparée.

Aux premiers mots que toucha Ayriès de la grande affaire, M. Ayriès père, qui, assis sur les bords du lac, en manches de chemises, et le paillasson retroussé, en était à son onzième barbillon, se redressa aussi vivement que possible, et, dans son émotion, s'enfonça sous l'ongle l'hameçon de sa ligne ; puis, regardant sa progéniture, par-dessus ses lunettes, avec de gros yeux, s'exclama qu'elle eût l'extraordinaire idée de s'amouracher d'une Anglaise ; était-il croyable qu'un honnête bourgeois de Bar-le-Duc s'entêtât d'une fille de par delà les mers ? Comme ce serait commode de discuter les intérêts de famille avec des gens qui parlent une langue bonne tout au plus pour les chevaux ! Puis, comment prendre des renseignements dans un pays aussi éloigné ? et ce gentleman à rares cheveux rouges et à grandes dents ne lui disait rien ; savait-on d'où sortaient ces gens qu'on rencontrait dans les hôtels, çà et là, et qui n'avaient jamais passé par Bar-le-Duc ? Et quel effet une pareille toquade allait-elle causer dans l'honnête petite ville, où certainement l'avenir de Jacques devait avoir été déjà escompté par plusieurs mamans prévoyantes ? Et enfin, quels pouvaient bien être les sentiments de ces grandes filles blanches et énigmatiques, aux dents pointues et au sourire mystérieux ? Pourraient-elles s'accommoder à la raison raisonnable, plante qui, comme on sait, pousse entre les pavés de toutes les villes qui ont moins de trente mille habitants ?

Et à cette dernière hypothèse, qui concordait si bien avec les premières inquiétudes de Jacques, Madame Ayriès, qui témoignait son émotion à sa manière, en tricotant à vide le long de ses aiguilles de bois, répondit que tel malheur ne fût jamais arrivé, si, au lieu de faire ces coûteux voyages, on fût paisiblement resté à Bar-le-Duc. Monsieur Ayriès n'en disconvint pas, et devant la décision

de son fils, cédant pour avoir la paix, se répandit en doléances sur l'ennui des redingotes à passer et des démarches multiples à faire.

Les parents d'Ethel, de leur côté, ne firent pas d'autre objection, si ce n'est qu'il était important de savoir quelle surface possédaient les Ayriès, dans leur pays natal, et sur quel fonds solide pourraient reposer les gants jaunes et les étoffes souples qu'arborait le prétendu. Ethel affirma qu'elle était satisfaite de tout ce qu'elle savait, mais que ce renseignement était le seul qui lui manquât, et qu'une jeune fille ne pût prendre à elle toute seule. M. Seldon, soucieux de voir disparaître, avec sa fille, le prétexte de ses pérégrinations d'été et d'hiver, n'en déclara pas moins qu'Ethel était parfaitement libre de ses goûts et de son choix, et que, de son côté il n'éleverait aucune objection. Cette déclaration fut, entre deux tasses de thé, confirmée par Mme Seldon.

Quinze jours après, Jacques et Ethel étaient fiancés, au cours d'une soirée mémorable, où M. Seldon dut subir un cours sur la manière de prendre les poissons de rivières et de lacs, et au sortir de laquelle, Madame Ayriès, n'ayant su résister aux amabilités de Mistress Seldon, et ayant bu infiniment de thé, passa une nuit blanche.

Puis, comme il était convenu qu'on attendrait à l'été suivant pour le mariage, afin que les parents d'Ayriès eussent le temps de digérer leur surprise, et de diriger leurs vues vers un but si nouveau, le seizième jour, chaque famille partit de son bord, les Seldon vers la Méditerranée, les Ayriès vers la petite maison de Bar-le-Duc, dont l'aspect tranquille les remettrait peu à peu d'une si grosse émotion. Mais, en partant, Ethel acceptait la promesse de son fiancé qu'il emploierait son hiver à connaître l'existence, et à lui rapporter, quelques mois après, un mari plus souple, plus expérimenté, plus énergique vis-à-vis de la vie, digne enfin de la petite main blanche, aux veines de laquelle courait un sang à la fois de clergyman et d'explorateur.

La rentrée des Ayriès à Bar-le-Duc ne fut pas, on peut l'augurer, triomphale. Les citadins désœuvrés, les mères désappointées, les filles jalouses et montant en graine entourèrent le futur époux d'Ethel d'une atmosphère de curiosité malveillante et inlassable. Deux vieux garçons, qui avaient jadis accompli, dans les Alpes bernoises, une édition réduite du voyage de M. Perrichon, se rappelèrent que, de leur temps déjà, on rencontrait, sur les pâturages

helvétiques, de jeunes Anglaises à marier; et ils furent pris comme oracles de ce qu'il y avait à penser en telle occurence; dès lors Ethel fut présumée affligée de toutes difformités physiques et morales, et les dernières âmes charitables du lieu souhaitèrent à Ayriès la pudeur suprême de n'y jamais présenter sa femme, sous peine des hauteurs et des pires acidités de la ville offensée.

Jacques Ayriès, insoucieux et ignorant de l'opinion colportée d'ailleurs prudemment et toujours hors de sa présence, sentit l'animosité sourde et la mielleuse inimitié; il s'en effraya, et sa susceptibilité s'en exaspéra. Et il trouva le moment bien choisi pour aller passer l'hiver à Paris, et tenir la promesse, faite à Ethel, d'apprendre ce que c'était que l'existence. Malgré le désir qu'il en eût, ce fut son premier déchirement; le vernis mélancolique appliqué sur son ardente nature s'écaillait, se brisait, se dissolvait à ce premier départ, pénible quoique volontaire; et, dans les rives de l'Ornain fuyant à travers les vitres des wagons, et dans la silhouette de la ville haute qui s'effaçait à l'horizon brumeux, il sentit qu'il laissait un peu d'une âme superficielle, qu'il ne s'était pas encore aussi bien connue. Et il eut aussitôt le sentiment très aigu, mais presque douloureux, qu'il venait de perdre sa seconde nature, qu'il lui fallait redevenir Gascon, comme avait été sa race, ou qu'il lui fallait disparaître, écume anonyme, dans le grand remous parisien. De ce déchirement, dont longtemps encore il souffrit, il en voulut un peu à celle qui en était la cause première, à Ethel, dont la simple constitution morale et l'unité intellectuelle ignoraient de tels tiraillements, et qui sans doute, à l'heure présente, contemplait la mer sans reflux avec un cœur sans désirs.

Ayriès établit vite sa vie à Paris : il s'alla présenter à quelques amis qu'il avait, et qui étaient fort dans le mouvement; ils lui remirent rapidement les idées et les mœurs au dernier goût du jour. Au bout de deux mois, il avait dans une rue aristocratique, son petit rez-de-chaussée, meublé avec cet art diffus dont tout le monde aujourd'hui a le secret; il montait à cheval, le matin, dans les bonnes allées du Bois; il avait ses habitudes au premier étage des restaurants de nuit, et il n'avait pas cru déchoir en sacrifiant aux divinités des Olympes les plus médiocres; même il commençait à faire quelques dettes, ce dont madame Ayriès se lamentait fort, en tirant ses économies du plus profond de ses armoires. Une très jolie coryphée d'un troisième théâtre de genre, dont tout

l'esprit était dans les jambes, l'aidait à supporter la bruyante uniformité de cette existence ; qu'on ajoute à ces luxueux plaisirs des habits de certaine coupe, des chapeaux de certaine forme, et l'élégante habitude de quelques mots d'argot ; et Jacques Ayriès était devenu l'un de ces jeunes hommes qui font tourner les têtes de ceux et de celles qui n'ont rien dedans. Un trimestre avait suffi à une telle transformation ; le Gascon rattrapait le temps que le Lorrain lui avait fait perdre.

Le souvenir d'Ethel, très ému, dans les premiers jours, d'un pareil changement de conduite, ne gênait Ayriès que médiocrement. Non pas que, en se faisant léger, le Gascon fût devenu volage ; mais il était trop intelligent pour mettre un instant en la balance la secrète fiancée de son cœur et les beautés inférieures et temporaires qui en obscurcissaient parfois la vision ; et il eût rougi d'y penser témérairement en des occasions si vulgaires. Comme firent jadis les jansénistes et les casuistes de tel siècle chrétien, il avait si haut placé son amour, qu'il ne pouvait désormais le croire atteint d'aucune défaillance ; et cette conviction, qu'il cultivait avec un intérêt évident, lui facilitait extrêmement les diverses évolutions de l'existence parisienne. Ethel lui apparaissait, nimbée d'une auréole, comme quelque immaculée vierge de Lourdes, qui aurait eu les Alpes pour piédestal, et qui ne s'intéressait point à la vie des plaines vulgaires. D'ailleurs, ainsi que sa fiancée le lui avait ironiquement conseillé, il documentait son existence, et ne craignait pas d'éclairer son entendement, en répétant, aussi souvent et plus souvent même qu'il n'était nécessaire, les expériences coutumières, qu'il jugeait devoir faire de lui un homme accompli. C'était, comme on voit, un écolier fort zélé, et qui ne reculait pas devant sa peine.

Il prit goût bientôt à ses aventures, à sa vie nouvelle, fastueuse, affairée, irréfléchie, toute de plaisirs, de mondanités et de fêtes. Et il s'y jeta avec toute la fougue d'une ardeur longtemps comprimée Le souvenir d'Ethel en souffrit singulièrement, et prenait dans son âme, alors qu'il avait quelques rares instants pour y penser, l'apparence d'une image de missel, relique d'un passé lointain et très doux ; et, devant les affections passagères, colorées et violentes de la vie du boulevard, le réel amour qu'il avait pour Ethel prenait l'allure d'une adoration sentimentale et paisible, dont les saintes du Paradis s'accommodent beaucoup mieux que les filles de la terre. On lui avait dit de devenir un homme ; il le

devenait à pas de géant, à ce point qu'il considérait déjà un peu comme un rêve d'enfant son amour printanier et ses serments lacustres; en arrivant à Paris, il n'eut pas, devant ses compagnons de plaisir, prononcé le nom d'Ethel, par piété et par pudeur ; six mois plus tard, il ne l'eût pas prononcé davantage, mais par embarras et par respect humain.

Il n'était pas question de rentrer à Bar-le-Duc ; il n'était pas question davantage de quitter Paris, au moins avant le Grand-Prix, lors même que les Seldon fussent revenus plus tôt sur le lac de Genève ; emporté par le courant des fêtes, et par les bruyantes amitiés de compagnons faciles, Jacques Ayriès ne s'appartenait plus à lui-même, et sa vie roulait à pleins bords dans le fleuve de la haute noce ; toutefois il se sentait, dans l'entraînement des vices, isolé et point heureux. Sa vive et forte intelligence surnageait dans le naufrage général, et survivait à ses mœurs, à ses sentiments et à son amour.

Car, en même temps que l'activité, était ressuscité l'amour-propre du méridional. Conscient de sa valeur, de ses facultés de compréhension et d'assimilation rapides, fier de ses moindres avantages, Ayriès, qui avait d'abord été sauvage par orgueil, sentait germer, à l'état actif, la graine d'ambition qui dort au cœur de tout enfant de la Garonne. Et il reconnaissait bien alors pourquoi il s'était lassé de l'inertie de sa vie passée et de son inutile mouvement d'horlogerie, des idées mièvres de sa petite ville, et des sons, sans importance, qu'en échangeaient entre eux les mornes habitants. Il avait cru d'abord trouver satisfaction à ce penchant nouveau dans les fêtes illustres, où son nom s'accolait, parmi les comptes-rendus des journaux grivois, au nom des clubmen célèbres et aux toilettes tapageuses de la galanterie haut cotée ; mais le plaisir de se voir imprimé n'avait duré que l'éclair d'une sensation nouvelle. Quant aux joyeuses vivacités de ses compagnons, il y percevait la même inanité qu'aux lentes modulations de ses compatriotes; et c'est en vain qu'il avait cherché, dans ce nouveau milieu, l'intellectualité suprême, dont on dit qu'à Paris seul elle s'épanouit. Aux matins de ses lourds réveils et de son existence surchauffée, il se trouvait l'intelligence aussi lasse et incapable de porter une idée, que ses membres de porter son corps; il ne trouvait aucun moment pour se recueillir; et la solitude, quand par hasard elle intervenait entre deux fêtes, lui était à charge; car il constatait alors l'impossibilité de rassembler, sous sa volonté, son

âme dispersée vers tant d'objets divers et inférieurs. Une honte lui venait de cette lente dégradation, qu'il avait assez de lumière encore pour constater, mais qu'il n'avait plus assez de force morale pour retenir. Et un grand dégoût de lui-même lui survint, et oppressa ses autres sentiments.

La présence de ses amis, insouciant cortège des inanités de cette vie, lui pesa comme un ennui ; et il s'énerva surtout de leur rire continuel et forcé, de gens qui veulent se dire et se faire croire heureux, rire sans motif et sans but, qui résonnait aux oreilles révoltées d'Ayriès comme le choc d'un grelot contre un cercueil vide ; et dans tous ses discours perça dès lors un peu de mépris des autres et de lui-même, dans l'amertume d'une vie gaspillée. Au sortir des soupers, des redoutes, et des bals, il ne se remontait un peu l'âme abattue qu'en se reportant, en des phrases sans cesse répétées, aux souvenirs d'autrefois, dont Ethel eût dû faire tous les frais. Mais, chose étrange ! le sentiment par lequel, dans le commencement, il n'avait pas voulu mêler l'image de la jeune fille à ces excès, amenait, peu à peu, sur la figure de l'absente, le voile insensible et opaque de l'oubli. Il songeait à propos d'Ethel, mais il ne se souvenait point d'Ethel. Dans sa mémoire confuse, alourdie par les chants et par les vices, passaient échevelés sous le vent furieux des souvenirs, des lambeaux de paysages violents, étranges, inconnus, qu'évoquaient les phrases ailées et nombreuses, prononcées jadis sur les bords des lacs helvétiques. Et, avec une fixité exaspérante, ils s'immobilisaient, sous la lumière crue d'un autre hémisphère, dans les cadres des fenêtres du rez-de-chaussée de la rue Boissy-d'Anglas, où, tout éveillé, Ayriès rêvait. Là encore, le Gascon prenait sa revanche ; et, poussé par l'imagination particulière aux descendants d'Alaric, il évoquait complaisamment, dans ces paysages d'ailleurs, des scènes grandioses, où il satisfaisait son génie en se donnant le premier rôle. C'est ainsi, au dire de J.-M. de Hérédia, qui s'y doit connaître, que se passe l'enfance des voyageurs et des conquistadors ; du moins c'est ainsi que, par l'excitation de ses rêves et par ses fumées volontaires, Ayriès se dégoûta de la grande vie parisienne. Et désormais, ayant accompli la division de son esprit, il se promena par les boulevards et dans les restaurants de nuit, hanté de visions étincelantes, et poursuivi de figures rares, soufflant à son esprit des projets bizarres et des légendes merveilleuses. Et à chaque fête s'accentuait cet état fiévreux, Ethel disparue complétement entre la notion du présent

qu'il abhorrait, et la construction idéale d'un pays de rêve, par delà toutes les choses déjà vues.

Bientôt il n'y tint plus, et le pavé même des rues lui répugna tout autant que le visage de ses amis ; des idées lui vinrent de fuir ce monde, où il perdait son temps et son intelligence, plus irrémédiablement encore qu'au fond de sa province ; et, un matin vers huit heures, comme il quittait les petits salons du café Anglais, le cœur aussi soulevé de l'excès des boissons que de l'excès de sa souffrance morale, il descendit sans rien voir, la rue de la Paix, dont tous les magasins étaient fermés, et où les balayeurs lui jetaient aux jambes l'arrosage du matin. Et tandis que, accompagné de deux jeunes gens aux plastrons fripés et aux faces pâlies, il débouchait sur la place Vendôme, il se sentit frapper sur l'épaule par ceux qui le quittaient, et qui lui disaient en ricanant :

— Tu dors debout, Ayriès ; prends garde de tourner à ta droite, tu rencontrerais le bureau de recrutement, et tu serais bien capable de t'y engager pour ces pays merveilleux dont tu nous rabats les oreilles tous les soirs après la deuxième bouteille de Cliquot.

— Heureusement que tu es Français, et que tu as vingt-sept ans bien sonnés ; ça n'irait pas tout seul.

Et Ayriès entendit le ricanement qui, depuis de si longs jours, l'exaspérait.

Il se redressa comme sous un choc, et sortit de son trouble. Devant lui, à la place de la colonne d'Austerlitz, miroitait la splendeur du paysage oriental, si souvent évoquée et entrevue ; les hauts palmiers, les fleurs gigantesques, les frondaisons immenses, le soleil implacable, et la vie libre, indépendante et active, avec la galopade des chevauchées sonores.

Tous les regrets du passé, tous les dégoûts du présent lui montèrent aux lèvres : tous les espoirs de l'avenir lui assaillirent l'âme. Sa vie actuelle lui parut, sans grandeur, sans intelligence, et plus tard sans honnêteté peut-être ; et vis-à-vis des trottoirs poisseux, des femmes bêtes et faciles, des conventions sociales étriquées, et du perpétuel recommencement de mêmes noces navrantes, se dressait le mirage enchanteur des choses lointaines jamais vues, de l'existence large, imprévue et indépendante.

Un souffle inconnu gonfla la poitrine d'Ayriès.

— J'en ai assez ! murmura-t-il : j'en ai assez.

Le dernier ricanement de ses amis de fête lui semblait comme un défi de pouvoir s'arracher à ses méprisables plaisirs. Son

orgueil se redressa, comme se redresse d'un coup de reins triomphal le pur sang insuffisamment dompté. Les ancêtres gascons soudain tressaillirent dans l'âme de leur insuffisant rejeton ; le mirage le saisit : et il ne fut plus que le méridional âpre aux aventures et curieux des luttes, fils de la lumière et du soleil.

Et l'âme d'Ayriès mena son corps ; il entra à la place de Paris et demanda le bureau de recrutement de l'air d'un homme mu par une volonté supérieure. Et aux questions d'un sergent, se rappelant la phrase ironique qu'il avait entendue la dernière, il répondit qu'il s'appelait Durand, et qu'il était Belge.

— Cela se voit à votre accent, répliqua le sergent d'un air capable.

Ayriès admira comment ce subalterne avait pu reconnaître, à ces mots, si le flamand était cousin du patois de Lorraine ; et il s'extasia que les flots meusiens eussent entraîné, dans leurs lourdes volutes, quelques résonnances des accents de l'Argonne parmi les plaines de Namur. Et durant qu'il faisait ces réflexions de linguistique, il vit qu'on lui présentait un papier et qu'il signait quelque chose.

Quand il se retrouva place Vendôme, le mirage enchanteur avait disparu, et Ayriès était soldat.

(A suivre)

Albert de POUVOURVILLE.

LES BOURSIERS

Jamais à aucune époque le régime des bourses n'avait pris un développement aussi considérable qu'en ces dernières années : bourses communales, bourses départementales, bourses de l'Etat, bourse de voyage, de licence, d'agrégation, etc. C'est à faire croire vraiment que les enfants prodiges poussent chez nous comme des champignons !

Comme il faut en rabattre pourtant !...

Primitivement les bourses étaient destinées aux enfants pauvres supérieurement doués ; mais aujourd'hui riches et pauvres, avec ou sans talents, sont appelés à profiter des générosités de l'Etat ; c'est une question d'examen ou de concours si vous voulez où tous sont appelés et tous élus.

C'est ainsi que chaque année c'est une pluie de bourses entières, demi-bourses et quart de bourses scolaires que le Gouvernement répand à profusion sur une population avide d'instruction économique.

C'est que, voyez-vous, la dépopulation guette les Etablissements de l'Etat et qu'il faut la conjurer à tout prix et par tous les moyens. Création de bourses à jet continu, guerre aux établissements libres, entraves à la liberté de l'enseignement, etc. Mais peine et temps perdus ! tandis que les premiers se vident de leurs pensionnaires payants, les collèges libres, affranchis de la tutelle de l'Etat, sont en pleine prospérité.

Et pourquoi cela ? tout simplement parceque ici les enfants reçoivent une éducation soignée et que là ils n'en reçoivent pas du tout.

Qu'on ne vienne donc plus désormais agiter à ce sujet le spectre du *Cléricalisme* ; le truc est usé, on n'y croit plus.

Il se trouve en effet que la catégorie aisée des contribuables — lesquels naturellement en veulent pour leur argent — n'a nullement à se féliciter de l'éducation que leurs enfants reçoivent dans les lycées ; et c'est ainsi qu'après quelques mois ou même quelques semaines d'expérience les pères de famille complètement édifiés,

et désabusés, en outre, sur le fameux spectre du cléricalisme qui n'a rien à voir ici, s'empressent d'envoyer leurs enfants dans les établissements libres.

Il faut dire aussi que dans les établissements libres tout le personnel, depuis le Directeur jusqu'au concierge, s'intéresse au perfectionnement moral et intellectuel de l'Elève autant qu'à son bien être matériel. Tous, maîtres et professeurs liés par une solidarité fraternelle et ayant à cœur la prospérité et l'honneur de l'Etablissement font converger leurs efforts vers un même but : s'appliquer par la douce persuasion des conseils, par d'affectueuses réprimandes s'adressant toujours au cœur de l'enfant, par une direction paternelle autant que ferme, à corriger les défauts, à redresser les travers, à former les caractères, à donner aux intelligences une saine pâture, à suppléer enfin dans la mesure du possible auprès de l'enfant l'absence de la famille et à entretenir au collège les saines traditions du foyer. Voilà le secret de la prospérité des établissements libres d'instruction publique. Ici pas n'est besoin du patronage de l'Etat, ni des deniers des contribuables : une bonne éducation donnée aux enfants, jointe à une instruction solide suffit largement pour en faire la réclame et attirer les pensionnaires en foule.

*
* *

Tout en reconnaissant à l'Etat le droit et même le devoir de s'occuper des intérêts généraux du pays, nous ne pouvons cependant nous empêcher de déplorer sa détestable manie de s'ingérer partout où l'initiative individuelle devrait être encouragée et laissée seule à agir.

Admettons que ce soit un excès de zèle de sa part, mais tout excès est un défaut, et ce défaut revêt une importance fâcheuse lorsque l'Education nationale est un jeu.

L'Etat, en effet, est mordu d'une telle rage de toucher à tout, de se substituer à tous, et de tout centraliser dans sa large main crochue, qu'il en est arrivé à s'imaginer sérieusement que lui, Etat, est tout et le peuple rien.

Il semble dire à la nation hypnotisée : « Citoyen ! la France c'est moi ; ne vous donnez la peine ni de penser, ni d'agir, je me charge de penser et d'agir à votre place ; moi, Etat, je suis le cerveau et le bras de la France ! »

Et c'est ainsi que l'Instruction Publique, les cultes, les beaux

arts, l'agriculture et le commerce sont tous ensemble attelés au char de l'Etat, tant est grande chez ce bonhomme la fureur de vouloir être à la fois et quand même père, mère, tuteur, parrain, protecteur de tout et de tous sans laisser quoique ce soit à l'effort individuel, à l'initiative privée des citoyens.

Encore si l'Etat justifiait par des résultats bienfaisants sa prétention à tout diriger, à tout protéger, à tout accaparer, à tout éclairer de ses lumières ! Malheureusement les plaintes de l'agriculture, de l'industrie nationale et du commerce sont là pour témoigner du contraire, et jamais l'Université de France n'a été plus malade : Les lycées se dépeuplent de leurs élèves, les Maîtres-Répétiteurs sont mécontents de leur sort et les professeurs de l'enseignement secondaire adressent en vain leurs justes doléances au Ministère qui s'empresse d'ailleurs de les jeter au panier.

Et nous sommes si habitués à cette intrusion tyrannique de l'Etat dans toutes nos affaires, elle est tellement entrée dans nos mœurs que nous ne saurions nous passer de sa tutelle non plus qu'un nourrisson de sa nourrice :

Aussi, vienne la moindre crise économique, industrielle, agricole, ou le plus petit arrêt dans le travail national, ou un chômage passager au sein d'une classe quelconque des travailleurs, le bon français, inhabile à marcher sans lisières, ne voit de salut sinon qu'à se jeter dans les bras de l'Etat pour lui demander aide et protection.

A ses yeux, l'Etat est le gérant responsable de sa situation, c'est pour lui la panacée universelle à tous ses maux, comme il en est d'ailleurs le bouc émissaire. Et voyez en effet ce qui se passe :

Les nations voisines créent-elles des industries rivales de produits similaires aux nôtres, produits dont le secret de fabrication était jusqu'ici le monopole de la France ?

Là-dessus, que font nos industriels et manufacturiers ?

Au lieu de fermer l'accès de leurs ateliers, de leurs usines, et de leurs comptoirs aux individus de toutes nationalités, qui ne travaillent au rabais que pour se faire l'œil et la main, et surprendre en même temps les secrets de nos industries nationales, nos industriels, esclaves de la routine, dépourvus de toute initiative et d'énergie, s'en vont verser leurs doléances dans le sein de l'Etat — qui n'en peut mais — et qui promet cependant de se livrer à des enquêtes qui n'aboutiront jamais.

Et comptoirs, fabriques, chantiers et manufactures de pululler

plus que jamais de commis, d'employés, d'ouvriers étrangers, qui se livrent en toute sécurité à leur vilaine mais lucrative besogne.

Et puis, une fois chargés de butin et de renseignements de toutes sortes, qu'ils se procurent par tous les moyens, ces gens sans scrupule filent à l'étranger et s'en vont faire à nos industries une concurrence aussi déloyale qu'acharnée. Encore un autre exemple de notre confiance aveugle en la sollicitude du Père Etat :

Nos commerçants se sentent-ils impuissants à lutter contre la concurrence étrangère pour le bon marché des produits, leur rapide fabrication et leur placement ?

Se voient-ils, en outre, chassés de tous les marchés du monde où naguère ils étaient les maîtres ; se voient-ils délaissés par la clientèle étrangère qui a pris une autre direction ?

Que font encore nos bons industriels pour conjurer le mal ?...

Pensez-vous qu'ils vont se hâter de rajeunir ou de renouveler leur outillage suranné, et changer de méthodes dans leurs relations commerciales ; qu'imitant Anglais, Allemands et autres peuples rivaux ils enverront des commis-voyageurs de par le monde, munis d'échantillons de marchandises appropriées au goût, au climat, au tempérament et à la bourse des clients lointains ? Point du tout.

L'industriel français embourbé dans l'ornière de la routine, habitué dès l'école à la tutuelle administrative, invoque tout simplement l'appui de M. le ministre du commerce ; il se plaint à l'Etat — que cela ne regarde pas — mais qui promet toujours d'apporter un remède à tous ses maux ; et le naïf commerçant français plein de confiance dans la haute sollicitude de M. le ministre du commerce pour ses intérêts, se contente d'attendre indéfiniment, les mains dans les poches, assis derrière son comptoir, ou debout sur le pas de sa boutique, l'arrivée des clients qui s'obstinent à ne plus vouloir se déranger, ignorant ce point capital qui est l'âme du commerce moderne, à savoir, qu'au lieu d'attendre paisiblement comme jadis l'arrivée du client, il faut au contraire courir après lui.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait énumérer toutes les branches de l'activité nationale où l'Etat, centralisateur à outrance s'ingère avec ou sans la permission de l'individu.

Il n'est donc pas surprenant qu'avec sa dangereuse manie de se mêler de tout, l'Etat ait inventé des bourses pour les établissements d'instruction publique qu'il a pris à sa charge et dont il a

assumé la responsabilité. Mais est-ce bien à la suite d'un concours — pour la forme — ou d'un simple examen ; est-ce plutôt à la protection ou au favoritisme qu'au talent que se dispensent les bourses de l'Etat ? Telle est la question.

A voir le nombre considérable de boursiers qui chaque année vont peupler nos lycées, il semblerait pourtant que les génies au petit pied, les virtuoses en herbe de la science pullulent sur le vieux sol plantureux des Gaules ; tel n'est pas le cas, heureusement ou malheureusement.

Que si, par hasard, parmi les déshérités de la fortune, vient à surgir une de ces intelligences particulièrement douées et qui promettent de payer plus tard avec usure par les services qu'ils rendront à la communauté les sacrifices que l'Etat aura fait pour eux, il est évident que négliger des sujets aussi intéressants serait d'une indifférence coupable.

Mais, de ce que certains cas particuliers s'imposent à la sollicitude de l'Etat, est-ce à dire qu'il faille en faire une règle générale, et élever la concession des bourses à la hauteur d'une institution ?

N'est-ce pas dépasser le but, et transformer ainsi une mesure fort louable en principe, et, pour des cas isolés dont le nombre doit être nécessairement restreint, en un abus regrettable ?

Qui sait si, en comptant bien, on ne trouverait pas autant ou plus de boursiers, à un titre quelconque, dans nos collèges et lycées que d'élèves payant intégralement leur pension ?

Passe encore si les boursiers étaient les meilleurs élèves de nos établissements scolaires ! Mais non ; l'expérience quotidienne nous prouve au contraire que les boursiers sont de tous les élèves — sauf quelques exceptions — les plus paresseux, les moins respectueux de leurs maîtres, souvent même, les moins intelligents, comme les moins pauvres, les plus cancres et en somme les moins dignes des faveurs dont ils sont l'objet ; tandis que ceux de leurs camarades qui paient intégralement leur pension sont plus sages, plus laborieux, plus dociles et mieux doués sous le rapport intellectuel.

Comment, en effet, les boursiers apprécieraient-ils les bienfaits d'une éducation qui ne leur coûte rien ? Pourquoi seraient-ils reconnaissants des soins qu'ils reçoivent, puisqu'on est obligé, de par leur bourse, à les leur donner ?

Et pourquoi se gêneraient-ils, dans leur dissipation et leur paresse ?

Ne savent-ils pas que cette bourse dont on les a gratifiés, grâce à de hautes influences, ou en considération des services rendus à l'Etat par leurs parents, ne saurait leur être enlevée? Et que, par conséquent, se sentant couverts par cette sorte d'immunité attachée à leur situation particulière, ils peuvent compter presque sur l'impunité dans leurs infractions fréquentes à la discipline?

Ignorent-ils, qu'à part quelques privations de sortie, qui peuvent leur être infligées, l'administration se trouve quasi désarmée à leur égard?

Quel proviseur assez imprudent, ou assez énergique à la fois et indépendant, se risquerait, même en présence du mauvais exemple permanent donné par un boursier, à demander au ministre une suppression de bourse.

Dans cette lutte inégale contre de hauts protecteurs, lutte du pot de terre contre le pot de fer, n'irait-il pas au devant d'un échec certain, et ne compromettrait-il pas sa propre position en se brouillant ainsi avec les puissances?

On disait autrefois: ne touchez pas à la Reine; il est aussi d'usage de dire dans un internat « ne touchez pas aux boursiers ».

Il s'ensuit que, lorsque la conduite d'un boursier devient par trop scandaleuse et intolérable dans l'internat, il ne reste d'autre ressource à l'administration que de demander en haut lieu le transfert de l'élève dans un autre lycée.

Et c'est ainsi que messieurs les proviseurs se passent gentiment les uns aux autres ces coryphées d'indiscipline, lesquels s'en vont, roulant de lycée en lycée, semer sur leur chemin les germes morbides de la gangrène morale dont ils sont atteints.

Et voilà comme le mauvais exemple introduit dans la place, y vient renforcer celui qui s'y est déjà spontanément développé sous l'influence de cette cohabitation journalière, de cette promiscuité forcée d'enfants différents d'humeur, de caractère, d'éducation et d'habitudes, que l'on soumet à une contrainte contre nature de jour et de nuit.

Car, de même que, en certains milieux fermés, humides et privés de lumière naissent, par l'effet d'une sorte de génération spontanée, des champignons vénéneux et autres parasites nuisibles, ainsi s'engendre au sein de toute communauté d'individus, se mouvant dans un cercle trop étroit, une foule de microbes moraux, d'agents dissolvants, et de vices divers dont les germes infectieux,

d'abord isolés, ne tardent pas à se propager en se multipliant, et finissent par contaminer le corps entier.

Or, s'il ne faut qu'une pomme gâtée pour pourrir tout un panier de fruits, aussi bien suffit-il d'un seul mauvais élève, d'un cancre endurci par exemple, pour démoraliser tous les autres : un mauvais élève n'ayant rien à gagner au commerce d'un bon, tandis que celui-ci a tout à perdre à la fréquentation de celui-là.

Cette contagion du mauvais exemple, cette contamination générale est d'autant plus facile que le milieu où elle s'exerce y est d'autant mieux préparé. Et le terrain y est, on ne plus favorable, étant donné l'état d'âme des internes en général, lesquels ne sont pas, eux non plus, de petits saints. Car il va sans dire que chacun des trente ou quarante élèves qui forment une division n'est pas sans avoir son défaut particulier, son vice minuscule, son travers enfantin, son péché mignon qui lui est propre : autant de petits mauvais exemples que ces enfants se donnent les uns aux autres par une sorte d'enseignement mutuel faisant entre eux plus volontiers échange de leurs défauts que de leurs qualités.

Encore si cette prodigalité de bourses s'arrêtait à l'alimentation de l'Internat ! Mais non, voilà des enfants qui pendant huit ou dix ans ont été à charge à la communauté ; ils sont sacrés bacheliers. Ils vont sans doute, leurs diplômes dans la poche, se créer une position sociale sans solliciter les faveurs de l'Etat... Cruelle déception ! Leur diplôme de bachelier n'était qu'un meuble inutile, un brevet d'ignorance et de présomption ; partout où ils se sont présentés pour quémander une place on les a éconduits poliment. Ils se sont donc retournés vers le Père Etat pour lui demander une place de pion, dans un collège à trente francs par mois. L'Etat déjà engagé vis-à-vis de son pupille se voit obligé de lui accorder non seulement un poste de maître répétiteur, mais de nouvelles bourses de licence, d'agrégation, de voyage, etc...

Si l'institution des bourses est mauvaise dans un internat, et sous le rapport de l'éducation, combien plus funeste n'est-elle pas dans ses conséquences ultérieures, au point de vue social !

Ces faveurs que l'on dispense souvent, sans discernement comme sans mesure, ne sont-elles pas en effet un appât fallacieux offert à l'ambition du pauvre, comme aussi une prime offerte à la cupidité du riche ?

Peut-on raisonnablement affirmer que ces prodigalités soient

uniquement et exclusivement un encouragement à l'éclosion et au développement de talents pauvres et ignorés ?

N'est-ce pas plutôt une porte ouverte au favoritisme, à la corruption civique ; dissolvant national dont le but unique est de donner à la Patrie le plus grand nombre possible de pauvres bacheliers ?

Car, pour un sujet d'élite, sur mille, qui percera et fera son chemin, après avoir épuisé toutes les faveurs administratives, combien, parmi les autres, moins heureux, iront grossir la phalange innombrable des déclassés !

N'est-ce pas s'exposer à avoir un jour sur les bras des milliers de médiocrités ambitieuses et jalouses, bouffies de cette demi-science arrogante, de ce demi-savoir inutile, plus funeste encore que l'ignorance la plus profonde, lesquelles réclameront impérieusement à l'Etat le placement du diplôme qu'il leur aura octroyé ?

Et l'Etat, lié par les engagements moraux qu'il a pris à l'égard de ses nombreux pupilles, ne se verra-t-il pas obligé de multiplier les rouages administratifs, de pousser au fonctionnarisme, de compliquer la bureaucratie, afin de caser cette nuée de sauterelles budgétivores qui viennent s'abattre annuellement dans les antichambres des ministères et des administrations ?...

Après cela, les moralistes en chambre sont bien venus à nous rabattre les oreilles de leurs jérémiades platoniques sur la perversité des temps, le relâchement des mœurs publiques et privées, l'esprit de famille qui s'en va, le sens moral qui s'oblitère, le respect des parents et de l'autorité qui périclite, le patriotisme qui tiédit ou s'endort dans une indifférence coupable !

Lorsqu'on voit l'Etat, les départements, les villes et les communes, prodiguer aux masses non seulement le pain gratuit et nécessaire de l'instruction primaire — chose indispensable dans toute démocratie — mais rivaliser entre eux, à qui prodiguera le plus d'enseignement secondaire et supérieur, et pour tout dire, à qui fera le plus de bacheliers, n'est-ce pas illogique de venir ensuite se plaindre que les ateliers sont déserts, que l'agriculture manque de bras, et que par contre les antichambres ministérieles sont encombrées, de postulants et de candidats à n'importe quoi, de bacheliers, de licenciés et de brevets supérieurs, à la recherche d'une position sociale ?...

Il est donc grand temps, en vérité, de réagir contre ces errements du passé, avant que le mal ne devienne incurable.

« *Principiis obsta, sero medicina paratur* », dit le poète.

Et le remède est d'autant plus urgent, que cette fureur des places qui va croissant de jour en jour, ne date pas d'aujourd'hui.

Le mal est déjà bien ancien.

N'est-ce pas, en effet, cette soif effrénée d'emplois — au grand dommage de l'agriculture et de l'industie nationale — qui arrachait, il y a plus de trois cents ans de cela, à Philippes de Commines des plaintes si amères.

« Ils n'ont, » disait-il, parlant des Français de son temps, « souci de rien, sinon d'offices et Etats, que trop bien ils savent faire valoir, causes principales de mouvoir guerres et rebellions ! »

Ne dirait-on pas ces lignes écrites d'hier ?

Aussi, ne saurions-nous nous lasser de pousser le cri d'alarme :

Caveant consules !...

Qu'on prenne garde, en effet, qu'un jour, qui n'est pas loin, le commerce et l'industrie nationales, venant à péricliter sous les efforts coalisés de la concurrence étrangère, l'agriculture à dépérir, faute de bras, le négoce à être sans prestige, l'atelier sans honneur et le comptoir paternel sans noblesse aux yeux des jeunes générations fourvoyées et avides de places, de dignités officielles, qu'on prenne garde disons-nous, que le mal empirant chaque jour, la France ne soit bientôt plus qu'un immense bureau de placement, une officine nationale de bacheliers, de licenciés, d'agrégés, de docteurs, de brevets supérieurs, de directeurs, d'inspecteurs, de surveillants, de rhéteurs, de politiciens, de candidats et de candidates, d'aspirants et d'aspirantes, d'étudiants et d'étudiantes, de fonctionnaires et de ronds de cuir ne sachant que faire de leur médiocre talent et de leur pauvre bagage littéraire et scientifique, ayant des diplômes, et pas le moindre morceau de pain à se mettre sous la dent.

Il est donc évident que si grâce à l'éducation que l'Etat patrone et encourage par les bourses qu'il distribue aveuglément à tout venant, s'il y a trop de bacheliers, de savants pour rire, de bureaucrates, d'intrigants, d'ambitieux, de fainéants, de parasites et de déclassés, il n'y a pas assez de producteurs et d'ouvriers laborieux à la ruche nationale.

Nous comprenons à la rigueur que l'Etat témoigne de la sollicitude pour les veuves et les orphelins d'anciens serviteurs de la

Patrie, qu'il s'intéresse parfois, mais avec discernement, à certains enfants de fonctionnaires publics pauvres, mais très méritants, qu'il recueille çà et là et abrite sous son aile de jeunes intelligences supérieurement douées, qu'il les aide à faire valoir au profit et à l'honneur du pays les dons brillants qu'ils ont reçu de la nature, et dont la perte serait dommageable pour le capital social, qu'il accorde des primes d'encouragement, des récompenses nationales aux colons hardis qui s'en vont défricher les terres nouvelles conquises à notre domaine colonial, aux commis voyageurs de la pensée aussi bien qu'à ceux du commerce et de l'industrie qui s'exilent volontairement, en lointains pays, au risque de leur vie ou de leur liberté pour faire connaître et propager la langue et les produits de la civilisation Française ; qu'il y ait des prix de vertus assignés au courage civil et militaire, à tous les actes individuels qui concourent à la prospérité et au bon renom de notre chère Patrie.

Voilà en quoi l'intervention de l'Etat nous paraît essentiellement louable.

Mais qu'en toutes circontances l'Etat prétende se substituer au citoyen, qu'il absorbe sa volonté, son initiative individuelle et ne le laisse ni penser ni agir, ni se réunir pour discuter de ses propres affaires sans sa permission ; qu'il s'empare même de l'enfance à l'aide de ses bourses pour le soumettre au funeste régime de l'Internat, cela n'est plus admissible. Ce serait condamner le corps social à l'immobilité, fermer toute voie aux réformes, paralyser les bonnes volontés individuelles, se priver des lumières de l'expérience de tous les citoyens et vouer la nation à l'indifférence complète pour toutes questions qui touchent aux intérêts et à la grandeur de la Patrie.

Supprimer les bourses d'études de toute catégorie serait donc faire une œuvre d'économie et de moralité sociale ; Car il est évident qu'en offrant ainsi au fils de l'ouvrier, du paysan et du petit commerçant la facilité de devenir bachelier c'est donner une prime à la paresse et au fonctionnarisme et pousser à la désertion de l'atelier, du comptoir et du travail des champs des activités intellectuelles et physiques qui ne trouveront plus tard où ni à quoi s'employer et iront grossir l'armée roulante des déclassés et des candidats fonctionnaires.

Un vieux petit professeur.

(A suivre)

LE SERGENT REPNIN

On le connaissait bien à St-Cyr, où pendant douze années, il fut maître d'armes, et les promotions d'officiers le respectaient et l'aimaient.

C'était un grand gaillard, robuste, carré d'épaules, la moustache rude, les yeux très doux, souriant d'un bon sourire qui lui donnait l'air moqueur, tout en restant très paternel. Et, n'en avait-il pas le droit, le brave Repnin ? Ces jeunes gens, qu'il instruisait dans le beau métier des armes, plus savants que lui et de plus haute naissance, n'étaient encore que des enfants, et ne possédaient sûrement pas certains titres de noblesse, gagnés par lui sur les champs de bataille.

Vieux brave et brave homme, il faisait songer au « Sergent » du poète-soldat, dont les vers chantent dans la mémoire !

« Ah ! c'était un fameux sergent, que maître Jacques ».

Il aimait à raconter son histoire très simple. La bonhomie avec laquelle il la disait, la chaleur du récit, le mot énergique et le geste qui la soulignait, en faisaient tout le charme. Puis il parlait de guerre et de batailles, de *la Guerre* surtout, cette sombre épopée de la défaite, et les têtes s'exaltaient. On sentait une larme sous la paupière, et comme une main de fer, qui vous saisissait à à la gorge.

Fils d'un modeste vigneron de Bourgogne, il venait de cette race forte, au cœur chaud, qu'on nomme parfois les « Méridionaux du Nord », aimant le vin capiteux de ses riches coteaux, la gaieté, les chansons, le chaud soleil, qui mûrit la vendange. Et comme son père et les anciens l'avaient été, comme le deviendraient sans doute, ses enfants plus tard, il n'ambitionnait que d'être vigneron.

Aussi le jeune Repnin savait-il tailler, greffer, piocher la vigne

et s'entendait-il à merveille à tous les soins qu'exige cette culture. En outre, il avait appris quelque peu, savait lire, écrire et compter, et, le dimanche, au bal, les jolies filles du pays le recherchaient comme un bon parti.

Le jour vint où le jeune homme dut tirer au sort. Grosse affaire ! Le temps de service durait sept longues années. On partait à l'autre bout de la France, n'ayant comme amis que quelques gars du même village, dans un pays où tout était nouveau pour le conscrit, le ciel, le climat, les cultures, les bêtes et les gens. Aussi s'agissait-il de tirer un bon numéro qui dispensât du service.

Repnin en tira un mauvais.

Il en prit son parti bien vite. Le sang est chaud et l'humeur joviale dans la vieille Bourgogne. Quelques mois plus tard, après avoir embrassé parents, frères, sœurs, le cœur un peu gros tout de même, il quittait le pays emportant au bout de son bâton, dans son mouchoir noué, une chemise, des souliers et deux écus de cent sous.

Les premières semaines lui semblèrent pénibles. On l'avait envoyé au fond de la Bretagne, sous un ciel toujours gris, pluvieux, triste ; les gens y parlaient un langage étrange, âpre et rude, et ne comprenaient pas le français. Puis, pour un bourguignon, sensible privation, on n'y buvait que du cidre. Les jours de fête seulement lorsqu'à des prix élevés, on obtenait dans les auberges une bouteille de vin, il était mauvais, sentait le campêche et les malsaines drogues.

Où donc était le rouge jus de la treille, coulant du pressoir après la vendange ? et les contes, que l'on disait le soir autour de la table, riant à la gaie liqueur ? Où donc la folie douce, le Soleil, la chanson ?

Repnin pourtant se secoua. « Bast ! songeait-il, on ne meurt pas d'être un peu seul ; bien d'autres en sont revenus. Il faudrait par exemple, arriver comme ceux qui finissent avec un galon sur la manche !... Cela ferait bien dans le pays. A son retour, pour sûr, on ne dirait plus « le petit Repnin » mais... « le sergent Repnin »... Sergent !

Il se mit à travailler ferme la théorie, jamais puni, jamais en dispute avec personne, chacun l'aimait, et, depuis cinq mois qu'il vivait au régiment, ses chefs l'estimaient.

Tout à coup des bruits de guerre se répandent. La Prusse nous cherchait querelle. On ne savait pas trop pourquoi ; mais en somme

tout le monde était content. Partout, au café, à la caserne, dans la rue, la guerre faisait le sujet de toutes les conversations, et l'on se montrait enchanté de se battre contre les Prussiens.

Ce fut une folie ! Dans la ville, des bandes de gens passaient en hurlant « A Berlin ! ». Dans les chambres on criait bruyamment « Vive la France ! » et les anciens, les vieilles moustaches racontaient de drôles de choses.

« Ah ! ils en voulaient aussi, ceux-là ! Eh ! bien tant mieux. On fera comme en Italie, onze ans auparavant avec les Autrichiens. Ce sera la même danse. Ils verront bien les fusils Chassepot et les canons rayés, se chargeant par la culasse...... et la baïonnette donc ! Ah ! ça, mes enfants, c'est l'arme de choix, le vrai joujou, et qui n'a pas vu la grande charge, n'a rien vu !

Après deux longs jours, passés à former, les sacs bouclés, les bidons garnis, le régiment s'embarqua en chemin de fer et partit pour la frontière.

Mais Repnin demeurait au quartier.

Le coup fut rude pour lui.

Au moment du départ on constitua des compagnies de dépôt, et, tombé au sort pour servir d'instructeur, il y prenait sa place avec le grade de Caporal.

Caporal ! il avait bien les premiers galons tant désirés ; mais il restait, pendant que les camarades allaient se battre. Ils iraient à Berlin sans lui :

Et, peine plus cuisante, que dira-t-on au pays ? Que pensera-t-on de lui ? Lorsqu'arrivera la nouvelle ! Bien sûr personne là-bas ne comprendra la raison. Aucune explication ne paraîtra vraie. Croiront-ils que tous les camarades lui ont serré les mains, et, que son capitaine a dit « Au revoir : à bientôt ».

Et rester : pour quelle besogne ? grand Dieu !

Inscrire les conscrits à la hâte, tourner éternellement dans la cour de la caserne, en répétant les mêmes choses, en faisant les mêmes gestes, tandis que l'on se battait là-bas !

Son imagination enfiévrée lui faisait voir les batailles glorieuses, où le colonel lui donnait les galons de sergent, et parfois il rêvait qu'il gagnait la médaille.

Il écrivit chez lui sa joie d'être caporal et son chagrin. Cela fait il se mit résolument à son métier d'instructeur.

Les nouvelles arrivèrent bientôt.

On ne criait plus : « A Berlin ! » les défaites se succédaient, les

fronts devenaient sombres, les semaines s'écoulaient dans l'attente anxieuse d'une victoire, chaque jour annoncée, jamais vraie. L'effroyable désastre commençait Reichsoffen, St-Privat, Metz bloqué, les sanglantes hécatombes, les incendies, les ruines, l'invasion.

A la caserne les levées se succédaient rapidement. On les habillait, les équipait, les armait, puis en huit ou quinze jours, instruites du strict nécessaire, le pas, la charge, un peu de tir, elles partaient pour former de nouveaux régiments.

Un jour l'ordre arriva d'envoyer toutes les troupes disponibles à Paris, menacé du blocus. Repnin s'embarqua, content d'être utile enfin, décidé à faire bravement son devoir.

Quelque heures après il entrait dans la grande ville.

. . . .

Le 13 septembre, à Châtillon il reçut le baptême du feu. Son régiment était en route de bonne heure et les forts de Vanves et de Montrouge tiraient sans relâche depuis la pointe du jour.

Au son d'une telle musique on avait bien marché.

Cela ne veut pas dire que l'on n'ait pas un peu peur. Non, certes, quand le canon fait entendre sa grande voix, que les balles sifflent aux oreilles, que les hommes, les chevaux tombent à côté de vous, un tremblement vous saisit, la tête salue ces choses invisibles, qui passent. On se sent tout remué. Mais cet émoi ne dure qu'un instant, et l'on va quand même tout droit en avant. C'est qu'autour de vous, il y a des camarades, qui pourraient remarquer un mouvement de frayeur. Et puis, derrière sont les chefs et d'autres soldats, qui viennent, et encore des troupes plus loin. Tout ce monde marche, marche toujours, vous pousse, oblige à courir, et dans ce bruit, dans cette masse d'hommes, de chevaux, de caissons, vous finissez par aller sans voir ni penser.

Le soir lorsque le régiment rentra dans Paris, le caporal avait fait son devoir. Très fier, tandis qu'il passait devant un café du boulevard rempli de curieux, il marchait d'un air crâne, battant le pavé du talon, et donnant, en vieux troupier, un léger coup d'épaule pour remonter son sac.

Et certes à présent le caporal Repnin était un vieux soldat.

Le 28 novembre, vers cinq heures du soir, on sonna le rassemblement dans tous les quartiers de la capitale, pour faire une communication urgente.

Les officiers présents dans chaque compagnie, on lut un ordre du général Ducrot, portant à la connaissance des troupes de la défense de Paris, qu'il allait tenter une sortie avec les forces disponibles. Il comptait, disait-il, sur le patriotisme et le dévouement de tous, persuadé que chacun ferait son devoir, et lui, général en chef ne rentrerait à Paris que « Mort ou victorieux ».

Admirable parole, digne des hommes auxquels on l'adressait et qu'elle devait électriser.

Tout était prévu, tout, excepté la destinée que Dieu réservait à la France.

Et la proclamation, affichée sur les murs de Paris, lue à toutes les troupes, arracha un long cri d'admiration à la ville assiégée, un élan d'enthousiasme aux soldats.

Or le matin du 30 novembre la compagnie du caporal Repnin se trouva devant Champigny.

Seul de son escouade il avait vu le feu, ses hommes étant de jeunes parisiens, délurés, gouailleurs, décidés, mais un peu angoissés, sans le dire, en pensant qu'ils sentiraient la poudre ce jour-là.

On partit à deux heures de la nuit. La terre était gelée et recouverte d'une couche de terre durcie, ou le pied posait bien. Le sac contenait des cartouches, des vivres pour quatre jours, une couverture et des toiles de tente pour le cas où l'on devrait passer la nuit au bivouac.

Tout cela ne pesait guère, l'air était sec et vif, le temps froid, on marchait allégrement.

Vers sept heures du matin la compagnie arriva derrière un petit bouquet de bois, qui masquait le terrain en avant. Le capitaine fit faire halte, poser les sacs, ordonna de casser la croûte et donna l'exemple en grignotant un biscuit.

Tout était triste et blanc dans cette pâle aurore de la fin de novembre. Une lumière brumeuse et blafarde s'étendait sur les choses, grandissant lentement, sans éclat, et faisant apparaître peu à peu les objets. Les arbres dénudés, couverts de givre, semblaient de grands spectres décharnés, profilant leurs squelettes tordus dans des convulsions fantastiques sur le ciel gris de ce jour sans soleil.

Et l'on se sentait envahi par une infinie tristesse.

Il allait se passer quelque chose de grave : la bataille ! Chacun se taisait.

Dans ce silence absolu, on percevait nettement des commandements brefs, venus de loin, le pas cadencé des troupes en marche, qui sonnait clair sur la neige gelée.

Des compagnies arrivaient à droite, à gauche ; on commençait à les voir.

Bientôt l'ordre fut donné de reprendre les sacs et de repartir.

La troupe s'engagea d'abord dans le bois. Pendant la traversée les branches mortes craquaient sous les pieds, en s'enfonçant dans la neige, et les fusils s'accrochant aux arbres faisaient tomber une pluie de givre glacé.

A la lisière, le capitaine ordonna une nouvelle halte et fit coucher tout le monde.

Juste en face une localité apparaissait, encore assez loin, un kilomètre peut-être. On la voyait pourtant très bien. Un clocher, dont la flèche se confondait presque avec la teinte grisâtre du fond, montait blanc dans le ciel cotonneux. Les toits des maisons entièrement blancs aussi ; et la solitude de ce paysage, où ne paraissait pas un être vivant causaient une très grande tristesse. Il semblait que ce village fut abandonné, que tout fut mort autour de lui dans la campagne. Çà et là, des buissons noirs, des arbres isolés, un chemin, qui ne se distinguait des champs, que par les petites levées de terre de ses fossés. Le terrain très plat allait en pente douce du bois jusqu'aux habitations, à droite desquelles, se trouvait le long mur d'enceinte d'un parc, dont les futaies formaient en arrière un noir taillis masquant le château.

Cette muraille pas très élevée, sans portes, qui s'étendait très loin faisait l'effet d'une clôture de cimetière.

Il pouvait être huit heures du matin.

Tout à coup on entendit des sifflements particuliers, un peu agaçant.... psss.... pssss.... et les conscrits regardaient le caporal d'un air étonné.

— « C'est vous qui faites ça, caporal », dit l'un d'eux.

— « Farceur, répliqua son voisin, le loustic de la bande, tu vois bien que ce sont des mouches ».

— « C'est drôle, tout de même, des mouches avec le froid qu'il fait, reprit le premier. Où vont-elles ?...... je ne les entends plus ».

Et le caporal « Oui, pardi, ce sont des mouches, vous verrez tout à l'heure comme elles piquent ».

— « Silence ! » plaqua rudement une voix, celle du capitaine, puis tout de suite.

« Pour le combat ; première section en avant, marche ! »

Ce fut vite exécuté. Le lieutenant enlevant ses hommes, les jette en avant ; après trente pas en courant, les arrête derrière un petit buisson et commande : « à genoux ».

Tous étaient là, Repnin avec son escouade, blottis derrière les branches. Devant eux le grand désert silencieux.

Pourtant toujours arrivait le sifflement des balles, qui passaient de temps en temps.

« C'est agaçant, à la fin, dit un soldat, à côté du caporal. Ça ne fini.... et avant d'achever sa phrase, il souffla.... flou.... tomba en avant en lâchant son fusil. Ses mains se crispèrent sur la neige ou les doigts s'enfonçèrent, il eut un soubresaut brusque, qui pencha le corps de côté et découvrit un peu le visage, puis ne bougea plus....

Repnin n'avait pas encore vu la mort d'aussi près ; personne n'était tombé tout à côté de lui, comme ce petit-là, le plus jeune de son escouade, un enfant. Une balle au front simplement. On n'avait entendu qu'un faible coup, sec comme celui d'une branche morte qui casse, et, sur la neige s'étalait une petite tache rouge.

Alors, les yeux largement ouverts sur le soldat, qu'il regardait sans le voir, il eut soudain la vision de sa vie entière, son enfance, sa jeunesse, sa famille, ses frères, ses sœurs, sa mère, son pays aux riches coteaux et les fêtes de la vendange égayées de chansons et du vin clair tiré de la cuve.

Les faits les plus futiles, des détails insignifiants lui revinrent à la mémoire, dans cette sorte d'hallucination, précis et très clairs, comme s'il y était encore, comme s'il refaisait ces choses.

Son tirage au sort, son départ pour l'armée, ses galons de caporal, repassaient sous ses yeux.

Tout à coup il se rappela ces mots : « Mort ou victorieux » et entendit la voix, qui les disait en lisant l'ordre. Oui, mort, il serait tué ce jour là. La bataille allait venir, qui serait terrible.

« Mort ou victorieux ! »

Mort, comme ce pauvre conscrit, qui gisait là. Soudain, il le vit. Un long frisson le secoua de la tête aux pieds : Où donc était-il ? Il passa la main sur son front, mouillé de sueur, malgré le froid très vif. Depuis combien de temps rêvait-il ainsi ?.... une heure ?

.... deux peut-être; les minutes lui semblaient si longues, il ne savait pas, il n'aurait pu le dire.

La conscience lui revint : « Allons, se dit-il, est-ce que j'aurais peur ? » Brusquement, pour se donner du courage, il cria : « Prenez les cartouches. »

En se baissant, il vit le filet de sang très mince, qui coulait du front du mort, glissant encore contre la joue, et, sur la neige élargissant la plaque rouge, qui pointait à peine un moment avant.

Mettant sa main sur le dos, il sentit que le corps était chaud.

Depuis combien de temps cet arrêt durait-il ? Quelques minutes à peine.

Mais la réflexion ne s'imposa pas Un commandement le fit lever et le jeta en avant. Puis une halte eut lieu derrière un talus, pour repartir un instant après. On fit aussi trois ou quatre bonds en avant. Toujours ces maudites balles sifflaient, plus nombreuses, plus stridentes, ébranlant les nerfs et faisant grincer les dents.

La marche devenait impossible avec un pareil énervement. Devant la chaîne de tirailleurs, qui s'avançait, rien ne paraissait cependant, que le grand mur blanc, qui semblait désert. Un poids très lourd écrasait la poitrine, il fallait le pousser pour avancer.

Pendant un bond en avant, subitement, sec d'abord, puis formidable, énorme, se prolongeant comme un roulement de tonnerre, un coup de canon ébranla l'air, et presque de suite un second, puis un troisième. La terre tremblait, le tapage effrayant allait croissant, grandissant pour ne plus s'arrêter.

Notre canon parlait.

Alors à partir de ce moment, tout alla bien. Repnin venait de recevoir l'ordre de faire commencer le feu sur le mur, à six cents mètres environ. On pouvait y distinguer à mi-hauteur d'homme, des taches sombres, sortes de trous noirs, percés régulièrement, assez rapprochés, d'où sortaient des flocons de fumée blanche.

C'étaient des créneaux.

Le jeu devenait drôle à présent. Le poids si lourd avait disparu. On chargeait, on tirait en visant les petits trous noirs, et puis on courait, droit devant soi, pour s'arrêter après quelques pas et se jeter à plat ventre.

Les balles sifflaient sans interruption, le canon faisait un vacarme assourdissant, auquel se mêlaient des cris, de longs gémissements, des plaintes et des commandements énergiques.

Repnin tirait à en avoir mal au bras, grisé par l'odeur de la poudre, par l'effroyable bruit, par la course effrénée, il ne faisait plus attention à ceux qui tombaient, criait à ses hommes les commandements qui lui arrivaient.

Mais très gai, très entrain, il entendait dans sa mémoire les mots fameux « Mort ou Victorieux » comme un refrain de fête.

Victorieux, cette fois, c'était sûr ! Ne marchait-on pas d'un train endiablé ? Voilà le mur, qui se rapproche, les créneaux qui deviennent plus gros.

En visant l'un d'eux, Repnin le vit soudain disparaître. Dans un énorme nuage de poussière et de fumée un pan de mur venait de s'écrouler sous une volée d'obus. Une large brèche s'ouvrit.

Ce fut une stupéfaction.

Fuyant ce trou béant, des hommes couraient éperdus, se jetant derrière les arbres du parc. On se mit à les fusiller avec rage... les ennemis... les premiers qui se montraient.

La marche devint plus rapide. Le mur grandissait toujours ; des détails apparaissaient, et sous les obus, qui tombaient sans relâche, la brêche s'élargissait.

Deux cent mètres à peine restaient à faire. « Halte ! » cria-t-on ! les hommes se couchèrent. Le canon continuait à tonner. Une salve ébranla rageusement la terre, un nouveau pan de mur s'effondra.

La brêche devait bien avoir quarante mètres de largeur.

Alors la grande voix se tût. Un silence troublant se fit pendant une minute, une éternité, et, là, à vingt pas derrière les hommes, une fanfare éclata, vibrante, aiguë, stridente.

Soixante clairons sonnaient la charge.

Tous les officiers se jettent devant les troupes, les épées hautes, commandant.

« A l'assaut ! à la baïonnette ! »

Comme un torrent descendant des montagnes le flot d'hommes se rua, criant :

« Vive la France ! »

Ce fut une folie, un délire. Repnin partit avec toute la masse, les mains crispées sur son fusil, hurlant si fort, qu'il sentait une plaie dans la gorge. Il passa devant tous les autres, courant comme un démon, pendant que les clairons sonnaient plus vite encore.

Combien cette course dura-t-elle ? Nul ne le sait. La colonne d'assaut s'engouffra dans la brêche, franchissant des monceaux de

pierres et de plâtras, piétinant les cadavres, et, quand de l'autre côté de ce mur, devenu désert, on s'arrêta, quand le calme s'établit, Repnin se réveilla comme d'un rêve. Regardant son fusil, il vit que du tonnerre coulait un filet de sang et que sa baïonnette était rouge.

Deux hommes restaient à son escouade, et, le bras gauche traversé par une balle, défaillant après l'ivresse du combat il fut porté à l'ambulance.

Le soir, il figurait à l'ordre et recevait les galons de sergent.

Rapidement guéri Repnin se rengagea. C'est ainsi que pendant douze années les jeunes Saint-Cyriens ont connu le sergent maître d'armes et lui ont entendu raconter son histoire :

« Comment je devins sergent ! »

Henri BARAUDE.

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Paris, 27 avril 1899.

Il est impossible, à cette heure, de ne pas se rendre compte des modifications qui s'opèrent par la « force des choses » dans les combinaisons de la politique internationale. Il semble qu'une puissance supérieure s'applique à disperser les nuages du ciel diplomatique et qu'une volonté irrésistible s'efforce de dévoiler les faux semblants, de souligner le mensonge, de mettre à nu l'hypocrisie, d'instruire les nations qui ont une âme de leurs responsabilités morales, de leurs devoirs, et d'entraîner celles qui n'ont que des besoins et des convoitises coupables, démesurées, disproportionnées, à les afficher jusqu'au scandale.

Dieu voudrait-il, à cette fin de siècle, « remettre le bien en place » et pour cela frapper d'aveuglement ceux qu'il a condamnés à leur perte ?

Je le crois.

Il y aurait à cette heure un grand tableau à faire, montrant à quel point les peuples qui sont marqués pour la rénovation sentent dans la souffrance et l'épreuve la nécessité de se ressaisir, de bénéficier de leur expérience, de faire leur examen, de subir un point d'arrêt avant de pousser plus loin leur avancée chacun de ces peuples semblent tenus de répudier du passé le plus proche toutes ses erreurs, ses sophismes, ses faux progrès, la malfaisance de ses appétits, afin de retrouver la voie droite, lumineuse et ascentionnelle; ce tableau montrerait inversement avec quelle

folie les peuples marqués pour la désagrégation se ruent vers des entreprises, que certains succès faciles paraissent encourager, et qui deviendront la source de tous leurs maux.

En ce moment la crise morale subie par le monde civilisé est si évidente que les faits les plus importants en perdent du jour au lendemain leur signification en tant que faits. L'esprit se dégage de leur courant et remonte brusquement vers leur cause. Nous entendons à chaque instant des formules, des généralisations venant nous prouver le travail inconscient et latent qui s'élabore dans les meilleurs esprits.

Si l'on parle de l'Amérique de M. Mac-Kinley, de ses victoires, de ses difficultés, combien de gens vous répondent: « Cette Amérique n'était pas digne de punir l'Espagne de son incurie et de ses cruautés, à Cuba, ni aux Philippines. Ce n'est pas par humanité qu'elle a aidé les Cubains et les Philippines à se délivrer du joug espagnol, c'est par gloutonnerie ; vous verrez qu'elle sera punie et que ses bons citoyens fidèles aux traditions de liberté et de justice auront de la peine à la sauver ».

Parle-t-on de l'Angleterre ? « Elle est cynique, dit-on, son pantagruélisme n'a plus de bornes. Elle dévore trop de choses, elle ne le digérera pas, elle éclatera »; d'autres disent un mot plus grossier.

« Ah, si l'Allemagne n'avait pas commis le crime de nous arracher l'Alsace-Lorraine, elle serait aujourd'hui forte entre toutes, et quelle aide elle pourrait obtenir de nous, contre l'Angleterre, répètent certains. L'épreuve l'atteindra par terre, dans ses colonies, là où elle n'est point garantie, car l'épreuve frappe à coup sûr les hommes et les nations à leur point faible pour leur faire mieux comprendre qu'il ne faut jamais abuser de la force. »

Raisonne-t-on sur la Turquie triomphante, sur les défaites de la Grèce, sur la nécessité de grouper les Slaves contre les Germains, on juge, on résume, on prévoit, on prédit.

Il y a quelques années on se fut préoccupé de l'événement lui-même, on l'eut commenté, on en eut recherché le plus infime détail ; maintenant déjà on le domine, on en cherche la philosophie, on en dégage le pourquoi, on en tire la moralité.

Pour l'Italie les généralisations se donnent carrière. Il y a quelques années à peine on ne pouvait s'entretenir de l'Italie avec personne sans qu'on entende : « Vous savez ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont écrit et alors l'incident prenait les pro-

portions d'une menace, d'un défi qu'il fallait relever; aujourd'hui la Triplice elle-même n'a plus d'importance ; on s'interroge en Italie et en France, on se confesse, on reconnait qu'on a eu des épreuves, méritées peut-être, qu'on s'est exalté, excité, qu'il ne fallait pas d'une part tant demander de reconnaissance plus ou moins justifiée, ni de l'autre, tant réprouver ceux qui, en somme, avaient été nécessaires pour aider à conquérir l'unité.

Nous serons bien prêt de la réconciliation définitive avec nos frères de race, les Italiens, lorsque généralisant leurs rapports internationaux, ils récapituleront ce que leur a rapporté l'alliance de l'Allemagne, celle de l'Angleterre et ce que leur avait valu celle de la France. Solférino, à ce compte, ferait assurément meilleure figure que Kassala, d'ailleurs reprise par l'Angleterre. La Lombardie péserait plus au poids de l'or que l'Erythrée qui ne restera pas plus à l'Italie finalement que Kassala.

Ah qu'il a bien fait, s'il l'a fait, l'amiral Fournier, de parler à cœur ouvert et en camarade aux officiers de la marine italienne. Est-ce que messieurs les Anglais se gênent, eux, à propos de l'Allemagne et de la France. D'ailleurs ne ressort-il pas des faits depuis Cagliari que l'entente de la France et de l'Italie unies à la Russie protégerait la Méditerranée contre l'accaparement anglais, quand ils recherchent l'amitié américaine et supputent à quoi elle pourrait leur servir ?

Cagliari est une date plus proche de 1859 que toutes les dates intermédiaires peut-être. Le roi Humbert a pu jauger depuis quelques années sa crainte du prosélytisme républicain de la France ; est-ce que nous sommes devenus un danger pour la Russie ? Les républicains, et j'en suis, ne sont pas assez aveuglés, assez fanatiques pour croire que toutes les vertus, que toutes les panacées résident dans la forme d'un gouvernement. Ils ont eu autant de désillusions, d'écœurement que de sincères royalistes peuvent en avoir sous une monarchie ; notre prosélytisme n'est donc pas du tout inquiétant. Il n'y a pas de peuple en Europe qui crie plus volontiers : Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive l'Empereur ! que le peuple actuel de la République française.

Quant aux anarchistes, le Gouvernement de Paris les protège à coup sûr infiniment moins que celui de Londres. Les craintes passées du gouvernement de Rome n'ont donc plus de raison d'être.

Quant à la Triplice allemande et autrichienne est-ce qu'elle a intérêt à ce que la Méditerranée devienne un lac anglais ? Non.

L'Allemagne et l'Autriche ne peuvent, en aucune circonstance ne pas applaudir à une entente de l'Italie et de la France, dans la Méditerranée, tandis qu'il serait tel cas où l'Allemagne aurait, au contraire, à intervenir en Italie contre l'Angleterre.

Et, si vraiment l'Europe, avisée aujourd'hui des projets de l'Angleterre, justement préoccupée de ceux avoués par l'Amérique, désire la paix, quelle sécurité ne peut-elle puiser dans les relations amicales des peuples latins entre eux ?

Il faudrait ne rien connaître de la signification des procédés anglais pour ne pas voir que le *Foreing-Office*, soufflé par M. Chamberlain poursuit l'idée fixe d'une guerre européenne ou germano-américaine afin de pêcher en eau trouble. Le Transvaal n'a pas cessé d'attirer ses plus impatientes convoitises ; la baie de Delagoa, les colonies portugaises, l'hypnotisent. M. Cecil Rhodes ne cesse d'agir, de prêcher, d'intimider, voire de menacer pour arrondir l'Empire du Cap. On n'a pas été surnommé « Napoléon » (même avec un qualificatif diminutif) pour rien.

Or, M. Cecil Rhodes, qui veut la guerre, est autrement influent dans les sphères gouvernementales que M. Stead, qui veut la paix. Ce dernier prêche le désarmement de tout son cœur, et il est sincère, mais ceux qui paraissent hypocritement l'approuver en de belles phrases résonnantes, criées haut, pour que leur écho passe par dessus les frontières liquides des îles de la Grande-Bretagne, que ce soient M. Balfour ou lord Salisbury et leurs affiliés conscients ou inconscients lord Monkswell, et M. Stanhope, ne donnent-ils pas l'éclatante preuve du mensonge audacieux de leur attitude en suspendant une partie de l'amortissement ? Renier ainsi les traditions budgétaires anglaises de tout un siècle afin de trouver un aliment de crédit nouveau à fournir aux fanatiques des constructions navales, n'est-ce pas la démonstration irréfutable que l'Angleterre rêve d'interner les nations de l'Univers, de les enfermer par la barrière infranchissable des eaux et de les tenir à merci. Mais les peuples comme les hommes ont la folie des grandeurs. Mais quand en sont atteint, leur sort à échéance longue ou brève est fixé...

Dans mes lettres du Japon, je trouve de nombreuses dissertations sur l'étrange rôle que s'est attribuée l'Angleterre dans l'affaire de la réclamation de cession d'un territoire chinois par l'Italie. On y met très vivement en lumière la contradiction qu'il y a entre les affirmations répétées de la diplomatie anglaise lorsque se produisirent les premières atteintes à l'intégrité du Céleste Empire

et le fait, par elle, d'appuyer nettement la stupéfiante réclamation de l'Italie.

Peu à peu, ainsi, le voile hypocrite dont se couvre le cabinet de St-James pour en imposer aux Japonais, se déchire aux yeux de ces derniers et leur fait entrevoir ce qu'il y a réellement derrière les déclarations solennelles et les promesses pompeuses dont abusent si souvent Messieurs les Anglais.

La Cour de Siam, elle aussi, aurait-elle enfin compris que les Anglais l'asservissent, la trompent et l'égarent sur ses véritables intérêts ? Une dépêche nous apprend que M. Doumer dans son voyage à Bangkok, aurait couclu un accord avec le Roi de Siam, accord à ce point favorable à l'influence française qu'un personnel français serait chargé du service des Travaux publics dans le royaume, que l'enseignement de notre langue y serait répandue, la situation de nos protégés réglée, ainsi que la question de Luang Prabang. Voilà un succès de haute importance pour M. Doumer qui ne saurait trop en être félicité.

Commencerait-on chez « les barbares » à ne plus subir uniquement les conseils jaloux de l'accaparante Albion ? Au Maroc, le gouvernement de Berlin a obtenu prompte satisfaction pour sa demande d'indemnité. L'Angleterre eut volontiers vu les choses traîner en longueur et amener quelque complication à la faveur desquelles elle sait si bien se faufiler en bonne place ; mais les vaisseaux de Guillaume II ayant pris position devant les forts marocains, la légation allemande de Tanger a reçu immédiatement le paiement de la somme fixée par elle.

A Samoa, l'Angleterre a subi un premier échec ; il est vrai qu'elle a pu le partager avec son cher ami et allié, dit-on, M. Mac-Kinley; vraiment aussi les deux puissances Anglo-Saxonnes avaient été d'une roublardise trop visible en établissant, pour la commission internationale qui doit se rendre à Apia avec l'ultimatum de pacifier les îles en établissant, dis-je, que les résolutions devaient être prises à la majorité des voix — sur trois, les Etat-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne, il était clair que les deux premières seraient toujours d'accord entre elles et l'Allemagne toujours sacrifiée. — Guillaume II a exigé l'application du principe de l'unanimité dans les délibérations des commissaires. Maintenant toutes les chances sont pour l'Allemagne, car ce qu'elle proposera, devant fatalement être repoussé par le gouvernement de M. Mac-Kinley et par l'Angleterre, elle peut conquérir le cœur de

tous les indigènes par des propositions qui n'ont aucune chance inquiétante d'application.

C'est l'anarchie! voit-on les trois commissaires forcés d'être unanimes sur la nomination d'un garde champêtre? si tant est qu'il y ait quelque chose d'approchant à Samoa?

Les actes des Triumvirs d'Apia occuperont, il faut l'espérer, plus d'une fois encore, ceux qui, comme nous, n'ont aucun intérêt à voir l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Allemagne en accord parfait.

L'Allemagne à laquelle 'appétit de la République de M. Mac-Kinley et la voracité anglaise ont essayé de disputer sa part et son droit à Samoa les a gardés et imposés. Nous reconnaissons que nous y trouvons quelque plaisir, mais pour l'amour du ciel qu'on n'aille pas s'imaginer, que c'est par sympathie pour Berlin; ah non, cela jamais! tant que notre part et notre droit à nous, ne nous seront pas rendus et reconnus.

Mais il ne faut pas s'étonner s'ils craignent les motifs d'amoindrissement de leurs revendications.

Sans l'Alsace-Lorraine, nous serions l'alliée de l'Allemagne coloniale, sans l'Alsace-Lorraine, nous serions les disciples les plus ardents de la noble, de la vraiment humaine, de l'admirable œuvre du désarmement de l'empereur Nicolas II. C'est l'Alsace-Lorraine qui nous a fait les ennemis irréductibles du germanisme, en même temps que les amis fidèles, dévoués, à tout jamais, loyaux, des causes Slaves.

Initiés aux œuvres de ces causes, attachés à la grandeur de nos alliés, ceux d'entre nous qui ont les premiers recherché la puissante alliance ne travailleront jamais qu'à sa solidité et à son extension par les éléments qui peuvent la glorifier, mais ils restent préoccupés qu'aucun prétexte ne vienne amoindrir la justice de leurs revendications.

Il s'est trouvé parmi les officiers de marine de la République de M. Mac-Kinley, soi-disant amie de l'Allemagne, un capitaine Coghlan, combattant de Manille, qui, deux fois, à l'Union league et à un banquet qui lui était offert a osé parler de l'Allemagne et de son empereur dans des termes qu'on n'eut pu trouver sur les lèvres d'aucun des officiers français. Demain peut-être ce même capitaine Coghlan criera : « hourra pour le Kaiser ». Dans notre armée de la République, ennemis de l'Allemagne, de même qu'on n'eut pas trouvé l'injure on ne trouverait pas l'acclamation.

L'un des récents articles du *Novoié Vremia* contient une

protestation contre l'idée répandue par les journaux allemands que la Russie travaille à une réconciliation de l'Allemagne et de la France. La feuille russe déclare qu'un rapprochement de la France et de l'Allemagne ferait perdre à cette dernière tous les avantages de son alliance avec la Russie. Et le journal de Pétersbourg ajoute une phrase qui nous va au cœur parcequ'elle nous permet de la retourner pour nous-même. « L'entente franco-allemande, écrit le *Novoié Vrémia*, « mettrait une croix sur l'entente franco-russe ». L'entente russo-allemande répondons-nous, mettrait une croix sur l'entente franco-russe. »

La *Gazette de Cologne*, bien entendu, nous apprend que le *Novoié Vrémia* ne représente que l'opinion moyenne en Russie. Eh ! mais, ce serait déjà quelque chose, étant donné que nous sommes assurés de l'antipathie de tout le peuple russe pour les allemands.

Le *Kleine Journal* qui voit déjà se faire le rapprochement de l'Allemagne avec la France ajoute qu'il sera accueilli dans tout l'empire germanique avec sympathie. Je vous crois, ô *Kleine Journal*, surtout quand vous ajoutez superbement et négligemment à la fois : « En dehors de la question d'Alsace-Lorraine *qui n'existe pas pour nous*, il n'est aucune divergence qui puisse séparer l'Allemagne de la France ! ! »

Divergence est doux, très généreux *Kleine Journal !* A la condition que nous ne vous réclamions pas la chair de notre chair arrachée, vous êtes prêts à nous faire des petits saluts d'amitié désintéressés, vous voudrez bien nous pardonner votre crime, je n'en doute pas !

J'en ai toujours parlé, moi, de ma haine et c'est encore elle qui me console le mieux de lire des phrases allemandes comme celle-ci : « *la question d'Alsace-Lorraine n'existe pas pour nous* » quel dédain, quel mépris de nous français et des Alsaciens-Lorrains fidèles à leur patrie vaincue depuis plus d'un quart de siècle. Ah, oui, elle *existe pour nous tous*, la « question » elle fait corps avec notre propre existence.

C'est ici la place d'une correspondance que je reçois d'Alsace-Lorraine. Elle a des réponses au mot tudesque qui vient à tel point de m'indigner : *la question d'Alsace-Lorraine n'existe pas pour nous.*

Il s'est produit en Alsace, un fait qui a vivement blessé la population alsacienne. Les étudiants de l'Université de Strasbourg avaient organisé une fête qui devait avoir lieu sur les hauteurs environnantes de Wasselonne dans

la nuit du samedi saint au dimanche de Pâques. C'est la nuit au commencement de laquelle, dans beaucoup de paroisses de la Haute-Alsace se fait la belle et touchante cérémonie de la Résurrection au chant de : « Le Christ est ressuscité ! Alleluia ! ». Le héros de cette fête de nuit devait être Bismark. Le programme disait qu'on partirait avec des torches de Wasselonne pour la montague le *Hohgoeftberg*, où, avec les torches, on allumerait un grand bûcher, afin qu « 'au loin, dans ce pays paisible, soit annoncé que les fidèles étudiants fêtent le souvenir du grand mort ». Après cela on devait chanter et boire jusqu'au matin. Un journal alsacien commente ainsi cette fête : « On nous respecte assez, je pense, pour nous permettre de redire que les vieux alsaciens, les vaincus de 1870, n'ont pas de raison pour célébrer et bénir la mémoire de Bismark. Eh bien ! tous ceux-là, les feux du *Hohgoeflberg* pendant la nuit du samedi saint au jour de Pâques, les auront doublement brûlés au cœur, et des gens ayant le sens politique n'auraient pas commis cette sottise ».

Cette parole de bon sens a été entendue, et les feux de joie ont été contremandés.

Nos amis des Etats-Unis continuent leur difficile campagne contre la dictature impérialiste de M. Mac-Kinley. M. Bryan, candidat à la Présidence, a déclaré aux deux mille assistants d'un banquet donné en son honneur, que l'une de ses plates-formes électorales serait la lutte énergique contre la politique d'expansion et l'annexion des Philippines. Quel caractère reprendrait la libre, la vraie Amérique, le jour où elle laisserait les Philippins maîtres de leurs destinées politiques. Il semble d'ailleurs que les circonstances autant que les sentiments de justice d'un grand nombre d'Américains préparent l'événement. Aux Philippines quoi qu'on nous rebatte les oreilles de leurs victoires, les volontaires américains sont épuisés ou découragés. Ils demandent à être rapatriés. Le général Lawton réclame cent mille hommes — il en faudrait trois cents. Les dépenses du budget de la guerre s'enflent de façon prodigieuse ; on manque d'hommes, il faut trop d'argent. Qu'on en finisse donc avec ce drame sanglant, qui avant peu serait sifflé.

On l'avait répété en Espagne et l'on ne s'était pas trompé : « Nous serons vengés par les Philippins », l'Espagne l'est deux fois par la résistance d'Aguinaldo et par le piteux caractère qu'ont donné au gouvernement de M. Mac-Kinley, vainqueur à Cuba par les cubains, ses mensonges, ses reniements, et ses défaites à Manille.

En Espagne, les élections ont-elles été, selon le vœu émis par M. Silvela, une consultation nationale ? Hélas non ; le peuble a

voté avec cette indifférence que lui fait accepter le candidat gouvernemental, quel qu'il soit, présenté par ses autorités provinciales. Pas une indication, pas un programme, pas une exigence de l'opinion ne viendront, plus que pour une autre assemblée, rendre la tâche gouvernementale ou plus facile ou plus difficile. La lutte sera, comme par le passé, circonscrite entre les groupes, entre les partis. M. Silvela a essayé de rompre avec les habitudes prises, il a véritablement décrété la liberté des élections ; il n'a remplacé que peu de fonctionnaires pour prouver qu'il n'emportait pas au pouvoir les rancunes et les intérêts d'influences personnels de ses prédécesseurs, mais il n'a pas pu changer la routine, accoutumée à voir se succéder au pouvoir d'un accord tacite, tantôt les libéraux, tantôt les conservateurs. Que feront M. Silvela et ses amis dans le sentier battu, face à face avec les mêmes intrigues, les mêmes comparses ? Rien, ou des miracles. M. Sagasta, en s'alliant à l'ultra-conservateur, M. Romero Robledo, au général Veyler, que ses atrocités à Cuba ont fait surnommer la hyène, a peut-être réalisé en Espagne un habile accouplement ; mais à l'étranger il a perdu l'estime de ses partisans dévoués.

En Grèce, M. Zaïmis après avoir fait de courageux efforts pour grouper une majorité vacillante à l'aide de ses amis personnels, auxquels il eût voulu adjoindre les forces du parti Delyannis, a dû renoncer à ses espérances. Les rancunes de M. Delyannis contre un lieutenant qui avait pris sa place ont fait commettre au vieux manœuvrier parlementaire, pressé de reprendre le pouvoir, une faute qui l'en rejette, il semble, pour plusieurs années. Les Tricoupistes unis aux hésitants, aux indépendants, ont constitué une majorité solide, pendant que M. Delyannis oscillait entre des résolutions contraires et ne pouvait se décider à maintenir son neveu aux affaires. M. Theotokis, assuré d'une majorité consistante et d'autant plus fidèle qu'elle lui doit la vie, — une autre combinaison devant aboutir à la dissolution, — appelé par le Roi à la formation d'un ministère, l'a composé avec facilité d'hommes importants, instruits, ayant la plupart déjà rempli les fonctions qu'ils occupent. Ce ministère est un ministère d'apaisement auquel il faut applaudir, car la Grèce a besoin de se relever en paix.

En Bulgarie rien de saillant depuis la chute du cabinet Stoïloff, mais un incident un peu mélodramatique à propos de papiers d'Etat et de lettres personnelles du Prince que M. Maskoff, agent du gouvernement bulgare à Constantinople, avait reçu comme

fonctionnaire et qu'il entendait garder comme candidat de l'opposition. Tandis que le Prince le mandait à Sophia ses papiers étaient mis à Constantinople sous scellés et c'est ainsi qu'ils furent restitués.

En Roumanie la difficulté à été grande de former un nouveau cabinet ; on a épuisé plusieurs combinaisons pour revenir à une première modifiée. M. Georges Cantacuzène n'ayant pu s'entendre avec M. Carp, junimiste s'est entouré de conservateurs purs. Il a eu l'habileté de prendre M. Fleva libéral-démocrate, qui est la terreur des ministères. Il semble difficile que le fougueux agitateur parlementaire travaille à ébranler celui dont il fait partie.

En Serbie, toujours l'éternel cauchemar de la présence du Roi Milan. Le pays terrorisé, étouffé, perdant les jours précieux durant lesquels il eut pu s'instruire, travailler, progresser. Pauvre jeune peuple, baillonné au moment où il ouvrait sa poitrine à tous les souffles vivifiants, son esprit à toutes les curiosités, à tous les savoirs, son âme à l'amour d'une patrie grandissante.

Juliette ADAM.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

A propos des très intéressantes conférences de M. Victor du Bled sur la Société française à la fin du XVIIe siècle, au cours desquelles le rôle prépondérant de la femme dans les salons a été fort éloquemment commenté ; des spirituelles causeries de M. Eddy-Lévis sur la parisienne et le féminisme ; des beaux livres de M. de Maulde et de M. Frédéric Masson sur les femmes de la Renaissance et l'Impératrice Joséphine ; de Colinette, de Madame de Lavalette et de Plus que reine jouées à l'Odéon, au Vaudeville et à la Porte-Saint-Martin ; enfin à l'occasion du déjeûner offert par le nouveau Président de la République au roi de Suède, et de la présence de Madame Loubet aux courses, à l'Opéra, au Concours hippique, etc., etc, — je laisse de côté cent autres petits faits divers, tristes ou gais, qu'il serait trop long d'énumérer — il a été ces temps derniers plus que jamais question de la Femme et des femmes. Modifiant un peu le joli titre de la comédie de M. Bergerat, on pourrait dire des grandes dames d'autrefois, dont M. du Bled nous a tracé de main de maître, la curieuse et captivante silhouette, qu'elles étaient toutes reines, — ou presque reines, — soit par le rang, soit par la beauté, la grâce, la distinction, l'esprit, l'autorité qu'elles ont exercée sur les hommes les plus éminents de leur temps, jusques et y compris les rois, parfois leurs plus ou moins légitimes seigneurs et maîtres : et des femmes de nos présidents de la République (on n'ose à peine les appeler présidentes tant elles sont tenues à l'écart, même au point de vue représentatif, des hautes fonctions dévolues à leur mari), qu'elles sont rien moins que reines. Ainsi le veut, dit-on, la Constitution, naturellement muette à cet égard, et le Protocole, interprète autorisé, en la matière, du silence de nos législateurs ; ou plutôt, un ensemble de circonstances sur lesquelles on disserte à perte de vue, ce qui repose heureusement ! d'autres fastidieuses et plus brûlantes questions.

« Pour régner, disait Madame de Girardin, les femmes comme les « rois ont besoin de prestige et malheureusement, ajoutait-elle, les « femmes, les femmes du monde, entendons-nous, — n'ont plus de « prestige. » Elle écrivait ceci en 1840 : en l'an de grâce 1899, la dernière du siècle, émettrait-elle encore une pareille assertion ? Ne voulant pas me laisser entraîner, à mon tour, dans de trop longues digressions, je me garderai bien de répondre à ce point d'interrogation. Je constaterai simplement qu'au lieu de rois, nous avons maintenant des chefs d'Etat élus et temporaires, auxquels il est interdit de songer à régner ou gouverner, ce qui les dispense d'avoir du prestige; seulement, lorsque, par hasard, ils en manquent, le peuple murmure, et témoigne son désappointement en acclamant frénétiquement le premier roi en villégiature à Paris. Ainsi qu'on le faisait d'ailleurs très justement remarquer devant moi, jamais les souverains étrangers n'ont été l'objet de plus chaleureuses ovations que celles qui les accueillent dans notre France démocratique depuis l'avènement de la troisième République. Cette fois, au moins, l'origine française du roi de Suède qui vient d'aller pieusement visiter en pèlerinage la ville de Pau où naquit son grand-père, le maréchal Bernadotte, explique l'enthousiasme que sa présence a partout provoqué.

N'imitons pas la foule, en nous trop attardant à le saluer au passage, et revenons aux femmes qui, si haut placées qu'elles soient, ne règnent plus ; ce qui ne prouve nullement qu'elles aient complètement perdu tout prestige. Avec la transformation des mœurs, il a certes subi de graves atteintes mais peut-être, en dépit de certaines apparences, les femmes ont-elles gagné en influence directe ce qu'elles ont perdu d'un autre côté. La femme autrefois n'avait d'action que par suite de son ascendant sur l'homme aimé : mari, amant, fils, frère, ami, ou tout au plus sur un cercle restreint ; actuellement, elle en exerce une très sérieuse et très réelle par elle-même, et en use généralement, pour le plus grand bien de tous. Les hommes quand ils sont sincères, le reconnaissent sans difficulté.

La femme de notre époque est évidemment devenue moins futile et si elle reste toujours un peu coquette, c'est que la coquetterie est encore, quoiqu'ils en disent, une des plus sûres manières de plaire aux hommes. Ceux-ci ont donc absolument tort de le leur reprocher, et de s'en plaindre ; tout spécialement au lendemain du Concours hippique dont leur présence, et précisément le défaut visé, assurent le succès. De plus en plus, en effet, ces réunions, ayant pour but l'amélioration du cheval et les progrès de l'équitation, deviennent, en même temps, un véritable concours de toilette où s'affirment le goût de nos élégantes et l'art merveilleux de nos couturiers, couturières et modistes. Une nouveauté y a fait cette année sensation : la robe corset qui remplace

par un corsage savamment baleiné le vieux corset de nos mères et grand'mères et, en leur évitant le double emploi de deux étoffes superposées, amincit fabuleusement les femmes. La mode exigeant on le sait, une sveltesse de sylphes, gagner autour de leur frêle taille de guêpe le millimètre que représente l'épaisseur d'un satin ou d'un coutil, constitue pour beaucoup de nos élégantes une très grosse affaire, plus grosse affaire même, que ne l'était pour nos officiers et gentlemen-riders, le saut des obstacles à franchir. Aucun doux sourire partant de la tribune des sociétaires ne devait, il est vrai, les récompenser de leurs exploits, car, selon une coutume qui va toujours en s'accentuant, nos belles mondaines tranquillement tournent le dos à la piste, préférant s'entasser, dans le passage d'où elles voient s'engouffrer les nouveaux arrivants, que suivre les évolutions des cavaliers. Le dernier jour cependant, la lutte a été si palpitante que les plus indifférentes ont fini par s'y intéresser. Après éliminations successives, trois champions se sont trouvés en présence d'une barre posée à une hauteur qui n'avait jamais été précédemment atteinte (1 m. 80) dans aucun concours officiel. L'un des compétiteurs, ayant voulu recommencer la prouesse qu'il venait d'effectuer de saluer le roi de Suède en franchissant l'obstacle, a perdu son chapeau et laissé toucher son cheval, et, en conséquence, a été disqualifié. Les deux autres compétiteurs, Messieurs Ilaëntjens et Poliakrof ont alors renoncé à vouloir se surpasser mutuellement et se sont sagement partagés le prix et les applaudissements.

Auprès de la très dramatique histoire, concernant une illustre personnalité littéraire, qui m'a été racontée entre deux épreuves hippiques par une revenante d'Italie, tous les « potins » qui circulaient dans les tribunes m'ont paru, je l'avoue, fort insignifiants : quoiqu'elle soit un peu longue et compliquée pour être narrée en quelques lignes, je vais, cependant, essayer de le faire.

Ainsi que pour la plupart des histoires, il me faut remonter à l'origine; c'est-à-dire à l'époque considérée aujourd'hui comme antediluvienne où Pie IX, que la tourmente révolutionnaire de 1848 en avait chassé, réintégrait la Ville éternelle, protégé par nos troupes. Depuis Goëte, son lieu de refuge, un détachement de cavaliers français avait escorté sa voiture. Pendant ce long trajet, las probablement d'admirer la grandiose et saisissante monotone beauté de la campagne de Rome, le Saint-Père avait remarqué la superbe prestance et les traits réguliers d'un simple maréchal des logis qui, à plusieurs reprises, avait caracolé à la portière du carosse papale et, bienveillamment, un certain jour, le fit appeler pour lui demander si il n'avait pas quelque faveur à solliciter. N'ayant aucune fortune et encore moins d'ambition, le brave sous-off satisfait de son

sort — chose rare ! — s'était borné à pieusement réclamer une bénédiction, et le Pape, touché d'une telle discrétion, lui avait promis d'accueillir favorablement, si jamais l'occasion s'en présentait, les requêtes ultérieures qu'il pourrait avoir à lui adresser. Pie IX sans encombre rentra au Vatican, et le cavalier « francese » reprit le cours de sa vie d'aventures, de guerre et d'amour.

Quelques années plus tard, le hasard d'un billet de logement, — le billet de logement tient une grande place dans les romans réels et autres — fit échouer notre héros dans un beau château où résidait une charmante, noble et très riche veuve. Elle s'éprit follement de lui et allait l'épouser en légitime mariage, quand un intendant, surprenant le secret des amoureux et craignant de perdre l'administration fructueuse des biens de la dame, en hâte prévint la famille. Père, mère, oncles et tantes accoururent scandalisés par la perspective d'une mésalliance, et déployèrent une telle éloquence que la fiancée en larmes, un beau matin, déclara à notre sous-off que réflexion faite, elle ne pouvait absolument pas échanger ses titres pompeux contre le nom roturier qu'il portait. Fils d'un horloger de Caen, Jean Durand savait remonter les pendules mais il ignorait l'art de se « blasoner » et se désespéra sincèrement. Un ami, touché de sa douleur, eut l'heureuse inspiration de lui rappeler la promesse du Pape qu'incontinent il alla trouver. « Qu'à cela ne tienne », lui dit Pie IX, je vous crée Prince de la Piera ». Muni en belle et dûe forme d'un ronflant brevet, il revint trouver sa Marguerite et tous deux joyeusement convolèrent en justes nopces.

Leur bonheur fut de courte durée. Après une longue maladie pendant laquelle son mari lui prodigua les plus tendres soins, la princesse mourut léguant au prince ses immenses biens. La douleur des hommes n'est que très exceptionnellement éternelle, et après avoir pleuré un dixième de siècle environ, — ce qui est énorme ! — notre inconsolable, désireux d'être consolé, offrit à une très belle et toute jeune femme de partager son titre et la fortune de sa devancière. Une fille naquit de cette seconde union. Le père était toujours beau, mais il devenait vraiment vieux, très vieux. Les caresses du baby qu'on allaite et du petit château branlant dont on épie les premiers pas quelque temps, remplirent le cœur de la mère qui elle restait jeune ; puis la fillette fut envoyée en pension, et dangereusement vibra aux oreilles de Marguerite la lyre merveilleuse et troublante d'un poète épris de volupté et d'amour. Elle et l'enfant chéri des muses s'aimèrent, se le dirent et cependant, affirme-t-on, ne se le prouvèrent pas. Ils se séparèrent, se virent, se séparèrent et se revirent maintes et maintes fois. Pendant ce temps, innocemment la fillette grandissait. A dix-sept ans, l'éclat de sa beauté, le charme idéal qui se dégageait de toute sa

petite personne, frappa notre poète-romancier qui, vaguement, pensait à donner au roman qu'est la vie d'un poète très fêté, la conclusion des romans heureux. A voir la douce enfant, son projet devint une inébranlable résolution. La pauvre mère sentit que le cœur de son ami lui échappait et le lui reprocha. Celui-ci lui avoua son désir de fixer son existence jusqu'alors décousue par un mariage ardemment souhaité, sans lui laisser aucunement soupçonner quelle était la fiancée de son choix. Aveuglée par sa passion elle ne le devina point, ne comprit pas qu'il aspirait à une rupture et crut au contraire qu'elle se l'attacherait à jamais en se rendant libre..... Le prince est mort.....

Ne voulant pas, par des détails trop précis révéler le nom très connu de mes héros et héroïnes, je ne dirai pas si le poète a épousé la mère ou la fille, si l'amour de l'une ou de l'autre est enseveli sous un voile de religieuse, si l'ingrat en a épousé quelqu'autre ou, resté simplement célibataire, cherche à se distraire dans l'énivrement d'une vie de triomphe et de plaisirs. Au gré de leur imagination, mes lecteurs non initiés trouveront la conclusion qui leur paraîtra le mieux convenir à ce véridique récit, qu'intentionnellement je n'achève pas.

Comtesse de SESMAISONS.

Impressions des Pyrénées

Saint-Jean de Luz

Un groupe de maisons bâties entre l'océan et la gigantesque muraille noire des Pyrénées ; certains monts, crênelés comme les tours d'un château fort, les autres, aux crêtes aiguës, d'une raideur de lignes que n'atténue pas la moindre verdure. Le ciel s'encrêpe de nuages, la mer d'un gris verdâtre, vient mouiller la plage, désert de sable que tache quelque barque amarrée.

Mélancolique est l'intérieur de la ville. La principale rue sèmble appartenir aux marchands de légumes et de fruits dont les étals déversent sur le trottoir des tomates vermeilles, des prunes émeraude, des raisins de muscat, des citrons d'or, des pêches veloutées, tous les somptueux fruits d'Espagne.

Silence lugubre de ces marchands aux teints orangés, aux yeux noirs luisant comme des braises, tous très jeunes, car à peine si un léger duvet ombre leurs lèvres rouges.

Assis sur leurs talons, ils ne bougent pas, laissant les clients marchander ; par un dédaigneux « ouï » ou « non » et, d'un geste indifférent ils reçoivent la pièccette.

Beaucoup, parmi ces jeunes gens, sont des déserteurs espagnols qui n'ont pas voulu aller à Manille ou à Cuba se battre contre les Américains

Entre la montagne sombre qu'ils ne peuvent plus franchir et le glauque océan à la voix méchante qui leur fit peur, ils restent là sur cette terre de France dont ils ignorent la langue.

Les vieux ont suivi l'enfant, et chaque nuit, le père ou la mère traverse la Bidassoa, s'arrête à Fontarabie, la première ville espagnole, et achète à bas pris des mannes de fruits et de légumes que le garçon revendra aux ménagères de St-Jean de Luz.

Chair à canon qui se rebelle, il a fui vers la Montagne hospitalière, et maintenant, exilé éternel, il songe au pays qu'il ne verra plus, à l'amie restée en terre d'Espagne à celle qui se dit : mon novio *était un lâche ! » et, au bras de quelque soldat médaillé, oubliera le déserteur !*

II

En la cathédrale aux voûtes profondes s'étagent trois galeries de chêne ancien d'où les hommes assistent aux offices comme à des spectacles tandis que les femmes s'agenouillent dans la nef.

Sur l'autel, les lueurs vacillantes des cierges semblent des papillons lumineux se posant parmi les ors du chœur. Les vêpres finissent, c'est la bénédiction. Tour à tour, les flammes des cierges frissonnent et meurent, l'église s'enténèbre. Le bedeau, alors, ouvre le porche, un rayon de soleil pénètre, les cloches carillonnent avec allégresse.

Deux à deux, les enfants de chœur sortent ; des soutanelles blanches leur donnent l'apparence de minuscules abbés. En robes de mousseline, cheveux flottants, couronnées de roses, les premières communiantes, d'une grâce un peu raide de poupées, se pressent autour de la compagne qui porte une bannière bleue.

Rouges, jaunes, lilas, une suite de bannières arborées par toutes les confréries, par les vieillards du Rosaire, par les jeunes femmes du Sacré-Cœur, par les enfants de Marie. Puis les saints privilégiés qui ont de beaux étendards brodés, saint Joseph, saint Blaise, saint Luc. Maintenant, sur un brancard que soutiennent quatre robustes garçons, la statue de Notre-Dame de Lourdes, pâle, comme anémiée dans l'ombre de l'église où elle demeure. Ses fines mains jointes semblent, sous le soleil, des mains de lumière ; à ses pieds, toute une floraison d'œillets dont la senteur délicate se mêle à l'âcre parfum de l'encens.

Un essaim de petites bannières blanches, chacune symbolisant

l'un des mystères de la foi, toutes papillonnantes et cahotées aux mains des enfants du catéchisme, exécutent une sarabande autour de la bonne Vierge.

Le long des rues étroites, la procession se déroule, et c'est un lambeau du passé artistique et coloré qui surgit brusquement dans cette petite ville où baigneurs et baigneuses affligent les yeux par leurs horribles uniformes de cyclistes, l'odorat par le pétrole de leurs automobiles et le tympan par les coups de trompe de leurs bicyclettes.

René D'ULMÈS.



Paysages de Paris.

Toute ville, — et surtout la ville par excellence, Paris, Urbs, — est un véritable Protée aux transformations incessantes ; ainsi qu'en une pièce à grand spectacle le décor change souvent sous la toile de fond des collines environnantes, et pour l'histoire de demain il est peut-être curieux de fixer en aspects d'aujourd'hui qui seront bientôt du passé.

Près la gare de Lyon. — *La démolition de Mazas et l'avancée de la gare vont modifier complètement ce coin très vivant, très animé, très spécial ; quartier triste, malgré sa grande vitalité, triste à cause de ses grands murs noirs de la prison, triste à cause des bâtiments enfumés du PLM, triste à cause de cette rue de Lyon aux marronniers malingres, aux hôtels à bas prix, aux stations de fiacres minables,* sapins *à galeries dont les brancards reficelés soutiennent de pauvres chevaux de Raffaëlli, triste aussi à cause de ce long point d'exclamation tout gris, qu'est dans la perspective la colonne rayant les fumées de la ville éparse dans le ciel ennuagé : seuls, des placards d'affiches, rouges, bleues, jaunes, des Chéret pétardant leur palette vive, réveillent de gaîté l'atmosphère sale.*

La physionomie des passants est d'accord avec celle du paysage, les gens sont affairés, se bousculent, courent, hèlent les cochers, ascensionnent les tramways et les omnibus, se garent des fardiers, restent inattentifs aux énigmatiques paniers à salades *pour lesquels le vieux gardien ouvre et referme rapidement la porte cloutée de fer ; puis, ce sont les paquets, les malles, la précipitation des départs, la cohue des arrivées, les poignées de main, les embrassades, les étreintes, les effusions, — des minutes parfois définitives dans la vie, les coups de cloche et de sifflet qu'on entend à travers les verrières ponctuent l'impression, l'affirment, évoquent les séparations, les en-allées, les soucis, les deuils, l'exil.*

Et ce bruit de voyage est un contraste étrange, cruel, de la « mai-

son d'arrêt cellulaire » comme dit l'inscription tracée au-dessus de l'entrée que garde une sentinelle ; en face de l'existence remuante, la stabilité morne et silencieuse du châtiment ; à côté de ces escaliers, où la foule afflue, et d'où elle déferle, l'inviolabilité de ces hautes murailles ceinturant des bâtiments aux fenêtres grillagées, aux toits à dômes vitrés qu'on aperçoit au-dessous des paratonnerres ; et la sortie du poste, les changements des factionnaires, ces uniformes de gardiens, ces estafettes, ce va-et-vient de la prison qui distrait les gamins sur le boulevard Diderot ajoute encore à l'aspect terrifiant du lieu.

Devant cette façade close muette, c'est une rumeur perpétuelle ; la circulation de la rue est très active, passent des charrettes de fourrage, des tapissières de laitiers de la banlieue, des haquets de marchands de vin de Bercy, des bois sciés que traînent des bœufs, des voitures de déménagement Melun, Paris, des tombereaux de sable venant de la Seine, des camions du chemin de fer, des chevaux allant au marché, là-bas, derrière la Salpêtrière, la bricole passée au cou et à la queue bouchonnée de paille, par groupe de cinq, de six, parfois lamentable..... Au long de ce tombeau, Mazas, le vacarme de la vie est intese.

Le soir, à l'heure des rapides, un peu d'élégance modifie le quartier, les Snobs en déplacement pour Aix, pour Evian, qui vont promener leur dédain autour des lacs ou sur les glaciers montrent leurs vêtements clairs, leurs attitudes d'esthète, leur puffisme de modes, et alors on est moins étonné de lire cette enseigne Aux Acacias sur un café qui devant Mazas fait le coin de la rue de Châlons ; à l'endroit où tourne, le tramway jaune de l'Alma, on a subitement évoqué, le Bois là-bas, de l'autre côté de Paris, le Bois des riches et des heureux. Aux Acacias, qui cumule et est une vague gargotte, le concierge de la prison vient, avec un panier, chercher des portions, le plat du jour.

De même qu'un accès de fièvre fait se précipiter plus rapide le sang dans les artères et dans les veines, ici autour de la gare il y a un flux, une poussée aux heures d'arrivée et de départ des trains, et tout ce monde qui s'agite raconte, pour qui le voit passer, des pays et des contrées diverses : voici des meuniers, la face enluminée par le jeu car depuis Corbeil — la jolie petite ville de Seine-et-Oise qui ressemble à Bâle comme a écrit très justement Alphonse Daudet — en venant le mercredi pour le marché des grains et le jeudi pour celui des farines, ils font dans leur compartiment la partie, et une heure de trajet suffit à deux cents francs de gain ou de perte ; voilà des mathurins, *le cou hâlé sur le grand col bleu, et les souvenances d'hivernants vous montrent le port tumultueux de Toulon, la rade vaste et berceuse*

de Villefranche ; voilà des vignerons de la Bourgogne et du Nivernais ; voilà des cyclistes qui veulent reposer leurs jambes par un peu de chemin de fer ; voilà les canotiers et les pècheurs de Villeneuve-Saint-Georges ; voilà les comédiens de la rue de Richelieu s'en allant à Nemours ou à Montargis ; voilà le cosmopolitisme des environs de Paris.

Maurice GUILLEMOT.

La vraie croix

La croix était alors un supplice latin
Qu'on réservait pour les bandits sans nom certain,
Les meurtriers et les voleurs de bas étage :
Ceux-là méritaient-ils l'honneur et l'avantage
Du glaive ?

Un jour d'été, les condamnés sont trois.
Le plus faible, Jésus, ne peut porter la croix,
Ainsi que l'exigeait la dure loi romaine :
Il tombe sur le sol. La troupe qui le mène,
Nul soldat ne voulant souiller ainsi sa main,
Requiert le premier juif passant sur le chemin.
Et cet homme est Simon de Cyrène. Il s'incline,
Prend la croix, et, muet, il monte la colline.
Pourtant, il dit au fond du cœur à chaque pas :
« Maudit soit le hasard ! » Et Christ répond tout bas :
« Ami Simon, merci ! » Reconnaissance sainte
Qui, devant le bienfait, oubliant la contrainte !
Tout en montant, Jésus regarde autour de lui
L'immense plaine est vide. Hélas ! chacun a fui :
Pas de disciple, pas d'apôtre ni de frère !
On le laisse donc là, lui, le doux téméraire,
Sans faire de très loin un seul signe d'adieu.

Sur la route cruelle et sous le ciel de feu,
Dans le vent embrasé qui soulevait le sable,
L'immense trahison passait, impérissable ;
Et Christ la respirait en allant à la mort.
— Ainsi, mon Dieu, le mal est toujours le plus fort :
La lâcheté triomphe aux luttes de la terre !
On vit plier alors le vaincu solitaire,
Car la plus lourde croix, et qui l'épouvantait,
Ce n'était certes pas Simon qui la portait.

Emile HINZELIN.

Notes, impressions, réflexions.

*Devant une photographie de la charmante vicomtesse de F*** :*

— C'est très ressemblant — dit Paul.

— Allons donc ! — dit Pierre — c'est méconnaissable ! —

Voilà deux appréciations inconciliables.

Qui est-ce qui se trompe ?

*Pourquoi Paul et Pierre jugent-ils différemment la photographie de Madame de F*** ?*

*Evidemment, c'est à chacun de leurs souvenirs respectifs de cette même personne que Paul et Pierre comparent le portrait qu'ils ont sous les yeux. Mais au moment où Madame de F*** a été photographiée, elle ressemblait au souvenir que Paul a conservé d'elle et ne ressemblait pas au souvenir gardé par Pierre. — En d'autres termes chez l'un et l'autre la faculté d'attention génératrice des souvenirs, ne s'est pas exercée de la même manière. Ceci équivaut à dire selon la banale et populaire interprétation de ces différences subtiles « que chacun voit à sa façon. »*

Soit ! mais quel mystère psychologique que cette façon de voir chacun différemment une même personne ou un même objet !

— Si deux paires d'yeux ne voient pas semblablement, si les clichés d'une chose regardée ne sont pas les mêmes dans deux cerveaux humains, à plus forte raison la parité de sensation et d'appréciation sur des faits moins simples, est-elle irréalisable.

— L'accord n'est relativement facile que sur cette science sèche et sans âme des mathématiques qui se fonde sur ce que deux et deux font probablement quatre dans tout l'univers. — Hors de cela, presque tout ce qui s'élève et se complique dans le domaine des idées générales et contingentes, toujours suscitera les disputes et les controverses, parfois superbes et souvent bien ineptes, qui opposent les unes aux autres les faibles intelligences des hommes.

Un Chat dans la bataille

Dans l'atelier du peintre Raoul D..., pendant qu'il est occupé dans un salon voisin et reçoit une visite, un autre peintre de ses amis examine gravement une esquisse que Raoul D... vient de terminer. — C'est un combat, au quinzième siècle, un coup d'audace contre un château — l'ennemi, au lever du jour, a surpris les défenseurs de la forteresse qui n'ont pas eu le temps de lever le pont-levis. — On s'égorge on s'assomme sous la voûte d'entrée du castel.

Du fond de l'atelier où je suis assis, je vois l'ami de Raoul D... dessiner quelque chose sur le premier plan de l'esquisse... Qu'est-ce

que c'est? — C'est un chat qui s'échappe de la bagarre, affolé; la queue raide et perpendiculaire. — Il est ahuri, mais encore clairvoyant; il veut sortir du château pour se blottir dans quelque trou, à l'abri des férocités incompréhensibles de ces brutes humaines qui s'entretuent sous la voûte...

Faut-il qu'un chat ait une guigne énorme pour s'être trouvé dans un tel grabuge! — Probablement c'est le chat du gardien de la poterne : un imbécile qui n'avait pas levé le pont-levis que l'ennemi a franchi au point du jour. — Le chat, près du feu qui s'en allait en cendres, dormait sur quelque hûche gothique. — Soudain, un vacarme infernal s'est fait entendre; des hommes armés, hurlant, effrayants, ont tué le portier, renversé la huche, marché sur la queue du chat avec leurs gros pieds bardés de ferraille.

Le chat, stupéfait mais pas bête, s'est élancé vers la porte — sous la voûte il a été piétiné de nouveau par des guerriers idiots tapant les uns sur les autres à tour de bras.

Il a griffé en crachant de colère leurs jambières d'acier et puis, le long du mur, la queue en l'air pour qu'on ne marche plus dessus, il détale.

Toute la garnison sera tuée et lui se tirera de là. — Il a eu de la guigne, mais ça va se passer...

Sans mot dire le dessinateur de la bête et moi nous nous regardons pensifs. — Il met un doigt sur son front, ce qui signifie que c'est très simple (mais qu'il fallait y penser) d'avoir ajouté ce chat à l'esquisse de Raoul D... Après quoi, du même air sérieux de pince sans rire, il rallume sa cigarette, prend son chapeau et s'en va.

Paul **DUPLAN.**

·⁎·

Bucoliques de Béarn

Le berger aimé

J'ai trouvé un jeune galant; le plus beau du village. Il me fait la cour; sans partage il m'a donné son cœur et cent fois il m'a juré aussi que volage il ne serait. Aux autres filles des alentours il me préfère; pour elles il n'a que la plus grande indifférence, quoique jamais je ne lui aie promis de lui être reconnaissante.

Chaque matin, il me porte un bouquet de violettes, et sur mon chemin il répand, par brassées, les fleurettes; et s'il m'arrive de m'endormir, c'est lui qui garde mes agnelles. Pour me réjouir, il a toujours quelque chanson nouvelle : il joue si bien du haut-bois et il a la voix si douce! Avec lui il s'en faut de beaucoup que l'on puisse languir.

Chaque moment qu'il a de loisir, vite il franchit ruisseaux et collines, traverse tout pour me venir voir. Mes chaînes lui sont un enchantement et il partage également et mes joies et mes douleurs. A voir la douceur de son regard, la force m'abandonne; eût-il cent mille jaloux, n'en déplaise à quiconque, il serait quand même le roi des pasteurs, il aurait la couronne!

La plainte du berger

Il n'est au monde nul pasteur malheureux autant que moi. Personne ne le voudra croire : je ne connais plus de plaisir depuis que le malheur est entré en mon bercail.

Le ciel s'était complu à me créer un sort fleuri. J'avais, parmi ma prospérité, une agnelle dans ma bergerie. L'éclat du soleil se voilait à son apparition.

Je ne manquais ni d'or ni d'argent; j'étais heureux infiniment. L'Agnelette, de son côté, m'aimait.

— Hélas! que différent est aujourd'hui mon sort : tous mes plaisirs, toutes mes joies sont changées en peines.

Celle qui obtint la pomme sur le mont Ida n'eut jamais tant de splendeur, ni tant d'éclat, ni blancheur pareille. Le Dieu d'Amour était jaloux de cette fleur.

Quand je jouais du flageolet, elle dansait joyeusement au milieu du troupeau. Joyeusement elle conviait les Amours, et son accent répétait cent fois l'air que j'avais joué pour elle.

A l'égard des autres pasteurs — étaient-ils assez jaloux! — c'était en pure perte qu'ils lui faisaient des agaceries. Autre son elle n'écoutait que celui de mon hautbois.

Aujourd'ui elle est perdue pour moi. Dieu! que mon chagrin est grand! J'ai perdu le sommeil depuis que mon Agnelle est égarée; je suis resté, depuis lors, comme un insensé.

(Traduit et adopté de Despourrins, patois du XVIIIe siècle)

L'Izard

Quand vient le printemps, en robe émaillée de fleurs, qui dissipe l'âpreté des grands froids, l'izard, par bonds et gambades, sautille au millieu de la prairie.

A l'orient de l'aube ensafranée, prenant le frais au long des ruisseaux clairs, il va se mirer dans l'eau argentée, puis fait, sur les tertres, cent cabrioles.

Il n'a cure des abois des chiens courants; il se croit en sûreté... — Mais tandis qu'il folâtre, l'arquebusier lui donne un coup mortel.

Ainsi je vivais, sans tristesse ni crainte, quand en plein cœur un bel œil me vint faire une profonde blesssure.

(Traduit est adapté de Gassion).

Louis LATOURRETTE.



Crépuscule

Le laboureur d'azur se penche sur la tombe
Où, son sillon fini, chaque soir il succombe;
Son fantôme agrandi plane un instant encor,
Puis il s'évanouit dans le flambant décor :
Silence ! le Soir tombe...

Las, et comme affaissé sous un mortel ennui,
Le laboureur de terre abandonne sans bruit
Son morne et dur labeur. Tout se tait; tout se vide;
Le ciel est sans un cri, la mer sans une ride :
Silence ! c'est la Nuit.

Les étoiles, là-haut, s'allument une à une,
Criblant d'or scintillant les gloires de la brune;
Et des gris, des lilas, et des verts émergeant,
Rayonne une clarté grandissante d'argent :
Silence ! c'est la Lune !

L'enchanteresse monte au levant à son tour
Mariée un instant aux feux mourants du jour;
Puis sa pâleur inonde une vierge éperdue
La lèvre vers l'élu candidement tendue :
Silence ! c'est l'Amour !...

Georges BOURGE.

PROVINCES

LANGUEDOC

Montpellier.

Université. — C'est en cours de travail, cette fois, et non dans un décor de fête que l'Université de Montpellier a eu la récente visite de M. le Ministre de l'Instruction publique. Même au sortir de la superbe réception qu'il venait de trouver à Toulouse, M. le Ministre, toujours en terre languedocienne, ne changeait pas, à vrai dire, de milieu et pouvait apprécier comment la vieille province avait su employer les ressources mises, depuis quelques années à sa disposition par l'Etat ; ce qu'elle avait su y ajouter encore.

A Montpellier vivent toujours les souvenirs du centenaire que la ville célébrait il y a quelques années. Le chemin parcouru depuis n'en est que plus aisé à mesurer ; plus facile aussi à reconnaître le caractère personnel que donnent à son Université à la fois la tradition du passé et le souci des études nouvelles. Il y a là un exemple, incomplet encore, déjà fort probant de ce qu'il faut espérer d'une solidarité régionale attachée à vivifier ou à enrichir des institutions anciennes. Par elle on a pu faire rayonner, hors de leur enceinte séculaire, la Faculté de Médecine et les hôpitaux, les doter de laboratoires et de cliniques où sont mises en pratique les méthodes neuves, où les recherches de la physiologie et de la physique, les procédés de la sérothérapie, de l'électrothérapie, de la radioscopie concourent au progrès de la science et au soulagement de la souffrance humaine.

Hier était inaugurée une clinique infantile modèle, en attendant que s'achève, sur un parcours de plus d'un kilomètre, cet original quartier qui, vers le nord, prolonge la ville en une sorte de cité médicale. Jusque dans la banlieue où l'antique domaine des Grandmontains abrite les applications de la science pasteurienne, groupant les subventions de plus de cinq cents communes ; jusqu'à Cette, où s'élève entre la coupe bleue de l'étang de Thau et les vagues marines la station zoologique consacrée à la curieuse faune de cette zone intermédiaire, les fondations rappellent ces efforts combinés de la région et de l'Etat. La plupart ont aussi un double caractère : le souvenir d'origines vénérables et la curiosité du moderne. Ainsi de ce vieux sol romain, souvent remué, où la charrue exhume encore par place les débris du passé, a surgi, après bien des désastres, la jeune vigne, renouvelée et féconde.

P. G.

NORMANDIE

L'Alcoolisme. — M. Cornély, qui n'a pas toujours été aussi bien inspiré, a signalé récemment, dans le *Figaro*, un fait significatif de la puissance et de la malfaisance des cabaretiers en Normandie. Un régiment d'infanterie rentre à Caen, ses deux ans de garnison à Paris écoulés : peu après on constate chez nombre d'hommes des troubles épileptiformes et une augmentation fantastique du chiffre des punitions. Le général prescrit une enquête : elle démontre que les malades et les punis fréquentent trop assidûment les multiples cabarets, où se débitent d'abominables alcools industriels, dénaturés à dessein d'éviter l'impôt de consommation. Le général, soucieux de la santé de ses soldats, fait consigner à la troupe ces officines d'empoisonnement. Mais alors intervient le député de Caen, qui n'est pas celui qui exerça ces fonctions de 1889 à 1893 : Le politicien observe au militaire que ces empoisonneurs sont d'excellents républicains, et qu'il ne faudrait pas les molester de la sorte. Moralité : la mesure, prise par le général, dut être rapportée, et les soldats purent s'intoxiquer à leur gré.

Ce fait comporte un double enseignement. D'abord il témoigne que ce sont les alcools industriels qui sont les pires agents de l'alcoolisme. C'est assurément de ce côté que les ligues devraient tourner leurs efforts ; c'est faire fausse route que de partir en guerre contre les bouilleurs de cru et les alcools naturels. Ce point, d'ailleurs, mérite d'être retenu, et je compte y revenir prochainement.

Et puis il nous fait clairement voir l'omnipotence des cabaretiers : ce sont vraiment les maîtres de nos maîtres, et cette oligarchie crapuleuse est aussi détestable qu'insolente. Voici, d'ailleurs, un autre exemple, qui peut très bien servir de pendant à l'anecdote, contée par M. Cornély. L'instituteur d'une de nos plages normandes avait organisé, chaque dimanche, dans son école, des conférences avec projections sur l'alcoolisme ; les habitants de la commune, intéressés, venaient en foule à ces réunions. Mais cela ne faisait pas l'affaire des cabaretiers du lieu, qui se plaignirent du préjudice que leur causait cette propagande. Le maire prit leur défense, intervint en haut lieu : bref, il fut enjoint à l'instituteur de cesser ses conférences dominicales.

Je n'assurerais pas que ceux qui donnèrent ces ordres, de même que le député signalé par M. Cornély, ne sont point membres de la ligue caennaise contre l'alcoolisme !

Fernand Engerand.

PROVENCE

Marseille.

Le Salon Marseillais. — On a généralement jugé avec quelque sévérité l'exposition actuelle. Cette sévérité n'est point exagérée. Les envois manquent d'originalité ! Les maîtres, pour la plupart, se sont fait représenter par des œuvres déjà trop connues. Pourquoi ne donneraient-ils pas le bon exemple en offrant au public marseillais du nouveau et du meilleur entre le nouveau ? Ce laisser-aller explique, justifie presque, la quantité d'œuvres enfantines dont le visiteur se montre stupéfié. Il serait injuste cependant de ne point signaler les *deux études* de M. Alphonse Moutte si franches de dessin et si fraîches de sentiment ; *le Printemps* et *Femme de dos*, de Pierre Poujol, ce sincère, ce modeste et laborieux artiste ; la *Voix du lac*, d'Antony Regnier, d'une si pénétrante poésie ; *La Femme au griffon* et *l'Ame des ruines*, deux grandioses toiles symboliques de Valeri Bernard, élève de Puvis de Chavannes.

Les frères Ponson ont envoyé quatre tableaux remarquables, *Barque et brick au mouillage*, *La plage du Prado* appartiennent à Raphaël Ponson. Avec quelle harmonie, dans cette dernière toile, il dit l'architecture adorable de nos marmoréennes collines de Montredon. Les ravissantes impressions marseillaises que nous devrons à ce maître, à ce chantre de nos calanques d'azur ! Aimé Ponson, inimitable dans l'art délicat de faire revivre les fleurs, a cédé au caprice de peindre, cette année, *deux paysages de la Haute-Savoie ;* charmant caprice auquel nous applaudissons volontiers, car il a réalisé deux œuvrettes d'une saveur rustique et délicieuse.

Les paysagistes forment la grande majorité des exposants. Il n'y a rien d'étonnant en cela ; il fait si bon travailler dans la libre nature provençale ! Cette passion du plein air nous vaut plusieurs bonnes toiles de Barbériis, d'Audibert Dominique, Bonnand, Ducros, Garibaldi, dont *Suze-la-Rousse* est une merveille de coquetterie naturiste de Louis Gautier, le jeune maître Aixois ; de Guien et Montigny.

La *nature morte* retrouve, à chaque exposition, son meilleur peintre en J. B^te^ Baudin. Ses *Poissons* éclatent de coloris et de fraîcheur : ils sont vrais au possible. Louis Rougier réussit bien aussi dans le même genre ; son tableautin : *vieilleries* n'est pas sans valeur.

Revenons, pour terminer, aux *marines* de André Maglione, que nous avions à peine signalées dans notre précédente *quinzaine*. Cet artiste, d'année en année, vous rappelle Ziem, d'une plus éloquente manière. Moins somptueux que lui, il enveloppe de discrétion ses étangs, ses canaux et ses criques. Oh ! que cette sourdine a de charmes ! Et puis, c'est une erreur de ne voir en Provence qu'un perpétuel ensoleillement.

Elzéard Rougier.

BÉARN

Notre littérature dramatique. — A plusieurs reprises déjà, j'ai parlé, dans ces mêmes chroniques, de la regrettable lacune créée dans l'actuelle renaissance d'Aquitaine par le défaut de production dramatique. Poètes et prosateurs abondent, très originaux et consciencieux rénovateurs, sans qu'aucun aspire à la succession de Fondeville dont la *Pastorale du Paysan*, écrite au dernier siècle, demeure le chef-d'œuvre — hélas ! unique — de la comédie béarnaise.

Il semble cependant que depuis quelques mois nos écrivains veuillent s'essayer à ce genre.

Dans les *Réclams*, nous avons lu avec plaisir une aimable pastorale par M. Léo Lapeyre et une honnête tragédie de M. l'abbé Daugé *Sente Quiteyre* qui obtinrent les premiers prix aux deux derniers concours de l'Escole Gaston Fébus. On parle aussi beaucoup d'une comédie : le *Franciman* composée par le jeune Simin Palay de qui l'alerte verve gasconne nous fait espérer d'heureuses exécutions scéniques.

Les éloges dû à ces divers essais ne peuvent aller sans quelques restrictions : la primordiale consiste dans la prétention fâcheuse des auteurs à vouloir s'astreindre aux formules théâtrales de la littérature française.

La conséquence est que les œuvres s'écartent du véritable esprit régional. Il leur manque la simplicité de poésie ou de truculence, la vivacité de répartie dans le dialogue qui nous paraissent constituer les mérites nécessaires au véritable théâtre du Sud-Ouest.

Afin d'obtenir l'émulation de laquelle on peut attendre la création d'une dramaturgie nettement aquitaine, le plus urgent et le mieux serait d'assurer aux auteurs la facilité de représentation.

L'Escole Gaston-Fébus qui a fait preuve de zèle heureux dans l'organisation de ses concours et de ses congrès est désignée pour la tentative de cette œuvre décentralisatrice. En accordant des récompenses spéciales aux travaux dramatiques et en prenant sur elle de les faire jour à ses grandes assemblées — ce qui lui est aisé — l'Escole aura vite déterminé un mouvement favorable. Après quoi la population rustique étant encouragée comme il a été fait pour la chanson, nous pourrons avoir en Béarn un théâtre tel qu'il existe chez nos voisins les Basques : écrit pour les simples et pour leur exclusive interprétation.

Des écrivains ne feront plus défaut dès qu'ils auront la certitude et les moyens pratiques de se répandre.

L'effort, qui est sans trop d'obstacles, vaut d'être essayé avec activité.

Louis Latourrette.

GASCOGNE

Dans la pratique. — Si les questions sociales, en tant que problèmes scientifiques, réclament, avant toute discussion, des études spécialisées, une documentation établie, la question sociale, la vieille, la seule, la vraie, celle qui fut posée dans les premières agglomérations humaines par les frères chétifs aux frères robustes, le secours, en un mot, que le faible exige du fort, est du domaine de la conscience générale, et nul n'a le droit de se soustraire à son application. C'est pourquoi je demande que les grands coryphées du socialisme, ceux qui font flotter les guidons qu'on doit suivre et tracent les chemins à parcourir, consentent, en attendant mieux, à l'insuffisant effort individuel et ne condamnent pas, au nom des principes, les petits moyens pratiquement réalisables. C'est une aventure bordelaise que je veux conter; ne faisant pas de polémique à ce sujet, je m'abstiens de nommer les parties en cause.

En notre ville, le soin des pauvres durant les maladies qui ne les conduisent pas à l'hôpital appartient généralement à des religieuses de plusieurs ordres qui les secourent à domicile. Ce n'est point d'elles qu'il s'agit, mais de laïques qui les imitent et les suppléent, payées par une femme charitable. Celle-ci fut violemment prise à partie par un socialiste lui reprochant comme crime l'insuffisance du salaire de ces mêmes garde-malades. La dame en question, femme d'œuvres expérimentée, s'enquérait pour soigner, durant les nuits, chaque ouvrier gravement atteint, de quelque voisine âgée, sans charge de famille, sans travail du jour, ayant elle-même besoin de gagner quelque chose, et lui offrait, par veille, un franc. Les postulantes à ce genre d'emploi étant toujours plus nombreuses que les besoins, il y a lieu d'admettre un équilibre tacitement reconnu par elles entre le travail et sa rémunération. En effet, le court et faible sommeil des sexagénaires, succédant à l'assoupissant tricot des jours, n'est pas impérieux comme le repos des jeunes et des travailleurs; il se peut aisément dompter sans souffrance dans le calme des nuits pour vaquer aux mêmes besognes de potions et de compresses, tandis que les pièces blanches ainsi gagnées procurent aux vieilles bien des douceurs inattendues. Au surplus, l'organisation ne peut pas davantage, pour ne refuser secours à aucun malade. C'est ce qu'elle fit valoir. Je regrette de l'écrire; son contradicteur soutint qu'elle n'avait pas le droit de salarier si peu ses employées, et ne voulut jamais admettre qu'il serait pire, en payant deux fois plus chaque femme, d'en utiliser d'autant moins, et de ne secourir que la moitié des malades.

Heureusement que les théoriciens ont plus d'influence sur les opinions que sur les faits. Sans quoi les pauvres seraient bien à plaindre!

Jol Rasco.

FLANDRES

L'ÉPURATION DES EAUX. — Le problème de l'épuration des eaux s'était posé depuis deux ans à Lille avec la plus extrême urgence. Certaines maladies plus ou moins endémiques paraissaient en effet causées avec une fréquence inquiétante par l'eau même des aqueducs de la ville, et la sécheresse prolongée de 1898 et des premiers mois de 1899 faisaient redouter pour l'été prochain une invasion plus intense encore d'affections variées. Heureusement une découverte récente semble devoir conjurer le mal et permettre de restituer leur pureté immédiatement et sans frais aux eaux des canalisations municipales. Ce n'est peut-être pas à notre Institut Pasteur, solennellement inauguré il y a une quinzaine de jours, qu'est due l'idée d'utiliser dans ce but l'action microbicide de l'ozone, mais c'est bien dans cet établissement qu'ont été poursuivies et développées les recherches et les expériences d'où est sortie l'application pratique de cette conception. Des essais faits devant une commission composée de MM. le Dr Staes-Brame, adjoint au maire de Lille; le Dr Roux, sous-directeur de l'Institut Pasteur de Paris ; le Dr Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille ; Buisine, professeur à la faculté des Sciences, etc., il résulte qu'on stérilise complètement les eaux des réservoirs en y faisant barbotter l'ozone produit en grand par un puissant appareil. Les résultats sont assez remarquables pour inéviter une mention détaillée : l'analyse d'une eau puisée dans le réservoir a révélé, après deux jours, la présence dans soixante-quinze centilitres de 165.000 bacilles, dont je n'ai pas sous les yeux la spécification par catégories. Après avoir été soumise au traitement par l'ozone, elle ne contenait plus que deux germes environ du microbe du foin, le *Bacillus sublilés*, qui, s'il est très résistant, est aussi inoffensif. Tous les organismes pathogènes en avaient disparu.

Les conséquences d'une telle découverte sont d'autant plus heureuses qu'il serait désormais possible de livrer sans danger à la consommation non seulement des eaux de source, mais même des eaux de rivière dont l'appoint serait si utile à l'approvisionnement de certaines grandes villes.

A Lille, notamment, l'ozonation nous dispensera de l'incommode nécessité de faire bouillir et filtrer notre eau avant de la boire, ou de consommer des eaux minérales d'autant plus coûteuses qu'elles sont frappées d'un droit d'octroi. Les souscripteurs qui ont apporté leur contribution à la fondation de l'Institut Pasteur ont, de ce fait, déjà regagné leur argent.

P. C.

ALGÉRIE

La marine a Alger. — De graves questions maritimes préoccupent Alger. Notre brillante cité, devenue par un développement continu et merveilleux le deuxième port de France, est menacée de perdre un des plus beaux fleurons de sa couronne ; capitale civile, militaire, économique, intellectuelle de l'Afrique mineure, elle craint de n'en être plus bientôt la capitale maritime.

Récemment encore son port militaire était plein d'animation ; sans parler des visites qu'y faisaient les cuirassés de l'escadre d'évolutions ou les navires de guerre à destination de l'océan Atlantique ou de la mer des Indes, elle était le poste fixe d'un aviso, la *Dague*, et d'une dizaine de torpilleurs qui devaient protéger la baie d'Alger du cap Caxime à la pointe Matifou, et surveiller au loin la côte, particulièrement celle de Kabylie dont la possession importe tant au maintien de notre domination. Aujourd'hui elle voit sa flottille réduite au *Doudart de La Grée* et au *193*. Elle a été dépossédée de la plus grande partie de sa défense mobile en faveur d'Oran qui devient la sentinelle vigilante de la France près du détroit de Gibraltar.

De plus, Bizerte, où l'on crée un arsenal et dont on encadre la vaste rade intérieure de forts et de batteries, serait destinée à remplacer Alger comme centre administratif de la marine militaire en Algérie et en Tunisie : le contre-amiral, chargé de la défense du littoral de Nemours à Gabès, y transporterait son pavillon.

Le Président du Conseil général, M. Broussais, a formulé contre ces changements des protestations qui, sans doute, resteront vaines ; avec sagesse, il y a joint le vœu — adopté par tous les conseillers — que des ateliers de construction et de réparation des torpilleurs et autres navires soient installés sur les plages si spacieuses et si belles d'Hussein-Dey, de Maison-Carrée, de Fort-de-l'Eau, et que les pouvoirs publics y facilitent l'établissement de chantiers privés. La position centrale d'Alger, en face de Marseille, le nombre et l'habileté de ses ouvriers, la variété de ses ressources, la grandeur de son port *déjà doté de deux bassins de radoub, de vastes hangars et d'une voie ferrée*, le mouvement croissant des relâcheurs français et étrangers, le peu d'élévation du fret si favorable à la formation de vastes entrepôts de charbon et de minerai de fer, la douceur du climat qui permet presque en tout temps le travail à découvert, tout promet à notre baie un brillant avenir comme centre de constructions navales. *Alger trouvera là une compensation aux pertes que les nécessités stratégiques lui ont déjà fait et lui feront probablement encore subir.*

Armand Mesplé.

ARMÉE

J'ai indiqué les dispositions essentielles du décret du 2 mars dernier qui a si profondément modifié le système d'inspections générales établi par M. le général Billot. Ces changements considérables avaient pour premier effet de nécessiter un remaniement complet des procédés en vigueur pour la distribution de l'avancement. — Un décret daté du 3 mars y a pourvu.

Voici, d'après ces nouvelles dispositions, comment on procède pour déterminer les droits des officiers à l'avancement dans l'infanterie.

Le Colonel envoie ses propositions au général de brigade qui les annote et, au besoin, les complète, celui-ci les adresse au général de division qui fait de même et elles parviennent enfin au commandant de corps d'armée, inspecteur général des troupes *d'infanterie* placée sous son commandement. — Les armes spéciales lui échappent.

Le commandant de corps d'armée réunit ses deux divisionnaires, ses quatre généraux de brigade d'infanterie et constitue ainsi sous sa présidence, une commission. Cette commission arrête définitivement les droits à l'avancement de tous les officiers subalternes des corps de troupes d'infanterie et inscrit ses élus, en nombre déterminé, au tableau d'avancement au choix.

Elle apprécie également la valeur des officiers supérieurs, mais elle se borne à inscrire leurs noms sur une *liste de présentation.*

Les listes de présentation régionales sont fusionnées en une liste unique qui est soumise à la commission supérieure de classement constituée par la réunion des commandants de corps d'armée. Cette commission arrête définitivement le tableau d'avancement des chefs de bataillon et des lieutenants-colonels. Elle *présente* les colonels et les généraux de brigades.

Les colonels et généraux de brigades présentés sont appréciés par chacun des membres du conseil supérieur de la guerre personnellement sans que le conseil ait à intervenir. Les listes de classement ainsi éta-

blies sont dépouillées au Ministère de la Guerre et servent à établir le tableau de classement.

Quant aux fonctions de commandant de Corps d'armée, le Ministre garde toute l'initiative; il se borne à demander l'appréciation des membres du conseil supérieur de la guerre.

Ces dispositions laissent subsister une cause d'erreur :

Les motifs des éliminations ne sont ni indiqués ni contrôlés. Un officier qui a *déplu* — et les meilleurs sont parfois ceux qui n'ont pas souci de plaire — risque donc fort d'être privé d'avancement.

L'obligation de plaire — ou du moins de ne pas déplaire — est donc, dans beaucoup de régiments, la condition première de l'avancement et cela est moralement détestable.

Je voudrais donc que le chef de corps fût tenu de motiver les éliminations qu'il prononce et que la justesse de ses appréciations fût vérifiée par le général de brigade. Chaque élimination ferait l'objet d'une enquête, et les supérieurs immédiats de l'officier mis en cause seraient consultés.

J'aurais d'autres observations bien plus graves à présenter si je ne mettais pas hors de cause notre système légal d'avancement. Il n'est question ici que des mesures d'application adoptées par M. de Freycinet.

L'avancement des officiers des armes spéciales est réglé par des procédés analogues à ceux que je viens d'indiquer.

On n'a pas encore osé s'attaquer au particularisme si regrettable de certaines de ces armes. Les propositions des colonels sont soumises à des inspecteurs généraux spéciaux de l'arme qui opèrent sur de vastes arrondissements d'inspection. Ces officiers généraux doivent, il est vrai, arrêter les états de proposition dans chaque corps d'armée *de concert* avec le commandant du corps d'armée, mais il est tout clair que c'est là une simple formalité, puisque ce dernier ne connait pas les officiers proposés et ne les a jamais inspectés.

La commission d'armes qui, pour les officiers d'infanterie, est constituée à l'intérieur de chaque corps d'armée, est unique pour tous les officiers d'une même arme spéciale. Elle se compose des inspecteurs généraux de l'arme. C'est cette commission qui inscrit au tableau tous les officiers subalternes de l'arme appelés à y prendre place.

Mais — chose curieuse ! — les commandants de corps d'armée réunis en commission supérieure de classement, comme pour l'infanterie, et assistés de l'inspecteur général de chaque arrondissement, reprennent autorité pour inscrire au tableau les commandants et les lieutenants-colonels. Au fond leur rôle se bornera évidemment à faire à chaque arrondissement sa part équitable d'inscriptions.

Pour les grades plus élevés la procédure est la même que dans

l'infanterie. Les membres du conseil supérieur de la guerre apprécient ndividuellement les colonels et généraux de brigades présentés. Le ministre prononce.

Les officiers employés dans le service d'état-major sont inspectés par le commandant de corps d'armée et inscrits au tableau par la commission supérieure de classement assistée à cette occasion du chef d'état-major de l'armée. Ils n'ont pas, comme leurs camarades des armes spéciales, leurs vastes arrondissements techniques ; mais ils ont tout avantage à être inspectés par les chefs qu'ils approchent journellement et comme, d'autre part, le nombre des inscriptions qui leur est réservé est, non pas limité à une proportion ferme, mais fixé par le ministre, les bureaux des états-majors auront la part du lion.

Le personnel relevant de l'administration centrale, ou affecté aux écoles et aux sections techniques est inspecté et classé dans des conditions analogues.

Enfin, quelques officiers, dont certains ne sont pas forcément des officiers de choix, échappent à toute inspection, peuvent être inscrits d'office au tableau par le ministre de la guerre et être l'objet de choix hors tour dans des conditions fixées *pour chacun d'eux* par le ministre. Ce sont les officiers de la maison militaire présidentielle, ceux de l'état-major particulier du ministre, les commandants militaires des palais des Chambres, les attachés militaires et enfin ceux qui se sont distingués par des faits de guerre ou des missions importantes.

J'ai tenu à indiquer ici avec quelque détail cet ensemble de dispositions aussi adroites que compliquées ; elles sont d'abord dignes d'éloges ; mais elles ont surtout l'avantage de montrer notre loi d'avancement aux prises avec la réalité, avec les conditions pratiques de sa mise en application, et elles en font sauter aux yeux les énormes erreurs.

Colonel X...

COLONIES

20 avril 1899.

Le Transsaharien. — Fidèle à la promesse que nous avons faite à nos lecteurs, dans le précédent bulletin de la Revue, nous venons étudier aujourd'hui les divers tracés proposés pour le chemin de fer transsaharien. Mais avant d'entrer dans le vif du problème, il nous faut traiter une question préjudicielle soulevée par les adversaires du projet, et qui est de nature à arrêter, tout d'abord, la masse non initiée. Cette question, qui est double, peut se formuler ainsi: 1° y a-t-il possibilité de construire un chemin de fer à travers les immensités désertiques. 2° Cette possibilité étant reconnue, l'œuvre à entreprendre est-elle susceptible de laisser espérer des résultats en rapport avec l'effort accompli.

Pour qui ne connait le Sahara que par les descriptions répandues jadis, et dans lesquelles l'imagination suppléait à la réalité, ce doit être une véritable folie que de songer à s'attaquer à ce terrible inconnu où, à chaque pas, des obstacles insurmontables vont se dresser contre le téméraire novateur. Lorsque, voilà une vingtaine d'années de cela, notre compatriote Soleillet cherchait à répandre dans le public cette idée d'un chemin de fer traversant le désert africain, il nous souvient des objections qui lui furent opposées par ceux (c'étaient les esprits hardis de l'époque), qui consentaient à discuter. Comment (lui disait-on entre autres), aurez-vous raison des dunes qui, du soir au lendemain matin, viendront se poser en travers de votre voie. Et lorsque Soleillet répondait, en homme qui connait son terrain, que, pour franchir cette barrière les locomotives seraient munies de chasse-sables, un immense éclat de rire accueillait sa riposte. C'est que ses auditeurs en étaient encore à la légende des amoncellements de sable ensevelissant en quelques minutes des caravanes entières, dont nul n'entendit plus jamais parler. On sait de nos jours ce que vaut une pareille assertion. Les voyageurs sahariens, au nombre desquels nous avons l'honneur de compter, ont pu constater, de visu, que si, sous l'action du vent, le sable du grand Erg devient un désagréable compagnon de route, il ne saurait constituer un obstacle dont il y ait lieu de tenir le moindre compte. Depuis Flatters, qui écrivait dans ses rapports que le sol des longs couloirs s'étendant entre les chaînes des dunes constituait un véritable terrain de ballast, les divers explorateurs se sont accordés à reconnaître que nulle difficulté particulière ne s'opposait à l'établissement d'une voix ferrée au Sahara. Ceci est acquis de nos jours jusqu'à la latitude de Ghat. Pour le surplus du trajet nous manquions jusqu'à présent de données précises, mais celles-ci nous

seront fournies sous peu par la mission Foureau-Lamy qui achève si brillamment la conquête scientifique du désert, et rien ne permet de craindre que les choses aillent moins bien au Sahara méridional qu'ailleurs. Mais, dira-t-on, il y a aussi la question de l'eau. L'objection semble avoir une valeur particulière, quand il s'agit du pays de la soif. Mais ici encore, on peut faire observer que l'obstacle est plus apparent que réel, attendu que, sauf peut-être dans la région rocailleuse du Tassilé, une nappe souterraine existe, qui peut suffire à bien des besoins.

Battus sur ce premier terrain, les adversaires du transsaharien ne déposent pourtant pas les armes, car ils ont à faire valoir, alors, un argument qui leur parait décisif. Soit, disent-ils, admettons votre chemin de fer construit. Ce que nous vous demandons c'est quel profit vous en tirerez, capable de rémunérer le capital engagé, étant donné que sur tout son parcours il n'aura rencontré qu'espaces déserts, incapables de procurer le moindre trafic ; et que le Soudan, qui constitue son point terminus, ne saurait, de son côté, le faire vivre, quelques caravanes tripolitaines suffisant à enlever, annuellement, la totalité de ses productions. Voyons ce qu'il reste, à l'examen, de ces deux arguments. Il est véritablement trop facile de faire justice du premier. Ceux qui le mettent en avant paraissent croire que l'un des buts du chemin de fer est l'exploitation commerciale du désert. Rien n'est moins exact. Ce que l'on se propose, en exécutant le transsaharien, c'est de mettre l'Afrique française du nord en communication avec les régions du Soudan. Le Sahara n'est qu'un lieu de passage comme l'est l'océan entre la France et les Etats-Unis. A-t-on jamais trouvé irrationnel de relier le Havre à New-York par un service de paquebots, sous prétexte que, durant la traversée, nos navires ne bénéficieraient d'aucun trafic ? Sables ou eau, c'est une traversée qu'il s'agit d'accomplir, avec pourtant cette différence, tout à l'avantage du chemin de fer, que, même dans la région désertique, on peut compter sur un certain chiffre de transactions.

Pour le surplus du raisonnement, admettons avec les adversaires du projet *qu'en l'état actuel*, les productions du Soudan, comme aussi ses besoins, soient minimes et que quelques trains suffisent à assurer les échanges. Il est évident que si les choses devaient demeurer telles, il n'y aurait pas lieu d'engager des dépenses considérables pour aboutir à un aussi maigre résultat. Mais vraiment est-ce ainsi qu'il faut apprécier la situation. Combien de colonies nouvelles justifieraient-elles les efforts que l'on fait en leur faveur si l'on ne considérait que leur état *présent* sans tenir compte de *l'avenir* dont elles sont susceptibles. Il faut donc voir dans les pays neufs, non ce qu'ils sont au moment où on y pénètre, mais s'ils se trouvent dans des conditions permettant d'espérer un développement, à la faveur des sacrifices qui seront faits

dans ce but. Or qui niera que le Soudan, par sa situation climatérique, par la nature de son sol, par la densité de sa population, ne présente les éléments d'une prospérité qui apparaîtra le jour où on en facilitera l'éclosion. L'ouverture des débouchés hâtera ce moment, dont le chemin de fer sera le premier à profiter.

Cet exposé malheureusement trop restreint de la question nous permet de poser en principe : 1° que l'exécution du transsaharien est non seulement possible, mais même relativement aisée. 2° que son exploitation donnera des résultats qui iront sans cesse en progressant, la mine à exploiter n'attendant que l'outil nécessaire pour la mettre en valeur.

***

Le transsaharien une fois admis en théorie, il reste à savoir quelle devra être sa direction ; de quel point il devra partir ; à quel terminus il devra aboutir. Tout d'abord on ne voit dans le Soudan français, que deux régions pouvant utilement servir de lieu d'arrivée. C'est d'une part, le territoire de Tombouctou, et d'autre part, le lac Tchad. A priori donc le tracé partant d'Alger, ne parait pas avoir sa raison d'être, puisqu'il devrait infléchir, soit à l'Est, dans l'hinterland constantinois, soit à l'ouest, dans l'arrière-pays oranais, augmentant ainsi, sans motif comme sans profit, son développement kilométrique. Ajoutons que, par suite du peu d'avancement de la ligne de pénétration, le tracé algérois se trouve, dès le début, en retard de plusieurs années sur ceux prônés par les provinces voisines. Restent donc en présence les projets de l'Oranie et du département de Constantine. Il est hors de conteste que le plus grand intérêt s'attache à ce que la province d'Oran pousse jusqu'au Touat sa ligne ferrée, déjà fort avancée vers le sud. En revanche, il est plus que douteux qu'il soit opportun de dépasser cette zone et de transformer en ligne *africaine* cette ligne *algérienne*, dont la nécessité est reconnue par tous. Le but poursuivi en Oranie serait d'arriver à Tombouctou pour desservir tous les pays sis à l'ouest de Say. Or, avant que la locomotive ait atteint ce point, la ligne ferrée qui doit relier le Sénégal au Niger, sera terminée et, dès lors, la région visée aura son débouché logique sur l'océan, par la voie Tombouctou-Saint-Louis. Le chemin de fer oranais ne pourra donc vivre que de ce qu'il enlèvera à la route commerciale du Sénégal et la concurrence sera d'autant plus fâcheuse que cette portion du Soudan n'est assez riche, ni dans le présent ni dans l'avenir, pour alimenter deux courants de négoce.

Combien, en revanche, les choses se présentent à l'Est, dans des conditions plus logiques et plus favorables, depuis surtout, que la dernière

convention franco-anglaise nous a attribué la presque totalité de la région du Tchad. Une voie ferrée atteignant ces pays, c'est la porte ouverte sur la Méditerranée, aux divers états du Bornou, du Ouadaï, du Kanem et du Baghiumi, déjà en relations d'affaires avec l'Europe, par les caravanes tripolitaines, et dont le progrès agricole et commercial se développera en proportion des facilités qui leur sont offertes. Ici la route est, pour ainsi dire, connue, et il n'est pas hors de propos de faire remarquer qu'au surplus, les fractions touareg, dont il faudra traverser les terrains de parcours, sont celles avec lesquelles il nous est le plus facile de nous entendre.

Atteignant déjà Biskra, la voie ferrée de la province de Constantine n'attend plus que la sanction gouvernementale pour aller jusqu'à Ouargla, en passant par Touggourt, et nos intérêts sahariens commandent de hâter la construction de cet important tronçon. De là, en quelques années, on pourra atteindre le Tchad qui apparaît bien comme le nœud géographique du centre africain.

Mais la rivalité existant entre les trois provinces algériennes est telle, que l'on peut craindre des obstacles de toute nature mis en travers de cet intéressant projet, mûr pourtant depuis plusieurs années pour l'exécution.

Faudra-t-il, dans ce cas, désespérer du transsaharien ? Non pas, car voilà un concurrent sérieux qui entre en ligne, sous la forme du projet Tunisien de Bou-Grara au lac Tchad. Les promoteurs de l'idée font valoir un trajet plus court que ceux proposés pour l'Algérie et en pays sur lequel les données sont à peu près complètes, puisque c'est celui que parcoururent Barth et Nachtighall d'abord, et plus récemment le colonel Monteil, et que sillonnent annuellement les caravanes de Tripoli.

Possédant, par essence, infiniment plus d'élasticité que sa voisine l'Algérie, la Tunisie a montré, par son merveilleux développement, ce qu'elle était capable de faire. Si donc elle jugeait utile de s'attaquer à l'œuvre de la pénétration saharienne, par le moyen des voies ferrées, on peut tenir pour certain que, tandis que d'autres discutent en pure perte, elle saurait agir.

Nous croyons donc que, d'une façon où d'une autre, le moment viendra où, du Soudan à la Méditerranée, notre empire africain ne formera qu'un tout, grâce à l'établissement de voies de communication, et nous saluons, par avance avec joie, l'avènement de ce jour, qui affirmera les destinées de la France africaine.

J. Bernard d'ATTANOUX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Un nouveau livre posthume de Barbey d'Aurevilly me fournit encore l'occasion d'entretenir mes lecteurs de ce curieux esprit. Combien la femme pieuse qui veille sur sa mémoire a raison de recueillir tous les articles dispersés dans différentes revues et journaux, et où l'illustre écrivain jugeait ses contemporains et surtout ses contemporaines ! Qu'il fut toujours bienveillant à leur endroit, personne, je crois ne le pourrait prétendre ; mais sous une forme vive, dans laquelle nous retrouvons tout ce que sa conversation avait d'explosif, Barbey d'Aurevilly savait faire passer bien des vérités. S'il est quelquefois un peu partial envers ses amis, on ne peut lui reprocher d'avoir ménagé les puissants, ni rien fait pour s'attirer leurs bonnes grâces.

Pas une ombre de flatterie, chez Barbey d'Aurevilly, pour ceux qui disposent des places, des journaux, des revues, des fauteuils académiques. Du reste que font les vains honneurs à l'écrivain ? Est-ce certaine immortalité qui le rend véritablement immortel ? Beaucoup de ceux-là qui ont joui des hochets officiels sont entrés dans l'oubli, dans la nuit complète, et Barbey d'Aurevilly vit encore. Je ne connais même aucun guide meilleur que lui pour conduire les jeunes lettrés et les gens du monde à travers la littérature française, pendant les cinquante années les plus fécondes de ce XIX[e] siècle. Qu'on lise ses études sur M. Taine, on prendra une idée juste de ce que fut ce philosophe historien, plein d'à-prioris, de jugements qui précèdent l'examen des faits, et d'un style fort pénible. Comme Barbey d'Aurevilly a bien marqué le défaut principal de M. Taine, sa phrase embarrassée, sans grâce, tombant lourdement sans qu'aucun souffle lui donne des plis et des flottements !

A peu près tous sont ainsi notés d'une main probe et sûre.

Ce qui distingue encore ce maître-critique, c'est l'absence de snobisme. Il a des opinions personnelles fortement établies, en dehors de la mode. Nul moins que lui ne cède au goût général quand il est mauvais. Peut-être même hésiterait-il à s'y ranger s'il l'estimait raisonnable, tant il montre peu de passion pour le système de Lamennais, lequel mettait le *criterium* de la certitude dans le consentement général du genre humain.

Son étude sur Balzac est d'une parfaite admiration. Mais n'oublions pas qu'il l'écrivit alors que Balzac comptait une foule de détracteurs, et en pleine bataille. Je rencontre, à ce propos, dans un volume posthume d'Alphonse Daudet que publie une famille si digne du plus

vivant des romanciers, *Notes sur la vie*, une demi-page sur l'auteur de la Comédie humaine, parfaitement en rapport avec ce que je disais moi-même ici, il y a quelques années. Ni Stendhal, ni Balzac n'ont dépeint un monde réel, ni décrit des types aperçus. Provincial, Balzac, débarquant à Paris, surpris de ce gigantesque tableau, ébloui, l'imagination surchauffée, prit la plume. Il mit sur pied tout un peuple de fantaisie, grandiose, remuant, des amoureux, des ambitieux, des Rastignac, des duchesses de Langeais. Mais après cette chimèrique création, il y eut, réellement, dans Paris, des foules de Rastignac, de Rubempré si bien que, maintenant encore, nous apercevons, frisant leur barbe, disposés à tout pour la conquête de l'or et des faveurs, des héros de Balzac, en chair et en os. Ils nous arrivent ainsi de leur province, tout rempli du grand romancier et en reproduisant les êtres principaux.

Barbey d'Aurevilly fut séduit par la puissance créatrice qu'atteste la Comédie humaine, par toute cette foule étonnante qui se meut dans les livres de Balzac, et peut-être par l'influence sans égale que ceux-ci ont exercé sur les mœurs.

Mais aujourd'hui qu'il est convenu d'encenser Balzac à l'égal d'un Dieu, et d'adorer jusqu'à ses difformités, maintenant que le snobisme — dont d'Aurevilly eut horreur — est entré dans l'affaire, peut-être, s'il était vivant, notre ami prendrait-il la plume pour montrer les défauts du colosse, son peu de souci des réalités, et les entortillements de sa phrase.

Dans tous les cas, il n'accepta jamais les opinions des sots et des petits lettrés. En vain, dans toute son œuvre, chercherait-on un éloge à une idole d'un jour, à un de ces grands hommes éphémères qui surgissent tout à coup et disparaissent de même.

En même temps que l'honnêteté et l'anti-snobisme, il eut encore un don, assez rare, et même assez disparu parmi nos critiques : il savait beaucoup. On me répondra que ceux-là qui s'occupent actuellement de juger leurs contemporains ont presque tous passé par l'Ecole. Je le reconnais volontiers, ce qui ne m'empêche pas de constater leur parfaite incompétence et leur dédain du renseignement. Que donne l'Ecole ? Une certaine facilité à parler de tout, ou plutôt à construire des phrases sur tout et à propos de rien. Professeurs de rhétorique pour la plupart, ils suppléent au savoir par la faconde, et à l'étude sérieuse par de longues dissertations autour de leur sujet.

De plus ils n'ont pas assez touché à ces choses éternelles qui élèvent l'âme et en même temps donnent du fil à l'esprit. Le roi des critiques, Sainte-Beuve, n'est pas seulement l'auteur *des Lundis* et des *Portraits littéraires*. N'a-t-il pas publié *Port-Royal* ? N'était-il pas tout trempé de théologie et de métaphysique ? Ce qu'avaient dit les Arnauld, les Nicole

les du Guet sur les rapports de Dieu avec l'homme, sur les mystères de la grâce et de la liberté humaine, lui était familier. Qui a vécu dans l'ignorance de ces problèmes, qui ne s'y est pas affiné et ennobli, ne peut faire que de la petite critique sur la petite littérature. Or, Barbey d'Aurevilly — son dernier livre : *Les Philosophes et les écrivains religieux* nous en fournit la preuve — appartenait à une génération plus forte que la nôtre et possédait ce savoir et ces préoccupations que nous reconnaissons dans Sainte-Beuve. Son étude sur le docteur Pusey, lequel, à un certain moment, romanisa en Angleterre, et prit l'initiative d'un mouvement qui devait aboutir à d'illustres conversions au catholicisme, ne m'étonne pas de sa part. Avec quelles difficultés les Anglo-catholiques de Pusey, franchissent le dernier obstacle, voilà ce que note Barbey d'Aurevilly, avec une sagacité vraiment bien curieuse, et avec des mots comme lui seul en sait trouver. « Qu'y a-t-il donc entre l'anglo-catholicisme et le catholicisme réel ? Rien et tout : une dentelle et un mur d'airain. L'épaisseur, si profonde pour les volontés inconséquentes et qui l'est si peu pour les esprits logiques, d'une soumission, de l'obéissance, telle est la grande difficulté. Certes ! ce n'est ni la science, ni la piété, ni les intentions élevées qui manquent aux hommes du parti anglo-catholique et surtout au docteur Pusey en particulier. C'est la résolution de faire ce dernier pas qui coûte plus que le premier..... » Cependant les puyséistes, sortis d'Oxford, instruits et pieux, professaient presque toute la doctrine catholique et avaient, à leur usage, rétabli tous les anciens rites. Quelques-uns seulement comme Neewman osèrent entrer dans la vieille Eglise pour y adorer.

Ce qu'il y eut de plus remarquable alors, ce fut l'intolérance de l'Eglise anglicane et son merveilleux illogisme. Elle qui s'était fondée, comme tout le protestantisme sur le principe de la liberté individuelle, de la faculté laissée à chacun de se faire sa foi d'après la lecture de la Bible, de quel droit poursuivait-elle de ses anathèmes, Pusey et ses adhérents ? En se rapprochant de l'ancienne église ne restaient-ils pas fidèles aux fondements même de la Réformation ?

Voilà ce que nous dit et ce que nous dépeint Barbey d'Aurevilly. Au milieu des fusées de son esprit, parmi les futilités de la vie parisienne, il avait gardé la passion des nobles choses, le goût du savoir. C'était un écrivain, fort nourri de théologie et de métaphysique, connaissant admirablement ses classiques, depuis ceux du seizième siècle jusqu'à Voltaire et Rousseau. Son œuvre de critique nous est extrêmement précieuse ; aussi remercions-nous, au nom des lettres, celle qui s'en va de tous les côtés la chercher, et qui nous procure une nourriture intellectuelle si solide et d'une saveur aussi relevée.

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

BERGERAT ET CALIBAN

La nouvelle pièce de la Porte-Saint-Martin où M. Coquelin, après avoir incarné Cyrano quatre cents fois de suite, nous apparait soudain sous les revêtements divers et successifs d'un Buonaparte assez râpé, d'un Bonaparte restauré, d'un premier consul enjoué, d'un empereur couronné et du Napoléon légendaire, — est fort originale.

Elle ne tire pas cette originalité de son sujet, ni de la disposition des faits, ni même de certaines scènes qui sont très dramatiques et de belle envolée. Ces qualités ne la distingueraient pas suffisamment. Elles ne sont point évidemment à la portée de tout le monde, mais elles sont un peu à la merci de la chance. Elles dépendent de l'inspiration du poète, inspiration qui n'est point une fonction constante mais qui varie suivant les circonstances. L'auteur n'est pas toujours responsable de son œuvre. Qu'il voie juste ou qu'il se trompe dans le développement d'une scène, dans la conception d'ensemble, dans la logique d'un dénouement, il est du moins toujours sincère. Le succès ou l'erreur ne sont pas strictement de son fait. Il est plus ou moins bien éclairé, dans le moment même où il médite et exécute ; il écoute davantage, suivant les cas, son imagination ou sa raison, il obéit à des suggestions impératives et ses trouvailles sont plus ou moins heureuses. En vérité, il y a bien du hasard dans une bonne pièce, et quand on l'applaudit, c'est moins à l'auteur même que s'adresse l'approbation qu'à l'œuvre en soi, impersonnelle, dégagée de l'ouvrier qui l'a édifiée.

Dans *Plus que Reine*, l'auteur a été, d'une part, bien servi par le choix des scènes progressives qui nous font assister à l'ascension ininterrompue du grand guerrier Corse, en même temps qu'au drame intime et sentimental, grandissant dans la douleur à mesure que s'élève le héros qui, fatalement passe de la sensibilité naturelle de l'homme à l'impassibilité du demi-Dieu pour qui les actes de la vie ne sont plus que des phénomènes dont il faut savoir profiter et faire des serviteurs. L'auteur a réussi, il a fait une belle pièce, attachante, dramatique ; l'inspiration l'a sûrement guidé d'un bout à l'autre de son œuvre. Il en aurait pu être autrement sans que sa personnalité et son talent en fussent atteints.

Mais ce qui caractérise davantage *Plus que Reine*, c'est précisément la personnalité, l'originalité de son auteur. La pièce n'est signée

que d'un nom. Pourtant, il y a eu une évidente collaboration, bien que les noms des deux collaborateurs désignent une même et unique personne : Emile Bergerat et Caliban. Ils sont inséparables ces deux hommes, ils sont distincts aussi. Ils travaillent toujours ensemble. Si l'un d'eux, par aventure, prétend s'abstraire de l'autre, ce dernier intervient aussitôt, prend l'idée et la plume et intercale de sa prose. Bergerat est le poète, l'auteur dramatique, il conçoit, il rêve, il décide, il est sérieux devant la vie. Caliban, c'est l'ironiste, le rieur, le trouveur de mots et d'hyperboles comiques. Le premier s'amuse trop avec le second pour s'en pouvoir passer. Il en a parfois du repentir.

M. Emile Bergerat, en effet, racontait dernièrement avec quelque mélancolie, combien il est dangereux, même en France, de plaisanter, surtout lorsque la personne qu'on plaisante, c'est soi-même. Un jour, par défi, par moquerie, par bonne humeur et confiance en l'esprit d'autrui, Caliban souffla à Bergerat l'idée de se railler lui-même en public. Bergerat y consentit. Auteur dramatique, il avait écrit des pièces, dont l'une au moins, prépondérante, *Le Nom*, fit grand bruit à l'époque. Le succès cependant n'avait pas récompensé le talent. Bergerat réunissait ces pièces en un volume de librairie. Cherchait-il un titre ? En tout cas, Caliban ne lui en laissa pas la peine, il prit la plume et, sur la feuille de tête du volume, il écrivit « Ours et Fours ». Bergerat s'esclaffa. Il y avait de quoi. C'était brave, c'était ironique. Il interpellait bien le public ingrat, mais c'est à lui-même aussi qu'il s'en prenait. Bref, c'était au lecteur à juger. Il jugea mal, et Bergerat sentit sa faute. Il comprit trop tard que le nombre des sots l'emporte toujours sur la qualité de l'esprit. Du titre gouailleur et impertinent, on inféra très légèrement, avec une frivolité coupable, que ces pièces étaient mauvaises. On se trompait du tout en tout.

Le pauvre poète n'en garda pas rancune cependant à Caliban, qui du reste répara son erreur en rapportant à l'auteur dramatique une fort belle gloire de satiriste gai et spirituel. Bergerat et Caliban continuèrent à travailler ensemble, tenant la plume à tour de rôle, passant du grave au comique et vice versa, faisant à eux deux, bras dessus bras dessous, le tour des idées dont ils projetaient deux ombres, l'une sévère, l'autre caricaturale. Ceci est la vraie caractéristique de l'œuvre de M. Bergerat. On la retrouve dans *Plus que Reine*. Il est certain que, dans ce drame historique, Bergerat a prétendu être seul, il a voulu se séparer de son double, il a résolu de prendre sa revanche de la niche que lui avait faite jadis le facétieux Caliban. Mais comment rompre une union si intime, si lointaine, si féconde ? Vraiment, il y aurait eu ingratitude. M. Bergerat n'a pu y consentir. Il a laissé Caliban travailler à *Plus que Reine* et c'est tant mieux, d'autant plus que l'ironiste le rieur incorrigible, l'enfant gâté de la drôlerie, bouffon terrible à lui-

même, a compris tardivement sa faute passée et qu'il a été ici très discret.

M. Bergerat a visiblement été ému par l'infortune sentimentale d'une femme à qui Napoléon doit tout et qui, pour raison d'Etat et d'hérédité, se voit reléguer, aux heures de maturité où sa passion d'amoureuse s'accroît d'une tendresse quasi maternelle. Le drame est déchirant dans le cœur d'une femme. Joséphine lutte désespérément contre la défaite certaine. Victime désignée, condamnée, elle ne se rend pas. Elle appelle ses charmes à son secours elle s'habille, se déshabille, invoque les talismans si puissants jadis, rebelles aujourd'hui, inutiles devant un homme qui veut être père et qui ambitionne le titre officiel de gendre d'un empereur de famille légalement impériale.

Caliban y va également de sa larme. Mais il se rattrape ailleurs. Il n'y a pas qu'à pleurer dans cette Cour improvisée où l'arsenal des vieux titres sans emploi est remis au jour et semé sur toutes les têtes au hasard des rencontres et des présences. Dans l'atmosphère de *Plus que Reine*, autour de ce trône sorti de terre par miracle et des sanglants champs de bataille, aux pieds même de ce vainqueur, de regard impérieux, de voix terrible, de cœur desséché, d'ambition démesurée et inhumaine, il y a encore de quoi rire.

De l'irrévérence y flotte, des moqueries s'y étouffent, des bons mots y volent : c'est Caliban qui passe, qui tourne autour des gens, des choses, des sabres, des bâtons de maréchaux et des sièges impériaux. Il n'ose pas trop parler, parceque Bergerat le regarde. Mais la langue lui démange, et il a des bouts de dialogue significatifs. Voici l'infortuné Jérôme, retour du Nouveau-Monde et frère de Napoléon, qui se perd dans les appellations nouvelles dont s'illustrent le troupeau des roturiers d'hier. Il demande timidement : « Ne fais-tu pas erreur en donnant du duc d'Abrantès au général Junot ? je le croyais duc de Raguse ». On lui répond : « Chut ! malheureux, c'est Marmont. — Qui donc alors est duc de Tarente ?... Attends, me le dis pas. C'est Mortier. — Macdonald. — Tiens ! Je lui attribuais Ponte-Corvo. — Mais, mon pauvre Jérôme, Ponte-Corvo, c'est Bernadotte.— Voilà ce que c'estque d'arriver du Nouveau-monde ! Exerce-moi en attendant l'heure du départ. Toi tu es princesse de Guastalla... J'allais dire Guatemala ! Maudite Amérique !... Elisa est princesse de Lucques, et Caroline duchesse de Berg- Tu vois, je sais. Mais il y en a qui ne me restent pas. Ainsi le Bénévent ?... A qui donc est-il ce diable de Bénévent. » Talleyrand s'avance : « A moi, prince, par aventure. »

Oui, l'épopée impériale est grandiose, elle compte des batailles et combats sans nombre, des victoires, des sièges, des grandeurs inconnues, des millions de cadavres, une gloire éternelle qui éblouira encore les siècles futurs, comme une flamme de bûcher qui ne s'éteint pas, mais

de tout près, à la Cour même, près du monarque, au milieu des éclairs de sa fureur, sous le poids écrasant de sa domination, c'est le rire, l'ironie, le sarcasme qui ont la place principale. Sur le monde et dans les siècles, la gloire! à la maison, du grotesque! Double face de choses, source commune à la joie et à la douleur! Pleurs et éclat ici, rire là.

D'ailleurs, Napoléon lui-même l'avait bien compris, il redoutait ce côte-à-côte dangereux, il savait, il disait que le « sublime et le ridicule » n'étaient séparés que par un geste, un son de voix, un rien imperceptible. Il marchait, talonné par le ridicule, c'est-à-dire par l'échec piteux de l'aventurier déconfit, il était condamné à toujours étonner par du sublime. Il allait de l'avant, il était défendu de se retourner.

Caliban se retourne, lui, et il ne peut retenir sa langue irrespectueuse. Il promène son ironie fantaisiste dans l'Epopée, et s'il ne parle pas davantage, c'est qu'il ménage Bergerat. On sent suffisamment ce qu'il pense et ce qu'il dirait s'il n'avait juré d'être sage.

C'est à ce Caliban que M. Bergerat doit bien quelques mésaventures et des malentendus avec le public. Mais c'est Caliban qui maintes fois avait raison, et ce fut toujours par courage et sincérité que Bergerat signa avec lui. Il lui doit ici, dans *Plus que Reine*, une œuvre où se reflètent à la fois son talent de dramaturge et son originalité complète d'écrivain.

Jules CASE.

Le Nouveau-Théâtre rentre dans la vraie tradition en variant ses afiches et en ouvrant sa scène aux genres les plus divers. Il donne actuellement un spectacle mêlé où se côtoient le comique et le tragique. C'est d'abord un vaudeville du genre consacré, *Les Deux Dentistes*, de M. Maurice Devilliers, fort divertissant où l'un des rôles est confié à un veau en nature, déjà célèbre avant de paraître en public, puisque la presse parle de lui depuis quinze jours. — *La Dernière soirée de Brummel*, de M. Georges Maurevert est une conception assez spéciale et d'effet fort saisissant, touchant au fantastique et à la réalité comique. Elle a donné lieu à une causerie de M. Jean de Mitty sur le Dandysme. M. de Mitty sait bien des choses et il les dit de façon très agréable, avec beaucoup de charme et aussi d'autorité. C'est un brillant causeur.

A la Gaîté, *Les Sœurs Gaudichard*, opérette où la vertu triomphe, s'annonce comme un double succès pour le musicien, M. Edmond Audran, et pour le librettiste, M. Ordonneau.

J. C.

SCIENCES

Il existe tout près de Mauriac, à Escouaillers, dans le département du Cantal une localité connue depuis très longtemps sous le nom de *Vieux Châtel* et que des légendes ont rendue fameuse dans tout le pays. Là se trouvent, dit-on, les ruines du château de Basolus à l'égard duquel maintes histoires se racontent.

Bien des personnes qui ont visité les lieux sont revenues convaincues d'avoir vu ces vestiges, qui n'ont cependant remarqué en réalité qu'une de ces belles colonnades basaltiques comme il s'en trouve en si grand nombre dans notre Plateau central. C'est que les ruines, si ruinées qu'elles ne font plus qu'une sorte de petite colline surbaissée, ne sont pas faciles à distinguer des accidents ordinaires de la surface du sol. Elles ont pourtant un caractère très spécial et méritent l'attention.

On y retrouve, en y mettant un soin suffisant, des restes d'une espèce de fortification dont l'âge se perd d'ailleurs dans la nuit des temps et dont les matériaux consistent en blocs mélangés de granit et de basalte. Mais, ce qui fait cette maçonnerie tout à fait étrange c'est que les matériaux qui entrent dans sa constitution ont été en partie fondus, par l'application d'une chaleur extrêmement intense. Le feu était si fort que des morceaux de charbon de bois se sont incrustés dans le verre produit par la liquéfaction des roches, de façon à nous procurer des données très positives sur le procédé employé.

Il s'agit donc d'un exemple remarquable de ces constructions si extraordinaires, qui ont été décrites en d'autres pays sous le nom de *forts vitrifiés*.

Dès 1777 des forts vitrifiés étaient signalés en Ecosse par William ; en 1837, Zippe en rencontrait en Bohême. Il en existe sur les bords du Rhin, en Danemark, en Norwège et le sol de la France en est très pourvu.

C'est dans les départements de la Loire, de la Creuse, de la Mayenne, de l'Orne, des Côtes-du-Nord que se présentent les plus connus, et

pour ma part, j'ai visité avec grand intérêt le camp de Péran auprès de Saint-Brieuc, et j'en ai rapporté des échantillons nombreux qui font maintenant partie des collections du Muséum d'Histoire Naturelle.

Le plus ordinairement, les matériaux qui constituent les murs des forts vitrifiés, consistent en blocs de roches granitiques. C'est le cas pour Craig-Phœderick en Ecosse, pour le Puy-de-Gaudy et pour Château-Vieux dans la Creuse, pour le Camp de Péran, dans les Côtes-du-Nord ; c'est aussi comme nous venons de le dire, le cas pour Escouaillers dans le Cantal. Et dans toutes ces localités on recueille des spécimens dont l'étude microscopique a fourni des résultats imprévus.

Il se trouve en effet que sous l'influence de la chaleur et parfois à cause de la collaboration d'un fondant spécial tel que le sel marin, la matière pierreuse a donné naissance à des cristallisations particulières. C'est ainsi que dans les blocs d'Escouaillers que je viens d'étudier, j'ai rencontré des petits rubis, admirables de forme et qui n'ont contre eux, au point de vue pratique, que de mesurer une très petite fraction de millimètre. Ces cristaux, dont la genèse est remarquable au point de vue minéralogique, sont associés à des grains géodiques de feldspath, assez comparables à ceux des roches de la nature et tout spécialement du Labrador, cette belle matière si recherchée comme pierre fine et que recommande ses agréables irisations. Ici toutefois il n'y a pas d'irisation, pas d'application possible à l'ornement et seulement un intérêt scientifique.

Cet intérêt d'ailleurs est d'autant plus grand qu'on ne sait pas du tout comment les constructeurs des forts vitrifiés s'y prenaient pour élever leurs murailles granitiques et que nous ne parviendrions à faire des synthèses minérales comparables à celles dont ils sont les auteurs involontaires, qu'au prix de très grands efforts. Certaines légendes disent que sur chaque assise de matériaux posée, on allumait des feux qui duraient plusieurs semaines, mais les détails manquent quant à la technique de cet art cyclopéen. Tout ce qu'on a pu trouver d'analogue à l'époque actuelle se rapporte à certaines populations de l'Inde, visitées par des voyageurs anglais, et qui ont recours au feu pour cimenter les pierres dont ils construisent certains murs.

Ceux-ci étant élevés comme d'habitude, les architectes les comprennent entre deux talus taillés à pic et gazonnés, séparés de pierres de quelques décimètres. Dans l'intervalle sont allumés des feux qu'on laisse brûler quelque temps.

Mais il est manifeste que les architectes antéhistoriques, tels que les auteurs du Château de Basolus n'ont pas procédé ainsi et que la chaleur produite a dû être bien autrement énergique.

A Escouaillers du reste un élément d'intérêt spécial résulte du mélange

comme matériaux de construction de deux roches aussi différentes entre elles que le basalte et le granit. On est très surpris de voir au microscope que ces deux roches ont pu fondre au contact l'une de l'autre sans se modifier sensiblement, et c'est encore un résultat que nous ne saurions obtenir avec toutes les ressources dont nous disposons dans nos laboratoires.

Le granit, relativement très réfractaire, a seulement changé d'état par la fusion plus ou moins complète de son feldspath et il est devenu bulleux, offrant quelques minéraux de nouvelle formation, comme le humboldtite. Mais le basalte s'est évidemment liquéfié tout à fait, ainsi que le prouve la présence de bulles gazeuses dans toute sa masse. Mais il a repris en se refroidissant sa structure cristalline normale. Le labrador et l'augite qui sont ses minéraux essentiels se retrouvent dans les portions qui ont coulé sous forme stalactitique.

Sans doute, l'homme préhistorique qui a construit ces fortifications devenues monolitiques par la fusion serait très indifférent à la nouvelle qu'il a collaboré aux recherches de minéralogie synthétique ; il n'est que plus piquant d'enregistrer les documents qu'il nous a mis à même de recueillir sur l'histoire de plusieurs minéraux.

Stanislas **MEUNIER**.

BIBLIOGRAPHIE

Madame Louise de France, par Léon de la Brière. — Paris, Victor Retaux éditeur.

L'auteur de ce livre n'est peut-être pas sans quelque complaisance pour le paradoxe. Il avait presque fait un Saint de l'illustre Maréchal de Lowendal, qu'avant lui, la chronique associait aux galantes aventures d'un autre héros son ami, le Maréchal de Saxe: il avait su découvrir dans les Essais de Montaigne tout un ensemble de doctrine orthodoxe, presque un manuel de dévotion : dans cette *Revue* même il avait publié une curieuse étude sur la « Piété Révolutionnaire » : de telle sorte qu'on a pu l'inviter, en plaisantant, à révéler un « Voltaire Chrètien ; à quoi il a répondu, sans se désarçonner, qu'en effet une mosaïque de textes habilement découpés dans l'œuvre de Voltaire peindrait fort aisément l'auteur comme un croyant ; mais que ce serait un jeu, dépourvu de sincérité.

Aujourd'hui, M. de la Brière tente, pour le XVIIIe siècle, une sorte de réhabilitation morale, aussi hardie qu'intéressante A côté de la cour licencieuse et des philosophes railleurs, il met en lumière quantité de pieux personnages qui embaument de leurs vertus cette époque décriée, les groupe autour d'une sainte figure, autour de Madame Louise, la Carmélite, dernière fille de Louis XV.

Louis XV lui-même apparaît dans cette galerie comme un bon père de famille, pratiquant la plus obstinée débauche, mais témoignant une tendresse bourgeoisement exquise à l'égard des siens. Le contraste qui ressort de ces faits si différents ne manque pas de piquant. L'amant de la Dubarry, le sultan du Parc-au-cerfs se montre, avec ses filles, tout naïvement bonhomme : il pleure en revoyant Madame Louise après une absence : il la bénit avec de nouvelles larmes quand elle quitte Versailles pour le Carmel de Saint-Denys : il va l'y voir souvent et sans pompe, usant de son droit royal pour entrer dans ce monastère cloîtré.

Quel charmant tableau de famille que celui du Roi de France, dans la cellule de Madame Louise, assis sur le grabat monastique, et s'abandonnant avec sa fille à de longues causeries. Les détails abondent ici pleins de grâce et de simplicité. Un jour le roi apporte lui-même dans sa voiture un gros poisson pour le réfectoire. Un autre jour Louis XV demande à goûter ; sa fille va lui chercher à l'infirmerie un pot de confitures sur lequel s'étend la classique couverture de papier maintenue par une ficelle ; le roi coupe et jette la ficelle ; et sa fille de se récrier gaiement, de représenter à son père que, dans un couvent, on doit non pas couper mais dénouer soigneusement les ficelles afin qu'elles demeurent intactes et puissent servir de nouveau ! Si bien que le lendemain, le roi, pour sa pénitence, envoyait à Saint-Denys une énorme pelote de ficelle qui remplissait tout un tonneau.

Et que d'autres intéressants personnages défilent, sinon comme le Roi, dans la cellule de la Carmélite, au moins à la grille de son parloir; princesses, comme sa belle nièce la Dauphine Marie-Antoinette ; ministres d'Etat, comme Maurepas ; ambassadeurs, comme Mercy-Argenton ; écrivains, comme Gilbert ; et prélats comme le cardinal de Bernis. Celui-ci n'est plus alors le jeune abbé galantin, colportant dans les boudoirs Pompadours ses petits vers musqués, assez justement baptisés par Voltaire « Babet la bouquetière » : c'est un Bernis assagi, pieux et pénitent, qui entretient avec la récluse de Saint-Denys de très édifiants rapports.

Le plus attachant portrait de la galerie, c'est celui de la Carmélite elle-même, non pas le portrait d'une extatique à visions et à miracles, mais celui d'une sainte éminemment pratique dans sa laborieuse pénitence ; riante en son austère réclusion ; réprimant son orgueil de race, et, selon sa propre expression, domptant en elle le sang des Capet ; inégale d'épaules et plaisantant sans affectation sur sa légère difformité ; charitable envers tous ; et, surtout luttant sans trêve contre le penchant de ses supérieurs à adoucir pour une personne royale les effrayantes austérités du carmel. Un bon-sens ferme la caractérise, la protègeant, dans le cloître, contre les flatteries du monde dévot, tout aussi solidement qu'autrefois à Versailles contre les adulations de la Cour.

Puis survient, à cinquante ans, après dix-huit années de Carmel une fin mystérieuse, par empoisonnement supposent les uns, par soudaine attaque pensent les autres, sans que M. de la Brière, pourtant très documenté, veuille prendre parti. Et cette cendre royale est à peine refroidie qu'elle est profanée, balayée, par la tourmente révolutionnaire, tandis que sont jetées dans la rue les Carmélites compagnes de Madame Louise, en dépit de leur naïve et fière requête à « Nos Seigneurs » de la Convention.

Il paraissait difficile d'intéresser pendant quatre cents pages le lecteur profane à cette vie d'humble recluse ; l'auteur y a pleinement réussi : son œuvre est vraiment littéraire et attrayante.

X...



Souvenirs du lieutenant-géréral Vicomte de Reiset, 1775-1810, publiés par son petit-fils le Vicomte de Reiset. — Calmann-Lévy, éditeur.

Le Vicomte de Reiset a eu l'heureuse chance de trouver dans ses archives de famille des documents d'autant plus intéressants qu'ils n'étaient pas destinés à être publiés ; il les a réunis, complétés et commentés avec un soin extrême et vient de faire paraître un premier volume de souvenirs extraits du journal quotidien et des lettres de son illustre grand-père, qu'un très vif et mérité succès a déjà accueilli.

« Comme le dit très judicieusement M. de Reiset, c'est une des parti-« cularités les plus curieuses de cette époque étrange, et qui semble « être son caractère propre, que la sentimentalité touchante de ces « hardis soldats si terribles et si intrépides dans les charges et si « facilement accessibles dans la vie privée à une sensibilité presque « enfantine ».

Infiniment mieux que de longs et érudits Mémoires, ces notes écrites hâtivement au jour le jour, en toute simplicité et sincérité, par un volontaire de 17 ans, dont le nom est inscrit en lettres ineffaçables sur l'Arc de triomphe, mettent en lumière le contraste que signale son petit-fils et nous initient aux mœurs intimes de ces héroïques soldats de la Grande-Armée qui, entre deux baisers, l'un sérieux et tendre à la fiancée, l'autre encore tendre, mais plus fugitivement émis à des amies d'occasion rencontrées au hasard des bivouacs, promenaient triomphalement le drapeau de la France dans toute l'Europe.

L'ouvrage de M. de Reiset et on ne saurait trop l'en féliciter, nous donne, en même temps, la sensation réconfortante du brusque relèvement de la Patrie, au lendemain d'effroyables événements qui semblaient devoir irrémédiablement compromettre son avenir. Il paraît à une heure doublement opportune, car le récit de ces hauts-faits, si modestement accomplis et racontés, prouvent péremptoirement à ceux qui seraient tentés d'en douter, qu'on calomnie la race française quand on la croit irrévocablement dominée par les calculs mesquins de l'égoïsme ou d'un sot amour-propre, que nulle part ailleurs il ne circule un sang aussi généreux et que de ses entrailles a toujours jailli et par conséquent jaillira toujours, des sources vivifiantes qui lui assurent à jamais les plus glorieuses destinées.

Comtesse de Sesmaisons.



L'Ame du Criminel, par le Dr Maurice de Fleury, Félix Alcan, éditeur. Bibliothèque de philosophie contemporaine.

L'Ame du Criminel, vient accroître l'œuvre scientifique, déjà considérable de M. le Dr Maurice de Fleury : C'est une étude courageuse bien pensée et bien écrite. Elle se heurte à des idées reçues que l'auteur considère comme des préjugés. Il s'agit du fonctionnement du cerveau de l'homme, du libre arbitre, du déterminisme, de la responsabilité ; de la répression et de la prophilaxie du mal.

L'étude du cerveau humain nous montre que vouloir n'est pas toujours pouvoir A beaucoup d'égards l'homme ne peut pas toujours ce qu'il voudrait. D'où l'auteur conclut que le libre arbitre est une illusion.

L'idée de crime comme l'idée de châtiment ne répondent pas toujours à l'idée de justice idéale ; ce sont des conceptions de l'état des sociétés imparfaites comme la société elle-même. Il convient dès lors de se demander si nous sommes toujours en droit de rendre un malfaiteur responsable du crime qu'il a commis. S'il doit répondre légalement de son crime, en doit-il aussi répondre moralement ?

M. Gabriel Tarde, avant M. Maurice de Fleury a développé cette thèse dans des pages admirables.

L'auteur reconnait à la Société le droit de punir, par application du principe de la responsabilité légale. Mais à la Société incombe le devoir de prévenir le crime ou de guérir l'homme qui pourrait devenir un criminel. — Nous arrivons ainsi à la prophilaxie du crime qui fait l'objet de la dernière partie du livre. Le principal remède préconisé consiste dans l'instruction et l'éducation. Victor Hugo l'a dit avec une concision remarquable : « qui ouvre une école ferme une prison. »

L'Armée à travers les âges. — Librairie militaire. R Chapelot et Cie.

Une œuvre de maîtres en l'art de parler et d'écrire, composée de huit conférences faites en 1898 à l'école spéciale militaire de St-Cyr, par MM. Lavisse, Sorel, Gebhart, Vandal et Boutrioux, de l'Institut, Académie française ou Académie des Sciences morales et politiques Guiraud, Langlois et Lehugeur, professeurs de l'université de Paris et dans lesquelles ils traitent avec la grande autorité qui s'attache à leur talent, de l'armée romaine sous la République et sous l'Empire, du service militaire pendant la féodalité, des armées mercenaires de l'Italie aux XIVe XVe et XVIe siècles ; de l'armée sous Louis XIV, de l'armée de la République (1792-1799), de l'armée du premier empire et enfin du devoir militaire.

Il ne faut pas songer dans un compte-rendu sommaire à analyser ces remarquables conférences: Mais à ceux qui ne les ont pas entendues on peut hardiment recommander de les lire.

A. Bisseuil.

Praticiens politiques 1870-1899, par J.-Ernest Charles. — Chez Charpentier.

Ce livre, tout à fait d'actualité à une époque où le public se montre si curieux des hommes et des choses du Parlement, est une suite d'études, de portraits dans lesquels M. Ernest Charles fait preuve d'un talent fort original, quoique empreint d'un peu de prétention. Sa phrase n'est point assez exempte de recherches. Le souci littéraire y nuit parfois au naturel. De même il arrive que sa pensée, tour à tour ferme et ingénieuse, est gâtée par l'esprit de système ; son désir de formuler des idées générales est louable, mais il risque d'aboutir à la déformation des faits, et sa légitime ambition de créer des types l'incite à trop négliger l'exactitude historique. Ces réserves faites, il n'est que juste de reconnaître que l'auteur a traité son sujet de façon attrayante, et que, s'il affiche un peu trop sa haine du médiocre il n'est pas sans en avoir le droit.

Après un chapitre d'introduction consacré aux mœurs politiques, au fonctionnement du suffrage universel, — chapitre des plus sévères, — M. Ernest Charles commence la série de ses portraits par celui de Gambetta, et fait du grand tribun une peinture amusante, trop amusante peut-être, puisqu'elle tourne à la caricature. Je concède à l'auteur que chez Gambetta la puissance de la parole dépassait la puissance de la pensée. Est-ce à dire que celle-ci fut réduite à néant? Il y a exagération et partant injustice. On ne devrait jamais oublier d'ailleurs, qu'à une époque maudite où le découragement envahissait la France, Gambetta sut réveiller les instincts généreux et ranimer l'énergie de la nation.

Jules Ferry est traité avec plus de bienveillance, — une bienveillance qui n'est que justice. Le nom seul de Ferry a le don de soulever, encore à l'heure présente, des querelles passionnées, et il faut remercier M. Ernest Charles d'avoir jugé impartialement cet homme d'Etat si discuté. Avec Clémenceau, l'auteur se montre à nouveau ironique et mordant. Il le représente un peu plaisamment, masquant le vide de sa pensée sous des paroles aussi tranchantes par la forme qu'imprécises au fond. Il n'est pas plus indulgent pour de Freycinet, qui, d'après lui, met ses réelles qualités au service de l'unique principe qui ait dominé toute sa carrière, et qui est : de ne pas agir. Millerand n'est pas mieux traité : c'est, à entendre M. Ernest Charles, un orateur essentiellement plat, qui possède à merveille l'art d'éclairer un débat en le rabaissant. Poincaré est représenté plus à son avantage. Il ne manque, dit l'auteur, à cet homme discret, volontairement effacé et travailleur, que de devenir un homme d'Etat, c'est-à-dire un homme d'action.

L'ouvrage se termine par le portrait de Paul Deschanel. Ce portrait serait flatté, si le modèle ne méritait tous les éloges. L'auteur nous le dépeint comme le représentant le plus autorisé de la nouvelle politique que doit suivre la République, et qui sera à la fois sociale et libérale. Si cette appréciation est vraie, comme nous le croyons, Paul Deschanel sera en effet l'homme de la République républicaine, de celle qui accepte sans tergiversations toutes les exigences raisonnables d'une société basée sur les trois termes de l'immortelle devise de nos pères : Liberté, Egalité, Fraternité, et qui peut seule rendre compatibles le premier et le dernier de ces trois termes.

L'ouvrage de M. Ernest Charles, en somme, est *un livre*. On compte ceux de sa valeur qui se publient chaque année. Il faut le lire.

La Mongautier, *roman des temps révolutionnaires*, par Ernest Daudet. — Paris, Plon, 1897, in-18.

Angélique Mongautier, première chanteuse de l'Opéra, (1793), est l'héroïne de cette histoire. Fille d'un fermier général ruiné, demeurée

orpheline, et élevée par une brave nourrice, Angélique est honnête et sage, quoique très courtisée par les puissants du jour. Si elle accepte volontiers les assiduités du girondin Dolissalde, elle n'éprouve à son égard que des sentiments d'amitié.

Terrifiée par les événements tragiques qui se déroulent à Paris, la Mongautier a résolu de s'éloigner de la capitale et Dolissalde lui offre un refuge sûr dans un château qu'il vient d'acquérir comme bien d'émigré près de Saint-Jean de Luz, et qu'il a confié à l'ancien régisseur du comte de Saint-Marsans, le dernier propriétaire. Angélique trouve dans ce château une jeune fille charmante, que le régisseur fait passer pour sa nièce, et qui est en réalité la fille du comte de Saint-Marsans, décédé récemment à l'étranger. Les deux jeunes filles ne tardent pas à se lier d'une étroite amitié et à se faire des confidences. Angélique regrette de ne pouvoir aimer Dolissalde dont elle reconnaît la générosité et la délicatesse, et croit qu'il n'a acheté le domaine de Saint-Marsans que pour le restituer à l'héritière du comte, si l'on parvient à la retrouver.

Sur ces entrefaites, les Espagnols mettent en déroute les troupes républicaines et s'emparent sans coup férir du château. Ils y pénètrent sous la conduite du jeune marquis de Rosnières, émigré et capitaine dans la garde du Roi d'Espagne. Rosnières reconnait la Mongautier qu'il a vue à l'opéra : il lui déclare l'aimer depuis longtemps. et, joignant un peu de violences aux tendres paroles, il est sur le point de triompher des dernières résistances d'Angélique. Mais les Français, conduits par Dolissalde, reprennent le château, et le conventionnel condamne le Marquis à être fusillé comme traître à la patrie. Angélique, alors, supplie son ami de sauver Rosnières, et lui avoue qu'elle aime ce gentilhomme : désespoir de Dolissalde, qui venait pour offrir à la chanteuse de lui donner son nom. Il n'en consent pas moins à essayer de soustraire le coupable à la Justice, et y parvient après mille péripéties. A quelque temps de là, le marquis sauve à son tour Dolissalde proscrit comme Girondin, et qui se réfugie à Saint-Marsans, où il est obligé de se cacher. Comme il était facile de le prévoir, Mademoiselle de Saint-Marsans s'éprend de lui et finit par lui faire partager son amour. De son côté, Angélique, qui était allée à la recherche du marquis, l'a retrouvé et l'a épousé. Mais cette union n'est pas heureuse : le marquis trompe sa femme et se fait tuer en duel par un mari outragé. Angélique désolée vient demander l'oubli et la consolation au vieux château : elle y arrive juste quelques jours avant le mariage des deux jeunes gens, et assiste à l'échange de leurs tendresses de fiancés amoureux. Incapable de soutenir un tel spectacle, et ne voulant pas compromettre le bonheur de son amie, — car aux regards de Dolissalde, elle a compris qu'il n'a pas cessé de la désirer, et elle sent qu'elle ne pourrait lui résister, — elle repart aussitôt et, pour mettre un terme à ses souffrances, va se jeter dans la mer, du haut des rochers de Sainte-Barbe.

Ce thème a permis à M. Ernest Daudet de reconstituer certains aspects de la période tourmentée — 1793-1794 — intéressante à tous égards, mais que les plus sincères admirateurs de notre grande Révolution préfèrent tout de même contempler de loin... *Suave, mari magno*.... Ai-je besoin de dire que le style de M. Daudet n'est pas inférieur à l'intérêt de sa fable ? C'est une joie pour les fidèles de notre vraie littérature, de rencontrer un auteur qui ne rougit pas d'écrire en bon Français.

Monsieur le prétendant, par François Dhers, Paris, F. Victor Havard, 1898, in-18.

L'auteur de cet ouvrage n'a sans doute rien voulu devoir à l'imagination ; il a fait du reportage fictif sur certaines individualités politiques

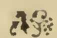
faciles à reconnaître sous des pseudonymes transparents. Il nous présente une suite de scènes peu reliées entre elles, où évoluent différents personnages qui la plupart apparaissent uniquement pour les besoins de l'action, d'ailleurs mouvementée et intéressante.

Le Prétendant, désigné sous le nom de Duc d'Amboise, est rarement en scène ; mais il est constamment question de lui. Son parti politique, les " ambascites, " lui octroient nécessairement toutes les qualités ; mais en réalité on le représente comme un jeune homme peu sérieux aimant surtout à faire la fête.

Le duc de Biran, président des ambascites, ancien légitimiste et chef des " loyalistes, " s'est rallié, mais à contre-cœur, à la cause du duc d'Amboise ; il n'est président que de nom : en fait, le comité est dirigé par le comte Pagès, vice-président. Les autres membres influents sont : l'abbé Valade, qui est à la tête de l'Association des " jeunes serruriers, " légitimiste convaincu, qui discute les opinions libérales du Pape, et professe une certaine admiration pour les idées du comte de " Hautpont, " le comte de Saint-Gall, ancien zouave pontifical, le " gaffeur " de la société, dont la femme, étrangère coquette et avide d'argent, trahit le parti. Enfin, le secrétaire de ce comité, Jacques de Nercœur, amoureux sans espoir d'Hélène de Biran, jeune fille romanesque, éprise du Duc d'Amboise qui ne la connaît pas. Le troisième rôle de femme est dévolu à Christiane de Rœderen, fille du comte Pagès : plus connue sous le nom de " petite Récamier ", qui possède un salon politique où le flirt est très pratiqué, spécialement par elle-même.

Les évolutions de tout ce petit monde sont assez intéressantes ; mais leur récit rappelle trop certaines chroniques des grands journaux ; par contre il y a dans le livre de M. Dhers tous les éléments d'une pièce attrayante pour le Gymnase ou le Vaudeville.

Alfred Muteau.



Voyage de Bagdad à Alep (1808), par J.-B. Rousseau, consul général de France à Alep, publié d'après le manuscrit inédit de l'auteur par Louis Poinssot, J. André éditeur.

Les lecteurs qui s'intéressent aux relations de voyages et d'explorations ne manquent pas à notre époque ; les vicissitudes d'une traversée de l'Afrique ou de l'Asie sont suivies avec curiosité par le public ; on se délecte au récit des aventures d'un Stanley ou de Bonvalot et tout en admirant leurs prouesses personnelles on aime à étudier avec eux les mœurs, les coutumes et les usages des peuples dont ils ont traversé le pays ; nous sommes habitués, grâce à la fréquence des explorations contemporaines, à des sensations de ce genre, et nous avons éprouvé les mêmes impressions en lisant le voyage de Bagdad à Alep accompli en 1808 par J.-B. Rousseau. A cette lecture nous avons goûté en outre un charme d'une saveur toute spéciale. Le voyage est ancien, le style archaïque, et la manière simple dont l'auteur manifeste ses impressions non moins que les réflexions qu'il émet en même temps que le vernis d'une érudition d'ailleurs solide dont il les accompagne sont pour nous une nouveauté pleine d'attrait. Les renseignements politiques que contient cette relation sont également des plus curieux. Nous vivons de la vie des gens du haut Euphrate au commencement du siècle ; nous assistons à la naissance de la secte des Wahabites qui ont fini au milieu du siècle par dominer tout le centre de l'Arabie, aux dissensions intestines des tribus arabes de la Mésopotamie et nous sommes mis au courant de divers faits jusqu'à aujourd'hui inconnus de l'histoire de la Perse et de la Turquie d'Asie survenus au commencement du XIXe siècle.

Rouire.

Les Anglais en France après la paix d'Amiens, par ALBERT BABEAU, 1 vol. Plon et Nourrit, Editeurs, Paris.

Sous ce titre, l'auteur correspondant de l'institut, présente une très intéressante traduction des impressions de voyage de Sir John Carr.

Ce qui signale surtout à l'attention, les récits du voyageur anglais, ce sont des descriptions fort consciencieuses et suggestives de ce qu'il rencontre sur sa route et dans lesquelles on ne sent nullement une idée préconsue de tout critiquer. Il est évident que certains faits, certains usages de notre société le choquent, mais en témoignant soit son étonnement, soit même son mécontentement, il ne laisse voir aucune acrimonie.

Fait à remarquer, en parlant même du Général ou de Madame Bonaparte, il le fait avec une bienveillance de bon aloi, une réserve de bon goût qui dénote le gentleman. Aujourd'hui nos voisins d'Outre-Manche croiraient déroger et se manquer à ce qu'ils se doivent s'ils affichaient ces allures de gens bien élevés, qu'ils ont pris pour habitude de dépouiller dès qu'ils mettent le pied sur le continent.

C'est avec satisfaction qu'on suit les impressions de Sir John Carr, en France, et je m'empresse de reconnaître qu'alors que j'en avais abordé la lecture avec répugnance, j'ai été d'abord agréablement surpris, puis séduit, par l'impartialité du narrateur, qui cependant ne fait aucune concession à ses idées nationales.

On m'affirme qu'il y a encore aujourd'hui des Anglais qui ne haïssent pas et cependant, moi qui les fréquente et qui les lis, j'en connais bien peu qui en écrivant ne nous insultent pas, et je m'en tiendrais volontiers à sir John Carr qui vivait en 1807.

Le Quartier Latin, par GEORGES RENAULT et GUSTAVE LE ROUGE, 1 vol. E. Flammarion, Editeur, Paris.

L'œuvre de MM. Georges Renault et Gustave le Rouge, est une critique fort justifiée du quartier latin, tel qu'il est aujourd'hui, et de l'étudiant moderne que nous rencontrons tous les jours.

Avec beaucoup de verve et d'à propos, les auteurs regrettent les romantiques de jadis, qui au moins avaient la foi, la gaieté, l'indépendance, alors que nos embourgeoisés du jour ne croient plus à rien, s'imagineraient déchoir s'ils étaient plus gais qu'il n'est bien porté de l'admettre et grandissent dans le culte du moi et la crainte des gendarmes.

Au lieu de l'exubérance de jadis, tout maintenant est calculé au quartier, comme sur un grand livre par doit et avoir. On aspire à être fonctionnaire bien sage, épouser une héritière, et on raisonne comme M. Prudhomme.

Le quartier est mort, le quartier n'est plus. Il ne saurait nous déplaire de l'entendre déclarer par des jeunes qui ne craignent pas de le crier fort à la face des prétentieux vieillots avant l'âge, qui affectent de croire que le monde est né avec eux.

En faisant justice également des faux lettrés qui pullulent et que la vanité tue, MM. Georges Renault et Gustave le Rouge, ont mis à nu une des plaies terribles de cette fin de siècle ; où la négation est seule monnaie courante et ne saurait donner l'essor ni au cœur, ni à l'intelligence.

C'est donc avec intérêt que tous liront le *Quartier Latin*, qui se recommande à la sympathie générale par la pensée qui a présidé, chez les auteurs, au travail qu'ils ont su mener à bonne fin

Vers la Destinée, par Le Baron DESLANDES, 1 vol. — Ollendorff, éditeur, Paris.

Dans ce roman où se multiplient des pages remplies de douce et délicate poésie, l'auteur en racontant ses impressions de marin, de mili-

taire, et d'homme aux sentiments enthousiastes de ce qui est beau, généreux et grand, nous reporte aux débuts de nos conquêtes d'Indo-Chine.

On retrouve discrètement analysés dans son œuvre, sans mise en scène criarde, les beaux côtés du caractère militaire, de la camaraderie, de la solidarité, du respect des chefs, que l'on ressent si bien, quand on est éloigné de la mère patrie. Cette peinture, si je puis m'exprimer ainsi, est comme un beaume réparateur et doux versé sur la plaie sanglante et vive du cosmopolitisme envahissant. On se demande en lisant ces souvenirs si touchants, si émotionnants, si palpitants d'affectueuse anxiété, de dévouement, comment les personnages présentés par le baron Deslandes peuvent avoir quelque chose de commun, avec les énergumènes et les sans-patrie d'aujourd'hui, nous affolant de leurs blasphèmes. On ne peut admettre que les uns soient les descendants des autres, et en jetant un regard en arrière, sans vouloir désespérer de l'avenir, on répète malgré soi : « Où sont les neiges d'antan ? »

Lune de Miel, par Gyp, 1 vol. — Calmann Lévy, éditeur. Paris.

Cette réédition d'un aimable recueil de nouvelles ne doit son titre qu'à l'historiette qui en est le début. L'ensemble n'en n'est pas moins charmant, car il comporte toute une série de tableaux des plus vivants et des plus modernes ; où, suivant son habitude, tout en badinant, le spirituel auteur stigmatise bien des travers.

Toutefois ici la satyre est douce, et n'atteint pas les hauteurs des derniers ouvrages où Gyp n'a pas craint d'attaquer nettement les chancres rongeurs de notre société en décomposition. Dans *Lune de miel*, la critique est anodine, on sent la griffe mais c'est encore patte de velours. Le sujet d'ailleurs ne comporte pas l'amertume. Le joueur pelote en attendant partie. Aujourd'hui il taquine, demain il mordra.

A signaler le *Jour de Madame* où la valetaille en livrée, se montre la digne émule des bonnes à tout faire de *Pot Bouille*.

Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie, 1489-1862. — 1 vol. avec cartes. — Plon et nourrit, éditeurs, Paris.

Ce volume composé exclusivement de lettres adressées au maréchal de Castellane de 1849 à 1862, semble être le complément documentaire de la série des cinq volumes publiés précédemment, sous le titre de *Journal du maréchal de Castellane*, allant de 1804 à 1862.

Le grand mérite de ce recueil, qui doit attirer sur lui l'attention, est de donner sur les faits militaires dont il parle, les opinions de ceux qui y ont pris part à un titre quelconque, opinions se justifiant ou se contredisant les unes les autres, mais émises *proprio motu* par leurs auteurs, sous l'impression du moment. A cet égard elles constituent pour l'historien des documents précieux, et souvent pour le penseur des aperçus à méditer, quand il s'agit des personnages, des caractères, qui plus tard se sont révélés, développés, accusés, en concordance ou discordance avec ce qu'ils avaient laissé préjuger d'abord.

Cette observation s'applique aussi bien aux opérations militaires, qu'aux jugements qui les apprécient, aux questions de tactique, de stratégie, de discipline, d'approvisionnements, d'hygiène, même simplement d'esprit militaire ou moral de la troupe ou des officiers.

A citer par exemple la lettre du colonel de Wimpffen au sujet des tirailleurs algériens.

Ce recueil montre en outre quelle bienveillance, quelle sollicitude pour tous, sans distinction d'origine ou de parti, avait ce dur à cuire, Maréchal, comte de Castellane — toujours en grande tenue, le chapeau en bataille de travers, comme le Grand Frédéric avec lequel il avait plus d'une ressemblance — ce grand seigneur jusqu'au bout des ongles

démissionnaire en 48. Il n'est pas un de ceux qui l'aient approché, qui n'ait conservé de lui un bon souvenir et qui n'ait eu à cœur de lui témoigner sa respectueuse reconnaissance, surtout en raison des excellents principes de discipline, de dévouement, de sacrifices, d'abnégation, de solidarité patriotique, qu'il avait su inculquer à tous.

GEORGES SÉNÉCHAL.



Sébastien Gouvès, par LÉON DAUDET. (Fasquelle édit.) — Je viens de lire d'un trait ce nouveau roman. C'est une des meilleures œuvres de M. Léon Daudet, par l'intensité, l'élan, la sincérité, l'observation. Je connais peu de sujets aussi tragiques, aussi douloureux que cette jeune fille se livrant par héroïsme à un vieillard pour que son père soit illustre et arrive à la gloire et à la fortune, après une vie de labeur admirable. Le plan et la composition de ce nouveau livre sont d'une grande sûreté d'expérience. Il marche, il va au but ; point trop de digressions, pas trop de théories, ni d'idéologie, chères à l'auteur de *Germe et Poussière*. C'est vibrant, rapide, terrible. Un pareil livre vous bouleverse comme un malheur rencontré dans la rue. On en a les larmes aux yeux. Il y a quelque chose de suave et d'attirant, un infini de tendresse et de douceur, et aussi je ne sais quoi de satanique dans cette touchante histoire d'une vierge devenant volontairement la maîtresse d'un vieux magistrat « providence de la famille ». M. Léon Daudet a osé traiter là un thème bien périlleux. Il l'a interprété avec un sens de la vie profond, une mise à jour de réalité d'une justesse parfaite. Certaines scènes sont un peu vives ; l'auteur des *Morticoles* et de *Suzanne* n'écrit pas pour les jeunes filles ; mais cette fois cet amour est si douloureux, et le spectacle de ce crime si navrant, que le seul sentiment qu'on en garde, c'est la pitié et un frisson de tristesse découragée. Les personnages ont tous la marque de la vie vraie. Quant à l'héroïne, elle exerce une véritable fascination. Il a fallu un miracle de talent et de délicatesse, non seulement pour ne pas la rendre odieuse, mais pour la rendre si sympathique. Comme exécution, *Sébastien Gouvès*, plus serré encore et plus magistral de facture que les autres livres de M. Léon Daudet, est écrit avec la même imagination brillante et le même style éblouissant.

Le Serpent de Mer, par P. H. GHEUSI. (Ollendorff) — M. Gheusi est un critique musical d'une rare compétence et aussi un romancier de beaucoup de talent. Son *Serpent de Mer* est un livre vivant, dont le souvenir vous obsède. Vous pensez bien qu'il ne s'agit, ni d'une fable mythologique, ni d'un récit à la Jules Verne. M. Gheusi est artiste et musicien passionné ; il vit dans les théâtres, et il est observateur inflexible, cruel même dans ce monde si particulier où il y a tant de choses à observer. Le *Serpent de mer* est donc tout simplement la sirène, l'actrice, la grande cantatrice névrosée et Baudelairienne. Un jeune romancier l'adore et se réveille dans ses bras, tout surpris de voir qu'il a aimé un vampire, une satanique, une « femme damnée ». Il fuit l'enchanteresse redoutable et va guérir son âme dévastée au bord de l'océan, devant les vagues salées et les falaises tragiques, dans un milieu bourgeois et honnête, où il épouse une pure jeune fille. Tel est le thème. L'exécution est surprenante de verve, d'inspiration inépuisable, de drôlerie inattendue. C'est un feu d'artifice continuel. M. Gheusi est un homme de beaucoup d'esprit. Mordant, rabelaisien, fin, délicat, enchanteur indigné, indulgent ou ironique; il a dans son style des ressources imprévues. Son dialogue est un étincellement qu'envieraient nos meilleurs auteurs dramatiques. Il écrit avec le trait, avec l'idée, sans littérature apparente ; c'est sa verve même, sa fécondité qui four-

nit les mots et les images. Pas de travail, pas d'effort, c'est spontané. Et peintre avec cela, capable de décrire avec de la vraie couleur l'océan, les plages, la mélancolie des paysages, les couchers de soleil sanglant, les sensations de nature intraduisibles. Ses personnages relèvent de l'observation exacte, et leur psychologie de l'expérience la plus nuancée. Rien de plus véritable, de plus terrible que le réveil de dégoût du romancier Haudran le lendemain de sa chute. La cantatrice Dagma a certainement été prise sur nature ; et son évolution subite après les premières résistances si pudiquement motivées complète son énigmatique, mais fidèle personnalité. Les autres types sont également observés avec talent. M. Gheusi connaît son milieu ; il en a exprimé l'âme, le ton, la vie même. Et tout cela si rapide, en notation si brusque, sans l'air d'y toucher!.... M. Gheusi a fait là un livre qui laisse une forte impression, et qui est spirituellement et supérieurement écrit.

La comédie en France au XIXe siècle, par M. Charles Lenient, librairie Hachette.

M. Ch. Lenient avait étudié avec tant de savoir et de talent la comédie au XVIIIe siècle que naturellement ses éditeurs devraient lui demander de continuer la série commencée. C'est presqu'une révélation et c'est en tout cas une page d'histoire dramatique bien curieuse que la comédie bourgeoise sous le premier Empire, sous la Restauration, sous Louis Philippe. Les modes et les genres renaissent à nos yeux dans une série d'images, de caractères, de phraséologies aux apparences surannées, mais ayant le charme très doux des choses vieillies qui semblent ressusciter lentement à la lumière. Il en est ainsi jusqu'à Casimir Delavigne; mais combien le poëte dominé par Victor Hugo reprend à distance de relief et même de grandeur. Alexandre Dumas père, Balzac, Georges Sand, Alfred de Musset ont gardé toute leur fraîcheur et toute leur jeunesse.

Bientôt vont venir ceux qui suivirent : les maîtres disparus hier.

Lorsque la publication sera terminée ce sera un véritable monument élevé au théâtre contemporain.

Albalat.



Traité de mécanique expérimentale, librairie agricole de la Maison Rustique.

Cet ouvrage est le résumé du cours professé par M. Max Ringelmann à l'école de Grignon, d'après des notes prises et rédigées par M. Jacques Danguy, répétiteur à cette école.

Je ne connais pas d'ouvrage de mécanique élémentaire mieux conçu que celui-ci. On y rappelle les principes de la mécanique rationnelle dont on fait les applications les plus judicieuses à la mécanique expérimentale. L'ouvrage contient, en outre, des tables numériques d'une application journalière. Le tout est exposé simplement, clairement et à la portée de toutes les intelligences cultivées.

Tout homme instruit devrait posséder ce petit ouvrage qui lui donnerait des vues claires sur les choses de la pratique. Les propriétaires, même ceux qui ne surveillent pas la culture de leurs terres, y puiseraient des notions exactes qui leur seraient de la plus grande utilité dans mainte décision à prendre lorsque leur régisseur vient prendre leurs ordres, et éviteraient par là, bien des bévues. Il en est de même des industriels et des commerçants. Je vais plus loin : il n'est pas un avocat, pas un juge, pas un médecin qui n'ait fréquemment, à baser son jugement sur des faits touchant à la mécanique, que la plupart d'entre eux ignorent. L'ouvrage de M. Ringelmann les renseignerait sûrement s'ils se donnaient la peine de le lire et de le méditer. A ce titre, il remplit une véritable lacune dans les bibliothèques des gens instruits qui ne sont pas spécialistes.

L. Malpeaux : *Culture de la pomme de terre.* Masson et Cie, Paris 1898.

Ce petit livre est une monographie complète de la pomme de terre. Les agriculteurs en tireront un véritable profit s'ils se décident à suivre les conseils qui leurs sont donnés par l'auteur, conseils appuyés des analyses et des renseignements puisés aux meilleures sources. Il convient de se rappeler que ce précieux tubercule tient le premier rôle dans l'alimentation de l'homme, après le blé. Tout ce qui concerne son mode de culture, sa conservation, l'emploi qu'on en fait dans l'alimentation du bétail et dans les industries de la féculerie ainsi que la distillerie est exposé dans ce livre avec clarté et autorité. Aujoutons que, quand à l'emploi industriel de la pomme de terre nous sommes distancés de fort loin par l'Allemagne. Puissent les agriculteurs profiter de ces leçons et y puiser le courage d'égaler nos éternels rivaux. Si l'agriculture est en souffrance chez nous, la faute n'en est-elle pas, pour une grande part, dans l'inertie de nos agriculteurs ? C'est à corriger les vices de la routine que la lecture du livre de M. Malpeaux peut être d'une grande efficacité : l'essentiel est ensuite de passer de la lecture à l'action.

E. Wickersheimer.



Des maris S. V. P. de Madame Henriette Bezançon. Plon, Nourrit et Cie Editeurs.

Rien que le titre de cette étude bourgeoise est déjà tout plein de l'esprit qui l'anime elle-même. C'est bien la supplique anxieuse et prévoyante des syndicats de mères de famille en quête, pour leurs filles peu dotées, de l'époux idéal, au cœur sensible et à la position avantageuse.

Mme H. Bezançon a esquissé avec finesse, grâce et légèreté, les opérations diplomatiques de ces dames; elle a rendu piquantes des situations coutumières, prises sur le vif, notées par un esprit critique et observateur, qui les a fleuri du langage habituel au milieu dont il a saisi avec maestria, l'allure particulière. L'étude de Madame H. Bezançon a le charme des choses bien vues, doublement intéressante par la couleur locale, par l'humour et le trait caractéristique de celui qui les représente.

Lydie Martial.



J. K. Huysmans. — *La Bièvre et Saint-Sévérin*, in-18. Paris P. V. Stock, éditeur, 1898.

M. Huysmans devait être attiré par les mélancolies de la Bièvre souillée comme par les hideurs qui enveloppent l'église Saint-Séverin, cette « servante agenouillée derrière la haie impie des bouges ».

Décrire ou rappeler les vieux quartiers de Paris, en faire ressortir le charme un peu douloureux, l'esthétique troublée, l'ignominieuse laideur, je crois bien que personne aujourd'hui n'y fût, comme lui, parvenu.

L'étude sur la Bièvre nous était déjà connue ; elle est courte, et tout à fait remarquable. Toutes les qualités d'impressionnabilité et de style de M. Huysmans s'y révèlent, avec un peu de recherche sans doute, mais c'est un défaut assez léger et difficilement séparable de ces qualités. M. Huysmans a trouvé même des phrases touchantes pour nous apitoyer sur le petit ruisseau qui court à travers la rive gauche de Paris, « le plus parfait symbole de la misère féminine exploitée par une grande ville... Que de soirs derrière les Gobelins, dans un pestilentiel fumet de vase on la voit, seule, piétinant dans sa boue, au clair de lune, pleurant, hébétée de fatigue, sous l'arche minuscule d'un petit

pont ». Et nous suivons ainsi la rivière dans son passage, souvent souterrain, à travers la ville jusqu'à l'égout qui l'absorbe enfin.

Le quartier Saint-Séverin a fourni à M. Huysmans une matière plus considérable ; l'écrit qu'il lui a inspiré est plus long, et de forme, à ce qu'il m'a paru, un peu moins soignée. L'auteur y donne l'histoire et la description de cette partie de Paris qui s'étend entre la Seine et le boulevard Saint-Germain, entre le boulevard Saint-Michel et les rues qui aboutissent à la place Maubert.

«Les mendiants, les prostituées et les grinches sont restés depuis le Moyen âge dans ce coin de ville, mais les étudiants semblent l'avoir pour jamais quitté. A l'heure actuelle, le quartier Saint-Séverin, le seul, à Paris, qui conserve encore un peu de l'allure des anciens temps, s'effrite et se démolit chaque jour ; dans quelques années, il n'y aura plus trace des délicieuses masures qui l'encombrent. » En attendant, le Chateau-Rouge, le cabaret du Père-Lunette, les restaurants douteux et les vagues auberges du quartier, dont on nous a souvent parlé depuis quelques années et qui pouvaient espérer prendre rang bientôt parmi les curiosités officielles de la capitale, auront au moins rencontré, pour historiographe, un véritable artiste qui conservera leur souvenir. Signalons au passage le restaurant de la rue de la Huchette. « Une boutique aux carreaux dépolis se recule, paraît sur le point de tomber à la renverse ; sa façade est sans gloire, et elle n'est rien moins cependant que celle du café Anglais des indigents, du Cubat des gueux. Si l'on veut y dîner il faut apporter avec soi son pain, car ce restaurant n'en fournit pas. » Cependant « la nourriture est simple, mais elle est résolument saine... Les gens riches et les gourmets peuvent, pour six sous, se réconforter avec du vrai rosbif. Ce n'est plus en effet, le torchon mol et rose, la carne détrempée dans de l'eau de Seine et séchée sur la tôle d'un four des grands bouillons, c'est de la viande juteuse qui saigne, de la viande aux jus rouges. « Voilà qui eût réjoui M. Folantin.

On trouve dans l'étude sur Saint-Séverin autre chose encore que de la littérature ou de l'histoire. L'abandon de l'Eglise Saint-Julien le Pauvre à la religion grecque permet à M. Huysmans de nous donner son avis sur la communion sous les deux espèces, « détail vraiment douloureux pour un croyant.. Cette façon, en effet, après avoir fouillé dans le calice où l'apparence du pain fermenté se détrempe, de communier des gens debout, à la suite, avec une cuillère qu'on n'essuie pas, a vraiment quelque chose de pénible et de choquant et l'on aurait envie de s'indigner si l'on ne savait que ce mode est orthodoxe et prescrit pour toutes les églises de l'Orient. » Et la transformation du vieux Paris l'induit en des réflexions attristées où le présent est sévèrement apprécié, le passé considéré peut-être avec trop d'indulgence. M. Huysmans n'aime guère le résultat de nos préoccupations hygiéniques. Il prévoit les larges boulevards, les squares étriqués et les rues vastes ; « l'on répétera sur tous les tons que Paris est assaini, et personne ne comprendra que ces changements ont rendu le séjour de la ville intolérable. Jadis, en effet, on ne grillait pas l'été, dans des rues étroites et toujours fraîches et l'on ne gelait pas l'hiver, dans des sentes à peine ouvertes et à l'abri des vents : aujourd'hui l'on rissole, au temps des canicules, dans les saharas du Carrousel et de la place de la Concorde et l'on grelotte par les frimas, sur ces interminables, avenues que balaie la bise... Naguère, derrière les logis, s'étendaient des jardins en fleurs et d'immenses cours ; maintenant les croisées s'ouvrent sur des puisards et se touchent ; les gens qui n'habitent pas sur la rue étouffent ; l'air était derrière les façades et il est désormais devant ; de même pour les arbres : ils ont sauté par dessus les maisons et ils s'étiolent à la queue-leu-leu, sur des trottoirs, les pieds pris dans des carreaux de fonte. » Et la conclusion est que, au point de vue de la salubrité et de l'hygiène, la classe moyenne n'a rien gagné aux changements de Paris, tandis que les pauvres y ont plutôt perdu.

Ce n'est pas l'impression que m'a donnée ce que j'ai pu lire sur l'ancien Paris, mais si les conclusions de M. Huysmans sont contestables, ses critiques de l'état actuel des choses ne manquent pas de justesse.

De même, en ce qui concerne les conséquences morales des transformations d'une ville, on peut penser que ce n'est pas seulement « l'affaire de l'église » d'agir sur les gredins « à moins... de les déporter tous au loin ou de les tuer », on peut estimer aussi que « le renfort de prières des ordres voués à la pénitence, des Carmélites et des Clarisses » ne serait pas d'une absolue efficacité ; M. Huysmans n'en a pas moins raison de déplorer l'effet souvent malheureux des châtiments de la justice terrestre et de ne pas s'attendre à ce que la démolition de vieilles masures suffise pour améliorer leurs habitants.

Pourquoi trouvons-nous si facilement quelque tristesse dans la disparition même d'une chose hideuse ? Ce n'est point très facile à dire. Sans doute pour les restes de beauté épars çà et là, pour les vieilles survivances pittoresques des anciens âges la question serait aisément résolue. Mais il y a quelque chose de douloureux dans la mort même de ce qui disparaît devant une réalité plus belle. Cela n'est pas toujours senti quand la disproportion est grande et que le plaisir l'emporte, mais, au fond, cela est toujours réel. Ces laideurs qu'on supprime ont fait partie de la vie d'un peuple, elles tiennent toujours à nous par quelques liens dont la rupture peut être une souffrance, et la mort, même utile, même nécessaire, apparaît toujours en soi comme un mal. Et qui sait s'il ne s'en trouve pas comme un arrière goût au fond de toutes nos joies, dont aucune ne s'achète que par quelque changement, c'est-à-dire par quelque destruction ?

Fr. Paulhan.

Louis Teste. — *Notes d'histoire contemporaine*, Champion, 1898.

Un observateur politique et social, qui juge ce qu'il observe, et qui par son jugement agit quelquefois sur l'opinion, ce pouvait être là, jusqu'à ce dernier tiers de siècle, une assez juste définition du pur journaliste. Et cette définition supposait tout un ensemble de qualités et d'habitudes intellectuelles : une connaissance abondante de l'histoire, des dons de psychologue et de moraliste, et par là-dessus l'art de raisonner et le talent quotidien d'écrire. Mais le journalisme a si prodigieusement évolué de nos jours, que la physionomie du journaliste est devenue la chose du monde la plus indéfinissable. Si la gazette d'autrefois fut un observatoire politique ou un laboratoire de doctrines, présentement tel journal à la mode est un appareil d'information minutieuse et instantanée, en même temps qu'une entreprise d'amusements rapides et multiformes — entre lesquels il faut compter les violences polémiques, la volupté de voir déchirer ceux qu'on n'aime pas étant toujours une des plus vives qui chatouillent l'âme des humains ; et cela, en somme, fait l'effet d'une sorte de café-concert brillant, auquel un phonographe est annexé, et qui corse de temps en temps son programme par quelque boxe sensationnelle entre des champions notoires. Cependant, sur cette troupe de reporters actifs, de chroniqueurs prestigieux, d'amuseurs de tout genre et de tout costume, qui travaillent au journal moderne, quelques journalistes à l'ancienne manière, comme des témoins de l'âge héroïque de l'institution, apparaissent encore. C'est dans ce petit groupe supérieur, entre les deux ou trois meilleures têtes, qu'il faut ranger M. Louis Teste.

Formé, vers la fin de l'Empire, à l'école fameuse d'Edouard Hervé, compatriote de Stendhal par sa naissance dauphinoise, et par inclination d'esprit l'un de ses plus zélés fidèles sans doute son origine et sa culture expliquent une part des qualités qui l'ont rendu maître en son genre. Une intelligence avant tout lucide, positive et sagace ; nourrie d'observations

morales et de faits historiques, de choses vues et de choses lues ; un ample front solide où tout cela est logé en bon ordre, avec un regard clair et qui vous interroge volontiers voilà M. Teste. Il vibre peu ; et de tous ses écrits l'analyse n'arriverait pas à extraire un atôme de rêve. Trop constamment clairvoyant pour admirer beaucoup ; pas davantage pessimiste (car le pessimisme, c'est encore un enthousiasme qui fait machine arrière) ; jugeant le passé, grandi par le lointain des siècles, sans plus d'étonnement qu'il ferait pour les événements qui défilent sous sa fenêtre, et considérant les choses du jour avec autant de sang-froid que si elles étaient déjà de l'histoire ; jamais dupe d'une apparence, jamais esclave d'une abstraction, M. Teste est l'homme le plus incapable qui soit au monde de laisser sa sensibilité lui débaucher sa raison. Et ce n'est pas qu'il soit indifférent : des principes, sinon des sentiments, le gouvernent ; il a le sens, de même que la plupart des Dauphinois, et le respect des choses du droit ; et il aime l'ordre très fortement, non seulement en bon citoyen, mais en bon esprit, comme un musicien fait les belles harmonies ou un peintre les belles lignes. En somme, qui parle de M. Teste, ne doit jamais oublier tout à fait Stendhal.

On peut supposer maintenant de quelle trempe est l'écrivain. Un style net, dense, et lumineux comme un cristal, animé toutefois et égayé de cet humour dauphinois, qui est chez lui qualité infuse et que je définirais une certaine ironie lente, subtile et sans venin. Dans un temps d'impressionisme littéraire, où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel papillotent dans une phrase de chronique, M. Teste dessine ; avec une palette restreinte et d'une touche mesurée, il décrit choses et gens par le trait saillant, par le petit fait caractéristique qu'affectionnait Stendhal : de là des portraits d'un coloris sobre, mais pleins de relief et d'expression. Le lecteur en trouvera beaucoup de tels dans les *Notes d'histoire contemporaines*, où ce rare journaliste vient de donner toute sa mesure. Ces *Notes* consistent dans un recueil de soixante et quelques articles choisis entre ceux que M. Teste signa depuis vingt ans. Un livre ainsi composé a nécessairement pour l'esprit cette sorte d'agrément que reçoivent les yeux des images diverses et mobiles d'un kaléïdoscope ; pourtant, à défaut d'unité, ces pages bigarrées sont toutes empreintes d'une marque commune, par où s'exprime constamment la personnalité de l'écrivain. A quelque objet qu'il applique son étude, qu'il s'agisse de Paris-électeur, ou d'une ascension au Vésuve, de Napoléon à Sainte-Hélène ou d'un voyage à Moscou, du P. Monsabré ou de M. E. Ollivier, de la Rome de Zola ou d'une visite chez les Chartreux, vous vous apercevrez toujours que, par-delà la simple curiosité pittoresque ou le plaisir de conter, M. Teste a su vous montrer en passant un spécimen de race, un coin de civilisation, un moment de l'histoire, et que par lui se sont accrues ou précisées vos idées sur le jeu infini des sociétés humaines. Par là ces articles, écrits au jour le jour, ont de quoi durer davantage. Il y en a certains auxquels l'historien futur pourrait s'arrêter avec profit : sans doute ils ne lui fourniront pas des matériaux positifs pour bâtir l'histoire, comme sont les documents d'archives ; mais il y trouvera ce qu'on recherche curieusement dans la littérature des mémoires : quelques étincelles de la vie et de la pensée d'une époque.

George Doncieux.



Le Curé d'Auriac. — La Tour maudite, par M. François Battanchon. — (Un vol. in-18, chez Léon Vanier).

Sous le titre générique de « *Les drames du village* », l'auteur fait paraître deux longues nouvelles dramatiques dont l'intérêt va toujours croissant. *Le curé d'Auriac* est un prêtre dans toute l'acception du

mot. Son frère, sur lequel il s'était promis de veiller, a échappé à sa tutelle afin de courir à Paris où il devient le complice d'un misérable. Traqués par la police, les deux hommes cherchent à gagner la frontière; le hasard les conduit à Auriac. Un crime se commet; la justice soupçonne le fils de la victime d'en être l'auteur. A ce moment, le curé recueille au presbytère un des assassins, qui n'est autre que son frère ; celui-ci, dans une douloureuse confession, avoue tout au prêtre, lequel lui donne l'absolution au nom du Dieu de miséricorde. Mais là se présente un cas de conscience que M. F. Battanchon a analysé en plusieurs pages émouvantes. Le curé ne veut pas que l'on condamne un innocent; il ne peut non plus livrer son frère. Enchaîné par le secret sacramentel, il se laisse plutôt soupçonner lui-même, prêt au sacrifice, au martyre, pour racheter cette âme qu'il n'a su diriger. Son dévouement devient inutile en face du suicide de son frère qui, au moment d'être arrêté, meurt en lui demandant pardon. Sujet moral traité avec beaucoup de sentiment.

Dans « *La Tour maudite* », une légende locale sert de prétexte à la vengeance d'un italien dont la sœur a été séduite par un jeune débauché. Histoire plus romanesque que la précédente, mais non dépourvue d'observation. A travers les péripéties du roman, nous citerons un suggestif tableau du carnaval à Nice, et la description de la sombre retraite dans laquelle se cache le vengeur, connu sous le sobriquet de l'Idiot par les habitants de la contrée. A signaler également deux bons types de gendarmes en activité de service, qui jettent une note comique dans ce tragique récit. En un style clair, aux phrases bien construites, tour à tour tendres et énergiques, l'auteur nous dépeint les mœurs des paysans de Gascogne ; leurs coutumes et leurs croyances sont fidèlement décrites ; il n'est pas jusqu'au pittoresque patois gascon qui ne vienne donner de la saveur à ces deux récits où l'imagination tient largement sa place. De plus, et nous croyons devoir insister sur ce point, le livre de M. F. Battanchon peut être lu par tout le monde.

C.-E. Vigoureux.



Emile Gouget, *Histoire musicale de la main.*

Un musicien, qui est aussi un lettré, M. Emile Goujet, a publié à la librairie Fischbacher une étude intéressante et surtout très nouvelle sur le rôle musical de la main. Sans doute ce rôle est connu, mais quand on l'étudie en détail, avec ce guide bien renseigné, que de détails curieux on rencontre !

Je n'insiste pas, malgré l'intérêt du sujet, sur ces procédés déjà anciens qui remplaçaient, pour la notation musicale, les cinq lignes par les cinq doigts de la main. Rameau entrevit l'importance de cette innovation ingénieuse. De même, des développements — qui pour être clairs devraient être assez étendus — sur la main et la tonalité, la main et le rythme, nous entraîneraient trop loin. Je remarque simplement que M. Goujet a très bien montré quelle a été l'importance de la main dans la détermination des mesures, dans la création des rythmes.

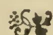
Combien son rôle dans l'exécution instrumentale est intéressant, avec ses diverses formes et ses multiples procédés. Elle frappe les instruments dits de percussion. C'est de la musique sans doute, mais la plus primitive de toutes, celle que connaissent, comme le remarque l'auteur, les chimpanzés noirs, habitués, les jours de fête, à se donner des concerts. Dans les instruments à souffle, la main peut n'être qu'un simple support, mais le plus souvent en faisant agir des pistons, en se promenant avec rapidité sur les ouvertures percées dans la flûte, le hautbois ou la clarinette, elle dirige, modère et module le son. Réduite à elle-même ou ornée de l'archet, elle fait vibrer et chanter les cordes, et à chaque corde elle donne une âme. Enfin, dans les instruments à

clavier, elle semble multiplier ses efforts, et elle arrive, prodige de la volonté et de l'art, à frapper 800 notes par minute.

Que d'efforts il a fallu faire et que d'obstacles vaincre pour donner à la main cette souplesse infatigable! On en pourra juger par le spirituel chapitre que M. Goujet consacre aux *gymnastes de la main* et aux instruments de torture qui ont été imaginés par de barbares professeurs de piano.

L'ouvrage se termine par une étude de la main des musiciens, au point de vue des sciences occultes. N'en déplaise à M. d'Arpentigny et à M. Desbarolles — qui m'en voudront d'autant moins qu'ils sont morts — rien ne me paraît moins sérieux et plus arbitraire. Je ne sais pas si la main de Liszt, reproduite dans le livre de M. Goujet, est « psychique » ou « philosophique », mais j'avoue très humblement qu'elle me semble courte, grasse et molle, offre tout à fait l'aspect de la main, fort peu artistique d'un bon curé de campagne.

HENRI D'ALMERAS.



Au Louvre, par Edouard ROMBERG. — 1 vol. librairie Léopold Cerf.

N'est-ce point charmant, par ces temps d'outrancière vanité, un auteur qui n'a d'autre ambition que de se voir imprimé et qui l'avoue en toute ingénuité ? Il ne demande pas qu'on le lise et qu'on l'approuve il cède simplement au désir, à la tentation qui troublent tant de beaux fils grands lecteurs de Baour Lormian. Et il parle sur ce qu'il a vu, des musées, des villes ; il va de Trèves à St-Cloud, en passant par Paris. A Paris, au Louvre, la salle La Caze et la salle des Sept cheminées le requièrent, d'où le titre général et les strophes à la glorification de Louis David, de Flandrin, de Lagrenée. Par instants il s'arrête pour offrir un bouquet à Chloris, une guirlande à Phémie. L'écueil, en ces sortes de volumes est de se laisser entraîner à réunir trop de quatrains d'album, trop d'aubades et d'acrostiches, trop de vers de circonstances crayonnés sur un carnet de voyage. M. Edouard Romberg ne semble pas l'avoir toujours évité. « La mort de la reine Louise » n'est en rien pour nous faire changer d'avis. Pour célébrer des événements que l'on estime des catastrophes, il faut plus de souffle et plus d'ampleur. Banville n'a-t-il pas écrit :

« N'est pas poëte, celui qui n'a pas le cœur d'un héros et que ne brûlent pas une immense charité et un immense amour » Mais l'auteur nous désarme par sa bonne humeur et son absence de prétention : il nous a prévenu, nous ne pouvons nous montrer sévère et mieux vaut, en dépit de leur pages nombreuses, ne pas critiquer *Un coup de bourse* et *Un Reporter*. Restons sur l'impression que nous donnent les premières piécettes et souhaitons au nouveau bachelier de préparer bientôt sa licence.

Les Heures Sereines, par Paul AROSA. — 1 vol., imprimerie Léon Pochy.

Il y a beaucoup de mièvrerie dans ces vers, mais aussi une compréhension réelle, une rare entente du rythme et de la mesure. Des réminiscences gâtent les strophes qui vaudraient par leur sincérité : mais à imiter Ronsard et Musset — il pouvait plus mal choisir — l'auteur a gagné de savoir exprimer en de belles phrases sa peine ou son plaisir car une obsédante mélancolie estampe la plus grande partie des pages. Et s'il est vrai que, pour critiquer justement une œuvre, on doive s'interdire toute sympathie préventive, on est ici pourtant malgré soi touché de cette grâce naïve qui vous poursuit à chacun des chapitres. Les *Heures sereines*, magnifiquement éditées et imprimées, en dépit de la

fâcheuse disposition typographique de certains sonnets, sont divisés en trois parties : *J'ai regardé*, *J'ai rêvé*, *J'ai pensé*. Les deux premières sont surtout composées de madrigaux et de langoureux rondels tels : *Richesse*, *Fidélité*, *Pantoum*, *Souvenez-vous*, *Causerie*, *Les Papillons*, dont il n'y a rien à dire, sinon qu'ils ne décèlent pas le poëte que peut devenir le chantre du *Cigne*, de *Fantaisie lunatique* et de *Résurrection* des deux premiers quatrains de *Cornemuse*, des *Grands blés*, et de l'*Irréelle vie*. Un véritable sentiment poétique traverse la pièce intitulée *Faiblesse*. Pourquoi la *Légende du cœur* est-elle moins bien, je veux écrire, plus sommairement rimée ? Sa place serait meilleure en nos annotations de rectos à tatouer d'une croix bleue? Nous aimons moins les ballades faciles sur : le *Beau monde de Paris*, les *Messieurs de la Province*, le *Gibet de Montfaucon*, le *Bonheur des Bourgeois*. Ceci ne mérite plus le nom de poëme, c'est œuvre de hâtive versification. Heureusement l'auteur se relève avec ses chansons de mer, où il devient un rival dangereux pour Yann Nibor. Nous ne croyons pas cependant qu'il persévère en ce genre de berceuses, son goût le portera longtemps à composer des stances plaintives sur le sort de ses terrestres affections. Pour aujourd'hui, il se repose de l'effort tenté :

Délicieusement, sans chocs et sans secousse
Mes heures ont passé sereines et très douces
En robes d'idéal, en souffles de parfums :
Toutes ont eu pour moi du rêve entre leurs ailes,
L'enchantement n'est plus ; voici les pages frêles
Blancs linceuls où j'ai mis mes beaux rêves défunts.

La Charmeuse, par Georges Denoinville. (1 vol., librairie Edmond Girard).

Il semble que peu à peu auteurs et lecteurs reviennent aux nouvelles courtes qui bercèrent, sous des noms aimés des lettrés, les heures de jadis. Voici, après quelques autres, un recueil prometteur de captivantes psychologies. La Charmeuse, délectable titre, plus délectable histoire écrite par le délicat syliste des « Sensations d'Art » que ne dédaigna pas de préfacer Jean Dolent et que voulut orner d'une lithographie le peintre Eugène Carrière. Certes, en ces pages de minutieuse analyse, M. Georges Denoinville n'oublie pas qu'il est un critique très informé ; mais il sait montrer, en outre, qu'il est aussi un élégant observateur. Le rôle des Suzanne Vergniaud dans notre société troublée y est scruté avec courage et habilité. Il y avait là matière à un long roman que les plus difficiles eussent trouvé remarquable, que n'en puis-je dire autant de *Désespérance*, de *Le Maudit*, de la *Vengeance du paysan*, de la *Mort de Jeanne*, toutes intrigues à dénouement, trop uniformément sombres, dont la reproduction est assurée dans les périodiques à tirages hebdomadaires, mais qui gagneraient à être publiées parmi des contes teintés d'azur et plus ensoleillés. Au bon renom littéraire de M. Denoinville la « Charmeuse » suffit.

Les Aubes et les soirs, par Louis Didier (1 vol., librairie Edmond Girard).

Plus de soirs que d'aubes en ce livre distingué que le poëte divise en six parties : *D'Automne*, *D'Hiver*, *Impressions et sentiments*, *Choses éparses*, *les Morts*, *Amours Antiques*. Plus de soirs que d'aubes, le poëte est donc jeune et l'on imagine aisément combien sa mélancolie native lui voile les chaudes mériennes que sans aucun doute il chantera plus tard. Plus tard il se gardera des quelques réminiscences, qui fatalement devaient se présenter à son esprit et il sera parfait. Son rythme est volontairement divers, ses évocations valent par leur sincérité, il a le culte du beau et la nostalgie du vrai. A citer parmi les nom-

breuses pièces : *Mon cœur un jardin. Les cygnes, A la trépassée, Tristesse et douceur, Vieille Eglise, Vainement, Tertius, Licinius, Heure d'Automne.*

Voici qu'on a fauché les suprêmes Avoines
Et dépouillé les grands pruniers roux de leurs prunes.
Et l'Automne a jonché de mourantes pivoines
L'horizon vespéral où va fleurir la lune.

J'aime moins *La Matinale*, le *Printemps*, la *Nuit d'Eté*, les *Ciels les Dimanches*, si peu généreux, surtout rapprochés de l'*Enfantelet*. Le sujet général des Morts ne se hausse pas au poëme ; il y a trop de répétitions de mots et aussi d'idées dans les Amours Antiques, et les pièces manquent souvent de souffle, d'ampleur, de muscles. Elles sont toutes en nuances et il en faut, je le sais bien ; mais le talent de l'auteur n'aurait rien perdu à davantage s'affirmer. On me dit que M. Didier a coutume de signer ses dédicaces par simples initiales. C'est là une indication. Il n'appuie pas assez, il n'arbore pas suffisamment encore de signature ; et pourtant, s'il voulait comme il pourrait être lyrique :

La mer Egée au loin chantait sur les galets,
Et le soir embrasait les collines désertes ;
Et, dans les bois, pleuraient les vagues flageolets ;
Et les myrtes pensifs, dans les prés violets;
Livraient au vent chargé de miel leurs palmes vertes.

H. DE BRAISNE.

La Faillite du Mariage et l'Union Future par J. JOSEPH-RENAUD, Librairie E. Flammarion.

Ce livre est une surprise et une déception ; c'est un pêle-mêle de pensées et de jugements contradictoires.

Parmi les sévérités diverses à l'adresse du mariage, les appréciations personnelles de Monsieur Joseph-Renaud sont les plus rigoureuses : d'où je conclus — sans le connaître — qu'il est jeune et qu'il est célibataire.

Cet absolutisme est l'apanage du jeune âge et de l'ignorance. L'âge mur met moins d'impétuosité dans les sentiments, plus de tempérament dans ses affirmations. Il faut l'enthousiasme de la jeunesse pour décider ainsi, il faut aussi posséder la vigoureuse insouciance de cette même jeunesse pour voir des ombres si noires flotter dans la lumière argentée de la lune de miel, sans en être irrémédiablement attristé et decouragé à jamais.

Loin de constater, comme le fait Monsieur Joseph-Renaud, dans la diminution du nombre des mariages, dans la fréquence des ruptures des symptômes de la déconfiture finale, nous y voyons, au contraire, des signes de l'amélioration morale et la consolidation de l'institution sociale la plus importante de la civilisation.

Les incidents particuliers qui frappent si fort l'imagination des observateurs superficiels ne sont que des phénomènes propres à un état de transition.

Ces craquements aperçus, ces déchirures devenues apparentes ne sont que des témoignages d'une désagrégation sourde, depuis longtemps ignorée. Ils sont les indices du nouvel ajustement de l'élément humain et de l'élément économique dans la société moderne. Ils sont les preuves visibles de cette adaptation aux conditions nouvelles de milieu, qui permet à l'humanité d'évoluer toujours.

Dans toute la nature, dès que des individus d'une espèce quel-

conque se trouvent dans des conditions défavorables, il se produit une série de phénomènes qui ont pour but de mettre en harmonie l'individu et ses conditions d'existence. Un double travail s'engage : l'individu fait effort, par son intelligence et son industrie, pour vaincre les obstacles à son développement : en même temps, il modifie — consciemment ou inconsciemment — tout ce qui en sa propre personne est incompatible avec le milieu où il se meut.

Les humains n'échappent pas à la nécessité de se plier et de s'adapter. C'est à cette condition que les races se forment dans les espèces, c'est grâce à l'aptitude d'adaptation que l'homme progresse et se conforme sans cesse aux conditions nouvelles de civilisation et de moralité que lui-même prépare continuellement aux générations successives.

Envisagé ainsi, ce que Monsieur Joseph Renaud, appelle la "Faillite du Mariage," loin de nous désoler, nous apparaît comme un signe réconfortant des temps nouveaux.

On ne se marie plus autant, ni si jeune — tant mieux : c'est que déjà pour un bon nombre de femmes, le mariage et le métier de ménagère n'est pas le seul gagne-pain.

L'entreprise commerciale masculine s'est emparée du domaine industriel, autrefois indiscuté de la femme. Filage, tissage, broderies et confection de vêtements : lessivage, boulangerie, conserves et confiserie sont aujourd'hui transférés aux ateliers. La maison n'est plus la ruche. Le foyer n'est plus le centre d'où rayonne l'activité économique féminine : il est devenu son but à lui-même. C'est un non-sens que d'y entrer sans l'amour qui procrée et fonde la famille.

Le mariage devenu une œuvre de choix demande à ceux qui s'y engagent, la vocation et une volonté prête aux sacrifices héroïques.

Non, la crise actuelle n'est pas la faillite, c'est le renouveau : c'est l'évolution régénératrice qui doit sauver la race.

Jeanne E. Schmahl.

Copenhague, publiée par l'Union Danoise des Touristes.

Quel plus bel éloge à faire d'un livre écrit par des patriotes pour faire connaître, aimer leur pays, y attirer des visiteurs que de dire qu'après en avoir feuilleté les jolies vues et en avoir parcouru le texte, on n'a plus qu'une idée : visiter la capitale du Danemarck. La beauté des places, des monuments, de la grande rade, des canaux, le mouvement de la ville, le charme des environs, les châteaux princiers, défilent aux yeux du lecteur et le charment dans ce livre unique fait avec la collaboration des journalistes danois. Cette diversité de descriptions, d'impression rendues, d'admiration différenciée, dotent d'une physionomie très particulière *Copenhague* et l'esprit en garde le désir d'aller voir un pays, qui donne tant de variété à l'inspiration et aux descriptions de ses fils.

Saint-Etienne, par M. E. Horn, Librairie Lecoffre.

Pour écrire l'histoire de Saint-Etienne, de l'apôtre de la Hongrie, du roi qui comme notre Clovis eût à la fois la puissance d'incarner le caractère de son peuple héroïque et de le diriger dans les voies pacifiques, il fallait un patriote hongrois avec toutes les hérédités du vieux patriotisme mêlé à la foi. La grande, l'incomparable figure de Saint-Etienne se dégage du livre de M. E. Horn avec un relief lumineux qui auréole le saint et donne au premier monarque chrétien de la Hongrie, à son législateur, toute sa valeur morale et politique. Saint-Etienne dota la Hongrie d'une constitution dont l'esprit n'a pas cessé de gouverner les Magyars. Avec une habileté sans égale, il résista à la fois aux violences asiatiques et à la duplicité européenne. Il sut faire respecter l'indépendance hongroise par les Turcs et par l'Empereur d'Allemagne.

Il faut lire ce beau livre : monument élevé à Saint-Etienne qui a donné son nom au royaume magyar. Les origines du peuple hongrois y sont écrites d'un style sobre et clair qui fait comprendre, même aux lecteurs les plus pressés de notre temps, une histoire compliquée et, dans les volumes publiés jusqu'ici souvent obscure.

Bon et beau livre qu'un patriote doit être fier d'avoir écrit sur son pays.

J. A.



Notre Marine marchande par M. Charles Roux, Colin, 1898.

La question de la marine marchande est pour le public ordinaire, une de ces bouteilles à l'encre qu'on se garde bien d'agiter, même et surtout quand il faudrait s'en servir. Pourtant l'écheveau est assez facile a débrouiller. Il y a d'une part les constructeurs qui disent : si vous voulez que nous autres Français construisions des bateaux, réservez-nous les primes, c'est-à-dire les subventions qui nous permettent de soutenir la concurrence étrangère. D'autre part, il y a les armateurs qui disent : si vous voulez que la marine marchande française ait beaucoup de bateaux, laissez-nous les construire à l'étranger où on les fait plus vite et à meilleur marché, et donnez-nous sinon la prime entière, au moins la demi-prime.

En ce moment, ce sont les constructeurs qui tiennent la corde des faveurs du budget et les armateurs prétendent qu'ils en profitent pour travailler moins bien que jamais : aussi réclament-ils la demi-prime pour les bateaux qu'ils voudraient faire construire à l'étranger.

Et le contribuable, lui, que pense-t-il ? Comme il aura toujours à payer il se méfie un peu, et pense que les constructeurs devraient bien améliorer leurs chantiers et les armateurs être plus hardis dans leurs armements. Il y a d'ailleurs des questions accessoires sur lesquelles tous, armateurs, constructeurs et contribuables, pourraient et devraient s'entendre : la révision de la loi sur l'hypothèque maritime, le perfectionnement des capitaines au long cours, la modification de la loi qui ne permet pas en Extrême-Orient de prendre des chauffeurs indigènes, l'amélioration des voies navigables et des grands ports de commerce, etc.

Sur tous ces points là, le livre de M. Charles Roux fournit des renseignements lucides, sensés, justes. Tous ceux qui s'intéressent à la question de la Marine marchande, devront le lire.

J. F.



La librairie Chaix fera paraître successivement des livrets spéciaux pour la Suisse, l'Italie; — pour l'Allemagne et la Russie ; — pour l'Autriche-Hongrie, la Grèce, la Turquie et les Balkans ; — pour l'Espagne et le Portugal.

Le livret Chaix continental renferme les services de toute l'Europe.

CARNET MONDAIN

Mai souriant est arrivé, et l'on ne rêve que de parties de jardin. Ce sont des fêtes délicieuses pour les jeunes femmes qui peuvent affronter la lumière du soleil. Leur peau unie et rosée n'a rien à redouter du grand jour, ni leurs cheveux soyeux, ni leurs yeux brillants. Mais les autres !... Ah ! elles maudissent ces parties dites à l'anglaise, mais qui ont toujours été connues chez nous aussi, il n'y a qu'à voir ou se rappeler les « Fêtes galantes » de nos peintres les plus charmants, et à lire les récits des vieux auteurs.

On dansera bien un peu sous les arbres, mais on préférera comme attraction, la représentation de pastorales empruntées aux poèmes du moyen-âge ou de la Renaissance, ou dûes aux jeunes poètes actuels, pour lesquels c'est une mine à exploiter.

Le lunch suit immédiatement « le Masque de Fleurs », comme on dit en Angleterre, d'une façon originale, de ces spectacles en plein air. C'est un repas à la fois solide et délicat, comme il convient pour les beaux appétits de personnes jeunes et raffinées. Puis a lieu la distribution des bouquets ; il est sept heures du soir, on se quitte pour courir à de nouveaux plaisirs. Si l'on dîne chez soi, on mange à peine comme bien vous pensez, et l'on procède à une toilette nouvelle pour aller écouter le dernier acte à l'Opéra ou se montrer dans un bal, une réception quelconque.

Beaucoup de salons essaient de fermer à minuit sonnant, mais cette innovation n'a guère de succès. Les femmes trouvent qu'on n'a pas assez de temps pour les admirer dans leur toilette éblouissante, toute constellée, gemmée.

Ce soir, pourtant, ce seront des robes blanches toutes simples, immaculées, qui tourbillonneront dans la valse, tulle, mousseline de soie sur satin, et même, mousseline Suisse ! la mousseline de nos mères ! ! Bals blancs, très nombreux, où seuls danseront les jeunes filles et les bachelors. Les séduisantes jeunes dames, qui flirtent avec les jeunes gens à marier, sont prudemment éliminées.

Beaucoup de mariages aussi pour cette première journée de Mai. Les jeunes fiancées, — redeviendrait-on romanesque, à la mode poétique de 1830 ? — ont trouvé charmant d'entrer à cette jolie date dans leur vie nouvelle, leur vie conjugale.

La question du bouquet de l'épousée est très agitée, très controversée (! !) en lieux élégants. On n'a pu s'entendre et on a décidé qu'il en serait ce que chacune voudrait. Les unes trouvant embarras-

sant de le tenir à la main, l'attachent au corsage à la place du cœur, d'autres le disposent à leur ceinture. Il en est qui l'épinglent sur l'épaule.

Quant à celui des demoiselles d'honneur, c'est à peu près tranché. Presque partout on est pour la suppression. Les garçons d'honneur ont beaucoup aidé à cette décision. Il leur paraissait — non sans apparence de raison — que ce bouquet, porté par eux pendant la quête, leur conférait un petit air bête. Mais c'était bien simple, au lieu de les mettre entre les mains de leur cavalier, les jeunes filles pouvaient abandonner leurs fleurs sur leur prie-Dieu, pendant qu'elles exécutaient la quête. Quoiqu'il en soit, le bouquet est souvent déjà remplacé de cette façon : une guirlande de roses thé entourant l'ouverture de la bourse de quêteuse.

* * *

Bien que les chrétiens protestants ne rendent aucun culte aux Saints, en tous les lieux (ils sont nombreux !) où se trouvait un anglais, la St-Georges a été célèbrée dévotement, non pas avec les cérémonies, catholiques, mais par un peu de joie et d'animation.

Aux Indes, sur les bords du Nil, dans toutes les garnisons du Royaume-Uni, à Malte, à Gibraltar, etc. etc. etc. le drapeau national est, ce jour-là, paré d'une rose, emblème d'Albion. Les officiers attachent aussi une rose à la dragonne de leur épée, les soldats en portent une à leur poitrine et à leur chapeau, La table de la reine est couverte de roses, les princesses ne veulent que cette fleur dans leur toilette, et toutes les femmes anglaises en ornent leur corsage.

Les Irlandais repoussent cet insigne. Le symbole de la poétique Erin est le trèfle, avec les rubans verts ; et son patron, est St-Patrick, dont un clan aristocratique français chôme aussi la fête depuis cette année. Banquets, réunions et réjouissances recommenceront l'an prochain et les suivants. Jamais St-Patrice n'avait été ainsi honoré chez nous. Je suppose que l'idée est dûe à des descendants de familles irlandaises. Nous en comptons quelques-uns dont les ancêtres étaient des rois ou des bardes. Inutile d'ajouter que ce sont les harpes qui accompagnent la récitation ou le chant des poèmes celtiques, lesquels poèmes sont la principale attraction des réceptions de la St-Patrice.

Cette sorte de rénovation des vieux cultes et des anciennes traditions, ne laissent pas d'étonner à l'extrême limite d'un siècle si positif et si pratique.

Du reste, les femmes qui possèdent une terre en province, vont interrompre leur *Saison* pour aller passer à la campagne les jours de Rogation et celui de l'Ascension. Elles veulent revoir la procession rustique se déroulant dans les champs aux heures matinales. Puis c'est une accalmie qu'elles se procurent étant déjà surmenées, « fourbues », disent quelques-unes d'entre elles, par cette terrible vie de Paris. On leur a conseillé d'aller se retremper au grand air, à la rosée, en humant ce parfum si salutaire et si doux des jeunes verdures et des fleurettes de printemps.

Mais on reprendra tout de suite le collier. Il y a tant de choses dont on veut jouir. L'hôtel de Brissac est fermé pour cet hiver, mais la musique a retrouvé une digne hospitalité chez Mme Alphonse de Neuville qui, après d'élégants dîners, fait entendre, chez elle, les œuvres des maîtres et ses propres compositions. Mme et Mlle Lafaix-Gontié ont plusieurs auditions à donner. Massenet y accompagne celles qui chantent ses plus beaux airs.

On ne donne pas seulement des fêtes à Paris, toutes les villas des en-

virons sont ouvertes, on y invite à des matinées charmantes. L'autre jour à Rueil, une jeune actrice, Mlle de Kerven, s'est révélée grande artiste dans le beau rôle de Sylvia du *Passant*.

C'est en automobile qu'on court à ces fêtes de campagne. Le mail-coach est déjà bien abandonné. Mais on n'a plus le temps d'admirer ces jolies vallées, ces rivières sinueuses, ces arbres fleuris qui mettent tant de grâce et de poésie autour de Paris. L'odeur du pétrole ou du charbon, masque absolument les senteurs des fleurs de pommier ; ce bruit strident qui accompagne la marche du véhicule moderne, domine la chanson des oiseaux. Il y a de quoi regretter la lente calèche qui n'arrivait pas... mais où l'on pouvait se laisser bercer par le rêve qui permettait de jouir du voyage. Tant de gens, comme les Russes, lorsqu'ils sont partis, voudraient aller toujours, toujours, sans jamais plus s'arrêter.

Baronne **STAFFE**.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

— Que devient le sourire quand les dents, que les lèvres en s'entr'ouvrant découvrent, ne sont pas d'une blancheur éblouissante ? Une épouvantable grimace, déparant le plus joli visage.

Mais on n'a rien de semblable à redouter quand on fait usage pour sa toilette des dentifrices des *Bénédictins du Mont Majella*. *L'élixir*, entr'autre blanchit les dents, fortifie l'émail, purifie l'haleine et la bouche, en lui communiquant une douce et agréable fraîcheur.

Pour éviter les contrefaçons, exiger le carton en papier brut havane dans lequel sont enfermés séparément l'élixir, la poudre, la pâte, ainsi que les autres produits des *Bénédictins du Mont Majella* dont le dépôt est, à *Paris*, chez *M. E. Senet*, administrateur, *35, rue du 4-Septembre*.

Prix de l'élixir 3 fr. le flacon ; et 3 fr. 50, *franco*, contre mandat-poste.

— Voulez-vous avoir ces sourcils touffus et ces longs cils veloutés qui donnent tant de charme et d'expression au regard ? Demandez à *la Parfumerie Ninon*, 31, rue du 4-Septembre, l'extraordinaire produit qu'on appelle la *Sève Sourcilière*. N'oubliez pas que la sève sourcilière (flacon de 5 et 8 fr. expédié *franco* contre mandat de 5 fr. 50 à 8 fr. 50) est l'objet de très nombreuses contrefaçons.

*
* *

— Qui n'a, à cette époque de l'année, soit à compléter son mobilier, soit à meubler sa campagne ? Une visite est alors indiquée, non dans

un bazar, mais dans une bonne maison qui soit restée dans sa spécialité. Telle est la maison du *Vieux Chêne*, *Paris*, *69*, *71*, *rue Beaubourg*. Les traditions qui conservent la clientèle y sont toujours fermes, ce qui ne l'a pas empêchée de progresser autant que ses rivales.

Au fur et à mesure que s'améliorait son immense fabrication, elle trouvait le moyen de baisser ses prix, et de vendre le meilleur marché du monde. On peut s'en assurer, en lui demandant ses albums-tarifs si complets, et en les comparant avec ceux de ses concurrents.

En vue de l'Exposition, la maison du *Vieux Chêne* vient d'agrandir ses rayons de Literie et de Tapisserie, déjà si complets. En lui rendant visite, on fait ainsi acte de curieux, car le quartier se transforme à ce point que, bientôt la *rue Beaubourg* aura fait place au splendide *boulevard de l'Hôtel-de-Ville !*

Berthe de Présilly.

LA MODE

Si l'on n'avait pas les grands mariages pour se distraire un peu et pour se délecter la vue en admirant de riches toilettes, cette fin d'avril serait désastreuse ; on pourrait croire que la mode est dans le marasme et que les élégances ont pris leur vol vers des pays inconnus. Heureusement les églises nous ont offert de sérieuses compensations et nous ont permis de constater que les toilettes sont plus brillantes, plus riches, plus exquises que jamais.

J'ai remarqué que les robes-princesses étaient surtout en faveur. Les jeunes mariées ne craignaient point d'en porter pour aller à l'autel; les dames de l'assistance en avaient toutes et les demoiselles d'honneur elles-mêmes affectaient cette forme qui cependant n'est pas tout à fait de leur âge. Que voulez-vous ? elle est si charmante la robe-princesse ; elle s'harmonise si bien avec les lignes de la femme, elle lui donne tant de gracieuse majesté dans la démarche, que je conçois parfaitement le désir empressé des jeunes coquettes à la revêtir. Vous verrez que le grand jour du vernissage au Salon, la plupart des mondaines apparaîtront avec des toilettes plus ou moins genre princesse ; c'est là le grand secret que les couturiers gardent précieusement jusqu'au trente courant, et rien n'est plus amusant, parce que chacun croit qu'il fera une révélation. Quand une idée est dans l'air, il n'est pas permis à un seul de la capter, tout le monde s'en empare et cela paraît la chose la plus naturelle du monde.

Il faut espérer que la lune rousse ayant fini ses fantaisies, le soleil voudra bien nous rendre les jolis rayons qu'il nous avait donnés naguère et qu'il nous a subitement pris pour ne point les laisser exposés sans doute aux giboulées. En attendant leur retour la mode prépare les tissus légers de la saison d'été. Je puis dire qu'on portera beaucoup de mousseline blanche richement brodée au plumetis. Cela rappelle sans doute la Restauration, Louis Philippe, les premières années du second Empire, mais ces mousselines modernes seront beaucoup plus élégantes et plus gracieuses et elles seront en outre ornées de magnifiques dentelles.

On portera encore beaucoup les linons et les mousselines incrustées de dentelles et de broderies à jour ; puis des organdis aux délicieux dessins vieillots qui, avec la coupe et les allures du jour, ont un attrait et une saveur indéfinissables.

Pour les toilettes plus pratiques on emploiera les toiles, les piqués, les coutils, les batistes écrues brodées de fleurettes blanches ou de couleurs. Vous voyez comme tout cela sera léger, tendre et voyant. Il serait désolant que la saison ne fut belle et qu'il fallût cacher sous le vilain manteau de pluie d'aussi charmantes choses.

Les chapeaux seront à l'unisson des toilettes. En attendant que je puisse vous donner la description de quelques modèles tout à fait nouveaux qui ne seront lancés que le mois prochain par l'une de nos grandes modistes, je puis vous indiquer celui-ci qui complète à ravir les toilettes genre Restauration fort goûtées à l'heure présente. Ce chapeau est lui aussi Restauration mais, comment dirai-je ? restauré avec le style et le goût moderne. Il est en tulle, coulissé et drapé au point de Milan, orné de plumes et de roses-reines, les brides écharpes en tulle illusion.

On me dit en mystère que pour le grand prix de Longchamps un maître-couturier prépare une toilette toute nouvelle qui sera l'événement, la sensation de l'année. Je vais m'informer.

Vicomtesse de RÉVILLE.

LIVRES NOUVEAUX

Chez V. Stock : *De Paris à Mexico*, par Baron Gostkowski.
— Hachette et Cie : *Louis XIII, Marie de Médicis et Richelieu*, par Berthold Zeller. — *Paris-Hachette, 1899.*
Chez Léopold le Cerf : *Une dette de Jeu*, par Paul Courty.
— Chamuel : *L'Europe et le Désarmement*, par le Comte Calderon.
— Emile le Chevallier : *Volney, 1757-1820*, par Léon Seché.
— H. Mommens : *Courses et Paris*, par Cooper-Nick.
— Schleicher Frères . *Les Microbes et la Mort*, par Or. J. de Fontenelle.
— Calmann-Lévy : *Le serment de Lucette*, par G. de Wailly.
— Flammarion : *Celles qui se donnent*, par Théodore Cahu. — *L'idée suprême de Galerius Kop*, par Charles Bahiaut. — *Confidences d'un panoramiste*, par Ch Castellani. — *Les Cayenne de Rio*, par Gyp. — *Notre devoir social*, par l'abbé Naudet.— *Les Quotidiennes*, par Alexandre Hepp. — *Memoires du Commandant Gaspard de Chavagnac.*
Chez Félix Alcan : *La loi de la Civilisation et de la Décadence*, par Brooks Adams, traduit par Auguste Dietrich. — *Bonaparte et les îles Ioniennes*, par E. Rodocanachi. — *Les campagnes des Armées françaises 1792-1815*, par Camille Vallaux. — *Les principes d'une Sociologie objective*, par Adolphe Coste.
Chez Plon, Nourrit et Cie. : *Les Justes*, par Champol. — *Le sentier du Mariage*, par Ch. Moreau-Vauthier. — *La bête à bon Dieu*, par Gustave Toudouze. — *Louisette*, par Henry Maisonneuve. — *Voyages en Europe*, par Albert Le Play.
Chez H. May : *Le Musée criminel*, par Henri Varennes et Edgar Troimaux.
— Ch. Delagrave : *Mémoires d'Afrique 1892-1896*, par le Gal Baratieri.
— Perrin et Cie : *L'innocente de Rochebignon*, par Edouard Dupré. — *Les Eléments de la Métaphysique*, par Paul Deussen. — *Les grandes Compagnies coloniales*, par Edmond-Gaston de Wiart. — *Le Ferment*, par Edouard Estaunié. — *La divine aventure*, par Pierre d'Espagnat.
Chez Armand Colin et Cie : *L'Aiguille d'or*, par Rosny. — *Paysans et ouvriers*, par le Vicomte G. d'Aveel.
A la Société libre d'Edition des Gens de Lettres : *Le ménage Cayol*, par Frédéric Berthold.
Chez Paul Ollendorff : *Anna*, par Félix Depardieu. — *Pacification de l'Europe et Nicolas II*, par Nicolas Notovitch. — *Pour remettre à Franck*, par Arnault. — *Sibyl*,, per Jeanne Mairet.
Chez Guillaumin et Cie : *Société future*, par M. G. de Molinari.
— Eugène Fasquelle : *L'inimitable*, par Ernest Lajeunesse. — *L'esprit scientifique contemporain*, par le Dr Foveau de Courmelles.
Chez Quantin : *Paris sous la Révolution thermidorienne*, par A. Aulard.
— Edmond Girard : *M. Antinoüs et Madame Sapho*, par Luis d'Herdy.
A la Société "La Plume" : *Poèmes de la solitude*, par André Magre.
Chez Fischbacher . *Préface pour les musiciens*, par Henri Maubel.
— Y. Cadoret : *Visions nostalgiques*, par Yoris Romani.
— Alphonse Lemerre : *Le Sentier fleuri*, par Paul Labbé. — *Villa tranquille*, par André Theuriet. — *Les pures tendresses*, par Jean de la Bretonnière. — *Au-delà de l'Amour*, par Daniel Lesueur. — *Bas reliefs*, par Louis Chollet.
Chez Berger-Levrault : *Conciliation et arbitrage*, par E. Lozé. — *Jeanne d'Arc*, par le Général Dragomiroff.
Chez J.-M. Harraca : *La foi morale*, par J.-M. Harraca. — *Pensées et méditations*, par le même.
Chez A. Charles : *Notre fin*, par René Schwaeblé.
— Roux Frassati et Cie, Florence : *Tendenze Presenti della Litteratura italiana Squillace.*

Le Secrétaire de Rédaction,
A. ALBALAT.

L'Administrateur-Gérant,
L. VERNET.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43

LES PERLES ROUGES

M. le comte Robert de Montesquiou fait à la *Nouvelle Revue* l'inappréciable faveur, dont nous ne saurions nous dire trop reconnaissants et trop fiers, de lui donner seize sonnets choisis par lui et que nous publions inédits avant la très prochaine apparition de son volume : « *Les Perles Rouges* » (1)

Nos lecteurs, par cet extrait, pourront juger de la hauteur de l'improvisation, de la grandeur des images, de l'imprévu de la forme, qui font de cette œuvre l'une des plus originales qui soient. De grandes figures défilent, inoubliablement peintes dans *Les Perles Rouges*, et ont pour cadre VERSAILLES ; mais ce qui donne à ce livre un caractère de puissance et d'imprévu, c'est la réverbération de l'histoire sur la nature et de la nature sur l'histoire. Les effets de couleur, de perspective, tour à tour poétiques ou tragiques en sont saisissants.

LA DIRECTION.

I

Verbe fait d'un silence où des luths ont gémi ;
Souffle éclos d'une haleine où vécurent des roses ;
Regard né d'un mystère où moururent des choses ;
Parole interrompue aux lèvres d'un ami.

Dormeur mal éveillé, rêveur mal endormi
En délectations suavement moroses ;
Effets survivanciers de l'envol de leurs causes ;
Mot qui sourit à peine, et qui pleure à demi.

Voile qu'un dieu défunt a pris pour manuterge ;
Adieu d'un mort cueilli sous la flamme d'un cierge,
Et sur le seuil du temps longuement dégusté.

Front que l'ombre obnubile et que la flamme effleure ;
Deuil qui persiste, amour qui cesse, chant qui pleure
Sur un lac fait de lys qui saignent : VÉTUSTÉ !

(1) *Les Perles Rouges* paraîtront chez l'éditeur Fasquelle dans quelques jours ; cent cinquante exemplaires de luxe rehaussés de précieuses eaux-fortes par Albert Besnard ont été tirés pour les souscripteurs, en dehors de l'édition courante.

VI

LE SOIXANTE-SEPTIÈME

En pente douce, en dôme vert, monte l'allée
Des marmots noirs mêlés au marbre violet.
Soixante-six bambins font un troupeau complet,
Sous vingt-deux miroirs d'eau qu'évente la feuillée.

Trois par trois assemblés sous la coupe émaillée,
Tel, chasseur, tient sa pique, ou, chantre, un flageolet.
Gaines, ou chèvrepieds, ils vont par triolet;
Et, trois autres, Tritons, ont la jambe écaillée.

Sous l'ombre le zébrant d'un dessin de Kachmir,
Bicentenaires, ils regardent s'endormir
Un tout petit enfant sérieux comme un bonze....

Et la mort du sommeil qui sur lui se posait,
Sous les yeux immortels de ses frères de bronze,
Apprenait à mourir au vivant *marmouset.*

XVIII

Sous les villosités violettes des tartres,
Les dieux marmoréens ont pris des tons caducs.
Et, des arbres sans sève, et, des plantes sans sucs,
La feuille qui s'enfuit, les vêt comme de martres.

L'ombre et la vétusté les rouillent de leurs dartres,
Ces dieux à qui les rois voulaient des airs de ducs ;
Et le soleil mourant, qui fuse sur les stucs,
Y verse les joyaux des verrières de Chartres.

Le Ciel est tout en fleurs, l'horizon tout en fruits ;
On dirait des éclairs forgés avec des bruits ;
Des bouches de clairons et des rayons d'épées.

L'horizon est vraiment historique ce soir ;
Car, dans le panier d'or du couchant, on croit voir
Tomber des grains saignants faits de têtes coupées !....

XXXIV

NEC PLURIBUS IMPAR

Louis Quatorze, le Grand Roi, le Roi Soleil,
Fut l'organisateur de la Magnificence.
Il compte ses rayons : Corneille en sa puissance,
Racine sur son front, Scarron sur son orteil !

Condé, Turenne pour gardiens de son sommeil ;
La Bruyère, en son parc ; et Molière à sa mense.
Où Bossuet finit, Fénelon recommence ;
La Fontaine est sans pair, et Puget sans pareil.

Bernin lui fait flamboyer des astres dans ses boucles ;
Montespan, La Vallière ont l'éclat d'escarboucles...
— Tel, hérissé des yeux de tout son siècle, tel,

Le Brun le peint sur un Pégase qui s'ébroue,
Dont le vol qui s'allume, émaille sur le ciel
L'immense orbe ocellé d'un Paon qui fait la roue !

XLIII

L'œil était dans la tombe...

Le vrai Louis Quatorze est le seul Saint-Simon.
Le Grand Siècle écoulé survit en son grimoire :
Tapisserie énorme, inexorable moire
Qu'ourdit une Arachné moins ange que démon.

Louis mène le char. Le Duc est au timon.
Les rayons du Soleil rentrent dans son armoire.
Les dieux ne seront grands que selon sa mémoire ;
L'astre n'aura d'orgueil que suivant son gnomon.

Nul ne sait qu'il écrit, ce Mémorialiste !
Des brebis et des boucs il dresse une âpre liste,
Et sa lampe nocturne est un phare immortel.

Il dote, à leur insu, Beauvilliers, Albemarle,
Celui-ci, d'un gibet ; celui-là, d'un autel...
Puis, quand ce mort est bien au fond de l'ombre... IL PARLE !

XLIV

SÉVIGNÉ

La Marquise est bavarde, et caquète de loin.
Son œuvre est un fil noir dont l'aiguille est la plume :
Elle coud une lettre, elle file un volume ;
Et la maternité bat monnaie à son coin.

Son griffonnage artiste à distance est témoin ;
Même, en son encrier, le Roi-Soleil s'allume.
Elle en forge un rayon sur sa petite enclume,
Et la rumeur du monde aboutit à son coin.

En son épistolaire et mince parfilage,
Le siècle se dévide au travers d'un grillage.
En arche de triomphe elle transforme un chas.

Elle brode au pupitre, à l'encre elle babille :
La maternelle ardeur en elle est au pourchas
D'orner une écritoire aux couleurs de sa fille.

XLV

Ces *verts appartements* dessinés par Le Nôtre
Ont vu sauter Bathylle et songer Bossuet ;
Leur sol, où du Passé pose le pied desuet,
Garde l'empreinte, du danseur, et de l'apôtre.

Un rythme d'entrechats, un bruit de patenôtre
Mélangent la mémoire, en cet abri muet,
Du doigt qui fut ailé, du pied qui fut fluet,
Et l'on ne sait plus bien distinguer l'un de l'autre.

Le parc étant public, Monsieur l'Aigle de Meaux
Reçoit la clé d'un lieu dont il connaît les aîtres,
Solitude peuplée agréable aux grands prêtres.

Et l'Aigle, sans emphase, adresse aux animaux,
Dans le calme bosquet dont les consacre Esope,
Un discours sur le cèdre, un sermon sur l'hysope.

XLVIII

La Foudre, dans l'Olympe, éclate sur Fouquet !
Gorgé d'exactions dont on refait le compte,
Un Versailles singé pousse à Vaux-le-Vicomte,
Et fait voir le Soleil miré dans un baquet.

Le Roi vient : sa fureur en va jusqu'au hoquet.
Sur la plus haute branche en vain l'Ecureuil monte ;
Le Financier s'effondre... il en est pour sa honte
Quand Vincennes sur lui referme son loquet.

Or les Nymphes de Vaux, en vain, dans leur fontaine,
Pleurent pour votre ami, Sévigné, La Fontaine,
Le Parlement instruit et prononce à son dam.

Et, sans fin grignotant sa noisette ou son sucre,
Symbole de l'orgueil érigé sur le lucre,
Le Rongeur, en grimpant, dit : *Quo non ascendam* ?

LXXVI

LIS ROSE

Antoinette est un lis que l'on fauche debout.
Perles dont les rubis interrompent la ligne,
La blancheur est son lot, la rougeur la désigne ;
Une rose de France orne son marabout.

Le lait de Trianon s'empourpre à l'autre bout.
La Reine voit la Mort — la Bergère se signe ;
Et la femme au calice enfiellé se résigne...
Le lait se caille, le pleur coule, le sang bout.

Saint Denys, devançant ton martyre, y supplée :
Il porte dans ses mains sa tête décollée,
Et, dans sa basilique, aurait pu t'accueillir,

O Toi qui, dans tes mains, portes aussi ta tête,
Rose et lis tranformés en un bouquet de fête,
Et que sur l'échafaud un Ange vient cueillir !

LXVII

Le plus pur des Bourbons est un orphelin blême.
Tendre Dauphin broyé, l'Enfant Louis Dix-Sept
Humanise en ses traits l'Enfant de Nazareth,
Fils de dieux et de rois qu'adopte Dieu lui-même !

Des épines, au front, lui font un diadème ;
Le miracle embaumé de Sainte Elisabeth
En ses bras torturés a rejailli plus net ;
Les lis de son manteau lui servent seuls de chrême.

Il porte un sceptre en fleurs, d'un air de Séraphin ;
Son décès discuté le fait vivre sans fin ;
Son sort, qui semblait dur, un mystère l'élide.

Son trépas, à jamais, demeure partiel.
C'est comme un Papillon qui fuit sa chrysalide,
Et dont le doux vol bleu se fond avec le Ciel.

LXXXVI

Tous ceux qui dans l'Eden-Versailles ont souri,
Lauriers roses, pareils à des bouquets de bouches,
En vos ardents buissons vibrants comme des touches,
Font flamboyer sans fin leur souvenir fleuri.

Plus d'un cadavre intact sous le gazon pourri,
Dans le marbre effrité des funéraires couches,
Par vos fleurs où l'insecte au rouge met des mouches,
D'un long mémorial de tendresse est nourri.

Doux rosiers remontants de la Femme adultère,
Un tourment végétal vous oblige à vous taire,
Mais votre arôme dit votre amour enfermé.

Beaux lauriers, jets vivants de sensitive pulpe,
Faites pleuvoir sur nous vos baisers que disculpe
Une absolution d'avoir beaucoup aimé.

LXXXIV

Quelle sera ta Véronique, Siècle impur ;
Monde empreint d'un orgueil que le Seigneur déteste ?
Sur un tissu tramé d'amiante ou d'asbeste,
Qui prendra ton empreinte en un voile d'azur ?

La finesse d'un linge et la hauteur d'un mur ;
La fraîcheur d'un Paros, la mollesse d'un ceste
Conviennent pour fixer l'attitude et le geste
De ce qui fut en toi voluptueux ou pur.

Pose au masque empourpré de cette Clio, pose,
Beau Ciel sanguinolent, une batiste rose,
Où des grains de corail piquent leur minium.

Et fais, ô Poésie, où palpite une Étoile,
Du deuil des boulingrins le descriptible voile
Où l'âcre sang soit bu par le géranium.

XC

La Nature à l'Histoire emprunte ses effets,
Qu'événements, et frondaisons, la rouille mange.
Tout se pénètre, tout communique et s'échange :
Le Bois a son feuillage, et l'Histoire a ses faits.

Ce malade immortel : le temps, a deux chevets
Dont le dais est de pourpre, et, la marche, de fange ;
En quoi l'un a péché, c'est l'autre qui le venge :
La Révolte est funeste, et l'Hiver est mauvais.

Le même Dieu, du même souffle les effleure.
La Nature est pareille à l'Histoire : elle pleure.
A l'orage, l'émeute est semblable : elle dort.

En ses transitions de l'un à l'autre règne
Qui, du feuillage roux, passe au feuillage mort,
La Nature est pareille à l'Histoire : elle saigne !

XCI

L'Une pleure et ne veut pas être consolée,
C'est *la Nature*, c'est Rachel : ses bois défunts,
De la mort des oiseaux, de l'envol des parfums
Ont pris le deuil... et de brouillards elle est voilée.

L'Autre entoure du geste un vaste mausolée :
C'est Niobé : l'*Histoire* aux crépuscules bruns ;
Leurs sanglots empourprés se font d'affreux emprunts,
Et leur double douleur en ce lieu s'est mêlée.

Une Sœur les unit qui leur montre ses mains ;
Une rouge héroïne arrachée à Shakspeare,
En qui l'Histoire meurt et la nature expire...

Elle parle, sans bruit, des sombres lendemains :
Quels arbres et quels troncs sont menacés de hache ?...
Lady Macbeth murmure en les marquant : « *La Tache !* »

XC

Une Vierge, une Sainte, une Muse, une Fée,
Sous un jour tamisé comme par des vitraux,
En un site où des fleurs poussent sur des coraux,
Près d'une Lyre exhale une plainte étouffée.

Parée avec recherche, artistement coiffée
Et telle qu'à jamais la peindront les Moreaux,
Sa chair a la pâleur mate des blancs sureaux :
Elle porte en ses mains le chef tranché d'Orphée.

Ce lis mélodieux, ce sanguinolent fruit
A la pulpe de chair, à la saveur de bruit,
Que cette Nymphe en pleurs, cueille à sa promenade ;

La Poésie en deuil l'a prise à ton panier,
Révolutionnaire et coupable Ménade :
C'est la Tête immortelle, et morte, de Chénier !

LXXXIX

Ainsi qu'un donateur dans le coin d'un triptyque,
Comme Le Tintoret au tableau de Saint-Marc,
Je trace mon portrait sous les ombres du parc,
Songeur et souriant, jeune, et de race antique.

Au pied d'un marbre blanc, auprès d'un vert portique
Où Phœbus tient sa lire, et, Diane, son arc,
Ton fier ennui brumeux, Hamlet de Danemarck,
Dans ce frère puiné s'affine en sel attique.

Mes ancêtres, Louvois, Courtenvaux, Barbezieux,
Des Maréchaux de France et d'illustres Ministres
Quittent, à m'écouter, leurs airs froids ou sinistres.

Et leurs regards lointains refleuris en mes yeux,
Me font, quand je les mire au cœur des eaux foncées,
A travers mes écrits, rentrer dans leurs pensées.

Robert de **MONTESQUIOU**.

ALEXANDRE POUCHKINE

La Russie entière se prépare en ce moment à célébrer le centenaire de la naissance d'Alexandre Pouchkine, qui aura lieu le *26 mai* (7 juin) prochain. Toutes les institutions scientifiques, l'Académie Impériale des Sciences en tête, les sociétés littéraires et autres, les lycées et les écoles élaborent actuellement le programme de leurs séances solennelles. Des conférences, des représentations auront lieu à cette occasion, qui comprendront des discours, l'exécution des œuvres de Pouchkine, des compositions écrites pour la circonstance et la distribution de livres et de médailles. Une section de littérature va être spécialement créée à l'Académie des sciences en l'honneur du grand poète. Des bibliothèques publiques, des bourses dans les écoles sont dès à présent fondées pour célébrer cette date mémorable. Une souscription publique a été ouverte dans le but d'ériger un monument du poète sur l'une des places de St-Pétersbourg. Une autre souscription a pour objet le rachat de l'ancienne propriété de Pouchkine (Michaïlowsky) où l'on projette la fondation de divers établissements philanthropiques etc., etc. Bref, à en juger par les préparatifs, les démonstrations unanimes que nous verrons à l'occasion du centenaire devront être fort imposantes et témoigneront de l'énorme popularité de Pouchkine. Nous affirmons sans crainte d'exagération que le 26 Mai (7 Juin) sera vraiment un jour de fête nationale.

Le centenaire de Pouchkine aura certainement son retentissement au-delà des frontières de la Russie. Aussi trouvons-nous utile de donner en ce moment aux lecteurs de la *Nouvelle Revue* quelques détails sur la vie et les œuvres du grand écrivain. Le professeur Louis Léger, délégué officiel du gouvernement français à l'inauguration du monument de Pouchkine, qui a eu lieu à Moscou en 1880, a déclaré dans son éloquent discours, que le nom du poète était aussi connu en France, que ceux de Byron, de Gœthe et de

Manzoni. Le génie de Pouchkine mérite certainement la plus large renommée et l'affirmation de l'éminent professeur est excessivement flatteuse pour l'amour-propre national des Russes, mais nous osons croire qu'elle n'est juste que par rapport à un nombre fort limité d'hommes érudits qui s'intéressent spécialement aux littératures étrangères, Il est vrai qu'une grande partie des œuvres de Pouchkine a été traduite en français et dans d'autres langues ; mais que sont des traductions ? on sait généralement qu'elles donnent une faible idée du génie de race d'un écrivain. Toute la richesse du talent de Pouchkine, toute l'importance de son œuvre, toute l'influence qu'il a eue sur la littérature russe sont inconnus même à ses admirateurs à l'étranger. Nous ajouterons encore, que les biographies qui ont été publiées en France renferment quelques erreurs que nous voudrions corriger à cette occasion ([1]).

Notre article ne contient rien d'inédit, le nombre d'ouvrages publiés sur Pouchkine étant fort considérable ; nous nous bornerons à en donner des extraits. Les événements de la vie de Pouchkine ayant eu une grande influence sur le développement de son talent, nous commençons par sa biographie.

Alexandre Pouchkine appartenait par le côté paternel à l'ancienne noblesse russe, ses ancêtres ayant occupé des postes de distinction depuis le règne de Jean le Terrible. Le père du poète après avoir servi dans la garde impériale, s'était établi à Moscou, où il jouait un certain rôle dans le monde ; c'était un homme d'une très bonne éducation, quoique trop mondaine ; il avait un certain talent dramatique et écrivait des poésies en français, connaissant la langue et la littérature française en perfection. Par sa mère, Alexandre Pouchkine était arrière-petit-fils du général en chef, Ibrahim-Annibal, fameux par sa vie pleine d'aventures racontées par le poète dans sa nouvelle « le Nègre de Pierre-le-Grand ». nègre ([2]) d'origine inconnue, Ibrahim avait été enlevé au harem de Constantinople par l'ambassadeur de Russie, qui l'envoya à Pierre-

(1) Ainsi par exemple, le Dictionnaire encyclopédique usuel de Ch. Saint-Laurent et le Dictionnaire manuel illustré des écrivains et des littérateurs attribuent à Pouchkine le titre de comte, qui ne lui a jamais appartenu. Le premier de ces dictionnaires prétend qu'il n'a écrit que de petits poèmes et trois grands ouvrages « Russlan et Ljudmilla, le prisonnier de la Montagne et la Source de Baktschisérai ». Nous signalerons plus loin encore d'autres erreurs.

(2) Al. Pouchkine croyait trouver dans ses propres traits des traces de la race nègre.

le-Grand. L'empereur aima l'enfant, fut son parrain, lui donna le nom d'Annibal et, après l'avoir élevé à la Cour, l'envoya à 18 ans, à Paris, afin qu'il y terminât ses études. Annibal y suivit le cours de l'école des ingénieurs, prit ensuite part, en 1719, à la guerre d'Espagne où il fut blessé à la tête. Revenu en Russie en 1723, il continua le service militaire et fut nommé général en chef du génie sous le règne de l'impératrice Elisabeth.

Alexandre Pouchkine naquit à Moscou le *26 Mai* (6 Juin) 1799. Timide et silencieux jusqu'à l'âge de sept ans, il se développa ensuite subitement. Ayant appris l'alphabet avec l'aide de sa grand-mère, il fut entouré, selon la coutume de l'époque, par des précepteurs étrangers, principalement français ; le premier fut le comte de Montfort, ensuite Rousseau, Chadel et d'autres. Etant assez paresseux, l'enfant ne se tirait généralement d'affaire que grâce à sa prodigieuse mémoire, qui lui permettait de réciter ses leçons sans les avoir apprises, rien qu'après avoir entendu les réponses de sa sœur qui travaillait avec lui. La langue allemande et l'arithmétique le mettaient particulièrement au désespoir ; mais la langue française faisait exception ; la parlant continuellement avec ses précepteurs et avec ses parents, Pouchkine l'étudia merveilleusement (il reçut même plus tard de ses camarades de lycée, le surnom de « français »). Grâce à l'excellente bibliothèque de son père, il lut à l'âge de 11 ans presque tous les auteurs français du XVIIe et du XVIIIe siècle et apprit même une partie de leurs œuvres par cœur. Son talent poétique se manifesta de très bonne heure et ses premiers essais furent écrits en français ; il commença naturellement par des imitations, il composait de petites comédies qu'il jouait devant sa sœur transformée en juge. Un jour qu'elle n'approuvait pas une comédie sous le titre « d'Escamoteur », le jeune auteur en fut fort blessé et improvisa à ce propos, l'épigramme suivant :

Dis-moi pourquoi l'Escamoteur
Est-il sifflé par le parterre ?
Hélas, c'est que le pauvre auteur
L'escamota du grand Molière *(sic)*.

A mesure qu'il grandissait, les caractère de Pouchkine devenait de plus en plus turbulent et passionné ; ses parents décidèrent de l'envoyer dans un collège de jésuites à St-Pétersbourg.

C'était justement l'époque de la fondation du Lycée Impérial à

Tsarskoïé-Sélo (1) ; on avait nommé directeur du Lycée un certain Malinowsky, qui était ami du père de Pouchkine ; sur ses conseils et sur ceux de A. Tourguéneff l'enfant y fut présenté et passa ses examens d'admission le 12/24 Août 1811. L'inauguration officielle du Lycée eut lieu le 19/31 octobre de la même année.

En entrant au Lycée, Pouchkine possédait déjà beaucoup de ces qualités, qui font les grands poètes — il avait un esprit éveillé et inventif, une âme très sensible, un certain art poétique et enfin un amour toujours inassouvi de la lecture. Il trouva au lycée des conditions qui favorisèrent heureusement le développement de son talent — il y rencontra d'abord tout un groupe de camarades, qui s'intéressaient à la littérature et qui s'en occupaient beaucoup, ils en parlaient dans leurs réunions, faisaient des jeux-d'esprit et publiaient même entre eux un journal littéraire manuscrit. Il trouva ensuite au Lycée une bibliothèque très riche, mise à l'entière disposition des élèves ; Pouchkine en profita largement et passait des nuits entières à lire.

Les premières poésies, composées par Pouchkine au lycée, furent écrites en français et ce n'est qu'en 1812 qu'il commença à composer en russe.

Au début Pouchkine n'écrivait que sous l'influence de ses poètes favoris, principalement des auteurs anacréontiques français — Chénier, Chapelle, Bernier, Gresset, Grecourt et Parny ; cette influence explique le caractère jovial et frivole de ces poésies, l'élément érotique et bacchique qu'elles renferment en surabondance, mais elle eut aussi un bon côté, celui de fixer la poésie de Pouchkine sur la base réelle des joies et des douleurs terrestres, ce qui fut un grand pas à l'époque du romantisme mystique. Pouchkine subit en même temps l'influence de plusieurs écrivains russes, principalement de Karamsine, Joukowky et Batiouchkoff. Sa première poésie publiée le fut en 1814 ; elle avait pour titre : « A l'Ami poète ». Le *Messager de l'Europe* la donne signée seulement d'initiales.

Trois autres poésies furent imprimées dans la même année. L'année suivante fait époque dans sa carrière littéraire — il signe ses poésies de son nom et le public commence à le connaître. Au mois de janvier 1815 il déclame à un examen, devant une nombreuse

(1) Actuellement le Lycée Impérial Alexandre à St-Pétersbourg.

assistance, ses « *Souvenirs de Tsarskoé-Sélo* (1) qui firent sensation. On commence à parler dans la société de l'apparition d'un talent remarquable. Durant l'été de 1815 il fait la connaissance du célèbre poète Joukowsky, alors à l'apogée de sa gloire; Joukowsky se lie avec lui d'une tendre amité et l'apprécie à tel point qu'il recourt même à son jugement en lui lisant ses nouveaux ouvrages.

En même temps Pouchkine fait la connaissance de Karamsine, de Dmitrieff, de Batiouchkoff et d'autres écrivains contemporains. Le succès que rencontre partout Pouchkine active son zèle ; il travaille sans relâche et, lorsqu'il quitte le Lycée au mois de mai 1817 il compte déjà à son actif de littérateur 120 poésies toutes remarquables par la beauté et l'élégance (2) et le commencement de son célèbre poème « *Rousslan et Loudmila* ». Il entre dans la vie avec une grande connaissance des auteurs, avec l'amour de la poésie et une ferme volonté de devenir un homme supérieur par le travail.

Après avoir terminé le cours de ses études au lycée, Pouchkine voulut embrasser la carrière militaire, mais comme son père n'était pas assez riche pour l'entretenir dans un régiment de la garde, il abandonna son dessein et s'étant fixé à St-Pétersbourg se fit attacher au Ministère des affaires étrangères. S'intéressant peu au service, il le négligeait beaucoup ; appartenant à plusieurs sociétés littéraires, il continuait ses travaux poétiques, mais comme les exigeances du monde, qu'il cultivait à cette époque, lui prenait beaucoup de temps, son travail n'était pas plus sérieux qu'au lycée — il écrivait pour la plupart du temps des poésies anacréontiques et des épigrammes ; il eut pourtant le temps de terminer en 1819 son poème fantastique *Rousslan et Londmila* Ce poème, qui était en contradiction complète par sa forme et par son style avec toutes les traditions de l'école classique, produisit une impression analogue à celle d'un coup de canon au milieu d'un silence morne ou d'un rayon de lumière dans les ténèbres. Le public le lisait avec avidité, l'apprenait par cœur ; la guerre entre les classiques et les romantiques s'envenima de plus belle — les admirateurs de Pouchkine le portaient aux nues, ses adversaires l'attaquaient violemment.

Au milieu de ce succès Pouchkine eut l'imprudence d'écrire

(1) Le Dictionnaire de Ch. St-Laurent affime que Pouchkine composa à l'âge de treize ans son *premier* poème intitulé « Souvenirs de Czarskoy-Zélo ».

(2) Le grand dictionnaire encyclopédique de Larousse se trompe donc en disant, que Pouchkine n'écrivit au lycée que quelques essais poétiques.

quelques pamphlets politiques qui se répandirent grâce à la popularité de l'auteur ; la police en eut connaissance et voulut l'exiler dans le couvent de Solovezk dans une île de la mer Blanche ; mais l'Empereur trouva cette mesure trop sévère et grâce à l'intervention de quelques amis, la peine fut commuée — Pouchkine fut envoyé en 1820 dans le midi de la Russie, à Ekaterinoslaw, et attaché à l'administration des colonies. Cet exil eut une grande influence sur Pouchkine, qui, éloigné de la capitale, comprit toute la frivolité de la vie mondaine et s'adonna au travail ; sa muse devient à partir de cette époque de plus en plus sérieuse. Son séjour à Ekaterinoslaw dura peu — tombé malade il profita du passage d'une famille d'amis pour partir avec eux au Caucase où il fit une cure d'eau. Il en revint par la mer Noire et la Crimée où il s'arrêta quelque temps ; il se fixa ensuite à Kichineff, où l'administration des colonies venait d'être transférée.

Ce voyage lui fut très utile au physique et au moral — la santé du poète se remit complètement et son âme s'enrichit de nouvelles impressions, qui servirent de sujets à plusieurs de ses œuvres (*le prisonnier du Caucase* (*1821*), *La Fontaine de Bachtchisaraï* (*1822*). Pendant son séjour en Crimée, il trouva dans la propriété de ses compagnons de voyage une bibliothèque où il relut Voltaire et étudia Byron ; ce dernier impressionna vivement Pouchkine ; l'esprit d'opposition qui avait causé la disgrâce du poète et qui revêtait jusqu'alors plutôt le caractère d'une jeune audace que celui d'une idée sérieuse, devint du byronisme à la mode, avec quelques particularités personnelles. Si la question politique ne joue dans la nouvelle inspiration de Pouchkine qu'un rôle secondaire, en revanche son côté prépondérant consiste dans une hautaine négation de toutes les traditions, des superstitions et des conventions de la société ; il chante la profession de la liberté individuelle et idéalise les violentes passions. La vie que Pouchkine trouva à Kichineff répondait parfaitement à son nouvel état d'esprit ; la société y étant fort mélangée. La ville était pleine de français, d'italiens, de bulgares, de turcs et principalement de grecs exilés de leur patrie à cause de l'insurrection. La présence de toute cette population donnait à la ville une physionomie particulière, où le progrès européen se mélangeait originalement à la barbarie orientale. La variété et la liberté des mœurs, la vie bruyante plurent beaucoup à Pouchkine qui vécut à Kichineff pendant plus de deux ans, y menant une vie très acci-

dentée. Le centre administratif de la région ayant été transporté à Odessa en juin 1823, Pouchkine alla demeurer dans cette ville et s'adonna au travail; il collectionna une belle bibliothèque, étudia à fond les langues anglaise et italienne et écrivit une quantité de nouvelles œuvres: Il commença notamment son poème, « *les Bohémiens* », utilisant des impressions personnelles qu'il avait puisées pendant quelques jours de vie nomade au milieu d'une tribu de Bohémiens. Les deux premiers chapitres du célèbre roman en vers *Eugène Onéguine*, furent également écrits à Odessa. Il y composa enfin de très belles poésies.

La turbulence de Pouchkine suscitait souvent le mécontentement du gouverneur général; une lettre de nuance athée saisie par la police rendit plus difficile encore la position du poète — au mois de juillet 1824 il fut rayé de la liste des employés de l'administration et exilé dans sa propriété de Mihaïlowsky aux environs de Pskow.

II

Pouchkine vécut à Mihaïlowsky pendant deux ans dans un isolement complet, ne visitant qu'une seule famille d'amis dans le voisinage et partageant sa solitude avec sa vieille bonne Arina Rodionowna. Ayant une excellente mémoire, cette brave femme lui racontait une masse de légendes et de contes populaires, qui l'aidaient à connaître la poésie nationale. Ces deux années eurent une grande influence sur la vie du poète. La solitude, la contemplation de la nature, des études sérieuses, principalement historiques, modifièrent complètement son caractère personnel, sa manière de penser et d'écrire. Il s'affranchit entièrement de l'influence des autres écrivains, abandonne son byronisme et devient un poète original, réaliste et essentiellement national. Il travaille avec ferveur. On s'étonne de la quantité et de la qualité de ses œuvres pendant cette période de sa vie. Il lit énormément, étudiant principalement Tacite, Shakespeare et l'histoire de Russie; il recueille des chansons populaires; il termine ses «*Bohémiens* », écrit le roman *Eugène Onéguine* jusqu'au septième chapitre, écrit sa célèbre tragédie *Boris Godounoff* et le *Comte Nouline*, toute une série de poésies, une partie des *Nuits d'Egypte* et quantité de remarques historiques et critiques.

Au mois de septembre 1826 Pouchkine fut enfin amnistié: on l'autorise à quitter Mihaïlowsky et il s'empresse de se rendre

d'abord à Moscou où l'empereur Nicolas, qui y était à cette époque à cause du couronnement, le reçoit en audience avec une grande bienveillance. Mais il est malgré cela placé sous une certaine surveillance de la police. Il eut alors quelques désagréments avec la censure. En 1826 il est chargé d'écrire un mémoire sur l'éducation de la jeunesse ; il accomplit cette tâche, mais comme il s'efforce de démontrer que le progrès n'est exclusivement basé que sur l'instruction et le génie, cette thèse suscite le mécontentement et on lui fait remarquer que son principe est faux, car il oublie les qualités morales, le service exemplaire et assidu, qui sont préférables à l'instruction inexpérimentée, immorale et inutile.

De pareilles vexations blessaient l'amour-propre de Pouchkine et l'énervaient au plus haut point. Il cherche à se distraire par des déplacements continuels, — tantôt il demeure à la campagne, tantôt il entreprend un voyage au Caucase, — où il prend part à des expéditions militaires. En automne 1830 il se rend à sa propriété de Boldino, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, pour y régler ses affaires d'argent, fort embrouillées à cette époque. Mais toutes ces pérégrinations de Pouchkine, son état moral, ne l'empêchèrent pas d'écrire encore plus que par le passé, surtout à Boldino, où son travail fut particulièrement fécond. Voici les principales œuvres de cette période : Le récit historique *Le nègre de Pierre-le-Grand*, le 7e chapitre d'*Eugène Onéguine* et la poésie célèbre *Le Poète*, écrits en 1827 : le poème *Poltawa* et plusieurs poésies, en 1828 ; toute une série de poésies et *Le voyage à Erseroum*, en 1829 ; il écrit enfin rien que pendant l'automne de 1830, à Boldino : *Le Chevalier avare*, *Mozart et Salieri*, *Le convive de pierre*, *Le Festin pendant la peste*, cinq récits en prose intitulés : *Contes de Belkine*, *La maison à Kolomna* (envers), (1) l'*Histoire du village Gorohino*, le dernier chapitre d'*Eugène Onéguine* et plusieurs poésies.

Ayant épousé en février 1831 Natalie Gontcharoff, Pouchkine abandonna Moscou pour St-Pétersbourg où il rentra au service des Affaires étrangères avec des appointements de 5.000 roubles assignats. Comme grâce exceptionnelle du souverain, il reçut en même temps l'autorisation de rechercher dans les archives de l'Etat les documents sur l'histoire de Pierre-le-Grand qu'il projetait

(1) Le grand dictionnaire encyclopédique de Larousse est dans l'erreur en assurant que Pouchkine écrivit « La petite maison de Colonne » nouvelle qu'il publia sous le pseudonyme de Jean Belkine.

d'écrire (1). Il n'eut pas le temps d'accomplir ce dessein, mais en travaillant dans les archives, il collectionna une série de documents pour son *Histoire de l'émeute de Pougatcheff*. Ayant fait en 1833 un voyage à l'orient de la Russie dans les gouvernements de Kazan, Simbirsk, Penza et Orenbourg, pour visiter le théâtre de cette émeute, il termina son histoire à son retour à St-Pétersbourg et reçut l'autorisation de la publier ; le gouvernement lui alloua même, à titre de prêt, 20.000 roubles assignats pour couvrir les frais de cette édition. Il fut à cette époque nommé gentilhomme de la Chambre. Mentionnons encore qu'il avait été fait membre de l'Académie Impériale en 1832. Les travaux historiques de Pouchkine ne l'empêchèrent pas de continuer ses œuvres poétiques. Pendant cette dernière période de sa vie de 1831 à 1837, il trouva la possibilité d'enrichir encore la littérature russe par une série de nouveaux chefs-d'œuvre. Il écrivit notamment deux récits en prose : *Doubrowsky* (le brigand gentilhomme) et *La fille du capitaine, Le cavalier d'airain, La Nymphe*, 5 contes en vers, *Les chants des slaves occidentaux* (empruntées à Mérimée), et enfin une série de poésies. En 1836 il prit la direction d'un journal littéraire, intitulé *Le Contemporain* (Sowremennik).

Le destin semblait enfin sourire à Pouchkine qui avait atteint la gloire et les distinctions, mais les difficultés pécuniaires, les différends avec la censure, les désagréments causés par des envieux continuaient à le poursuivre et à l'énerver au plus haut point. Une intrigue ourdie dans la haute société causa la catastrophe finale ; une calomnie anonyme, lancée contre sa femme, le força à provoquer en duel un certain baron d'Antès, fils adoptif de l'ambassadeur de Hollande, Heckern. Le duel eut lieu le 27 janvier (8 février) 1837 à 5 heures de l'après-midi, aux environs de St-Pétersbourg. Blessé grièvement d'une balle au bas-ventre, Pouchkine fut transporté en ville dans son appartement et y expira muni des Saints-Sacrements, après 45 heures d'une terrible agonie. Sa fin fut émouvante ; il ne perdit pas connaissance jusqu'au dernier moment, fit ses adieux aux amis qui entouraient son lit et pardonna à son adversaire.

La nouvelle de sa mort prématurée produisit l'impression la plus pénible dans toute la capitale. La maison de Pouchkine fut

(1) Le dictionnaire de Larousse se trompe, par conséquent, en disant que Pouchkine s'étant fixé à St-Pétersbourg, se fit historiographe du Czar, qui lui donna des appointements de 6000 roubles.

littéralement assiégée par une foule appartenant à toutes les classes de la population, qui vint faire ses derniers adieux au poète. Après un service mortuaire dans l'une des églises de St-Pétersbourg, le corps du défunt fut inhumé au couvent de Swiatogorsk, aux environs de la propriété Mihaïlowsky, où Pouchkine avait habité une partie de sa vie.

III

Par les pages précédentes le lecteur a pu se faire une idée de la richesse et de l'extrême variété du talent de Pouchkine. En effet, il nous a donné des ouvrages remarquables dans tous les genres de la littérature, soit en prose, soit en vers, romans, nouvelles, poèmes, drames, contes, poésies lyriques et épiques ; il a écrit, en outre, de très intéressants articles historiques et critiques et a fait un excellent recueil de chansons populaires. Une telle fécondité, qui n'a certainement pas d'exemple dans toute la littérature, nous fait abandonner l'idée de donner dans un article de journal une analyse plus ou moins détaillée des œuvres du grand écrivain ; tout ce que nous pouvons faire, c'est de dire quelques mots à propos de ses ouvrages les plus importants. Au nombre de ses romans et nouvelles nous mentionnerons : *Eugèn Onéguine* et *Le cavalier d'airain*, en vers ; *La fille du capitaine*, en prose. *Eugène Onéguine* est le grand chef-d'œuvre de Pouchkine, son œuvre favorite, celle à laquelle il travailla durant huit années et qui reflète si admirablement la personnalité de l'auteur ; nous y trouvons toute sa vie, toute son âme, ses sentiments et son idéal, c'est en même temps un document poétique fort juste, qui nous peint l'époque où vivait Pouchkine, tableaux de la nature et de la société mondaine et provinciale ; aussi ce roman a-t-il, en dehors de toutes ses qualités littéraires, une grande importance historique. Les principaux personnages du roman se nomment : Eugène Onéguine et Tatiana. Onéguine est un russe dont le caractère s'est formé sous des influences étrangères ; son esprit et son cœur présentent un dualisme absolu ; de romantique il est devenu sceptique et désenchanté, mais ce désenchantement n'est sincère qu'à moitié, il l'affiche étant égoïste. Cet égoïsme et le désir de montrer son expérience pleine d'amertume le poussent à étouffer dans son cœur l'amour qu'il sent naître pour Tatiana, alors jeune fille ; plus tard, l'ayant rencontrée à St-Pétersbourg, mariée au prince

Gremine, il lui déclare sa passion qu'il sent renaître dans toute sa force, mais Tatiana, femme vertueuse par principe, l'éconduit, en lui rappelant les devoirs que lui impose son mariage. L'héroïne du roman que nous venons de nommer est un type particulièrement sympathique et Pouchkine nous la peint de main de maître. Il nous représente Tatiana dans toutes les périodes de sa vie : d'abord enfant, timide et rêveuse, qui aime les contes fantastiques et la nature ; ensuite jeune fille avec ses rêves d'amour : nous voyons comme son esprit se développe par la lecture des livres que lui donne Onéguine et par les pensées évoquées par cet homme ; dans les derniers chapitres l'auteur nous présente enfin, avec une force poétique extraordinaire, une femme pure, d'un caractère droit et simple, maîtresse d'elle-même et qui a su concilier avec une rare harmonie son esprit, son cœur et sa volonté. L'idée d'écrire *La fille du capitaine* vint à Pouchkine pendant ses recherches historiques sur l'émeute de Pougatcheff; c'est comme un *Eugène Onéguine* en miniature, où l'auteur nous représente avec une rare perfection les mœurs de la société russe sous le règne de l'impératrice Catherine. *Le cavalier d'airain* est l'apothéose de Pierre-le-Grand. Travaillant à l'histoire de l'illustre réformateur, Pouchkine fut émerveillé par sa grandeur et, lui vouant un vrai culte, il lui consacra toute une série d'ouvrages : celui que nous venons de nommer, *Poltawa*, *Le festin de Pierre I*[er], *Le Nègre de Pierre-le-Grand* et plusieurs poésies. *Rousslan* et *Loudmila* est le premier poème de Pouchkine, écrit à l'époque où il se trouvait encore sous l'influence de Joukowsky, avec la différence que ce dernier empruntait ses sujets au domaine fantastique du moyen âge, tandis que Pouchkine le prit dans les légendes de son pays, racontées par sa vieille bonne ; nous avons déjà parlé de la sensation produite par l'apparition de ce poème, où le sujet et la forme rompaient complètement avec toutes les traditions littéraires de l'époque. On n'y pouvait trouver ni l'emphase des écrivains classiques, ni le sentimentalisme doucereux et la vague rêverie des poètes romantiques. *Le prisonnier du Caucase* est un poème lyro-épique qui a beaucoup de ressemblance avec *Les Bohémiens*, du même auteur. Les deux poèmes, qui contiennent de magnifiques descriptions de la nature et de remarquables études de mœurs, ont été écrits sous l'influence de Byron ; nous y trouvons la comparaison des hommes désenchantés par la civilisation avec les enfants simples de la nature. Au nombre des œuvres

dramatiques de Pouchkine, nous comptons: *Boris Godounoff, Le chevalier avare, Mozart et Saliéri* et *La Nymphe* ; la première est certainement la plus remarquable, c'est un drame en 24 scènes qui représente l'histoire de la Russie de 1598 à 1605. Il a été écrit par Pouchkine sous l'influence de Karamsine — pour le côté historique et de Shakspeare — au point de vue du développement des caractères. Ce drame, comme l'a dit P. Mérimée, est un chef-d'œuvre — outre une grande fidélité historique et un rare mérite de style, il offre un intérêt spécial par la vérité et la vivacité avec lesquelles Pouchkine a su peindre les mœurs nationales d'un temps éloigné. Que dire enfin de toutes les poésies lyriques de Pouchkine, de ses ballades, de ses contes si vrais par leur caractère national, de ses chants slaves ? Leur nombre est si grand qu'il est impossible d'en donner même les titres. Toutes ces œuvres se caractérisent par leur sincérité, leur élévation et un style d'une élégance inimitable qui a même donné lieu à la création du qualificatif « vers de Pouchkine » usité dans la littérature russe.

Les œuvres de Pouchkine ont inspiré beaucoup de compositeurs ; elles ont servi de sujets à plusieurs opéras : *Le Prisonnier du Caucase, Boris Godounoff, Eugène Onéguine, La Nayade, La fontaine de Bachtchissaraï, Rousslan* et *Loudmila, Mazépa, Le triomphe de Bacchus ;* à des ballets : *Le prisonnier du Caucase, Rousslan* et *Loudmila*, et de texte à un grand nombre de romances.

Nous avons déjà caractérisé en quelques mots l'époque où avait débuté Pouchkine. C'était le moment où toute la société émue par les nouvelles idées libératrices et par le mouvement politique du XVIII[e] siècle, demandait à la littérature des paroles franches et indépendantes, libre des formules conventionnelles qui lui avaient été imposées par les auteurs classiques. Il fallait un homme de génie pour accomplir cette révolution. Cet homme fut Pouchkine et toute la grandeur de son talent, la force de la nouvelle impulsion qu'il donna à la littérature russe se manifestèrent clairement par l'accueil que lui firent ses contemporains : à côté de tous les éloges, d'un enthousiasme sans bornes nous voyons éclater une critique effrénée, les attaques les plus violentes de la part de ceux qui voyaient dans la gloire de Pouchkine la fin de toutes leurs vieilles traditions littéraires. Ayant subi à ses débuts l'influence de ses prédécesseurs russes et étrangers, il s'en affranchit aisément et manifesta de plus en plus toutes les qualités exceptionnelles,

qui forment sa personnalité de grand écrivain. Il y avait jusqu'alors bien des poètes en Russie, mais ce fut le premier poète-artiste, qui nous ait montré la vraie poésie, puisée dans la vie et dans la nature. Il est difficile de trouver des expressions suffisantes pour caractériser toute la simplicité et le charme du style de Pouchkine, qu'un critique célèbre a qualifié de musique versifiée et de sculpture poétique. La nature le doua d'une sensibilité esthétique extraordinaire, qui lui permit d'atteindre dans ses œuvres non seulement une harmonie complète entre la forme et le sujet, mais encore ce résultat remarquable que tout en réveillant dans son lecteur les sentiments les plus divers, il ne le fatigue jamais ni par un ton trop élevé, ni par un excès de sensations nerveuses — tout y est simple, naturel et gracieux. Dans toutes ses œuvres il est constamment noble et beau, son idéal est toujours moral ; sensible aux misères humaines, il cherche une issue à la douleur et au désespoir dans son amour du prochain ; quand il nous parle d'hommes déchus, il sait trouver des accords qui réveillent notre compassion et nous arrachent des larmes de sympathie. Sa plume est consciencieuse, il n'exagère ni n'embellit rien et croirait indigne de sa conscience littéraire de nous représenter des sentiments qu'il n'a point ressentis. Les tableaux du village russe, de Caucase, de la Crimée sont peints d'après nature.

Pouchkine fut le premier à comprendre que le paysan était un frère et non un esclave ; il fut le premier à nous parler littérairement de ce peuple qu'il avait profondément étudié et auquel il s'attacha après avoir compris toute sa force morale. Il aima son pays et son histoire. Aussi fut-il un écrivain *national* dans toute la force de l'expression.

Voilà la vraie caractéristique de Pouchkine ; c'est ainsi que le comprennent unanimement tous les critiques russes depuis près d'un siècle. Nous tenons à constater cette unanimité des opinions, pour combattre avec la plus grande énergie l'opinion contraire, que nous trouvons à notre grand étonnement chez P. Mérimée : « Une certaine ressemblance, — nous dit-il — existe dans les œu- « vres de Byron et de Pouchkine. Pleins d'une mysanthropie « dédaigneuse, de dégoût pour les conventions de la société, ils « sont tous les deux enclins à l'exagération, ils recherchent « l'étrange, ils prennent pour beau ce qui est excessif ou terrible. « Leur gaieté est bruyante, un peu forcée, presque farouche « comme celle d'un prophète de malheur, qui voit des prédictions

« s'accomplir..... craints et gâtés par leurs contemporains, l'An-
« glais et le Russe, tour à tour méfiants et téméraires, ont
« imposé et ont régné comme des despotes pleins de mépris pour
« leurs sujets ».

Or, nous tenons à l'affirmer, il serait difficile de trouver dans les œuvres du grand poète russe des arguments suffisants à l'appui d'une pareille opinion. Nous ne disons rien de la ressemblance entre ses œuvres et celle de Byron — ressemblance qui n'existe à un certain degré que dans les quelques œuvres qui ont été écrites par Pouchkine pendant la courte période où il fut sous l'influence de l'écrivain anglais. Les faits biographiques que nous venons de citer plus haut, tous les ennuis que Pouchkine eut à subir pendant sa vie si courte, ne donnent également pas lieu de penser, qu'il ait été si gâté par ses contemporains. Nous répétons enfin, que le talent de Pouchkine se distingue au plus haut degré par la simplicité, l'humanité, la sincérité et le réalisme qui ne peuvent aucunement s'accorder avec le reproche que lui fait le critique français d'être étrange, farouche et enclin à l'exagération. Morale et véridique par son sujet et belle par sa forme, la poésie de Pouchkine joue le rôle le plus bienfaisant dans l'éducation de la jeunesse ; grande par son amour de la Russie et de son peuple, elle réveille et entretient chez le lecteur les sentiments du plus haut patriotisme.

IX

En terminant cet article nous sentons mieux que personne combien une plume autrement éloquente que la nôtre serait nécessaire pour donner au lecteur une juste idée du génie extraordinaire de Pouchkine ; il faut le connaître dans ses œuvres pour bien comprendre toute la profondeur de son âme, toute l'élégance de son style, toute la beauté et la richesse de sa rime. Les traductions, si exactes qu'elles soient, ne peuvent certainement pas nous faire sentir suffisamment toutes les qualités des œuvres du grand poète russe. Espérant malgré tout, que nous avons réussi à intéresser quelques lecteurs, désireux de vouloir étudier Pouchkine, nous leur donnons la liste des traductions françaises de ses œuvres, parues jusqu'aujourd'hui (1). Elles sont disposées dans l'ordre chronolo-

(1) Nous ne mentionnons pas quelques traductions de petites poésies, publiées dans d'anciens journaux.

gique: Anthologie russe, par E. Dupré de Saint-Maure. Paris 1823, fragments de Rousslan et Loudmila. — La Fontaine des Pleurs, trad. librement par I. M. Chopin. Paris 1826. — Les Bohémiens, Bulletin du Nord, T. III 1828. — Le comte Nouline, Le Prisonnier du Caucase, Les frères brigands et Poltawa, trad. par Laveau, Bulletin du Nord, 1829. T. I, II et III. — La Fontaine de Bakhtchesserai, trad. par L. Repey. Moscou, 1830. — Cyclope (vers chantés et récités) Saint-Pétersbourg typ. Pluchart 1830. — Boris Godounoff, par W. B. dans « le Furet » 1831 n° 6. — La Balalayka, chants populaires, etc., par Paul de Julvecourt (13 poésies), Paris, Delloye, Desmé et Cie 1838. — La Fontaine de Bakhtchissaraï trad. par le prince N. Galitzin. Moscou 1838. — Les boréales par le prince E. Mestscherski (6 poésies) 1839. Bellegard et Cie. — La dame de pique. trad. par Paul de Julvecourt. Paris 1843. — Les Bohémiens trad. par le prince Mestscherski. 1845. — Œuvres choisies de A. S. Pouchkine, trad. par H. Dupont, 1847, Saint-Pétersbourg, chez Bellegard et Cie. Paris-comptoir des imprimeurs unis (fragments d'Eugène Onéguine, Boris Godounoff.—La Fontaine de Bahtchissaraï, Rousslan et Loudmila et 48 poésies et nouvelles). — Nouvelles, par P. Mérimée. Paris 1852. (La dame de pique, les Bohémiens). — Le convive de pierre, trad. par L. Delatre, Athenœum François 1854, 7 octobre. — Les Perce-neige, nouvelles du Nord, trad. par X. Marmier. Paris 1854. Garnier Fr. (Le coup de pistolet et les tourbillons de neige). — Le Faux Pierre III trad. par le prince Galitzin, Paris, H. Plon 1858. — La captive chrétienne. (La Fontaine de Bachtchissaraï), Les Bohémiens, trad. par E. de Porry. Marseille, 1857, typ. Arnaud et Cie. — Le prisonnier du Caucase, Poltawa, trad. par le même, 1858. — Œuvres dramatiques d'Al. Pouchkine, trad. par Michel N. Paris, Dentu 1858 — La fille du capitaine, trad. par Frou de Fonpertuy 1859. — Le brigand gentilhomme, trad. par le comte E. de Lonlay. Paris, Coornol, 1864.— Poèmes dramatiques, trad. par J. Tourguéneff et L. Viardot. — (Boris Godounoff), Le chevalier avare, Mozart et Salieri, la Nymphe, le convive de pierre. Paris 1862. — Pierre-le-Grand, trad. par Al. Dumas. 1865 (dans ses impressions de voyage en Russie). — La boule de neige, traduit par Al. Dumas, M. Lévy Fr., 1866. — Eugène Onéguine, trad. par P. Béesau. Paris, 1868. — Fleurs de Russie par le comte E. de Porry. Paris, 1870. Chez Techner. (La Fontaine de Bachtchissaraï, le prisonnier du Caucase, Poltawa,

Boris Godounoff, Pétersbourg, Les Bohémiens, Les Frères-Brigands et des fragments d'Eugène Onéguine). — La petite maison de Kolomna, par le même, 1871. — Dernières nouvelles par Pr. Mérimée. Paris, Lévy 1873 (Le coup de pistolet), 1874 (deux poésies). — Portraits historiques et littéraires par le même. 1874, (trois poésies). — Œuvres de Pouchkine, trad. par Sophie Engelhardt, 1875, Paris, Berger-Levraut et Cie. (Boris Godounoff, Le Chevalier avare, Mozart et Salieri, Les nuits d'Egypte). — Histoire de la littérature contemporaine en Russie par Courrière. Paris, Charpentier et Cie, 1875 (sept poésies). — Le chasse-neige, trad. par F. de Barghon Fort Rion, Versailles 1877. — Les Frères-Brigands, trad. par Sophie Engelhardt, *Nouvelle Revue* du 15 septembre 1880. — La fille du capitaine, trad. par L. Viardot, plusieurs éditions dont la dernière est de 1884, Paris, Hachette et Cie. — Eugène Onéguine, trad. par Mikhaïloff. Paris 1884. — La princesse morte et les sept chevaliers, conte de Pouchkine trad. par Sémenoff, le *Figaro*, suppl. litt. du dimanche, 1885 nº 26. — Poltava trad. par Mikhaïloff 1888.

B. PRILÉJAÏEFF.

L'ARCHIPEL DES SAMOA

I

L'archipel des Samoa se trouve actuellement desservi par plusieurs lignes de paquebots dont la plus importante appartient à une compagnie anglo-américaine qui va de San-Francisco à Aukland, avec escales à Honolulu et aux Samoa. Un autre service très florissant a été organisé, il y a quelques années, par les Allemands et permet de se rendre en dix jours de l'île Opoulou à Sydney avec un arrêt de quelques heures aux Tonga.

Il est donc très facile de visiter aujourd'hui ces îles si curieuses où seuls les hasards d'une croisière amenaient jadis nos marins (1).

Les îles océanniennes sont devenues familières à tout le monde grâce au merveilleux talent de Loti, ce grand peintre de la nature, dont les descriptions rendent si fidèlement le charme pénétrant, la poésie intime, la douceur séduisante de Taïti et des îles voisines où les heures, les jours, les mois s'envolent sans laisser de traces, où les années comptent à peine, où les agitations du monde ne se font guère sentir. Les scènes exquises et énivrantes du mariage de Loti pourraient tout aussi bien avoir pour théâtre les Samoa, ces îles ensoleillées et radieuses, plus belles encore que Taïti et dont les légendes des Mahoris font le berceau de la race polynésienne, le paradis de leurs dieux et de leurs déesses. C'est là que Taaroa, le dieu créateur de la matière, sa femme Hina et son fils Oro, souverain du monde, avaient établi leur résidence après avoir tiré de l'Océan les îles polynésiennes en les pêchant à la ligne. C'est de là aussi que les Atouas (divinités inférieures) surveillaient les hommes et inscrivaient chacun de leurs actes afin d'en rendre compte à Taaroa.

(1) C'est un hasard de ce genre qui me conduisit dans cet archipel en 1889.

Lorsque les navires passent près des côtes de l'archipel, la brise apporte aux passagers les senteurs embaumées et énervantes des orangers, des gardenias, des citronniers et des hibiscus. De hautes chaînes de montagnes s'estompent à l'horizon en masses bleuâtres pendant que les plaines fertiles qui bordent le rivage apparaissent aux yeux des arrivants, semées de cases ovales très basses et bâties sur un lit de gros galets noirs.

L'île Tutuila, vers laquelle se dirigeait notre navire, possède un port naturel, d'accès facile et sûr, la baie de Pango-Pango. Cette baie, qui s'enfonce profondément dans les terres, est dominée par des montagnes très élevées, s'étageant les unes au-dessus des autres et formant comme un immense mur, couvert d'une végétation chatoyante sous les derniers rayons du soleil couchant. Le panorama est admirable et nous ne nous lassons pas de contempler l'inoubliable spectacle qui s'offre à nos regards charmés. Des bouquets de mangliers, des bois de cocotiers et d'aïtos, des forêts de palmiers, des futaies touffues d'arbres de toutes espèces tapissent les hauteurs jusqu'aux crêtes de la chaîne principale. Les différentes gammes du vert, depuis les tons si tendres du bananier aux feuilles nouvelles, jusqu'aux nuances foncées du *maïoré*, le fameux arbre à pain, se marient heureusement dans ce luxuriant paysage.

A l'époque où je visitai Tutuila, le port de Pango-Pango était surtout fréquenté par des petits bâtiments de commerce anglais, américains et allemands. L'arrivée d'un navire de guerre était tout un événement. Aussi n'étions-nous pas encore ancrés que déjà des roulements de tambours annonçaient notre présence dans tous les villages avoisinant la baie et qu'une multitude de pirogues se détachaient du rivage. Les unes étaient de longues embarcations aux formes élancées, poussées par quinze ou vingt rameurs et portant cinquante ou soixante curieux. Dans d'autres barques, plus petites, arrivaient des marchands et des marchandes de cocos, d'ananas, de goyaves, d'oranges, etc., qui se hissaient sur le pont du navire avec une agilité surprenante malgré leur pesant fardeau.

Les hommes étaient tatoués sur les cuisses et sur les jambes, les femmes portaient sur les mains, sur les bras et sur la poitrine de grossiers dessins en relief faits avec un morceau de fer rougi au feu. Ces tatouages et ces dessins représentent, paraît-il, l'histoire de chaque individu et de ses ancêtres. Lorqu'un indigène possède à

son actif quelques nobles actions, elles sont écrites ainsi sur son visage même.

Le costume, très primitif et pareil pour les deux sexes, se composait uniquement d'une jupe d'herbes marines ou de feuilles, serrée à la ceinture et ne descendant même pas jusqu'aux genoux. Les femmes avaient en outre des guirlandes de gardénias autour du cou et des fleurs d'hibiscus rouges plantées dans leurs cheveux épais et d'un noir de jais. Les fleurs sont la seule parure des Polynésiennes et je dois reconnaître qu'elles savent les arranger avec un goût exquis.

Une mode bizarre veut que les hommes répandent de la chaux sur leur chevelure pour la rougir et donner ainsi un aspect farouche à leur physionomie.

Ces indigènes sont très supérieurs aux noirs à peu près sauvages de certaines parties de l'Océanie et surtout aux Australiens. Grands, bien proportionnés, ils ont les traits réguliers et agréables, les cheveux lisses, les yeux très noirs. Les femmes sont vraiment séduisantes. Leurs grands yeux brillent d'un éclat fort doux, leur gorge est arrondie, leur taille élancée, leurs mains sont longues et fines, leurs dents magnifiques. Si leurs traits n'étaient pas empâtés de très bonne heure, ce seraient les plus belles femmes de l'Océanie. Malheureusement elles sont déformées par l'embonpoint dès la vingtième année.

La couleur de la peau varie étonnamment chez les Samoans. Ceux que nous vîmes à bord étaient très cuivrés parce qu'ils vivaient au grand air et sur le bord de la mer, tandis que les femmes, qui appartiennent à des familles aristocratiques et qui sortent rarement, ont la peau très claire, presque blanche au point qu'on peut les voir rougir facilement.

Les familles de chefs sont presque toujours d'une taille très supérieure à celle des gens du peuple et leurs traits se rapprochent bien plus du type européen. Aussi certains auteurs prétendent qu'elles ont pour ancêtres, ces aventuriers espagnols partis de la côte d'Amérique, qui sont venus se perdre dans ces îles et en sont devenus les maîtres grâce à leur supériorité intellectuelle et grâce aussi à leurs armes.

A la différence des Taïtiennes de trop célèbre mémoire, les Samoannes se montrent relativement réservées. Ainsi, celles qui vinrent nous rendre visite firent immédiatement choix d'un *tahio* (ami) auquel elles restèrent fidèles pendant tout notre séjour.

Pour indiquer celui qui leur plaisait elles lui offraient quelques présents et, s'il montrait pareille générosité, l'accord était conclu.

Cette alliance provisoire est si bien prise au sérieux par ces femmes que le tahio ne peut quitter son bord sans voir arriver aussitôt sa Samoanne. Un officier de notre bâtiment, d'humeur plutôt inconstante, se repentit fort d'avoir répondu aux présents d'une indigène car il ne put jamais se débarrasser d'elle. Quelle que fut l'heure à laquelle il descendait à terre, elle se trouvait toujours sur le rivage quand le canot accostait.

Des avaries assez sérieuses obligèrent notre commandant à séjourner près de deux semaines dans la baie de Pango-Pango et j'en profitai pour faire de délicieuses excursions dans l'intérieur de Tutuila, puis dans les autres îles de l'archipel.

Entre le rivage et la zône montagneuse de Tutuila se trouvent de grandes plantations de cocotiers, de cotonniers et de caféiers qui appartiennent presque toutes à des colons allemands La douce patate, la canne à sucre, la vanille, divers arbres à épices poussent presque sans culture dans ces plaines admirablement arrosées. Sur le chemin qui longe la côte on croise sans cesse des charrettes remplies d'ignames ou d'énormes ananas.

L'amiral Aube, dans une intéressante relation d'un voyage aux Samoa, qu'il fit en 1870 à bord de la *Mégère*, dit avec raison que nul sol au monde peut-être n'est aussi riche et aussi fécond que celui de ces îles.

Des sentiers circulent sur le flanc des montagnes, enserrés entre d'épaisses murailles de verdure qui forment voûte au-dessus de la tête des promeneurs. Les sombres buraos aux grosses branches noueuses entrelacées étalent leurs larges fleurs jaunes ou blanches. Les pandanus au feüillage d'un vert pâle, les mangliers aux reflets métalliques projettent sur le sol une ombre épaisse. Les gardénias à l'odeur si pénétrante, les pimentiers aux fruits d'un rouge vif, les pivoines apparaissent au milieu des taros dont les feuilles atteignent souvent des dimensions colossales.

La flore indigène fournit leur nourriture aux habitants sans qu'ils aient besoin de travailler le sol. Aussi sont-ils tellement paresseux que les Européens sont obligés d'aller chercher des travailleurs aux îles Salomon, aux Gilbert et aux Nouvelles Hébrides. Pendant que je me trouvais aux Samoa, on en comptait plus de deux mille disséminés dans toutes les îles de l'archipel.

Un bananier sauvage, le *musa feï*, forme à lui seul dans les mon-

tagnes de véritables forêts et donne des fruits toute l'année. L'arbre à pain porte jusqu'à quatre récoltes par an et ses fruits frais ou séchés fournissent une pâte farineuse qui remplace le pain chez les Polynésiens.

Cet arbre précieux a une telle importance qu'il a donné naissance à une gracieuse légende. « Jadis, racontent les indigènes, une effroyable famine sévissait dans l'archipel des Samoa. Déjà une partie de la population était morte de faim lorsqu'un vieux chef, renommé pour ses vertus, supplia les dieux de venir au secours de son peuple et s'offrit en sacrifice.

« Il vit en rêve Taaroa qui l'invita à se faire enterrer jusqu'à la ceinture dans un endroit désigné. Le vieux chef obéit et le lendemain les indigènes stupéfaits trouvèrent un arbre à la place de son corps. Ses jambes et ses pieds étaient devenus de puissantes racines, son torse un tronc énorme, ses bras et ses cheveux des branches vigoureuses et sa tête le fruit sauveur ».

Le *mapé* dont le tronc est formé de lamelles sans épaisseur et dont les racines, qui sortent de terre, s'élèvent tout autour de l'arbre à une assez grande hauteur, donne un fruit qui a le goût de notre châtaigne, lorsqu'il est cuit.

De gigantesque fougères arborescentes poussent pêle-mêle avec les orangers et les citronniers qui viennent partout et presque sans aucun soin sous ce climat heureux.

C'est avec les oranges que les indigènes préparent cette boisson fermentée de couleur rougeâtre dont l'abus fait tant de ravages dans la population. Pendant nos excursions je n'ai jamais pu entrer dans une case sans qu'on m'apportat aussitôt une calebasse pleine de cette liqueur. Il fallait bien me résigner à en avaler une partie car, lorsque je refusais ce breuvage, il était aussitôt remplacé par l'antique Kava, que de vieilles femmes édentées préparent en triturant avec leurs gencives la racine fraîche de l'ava et en délayant ensuite dans l'eau les tissus de cette plante, déchirés et imprégnés de salive. J'aimais encore mieux m'alcooliser que boire cette abominable mixture.

Tandis qu'à Taïti les Européens sont étonnés du silence qui règne dans les bois, ici, les chants et les cris des oiseaux les plus variés égayent les promenades en forêt. De tous côtés s'envolent à mon approche des cardinaux, des merles, des perroquets de diverses couleurs, des tourterelles blanches, grises, etc., etc. De grands oiseaux de mer, abandonnant pour quelques instants les rochers

de la côte, planent au-dessus des montagnes et poussent des cris stridents. On voit tournoyer à d'effrayantes hauteurs le phaéton, petit oiseau blanc, dont la queue est ornée d'une longue plume blanche ou rose que les chefs placent dans leurs cheveux.

J'allai un jour visiter de l'autre côté de l'île de Tutuila la baie d'Aasu, ou baie du Massacre, où furent tués le 11 décembre 1787 le commandant de l'*Astrolabe*, de Langle, le naturaliste Lamanon et une dizaine de matelots qui faisaient partie de l'expédition de La Pérouse.

Les Samoans ne sont pas des anthropophages, comme bien des voyageurs l'ont prétendu. Ils massacrèrent ces malheureux, non pour les manger, mais uniquement par jalousie. La Pérouse, qui avait fait des cadeaux de verroterie aux indigènes, avait oublié quelques chefs influents, et ceux-ci se vengèrent de cet affront en tuant ses compagnons.

Quelques années avant mon arrivée aux Samoa on avait élevé dans la baie du Massacre un monument en corail blanc, sur lequel sont gravés les noms des victimes. Mgr Lamaze, évêque de l'Océanie centrale, a inauguré, en grande pompe, ce monument, le 15 juillet 1884, en présence de l'état major du « Kerguelen » et de toute la population indigène de Tutuila.

Opoulou, à mi-chemin entre Tutuila et l'île Sevaï, est la seconde île de l'archipel par son étendue, mais la plus importante par sa richesse et sa population, qui est d'environ seize mille âmes. Ses chefs tiennent le premier rang parmi les innombrables chefs Samoans.

Partagée dans le sens de la longueur par une chaîne de montagnes formée de volcans éteints et d'énormes blocs de basalte, elle est coupée par de profonds ravins, qui rendent les promenades singulièrement laborieuses. Souvent le voyageur aperçoit à deux ou trois cents mètres au dessous de lui de riantes vallées, au fond desquelles bouillonnent cascades et torrents.

Elle posséde le meilleur port de l'archipel, le port libre d'Apia. Les navires, qui désirent y séjourner, sont exempts de droits de port et n'ont à payer qu'une taxe municipale insignifiante. Dans l'angle S.-E. de la baie se trouve la petite ville d'Apia, ville cosmopolite s'il en fût, où les boutiques européennes coudoient les cases indigènes, où les maisons et les écoles des missionnaires catholiques touchent les écoles et le temple protestants. Là aussi s'élèvent les consulats d'Angleterre, des Etats-Unis et d'Allemagne

tandis que le gouvernement indigène a son siège à Malinoou, sur la pointe occidentale de la même baie.

La plus grande partie de l'île appartient aux colons européens, principalement à la compagnie allemande *Deutsche Handel- und Plantagen-Gesellschaft der Südsee*, qui a établi près d'Apia les ateliers nécessaires pour construire et réparer les petits bâtiments.

C'est à Malinoou qu'un chef me fit assister un soir à des danses fort intéressantes, exécutées par des hommes et des femmes indigènes.

Vêtus seulement d'une ceinture d'herbes marines et enduits des pieds à la tête d'une épaisse couche d'huile de coco, qui faisait briller leur peau cuivrée à la lumière des torches, danseurs et danseuses portaient, suspendue sur leur poitrine, une défense de sanglier.

Un collier de piments rouges entourait le cou des femmes et une guirlande de gardénias et de fleurs de citronnier ceignait leur tête, dont les cheveux flottaient librement au vent. Assises à la mode orientale, elles se livrèrent devant nous à une sorte de danse assise, répétée par les danseurs qui étaient groupés derrière elles. J'admirai le merveilleux ensemble avec lequel étaient exécutés les mouvements des mains et des bras. Tantôt c'étaient les passes lentes de la somnambule qui endort un sujet, tantôt c'étaient des gammes extrêmement rapides, qu'elles exécutaient sur le sol avec leurs doigts comme sur le clavier d'un piano.

Puis danseurs et danseuses se relevèrent d'un bond pour se livrer aussitôt à de vertigineux exercices chorégraphiques, gais et gracieux quand il fallait exprimer la joie et l'amour, terrifiants quand il s'agissait de représenter des idées de guerre ou de mort.

Je n'oublierai jamais une danse des supplices qui était cependant exécutée par de jeunes et jolies femmes. Mais les muscles des visages hideusement contractés, les traits convulsés, les yeux injectés de sang, les corps abominablement tordus étaient horribles à voir. Ce spectacle affreux peupla mes rêves de cauchemars pendant de nombreuses nuits.

L'île Sevaï, que je visitai en dernier lieu, compte à peine douze mille habitants, bien qu'elle soit la plus étendue du groupe. Elle renferme plusieurs volcans éteints, dont les éruptions ont formé au centre de l'île un énorme amas de rochers d'une hauteur de 1.200 mètres. C'est le point le plus élevé de l'archipel ; par un temps clair on aperçoit l'île de 50 à 60 milles au large. A l'ouest et

au nord on voit des falaises fort élevées sur lesquelles les lames viennent se briser avec fureur. La mer s'engouffre avec le bruit d'un coup de canon dans de profondes excavations, qui offrent un merveilleux spectacle lorsque les flots calmes permettent d'y pénétrer en pirogue. Quelques-unes sont immenses et divisées en plusieurs salles par de hautes colonnes que l'on croirait taillées de main d'homme. « C'était jadis, disent les indigènes, la demeure des Dieux. Ils l'ont abandonnée le jour où les hommes ont eu la hardiesse d'y pénétrer et leur départ a été l'origine de tous les malheurs qui ont successivement frappé la population des Samoa ».

Les côtes ouest et sud sont basses et plantées de bois de palmiers et d'arbres à pain à travers lesquels on distingue de nombreux villages, dont chaque case est entourée d'une haie d'orangers très épaisse.

J'assistai dans l'île Sevaï à une pêche que je n'ai jamais revue dans aucun de mes nombreux voyages. Tout un village, hommes, femmes et enfants, se mirent à l'eau sans le moindre vêtement dans une petite anse. Chacun tenait à la main une longue branche de palmier, garnie de ses feuilles. Lorsqu'ils eurent de l'eau jusqu'à la poitrine, ils formèrent un vaste demi-cercle et, serrés les uns contre les autres, ils se rapprochèrent lentement de la côte en frappant l'eau avec leur branche de palmier. Les poissons, effrayés par le bruit et cernés de toutes parts sauf du côté du rivage, s'enfuirent dans cette direction et finalement vinrent s'échouer sur le sable sans avoir pu se frayer un passage à travers cette muraille humaine. En quelques instants toutes les corbeilles furent remplies de poissons de toutes espèces et de toutes tailles que l'on fit bouillir ou cuire sur la braise le soir même.

Je pris part au festin dans la case du chef du village qui avait tenu à me faire assister à cette partie de pêche. Heureusement pour moi j'avais pris la précaution d'apporter du sel car ces indigènes n'usent jamais ni de sel ni de poivre. Un fruit de l'arbre à pain, quelques bananes et un morceau de porc, cuit également sous la braise, complétèrent ce frugal repas que j'arrosai d'une demi-calebasse d'eau de coco bien fraîche.

C'était ma dernière soirée chez les Samoans car mon bâtiment complètement réparé, reprenait la mer le lendemain. Il me fallut donc à mon grand regret quitter l'archipel sans avoir pu visiter les îles Rose, (1) Manua, Manono et Apolima. Elles sont, paraît-il,

(1) L'île Rose est inhabitée.

entourées de récifs de corail qui en rendent l'accès très difficile. Seuls les indigènes peuvent naviguer à travers ces brisants. Des embarcations montées par des matelots étrangers au pays seraient infailliblement mises en pièces avant d'avoir atteint la côte. Aussi y trouve-t-on fort peu de colons européens.

II

Si La Pérouse n'a commis aucune exagération en portant à 80.000 âmes le chiffre de la population de l'archipel des Navigateurs, comme on appelait alors les Samoa, celle-ci a bien diminué depuis un siècle car elle n'est guère aujourd'hui que de 36.000 habitants, auxquels il faut ajouter 50 chinois et 550 blancs se décomposant ainsi : 300 allemands, 100 anglais, 40 américains, 75 italiens, autrichiens ou danois et 20 français dont 18 missionnaires.

Presque tous les indigènes ont abandonné la religion de leurs ancêtres. 28.000 sont protestants wesleyens et indépendants. Le reste, c'est-à-dire 7 ou 8.000 âmes, est catholique, sauf 200 habitants de Tutuila qui professent le mormonisme.

Les divisions religieuses et les querelles des colons européens sont la principale cause des guerres perpétuelles que les Samoans se font d'île à île et souvent de tribu à tribu.

Les missionnaires français ont eu longtemps la prépondérance. Tout puissants auprès de la vieille famille royale des Tupua, qu'ils avaient convertie au catholicisme, ils virent dès le commencement de ce siècle les intrigues des ministres protestants diminuer leur influence. Ceux-ci soutenaient la famille rivale des Marietoa et ils ne reculèrent devant aucun moyen pour faire arriver leurs protégés au pouvoir.

En 1830 ils parvinrent à détrôner un roi Tupua et mirent à sa place Marietoa Tavita. Dès lors il furent les maîtres du pays. Les Marietoa, véritables rois fainéants, laissèrent tout le pouvoir à ces maires du palais.

Mais en 1886 ils essuyèrent un échec sérieux. Depuis plusieurs années les Américains, et surtout les Allemands, avaient fondé dans l'archipel d'importants établissements, créé d'immenses caféières, installé un commerce considérable d'huile de coprah, établi des dépôts de charbon et accumulé des éléments de ravitaillement pour leurs navires en cas de guerre avec une nation européenne.

Les Allemands, de beaucoup les plus nombreux, virent naturellement les Anglais et les Américains se coaliser contre eux. Quant à nous, nous ne comptions plus depuis longtemps. Peu à peu nos nationaux avaient été mis à l'écart et notre gouvernement ne faisait rien pour nos missionnaires qui, abandonnés à eux-mêmes, avaient perdu tout crédit à la cour.

De 1880 à 1886 les Allemands, lassés d'être molestés par les anglais et les colons américains, menèrent contre leurs rivaux une campagne qui faillit dégénérer en lutte ouverte. Chaque parti avait ses créatures parmi les indigènes et les Allemands possédaient cette énorme supériorité d'avoir à leur disposition 1.500 travailleurs qu'ils avaient fait venir du dehors.

Jamais les guerres n'ont été aussi fréquentes et aussi meurtrières qu'à cette époque aux Samoa. C'étaient les indigènes qui payaient de leur sang les querelles des blancs. Aussi la population a-t-elle diminué d'un bon tiers pendant ces six années.

Les Allemands armèrent leurs partisans d'armes à feu, de fusils à tabatière et surtout de chassepots qu'ils nous avaient pris en 1870. J'ai eu entre les mains quelques-unes de ces armes et je puis en garantir l'origine.

En 1886 les Allemands furent assez forts pour mettre sur le trône Tamasese, un descendant, croyaient-ils, de l'ancienne famille des Tupua et pour faire exiler aux îles Marchal le petit-fils de Marietoa.

Mais les Allemands s'étaient trompés sur l'origine de Tamasese. Les Anglais et les Américains persuadèrent aux indigènes qu'il était indigne d'eux de se laisser gouverner par ce roi, qui était simplement le fils adoptif d'un membre de l'ancienne famille royale et ils réussirent à les soulever en faveur de Mataafa, un descendant authentique, celui-là, des Tupua.

Tamasese fut battu. Alors les Allemands, pour ne pas reconnaître Mataafa, allèrent chercher aux îles Marchal, où ils l'avaient relégué, Marietoa-Laoupepa qu'ils rétablirent sur le trône.

Mais cette solution ne plaisait pas aux Anglais et aux Américains. Ils provoquèrent une assemblée générale des chefs samoans, qui proclamèrent de nouveau Mataafa roi de l'archipel.

Cependant les trois puissances intéressées s'étaient émues de ces troubles constants qui causaient de graves préjudices à leurs nationaux. En 1889 un accord intervint entre elles et elles signèrent le traité de Berlin aux termes duquel elles devaient

toutes trois exercer conjointement leur protectorat sur les îles Samoa. Un des articles du traité stipulait que Marietoa serait maintenu comme roi malgré les indigènes.

Lorsque Mataafa connut cette décision, il déclara dans un beau mouvement qu'il se démettait du pouvoir pour ne pas provoquer une nouvelle guerre et il invita ses partisans à reconnaître Marietoa.

« Soit, répondit Marietoa non moins en veine de générosité, mais dans ce cas je n'aurai que le titre de roi, vous en conserverez l'autorité ».

Ces belles dispositions s'évanouirent vite. Chacun fut bientôt mécontent de son lot; Marietoa qu'inquiétait les intrigues de son rival, se mit à la tête de ses sujets, le fit prisonnier et l'exila aux îles Marchal, qui appartiennent, comme on le sait, à l'Allemagne.

On crut cette fois les guerres terminées. Le commerce prospérait, de nouvelles plantations s'étaient créées lorsqu'en août 1898, cinq ans après ces événements, Marietoa Laoupepa mourut, ouvrant ainsi la porte à de nouvelles compétitions.

Les Allemands, qui avaient eu le temps aux Marchal de gagner à leur cause le pauvre Mataafa, le ramenèrent à Malinoou et réussirent à le faire élire par les quatre cinquièmes des Samoans. L'autre cinquième se partagea entre Tanu, fils de Marietoa et Tamasese qui avait fait une si courte apparition sur le trône.

Mais les Anglais et les Américains, peu satisfaits de cette solution qui assurait la prépondérance des Allemands, trouvèrent dans le traité de Berlin, véritable nid à chicanes, une clause qui donnait au chef de la justice, alors un Américain, M. William Chambers, le droit de casser l'élection, si elle lui paraissait contraire aux lois. Aussitôt M. William Chambers s'empressa de déclarer que Mataafa ne pouvait être élu, attendu qu'il avait été exilé par les trois Etats protecteurs. Il poussa même l'audace jusqu'à proclamer roi séance tenante le fils de Marietoa et Tamasese vice-roi.

A l'instigation du consul d'Allemagne et du président allemand du conseil municipal d'Apia, le docteur Raffel, les indigènes se soulevèrent contre les nouveaux souverains qui durent se réfugier piteusement à bord de la canonnière anglaise le *Porpoise* avec M. William Chambers. Le tribunal civil fut fermé et Mataafa remis sur le trône.

Les consuls anglais et américains réclamèrent alors l'intervention du commandant du *Porpoise* qui débarqua un détachement de marins, remit sur son siège M. William Chambers et déclara qu'en cas de rébellion il bombarderait immédiatement la ville. Il faut remarquer que la canonnière allemande, le *Falke*, ancrée dans le port de Saluafata, ne quitta pas son mouillage malgré la gravité de la situation.

Dès que ces événements furent connus à New-York, le département de la marine envoya aux Samoa le croiseur *Philadelphie*, en lui enjoignant de se conformer aux ordres du consul américain, autant toutefois qu'ils ne seraient pas en opposition avec les clauses du traité de Berlin.

En même temps des notes étaient échangées entre l'Angleterre et l'Allemagne et de nombreuses conférences avaient lieu à Washington et à Berlin, entre les ambassadeurs des gouvernements intéressés qui décidèrent d'envoyer à Washington des commissaires, chargés de reviser le traité de Berlin de 1889 et de régler définitivement la question des Samoa.

Mais les séances étaient à peine commencées que les plus graves nouvelles arrivaient d'Apia.

Au lieu d'attendre la décision de la Commission, M. William Chambers, furieux de l'affront qu'il avait essuyé, avait appelé devant la Cour Suprême le docteur Raffel ainsi que le chef de la police sans se préoccuper des troubles qu'il risquait ainsi de provoquer.

Le consul allemand interdit au docteur Raffel de se présenter devant la Cour en s'appuyant sur le traité de Berlin, d'après lequel tout Européen relève uniquement de la juridiction consulaire de son pays. Le chef de la police comparut seul et fut condamné à une amende de cent dollars au grand mécontentement du chef de la justice, qui prétendait lui faire infliger la peine de l'emprisonnement.

M. William Chambers ne se tint pas pour battu. Il refusa de reconnaître le bien fondé des raisons invoquées par le consul allemand et cita pour la prochaine audience le docteur Raffel qui ne se présenta pas plus que la première fois devant la Cour Suprême.

Malgré l'évidente mauvaise foi de ses adversaires, le gouvernement allemand accepta la déposition de Mataafa et l'élévation au trône de Tanu et de Tamasese afin de prouver son désir d'entente.

Mais il comptait sans les indigènes ou peut-être il espérait bien que ceux-ci exigeraient le maintien de Mataafa. En effet, las de servir de jouets aux blancs, les Samoans recommencèrent la guerre plutôt que de reconnaître Tanu et Tamasese pour rois. Depuis deux mois il y a tous les jours des petits combats autour d'Apia ; les plantations des Européens sont dévastées, le commerce arrêté et les navires de guerre anglais, américains et allemands ont dû débarquer des troupes pour protéger leurs nationaux. Plusieurs villages ont été bombardés par les Anglais qui ont tué un assez grand nombre d'indigènes et même des femmes et des enfants. Aussi les Samoans exaspérés ont-ils dressé une embuscade à une colonne de débarquement formée de 80 Américains et Anglais, qui ont perdu dans l'affaire trois officiers, plusieurs soldats et deux canons. Peu de jours après, les partisans de Mataafa tuaient un soldat américain et trois anglais qui gardaient le consulat des Etats-Unis.

Les esprits sont tellement surexcités aux Samoa qu'un conflit est constamment à craindre entre les Allemands et leurs rivaux. Un télégramme de New-York a même annoncé qu'un lieutenant de marine allemand avait été frappé au visage par une sentinelle américaine, chargée de surveiller une porte d'Apia.

En présence de ces faits les puissances intéressées ont décidé d'envoyer aux Samoa une commission spéciale pour rétablir définitivement l'ordre dans l'archipel. Mais de nouvelles difficultés ont surgi quand on a voulu fixer le nombre de voix nécessaires pour rendre définitives les décisions de la Commission. Les Anglais et les Américains prétendaient maintenir le principe de la majorité, ce qui mettait l'Allemagne à la merci des puissances rivales puisque son représentant était assuré d'avance d'avoir contre lui les commissaires anglais et américains. Elle refusa de se prêter à cette comédie et déclara qu'elle ne nommerait aucun délégué tant que le principe de l'unanimité n'aurait pas été admis.

Cette nouvelle télégraphiée à Londres et à Washington excita une telle colère qu'on pût craindre un instant que le différend des Samoa ne dégénéra en guerre européenne. Il n'est pas d'outrages que les journaux anglais et américains n'aient vomi contre l'Allemagne qu'ils ont accusée hautement d'avoir distribué des armes aux partisans de Mataafa et préparé l'embuscade dans laquelle une troupe anglo-américaine est tombée près d'Apia. D'après eux les négociations devaient être interrompues jusqu'à ce qu'on eut déter-

miné exactement les responsabilités encourues par les Allemands dans cette affaire.

Le gouvernement de Berlin ne s'est pas laissé intimider par toutes ces récriminations. Il a maintenu énergiquement sa demande, bien légitime puisqu'il y a aux Samoa 300 colons allemands contre 140 anglo-américains. Il l'a même appuyée d'une note comminatoire, adressée à la reine Victoria, dans laquelle il déclara que « l'amélioration ou la plus grande tension des rapports des deux pays dépend de la réponse qui y sera faite ».

Cette note a produit un effet extraordinaire. L'arrogance de la presse anglaise et américaine a immédiatement fait place à un ton beaucoup plus mesuré et le principe de l'unanimité a été enfin admis.

Alors l'Allemagne a consenti à désigner un représentant, le comte Speek de Sternberg, qui est parti pour Apia en même temps que MM. Elliott et Bartlott Trip, délégués de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Espérons qu'ils seront assez heureux pour rétablir la paix dans ce malheureux pays.

Ce que, nous autres Français, nous devons surtout retenir de tous ces événements, ce sont les déclarations sensationnelles faites par M. de Bülow au Reichstag, le 14 avril dernier. Elles ont de beaucoup dépassé mon attente. L'échec des Anglo-américains est bien supérieur à tout ce que l'on pouvait espérer.

Le Ministre allemand a administré à ses adversaires, avec un magnifique sang-froid, un véritable stupéfiant qui, en un clin d'œil, a réduit à néant leur névrose impérialiste. C'est vraiment un beau résultat pathologique.

« Je suis persuadé, s'est-il écrié, que la conduite, le sentiment de l'honneur, le tact et la modération de nos officiers de marine sont au-dessus de tout éloge, aussi bien que la discipline de leurs troupes ».

Voilà les excuses que M. de Bülow offre à M. Mac-Kinley et à lord Salisbury. Ils sont difficiles s'ils n'en éprouvent pas une véritable allégresse.

« Ma position officielle, continue-t-il, ne me permet pas de dire des choses qui pourraient mettre en question le règlement pacifique des difficultés ».

Ainsi, M. de Bülow est arrivé à un tel degré d'exaspération contre les procédés des Etats-Unis et de l'Angleterre que, s'il expri-

mait à la tribune ses griefs d'homme privé, c'en serait fait de toute possibilité d'accord. Il reconnait à la vérité : « qu'il serait souverainement odieux de déchaîner la guerre, entre trois puissances chrétiennes, pour un groupe d'îles de l'Océan Pacifique, habitées par 30.000 sauvages au milieu desquels vivent à peine 500 Européens et dont le commerce ne dépasse guère trois millions ». Mais aussitôt il ajoute comme correctif: « Nous ne réclamons à Samoa que ce qui nous revient légitimement. Seulement ces droits qui nous sont conférés par traité, nous ne pouvons pas les laisser et nous ne les laisserons pas diminuer..... Nous exigeons le maintien intégral de nos droits et nous ne consentirons jamais à ce qu'on prenne sans nous et encore moins contre nous des décisions incompatibles avec nos intérêts.... Nous n'adhérerons qu'à celles qui ne lèseront pas nos droits et les importants intérêts que nous avons aux Samoa ».

C'est net, hautain et draconien comme le langage que nous tenait la Grande-Bretagne, lors de Fachoda, avec cette différence que les Allemands ont le droit pour eux. Tels les Anglais nous poussèrent encore l'épée dans les reins, ivres de leur triomphe, après notre capitulation, tels les Allemands, après l'humiliant acquiescement de leurs adversaires au principe de l'unanimité, persistent à les houspiller et à les menacer.

Tous les Français doivent se réjouir de voir aujourd'hui les Anglais et les Américains subir la peine du talion. Ces deux peuples ont inauguré contre l'Espagne et contre nous la politique de la guerre à tout prix, quand même et sans prétexte. L'Espagne a été écrasée, la France a réussi à se dérober, mais aux prix de quelles concessions !

La facile défaite que l'Allemagne vient d'infliger aux Etats-Unis et à la Grande-Bretagne est la revanche éclatante de l'Espagne et de la France. C'est le triomphe de la morale punissant les coupables de leur forfait au moyen de leurs propres armes. Cravachées par l'Allemagne, les deux puissances amies, qui rêvaient d'imposer leur tyrannie au monde, dévorent aujourd'hui leur affront en silence, et, elles n'ont même pas dans leur humiliation la consolation de croire qu'elles combattaient pour le droit et la justice.

Francis MURY.

LES PARTIS ET LA DÉMOCRATIE

EN SUISSE.

Malgré la petitesse de son territoire, la Suisse est sans doute celui des Etats du continent dont l'organisation est la plus compliquée. Il est très difficile pour un étranger d'arriver à comprendre celle-ci et même à la connaître avec quelque détail; elle n'est pas seulement le résultat d'une doctrine politique et sociale qui aurait été appliquée de toutes pièces, mais bien plutôt la conséquence de coutumes et de traditions administratives séculaires et d'une lutte non moins longue entre les différents principes et les diverses opinions et tendances qui ont présidé à la lente élaboration de la fédération helvétique.

Tous les systèmes constitutionnels compatibles avec la forme républicaine ont été appliqués avec plus ou moins de succès dans ce pays. Aujourd'hui encore, la Suisse est le théâtre d'expériences très variées pour les différentes écoles politiques et sociales. Dans chacun des 25 Etats confédérés, des idées nouvelles surgissent parfois et sont appliquées d'abord dans un territoire très restreint. Si l'épreuve de la pratique et de l'expérience leur est favorable, elles ne tardent pas à être adoptées dans les cantons voisins et, au bout d'un certain nombre d'années, elles ont des chances nombreuses de recevoir la sanction suprême et d'apparaître dans la Constitution fédérale. C'est ainsi qu'un certain nombre de conquêtes démocratiques comme le *referendum* et le droit d'initiative populaire ont passé du droit cantonal dans le droit fédéral. C'est ainsi encore que dans ce moment ci, alors qu'un certain nombre d'Etats confédérés ont appliqué avec succès pendant quelques années le système de la représentation proportionnelle de la nation dans leurs Corps législatif, un groupe nombreux de citoyens appartenant au parti le

plus avancé, demande que ce même système soit introduit dans la Constitution fédérale.

Le Socialisme d'Etat de son côté, a fait aussi son apparition en Suisse depuis une quinzaine d'années environ. Ses conquêtes ont été déjà nombreuses et importantes, et le pays tout entier se trouve dans la situation d'un homme qui est arrivé à un moment critique de son existence et qui a des raisons nombreuses de se demander si la prudence lui permet de continuer à suivre la route agréable mais dangereuse sur laquelle il se trouve. Le Socialisme d'Etat a en Suisse des adeptes enthousiastes et des adversaires implacables. Le nombre de ses partisans — les dernières consultations populaires en font foi — a augmenté continuellement depuis quelques années. Il a le vent en poupe et c'est d'un « cœur léger » qu'un grand nombre de politiciens influents le recommandent à la nation comme étant seul capable d'assurer aussi bien la prospérité du pays tout entier, que le bonheur et la sécurité économique de chaque citoyen.

Les revendications de la démocratie et celles du socialisme d'Etat ont pour conséquence une vie politique intense. Le travail législatif est immense, si non bien pondéré, et beaucoup se demandent avec une certaine anxiété patriotique si le pays ne se trouve pas dans un de ces moments critiques et décisifs où la plus légère faute et la plus petite imprudence peuvent avoir les conséquences les plus désastreuses.

Je voudrais que le lecteur pût voir par lui-même si cette anxiété de quelques-uns est légitime. Pour cela, je dois montrer quels sont les partis qui divisent aujourd'hui la Suisse, leurs tendances, et celles de la démocratie helvétique.

I

Il y a aujourd'hui quatre partis représentés dans le Conseil national suisse : 1° la droite catholique ; 2° le centre libéral ; 3° la gauche radicale et 4° l'extrême-gauche qui s'intitule officiellement le « groupe de politique sociale ».

La *droite catholique* a formé pendant longtemps, à partir du grand bouleversement de 1848, un groupe assez nombreux et remarquable par sa cohésion. Les cantons qu'elle représentait avaient, pour la plupart, fait partie de la ligue du Sonderbund ; ils continuèrent à combattre par les armes que leur fournissait

l'organisation maintenant plus démocratique du pays, en faveur des principes conservateurs. Les députés de ce groupe votaient presque toujours avec la plus remarquable unanimité, surtout lorsqu'une question purement politique ou quelque peu confessionnelle était à l'ordre du jour.

Il y a dix ans, la droite catholique comptait 35 membres au Conseil national sur les 145 dont se compose l'assemblée, et 18 au Conseil des États qui, comme on le sait, renferme les 44 députés des Etats confédérés. Tandis que les deux autres groupes politiques — celui de « politique sociale » n'existait pas encore — étaient représentés largement dans le pouvoir exécutif ou Conseil fédéral, la droite n'avait jamais pu obtenir encore, depuis 1848, qu'un de ses membres y fût appelé. Cet exclusivisme était de nature à exciter chez elle un vif mécontentement, mais d'autre part et par ce motif même, il lui donnait plus de cohésion, de force et d'entrain pour lutter en faveur de ses justes revendications. Les personnes attachées aux principes d'équité et de justice voyaient avec peine l'injuste prévention qui poussait la majorité à refuser systématiquement à la droite la représentation à laquelle elle semblait avoir des droits incontestables, dans le gouvernement fédéral. Et cependant, un des hommes les plus remarquables de ce groupe par ses talents, sa prudence et sa grande expérience des affaires politiques, Ph. de Segesser, de Lucerne, avait coutume de dire à ses amis politiques : « Ne cessez pas de demander aux Chambres que l'on vous donne un représentant dans le gouvernement fédéral, mais priez Dieu qu'on ne vous l'accorde jamais ».

En 1891, lorsque M. Welti se retira du gouvernement, l'Assemblée fédérale eut enfin une occasion de satisfaire la droite. M. Zemp de Lucerne fut nommé et cet événement fut célébré avec la joie la plus légitime dans toute la Suisse catholique. Les paroles de Ph. de Segesser revinrent cependant bientôt à la mémoire de beaucoup de personnes car les événements ne tardèrent pas longtemps à leur donner raison. La division se montra au bout de peu de temps en effet dans la droite. M. Zemp fut entraîné par l'influence du milieu dans lequel il se trouva tout à coup transporté. A une époque où le socialisme d'Etat était déjà préconisé par un certain nombre de politiciens habiles et tenaces, on vit ce magistrat soutenir avec chaleur le projet du rachat complet des chemins de fer suisses. Il fut suivi dans sa nouvelle ligne de conduite par une fraction de son parti, à Lucerne et surtout dans le

canton de St-Gall grâce à l'ancien landammann Keel, homme influent et fort écouté depuis longtemps. Il n'en fut pas de même à Fribourg et dans la plupart des petits cantons de la Suisse centrale qui ont continué à suivre la ligne de conduite traditionnelle du parti catholique.

La nouvelle génération s'est vouée en grande partie à la recherche du progrès démocratique dans nos institutions. Elle se sert volontiers du *referendum* pour combattre les mesures centralisatrices et bureaucratiques de la majorité. Elle tend la main dans ce moment à l'extrême-gauche pour chercher à introduire dans la Constitution fédérale le principe de la représentation proportionnelle. Elle commence aussi à s'occuper de réformes sociales. Une fraction — d'abord peu nombreuse — de la droite a été poussée dans cette direction par un des hommes les plus actifs du Conseil national, M. Decurtins, député des Grisons. C'est à son influence que l'on doit la formation d'une société catholique de « sociologues » suisses.

Comme on vient de le voir, l'entrée de M. Zemp au Conseil fédéral n'a pas contribué à fortifier la droite comme parti. Elle se compose aujourd'hui au Conseil national de 30 députés dont les opinions sont devenues un peu divergentes dans les questions touchant à l'économie politique et aux tendances sociologiques de l'Etat moderne.

Un fait qui a encore contribué puissamment à enlever à la droite sa cohésion d'autrefois. C'est la fin des luttes confessionnelles. Celles-ci ont été quelquefois très vives en Suisse ; elles ont obligé les catholiques à unir leurs efforts pour défendre, non pas leur foi qui n'était pas menacée, mais leur indépendance religieuse et ecclésiastique. Aujourd'hui, le *Culturkampf* n'est plus guère qu'un souvenir et les députés de la droite peuvent s'occuper, chacun selon ses opinions personnelles, des questions économiques et sociales qui sollicitent de plus en plus l'attention du public.

Le *centre libéral* a eu autrefois de longues années de prospérité et de puissance. Il y a dix ans cependant, il ne comptait déjà plus que 14 députés au Conseil national. Depuis lors, le nombre de ses membres a légèrement augmenté ; il est aujourd'hui de 19. Il n'en est pas de même de son influence qui a disparu en partie dans la mêlée actuelle des partis politiques et des écoles sociales.

Contrairement à ce qui est arrivé à la droite, le centre a vu sa cohésion diminuer dès qu'il n'a plus été représenté dans

le conseil fédéral. Un des derniers hommes d'Etat qu'il a possédés, M. Welti, s'est retiré des affaires en 1891 ; il est mort dernièrement. Il fut un magistrat très écouté et respecté, connu par son éloquence entraînante, sa loyauté et son honnêteté scrupuleuse.

Si le centre libéral n'a guère d'influence dans les Chambres fédérales malgré la grande valeur des hommes qui le constituent, cela résulte non seulement du petit nombre de ses adhérents, mais encore et surtout du fait qu'il ne possède pas d'unité de vues et qu'il manque complétement d'organisation et de discipline. Il y a dans presque tous les cantons des groupes libéraux quelquefois très importants. Ils ont une ligne de conduite plus ou moins déterminée mais qui varie un peu suivant les circonstances particulières de chacun des Etats. Les députés de ces différents groupes arrivent à Berne avec les idées qui dominent chez leurs électeurs respectifs et chacun d'eux prend part aux disscussions législatives sans avoir adopté avec ses collègues une ligne de conduite commune. Cela est d'autant plus facile que, comme on le sait sans doute, les membres du Conseil national ne sont pas groupés dans la salle de leurs délibérations, par partis politiques comme c'est le cas ailleurs. Chacun d'eux a son pupitre marqué et qu'il conserve pendant la durée d'une législature, c'est-à-dire pendant trois ans. Le député réélu s'empresse de reprendre possession de son ancienne place ; le nouveau venu occupe les fauteuils vacants et cherche à se placer auprès d'amis personnels et du même canton. On peut voir en conséquence le plus fougueux progressiste entre un ultramontain et un libéral, un radical protectionniste entre un partisan de l'école de Manchester et un socialiste d'Etat.

Les députés du Centre libéral se retrouvent cependant unis dans certains cas. Tous s'opposent fortement au Socialisme d'Etat et à l'augmentation de la bureaucratie et du fonctionnarisme. Tous aussi combattent contre l'exclusivisme politique et administratif et recherchent, parmi les différentes solutions qui peuvent être présentées pour résoudre les grands problèmes d'économie sociale, celles qui respectent la liberté et l'initiative du citoyen. Ceux qui représentent les cantons de langue allemande ont des tendances centralisatrices ; les Suisses romans sont plutôt fédéralistes.

Le centre libéral est représenté plus fortement dans le peuple que dans les Chambres. Si son influence est minime dans les délibérations du pouvoir législatif, elle est en revanche assez considé-

rable lorsqu'une loi est présentée à la nation ensuite d'une demande de *referendum*. Il lui est arrivé plusieurs fois de faire rejeter par les citoyens une décision qu'il avait vainement combattue dans le Parlement. Le système de la représentation proportionnelle lui serait certainement favorable ; il le sait et il se prépare à user de l'influence qu'il peut avoir pour faire réussir cette conquête nouvelle de la démocratie et des principes de justice et d'équité.

La *Gauche radicale* est depuis longtemps le parti dominant dans le Conseil national où elle renferme aujourd'hui 88 membres. Il en est de même au Conseil des Etats.

L'organisation politique actuelle de la Suisse est en grande partie l'œuvre du parti radical. C'est lui qui s'éleva avec force contre le pacte fédéral de 1815 et les gouvernements ultramontains ou doctrinaires qui existaient dans la plupart des cantons avant 1848. C'est lui surtout qui se servit de la force pour dissoudre le Sonderbund et expulser les Jésuites de la Suisse. C'est lui enfin qui donna l'impulsion au nouveau régime et qui, en compagnie du parti libéral, présida pendant longtemps avec sagesse et prudence aux destinées de la Confédération.

Depuis près de dix ans, il gouverne presque seul le pays. Un long exercice du pouvoir modifie toujours un peu les partis. Il leur donne plus d'assurance, plus de confiance en eux-mêmes, mais aussi moins de considérations pour les adversaires politiques et pour les libertés publiques. Habitués à dominer, ils considèrent l'exercice du pouvoir comme leur propriété exclusive et s'ils conservent leur nom primitif, ils perdent quelque fois ce qui avait fait leur raison d'être et leur valeur morale.

« Les radicaux sont partisans du système représentatif et parlementaire qu'ils considèrent comme le boulevard de l'intelligence contre la supériorité numérique des masses insuffisamment instruites et par conséquent trop faciles à égarer, écrivait-il y a dix ans Sir Francis Adams, ancien ministre anglais à Berne, dans son beau livre sur la Confédération Suisse. Ils voudraient mesurer eux-mêmes les progrès du pays et ils regardent avec scepticisme et méfiance toute tentative de donner au peuple une part plus grande dans la législation et le gouvernement ».

Après avoir déchaîné en Suisse le mouvement démocratique, les radicaux ont voulu le maintenir dans des limites convenant à leurs vues politiques. Cela leur a été d'autant plus difficile qu'ils ne pouvaient s'opposer aux aspirations nouvelles sans perdre une

partie de leur popularité. Ils sont seuls aujourd'hui à s'opposer avec unanimité au succès du système de l'élection proportionnelle.

« De démocrate, le radicalisme est devenu autoritaire, très jaloux de toute atteinte au pouvoir gouvernemental, très hostile à toute opposition, disait dernièrement la *Semaine littéraire* de Genève. A plusieurs reprises, le *referendum* a balayé des projets de loi votés par la majorité. De là, chez beaucoup de membres de cette majorité, une hostilité sourde contre les droits populaires... Elle s'est manifestée à plusieurs reprises par des accès de mauvaise humeur et par une tendance à réduire autant que possible, le contrôle des électeurs et même des Chambres pour augmenter dans la même mesure, le pouvoir du Conseil fédéral et de l'administration ».

Pour s'assurer d'une manière plus définitive le pouvoir, le parti radical s'est donné une organisation complète et une discipline très stricte. Il s'est attelé ensuite au char du socialisme d'Etat qui a pour conséquence non seulement d'augmenter le pouvoir du gouvernement central dans une mesure qui devient dangereuse pour la démocratie, mais encore de donner une extension immense à la bureaucratie, toutes choses favorables à la domination absolue du parti des politiciens au pouvoir. Il s'est heurté sur ce terrain à la concurrence de l'extrême gauche, avec laquelle il a cherché à rivaliser de zèle et à conserver les meilleures relations.

Le *groupe de l'extrême-gauche* ou de *politique sociale* est de création récente. Son fondateur, M. Curti, est parmi les hommes politiques de la Suisse-allemande, un de ceux dont l'honorabilité et l'indépendance de caractère sont le plus remarquables. C'est cette indépendance qui l'a amené à sortir du parti radical.

M. Curti fait partie du Conseil national depuis 1881. Il y a montré plusieurs fois davantage de vrai libéralisme que ses anciens amis de la gauche, surtout en ce qui touche aux questions confessionnelles. En même temps, il a travaillé avec persévérance pour arriver à intéresser l'Etat à la situation des ouvriers. Il parvint à obtenir en 1890, qu'un article de loi assurât aux employés des compagnies de chemins de fer, 52 jours de repos par an et il demanda ensuite que cet avantage fût étendu à ceux des postes et des télégraphes. Il eut à vaincre des résistances très vives, le gouvernement fédéral étant souvent plus généreux pour les fonctionnaires des compagnies privées que pour les siens. Cela ne l'empêcha pas de parler toujours avec franchise à ses protégés et

de désapprouver quelque fois leurs actes et leurs opinions.

M. Curti fut un des plus fougueux promoteurs du monopole fédéral de l'alcool, de celui des billets de banque, du rachat des chemins de fer par la Confédération et de la Banque d'Etat. Les deux monopoles ont été adoptés, il y a quelques années et le rachat des chemins de fer a été voté en 1898 par le peuple suisse ; en revanche un premier projet de Banque d'Etat a été balayé par le *referendum* ; il reviendra sans doute un peu transformé devant les électeurs.

Grâce à l'indépendance d'opinion et de caractère que M. Curti montra, soit dans les délibérations du corps législatif, soit comme rédacteur de la *Züricher-Post*, la gauche repoussa, en 1896, sa candidature à la présidence du conseil national et lui préféra même un représentant de la droite catholique, M. Keel, Saint-Gallois, comme lui. Dès lors, la rupture fut complète et le groupe démocratique ou de politique sociale fut fondé. Il se compose aujourd'hui de dix députés qui travaillent à faire triompher non seulement le socialisme d'Etat, mais les revendications ouvrières et la démocratie, c'est-à-dire les droits populaires. C'est ce groupe qui s'est mis dernièrement à la tête de la demande d'initiative en faveur de l'élection proportionnelle du conseil national et de celle du conseil fédéral par le peuple.

II

Les considérations précédentes sur les partis politiques sont de nature à montrer dans une certaine mesure quelle est actuellement l'orientation de la démocratie en Suisse. Je voudrais cependant ajouter encore quelques remarques générales sur l'ensemble de ce sujet.

La Suisse est une fédération d'Etats. Son organisation fondamentale actuelle date de 1848. La Constitution de 1874 qui la régit actuellement fut un compromis entre les centralisateurs ou unitaires et les fédéralistes. Elle a été modifiée partiellement dès lors à plusieurs reprises. Il y a huit ans déjà, un des meilleurs juristes de notre pays, M. le professeur Hilty, comparait notre législation fondamentale à « une masse molle et sans consistance » : depuis lors elle a subi encore plusieurs transformations et il s'en prépare de nouvelles dans ce moment.

Le travail législatif n'a pas été moins considérable. Ses qualités correspondent-elles à son intensité ? Les opinions varient quelquefois à ce sujet.

« Les électeurs sont las de l'avalanche de lois, propositions et projets de tout ordre et de toute nature, dûe à l'activité trop fiévreuse du parlement, disait, il y a quatre ans, un de nos meilleurs écrivains militaires. Chaque jour, c'est une motion nouvelle, hâtivement lancée, imparfaitement mûrie et dont on force la discussion. Monopole des allumettes, monopole du tabac, centralisation militaire, centralisation forestière, banque d'Etat, assurances, centralisation de l'école, nationalisation des chemins de fer, tout cela émerge en même temps du chantier législatif, se triture en hâte... sans laisser aux citoyens abasourdis dont on réclame l'opinion, le temps de réfléchir. L'Assemblée fédérale fait de la législation à la vapeur, des débats à l'électricité. Ses membres luttent d'imagination pour découvrir quelque réforme inédite, petite ou grande dont ils se proclameront les pères. Depuis dix ou vingt ans, on a si bien abusé de l'étiquette de « progressiste », que tous les députés tremblent de ne l'être pas assez aux yeux de leurs électeurs. Aussi la centralisation et le socialisme font-ils des pas de géants. »

Ce tableau un peu chargé de ce que l'on pourrait appeler la politique de la névrose, renferme encore beaucoup de vrai maintenant et si le peuple suisse est parvenu souvent à arrêter les Conseils de la nation sur la pente où ils sont entraînés, quelques-uns des projets cités plus haut n'en ont pas moins passé à l'état de lois ou d'articles de constitution et ont marqué une orientation nouvelle. La vie publique encore très active dans les cantons il y a dix ou quinze ans, s'est transportée dès lors au centre commun. Les démocraties cantonales qui étaient fondées sur le roc solide des traditions, des mœurs, des idées et des nécessités locales, seront bientôt remplacées, si leurs partisans n'y prennent garde, par un pouvoir nouveau, plus fort parce qu'il s'appuye sur des fonctionnaires très nombreux et une clientèle grandissante et empressée, moins bien contrôlé parce qu'il est plus éloigné et, partant, hors de la portée des citoyens, moins économe des deniers publics, plus envahissant, plus désireux enfin de réaliser un idéal basé sur une théorie sociale plus ou moins abstraite que de s'inspirer des vœux et des besoins respectifs de populations si diverses à tous égards. Ce serait là méconnaître le passé de la Suisse.

« La démocratie est née sur notre sol dans la commune, et même dans la simple corporation industrielle ou agricole, écrivait M. Numa Droz en 1896; elle a gagné ensuite le terrain cantonal puis, seulement dans notre siècle, le terrain fédéral. C'est ainsi que, plante indigène dont nous pouvons être fiers à bon droit et qui, je le crois, restera saine et vigoureuse aussi longtemps que ses racines plongeront dans leur sol primitif qui est celui d'une vie locale qui ne doit pas diminuer parce que l'arbre grandit, mais qui doit au contraire se fortifier de tous les autres éléments que les autres parties de la plante lui apportent. En un mot j'estime que notre démocratie demeurera prospère aussi longtemps que, fidèle à ses origines, elle restera fédérative.

« Notre force vis-à-vis du dehors est sans doute dans notre union, qui ne saurait être trop étroite, mais elle est aussi dans notre diversité de races, de langues, de religions, de mœurs, d'esprit. Si, sous tel ou tel rapport, nous ressemblons à l'un ou à l'autre de nos voisins, nous en différons sous d'autres, et c'est là précisément ce qui a préservé nos petites agglomérations d'être absorbées par eux dans ces grands mouvements qui se sont produits au cours des siècles. (1) Quant à notre prospérité intérieure, elle est aussi en grande partie le résultat de notre extrême diversité. En matière économique par exemple, cette diversité est la cause que chaque groupe de population s'est voué naturellement aux activités les plus profitables et n'a demandé en général à ses législateurs qu'une chose : la liberté d'industrie et de commerce, la liberté du travail, cette liberté qu'en 1848 et en 1874, la Confédération avait garantie si largement mais qu'elle est malheureusement en voie de restreindre de plus en plus par ses tarifs douaniers et par un certain nombre d'autres mesures.

« Que serait-ce si nous étions unifiés davantage ? En ce qui concerne la force et la cohésion du pays, dès l'instant que nous avons la liberté d'établissement, la liberté des cultes et les autres libertés civiles et politiques garanties sur tout le territoire suisse. De quelle importance peut-il bien être qu'à côté de cela nous pratiquions dans nos cantons des formes de gouvernement quelque peu différentes ; que les uns aient la landsguemeinde, d'autres le referendum obligatoire ou facultatif, d'autres le régime parlementaire ; qu'ici le pouvoir exécutif soit nommé par le peuple, là

(1) Cette thèse fort juste a été soutenue surtout par M. Hilty dans son bel ouvrage sur *Les Constitutions de la Confédération suisse.*

par le Grand Conseil (1) ; que les cultes soient subventionnés ou non par l'Etat ; que l'école soit organisée de telle ou telle manière, si d'ailleurs chaque enfant reçoit une instruction suffisante ; que la commune jouisse d'une autonomie plus ou moins grande ; que l'impôt soit assis sur la fortune ou sur le revenu, qu'il soit progressif ou proportionnel ; que certains cantons se paient le coûteux plaisir d'acquérir et d'exploiter des chemins de fer pour leur compte ; que d'autres entretiennent des universités ; que certaines villes construisent des théâtres et des logements ouvriers et d'autres organisent des caisses contre le chomâge ; que l'assistance soit pratiquée suivant des méthodes variées ; encore une fois quelle importance cela peut-il y avoir pour la force du pays et pour la prospérité commune ?

« J'en vois une très grande quant à moi. Toutes ces variétés sont un élément de vie qui, sans nuire à l'ensemble, lui profite au plus haut point par l'afflux d'activité qui se manifeste partout et qui établit une saine émulation entre tous les membres de la famille. Et au point de vue de notre indépendance nationale, je ne vois pas de garantie meilleure que cette habitude de chacune de nos peuplades de soigner elle-même ses affaires, non point dans un espoir de particularisme, mais en ayant toujours devant les yeux le bien de la nation tout entière, car c'est ainsi que se maintient cette virilité de caractère qui ne saurait exister là où fait défaut la liberté de l'initiative. Un peuple qui a la structure du nôtre et qui est accoutumé à la démocratie fédérative a, dans chacun de ses membres une vitalité et une force de résistance tout autres que celles qu'on peut rencontrer dans un pays centralisé. Le moindre morceau de Suisse qu'un de nos voisins voudrait s'annexer lui pèserait à l'estomac bien plus que de grandes provinces habituées à recevoir toute leur impulsion d'une capitale plus ou moins éloignée (2). »

On me pardonnera sans doute cette longue citation parce qu'elle nous donne l'opinion de l'un des hommes les plus remarquables parmi ceux qui ont occupé il y a un certain nombre d'années la plus haute magistrature de la Suisse et parce qu'elle résume très bien les conditions dans lesquelles se trouve actuellement chez

(1) Le Grand Conseil est le pouvoir législatif dans les cantons.

(2) L'histoire de la République helvétique 1798-1803, mais surtout celle de l'occupation française du Valais à la même époque, pourraient justifier admirablement cette thèse.

nous le mouvement politique dans ses rapports avec le fédéralisme et l'unitarisme.

En dehors de l'unitarisme envahissant, plusieurs causes contribuent depuis quelques années à une transformation lente mais sûre aussi, de nos institutions.

Le socialisme d'Etat voit le nombre de ses adhérents augmenter continuellement comme je l'ai déjà dit. C'est dans ce moment à qui trouvera le moyen de donner de nouvelles ressources au gouvernement fédéral pour lui permettre des expériences sociologiques. Un projet de loi sur les assurances contre la maladie et les accidents prévoyant une dépense annuelle pour l'Etat, de sept à huit millions de francs allait être discuté par les Chambres lorsque le directeur des finances fédérales a été obligé de leur annoncer que la situation du trésor ne permettait pas maintenant une telle entreprise, excepté dans le cas où il serait possible d'introduire en même temps le monopole du tabac. Ce dernier étant peu populaire, on a cherché de divers côtés à le remplacer par un autre et il faut s'attendre à voir sous peu l'administration fédérale trouver un moyen quelconque d'appliquer un projet excellent au point de vue humanitaire, mais capable de réserver aussi des surprises désagréables.

La Confédération a cherché inutilement plusieurs fois à se faire accorder le monopole des allumettes. Elle possède en revanche celui de l'alcool ; elle désire celui du tabac et il est question maintenant de celui de la bière. Elle va entrer enfin prochainement en possession de tous les chemins de fer suisses, en vertu d'un récent vote du peuple.

Le fonctionnarisme dont personne ne songeait à se plaindre il y a quinze ou vingt ans est aujourd'hui à l'ordre du jour ensuite des accroissements successifs de la compétence du pouvoir central. Il grandit continuellement et prend une place importante dans le budget des dépenses.

M. Léon Poinsard a publié dernièrement un ouvrage d'un haut intérêt. *Vers la Ruine*, dans lequel il dévoile le gaspillage financier et les excès de fiscalité et de bureaucratie qui existent selon lui en France. S'il faut l'en croire, le personnel des ministères absorbe au total à titre de traitements et de salaires un minimum de 30 millions de francs. C'est énorme, sans doute, mais c'est moins encore qu'en Suisse, disait dernièrement un de nos journalistes les mieux renseignés. En effet, la confédération dépense

en 1899, 3.900.000 francs pour ce chapitre et si elle voulait rester dans la même proportion que la France, étant donné le chiffre de la population, elle devrait faire descendre cette somme à 2.300.000 francs.

Un écrivain anglais cherchait à prouver il n'y a pas longtemps, que la démocratie est le plus cher des gouvernements. Si cette thèse a pu être contestée dans une certaine mesure jusqu'à maintenant, il faut avouer que le parlementarisme et la démocratie tels qu'ils sont pratiqués aujourd'hui, semblent devoir donner raison sous peu à cet auteur. Le peuple a maintenant des besoins nombreux et continuellement grandissants. La plupart résultent de cette existence fiévreuse et factice qui caractérise notre époque. Les politiciens au lieu de chercher à arrêter ce mouvement, semblent au contraire faire leur possible pour augmenter leur popularité en lui fournissant les aliments nécessaires par le moyen de subventions ou de subsides accordés quelquefois sans nécessité absolue. Les citoyens s'habituent ainsi à se reposer sur le gouvernement comme sur un oreiller confortable. La moindre entreprise croit devoir faire appel à la caisse de l'Etat pour assurer sa réussite et, dans certains cantons, on ne se décide plus à assainir un champ sans avoir sollicité auparavant un subside sous prétexte d'encouragement à l'agriculture.

Le protectionnisme, excellent au point de vue financier, a eu aussi des conséquences fâcheuses pour la politique intérieure du pays aussi bien que pour son développement économique. Le produit des douanes suffit à la moitié des dépenses totales du gouvernement fédéral. Il est allé sans cesse en augmentant depuis de très nombreuses années ; c'est ce qui a permis à la Confédération d'avoir un train de maison luxueux et de distribuer de divers côtés aux cantons, aux communes, aux sociétés ou à de simples particuliers des subsides de tout genre qui n'ont pas tardé à entrer dans les coutumes du pays et à devenir une nécessité. Aujourd'hui, il se produit un ralentissement dans l'augmentation des recettes douanières et le directeur des finances, M. Hauser, a été obligé, dans la dernière session des Chambres, de leur laisser voir ce qu'il y avait de critique dans la situation. Cela aura-t-il pour résultat de modérer le zèle des politiciens ? Cela rendra-t-il les conseils de la nation plus prudents et plus sages et les citoyens moins exigents ? On peut en douter. « Les députés savent en effet par expérience ainsi que les chefs, que, chose singulière, le peuple

pardonne vite aux aventureux et leur maintient sa faveur plutôt qu'aux donneurs de sages conseils, écrivait naguère avec raison, M. Numa Droz. Sous ce rapport, la démocratie bien souvent ressemble à ces femmes qui préfèrent les mauvais sujets qui leur en content, aux hommes honnêtes et constants. »

*
* *

Les considérations malheureusement bien fragmentaires que je viens de présenter sur l'état de la démocratie en Suisse, seront suffisantes pour montrer au lecteur que ce pays se trouve depuis quelques années à un tournant de son histoire. Pourra-t-il encore, tout en faisant les sacrifices nécessaires et équitables à l'esprit du temps, conserver ce qui a fait son originalité et par conséquent sa force et sa raison d'être ? La démocratie suisse continuera-t-elle à progresser en prenant pour base de son développement futur l'héritage historique et social laissé par nos prédécesseurs ? Saura-t-elle repousser cette tendance à l'uniformité et ce désir d'imitation qui semblent caractériser notre époque, et qui la rendraient suffisamment terne pour qu'elle cessât de mériter l'intérêt qu'elle a excité jusqu'à maintenant chez ses voisins ? C'est ce qu'espèrent tous ceux qui, ayant étudié le passé et songé aux nécessités de l'heure présente, sont persuadés que la Suisse peut continuer à remplir honorablement sa mission politique et humanitaire sans cesser d'être fidèle aux principes qui ont présidé à sa lente élaboration dans les siècles précédents et à son plein épanouissement dans le nôtre.

Eug. MOTTAZ.

LE MAITRE DES SENTENCES

(Suite)

Quand il rentra chez lui, il était dégrisé, fort étonné, et un peu attristé de lui-même. Il était en somme si las de la vie qu'il menait depuis un an, si écœuré des rires de ses camarades, qu'il n'avait aucun regret à l'abandonner, et qu'il attendait avec une curiosité vague les changements inconnus de sa future existence. Puis dans le tumulte des casernes, et dans les campagnes coloniales, l'aventureux Gascon se recréerait. Mais il éprouvait une sorte de honte d'avoir si peu réfléchi son action ; il se sentait désormais la proie des circonstances et de quelques phrases jetées au hasard et ramassées avidement par son intelligence affamée ; il percevait clairement sa volonté médiocre, anémiée, insuffisante, tiraillée dès l'enfance entre deux tempéraments contraires, celui que lui avait fait le long atavisme ancestral, et celui qu'y avait superposé le lieu hasardeux de sa naissance. Il eut honte de se sentir si faible, et en même temps si conscient de sa faiblesse. Et outre l'entraînement du méridional pour l'inconnu, il se réjouit de la rigueur militaire, qui serait comme le tuteur de sa personnalité vacillante.

Il écrivit sobrement à ses parents et à sa fiancée, les priant, par horreur des adieux et des phrases, de ne point venir à Paris non plus qu'à Marseille. Comment son engagement de légionnaire le prédestinait alors à l'Extrême-Orient, Ethel, après avoir fait le serment de la fiancée émue et fidèle de l'attendre jusqu'au retour, approuvait néanmoins, avec son froid et aventureux tempérament d'Anglaise, le long voyage, l'expatriation et le façonnement d'Ayriès à toutes les idées et à tous les incidents de l'univers ; elle trouvait toutefois que son fiancé prenait bien au sérieux sa promesse d'acquérir en tout de l'expérience, et elle eût préféré moins de ponctualité à tant de rigueur dans l'observance du serment.

Quand aux Ayriès, ils reçurent la nouvelle avec l'affolement des poules, qui ayant couvé des canards, les voient se jeter tranquillement à l'eau. Il n'est pas de supplications, de subterfuges, de menaces même qu'ils n'employèrent pour faire renoncer leur fils à un projet qu'ils considéraient comme simplement homicide ; et ils poussèrent la naïveté de leur colère jusqu'à vouloir circonvenir les fonctionnaires du recrutement militaire, pour obtenir l'annulation de l'engagement de Jacques. Ils se désolèrent longtemps seuls, puis se lamentèrent parmi les petits rentiers et les gros commerçants du pays, supposant tout bonnement leur fils privé de raison, et déclarant que, s'ils savaient où se le prendre, ils se retireraient le peu de sang gascon qui leur coulait encore aux veines.

Quoi qu'il en fût, et quoi qu'ils en eussent, Ayriès partit, et eut la chance, grâce à la protection d'un soldat illustre qu'il connaissait un peu, d'être désigné pour aller directement de Marseille en Indo-Chine, où l'on envoyait alors des renforts. Dans l'hébêtement de la décision rapidement prise, et brisant, comme d'un coup de massue, toutes les habitudes passées, Ayriès quitta, sans rien voir, Paris et la France ; ni Marseille, avec sa cathédrale neuve et mauresque et son pélerinage universel ; ni le bateau levant l'ancre, pendant que la digue se couvrait de mouchoirs frénétiquement agités ; ni la vie du bord, monotone, sale, parmi les batteries à peine aérées, les contingents entassés, et les troupeaux qui encombraient l'avant du navire ; ni les mauvaises colères de la Méditerranée ; ni l'élégante Sicile et ses souvenirs grecs ; ni l'ignoble caravansérail poudreux de Port-Saïd ; ni la chaleur exténuante, les horizons cramoisis, et le bleu d'acier de la Mer Rouge ; ni le squelette assoiffé d'Aden ; ni le front sombre et rude du Cap Guardafui ; ni les moussons clémentes et les vagues larges et endormies de la mer des Indes ; ni même, au loin du port où son bateau fut maintenu en quarantaine, les maisons bleues et les panaches feuillus de Colombo. Après la traversée du golfe du Bengale, vis-à-vis la pointe d'Achem, il se réveilla seulement de son apathie. Et, vautré sur le pont, emplissant ses poumons d'air salin, à travers les bastingages, pour la première fois il regarda. Précisément alors, à l'entrée féerique du canal de Malacca, se déroulaient à droite et à gauche, habillant les terres, les forêts immenses dont les grands arbres plongeaient en la mer leurs étonnantes racines, et sous lesquelles les cris de faim des fauves stupéfiaient la nuit ; parmi la

nature déserte, se dressait, immaculée, la majestueuse tranquillité de l'œuvre divine ; les petits flots bleus haletaient dans des hâvres inconnus, où l'eau verdissait à l'ombre des frondaisons ; et dans les couchants dorés et rouges montaient, en gloires gigantesques, les pentes violettes des montagnes de Diamant. Ayriès regarda : ici vivaient véritablement les songes factices de trois années ; ils se condensaient, se multipliaient et chantaient dans ce premier paysage entrevu de l'Extrême-Orient ; Ayriès vit, et, vibrant de trois années d'attente inconsciente, devant la triomphante réalité, il rit de son rêve inférieur.

Reconquis à lui-même par la beauté de la forme des choses, et par la paix de la nature quiète, Ayriès débarqua au Tonkin, plein d'audace envers les autres et de philosophie envers lui-même. Le routier de Simon de Montfort se retrouva dans le légionnaire, hardi à l'escarmouche, rebelle à la fatigue, et dur au poids exorbitant du sac. Une chance heureuse le servit ; et ayant retiré, d'une lutte inégale et meurtrière, sous le feu d'un ennemi embusqué, le corps de son capitaine blessé à mort, il fut fait officier sur le champ de bataille, et un mois après, occupait à Sontay le petit réduit militaire où il prenait des douches quotidiennes, et d'où il sortait pour entendre, chez les soldats, les colons dire du mal des fonctionnaires, et, chez les colons, les fonctionnaires dire du mal des soldats.

En quoi, étant nouveau venu dans la colonie, il ne se prononçait pas, et écoutait tous les jugements avec une égale bienveillance.

III

Ayriès avait une âme ardente et hésitante de méridional prêt à s'enthousiasmer de tout et sans systèmes préconçus. L'éloignement des choses et leur singularité exerçaient sur lui le sentiment d'attraction dont le paroxysme créa les découvreurs et les conquérants des Amériques. Et, en arrivant dans l'Indo-Chine toute neuve et tout insoumise, il s'imaginait rencontrer chez les autres une ardeur semblable à la sienne, et, dans les circonstances de la vie, une chance d'aventures et d'héroïsme. Aussi fut-il, dès les premiers jours, en proie à un étonnement mélancolique.

Il s'aperçut toutefois au bout d'un peu de temps que toutes les attitudes extérieures n'étaient qu'en façade, et que l'on savait fort

bien pratiquer ces vertus que l'on feignait d'ignorer et de tourner en dérision. Chez les soldats surtout, qui furent les premiers et naturels compagnons du nouveau débarqué, la facile faconde de la caserne, si déprimante et démoralisatrice au repos, scandait d'éclats de rire les longues étapes des jours de guerre, et réconfortait de son gros sel les âmes, amollies par la chaleur. Et les paresseux et les musards, qui faisaient, dans les villes, étalage de leur fainéantise, étaient les premiers à arpenter les brousses douteuses et les arroyos fertiles en embuscades. Héros faciles aux autres et durs à eux-mêmes, leur scepticisme n'était plus que la superbe indifférence, au milieu de toutes leurs disgrâces, du dernier tort qu'on pût leur infliger : la mort. Et ils allaient au-devant d'elle, tout aussi loin de l'espérer que de la craindre, insoucieux de sa rencontre, et l'estimant moins digne d'attention que bien des circonstances de la vie qu'elle allait terminer. Routiers sublimes des amers chemins de l'existence, préparés dès longtemps à la perdre gaîment à cause des rebutants soucis qu'elle leur avait valus, les légionnaires marchaient au but, que ce fût un village à piller, ou un fort imprenable à surprendre, du même pas alerte, du même esprit indifférent, sous le soleil et sous les balles, ignorant que leurs pieds pussent aller autrement que l'un devant l'autre, graves du passé qu'ils portaient et non de l'avenir qu'ils attendaient. Alors Ayriès comprit ces rudes âmes, aux détentes brutales, où le malheur avait tari toutes les sources de la tendresse, et ne laissait plus de cours qu'aux penchants passionnés et aux vertus suprêmes. A leur contact, il fortifia son cœur, retrempa son courage, et connut que l'oubli total et définitif de soi-même est la dernière forme de l'individualisme, las et trompé par les louches aventures de la vie.

Et il se prit dès lors à estimer profondément ces hommes qui dédaignaient tout autour d'eux, jusqu'à l'estime qu'on pouvait avoir d'eux-mêmes, et dont les vices s'inquiétaient aussi peu de ses reproches, que les vertus, de son admiration.

Peut-être les officiers lui agréaient moins ; sans plus d'enthousiasme, ils avaient moins de haute résignation ; et leur dévouement s'en allait, par grandes secousses, à chacune des injustices dont ils se disaient les victimes, et dont ils commentaient les moindres péripéties. Dans l'infanterie de marine, on était fort monté contre l'élément civil ; il faut dire que l'apparence n'était pas toujours pour ce dernier. Et c'est ce que, au mess, Hector de

Sargex expliquait avec son ironie familière, et son rire d'enfant gâté de toutes les fortunes.

Ayriès bientôt quittait le groupe joyeux et exubérant, qui toujours prolongeait la soirée sous quelque vérandah, en épiloguant outre mesure sur la conversation commencée, et s'en allait, par les ombreuses allées de bambous qu'avaient respectées les conquérants, vers le jardin aux cycas épineux, dans lesquels dormait la petite pagode de l'inspecteur Baly.

Baly était, comme on l'a vu, un ancien officier des troupes d'Europe. Sorti de Saint-Cyr, parti pour le Tonkin, comme tant d'autres « à son tour », Baly s'était attaché au pays, en avait pris les coutumes, et s'était habitué à le considérer comme sien. Aussi lorsque la rigueur des règlements militaires l'empêcha de demeurer plus de deux ans en Indo-Chine, il se fit attacher aux affaires étrangères, au ministère des colonies ensuite, et, tranquillement, bravant l'ostracisme général, accepta le grade d'inspecteur qu'on lui offrit. Il se trouva, par le hasard des nominations, fonctionnaire civil dans cette ville de Sontay, où il avait bruyamment promené ses éperons de sous-lieutenant de cavalerie, et embrassa paisiblement sa nouvelle carrière, au grand scandale des irrédentistes qui criaient haut sa trahison, et feignaient de lui en tenir rigueur. Baly, qui adorait son nouveau métier de coureur de brousses et d'administrateur improvisé, avait déjà quelque teinture de philosophie chinoise, et l'employait à se faire, contre les flèches de la calomnie, une cuirasse d'indifférence et d'oubli. Toutefois, son titre d'officier et d'ancien élève de Saint-Cyr lui permettait encore de frayer avec les plus intelligents et ouverts de ses camarades d'autrefois.

Ayriès allait volontiers chez Baly, dont l'esprit ingénieux l'intéressait dans ses aperçus nouveaux, et où il se refaisait de tous les bruits extérieurs, dans le calme mandarinal que Baly avait organisé autour de sa vie. Baly, par les devoirs de son métier, passait les trois quarts de ses journées à cheval, trottant sur les digues et les sentiers de rizières, chevauchant par les brousses, pataugeant dans les arroyos débordés et les marécages, à la poursuite des pirates légendaires, ces insaisissables ennemis du protectorat. Levé le premier, endormi le dernier, ses sommes coupés de fréquentes alertes, couchant sur la dure, mangeant n'importe quoi n'importe où, habillé des dernières loques ou de déguisements, quand il était en campagne, Baly ressuscitait parfaitement le type

du merveilleux routier du moyen âge, jamais en paix, toujours en santé, dont le cheval faisait partie intégrante de lui-même. Une fois hors de son cantonnement, il ignorait la faim, la soif et la fatigue, narguait le soleil et les pluies, et n'usait d'aucun ménagement, pour lui-même non plus que pour les autres. Doué d'un coup d'œil photographique et d'une mémoire prodigieuse, il enregistrait tous les événements dans leurs moindres détails, tous les aspects d'une région dans ses moindres accidents ; et, d'une telle profusion de souvenirs, il amusait ses nuits de délassement.

Quand il rentrait dans sa pagode, après ses longues équipées, il vivait à part, et pour lui, de la vie particulière de l'homme qui se suffit à lui-même, et qui s'accoutume définitivement à sa seconde patrie. Contempteur du jeu, de l'absinthe et des palabres, on le voyait rarement dans la rue, plus rarement encore au café ; et tout son goût était dans l'arrangement de son jardin et le personnel ornement de sa pagode, chef-d'œuvre d'originalité locale, où il trônait parmi ses bibelots, et où de rares amis avaient droit de pénétrer.

Plus encore que chez Fidèle Maritz, Ayriès se plaisait chez Baly, où rien, pas même la conversation, ne rappelait quoi que ce fût de l'Occident. C'était, en effet, une des coquetteries de Baly, dont l'existence aventureuse et mouvementée se passait, au dehors, en chasse et poursuites exténuantes, de façonner son intérieur à la paisible stabilité des choses chinoises, et sa parole et son attitude même à la majestueuse inertie des philosophes du sud. Et tout, dans ce logis d'un mécanisme indigène, se mouvait avec une mesure harmonique, où se complaisait infiniment Baly, d'autant plus qu'il avait rarement le loisir de pareilles lenteurs, et qu'à de longs intervalles seulement il pouvait faire passer à son cerveau l'activité que son métier imposait à ses muscles.

Dans son logis, ancienne pagode transformée, derrière sa vérandah ouverte à tous vents et à tous venants, de l'autre côté de sa salle à manger à trois portes, où il prenait ses repas solitaires, Baly avait ingénieusement installé, en enfilade, les trois pièces où il avait organisé sa vie, loin des bruits et des curiosités ; c'est là qu'il collectionnait ses bibelots rares, arrachés à grand' peine à l'avidité des chinois centralisateurs, ou à l'avarice des indigènes à l'affût, qu'il passait les heures douces de l'inaction et de la rêverie, et qu'il emmagasinait les sentiments singuliers que la lecture des Livres Jaunes inspirait à son âme de Blanc.

Dans la première pièce, toute verte, du vert aurore des soies brochées, il recevait quelques intimes, pour les thés du soir, dans ses grands fauteuils de bambou, où parfois s'endormaient ses visiteurs, sous les fraîches buées de la nuit. Et sur les murs, et aux angles, s'étageaient les coupes, les bonbonnières, les vases, les brûle-parfums de porcelaine ou de faïence, blancs, bleus, verts, dorés, bariolés de scènes guerrières, les bronzes patinés par l'âge, et les cuivres martelés et ciselés par de très anciens burins.

Dans la seconde pièce, où se dressait son lit de laque noir et or, les draperies d'étamine rouge et de soie ponceau incendiaient les quelques ivoires brunis, les aciers des lances et des sabres, et les bronzes des gongs, et se reflétaient au fond empourpré du marbre des sièges, massifs, lourds et merveilleusement sculptés de dragons.

Dans la troisième pièce, où flambaient les soleils des soies jaunes, sous les lumières allumées, parmi le fouillis des coussins, des satins, des tapis, des tentures, du même jaune intense, impérial et éclatant, s'allongeait, démesurément, le lit d'opium, où le maître du lieu consacrait le temps de ses repos et de ses siestes, et où il rêvait qu'il était quelque haut mandarin, dédaigneux du geste et de l'action. Et la lueur discrète des lampes, sous l'abat-jour des papillons multicolores, s'accrochait aux nacres incrustées dans les bois durs et rouges, aux niellures, aux laques aventurinées, aux minuscules tasses d'argent, et à deux grands dieux, revêtus de plaques d'or sous leur face blanche, rutilants, immobiles et glorieux. L'odeur pénétrante de l'opium de tout son charme emplissait et transperçait toutes choses. Quelques manuscrits chinois couraient çà et là sur les peluches ; et Baly, apprenant là, du philosophe Laotseu, que le non-agir est encore une manière d'agir, façonnait son âme au silence, et jouissait de sa solitude et de la sereine immobilité de sa pensée.

Baly avait, dans son ressort, la spécialité des renseignements sur la piraterie, cette fameuse piraterie qui divisait entre eux les vainqueurs eux-mêmes, et sur laquelle les détails différaient, tout autant que le tempérament de ceux qui les donnaient. Dans les longues soirées paisibles, où Baly offrait alternativement, à ses visiteurs de choix, des tasses et des pipes, on ne parlait guère que de cela ; et les noms des chefs les plus redoutés et les plus mystérieux volaient aux lèvres en syllabes bizarrement découpées. Ceux de la région, dont les causeurs pouvaient avoir à craindre

journellement les incursions, étaient naturellement l'objet de commentaires perpétuels, où apparaissaient chaque fois des détails imprévus, extraordinaires, et invérifiables.

C'étaient surtout les deux chefs actuels de la rébellion dans le haut Delta : le lanh Cang, et le doc Ngu. Le lang Cang tenait toute la partie montagneuse de la province ; grand propriétaire terrien, il possédait, par lui et ses compagnons, les rizières jusqu'à trois kilomètres au sud de Sontay ; et il vivait solitaire, libre et indépendant, dans les hautes brousses et les forêts qui couvraient les collines jusqu'au pied des montagnes de marbre de Phuquoc et jusqu'aux pentes du Myduc ; et son quartier général était sur cette montagne à trois pointes éclatantes, âpres et orgueilleuses, le Thanvien, montagne sacrée de l'Annam, où seuls les tigres et les aigles et lui avaient leur demeure, où les trois grandes pagodes divines dressaient leurs toits mystérieux, où les trois sommets vierges s'érigeaient insolemment dans l'azur du ciel, et autour de laquelle tant de légendes couraient, étranges, ensorcelantes et hautaines, que, devant elle, l'indigène baissait les yeux et la tête, et que le conquérant lui-même, pris d'un vague frisson, arrêtait son invasion incertaine. Dans ces solitudes, inconnues jusqu'alors, les vieux génies de l'Annam dormaient ; malheur à qui provoquerait leur réveil ! c'était des gorges sombres, des dédales impraticables de la montagne, que, d'après la parole de Luu, fuyant après sa défaite, devaient sortir les vengeurs attendus, Maîtres des Epouvantes ; et le peuple entourait d'un effroi religieux et sacré l'âpre retraite et la forêt inquiétante, asile de ses vagues et secrets espoirs.

Le doc Ngu, lui, moins mystérieux et plus terrible, incarnait l'âme de la rébellion. Incontesté successeur des grands chefs disparus, investi de la confiance des mandarins exilés et de la dynastie déchue, riche en hommes, en fusils, en argent, il était l'administrateur et le général en chef de tout le pays qui s'étend entre le Fleuve Rouge et la Rivière Noire. Un bonheur insolent suivait toutes ses entreprises, et il restait invisible au milieu de ses cruels triomphes. D'une sévérité toujours égale et d'une âpre justice, adoré et craint à la fois, il n'eût trouvé, dans le peuple entier, ni un espion ni un traître : il avait échappé à tous les guet-apens, et nul Européen ne l'avait pu voir, sauf au moment de mourir par son ordre. Assiégeant entêté du poste de Ngoctap, sur le fleuve Rouge, dont il avait réduit les pagodes en cendres, vainqueur du lieutenant Charmaux, qu'il avait tué au milieu de Taiquan en flam-

mes, il avait pris ses quartiers dans le Rungday, puissante et merveilleuse forêt, au confluent de la Rivière Noire et du fleuve Rouge, d'où il sortait la nuit pour ses entreprises et ses maraudes et où il se tenait ensuite, imprenable, dans les sentiers tortueux, les clairières traîtresses, les couverts indéfinis, et les étangs bourbeux qui coupaient cet étrange domaine. Vingt-huit villages, vingt-huit postes d'éclaireurs, étaient tapis aux carrefours de la forêt immense ; et c'était pour Ngu seul que, par-dessus la tête des grands arbres, s'envolaient, en signaux, les cris des cerfs-volants et les susurrements éoliens des harpes, et le battement de bois des appels nocturnes.

Il levait des troupes, donnait des grades et des croix, battait monnaie, récoltait les impôts, et couronné de sa chance hasardeuse et d'une grandissante renommée, il apparaissait comme l'apôtre et le héros de la résistance nationale, en qui se personnifiaient les destins de la patrie ressuscitée. Et, en même temps que ces idées, répandues dans la multitude, sa puissance et son armée croissaient, au point de donner les plus graves inquiétudes aux administrateurs des territoires voisins, et de réveiller, à Hanoï, les états-majors civils et militaires de leur sommeil satisfait.

Celui-là, Baly profondément l'estimait ; il lui sentait vraiment une grande âme et de grands desseins ; et il se marquait heureux d'être son adversaire, et de trouver devant lui, dans ces guerres de pillards et de bandits, le caractère vraiment grandiose d'un Vercingétorix extrême-oriental. Et dans ses discours du soir et ses paradoxales rêveries, il le faisait plus superbe encore que la réalité, pour se donner plus d'ardeur à le combattre, et plus d'orgueil à le réduire.

Par tous ces chefs, une domination occulte et serrée était étendue sur tout le pays ; les routes n'étaient point sûres ; tout porteur d'armes ou d'argent était arrêté, dépouillé, assassiné ; les troupes ne sortaient jamais sans escarmouches, et les postes éloignés ne dormaient que d'un œil, sous la vigilance des sentinelles doubles. Mais, si les effets de la piraterie n'étaient que trop éclatants, les pirates demeuraient indéterminés, et l'ignorance où l'on était d'eux augmentait la crainte. Tout était étrange en eux : leur expérience, l'imprévu de leurs attaques, la rapidité de leurs déplacements, le secret de leur nombre. Et c'était là toujours que revenaient les conversations chez Baly, qui, en ce qui concernait la piraterie, était borgne parmi les aveugles, et dont on prisait fort les rensei-

gnements : c'était à qui rencontrerait les pirates, les militaires pour les détruire, les colons pour les utiliser, les fonctionaires pour les soumettre, et Baly lui-même pour les connaître. Mais de cela Baly parlait avec détachement et indifférence, ce qui faisait sourire les rares amis au courant de ses expéditions nocturnes et hasardeuses ; mais c'était, chez cet ardent amoureux de l'action, un peu de coquetterie et beaucoup de politique, de se déclarer, en public, inutile et désœuvré, sans intérêt pour les histoires de combats ; et lorsque la conversation s'animait un peu trop en projets hardis, ou dans les controverses habituelles, c'était un plaisir de voir le maître du logis, étendu sur son lit d'opium, dans ses lâches vêtements de soie, ramenant la pipe à sa bouche du geste le plus nonchalant, ou, d'un air distrait et d'une voix fatiguée, énumérant les beautés de tel principe de Mengtseu, ou les curiosités de la faïence ventrue, aperçue le matin à l'éventaire de quelque Chinois de passage. Et les volutes, de plus en plus lourdes et pressées, de la fumée extatique, terminaient les phrases de Baly dans un brouillard de calme et d'indulgence générale, sur lequel se détachait la fine silhouette de sa paresseuse physionomie.

Quelques initiés seuls savaient que, au sortir de ces soirées stupéfiantes, dont les convives partaient, les épaules alourdies, l'âme bourrée de poésies indigènes et d'opium de contrebande, Baly rapidement endossait un costume sombre, et, par une porte de la citadelle furtivement ouverte, filait à cheval, en pleine nuit, par les digues mouillées de la plaine, par les sentiers hasardeux des collines, à travers les brousses qu'il connaissait brin par brin, et se trouvait le lendemain, au lever du soleil, dans l'un des postes de sa brigade, qu'il surprenait au débraillé du réveil, ayant parfois fourni une traite de quarante kilomètres, en des parages douteux qu'une compagnie entière et bien armée eût hésité à franchir. Mais Baly taisait ce genre de prouesses, sachant que le mystère et la vitesse sont les deux moyens de la sécurité, et continuait de faire parade d'un extérieur mol et ennuyé : ses cinq chevaux seuls, par leur maigreur et leur entraînement, eussent trahi le secret de leur maître. Mais il restait impénétrable, et bien gardé par les serviteurs annamites, compagnons fréquents de ces sorties, tout aussi entraînés et silencieux que les chevaux eux-mêmes.

Ayriés s'étonnait à cette figure complexe, à cette conduite singulière, qui avait valu à Baly autant d'amis que d'ennemis, tous également chauds. Et là au moins il se sentait de la curiosité.

Mais il sentait bien aussi que, pour ne pas les exprimer, les sentiments de Baly n'étaient ni ceux de Sargex, ni ceux de Fidèle Maritz, ni ceux du chancelier, décavé et solitaire, qui tentait, par des mines solennelles, retenues de son temps de stage dans quelque ministère, de donner un peu de respectabilité à son intérieur. Mais on ne savait pas si facilement les idées de Baly ; on savait seulement qu'il en avait ; et, comme Ayriès l'avait, un jour, pressé de près, Baly lui répondit fort doucement :

— Quand j'étais au Laos, il y a deux ans, un chef méos me fit cadeau d'une bague étirée d'or, avec certain rubis de Siam serti dans le chaton. Ce chef méos, qui avait tenu tête à une colonne de légionnaires conquérant le pays de Bactan, était-il vraiment un pirate ? J'en doutai, quand je considérai la très-belle eau de ma pierre précieuse. Mais regardez cette pierre, taillée à facettes irrégulières ; vous ne lui verrez jamais le même éclat ; il est même un côté par où on la voit parfaitement terne. La question des pirates et toutes les questions coloniales sont comme mon rubis. Chacun les voit à sa manière et de la façon dont son esprit a été fait à l'observation, c'est-à-dire dont sa facette a été taillée ; aussi bien tout le monde diffère entre soi, et je diffère de tout le monde. Et il est probable que vous serez aussi d'un autre avis, que personne n'a encore eu. Seulement si vous voulez que votre avis ne soit pas un avis à dormir debout, il faut tailler votre facette. Allez voir les pirates, mon cher monsieur, et quand vous les aurez vus, vous serez fixé ; mais ne vous fixez pas au paravant sur les dires des uns des autres. Nul autre que vous ne sera à même de savoir ce qu'il vous convient de penser des choses que vons aurez vues. Demandez à faire un tour dans la brousse du haut Delta ; ce n'est pas malsain et cela apprend beaucoup de choses ; au moins, au retour, vous ne serez ni interrogateur ni bavard ; et il vous sera très-agréable d'entendre des gens disserter devant vous de choses que vous connaîtrez mieux qu'eux, tandis vous fumerez en ayant soin de ne jamais les interrompre. De la sorte, vous garderez votre vérité personnelle par devers vous, et vos interlocuteurs, vous prenant pour un auditeur naïf et assidu, deviendront vos amis. Il est très-bon, en ce pays, de ne contrarier personne, et à quoi bon d'ailleurs prendre fait et cause pour la vérité ? elle se défend fort bien toute seule. Et puis fumez-moi, je vous prie, cette pipe ; elle est faite d'opium de contrebande, dont les pirates sont les seuls importateurs et marchands ; vous y trou.

verez peut-être une excuse, et, en tout cas, une grande indulgence pour toutes les opinions »

Et c'est sur ce beau raisonnement qu'Ayriès, fort amusé, fuma ses premières pipes, qui convinrent mieux à son esprit qu'à son estomac, et dont il eut mal au cœur d'une façon véritablement outrageuse et désordonnée.

IV

Au bout de six mois de commandement, le lieutenant Ayriès n'était plus du tout de l'esprit du légionnaire Durand, porteur insouciant du sac, et frais débarqué dans une vie nouvelle. La conversation, si diverse, d'amis nombreux, et les courses extérieures que lui imposait son métier, lui avaient donné la curiosité. Tout d'abord l'aventureux Gascon, arrivant dans l'étrange pays si bizarrement conquis et si bizarrement gouverné, n'y avait vu qu'un remède à l'ataxie intellectuelle qui lui avait value sa vie métropolitaine, et qu'une mine à aventures, tantôt tragiques, tantôt grotesques, mais toujours neuves, saines et de haut goût. Il avait d'abord été séduit par le raisonnement fort simple de ses camarades, qui n'admettaient point qu'on leur eût distribué des cartouches dans d'autres buts que dans celui d'occire le plus de gens possible, et qui déterminaient les gens à occire d'après la couleur de leur peau. De telles opinions étaient fort claires ; et leur valeur intellectuelle ne chassant pas le sommeil, Ayriès jugea primitivement bon de s'en contenter, et d'acquérir ainsi la quiétude morale, qui lui avait fait si longtemps défaut. L'ignorance est le meilleur des coussins pour endormir un cerveau fatigué.

Quand il devint officier par une circonstance heureuse que le hasard poussa devant son mérite, et qu'il eût repris le nom patronymique, il se crut tenu d'avoir, ou tout au moins d'émettre une opinion. Et il remarqua tout de suite que les opinions ne se faisaient pas d'après l'assiduité de l'étude ou la longueur des séjours, mais suivant la couleur de l'habit que l'on portait. Les militaires professaient telle opinion, les fonctionnaires telle autre, les colons telle troisième : les indigènes sans doute en professaient une quatrième, mais on ne la connaissait point, attendu qu'ils l'émettaient dans la langue natale, que nul encore n'avait pris la peine d'apprendre : il n'y avait pas d'exemple qu'un militaire eût partagé l'avis d'un colon, non plus qu'un colon l'avis d'un fonc-

tionnaire. Ayriès trouva donc chez le tailleur militaire un uniforme à sa taille, et, dans la tradition du corps, une opinion toute faite. N'étant pas enclin à la dispute, il l'épousa; mais étant amoureux de ses sentiments personnels et très individualiste, il l'épousa sans enthousiasme et sans complaisance. Et ses convictions firent partie de ses obligations de métier, au même titre et sans plus d'examen que la théorie, les consignes et le mot d'ordre après l'extinction des feux.

Aussi s'intéressait-il énormément et se scandalisait-il un peu aux conversations tenues dans la maison de Maritz et dans la pagode de Baly, mauvais lieux où les officiers soigneux de leur avancement n'encanaillaient pas leur uniforme. Mais la curiosité d'Ayriès l'emporta sur le respect humain, ce qui était logique chez un audacieux individualiste, et sur le désir de parvenir, ce qui était plus étonnant chez un ambitieux méridional. Ayriès cherchait à s'établir des convictions raisonnées, recherche évidemment scandaleuse pour certains, aux colonies ; mais de même que son esprit d'aventures avait pris sa revanche du long emprisonnement de Bar-le-Duc, son intelligence, avivée par un monde nouveau, se réveillait du fétide sommeil où l'avait plongée la noce parisienne. Et, de la même curiosité avec laquelle, par dessus le bastingage du steamer, il regardait les paysages luxuriants de la nature sumatraise, il assistait, parmi les siestes et les fumeries, au défilé des sentiments nouveaux d'une race encore inaperçue et d'âmes encore inexplorées. Il s'y intéressait, mais ne les partageait pas encore. Corroborées par l'intelligence superficielle du mess et des popottes, les impressions du légionnaire lui restaient dans l'âme avec leur fruste ordonnance, et lui créaient un esprit d'une belle simplicité. Ceci était bon, ceci était mauvais : il fallait décorer celui-ci ; il fallait fusiller celui-là ; le tout, en aphorismes, en axiômes dont la démonstration est nulle et superflue. Joies intimes de la conscience, dont le commandement fait tout le critérium, et où l'expression d'une volonté sans ambages détruit toute exception, tout raisonnement et tout détail. Ayriès connut la facile ivresse de la canalisation des idées, de la convention des sophismes, de l'acerbité des affirmations, du dédain des preuves, de l'oubli des motifs et des conséquences ; et déniant toute importance et tout sérieux aux opinions contraires, il appuya son âme somnolente au résumé, accepté les yeux fermés, des opinions d'autrui.

Mieux que les raisonnements de Maritz, ou les paradoxes de Baly, un évènement le tira d'une si coupable quiètude. Un des chefs les plus importants de la piraterie dans la région de Bacninh, le doï Van, venait de tomber aux mains de la garde indigène ; il avait éte transporté sur Hanoï, ou l'on instruisait son procès ; il attendait son jugement dans la prison de la citadelle.

Baly, qui allait à Hanoï par les messageries fluviales, pour témoigner au procès, proposa à Ayriès de prendre deux jours de permission et de l'accompagner.

— Van était un chef très réputé et populaire, disait Baly ; sa mort, en de telles circonstances, est inévitable et fera beaucoup de bruit ; peut-être verrons-nous-là quelque chose d'inusité. En tout cas c'est une des rares occasions où vous pourrez voir ce peuple manifester ses sentiments sans les alambiquer.

Et Ayriès accepta. En arrivant à Hanoï, il savait de Baly la vie du pirate dont il venait voir la mort; et l'étrange figure de ce rebelle l'étonnait ; c'était une odyssée singulière ; simple bandit tout d'abord, puis chef de bandes, il s'était fait baptiser, afin que le nom de chrétien lui servît d'introduction, et pour trouver dans les églises et les missions, un refuge assuré ; une première fois soumissionnaire, il était entré à Hanoï avec sa bande, bien plutôt en triomphateur qu'en vaincu ; il avait été repris plus tard dans une embuscade, traîné à Hanoï, où il était entré moins pompeusement que la première fois, dans une cage étroite en bois grillagé, où il avait les genoux aux dents, et dans laquelle, pilori mobile, il avait été promené, entre quatre gardes, à travers les rues de la capitale. Et le soir même de l'arrivée d'Ayriès et de Baly, il venait, par la justice consulaire française, d'être condamné à mort, malgré les interventions comminatoires de l'évêque de Bacninh, qui menaçait, si on touchait à un cheveu de Van, d'une révolte dans tout le nord du Tonkin.

Van devait être exécuté le lendemain matin, sur la place qui s'étendait au nord du Petit-Lac, à l'ouest de la rue Paul-Bert, au centre même de la ville ; et des coolies, embauchés à la hâte, élevaient, au milieu du terrain vague, le tumulus de sable sur lequel l'exécution devait avoir lieu.

— L'Annamite, disait Baly, tandis que, débarqués à Hanoï à quatre heures du matin par suite d'un échouage sur un banc de sable du fleuve, les deux voyageurs, insoucieux de dormir pour deux heures seulement, tournaient autour de la place funèbre, où

les ouvriers faisaient leur besogne, sous l'aube grise et le crachin refroidissant du matin de mars — l'Annamite est tout différent de l'Européen vis-à-vis de la mort. Je ne vous parle pas du criminel de la Roquette, qui se grise d'un dernier spectacle à donner à l'ignoble foule, ou du dernier verre d'alcool avalé pendant la toilette ; celui-là pontifie, fanfaronne, ou bien il défaille, et on est obligé de le porter comme une guenille sous le couperet. Une telle comparaison serait injurieuse pour l'homme que nous allons voir, et qui croit représenter une idée et un parti; elle ne servirait de rien. Mais songez aux soldats que l'on fusille pour un instant de révolte sous les armes ou dans le service, et à ce qu'on a pu vous dire des espions pris en guerre, ou des prisonniers réfractaires, ou des otages pendant les révolutions. Rappelez-vous leurs morts, depuis l'extatique Marie-Antoinette jusqu'aux Girondins pompeux, et à ce saint que se révéla être, à sa dernière heure, l'archevêque Darboy ; souvenez-vous, tout dernièrement encore du malheureux détraqué, brave garçon au fond, que vos conseils de guerre ont fait exécuter sous le grand mirador de Hanoï ; on ne peut pas croire qu'il ait manqué de courage, ni qu'il ait tenté d'éviter la mort, puisque, dans sa déposition, il la chercha âprement en s'accusant lui-même. Ils surent tous bien mourir. Les uns philosophaient, les autres chantaient, les autres étaient déjà au pied de leur Dieu, qui sauve, qui pardonne, et qui glorifie ; et ce dernier, ce petit Césade, dont notre ami Boursière reçut et publia les stoïques confidences, s'en allant, le long de ses deux kilomètres de calvaire, silencieux, grave, acceptant l'assistance de l'aumônier et refusant son bras, mais pâle et les dents serrées. Ceux-là, dont l'extase n'enlève point déjà l'esprit, se raidissent dans la suprême volonté de ne pas faiblir, et chacun des pas qu'ils font librement vers le supplice est un acte d'énergie capable de lever le monde, et qui s'imprime dans le visage tendu, hagard et blanc. L'âme valeureuse porte à la mort le corps qui regimbe, et arrête même un élan désespéré, afin de gravir posément tous les degrés du calvaire. Mais l'horreur physique subsiste dans le corps et dans les traits ; et le masque, malgré toute la puissance morale développée, est si effroyable, que je vous défie de l'oublier, et de ne point frissonner encore à son souvenir. Or, vous regarderez tout à l'heure le condamné, et me direz ensuite ce que vous pensez de son attitude.

— Vous savez donc, interrogea Ayriès, comment il mourra ?

— Je sais que c'est un lettré et un mandarin, quoique de grade inférieur; cela suffit amplement à ma certitude ; mais fût-ce un simple laboureur ou un marchand ambulant, l'attitude serait la même, sauf toutefois la solennité qui s'attache toujours au trépas d'un homme illustre.

— Nous n'avons point longtemps à attendre d'ailleurs, répliqua Ayriès, puisque on annonce l'exécution pour six heures, et nous verrons bien ce que m'apprendra cette leçon de choses.

— Au fait, demanda Baly, avez-vous déjà vu couper des têtes?

— Deux fois, et j'ai trouvé cela fort répugnant.

— Tant mieux, vous ne serez pas ému de la nouveauté du sang ainsi versé, et vous ferez un meilleur profit du spectacle.

— Mais ce qu'il y a de plus répugnant, reprit Ayriès, c'est l'exposition : la tête coupée et grimaçante, dans un panier, en haut d'un pilori de bambou, passant par toutes les couleurs sous un soleil ardent, et répandant une odeur telle que les chevaux qui passent à côté se cabrent : voilà une coutume effroyable.

— Mais elle n'est pas inutile; pour qu'un bon Annamite — j'entends un irrédentiste — croie à la mort d'un chef, dont tant de légendes font vite un invincible, il faut qu'il ait vu, tout à loisir, sa tête séparée de son corps. Croyez bien que la barbare exposition n'est pas faite uniquement pour contrister vos chevaux. La tête que vous verrez tomber tout-à-l'heure sera clouée à la porte de la citadelle de Bacninh, afin qu'aucun des partisans de Van ne garde l'espoir de revoir un jour son chef.

Pendant qu'ils devisaient ainsi, quelques curieux arrivaient déjà ; le crachin avait cessé, et le soleil tâchait à percer la brume de mars; un détachement des milices de Hanoï était rangé déjà aux coins de la place, et leur uniforme bleu tranchait vivement sur le sable jaune fraîchement remué; puis des indigènes, à petits pas, d'un air détaché, se rangeaient sur les bords du grand tumulus carré, élevé la nuit: puis par ci par là, des Européens, tôt levés et encore à demi endormis, d'autres, sortant du cercle, du café, ou de la salle de jeu, les pommettes pâlies de la nuit blanche, et les yeux papillottants, détonant sur la couleur brun sombre des vêtements dont uniformément usent les indigènes; quelques femmes, très rares, venues en pousse-pousse, et, sans en descendre, se servant de ce piédestal improvisé; quelques officiers et soldats, tôt réveillés par le canon matinal de cinq heures,

et coupant de ce spectacle de haut goût le far niente du séjour de Hanoï, ou venant, dans le sang du pirate, éteindre une vieille haine de direct adversaire; mais point du tout de Chinois; ceux-là ne se dérangeaient pas pour si peu de chose que la perte d'une vie humaine, même et surtout quand c'était la vie d'un homme qui, comme Van, leur avait rendu de si nombreux et signalés services.

Peu à peu la place se remplissait; les fenêtres des bâtiments voisins, résidence supérieure et trésor, se garnissaient de spectateurs et de spectatrices; à l'un des balcons on se montrait le résident supérieur, chef suprême en l'absence du gouverneur, dont la corpulence un peu hâtive s'éclairait du fin regard du Normand avisé et calculateur. Une force importante de milice parut et fit refluer les assistants; peut-être, devant un déploiement si inusité, craignait-on un mouvement populaire, ou seulement la bagarre ordinaire des foules. Tout au bout de la place, au plus près du poteau, non encore dressé, en face du principal groupe d'Européens, se tenaient des indigènes, debout, graves, en turban blanc, immobiles. C'étaient les parents et les femmes de Van, portant par avance le deuil du condamné. Tout à l'heure ils emporteraient pieusement, si on le leur permettait, le cadavre encore chaud.

Un grand brouhaha, un remous de peuple, et des coups de gong se faisant peu à peu éclatants et précipités interrompirent Baly. Au tournant de la rue des Brodeurs, le cortège venait d'apparaître qui conduisait le condamné au lieu du supplice. Il débordait de la ligne basse des maisons de la rue du Chanvre, et les silhouettes se dessinaient, fines et claires, sur la rive nue du Petit-Lac. C'étaient les batteurs de gong dans leur costume rouge, brodé de dragons de couleur ; puis les gardes du tong doc, gouverneur indigène de la région; puis un piquet de miliciens, marchant alertement et sanglés; puis les lettrés et interprètes ; les porteurs de parasols, et, tout de suite en arrière, le Quan an, chef de la justice provinciale, à cheval, avec la robe de soie brochée et la selle de peluche rouge aux bois rares incrustés de nacre ; et par derrière, immédiatement, le condamné auquel on avait enlevé la cangue ; deux surveillants de la prison ; encore un piquet de miliciens, et enfin la foule grossissante et bourdonnante des faubourgs et des quartiers populeux, que le cortège sonnant et trottinant avait traversés, depuis la prison jusqu'au Petit-Lac.

Tout ce monde déboucha sur la place, au milieu de la foule pressée, Ayriès et Baly se maintenant au premier rang et tout près des nouveaux venus, jusqu'à les toucher. Et derrière le Quan an, tout de suite Ayriès, au rapide passage, remarqua un grand annamite efflanqué, l'air calme, les mains ballantes, mais très sérieux, et la tête baissée dans une profonde méditation. Il se tourna vers Baly.

— Il est extraordinairement paisible, votre condamné, mais il est fort affairé de ce qui va lui arriver, ce me semble.

— Vous faites erreur, dit Baly. Celui-là n'est pas le condamné ; c'est le bourreau, qui réfléchit profondément à ne pas manquer de coup d'œil tout-à-l'heure.

— Mais le condamné ?

— Van est à côté de lui ; c'est ce petit maigre qui cause fort posément avec un vieillard, qui doit être son père, et qui fait une énumération sur ses doigts levés.

Ayriès regarda. Deux yeux noirs, flambant dans une face émaciée, c'est tout ce qu'il vit dans la figure pâle et tranquille. Van causait avec son père, d'un son de voix ordinaire, un peu lent, et qu'on sentait habituel ; sans doute il énumérait quelque créance ou quelque dette oubliée ; car sur les longs doigts dressés, le pouce compteur montait aux phalanges, et terminait l'addition par un craquement sec de l'ongle démesuré du petit doigt. Van avait l'air d'un comptable à sa caisse ; peut-être se remémorait-il les têtes qu'il avait fait tomber, ou simplement les sacs de riz dont il ordonnait la distribution après sa mort. Ce fut rapide, et après une légère inclination, il gravit tranquillement le tertre de sable, où déjà l'exécuteur cherchait une place favorable pour le poteau. Van la lui indiqua d'un geste très précis, et sans cesser de causer, il tassa, à petits coups de talon, la terre sur laquelle il allait s'agenouiller. Et tout de suite, il se retourna ; le chancelier Sombray, le veston blanc sanglé de l'écharpe tricolore, était devant lui, des papiers à la main, et lui lisait en français les attendus de l'arrêt et la condamnation.

Pendant la lecture, qui fut longue, le regard de Van, passant par dessus l'épaule du chancelier, alla chercher, d'une tranquille curiosité, les regards de la foule ; il mâchait nonchalamment quelque bétel, et pas un muscle de son impassible figure ne remua.

Puis, quand la lecture fut finie, il prononça rapidement quelques mots en annamite, que fort peu entendirent ; on vit le chancelier

manifester le plus profond étonnement, et, sur son ordre, un milicien courir à la résidence supérieure.

— Je ne sais, avait dit Van, ce que mon frère aîné vient de me lire, car je ne comprends pas sa langue ; mais ce doit être une chose importante, puisqu'il s'est levé si matin pour m'en faire part; je désire donc la connaître, et qu'on me la dise dans le langage de mon pays.

— C'est ton arrêt, qui te condamne à être sur l'heure exécuté.

— Je le présume bien, dit Van en souriant; mais puisque j'ai le droit d'entendre ma sentence, je veux savoir, avant de mourir, pourquoi l'on me fait mourir. Je prie donc monsieur le chancelier, qui est très versé dans la langue annamite, de me faire cette traduction.

Et Van se tut. Et le chancelier Sombray, prenant en main le grand papier qui venait de lui être apporté, lut lentement les caractères qui s'étageaient en colonnes, tandis que la foule se crispait d'une mortelle attente. Le bourreau tourmentait la poignée de son sabre. Van seul paraissait calme et indifférent. Quand Sombray, la sueur au front, eut terminé, Van s'inclina, et se détournant vers le bourreau, le regarda fixement, puis regarda la lame. Le bourreau comprit.

— Elle est très bonne, dit-il, en la touchant précautionneusement du doigt : elle est de fabrique japonaise : elle n'a servi qu'une fois, et a coupé du premier coup.

— C'est bien ainsi, répliqua Van. N'oublie pas ce que je t'ai promis.

Le bourreau s'inclina. Van s'agenouilla contre le poteau qui venait d'être planté derrière lui ; mais, comme l'exécuteur s'apprêtait à lui lier les mains, il se ravisa et se releva, ne voulant point qu'un autre le déshabillât.

Il enleva très posément son turban, releva ses cheveux sur le sommet de la tête, et les fixa d'un large peigne ; il défit sa robe, et parut en petite veste de toile noire, dont il rabattit le col. Et lentement il se tourna du côté de la place où il savait que ses parents attendaient. A son regard, le groupe des turbans blancs s'inclina en frémissant ; mais Van ne bougea pas, ne voulant pas, par quelque signe, désigner sa famille à la vengeance du vainqueur.

Puis il se remit face au Lac, s'agenouilla de nouveau, demanda qu'on lui liât les mains, changeant plusieurs fois les genoux de place, pour être plus commodément, et s'accota enfin contre le poteau.

La foule crispée gardait un mortel silence. Le bourreau s'approcha, et de sa salive, rouge du bétel chiqué, fit avec son doigt, une marque sur le cou de Van : c'était là qu'il allait frapper, et il ne quitta plus ce sillon de l'œil. Et, comme il se reculait, Van, d'une voix haute, claire et posée, sans bouger la tète :

— Sois habile, dit-il.

Le bourreau sauta d'un pas en arrière, saisit son sabre à deux mains. Dans le silence absolu, un coup de gong éclata. Le bourreau dansant sur ses jarrets pliés, fit tournoyer l'acier au-dessus de lui, et trancha d'un seul coup la tête de Van, la retenant, par un prodige d'adresse, sur le plat du sabre, la montrant ainsi à la foule, puis d'un coup sec la rejeta au bas du talus. Une grosse rumeur éclata parmi la foule, où les cœurs étaient serrés d'une insupportable attente ; quelques cris se manifestaient parmi les indigènes, vite réprimés ; les femmes de Van poussaient les hurlements d'usage ; au poteau le corps gisait, affaissé, dans une mare de sang ; et le père et la mère de Van s'en éloignaient, tristes, sévères, sans un sanglot. De peur que la rébellion n'en fit un labarum, on leur refusait le corps décapité, qui devait être jeté au fleuve, dans une natte calée par de grosses pierres. La tête, qui avait roulé en bas du tertre, avait été ramassée par les miliciens, et mise dans un panier, à destination de Bacninh, où le pilori l'attendait. La foule peu à peu s'écoulait.

— Eh bien, dit Baly à Ayriès, que dites-vous du pirate Van ?

— Je dis, souffla Ayriès encore tout bouleversé, que si ces gens-là meurent comme ça, c'est qu'ils sont bien au-dessus de l'estime que nous en faisons ; un Européen ne finirait pas ainsi ; et s'il finissait ainsi, on crierait au héros. Mes idées se rejoignent mal, et à ce spectacle je perds toutes mes certitudes.

— Perdez vos certitudes, dit Baly, vous y gagnerez. Mais quand vous aurez mis la vérité à leur place, ayez soin de n'en avertir personne, si vous tenez à votre réputation.

— C'est toute l'éducation que vous allez tirer pour moi de vos horribles spectacles?

— La conséquence seule vaudra, que vous tirerez à vous tout seul. Et vous aurez bien le temps de le faire, quand votre sentiment, hérissé par la vue de cette mort, sera apaisé. Pour moi, je m'en vais déjeuner chez Sombray, qui m'apprendra des détails, et à qui j'ai des détails à remettre. Nous nous retrouverons ce soir sur le bateau qui remontera à Sontay.

Ayriès courut toute la journée les rues de Hanoï, et les industries indigènes qui s'étalaient chacune dans leur rue particulière, et les magasins de bibelots que tenaient d'astucieux Chinois. Le soir, juché sur un pousse-pousse traîné de deux boys faméliques, il arrivait, par l'avenue du Grand-Bouddha, au Jardin d'Essai, que bordaient au nord les eaux immobiles et mélancoliques du Grand-Lac. Les avenues, bien lisses sous leurs sables rouges, s'éclairaient des flamboyants empourprés et s'ombraient de vigoureux bananiers; des cavaliers et d'élégantes victorias sillonnaient les allées dans la poussière lumineuse; plus loin, les plantations artificielles, bien alignées, montraient les tabacs, les cafés, les ricins, les cotons, et, en dôme, les bananiers, les cocotiers, les aréquiers, les palmiers éventails, et les boutures acclimatées de ce bois précieux de teck, dont on fait la carêne des navires; à gauche, des millions de roses sauvages, éclatantes et sans odeur, poussaient sous les ombrages épais, victorieuses des herbes folles, dans une exubérance prodigieuse de couleur et de quantité; et au fond de ce jardin, romantique à la fois, et bien ordonné, les pavillons et les étables, où quelques rares vaches noires, à la saine odeur, donnaient un lait pur, précieux, d'une cherté scandaleuse, et que de jeunes femmes, venues là, dégustaient à petits coups, retrouvant dans le breuvage écumant — dont on n'aurait pas pu trouver un bol dans tout le reste de l'Indo-Chine — un souvenir et un goût de la France nourricière, agreste et verdoyante.

Ayriès, perdu dans ses pensées, alla plus loin. Et ce n'était pas le spectacle du matin qu'il se remémorait, mais bien plutôt la révolution d'idées que ce spectacle avait causée en son esprit. Et il se faisait conduire, sans regarder, le long de cette pagode bizarre du Mât, dont toute la structure repose sur un seul tronc d'arbre fiché en terre, et qu'on dit avoir été planté là par le conquérant chinois Caobien, pour crever l'œil du Dragon invisible, qui personnifiait ici même la puissance des premiers souverains de Hanoï. Et Ayriès ne vit pas davantage les anciens retranchements, aujourd'hui couverts de laîches et adoucis, mais où son attelage sauta rudement encore, que le pêcheur Léloi avait fait élever autour de la citadelle, quand il la reprit aux Chinois, pendant la guerre de l'Indépendance; et il ne vit pas non plus la rizière, où pour la dernière fois Francis Garnier se dressa, vivant, devant ses compagnons d'armes, et de laquelle, revolver

au poing, et l'enthousiasme aux lèvres, il sortit en courant vers l'ennemi et l'assassinat.

Mais, ayant commandé à ses coolies de tourner à droite, par une allée ombreuse et couverte, il se trouva bientôt dans les fourrés de bambous et de laîches géantes surmontées de quelques panaches verts, qui forment la ceinture du Grand-Lac, et par une trouée dans les feuillages, à une centaine de mètres il aperçut la surface de l'eau endormie. Il fit arrêter son attelage, descendit et s'assit à terre, accoté au tronc découronné d'un vieux banian. Le soleil était tout près de son coucher; les feuilles pointues et légères des bambous s'allongeaient encore d'une ombre très fine; les feuilles grasses et charnues des bananiers plaquaient à terre de grosses taches d'ombre bleue, et des régimes de fruits nains et tordus sortaient des verdures, comme des couronnes rigides et incomplètes; les grandes laîches aigües se dressaient l'une contre l'autre, comme un champ de glaives, et quelques rares aréquiers poussaient haut leur panache altier au-dessus de la forêt drue et luxuriante, où quelques fruits d'or et de forme bizarre étalaient leurs aîlettes jaunes sur le fond éternellement et uniformément vert, Et là-bas, sur l'eau morte et bleue, le « hoasen » nénufar géant, fleur du sommeil et de l'oubli, ouvrait ses pétales blancs et mortels, au milieu de ses feuilles glauques, étalées dans leur puissance secrète et dans leur admirable langueur. Un silence si profond qu'il semblait, depuis le commencement du monde, n'avoir jamais été troublé, régnait sur cette solitude, et le coucher du soleil l'imprégnait de sa grandiose mélancolie. Et, dans ce calme et cette majesté sympathique de la nature, Ayriès sentit cependant quelque chose d'inconnu qui se dérobait. Terre si puissament féconde qu'elle semblait elle-même vibrer et vivre; parfums singuliers voltigeant dans l'air, intenses à la fois et fugitifs; âcre et pénétrante senteur des bois, des fougères, des lianes et des roseaux; énigme de ces végétations pompeuses et brillantes qui ne sont pas des arbres qui n'ont jamais de fleurs; interrogation muette des vies aquatiques, de ces nénufars inquiétants et superbes, symboles du mystère et de l'immobilité; Ayriès se sentit, de tout cela, troublé et touché dans son intelligence et dans sa rêverie. Et son trouble atteignit un plus grand degré d'acuité quand il devina que, derrière ce rideau d'arbres, parmi la quiétude parfaite de la nature, dans ces paysages somptueux et riants, rêvaient, à la même heure, et peut-être du même rêve, dans leurs

maisons du village de Papier, les Jaunes qui assassinèrent Garnier, et qui reçurent à leurs foyers amis les meurtriers d'Henri Rivière. Et soudain, comme si de telles pensées avaient fait naître un danger tangible, il sauta sur ses pieds. Le soleil était couché, et le crépuscule rapide des pays de l'Extrême-Orient éteignait peu à peu toutes les lueurs du ciel et toutes les couleurs de la terre.

Sur la tête d'Ayriès la forêt épaississait son rideau d'ombres ; et l'eau prenait les reflets gris et métalliques de l'acier. Une tristesse vague s'épandait sur toutes les choses, et les brousses prenaient une profondeur hostile. Ayriès secoua ses boys assoupis, remonta dans son pousse-pousse, et, à l'allure un peu ralentie de ses trotteurs, regagna, au grand air, les avenues qui contournent le lac, et qui conduisent à Hanoï par le tour de la citadelle.

Quand il entra dans la ville, par un bout de la rue des Incrusteurs et l'extrémité de la mission catholique, les premières étoiles brillaient. Et il se dirigea immédiatement vers la Concession et le Fleuve, pour prendre le bateau qui remontait vers Sontay. Il trouva là Sargex, qui revenait d'un conseil de guerre, où il avait été cité comme témoin, et Baly, qui se promenait sur le pont, en attendant le départ. Baly avait, le matin, déjeuné chez Sombray, et le repas s'était terminé d'une façon inaccoutumée. On attendait, de la baie d'Along, des huîtres rocheuses qui n'étaient pas arrivées ; on avait déjeûné sans elles, et, vers le moment des viandes rôties, un boy avait apporté sur la table une bourriche ; les convives s'exclamaient sur le retard.

— Bah ! dit Sombray, nous les mangerons quand même.

Et il avait ouvert la bourriche. Avec un cri d'horreur tout le monde s'était levé ; sous la paille soulevée apparaissait une face pâle, les yeux grands ouverts, avec des filets sanguinolents le long des narines, C'était la tête du doï Van, qu'un courrier, à cheval dans la cour, attendait pour la porter au pilori de la citadelle de Bacninh. On pense bien que nul, après une telle horreur, ne put achever de déjeuner, sauf Sombray, qui était furieux d'être privé d'huîtres, mais qui, habitué aux décollations, était resté seul à table au milieu de l'écœurement général, et continuait à manger en face de la tête coupée.

Ce fut en revenant de ce court voyage qu'Ayriès reçut l'ordre de se rendre au pied du mont Bavi, pour y commander le poste de Yenkhoaï.

V

Sur le grand ruban de route qui joint Sontay à Hunghoa, par le bac de Tiucao, et à cinq kilomètres du point de départ, se dresse, au milieu d'un poste récent qui a coûté fort cher, le blockhaus de Taydang. Le préfet de la région, Phu de Quangoai, a trouvé, à l'abri des murailles et des fusils de la garnison, un sûr refuge contre les vivacités de ses administrés, dont les maisons, moitié de bois, moitié de briques, s'étalent capricieusement aux alentours. La maison du fonctionnaire est prudemment adossée à la maçonnerie défensive, et, sur la rizière sèche, en face, le marché hebdomadaire étend ses toiles, assemble ses poteries, ses cannes à sucre violettes, et ses feuilles de latanier, et réunit les marchands les plus affairés et les plus bruyants de la région. Du fouillis des cases, une large voie sort vers le sud et file à travers les rizières, sous les têtes bourrues d'énormes banians, qui semblent les gardiens du village, vers un bouquet de bambous, qui rompt seul la luxuriante monotonie des riz. C'est là le chemin de Yenkhoai. Et de ce bouquet de bambous, on découvre l'arroyo de Taydang, serpentant dans une faille assez profonde de la plaine, et que traverse un pont à piles de bois et à revêtement de briques rongés du temps et dévastés des intempéries. Dans le lit profond, l'eau, pendant la saison sèche, se traîne lentement sur la vase du fond, et, pendant les pluies, déborde en torrent jaune et gonflé.

Au-delà, après quelques maigres rizières, drainées par les faibles rivelets voisins, le terrain se relève, l'aspect change, et la brousse apparaît, subitement maîtresse : le sol se vallonne ; le roc surgit ; les contours sont âpres, les herbes desséchées, hautes, aiguës ; des lianes épineuses forment des haies naturelles ; des fleurs arides et sans grâce poussent au ras de la terre rougeâtre et poussiéreuse ; et dans le fond de vallons bizarres et ingrats, le sentier, souvent invisible, serpente, se détourne, et à l'angle d'un carrefour sans horizon, atteint l'entrée du village de Dongkheu. Mais, sur un petit ponceau, le sentier évite la rébarbative enceinte, que closent des bambous serrés, et que surmonte le bec d'une pagode ouverte, et de nouveau s'enfonce dans la brousse aride et brûlée. Et le sol du fond monte, et les âpretés des pentes montent avec lui, et le voyageur reste toujours, malgré le trot rapide de sa bête, au fond de ces couloirs étouffants et sans horizon, qui se soudent et se succè-

dent les uns aux autres interminablement. Et la même aridité et la même sécheresse règnent dans la tristesse navrante de ces collines, où ne croissent que des herbages rabougris et coupants, calcinés par une réverbération constante. Enfin, après une demi-heure d'une pente droite et continue, subitement le sentier atteint le sommet du plateau, sous les bords duquel il a fait un si long et détestable parcours. Une brise moins chaude étonne le voyageur ; une herbe rare et très verte entoure quelques grands caoutchouquiers et des pins parasols posés çà et là sur la cime; de larges ondulations terminent l'âpre versant, où s'échelonnent quelques maisons d'un marché et d'un poste ; et, sur une pointe extrême, une pierre sonore, encore debout, semble attendre l'appel des absents.

C'est là le seuil fameux de Yenkhoai où Ayriès va vivre ; c'est là que jadis, pour leurs conseils, se réunissaient les chefs des grandes bandes ; c'est sur la pierre sonore que les Pavillons-Noirs de Luuvinhphuoc transmettaient, en coups symétriques et éclatants, la volonté du maître à la contrée toute entière. Si l'on atteint le point central du plateau, près duquel un récent mirador dresse son léger échafaudage, une moitié du Delta se révèle dans les chaudes colorations du soleil. Ici c'est Taydang, enfoncé dans les bambous et les banians, où éclate la pointe blanche de son blockhaus tout neuf, et l'arroyo qui brille comme une lanière de métal, et la route d'Hunghoa qui se perd dans les taillis rapprochés de Ngocnhi ; et les plateaux dénudés sous lesquels on est venu, et où se détachent les enceintes de Dongkheu et de Colam ; et, tout en bas, une anse sablonneuse où l'on dit que le guépard vient boire ; et là-bas, la plage scintillante du Fleuve Rouge, vers Vietri, et les becs orgueilleux de la pagode rouge de Hoaxa, et le mirador de la citadelle de Sontay, qui perce les brumes solaires. Et l'on devine, au bout de la vision, les montagnes du Tamdao, où habitent des rebelles qui ne furent jamais encore soumis ni rencontrés.

Et, sur l'autre rebord du plateau, la vue s'étend, féerique, jusqu'à la Rivière Noire. De larges pentes, couvertes de laîches éternellement vertes, s'étendent, très majestueuses et très amples, jusqu'aux petits cours d'eaux intérieurs du bas plateau, où foisonnent les bambous, les fougères et les lianes ; et, par des prairies très vertes, où courent les sentiers de Batbac, le sol se soulève et atteint le seuil de Rungday, où s'étend la forêt immense qui donne asile aux derniers pirates de la province, et au fameux et insaisissable doc-

Ngu. Tout le pays de l'Ouest est couvert de frondaisons énormes qui font l'horizon bleu, et qui s'estompent de gris dans des vallons assombris. Et, couvrant la région entière d'une vague de végétation exubérante, la forêt aux abords néfastes, où nul Français jamais encore n'a pénétré, dresse hardiment son mystère sanglant et l'orgueil de sa revolte, avec ses pirates et ses bandits cachés aux flancs de ses collines, au noir de ses halliers, et parmi les dédales ignorés de ses profondeurs.

Et au sud, la montagne sacrée, le Thanvien, droit sur la plaine, élève ses trois cimes vierges et ses pentes violettes, embuées de brumes transparentes; un tiers du ciel en est caché, et l'on dirait qu'il surplombe Yenkhoai. Il est là au fond de l'horizon, brillant et morne, réceptacle des légendes, demeure des grands dieux et des génies protecteurs de l'Annam, symbole de perpétuelle menace, repaire des tigres, des serpents, et des irrédentistes de l'indépendance. L'Européen l'interroge chaque matin, comme un ennemi latent et courroucé, dont la froide majesté émeut par sa grandeur et son isolement. Et les vieux des villages disent, en baissant la voix, que les secrets de l'Empire sont cachés en ses cavernes, et que c'est de ses cimes immaculées que descendront les libérateurs.

Yenkhoai surveille ces surfaces immenses de l'œil prudent et jaloux de ses garnisaires.

Le poste, était petit, carré, composé de deux paillottes parallèles, le long des deux côtés, pour la troupe; d'une paillotte transversale pour le chef et ses deux ou trois chevaux, d'un mirador en bambou, dont le rez-de-chaussée, seul couvert, servait de magasin, et aux étages supérieurs duquel on atteignait par des échelles extérieures. Et c'était tout; une double enceinte de bambous serrés et épointés enfermait le poste; tous les soirs on dressait la herse, et, entre les deux enceintes, les sentinelles, armes chargées, marchaient toute la nuit en poussant les cris de veille, par crainte des pirates, dont les fumées, par dessus les frondaisons du Rungday, embrumaient le fond de l'horizon.

Ayriès tout de suite arrangea sa vie: sa maison se composant d'une seule chambre fut vite organisée : une grande table pour écrire; un grand lit pour fumer, avec une moustiquaire au-dessus, qu'on descendait pour dormir. Non point qu'Ayriès fumât seul, ou qu'il eût une nécessité absolue de sacrifier au dieu noir de l'opium; mais il avait appris, par Baly, que le lit d'opium est le lieu où le plus facilement se font les connaissances et naissent les abandons,

et que c'est entre deux séries de pipes, savamment offertes, ménagées et dosées, que, de l'indigène le plus rébarbatif et silencieux, on obtient les confidences et les révélations; donc, à part cela, et l'écurie, où les trois chevaux petits, secs et nerveux, étaient toujours, le poil luisant, le cou tendu, et prêts aux galopades, Ayriès n'eut rien à faire dans cet étroit et rigide espace, où désormais s'écoulerait tout le temps qu'il ne donnerait pas aux courses dans la région et à la poursuite des pirates.

Car c'était là la grande affaire. A peine installé, Ayriès s'était jeté sur les cartes détaillées que lui avait fait tenir la résidence supérieure et le bureau topographique de l'Etat-major de Hanoï. Et il avait repéré soigneusement les positions qu'on lui avait désignées comme occupées par l'ennemi. Quand il les eut toutes marquées d'une croix bleue, il frémit de voir un grand croissant de couleurs s'étaler sur la carte, tenant les meilleurs positions, les carrefours des bois et les sommets des pentes, et son pauvre petit poste, au centre de cette concavité redoutable. Il comprit dès lors que la prudence était le seul garant de sa vie et de la vie du petit nombre d'hommes qu'il avait avec lui. Car s'il voyait toute la contrée, il en était aussi le point de mire ; et de toutes les pointes, et de tous les mamelons, et du haut des grands arbres qui couronnaient le Rungday, des yeux observateurs étaient braqués constamment sur Yenkhoai, et guettaient les moindres mouvements de sa petite troupe. Au nord de la forêt, les mamelons boisés que couronne le village de Bangnhi sont occupés par des postes rebelles d'une grande mobilité, qui vont et viennent, razziant la plaine et coupant le riz. Au centre, c'est le village de Camdai, où croissent les camélias et les arachides, parmi les brousses sans cesse incendiées, et où, au carrefour de quatre chemins, se cachent, au fond des taillis, quatre pagodes crénelées, qui virent déjà bien des histoires tragiques, d'obscurs assassinats et de sanglantes mêlées ; c'est le point culminant de la défense et aussi le vomitoire par où, dans la plus parfaite sécurité, les rebelles se répandent dans la région. C'est, sur l'autre versant, Luongkhé, sur le bord de la Rivière Noire, d'où le doc Daï, lieutenant du doc Ngu, rançonne les barques et les marchés fluviatiles. C'est, dans l'intérieur, Thacxa, parmi les étangs, les clairières et les halliers de l'impénétrable forêt, où le doc Ngu lui-même a son habituel et son meilleur refuge ; et les vingt-sept enceintes des villages de Batrai, dont une seule est à la lisière du bois et visible de la campagne, retraite

mystérieuse, habitée seulement par des soldats et des contrebandiers, refuges isolés sous le sol desquels s'emmagasinent les armes et les sapèques d'or de la rébellion ; maisons fortes où nul chemin ne conduit, que la mémoire seule du chef retrouve au plus sombre des futaies, et où gît l'approvisionnement de toute une armée.

Et c'est, plus loin, le seuil de Dachung, coupe-gorge riant, où la tuerie se cache aux plis des défilés ombreux, herbeux et mousseux ; et Langbu, parmi les marécages, les boues épaisses montant jusqu'aux genoux, relié seulement à la terre ferme par une digue étroite, et imprenable dans sa fétide ceinture ; et, sur les premières pentes de la grande montagne, le village de Lang-Gi, sur pilotis comme les villages des Muongs, où finit le pouvoir du doc Ngu, où commence celui du Lanh Cang, maître et seigneur des habitants du Thanvien ; et le Thanvien lui-même avec ses gorges, ses précipices, ses pentes rigides, ses forêts inconnues, et les plis du gigantesque et mystérieux massif, d'où les guerriers sortent et où ils rentrent par des sentes ignorées, et où s'érigent les trois pagodes fatidiques, espérance secrète et invincible du peuple vaincu.

Et de tous ces points, sans cesse occupés par des pirates en éveil, reliés les uns aux autres par d'incessantes incursions, le jour, des fumées s'élevaient ; la nuit, des feux clairs piquaient le ciel bleu sombre et l'obscur rideau des forêts, et semblaient une multitude d'yeux méchants que la piraterie dardait sur Ayriès, sa troupe, et sa petite enceinte de Yenkhoai, où chacun, conscient de l'insécurité de la plaine et de la montagne, dormait d'un sommeil insuffisant et troublé.

Albert de POUVOURVILLE.

(*A suivre*).

LA CROISADE CONTRE L'ALCOOLISME

Les adversaires de l'alcoolisme arborent volontiers, en signe de ralliement, une croix bleue. Voici pourquoi. C'est à Genève, on le sait, que fut signée, au mois d'août 1864, la célèbre convention qui a neutralisé le service sanitaire des armées ; et les sociétés de secours aux blessés militaires ont pris par suite pour armoiries une croix rouge, qui est le drapeau de la Suisse, en intervertissant les couleurs. Or, c'est là aussi qu'en 1877 M. le Pasteur L.-L. Rochat fonda une nouvelle œuvre, représentée aujourd'hui en bien des pays, pour combattre un mal presque aussi meurtrier que la guerre, l'intempérance des buveurs. Afin de marquer son signe et son esprit, il lui a donné la croix d'azur (1) pour blason. Et l'*Ordre des bons Templiers* qui, né à New-York, vers le milieu du siècle, groupe maintenant près d'un million de membres dans ses loges répandues à travers le monde, fait aussi songer, par son nom même, aux chevaliers croisés. On pourrait dire que ce mouvement international a trouvé son Pierre l'Ermite dans la personne du P. Mathew, le vaillant capucin, qui fut si populaire, il y a une cinquantaine d'années, en Irlande et en Amérique.

A une campagne entreprise, en somme, pour réformer notre régime alimentaire, convient-il de donner le beau nom de croisade ? Sans doute ceux qui s'enrôlent dans ces milices hygiéniques n'affrontent pas, comme les anciens preux, le cimeterre tranchant des Sarrazins. Et même ils se vantent de savoir, mieux que le commun des mortels, soigner leur propre santé. Ils ne s'exposent généralement qu'à d'inoffensives railleries. Mais si, au fond, l'on est en présence — ce qu'a de nouveau et très clairement démontré le septième congrès contre l'abus des boissons alcooliques tenu à Paris du 4 au 9 Avril dernier — d'un fléau d'invasion récente,

(1) *L'Union française anti-alcoolique*, fondée en 1895 et présidée par M. le Dr Legrain, a pour insigne une étoile bleue.

dont les progrès sont particulièrement menaçants en France, où il détruit et dégrade un nombre sans cesse croissant de vies humaines, c'est vraiment une œuvre chrétienne et patriotique de travailler à le combattre. Cette lutte exige de courageux efforts, même lorsque l'on se contente, ainsi que presque tous les tempérants de chez nous, de déclarer la guerre aux spiritueux, sans trop chercher querelle aux vins, aux bières ni aux cidres. Trêve donc aux plaisanteries faciles. On ferait preuve soit d'un souverain égoïsme, soit d'une inintelligence désespérante, si l'on n'avait souci d'éclaircir un peu la nature du mal, puis les moyens de le conjurer ou de l'atténuer.

I

L'alcoolisme est autre chose que l'ivrognerie, contre laquelle bataillent depuis longtemps les moralistes. Il ne s'agit plus seulement aujourd'hui de répéter leurs traditionnelles exhortations. S'il y a toujours eu des buveurs intempérants, c'est un fait absolument nouveau dans l'histoire humaine, et particulièrement dans l'histoire de la société française, que le développement actuel de la consommation des spiritueux, compromettant l'avenir de la race et gagnant de vastes couches de la population. Un alchimiste qui mourut au début du XIVe siècle et qui professa la médecine à Montpellier, Arnaud de Villeneuve, souhaitait jadis la bienvenue à la puissante liqueur qu'avaient découverte les Arabes, et qu'ils appelaient *al cohol* (chose subtile). Il célébra ses mérites dans un livre intitulé *De conservanda juventute.* Mais cette drogue n'entrait pas alors dans l'usage courant. On la considérait comme un médicament et on ne la trouvait que chez les apothicaires. Le rêve des modernes apôtres de l'abstinence fut, en cet âge là, réalisé. Peu à peu la production des distillateurs s'accrût. Leur corporation qui tirait l'eau-de-vie du vin, trouva des concurrents qui l'extrayaient des marcs de raisin, des cidres et poirés. Elle fit interdire ces industries par une déclaration du 24 Janvier 1714. D'abord on avait surtout vendu aux Anglais qui, en guerroyant aux Pays-Bas, dans la seconde moitié du XVIe siècle, avaient pris le goût du *brandwine.* Puis la consommation intérieure fit des progrès, spécialement parmi les gens de guerre. Mais elle était encore assez modérée en 1788, puisqu'on l'évalue (1) à 168.000 hectolitres

(1) *Histoire de l'Alimentation*, par L. Bourdeau (1894).

d'eau-de-vie. En 1898, nous avons dépassé 1.865.000 hectolitres d'alcool pur soumis à l'impôt : nous arrivons presque à deux millions d'hectolitres, si nous tenons compte des quantités consommées en franchise par les récoltants bouilleurs de cru (1).

C'est dans la seconde moitié de notre siècle que ce mouvement a pris une allure très rapide. Il est instructif à cet égard de consulter la statistique des quantités d'alcool pur soumises au droit général de consommation. L'année 1850 donne 585.000 hectolitres. On atteint pour la première fois un million en 1869 ; après diverses oscillations, on est encore à peu près au même chiffre en 1877. On dépasse 1500 millions en 1889, 1700 millions en 1892. Un léger mouvement de recul s'accuse pendant deux ans, suivi bientôt d'une reprise, qui nous mène, en 1898, 1.885.887 hectolitres, représentant une consommation moyenne par habitant de 4 litres 88, alors qu'elle n'était, en 1850, que de 1 litre 46.

Il faut noter, parallèlement à ces progrès de la consommation, une diminution notable dans la production de l'eau-de-vie tirée du vin. Elle donnait encore 545.000 hectolitres en 1876 ; elle en fournit seulement 83,000 pour 1897, année où elle a été assez exceptionnellement abondante. La production des eaux-de-vie de cidre ne s'est pas sensiblement accrue d'une manière constante. Par contre, de 1850 à 1897, les alcools tirés de substances farineuses (grains, pommes de terre, maïs, riz) ont passé de 36.000 à 484.000 hectolitres, les alcools extraits des mélasses de 40.000 à 734,000 hectolitres, les alcools de betteraves de 500 à 798.000 hectolitres. Voilà qui renseigne un peu sur la qualité des boissons qui servent à satisfaire notre goût de spiritueux.

Pour comprendre toute la portée des chiffres fournis par les documents officiels, on doit se souvenir que l'alcool n'est pas bu seulement sous forme de spiritueux. Si l'on tient compte de ce qu'en contiennent les vins, cidres et bières, on évalue que la consommation moyenne des français doit, au total, dépasser 14 litres. — Puis la moyenne est établie sur la population totale, enfants et femmes compris, qui use très inégalement de liqueurs. Lorsqu'on nous parle d'un litre d'alcool pur, c'est-à-dire deux litres et demi d'eau-de-vie, soixante-quinze petits verres, on peu hardiment tripler ou quadrupler cette quantité pour savoir ce qu'absorbent les vrais buveurs.

(1) Evalués approximativement par l'administration des contributions indi rectes à 75,853 hectolitres.

Or, voici quelles ont été, pour l'année 1898 (1), les consommations moyennes d'alcool pur, imposé et non imposé, sans parler des boissons fermentées. Si dans vingt départements on n'atteint pas deux litres, douze autres varient de cinq à huit litres. La moyenne générale est de 5 litres 08. À Paris et dans douze départements elle dépasse 8 litres : Seine-et-Oise, 8,03 — Orne, 8,16 — Pas-de-Calais, 8,18 — Aisne, 8,56 — Seine-et-Marne, 8,62 — Paris, 8,72 — Manche, 9 — Eure-et-Loir, 9.23 — Oise, 10,64 — Somme, 11, 77 — Eure, 12,14 — Calvados, 14,12 — Seine-Inférieure, 15,88. — Il serait bien surprenant qu'une race, si robuste qu'on la supposât, pût résister longtemps à un pareil régime.

On ne saurait contester, en effet, que l'alcool ne soit un véritable poison, dangereux surtout lorsqu'il est mal rectifié, lorsqu'il est pris en dehors des repas, lorsqu'il ne peut être éliminé par des exercices actifs, au grand air, mais nullement inoffensif dès qu'il dépasse une très petite mesure, difficile à déterminer, et jamais utile à boire, sinon à titre de remède. Que de malaises et de maladies dérivent, au fond, de cette source ! Les médecins le savent bien et le diraient plus souvent, s'ils n'étaient retenus par la crainte fort naturelle de mécontenter leur clientèle. Du moins peuvent-ils procéder par avertissements généraux et insister sur les conséquences extrêmes de cette intoxication, sur celles dont des breuvages frelatés menacent particulièrement les pauvres gens. Ils n'y manquent pas. On a multiplié et l'on cherche à installer dans les écoles des tableaux anatomiques mettant en regard les organes d'un corps sain et les organes détériorés du buveur. Vous pouvez, par exemple, contempler, en six grandes lithographies coloriées, les effets de l'alcool sur la circulation du sang, sur la force musculaire, sur le système nerveux, sur le système digestif, sur l'estomac, sur le foie et les reins, sans parler de compositions montrant la triste vie de l'ivrogne et sa fin tragique en un dernier accès de *delirium tremens*. Il y a des ouvrages développés sur la question, tel que ceux du docteur Legrain, l'actif président du dernier congrès, ou des instructions courtes et précises, telles que celles que M. le docteur Le Gendre fait distribuer aux malades de son service à l'hopital Tenon. L'Académie de médecine avait rédigé en octobre 1871, sur les dangers qu'entraîne l'abus des boissons alcooliques, un avis très sage et très fortement motivé, qui n'a rien perdu de son actualité.

(1) *Bulletin de statistique du ministère des Finances*, mars 1899.

On a résumé le mal que le buveur se fait à lui-même en disant qu'il se condamne à une vieillesse anticipée, vieillesse morne et dégradée, paralysant les facultés supérieures, atrophiant la raison, la conscience, la volonté, affaiblissant la résistance contre toutes les influences morbides, disposant à la phtisie, aux maladies de foie et de cœur, aux cancers, aux névroses, à la folie, au suicide. Que de crimes se rattachent aux troubles produits par les spiritueux ! Il suffit d'avoir été juré, ne fut-ce qu'une fois, pour garder cette impression très nette que l'alcool est le grand pourvoyeur de nos cours d'assises. — Ce qui me paraît encore plus grave, c'est le mal, aux prolongements indéfinis, que le buveur fait à sa descendance. Sans parler de ses péchés d'omission, de son incapacité à remplir ses devoirs de famille, sans parler des enfants martyrs, qui ont presque toujours pour bourreaux des alcooliques, que peuvent devenir les petits êtres innocents auxquels des parents intempérants ont légué des germes malsains et d'incurables déformations ? Beaucoup s'éteignent en bas âge ; et vraiment la mort est bienfaisante, en abrégeant l'existence, gâtée dans son principe, qu'ils auraient traînée misérablement, infirmes de corps et d'âme. Mais la patrie peut-elle se résigner à voir ainsi tarir ou vicier le sang de ses fils ?

On ne saurait se rassurer en se persuadant que toutes les nations contemporaines souffrent également du même fléau. Tandis qu'il progresse en France, il recule dans les autres pays. « En Suisse, disait M. Rambaud, dans une circulaire qu'il adressait, comme ministre de l'Instruction publique, aux recteurs d'Académie (9 mars 1897) la consommation de l'alcool, de 5 litres environ en 1885, est descendue à 3 litres 20 en 1892. En Norvège, la consommation de 9 litres 50 en 1833 s'est abaissée à un litre 82 en 1891 ; au Canada, de 3 litres en 1867 à 1 litre 75 en 1892. En Suède, en Belgique, en Angleterre, aux Etats-Unis, l'alcoolisme diminue, grâce aux efforts concertés des gouvernements et de l'initiative privée. Nul peuple aujourd'hui n'absorbe comme le nôtre, en boissons distillées ou fermentées, 14 litres d'alcool par tête.

En face de pareilles constatations, que valent les prétendus avantages des spiritueux ? Je sais ce que l'on peut dire en faveur des stimulants et même des enivrants. Je ne crois pas qu'il soit inutile à la santé de réveiller à certaines heures, par quelque excitant, la paresse de nos organes et l'appétit alangui. D'ailleurs l'ordinaire existence est si médiocre et si terne que l'on s'explique

parfaitement, surtout chez les ouvriers, le besoin qui prend parfois de l'oublier en une courte griserie. Il ne faut pas trop chicaner les hommes sur les pauvres petits plaisirs qui les délassent un instant et les aident à mieux travailler ensuite, que ce soit la fumée d'une cigarette, ou quelques gorgées d'un breuvage agréable. Morose et courte sagesse, celle qui, par scrupule d'hygiène ou d'économie, prétendrait les priver de tout ce qui les désennuie, les aide à se défendre de l'engourdissement, les maintient actifs et de bonne humeur. Mais l'alcool ne divertit pas plus qu'il ne nourrit, ni ne réchauffe : après une action irritante très courte, il déprime, hébète, appauvrit. Puis on paie vraiment trop cher ce qu'il donne. Les dépenses qu'il coûte à la France ont été évaluées par M. Claude dans son mémorable rapport au Sénat (1887), puis par M. le docteur Rochard, à un milliard et demi environ. Songez aux prélèvements que, sur les maigres ressources d'un ménage ouvrier, représentent les petits verres absorbés dans une journée. Par cette fissure s'écoule souvent ce qui aurait dû assurer un peu de bien-être à la famille ou lui constituer une petite épargne. Voilà quelquefois la cause de la misère — Contre un mal qui ruine de tant de façons, il est grand temps d'engager sérieusement la lutte. Comment ?

II

Les moyens de défense que nous devons opposer à l'alcoolisme et dont il ne convient de négliger aucun, se rattachent, en somme, à trois ordres d'idées : amélioration générale de la condition des ouvriers ; action de l'Etat contre l'abus des spiritueux ; efforts dans le même sens d'une vigoureuse et libre propagande. Ces trois grandes armes sont faites pour se prêter un mutuel concours, et se complètent l'une l'autre. Mais la troisième est certainement celle dont on pourrait le moins se passer. et elle seule permet aux autres d'agir efficacement. Toute amélioration décisive dans la condition des ouvriers est impossible, si l'on ne commence par les affranchir de la tyrannie de l'alcool, et contre ce fléau, l'Etat démocratique est impuissant si la lutte n'est pas généreusement engagée par l'initiative privée.

On congédie volontiers les adversaires de l'intempérance avec cette fin de non-recevoir que ce mal est la conséquence de la misère, et que c'est elle qu'il faut tout d'abord supprimer. On semble admettre ainsi, comme une vérité incontestée, que les

ouvriers seuls abusent des spiritueux. Grave erreur. Mais certainement, ceux dont la vie est rude et sans sécurité, l'horizon étroit et triste, la nourriture peu substantielle et peu appétissante, sont les victimes les plus intéressantes et les plus excusables de l'alcoolisme. Qui donc aurait le courage de les condamner trop sévèrement, au nom d'une morale hautaine ? Dans une très remarquable communication au récent congrès, M. Vandervelde, député socialiste de Belgique, a montré, que s'il n'y a pas corrélation exacte entre l'alcoolisme et la misère, les plus pauvres étant empêchés de boire par leur pauvreté même, la tendance à user de l'alcool est pourtant d'autant plus forte que le travail est plus intensif et plus déplaisant, l'alimentation plus défectueuse, les conditions du logement et de l'existence plus mauvaises, tandis que la couche supérieure du prolétariat, plus développée intellectuellement et moralement, s'associe avec un remarquable enthousiasme à la croisade prêchée par les chefs du parti. L'une des meilleures manières de rendre les ouvriers tempérants est évidemment de relever leur mode de vie. Pas de plus puissant préservatif contre les tentations du cabaret qu'un vrai foyer, attrayant et ordonné. On a grandement raison de développer l'enseignement ménager, d'apprendre aux filles du peuple l'art de donner un peu de confort avec des ressources modestes, de choisir et de préparer une saine nourriture, de bien tenir la maison et de l'orner avec goût. Rien non plus de ce qui satisfait sans dangers pour les travailleurs aux besoins de détente, de divertissement et de sociabilité ne doit être dédaigné. Mais précisément l'alcool est souvent la cause de cette insuffisance de nourriture, de ce caractère peu avenant du logement, de cette tristesse de l'existence, auxquels on lui demande de suppléer avec ses courtes et ruineuses excitations. Si l'on avait le courage de s'en abstenir, on disposerait ainsi souvent d'une dizaine de sous par jour, parfois de plus, et cela suffirait quelquefois, avec le relèvement moral qui se produirait, pour transformer le genre de vie. On comprend que Cobden ait dit : « Plus je vais, plus je me convaincs que le combat pour la tempérance est la condition première de toute amélioration matérielle ou morale des classes laborieuses. »

S'en remettra-t-on au gouvernement tout seul du soin de guérir l'alcoolisme ? Même en admettant qu'il eut le loisir et la volonté sincère d'entreprendre cette tâche patriotique, il ne saurait la mener à bien, sans être soutenu par une opinion publique très

ferme. C'est ce qu'a rappelé, avec quelque insistance, le 5 avril dernier, M. Louis Lucipia, lorsqu'au nom du Conseil municipal de Paris, il a courtoisement fait les honneurs de l'Hôtel-de-Ville aux membres du congrès anti-alcoolique et leur a offert des breuvages appropriés à leurs goûts. Pour défendre les cabarets de toute entrave, il a professé les principes du plus pur libéralisme, dont il serait bon de se souvenir aussi en d'autres domaines, ceux de l'enseignement et de la charité par exemple. Certainement la France n'est pas mûre pour l'absolue prohibition de la vente des spiritueux.

Mais d'autres peuples tendent à l'édicter d'une manière générale ou partielle. La population canadienne a été consultée, le 29 septembre dernier, sur l'opportunité d'établir ce régime dans toute sa rigueur, et la cause de la tempérance a obtenu la majorité en toutes les provinces, sauf celle de Québec. A côté du *Dominion*, dans la République Américaine, un certain nombre d'Etats sont prohibitionnistes ; et bien que ce système, qui prête à la fraude, rencontre des adversaires, il est encore très fort de l'appui que lui donnent les femmes, souvent électeurs. Quelques-unes déploient, on le sait, dans toutes les croisades humanitaires, une admirable activité; telle cette Miss Frances Willard, à laquelle Chicago faisait récemment de magnifiques funérailles et qui avait organisé, lors de l'exposition de 1893, le temple de tempérance (*The Women's Temple*). A New-York — et cette disposition se retrouve en plus d'une législation étrangère — les cabarets doivent être fermés pendant la durée des élections. Plusieurs États ont adopté le principe de l'option locale, c'est-à-dire que chaque localité demeure maîtresse d'autoriser ou d'interdire sur son territoire la vente des spiritueux. A cette solution, qui me semble la meilleure, l'Angleterre est bien près de se rallier. Elle triomphe dans la loi norwégienne du 24 juillet 1894. Et dans les pays scandinaves, suivant l'exemple donné par la ville de Gothembourg, le conseil municipal attribue parfois le monopole des débits du lieu à une société qui les exploite dans un esprit de tempérance et emploie les bénéfices à des œuvres philanthropiques. La Suisse ne s'est pas contentée d'établir, en 1887, le monopole de la fabrication de l'alcool : elle a pris aussi des mesures contre la multiplication des cabarets. En Russie, le monopole de la vente, expérimenté, dès 1894, dans quatre gouvernements de l'Est, étendu depuis, a nettement pour but de combattre l'alcoolisme ; la

consommation sur place n'est autorisée que dans les établissements où l'on sert à manger (*tratkirs*). Voilà les exemples qui paraîtront bien peu imitables aux politiciens de chez nous.

L'Etat français n'a-t-il pourtant rien à faire ? Puisqu'il entend prendre charge de l'éducation nationale, il doit veiller tout d'abord à éclairer la jeunesse sur les dangers de l'alcoolisme. On peut espérer que ce devoir sera rempli, si l'on considère la part qu'ont prise au récent congrès les fonctionnaires de l'Instruction publique. Mais l'armée aussi est une sorte d'école par laquelle passe toute la nation. On ne nuirait pas à la formation militaire, bien au contraire, si l'on se préoccupait d'empêcher les hommes de conserver ou de contracter au service des habitudes d'intempérance. Le rapport qu'a présenté M. le lieutenant Guieyesse indique par quels moyens pratiques on atteindrait ce résultat ; interdiction de la vente des spiritueux dans les cantines — ne pourrait-on commencer par la défendre à certaines heures, celles qui suivent le réveil ? — surveillance rigoureuse des débits de la garnison; création de sortes de cercles offrant aux soldats un lieu de réunion autre que le cabaret ; exemple et propagande des officiers. Les récentes expériences des armées américaine et anglaise ont clairement démontré que la force de résistance des troupes s'accroît notablement lorsqu'elles s'abstiennent d'eau-de-vie.

Puis le gouvernement exerce par ses lourds impôts une action non négligeable sur les consommations de toute nature. Qu'il tire des boissons hygiéniques tout ce qu'elles peuvent rendre au fisc ; nul hygiéniste ne le blâmera ; quelques-uns même lui conseilleront de s'attribuer un monopole, qui ne me séduit guère. Mais ne devrait-il pas aussi dégrever les boissons à peu près saines, alléger les taxes qui pèsent sur le café, sur le thé, et peut-être celles qui renchérissent tant le prix du sucre ? Puis l'alcool peut servir à autre chose qu'à boire. Si le droit de dénaturation, abaissé déjà par la loi du 19 décembre 1897 de 37 fr. 50 à 3 fr. l'hectolitre, était à peu près supprimé, n'accélérerait-on pas encore le mouvement qui tend à le substituer au pétrole dans l'éclairage, le chauffage, et le service des machines ? L'industrie est toute disposée à marcher vite dans cette voie, puisque les quantités soumises au droit de dénaturation ont passé de 85.000 en 1887 à 146.000 en 1897, à 172.000 en 1898.

Enfin les pouvoirs publics ont certainement une police sérieuse à exercer sur la vente des spiritueux. Si l'on permet de les offrir

à des populations neuves, que l'on a la prétention de civiliser, on commet un crime de lèse-humanité. C'est ce que vient de montrer une fois de plus le général Galliéni, dans le remarquable rapport qu'il a envoyé sur les ravages que cause l'alcool parmi les indigènes d'Afrique (1). De même le gouvernement doit donner son adhésion à toute convention internationale pour interdire les débits flottants, comme ceux qui, dans les mers du Nord, viennent tenter les pêcheurs de leur marchandise empoisonnée. Même sur notre sol la pleine liberté des cabarets, à peine limitée par la loi du 23 janvier 1873 sur l'ivresse publique, est-elle le régime idéal? Le décret de 1851, qui avait soumis leur maintien comme leur ouverture au pouvoir discrétionnaire de l'administration, et qui sans doute s'inspirait de préoccupations surtout politiques, a été vivement critiqué. Du moins n'a-t-il pas favorisé la multiplication des débits. Paris non compris, on en trouve 350.000 en 1850, 356.000 en 1880. Nous atteignons en 1898 le chiffre de 426.000. En abrogeant les anciennes restrictions, sans les remplacer, les auteurs de la loi du 17 juillet 1880 ont évidemment sacrifié les grands intérêts de la patrie à leurs petits intérêts électoraux. On mesure aujourd'hui la gravité de la faute qu'ils ont commise, et de bons esprits voudrait qu'on essayât de la réparer un peu. M. Jules Siegfried vient, avec plusieurs de ses collègues du Sénat, de déposer un projet de loi qui apporterait des entraves à l'ouverture de nouveaux établissements qui, dans une mesure modeste réduirait lentement et par extinction le nombre des anciens. Ainsi l'on diminuerait légèrement les perpétuelles excitations d'alcoolisme auxquelles sont exposés les habitants de nos villes et de nos villages. Et ces dispositions exerceraient de suite, par l'avertissement qu'elles donneraient, un salutaire effet moral. Je souhaiterais surtout, quant à moi, que l'on distinguât des cabarets dangereux et que l'on favorisât d'un régime particulier, les cafés, bien rares aujourd'hui, mais qui pourraient se développer, où ne se vendent pas de spiritueux. — Seulement toutes ces réformes, on ne saurait trop le répéter, ne seront efficaces et mêmes ne sont guère possibles, que si l'opinion dans son ensemble est préparée à les accepter.

Il appartient à chacun de nous, dans la mesure de son intelligence et de son pouvoir, de concourir à cette œuvre urgente, d'agir

(1) Pour chercher à les restreindre, une conférence internationale, dans laquelle sont représentés les gouvernements des grandes puissances d'Europe, se tient, en ce moment, à Bruxelles. (Fin avril).

sur les idées et sur les mœurs. Après avoir pris la peine de se renseigner soi-même et de réfléchir, il faut profiter des occasions qui peuvent s'offrir d'avertir les ignorants et les insouciants. Si les médecins ont spécialement qualité pour nous éclairer sur ces questions, le clergé, lui aussi, comme l'a éloquemment rappelé Mgr Turinaz, doit son plein appui à cette campagne libératrice. On voudrait voir s'y associer quiconque peut exercer quelque influence par sa parole, par sa plume, par sa fonction sociale ou son autorité personnelle. Et comme une propagande purement négative n'est guère entraînante, il conviendrait de développer aussi la connaissance et le goût des boissons saines, des divertissements qui vraiment récréent. Inutile d'observer qu'il faut surtout prêcher d'exemple. On ne peut évidemment oser parler de tempérance aux ouvriers que si l'on a commencé par la pratiquer soi-même rigoureusement. Et même n'aura-t-on pas le dévouement de se retrancher à soi-même certaines jouissances, peut-être inoffensives, si l'on pressent qu'elles pourront induire de plus faibles en de dangereuses tentations? Je ne crois point, par exemple, qu'il soit très pernicieux de boire, par ci par là, un petit verre d'eau-de-vie. Mais il me semble bon d'y renoncer absolument et ouvertement, pour ne pas exposer les autres à franchir la frontière, souvent indécise, qui sépare l'usage de l'abus.

Voilà dans quel esprit se sont constituées, en presque tous les pays civilisés, des sociétés de tempérance, particulièrement nombreuses dans le monde anglo-saxon, en Belgique, en Suisse et chez la race scandinave. En France même, elles commenceront à être moins inconnues que par le passé. Celle qui me paraît le mieux répondre à notre tempérament et à nos besoins est l'*Union Française anti-alcoolique* que préside M. le docteur Legrain. Après quatre années seulement d'existence, elle compte trente mille membres répartis entre plus de quatre cents sociétés locales. Elle comprend des membres adhérents qui promettent uniquement de favoriser sa propagande, et des membres actifs qui s'engagent pour un an au moins, à s'interdire toute espèce de liqueur (boissons distillées), et à n'user que modérément des boissons fermentées (vins, cidres et bières). On voit que ces tempérants ne sont pas de la stricte observance. Il y en a d'autres qui pratiquent l'abstinence totale des boissons fermentées, comme des boissons distillées. On les appelle *teetotalers*, suivant l'expression anglaise, *tee* étant un préfixe augmentatif dans l'idiome du Lincolnshire.

Ils ont généralement fait prévaloir leur doctrine dans les grandes associations étrangères. Ils invoquent cet argument, non sans valeur, qu'en présence des plaisirs dangereux la modération est souvent plus difficile aux faibles hommes que le non-usage. On remarquera sans doute qu'ils ont surtout été écoutés dans des pays qui ne produisent guère de vin. Mais si ces buveurs d'eau achevaient de détruire les préjugés tenaces et les injustes dédains qui subsistent encore, dans certains milieux, contre la plus saine et la plus naturelle des boissons, ils auraient rendu un grand service.

Pour que la croisade contre l'alcoolisme soit vraiment efficace, il ne convient pas de l'isoler de ce qui doit la soutenir. Elle exige des sacrifices. Au nom de quel principe se les imposer à soi-même ou les demander aux autres ? La tempérance, à elle toute seule, constitue une religion bien médiocre et bien courte, qui pourrait d'ailleurs ne pas être exempte de fanatisme ni de superstition. Surtout elle laisserait beaucoup de gens indifférents. Pour se sentir obligé de défendre sa race et soi-même contre un empoisonnement qui dégrade, mais qui plaît, il faut avoir conscience de la dignité humaine, et croire qu'il y a des raisons de vivre haut. C'est ce qui fait la noblesse de cette lutte. Et de ce point de vue élevé on aperçoit aussi que tous ceux qui mutilent cet idéal, qui appauvrissent l'âme de cette foi supérieure, sont les actifs auxiliaires, conscients ou non, de l'alcoolisme.

Baron J. ANGOT des ROTOURS.

LES LUCIOLES

(Conte monténégrin)

Elles n'avaient pas besoin de voix, les scintillantes coureuses, qui se levaient sur la Montagne Noire, à l'heure où la lumière du ciel s'assombrit.

Montant de la mer endormie, elles avaient volé en zig-zag le long de la brèche immense qui s'évase aux portes de Cattaro, contourné les blocs surplombant, traversé la route qui semble de loin le liséré d'une nappe rugueuse et gagné enfin la région où le gris des pierres se fond dans la nuit. — Et là, silencieuses, elles luisaient, épandant en gerbes éclatantes le rayonnement d'une vie intense.

C'était le premier jour de l'éclosion des lucioles. Le ver, caché et oublié dans les cavités pierreuses pendant plus d'une année, nourri de débris de plantes et d'insectes invisibles, s'était étiré, transformé, épanoui, revêtu d'ailes éclatantes pour briller et naviguer dans l'espace.

Nul organe ne l'attachait à la vie passée, obscure. Il n'avait plus qu'à étinceler, à se consumer dans la liberté acquise, à disparaître ensuite, dans une accélération de mouvement et de lumière laissant au vent le soin d'emporter et d'ensevelir son petit corps transfiguré sous quelque touffe odorante.

Il n'avait pas à lutter pour sa place dans la création.

Devant lui, l'espace ouvert, une immensité rocheuse au-dessus du plan, plus étendu encore, de la mer; à l'horizon, une nappe de brume qui faisait deviner de grands pays lointains.

Les essaims des lucioles se déplaçaient pour reconnaître leur royaume, étoilant la croûte convulsée de la montagne noire : elles

découvraient çà et là une fente, une fleur, une racine courageuse, quelquefois une surface rougeâtre d'humus, espoir des myosotis printaniers.

Elles volaient, volaient, à la découverte de cette terre étrange. se croisant et se recroisant avec ivresse en tous sens.

C'est au tournant de la route qu'elles étaient nombreuses ! Il en montait toujours du précipice, avides de dépasser les étages de granit, et d'agiter au-dessus des bandes de terre boisées, des ailes revivifiées par un air plus frais.

Et justement, près de là, un champ de forme irrégulière, une sorte de cuvette taillée dans le roc déchiqueté, s'allongeait dominé par une cabane en pierres sèches. Elles tapissèrent ce champ avec la magificence de leur pointillé phosphorescent, et virent un filet de lumière rigide s'échappant de l'âtre. Le profil d'un bel enfant leur apparut, tourné vers le feu, entre un Monténégrin qui l'attirait sur ses genoux et une femme pâle aux yeux fendus, bistrés, aux gestes las.

*
* *

— « Vous voulez savoir dit l'homme, ce que fit le voïvode l'autre jour?

— « Il s'est battu, père? dit le petit, en caressant la gaîne usée du *handjar ?*

— « Pour combien de moutons, demanda la femme?

— « Pour quatre, pour six, que sais-je... pour un troupeau qu'on avait conduit, de l'autre côté de la frontière, au marché des Turcs, Les Turcs n'en voulurent pas donner le prix ; ils savent comment on s'y prend pour avoir des moutons avec peu d'argent ! »

« Quand nos hommes revinrent, ils ne retrouvèrent plus leur compte. Plusieurs moutons avaient disparu ; ils durent repasser la frontière, plus pauvres qu'auparavant.

« Mais en route ils rencontrèrent le voïvode Hazare avec ses guerriers. — Holà ! Quoi, fit Hazare, on vous a volé ? Retournons ensemble dans la maison du beg ; il y a chez lui de plus beaux moutons que les vôtres, et d'autres choses à prendre.

« Ils se dirigèrent vers la maison du beg, en enfoncèrent la porte avec les crosses de leurs fusils.

Les femmes voilées se sauvaient comme des poussins effrayés. le beg était lié sur son tapis. On emporta moutons, poulets et fro-

mages. Ha, ha ha ! la foire était belle ! A présent l'on nous craindra ».

— « On ne pourra plus aller au marché, dit la femme ».

— « Si cela continue, nous n'en n'aurons plus besoin, répondit le père... C'est bien plus vite fait (et ses boutons d'argent tremblèrent sur le gilet usé) ! »

— « Et moi, père, s'écria Vouko, quand me donneras-tu un fusil pour tuer les aigles et les corbeaux ? »

— « Que veux-tu faire d'un fusil ? »

— « Forcer les Turcs à nous rendre notre bien... ? »

— « C'est cela, faucon de ta mère ! On t'en donnera un fusil quand tu seras assez fort pour soulever les pierres de notre champ, et l'agrandir... »

— « Et y faire pousser le blé, ajouta la femme en soupirant ». Puis, comme pour éveiller chez l'enfant le sens des obscurs labeurs et de la lutte contre la terre, elle le prit sur ses genoux et le berça en chantant.

— « Le *Kraljevitch Marko*, passait sur son grand cheval blanc, gourde pendante d'un côté, couverture de velours de l'autre ; et ses armes brillaient ; le *handjar*, la lance, le *bouzdovan* et le fusil de bronze. Il était gai ; il voulait chanter à sa sœur la fée une chanson ».

« Hië ! oh !... Des cris désespérés viennent de la lisière de la forêt. Ils disent : « Jamais je n'en viendrai à bout ; *Kraljevitch, Marko,* ne m'aideras-tu pas ? »

« Marko pique son cheval, et se trouve dans un champ de terre molle, où un homme essaie de pousser des bœufs, mais enfonce et n'avance pas ».

« J'y suis, ne crie pas si fort, dit Marko, voilà bien du bruit pour un petit champ ».

« Et Marko remplace l'homme, dégage la charrue, s'attelle avec les bœufs. En une heure il a labouré le champ ».

« Son cheval l'attendait, sa couverture de velours rouge sur le dos ».

« Voilà trois écus pour attendre que le blé pousse, ajoute Marko, en jetant une bourse à l'homme. Et l'homme s'écrie, pendant que Marko disparait dans la forêt : Seigneur Dieu, c'est le vrai *Kraljévitch ;* qu'il est bon et beau ! »

Après avoir chanté, la mère porta Vouko dans sa couchette ; le père observa :

— « Ce jour-là sans doute, Marko *Kraljeoitch* n'avait rien à faire. S'il y avait eu des Turcs dans le voisinage, il n'aurait pas perdu son temps à labourer ».

Vouko sourit. Il était las et heureux. De sa paillasse de feuilles sèches il montra à sa mère la fenêtre éclairée par des milliers de lucioles tournoyantes.

— « Dors bien, dit le Monténégrin gravement, ce sont les âmes des héros de notre montagne ».

La mère fit le signe de la croix. Une lueur passa sur son beau visage amaigri par le travail.

— « Les âmes des héros de notre montagne n'ont *plus d'autres soucis que la gloire,* (1) dit la Monténégrine ». Et Vouko s'endormit.

* * *

— « Voilà des hommes ! susurraient les lucioles entre elles ».

Car bien qu'elles n'eussent jamais entendu de contes, elles avaient compris de suite celui-là.

— « Il faut faire rêver l'enfant, observa l'une ».

— « Des rêves, des rêves, répétèrent les silencieuses ! »

Devant la petite fenêtre elles volèrent en essaim serré, trouant la nuit d'étincelles.

— « Vouko aussi sera un héros, disaient les lucioles, magiquement bleutées ».

— « Il aura plus qu'un champ entouré de pierres, plus qu'un toit, plus qu'un âtre... »

— « Il aura du cœur, poursuivaient d'autres lucioles, frémissantes sans savoir pourquoi... »

— « Il visera juste ; il aura l'œil du faucon, la vitesse de l'aigle, la prudence du chamois.... »

— « Il sera bon, ajoutaient de nouvelles venues, toutes parfumées par les touffes de thym qu'elles avaient frôlées en route ».

— « Il aimera, il aimera ! » Et des milliers d'ailes jetèrent des reflets d'émeraude ensoleillée.

— « Souffrira-t-il ? demandèrent quelques voyageuses qui passaient, en effleurant la vitre derrière laquelle dormait l'enfant.

— « Non, parce qu'il sera brave ! Un vrai fils de la montagne noire ! »

(1) Expression populaire.

Et maintenant de partout, aux abords de la maison, les lucioles agglomérées montaient, tournoyaient, s'entrecroisaient dans un vertige croissant, pailletant de lueurs innombrables et mobiles la cheminée, les murs et les arbrisseaux voisins. A la fin, leurs groupes se soudèrent en une chaîne éclatante, qu'un souffle enleva dans la direction du Lovven, et qui porta par dessus les ravins une imperceptible chanson — tandis que de pâles et lointaines étoiles continuaient à veiller sur le toit comblé de leurs vœux....

* * *

Vouko grandissait. Il obtint une verge pour garder les moutons, une *guzla* pour se distraire, ensuite un couteau pointu et plus tard un pistolet.

Il portait fièrement la culotte de drap bleu, le gilet rouge aux boutons d'argent, une écharpe aux tons soyeux autour des reins. Les jours de fête, une veste blanche brodée cachait sa chemise écrue et faisait croire qu'il était riche. Pourtant, son champ n'était pas plus grand, et sa mère n'avait de fortune et d'aide que lui : le père était tombé sur la frontière turque.

A dix-huit ans, il se choisit un frère d'armes, comme c'est l'usage entre jeunes gens valeureux. Andro et lui se jurèrent amitié et assistance réciproque jusqu'à la mort. Ils se retrouvaient tous les dimanches, sous les maigres tilleuls qui ombrageaient la place de l'église, se contant les nouvelles des montagnes éloignées, parlant armes et aventures guerrières.

Un matin qu'ils venaient de se quitter, Vouko regagna sa cabane par le plateau pierreux, à peine recouvert par de petits chênes maigres et bas, où, plus jeune, il faisait paître ses moutons. Et il y rencontra Stane, la fille d'un pauvre homme qui demeurait de l'autre côté de la *Bukovitza* — Stane, habillée de bure cachait, sous sa vieille veste, une taille svelte et assouplie de bonne heure.

C'était sa petite compagne d'autrefois, sa protégée. Il lui coupait des baguettes pour les animaux récalcitrants ; ils cueillaient ensemble des myosotis dans les fentes des rochers plats. Quand le tonnerre grondait du côté de Scutari, quand des nuages plombés, particuliers à la montagne noire, voyageaient tristement au dessus de leurs têtes, il l'aidait à rassembler son troupeau. Elle, pourtant, déjà brave, rentrait seule, le jupon lourd de pluie, claquant sur ses jambes minces.

Il sentait alors son cœur se gonfler ; il pensait à l'étrange destinée des femmes de son pays, condamnées à l'obscur labeur — comme sa mère — les hommes ne pouvant que se battre et mourir loin de leur cabane.

Stane était restée son amie, depuis qu'elle avait grandi. Elle écoutait le récit de ses exploits à la chasse, lui signalant les traces qu'elle avait remarquées et le passage des oiseaux de proie.

Un jour, qu'elle brodait une chemise de toile avec des fils d'or, il sentit confusément qu'elle était devenue grande fille. Et, suivant ses doigts, il la vit travailler à son foyer, près de sa mère — à son foyer égayé et rajeuni.

Mais ce fut longtemps un secret entre la montagne et lui. Il fallait que Stane descendit à l'église, que sa mère l'agréât, qu'il eût de quoi lui offrir le cadeau des fiançailles et inviter ses amis au cortège. En y pensant, Vouko chassait avec plus d'entrain. Les peaux s'accumulaient dans sa cabane, et il veillait tard pour les nettoyer avec son couteau.

La vieille mère observait son *Kraljevitch* rêveur. Méditait-il de prendre femme ou d'aller rôder à la frontière ?

Et comme elle était descendue un dimanche à l'église, elle vit Stane, la *capa* noire et rouge sur le front, la chemisette luisante sous la veste courte de drap bleuté, les nattes blondes touchant la ceinture. Quand Stane passa devant les jeunes garçons, qui formaient groupe entre le porche et la route, Vouko eût un sourire, et sa mère l'aperçut. Le frère d'armes, Andro, sourit de même, et ils entrèrent ensemble.

Pendant la liturgie, Stane ne détourna pas les yeux des icones brunies par le temps. Et la vieille mère ne cessa de la considérer, pendant qu'elle se signait.

Elle rentra dans sa cabane, le cœur paisible, ne doutant pas que son fils ne fut aimé. Elle songeait aussi au temps d'amour qui était lointain pour elle, et qui allait revivre à son foyer assombri.

Doucement, elle berça le grand fils de vieilles chansons, et caressa sa quenouille pendant qu'il s'endormait.

*
* *

Un autre dimanche, Vouko se décida à faire des confidences à son frère d'armes. Il voulait même le prier d'être le *djever* (1) de la noce, quand le jour en serait fixé.

(1) Sorte de maître des cérémonies.

— « Je me sens pauvre pour me marier, lui disait-il, mais je saurai bien pourtant gagner de quoi offrir à ma fiancée des fils d'or et des tissus de soie légère ».

« N'ai-je point raison d'aimer Stane ? Réponds franchement, toi surtout, mon frère et mon ami ».

Ils étaient assis au bord du précipice qui domine le morne plateau de Njegus, et d'où les cabanes à peine distinctes des monceaux de pierres environnants, semblent les ruines d'un cimetière bouleversé par une commotion souterraine.

Andro, mi-levé, tourna vers Vouko une face douloureuse et pâlie :

— « Ami peut-être, fit-il, mais frère, plus jamais ! »

Et comme Vouko, en qui grondait la révolte, lui touchait le bras :

— « Je t'ai trahi sans le vouloir, ajouta Andro. Car, moi aussi, j'aime Stane ».

Ils s'observèrent, debout, si près du bord que, sous leur poids, les cailloux se détachaient en grésillant. Dans leurs regards se retrouvait la désolation de cette nature convulsée, des caïrns épars, des misérables veines de terre qui semblent gonflées, de sang vieilli, et former des caillots sur une chair pétrifiée. Le ciel lourd de vapeurs rasait la tête des deux jeunes gens, le cri des oiseaux, évoquant l'affût, les arbrisseaux désespérément accrochés aux rampes inhospitalières, toute cette montagne sans joie, parlait à Vouko de mort. La nature lui soufflait d'âpres instincts de lutte, comme si ce fut sa loi de communiquer aux hommes la malédiction qui pesait sur son éternel dénûment.

Vouko, selon la coutume, eût pu provoquer son ancien frère d'armes, et peut-être Andro ne se fut-il pas défendu. Mais, comme il respirait avec force, le vent le grisa tout à coup d'une odeur de sauge, venant des pâturages où jadis il accompagnait Stane, et, d'une voix que l'esprit raffermissait :

— « Elle ne t'aime pas, fit-il ».

— « Qui sait, répondit Andro ! Je ne lui ai point encore parlé ».

— « Il ne tient qu'à moi que tu ne lui parles jamais ».

— « Soit, reprit Andro, tu peux me tuer. Mais prends garde : si j'ai son aveu, je me défends ».

Et comme il avait pris du recul, il s'éloigna sans hâte, au flanc des roches éboulées qu'il traversait d'un pied sûr.

— « Le temps te manquera peut-être, cria Vouko, d'un geste qui

traçait à l'avance son passage à travers les pierres, comme s'il eût commandé à la destinée ».

*
* *

— « Stane, il s'est passé bien des choses depuis que nous nous sommes rencontrés dit Vouko à la belle fille, qu'il sut découvrir au paturage dès le lendemain. Je ne t'ai jamais parlé de moi, depuis le temps où nous étions petits, et où je tâchais de te faire plaisir. Alors, tu me voulais du bien, n'est-ce pas?

— « Mais oui, Vouko, je ne connaissais que toi, répondit-elle, la tête inclinée ».

— « Tu sais de qui je suis le fils. Tu sais que je suis resté près de ma mère. Je lui ai tenu compagnie de longues heures, au lieu de me distraire avec ceux de mon âge. Cela ne m'a pas empêché de savoir abattre un aigle du premier coup et d'être un chasseur renommé ».

—« C'est vrai, mais je t'ai toujours vu triste, dit Stane ». Et elle pensa à Andro, qui était rieur. Ses tempes se colorèrent, mais sa voix resta humble.

« —J'ai seulement gardé ma provision de gaieté au fond du cœur, Stane. Je l'ai gardée pour la donner à celle que j'aime, pensant que mon tour viendrait comme il est venu aux autres. C'est ma vieille chaumière qui est triste. Elle changera si ta jeunesse y vient. Pense à tout ce que je serai capable de faire alors ! » Et il redressa sa jeune taille conquérante, quêtant un sourire des yeux.

Stane laissa tomber sur ses genoux ses mains brunies par la peine, mais délicates et comme prématurément lassées.

— « Je saurais, moi, continua-t-il, porter des fardeaux pour la femme que j'aime, et lui couper du bois, pour qu'elle ne souffre ni du vent, ni des ronces ». Et d'un geste presque attendri, il cueillit tout près, un brin de sauge — de la sauge qui ne voit pas la mer et guérit souverainement.

— « Il n'est pas sûr que tu le puisses, fit Stane d'un ton grave. Tu sais bien que nous devons travailler pour vous quand vous êtes à la chasse ou à la guerre ».

Vouko garda le brin de sauge entre ses doigts et plus brusquement :

— « Allons, tu ne m'aimes pas, dit-il, et tu ne veux pas me croire ?

Elle se détourna en pleurant.

— « Et tu m'aurais aimé, si tu n'avais pas vu *l'autre*... l'autre que tu connais à peine. Tandis que moi...

— « L'aigle n'était pas retourné trois fois dans son nid, que j'ai su qu'il m'était cher, fit Stane essuyant ses larmes, et, comme enhardie par l'aveu, son regard s'attacha obstinément à un point de la montagne ».

— « Tu le lui as dit ? »

— « Non, pas encore ».

— « Tu sais qu'il est mon frère d'armes et que je pourrais le tuer ?

Elle eut un mouvement farouche, qui fit flotter ses cheveux.

— Que Dieu nous prenne tous en pitié, fit-elle. Ce sera alors ma destinée.

Depuis ce moment, Vouko n'obtint d'elle, ni un regard, ni une parole. Elle lui parut, corps et âme, saisie par l'universelle pétrification contre laquelle l'homme lutte, dans la montagne. Seules, les courageuses petites plantes, l'érica, le cyclamen, le thym, obstinés à sortir la tête des fentes rouillées, virent la dureté des traits de Stane.

*
* *

Heureuses, nous sommes heureuses ! Le temps obscur est passé. Tout resplendit, tout nous fait fête. Nous n'avons plus qu'à briller dans l'air ! » Et l'hymne des lucioles montait de nouveau vers la Montagne noire.

Elles se lançaient à travers les méandres de la route qui monte de Cattaro, ivres de leur rouge lumière.

Quelle splendeur ! Les petits oiseaux en parlaient dans leurs nids en se couchant.

D'autres lucioles redescendaient le précipice vers la mer. Un imperceptible clapotis les attirait. Elles voulaient reconnaître le gouffre, d'où quelques attardées montaient encore, et s'enfonçaient lentement, presque en cadence, dans l'air transparent et violacé d'un soir de juillet.

— « Quel est le plus grand bonheur, demanda un groupe immobilisé sur l'arête ?

— « C'est de voir, et de se mouvoir, leur répondirent les voyageuses en passant.

Et les premières suivirent les secondes, avec un bruissement qui signifiait :

Il est évident qu'elles ont raison.

On explora les grands rochers, les broussailles et les herbes.

— « Pour bien voir et pour comprendre, dirent celles qui menaient la bande, il faut écouter.

— « Ecoutons, écoutons, firent-elles toutes ».

Sur la route, des pas prudents, se rapprochaient. C'était un homme, qui portait boutons d'argent et revolver à la ceinture.

Il passait habillé de ses habits de fête, c'était Vouko ; il allait guetter au passage celui qui lui avait pris le cœur de Stane : il songeait au rendez-vous que tous deux s'étaient donnés ce soir-là, et aux paroles qu'ils devaient se dire.

Non, elle ne veut pas conserver ses mains blanches, ni redresser le dos, Stane, elle préfère travailler pour celui qu'elle aime !

La lutte sera terrible, peut-être fatale aux deux rivaux. Mais les années d'espoir de Vouko, les heures de rêve déçu seront vengées.

*
* *

Les lucioles remontaient de la mer en hâte, pour voir, pour comprendre, et pour entendre. Un homme était arrêté, aux yeux luisants comme leurs ailes. Elles voletèrent autour de lui, mystérieuses, apportant le souffle de l'abîme.

Vouko passa la main sur son front et regarda les lucioles. Il crut les entendre murmurer :

— « Aller loin, voilà la vie, voir au fond des eaux, des ombres nouvelles, des fleurs de marbre blanc, que les courants lissent ! »

Et toutes, accourant autour du bel enfant, de l'homme tourmenté, formèrent comme un réseau subtil et frémissant qui éclaira ses traits pâles.

Vouko sentit une sorte de vertige, une brusque montée de souvenirs. Il se rappela le soir où son père avait dit des lucioles : « ce sont les âmes des héros ».

« Qui n'ont plus d'autre souci que la gloire, avait ajouté sa mère ».

Il revit les êtres chéris qui entouraient sa couchette d'enfant. Il entendit des contes lointains. Parmi ces âmes, qui sait, était peut-être celle de son père ? Il se découvrit.

*
* *

Et sur la *capa* soulevée, voici que les plus ardentes des lucioles posent leurs corps transparents. Le drap rouge éteint, de la couleur des feuilles d'automne, le demi-cercle brodé que coupe brusquement une bande de satin noir, s'auréolent d'émeraudes palpitantes... Dans ce demi-cercle, symbole des destinées inachevées de la Montagne noire, brille le chiffre du *Kniaz* — du *Kniaz* qui commande aux héros et au service duquel le père de Vouko est mort.

Il se ressaisit dans des pensées mâles, le Monténégrin !

Aller à Scutari, à travers les blés et les troupeaux des Turcs. Conquérir un champ pour sa mère, venger les morts....

Porter loin la *capa* des braves, pour le *Kniaz* et pour le pays....

Ame de mon père, aidez-moi !

Et il se recouvre comme après une prière. La nuit est tombée. Déjà son ancien frère d'armes a dû dépasser le tournant où il voulait l'attendre. Qu'il aille à sa destinée ! Le chemin qui reste à Vouko, c'est la gloire.

. . . .

La vieille mère ne vit pas entrer de fiancée dans sa cabane. Elle ne questionna pas son fils. Elle le bénit en silence, le vit partir pour la frontière et reprit sa quenouille.

Le soir du troisième jour, après avoir lui délicieusement, tournoyé en danses folles, formé des rubans sans fin, donné une amicale petite pensée à chaque fleurette et un long regard aux rochers blancs, les lucioles s'éteignirent en paix. Le vent du midi, les enleva et dispersa leur poussière. La trace de leur passage en ce monde ne resta qu'au fond du cœur de Vouko.

Christiane SOLWEJGS.

NOS SALONS DE 1899

Il y a loin de nos splendides salons d'aujourd'hui à ce que j'appellerai les originaires, celui de 1667, premier du genre, visité par Colbert, celui de 1669 où Lebrun triompha en plein air, dans la cour du Palais Royal. Une étude historique des expositions de peinture depuis cette époque, serait fort originale.

Mais, celle qui vient de s'ouvrir à la galerie des machines, doit seule nous occuper à cette heure, soit par le niveau élevé auquel atteint sa conception de l'art, soit par les considérations philosophiques que son ensemble provoque.

Peu à peu tout ce qui touche au domaine de l'art séducteur des yeux, par la reproduction soit de la nature, soit des conceptions idéalistes que son étude crée, est venu se grouper en un faisceau bien solide, où tous, les convaincus, les ardents, les rêveurs comme les positifs, ont trouvé un aide, un appui, un drapeau, autour duquel ils se rallient et se serrent, dans une communauté d'aspirations et d'idées qui en fait une grande famille, à laquelle chacun est fier d'appartenir.

Cette solidarité est d'un grand exemple dans cette fin de siècle, où triomphe si effroyablement le culte du *Moi*, ne respectant rien, expression d'un matérialisme bas, ennemi forcené quoique hypocrite de tout ce qui peut relever le courage humain, en lui laissant entrevoir l'incommensurable horizon de l'infini.

Il peut y avoir quelques ombres au tableau ; des enfants perdus, des révoltés, des inconscients — où n'y en a-t-il pas ? — il n'en est pas moins acquis, que tous les ans, nos deux expositions des Beaux Arts sont œuvre saine et réconfortante, et que jamais elles n'ont porté plus haut la gloire du nom français, et n'ont affirmé davantage la suprématie du goût, du talent, du tact et de la

valeur sans égale de nos artistes ; pris dans leur ensemble bien entendu, en les comparant à leurs rivaux.

Italiens, Espagnols, Allemands de toute essence, Anglais, Russes, ont certes leur mérite, comme nos Français ont leurs défauts ; mais c'est surtout chez nos artistes que se rencontrent le plus grand équilibre, la meilleure pondération entre les excès qui entraînent les imaginations surchauffées, vers des idéals se perdant trop dans la nuit, ou des brutalités d'une rudesse choquant à la fois, et l'esprit et les sens.

Ce premier rang acquis, il faut à tout prix le garder et c'est pourquoi rendant justice aux concurrents étrangers et tenant compte de leur mérite, il est nécessaire qu'une critique jalouse du prestige français exerce son action plus facile que l'art et se montre sévère, ne fut-ce que pour nous faire pardonner par nos rivaux eux-mêmes cette place, qu'ils nous envient.

C'est qu'en France plus que partout ailleurs, peut-être, et ce en vertu de nos idées d'indépendance, et de notre organisation sociale, il y a lieu d'établir diverses catégories bien distinctes entre toutes les individualités qui se targuent du titre d'artistes, afin de dégager les véritables fanatiques des promiscuités parasites, avec lesquelles il ne faut pas qu'il y ait de confusion possible :

Les amateurs, bien entendu, sont complètement hors de cause. Il s'agit des professionnels, de ceux auxquels le culte de l'art, du beau, du vrai, confère une noblesse qui vaut toutes les autres.

Au premier rang il y a d'abord les convaincus, ceux qui se passionnent et qui, quelles que soient leurs spécialités, s'y donnent tout entiers avec la fougue de la jeunesse, la tenacité de l'âge mur, vivant pour l'art tels qu'ils le comprennent, les uns cherchant à faire école en propageant leurs idées, les autres plus renfermés en eux-mêmes, travaillant assidûment en silence, jamais satisfaits du résultat obtenu en comparaison de celui qu'ils voudraient atteindre.

Viennent ensuite ceux que des succès plus ou moins faciles au début ont classés, et qui se fiant à des dons naturels, à un acquis sur lequel ils se reposent, somnolent dans un doux farniente. Ils sont satisfaits. Ils avaient des penchants pour une carrière, ils l'ont suivie et c'est..... tout. Certains d'entre eux ont parfois des audaces singulières, et, forts de leur passé, ils commettent, non des monstruosités, mais des étrangetés qui étonnent le badaud, mais attristent le sérieux défenseur de l'art.

Ce sont eux qui font excuser cette réflexion, cueillie au passage il y a quelques jours, et jetée par une bouche peu autorisée, avec un dédain que je ne saurai jamais rendre ; « Ça, c'est au moins d'un prix de Rome. » Il me semblait entendre un caporal tambour, qui devant un officier d'Etat-Major aurait clamé : Ça, c'est encore un de l'Ecole de guerre. »

Ceux que j'appellerai : *les autres*, sont-ils de véritables artistes ? Il semble bien difficile de l'admettre ; et ne serait-ce pas profaner ce titre que l'accorder aux mercantiles, pour qui la toile ou le marbre ne sont que des canevas, sur lesquels ils sont toujours prêts à broder le sujet commandé ou en vogue, exprimer la pensée d'autrui sans avoir d'autre objectif que la rémunération dûe, ou la satisfaction promise ; le bien rendu ne devant avoir pour but que de faire monter la cote.... des commandes futures.

Peut-on accorder le titre d'artistes à tant de pauvres naïfs, qui ne voient dans la peinture que le plus ou moins d'habileté dans le maniement du pinceau et le mélange des couleurs, dans la sculpture que la main du praticien et auxquels manque absolument cette étincelle de génie, qui constitue l'artiste, et fait qu'il travaille souvent beaucoup plus par la contemplation et le rêve, que devant sa toile ou l'ébauchoir à la main.

Ils sont légion, mais doivent être sympathiques parce qu'ils sont de bonne foi, tous ces travailleurs consciencieux qui, avant de se lancer dans cette voie auraient dû méditer les vers de cet excellent M. de Lafontaine.

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce,

Habiles seulement sont enfin ceux qu'on peut qualifier les intellectuels de l'art, lesquels n'ayant pour tout mérite que leur satisfaction d'eux-mêmes, cherchent à suppléer au talent par l'effronterie, produisent des phénomènes inqualifiables et parfois finissent par s'imposer aux *snobs* des deux sexes, en faisant clamer par toutes leurs trompettes que ceux qui ne tombent pas en admiration devant leurs œuvres, sont des imbéciles.

Devant une de ces toiles qui sont un défi au bon sens et au goût, un timide me disait l'année dernière, avec une naïveté charmante : « Je ne comprends pas cette peinture ; mais jamais, tout haut, je n'oserais le dire, parce qu'il est admis que quelqu'un qui n'apprécie pas ce genre, n'entend rien à la peinture ».

La valeur de ces habiles est tout entière dans la timidité, que leur audace impose.

On comprend, après cette analyse des fidèles de l'atelier, l'incroyable flot montant d'œuvres offertes tous les ans à l'appréciation du public.

La société des artistes français à elle seule comporte cinq mille cent cinquante-deux numéros ; la société nationale, deux mille sept cent-sept, soit près de huit mille sujets abrités en ce moment par le Palais des Machines.

Ces chiffres sont la pleine justification des jurys qu'on accuse trop volontiers de rigueur, et qui en réalité sont remplis de bienveillance. Ils en ont même quelquefois trop, mais on ne saurait le leur reprocher, les œuvres médiocres servant de repoussoir à celles de valeur.

On n'a pas oublié la révolte de 1863 à cet égard, et ce que fut alors le salon des refusés : un immense éclat de rire. Aujourd'hui ce serait pire.

***

LE SALON DES ARTISTES FRANÇAIS

La peinture officielle n'est en réalité représentée cette année que par le portrait du Président Félix Faure, de M. Tanoux, destiné à l'hôpital Français de Saint-Pétersbourg. On a reproché à cette toile, une trop grande analogie comme pose et mise en scène, avec certains portraits des rois de France. Le fait peut être exact, mais j'estime que M. Tanoux n'a pas eu tort, étant donné la destination du portrait. Hors frontière, il est bien pensé de donner au représentant de la France une allure et un décor imposants.

Dans la même salle, Madame Mazeline nous présente M. Félix Faure à sa table de travail, entouré des menus objets qui lui étaient familiers : cet intérieur est délicatement peint ; il eut gagné à avoir un peu plus de développement en hauteur.

L'histoire ancienne et moderne, en France et partout, a inspiré de nombreuses toiles : celle de M. Barbin, est la première qu'on rencontre. Elle frappe par ses dimensions énormes, mais c'est tout, et c'est à peine si on peut, le catalogue aidant, retrouver dans cet étrange mélange de couleurs sombres le sujet traité par l'auteur, *l'exécution des conjurés au Palais vieux de Florence en 1478*.

De loin, on ne voit rien et de près pas grand chose, mais ce manque de lumière est peut-être dû aux dimensions exiguës de la salle dont ce tableau tient tout un panneau — passons ; et de suite laissons-nous attirer par une petite toile de Guillon, sombre également, mais joliment peinte, cette fois : *Débarquement du Général Bonaparte en Egypte*. C'est la nuit et il fait gros temps. L'Etat-major de l'armée d'Egypte accoste la terre, réuni dans une chaloupe que des matelots maintiennent. Cette chaloupe par l'étude consciencieuse des personnages qu'elle porte, rappelle les barques de Charlet du musée de Versailles, au passage du Rhin par les armées de la République.

M. Brunet-Houard, dans un petit tableau bien mouvementé, très vivant, a droit aux félicitations, pour ce qu'il appelle *la guerre de demain*, engagement de cavalerie entre dragons français et cuirassiers allemands.

Les derniers jours de Tenochtitlan, de M. Leftwich-Dodge, nous font assister à une épisode de la conquête du Mexique par Fernand Cortez. C'est consciencieux, saisissant d'aspect; (on dirait la prise de Troie de Rochegrosse en petit) mais si les sensations de couleur sont justes, il manque à ce travail le fini, qui lui donnerait toute sa valeur. Il y a trop de figures qui ne sont que des ébauches.

Le peuple sortant des Invalides ayant pillé les armes de M. Benoit Lévy, n'attire les regards que par ses dimensions. C'est dessiné, mais cru, terne, les effets sont cherchés et non trouvés. C'est médiocre comme composition, et on dirait de la détrempe.

Dans la toute petite toile de M. Checa qui se trouve au-dessous, *Don Quichotte, dans sa bataille avec les moutons*, il y a dix fois plus de talent que dans le grand morceau d'en haut.

Les deux jolis tableaux de M. Beauquesne : *Les débris du 8e cuirassier à Morsbronn*, et *Une sortie*, maintiennent la réputation de leur sympathique auteur, qui devrait bien cependant varier son type de cuirassier. Il est beau, c'est vrai, mais il n'est pas unique.

Henri de La Rochejacquelin à Chollet, fait honneur à M. Boutigny. En revanche pourquoi M. Berne-Bellecour si consciencieux dans ses petits soldats qui me rappellent beaucoup ceux de feu Eugène Charpentier nous présente-t-il des *manœuvres d'artillerie* bien étudiées, bien dessinées, mais où le bleu des uniformes n'a jamais existé que dans son imagination.

M. Clairin, qu'on peut appeler le peintre explorateur africain, et qui sur le continent noir, recherche les effets saisissants, nous

fait frémir d'horreur à la vue de son *départ des conscrits à Louqsor.* Les malheureux fellahs tendant à leurs parents les bras et les mains que seuls on aperçoit, les aspects résignés des hommes, les cris et les lamentations des femmes qu'on croit entendre, donnent un frisson, inspirent l'angoisse.

Il est regrettable que le second tableau, *Le retour des conscrits* qui complète et explique la pensée du premier, ne lui soit pas juxtaposé. Il représente les sables mouvants du désert, d'où émergent de ci de là, sous un ciel en feu, des ossements et des débris d'uniformes.

Sa place était marquée, où se trouvent les délicieuses *aubépines et pivoines* de Madame Amen.

La charge de dragons (1870) de M. Chartier, est bien enlevée, lumineuse et mérite les éloges. En revanche on ne saurait trop protester contre l'élucubration pseudo historique de M. Debat Ponsan, à laquelle il a donné le titre : *Le Christ sur La Montagne.*

Tout en rendant justice au talent du peintre, il faut dénoncer les allures tendancieuses de son sujet. Le Christ n'est là en effet que pour faire passer le reste de la composition. D'un côté il apparaît doux et symbolique ; de l'autre au premier plan, se dressent Louis XIV dur et implacable, puis Charles IX tenant en main la fameuse arquebuse avec laquelle la légende mensongère l'a dépeint tirant sur les huguenots à la St-Barthélemy ; puis, c'est François Ier, puis un moine ligueur, salade en tête et arquebuse sur l'épaule ; dans le fond les chevaliers croisés ; enfin hissé sur son trône du Vatican, non le pape, mais la papauté, car le visage est trouble, et entre le Christ et ces chrétiens, git à terre à côté de livres brûlés, toute une longue file de cadavres en tête desquels sont un pasteur, un Coligny, etc., etc. On comprend ce que cela veut dire !

A l'heure actuelle, ce n'est pas dans un salon Français qu'une pareille toile devait être exposée, à moins d'avoir pour pendant, et du même artiste, un tableau de mêmes dimensions nous montrant Stanley surveillant avec attention à quelle sauce les anthropophages accommodent la jeune fille qu'il vient de leur livrer, ou les massacres des cipayes aux Indes, ou ceux des Français au Canada.

Quittant cette exhibition, il faut admirer en passant, deux bijoux ; *le nouvel officier de la garnison* de J. Girardet et *l'épreuve* de Grolleron.

L'Expédition des portes de fer, d'Albert Girard, en Algérie, est d'un excellent effet. Quant au *soir d'Iéna* de François Flameng,

c'est évidemment une œuvre au-dessus de la moyenne, mais au-dessous du talent de son signataire. La figure de Napoléon est trop jeune pour Iéna, et le sujet pour être traité à nouveau, aurait mérité d'être serré de plus près.

Tout en sachant gré à M. Gueldry d'avoir pris pour thème *les uniformes de Georges d'Esparbès* et notamment la scène des dragons de Villeguen, je me permettrai de lui faire remarquer que la véritable note qu'il aurait pu rendre, c'était le contraste entre le débraillé des dragons et la recherche des musqués Louis XV.

Or, dans le tableau; si d'un côté il y a luxe et de l'autre misère, il y a débraillé des deux côtés. Louis XV avec ses trop grands yeux noirs, et son lampion en arrière manque de tenue, ce qui ne lui arrivait jamais... en public, et toute la cour est à l'unisson. Tous ces gentilshommes et leurs compagnes sont trop petits; si on les compare aux chevaux de l'escadron et à leurs cavaliers.

Ce ne peut être une satire, et cela nuit à l'effet général; on retrouve en cette toile les mêmes négligences qu'en celle de 97, *la guerre en dentelles*, et cela surprend; car ce ne sont, en réalité, que des négligences.

Sont bien à l'abri de ces reproches les deux tableaux de Sergent: *Ceux qui restent* ét *après la charge*. Ce dernier est surtout très impressionnant, et on lit dans l'âme de ce blessé qui ne songe qu'à l'étendard qu'il a pris à l'ennemi et lui fait oublier le coup de sabre que panse le chirurgien.

Ce sont là peintures un peu froides et rudes peut-être, mais qui attestent chez l'auteur une conscience absolue et toujours soutenue qui ne laisse rien au hasard.

M. de Boislecomte, nous ramène en Vendée avec un joli tableau, *Cathelineau protégeant les bleus prisonniers;* c'est sobre, bien traité, sans tons criards tout en restant vigoureux, et sans recherche d'effets de convention.

Mais voici le *Vercingétorix devant César* de M. Lionel Royer. Le sujet est bien compris, et le César est tel que les commentaires nous le font concevoir, mais tout en reconnaissant le complet savoir de l'artiste, son dessin impeccable, son coloris judicieux, il faut convenir qu'il aurait pu tirer un meilleur parti de l'épisode dramatique qu'il a reproduit. C'est bien, mais c'est froid; il semble que la tristesse de cette victime généreuse qui s'offre en holocauste au vainqueur implacable et jaloux jette comme un voile gris sur tout l'ensemble.

Salut au *Commandant Marchand*, le héros d'hier, le triomphateur de demain, dont M. Philippoteau présente un portrait daté du Caire, dans l'uniforme de toile grise qui convient à l'explorateur, sur lequel tous les regards sont portés, et qui a conquis les sympathies de l'universalité des gens de bien, même chez nos ennemis.

Une des toiles à sensation du Salon est celle de M. Tattegrain. *Saint-Quentin pris d'assaut* ; *l'Exode* ; *29 août 1557*.

« Après deux journées de meurtre et de pillage, les restes de la population sont conduits hors des ruines, les hommes ont été tués, et les allemands et les anglais (avis à M. Debat Ponsan), ont commis de grandes cruautés sur les femmes et les enfants. 3.500 femmes furent renvoyées en France. Je me figurais, dit un officier espagnol, assister à une autre destruction de Jérusalem. »

Vue à quelque distance, l'œuvre de M. Tattegrain est absolument saisissante de vérité, et de douloureuse réalité. On sent, on voit grouiller cette foule de femmes affolées, blessées, battues, violées, dépouillées. C'est un troupeau qui hurle et s'approche, sort du panneau et vient vous heurter. Là-bas dans le fond, on voit les ruines émergeant de la fumée, de la poussière, se dressant comme un stigmate d'infamie, un appel à la vengeance. C'est grand, beau, effrayant, sublime d'horreur, et le talent de l'artiste y apparait sans recherche outrée, comme sans miévrerie, sans appel à l'horrible pour frapper l'imagination, mais consciencieux, sincère, exprimant une grande pensée, avec un grand esprit.

Les horreurs de ces guerres de jadis sont bonnes à rappeler, car elles seront peut-être celles des guerres de demain.

Dans un autre ordre d'idées, M. Henry Perrault nous montre *la défense héroïque du col de Banyuls en 1793*. On dirait un tableau descendu de la galerie des batailles au château de Versailles ; et cela rappelle la grande École, celle des Vernet, des Scheffer, des Gros, des David, des Philippoteau, celle à laquelle quoiqu'en disent les effervescents du jour, il faudra bien revenir, car elle est la seule vraie.

En face et du même style se dresse un tableau espagnol qui pourrait être de tous les pays, *la Guerre* du Senor Pla y Rubio. Il est difficile d'être plus empoignant, sous une forme aussi simple.

Un soldat, le bandeau sur ses yeux blessés, soutenu par sa sœur, accompagné de tous les amis du village, entre en tâtant les murs dans la maison paternelle. Sa mère, qu'il cherche, l'apercoit, et à l'aspect de son fils aveugle, ne peut contenir sa douleur.

Tout cela est peint avec sobriété et d'un effet d'autant plus grand, que l'auteur y a mis moins de procédés.

On retrouve les mêmes qualités simples dans le tableau de Diogène Maillart. *A cause de la grande pitié du royaume de France,* Jeanne d'Arc défile marchant à l'anglais.

Sobriété de tons, grande allure de pensée, tels sont les mérites de ce tableau, qui cependant aurait gagné à être un peu plus mouvementé.

Citons en passant, de M. Jules Monge, *le baptême du feu* pour le drapeau que M. Rozier de Linage tient haut au combat de l'Oued Boulane (mai 1841). C'est bien, mais un peu trop théâtral. On dirait que ce n'est pas vrai, c'est ce que l'artiste ne paraît pas avoir compris.

Les funérailles de César tirent l'œil, on s'arrête. C'est bien curieux comme détails, et M. Piatti n'en a négligé aucun; mais on dirait un chromo. Pourquoi? *Nulla è piu falso, ma molto vero simile.* Le *Te Deum* à Versailles de M. de Richemont, n'est pas digne de celui qui l'a signé. Evidemment c'est bien, mais quand on peut mieux, on est coupable de donner moins.

L'épisode du plateau d'Avron de M. G. Weiss, mérite peu l'attention, qu'il n'attire que par le nom du caporal, dont le salut et le mouvement sont faux. Passons vite, ne serait-ce que pour arriver plus tôt, au délicieux tableau de Le Dru, *Hoche mettant aux enchères les canons de l'ennemi.*

C'est avec un grand plaisir qu'on peut constater ici toute la valeur de cet artiste dont, depuis plusieurs années, les œuvres se succèdent avec des qualités croissantes qui affirment un travail constant, et un esprit toujours en éveil. Dans cette page d'histoire rappelant un épisode du passage de Hoche à Freschwiller, l'artiste a une fois de plus montré toutes ses qualités de conception, de lumière, de mouvement, qui en font un des peintres militaires et d'histoire, qui, à l'époque actuelle, méritent le plus d'être appréciés.

Fort bien aussi, *le soir de Montmirail* de M. Sicard, où l'empereur est acclamé par un poste de grand'garde; mais qu'il est délicieux le petit, petit, petit *Mondovi*, rappelant le genre Meissonnier, et nous montrant Bonaparte suivant les péripéties de la bataille du haut d'une habitation ressemblant à des casemates. M. Schommer a fait là une miniature exquise.

L'œuvre nouvelle de M. Rochegrosse m'étonne: *L'assassinat de l'Empereur Geta* est évidemment une belle page d'un effet drama-

tique incontestable, bien étudiée, savamment présentée. Mais pourquoi dans ce tableau, tout est-il rouge, depuis les cothurnes de l'empereur, jusqu'aux marbres des colonnes? Toute la gamme des rouges semble avoir été épuisée là. Est-ce une gageure ou un parti pris pour prouver que les assassins voyaient rouge? On est en droit de se le demander.

La dernière communion de Jeanne d'Arc, de M. C.-H. Michel, est un tableau un peu dur, quoique bien conçu.

L'effort suprême à Balan, de M. Bouard est une bonne toile qui promet pour l'avenir un bon peintre militaire; il y a des qualités sérieuses dans la composition, le mouvement, mais un peu d'inexpérience perce sous la grande bonne volonté. Je serais bien sur pris si M. Bouard ne tenait pas ce que promet cette page.

Pour terminer cet aperçu de peinture historique et militaire, il faut citer *La Revue de Cavalerie, en 1805*, de M. Lindheimer, de M. Perboyre, *la revue de Longchamps* fort bien réussie, et de M. Luigi Loir, *la relève des sentinelles à la Porte Maillot*, effet de neige crépusculaire, qui pour être bien rendu, aurait assurément gagné à être un peu plus travaillé.

*
* *

En passant des Figuristes aux œuvres d'imagination pure tableaux de genre ou autres, les premières qui s'imposent sont celles de M. Jean-Paul Laurens, destinées à la galerie dite « des Illustres » à Toulouse, et la belle conception de M. Gabriel Ferrier.

Profond admirateur du talent de M. J.-P. Laurens, je ne me permettrai qu'une réserve et encore avec un point d'interrogation, à propos de son *Toulouse contre Montfort*. On retrouve dans cette œuvre toutes les qualités du maître, dessinateur incomparable, puissant, quand il aborde la couleur. Rappelons-nous l'admirable page d'histoire : le *Pape et l'Empereur* de 1894, ou l'*Arrestation de Broussel* de l'année passée. Dans la série des peintures décoratives destinées à Toulouse on dirait que M. J.-P. Laurens s'abandonne à sa crainte d'être un coloriste excessif: Je le croirais volontiers et c'est ici que je place ma réserve; est-ce que la tonalité générale de *Toulouse contre Montfort* n'est pas un peu dure, ou le maître a-t-il eu, de parti pris, la volonté de

prouver que la peinture décorative doit être traitée de façon tout à fait spéciale ?

Le *Réveil du poète* de M. Gabriel Ferrier paraît être l'œuvre la plus goûtée du Salon de 1899, et je ne serais nullement surpris de la voir l'objet d'une haute récompense. Au premier plan, sur le bord de l'eau qu'ombragent les bosquets, le poète en s'éveillant voit venir à lui les inspirations nuageuses et célestes. Glissant sur les eaux qu'elles effleurent, elles forment un cortège ; il les saisira au passage, s'énivrera de leurs séductions dont il évoquera le souvenir et l'expression dans ses pensées et dans ses rêves.

Plus on regarde, et plus on est sous le charme. On se demande ce qu'on admire le plus de l'idée elle-même, ou du talent avec lequel elle est rendue.

Quant à la *Sérénité* de M. Henri Martin, qui trouve non seulement des défenseurs, mais des admirateurs, je ne vois, moi, dans cette page soi-disant symbolique où à mon avis tout est conventionnel, que des arbres qui ressemblent à des mâts de cocagne barbouillés, un gazon qui n'est qu'une boue verdâtre, des visages couleur brique aux bienheureux, dont la *Sérénité* semble absolument problématique.

Aux maîtres d'autrefois : La conception originale de M. Beroud, qui, par des femmes nageant dans l'air, fait couvrir de fleurs les trésors du salon carré du Louvre, possède toutes les qualités de coloris habituelles à cet artiste ; mais parfois elles s'exagèrent, et alors pour ne pas être choqué, il faut regarder le tableau avec du recul.

L'*Avare* de M. P. Allizard est d'une grande expression, riche de couleur, et d'un parfait dessin, la *Vieille femme enfilant son aiguille* de M. A. Crochepierre est d'une jolie finesse d'expression et bien lumineuse.

Le *Naufrage de l'Angers* par M. de Broutelle peut se classer parmi les excellentes marines. La *Femme au collier* de M. Marius Barret, la *Circé* de Mme Camille Henriot, sont deux études excellentes qui se signalent par une vitalité intense, une grande expression et une tonalité des chairs absolument remarquables. La *Mission des apôtres* de M. Joseph Aubert, est d'une belle conception, bien étudiée, largement exprimée, mais un peu froide ; c'est bien et peut-être un peu trop la *Montagne des béatitudes*.

Le *Quai aux fleurs* de M. Fraipont a toutes les qualités de

l'aimable artiste, c'est frais et gai comme le printemps. Les *Océanides* de M. J.-M. Duval sont d'une bonne exécution, et ce tryptique destiné à l'Aquarium de Paris en 1900, y est assuré d'un succès.

Après l'enlèvement de M. E. Bordes, est une très belle étude de nu. C'est bien là le nu artistique, noble et pur quelles que soient la richesse des formes, la transparence et le coloris des chairs. C'est beau et simple comme la nature. On retrouve dans ce tableau des fragments qui rappellent certaines belles pages de Delacroix.

Les deux toiles de M. Bouguereau, ont bien la grâce des lignes, le fini, qu'on est habitué à rencontrer dans tout ce qu'il peint ; il s'y mêle cette fois une pointe d'ironie qui n'est pas faite pour déplaire.

Les *Filles d'Eve* et le *Réveil* de M. E. Bisson ne le cèdent en rien aux jeunes filles de l'éminent académicien, pas plus que celles de M. Piot qui se distinguent de leurs sœurs, par une teinte de mélancolie rêveuse, rappelant la phrase connue : « A quoi pensent les jeunes filles ? »

Que dira Monseigneur! est le deuxième acte du drame dont l'an dernier, le spirituel artiste J. Denneulin, nous présentait le prologue. Le brave curé et sa servante ont tué le lièvre qu'ils guettaient, parce qu'il mangeait leurs choux, mais la chasse est fermée et Pandore verbalise. Que dira Monseigneur ?

Les *Sorcières* de MM. Demonts, sont une belle page remplie de grandes qualités de composition et d'exécution, mais le premier plan eut gagné à être plus éclairé par le feu des sorcières.

Le tryptique de Georges Busson a le même défaut, c'est gracieux mais cette *Chasse Louis XV* est trop dans le brouillard au lieu de resplendir au soleil.

L'*Amour mouillé d'Anacréon* rendu par J.-L. Gérome dans une série de petites scènes juxtaposées, est une délicieuse satire, où l'esprit comme le talent de l'artiste se sont données libre carrière. Le succès qui accueille cette joyeuse boutade est bien justifié ; c'est fin, délicat, mordant, comme le sujet lui-même.

Mme Demont-Breton, la sympathique présidente de la Société des femmes peintres et sculpteurs, qui s'est adonnée à l'étude de nos pêcheurs du Nord, présente cette fois le *Geernaerdier*. C'est frappant de vérité triste, consciencieusement étudié, et on serait mal venu à reprocher à Mme Demont-Breton le brouillard que

l'on retrouve dans toutes ses œuvres ; même dans les yeux gris des personnages. Elle aime la mélancolie brumeuse des côtes françaises, comme d'autres aiment le rayonnement méridional. Il en est de même pour la quêteuse de H.-L. Jacquet — *Pour les victimes de la mer*. Cette étude est une des meilleures du Salon.

De Mlle Joséphine Houssaye, *La Lettre* est une délicieuse toile, harmonieuse dans les tons et le dessin, sobre dans l'exécution, et qui mérite récompense.

Le Centenaire de la réunion de Mulhouse à la France (1798-1898) de M. Zwiller est l'expression d'une pensée philosophique dont la portée ne saurait échapper à personne, mais quelle que soit toute la valeur de l'exécution, on ne peut s'empêcher de trouver étrange cette femme nue, coiffée du nœud d'Alsace devant la roue qui représente le retour perpétuel des choses.

Avec Mme Abbména, nous voici en plein art décoratif, et son panneau est assurément ravissant, malgré son sol bleu ; mais n'en déplaise à la célèbre artiste, malgré tout son talent, on ne saurait lui pardonner la bouteille de Bénédictine, ou alors qu'on admette les affiches, que l'Etat perçoive ses droits de timbre, et qu'on taxe la publicité.

Bravo, pour les *chiens coiffant le loup* de M. Gelibert. Oh ! la jolie meute ! quel entrain ! quelle vie ! comme ils aboient et mordent, les braves bêtes ! on entend le son du cor, et les hou ! hou ! des piqueux.

Depuis plusieurs années, nous suivons avec attention les tableaux de M. Garrido, toujours bien compris, gracieux, charmants ; mais dont le coloris, si brillant qu'il soit, semblait avoir pour doublure un bleu intensif qui pouvait laisser croire que l'artiste peignait avec des lunettes de cette couleur. Cette fois le bleu s'atténue ; espérons que sans disparaître, l'an prochain, il ne choquera plus.

De J.-J. Henner, nous trouvons un portrait, une étude. M. Henner ne peut plus être critiqué, ni admiré. En regardant ses chefs-d'œuvre, malgré soi, on rêve, on s'incline, on passe.

Redescendons sur terre, et de l'étude bien sincère de Carrier-Belleuse, *le Potier*, nous voici aux jolies filles de M. Seignac, *Rêverie* et *Diane* dignes de Bouguereau. *Les taureaux de la Camargue* de M. Vayson, donnent envie de se jeter à l'eau avec eux ; tellement le ciel est pur et le courant limpide.

Avec M. Wagrez, *le miracle des roses*, nous remontons vers le

ciel, aux pieds de S. M. la reine Elisabeth de Hongrie. L'éloge de M. Wagrez n'est plus à faire, et je ne chercherai pas à l'ébaucher; je me rappelle qu'en 1894, une mission chinoise avait été hypnotisée par une aquarelle de l'artiste. Pourquoi à tout prix voulait-elle acquérir l'aquaıelle ? je ne l'ai jamais su, n'ayant jamais pu rencontrer M. Wagrez.

Et voici *le Calvaire* de M. Ronsin. Jésus portant sa croix, rencontre sa mère. Le sujet a été traité bien des fois, mais jamais avec plus d'émotion et de sobriété. C'est une bonne conception, bien exécutée, qui en promet d'autres.

Comme contraste, M. Chocarne Moreau nous montre un pierrot ivre, endormi, mais serrant dans ses mains avec amour, la dernière bouteille de champagne dont deux petits ramoneurs vont se régaler. Le spirituel artiste nous a habitués à ces études aussi gaies que bien présentées. Celle-ci ne déparera pas la collection.

Bien charmante aussi la petite toile de M. d'Entraygues, son *Élève peu docile*, canichon refusant de passer dans un cerceau est fort bien pris sur le vif. L'expression du toutou qui détourne la tête est absolument vraie.

La Mort qui passe de M. Piatrowsky est saisissante de pensées lugubres bien exprimées. Les chiens qui hurlent : on les entend ; et la lumière qui tremblotte au fond dénonce l'agonie qui s'achève. C'est le chant de la délivrance pour ceux qui n'espèrent plus que dans l'au-delà !

Les deux *scènes arabes* de M. H.-S. Lazerges, sont d'excellente allure ; il est évident que, comme son père, l'artiste est épris de l'Algérie, qu'il la reproduit avec amour, et que rien de ses beautés ne lui échappe.

La *Halte de chasse*, d'Adrien Moreau est à la hauteur de la réputation du grand artiste qui excelle dans ces scènes dix-huitième siècle, auxquelles il sait donner toute la délicatesse de recherchée d'alors. Je n'en dirai pas autant de *Mina da Fiesole* de Juana Romani ; qui tout en ayant encore les qualités remarquables prises à l'école de Roybet et de Henner, est inférieure aux œuvres depuis cinq ans écloses sous le pinceau de l'élève qui s'annonçait comme pouvant égaler ses maîtres.

Le *Premier meurtre* de M. Perrault et le Tryptique, *Pieta* de M. Laurent Gsell sont deux belles études de peinture religieuse de grand style.

Le *Dilettantisme* de M. Brunery fait un gracieux pendant aux

joueurs d'échecs de M. Schaan; c'est léger, coquet, brillant, et d'une grande délicatesse d'exécution; comme le genre Meissonnier qui rend attrayantes les scènes les plus banales.

L'*Entrée du port un jour de tempête* de M. G. Haquette, est une des meilleures marines du Salon.

Les envois de M. Fantin Latour — *Ondines et baigneuses* excellent par leur sentiment vrai des chairs jeunes et délicates, rendues avec une transparence et un art infini, un sentiment parfait. C'est absolument beau, et d'une esthétique aussi rigoureuse qu'exquise, rappelant beaucoup Fragonard.

Combien de toiles mériteraient encore d'être citées! je n'ose y penser, car déjà la courte analyse des œuvres de valeur qui viennent d'être énumérées la fait ressembler à une nomenclature, alors que chacune d'elles mériterait une étude approfondie; mais la place nous est strictement mesurée et la consolation que peut avoir la critique en se bornant à cette sèche présentation, c'est que le talent déborde dans toute cette exposition, à un tel point que deviennent réellement futiles les craintes que pourrait inspirer la concurrence étrangère.

Nos peintres tiennent haut et ferme le drapeau national, notre honneur artistique est en bonnes mains.

***

Pour les portraits, la sélection sera encore plus difficile, dès que j'aurai cité l'admirable portrait de femme, de Léon Bonnat, de celui du peintre Guillemet en costume du dix-septième siècle que Roybet sait si bien faire porter; celui de Sa Majesté, la Reine de Roumanie, (Carmen Sylva) par M. Lecomte du Noüy est remarquable par sa grande harmonie de tons et la douceur rêveuse de la composition.

Mlle Jeanne Brossard dans son portrait de M. A..... se distingue par sa recherche consciencieuse de la vérité. Mme Jeanne Tournay par un savoir qui la rend l'égale des meilleurs. Mme Gonyn de Lurieux a bien réussi ses effets de blanc sur blanc avec le portrait de Mme B....

M. Renard a un magnifique portrait d'enfant. M. Comerre, deux toiles remarquables, mais c'est chez lui une habitude. M. Duffaud a fait du *Président Machemin* un portrait qui honore hautement son talent. M. Caillard, en peignant Mme de C..... a fait preuve

d'habileté. M. Chabas dans son portrait de femme prouve un talent bien personnel et original.

L'œuvre de Mme Lurmin est pleine de promesses, et Mme Delacroix Garnier à réussi en *costume Louis XVI Mme la Baronne de M*....... Cela vaut mieux que ses *joies maternelles.*

MM. Arlin et Dyonnet méritent une mention particulière. *Rosa Bonheur*, par Mme Klumpke est un excellent travail, quoique un peu dur.

Le portrait de Mme J. Von Derwies par Benjamin Constant rappelle celui du duc d'Aumale, mais avec plus de maîtrise; ces tonalités de jaune en font un aimable tour de force qui reste séduisant. On peut cependant discuter le dessin de la main droite et le raccourci de l'avant bras.

Il faut citer aussi M. H. Sauvage, M. Huet, pour leurs portraits d'hommes, Mme Jenny Fontaine, pour ses deux belles toiles, *M. Charavet*, et *Mme X.* — De M. Wencker, un portrait de femme fort beau. — De M. Dubois Menant, portrait de Mlle T... — De M. Jean Benner, portrait de *la Vicomtesse d'H...*, bien gracieux — De Mme Frédéric Vallet, un délicieux portrait, dont toutes les qualités se retrouvent dans sa *Rêveuse*. — Enfin de M. Muraton le portrait de Mlle M. de P. — De Quinzac deux excellentes toiles.— De M. Humbert le portrait de Mlle P.... S.... et pour terminer par un maître, les deux belles toiles de Jules Lefebvre.

***

Les paysagistes, les peintres de fleurs, de nature morte, eux aussi forment un faisceau de talents remarquables croissant chaque année. Il faudrait des pages et encore des pages pour en dire tout le bien que méritent de telles œuvres, mais il faut se borner et ne citer que les plus remarquables. M. Didier Pouget pour ses *bruyères en fleurs*, M. Julien Calvé, pour ses *landes de sauges*, Mme Amen, pour son *vieux puits*, M. P. Biva, pour ses pavots, M. Henri Biva pour ses vues du parc de Villeneuve-l'Etang.

Léon Bonnat : le maître nous donne un paysage basque, d'une lumière intense, où toutes ses qualités éclatent en gerbe de lumière. La palette de M. Bourgogne a des richesses de tons qui ne se démentent pas. M. Bernier comprend les *paysages bretons*. Citons encore : MM. Auguim, Comoy, M. de Dramard, Mme Nanny Adam, dont les *Martigues*, d'une teinte violette

un peu trop exagérée, ont remporté cependant à la société des femmes peintres, un succès surprenant. — N'oublions pas M. Cachout et ses *paysages savoisiens.*

Les deux paysages de M. R.-M. Fath sont absolument remarquables, ainsi que ceux de M. Balouzet. Même compliment s'adresse aux *Montagnes d'Ecosse,* de M. Stuart.

Aucun tableau de fleurs n'est supérieur à la *Hotte garnie,* de M. G. Thurner.

Bien d'autres je le répète, mériteraient d'être appréciés en détail, disséqués, si je puis employer l'expression, pour en signaler tous les mérites et les beautés, les visions d'art pur et les difficultés vaincues, mais alors ce seraient des volumes qu'il faudrait écrire pour rendre à tous la justice qui leur est due.

*
* *

Au département des cartons, dessins, pastelles, aquarelles, gravures, art décoratif, j'ai le même regret à exprimer, mais avec moins d'acuité ; car parmi les meilleures œuvres on retrouve beaucoup de noms déjà cités dans la peinture. Aux pastels surtout où les qualités primordiales des artistes ont trouvé des amodiations qui convenaient mieux que l'huile aux sujets à traiter : naturellement ils n'ont pas résisté à la tentation.

Je citerai toutefois de P. Grossin *le nid aux crabes à Portrieux;* de M Emile Clavel, *La mer houleuse* ; et une foule d'excellents portraits où je relève les noms de Mlle J. Pinot, MM. Pizzela, Rogues, Richard Hall, Real del Sarte, Carrier Belleuse, de Cool, Loghades, Lavrut, Chaumet-Sousselier, Marthe de Peslouan, Pauline Caspers.

Aux aquarelles, *Les Pivoines et les fruits* de Mlle M. Courtier dont le talent s'affirme davantage tous les jours — le *paysage* d'Ernest Levillain. Le *baptême* de V. de Paradès, le *déjeuner* de Borione, *L'Estafette et la Reddition de Stettin* de Lalauze, les *bleuets* de Mlle L. Monace, les *fleurs* de Mlle Chavagnat et la *Tête de Vieillard* de M. L.-A. Tessier.

J'en passe et combien de remarquables ; mais je ne puis cependant m'abstenir de signaler les miniatures de Mlle Louise Brossard et celles de Mlle Camille Henriot, de Madame Debillemont, car toutes les élèves de Madame Debillemont lui font en général grand honneur, et c'est avec plaisir que de jour en jour on peut

constater les tendances féminines à revenir de plus en plus à cet art de la miniature qui, trop longtemps, a été négligé.

La Gravure et la Lithographie, elles aussi, restent dignes de leurs maîtres, et nous retrouvons là, tous les chefs de file depuis MM. Sirouy, Boilvin, La Guillermie, Achille et Jules Jacquet, Maurou et Ravaut jusqu'à l'aimable Patrice Dillon, et M. Champollion, dont le talent croît à chaque œuvre, sans oublier un jeune : M. Léon Lacault.

Les eaux-fortes et les lithographies originales mériteraient une étude absolument spéciale, tellement leur valeur s'impose.

A l'architecture signalons une fort *belle Sepia* de M. Guedy et Viatte pour restauration de *l'abbaye de Jumièges*, enfin des projets de MM. Chifflot, Hulot, Loviot, Narjoux, Rechin, Roy, Turin, et aux arts décoratifs *les fils de Clodomir, de M. Boisseau.*

*
* *

La sculpture au salon de la Société des artistes Français est particulièrement belle, et je crois être absolument dans le vrai en déclarant que son niveau moyen est supérieur encore à celui de la peinture. Il n'y a pas en effet au point de vue art, une seule œuvre médiocre.

Une seule est tendancieuse ; c'est celle de M. Captier. Espérons qu'il la complètera l'an prochain, en nous montrant une poignée de bandits prosternés devant un coffre fort.

En revanche partout éclate l'esprit national, le patriotisme. Ici c'est l'œuvre de Paul Dubois intitulée *Souvenir*, splendide groupe à cire perdue symbolisant l'Alsace-Lorraine ; là, c'est le monument des *Instituteurs de l'Aisne*, morts à l'ennemi, de Carlus ; plus loin de M. Jean Coulon, belle composition inspirée aussi bien du dessin de Beaurepaire, *La légende de Noël en Alsace*, que du *Rappel de Raffet* ; dans une splendide expression de colère et de défi, la statue de M. Pallez crie *Halte la !* à l'étranger ; et tandis que M. Campagne nous fait remonter en arrière avec sa statue équestre de *Philis de la Tour du pin la Charce, l'héroïne du Dauphiné* M. Marioton symbolise le sacrifice à la patrie, dans son jeune homme, encore grèle mais de belle allure et à figure intelligente, qu'il nomme le *Devoir civique.*

Mais revenons à l'art pur, et arrêtons-nous longuement devant le Balzac de Falguière. La *Tempête et les nuées*, bronze de M. Larche

est d'une grande envolée. *La délivrance* de M. Faivre est une figure d'une expression intense que ne peut effleurer aucun reproche. *Les Fugitifs en détresse* de M. Boutellier, beau groupe, à la fois gracieux et vigoureux. La *jeune fille surprise* de M. de Tarnowsky est bien comprise. *La Junon* de M. Carlès ressuscite admirablement le type antique et dans la ligne et dans l'allure.

Les deux *Paradis perdu* de M. Melin et de M. Larroux sont curieux à juxtaposer : le premier nous montrant l'Eve affolée et l'Adam courbant l'échine, mais sans perdre courage ; le second ne respirant que la révolte, mais l'exprimant dans une pensée puissante et audacieuse qui équivaut à un défi « *garde ton paradis, nous emportons l'amour.* » Ah ! jeunesse que tes illusions sont belles.

La statue polychrome de M. Barrias, *la Nature se dévoilant*, est un chef-d'œuvre d'art et d'ingéniosité. On ne rêve pas plus judicieux emploi de l'onyx et des marbres. La *Salambo* de M. Ferrari est aussi bien belle, mais moins savante.

Le groupe de M. Gaudez, *Joie et Labeur* est d'une grande prestance, et d'une pensée élevée ; c'est réellement beau. La *Bretonne* de M. Moreau Vauthier est pleine d'expression.

Enfin après la *Patrie en danger* de M. Tabard, le beau groupe de bronze du département de la *Haute-Vienne*, en mémoire de ses enfants morts en 1870-71, il faut, bien à regret, terminer et vite, signaler : la *jeune fille en prière* de M. Allouard, le *Miséreux* de M. Tarrit, *In Memoriam* de Melle Demagnez, la *bacchante* de Melle Itasse, rappelant beaucoup la volupté de Clésinger ; les *grapilleurs* de M. Auguste Moreau ; l'*Amour et la Folie* de M. Darbefeuille ; le projet de monument *à la mémoire de Lafayette* de Bartholdi ; la *Charmeuse égyptienne* de M. Thivier ; les deux groupes d'Alfred Boucher ; le *Diogène* de M. Boisseau et l'*éternelle idole* de M. A. Seysses. Enfin le *Pardon* d'Ernest Dubois.

Georges **SÉNÉCHAL.**

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Paris, 9 mai 1899.

Jamais je n'ai tant songé à nos frères latins : Espagnols, Italiens, Portuguais ; il me semble que mes vœux pour leur relèvement, pour leur paix politique ou pour leur grandeur, sont encore, aujourd'hui qu'on ne cesse de nous assourdir avec les pronostics de la fin de notre race, des vœux pour nous-mêmes.

Je causais, ces derniers jours, de l'Espagne, avec un ami, que je savais avoir été autrefois mêlé à un mouvement carliste. Je lui demandais s'il croyait à un danger d'insurrection prochain, par delà les Pyrénées. Il me répondit qu'il n'était plus assez au courant des intrigues carlistes pour me renseigner, mais il me conta un fait curieux, qui prouve, une fois de plus, avec quelle rouerie l'Angleterre saisit la moindre occasion de s'entremettre dans les affaires intérieures des autres peuples.

C'était, me dit M. Sénéchal de la Grange, en 1877, à l'époque où S. M. don Carlos, habitait Paris, rue de la Pompe et était parti pour faire un voyage circulaire en Europe. A ce moment le parti légitimiste en France existait encore et j'en étais un des fervents ; mes relations à cet égard étaient fréquentes avec quelques anciens affiliés de la dernière insurrection carliste, au nombre

desquels je me rappelle le comte d'A... que vous connaissez depuis peu. Un de ces officiers, créole de Bourbon, M. D... S..., marquis de M... m'avait affirmé que si les carlistes s'étaient réfugiés en France c'est qu'ils étaient à bout de ressources, sans vivres, sans armes, sans argent.

Je répétais le propos devant un ingénieur irlandais, Sir Y... Th. B... avec lequel j'étais en relation d'affaires, sans y attacher d'importance ; or, quelle ne fut pas ma surprise lorsque quelque temps après, il vint me trouver me disant que si don Carlos était toujours dans l'intention de revendiquer ses droits, un syndicat britannique était prêt à lui fournir des vivres, des armes, de l'argent, selon ses besoins, à la condition qu'une fois au pouvoir il accorderait au dit syndicat le monopole de l'exploitation du tabac dans les Philippines, pendant trente ans.

La légitimité de don Carlos ajoutait M. Sénéchal de la Grange étant pour moi cousine de celle de Henri V, je résolus de transmettre ces propositions. Quelques jours après j'étais présenté par un de mes amis intimes, français, à l'un des sept, qui avec don Carlos, avait commencé l'insurrection, n'ayant pour toutes armes que des bâtons. C'était M. de C... qui habitait place Delaborde.

J'étais porteur de la liste des canons, fusils, sabres, munitions, harnachements disponibles, etc., etc., qui étaient livrables en rade d'Anvers par l'intermédiaire d'un agent belge, M. de F. habitant à cette époque, rue Lafayette et qui était en relation d'affaire avec l'ingénieur Irlandais.

Peu après il me fut répondu qu'en l'absence du roi, c'était à S. M. la reine Marguerite que la proposition avait été transmise, mais que Sa Majesté l'avait formellement repoussée en déclarant qu'à aucun prix elle ne voulait qu'on recommençât la guerre. Elle se refusait à transmettre la proposition au roi et déclarait qu'elle s'opposerait à sa prise en considération de toutes ses forces. Les choses en restèrent là.

Ce fait est important, car de l'avis de M. Sénéchal de la Grange comme au mien, le syndicat anglais n'était qu'une avant-garde du gouvernement britannique, s'il ne l'était lui-même et, de toute façon, il est acquis que, dès cette époque — 1877 — le foreign-office avait des vues sur les Philippines et sur l'Espagne.

Pour les Philippines il a continué ses machinations en poussant d'une part les américains à s'y aventurer et d'autre part en faisant

passer des armes, des vivres, de l'argent aux philippins pour que le gouvernement de Washington en rencontrant des difficultés se montrât plus favorable à la proposition Chamberlain qui est l'échange des Antilles anglaises contre les Philippines.

Les Philippines entre les mains des anglais, nos possessions Indo-Chinoises se trouveraient enveloppées à l'Est comme au Nord et à l'Ouest par des possessions anglaises.

Quant à l'Espagne, que l'Angleterre convoite d'avoir dans son jeu pour pouvoir plus facilement mettre la main sur le Maroc et au besoin remplacer l'Italie comme auxiliaire, au cas où celle-ci s'apercevrait enfin du rôle de dupe qu'elle joue dans les combinaisons d'Albion, quant à l'Espagne, dis-je, l'affaiblir était un moyen de l'avoir plus à merci comme le Portugal. Est-ce que l'Angleterre cyniquement n'a pas usé de tous ses moyens d'influence à la Maison-Blanche pour encourager le conflit hispano-américain ?

A l'heure présente c'est le même objectif à double effet ; l'Angleterre fournit des fonds à don Carlos et à son fils pour recommencer la guerre et de l'autre elle fait prêcher à Madrid les bienfaits d'une alliance hispano-anglaise.

Si une alliance anglaise se faisait en Espagne, ajoutait M. Sénéchal de la Grange, voyez dans quel étau notre France se trouverait prise dans la Méditerranée entre l'Espagne et l'Italie et dans l'Océan entre l'Espagne et l'Angleterre. Comme situation stratégique le fait est capital car ce serait un véritable blocus pour les côtes françaises.

Le journal conservateur italien la *Reforma* publie sous ce titre : *Jésuitisme Saxon* un article disant que « les anglais emploient tous les moyens même les plus invraisemblables pour faire hypocritement leurs affaires. » On ne peut mieux connaître de faux amis.

Les élections sénatoriales qui viennent d'avoir lieu en Espagne ne donnent pas au gouvernement une majorité aussi compacte que les précédentes consultations. On dit M. Silvela, en désaccord avec l'un des membres les plus considérables de son cabinet, le général Polaviéja ; M. Castelar rentre dans la bataille parlementaire après onze années d'éloignement, cette rentrée en ligne menace de rallier des éléments épars, grouper des forces. M. Silvela, on le voit, n'en a pas fini avec les difficultés qui l'enserrent.

On peut affirmer plus encore l'influence néfaste de l'Angleterre en Italie qu'en Espagne, car la malfaisance d'Albion se mesure à

la docilité qu'on lui montre, à la naïveté avec laquelle on écoute la perfidie de ses conseils. L'Erythrée et tout ce que cette colonie a recélé et recélera de désillusions, de douleurs, d'épreuves, de dangers, de sacrifices pour l'Italie est due à l'Angleterre. La crise ministérielle actuelle, elle-même, très grave par les ambitions qu'elle réveille, par l'orientation contraire qu'elle menace de faire reprendre à nos voisins dans la politique extérieure, est due aux étranges et inquiétantes manœuvres de l'Angleterre à propos de la question chinoise de San Mun. La réapparition de M. Crispi, l'importance que prend son lieutenant M. Sonnino, la situation disproportionnée du groupe Prinetti, sont dues, non à la logique des événements politiques de la péninsule, et aux nécessités qu'ils imposent, mais bien plutôt à une intervention fatale d'éléments étrangers et perturbateurs.

Beaucoup de gens confondent l'effet et la cause et c'est ainsi qu'un ami m'écrit d'Italie :

« Pelloux et Cavenaro nous ont mis dans de jolis draps », il faudrait ajouter, grâce à l'inspiration du Foreign-office et à l'inexplicable attitude de son agent à Pékin — « mais, ajoute mon correspondant, ne vous y trompez pas ! tout le tapage que vous entendez vient de la fureur de l'extrême-gauche qui a une peur affreuse des lois sur la presse et sur les associations. Les *lois politiques*, voilà d'où nous vient toute l'agitation, sans compter qu'à la Chambre il y a plus d'ambitieux que de patriotes ». En cela la Chambre italienne, comme la Chambre espagnole d'ailleurs, ressemblent à la Chambre française, mais si le ministère n'avait pas couru les aventures qu'on lui a fait courir en Chine, si l'Erythrée n'avait pas donné à l'opposition tant d'arguments, tant d'armes, il n'y aurait pas besoin de la museler et elle ne crierait pas tant avant de l'être.

« L'homme indiqué, ajoute mon même ami, c'est Sonnino, mais il n'est pas bien vu en haut lieu ; et l'on n'en veut, ni chez les radicaux, ni chez les cléricaux, au ministère de l'intérieur. Pourquoi ? ce serait trop long à vous dire. » C'est peut-être tout simplement parce que d'une part son programme exige l'amnistie que redoutent les cléricaux et d'autre part la dissolution au moment critique où l'esprit du pays se réveille dans le sens du conservatisme, ce qui inquiète les radicaux.

M. Sonnino au pouvoir sera lui-même tiraillé par deux courants bien opposés quant à la politique extérieure : partisan chaleureux de la Triplice, admirateur de l'Angleterre, ayant cru tout pour

le mieux dans le meilleur des mondes le jour où M. Crispi, par l'entremise de M. de Bismarck, vers 1889, introduisit indirectement l'Angleterre dans la Triplice en concluant l'alliance anglo-italienne. M. Sonnino, aujourd'hui, devra nécessairement refroidir ses sentiments ou pour la Triplice ou pour l'Angleterre, car il ne semble pas que l'Allemagne qui incarne la première, soit en si tendre relation avec la seconde.

La *Post*, de Berlin, toujours si étonnamment renseignée, nous en dit fort long dans ce petit entrefilet : « En dépit des efforts malveillants de la presse anglaise, les bonnes relations entre l'Allemagne et les Etats-Unis ne seront pas troublées. La feuille berlinoise insiste d'ailleurs, à nouveau, sur la nécessité qui s'impose à l'empire allemand d'accroître ses forces maritimes. »

A Samoa, il se pourrait qu'un jour où l'autre une entente se fasse entre les Etats-Unis et l'Allemagne, car celle-ci triomphe avec les rebelles partisans de Mataafa. M. Mac-Kinley voudra. tout à coup devenir le pacificateur général s'il parvient à « séduire » Aguinaldo, qu'on a dit un moment fléchissant. Des offres importantes d'argent ont été faites, apprenons-nous aux dernières nouvelles, au chef des philippins. Peut-être a-t-il répondu comme Anne d'Autriche : « Vous m'en direz tant ! ». Si Aguinaldo devenait docile on ferait comme à Cuba quelque cote mal taillée d'indépendance et de suzeraineté, on constaterait de part et d'autre le double jeu de l'Angleterre et M. Mac-Kinley s'entendrait avec les philippins comme avec les Cubains. Mais ce jour est-il si proche que les américains le croient ? On peut en douter.

Aux Etats-Unis, les Allemands immigrés mènent une campagne acharnée contre l'Angleterre. Les meetings succèdent aux meetings et les Irlandais y applaudissent, on peut le dire, tant qu'ils ont de mains.

A Chicago une manifestation anti-anglaise des Allemands-Américains a été extraordinaire. Le « Journal officiel de l'Illinois » en rend compte avec force détails. Elle eut lieu dans la grande salle d'un hôtel de Chicago. Plus de 6.000 personnes, hommes et femmes, y représentaient les 500.000 Allemands-Américains de Chicago. Cette manifestation avait pour but de protester contre la tendance de certaine presse de semer l'inimitié entre les Etats-Unis et l'Allemagne. Plusieurs orateurs se firent entendre. Mlle Dorothée Bottcher récita des vers composés par elle et célébrant l'Allemagne comme la mère, l'Amérique comme la fiancée

des Allemands, et demandant pour toutes deux la *fidélité allemande*. Puis ce fut le tour de *Wilhelm Rapp*, le rédacteur en chef du « Journal officiel de l'Illinois » qui célébra les bienfaits de l'immigration allemande sur tous les terrains. Un autre orateur s'écria : « Nous ne sommes pas des Anglo-Saxons, mais des Américains! » Puis l'assemblée chanta le chant allemand « Le fidèle cœur allemand ». Après différents autres discours, protestant tous contre l'alliance avec l'Angleterre, l'assemblée vota avec un enthousiasme indescriptible une motion de blâme contre les *menées* tendant à brouiller l'Amérique avec l'Allemagne; puis elle s'engagea à mettre tout en œuvre pour empêcher par tous les moyens légaux, par les élections notamment, une alliance avec l'Angleterre, parce qu'elle serait dirigée contre l'Allemagne. On combattra tous les candidats suspects, on autorisera les comités à se mettre en rapport avec toutes les églises allemandes, les réunions, cercles et loges pour amener un accord entre tous les délégués allemands, américains et les pousser au combat contre tous ceux qui cherchent à désunir les deux pays.

On décida qu'une copie de cette motion serait envoyée au président des Etats-Unis, aux ministres, sénateurs, etc.

Un *oui* unanime et formidable tonna dans la salle, et toute l'assemblée, électrisée, se leva et entonna la « Wacht am Rhein » (La Garde au Rhin, chant national allemand), avec chœur et orchestre.

Et dire que c'est au moment même où le patriotisme fanatique grandit dans tous les pays qui nous sont ennemis, que le nôtre est le plus mis à l'épreuve, le plus battu en brèche, le plus attaqué par nous mêmes ! à quels dangers de désagrégation courons-nous aveuglement, follement tandis que nos rivaux ramassent et concentrent leurs forces ?

Les parlementaires Anglais conscients des ambitions de leurs gouvernants, favorables aux projets, aux convoitises, aux avidités ministérielles votent en silence tous les crédits qui leur sont demandés. Quel exemple nous donnent ces chambres d'Outre-Manche dont nous avons servilement copié la forme sans songer à l'éducation difficile qu'il nous fallait vouloir, et subir, pour tirer à l'aide de cette forme la plus grande somme de puissance du fond de nous mêmes comme l'ont fait nos modèles.

Albion prépare au Transvaal un de ses crimes. M. Cécil Rhodes crie haut une indignation dont ce pourrait trouver les éléments

plutôt dans ses propres actes que dans ceux qu'il prête aux Boers, M. Chamberlain ne laisse pénétrer en Angleterre qu'un *câblage* épuré de tout ce qui pourrait être favorable à la défense de ceux qu'on déclare coupable pour se donner l'apparence du droit de les punir. On envoie des renforts dans l'Afrique du Sud en prévision d'événements qu'on fera surgir au moment opportun. Les Boers cependant ont encore des défenseurs de leurs droits. Pourquoi faut-il constater que les plus énergiques sont en Allemagne ? Voici ce que disent les *Nouvelles de Hambourg* :

« Il ne nous sera pas désagréable de voir les Anglais pousser les « choses à l'extrême dans l'Afrique du Sud, où ils se feront cer- « tainement battre à plate couture comme à l'ordinaire. Ce n'est « pas cette attitude qui augmentera les sympathies qu'on peut « avoir pour eux. »

M. Chamberlain entend se venger sur les Boërs du refus du gouvernement dont il fait partie, d'avoir refusé à sir Cécil Rhodes une garantie pour ses chemins de fer et il forcera l'Angleterre, à la force du poignet, à donner un dénouement scandaleux à la scandaleuse affaire Jameson. Après Johannesburg on songera à Lourenço-Marquès. La compagnie à charte anglaise qui a fait le coup de Krugersdorp, sans succès il est vrai contre les Boërs, une fois ceux-ci domptés s'emparera haut la main de l'Afrique Orientale portugaise. Telles sont les idées qui hantent le cerveau de M. Chamberlain.

Les Allemands protesteront-ils ? S'ils protestent, me disait un panslaviste russe, ces derniers jours, il faut les soutenir. « *Les soutenir hors d'Europe et les combattre en dedans,* telle devrait être notre politique. »

L'Angleterre organise deux centres de puissance en Asie et en Afrique. Le développement de ces deux nouveaux reptiles va se faire vers la Perse et l'Asie Mineure.

Les pays aujourd'hui menacés, c'est le Transvaal, l'Etat libre d'Orange, les Portugais, l'Abyssinie en Afrique. En Asie, c'est la Perse, mais demain les deux serpents chercheront à se réunir, là ils se heurteront directement aux intérêts français, russes, allemands. Demain ce sera la Palestine, l'Asie Mineure qui seront menacées, demain pour couvrir et défendre le carrefour des deux grandes routes du Cap et de l'Inde, les Anglais réclameront l'occupation des Dardanelles. Ils pourront s'arranger à la rigueur avec les Allemands en laissant à ceux-ci Constantinople et l'Asie

Mineure, mais nous Français et Russes que deviendrons-nous ?

Au Soudan lord Kitchener continue ses actes de forban. Il fusille tous ceux qui prétendent aller voir ce qu'il fait. Il amasse des provisions en matériel de guerre de toute sorte, en armes, en vivres, pour fondre à l'improviste sur l'Abyssinie. Il traite les soldats et les officiers égyptiens en mercenaires. Cet « assassin », après avoir massacré les blessés, jeté au vent la cendre des morts voit ses soldats atteints d'un mal mystérieux qui les terrasse en trois jours. Est-ce un avertissement de l'au-delà ?

Les anglais après avoir chanté victoire pour leur arrangement avec la Russie s'en montrent plutôt inquiets, aujourd'hui ; c'est la politique de la « porte fermée » qu'ils ont fait là. La nouvelle confirmée d'une mission d'officiers russes partie de Kars pour le golfe Persique, afin d'étudier un projet de raccordement entre le Transcaspien et les mers de l'Inde, a transformé le triomphe en angoisses. Au cas d'une complication, dans les « sphères d'influence » lord Curzon vice roi des Indes, que nos amis russes y songent, serait aussi inquiétant à Calcutta que M. Chamberlain à Londres.

A la veille de la conférence de la Haye, il s'amasse de bien gros nuages à l'horizon. Les commandes de canons, de cuirassés affluent de plus belle et les Krupp de toutes nations, les chantiers de tous les états n'ont jamais mis en train plus de machines de guerre.

L'Allemagne arme plus ostensiblement qu'à aucune époque et elle envoie à la conférence, MM. Stengel et Zorn, deux adversaires résolus du projet de l'Empereur Nicolas et peu faits pour en discuter les termes.

Et l'Empereur, roi de Prusse, par son voyage à Strasbourg, remue en nos cœurs tout ce qui y amène la révolte, la torture, l'inacceptable à jamais ! songer aux idées de désarmement, de paix, quand les casques pointus des prussiens luisent sous le soleil d'Alsace, quand les sabots du cheval du Kaiser résonnent sur la terre encore chaude du sang français, moi je sens, que malgré mon ardent désir de voir le fils d'Alexandre III plus magnanime qu'aucun autre souverain, je ne peux pas !

En Autriche, l'Allemagne continue son travail lent mais sûr de désorganisation. La presse berlinoise discute avec sérénité l'effondrement de l'Empire de son alliée et règle son partage, les Tchèques, qui se débattent avec un si grand courage contre une minorité allemande, apprennent chaque jour comment ils seront dépecés.

Le scandale à Vienne, en Bohême succède au scandale irritant, troublant, excitant les patriotes slaves, les poussant à la révolte ; ils se dominent et se tiennent ferme sous la poussée furibonde insolente, intolérable du pangermanisme; mais la crainte reste au cœur de leurs amis.

Juliette ADAM.

P. S. — Madame la duchesse de Fitz James admettra certainement la réclamation suivante à propos de l'un de ses articles publiés par nous : *les Abstentionnistes* (1). Il est dit dans cet article que le marquis de Monciel, ancien ministre de Louis XVI ayant demandé asile à Bernardin de Saint-Pierre celui-ci refusa de le recevoir. Voici la lettre que la direction de la *Nouvelle Revue* est priée de publier à ce sujet :

Melun, 24 avril 1899.

Madame,

Je lis avec le plus profond étonnement dans le numéro du 15 mars de la *Nouvelle Revue*, la réédition d'une calomnie insérée pour la première fois dans un certain nombre d'exemplaires de l'édition primitive de la « Biographie Michaud », et supprimée totalement sur la réclamation énergique d'Aimé Martin, dans les éditions qui ont paru depuis.

Il s'agit du prétendu refus opposé par Bernardin de Saint-Pierre, à une demande d'asile au Jardin des Plantes, formulée par M. Terrien de Monciel, ex-ministre de l'Intérieur qui, en sa qualité de ministre, avait contresigné le 1er juillet 1792, la nomination de Bernardin, comme « intendant du Jardin Royal des Plantes et du cabinet d'histoire naturelle ». Terrien de Monciel, avait donné sa démission le 16 juillet; après la journée du 10 août, il dut se cacher et s'enfuir pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis.

Aimé Martin, dans la « réfutation » qui se trouve en tête du premier volume de la correspondance de Bernardin de Saint-Pierre, a fait complétement justice de cette odieuse calomnie. La lettre suivante de Charles Nodier, qu'il a reproduite, la réduit en effet à néant.

« ...Le marquis de Monciel, à qui on avait écrit pour savoir s'il était « vrai que Bernardin de Saint-Pierre lui eût refusé un asile au Jardin du « Roi pendant les orages de la Révolution (assertion qui avait trouvé place « dans la Biographie), a répondu que *rien n'était plus faux*, et que l'auteur « de *Paul et Virginie* avait au contraire publié à cette époque, une brochure « royaliste qui lui avait attiré la haine des Jacobins. Vous pouvez, mon cher « ami, faire tel usage que bon vous semblera de ce démenti donné à l'auteur « de l'article. La lettre originale est entre mes mains,

« Charles NODIER ».

(1) Page 206 *Nouvelle Revue* du 15 mars 1899.

Aimé Martin donne ensuite une explication très vraisemblable de l'origine de la calomnie si facilement accueillie.

« M. de Monciel, charmé des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, lui « fit proposer par une personne tierce de venir habiter son château. « — J'ai répondu de mon mieux à des offres de service si agréables, dit dans « une de ses préfaces l'auteur des *Etudes* : mais je n'en ai accepté que la « bienveillance. — Il est curieux de voir comment les actions les plus hono- « rables peuvent être transformées en actions coupables ; Bernardin de Saint- « Pierre n'accepte pas la retraite que lui offre M. de Monciel ; aussitôt la « calomnie s'empare de ce refus, et, renversant les faits, il se trouve tout « à coup que c'est M. de Monciel qui a demandé un asile à Bernardin de « Saint-Pierre, et que cet asile lui a été refusé ».

La lettre si affirmative de Nodier ne peut laisser aucun doute sur la fausseté de l'imputation de dureté et d'ingratitude, si légèrement portée contre l'auteur estimable des *Etudes de la nature* et de l'immortel roman de *Paul et Virginie*.

Dans la biographie Didot, Morel, quoique sévère dans ses appréciations sur la personne de Bernardin, dit qu' « il faut cependant se garder de croire « toutes les accusations portées contre lui », et il mentionne la lettre de Nodier démentant l'incident Terrien de Monciel.

Jules Claretie, dans la préface d'une édition de *Paul et Virginie* (1877) cite également le démenti de Nodier.

Mais la calomnie si tenace, malgré toutes les affirmations et les preuves contraires, suivant le mot de Bazile. « Il en reste toujours quelque chose ».

Claretie, que je viens de citer, rend à notre grand écrivain, un hommage que je suis heureux de reproduire ici :

« Que Bernardin — dit-il — fut l'homme dur dont parle Andrieux, ou le « Dieu sur la terre dont parle Lamartine, il est Bernardin de Saint-Pierre, « c'est-à-dire l'immortel, créateur des plus nobles œuvres qui aient enchanté « l'humanité ».

Petit-neveu et héritier du lieutenant général Baron de Pazan, qui fut l'époux de Virginie de Saint-Pierre, je viens faire appel à votre haute impartialité, en vous priant de vouloir bien faire insérer dans l'un des prochains numéros de la *Nouvelle Revue*, une rectification ou une explication que vous jugerez sans doute, comme moi, nécessaire. C'est au nom du grand écrivain et de sa fille Virginie que je vous adresse cette prière. Je vous serais infiniment reconnaissant de bien vouloir l'accueillir.

Votre très humble serviteur.

M. LARGIMAIN.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Finie, bien finie, l'ancienne cérémonie du vernissage, s'écriait le lendemain de l'ouverture anticipée du dernier Salon du siècle, un « boulevardier » très lu ; n-i-ni, fini le vernissage, répétait en écho, un second courriériste ; puis un autre, et encore un autre, et, à leur suite, tous ceux qui ont quelque prétention à renseigner par écrit ou verbalement, dans les journaux, revues et centres mondains, Paris, la province et l'étranger. A mon avis, et fort heureusement, il n'en est rien. Comme la tasse de thé, si souvent, en ce moment même, mentionnée sur les invitations à des réunions plus ou moins intimes, le vernissage n'a jamais, en quoi que ce soit, intrinsèquement constitué une distraction ; il servait simplement de prétexte, et donne toujours son nom, à une grande journée très parisienne et très artistique qui, loin d'avoir subi au Champ-de-Mars un immérité Waterloo, n'a pas cessé d'être favorisé par le plus brillant soleil d'Austerlitz ayant jamais éclairé des luttes pacifiques et courtoises, de pinceaux ou d'ébauchoirs. Par suite même de son très grand succès, l'aspect familial de cette fête s'est forcément modifié, mais elle subsiste dans tout son éclat, et, pour les peintres et sculpteurs qui très légitimement espèrent en recueillir honneur et profit, c'est là l'essentiel. Si les échelles n'encombrent plus le 1er mai des salles que les tapissiers hâtivement tendent de rouge ou de vert, si l'on y rencontre moins de peintres, la palette à la main, et de sculpteurs, donnant un dernier coup de ciseau, si l'on ne heurte plus du pied des piles de cadres gisant inaccrochés à terre et des masses de statues lamentablement couchées auprès de socles vides, cela tient uniquement à ce que cette grand journée est maintenant précédée d'une autre grande journée pour laquelle on s'efforce, sans toutefois y réussir complètement, d'être prêt. Voulant témoigner aux artistes, l'intérêt qu'il prend aux productions annuelles de l'art contemporain, le Président de la

République escorté des hauts dignitaires de l'Etat et des membres du corps diplomatique vient, en effet, la veille du vernissage, examiner les œuvres des exposants, que quelques privilégiés, appartenant tous à l'élite du Tout-Paris mondain, politique, artistique et littéraire, sont également admis à contempler ou critiquer prématurément. Il résulte de cet usage récent une première réunion très sélecte qui ne nuit en rien au succès des suivantes, puisque le lendemain, — le jour de ce vernissage soi-disant disparu, — on enregistrait le chiffre fabuleux, et jusqu'à présent jamais atteint, de 33.251 entrées !!!

Monsieur Loubet, désireux, paraît-il, de s'affranchir le plus possible du cérémonial que Monsieur Félix Faure jugeait nécessaire au prestige du chef du pouvoir exécutif, a dispensé la plupart des personnalités officielles qui l'avaient salué à son arrivée de lui faire cortège ainsi que cela se pratiquait précédemment et, aussitôt les compliments d'usage échangés a donné à la plupart d'entre eux la permission très appréciée de pérégriner au gré de leurs caprices, solitairement, avec leurs femmes, amis ou amies, à travers les kilomètres de toile et tonnes de marbre et de plâtre exhibés avec une désolante toujours croissante abondance. Lui-même, correctement accompagné par quelques personnages très qualifiés et très compétents, a soigneusement parcouru l'immense nef de la galerie des machines qui, cette année encore, réunit les deux salons et consciencieusement admiré les œuvres signalées à son attention. Beaucoup d'entre elles, certes, méritaient les éloges qu'il leur a prodigués, néanmoins le Salon ou plutôt les Salons dans leur ensemble, seraient loins, m'ont affirmé des notoriétés artistiques aptes à se prononcer sur cette délicate et toujours controversée question, de compter parmi les meilleurs. Instinctivement, d'un commun accord, on réserve les suprêmes efforts pour la grande exposition de 1900. Le Palais destiné aux assises de l'art sera, selon toute probabilité, prêt en temps opportun, mais ses dimensions ne permettront certainement pas d'y réunir les deux salons, et l'on se demande dans quelles conditions s'effectueront désormais l'exhibition annuelle des œuvres des peintres et sculpteurs français et étrangers. Beaucoup croient à la dislocation de l'état de choses existant et à l'organisation d'une foule de petits salons indépendants ; quelques-uns voudraient voir l'Institut des Beaux-Arts prendre l'initiative d'une exposition très restreinte, uniquement composée d'œuvres sévèrement triées sur le volet. Bref, l'anarchie règne au camp des disciples d'Appelle et de Phidias, comme ailleurs du reste.

N'anticipons pas sur l'avenir et revenons à la Galerie des Machines où il n'y a même pas de « clou » très discuté, comme l'était l'année dernière le Balzac de Rodin que remplace, cette année, un autre

Balzac, magistralement exécuté, selon toutes les règles et conventions de l'art actuel, par Falguière. En acceptant la commande qui lui en était faite dans les circonstances que l'on sait par la Société des Gens de lettres, Falguière s'est dit-on écrié : « si je le réussis » — (remarquez la modestie de ce si) — « cela fera deux beaux Balzac, au lieu d'un ». Rodin, tout heureux de ce flatteur suffrage rendu à son œuvre très généralement incomprise par un de ses plus illustres confrères, lui en a témoigné sa satisfaction en pétrissant dans la terre glaise son buste,— n'avais-je pas raison de parler au début de la courtoisie et bonne camaraderie des artistes entre eux ? — un superbe buste qui doit, par exemple, furieusement s'ennuyer dans le voisinage de l'Eve, accablée sous le fardeau écrasant pour elle et le genre humain de la faute commise, que le maître en même temps expose. En la voyant ainsi farouche, courbée sous le poids de la douleur et... des ans, nul évidemment ne songerait à se transformer en serpent tentateur. La vierge de Saint-Marceaux provoque, elle, un peu plus loin, des réflexions toutes différentes ; jolie, très jolie. trop jolie même et trop séduisante — une vierge doit être attirante mais pas provocante — si j'en juge par les propos qu'échangeaient entre eux deux jeunes diplomates, qui ne se méfiaient pas suffisamment de mes oreilles toujours aux aguets. Pour répéter « ce qui se dit », ne me faut-il pas commencer par tout écouter ?

De crainte de me laisser entraîner à une trop longue énumération, je ne ferai que citer parmi les toiles dont j'ai entendu faire l'éloge, quelques-unes de celles dûes à des pinceaux féminins : en première ligne une magnifique étude de Rosa Bonheur, qui n'avait pas exposé depuis plusieurs années, devant laquelle le Président de la République s'est longuement arrêté ; on lui prête même l'intention de s'en rendre acquéreur. Puis les chaudes peintures de Madame Casuela Fould, une tête de Madame Juana Romain, une Vierge de Madame Demont-Breton, une Mère de Mlle Delriès, des paysages, des fleurs et des natures mortes des unes et des autres, notamment un délicieux paquet de chardons signé de Madame Cornélius, très admiré et avec raison. Ces chardons là ne sauraient en quoi que ce soit convenir à des ânes : ils méritent et ils trouveront sûrement leur place dans l'élégant salon de quelque personne de goût et d'esprit. Enfin toute une série de portraits : celui de la belle et très gracieuse duchesse Paul de Mecklembourg, par sa jeune dame d'honneur, la baronne de Flotow qui s'y révèle grande artiste ; Léon XIII très ressemblant et très bien fait par la marquise de Wentworth ; de Monsieur Ballot-Beaupré, par Madame Beaury-Sorel, d'une jeune fille que le catalogue naturellement ne nomme pas, par Madame Muraton, et plusieurs autres encore qui témoignent que les femmes sont douées,

pour le portrait, d'aptitudes toutes spéciales que je voudrais leur voir cultiver davantage.

Quoique je me sois promis de ne pas parler des peintres hommes, le nom de la duchesse de Mecklembourg qui vient de se rencontrer sous ma plume, ne me permet pas de passer sous silence le magnifique portrait d'elle, — la plus belle page du Salon peut-être, — qu'expose Monsieur Benjamin Constant.

Une mention spéciale est encore due à un petit tableau, signé d'un nom de femme qui m'a d'autant plus frappée, que l'enfant qui y figurait me rappelait un pauvre petit entrevu la veille, au moment où je sortais de chez une de mes amies, et avec elle, d'une des plus belles maisons du quartier de Passy. En la croisant, l'enfant poliment salua. « Pauvre petit ! me dit-elle, il arrive de drôles « et tristes choses dans ce grand Paris où l'on demeure sous « le même toit sans rien savoir des uns des autres ! Figurez-vous « qu'il y a une dizaine de jours, nous donnions un grand dîner. Au « dernier moment, pendant que je passais ma robe, mon mari accourt « éploré : « Les Untels nous manquent ; nous sommes treize !!! « Madame Trois Etoile va se trouver mal, Madame Une-Etoile va « faire sa tête » c'est à décommander tout le monde. Et furieux il « s'en va. « Si Madame voulait, me dit ma femme de chambre, il y a « tout en haut dans les bâtiments du fond une malheureuse veuve, « une vraie grande dame noble, m'a affirmé le concierge, enfin « sûrement une femme très comme il faut, complétement ruinée et « dont le petit faisait jeudi dernier sa 1re Communion. Il avait un « petit habit bien propre et a demandé à Baptiste de penser à lui pour « des commissions parceque sa mère a pris froid et qu'elle ne peut « plus aller chercher les copies qui constituent leurs principales « ressources. Si Madame voulait j'irai le prendre et on le mettrait « à table. « De suite, j'accepte. Mon mari revient. Sauvé lui « dis-je! Pour la circonstance tu te troures avoir le fils d'un électeur « influent (le mari est conseiller général de son département) « qui en raison d'un congé exceptionnel dîne avec nous. J'ai l'enfant « il est prévenu et tout s'arrange. Ainsi dit, ainsi fait ; mes convives, « et nous l'esprit allégé, nous dinons très gaîment. Notre jeune invité « très intelligent se comporte à merveille. A la fin du repas ses « pauvres petits yeux se fermaient bien un peu malgré lui, mais Baptiste le surveillait et familièrement lui tapait l'épaule. Tout le monde « le trouve très gentil et personne ne soupçonne mon stratagème. Le « dernier convive parti, je sonne Julie pour la remercier de sa lumineuse idée. « Je ne voulais rien dire à Madame ce soir, me répond-« elle effarée et les yeux rouges, mais c'est trop affreux ; je ne puis me « taire : Pendant que le pauvre petit dinait à la table de Madame,

« sa pauvre mère, plus malade que nous ne le supposions est morte. « La malheureuse se rendait bien compte que sa fin approchait « " surtout, implorait-elle, tant qu'elle a conservé un souffle de vie — « elle n'a pas une minute perdu connaissance — qu'on n'aille pas « chercher mon petit Georges. Ils sont bons, m'a-t-on dit, ces riches « et peut-être touchés de tant d'infortunes n'abandonneront-ils pas « mon orphelin ! " Elle n'avait auprès d'elle qu'une vieille voisine qui « l'a écoutée et quand le petit est revenu sa pauvre mère ne pouvait « même plus lui donner un dernier baiser. Malgré elle, paraît-il, elle « l'appelait par moment, combattue, torturée entre l'amour maternel « égoïste et l'amour maternel d'abnégation. Dans la mansarde il « n'y avait que le grabat sur lequel elle a rendu le dernier soupir et « deux caisses de bois blanc vides et retournées qui servaient d'esca- « beaux et de table ! De cette si profonde misère, nul des co-locataires « — il y a dans cette même maison des appartements loués vingt-deux « mille francs — ne se doutait. Le malheureux gamin a avoué en « pleurant qu'il ne s'était décidé à quitter son infortunée si chère « maman que dans l'espoir d'avoir une petite pièce pour courir « demander un médecin...

Le tableau que j'examinais représentait un enfant en deuil déposant une modeste couronne sur une tombe fraîchement gazonnée qu'orne une simple croix de fer. Une concession et une croix ont été donnés par mon amie qui certainement s'occupera de l'enfant. Le dernier desir de la pauvre, tendre, dévouée mère sera donc sans nul doute exaucé.

Ne voulant pas terminer sur une aussi triste histoire, je signalerai deux premières qui présagent deux succès. « Ma Bru », par Fabrice Carré et Paul Bilhaud représentée à l'Odéon, est une jolie et très spirituelle comédie, admirablement interprétée par Mlle Jahne, Mme Tissandier, Lambert, etc., etc.; le « Torrent », de Maurice Donnay, joué vendredi à la Comédie-Française a été très diversement et plutôt sévérement apprécié par la critique, dans les salons, on en fait, au contraire, le plus chaleureux éloge.

Comtesse de SESMAISONS.



La Confiture

conte russe satirique, par M. E. SALTENKOFF-TCHÉDRINE

La cuisinière apprêta la confiture et la mit sur la table. Les maîtres mangèrent la confiture, en firent des compliments et les petits enfants s'en pourléchèrent même les doigts. La confiture fut trouvée

fameuse : elle plut à tout le monde, elle contenta tout le monde. « Ah! quelle douce confiture ! » — « Ah! quelle bonne confiture ! » — « En voilà bien une confiture! » étaient les seules exclamations. — « Aie grand soin, cuisinière, qu'il y ait tous les jours de la confiture après chaque repas! » Et les maîtres en mangeaient eux-mêmes à profusion et en régalaient leurs hôtes et en mirent même à la fin en dehors dans la rue une grande tasse pour les passants, tout en disant : « Goûtez-en donc, chers Messieurs, de notre confiture! Voilà comme « elle est bonne chez nous! Elle donne bien envie elle-même de la « faire entrer dans la bouche! Mangez-en donc davantage, elle ne « demande que ça! » Et tout le monde s'approchait, plongeait la cuillère dans la confiture, en mangeait et s'en pourléchait les lèvres.

La confiture était tellement glissante (fondante) et molle qu'elle ne ressentait même aucune gêne de ce qu'on la mangeait. Bien au contraire, en entendant (en recevant) tous les éloges unanimes, elle s'en enorgueillit. Et elle trônait sur la table et ne savait plus que (se pavaner), « Je suis donc excellente, si les maîtres raffolent de moi. « Dépêche-toi, ma cuisinière! Donne-moi encore davantage! »

Ainsi se passa-t-il un temps long ou court, l'histoire n'en dit rien, mais toujours est-il que peu à peu les maîtres commencèrent à se lasser de la confiture. Peu à peu les maîtres devinrent plus civilisés et plus raffinés qu'aux temps passés : même ceux des derniers rangs qui avaient été quelque peu avancés dans un grade quelconque, eux aussi commencèrent à préférer toutes sortes de gelées et de blancs-mangers.

— « Allons donc! » disait l'un d'eux. « Qu'y a-t-il de bon dans « cette confiture? Est-elle vraiment mangeable? Goûtez-la donc, « comme elle est molle (et glutineuse et douceâtre!). »

— Laissons donc, Messieurs, la confiture aux cochons! » ajouta un autre. » Et nous-mêmes, allons nous distraire un peu aux « eaux thermales? Nous nous y amuserons à notre aise et après, s'il « le faut absolument, nous reviendrons à la maison manger de « nouveau de la confiture! »

« — Eh bien! quoi? les cochons?... Soit! A la confiture; il est « bien égal vraiment le rang de la personne qui la mange. Pourvu « qu'on en mange! »

Et tout de suite les voilà, tous les cochons, en train de fourrer leurs groins jusqu'aux oreilles même dans la confiture et en mâchant de soulever dans toute la basse-cour un formidable bruit de claquements de lèvres. Et ils mâchaient, et ils claquaient de leurs grosses lèvres et grognaient toujours : « Nous allons nous bien rouler, nous « allons nous bien vautrer dans la fange, lorsque nous aurons « mangé toute la confiture des maîtres! » Ce que c'est la satiété, les

immondes, ils ne le savaient point : à peine la cuisinière s'arrêtait-elle un instant, qu'ils grognaient déjà : « Verse-nous en donc bien « encore ! » Et même si on leur disait : « Il n'y en a plus ! » alors tout de suite, de leurs gros groins ils fouillaient dans tous les coins et recoins, sous tous les fumiers, et finissaient toujours par en trouver quelque part.

Ainsi les cochons ne faisaient plus que manger et manger toujours de la confiture, jusqu'à ce qu'enfin ils l'avalèrent toute, sans en laisser même une cuillerée. Pendant ce temps les maîtres ne faisaient plus que s'amuser et s'amuser toujours jusqu'à ce qu'enfin ils en restassent complètement ruinés. Et ils se dirent alors l'un à l'autre : — « Maintenant que nous n'avons plus rien avec quoi nous amuser, « retournons chez nous manger notre confiture! »

Ils revinrent à la maison et reprirent toutes leurs cuillères quand ils s'aperçurent qu'il ne restait plus de leur confiture que des râclures desséchées.

Et maintenant tout le monde, maîtres et cochons ne font plus que crier d'une seule voix :

— « Nous avons mangé toute la confiture et n'en avons pas laissé « en réserve ! De quoi donc nous allons-nous nous rassasier à l'avenir? Où es-tu, confiture?... Ohé!... »

M. E. SALTENKOFF-TCHEDRINE.

(Traduit du russe par Miron Jugler.)



La Muse Athénienne

I

L'Idéal

A ma Muse :
Mademoiselle Marie Vaïa, à Athènes.

O lumière ! ô couleurs ! ô rayons de la Grèce !
Promontoires lointains qu'un flot léger caresse !
Golfes pareils à des saphirs !
Colonnades, frontons, Acropole superbe !
Marbres disséminant leur blancheur parmi l'herbe !
J'avais gardé vos souvenirs.

Muse, j'avais gardé l'ineffaçable image
De cet horizon calme et de ce bleu rivage,
Et j'avais chanté dans mes vers
L'éclatante beauté de la terre Hellénique ;
Les pentes du Parnès, les plaines de l'Attique
Et l'Ilissus aux lauriers verts.

Ma lyre avait chanté, par toi seule inspirée
Muse, ta chère Hellade, à jamais honorée
Par ses héroïques efforts ;
Car, ses guerriers tombés, dans la lutte inégale,
Sur les monts d'Agrapha, sur les champs de Pharsale,
Furent dignes des anciens morts.

D'un long regard pieux j'ai contemplé les plaines
Où, frappés par-devant, moururent par centaines
Les martyrs d'un noble devoir.
Lorsque les Musulmans, franchissant la frontière,
Ont, sur ton sol natal, déployé leur bannière,
Muse, j'ai dit ton désespoir.

Et, lorsque ces vautours dépeçaient ta patrie,
Et de leur bec crochu fouillaient sa chair meurtrie,
Cherchant la place de son cœur ;
J'ai dit tes noirs cheveux que la douleur dénoue,
Les pleurs qui, lentement, ruisselaient sur ta joue,
Tes yeux dilatés de terreur !

Mais Pallas-Athéné, qui reçoit tes hommages,
De ton cœur irrité vint calmer les orages ;
Sa main pure essuya tes pleurs...
Muse, écoute sa voix qui promet à l'Hellade
Un autre Marathon ayant son Miltiade ;
Tu connaîtras des jours meilleurs,

L'Hellade n'est pas morte, elle n'est que blessée,
Et, l'épée à la main, elle s'est redressée,
Plus belle encor dans sa pâleur ;
Son laurier, toujours vert, annonce ses victoires ;
Muse, tu vois, déjà, leurs rayonnantes gloires,
Aux clartés pures de ton cœur.

Je le sais, Dieu te fait, ici-bas, seule et triste ;
Mais bénis la Douleur ; cette sublime artiste
Fais de ton cœur un pur métal ;
C'est l'acier, par trois fois, retrempé dans la flamme.
Sois, toujours, noble et fière, ainsi parvient ton âme
A son but divin : l'Idéal !

Idéal ! Idéal ! — Si mon cœur te devine ;
Si, maintenant, je marche à ta clarté divine
D'un pas ferme, presque joyeux ;
Si je cherche partout ta beauté, ton prestige,
C'est que vers Toi, toujours, ma Muse se dirige,
Et que je te vois par ses yeux !

II

En Mer

Avant de mourir je veux voir
Une dernière fois Athènes !...
A la brise fraîche du soir
Navire incline tes antennes.

Dirige-toi vers ce lointain,
Où se cache encore le Pirée...
Demain, dans les feux du matin,
Surgira l'Hellade sacrée !

Quelle allégresse à mon réveil !...
Mais les quais aux mille bruits vagues,
Les diamants que le soleil
Fait étinceler sur les vagues ;

Et l'aspect de ces blancs coteaux
Où les villas se disséminent,
Ne me retiendront sur les eaux
Que des rayons d'or illuminent.

Je ne perdrai pas les instants,
N'échangerai nulle parole...
O chère Muse tu m'attends,
Dans Athènes, sur l'Acropole !

J'irai droit devant moi, sans voir
Les beautés qui sont dans les choses :
L'Ilissus, et son clair miroir,
Les Colombes, les lauriers-roses.

C'est en vain que l'Ægaléos
Le Parnès et le Lycabette,
Sous les premiers baisers d'Hélios,
Perdront leur teinte violette ;

Toujours se fixeront mes yeux
Sur toi, Parthénon qui t'elèves
Si mutilé ! — Mais radieux,
Et le plus beau de tous les rêves !

Et, tandis que je vous gravis,
O magnifiques Propylées !
Ma Muse est là, sur les parvis,
Près des colonnes cannelées.

Devant l'immortel Parthénon,
Et, debout sur ton stylobate,
Elle a, dans son regard profond,
Sa grâce sobre et délicate,

La noblesse et la gravité,
Les lignes droites et rigides.
Et toute l'idéalité
Des sévères Cariatides !

III

Le Clairon

La bataille est finie et le soleil descend
Sur la sanglante plaine où vainquit le croissant,
Après d'horribles boucheries.
Pêle-mêle : caissons, affûts désemparés,
Casques, sabres, fusils et chevaux éventrés
Et cadavres aux chairs meurtries.

Sur un monceau de corps agonise un clairon
Frappé mortellement d'une balle en plein front,
Dans la suprême sonnerie :
Un enfant de vingt ans, un berger d'Halmyros,
Qui, sous les monts Othrys, vint tomber en héros.
Pour le Christ et pour la Patrie !

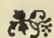
Il tressaille !... Il s'éveille... Et, pâle, chancelant,
Dévoré par la fièvre, aveuglé par le sang
Qui s'échappe de sa blessure ;
Lentement il se traîne auprès de grands roseaux
Entre lesquels s'enfuit la source aux claires eaux
Dont il entendit le murmure.

Son regard s'obscurcit... Il sent venir la mort...
Il se penche sur l'onde, en un pénible effort,
Pour apaiser sa soif ardente...
Dans un rapide éclair il revoit le passé :
Sa mère, ses amis, le toit qu'il a laissé,
Le dernier baiser de l'amante !...

Alors, de noir vêtue et le cœur anxieux,
Chère Muse tu vins — ayant dans tes beaux yeux
Une sombre et divine flamme —
Sur le front du soldat, pieusement, poser
— Au nom de la Patrie ! — un triste et long baiser !...
Dans un sourire il rendit l'âme !

— « Grèce ! — Tu vois mourir tes plus nobles enfants
« Toujours dignes de Toi, vaincus ou triomphants !
« Le Droit sacré cède à la Force !...
« Mais il vient, tôt ou tard, le jour du châtiment !...
« O laurier de Pallas ! le sang du Musulman
« Fera reverdir ton écorce ! »

Emile DELAUNAY.



Des mots d'enfants

I

Au Trésor avec ma petite fille.

Nous sommes assis devant les guichets attendant l'appel de mon numéro.

— *Pourquoi, me demande l'enfant, ces hommes derrière ce grillage donnent-ils de l'argent aux gens qui leur donnent des numéros ?*

— *Parceque c'est de l'argent que le gouvernement doit à ces gens-là.*

— *L'argent n'appartient donc pas aux hommes qui le donnent ?*

— *Non.*

— *Tant mieux.*

— *Pourquoi ?*

— *Parcequ'alors ça ne les embête pas de le donner !*

— *Je ne réponds rien....*

Déjà ?... les voilà bien les classes dirigeantes !!

II

On explique à la petite Thérèse qui vient de manger un joli gros gâteau, qu'il y a d'autres petites filles qui ont faim, froid, qui ne sont pas aimées, pas gâtées.

Elle écoute attentive et semble s'attendrir.

On insiste.

— *Comprends-tu, lui dit-on, comme elles sont malheureuses !*

— *Ah ! oui, répond Thérèse, prête à pleurer. Heureusement que ce n'est pas moi !*

Voila bien le mécanisme de la pitié primitive et instinctive.

Pour devenir objective, pour être accordée au prochain, qu'on n'aime pas comme soi-même, il faut que la compassion soit d'abord fondée sur l'hypothèse du mal qu'on ressentirait si l'on était soi-même malheureux.

Plus tard et seulement pour les âmes capables de recevoir une haute culture, la pitié devient spontanée — sans réaction subjective, sur le moi, sur l'égoïsme.

Moralité

« *Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture et sa bonté s'étend* « *sur toute la nature* ». — *(D'après Racine).*

Ou bien : « *comparez l'impression de l'animal dévoré avec celle de* « *l'animal dévorant* ». — *(D'après Schopenhauer).*

Paul **DUPLAN**.

DECENTRALISATION

MINISTRES EN TUNISIE

La Tunisie vient d'avoir l'honneur de recevoir trois ministres ou sous-secrétaires d'Etat : MM. Krantz, Legrand et Mougeot lui ont consacré une dizaine de jours, bien remplis.

Je passe sous silence les cérémonies officielles et les distractions pittoresques : réceptions, revues, banquets, vins d'honneur, bataille de fleurs, feux d'artifice, promenades aux souks et aux mosquées, fantasias et fêtes nautiques indigènes, le tout accompagné de la pluie traditionnelle de décorations, rubans de la Légion d'honneur, palmes académiques, rosettes et cordons du Nicham Iftikar...

La grande journée a été celle de l'inauguration de la statue de Jules Ferry : c'est pour cette cérémonie que ministres, savants, publicistes avaient traversé, sur les navires le *Cassard* et la *Medjerdah*, le grand lac bleu. La statue est la reproduction exacte de celle qui a été érigée à Saint-Dié, le 26 juillet 1890, en présence de MM. Loubet, Méline, Hanotaux et Rambaud. Coulée en bronze, elle représente l'ancien président du Sénat, tête nue, debout, en redingote, les mains croisées derrière le dos, dans une attitude qui lui était familière ; il regarde la ville arabe : à ses pieds, sur un tronc d'arbre, est étalée une carte du monde avec ces mots, France, Tunisie, Tonkin ; le socle en marbre du Djebel-Oust ne porte que cette inscription . « A Jules Ferry » ; il est orné de deux sujets symboliques et d'un groupe : une jeune femme indigène représentant la Régence, un colon dans une pose méditative, et un enfant français apprenant à lire à un jeune arabe. Sur un des côtés du socle, face à la mer, se détache en médaillon, e p ortrait de Barthélemy Saint-Hilaire, le ministre des affaires

étrangères qui a joué un rôle important dans l'occupation de la Tunisie.

Deux discours ont été prononcés par le résident et le ministre des travaux publics. M. Millet établit un parallèle entre les consuls romains dont le souvenir se retrouve partout en Tunisie et J. Ferry qui fut pour ce pays plus qu'un rénovateur — un fondateur dont la terre d'Afrique gardera l'empreinte ; mais son œuvre dépasse la Régence : « aujourd'hui les linéaments du grand empire africain sortent de « l'ombre ; J. Ferry a secondé cet avenir, il a vu se dérouler devant lui « l'espace immense à travers lequel la France retrouvera l'aisance et la « liberté de ses mouvements. A cette vision patriotique il a sacrifié les « satisfactions du jour et même sa vie ». — M. Krantz insiste à son tour sur le rôle colonial de J. Ferry, et il conclut par ces mots : « La « statue qu'on lui dresse aujourd'hui au cœur même de ce royaume « de Tunis qu'il a indissolublement lié à la France consacre le juge- « ment désormais définitif que ses contemporains portent dès à présent « sur son œuvre ».

Résident et ministre n'ont fait qu'exprimer ce qui est dans le cœur de tous les Français d'Afrique : pour nous, le rôle de J. Ferry a été bienfaisant en Algérie comme en Tunisie ; tous nous applaudissons à la réhabillitation de l'homme d'Etat sensé et tenace — le *justum et tenacem propositi virum* du poète — qu'auréolent maintenant les injures mêmes dont il fut couvert, et nous nous réjouissons de cette apothéose que complétera, prochainement sans doute, un monument sur les bords du fleuve Rouge.

Venus pour rendre hommage au créateur de la Tunisie nouvelle, les ministres ont pu, dans leur intéressant voyage, étudier sur place les mesures à prendre pour faciliter la défense du pays, augmenter l'outillage maritime, développer les voies de communications et favoriser les recherches archéologiques. — A Bizerte, ils visitent en torpilleur la rade intérieure et l'arsenal de Sidi-Abdallah, dont les travaux doivent être vigoureusement poussés, et ils recueillent les observations du général commandant la place qui exprime le regret de n'avoir que quatre mille hommes, tandis qu'il lui en faudrait le double pour défendre notre grand port militaire africain. — A Sousse ils inaugurent les quais et le nouveau musée, qui renferme de belles mosaïques, des médailles et des bustes romains, presque tous trouvés à l'endroit où est le campement du 4e régiment de tirailleurs ; ils inaugurent le tronçon de la ligne Sousse-Mokenine, et reconnaissent que la capitale du Sahel ne pourra prendre tout son essor qu'une fois reliée à Tebessa par la prolongation du chemin de fer de Kairoan. — De Sfax, ils se rendent aux gisements de phosphates de Gafsa par la ligne qu'une compagnie privée a créée récemment sans subvention, sans

garantie du gouvernement ; ils poussent jusqu'à Meharès, point d'où partira le chemin de fer de Sfax à Gabès et complétera ainsi du N. au S. la grande ligne littorale.

D'autre part, le directeur de l'enseignement supérieur, M. Liard et le directeur de l'Ecole Normale, M. G. Perrot visitent l'emplacement de Carthage, où M. Gauckler leur montre le résultat de ses fouilles récentes : soixante-dix-sept tombes puniques, dont trois grands caveaux, renfermant avec les ossements de deux hommes et de deux femmes des poteries et des bijoux, témoignages précieux de la civilisation carthaginoise : on peut espérer qu'ils useront de leur haute influence pour procurer au conservateur des antiquités les moyens de continuer ses intéressants travaux.

Au point de vue scientifique, comme au point de vue économique et militaire, la Tunisie ne peut que tirer profit de cette visite ministérielle.

Armand MESPLÉ.

PROVINCES

PROVENCE

Marseille.

Le mois félibréen. — Le mois de mai devrait s'appeler en Provence le mois félibréen. C'est, en effet, le 24 mai 1854 que la Renaissance de la langue provençale connut sa première aurore. Font-Ségugne fut le berceau de cette Renaissance. Les amis que le poète Paul Giera aimait à réunir dans le frais petit castel de Font-Ségugne étaient Roumanille, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Alphonse Tavan. Le 24 mai 1854, les agapes fraternelles de ces poètes furent couronnées par une résolution d'une audace à la fois grandiose et juvénile; au dessert, on décida de restaurer la littérature provençale ; on adopta le mot de *félibre* pour désigner les adeptes de cette ligue d'artistes et d'amis et l'*Armana prouvençau* fut fondé.

Nous avions la joie de visiter, il y a quelques jours, ce joli nid de Font-Ségugne, blotti dans les chênes et les ormeaux, à quelques cents mètres de Châteauneuf-de-Gadagne, charmante petite villle de Vaucluse. Il était silencieux, plein de fleurs et de rossignols. C'est madame Jules Giera qui en est aujourd'hui l'héritière pieuse et très mélancolique. Son mari, l'éminent philosophe et poète Jules Giera, a quitté, l'an dernier, ce nid de méditation, de labeur et de rêve, pour l'intime cimetière de Gadagne, dont les tombes blanches se cachent dans un pli de terrain, entre mille panaches de fleurs. Jules Giera est le frère de Paul Giera, mort en 1861 et l'un des *sept* du felibrige. Son nom restera également dans l'histoire littéraire du midi. Jules Giera fut jusqu'à son dernier jour l'ami des Félibres ; il cultiva en outre la langue provençale, non pas en amateur, comme il le disait trop modestement, mais en grand artiste. Il laisse des poésies et des discours d'une envolée et d'une plastique superbes. Mais Jules Giera fut surtout un penseur. Ses dix dernières années, il les a consacrées à des travaux philosophiques d'une portée considérable.

A Gadagne, on retrouve encore le félibre Alphonse Tavan, l'auteur ému et si pur de *Amour et plour*. Il continue d'être un des familiers de Font-Ségugne. Son talent à conservé une verve étonnante et bien savoureuse, et à cette heure il achève un nouveau volume qui paraîtra bientôt sous le titre *vido vidanto* (vie vécue). Alphonse Tavan se trouvait naguère à Paris où ses amis, les cigaliens et les félibres lui ont fait une réception très chaude et très cordiale. Dans cette réunion on a bu à la réussite de la grande solennité du cinquantenaire de 1904, à Font-Ségugne, qui sera la confirmation de l'idée félibréenne.

Elzéard Rougier.

FOREZ

A en juger par le nombre vraiment trop restreint de ses monuments — et surtout de ses librairies — Saint-Etienne apparaît de prime abord comme une ville d'utilitaires et de commerçants, dépourvus de tout sens esthétique, opposés à tout mouvement artistique et littéraire. — C'est ainsi du moins que l'ont « vue » certains psychologues trop superficiels — Mais en faisant la part des choses, en pénétrant plus avant dans le cœur de la cité, on se convainc que loin d'être hostile aux choses de l'esprit, Saint-Etienne profita souvent des capitaux acquis dans le négoce pour protéger et encourager les nobles initiatives — Nous n'en voulons pour exemple que le nombre considérable des conférences organisées depuis trois ou quatre ans sous les auspices soit du corps enseignant soit du monde industriel de Saint-Etienne.

Peuple et société chacun a eu sa part. Aux uns les causeries littéraires, philosophiques, scientifiques, plus raffinées, plus intellectuelles, plus éthérées peut-être. M. Harter, proviseur du Lycée, a traité de l'image dans la poésie de Lamartine; M. Rayot, le sympathique professeur de philosophie, du pessimisme scientifique dans Lucrèce. Egalement nous avons eu l'heur d'entendre une remarquable étude sur George Eliot, une dissertation savante sur le pessimisme de Sully-Prudhomme, une intéressante causerie sur Shakspeare, etc.

Mais tout ceci est bien savant pour la masse, bien austère pour les jouisseurs ! L'ouvrier d'usine, le petit employé, la « plieuse » de rubans, auront vite fait de déserter ces salles de conférences où leur est fournie une nourriture intellectuelle par trop délicate et recherchée !

C'est pourquoi, d'autres conférences populaires ont été organisées. Chaque mercredi de cet hiver, travailleurs et jeunes gens y sont venus en foule. Et c'était plaisir d'entendre les applaudissements sincères de ces humbles et de ces naïfs. Les sujets étaient admirablement choisis ; science, politique, littérature, explorations.

Un avocat de notre ville y lut Gringoire de Banville et le Luthier de Crémone. Il y eut des causeries avec projections sur l'Orient et l'Algérie ; une intéressante conférence dialoguée et toute pétillante d'esprit sur les mœurs parlementaires ; une autre agrémentée de musique sur les drapeaux et les chants de France, qui provoqua un petit instant d'enthousiame.

Mais le cher dada patriotique m'emporterait trop loin ! Je me hâte de terminer en avouant que si Saint-Etienne est une ville noire où on ne lit pas et surtout où l'on n'écrit pas ; c'est une ville du moins où l'on écoute·

JACQUES GONNET.

BÉARN

Figures littéraires d'Aquitaine. — (V). — *M. Eugène Larroque.* — Absolument négligée au cours des deux siècles précédents, alors la poésie s'honorait d'aëdes harmonieux, la prose béarnaise n'a acquis son prestige que depuis 1860.

L'instigateur du mouvement — et le Maître — a été M. Eugène Larroque, d'Orthez.

Vers la fin du second Empire, la presse libérale de Béarn accueillit avec empressement les pamphlets — lettres, en idiome local, que répandait M. Larroque, sous le pseudonyme de *Caddet de Hourcadut.* Le ton bien combattivement gascon de ses lettres assura à leur auteur une rapide réputation dans les campagnes et contribua pour une large part à l'extension de l'idée républicaine. Le tour spirituel des attaques et la savante richesse d'un style souple et chatoyant classaient aussi M. Larroque au premier rang des écrivains d'Aquitaine.

La prose béarnaise, jusque là employée seulement pour les farces grossières et grotesques s'élevait enfin à des hauteurs magnifiques.

Fidèle à son programme de début, M. Larroque n'a cessé, pendant vingt-cinq ans, de mettre son admirable talent au service des idées saines et justes : il s'est constitué l'éducateur zélé et impartial des classes rustiques, guidant leurs revendications pour le bien et le beau, les instruisant en sachant les amuser, leur inspirant surtout le culte et le goût des choses provinciales et de la langue des ancêtres. Le Caddet de Hourcadut est incontestablement le plus populaire des félibres de Béarn.

Les lettrés d'Aquitaine lui doivent une non moins vive gratitude pour ses contes où il prodigua la fantaisie gasconne de son imagination, la connaissance magistrale des originalités pures de nos dialectes et pour ses éditions curieuses des antiquités régionales qu'il rechercha avec une pieuse patience : *Choses Vieilles d'Orthez*; *Chants de noces en Béarn*, *Proverbes et dictons béarnais.*

M. Larroque a créé la prose de Béarn. Grâce à lui notre littérature pourra s'enrichir de genres nouveaux, se continuer et se rénover aux époques d'aridité poétique.

Déjà des disciples très nombreux, recueillant la tradition de ce prosateur, travaillent à développer l'influence de son instigation bienfaisante : la gloire plus grande encore du Caddet de Hourcadut est de n'avoir pu être égalé.

Louis Latourrette.

GASCOGNE

Si les battus doivent l'amende ? Entre toutes les lois votées en faveur du prolétariat, nulle ne semble plus adéquate à son but que celle qui a trait aux accidents de travail. Cependant même avant d'être complètement appliquée, elle cause une inquiétante perturbation. La loi d'avril 1898 aggrave les responsabilités patronales au point de vue pécuniaire en une proportion dont peu de petits industriels pourront soutenir la charge. Au lieu d'une somme d'argent aussitôt payée, le patron doit désormais la pension viagère, qui peut monter au tiers du salaire, à l'ouvrier frappé d'incapacité, ou à la veuve de celui-ci mort à son service, léguant lui-même à ses enfants cette lourde charge dont rien ne peut les exonérer. Et pour obvier aux insolvabilités probables, une proportion très forte de centimes additionnels grève indistinctement toutes les patentes industrielles et commerciales. Dès lors, l'embauchage des ouvriers diminue dans une proportion que le marasme actuel ne justifie pas seul, et les salaires menacent de baisser cruellement pour équilibrer les charges écrasantes du petit patron obéré. N'oublions pas, en effet, de comprendre dans le prolétariat ces petits patrons, ouvriers laborieux « s'établissant » à force de travail, et luttant péniblement contre le grand patronat collectif.

La même loi aggrave aussi l'attribution même des responsabités sur trois points, entr'autres, que les ouvriers n'envisagent pas sans angoisses car eux surtout en subiront les chocs en retour: 1° cette responsabilité est absolue pour le chef d'entreprise, même si l'ouvrier subit l'accident par sa faute, pour cause d'ivresse, ou même d'imprudence interdite par le contre-maître. Dès lors, pour un seul cas d'ébriété, de maladresse, de « mauvaise tête », le patron désireux de diminuer ses chances contraires, n'hésite plus à renvoyer un ouvrier bon pour le travail mais dangereux à ce point de vue spécial. Et tous ceux qui connaissent la question savent combien les vaillants à l'ouvrage sont difficilement maniables. 2° C'est à l'employeur qu'incombe la responsabilité de l'accident lorsque l'embauchage est fait par un tâcheron avec qui seul il traite. Il est clair que désormais il exigera de ce tâcheron légalement irresponsable puisqu'il est pauvre, une garantie que celui-ci prélèvera sur les journaliers eux-mêmes. Et le travail est si rare, la concurrence si grande, qu'il faudra s'y soumettre ou chômer. 3° Là est le point grave l'indemnité due à un père de famille étant, comme l'imposent la justice et la nécessité matérielle de beaucoup la plus considérable, je puis malheureusement, signaler déjà nombre d'entreprises d'où les hommes mariés sont rigoureusement exclus. Ici, le fait est suffisamment éloquent. Il importait d'indiquer, pour Bordeaux, au moins, l'inquiétant résultat du nouvel état de choses.

Jol Rasco.

ALSACE-LORRAINE

La Légende de la Patronne de l'Alsace. — En l'année 662, l'Alsace faisait partie du royaume d'Austrasie. Le duc d'Alsace s'appelait Attic ou Adalric; sa cour se tenait à Obernai, et son château, le *Hohenbourg*, était situé sur la montagne et dominait tout le pays. Ce puissant seigneur, un vrai Frank, d'allure farouche, avait épousé Bereswinde, nièce de l'évêque Saint-Léger, et attendait impatiemment la naissance d'un fils pour continuer sa race. Un jour qu'il était assis à table, entouré d'officiers et d'amis, la vieille nourrice de Bereswinde entra dans la salle et lui demanda de venir voir l'enfant qui était né :

« Apporte ici mon fils, dit le duc, afin qu'il soit salué par le vin et l'épée ». — « Ton enfant est une fille, répondit la nourrice, et jamais elle ne regardera des guerriers, car elle est aveugle ». Attic, pâle de colère s'écria : « Qu'on tue ce monstre, et qu'il n'en soit jamais question dans ma maison ! » La vieille nourrice partit cette même nuit avec l'enfant pour l'abbaye de Beaume-les-Dames, et le confia à la sœur de Bereswinde qui en était abbesse. C'est là qu'elle grandit dans toutes les vertus chrétiennes, et qu'elle recouvra la vue en recevant de l'évêque Saint-Evrard le baptême et le nom d'Odile. Le duc Attic eut d'autres enfants. Son fils Hugues, auquel Bereswinde avait souvent parlé de sa sœur proscrite, allait la voir et lui promit de réclamer sa place dans la maison de son père. Il envoya un message à sa sœur, l'engageant à revenir à Hohenbourg. Odile partit dans un grand chariot traîné par six bœufs blancs, escortée par des cavaliers en grand costume de guerre. Attic chassait dans la montagne lorsqu'il vit le cortège s'avançant dans la plaine. « Qui donc peut venir à Hohenbourg ? » demanda-t-il à son fils. — « Quelle femme a le droit de voyager en Alsace en pareil équipage, si ce n'est la fille du duc Attic ? » répondit Hugues. Attic, fou de colère, s'élança sur son fils et le frappa de son épée en pleine poitrine. La vue de son fils mort éveilla en l'âme du duc une immense douleur et un repentir sincère qu'il prouva en cédant à sa fille Odile le château de Hohenbourg, avec l'autorisation d'y fonder un monastère. Sainte Odile choisit les filles les plus vertueuses du pays pour le peupler, et donna, comme abbesse, l'exemple d'une vie sainte dévouée à Dieu. Elle mourut dans un âge avancé, laissant un testament daté de l'an 708. Aujourd'hui encore, après douze siècles écoulés, l'histoire de Sainte Odile est chère à tout Alsacien, et des milliers de pèlerins saluent tous les ans de leurs prières la patronne de l'Alsace.

Guillaume II a cru consommer l'annexion en montant au vieux couvent, en touchant aux saintes reliques du passé. Qui vivra, verra !

Herrade.

ARMÉE

La double origine de nos officiers est depuis longtemps une cause de malaise pour l'armée. Il n'est pas niable que les officiers issus de St-Cyr ou de l'école polytechnique se font en matière d'avancement la part du lion. Leurs camarades issus du rang en souffrent et se plaignent.

M. de Freycinet, se rendant aux observations présentées par certains députés lors de la discussion du budget, a cru devoir publier à ce sujet une circulaire, et voici ce qu'il constate :

Sur un total de 224 officiers généraux issus de l'infanterie ou de la cavalerie, 4 seulement ne sortent pas de St-Cyr. Quant à l'artillerie et au génie, ces deux armes ne laissent aucun officier sorti du rang parvenir au généralat, et l'on peut en dire à peu près autant des grades de colonel et de lieutenant-colonel.

L'infanterie et la cavalerie ne comptent en officiers sortis du rang que 7 colonels sur 265 et 42 lieutenants-colonels sur 325.

M. de Freycinet déplore cet état de choses. Il appelle « la sollicitude des inspecteurs généraux sur cette situation »; mais on ne saurait dire qu'il la juge déraisonnable car il en donne en même temps une très juste explication :

Les proportions, dit-il, étaient sensiblement différentes « alors que des guerres fréquentes permettaient à un plus grand nombre d'officiers de témoigner de leurs aptitudes au commandement ».

Il est clair d'abord qu'en présence de cette situation de fait la « sollicitude » des inspecteurs généraux ne peut pas grand'chose. Puis il y a d'autres explications que le Ministre n'a pas données : tout a changé dans l'armée depuis l'introduction du service obligatoire. Aux soldats de l'ancienne armée il fallait avant tout des chefs rudes et braves, et ces qualités pouvaient à la rigueur suffire. D'un sergent courageux on faisait assez aisément un lieutenant, puis un capitaine, souvent même un

chef de bataillon. Parfois les mêmes qualités suffisaient à pousser un officier sorti du rang aux plus hauts échelons de la hiérarchie.

La science militaire avait fini par paraître superflue. La tactique.... Nous avons trop bien vu en 1870 à quoi elle se réduisait. Quant à la stratégie.... les capitaines d'état-major seuls en avaient des notions.

Aujourd'hui nous voulons à tous les échelons de la hiérarchie des hommes d'une belle éducation et d'une instruction complète. Nous entendons que nos capitaines soient pour toute la jeunesse du pays des éducateurs respectés, que nos officiers supérieurs soient des hommes distingués et que nos officiers généraux appartiennent réellement à la grande élite du pays. En somme on se trouve amené a exiger de nos officiers un premier fonds d'instruction et d'éducation générales qui manque le plus souvent dans les rangs des sous-officiers.

L'école de guerre, qui est la grande voie d'accès aux grades supérieurs, voit rarement les officiers sortis du rang affronter ses examens.

Enfin les officiers qui ont porté le sac sont généralement plus âgés que leurs camarades provenant des écoles, et beaucoup d'entre eux sont frappés par la limite d'âge comme capitaines ou chefs de bataillon.

Pour toutes ces raisons il est normal que l'armée compte peu d'officiers sortis du rang à sa tête. Il convient seulement qu'on n'aggrave pas cette situation par un parti-pris malveillant et que les supérieurs sachent apprécier leurs subordonnés personnellement, abstraction faite de leur origine. Je souhaite donc que la circulaire du Ministre rectifie sur ce point leur manière de voir.

Mais ce n'est pas dans la rivalité des officiers sortis jadis du rang et des anciens élèves des écoles militaires que se manifestent le plus âprement les inconvénients de la double origine et ce ne sont pas les hauts grades qui excitent les compétitions les plus chaudes. C'est surtout à propos des grades de capitaine et de chef de bataillon que la question se pose. Le grand sujet de mécontentement est que les élèves des écoles de sous-officiers, rarement inscrits au tableau de choix, mettent un temps excessif à parvenir à ces grades relativement modestes.

Les écoles de sous-officiers sont de création encore assez récente, les officiers qui en sortent ne songent pour le moment, ni à l'aigrette blanche des colonels, ni aux étoiles des officiers généraux, mais ils souffrent de se voir confinés trop longtemps dans des grades où l'exiguité de la solde leur interdit tout confort et toute aisance. Puis, comme le grade de capitaine est accessible à tous, comme ils l'auront en définitive tôt ou tard, comme ils peuvent avoir pour le commandement d'une compagnie des aptitudes parfaites, ils réclament leur part d'avancement.

Voilà la question grave, que la circulaire de M. de Freycinet ne touche pas, et voilà le péril.

Les officiers sortis des écoles de sous-officiers se jugent lésés non sans quelque raison. Que des politiciens, sous couleur d'équité, d'égalité, de démocratie, se mettent à prendre en main leur cause et à aviver leur mécontentement, ils parviendront peut-être à jeter la division dans notre corps d'officiers. Il est donc temps d'aviser.

Le remède doit être, à mon sens, une bonne loi d'avancement. Qu'on donne le grade de capitaine uniquement à l'ancienneté ; celui de chef de bataillon, à l'ancienneté avec sélection, les compétitions irritantes s'évanouiront aussitôt et notre corps d'officiers trouvera l'homogénéité morale qui lui manque aujourd'hui.

Colonel X.

COLONIES

5 mai 1899.

Les fêtes de Tunisie viennent de prendre fin. Elles ont été très brillantes et, une fois de plus, elles auront mis notre colonie de l'Afrique septentrionale à l'ordre du jour. Elles ne seront pas sans profit, car nous sommes convaincu que nos visiteurs, et en particulier les ministres, ne se sont pas contentés de l'impression superficielle produite par l'apparat officiel et qu'ils ont su regarder plus loin. Or, n'en déplaise à quelques esprits chagrins, ce que l'on distingue derrière le rideau d'oriflammes et de guirlandes, qui sont l'accessoire, obligé des réjouissances publiques, c'est un pays plein de ressources et qui a su en tirer un parti, répondant déjà, dans une grande mesure, aux espérances qu'elles avaient fait naître. Sans doute (nous le disons après bien d'autres, et les artisans de l'œuvre sont les premiers à le reconnaître), tout n'est pas parfait là-bas; sans doute bien des améliorations restent à introduire, bien des projets sont encore à réaliser. sans doute, aussi, il est bon que les intéressés formulent leurs observations, expriment leurs doléances, car c'est de la libre discussion que naissent les réformes utiles. Mais ces observations et ces doléances risquent de manquer leur effet du moment qu'elles revêtent un caractère de polémique acerbe. Qui veut trop prouver ne prouve rien, dit le proverbe, et puisque nous sommes amené à faire allusion aux incidents qui se sont produits lors des réceptions officielles, nous dirons, croyant être en cela l'interprète de la masse des Français continentaux, que les critiques énoncées ont nui, par leur vivacité même, au but qu'elles se proposaient. Le tableau, véritablement un peu trop poussé au noir, que l'on nous a exposé allait tellement à l'encontre des idées admises en la matière, que l'on ne s'est même pas arrêté à ce qu'il pouvait y avoir de réel dans les plaintes formulées, Ce que (à tort ou à raison), nous y avons surtout vu en France, c'est une nouvelle preuve de ce singulier état d'esprit qui nous pousse à tout dénigrer chez nous et à être les derniers à nous rendre justice. Résumons la situation en répétant qu'en Tunisie on a

accompli en peu de temps de grandes et belles choses ; qu'il reste évidemment, énormément à travailler encore, mais que ce travail ne portera des fruits que s'il est opéré en commun par les pouvoirs publics et l'élément colonisateur, agissant avec l'unique préoccupation de l'intérêt général.

L'incident est aujourd'hui dissipé et chacun s'est remis à la besogne avec un égal bon vouloir. Nous n'en aurions pas parlé si un compte-rendu erroné des faits n'appelait quelques réflexions. Sur la foi des agences d'informations, on prétendait que, parmi les désidérata formulés par la colonie, figurait l'abandon du système du protectorat en faveur de l'annexion pure et simple. La chose a été démentie et on doit s'en féliciter hautement. Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre une discussion raisonnée et comparative des deux modes de gestion. Nous voulons simplement nous en tenir à la matérialité des faits, et celle-ci se traduit brutalement par une double affirmation à savoir : 1° que du jour où le système du protectorat cesserait d'être appliqué à la Tunisie, bien des capitalistes, déjà engagés dans la colonie, n'auraient rien de plus pressé que de se retirer de l'entreprise, et 2° que la plupart des Français qui projettent, à l'heure actuelle, un établissement là-bas, y renonceraient à tout jamais avec le même empressement. Tel est du moins le résultat très net d'opinions formelles, recueillies de nombreux côtés. En pareille matière ce qui nous importe ce sont les résultats. Que l'on mette donc en présence la répugnance non dissimulée qu'ont les capitaux à se porter en Algérie, pays annexé, et l'empressement (relatif peut-être mais qui n'en est pas moins réel), avec lequel ces mêmes capitaux vont en Tunisie, pays de protectorat, et que l'on conclue !

* * *

Au moment où les nations d'Europe achèvent de se partager l'Afrique, la question du Maroc revient sur l'eau avec plus d'intensité que jamais. Personne, à vrai dire, ne semble se soucier d'entreprendre la conquête de la totalité de ce vaste empire, mais chacun appréhende une tentative de la part du voisin, et c'est à qui dénoncera les menées ténébreuses d'autrui. Nous nous sommes, à plusieurs reprises déjà, étendu longuement sur ce chapitre et nous avons tâché de faire ressortir que si la France ne nourrit aucune visée ambitieuse à l'égard du domaine du Chérif, elle ne saurait permettre, en revanche, qu'un autre peuple vienne s'y installer, menaçant du même coup la sécurité de l'Algérie. Or si, comme nous venons d'en exprimer la croyance, nul ne songe à supplanter le sultan sur son trône de Fez, reculant devant l'énormité de l'effort à dépenser, il en est qui s'accommoderaient fort bien d'une parcelle du royaume, si petite fut-elle, à condition qu'elle put

être choisie en connaissance de cause. De là un véritable danger pour nous, de la part de l'Anglais, lequel rêve depuis longtemps de détenir les clefs de la Méditerranée, en possédant Tanger, complément nécessaire de Gibraltar. Il nous faut donc veiller sans cesse pour ne pas être exposés à nous réveiller un beau matin en présence d'un fait accompli.

En revanche nous ne devons pas, pour conjurer le peril, compter sur d'autres que sur nous-mêmes. Nous avons lu dernièrement qu'il serait sage, dans les circonstances actuelles, de renoncer à nos projets sur le Touat afin de nous concilier les bonnes grâces du Maghzen lequel ferait cause commune avec nous en cas de danger extérieur. Agir ainsi serait, à notre humble avis, jouer tout simplement un rôle de dupe. Si un conflit se produit, le Maroc tiendra tête à l'étranger s'il se sent assez fort pour cela et sans se préoccuper de savoir si sa conduite nous est plus ou moins agréable. Lui ferions-nous, dès maintenant, cadeau du Touat, qu'il n'en abandonnerait pas moins Tanger aux Anglais du moment qu'à ce prix il pourrait garantir le restant de son territoire. Quant à nous, nous tiendrions d'autant moins de place dans ses préoccupations que, croyant nous montrer généreux, nous aurions, à ses yeux, fait simplement preuve de faiblesse. Occupons donc, et sans tarder, ce Touat qui nous appartient en droit et que nos intérêts africains nous commandent de posséder en fait et ne nous leurrons pas d'illusions que la réalité aurait bientôt fait de réduire à néant.

* * *

Nous n'avons pas eu d'armée spéciale pour conquérir nos colonies mais il nous est permis d'espérer que nous en posséderons enfin une pour les conserver et les défendre.

Le ministre de la guerre doit, en effet, déposer incessamment sur le bureau de la Chambre, le projet de loi organisant l'armée coloniale. Nous l'étudierons dans ses détails lorsqu'il viendra en discussion publique. Pour le moment nous ne pouvons que souhaiter que ledit projet ne s'éternise ni au Palais-Bourbon ni au Sénat afin que nous soyons dotés, sans plus de retard, d'un instrument réclamé depuis longtemps par le pays.

J.-Bernard d'ATTANOUX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Dans ma dernière *critique*, je m'élevais contre le *snobisme* dont Barbey d'Aurevilly eut horreur et qu'il évita de pratiquer, même un instant, pendant sa longue carrière. Mais il n'y a guère d'endroit où ce mal sévisse avec plus d'intensité qu'au Palais-Bourbon. Pour me servir d'une jolie phrase de M. Paul Deschanel, il y a là un bouillon de culture dans lequel se développe admirablement le microbe du snobisme. C'est surtout quand certains honorables s'occupent et se piquent de littérature que la petite bête apparaît dans toute sa force et dans toute sa virulence.

Que ne traitent-ils des emprunts demandés par les départements ? Que ne jouent-ils au jeu de la bascule parlementaire ? Je prévoyais, il y a quinze jours, tout ce qui allait se passer à propos du *centenaire* de Balzac. Nul plus que moi n'admire l'auteur de la *Comédie humaine*, son prodigieux travail, l'immense peuple qu'il a tiré de son cerveau et qu'il a mis debout. Mais le Panthéon n'est-il pas un honneur démesuré ? N'est-il pas mieux là haut, le puissant créateur, dans ce Père-Lachaise, où lui arrive le bourdonnement de la grande ville, et les voix de ceux dont il est le père.

J'ai déjà, à deux reprises, marqué ma pensée sur le monde de Balzac. On a voulu faire du Tourangeau le plus minutieux observateur du siècle, celui qui a dépeint, avec le plus de détails et de vérité, les milieux aperçus. Est-ce exact ? Non, Balzac ne fut pas, avant tout un analyste, non il ne nota pas scrupuleusement, ce qui tombait sous ses yeux et sous les yeux de ses contemporains. Qui lirait son œuvre comme une œuvre de réalité se tromperait étrangement ; il prendrait une idée fausse des hommes et des femmes de la restauration et du gouvernement de juillet. Comme je l'avais déjà indiqué, et comme je

le lis dans le volume posthume d'Alphonse Daudet : *Notes sur la vie*, Balzac tomba de sa province à Paris dont le mouvement lui donna le vertige. Enivré, il prit la plume, imagina la grande ville, posa dans les salons, dans les boutiques, parmi les employés de ministère, des personnages étranges, surhumains, qui prouvent la puissance de son esprit ; mais ces personnages, tout à fait en dehors de la nature, il ne les avait jamais vus.

Après lui seulement, beaucoup essayèrent de se pousser jusqu'à être des héros et des héroïnes de Balzac. Combien n'ai-je pas rencontré dans mon existence, de jeunes gens, nouvellement débarqués à Paris et m'avouant naïvement qu'ils étaient Rastignac et Rubempré. J'en aperçois de ceux-là qui ont réussi à moitié dans leurs tentatives, d'autres qui ont misérablement échoué.

Ces êtres de roman, déformés par la lecture de Balzac et aussi de Stendhal, d'une ambition exagérée, ont donné le change aux esprits faibles, lesquels se sont imaginé que ceux-là avaient inspiré Balzac, qui, en réalité, en étaient les fils.

Voilà pour les types de la *Comédie humaine*. Si Balzac fut un puissant créateur, non un observateur attentif, que faut-il penser de sa phrase ? Est-elle d'un artiste ? Je vois parmi ses dévôts les plus passionnés des jeunes gens, qui ont avant tout le culte du mot. Ce qui distingue une certaine école, c'est le romantisme moins la chaleur de 1830. Ceux de la première date apportaient dans leur style une flamme ardente, quelque chose de bouillonnant comme une lave. Des livres de nos néo-romantiques l'ardeur est supprimée ; on a le vide ancien, la couleur sans le dessin, le peu de propriété des termes, tous les défauts sans aucune des qualités. C'est du romantisme refroidi, et si j'osais dire toute ma pensée, du romantisme frappé. Je ne veux ici nommer personne, bien que les noms se pressent au bout de ma plume. Que les lecteurs se contentent de mes indications, grâce auxquelles il leur sera facile de découvrir ceux que j'ai la discrétion de ne pas désigner plus expressément.

Eh bien, ce sont précisément ces distributeurs de couleurs qui crient le plus haut leur admiration pour Balzac. C'est d'autant plus méritoire de leur part que le grand romancier ne leur ressemble en aucun point. Aussi Victor Hugo ne se montra-t-il jamais fort enthousiaste de la *Comédie humaine* dans laquelle il ne saisissait aucun trait de ressemblance avec ce qu'il aimait. La phrase entortillée, un peu sèche de Balzac lui était désagréable, n'ayant rien de commun avec la belle sonorité et avec la pompe qui marquaient la rénovation littéraire de 1830.

Sainte-Beuve, tout en participant au romantisme, ne s'en était jamais laissé complètement absorber. Que de liens il gardait avec les

classiques, surtout avec les plus déliés et les plus fins ! Il ne goûta pas davantage la phrase de Balzac, laquelle n'est évidemment pas un modèle à proposer aux jeunes écoliers. Quelle est la page entière que l'on pourrait détacher de l'œuvre du romancier pour mettre dans une anthologie ? où trouver le morceau rythmique, charmant, d'un ton parfait qui pourrait figurer dans les recueils que l'on place sous les yeux de la jeunesse pour lui apprendre le métier d'écrivain ? Balzac ne vaut que par la masse ; il le faut lire dans un vaste ensemble pour l'admirer. Ce ne fut pas un artiste, un sertisseur ; il devait écrire rapidement, avec fougue, sans aucun souci des détails, sans chercher jamais la perfection et en la dédaignant, si l'on peut supposer, même qu'il l'ait quelquefois soupçonnée. Placez-le dans une société polie, comme le dix-septième, ou le dix-huitième siècle, il n'eut obtenu aucun succès. Voilà pourquoi il fut antipathique à Sainte-Beuve, si épris des choses fines, des demi-teintes, des *trouvailles* délicieuses, et si éloigné de la barbarie moderne, et des grosses phrases dans lesquelles il ne trouvait pas l'élégance et la mesure de ses auteurs préférés.

Mais encore une fois, si Balzac n'est pas ce que rêvait l'auteur des *Lundis*, il nous conquiert par l'ensemble. C'est un large fleuve qui roule beaucoup de sables, beaucoup de graviers, quelquefois beaucoup de vase, mais c'est un large fleuve, dont le cours nous surprend, et que nous aimons à contempler.

Mais mérite-t-il le Panthéon ? Faut-il aller le troubler dans son repos ? Je comprends fort bien que l'on conduise au Panthéon, comme l'a demandé notre ami, un idéaliste, et un écrivain — chose rare au Palais-Bourbon ! — M. de Mahy, les restes de Quinet. Il y a quelques années je surpris, rue du Bac, le député de la Réunion, lisant l'*Esprit nouveau* d'Edgar Quinet. Certains hommes, rien que par leur souvenir, raniment un peuple, excitent ses nobles passions. A des heures troublées, pleines d'angoisse et de doute, on a besoin d'entendre leur voix qui résonne encore, et réveille les endormis comme des clairons. Quinet est de ceux-là dont la parole retentit comme un cuivre. Je sais que sa veuve si profondément française, consentirait a ce qu'on le tirat du Père-Lachaise, pour lui donner le Panthéon. Mais Balzac est-il dans les mêmes conditions que Quinet? Que nous fera pour nous encourager et nous enlever nos incertitudes douloureuses, son transfert sur la montagne Sainte-Geneviève? Est-ce que le héros se prête à une pareille apothéose? Je suis convaincu que le peuple ne comprendra rien à la cérémonie, laquelle se déroulera dans la froideur et l'indifférence universelles.

En même temps que Quinet, M. de Mahy à nommé M. Renan. Ici je ne serai pas tout à fait d'accord avec lui. Si Balzac est impuissant à relever les courages, M. Renan — pour lequel je professe la plus

tendre admiration — ne ferait que les abattre. Grand artiste, penseur original, il a passé une grande partie de sa carrière. à nous prêcher un dilettantisme amolissant. N'a t-il pas poussé les choses jusqu'à proclamer bonne, la philosophie d'Epicure ? Ce n'est pas l'heure de faire entendre sa voix voluptueuse et ses airs variés.

Mais s'il y a un homme qu'il faille arracher de sa tombe, c'est Lamartine. Celui là fut grand, généreux, à la fois humain et français. Qu'il prenne sa lyre, qu'il nous charme et nous entraîne dans un mouvement unanime, loin de nos mesquines querelles, sur les sommets où la poitrine se dilate ! Qu'il nous fasse entrevoir de l'azur et du ciel ! Aussi j'applaudis à la proposition de M. Maruéjouls comme à la moitié de celle de M. de Mahy. Mais ne dérangeons pas inutilement l'auteur de la *Comédie humaine*. Son œuvre est colossale, sans doute ; cependant il ne peut rien pour nous, dans les convulsions vulgaires où nous nous débattons, et dans les bas fonds où nous plonge certaine *affaire* banale que l'on entretient à plaisir et dans l'espoir de nous perdre.

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

LE TORRENT

Il y a beaucoup de choses dans la nouvelle pièce de M. Maurice Donnay, *Le Torrent*, que représente la Comédie française. Il y a beaucoup d'esprit, des mots gamins, des tirades de paradoxes humouristiques, des dialogues de blague. Il y a de la philosophie, la philosophie personnelle d'un des personnages, qui est un psychologue amer et tendre, clairvoyant et curieux de ce qui se passe autour de lui. Il y a un problème sentimental auquel deux solutions sont proposées et qui se dénoue par une troisième. Il y a des amorces de thèses presque sociologiques et des réparties d'un individualisme romantique qui se réveille pour chanter l'absolutisme de l'amour et son unique réalité. Il y a des personnages nombreux, divers, sans attache essentielle avec l'action du drame mais qui se meuvent à l'aise, constituant des individualités assez marquées pour qu'on s'intéresse à elles sans leur demander une participation au drame. Il y a naturellement beaucoup de talent, une habileté sans effort à retenir l'attention publique, la facilité d'un esprit qui amuse les autres en s'amusant lui-même. Il y a aussi un paysage, ce qui est rare au théâtre, qui élargit cette pièce de discussion sentimentale d'un horizon de nature et de poésie.

Par les portes et les fenêtres du décor du fond, on aperçoit des verdures profondes. Un des actes même se passe sous les ombrages d'une chataigneraie aux troncs rugueux, aux feuillages luisants, barbelés de pointes : les coups de fusil de chasseurs y retentissent, puis le crépuscule y fait le silence, et dans la nuit tombante, dans la paix des étoiles qui s'allument, dans le seul murmure des sources qu'on sent bruire de toutes parts, roulant par leurs petits chemins de pierres et de mousses vers le torrent de la vallée, deux amants parlent et s'étreignent. La liberté de la nature, sa solennité, les affranchit des lois sociales, « immortalise » leur amour. A l'amour véritable, qui est grand,

qui est irrésistible, qui est unique, il faut le plein air, les vastes champs où dans l'immensité, les corps se rapetissent, les âmes, au contraire, se grandissent; il faut l'océan créateur d'extase, il faut la forêt où tout s'accouple et s'embrasse sous les ombrages, dans le secret des sèves qui se cherchent; il faut la montagne religieuse, le ciel ouvert qui semble protéger de bénédiction et d'acquiescement; il faut tout ce qui est sans limite ou accuse le caractère de l'éternité.

M. Maurice Donnay voulant nous donner l'impression d'un amour profond, fatal, inséparable, l'a fait naître dans un décor de nature. Il le ramifie comme un arbre qui sans cesse croît et s'élargit de ses branches ou plus nombreuses ou plus fortes, toujours plus solide lui-même, car sous terre, ses racines croissent également, s'enfoncent plus avant, s'étalent plus largement, étreignent plus d'objets qui le retiennent, le fixent, le protègent contre les bourrasques atmosphériques. M. Maurice Donnay invoque le paysage de la nature en faveur de la passion qui se veut éternelle. Il a raison. Il a d'ailleurs placé et uni ses amants dans un des plus beaux pays de nos provinces, en Limousin sur les confins du Périgord, au milieu des collines déjà âpres et encore riantes, de pentes rapides, vertes, soutenues par des étages de rocs, bonnes aux pâturages et fraîches des eaux discrètes qui glissent à travers les herbes ou, le matin, s'évaporent en fins brouillards blancs dont semble fumer la contrée entière. La beauté extérieure se reflète dans le cœur de l'homme, l'invite à l'exemple, et la beauté que peut le plus aisément fournir cet homme, c'est l'amour. Julien Versannes et Valentine Lambert, tous deux mariés, l'un a une petite femme sèche, réfrigérante, dont chaque parole est un aveu d'impuissance d'amour, l'autre a un bourgeois égoïste, satisfait, incapable de tendresse, s'unissent donc par l'adultère, ainsi que deux êtres mal servis jusqu'alors, qui ont souffert et qui sentent, dès le premier baiser, qu'ils ont enfin rencontré la durable passion dont leurs cœurs étaient vides.

Ceci posé, les difficultés ne tardent pas à intervenir, les nécessités sociales barrent la route heureuse et courte de cet amour libre. Valentine, déjà mère de deux enfants dans son ménage, devient enceinte et, par suite de circonstances particulières, le paternité ne pourra être endossée par le mari. Que faire ? Julien, lequel n'a point d'enfant de sa femme, dit : partons, partons ensemble. Le psychologue consulté corrobore : partez, conseille-t-il, soyez-vous deux seuls, et à vous seuls. Un prêtre, le confesseur de Valentine, dit au contraire à la jeune femme : restez, ne revoyez plus votre amant et faites en sorte que votre mari se croie le père de l'enfant qui naîtra encore à temps. Le bonhomme sort de la question, il est d'ailleurs inapte à répondre, il a l'unique souci d'éviter les scandales, on a eu tort de le lui donner sur un point qui lui est très étranger, l'affranchissement social par l'amour.

Valentine est plus logique que ses conseilleurs. Elle part du principe que l'amour a tout fait, créé la situation. C'est à lui de renverser les obstacles. Il doit être le plus fort. Elle avoue sa faute et sa grossesse à son mari. Cela est fatal. Il fallait que cela eût lieu. Mais il fallait aussi que cet artifice de franchise triomphât. Or il échoue. Le mari, qui n'est point commode, qui, père d'enfants naturels les abandonne et les sacrifie sur l'autel des régularités sociales, chasse purement et simplement sa femme adultère. Ceci est dans la réalité et dans l'exactitude des faits journaliers, mais ce n'est point dans la logique de l'amour, dont M. Maurice Donnay a fait le grand inspirateur et le développement de sa pièce. L'amour des amants devait par quelque moyen, habile ou tragique, forcer l'obstacle. On admet difficilement en effet que l'amour aussi profond qu'il nous est dépeint ici batte en retraite devant le droit infime d'un homme, qui n'a pour lui que son titre de mari et qui est vainqueur à bon marché.

Valentine capitule, elle se tue, elle se jette dans le torrent. Elle gâte son personnage par cet acte inconsidéré. Jusque là, elle avait été la plus clairvoyante. Elle finit mal, à ce point qu'on se prend à douter de son amour. Celui qui se suicide est le désespéré, rien ne l'attache plus, il a tout perdu, il est seul. Valentine a l'amour, elle ; si elle se tue, elle renonce à aimer ; aimer n'était donc pas, crime ou vertu, l'unique objet de sa vie, la chose à laquelle il lui était impossible de renoncer. L'amante qui délaisse l'amant, ne l'aimait guère. Elle aussi a eu peur de souffrir ! Qui a cette peur n'est pas fait pour l'amour.

M. Maurice Donnay, il est vrai, pourra dire qu'il vise une toute autre conclusion, à savoir que la liberté humaine est une illusion. L'amour de Julien et de Valentine a eu beau naître et s'inspirer de la liberté de la nature, il se heurtera fatalement aux exigences sociales, tueuses d'idéal et d'absolu. L'individu n'existe pas, il n'y a que la société et son torrent mugissant qui emporte ceux qui se veulent supérieurs aux lois communes. C'était alors au mari à nous en faire la démonstration. Il ne la fait pas et serait fort embarrassé, étant peu qualifié pour défendre les principes de la morale sociale.

La pièce est remarquablement jouée par M. Coquelin Cadet spirituel et bon enfant ; par M. Le Bargy qui unit l'amertume à la tendresse ; par M. de Féraudy, excellent dans son rôle de curé qui va à pétrolette ; par M. Georges Berr, très plaisant flirteur transi ; par M. Pierre Laugier, mari brutal et de bois incassable ; par M. Raphaël Duflos, de passion profonde ; par M. Louis Delaunay, de jeu toujours juste ; par Mme Bartet, déchirante et déchirée ; par Mlle Muller, épouse qui donne froid dans le dos ; par Mlle Amel, qui patoise à ravir.

Jules CASE.

A la Comédie-Parisienne, M. Henri Lyon, dans les *Apparences*, étend la substance d'un proverbe à la mesure d'une comédie de mœurs. La pièce ne se soutient pas jusqu'à la fin, peut-être à cause de la maigreur du sujet, elle n'est pas sans qualités non plus. Elle met en opposition deux types de femmes. L'une est écervelée, dissipée, elle prête à la médisance immédiate ; cependant elle est sage. L'autre est pleine de réserve, de maintien, elle glace à l'abord ; cependant elle est impudique. Les difficultés de grandir ce sujet étaient grandes. Un badinage aurait suffit. Si la pièce est défectueuse, M. Henri Lyon doit plutôt s'en prendre à son choix qu'à son talent.

L'Odéon, avec l'*Amour quand même*, de MM. Georges Mitchell et Maurice Vaucaire, donne *Ma Bru*, de MM. Bilhaud et Francis Carré. La première pièce est un acte très agréable, qui a beaucoup plu.

Ma Bru obtient également un grand succès de gaîté. La belle-mère est devenue chez nous un type classique. Son titre seul est comique et exerce la verve populaire. Les auteurs de *Ma Bru* ont tiré du sujet beaucoup de drôlerie. Mme Leverdier est une femme terrible, épouse exacte mais autoritaire, mère parfaite, mais accapareuse ; dans ces conditions, elle devait fournir le type accompli de la belle-mère, le mariage et la maternité lui avaient fait la main, la fonction était créée avant que n'apparût l'objet, c'est-à-dire la bru. Ce sera donc entre ces deux femmes la guerre sourde et sans relâche, aggravée encore de cette jalousie féminine, la vieille contre la jeune — qui est au fond l'instigatrice de tous les conflits inhérents à cette situation. Mais avec MM. Bilhaud et Francis Carré, nous ne quittons pas le domaine du comique pur, du burlesque, du vaudeville qui ne doit pas blesser, qui doit uniquement faire rire. Il n'y manque pas ici, ce qui ne l'empêche pas d'être clairvoyant. Mme Leverdier a pris sa bru en détestation. Elle aspire à lui ravir son fils et pense que la conduite de la jeune femme l'aidera dans ses noirs desseins. Evidemment — la haine a de ces aphorismes complaisants à sa satisfaction et à ses calculs — évidemment, la jeune épouse, Marthe, devra tromper son mari. Mme Leverdier n'a jamais trompé le sien ; cependant il s'indique clairement à ses yeux qu'il n'en sera pas ainsi dans le jeune ménage. Pourquoi cette différence ? C'est tout simplement que Mme Leverdier a besoin que Marthe soit coupable. Elle souhaite ; et bientôt elle croit à la faute, sa complice. L'événement, en apparence, lui donne raison. Une bonne, attachée en qualité d'espionne, auprès de Marthe révèle un rendez-vous donné par la jeune femme. Mme Leverdier triomphe. Pas longtemps. Il y a eu méprise ou plutôt malice. Vulgairement parlant, la bru a mis sa belle-mère dans sa poche. Elle adore son mari et prétend bien le garder. Le rendez-vous auquel elle a laissé croire ne la vise pas. Mme Leverdier

y surprend une jeune Polonaise en tête à tête avec M. Leverdier père, membrede la Chambre des députés, son propre mari !

Le Gymnase joue les *Dégénérés!* de M. Michel Provins. La pièce n'est pas exactement nouvelle. Déjà représentée à la Bodinière et avec succès, elle a été remaniée, corrigée, augmentée. Pièce satyrique, où nous assistons à la décadence stomachique d'une race. M. Michel Provins a le mot et le dialogue du théâtre.

J. C.

P. S. — Nous prévenons nos lecteurs que M. Gheusi est en Orient pour six semaines et les prions de vouloir bien lui accorder ce congé.

La Direction.

SCIENCES

De Russie nous viennent plusieurs communications relatives à l'histoire des pierres tombées du ciel, et tout d'abord, dans une lettre que je reçois à l'instant, Son Excellence M. Yermoloff, ministre de l'agriculture et des domaines à St-Pétersbourg veut bien me donner des détails sur un phénomène des plus remarquables qui tout récemment a été observé sur la côte finlandaise.

Dans les premiers jours du mois de mars dernier, le ciel a été tout à coup illuminé par un très brillant météore, un bolide, comme on dit, qui a attiré le regard des populations à Reval, à Narva, à Helsingrfors et bien ailleurs, et qui s'est éteint dans une violente explosion.

Celle-ci a été accompagnée de la chute d'une énorme masse rocheuse qui s'est engloutie dans la mer en face de Borgo et dont il n'y aurait qu'à déplorer la perte irrémédiable pour la science, sans une circonstance si exceptionnelle et si heureuse qu'elle a des airs providentiels. La Baltique en effet était gelée et le bloc en tombant a produit dans la croute glacée un trou de 9 mètres de diamètre qui a guidé très efficacement les recherches. On a reconnu alors la présence d'une météorite, fortement enfoncée dans la vase et bien qu'on ne soit pas encore parvenu à la repêcher, on a pu en apprécier le volume et le poids qui est très voisin de mille kilogrammes! Les tempêtes printanières se sont opposées jusqu'ici à l'extraction, qui, selon mon correspondant va néanmoins avoir lieu un de ces jours, aussitôt que l'état de la mer le permettra.

Pour mettre le comble à son amabilité dont je le remercie, M. Yermoloff ajoute que dès qu'il sera en possession du bloc, il m'en fera parvenir un échantillon pour la très grande collection de météorites conservée au Museum d'Histoire naturelle : je n'ai pas besoin d'ajouter que j'informerai les lecteurs de la *Nouvelle Revue* des particularités que son étude pourra me procurer.

De Russie encore, et toujours par l'intermédiaire de l'illustre ministre de l'agriculture, m'est parvenue une petite collection de pierres bien originales par la tradition qui s'est attachée à leur présence sur le sol. Elles proviennent d'une forêt difficilement accessible, au nord du

gouvernement de Wologda, non loin de la ville d'Oustiougue-le-Grand, et ont été détachées de blocs arrondis sans rapport de nature avec les roches *en place* dans le pays. L'opinion du peuple dans le pays est qu'elles sont tombées du ciel le 25 juin 1890 dans des circonstances si particulières que le souvenir en est encore présent dans toutes les mémoires.

Ce jour là, un dimanche, le ciel se montra sous un aspect vraiment terrifiant : un énorme nuage noir se montra à l'horizon et s'approcha rapidement de la ville. Il était si large et si opaque que, bien qu'il fût midi, la nuit s'étendit sur la terre et la frayeur des témoins fut encore augmentée par le déclinement lumineux des éclairs et par les roulements de violents tonnerres qui éclataient à chaque instant. Les murs des édifices tremblèrent et le tumulte empêchait les malheureux habitants d'entendre leur propre voix.

Voyant que tout secours humain resterait inefficace, on eut recours à Prokopy, un habitant de la cité qui édifiait ses concitoyens par la sainteté de sa vie, et on lui demanda d'intercéder auprès du ciel. Par l'effet de sa prière, la météorologie devint subitement plus clémente ; le nuage changea brusquement sa course et délaissant Oustiougue qu'il menaçait, il alla crever à plus de 20 kilomètres dans un endroit désert, où depuis s'est établi le village de Catoval, et où il ne pouvait faire aucun mal, répandant sur le sol, avec de la grêle, des pierres rougies au feu qui hachèrent des futaies entières.

Sur le lieu du miracle une chapelle a été construite en bois, et c'est avec le plus vif intérêt qu'on trouve à son intérieur sur la *porte sainte* une très vieille icone reproduisant les principaux incidents de la vie de saint Prokopy et avant tout le miracle, c'est-à-dire Dieu sensible à la prière et détournant le fléau. Cette chapelle a ses soubassements construits avec des pierres de la forêt de Catoval et d'autres blocs de la même provenance sont conservés comme des reliques dans la cathédrale de Wladimir et dans l'église du Sauveur à Wologda, ainsi que dans un enclos qui environne la cathétrale d'Oustiougue-le-Grand.

On conçoit l'empressement avec lequel je me suis mis à examiner les spécimens auxquels une origine si intéressante est attribuée : Je les ai soumis à la série ordinaire des réactifs chimiques et je les ai examinés au microscope polarisant, après les avoir réduits en lames de 1 à 2 centièmes de millimètres d'épaisseur. Le résultat c'est que tous ces blocs, sans aucune exception, sont d'origine purement terrestre. Les plus remarquables sont les uns en quartz hyalin provenant évidemment de filons semblables à ceux qui traversent des roches d'âge très divers et les autres en roches granitiques très variées. Il y a enfin des silex, et à côté, un morceau de scorie de four à fer renfermant des fragments de charbon de bois qu'elle a moulés et où le microscope montre d'admirables cristaux de péridot.

A première vue on pourrait s'étonner de trouver autant de fragments granitiques dans le gouvernement de Wologda dont les terrains en place sont stratifiés et se rapportent aux périodes géologiques appelées dévoniennes et carbonifères. Mais on s'aperçoit bien aussi que les blocs qui nous occupent constituent un revêtement superficiel de matériaux qui ont été charriés dans le pays à un moment relativement très récent de l'histoire de la terre : en d'autres termes ils font partie du placage erratique qui forme jusqu'à une grande distance comme une auréole autour des massifs montagneux de la presqu'île Scandinave et de la Finlande.

Reste après cette conclusion qui est inattaquable, à expliquer la légende de saint Prokopy, et ce serait évidemment aller bien trop vite en besogne que de déclarer qu'elle ne repose sur rien. A l'extrême rigueur, il pourrait y avoir eu une trombe exceptionnellement intense qui aurait précipité des nuages des blocs rocheux arrachés au sol à une distance plus ou moins grande : j'ai étudié il y a peu d'années un phénomène qui a eu lieu dans l'Aude où la localité de Pel et Der avait été mitraillée de pierrailles de 1 à 3 centimètres cubes et qui venaient de 150 kilomètres au moins de distance. Mais une autre explication bien plus simple, c'est que l'épouvantable orage de grêle et de foudre ne s'est pas accompagné de chute de pierres. Quand on a visité le pays ravagé, aux arbres brisés et déracinés, on a rencontré les blocs erratiques et il a paru tout à fait logique d'en rattacher l'origine à l'orage lui-même. Rien dans les récits ne constate qu'on ait vu les pierres tomber et si on avance qu'elles étaient rouges de feu, c'est sans aucune preuve à l'appui.

Ajoutons que ce qui donne de la vraisemblance à l'hypothèse toute prosaïque que je viens d'indiquer, c'est que des illusions de même genre, quoique sur une échelle relativement toute petite, se repoduisent tous les jours. Je ne saurais dire combien de fois j'ai reçu à mon laboratoire du Muséum, les communications de gens honorables qui, de la meilleure foi du monde, m'apportaient des blocs de pierre qu'ils pensaient avoir vus tomber. A l'examen, c'était du granit, ou du calcaire, ou du grès... le plus souvent de la pyrite de fer ; toujours quelque masse d'aspect différent des roches abondantes dans le pays. On a assisté à un coup de foudre tout voisin ; après l'étourdissement on pense que « le tonnerre » a dû tomber en tel point ! On cherche et la première masse un peu singulière est tout naturellement considérée comme venant de tomber.

En tous cas, la légende de saint Prokopy, mérite de figurer dorénavant parmi les documents déjà si nombreux de l'histoire des phénomènes comparables à ceux dont s'accompagne la chute des météorites.

Stanislas **MEUNIER.**

BIBLIOGRAPHIE

« *The Flight of Icarus* », par Jay Robin. —(F. Tennyson Neely, New-York et Londres).

Parmi les récentes publications américaines, ce livre attire tout particulièrement l'attention. L'intérêt du lecteur est tenu en éveil, à travers tout l'ouvrage, par la vivacité des descriptions, par une analyse très étudiée des caractères. Le héros, un homme d'une nature bien équilibrée, d'une moralité très ferme, apporte dans son entourage l'influence saine qui se dégage toujours de solides principes. Pour lui, la femme doit être sainte; non seulement il demande une pureté absolue à celle qui serait sa compage, mais lui-même doit garder pour elle son amour et tout son être.

> « Vice is a monster of so frightful mien
> As to be hated needs but to be seen;
> Yet seen too oft, familiar with her face,
> We first endure, then pity, then embrace. »

Ces vers d'Edgar Poé, placés en tête du livre, contiennent en germe la morale de l'auteur : se tenir éloigné du vice, car si la face du monstre nous devient familière, nous la supportons d'abord, nous la plaignons ensuite puis nous l'aimons. Le héros lutte pour maintenir son idéal moral, puis la nature humaine flexible et faible a raison de lui, et il tombe. Cette fin uniquement inspirée par la vérité, par l'étude de la vie, tout à fait en dehors des conventions littéraires, est d'une conception hardie, et amenée par des scènes d'une finesse d'observation et d'une force dans l'action qui nous font penser que M. Jay Robin possède à un haut degré les qualités d'un auteur dramatique de premier ordre. Une pièce de théâtre tirée de ce roman serait appelée, croyons-nous, à un grand succès.

Herrade.

Théâtre du Peuple (Spectacle de 1898). — *Liberté*, drame, suivi de le *Lundi de la Pentecôte*, comédie en un acte par M. Pottecher. — *La Sotré de Noël*, comédie en trois actes, mêlée de chants, par Richard Auvray et Maurice Pottecher. 2 volumes illustrés. Gessler, éditeur.

On sait que M. Pottecher a fondé, il y a cinq ans, dans les Vosges, un théâtre populaire qui donne chaque été deux représentations : une pièce nouvelle, et celle représentée l'année précédente. Le théâtre de Bussang est devenu un modèle, ou si l'on veut, un exemple pour les entreprises du même genre qui se multiplient aux quatre coins de la province française, — en Bretagne, en Provence, en Poitou, en Languedoc.

M. Pottecher à qui est due cette espèce de renaissance, dont il faut beaucoup attendre, n'est pas seulement le directeur de son théâtre et

l'un des principaux acteurs de sa troupe. C'est lui qui l'alimente de drames et de comédies. Il en a déjà paru quatre volumes. Les deux derniers, le drame, *Liberté*, et la comédie, *Le Sotré de Noël*, marquent un nouveau progrès sur les autres, *Le Diable marchand de goutte* et *Morteville*. Je voudrais convaincre les lecteurs que ces ouvrages ne sont pas du tout de ceux qu'on néglige, sous prétexte qu'ils ont été donnés devant un public d'ouvriers et de paysans, et qu'ils ont été faits pour lui. Fort heureusement, l'auteur, quand il écrit pour le peuple, bien loin de s'imaginer qu'il déchoit, se persuade au contraire qu'il s'adresse au seul public véritablement digne de ce nom ; c'est-à-dire au spectateur idéal, en qui l'âme et la conscience d'une nation sont des forces présentes. Si le peuple ne va pas aux plus nobles œuvres, c'est qu'on ne lui en donne pas. Efforçons-nous donc de lui en donner, dit M. Pottecher ; du moins faisons-en l'expérience. Nous serons à temps de déplorer la tentative quand nous aurons fait de notre mieux pour lui mériter le succès.

Voilà ce qui recommande tout d'abord ces pièces à quelque sorte de lecteur que ce soit. En effet, les œuvres conçues dans cet esprit ne sont point des ouvrages de circonstance. Elles s'adressent, comme aux spectateurs de Bussang, à tous ceux qui sont curieux d'œuvres dramatiques. *Le Sobré de Noël* a beau être une comédie de mœurs locales : la gaîté, les types, les saillies en font un bon ouvrage comique, non pas seulement dans les Vosges, mais partout où l'on se plaît à la comédie.

Quant à *Liberté*, c'est, à mon avis, la meilleure pièce qu'ait donné M. Pottecher. En raccourci, ce drame évoque, au fond d'une vallée vosgienne, les passions grandioses, les sentiments âpres et généreux, les admirables sacrifices qui ont animé la grande époque de 89 et fait de la Révolution française l'événement capital de l'histoire universelle.

Les pièces du théâtre populaire sont éditées avec beaucoup de goût, Des phototypies mettent sous les yeux la scène, les lieux, le charmant paysage de Bussang et les principaux épisodes du drame qu'on lit. Cette publication est bien digne d'une œuvre qui mérite elle-même toutes les sympathies.

S.

Le cardinal Meignan, par l'abbé Henri Boissonnot, son secrétaire intime. (Victor Lecoffre, éditeur.)

Une physionomie curieuse et sympathique, celle de ce prélat, à la fois malicieux et bon, dont la vie tout entière fut une lutte perpétuelle pour la concorde entre les hommes. Car l'humanité est ainsi faite qu'on n'obtient rien sans combattre, pas même la paix.

Vicaire de Saint-Roch, aumônier de la Légion d'honneur, professeur en Sorbonne, évêque de Châlons, d'Arras, enfin archevêque de Tours et cardinal, Mgr Meignan justifia pendant toute sa carrière sa devise : *Pax in charitate*. Ses opinions très libérales lui valurent la confiance de Léon XIII et de violentes attaques des partis extrêmes. Il ne fut pas moins conciliant sur le terrain scientifique que sur le terrain religieux et dans ses travaux sur les *Prophéties messianiques* il fit de louables efforts pour introduire dans l'exégèse orthodoxe les méthodes de la critique moderne.

M. l'abbé Boissonnot a apporté dans l'étude de cette figure si fine et si complexe beaucoup de perspicacité psychologique, de sincérité et de talent.

Henri Guerlin.

Mademoiselle Cloque, par M. René Boylesve (Ollendorff).

Après avoir donné, sous le titre du *Parfum des iles Borrommées*, un livre de passion, de déchirement et de rêve, M. Boylesve publie

aujourd'hui un roman de mœurs provinciales, directement issu de la grande tradition de Balzac. C'est un livre d'observation très particulière dont là saveur sera fortement goûtée par ceux qui ont longtemps habité les petites villes. Dans ce roman, pas de gros événement, pas de drame, pas de péripéties émouvantes; il y a seulement la vie monotone et quotidienne, la rivalité et les jalousies des existences toujours repliées sur elles-mêmes, toutes les fièvres piétinantes et impatientes que donnent aux provinciaux les différences d'opinion politique et religieuse. On démolit une vieille église, on en bâtit une nouvelle. Toute la ville est en révolution. Mlle Cloque, une vieille fille catholique et royaliste, est l'âme de ce milieu frénétique et endormi. Elle a une nièce, Geneviève, qu'elle adore et qui doit épouser un bel officier. Le mariage se rompt pour des raisons politiques. Geneviève ne s'en console jamais. On la marie à un Charles Bovary quelconque, un épais notaire de village, qu'elle tâche d'aimer. Malheureusement elle rencontre chez le dentiste l'officier, marié de son côté, qui la recherche et la poursuit. Elle se défend et elle est surprise avec lui, au moment où il lui baise la main, par sa tante Mlle Cloque, qui meurt d'apoplexie devant ce spectacle, seule faute de Geneviève. Tel est ce livre.

Une pareille œuvre ne s'adresse pas aux lecteurs avides d'intérêt tressaillant. Encore une fois, M. Boylesve n'a voulu mettre là que de la vie, et c'est la force et le charme de son récit. Les cent dernières pages sont admirables de réalité et de justesse et laissent une grande impression. M. Boyslève est de ceux qui ont la noble ambition d'écrire des œuvres d'observation minutieuse et générale, à la façon de Balzac dans sa *Vieille fille*, à la manière de l'*Education sentimentale* de Flaubert, et d'*Antoine Queirard* de Bataille. Louis Ulbach a laissé une belle œuvre dans ce genre, *Monsieur et Madame Fernel*. Voilà l'école de M. Boyslève. Il est sur la voie du vrai roman. Le parti-pris d'effacement et le souci de vérité que revèle *Mlle Cloque* prouve un observateur sûr de lui-même et du but qu'il poursuit.

ANTOINE ALBALAT.



Le prétendu testament de Pierre le Grand, par M. SHOUBINSKI (1).

M. Shoubinski est très connu en Russie comme historien habile, érudit et chercheur. Son récent ouvrage a un très grand intérêt au point de vue anecdotique. Nous y voyons défiler Pierre le Grand, l'impératrice Anne, Biron, Potemkine et autres personnalités célèbres de ce XVIIIe siècle, si dramatique dans l'histoire de Russie.

Nous choisissons l'un des chapitres les plus curieux, celui qui traite du prétendu « Testament de Pierre le Grand ». Ce testament est une de ces légendes qu'on invoque toutes les fois que quelque complication surgit en Orient.

Les ennemis de la Russie lui prêtent des vues de conquête universelle, répétant à tout propos qu'elle nourrit l'ambition effrénée d'agrandissement sans fin et cela pour se conformer aux principes et aux enseignements du fameux testament.

Or on sait à n'en pas douter en Russie que Pierre le Grand n'a laissé *aucun* testament. Déjà à l'agonie, il voulut formuler quelques idées et demanda un crayon et du papier. Il ne put tracer que quelques lignes inintelligibles. Cette absence de testament fut la cause principale des troubles qui suivirent la mort de ce prince, car l'héritier du trône que les Tsars russes (jusqu'à Paul Ier) désignaient dans leurs testaments ou verbalement à leur entourage intime, n'étant pas indiqué, des com-

(1) Nous avons amplement profité, dans cette étude, du récent ouvrage de M. Shoubinski : *Récits historiques*, St Pétersbourg, 1898.

pétitions surgirent de tous côtés. Catherine Ire, grâce aux intrigues du prince Menschicoff, devenu le véritable régent de l'empire, fut proclamée après bien des difficultés.

Quoiqu'il n'y ait pas trace d'un testament écrit de Pierre le Grand, rien n'a pu, jusqu'à présent, détruire la croyance à l'existence de ce trop fameux testament; ni la conversation intime d'Alexandre II avec l'ambassadeur d'Angleterre, ni les dépêches officielles du chancelier d'alors, le prince Gorstchakoff; les esprits les plus éclairés de l'Europe occidentale y ont cru longtemps et peut-être y croient encore, et celà grâce à l'ignorance et au parti pris de certains historiens qui ont écrit sur l'histoire de Russie. Ce n'est qu'en dernier lieu que l'on commence à mieux connaître, en France surtout, la grande Russie et cela grâce au rapprochement politique des deux peuples. Le prétendu testament a créé toute une littérature et nous parlerons d'abord de l'ouvrage de M. Bercholz paru en 1863 à Bruxelles, sous le titre : *Napoléon Ier auteur du testament de Pierre le Grand.* M. Bercholz croit que c'est Napoléon Ier qui en est l'auteur. M. Shoubinski en citant cet auteur, ajoute :

« Lorsque Napoléon, en 1811-1812, se lança dans la guerre malheureuse de Russie, il ne recula devant aucun scrupule pour poursuivre son œuvre de haine et de ressentiment contre ce pays et contre Alexandre Ier, son ancien ami de Tilsitt.

En 1812 un attaché aux Affaires Étrangères, Lesure, publia un gros ouvrage de 500 pages, intitulé : « Des progrès de la puissance russe, depuis son origine jusqu'au commencement du XIXe siècle ». On a certaine preuve que le volume de Lesure fut « inspiré » par le gouvernement; on lit cela dans une brochure d'un général anglais, sir Robert Wilson, brochure publiée à Londres, en 1812. Le général dit avoir vu, en décembre, une masse d'exemplaires du livre de Lesure dans les bagages de M. Bassano, chargé des relations étrangères auprès de l'état-major général de l'armée.

Wilson dit textuellement : « Under the immediate superintendance of French gouvernement » et l'appelle une des « erreurs russes » de Napoléon.

C'est dans le livre de Lesure que l'on rencontre, pour la première fois, la mention du prétendu testament. Lesure fait précéder le texte approximatif de cet acte de quelques mots ; il dit que dans les archives secrètes on a trouvé un document écrit de la propre main de Pierre le Grand, qui recommande à ses successeurs de suivre religieusement ses conseils pour l'agrandissement et la consolidation de l'empire russe, conseils qui ont été scrupuleusement suivis par ses successeurs. Nous voyons après cette petite introduction, le résumé, non le texte, des 14 points dont devait se composer le testament.

Les voici brièvement exposés :

1. Ne rien négliger pour engager les étrangers à venir en Russie, ayant toujours pour but de familiariser le peuple russe aux progrès de l'Europe. Engager même à séjourner en Russie les savants, les philosophes, les humanitaires.

2. Maintenir le peuple dans l'idée de guerre perpétuelle (1). Que le soldat soit toujours prêt au combat.

3. Faire tout au monde pour élargir les frontières russes vers le Nord et le Midi (la mer Noire) et dans ce but :

4. Susciter chez toutes les principales puissances de l'Europe une constante hostilité envers la Suède, afin que les premières ne fassent pas attention aux pertes que la Suède pourrait éprouver et même à sa propre perte.

(1) La circulaire du comte Mouravieff sur le moyen d'obtenir le désarmement général se trouve, comme on voit, en assez grande contradiction avec la prétendue recommandation de Pierre le Grand.

5. Entraîner la maison d'Autriche à s'unir à nous pour chasser les Turcs et dans ce but entretenir une armée permanente ; fonder des établissements sur les bords de la mer Noire et s'approcher de plus en plus de Constantinople (1).

6. Soutenir l'anarchie en Pologne, peser sur ses assemblées nationales (seïm) surtout pendant les élections du roi, veiller à sa décadence et enfin en profiter en conquérant ce pays.

7. Conclure des traités de commerce avec l'Angleterre ; accorder des monopoles à cette puissance, attirer les marins anglais et les marchands et en profiter pour perfectionner et augmenter la flotte russe, afin de dominer les deux mers (la mer Baltique et la mer Noire) car c'est l'une des plus graves conditions pour atteindre le but définitif.

8. Le faux testament de Pierre le Grand conseille en outre à tous ses successeurs au trône russe de se pénétrer de l'idée que le commerce des Indes est le plus important du monde et que celui qui l'aura en main, sera le vrai dominateur ; par conséquent, il donne le conseil de profiter de chaque occasion pour guerroyer avec la Perse, en avançant la décadence de cette puissance caduque, qu'il faut pénétrer jusqu'au golfe Persique afin de rétablir l'ancien commerce du Levant par la Syrie.

9. Se mêler, autant qu'il sera possible, des querelles de l'Allemagne et cela ou par la force ou par l'habileté.

10. Berner l'Autriche, avoir l'air de la soutenir dans son idée de domination, en l'entraînant dans des guerres coûteuses et en lui créant des ennemis en Europe.

11. Prendre pour épouses des Tsars, des princesses allemandes afin d'augmenter par là l'influence russe en Europe.

12. Profiter de toutes les influences possibles sur les Grecs désunis en Orient ou chismatiques en Hongrie, en Turquie et en Pologne, les attirer par toutes les voies captieuses, s'offrir comme leurs protecteurs, devenir leur chef. Ce sera le signal de la perte de la Turquie et de la Pologne qui n'éviteront pas l'asservissement par la Russie, ne pouvant compter ni sur les alliances politiques, ni sur une grande partie de leurs sujets.

13. C'est alors que chaque moment sera précieux. Il est indispensable de préparer en secret les moyens de porter un grand coup, en agissant avec préméditation et après mûre réflexion afin que l'Europe soit surprise. D'abord, il faudra s'adresser à la cour de Versailles et ensuite à celle de Vienne pour leur faire des ouvertures concernant la domination universelle (!) cela les entraînera dans un conflit qui pourra dégénérer en une guerre générale.

14. Pendant cette guerre acharnée, on s'adressera naturellement à la Russie, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre et après de longues tergiversations, afin que les puissances s'épuisent de plus en plus, la Russie devra prendre parti pour l'Autriche. Pendant que ses troupes se dirigeront vers le Rhin, la Russie enverra ses hordes asiatiques innombrables ! D'autres troupes irrégulières devront être envoyées par Archangel et la mer d'Asoff, et celles-là convoyées par la flotte russe de la Baltique et de la mer Noire. Ces hordes inonderont les côtes de la Méditerranée et de l'Océan. Elles extermineront une partie des habitants de la France, de l'Italie et de l'Espagne ! d'autres seront envoyés pour coloniser les déserts de la Sibérie. Tout cela (!) suffira pour asservir l'Europe. »

Tel est le résumé de ce rêve insensé que l'on prête à l'homme que l'histoire a nommé Pierre le Grand, l'initiateur génial de son pays.

Il est évident que l'auteur présumé de cet acte chimérique, suivait

(1) Cet article a donné lieu aux plus violentes calomnies et aux plus perfides inventions des ennemis de la Russie, qui s'efforçaient de faire voir dans chaque guerre russe l'application en Orient du soi-disant enseignement de Pierre le Grand.

dans les premiers articles assez exactement les événements historiques du XVIIIe siècle et le rôle qu'y a joué la Russie, grâce aux circonstances particulières de la politique générale de l'Europe. Il est clair que cet auteur avait en vue les faits eux-mêmes concernant la Pologne et l'extension russe vers la Mer Noire, et qu'il les arrangeait à sa convenance. — Mais les articles 12, 13 et 14, sont un rêve insensé dont le style emphatique est en complète contradiction avec le style sérieux et très littéraire de l'ouvrage même de Lesure.

Jusqu'en 1856, on ne parla plus du fameux Testament. A cette époque parut à Paris un livre de M. Gaillardet : « *Mémoires du Chevalier d'Eon publiés pour la première fois sur ses papiers fournis par sa famille et d'après les matériaux authentiques déposés aux Archives des Affaires étrangères.* » Cet ouvrage eût un grand retentissement. Rempli d'anecdotes piquantes sur la cour de l'Impératrice Elisabeth il défraya la curiosité malsaine du public. C'est dans ces mémoires de M. d'Eon que l'on trouve soi-disant le texte du fameux testament.

Il est de notoriété que le Chevalier d'Eon fut, pendant cinq ans, de 1755 à 1760, attaché à la légation de France à St-Pétersbourg et qu'en même temps, ce bouillant jeune homme, connu particulièrement par Louis XV, fut un agent secret du roi pour surveiller en quelque sorte les agissements de l'ambassadeur de France.

M. Gaillardet explique comment le fameux acte a été découvert et présenté sur copie exacte par le Chevalier d'Eon au ministre des Affaires Etrangères l'abbé de Bernis et à Louis XV. C'est dit-il, grâce à « une intimité sans bornes » avec la plus haute personnalité de l'empire et « à ses investigations sans contrôle dans les archives » les plus secrètes de l'Etat. C'est dans ces mémoires de M. d'Eon que l'acte publié revêt une forme de « Testament » car il commence par l'invocation de la Trinité etc.

M. d'Eon, qu'on croyait hermaphrodite, revêtait tantôt l'habillement d'homme tantôt celui de la femme. Il était en effet reçu souvent par l'Impératrice Elisabeth qui aimait à s'entretenir avec lui des choses de Paris et beaucoup des faits et gestes du Roi Louis XV, dont elle gardait le portrait dans sa chambre et auquel elle pensait souvent. Le Chevalier d'Eon était un aventurier en quelque sorte, grand voyageur, grand parleur, ignorant complétement le russe. Comment supposer qu'il ait été admis à fouiller sans surveillance dans les documents les plus secrets de l'Etat ou même parmi ceux de la famille impériale de Russie.

On trouve les mêmes 14 articles avec quelques modifications sans importance, avec la même emphase, les mêmes absurdités, qui trahissent un faussaire assez mal habile, dans un livre d'un savant sérieux mais systématiquement hostile à la Russie. M. Chodsko : Pologne historique, littéraire, monumentale et illustrée, Paris 1839. M. Chodsko cite le « document » en y ajoutant des détails et en attribuant l'envoi de ce document non à M. d'Eon, mais à l'Ambassadeur officiel de France en Russie. Il va même jusqu'à préciser l'époque de la composition du Testament et cela sans aucunes preuves, en disant que c'est en 1709, après la bataille de Pultava, que Pierre le Grand a écrit cet acte qu'il remania seulement en 1724.

Plus tard, en 1854, M. Corréador publia une carte de l'agrandissement de la Russie en reproduisant dans l'introduction le fameux testament avec des commentaires insensés. Les journaux d'alors français et anglais (c'était l'époque de la guerre de Crimée) s'emparèrent de ce sujet brûlant et y ajoutèrent toute espèce d'accusations contre la politique russe.

M. Shoubinsky se demande qui a été l'auteur de ce fameux document chimérique ? M. de Bercholz l'attribue à Napoléon Ier lui même par la raison que les vues développées dans l'acte concordent parfai-

tement avec les idées et les paroles de Napoléon même à Sainte-Hélène. Il cite des passages des mémoires de Mollin, du message au Sénat conservateur et d'autres sources. Ce sont toujours les mêmes idées, quand il s'agit de la Russie, à laquelle Napoléon jusqu'à sa mort vouait des sentiments de haine injustes. M. Gaillardet l'auteur des mémoires du Chevalier d'Eon croit que le prétendu testament est l'œuvre du Chevalier d'Eon. Or M. Gaillardet, dans une édition de 1870, « mûri par l'âge » comme il le dit dans son introduction, se livre avec plus de clarté, que dans la première édition des mémoires fantastiques du chevalier, à une étude plus approfondie de ces mémoires. M. Gaillardet avait été autorisé par le Ministre des Affaires Etrangères d'alors à travailler dans les archives secrètes du quai d'Orsay et avait, outre cela, été à même de causer beaucoup avec les descendants de M. d'Eon et avec ses compatriotes, connaissant mieux la personnalité assez singulière du Chevalier d'Eon. M. Gaillardet avoue que de ces informations il a fini par puiser la conviction que la moitié, pour ainsi dire, des faits relatés dans les mémoires du Chevalier sont de la pure fantaisie et du romantisme. La nouvelle édition des mémoires du Chevalier d'Eon de M. Gaillardet contient le même texte du prétendu testament mais cette fois sans commentaires.

M. Shoubinsky nous apprend que le Chevalier d'Éon a débuté dans la carrière littéraire par quelques ouvrages qui le firent connaître à la cour de Louis XV. Il composa une notice sur la duchesse de Penthièvre, un traité financier, un essai historique sur les différentes situations de la France par rapport aux finances, et même un ouvrage de longue haleine en deux volumes : Considérations politiques sur l'administration des peuples anciens et modernes. Ces ouvrages sont tombés dans l'oubli mais à leur époque, ils valurent au chevalier d'Eon la bienveillance royale et leur auteur fut envoyé comme agent secret en Russie. Nous connaissons les instructions personnelles que Louis XV donna à cet agent, ainsi que celles qui furent envoyées à M. Douglas, l'ambassadeur officiel. Toutes ces instructions concernant les dispositions secrètes de la cour de Russie, pour les affaires de Pologne, de Turquie, sur les alliances, la position des troupes irrégulières, etc. ont l'air d'avoir été en quelque sorte inspirées par le fameux prétendu testament.

M. d'Eon arrivé en Russie en 1755, est reçu intimement chez le chancelier Worontsoff qui l'introduit dans le cercle intime de l'Impératrice.

Or, le chevalier est un « curieux » : il s'informe de tout et son rapport au roi contient des renseignements sur toute espèce de choses : sur l'armée, le peuple, les moines et le clergé, le commerce, l'agriculture.

Sur ces entrefaites, par les soins de l'ambassadeur, activement aidé par le Chevalier d'Eon, ce que constate le rapport officiel de M. Douglas, un traité est conclu par la Russie avec la France contre la Prusse. M. d'Eon fut envoyé à Paris, porteur de ce traité et obtint plusieurs audiences du roi, qui même bientôt après le nomma ambassadeur en Russie ; mais cette nomination n'eût pas de suite à cause de la mort survenue en 1761 de l'Impératrice Elisabeth.

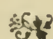
M. Shoubinsky, incline à croire le chevalier auteur du prétendu testament, puisant sa conviction dans le caractère même de M. d'Eon qui voulait toujours montrer du zèle pour faire une rapide carrière.

Notre avis personnel à nous est aussi que le Chevalier d'Eon a inventé le prétendu testament et que celui qui lui a donné son autorité documentaire et pour ainsi dire officielle, est l'empereur Napoléon Ier et en cela nous partageons l'avis de M. Bercholz, auteur de la brochure publiée à Bruxelles. La fameuse copie apportée par M. d'Eon se trouvait dans les archives des Affaires Etrangères à la disposition de M. Lesure qui reçut l'ordre d'écrire l'ouvrage russophobe que nous avons mentionné.

Dans l'intérêt de sa politique, Napoléon, préparant sa guerre contre la Russie, voulait persuader l'Europe des projets dangereux de son ennemie. Le prétendu « Testament » était le bienvenu pour atteindre ce but Lesure, reçu par l'emperur a pu parfaitement l'entretenir sur la trouvaille qu'il avait faite dans la poussière des archives et tout naturellement il faut supposer que le « résumé » que publia Lesure fut fait par ordre pour les besoins de la cause et que ce document fut le bien venu.

Le Gouvernement français ne fit pendant longtemps aucune attention à ce « document » qui tout à coup est devenu un fait historique et a alimenté depuis plus d'un siècle la presse ennemie de la Russie. Il est temps de faire justice de cette légende et de cette mystification.

Alex. d'Apletscheieff



Bonaparte et les îles Ioniennes — (*1797-1816*), par Rodocanachi, chez Alcan.

On sait à quel point le public se montre aujourd'hui curieux des hommes et des choses du premier Empire. L'épopée impériale, après avoir été chantée par les poètes dans la première moitié de ce siècle, est maintenant étudiée minutieusement par les historiens et les critiques et, bien que la matière soit riche, la production littéraire consacrée à cette époque est déjà si considérable qu'il nous reste à l'heure présente fort peu de choses à en apprendre. M. E. Rodocanachi, dans sa belle étude historique, nous raconte cependant un épisode peu connu des conquêtes de Bonaparte. Il nous expose « comment, contre leur gré, les îles Ioniennes passèrent, en quinze ans, des Vénitiens aux Français, des Français aux Turcs, des Turcs aux Russes, des Russes aux Français derechef, puis finalement aux Anglais, sans qu'on ait jamais cessé pendant tout ce temps de proclamer leur indépendance ». Cette citation, qui résume tout l'ouvrage, fait voir par combien de péripéties politiques passèrent les sept îles. Et les événements politiques ne sont pas les seuls qui aient troublé les Iles du Levant. Il faut ajouter aux guerres qui ensanglantèrent l'archipel les conflits de races, les querelles religieuses, les dissentiments entre la plèbe et la noblesse, entre les fonctionnaires et les administrés, et enfin le bouleversement causé par des principes et des procédés révolutionnaires transportés subitement dans un milieu où ils étaient totalement ignorés : voilà des éléments de discorde suffisants pour expliquer toutes les vicissitudes que subirent les Corfiotes. Le lecteur suit avec un intérêt croissant ces dramatiques événements : l'occupation des îles par les troupes de la République, l'enthousiasme des habitants pour le nom français et pour la liberté ; puis les luttes avec Ali de Tébélen, le fameux pacha de Janina, l'attaque de la flotte russo-turque, le siège de Corfou, la reddition de la place après une défense magnifique, la proclamation de la République septinsulaire, suivie de l'annexion à l'Empire, et enfin les manœuvres de l'Angleterre, qui aboutirent à la prise de possession de l'archipel au nom des puissances alliées.

Dans un appendice, l'auteur a réuni un grand nombre de pièces et de correspondances des plus instructives. Elles complètent ce remarquable ouvrage, si documenté, et écrit par un homme si compétent pour parler des malheurs et des aspirations de la Grèce.

Les derniers temps du siège de La Rochelle, (*1628*) — Relation du nonce aspotolique, par E. Rodocanachi, chez A. Picard et fils.

Cet ouvrage contient le texte et la traduction des lettres que Guidi, évêque de Cervia, nonce aspotolique, adressait au Vatican pour le

tenir au courant des péripéties du siège de la Rochelle par Richelieu. On sait combien cette partie de notre histoire renferme d'épisodes héroïques et touchants. Les récits du temps ont un puissant intérêt, et nul n'est plus complet que celui du Nonce. Il faut donc être reconnaissant à M. Rodocanachi de nous l'avoir fait connaître. La relation du nonce est en effet très explicite ; il prend note des moindres événements ; il consigne quotidiennement tout ce qu'il peut apprendre sur les assiégés et les assiégeants, et jusqu'aux plus menus faits, qui, à défaut d'enseignements historiques, contiennent pour nous des révélations singulièrement piquantes sur les mœurs de l'époque et le caractère des principaux personnages du drame. Des notes très documentées accompagnent le texte et permettent de suivre l'action ; elles font connaître la biographie et les intérêts des comparses que le nonce se contente de citer ; de plus, l'auteur y compare fréquemment le récit du nonce avec ceux des chroniqueurs contemporains, particulièrement celui de Méruault, assiégé, et celui de Bassompierre, assiégeant ; et il s'efforce de dégager la vérité historique.

A la fin de ce livre, qui joint à l'intérêt dramatique l'accent de vérité qu'ont les scènes vécues, M. Rodocanachi a ajouté un certain nombre d'annexes fort curieuses en ce sens qu'elles font connaître l'état d'esprit des contemporains qui ne prirent pas part à la guerre, et montrent comment fut accueillie en France et en Italie la prise de la dernière citadelle du protestantisme. Deux cartes du temps permettent de suivre les péripéties du siège, et de se rendre compte des qualités supérieures dont le cardinal dut faire preuve pour venir à bout de l'héroïque résistance des assiégés.

Alfred Muteau.



Ch. Bocher. — *Lettres et Récits militaires (Afrique et Armée d'Orient.* — Paris, C. Lévy.

La littérature des mémoires, parce qu'elle est pour ainsi dire de l'action condensée et prolongée, constitue la plus captivante des littératures ; et quand il arrive aux acteurs ou aux témoins de grandes choses de bien rendre ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont vu, leurs écrits ont un accent de nature et de vérité à qui tout l'art de l'homme de lettres n'atteint pas. De là, depuis la Retraite des Dix mille de Xénophon jusqu'aux mémoires de nos généraux du premier Empire, le charme singulier des guerres relatées par les capitaines. C'est cette bibliothèque maintes fois séculaire que M. Charles Bocher a récemment enrichie d'un volume. Frère d'un général, et frère d'un homme politique, M. Ch. Bocher est lui-même connu dans Paris par une longue carrière de loisirs élégants et raffinés ; mais ce doyen des abonnés de l'Opéra, cet expert consommé en chorégraphie, ce patriarche du corps de ballet, était, vers le milieu du siècle, officier sous Canrobert, il servit aux guerres d'Afrique, et fit la campagne de Crimée : quand on est doué, par là-dessus, du don d'observer et du goût d'écrire, on fait un volume de *Récits militaires*.

Les lettres de l'Armée d'Orient (1854-1855) forment une contribution de premier ordre à l'histoire contemporaine : toutes chaudes des événements, abondantes en anecdotes sûres, en portraits pris sur le vif, avec çà et là des vues générales et l'appréciation critique des opérations, on ne citerait pas, je crois, sur la guerre de Crimée, une plus vivante et plus substantielle chronique. Notons en passant, que le témoignage de l'auteur confirme ce fait, souvent signalé, la sympathie instinctive qui rapprochait entre deux batailles très sanglantes les combattants français et les combattants russes.

Sur les campagnes d'Afrique, M. Bocher a publié, outre une série de

lettres, deux épisodes de l'année 1849, traités en deux monographies fort soignées. Du premier épisode, *Le Siège de Zaatcha*, il faut retenir une admirable page, qui a toute la grandeur farouche d'une fin de tragédie d'Eschyle c'est la mort du chef arabe Bou-Ziam, fusillé au milieu de sa maison qu'on a fait sauter à coup de mine et près de sa famille égorgée. Dans le deuxième épisode, la *Prise de Narah*, cette anecdote typique et qui en dit long sur le caractère arabe. Il s'agit de Canrobert : « Depuis notre succès tous les chefs étaient à ses pieds. Il n'en abusa pas pour leur imposer de dures conditions. Ceux-ci le remercièrent ; « Tu es fort, lui disaient-ils, tu es généreux, sois béni ! Dans l'intention de les tenter, le colonel leur dit : « Mais si je me trouvais seul avec un faible bataillon, séparé de mon armée, que me feriez-vous ? « Tous se turent. Un seul plus hardi et plus franc, se jeta à ses pieds, et dit : « Seigneur, pardonne ma franchise, nous ne pourrions surmonter notre instinct, et nous t'égorgerions ! »

Ce qu'on apprécie surtout dans le livre de M. Bocher, c'est les détails non livresques, les gestes vrais, les morceaux de réalité vive qu'on y rencontre à chaque instant. Sans grande virtuosité de style, sans véhémence d'imagination (il est même bien plus dessinateur que coloriste), il évoque et fixe mainte image par la seule vertu d'un œil lucide, bien ouvert et qui sait voir.

A propos des préparatifs du terrible assaut de Sébastopol, il termine tout son paragraphe par ce simple trait : « Le colonel C. avait les manches relevées jusqu'au coude et les poings fermés comme un furieux. » Cela est dit, à la façon d'un Flaubert, ou d'un Zola — et en remontant plus haut — à la façon homérique — parce que cela est vu.

C[tesse] Anna Potocka. — *Voyage d'Italie* (1826-1827). Publié par C. Stryenski. Plon, 1899.

Voici présenté avec goût et soigneusement annoté par M. Stryenski, un bien joli voyage de grande dame et de femme d'esprit. La comtesse Potocka venait de perdre un fille très aimée ; pour se distraire, elle parcourt pendant deux ans l'Italie, de Venise à Naples et de Naples à Milan : elle écrit chemin faisant ce qu'elle a observé, senti, admiré, raillé des gens et des choses ; et cela fait un bouquet d'impressions et d'anecdotes le plus agréablement varié du monde. Même on peut dire que le voyage est « composé » avec une sorte d'art : la critique d'une sculpture de maître, la description d'une belle villa, un portrait bien enlevé de quelque personnage illustre, une histoire de revenants à faire frémir, ou le récit, joli comme un conte, des amours quasi éternelles d'un vieil anglais et d'une vieille italienne, tout cela se succède et contraste, comme un paysage accidenté qui défile aux portières de la voiture en marche.

Et tout le long de ces pages la personnalité de la comtesse apparait bien marquée : C'est une âme fine, et qui sent son dix-huitième siècle par le tour net de l'esprit et par la raillerie toujours prête, encore que sans le moindre venin. Elle a de plus du goût en art, et un goût original : elle le sait, et elle le dit. Enfin, sous toute cette finesse, on sent, charme rare ! un grand fond de bonté et de raison.

Le *Voyage d'Italie* n'est pas, pour l'historien, sans un intérêt particulier : on y trouve des crayons vivement tracés et des anecdotes significatives à propos des membres de la famille Bonaparte (Caroline, Jérôme, Mme Létitia, etc.), que la comtesse a vus de fort près.

G. Doncieux.

Sous ce titre : *Une mission diplomatique en octobre 1870. De Paris à Vienne et à Londres.*

M. F. Reitlinger, avocat à la cour d'appel de Paris vient de publier

chez Berger-Levrault et Cie, éditeurs, un livre intéressant qui se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur nous fait le poignant récit de son voyage dans la nacelle du ballon monté, *le Vauban*. Parti le 28 octobre — jour de la chute de Metz — du quartier de la gare d'Orléans, les voyageurs aériens après des péripéties sans nombre, tombent le même jour à Vigneules (Meuse), presque au milieu des lignes prussiennes. Par Montmédy et Virton, ils gagnent Bruxelles le soir.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Reitlinger est consacrée à son voyage à Vienne et à Londres. Le chancelier de Beust reçoit à merveille l'envoyé de M. Jules Favre; mais l'Autriche-Hongrie restera neutre. Quand à l'Angleterre, en dépit de l'accueil poli, sympathique fait à M. Reitlinger par lord Grandville, à Londres et par M. Gladstone à Hawarden Castle, elle demeure impassible et n'assiste pas sans une secrète et ironiste satisfaction au duel terrible et désormais inégal qui se poursuit entre la France et la Prusse. Préconisée par la Grande-Bretagne la ligue des neutres n'a point d'autre but que d'entraver toute intervention de l'Europe. Un échec complet est donc réservé à M. Reitlinger, comme à tous les autres envoyés de la défense nationale.

Léonce de Bretonne.



Un piège à flirts, par Jean Kermor. — Paris, Ollendorff, 1899.

On croirait volontiers que l'auteur d'*Un piège à flirts* est une femme et une étrangère protestante. Presque tous ses personnages sont de nationalité américaine ou anglaise; le thé dont il est fréquemment question, ainsi que d'autres habitudes qui ne sont pas les nôtres, amènent à penser qu'on a voulu peindre un monde étranger. Et la peinture est si réussie que l'auteur, s'il n'appartient pas à ce monde a dû, tout au moins, le fréquenter assidûment.

Margot Cécil, américaine de trente ans, beauté sensationnelle, intelligence supérieure, très cultivée, femme de lettres, « peintresse » et musicienne remarquable, possède en outre une immense fortune. Marc Etienne, médecin distingué, l'aime depuis plusieurs années; mais il est pauvre, et cette fortune est un obstacle à la réalisation de ses désirs. Margot, qui le considère comme le meilleur de ses amis, a grande confiance en lui; mais elle ne songe pas au mariage, sa vie étant très occupée par les arts et par ses relations mondaines. Toutefois, elle n'est pas complètement insensible aux assiduités d'un homme étrange et très beau, qui se fait passer pour un prince Indien, et qui mène une vie fastueuse. — Annie, jeune anglaise d'une beauté blonde fort admirée, se met en tête de flirter avec Marc et de le détourner de Margot. Elle déploie toute sa science de la coquetterie, et parvient à intéresser le jeune médecin. Mais Margot, ayant remarqué le manège de son amie, devient subitement jalouse, et s'enfuit à la campagne. Dans le calme de la solitude et le vide des heures, elle se rend compte de son amour pour Marc. Elle l'appelle, il accourt ; ils tombent dans les bras l'un de l'autre, et ne tardent pas à s'épouser. La petite flirteuse, sacrifiée, se réfugie en Angleterre, et l'on en parle plus. Quant au prince Indien, ce n'était — on l'a deviné — qu'un vil aventurier qui en voulait surtout aux millions de Margot.

Ce roman est honnête et intéressant, et peut être lu par tout le monde.

Les fils de la tempête. 1° Les Lurons de la Jeanne; 2° Julia la louve. par Pierre Maël. — Chez Flammarion. —

Ces lurons, hardis marins bretons, ayant navigué sur toutes les

mers, et revenus dans leur pays, profitaient des côtes sauvages et inhospitalières de Penmarc'h pour y faire de la contrebande. Constitués en association secrète sous le commandement d'un chef toujours invisible et dont les ordres étaient transmis par son lieutenant Nédélec, ces irréguliers avaient une retraite inaccessible sous les falaises abruptes de l'Aberwrac'h, dans des grottes immenses dont l'unique ouverture était masquée par la mer, et dont les seuls affiliés avaient connaissance.

Leur capitaine, M. de la Gaillarderie, véritable héros de roman, petit cousin de Monte-Cristo, met à profit cette circonstance pour tirer des griffes d'une ancienne maîtresse, créature vicieuse et criminelle, sa fille Jeanne, adorable enfant, aimée du fils de Nédélec, jeune capitaine au long cours.

Ce roman fourmille de situations dramatiques et doit plaire aux amateurs d'aventures extraordinaires, où le merveilleux se mêle à l'épouvantable. En outre, M. Maël, qui excelle à peindre les choses de la mer, donne une preuve nouvelle que ces peintures-là ne se font pas *de chic*, et ceux de ses lecteurs qui appartiennent à la grande famille maritime n'auront pas de peine à reconnaître un camarade dans l'auteur des *Fils de la tempête.*

Silhouettes d'humbles, par Paul Renaudin. — Chez Perrin.

Voici un bon livre, et tous ceux qui s'intéressent au peuple et qui travaillent à améliorer son sort auront plaisir et profit à le lire.

L'on y trouve une série de tableaux et d'études de la vie populaire, d'une grande exactitude, alliée à beaucoup de pittoresque, et un certain charme qui va jusqu'à l'émotion.

Et presque pas de révolte, chez ce pauvre monde, contre une destinée souvent bien dure et bien injuste. La société demeurera-t-elle éternellement indifférente ? Attendra-t-elle la révolte ?

Les péchés des autres, par Léon de Tinseau. — Chez Calman-Lévy.

Livre spirituellement écrit, dont la lecture est attrayante et récréative. Les caractères des personnages sont finement étudiés, sans prétention à la psychologie.

L'action se déroule naturellement, en une succession de scènes animées, reliées par l'idylle de deux cousins qui s'aiment depuis l'enfance. Ils s'épousent à la fin du volume, après avoir triomphé des obstacles accumulés par le divorce des parents de la jeune fille. Ajoutons que cet ouvrage peut être laissé sur toutes les tables.

Alfred Muteau.



Les Arcanes, par G. Ménétrier. — Librairie Léon Vanier.

Sous le titre d'*Arcanes* un jeune poète, M. Ménétrier, entreprend d'exposer les secrets de la mort et de la vie. En des chapitres à titres énormes, *Dieu, la Genèse, la Mer, la Femme et l'Amour*, il essaye de démontrer d'abord l'immortalité personnelle de l'âme. Ses efforts sont visibles vers l'énergie de la pensée, le choix des symboles, la couleur et la grâce du style. Puis, quand la vie n'est plus enténébrée à l'ombre de la mort, il chante la vie avec une sensualité qu'il voudrait troublante. Sa philosophie semble pénétrée à la fois de l'esprit scientifique et de l'esprit religieux. Il commence toujours par interroger la science, mais quand la science, sans doute mal interrogée, cesse de répondre, il s'adresse à la religion. Les affirmations très optimistes du poète, ainsi présentées en un livre qui manque un peu d'équilibre, plairont-elles à notre siècle saturé de pessimisme et de doute ? A notre siècle de répondre. En ce qui concerne les maîtres actuels du vers, ils diront sans

doute que l'art de M. Ménétrier relève de Victor Hugo et de ses moins ternes élèves. Quel plus bel éloge formuler d'une série de pages qui demanda des mois de persévérance !

Vers de Bohème, par Edmond de Chaillac. — S. Léon, éditeur à Alger.

M. de Chaillac aurait-il songé à faire concurrence à M. de Fleurigny pour le choix des titres ? *Vers de Bohème, Vers de lampe*, valent *Eclats de Vers* et *Luths pour la vie*. Reste à juger si le talent est le même chez ces deux rivaux. Parcourons rapidement le volume de M. de Chaillac, nous nous rendrons facilement compte que l'auteur s'attache surtout à retracer les diverses étapes de l'existence algérienne. *Le Siroco, Impression devant la baie d'Alger, Cri de guerre du Caveau Algérien. Après le succès de Drumont* disent assez qu'il s'agit d'odelettes locales. Mais les événements parisiens, les faits divers devrais-je écrire, ne sont pas pour cela oubliés. Et voilà où l'absence de poésie se remarque vraiment. Analyser le crime de Calixte Grégoire en vers de huit syllabes paraît outré. Pourquoi M. de Chaillac ne laisse-t-il pas ce soin aux reporters de la cour d'assises et ne se contente-t-il pas d'exalter la nature dans la note exquise de *Retour des Champs ?*

Les Chimères par Jean Pleyber. — Paul Ollendorff, éditeur.

Du Sud à l'Ouest. Cette fois, c'est un poète breton, si j'en crois la première partie, les *Chansons des Landes et des Grèves*, qui prend sa bombarde et monte sur le tonneau. Sonneur exquis souvent, inspiré, varié de rythmes et d'idées.

Couchant mystérieux et fuyant qui te perds
Par delà les splendeurs prismatiques des grèves.
Qui pâlis lentement et qui des ciels de rêves
Te glisse doucement dans le sein bleu des mers.

Les Vertiges, Toutes les larmes, Rituel d'Amour forment une suite attrayante en dépit de leur acharnée mélancolie. Mais qu'écriraient les enfants d'Apollon s'ils ne sertissaient pas leurs larmes, s'ils ne décrivaient pas leurs vertiges, s'ils ne célébraient pas leurs amantes ?

Sur le brin d'herbe éblouissant,
La goutte d'eau s'est reposée,
Et mon âme est comme arrosée
Par ton amour envahissant.

Regrettons pour finir que ce volume soit imprimé en caractères si menus. *Les chimères* ne pourront jamais, ainsi présentées, devenir un livre de chevet.

Henry de Braisne.



Le serment de Lucette, par M. G. de Wailly. — Librairie Calman-Lévy.

Ce livre est un roman *de famille*. Aujourd'hui les auteurs de roman oublient un peu trop que la littérature est un sacerdoce en même temps qu'un art et ils abandonnent trop cette clientèle saine, honnête, qui est la meilleure de notre population de France et en qui repose l'espoir du relèvement moral de notre patrie.

La plupart de ceux, qui, parmi les romanciers, ont une vraie plume d'écrivain, dédaignent le genre « moral » qui ne rapporte pas de gloire et le laissent exploiter par des talents inférieurs qui réellement ne donnent pas aux familles la pâture intellectuelle qu'elles méritent.

M. de Wailly a voulu dans le *Serment de Lucette* réagir contre cet ostracisme, écrire un roman qui soit littéraire sans prétention, intéressant sans avoir recours aux violences de la passion ni aux situations, en marge du code à côté de l'honneur, qui puisse en un mot faire dire aux plus raffinés qu'il leur a plu et leur causer la surprise que leur plaisir soit né en dehors des psychologies de l'adultère ou des déséquilibrements de décadence morale ou sociale. L'auteur du *Serment de Lucette* a voulu faire cela et il a réussi.

L'art d'être heureux, par M. Victorin Vidal. — Lahure, éditeur.

C'est un livre écrit simplement, sans recherche excessive, avec une pondération, un sens clair des sentiments et de la vie. Le style en est calme, il a les douceurs et la sérénité qu'exige le sujet; il coule à travers les pages comme un ruisseau dont le murmure a de la gaîté charmante. M. Victorin Vidal croit au bonheur et prouve qu'on peut l'attendre de toutes les situations quand on ne l'ambitionne pas au-dessus des possibilités.

Un appendice, qui est une idée intéressante, curieuse, ajoute au volume des lettres sur le bonheur, signées d'un grand nombre de célébrités. Voilà un livre sain et bon à lire et à relire.

J. A.



Histoire de la musique en Russie, par Albert Soubies (Paris, May). — *Histoire de la musique (en Hongrie)* par le même (Paris, Flammarion).

M. Albert Soubies aura bientôt, à son actif, une histoire complète de la musique en Europe, car il y a peu de pays qu'il n'ait déjà exploré. Son Histoire de la musique en Russie fait partie de la précieuse « Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts » et en est digne, tant par l'intérêt du texte que par le choix des gravures. De nombreux travaux avaient été écrits sur la musique russe depuis Glinka mais peu d'auteurs étaient remontés plus haut. Il y a donc toute une série de chapitres neufs, ou à peu près, sur la période antérieure à Glinka ; la musique religieuse d'autrefois ; la musique à la cour d'Ivan III à Catherine II ; le règne de la grande Catherine ; la musique en Russie dans la 1re partie du XIXe siècle ; la musique polonaise. Enfin vint Glinka avec son célèbre opéra : *La Vie pour le tsar*. Dès lors, surgit une pléiade de musiciens russes qui révolutionnent la musique slave. Citerai-je les plus illustres : Sérow, Bargomijky, Balakirew, César Cui, Moussorgsky, Borodine, Rimsky-Korsakow, Tschaïkowsky, Rubinstein, etc. Assurément, il serait absurde de prétendre que tous ces musiciens procèdent de Glinka. Malgré le mérite indéniable de ce compositeur, il faut se rappeler que *La Vie pour le tsar* est fortement entachée d'italianisme ; seulement Glinka a trouvé une voie nouvelle ; l'opéra national et c'est là son mérite Aujourd'hui, toute une école de jeunes compositeurs russes s'élance hardiment dans la carrière ; cette nouvelle école est peu connue en France et il serait intéressant que MM. Colonne et Lamoureux donnassent une sélection de leurs œuvres.

— L'Histoire de la musique en Hongrie fait partie d'une petite collection d'agréable aspect. Elle contient, en sept chapitres, le résumé du mouvement musical en Hongrie depuis les temps les plus reculés. Là aussi, il se produit depuis un demi-siècle un mouvement national qui

semble devoir être glorieux pour les Magyars. Et il ne s'agit pas des Czardas et autres virtuosités du pays où fleurissent les Tziganes, mais de la composition lyrique et instrumentale. M. Soubies étudie tout cela avec ce soin méticuleux qu'il apporte à ses ouvrages et qui rendent ceux-ci précieux aux musicographes comme aux simples amateurs.

GEORGES DE DUBOR.



Disgraciée, par AMÉDÉE DELORME. — (Paris, Société d'Editions littéraires).

Ce nouveau roman offre les mêmes qualités de composition, de tenue et de style que les précédents ouvrages de M. Amédée Delorme; mais nous sommes tentés de lui reprocher de se dérouler dans un milieu qui a déjà été trop souvent observé et décrit. Le grand seigneur qui aime la femme d'un banquier juif, ou converti, les journalistes qui circonviennent le banquier pour fonder un journal à ses dépens, le sous-lieutenant naïf, la jeune fille riche destinée à reblasonner le duc ruiné, les bazars de charité papillotants et les salles de rédaction enfumées, tout cela est un peu bien connu. Il faut noter pourtant, au milieu de ces scènes déjà vues, et malheureusement toujours vraies, une note particulière qui en distrait et les relève: c'est l'idylle touchante de Lilette, la *Disgraciée*, avec un modeste secrétaire, aussi noble, dévoué et admible, qu'il est peu séduisant d'aspect. Les sentiments de ces deux êtres, bien doués au moral et mal partagés physiquement, consolent de la turpitude qui les environne sans les gangrener. Le petit roman qui se déroule entre eux, en sourdine, nous fait accepter le gros drame, à grands éclats et terribles catastrophes, de l'homme d'affaires qui fait faillite, pour avoir voulu trop embrasser, et de la femme sensuelle qui ruine ses amants, sans d'ailleurs enrichir son méprisable mari.

L. S.



M. de Folleuil, par GYP (Calmann Lévy). — C'est un de nos étonnements de voir avec quel art incomparable Gyp arrive à faire succéder volume à volume dans le même mode et presque sur le même sujet, sans jamais lasser son public. Si elle n'a point créé le genre, Gyp l'a fait sien en le renouvelant, et elle y est si bien devenue maîtresse qu'elle a fait école ; on peut même ajouter que, malgré le talent, la verve et l'esprit qu'y ont dépensés ses meilleurs élèves, les Lavedan, les Marin, les Michel Provins et autres, aucun n'est arrivé à la faire oublier. Aujourd'hui, c'est M. de Folleuil, une de nos vieilles connaissances, qui prend la parole, ou plutôt qui se fait le porte paroles de l'enfant terrible qu'est notre auteur, fouaillant à tort et à travers nos ridicules et nos mœurs, cassant les vitres volontiers et tapant sur les doigts de nos seigneurs et maîtres. M. de Folleuil n'est pas précisément l'ami des institutions qui nous gouvernent, ni de l'administration que l'Europe commence à ne plus nous envier du tout, mais il a tant d'esprit et de bonne humeur et de bonne grâce, qu'on lui passe tout, même les attaques un peu excessives ; et puis il est pétri de si bonnes intentions, il semble si désintéressé dans l'affaire, et dans toutes les affaires, qu'on serait mal venu vraiment à lui en vouloir d'un mot un peu vif, ou d'une boutade plus mordante qu'il n'était nécessaire. M. de Folleuil est un bon homme au fond et Gyp a bien de l'esprit.

AD. BADIN.

Dans les Ronces, par Henry Trichet (Ed. Armand Magnier).

Le roman s'ouvre par la naissance d'un enfant, qui est le fruit d'une faute. La mère, Mme de Cotençon, commence par adorer et gâter la petite Christiane au point que la sœur aînée en est jalouse, puis elle tombe dans la dévotion et espère racheter son péché en fermant son cœur à cette enfant qu'elle tâche de ne considérer plus que comme une étrangère. Elle refuse même de lui donner l'homme qu'elle aime, et lorsqu'enfin elle y consent M. de Lignac qui avait tout fait pour persuader à Christiane de l'épouser malgré le refus de sa mère, se trouve déjà marié. Christiane n'a plus qu'à mourir, et c'est par là que se termine ce roman.

E. Rodocanachi.



Paris-Hachette. — Je ne crois pas qu'il soit possible de dépasser en un recueil la perfection et l'utilité de celui-ci. C'est tout une bibliothèque en seize cents pages. On trouve dans *Paris-Hachette* tous les renseignements quels qu'ils soient, nécessaires soit à la curiosité, soit aux affaires d'un parisien ou d'un étranger. Placer ce petit monument, qui tient si peu de place sur une table de travail, c'est avoir à sa portée tous les renseignements nécessaires à la vie et gagner chaque soir un temps précieux.

S.

CARNET MONDAIN

Depuis quinze jours, le Salon est la grande affaire, comme le Concours hippique était la chose importante il y a quelques semaines.

On serait déshonoré, chez les snobs, si l'on ne se piquait d'art aussi bien que de connaissances sportives, et il faut, en conséquence, faire une promenade plusieurs fois par semaine, au milieu de ces toiles qu'on n'est pas toujours capable d'apprécier, malgré les airs de fin connaisseur qu'on se donne.

Heureusement, on ne réclame pas, sur ces tableaux, dessins et sculptures, mon opinion qui n'aurait aucune valeur, en raison de mon incompétence, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, d'ailleurs, mais je vais au Salon tout de même, et j'y fais aussi des observations, ce sont les visiteurs qui me les fournissent.

D'abord il y a trop de choses à voir et de choses différentes pour bien asseoir son jugement, quand on ne possède pas les hautes lumières d'un véritable Mécène. Il est difficile d'admirer tant de pinceaux. Les expositions particulières, surtout celles des œuvres d'un seul maître sont plus à ma portée. Telle celle de Louise Abbéma à la galerie Petit, ou celle du peintre G. Desrivières, en son atelier. Chez ce dernier nous n'avons pas trouvé les pastels de Mme Desrivières cette année.... car dans ce ménage où tout est en harmonie, on peint ensemble comme on fait toutes choses.

Les toiles ensoleillées du mari ont été brossées cet hiver en plein air, à Menton où l'on était allé finir, sous un climat plus doux, la convalescence de la jeune femme.

Mais cette exposition est fermée et le Salon est ouvert, c'est en ce dernier lieu qu'on se rencontre maintenant et qu'on exhibe les toilettes spéciales, « circonstancielles » !

Les hommes célibataires profitent de l'occasion pour faire des politesses aux femmes. Ils leur offrent à luncher... C'est admis par les plus intransigeantes douairières. Le bachelor fait ses invitations la veille ou l'avant-veille et commande un goûter délicat, qui réconforte véritablement après la promenade fatigante exécutée au milieu de ces innombrables tableaux. Et on potine! et on prononce là, pour la première fois, les jugements qui seront ensuite colportés à tous les cinq à sept.

*
* *

Je vous ai dit que les grandes mondaines, pour se donner un instant de relâche, feraient une fugue dans leurs terres, à l'occasion des Rogations et des fêtes (Ascension, Pentecôte) qui suivent le minuscule carême de trois jours.

L'une d'elles qui, dans son domaine de la Lozère, a suivi la

procession rurale à travers champs, me communique ses impressions plutôt gaies. Elle me raconte que le curé, un enfant du pays nommé Trabuchon, ayant épuisé au cours de la dévote promenade matinale, les longues litanies des Saints, s'est avisé d'entamer la liste interminable des sollicitations, adéquates à leurs besoins, que ses paroissiens — laboureurs avaient, chacun à adresser au ciel.

— Prions, disait-il en patois Languedocien et sur un ton de psalmodie, prions pour la vache de Pierre, qui est malade.

Et les fidèles, au lieu de l'*Ora pro nobis* de tout à l'heure, de répondre en langue patoise également : « Dieu t'écoute, Trabuchon ».

— Prions pour les pommes de terre de Jacques qui sont un peu gelées.

— Dieu t'écoute, Trabuchon.

— Prions pour la bique de Joseph qui est enflée.

— Dieu t'écoute, Trabuchon.

Comme on voit, chacun était allé confier son inquiétude particulière au curé et lui recommander de prier Dieu pour qu'elle fut dissipée.

Ce tableau rustique peut faire sourire. N'empêche que ces paysans naïfs, unissant leurs supplications pour demander à Dieu de délivrer le voisin de ses ennuis, offrent un bel exemple d'altruisme. Ils ont eu le souci des autres en même temps que celui de leur propre tourment.

*
* *

Le Tzar espère fièvreusement la naissance d'un fils. Il demande un héritier mâle à toutes les Saintes Icônes de son palais, faisant à chaque heure, devant l'une ou l'autre d'elles, une prière pour obtenir la réalisation de son ardent désir.

On sait que l'éducation religieuse de Maître de toutes les Russies l'a conduit à une sorte de mysticisme, avec lequel s'accordait assez peu la dévotion plus froide de l'Impératrice, élevée dans la rationnelle religion protestante.

Mais l'illustre et sympathique ménage n'en reste pas moins très uni. La Tzarine, intelligente et bien avisée, sait qu'en ces matières, chacun aime à voir ses idées respectées.

Où elle est irréductible, par exemple, c'est en ce qui concerne les soins à donner aux enfants.

Elle proscrit hautement les habitudes russes, mais elle a dû lutter pour que les deux petites grandes-duchesses soient élevées à l'anglaise.

L'étonnement, et, même l'indignation excités par son système étranger n'ont pas encore cessés dans le pays, ni à la cour. Et pourtant on voit que les deux enfants se portent à merveille.

On s'est également inspiré des principes britanniques pour élever les nombreux enfants de l'Empereur d'Allemagne. Ces idées furent combattues aussi en Prusse, mais finalement gain de cause resta à celle qui les y introduisit, la princesse Victoria d'Angleterre, qui est devenue l'impératrice Frédéric.

Il est vrai que c'est peut-être une des causes de l'impopularité de cette femme remarquable dans sa patrie d'adoption.

Le Kaiser ne s'aperçoit donc pas qu'il a abaissé la suprématie de la Germanie en matière de *nursery*, lui qui croit à l'excellence sans rivale de tout ce qui se fait, se dit, se pense, se mange ! dans le pays qu'il gouverne ?

Son chauvinisme diminuerait-il d'intensité ? A l'un des derniers dîners de grande cérémonie qu'il a offert au corps diplomatique et aux plus grands personnages de sa cour, le menu était rédigé en Français et d'une composition toute parisienne. Les goûts changent. Va-t-il

préférer nos plats délicats et bien pondérés à ses galimafrées tudesques ?

Le souvenir à emporter du dîner impérial était, outre le menu français (véritable événement sur lequel conjecturait gravement la diplomatie présente) — ce souvenir consistait en un charmant petit panier de filigrane d'argent, placé devant l'assiette de chaque convive, et empli de bonbons exquis.

Chez un ambassadeur, on a offert des vases de Gallé et de Salviati contenant une rose Maréchal Niel. Quelle magnificence ! et quelle époque à mementos que la nôtre !

On sait que le Kaiser et la Kaiserin vont dîner une fois dans chaque ambassade pendant la saison de Berlin.

A celle de Russie, le luxe du représentant du Tzar écrase le luxe impérial de Guillaume. L'orfèvrerie du comte Otten-Şacken est merveilleuse, d'une richesse toute bysantine. L'ambassadeur fait en ces occasions, une dépense de fleurs équivalant à une fortune. Je crois que cela agace un peu l'orgueilleux monarque qui s'assied à cette table splendide. Il voudrait être plus grand que tous en toutes choses, même dans ces toutes petites circonstances.

Il veille à la toilette de l'Impératrice, exigeant qu'elle renouvelle ses robes à chaque réception. Sa gallophobie l'empêche de les commander à Paris, et, pourtant notre élégance le fait sécher de dépit.

Baronne STAFFE.

LA MODE

Il paraît que le docteur Dys a fait école. Les découvertes du savant renommé, qui le premier demanda à la science le secret de combattre les injures du temps, ont mis en goût les chimistes et ils se penchent sur leurs cornues en annonçant à l'Univers qu'ils vont trouver le merle blanc. C'est je crois le bon Socrate qui a dit : « Un tiens valait mieux que deux tu l'auras ». Je m'en rapporte à sa sagesse proverbiale et je répète encore une fois que les « Sachets de Beauté » du docteur Dys sont tout simplement admirables et qu'ils font les délices des coquettes avides de jeunesse éternelle.

Il est trop tard pour vous parler du Vernissage et des jolies toilettes qu'on y a inaugurées mais qu'on n'a pu y voir tant il y avait cohue bourdonnante. Je vais pourtant vous indiquer un modèle aperçu au passage qui est de nature à plaire parce qu'il est élégamment pratique. C'est une toilette en drap mastic avec la jupe fourreau brodée ton sur ton et découpée sur un fond de satin blanc. Une jaquette veste d'une coupe irréprochable et très gracieuse brodée de même que la jupe; le col et les revers en satin blanc et broderie mastic.

Voilà ; c'est riche et simple et peut se porter à Lonchamps comme à la ville.

C'est au Vernissage, en courant par les salons consacrés à la sculpture que j'ai découvert l'existence de la « Dotation de la jeunesse française », institution fraternelle et philanthropique que je signale à l'attention des mères de famille. Cette patriotique institution est représentée au Salon par un groupe symbolique, une belle œuvre d'art inspirée par un beau sentiment qui fait honneur au sculpteur Fossé. J'ai admiré de tout mon cœur sa France maternelle unissant un jeune soldat et une jeune fille du peuple, s'apportant l'un à l'autre une légère dot amassée par le travail et par l'économie et surtout par la prévoyance de la mère, de notre chère France qui contribue elle aussi par son inépuisable charité à arrondir la petite somme accumulée par les dix sous que versent chaque mois les jeunes gens laborieux des deux sexes. M. Mézière, de l'Académie française est le président de cette association éminemment patriotique de la « Dotation de la jeunesse française » et le chef de l'État en est le président d'honneur. Il faut noter que les Français habitant à l'étranger ont les mêmes droits que ceux qui n'ont pas quitté le sol de la patrie, et leurs enfants peuvent jouir des mêmes avantages. Je suis certaine que les lectrices de la *Nouvelle Revue* à qui la fortune et la vie n'ont refusé aucune de leurs faveurs songeront à cette œuvre de la France maternelle et qu'elles voudront contribuer à assurer sa prospérité; c'est une façon de faire du socialisme à la Française, et celui-là est le bon.

Il faut pourtant que je dise un mot des chapeaux. Il y en a beaucoup de forme Empire, les uns plus petits, les autres plus grands; il y a le Cherel, le grand Lavolly, que sais-je? Tous sont en faveur et on a raison car tous sont charmants et il n'est pas besoin d'indiquer à une élégante celui qui lui convient le mieux.

Vicomtesse de RÉVILLE.

P. S. — Il faut toujours s'adresser à Darsy, préparateur des produits du docteur Dys, 54, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

V. D. R.

Le Secrétaire de Rédaction,
A. ALBALAT.

L'Administrateur-Gérant,
L. VERNET.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43

LES BOURBONS EN POLOGNE

(De Mittau à Varsovie). (1)

Le 1er Décembre 1800, le premier consul adressait à l'empereur Paul 1er de Russie, une lettre, dans laquelle il lui proposait le partage de l'empire du monde. « A eux deux, ils régleraient les destinées de l'Europe : en l'espace de vingt-quatre heures, la paix régnerait sur terre et sur mer : devant leur volonté nettement exprimée, les armes tomberaient des mains des perturbateurs. »

Le tsar, nature mobile, fantasque, généreuse, subissait l'attraction qu'exerce le génie. Les victoires de Bonaparte, la prodigieuse ascension de sa fortune, le fascinaient. Quel but magnifique proposé à son ambition, que ce *condominium* universel ! A l'éclat de l'astre naissant, pâlissaient les dernières lueurs de la Royauté déchue. Paul obéit à cette loi naturelle qui fait s'orienter l'homme vers le succès et la force, comme vers le soleil — la plante. Aussi dès le 14 janvier 1801, le comte de Fersen, gouverneur militaire de Mittau, se présentait-il muni d'instructions décisives. Depuis trois années, Louis XVIII goûtait en cette ville des douceurs d'un repos fastueux. Seul, de tous les souverains, le Tsar avait accueilli la famille exilée, se plaisait à l'entourer de l'appareil de la pompe Royale, lui assignait une garde d'honneur, lui accordait un subside annuel de deux cent mille roubles, faisait enregistrer le mariage de Madame Royale et du duc d'Angoulême aux archives

(1) Parmi les nombreux mémoires et manuscrits du temps qui m'ont guidé dans ce travail, je dois surtout signaler l'excellent et tout récent ouvrage de M. Alexandre Kraushaar, l'un de nos essaïstes les plus consciencieux et les plus infatigables *Burboni na Wygnaniu* (Les Bourbons en exil). (Varsovie Gebethner et Wolff 1899)

du Sénat de Pétersbourg, en vertu d'un ukase spécial ; bref — ne cessait de lui témoigner en toute occasion, les preuves les plus manifestes de sa déférence.

Or voici maintenant, que par un de ces brusques retours des choses d'ici bas, le roi entendait l'arrêt inattendu de sa disgrâce ; Une note laconique ainsi conçue... » Vous communiquerez à Louis XVIII, que sa Majesté l'Empereur, lui conseille d'aller rejoindre la reine son épouse à Kiel, et d'y établir désormais son séjour ». C'en était fait. Il n'y avait plus un coin de terre où put s'abriter le roi de France. En vain, demanda-t-il un délai. Le 26 janvier nouvelle et pressante sommation. Le gouverneur rappelait par ordre de son maître « *que l'hospitalité était une vertu et non un devoir* ». La famille royale avait à quitter Mittau sans retard. Pour comble de maux, la subvention impériale retirée, des préoccupations d'ordre matériel aggravèrent la détresse des exilés. Il fallut avertir la duchesse d'Angoulême des rigueurs du sort. Le roi se rendit à la chapelle, où il la trouva en prière aux côtés de son confesseur le saint et fidèle abbé Edgeworth de Firmont. Un coup d'œil suffit à la princesse pour lui faire deviner ce nouveau malheur. » Sire dit-elle, je suis prête à vous suivre. Dieu ne nous abandonnera pas. » Déjà, la nouvelle du départ répandue dans la ville, les nobles courlandais accouraient : le peuple se pressait en foule sur le parcours des procrits. Louis XVIII promenait un mélancolique regard, sur ces murs qu'avait illustrés jadis, la présence de Maurice de Saxe, sur ces vastes jardins, dont les ifs et les chênes se miraient dans les eaux limpides des lacs. Il s'en éloignait, semblable au mendiant qui ne sait où il lui sera donné de reposer sa tête. L'Europe se courbait devant le vainqueur. L'Autriche, l'Espagne, les principautés allemandes et italiennes, tremblaient, qu'une complaisance compromettante ne leur attirât le courroux du premier consul. L'Angleterre seule lui résistait, en guerre ouverte avec la France ; et Louis ne pouvait oublier qu'il était Français. En cette extrémité, il résolut de s'adresser à la Prusse. « Monsieur « mon frère, écrivit-il à Frédéric Guillaume, le comte de Lille se « voit contraint d'abandonner Mittau avec sa famille. J'espère, Sire, « que vous lui accorderez un refuge au sein de vos états. Votre Majesté « aura égard à ma situation. Elle ne voudra pas me laisser dépourvu « d'abri, au milieu des rigueurs de l'hiver. Ses sentiments bien « connus, me sont un sûr garant de sa décision. Il est des infor- « tunes qui provoquent la compassion, même de nos ennemis. Je

« me flatte que ce n'est pas cette pitié seule, qui anime le cœur de « votre Majesté ».

Le roi de Prusse hésitait timoré, flottant entre ses propres instincts, les impulsions de sa conscience, et les craintes pusillanimes de ses ministres. Le comte d'Haugwitz s'opposait à tous compromis, tant il redoutait les foudres du premier consul. Détail étrange ce fut l'ambassadeur de la République, le général de Beurnonville qui fit pencher la balance en faveur de l'exilé. « Le gouvernement Français ne s'opposerait pas en principe à une mesure dictée par des sentiments d'humanité, pourvu toutefois, que le prince proscrit renonçât à toute revendication politique ». Ainsi rassuré, Frédéric Guillaume, donna un libre cours à l'expression de ses sympathies. » J'accueillerai les Bourbons, s'écria-t-il ; l'humanité, l'honneur me le commandent ». Il eut dû ajouter « et ma circonspection me le permet ».

Tombée au pouvoir de la Prusse, par suite du troisième et dernier partage, Varsovie avait été désignée comme lieu de séjour à la famille royale. Alors commença pour elle, par un de ces terribles hivers des pays du nord, une odyssée, dont chaque étape, servait d'illustration vivante aux vicissitudes incroyables du sort. Qui leur eut prédit en effet, à ces deux rejetons de la plus ancienne dynastie monarchique, alors que leur vie s'écoulait au milieu des somptuosités de Paris et de Versailles, en un pays béni, que la force des traditions ou des préjugés, leur faisait considérer comme leur patrimoine, — qu'un jour l'un sur le déclin, l'autre au matin même de leur existence, — ils s'en iraient dépouillés, errant au travers de l'immensité neigeuse de plaines désolées, n'ayant souvent d'autre abri qu'une misérable hutte recouverte de chaume? Le roi, sans argent, sans appui, avait dû emprunter quelque mille ducats, uniques ressources pour subvenir aux dépenses d'une cour qui ne comptait pas moins de quarante personnes. Le voyage dura six semaines.

On s'arrêta successivement à Mariembourg, Claypède, Polonga, Kœnigsberg, Hohenshein, Pultusk. Le journal d'Hardouineau nous a minutieusement noté les moindres péripéties de cet exode. D'abord, aux portes de Marienbourg, une affreuse tourmente de neige, aveugle les chevaux, jette à bas le carrosse royal.

Louis XVIII, au bras de la duchesse d'Angoulême se voit réduit à parcourir plusieurs kilomètres à pied. Ils parviennent ainsi à une pauvre bourgade. L'auberge est empestée de la fumée des

pipes, d'âcres exhalaisons d'eau-de-vie. Le roi, sa nièce et leur cortège s'y tassent dans deux pièces, qui n'ont que douze pieds de longueur sur dix de largeur. Le 27 janvier, on touche à la frontière. Nouvelles alarmes. La Duchesse ne s'est pas munie de passeports. Les autorités prussiennes se montreront-elles inflexibles ? La petite troupe jure, en cas de besoin de se frayer un passage à main armée : d'autant plus que Madame Royale, porte sur elle le fameux portefeuille qui renferme les papiers secrets. Mais on passe sans encombre. Le roi simple particulier, s'appellera désormais le comte de Lille : la duchesse d'Angoulême a pris le nom de marquise de la Meillerage. Le 8 février, en vue de Claypède, les illustres exilés se virent rejoints par une partie de l'ancienne garde royale, que le comte de Fersen vient d'éloigner de Mittau. Louis XVIII rassemble autour de lui ces serviteurs de la bonne cause. « Vous me voyez dépouillé, leur dit-il ; sans insignes (1), sans puissance, sans royaume. Je ne puis que vous donner un conseil d'ami. Rendez-vous à Kenigsberg; évitez les complications que pourraient susciter votre séjour auprès de moi. J'ai pris les mesures nécessaires, pour faciliter votre passage à Hambourg, d'où il vous sera plus facile de régler votre sort. » Cette séparation douloureuse fut bientôt suivie de la triste nouvelle de la mort de l'abbé Marie. Laissé malade au dernier relai, voici qu'un estaffier accourait bride abattue, annoncer sa fin tragique. Il s'était transpercé le cœur dans un accès de fièvre chaude ou de désespoir. Le 2 Mars, dernier accident. Le carrosse royal croise l'équipage d'une dame polonaise de qualité. Les roues s'accrochent ; voilà l'essieu brisé. Fort heureusement, la Starostine (c'en était une) offre aux voyageurs une place dans sa voiture, ignorant qu'elle a l'honneur d'abriter le roi de France et sa fortune. Mais cette halte forcée en plein champ, les pieds dans la boue glacée, provoque chez Louis XVIII une violente attaque de goutte, qui le retiendra plusieurs jours durant à Pultusk. Enfin le voilà remis. Le roi et sa suite passent le Narew sur un bac, déjeunent à Nieporent, rendez-vous de chasse de nos anciens rois... et, le même jour, 4 Mars, au travers des blanches brumes d'un splendide crépuscule, ils aperçoivent Varsovie, dominant la Vistule, avec les tours de ses quarante églises, les faîtes de ses palais, illuminés des roses reflets qu'a laissés encore sur le ciel, le soleil déjà disparu. Espéraient-ils le voir encore se lever un jour au-dessus des Tuileries, sur ces rives chéries de la Seine !

(1) A la frontière, le roi s'était dépouillé de toutes ses décorations.

II

Le troisième partage effaça la Pologne du rang des nations. Varsovie échut à la Prusse avec le littoral de la Vistule. Stanislas Auguste transféré d'abord à Grodno, s'en allait bientôt mourir à Pétersbourg.

Les grands, les nobles fuyaient ces lieux, théâtre de leurs anciennes splendeurs, mais aussi de leur dégradation. Plus de diètes, plus de conciliabules, plus d'intrigues de cour, plus de confédérations à nouer, de trône à renverser, de pouvoir à fronder, de dépouilles à vendre, de trahisons à mettre à l'encan. Dans les vastes cours des palais, l'herbe croissait, ainsi qu'au milieu du silence et de l'abandon des tombes. L'aigle prussienne étendait ses griffes rapaces ; elle déchirait, dévorait sa proie, en tirait tous les sucs vitaux. Ses banques, vrais coupe-gorges, masquant leurs machinations usuraires, sous l'apparente facilité des prix consentis, réveillaient au fond des âmes, ces instincts innés à la nature slave — le goût des dépenses folles, l'amour du faste, le désir de paraître, la passion du hasard et du jeu. L'administration indulgente tolérait ses excès, tandis que les agents du fisc, s'abattaient, nuées de sauterelles, sur les biens-fonds, sur ces *latifundia* de nos pères, séquestrés, vendus à vil prix, transformés en colonies rurales ou en donations militaires. *E pur se muove :* le pays se reprenait à vivre. Les premières années de stupeur et de désespoir écoulées, il semblait que renaissaient les temps des deux Augustes de Saxe. L'ancienne capitale se repeuplait. Un essaim de patriciennes, les plus charmantes, les plus raffinées, les plus spirituelles, les plus passionnées de la terre, illuminaient la cité de l'éclat éphémère de leur faste et de leur beauté. La comtesse Sévérin-Potocka, madame Sobolewska, Marie Walewska, l'incomparable blonde, dont la douceur et la grâce enchaînèrent Napoléon, la princesse Louis Nicolas Radziwill, la comtesse Sophie Zamoyska, la spirituelle Anette Tyszkiewicz (1) à laquelle nous devons de si intéressants mémoires.

Et combien d'autres encore qui vaudraient l'honneur d'être nommées. Quant à l'Apollon ou le Mars de ces divinités ou muses, —

(1) Voir les mémoires de la comtesse Potocka publiés par M. Stryjenski. (Paris, chez Plon).

il s'appelait le prince Joseph Poniatowski... Tout ce qui captive l'imagination les sens et le cœur ; beauté, jeunesse, générosité, illustration de race, courage et gloire lui faisaient cortège... Il avait secondé Kosciuszko dans sa tentative désespérée et combattu sous ses drapeaux. Un des premiers, pris de nostalgie, il revenait après la catastrophe suprême, vivre sur la scène de ses anciens exploits. Son palais, connu sous la dénomination bizarre de « Sous la tôle » *(Pod Blaha)*, sans doute à cause du nouveau toit, dont on avait recouvert sa façade, servait de foyer de ralliement, à tous les muscadins, à tous les incroyables de l'époque. Nuit et jour, la demeure résonnait d'échos joyeux. Tables de pharaons, festins dressés en permanence ; un jeu d'enfer ; les fenêtres ouvertes au large ; l'Alcibiade ou le Bayard polonais, se livrant aux soins de ses habilleurs, de ses perruquiers, tandis qu'autour de lui, se renouvelait le flot incessant des visiteurs : confidents, amis, officiers de service courtisans. Et pourtant, cette idole qui faisait les délices d'un peuple, tremblait soumis aux caprices d'une femme étrangère sans jeunesse et sans beauté. J'ai nommé la comtesse de Vauban, née de Barbentane, une des figures les plus surprenantes de l'émigration française. Elle sut soumettre ce volage à ses lois. Elle en sera jusqu'à la mort, l'Egerie, la souveraine et le tyran.

Installée chez le prince, elle le relègue peu à peu, « sous la tôle » c'est-à-dire sous les combles, élimine ceux de son entourage, qui ne savent ou ne veulent pas se plier à ses goûts. Car tout et tous doivent s'y conformer. L'âpre atmosphère de ce pays, mettant ses jours en danger, elle se calfeutre au fond de ses appartements. L'odeur des parfums, la vapeur d'aromates brûlées, surchauffent encore cette température de serre. Adieu fenêtres ouvertes, brises vives ! Les courtisans étouffent et font belle jambe, en face des levrettes favorites frileusement pelotonnées sur les fauteuils et les coussins soyeux.

Et malgré l'étrangeté de cette situation équivoque, l'autorité de la dame s'étend par toute la ville. Elle donne le ton. Le beau monde se presse dans ses salons transformés en étuves. Elle même, ne rend ses visites, qu'enfermée en son carrosse, arrêté au seuil des palais. Nos patriciennes tiennent à honneur d'y venir passer quelques instants, entre levrettes et carlins, écoutant la bouche en cœur, les récits larmoyants de mille maladies imaginaires... L'empire de Madame de Vauban, se montra plus durable que celui de Napoléon.

Le prince gardait sa chaîne au milieu du feu des batailles et de l'enivrement de la victoire. Une clause de son testament, confirme la fidélité de ce culte-platonique, — il faut bien le croire, inexplicable, à coup sûr... » Je lègue à madame la comtesse de Vauban, quinze mille ducats, (environ 150000 fr.) comme « un témoignage « bien faible de tout ce que je lui dois et de tout ce que mon cœur lui « a voué d'intérêt, d'amitié. de reconnaissance, au-delà de la « tombe ».

Cet épisode m'amène à parler de ce flot d'émigrés Français — qui soulevé par la tourmente révolutionnaire, se déversait, depuis quelques années, sur les rives de la Vistule. Quelle intéressante étude d'histoire que la diversité de ces infortunes subies, que ces brusques soubresauts d'une existence, ballottée, entre les plus hautes et les plus extrêmes vicissitudes du sort ; que ces espoirs superbes et que ces déceptions ; que ces contrastes évoqués par l'ignorance ou les fantasmagories des mirages lointains, et la triste réalité... Un pays désolé ; des mœurs jugées primitives ou barbares ; les dures nécessités de l'exil, nivelant les distinctions sociales.

Depuis les ducs et pairs, jusqu'aux paysans vendéens ou bretons ; depuis les princes de l'église, jusqu'aux petits abbés interlopes ; il n'y eut pas de maison polonaise, qui n'en abritât quelques-uns sous son toit. Condé, le jeune d'Enghein, l'élite des officiers royalistes, firent les délices des manoirs de la Volhynie. Soupirs, madrigaux, serments, rêves et fleurs effeuillées ! Le duc de Fleury, devint l'arbitre de toutes les élégances ; le Vicomte de Kéralie ouvrit un salon de dentiste : le chevalier de Coudène tint auberge, affichant les idées les plus avancées. Ironie ou persiflage, il servait de porte-voix aux tribuns sanguinaires du Club des Jacobins. Puis, à la suite de la noblesse, affluait le haut et le bas clergé, attiré par le prestige de cette nation catholique par excellence, où la terre restait imprégnée du sang des martyrs, dans sa lutte plusieurs fois séculaires contre l'infidèle.

Le père de Lestrange, y installait ses Augustins, le père Colombin, les trappistes de l'abbaye de Citeaux. A côté de l'archevêque de Reims et d'autres prélats, les humbles desservants des campagnes, se casaient aux hasards de la chance : Aumoniers, précepteurs, secrétaires, chapelains, lecteurs, intendants. Ils en fût, qui sur leur vieux jours, s'attelèrent à l'étude ingrate de la rude langue sarmate, prirent charge d'âmes, édifièrent la piété naïve de nos paysans, par l'éloquence de leur prêche, s'attachèrent

enfin eux-mêmes, par des liens si étroits et si durables à leurs nouveaux paroissiens, qu'ils préférèrent vivre et mourir au milieu d'eux, sur ce sol étranger, plutôt que de revenir, sous le doux ciel de France. Le Père Antoni — Dumas n'a pas inventé le nom — se rendit célèbre par ses sermons tenus en l'église des dames du Carmel, où se pressaient le monde et la ville.

Ces débris encore si brillants d'une société déjà disparue, se réunissaient chez un traiteur dont l'enseigne « *Au grand Condé* » faisait tressaillir les cœurs frémissants. Le vin y coulait à flots; le jeu emportait les derniers louis, perdus avec une insouciance superbe. Les abbés de cour tirant l'épée ou rimant des vers en l'honneur des divinités aussi légères que terrestres, scandalisaient nos bourgeois. Cette gaîté, cette verve, cet esprit gaulois résistant aux coups de l'adversité, étourdissaient, grisaient ainsi que ces boissons étrangères pétillantes et mousseuses les âmes polonaises, restées enfantines, en dépit de leur phraséologie et de leur allures théâtrales. De part et d'autre, on s'abouchait sans se comprendre et sans se fondre. La rudesse slave choquait l'élégance latine. Partout, sous une mince couche superficielle d'éclat et de vanité, transparaissait le fond barbare. De là, de part et d'autre, des jugements dictés par l'impression momentanée, ou imprégnée de l'aigreur des désillusions subies. On concluait volontiers du particulier au général. » Les émigrés, dit le comte Krasinski dans ses mémoires, nous traitaient de sots, d'ignorants « et de barbares. Ils vantaient leur propre esprit, leurs manières, « leur langage et l'opposaient à nos mœurs gothiques, qui pour- « tant ne causaient de tort à personne « *Chez nous en France* » « telle était la formule par laquelle ils commençaient et termi- « naient invariablement leurs discours. Ils raillaient notre simpli- « cité, la pudeur de nos femmes, la naïveté de nos filles. Nos vertus « notre foi conjugale ne nous attiraient qu'un haussement dédai- « gneux d'épaules, qu'accompagnait d'ordinaire, cette phrase « significative « *Parole d'honneur ! c'est à n'y rien comprendre !* » « Le chevalier de St-Ville, digne émule de la bigote Frenou, prê- « chait l'abstinence charnelle, à seule fin de désunir nos ména- « ges ».

J'ai cité ce passage, parce qu'il peint en termes outrés, les griefs apparents ou réels qui séparaient les deux camps ; — indigènes d'une part, émigrés de l'autre, — au moment où la famille royale, vint fort à propos, leur servir de trait d'union.

III

Le choix de l'abbé Delamarre, envoyé en fourrier pour préparer les quartiers de nos augustes hôtes, se fixa, sur l'une des plus belles maisons du « Faubourg de Cracovie », alors principale artère de la cité. Située en face du château de nos anciens rois, connue sous le nom d'*Hôtel Wasilewski*, cette habitation a disparu depuis une trentaine d'années. De hauts pessonnages y avaient tour à tour fixé leur domicile. Le prince Sapieha, président de la fameuse diète, dite « du quatre Mai » l'évêque de Vilna, Massalski, l'oncle et le tuteur de cette charmante princesse de Ligne, traîné plus tard à la lanterne, pendu par les patriotes du lieu; puis un autre prince de l'église : Krasicki, l'évêque de Warmie, fabuliste, fin lettré, fort en faveur auprès de Frédéric II qui prétendait lui en remontrer non seulement comme politique et stratège — ce en quoi, l'aimable prélat reconnaissait volontiers son autorité, mais aussi comme théologicien.

Ce fut en cette demeure, que le comte de Lille et Madame la duchesse d'Angoulême, se virent accueillis avec les honneurs dûs à leur rang. Le général de Koller, gouverneur de Varsowie les reçut au bas du grand escalier : la noblesse polonaise fit retentir l'air de l'écho prolongé de ses *vivats* et de ses clameurs. Louis XVIII sensible à ces égards, remercia en termes émus. « Ces « témoignages lui adouciraient les amertumes de l'exil ; La maison « de France ne saurait d'ailleurs, rester étrangère à cette ville. On « y gardait le souvenir du règne de l'un de ses prédécesseurs, com- « me lui, fils de Saint-Louis (1), et plus récemment encore de son « aïeul, le bon roi Stanislas (2), dont la mémoire demeurerait à « jamais chère aux Polonais ». La cour, fut aussitôt organisée. Le fidèle Hue remplissait les fonctions de premier officier de la chambre du roi. Messieurs de Saint-Gilles, de Peyronnet, Des Tournelles, de Grossourdis, portaient le titre de gentilshommes de service. Les docteurs Collignon et Bergonzoni devinrent les médecins ordinaires de Sa Majesté. Le ministère, ou chancellerie, se composait des comtes d'Avaray, de Damas, de la Chapelle, du duc de Grammont. Ce dernier surtout, attirait l'attention. Il peignait, chantait avec art, passait pour le plus habile escrimeur du monde.

(1) Henri de Valois, duc d'Anjou, plus tard Henri III, roi de France et de Pologne.

(2) Stanislas Leszczynski, duc de Lorraine, père de Marie Leczinska.

On prétend que durant son passage à Pétersbourg, il sut émouvoir le cœur d'une princesse, née sur les marches du trône. Le duc de Fleury, grêlé, petit, d'apparence chétive, mais passionné en amour et au jeu. plaisait par son entrain, sa belle humeur, ses spirituelles saillies « Les théâtres de société » se disputaient l'honneur de le voir paraître sur leurs scènes, tant il apportait de naturel, d'élégance, et de grâce à ses rôles. Le pieux abbé Edgeworth de Firmont, avait pour aide le Père Antoni dans l'exercice de son ministère. Monseigneur de Rivière, bossu, caustique et joueur ne songeait qu'à s'informer de l'état de fortune de ceux qui briguaient l'honneur de s'asseoir au tapis vert avec lui. « Est-il riche » ! telle était la question capitale à trancher.

Somme toute, la dignité du roi, le respect qu'inspiraient son prestige et ses revers, les vertus de Madame Royale, dont les infortunes sans exemple dans l'histoire, faisaient palpiter les cœurs, — apparaissant ainsi qu'une Antigone chrétienne aux côtés de ce monarque errant et déchu, — refrénaient les passions, apaisaient les dissentiments, raffermissaient les espoirs, au sein de cette société, dépourvue jusque là d'un lien visible de cohésion. Le roi, centre et foyer de toutes les aspirations, de tous les dévouements, rapprochait aussi les Polonais et les émigrés. Excellent latiniste, il se plaisait au commerce de nos gentilshommes, tous versés dans la belle langue sonore des Virgile et des Cicéron. On le voyait chaque matin prendre l'air sur son balcon ; obèse, vêtu d'un habit bleu de roi, gilet clair, culottes en serge grise, chaussé de guêtres de velours, car la goutte ne cessait de lui jouer ses mauvais tours : les lèvres narquoises sous le nez bourbonien ; les cheveux poudrés, rejetés en arrière et retombant en boucles sur le col à revers. Du reste gros mangeur, comme tous ceux de sa race, sa table passait pour la plus succulente et la plus copieuse de la ville. Friand de légumes, il lui en fallait en plein hiver, quoique nos jardiniers vendissent leurs primeurs au poids de l'or. Ce qui n'empêchait pas sa situation financière de rester fort critique. Les subsides russes semblaient taris à leur source même. Les 200.000 francs. payés par les Bourbons d'Espagne. joints à la rente de dix mille florins servie à sa nièce par l'empereur. — comme intérêts de la succession maternelle,— parvenaient à peine à couvrir la moitié de la dépense. On négociait des emprunts onéreux avec les banquiers de la ville, d'ailleurs très défiants. Mais les magnats Polonais, se montrèrent

dignes de leur ancien renom de munificence. Sous des formes délicates et discrètes, leurs dons pourvoyaient à tous les besoins de la famille royale. C'est ainsi que l'Hôtel Wasilewski se vit bientôt abandonné, pour une résidence, plus digne d'abriter l'héritier de la première couronne du monde. Par acte notarié passé à Vienne, en date du 9 septembre 1801 ; la sœur du dernier roi, Louise Poniatowska, veuve de Jean Zamoyski, Castellan de Podolie, ainsi que sa fille, la comtesse Mniszech, cédaient en toute propriété, au Roi très chrétien, le Palais dit *Kazanowski*, sis sur la rive droite de la Vistule. De belles terrasses, plantées d'arbres séculaires, descendaient par gradins, jusqu'au lit du fleuve. Ces vieux ombrages gardaient l'écho d'héroïques et tendres souvenirs. C'est là, que Marie de Gonzague, duchesse de Nevers, avait attendu la première visite de son royal époux Ladislas Vasa. Là encore, un demi-siècle plus tard, l'incomparable Marysienka, abritait ses amours avec le grand maréchal de la Couronne, Sobieski, — le futur libérateur de Vienne et de la Chrétienté. Là maintenant, s'écoulèrent pour les proscrits, les plus paisibles, les plus douces heures de leur vie d'exil. Au retour des mois d'été, la famille royale, se transportait à la « Maison Blanche », l'une des annexes du délicieux palais des Bains (Lazienki) construit par Stanislas Auguste, et dont le nom, prononcé par des lèvres françaises, se transforma bientôt en *la Jonquille*. Les massifs épais de verdure, çà et là s'ouvrant en perspectives fuyantes ; les vastes pelouses ; les marbres des statues, reflètant leur blancheur, en l'onde cristalline des bassins, berçaient les exilés de doux regrets, évoquant à leurs yeux, les riantes images, des échappées de Montreuil, de Versailles et de Marly. Un jour, sur un banc solitaire, la reine Louise de Prusse, en strict incognito, y surprit absorbée par ses lectures pieuses, le fille de Marie Antoinette qu'elle « couvrit de baisers rapides et de larmes ».

A différentes reprises, les ducs d'Angoulème et de Berri vinrent s'y délasser des rudesses de la vie des camps. Leur présence électrisait la petite cour. Le premier, grave, silencieux, recueilli, adonné aux pratiques d'une dévotion austère ; le second, d'une bravoure folle, prodigue, emporté, aimant le plaisir, et menant si cavalièrement l'amour, qu'une des belles dames de l'époque, — sa victime peut-être, — estime qu'il ressemblait plutôt à quelque officier russe de l'armée de Souvaroff qu'à un prince du sang bourbonien. Enfin, la reine elle-même, rejoint son époux. Marie-Joséphine

de Savoie, « petite, noire comme une taupe », les yeux défiants et fureteurs, n'avait jamais été fort goûtée à la cour. Marie-Antoinette ne l'aimait guère. Je crois que le comte de Provence ne se montrait ni plus empressé, ni plus tendre, quoiqu'il en eût dit à la reine qui, lui demandant s'il était vrai que sa belle-sœur fût enceinte, s'attirait de lui cette verte réponse : « Oui, madame, et il n'y a pas de jour où cela ne puisse être vrai ». Au demeurant, ni l'un ni l'autre ne désiraient un rapprochement, que leur imposaient surtout des nécessités d'ordre matériel. La reine, en effet, se trouvait à bout de ressources. Les maigres revenus que lui servait son père, le duc Amédée, se trouvaient engagés pour plus de deux années à l'avance. Aussi les sujets de mécontentement ne tardèrent-ils pas à s'élever de part et d'autre. La reine qualifia le palais Kazanowski du nom de « bicoque », ce en quoi elle exagérait, car nous n'ignorons pas qu'elle employait volontiers les expressions les plus énergiques. Gallon-Boyer, l'agent secret ou l'espion français, dont nous reparlerons au cours de ce récit, affirme pourtant « que cette souveraine, qui aime beaucoup la représentation, y jouissait en perspective de l'ancien cérémonial ». Elle eut sa salle d'audience et aussi son théâtre. Le roi dut lui sacrifier ses goûts. Il se plaisait au jeu de billard. La pièce parut à Madame « *un bel emplacement pour y voir figurer ses marionnettes* ». Le roi protégeait le théâtre Français, installé sous *la Tôle*, sous les auspices de madame de Vauban. La reine patronna la scène nationale polonaise, où, comme l'insinue méchamment le sieur Gallon « elle pouvait au moins satisfaire ses yeux, en attendant mieux ». Lorsqu'elle apparaissait au fond de sa loge, suivie de son médecin italien et de madame de Gourbillon, sa favorite, les patriotes l'acclamaient. Cependant cette belle harmonie s'altéra bientôt. Un soir, à la représentation du « *Sacrifice interrompu* » l'orchestre, sur un signe du maître de chapelle, enleva les premières mesures de la *Marseillaise*. Le parterre debout, les yeux tournés vers la loge royale, eut le mauvais goût d'accompagner cette musique révolutionnaire. « *Allons, enfants de la Patrie!* » retentit d'un bout de la salle à l'autre. La reine se leva rouge de colère, jurant qu'on ne l'y reprendrait plus. Elle tint parole. Ses distractions se bornèrent désormais à de longues promenades, entreprises tant au dehors qu'au dedans de la ville. A Bielany, au couvent des Camaldules, où les bons pères, au seuil de leurs blancs hermitages, accueillant les visiteurs, leur servaient les prémices de leur terre et de leurs trou-

peaux — du lait et des fruits ! — A Villanow, où venait se reposer jadis le grand Sobieski : — au jardin de Saxe, l'un des plus beaux du monde. La société élégante, fort avant dans la nuit, y échangeait de doux ou spirituels propos.

Ainsi s'écoulait l'existence royale, dans l'uniformité monotone d'une étiquette minutieusement réglée, traversée de temps à autre par l'écho de quelque aventure galante ou scandaleuse. Le duc de Fleury, entraîné par sa passion du jeu, s'oublie au point de signer de faux billets, et ne se voit sauvé des mains de la justice que par le dévouement de ses amis, de Piennes et de Grammont. M. de Tauvenay, dont ni la flamme ni les soupirs ne parviennent à toucher le cœur d'une jeune veuve aussi fortunée qu'insensible, tente de se briser la mâchoire. Il eut l'adresse de se manquer, et la cruelle, se laissant fléchir, couronna enfin « son ardeur et ses vœux », pour parler selon le langage de l'époque.

IV

Non loin de la demeure royale, dans le quartier de la « Nouvelle Ville » (*Nowe Miasto*), l'église des Bénédictines du Saint-Sacrement, arrondissait sous l'azur, le dôme étincelant de sa coupole dorée. C'est là, qu'au cours de l'année 1803, Marie-Adélaïde de Bourbon-Condé cherchait un refuge. Rejeton de « la branche de laurier », Dorat jadis l'avait comparée à Hébé ; mais elle possédait surtout cette beauté à la manière des reines, tant il y avait de force et de puissance jusque dans son sourire ! A quinze ans, on la fiançait au comte d'Artois ; la rancune de Louis XV désavoua les promesses, faites en son nom, par Maupas. Telle fut sa première déception. Pour longtemps, on la vit s'enfermer en une insensibilité qui, sous sa couche de glace, cachait l'âme la plus ardente, la plus tendre, la plus passionnée. Le beau Stanislas Poniatowski lui offrit, dit-on, de partager le trône qu'il devait à la lassitude plus qu'à l'attachement de la grande Catherine. Mais rien ne semblait désormais assez haut à celle qui avait failli ceindre la couronne de Saint-Louis. Elle vécut ainsi, au milieu des pompes et des fêtes des cours. Voluptueuse Naïade (1), on la vit, en sa gondole dorée, glissant sur les eaux limpides de Chantilly, parvenir à dérider la « gravité sibérienne » du comte du Nord. Un vulgaire accident, une jambe foulée ou démise, en suivant l'une de ces chasses, où elle éprouvait, ainsi qu'elle nous le dit elle-même, « la

(1) La dernière des Condé, par le comte Pierre de Ségur.

fureur d'être dans les bois », amène au déclin de sa première jeunesse l'unique, le dernier roman de sa vie. Sous les ombrages de Bourbon-l'Archambault, dont « les zéphyrs seuls agitent l'air, elle s'éprend d'un gentilhomme breton, la Gervaisais, simple lieutenant aux carabiniers de Monsieur. Il a vingt ans, il est timide, rêveur, méditatif, peu fait aux manières du monde..., mais c'est un poète, une de ces âmes cristallines où se reflètent en tout leur éclat les plus purs rayons de l'Idéal. C'en est assez pour captiver la tendresse de l'altière Condé. Hélas ! cet amour, fleur charmante éclose sur la branche de laurier, la princesse l'en arrachera elle-même, aussitôt qu'elle s'est rendue compte qu'une fille de la maison de France ne peut ni déroger, ni faillir. Cette Nina, qui a signé de si tendres billets, exige, la mort dans l'âme, un sacrifice complet, absolu. Si « le cœur n'a ni âme, ni sexe », ainsi que le lui a dit le bien-aimé, les princes sont soumis au devoir. « O mon « ami, écoutez la prière de votre bonne ; quittez Paris avant mon « retour. Donnez, donnez à Nina cette preuve évidente de votre « tendresse... Bien-aimé *Friendman*, nous ne nous verrons plus, « mais vous m'attacherez à vous par la plus forte preuve que vous « puissiez me donner de votre amour et dont mon cœur sentira tout « le prix ». La Gervaisais obéit. Ils ne se revirent plus. Mais dès lors c'est l'énergie et la vaillance qui l'emportent seules en cette âme, résolue de se consacrer au seul amour qui ne trompe jamais. — La tempête révolutionnaire éclate, emportant l'arbre, les rameaux et les feuilles. Séparée de son père, de son frère, de ce petit d'Enghien, son neveu, chéri par elle, de toutes les ardeurs inemployées de l'instinct maternel, la voilà qui erre de couvent en couvent, traquée par la terreur qu'inspirent partout les armées Françaises. Enfin elle a trouvé le coin de terre où elle pourra « poser ses pieds ». Varsovie l'attire, elle sait que le chef de la maison de France vient d'y fixer son séjour. Or rien ne rapproche autant que la communauté des infortunes subies. D'ailleurs l'abbaye des Bénédictines du Très Saint-Sacrement est à moitié Français. Fondée par Marie-Casimire, en reconnaissance de la victoire de Vienne, et pour racheter sans doute ses péchés mignons, — les premières familles de Pologne s'y trouvent représentées. Le français est la langue qu'on y parle de préférence. Jadis, riche des biens de la terre, le couvent s'est vu dépouillé de ses prébendes. La patrie en danger, le trésor vide, l'Abbesse (une Wodzinska) pousse le patriotisme jusqu'à faire fondre le cuivre doré qui recouvre la

coupole. Le roi accepte cette dette sacrée, dont il ne manquera pas de ne jamais s'acquitter. Mais qu'importent à la princesse les privations, la pauvreté? Elle y puisera au contraire un reconfort divin. Soumise à la règle, elle se contente de trois cellules, car elle a amené avec elle son amie, la sœur Sainte-Rose, qui l'a suivie depuis Fribourg, et aussi une frêle enfant, la petite Eléonore Domkouska, recueillie mourante de faim et de froid à la porte d'une misérable ferme lithuanienne. Trouvera-t-elle enfin, en ce refuge, la paix intérieure, « seul inestimable bien? » Elle l'espère, prie avec ferveur, et s'en remet pour le reste aux nouvelles transmises par quelques vieilles gazettes qu'amplifient et commentent les « rabâchages moitié français, moitié *popolsk* » du couvent. La famille royale s'est empressée de rendre visite à la recluse. Hélas ! il semble que les premières effusions du revoir se sont vite dissipées au souffle d'un désenchantement mutuel. « La reine s'est montrée fort honnête pour moi : mais entre nous, quel changement ! Non qu'elle eut rien à perdre quant à la figure, mais plus petite, plus mal tournée que jamais, mais des cheveux tout blancs, mais soixante-dix ans, mais se traînant plutôt que marchant, beaucoup moins parlante qu'à Versailles, l'air abasourdi : en un mot unique. » Quant au duc de Berri, il a acquis une figure et une tournure de Savoyard qu'elle ne lui avait jamais vues. Louis XVIII n'est pas mieux traité. « Mesquin, se plaisant aux petites intrigues, lâchant la proie pour l'ombre, en un mot, une parodie de la royauté ». Elle entend dire qu'on veut le pourvoir de certains duchés italiens, voire même lui tailler un trône en Pologne ; lui former une sorte de « courette » où il pourrait jouer au roi.

« Tout cela a dû jadis rendre M. Stanislas Leczinski fort heu-
« reux, mais pour Louis de Bourbon je pense tout autrement. »

Enfin, le 2 septembre 1802, Mademoiselle, prononce ses vœux. Cérémonie touchante qui arrache des larmes à l'évêque officiant, le sage Albetrandi. Le roi, peu sensible d'ordinaire, ne parvient pas non plus à maîtriser son émotion. Il écrit au prince de Condé, encore sous l'impression du spectacle imposant : cette princesse prosternée, les bras en croix, qui épouse la pauvreté, l'humilité, l'obéissance en la personne de Jésus ! « Je puis vous assurer, mon cousin, que n'eut-ce pas été votre fille, une personne que j'ai tant d'intérêt à chérir, j'aurais encore été remué, attendri, de la manière simple, noble, touchante dont elle a prononcé des vœux qui nous l'enlèvent à jamais ».

Mademoiselle n'est plus que la sœur Marie-Joseph de la Miséricorde. Près de deux années s'écoulent dans le silence et la paix d'une sérénité si chèrement acquise. Mais il est dit qu'elle n'en jouira pas longtemps sur la terre. Les sympathies qu'inspire Bonaparte et qu'elle qualifie « d'enthousiasmes puants, » les acclamations qui saluent la marche ascensionnelle de son ambition, cet élan irrésistible qui pousse la nation polonaise entière à se précipiter tête baissée dans le sillage napoléonien, la froissent en ses plus intimes fiertés. Et puis, soudain, éclate le coup de foudre. Le duc d'Enghien, cet enfant de prédilection, est fusillé dans les fossés de Vincennes au mépris du droit des gens. Alors son amour, son désespoir, sa haine de l'oppresseur, lui arrachent des accents déchirants. Du centre de sa nullité, elle élève vers le ciel ses cris de douleur. « O mon père, ô mon frère, car mon cœur ne peut vous « séparer en ce moment de la plus pénétrante souffrance et il « s'accole au vôtre, existez-vous encore après un tel déchirement ? « Comment vous peindre mon état. Mes bien-aimés, mes infor- « tunés amis, je me jette dans vos bras, votre douleur est la « mienne, jugez-la donc. Quelle perte ! et par qui et de quelle « manière ! Et il règne sur toute l'Europe, celui qui en est l'auteur, « toutes les puissances lui sont asservies. Je n'ai point de courage « et n'en veux point avoir en ceci. Oui, je me glorifie des larmes « que je répands. » Désormais, ce couvent, cette ville, ce pays, où le crime trouve des apologistes et des flatteurs, lui inspirent un dégoût insurmontable. Elle n'a plus qu'une idée, les fuir, s'en éloigner à jamais. Elle s'adresse au chef de la maison de France, mais elle n'en reçoit qu'une réponse évasive, timorée... des conseils de résignation, de patience. Quoi ! les intérêts personnels, le souci de sa dignité, quand la révolte, l'amertume, la douleur, soulèvent son âme ! L'infortunée consulte les évêques français exilés à Londres ; ceux-là du moins, comprennent ses scrupules. Ils ne s'opposeront pas à la voir chercher ailleurs un abri, mais munie du consentement de l'autorité diocésaine locale. Cet *exequatur*, l'évêque Prazmowski le lui accorde enfin. « Madame, écrit le prélat, déjà « convaincu au cours de nombreux entretiens dont vous avez bien « voulu m'honorer, du sacrifice absolu et irrévocable de votre « personne au service du Seigneur, de la sincérité de votre voca- « tion, de la ferveur exemplaire de votre piété, j'inclinais depuis « longtemps à approuver la résolution de votre Altesse. Aujour- « d'hui que les nouveaux motifs invoqués par elle, ont obtenu la

« haute sanction de mes vénérables et saints confrères de l'épis-
« copat français, je ne veux plus retarder d'un instant la mesure
« qui vous rend votre liberté. Puisse la retraite que vous allez
« choisir, devenir un séjour d'édification. Le souvenir de vos
« vertus, se perpétuera de même dans la maison que vous quittez,
« en vertu de circonstances indépendantes de notre volonté. »

Le 6 mai 1805, Marie-Adélaïde de Bourbon quittait en compagnie de la sœur Sainte-Rose, ainsi que d'Eléonore Dombkowska, le couvent polonais, où elle avait espéré pouvoir terminer ses jours.

V

Le roi et sa famille ne devaient pas tarder à la suivre. De plus en plus, les sympathies polonaises se détournaient d'eux, pour suivre la fortune de Bonaparte. Gallon-Boyer, l'agent secret de Fouché, qui se disait négociant et homme de lettres, nous a laissé des rapports très détaillés sur les événements de ces deux dernières années du séjour royal. Personnalité douteuse, besogneux, avide, il s'efforce de grossir l'importance des services rendus. Aussi les demandes d'augmentation de subsides reviennent-elles en ces mémoires avec une persistance de refrain. Il lui faut tenir maison, avoir carrosse, la main ouverte, la bourse pleine, pour réussir dans une ville où tout est livré au luxe et à la vanité. Cependant la conduite du roi est si circonspecte, sa vie si renfermée, qu'il en est réduit à noter les plus vulgaires incidents, au jour le jour. Le comte de Lille se lève vers huit heures. Il travaille dans son cabinet, tantôt seul, tantôt avec ses *ministres*. Le reste du temps est consacré à la dévotion, à la lecture, aux jeux d'échecs et de billards, aux plaisirs de la table. Sa dépense s'élève à 450.000 fr. L'entourage immédiat du prince, les *prétendus* ministres du *prétendu* roi, le font sourire de pitié. Thouvenot a remplacé le comte d'Avaray aux finances ; le duc de Grammont a été chargé du portefeuille du ministère des Affaires étrangères ; le marquis de la Valette préside le conseil lorsque le roi s'en trouve empêché. L'abbé Delamarre remplit tour à tour les fonctions d'ambassadeur extraordinaire ou d'agent secret. L'aristocratie polonaise ne se lasse pas d'alimenter la caisse du prétendant, mais la population manifeste son enthousiasme pour le premier consul. « Son nom est répété partout : chacun croit *cet héros* ! destiné à venger le droit des nations opprimées. Je vous avoue que ces sentiments sont exprimés avce

tant de franchise et d'énergie, qu'il m'arrive fréquemment de me croire au milieu de mes concitoyens. »

Mais, Gallon croit avoir découvert des intrigues politiques de la plus haute importance. Le gouvernement prussien a entamé des négociations secrètes avec le Prétendant... Il s'abuse — en s'attribuant le mérite de cette découverte. — On est fort au courant à Paris des pourparlers poursuivis entre Beurnonville et le baron d'Haugwitz. Les *mémoires* tirés *des papiers d'un homme d'Etat*, attribués à Hardenberg, sont fort explicites à cet égard. En échange de ses provinces polonaises, la Prusse devait obtenir des compensations en Hollande. L'ancienne monarchie des Jagellon et Wasa, restaurée, en partie du moins, serait offerte au chef de la maison des Bourbons. Mais c'était le gros appât tenu en réserve; on espérait pouvoir l'amorcer à moins. Au mois de mai 1803, toujours au dire de l'auteur des mémoires, Bonaparte donnait à l'un de ses agents, les instructions secrètes suivantes : « J'ai « résolu d'indemniser le Prétendant : Il s'agit des provinces Po« lonaises à détacher de la Prusse. S'il repoussait mes offres, « j'exigerais son éloignement immédiat. J'aurais en ce cas, d'au« tres vues sur ce pays. Aussitôt rendu (à Berlin), vous exposerez « mes projets au ministre (Haugwitz). Il est entièrement à nous « et connaît mes vues ultérieures sur la Pologne. Vous vous « concerterez avec notre agent à Varsovie ; vous m'informerez « minutieusement de ses agissements. Tâchez de surprendre les « rapports secrets que Talleyrand paraît avoir noués avec le Pré« tendant. »

A la même époque, M. Mayer, président de la régence de Bromberg, communiquait de vive voix au comte de Lille, les propositions du cabinet de Berlin. Tenu au courant des projets du premier consul, par sa police secrète — ce qui prouve que Gallon-Boyer la dépréciait injustement — Louis XVIII, ne se laissa pas prendre à l'amorce italienne; les principautés de Lucques, de Massa et de Carrare, avec une liste civile de six millions, représentant les intérêts d'un capital déposé à la Banque d'Angleterre. Cette transaction fut repoussée avec hauteur. Il se montra moins catégorique toutefois, à l'égard de la Pologne : cela ressort d'une note qu'il adressait à Rome. « Le roi confie ces détails à la fidélité « et à la discrétion du cardinal Maury, qui sentira sans doute que « les égards dûs au roi de Prusse devaient nous déterminer à gar« der le silence ». Un autre jour, il apostrophait le comte d'Avaray

en ces termes : « Que diriez-vous de vous réveiller un beau matin grand maréchal de la couronne, auprès de sa Majesté Polonaise. »

Enfin, Gallon-Boyer, écrit en date du 11 Ventôse, an III « on re-« marque que nos courtisans sont un peu mieux accueillis dans la « société, depuis que l'on parle de la résurrection monarchique « d'une partie de la Pologne. Comme ils savent à peu près à quoi « s'en tenir à ce sujet, ils ont grand soin de répondre à ce qu'on « leur dit d'obligeant sur cette prétendue résurrection, que « jamais leur maître, n'occupera d'autre trône que celui de ses « ancêtres. Cependant à travers leur indifférence, l'on aperçoit « visiblement qu'ils ne sont pas fâchés de l'espèce d'importance, « que leur a donné cette rêverie ».

Les représentations de l'empereur Alexandre, inquiet de voir la Lithuanie et les autres provinces russiennes, se détacher, dans un avenir plus ou moins rapproché, de ses états, surent dissiper les velléités conciliantes du roi. M. de Markoff, ambassadeur du czar à Paris, avertit confidentiellement Louis XVIII que de semblables propositions, n'avaient d'autre but, que de le discréditer en face de la France et de l'Europe entière.

En même temps, Alexandre invitait le comte de Lille à venir de nouveau abriter ses jours à Mitteau. Non seulement, il promettait de lui restituer ses anciens subsides, mais il s'engageait encore, à agir auprès de toutes les cours, pour les amener à adopter des mesures, propres à sauvegarder l'indépendance et les intérêts matériels du monarque déchu. Ainsi soutenu, Louis XVIII refusa définitivement de prêter l'oreille aux propositions tentatrices. « Jamais il ne reconnaîtrait la République et le premier consul, même au prix de la couronne de Pologne, dût-elle recouvrer toute son ancienne splendeur ». Cette attitude lui attira la colère de Bonaparte. Fouché fit parvenir les instructions les plus énergiques à son agent ». Vous tâcherez de vous emparer des papiers de la Chapelle, et de la Chapelle lui-même s'il en est besoin. Assurez-vous des commis des postes de Varsovie, pour intercepter, ou du moins, pour lire les lettres qu'écrit Louis XVIII et celles qui lui sont adressées ». — Les *mémoires d'un homme d'Etat* vont jusqu'à attribuer au premier consul, la note suivante : « Le Prétendant ayant refusé d'accéder à la proposition « que je lui ai faite, vous l'enlèverez de force et s'il oppose la « moindre résistance, *vous le tuerez* ».

Dès ce jour, le comte de Lille ne se sentit plus en sûreté. Bona-

parte parle en maître ; les rois s'inclinent. Le zèle d'Alexandre paraît refroidi. Langeron, Richelieu, de Torcy, de Choiseul-Gouffier, — les irréconciliables en un mot, — songent à reprendre le chemin de la France, pour y offrir leurs services à l'usurpateur. L'Europe stupéfaite, à la nouvelle de l'exécution sommaire du duc d'Enghien, ne se ressaisit, que pour affirmer sa servilité. Frédéric Guillaume, affecte de croire, que Pichegru, Moreau, Cadoudal, vicaires soudoyés par les Bourbons, « *trament un complot* » contre la vie du premier consul. « Sa Majesté Prussienne, fit sentir avec « beaucoup d'énergie, combien elle est indignée, de ce qu'on ait « osé abuser de l'asile accordé pour un prince souverain, pour « tramer dans ses Etats, des complots contre la vie du premier « Consul ».

Jamais l'hypocrisie et la duplicité ne s'étalèrent avec plus d'impudeur au grand jour.

VI

Il me reste encore à m'occuper d'une mystérieuse affaire, qui précipita le départ de la famille royale, et donna lieu à l'instruction d'un procès, dont les conclusions me paraissent aussi surprenantes, qu'inattendues.

Dans ces bas-fonds, que le flux de l'émigration française déposa sur notre sol, vivait un certain Coulon, originaire de Lyon, hôtelier et maître de billard. Il avait un passé des plus aventureux et des plus suspects. Tour à tour, comédien, perruquier, jongleur, soldat, il parcourut l'Espagne, l'Italie et les Indes. Prisonnier des anglais, interné à Cuxhaven, il ne dût son salut qu'à la protection du baron de Melleville. De là, il s'en vint à Varsovie, où grâce aux largesses de son sauveur, il installa son petit commerce assez équivoque d'ailleurs. Sa qualité d'hôtelier ou prétendu tel, lui donnait paraît-il, l'accès des cuisines royales. Bref, dans le courant du mois de juin 1804, il se présentait de nouveau à Melleville et lui révélait les faits suivants. Deux émissaires français venus de Paris, abouchés avec l'agent Gallon-Boyer, — ne lui proposaient rien moins, que d'empoisonner le roi et toute sa famille. On lui promettait quatre cents ducats, une fois payés. En cas de réussite une retraite lucrative en France.— La mort, — s'il trahissait le secret. L'émotion, la terreur de notre homme semblaient si sincères qu'il fut cru sur parole. Le conseil du roi mis au courant de l'aventure, résolut de se servir de Coulon. Il devait prêter

l'oreille aux offres des émissaires, tout promettre, et bien entendu tout rapporter à la Cour. Coulon, entra si bien dans son rôle qu'il dupa, ou fut si bien dupé, qu'il reparaissait bientôt; cette fois muni de pièces probantes... Et quel récit... Quel imbroglio fantastique ! Une promenade nocturne, hors la ville ; une maison solitaire, d'effroyables serments échangés ; enfin, preuve palpable, évidente ; une botte de carottes, qu'il devait lui Coulon, remettre au chef des cuisines du roi, — le prince se montrant fort friand de ces légumes, — plus six écus d'or, dont il soupesait le poids dans le creux de sa main...

On procéda à l'examen des fameuses carottes. Il se trouva qu'elles avaient été creusées et remplies d'une poudre blanchâtre de provenance suspecte. Le roi informé de l'aventure, en instruisit aussitôt M. de Hoym, président du premier tribunal de justice. De Hoym déclara que l'affaire ressortait de la police. La police la traita de mystification. Livrée à ses propres ressources, *la courette* finit par où elle aurait dû commencer. Deux sommités médicales de la ville assistées d'un pharmacien, furent chargées d'analyser la poudre en question. Elle contenait de l'arsenic, à doses suffisantes pour déterminer la mort, non pas seulement d'une personne, mais de tout l'entourage royal. Louis XVIII rassembla son conseil : l'archevêque de Reims, Messieurs d'Avaray, de Croy, de La Chapelle, de Damas, l'abbé de Firmont. Cette conférence eut pour résultat, une lettre autographe que le roi très chrétien, expédia à son bon-frère, sa majesté prussienne. Il y exposait, que sa vie et celle de sa famille ne se voyaient plus suffisamment protégées par les autorités et par les lois. Cette fois, la justice intervient. Coulon est arrêté, pieds et poings liés ; quant aux prétendus suppôts de Fouché, ils ont disparu sans laisser de traces. Le recueil de la jurisprudence criminelle, des états prussiens (*Zeitschrift fur die criminal Rechts-Phlege, in den Preussischen Staaten*), relate tout au long cette singulière affaire. Bien entendu, ses conclusions suivent le contrepied de celles établies par l'enquête de l'entourage royal. Pour Louis XVIII et son conseil, la bonne foi de Coulon ne soulève aucun doute ; il est l'instrument, par lequel Bonaparte espérait pouvoir consommer impunément son crime. Pour la chambre de justice prussienne, au contraire Coulon reste toujours l'instrument aveugle, mais au service de la Camarilla royale, qui n'a qu'un but, rabaisser le premier consul, au niveau d'un vulgaire malfaiteur, aux yeux du monde entier. Voici d'ailleurs, tra-

duits textuellement, les principaux passages de l'acte d'accusation :

« Coulon a prétendu que deux émissaires venus de Paris, ont tenté de le corrompre. Quels étaient ces personnages suspects ? il n'a jamais pu nous les désigner, ni même nous dire leurs noms. Il s'est borné à de lâches insinuations, qui atteignent l'honneur de l'agent commercial français, le sieur Gallon-Boyer. Mais on l'a convaincu de mensonge. Comment admettre, en effet, que ces prétendus émissaires, insaisissables, aient confié leur noir dessein à un homme qui leur était entièrement inconnu, bien plus, que la rumeur publique leur indiquait, comme la créature de ceux-là même, dont ils méditaient la perte. On l'a conduit la nuit dans une maison solitaire. Est-il vraisemblable qu'il n'ait pu la reconnaître, alors qu'il a affirmé d'autre part que la lune brillait alors en son plein ? Il exige le prix de sa complicité, et les sicaires se bornent à le gratifier de six ducats, alors que Coulon peut les perdre d'un mot ! L'accusé prétend tantôt avoir lui-même préparé le poison, tantôt ne s'en être muni que pour abréger ses jours au cas où l'entourage du comte de Lille eut suspecté sa bonne foi. N'aurait-il pas dû tout simplement se placer sous la sauvegarde de la police ? L'un des conspirateurs s'enivre au cours du conciliabule. Cette particularité est-elle admissible ? Les carottes empoisonnées sont si grossièrement préparées et ficelées, qu'elles eussent, à première vue, suffi à provoquer la méfiance des cuisiniers. Et que penser de ces conspirateurs qui jurent d'accomplir leur crime, à jour fixe, sans s'inquiéter si les circonstances sont de nature à favoriser ou à nuire à leurs projets. Ils séjournent un mois durant à Varsovie, or les recherches les plus minutieuses de la police n'ont retrouvé nulle part trace de leur présence.

« Le comte d'Avaray remet au comte de Hoym une botte entière de carottes empoisonnées. Coulon affirme n'en avoir reçu que *trois*. On lui prouve ses contradictions. Il se trouble et confesse que sa femme s'est elle-même procurée ces légumes au marché. D'ailleurs, quelles sont les preuves produites ? Une fiche en carton, où d'une écriture contrefaite, — la sienne peut-être — se trouve désignée la station de poste, qu'il devra gagner aussitôt le crime consommé : un bout de papier contenant la formule chimique du poison... L'enquête a démontré quelle part l'entourage du comte de Lille a prise, dans la machination de cette intrigue. Le baron de Melleville promet une rente mensuelle de six ducats à l'accusé. Ce même personnage déclare vouloir donner le plus

grand retentissement possible à l'affaire, en vue de provoquer un changement de la situation politique en France. Lorsque le notaire royal refuse d'enregistrer le procès-verbal dressé par l'entourage du comte de Lille, le même de Melleville fait parvenir à l'archevêque de Reims un billet, où il a tracé les mots « *Tout est manqué* ». Des témoins, dignes de foi, affirment qu'on a promis plus de mille ducats à Coulon, s'il persistait dans ses accusations. Une note du *Courrier de Londres*, rédigée par les émigrés, désigne hautement Gallon-Boyer, l'agent français, comme le principal instigateur du crime. Il ressort donc, de tous ces faits, que cette fable a été inventée par ceux-là même, qui avaient intérêt à la voir divulguée. En conséquence, la haute chambre de justice, sans vouloir se prononcer, sur les intrigues ourdies à la cour du prétendant, en vue de compromettre, par de basses calomnies, la personne de l'empereur Napoléon ; déclare Coulon seul responsable du délit prévu par les lois, coupable de diffamation préméditée, et le condamne à quatre années d'emprisonnement dans une enceinte fortifiée.

Tel fut l'arrêt rendu, que n'a pas encore revisé l'histoire. Gallon-Boyer triomphant, applaudit aux représentations d'une pièce de circonstance « *où l'on voit figurer trois carottes farcies, chargées d'envoyer la petite cour en paradis* ». Sa joie fut de courte durée. Brusquement rappelé, il se plaint de n'avoir même pas eu le temps de vendre « ses nippes et ses meubles ». Il disparaît comme sous une trappe. Sans doute, on le jugeait compromettant.

Le roi n'avait pas attendu l'issue du procès pour quitter Varsovie. La reine et la duchesse d'Angoulême le suivirent à quelques mois de distance (1805). Malgré les amertumes qui abreuvèrent ses derniers jours d'exil, Louis XVIII nous garda toujours un bienveillant souvenir. « Les soins, les attentions de la noblesse polonaise, a-t-il écrit, étaient bien faits pour nous attacher à ce pays. Je conserverai une vive reconnaissance envers cette nation « généreuse et hospitalière. La mémoire des Polonais et de la « Pologne me sera toujours chère. J'espère que mes successeurs « acquitteront la dette d'honneur que j'ai contractée envers « eux ».

. . . .

Nous avons passé cette créance au compte des profits et pertes.

Comte A. WODZINSKI.

UNE FEMME DE LETTRES

DANIEL LESUEUR

Madame Daniel Lesueur occupe une place à part dans la littérature contemporaine. C'est, à la bien prendre, un produit exceptionnel, et pourtant d'une belle humanité. Poète, elle a tout de suite atteint les sommets. Elle a réussi au théâtre et le succès lui est venu comme romancier, dès son troisième livre. Ne vous y trompez pas, si la chose est relativement aisée à un homme, elle l'est beaucoup moins à une femme : nous n'avons pris que difficilement l'habitude de mesurer celle-ci à notre aune.

Combien de fois ai-je relu les *Visions Divines*, les *Vrais Dieux*, les *Visions antiques*, les *Sonnets philosophiques*, et surtout les *Paroles d'amour* de Mme Daniel Lesueur ? Je n'en ai trouvé l'équivalent que dans Sully-Prud'homme pour une part, et pour l'autre, dans Alfred de Vigny. On a souvent parlé de Mme Ackermann à propos de Mme Daniel Lesueur, sans doute pour marquer que ces deux poètes avaient également le sens de l'abstraction. Mais c'est le seul point de comparaison possible. Mme Ackermann chanta désespérément le mal de vivre. Mme Daniel Lesueur, au contraire, exprime dans son œuvre entier le droit à la vie et le droit au bonheur. Si le monde terrestre ne suffit pas à l'activité de cette noble intelligence, l'imagination la plus fertile lui permet de voler en plein ciel, d'un coup d'aile :

> Pour l'assouvissement des appétits sans trêve,
> Malgré les moissons d'or, le monde est trop étroit ;
> Mais aux déshérités s'ouvre le champ du rêve...
> L'homme est un créateur qui fonde ce qu'il croit.

Et puisque la Nature aux lois mystérieuses,
Nous donnant la douleur nous livra l'infini,
Pourquoi briserions-nous les ailes radieuses
Qui nous portent plus haut que notre ciel terni ?

Pour moi je te salue, Illusion féconde,
Qui seule à nos efforts viens prêter ta grandeur !
Sur les antiques fronts de tous les dieux du monde
C'est toi dont, à jamais, j'adore la splendeur.

Mais ce poète-philosophe est surtout un poète de l'amour. Le mot seul le met en émoi. Il ne vibre jamais plus saintement que lorsqu'il en parle. Ses livres débordent d'amour. Dans les *Visions antiques* parcourez ce poème délicieux : la *Main de la Momie*. D'où vient-elle, cette petite main qu'un voyageur lui rapporta de « l'Egypte mystique », et quelles caresses accorda-t-elle, il y a quelques mille ans, ou de quels coups de griffes profonds meurtrit-elle les cœurs ?

Le poète évoque le lointain passé de ce cette main de Fille des Pharaons :

Et souvent, dans la paix des nuits calmes et chaudes ;
Sur la terrasse haute où meurt tout bruit de cour,
Sous la lune faisant luire ses émeraudes,
Lente, elle errait, la main si douce, au fin contour,
Parmi les noirs cheveux d'un prince fou d'amour.

Et c'est bien là ce qu'elle veut voir dans les doigts fins de la momie :

Reste au moins avec moi durant ma courte vie,
Petite main rigide et que baisait un roi.
Ce qui t'a fait frémir et ce qui t'a ravie,
Vois, après trois mille ans m'enchante ainsi que toi,
De l'éternel amour c'est l'éternel émoi.

L'influence de Leconte de Lisle se retrouve dans les vers que Mme Daniel Lesueur data de cette époque : la légende de Satiu-Khamoïs, le colosse de Memnon, notamment. Je préfère les *Souvenirs* et aussi les *Paroles d'amour*, qui sont extraites de ce curieux roman, prose et vers : *Un mystérieux amour*, qui n'est du reste pas son meilleur.

La philosophie de Mme Daniel Lesueur est d'une haute sérénité :

il faut vivre sa vie, tout participe de là. Entendez que le souci des contingences n'est point pour la préoccuper. Ce qui arrive devait arriver, et surtout pour ce qui est de notre cœur nul n'a le droit d'y regarder d'un peu près que nous mêmes. Et le rêve, l'idéal si l'on préfère, serait précisément que nul n'y regardât, laissant autrui vivre à sa guise, ou si vous préférez encore, selon les impulsions de son âme. N'est-ce pas ce que nous promet demain, à l'heure « où chacun de nos corps »

Achevant son destin de matière vivante,
Perdra ses fins ressorts ?

Peut-être alors,

Peut-être — c'est, je crois, ce qu'apprend la chimie —
Quelque combinaison étroite surviendra.
Un peu de votre cœur au cœur de votre amie
Tout à coup se fondra.

Ainsi ce que la vie nous refusa nous sera accordé dans la mort. En attendant écoutez ce que dit l'Ami qu'elle interroge, et qui a tant parcouru le monde, qui a tant cherché à travers le passé les leçons de l'histoire, cet ami de qui elle attend un mot de haute sagesse quand elle lui demande :

Par quoi faut-il sur terre,
Par quoi faut-il remplir nos cœurs, qui n'ont qu'un jour ?
Vous m'avez répondu, vous, le savant austère :
« Emplissez-les d'amour. »

Il faut aimer pour vivre : Tel est l'enseignement que la vieille Égypte, la Grèce antique, et l'éternelle Asie lui ont donné. Le conseil vaut ce qu'il vaut. Du moins il est humain et pour ce mérite nous oublions ce qu'il a de décevant.

*
* *

Les *Paroles d'amour* sont nées de là : il faut aimer pour vivre ! A vrai dire les romans antérieurs de Mme Daniel Lesueur, même le plus douloureux de tous : *Amour d'aujourd'hui*, l'auraient pu prendre pour épigraphe. Mais l'amour confère des devoirs, et l'œuvre de Daniel Lesueur nous éclaire lumineusement là-dessus.

C'est d'abord le respect de la jeune fille, c'est ensuite pour celle-ci, quand elle a été trompée, le droit de traverser la vie la tête haute, c'est enfin pour l'humanité, qui n'est que faiblesse, la nécessité inéluctable de changer ce qu'il y a de suranné dans ses lois sociales et dans ses lois morales.

Quand Renée succombe sous l'infâme trahison de Lionel Duplessier *(Amour d'aujourd'hui)*, quel est le coupable? non seulement vis-à-vis de la malheureuse, mais aussi vis-à-vis de la société, sinon Lionel, vrai type de bandit dont la gredinerie est, hélas! chose courante? Et c'est bien plutôt à la jeune fille que dans ce cas la société jette la pierre : rappelez-vous *Hors du mariage*, que joua naguère le Théâtre-Féministe? Ce n'est pas uniquement dans le royaume de Danemarck qu'il y a « quelque chose de pourri » : les conventions sur lesquelles nous vivons depuis de longs siècles croulent, vermoulues. Qui les relèvera?

Lèvres closes, sous les dehors d'un poème d'amour, a une portée plus lointaine, Marcienne aime Philippe, et de cette union si intime de deux êtres faits pour l'amour dans ses manifestations les plus éclatantes, on pourrait tirer une leçon d'humanité : Nul n'étant plus fort que l'amour, pas même la mort, la société, non plus que ceux qui se croient lésés, n'ont à y voir. Autant que nos âmes, nos corps nous appartiennent, et tout est vain qui entend lutter contre nos volontés sur ce point. Enfin il est inadmissible qu'un être humain puisse s'ériger en juge des questions de cœur.

Est-ce là encore ce que le nouveau roman de Daniel Lesueur signifie? Nous serions tentés de le croire. *Au delà de l'amour*, — on voit que le mot hante l'écrivain — est dans tous les cas un des plus beaux livres de passion que nous ayons lus depuis longtemps. C'est, avec *Lèvres closes*, et mieux encore que *Lèvres closes*, le roman le plus nerveux, et aussi le plus solidement écrit dans l'œuvre de Mme Daniel Lesueur, on va en juger.

*
* *

Le comte Bernard de Parmain est lieutenant de vaisseau quand il épouse Mlle de Béluze. Catholique et d'une famille de marins, il obtient de sa fiancée, qu'elle renie le protestantisme à la condition que lui-même renoncera à ses galons d'officier. Quelque mal qu'il puisse faire à la vieille comtesse de Parmain, sa mère, Bernard n'hésite pas.

Et tout de suite c'est l'enchantement dans l'amour, et quel amour ! Il faut lire le récit de la dernière journée du lieutenant de vaisseau de Parmain à bord du torpilleur où Mlle de Béluze se tenait à côté de lui. Certes, le sacrifice était grand pour ce fils de marins qui allait déserter la mer, la jeune fille s'en rendait bien compte.

« Et moi, je devinais les images qui traversaient sa pensée, qui ne pouvaient point ne pas lui apparaître. Tout ce que j'avais conçu de fier et d'héroïque la pénétrait en ce moment. Elle y mesurait mon amour. Elle s'enchantait, s'attendrissait, s'alarmait aussi un peu d'avoir demandé, d'avoir obtenu ce qui devait coûter plus que tout au monde à un homme tel que moi.

« Une intuition passionnée me faisait pressentir ce qui se passait en elle. Quand, devenue ma femme, elle me raconta ses impressions de cette journée, je n'eus pas de surprise.

— Et toi aussi, Bernard, tu me parlais avec ton âme. Même quand le regard en avant, attentif à ta ligne de route, entre ces rochers si dangereux, tu ne pouvais pas seulement tourner les yeux vers moi, je sentais que tu me disais : « Jacqueline, quelque chose de mon être, du meilleur de mon être meurt pour vous aujourd'hui. Ce marin, ce chef, je vous l'immole. Mon orgueil pleure en moi, pendant que mon amour chante. Je souffre et je suis heureux. Aimez-moi »

Et comme le torpilleur courut un danger, Parmain, dans un rude mouvement vers la sonnerie d'arrêt, brusqua Mlle de Béluze qui chancela. Elle pâlit, comprenant tout le sens de cette brutalité tragique. Elle avait entendu l'ordre et vu tirer la proue en sens contraire. « Quand j'eus le loisir de lui demander mon pardon, elle me l'accorda d'un tel regard que je bénis la maladresse d'un matelot novice. La soudaine apparition du danger, ma décision impétueuse, le mouvement sauvage dont je l'avais fait chanceler, elle, Mlle de Béluze, de qui je n'eusse effleuré les doigts qu'avec un tremblement de respect, exaltèrent son amour.

« Et je le vis, cet amour, je l'aperçus pour la première fois. Il resplendit sur l'adorable visage en une effusion de tendresse et d'enthousiasme, dont tout l'orgueil du monde ne m'aurait pas autorisé à me croire digne. Je me sentis le héros de cette enfant naïve. Mon cœur frémit de reconnaissance. Puis, sous mon regard,

une soudaine rougeur de la jeune fille m'émut de respect. Je détournai les yeux, comme j'eusse retiré ma main prête à effleurer sa chair, devant un sursaut de sa pudeur.

« Alors des paroles montèrent en moi, qui ne furent pas prononcées, mais que pourtant j'adressai à Jacqueline avec la ferveur et la solennité d'un serment.

« Je ne les ai jamais oubliées. En ma conscience, elles sont restées comme le plus sacré des engagements. Je n'y ai pas encore failli. Leur obéirai-je demain?

« Voici ce qu'intérieurement je disais à ma fiancée : « Je t'aime... Tu ne sais pas ce que cela signifie. Je te l'apprendrai dans les délices. Je t'aime... Cela veut dire que toute ta joie future sera mon œuvre. Je la ferai unique, merveilleuse. Ton rêve le plus doux, je le réaliserai. Je te posséderai, non pour ma vanité d'époux ni pour ma sensualité de mâle, mais pour ma dévotion d'amant. Ton bonheur sera ma raison d'être et ma loi, le but de mon existence. Ceci, Jacqueline, je te le jure, bien que tu ne l'entendes pas. »

La page est fort belle. Un tel amour ne peut que s'exalter encore puis décroître. Dès le début de son mariage Bernard de Parmain s'ingénie à ne rien laisser ignorer des choses de l'amour à sa jeune femme. Il apporte toutes les délicatesses, et les plus tendres, à ne point froisser ce cœur de vingt ans, et en même temps par une gradation savante, où d'ailleurs il emploie toute la chaleur de sa passion, Bernard met son assiduité à conquérir la chair de Jacqueline jusque dans ses moindres frissons.

Lui-même s'en explique dans la confession qu'il rédige : il s'élève contre le soi-disant respect de l'époux qui ne veut pas traiter sa femme comme une maîtresse. Au contraire, Bernard entend bien atténuer la brutalité de l'acte par l'éloquence des paroles et la longueur des baisers. Il est utile que Jacqueline sache tout, pour qu'elle puisse profiter et le faire profiter de tout; au total, Parmain rêve de la possession jusqu'à l'absolu.

C'est à Venise à l'hôtel Danielli que l'œuvre de chair fut consommée. Ils s'étaient arrêtés là, en voyage de noces, et il semble que Bernard attendit que la minute psychologique naquit des circonstances ou d'elle-même. A la terrasse du café Florian, sur la *Piazza* une italienne leur offrit des œillets pourpres en disant :

— *Amore!*

« La passion de son accent nous fit tressaillir, écrit Parmain. Nous achetâmes la fleur d'amour. Puis, tandis que Jacqueline la respirait, nous écoutâmes en silence l'écho frémissant que la magique parole soulevait au fond de nos êtres.

« Par la *Piazzetta* et le *ponte della Paglia*, nous regagnâmes l'hôtel Danielli, enlacés l'un à l'autre, éperdus et muets.

« Cette nuit-là, tout ce que la passion peut mettre de suprême folie dans des corps et dans des cœurs d'amants, nous en épuisâmes l'ivresse. Y eut-il un sanglot de souffrance parmi les soupirs de joie que je bus aux lèvres adorées, quand la vierge mourut pour ressusciter femme? Notre délire ne le sut point.

« Jacqueline devint mienne par l'élan de toute son âme, de toute sa chair. Je la possédai dans la ferveur et l'extase, au paroxysme d'une félicité partagée ».

Est-il possible à deux âmes de se mieux pénétrer, à deux cœurs de se mieux comprendre, à deux êtres de frémir plus divinement dans une même étreinte ?

Comment cet amour si sublime se transforme et décroit peu à peu jusqu'à la crise finale ? C'est ce que nous révèle l'examen de conscience auquel se livre Parmain. Et c'est vraiment un chef-d'œuvre de psychologie. Sans nul artifice de langage, sans vaine habileté de procédé littéraire Mme Daniel Lesueur nous fait assister en quelque sorte à la lente décomposition d'une passion ardente et folle, à sa faillite douloureuse. Et l'on ne sait ce qu'il convient d'admirer le plus de l'ordonnance impeccable de la confession de Parmain, qui met si clairement à nu ce cœur d'homme qui s'analyse, ou de la forme admirable que l'auteur prête à l'autobiographie de son héros. Telles pages évoquent le souvenir d'*Atala* ou de *René*, ou même de ces *Mémoires d'outre-tombe* qui sont le chef-d'œuvre du roman autobiographique au XIXe siècle.

Entendez Parmain :

« C'est ainsi qu'à ma tendresse impérissable pour Jacqueline vint se mêler une étrange irritation. Du moment que sa vue, ses attitudes, ses caresses ne m'exaltaient plus comme autrefois, j'aurais presque souhaité qu'elle me devînt indifférente. Mais il n'en était rien. Au contraire. L'idée qu'un changement identique au mien se fût produit en elle me semblait intolérable. La première défaillance de mon amour me rendit inquiet et exigeant à l'égard du sien. En

même temps je devins sensible d'une façon singulière à toutes les oppositions de sa nature avec la mienne. La fièvre de ma passion, en se dissipant, me laissait au cœur un vide infini. Je souffris de l'ivresse perdue. Secrètement j'accusais Jacqueline de me l'ôter. Parfois un de ses gestes, une de ses paroles, semblait faire crouler en moi des parcelles de cendre. Aussitôt je lui en voulais de ce geste, de cette parole. Combien j'avais tort! Un souffle détache une feuille d'automne, tandis que des haleines de tempête font glorieusement vibrer au printemps les vivaces verdures. L'arbre accusera-t-il la brise de dénuder ses rameaux qui se glacent ? Ce n'est pas elle qui les dépouille : ce sont eux qui manquent de sève et de force. En plein silence, en plein calme profond, ils sentiraient encore tomber une à une leurs parcelles mortes.

« Oh! la lente chute hors de mon cœur des parcelles de mon amour!... »

Quoi qu'il en soit Parmain cesse d'aimer Jacqueline, et il s'en aperçoit surtout quand au chevet de sa femme malade, son regard se noue, selon le mot du poète, avec celui de Flavienne, la meilleure amie de la comtesse de Parmain. Jamais il n'y aura rien de plus entr'eux qu'une affolante caresse échangée dans une minute d'égarement. C'est plus qu'il n'en faut pour que Parmain, préoccupé de Flavienne, se détache tous les jours davantage de Jacqueline. Et cela jusqu'à l'heure où lui-même croit remarquer le penchant de sa femme pour Réginald, un jeune fat, artiste morbide, ami d'enfance de Jacqueline, et le frère de Flavienne.

La constatation flagrante de l'amour de Jacqueline pour Réginald tortura horriblement Parmain.

A ce moment peut-être sent-il remonter en lui, et renaître, l'attachement ancien, fait de passion et de tendresse, d'admiration aussi pour ce beau corps de femme.

« Cependant j'étais l'arbitre, je pouvais juger, condamner, punir. Je pouvais exiler, séparer à jamais... Ou bien attendre, épier la trahison fatale, tuer les coupables.

« Le plus simple... Emmener ma femme au loin... Ne jamais revenir... Ne jamais la laisser revoir celui...

« Mais quoi !... Cela me rendrait-il son amour? Et si le mien, dans la sécurité matérielle et la défiance morale, devait s'éteindre de nouveau. Que deviendrait cette horrible alliance de deux chairs muettes, de deux cœurs morts?... »

Vous entendez bien : tout est là. Parmain sera un héros. Il le sera avec réflexion, ce qui n'est point la formule ordinaire. Désormais il est acquis, hélas ! que s'il aime Jacqueline — et il l'aime réellement de nouveau — c'est Réginald qui est entré dans le cœur de celle-ci. Il pourrait lutter, même il pourrait ordonner. A quoi bon ? Pourquoi ? Et qui lui assurerait le résultat ? Flavienne s'est tuée, et avant de mourir elle lui a écrit l'aveu de son amour, caché jusque là.

La vie n'est que désastres. Où s'accrocher dans cette tempête infernale qui menace à tout instant le frêle esquif ?

Parmain renonce à ses droits, il fait plus encore, il se crée à lui-même des devoirs impérieux. Il reprend du service à la mer, laissant tacitement à la comtesse de Parmain le dépôt de son honneur. Que fera-t-elle ? Il est sûr qu'elle aura la dignité qui convient. Si d'aventure, ce nom lui pesait il suffirait d'un mot pour que Parmain l'en déchargeât. C'est ainsi qu'il l'aimera encore *au-delà de l'Amour.*

« Peut-être le respectera-t-elle jusqu'à lui sacrifier son amour.

« C'est qu'alors elle n'aura pas assez aimé. Il l'aura donc, ce nom que je lui laisse, préservée d'une désillusion affreuse, en la forçant de s'en apercevoir.

« Suis-je vil ?... insensé ?... ou sublime ?...

« Je l'ignore.

« Je sais seulement ceci :

« C'est que l'amour m'a donné des joies divines, et que l'amour a brisé un cœur adorable parce que je n'ai pas accepté l'offrande merveilleuse qu'il m'en faisait.

« Je suis donc doublement le débiteur de l'amour. Quand il vient réclamer sa dette, je dois m'acquitter.

« Il aurait pu m'accorder un plus long crédit. Mais en étais-je digne ? Ne me suis-je pas lassé de lui au moment où il me comblait ?...

« Quand ma passion pour Jacqueline a défailli, je me suis juré que l'œuvre de son bonheur ne s'en accomplirait pas moins.

« Est-ce parce qu'elle me paraît plus dure que la mort, cette œuvre terrible, que je manquerai à mon serment ?

« Divorcer d'avec cette frêle créature et l'abandonner à son destin, ou me tuer quand je puis encore agir, penser et souffrir, étaient-ce des décisions conformes à ma conscience et à mes engagements secrets ?

« Je suis peut-être un mari ridicule.

« Mais qu'est-ce que ces mots-là veulent dire en face de l'infini, quand, sur le désert des eaux, je songe combien est grand le cœur humain et combien petite la vie humaine ?

« Peut-être à Paris, mes camarades de cercle riraient-ils en lisant ces lignes.

« Tout à l'heure sur ma passerelle, en regardant les étoiles, je me disais que le rire est un bruit qui ne compte guère parmi les voix de la terre et du ciel ».

« Et, dit Mme Daniel Lesueur, sur son âme déchirée, les lointains regards des univers innombrables semblaient se poser comme une approbation ».

Pourquoi pas ? C'est aimer encore que renoncer soi-même au bonheur pour le donner aux autres. Et qui sait ce que la société, après tout, mûre pour de sérieuses, pour de profondes transformations morales, nous réserve demain sur ce point ?

Parmain s'évade des conventions sociales, et il prend la mer afin de laisser à celle qu'il aime toute la liberté de son cœur, peut-être aussi toute la liberté de son corps. Ce sera à elle d'en juger, à elle seule, et selon le penchant de son âme et de son amour. C'est bien ce que nous disions au début en parlant de Mme Daniel Lesueur, si éprise dans son œuvre, de la supériorité déterminante des choses du cœur, hormis quoi tout est vain ici-bas.

Certes les lois bourgeoises que ce monde s'est faites de propos délibéré sont fortement secouées dans leurs assises, encore qu'elles paraissent ne pas s'en porter plus mal pour l'instant. Société ! tu peux t'endormir dans la sécurité que t'ont forgée des siècles de discipline. Et puis, d'ailleurs, tant que tu resteras endormie et confiante, nous aurons moins de mal à préparer les revanches de la sage raison pour qui des livres comme ceux de Daniel Lesueur travaillent mieux que tant de véhémentes et inutiles harangues.

Henry **LAPAUZE**.

TROIS RONDELS

A la mémoire du poète Charles d'ORLÉANS

à Charles d'HÉRICAULT

Infirme ou prisonnier, n'est-ce pas même chose,
N'est-ce pas te pleurer, divine Liberté ?
Las !..... je suis comme vous, car vous avez été
Poète et prisonnier, ô doux chanteur morose.

A Windsor, Wesminster ou bien dans la tour close,
Les Anglais vous ont fait dure captivité ;
Infirme ou prisonnier, n'est-ce pas même chose,
N'est-ce pas te pleurer, divine Liberté ?...

Ne suis-je pas toujours dans une chambre enclose,
Par mes tristes douleurs, mon corps est arrêté,
Hélas ! ô Monseigneur, n'ayant pas de santé,
Votre mélancolie en mon âme repose :
Infirme ou prisonnier, n'est-ce pas même chose ?

*
* *

Rondel Patriotique

à MARCHAND

Le drapeau plane encor, Marchand, dans le ciel bleu !
Les nuages sont blancs, le fier soleil est rouge,
Sur le Bahr-el-Ghazal, tout là-bas rien ne bouge
Hormis nos trois couleurs tendant leur dais de feu !

Nouveau Sigurd, reviens entendre notre aveu !
Car nous t'acclamerons du palais jusqu'au bouge.
Le drapeau plane encor, Marchand, dans le ciel bleu !
Les nuages sont blancs, le fier soleil est rouge.

Ne baisse pas ton front... redresse le, morbleu !
Car si tu l'as senti tour à tour pâle et rouge,
Frémir sous l'étendard que nul canon ne bouge,
Regarde maintenant... fort de ton désavœu
Le drapeau plane encor, Marchand, dans le ciel bleu !...

*
* *

Triste Rondel

à la mémoire de Madame Henry RACINE

Votre front Hyacinthe est couvert d'asphodèles,
Et vos yeux sont fermés par des gerbes de fleurs;
Vous avez des élus les divines pâleurs,
Car votre âme a trop tôt su déployer ses ailes !

Hélas !... vous n'êtes plus, et sous les campanelles
La blanche théorie a dû verser des pleurs !....
Votre front Hyacinthe est couvert d'asphodèles,
Et vos yeux sont fermés par des gerbes de fleurs.

Moi, je me souviendrai... mes regrets sont fidèles ;
Comme en l'antiquité je chante nos douleurs,
Et c'est le corps glacé, les yeux emplis de pleurs
Que je viens vous donner quelques fleurs immortelles
« Votre front Hyacinthe est couvert d'asphodèles !.... »

Mme G. de MONTGOMERY.

L'ENFANT DU JEU

DE L'ORIGINE DU TRAVAIL.

L'univers est un jeu éternel, infini. Le jeu de l'univers est distribué entre des sphères sans nombre et toutes ces sphères jouent dans l'étendue. Elles nous représentent la division sans fin dans l'unité sans bornes.

Comme nous savons que le jeu de l'univers n'a pas toujours été dans l'état où il est aujourd'hui, nous devons penser qu'il change encore et qu'il ne finira jamais de changer.

En toute forme de jeu, il y a un reflet de l'infini.

Tout jeu contient toute la série des possibles qui sont dans la nature de ce jeu.

Et le jeu de l'univers contient l'universel avenir, avec la totalité des réussites et des surprises.

*
* *

Le petit enfant de nos jours, et tel que nous le connaissons, à peine sait-il marcher, sort de la maison paternelle, va se perdre dans le jardin, s'enfonce dans les hautes herbes ; ou bien, s'il habite le voisinage de la mer, il veut la considérer de plus près, il se rend seul en face d'elle et, quand il l'a vue énorme et grondante, dressant sa crinière d'écume, il s'enfuit dans la maison de ses parents. Ou encore, il monte sur les remparts de sa ville, il grimpe au haut du clocher, pour regarder les toits des maisons au dessous de lui et la campagne qui environne sa demeure.

Il aime à galoper contre le vent, il ouvre sa bouche toute grande

pour boire cet air, tant que sa poitrine en peut contenir ; il rit lorsqu'il sent son cœur près d'éclater, et il ne peut pas rire, et il rit de ne pouvoir pas rire.

Enfermé dans sa chambre, il danse, il saute à la même place, sur un tapis de trois pieds carrés, jusqu'à ce qu'il tombe, rompu, étourdi, et s'endorme.

L'âge est venu d'apprendre à lire et à écrire, à travailler, disent les grandes personnes, comme s'il ne travaillait pas, et furieusement ! en face des livres il ne fait plus que bailler. On prétend qu'il est paresseux. Mais il déchiquette ses cahiers, en couvre les pages de dessins fantastiques. N'est-ce pas travailler? Il fait des collections de petits cailloux, d'insectes, de timbres-postes, qui l'absorbent tout entier. Et déjà il commence à former des plans d'avenir, où il déploie une activité étonnante.

Il sera marin, soldat, cocher d'omnibus, ou ingénieur, ou explorateur ; il fera le tour du monde sur son sloop, ou il parcourra Paris sur son siège éminent, en faisant claquer son fouet. Il hennit, il piaffe, et ce sont ses chevaux ! Il ne dit jamais qu'il vivra à rien faire, il veut faire tout, il cumule les contradictoires.

L'homme primitif partage les divers modes de l'activité enfantine : soit qu'on relève les premiers vestiges de son existence aux temps préhistoriques, soit qu'on le rencontre vivant encore à l'état sauvage sur certains points du globe, on le trouve sensible aux couleurs, à la parure et aux jeux.

Tout bruit et brille et joue autour de lui, sur la terre et dans les eaux, et il joue avec tout ce qu'il voit jouer, enfant dans le sein de sa mère nature. Les bigarrures éclatantes des roches, des plantes et des animaux l'attirent et l'excitent. Il recueille des coquillages, en fait des colliers ; il peint ses membres, en piquant et fendant la peau pour y introduire les couleurs. La souffrance que lui cause ce travail est mêlée d'un âcre plaisir. Le tatouage n'est pas seulement une parure, une expression d'art et, bientôt après, une marque de supériorité sociale, c'est un dérivatif à certains maux. Ainsi le médecin moderne ordonne des badigeonnages d'iode. L'homme a sans cesse un cuisant besoin d'opérer des dérivations artificielles au trop plein de ses veines et de ses nerfs, comme aux bouillonnantes poussées de son génie. Il introduit des ornements à travers les lobes de ses oreilles, dans ses narines, dans ses lèvres saignantes ; il déchire ses flancs à coups de lanières, ou sa poitrine, de ses ongles acérés, il se crucifie lui-même.

Il construit des canots, des huttes, il chasse, il pêche, en jouant. Les époques fabuleuses de sa première apparition l'ont vu se livrer à des danses frénétiques sur les rivages des mers. Il continue de danser toujours, et follement; il danse jusqu'à ce qu'il tombe, épuisé de fatigue. La danse est sœur de la lutte et des combats. Le furieux danseur bondit sur les chemins de la guerre. Il tue avec délices et il meurt en riant. Pensez-vous qu'il n'a pas bien travaillé ?

Il semble que nous touchions là à quelques-uns des secrets de la vie animée et sensible. Ce jeu que l'homme se fait de son travail, le plaisir aigu de la surexcitation nerveuse et de l'effort volontaire, appartient aux animaux, sans aucun doute, au cheval et au chien, par exemple. C'est ainsi qu'on peut expliquer comment ces animaux travaillent de concert avec les hommes.

Le cheval s'exerce et s'applique, sous le fouet, à enlever un fardeau, se raidit sur ses jarrets, renifle, comme pour s'exciter lui-même. Et cependant il ne parait pas trop souffrir, hors les cas extrêmes. La tension prolongée de tous les muscles excite une sorte d'ivresse, dont il ressent les charmes, avec l'homme. Il jouit visiblement de son action et, j'ose dire, il jouit de sa peine.

Dans la liberté de la nature, au sein de l'air ou des eaux ou des forêts, les animaux sont toute action : agir sans but et par le besoin seul d'agir, nager, voler, sauter, se poursuivre les uns les autres, en interminables circuits, avec des cris et des gazouillements et des hennissements ; développer ainsi la chaleur de la vie et activer les fonctions respiratoires : user l'âcreté du sang ; dépenser l'énergie interne dont ils sont remplis et qui les déborde : les animaux emploient une grande partie de leur existence à ces exercices, et ce n'est point pour la satisfaction des besoins les plus connus, qui ont été définis et classés par les naturalistes.

Les animaux construisent, bâtissent, édifient, taillent, coupent, creusent : Leurs industries ont fait l'admiration de tous les hommes qui les ont étudiées. C'est un travail et c'est un jeu, pour les abeilles que de butiner les fleurs, d'en disperser au vent les pétales et, de leur suc, bâtir des ruches. Les animaux jouent, chacun avec leur travail. Et, dans les intervalles de leur tâche ils jouent encore à se provoquer les uns les autres, ils rivalisent de force et de vitesse ; ou, séparés de leurs pareils, ils s'exaltent seuls de leurs bonds et de leurs élans, ils se frappent à coups redoublés de leurs ailes ou de leurs nageoires, et battent les molécules des

éléments fluides, pour le pur plaisir de jouir de la vie et de leur puissance. Les jeux des chats domestiques qui nous étonnent sans cesse par leur imprévu, ne sont pas plus variés que ceux des oiseaux, des poissons et des insectes.

*
* *

Telles sont les origines du travail : il est l'enfant du jeu. Partout, nous le voyons intimement lié au jeu. Il est de même nature. Entre l'un et l'autre point de frontière déterminée : le jeu devient à tout moment du travail, et, à tout moment, le travail tourne au jeu.

Goethe, qui fut un grand observateur de la nature remarque dans ses mémoires que les enfants, « lorsqu'on les charge d'un travail, le font aussitôt *dégénérer* en jeu. »

Les enfants, en effet, sont des créateurs et des inventeurs ; ils remontent toujours aux origines et aux sources, aussi haut qu'ils peuvent monter. Ils ont une facilité merveilleuse à faire de tout travail un jeu. Mais on ne doit pas entendre par là qu'ils laissent à tout propos le travail pour se mettre à jouer, on doit entendre qu'ils transforment leur travail même en jeu, par la spontanéité d'un esprit tout de fraîcheur et de grâce, qui revêt le travail des couleurs de l'imagination, l'ennoblit de gaieté, et, le relevant de l'état servile, le porte dans les sphères de la liberté et de l'invention.

Ce que le maître enseigne par un travail salarié et sans expression, l'enfant, le jeune homme, placé au milieu de circonstances favorables, le découvre et le crée, en quelque sorte, dans la fécondité printanière de son âme.

Et de même ce maître, possesseur d'un art ou d'une science qu'il a élevés à la perfection par une longue discipline, quand il est devenu un vrai maître et qu'il crée des œuvres, joue souverainement avec son travail. Le savant et l'artiste, vainqueurs des résistances de la forme, jouent chacun en sa spécialité, comme les ouvriers manuels, à certaines minutes heureuses, quand ils dominent la basse condition de leur état, jouent avec le fer qu'ils forgent, avec les pierres qu'ils taillent ; et c'est alors qu'ils font vite et bien ce qu'ils ont à faire.

Ainsi je ne dirai pas que les enfants « aussitôt qu'on les charge d'un travail le font *dégénérer* en jeu », mais plutôt qu'ils le *regé-*

nèrent en jeu, qu'ils le dégagent de tout élément d'utilité immédiate et pratique, et l'élèvent à la dignité du jeu ; car le caractère du jeu, c'est d'être désintéressé ; aussitôt que l'intérêt le guide, il n'est plus le jeu.

On les voit, les enfants de nos villes civilisées, tourner en jeu les fonctions les plus graves ou les plus rebutantes, et qui semblent le moins se prêter au jeu, celles de chirurgien, de médecin, de gendarme, de magistrat, de bourreau, de prêtre ; ils jouent avec les sacrements de la religion et ils dressent en jeu des funérailles illusoires.

Et de même encore, le peuple, la foule humaine, dans les révolutions, quand elle a secoué le joug des lois, joue réellement, et dans toute la spontanéité du jeu, des drames et des comédies extraordinaires, avec une énergie qui renverse tous les obstacles, confond tous les calculs, et que l'on ne s'explique pas après l'événement accompli.

C'est ainsi que les enfants et les foules se ressemblent par la faculté de jeu.

C'est ainsi que la manière de procéder, dans l'homme primitif, est toute pareille à la manière du génie ou du talent, en pleine possession de ses moyens et de son objet.

***

Fixons aussi solidement que possible nos idées sur ce point capital ; comment et pourquoi cet être de spontanéité et d'observation par excellence, l'homme qui jouait dans la nature s'est-il mis à travailler.

L'homme de la civilisation se considère avec un profond étonnement à ce comble de l'industrie et des arts où il est parvenu, et, rêvant toujours d'un bonheur simple, il ne comprend pas pourquoi il s'est créé une situation toujours plus complexe, au prix de tant de fatigues et de dangers.

Cette question, comme toutes celles qui se rapportent à l'origine des choses, contient un noyau d'ombre qui sans doute, ne sera jamais percé. Mais il ne nous est pas défendu de chercher à voir plus clair autour, et même nous ne pouvons pas nous en empêcher, ces efforts et ces recherches poursuivis continuellement par chacun, à ses risques et périls et quand même, sur tous les problèmes de l'Univers, formant le grand jeu continuel de l'humanité sensible et pensante.

Au reste, je ne connais pas une question plus digne d'être agitée aujourd'hui, et d'une plus grande importance sociale, car, selon les idées qu'on se fera de l'origine du travail parmi les hommes et de sa nature, on envisagera d'une manière ou d'une autre tout ce qui concerne les conditions, les droits et l'organisation de ce travail dans la société économique et politique.

Il s'agit donc de savoir, avec toute la précision possible, pourquoi l'homme travaille.

Or, s'il est vrai, comme on l'a montré plus haut, que l'homme est une activité toujours en mouvement, un être essentiellement chercheur et joueur, le voilà placé par sa naissance, bien près du travail.

Si, en même temps, il est faible et borné, si les fatalités extérieures l'arrêtent sans cesse dans ses jeux, il sera obligé de travailler pour continuer à jouer.

Disons donc que le travail est né de la rencontre d'un être ingénieux autant que faible, avec la variété infinie des formes.

Tel que nous avons appris à connaître l'homme, s'il était doué d'une énergie sans limites, il transformerait en jouant toutes les conditions de son existence, sur la terre, et il serait comme un dieu, il ne travaillerait pas.

Il ne travaillerait pas, mais il ferait tout ce qu'il voudrait, avec une étonnante liberté, et il voudrait essayer tout.

Ne changeons rien à ses facultés propres, gardons lui soigneusement la source de spontanéité qu'il porte au dedans de son cœur et ce besoin d'expansion dont il est possédé, ajoutons-y une quantité suffisante de force, il pliera toute matière à la loi souveraine de son jeu.

Les hommes qui se rapprochent à quelque degré de cette situation idéale sont *les maîtres*, chacun en leur art ou leur science, (comme je l'ai déjà fait remarquer).

Les uns ont besoin de beaucoup de matière pour réaliser leurs conceptions, les autres en veulent moins, d'autres, infiniment peu, d'autres encore peuvent se passer du secours de toute matière extérieure. Je rangerai dans cet ordre, selon la décroissance des obligations matérielles, les architectes, les sculpteurs, les peintres, les musiciens, les poètes, puis les géomètres et les mathématiciens. Les premiers de la série doivent ordonner et étager des matériaux considérables, et triompher des lois de la pesanteur en les observant. Les seconds ne demandent qu'un bloc de marbre, les troi-

siêmes, un léger pinceau, des couleurs et une surface solide, les quatrièmes, presque rien, des signes, des sons, une vibration de l'air. Mais le pur mathématicien n'aura besoin que de son cerveau pour construire au dedans de lui-même toute la mathématique de l'Univers.

Accordez-leur maintenant à chacun une proportion de force physique et psychique assez grande pour qu'ils soient maîtres et seigneurs dans leur partie : ils ne travailleront pas, ils joueront.

Que le sculpteur ait assez d'énergie et de souplesse dans les doigts pour modeler le marbre comme si c'était de la cire, il créera seul et sans aide le *Laocoon* ou le *Moïse* en jouant ; à la condition sous-entendue qu'il soit un Athénodore ou un Michel-Ange.

Et que le mathématicien ait une intelligence assez puissante, aidée d'une mémoire assez étendue, pour distinguer tous les rapports possibles des nombres et les combiner à son gré, sans le secours de la notation, il ne travaillera pas, mais il montera, en se jouant, jusqu'aux sommets du jeu le plus sublime.

Ainsi, en toute choses, intellectuelles ou matérielles, tandis que la faiblesse s'évertue et travaille, la vraie force ne fait que jouer.

Et nous sommes autorisés à dire que le travail est né du contact d'un être faible et ingénieux avec la variété infinie des formes.

*
* *

Une ingéniosité toujours en mouvement et jamais satisfaite, qui ne possède que des moyens d'action bornés, devait se mettre au travail : une fois qu'elle s'y serait mise, elle devait aller d'invention en invention, dans la suite des siècles sans nombre, chaque résultat qu'elle obtient lui étant une occasion ou un prétexte d'en vouloir obtenir un autre.

Une telle raison du travail humain paraîtra seule assez profonde et assez large pour soutenir le poids écrasant de cet édifice, qui toujours s'augmente et s'élève et couvre de sa masse la multitude de peuples occupés à le bâtir sans cesse.

Viennent ensuite les motifs que j'appellerai secondaires : les accidents et les besoins.

L'homme jouait : la forêt brûlait sous les traits du tonnerre, l'étincelle avait jailli des cailloux entrechoqués, et l'homme regardait et songeait.

Il prit le feu et c'était encore un jeu. Le premier jeu de l'homme

avec le feu nous le montre à l'un des moments psychologiques de sa carrière, hardi compagnon de la nature, provocateur sempiternel des choses cachées.

L'homme jouait, et le vent avait éteint le premier feu entre les mains de l'homme, et l'homme le rallumait et il triomphait du vent et il ne faisait encore que jouer.

Il jouait avec le feu, quand il en essaya les effets et la puissance : il l'allumait à l'entrée de sa caverne pour éloigner les bêtes féroces ; il s'en servait pour durcir et affiner les bâtons dont il se faisait des armes et des outils, ou pour attendrir ses aliments ; il avait connu les avantages de la cuisson par les viandes qu'il recueillit dans les cendres de la forêt éteinte, et ces essais étaient encore des jeux.

Mais quand l'homme a voulu exprès et à dessein allumer le feu pour reproduire systématiquement les résultats qu'il avait déjà obtenus, — et non seulement l'allumer, mais le conserver ; alors il est sorti de l'empire du jeu et il est entré dans celui du travail.

Il a pu, en jouant, dresser sa première hutte ou creuser son premier canot ; il a jeté sur ses épaules la peau fumante des bêtes qu'il avait tuées ; il a éparpillé des semences sur la surface humide de la terre ou il l'a creusée de ses mains pour enfouir les germes des plantes ; ou il a abandonné le lieu de son premier séjour, après en avoir consommé les fruits, et il a cherché une autre demeure, à travers mille dangers, et c'étaient encore des formes du jeu.

Car la fatigue la plus grande et les souffrances courageusement supportées, les mains et les pieds endoloris par l'âpreté des rocs et le dos courbé sur la glèbe, la réflexion qui s'évertue et s'ingénie à résoudre les difficultés, la contemplation sereine du cours des astres, la récolte des fruits poussés spontanément, ou le combat furieux dans le taillis, les lambeaux de la chair pantelante, laissés aux épines des arbres et aux crocs des bêtes, tout peut être du jeu si tout est libre.

Mais le vent a renversé la hutte et l'homme la relève ; il renouvelle son vêtement que l'usage et les intempéries ont délabré ; il retourne la terre à jour fixe et à la hâte, il plante et récolte par besoin, ou la famine et les inondations le chassent du pays qu'il aimait et il va chercher sa vie ailleurs : il a cessé de jouer, il travaille

Le vêtement qui enveloppe notre corps peut être un objet de jeu aussi bien que le collier de l'homme sauvage et nu. L'apparence et la façon des objets, ni la peine que l'on s'est donnée à les faire, ne marquent le point de séparation entre le jeu et le travail.

Tant que l'homme s'exerce et s'efforce, sans y être obligé par une pression extérieure, ou par l'aiguillon urgent de ses besoins ou par les habitudes qu'il a contractées, il peut aller jusqu'à la fatigue la plus grande et jusqu'à l'industrie la plus raisonnée, il joue parce qu'il est libre ; mais quand il n'est plus libre, il travaille.

Et cependant, au cours de son travail même, et dans l'exécution de son objet, l'homme a des moments où il joue encore, toutes les fois qu'il se sent le maître de la difficulté qui l'arrêtait, et que de nouveau il redevient libre ; quand sa hutte, qui déjà se relève, lui atteste sa supériorité ; quand la proie, percée de la flèche qu'il a lancée, tombe en son pouvoir ; quand la graine qu'il a plantée se couronne de fleurs et de fruits, ou, pendant son laborieux voyage d'exploration, quand il a rencontré un coin de terre facile et riante, une eau vive qui le retient un moment, l'homme se retrouve tout entier l'enfant joueur de la nature.

*
* *

Ce que l'homme a fait une fois par jeu, il doit le refaire ensuite par travail. Chaque invention de son libre génie devient la matière monotone et continue de son travail, et il reporte son jeu au delà. Il ajoute aux obligations de sa nature des obligations qu'il se crée à lui-même et qui ne tardent pas à être plus impérieuses que les premières. La nécessité de les satisfaire étend de plus en plus le champ banal et journellement foulé du travail obligatoire, et l'homme va jouer plus loin encore.

L'homme veut connaître les climats qui semblent le moins faits pour lui, franchir les barrières des zones les moins habitables : partout où il se porte ainsi, il fonde et il institue pour lui-même et pour ceux qui naîtront après lui de nouvelles obligations de travail.

Voici maintenant qu'il a entrepris de franchir les pôles, et c'est un jeu libre de son activité jamais rassasiée ; rien ne l'oblige à se frayer un passage à travers les murailles de glaces qui, jusqu'à notre époque, ont été réputées inabordables autant que dénuées de

toute production utile à nos besoins. Mais c'est un jeu, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus incoercible, le jeu qui vole loin des terres connues.

Pour soutenir son jeu, l'homme du dix-neuvième siècle (appelez le Nansen ou Andrée), a été obligé de demander au travail des moyens de se transporter, de se couvrir et de s'alimenter dans le pays des glaces, et, quand il y sera arrivé, il devra se construire un logement et assurer son existence sur un point du globe qui n'avait pas été disposé pour recevoir des hommes.

Si la vie humaine s'installe dans ces parages, et elle s'y installera certainement, elle sera appuyée sur de nouvelles formes de travail. Et plus tard un enfant se demandera pourquoi les hommes se sont encore imposé ce travail? — En jouant et pour jouer.

Ceux qui vivent dans les contrées du midi pouvaient, dit-on, ne pas travailler, mais c'est le Nord qui les y oblige. Le Nord doit « gagner sa vie » tous les jours, selon la forte expression populaire, et il oblige de plus en plus le Midi à gagner aussi la sienne. Le Nord s'évertue contre les rigueurs inhérentes à son climat; il ouvre à coups de hache ses forêts à la lumière, dessèche ses marécages, construit des maisons qu'il garnit de portes et de fenêtres, invente l'agriculture scientifique, fait mûrir les fruits sous des cloches de verre, crée des chevaux-vapeurs et les mille formes de l'industrie, grâce au concours d'une multitude de travailleurs qui doivent, en ces pays, « gagner leur vie » et la gagner continuellement: ces formes du travail s'imposent peu à peu au Midi.

Quand un homme a commencé à travailler, à retourner la terre, à récolter et à conserver les fruits, il a obligé les autres à en faire autant.

Dès qu'un seul travaille, tous devront bientôt travailler, à partir du plus proche voisin et en continuant par les autres aussi loin qu'il y a des hommes.

Ou il faut supprimer le premier qui s'avise de travailler, lui couper les mains, lui crever les yeux, le jeter au fond d'un puits et boucher l'orifice avec des rochers, ou il faut absolument prendre le parti de travailler comme lui.

Le premier qui a travaillé a jeté les semences du travail par toute la terre, et il était inévitable qu'un homme se trouverait un jour, comblé de toutes les faveurs de la nature, et sur le climat le plus prompt à prévenir ses moindres désirs, qui s'aviserait de travailler en jouant.

DE L'ÉVOLUTION DU JEU ET DU TRAVAIL.

L'homme à ses débuts dans la vie sensible et pensante ne fait que jouer ; c'est par le jeu que s'annonce *l'être d'avenir*.

Je le prends en sa forme historique, aux premiers temps de son existence entière. Je ne cherche pas comment il est parvenu à ce degré, par quelles rencontres et quels jeux de la nature dans l'infini du temps. A quoi bon ? Je remonterai en vain dans le passé, je serai toujours à égale distance des sources.

Entre cet homme fruste et nu et le milieu ambiant, règne une sorte d'équilibre qui est la paix. Il est au sein de la nature vierge, au milieu des rochers, des plantes et des animaux comme s'il était dans une onde d'une température égale à la sienne. Il ne sent pas la morsure des contacts extérieurs ; il se soumet aux éléments sans réagir, ou sa force de réaction est encore si faible que je la tiens pour négligeable. Les légions innombrables des insectes qui tourbillonnent autour de lui le laissent indifférent. Tout ce qui irriterait jusqu'à l'exaspération les nerfs de l'homme moderne, glisse sur lui sans l'émouvoir. C'est à peine s'il commence à se distinguer de cet amas de choses et d'êtres qui l'environne.

Pour cet homme tel quel, le travail est *nul*: il satisfait ses besoins avec des objets de rencontre et sans choix. Et ses besoins sont à peine nés.

Les physiologistes ont considéré comme du travail le fonctionnement de l'organisme chez les êtres vivants, animaux ou plantes. « Le corps est une sorte d'atelier, dit Milne-Edwards, dans ses belles études sur la *Division du travail physiologique*, et, dans cet atelier, les organes, comparables à des ouvriers, travaillent à produire les phénomènes, dont l'ensemble constitue la vie de l'individu. Plus cette division du travail est nettement tracée, chaque organe ou appareil ayant sa fonction propre, à laquelle il s'applique exclusivement, plus l'organisme est haut placé dans l'échelle de la vie ».

Si c'est là du travail, il fut bien plus original et plus actif à l'époque où se construisait cet atelier, où se disposait dans cet atelier les organes-outils, chacun s'attribuant sa place et son rôle, que dans le temps où toute la machine ayant acquis son unité et son équilibre n'avait plus qu'à fonctionner régulièrement.

Si l'on pouvait suivre les perfectionnements de cet atelier ou de ce clavier, qui est le vivant organisme, depuis ses premières ébauches jusqu'au point de perfection, que nous avons atteint et qui semble désormais consolidé, on dirait : Voilà le plus magnifique travail qui ait jamais été fait, cette machine-outil vivante et pensante qui créera, par la suite, toutes les autres formes de travail dans le monde et qui changera la figure de l'univers !

Mais si c'est là du travail, il n'appartient pas à l'homme lui-même, il appartient au travail infini de la nature, c'est-à-dire *au jeu éternel des éléments*, car les éléments ne travaillent pas, *ils jouent.*

Ainsi, chez l'homme primitif, le travail est *nul,* mais cet homme n'est pas inerte, comme l'ont dit certains auteurs, *il joue,* lui aussi il joue en cueillant des fruits, en poursuivant sa proie, en combattant ; il joue comme jouent les animaux, comme joue le vent dans les feuilles des arbres et les mondes dans l'espace.

Son jeu est très borné, à la vérité, tout physique et pauvre de formes, comme il est lui-même. Les jours et les années, en nombre incalculable, reviennent, le retrouvent nu ou enveloppé de feuilles d'arbres, rêvant et dansant à la même place au bord des eaux. Les larges horizons l'appellent, mais il n'entend pas leurs voix. Comme il est loin encore de l'époque où se développeront en leur liberté idéale les jeux de l'esprit !

L'un de ses premiers jeux les plus remarquables est celui-ci : sous l'impulsion de la volonté, un mouvement moléculaire se fait dans les lobes du cerveau ; ce mouvement se communique au cervelet, se propage dans la moëlle épinière, arrive aux filets nerveux ; les nerfs se mettent en branle à leur tour et contractent les bras et les jambes. Cette suite d'actes que je note grossièrement, répétée des centaines de fois avec une vitesse dont il s'amuse et s'enivre, c'est le premier jeu systématique de l'homme sauvage. Je pourrais le comparer au jeu d'une marionnette animée par un esprit enfantin.

Cet homme qui se cherche lui-même en jouant, au milieu de la foule indéterminée des choses et des êtres, passe sa vie dans une continuelle extase. Enfant somnambule de la Nature, comme il en est l'enfant joueur, son inspiration est le théâtre des hallucinations et des fantômes. Sur ce théâtre que de scènes effrayantes ou plaisantes ! Que de miracles et de surprises ! Les aspects des choses se transforment par des évolutions étonnantes tandis qu'il les

vérifie ; des figures aimables deviennent subitement terribles et *vice versa*. Ce sont toujours les jeux de l'enfance humaine, étroitement bornés en leur diversion la plus grande.

Mais au fur et à mesure que l'homme se fait plus libre, qu'il se dégage de son milieu et s'exerce à le dominer, son jeu s'élargit et se diversifie réellement ; et le jeu de l'homme pousse des branches si différentes les unes des autres qu'on ne peut pas croire qu'elles soient sorties du même pied.

La branche la plus extraordinaire est le travail qui se détache du jeu, s'en sépare, et prend une vie propre, se diversifiant à son tour extraordinairement, par une suite de phénomènes assez semblables à ceux que les naturalistes nous ont décrits sous les noms de *scissiparité*, de *dimorphisme* et de *polymorphisme*.

Comme certaines orchidées, sorties d'un même tubercule, prennent des formes et des physionomies tellement singulières, que les naturalistes s'y trompent, ou comme le mâle et la femelle, chez les insectes, les papillons, les vers, les oiseaux sont tellement dissemblables par la taille et par les couleurs, ternes et grises chez l'un, éclatantes d'or et de pierreries chez l'autre, que la science a considéré très longtemps plusieurs de ces couples comme des espèces différentes ; ainsi on comprend que le travail vienne du jeu, bien qu'il paraisse être son contraire.

Ce que l'on appelle la *division du travail* fut d'abord la *division du jeu* et c'est quand le travail et le jeu sont séparés qu'ils commencent à aller vite et à développer toute leur force.

DE L'ÉVOLUTION DU TRAVAIL

Désormais le *jeu* et le *travail* auront chacun leur vie propre, leur rôle, leurs lois, leur évolution.

Nous les verrons former en quelque sorte les deux branches principales, entre lesquelles se distribueront, pendant une longue suite de siècles, les sociétés humaines.

A vrai dire, ils ne sont pas et ils ne peuvent être disjoints en leur réalité vivante, comme nous les montrons dans ce tableau.

Les phénomènes du jeu et du travail, nous l'avons déjà remarqué, s'entrecroisent en tous sens, se fondent les uns avec les autres, se marient et se séparent sans cesse. Cette complexité est la vie même.

Tels de ces phénomènes sont du travail autant que du jeu. D'autres commencent par être du jeu et ils se continuent en travail, d'autres encore commencent par être du travail et ils finissent en jeu, sans que l'on puisse marquer le point où leur caractère change.

Il faut démonter les organismes pour les étudier dans leurs rapports secrets et pour en retracer un dessin approximatif, mais alors ce n'est plus la vie, ce n'en est qu'une image morte et décomposée.

Gardons ces observations avec soin ; que toujours elles soient présentes, implicitement ou explicitement, à nos recherches, afin que nous ne tombions pas dans la commune illusion et dans le sot orgueil qui fait prendre pour les lois mêmes de l'univers les résultats de notre critique.

Même la clarté des formules que nous obtenons par une longue et consciencieuse étude doit éveiller notre défiance, car la clarté verbale n'est pas toujours un *criterium* de vérité : elle est quelquefois le plus dangereux des pièges que son infatuation tend au logicien.

Mais cela dit et retenu pour ne pas être obligé d'y revenir, et toute précaution prise contre nous-même, nous avons le droit de continuer plus hardiment.

Le travail a pour empire la matière. Il commence par s'incorporer à nos organes ; il les adapte à ses usages et à ses nécessités.

Les hommes communiquent à leurs bras, à leurs mains, à leurs yeux, à chacun de leurs muscles et de leurs nerfs, où ils concentrent plus assidûment leur effort, des puissances qui n'y étaient pas auparavant. Ils ajoutent à un organisme perfectionné par le long travail de la nature, toute une autre série de perfectionnement, depuis l'énergie déjà grande du sauvage qui satisfait à l'aide de ses membres, ses seuls outils, à ses premiers besoins, jusqu'aux ressources de force et de délicatesse qui caractérisent l'athlète et l'artiste.

L'hercule antique étouffe un lion entre ses bras et il attrape une biche à la course. Nos gymnasiarques volent de trapèze en trapèze, pareils à des oiseaux dans les airs ; ou ils apprennent à se mouvoir dans l'eau avec plus d'aisance que les poissons. Les prestidigitateurs et les *picpokets* se font des doigts de fées. Un modeleur de génie disait que son œil était comme une main avec laquelle il palpait et caressait de loin les formes des choses, et que

sa main était comme un archet sous lequel il sentait vibrer le limon de la terre ; il avait en quelque sorte transposé d'un organe à un autre ses facultés natives et il avait composé de tout son corps un instrument d'une harmonie supérieure.

L'homme, par le travail accumulé de ses pères et le sien propre, se fait un organisme à l'aide duquel il peut vaincre les animaux en chaque partie où ces animaux sont le plus excellents et il se donne un système nerveux capable de toutes les œuvres les plus magnifiques et les plus délicates de la civilisation.

Tels sont les effets du travail dans les organes et dans tout le corps de l'homme : de là le travail passe et circule dans les outils que l'homme ajoute à ses membres pour mieux saisir et dominer les objets.

*
* *

L'homme sans outils imprime directement aux choses le mouvement de sa pensée et de ses muscles. Arcbouté sur ses pieds et sur ses jambes, la volonté tendue et l'intelligence en arrêt, il meut, pousse, tire, soulève, sépare et rapproche les objets. Mais c'est seulement quand il a commencé à se servir des outils qu'il a commencé à travailler vraiment, et, plus les outils augmentent en nombre et en complication, plus il travaille.

Le premier outil fut le bâton, soit que l'homme l'ait ramassé par terre en jouant, soit qu'il l'ait, en jouant, cassé à un arbre ; il s'en est fait un moyen de défense, un soutien pour marcher et pour grimper. Il a enfoncé un bout de ce bâton entre des rocs et, pesant de son propre poids sur l'autre bout, il a vu les rocs se disjoindre. L'outil élémentaire était trouvé, l'outil générateur de toute la lignée des outils et des machines qui s'enfantèrent et s'enfanteront dans la suite sans fin des temps.

L'homme primitif a fait ses découvertes très simplement ; déjà il les appliquait et il ne les remarquait pas encore, il en jouait et il n'en prévoyait pas les conséquences ni les effets. Il ne savait pas que c'étaient des découvertes. Ce sont les autres hommes qui, par la suite, leur ont donné ce nom prestigieux et ils ont été remplis d'admiration et de reconnaissance pour le génie de leurs ancêtres. Ils auraient dû admirer plus encore le génie du monde et le divin jeu des circonstances de l'univers.

Nous ne savons pas à quelle époque ou dans quelles conditions

de la nature ambiante ces événements s'accomplirent et comment les uns aux autres ils s'enchaînèrent; nous pouvons d'autant moins le savoir que les plus anciens hommes n'ont pas su eux-mêmes ni quand ni comment ils ont trouvés les premiers bâtons et en ont fait des leviers et des marteaux ; mais nous inventons aujourd'hui une certaine rencontre et suite de choses où cela a pu se faire et c'est un jeu des vraisemblances dans notre esprit. Les anciens hommes frottèrent des os de bêtes contre des pierres et ils eurent des couteaux, des poinçons et des scies. Les couteaux, en s'usant et s'ébréchant, avaient formé des scies rudimentaires. Les hommes se sont irrités contre ces outils d'un nouveau genre et ils les ont rejetés à terre, les mains meurtries et déchirées, en faisant d'affreuses grimaces, avant d'apprendre à en tirer parti. Un bâton introduit dans le trou d'une pierre roulée a pu devenir un marteau. Et cependant les siècles et les siècles passaient.

Les auteurs remarquent que les outils primitifs, partout où l'on en trouve des vestiges sur les points de la planète les plus éloignés, sont semblables. C'est qu'ils se sont faits en quelque sorte d'eux-mêmes et peu à peu sous l'impulsion des premiers mouvements de l'humanité, plus qu'il n'ont été faits par la volonté déterminée de cette humanité. Ils ont été les résultats de la rencontre et du contact quotidien d'un être qui était l'homme avec les plantes, les pierres, les métaux, et aussi avec les animaux ; ceux-ci fournirent à l'homme non seulement leurs os et leurs défenses, leurs cornes, leurs griffes, leurs dents, et des marteaux naturels et des scies toutes faites, ils lui fournirent leurs exemples.

Les outils les plus simples ont mis un temps infini à parvenir à cette forme que nous regardons comme la plus simple ; ils se sont perdus et retrouvés et perdus encore, avant de garder un empire durable sur cette terre devenue solide et fixée pour longtemps en sa figure présente. Ainsi ce type de l'outil simple, le bâton, savez-vous par combien d'étapes et de modes il a passé, avant de se trouver tout fruste et nu dans les mains de l'homme désormais habile à le manier, et qui le lève et l'abaisse tour à tour avec énergie et vitesse sur un ennemi ou sur un obstacle ?

Le premier couteau, fait d'un os de reine, a dû se perdre plusieurs fois dans les révolutions du globe et dans les migrations des hommes. L'aspect de la nature avait changé, d'autres générations humaines arrivaient, le couteau reparaissait dans sa forme antique. Il germait pour ainsi dire et poussait de nouveau dans

cette nature et sous les mains de ces hommes, presque comme ces plantes et ces arbres submergés, enterrés sous le limon et qui remontent au jour et reverdissent après le déluge.

Une grande quantité d'outils et de formes produisent une multiplication rapide d'autres outils et d'autres formes variés ; au contraire, quand il y a peu de formes, elles semblent immuables.

La première forme est la plus lente à naître, elle conduit lentement à une deuxième, mais quand on en a deux, leur rapprochement et leur mariage rend déjà la naissance d'autres formes plus facile.

Toujours nous sommes le jouet des apparences à un point que l'on ne peut dire. Les esprits les plus idéalisés ne diffèrent des plus grossiers que parce qu'ils montent dans la couche supérieure des illusions éternelles.

Les premiers monuments, un bâton, une pierre polie, un os aiguisé sont des témoignages tout aussi magnifiques de l'activité des hommes que les locomotives à vapeur et les automobiles à gaz : et ces machines qui se perfectionnent si vite aujourd'hui, se sont faites et se font par étapes successives et par rencontres heureuses, absolument comme la prise de possession et l'usage du premier caillou et du premier bâton.

Le travail ne produit pas de grands effets, aussi longtemps qu'il s'exerce à l'aide d'outils si simples et si courts. L'homme qui n'a qu'un bâton, un couteau, doit se tenir trop près des objets, il est trop sous leur dépendance et sous leur ombre. Il les juge mal : il ne peut pas les saisir tout entiers et dans leurs différentes parties.

Serré étroitement contre la matière de son travail, il est sans liberté et sans force ; il peut à peine remuer ses membres, étendre les leviers naturels de ses bras et de ses jambes. Qu'il se recule donc pour avoir une vue plus large et plus libre de ce qu'il fait et pour donner plus de champ à ses pensées et à ses gestes !

L'homme débarrasse sa main des outils ; il les donne à remuer pour lui aux vents, aux fleuves et aux animaux. Il multiplie et développe sous toutes sortes de formes extraordinairement différentes les bras du levier élémentaire qui deviennent des roues, des courroies, des moulins, des chariots, des balanciers, des turbines, des locomotives et des chemins de fer. Alors il a du champ devant lui ; il peut s'éloigner de la matière, objet de son travail, et il a plus de puissance en même temps que plus de liberté.

Le travail qui descend des hautes sources de la volonté de l'homme, s'est d'abord distribué dans ses membres et de là dans ses premiers outils, augmentant à chaque pas son volume et ses forces; il circule et se précipite avec une énergie accumulée dans des organismes de plus en plus complexes, par mille canaux, les uns larges comme des fleuves aux flots impétueux et mugissants, les autres fins comme les veines microscopiques de l'aile d'un papillon.

Les éléments extérieurs et immédiatement saisissables de la nature ont servi les premiers à peser sur nos leviers, à faire marcher nos roues ; puis sont venus les éléments cachés que la science découvre, la vapeur, l'électricité, les gaz, les explosifs.

Les systèmes mécaniques ont pris de telles proportions, que les rôles ont paru renversés : on a cru voir l'homme devenu la machine, le levier et le bâton ; et la mécanique devenue l'être autonome et souverain.

Les moyens chimiques sont aussi des outils et des leviers pour séparer et rassembler les corps, pour décomposer et recomposer, augmenter prodigieusement et diminuer infiniment les distances que l'état de nature a mises entre les parties imperceptibles de la matière.

Les applications toujours plus ingénieuses de l'électricité ; l'analyse toujours plus délicate de la chaleur et de la lumière, la liquéfaction et la solidification des gaz, et tant de moyens qui se multiplient en quelques années de nos jours plus vite qu'ils ne se multipliaient en des centaines de siècles autrefois, sont autant d'outils, de leviers transcendants, où l'homme fait passer son énergie psychique, le mouvement de sa volonté et la vibration de ses nerfs.

A l'une des extrémités de l'immense appareil du travail moderne, il y a toujours l'homme, sa volonté et son génie ; à l'autre extrémité, il y a la matière objective ; tout l'intermédiaire est un composé d'outils et de leviers, depuis l'air et l'eau, la chaleur et l'électricité, jusqu'au laminoir, au marteau-pilon, au navire à vapeur ou au rabot du menuisier.

Or, au même titre, sont comprises des multitudes humaines dans la série des intermédiaires. Elles sont agencées avec les éléments et les mécaniques, quotidiennement broyées entre les ressorts du système auquel elles appartiennent.

Voici que nous libérons les animaux, les chevaux, les bœufs ; la traction mécanique est partout substituée à la traction animale. Mais quoi! verrons-nous toujours des foules d'êtres, nos frères et nos sœurs, identifiés aux outils, chairs meurtries, consciences frémissantes, servant d'intermédiaire entre la nature extérieure et la véritable humanité ?

* * *

Enfin il faudrait considérer le travail arrivé à son terme, se fixant dans les choses et dans les objets que les hommes accommodent à leurs besoins et à leurs fantaisies.

Mais les outils et les machines et tous les moyens intermédiaires quelconques entre l'homme et les objets ont été eux-mêmes les objets du travail avant d'en être les moyens.

Ainsi les pièces d'une locomotive, depuis les plus importantes jusqu'aux plus petites, et toutes les parties de chacune d'elles, ont été les objets où s'incorporaient à l'aide des outils la pensée et l'énergie de l'homme. Ces pièces ont servi à former un appareil qui n'est lui-même qu'un moyen pour transporter d'un point à un autre les marchandises et les voyageurs ; et quand ce but a été atteint, c'est-à-dire que la locomotive a terminé l'objet de son travail, on s'aperçoit que cet objet n'est qu'un moyen pour atteindre à une infinité d'autres objets et d'autres buts.

Voici un exemple plus simple : les ciseaux de la couturière sont un outil formé de deux lames tranchantes et d'une vis. La vis a été d'abord un objet de travail, un but définitif en ce qui la concerne, et de même chacune des lames. Ces trois objets ont été ensuite des moyens qui, par leur adaptation, ont formé les ciseaux, but supérieur; et les ciseaux, entre les doigts de la couturière, ont été un moyen pour atteindre à un autre but : couper et tailler les étoffes qui formeront les habits.

La construction d'un moulin est un objet de travail en soi-même complet, un but parfaitement déterminé : quand le moulin est construit, il n'est plus qu'un moyen, un outil pour écraser le blé dont la farine servira à faire du pain.

Je pourrais pousser cette analyse jusqu'aux menus détails, en montrant que le clou le plus simple contient au moins trois objets de travail : la pointe, le corps et la tête, qui sont des moyens pour atteindre à cet objet : le clou ; et de là je m'élèverais par degrés

insensibles, allant toujours de moyens en objets et d'objets en moyens, jusqu'à la construction des appareils les plus compliqués de l'industrie moderne, buts magnifiques en eux-mêmes, qui ne sont que des moyens pour atteindre à d'autres buts plus grands encore.

Ainsi tous les outils, machines et appareils forment une première catégorie d'objets de travail, dont le nombre, la variété et la complexité augmentent sans cesse. Ils servent, en tant que moyens, à transmettre le travail de l'homme dans quatre espèces essentielles et fondamentales d'objets qui se rapportent aux besoins d'alimentation, de logement, de vêtement et de jeu. Ces quatre espèces d'objets augmentent en nombre, en variété et en complexité, au fur et à mesure que se développent les outils et les besoins.

* * *

Indiquons par quelques traits cette variété et cette complexité croissante des choses de chaque catégorie.

L'alimentation, depuis ses modes les plus simples jusqu'aux plus raffinés comprendra : la chasse, la pêche, l'élevage des troupeaux, l'agriculture, la culture maraichère, la viticulture, la fabrication des boissons fermentées, la boucherie, la boulangerie, et leurs dérivés, les halles et marchés, la canalisation des eaux potables, le transport, la distribution et la conservation de toutes les choses qui servent à la nourriture des hommes.

Le logement comprendra la cabane et le palais, l'ameublement, le chauffage, l'éclairage, etc..., et tout ce que ces mots nous représentent de perfectionnements et de fantaisies dans une société savante et artiste. L'art des jardins devra aussi être rangé sous ce titre.

Le vêtement comprendra la fabrication des étoffes, l'industrie de la soie, le blanchissage, la teinture, la tannerie, la corroirie, la confection à la main ou à la machine de toutes les formes que la mode invente sans cesse, la bijouterie, la joaillerie, etc...

Enfin le *Jeu* comprendra tous les arts, la musique, la peinture, etc..., tous les sports et la guerre même.

Dois-je faire remarquer que cette nomenclature a les défauts communs de toutes nos classifications ? Elle est à la fois trop lâche et trop stricte : elle est bien loin de nous donner une image fidèle de l'ordonnance vraie des choses dans leur réalité organique.

La plupart de ces objets appartiennent à une catégorie pour la partie essentielle de leur rôle ou de leur emploi ; mais ils appartiennent à d'autres catégories par d'autres parties de cet emploi ou de ce rôle.

La fabrication des étoffes se rapporte à l'habitation et au mobilier autant qu'au vêtement. Le vêtement et le logement sont deux objets qui répondent à un même besoin de l'homme. L'*habitation* est un *habit* d'une forme stable.

Nous avons rangé les troupeaux avec l'alimentation, mais ils trouvent leurs différents emplois dans les autres catégories, auxquelles ils fournissent leurs toisons, leurs os, leurs dents, leurs cornes.

L'homme fait servir à ses divers besoins les différentes parties dont les a formés la nature ; ainsi la chair des animaux va à sa chair, leur naturel vêtement à son vêtement à lui, leurs outils et leurs armes à ses outils et à ses armes à lui-même.

Il disloque cruellement leur mécanisme et en distribue les pièces de manière à renouveler, à doubler, à fortifier et à agrandir les pièces qui composent son propre mécanisme et son propre atelier.

Il ajoute à sa main un léger bâton, il ajoute à ce bâton des plumes et une corne empruntées à un oiseau et à un bélier ; et il a ainsi une main avec laquelle il peut prendre les oiseaux dans les régions de l'air et les biches dans les bois escarpés.

Les objets de jeu forment une catégorie d'une grande richesse. que nous avons déjà indiqués ; mais on trouve des objets de jeu dans les trois autres catégories, car tout ce qui est de fantaisie et de luxe dans l'agriculture, l'habitation, l'ameublement ou le vêtement appartient au jeu.

Ces quatre espèces d'objets de travail se rapportent, nous l'avons dit, à quatre besoins essentiels de notre nature : le jeu, qui comprend le mouvement, étant aussi important que la nourriture, et plus important que les deux autres, puisque l'homme joue avec frénésie quand il est encore sans habit et sans habitation.

* * *

L'humanité se groupe et se fixe autour des formes du travail ;

partout il où y a des outils, les hommes affluent et s'établissent ; on les voit se rassembler dans les replis des rivages et le long des fleuves, « ces chemins qui marchent » ; plus tard, le long des voies ferrées et autour des fabriques.

Le travail humain peut se comparer à ces architectures sous-marines que des myriades de travailleurs infiniment petits bâtissent avec le grès et le ciment de leur propre substance ; ils charrient dans le torrent de leurs veines le sable dont est faite la pierre de leurs maisons, ils tirent aussi de leur sang la couleur de pourpre dont leurs maisons sont teintes, et ce sont comme des fleurs, ces fleurs se juxtaposent et montent par étages : c'est toute une cité fleurie, une République étoilée, qui s'élève au sein des mers.

Ainsi les sociétés humaines se concentrent et se solidifient autour des instruments et des objets de leur travail ; et plus ces objets et ces instruments deviennent complexes, plus les sociétés le deviennent elles-mêmes.

Les besoins des hommes réunis s'affinent et s'exaltent ; les besoins primordiaux donnent naissance à des besoins secondaires qui se font plus impérieux que les premiers, les étouffent et les recouvrent d'un épanouissement de variétés et d'élégance.

Ne dit-on pas que, lorsqu'on est plusieurs à table, chacun mange et boit comme quatre ? Si la capacité de nourriture augmente en raison du nombre des convives et du nombre des plats, de même l'orgueil de l'habitation, l'amour du luxe et de la parure et la frénésie du jeu sévissent dans les grands rassemblements d'hommes et d'objets.

Et les objets augmentent encore en variété et en raffinement, avec l'augmentation du peuple qu'ils attirent et des besoins qu'ils exaltent.

Si on voulait se représenter une image du développement que les objets élémentaires du travail humain peuvent prendre dans les sociétés, on choisirait, par exemple, l'objet *habitation*, et on le suivrait depuis la caverne empruntée aux animaux, avec le tas de feuilles sèches pour dormir, jusqu'au premier groupement de huttes, munies des premières formes d'un mobilier ; et de là on le suivrait jusqu'à l'une de ces capitales de la civilisation, où sont logés deux millions d'habitants, où des hôtelleries, avec des

appartements spéciaux, sont disposées pour les étrangers de tout l'univers qui se succèdent dans cette grande demeure, meublée de tout ce que les industries et les arts peuvent procurer de commode et de plaisant à la vie humaine.

L'art se voit ici partout et en tout, c'est-à-dire le jeu, et ce jeu est porté à son comble. Dans le travail qui se précipite à ses derniers abus, on reconnait l'inspiration et la loi d'une fantaisie sans frein. Jamais la division du travail n'a été aussi détaillée, mais toutes ces divisions s'entrecroisent et ces formes du travail envahissent à l'envie leurs domaines respectifs. Les matières sont appliquées aux usages auxquels elles semblent le moins destinées et les objets sont revêtus de figures qui sont des masques pour divertir les yeux de leur destination réelle. Un flacon est déguisé en général d'armée. Une tabatière est un petit sabot.

Le débordement des superfluités ne parvient pas à couvrir le manque du nécessaire le plus immédiat. Toutes les nourritures du globe sont apportées à grands frais dans cette riche maison, et il y a des chambres et des étages où les femmes et les enfants souffrent plus de la faim que les sauvages des bois. Au milieu de l'abondance illimitée de tous les objets de travail et sous les dehors d'une organisation savante, il y a des foules d'hommes qui cherchent leur miette de travail et ne peuvent pas la trouver.

Tel est, en sa complexité, l'aspect d'une des plus glorieuses demeures de l'homme, mais déjà ce n'est plus une telle ville, une Thèbes, une Rome, un Paris, qui nous représente le terme *habitation*, c'est une vaste contrée toute peuplée de villes et de capitales semblables et différentes, multipliant de l'une à l'autre leurs caprices avec leurs besoins. Autour de ces puissants foyers d'humanité, tout l'intervalle est rempli par des jardins qui sont les champs, et ces champs sont à leur tour les théâtres des efforts rivaux de la science, de l'industrie et de l'art. Les métairies et les fermes ont pris la figure des ateliers et des laboratoires, les laboureurs sont des mécaniciens et des chimistes. Lorsque la nuit est descendue sur la terre, une lumière artificielle préside aux travaux des moissonneurs, fauchant la moisson avec des faulx automatiques. Les montagnes sont ouvertes pour donner passage aux routes empierrées et ferrées sur lesquelles circulent les *automobiles* individuels ou collectifs. Les canaux, autres routes, sont creusés d'une mer à une autre pour porter de l'une à l'autre les vaisseaux qui relient les ports les plus éloignés avec une vitesse

digne de l'oiseau. Il faut regarder au-delà d'une capitale, d'un continent, et prendre dans son ensemble le globe de notre planète. Les points extrêmes sont mis en communication non seulement par des machines de 30.000 chevaux de force motrice, filant 23 nœuds à l'heure, mais par des signaux presque instantanés. Des fils magiques courent dans tous les sens autour de la sphère terrestre et, sur ces fils, les impressions de la pensée humaine volent d'une extrémité à l'autre du diamètre presque aussi vite que la pensée traverse le cerveau de l'homme. Ainsi la terre entière commence à figurer une habitation de familles et de peuples, où toutes les parties communiquent entre elles par des portes, des corridors, des escaliers et des avertisseurs.

*
* *

Il faudrait maintenant considérer une autres série d'objets de travail se rapportant non plus aux besoins propres et essentiels des individus, mais à leurs rapports entre eux dans la société qu'ils ont formée.

Et ces objets de travail augmentent aussi en nombre et en complication avec l'étendue et la complication de la société.

Les formes du gouvernement, l'administration de la justice, l'appareil des lois, les institutions où se conservent les principes moraux d'une nation, le soin de ses archives, ses musées, ses écoles, la défense contre les ennemis du dehors, et cette variété toujours croissante de services par lesquels s'entretient et s'alimente la vie collective, donnent lieu à des objets de travail qui diffèrent essentiellement de tous ceux que nous avons jusqu'à présent rencontrés.

Ces objets ne sont plus une maison, une table, un pavé, un habit ou un outil; c'est un ordre à donner et à recevoir, puis à faire passer dans le détail pratique de l'application, une loi à élaborer, un règlement à éditer, un jugement à rendre, un exercice militaire à accomplir, une leçon à inculquer, un théorème à démontrer, une lettre à écrire, et à faire arriver à son destinataire, un bureau à tenir, une statistique à dresser, une enquête à poursuivre, mille formes de discipline sociale à observer et à imposer; tous ces actes sont du travail, ils ont les deux caractères du travail que nous avons déjà indiqués : 1° l'obligation, la

sugestion, la contrainte ; 2° la répétition et le recommencement continuel.

La tâche d'un ministre d'Etat, celle d'un facteur des postes et celle d'un terrassier ont ce double caractère : l'obligation et la répétition.

Enfin il faudrait considérer le travail sous un dernier aspect. Jusqu'à présent la variété infinie des *objets* qui ont passé sous nos yeux, a toujours été expressément *objective*, plastique, matérielle. On sait, en effet, que l'empire du travail est la matière.

Cependant, il y a un travail *subjectif* qui a pour *objet* ou pour *sujet* les opérations de l'esprit humain et de la conscience humaine. C'est le travail intellectuel et moral. Il porte sur la pensée et sur le raisonnement : il porte aussi sur les mœurs et sur le caractère.

Le caractère, l'énergie, la modération, le tempérament de toutes choses, le gouvernement de soi-même, le courage qui se possède, la vertu militaire et la vertu civique et la vertu domestique sont de véritables objets de travail.

Sous ce rapport, le champ du travail humain est immense quoique invisible, et d'une fécondité admirable. Il porte, par la répétition de l'effort, et sous le joug d'une discipline supérieure, des fruits d'un prix infini, que l'on ne touche ni ne pèse, mais qui alimentent toute la vie morale de l'humanité.

Cette partie immatérielle de l'empire du travail confine à l'empire de jeu où nous essayerons bientôt de vous conduire.

Comme il n'y a rien qui soit absolument séparé dans la nature, mais comme tout se relie et se pénètre, nous devions arriver, ayant parcouru toutes les provinces de l'empire du travail, à une marche intermédiaire entre le travail et le jeu.

Et cette marche qui touche à l'empire idéal et céleste du jeu commence à l'endroit où le travail s'épure et s'affranchit de la matière.

Le travail s'exerce ici sur des choses pures et nobles, il est généreux, désintéressé ; on pourrait montrer cependant que, même ici, il est caractérisé par la *répétition* et que la répétition est un *servage*.

Si notre tableau a été bien fait, il doit contenir tous les grands aspects du travail humain, toutes les séries principales de ses objets. Mais les objets du travail, nous l'avons vu plus haut, n'ont jamais leur but en eux-mêmes ; ce sont toujours des outils, des

instruments et des moyens pour atteindre à un but supérieur. Si l'on réunit par la pensée tout le travail humain, dans la multitude de ses expressions et de ses formes, on comprend que le travail, en somme et au total, est un outil, un moyen pour arriver à la constitution et à l'édification de l'humanité, but suprême.

Et c'est ainsi que le travail, venant du jeu, comme nous l'avons vu, doit rentrer dans le jeu, au terme de son évolution, s'il est bien conduit et si réellement il marche et progresse.

Il doit, au bout de son effort, permettre à l'humanité de regagner la liberté du jeu et de s'épanouir dans l'idéal.

C'est par là que le travail se justifie, et, si le travail ne va pas à ce but suprême, il n'est que duperie ; au lieu de le glorifier, nous devons le condamner et le maudire.

Pour l'individu, comme pour le peuple et pour l'humanité entière, si le travail ne doit être qu'une répétition dans le servage, et quelles que soient les formes progressives qu'il affecte, il n'est pas la gloire, mais au contraire la honte éternelle de l'humanité souffrante.

Maintenant les hommes auraient-ils pu arriver à cette liberté du jeu autrement et plus sûrement que par ce chemin de cailloux et de ronces, aux prodigieux circuits, tout noir de sang ? Auraient-ils pu, sans se donner tout ce mal, rester dans la liberté primitive de leur jeu, en l'épurant et l'illustrant à l'infini, au lieu d'en sortir et de s'en éloigner à perte de vue pour chercher à y rentrer, dans la consommation des siècles, par un détour immense, rempli d'erreurs et de peines incalculables ? Mais j'ai dit par quelle fatalité le travail né du jeu avait envahi toute la terre.

Hector DEPASSE.

LE MAITRE DES SENTENCES

(Suite)

Après avoir goûté quelques nuits de ces insomnies insupportables, où le cri d'un grillon ou le claquement d'une sauterelle le réveillait, le souffle coupé d'angoisse, et où il croyait le cou tordu à tout veilleur qui avait passé cinq minutes sans crier, Ayriès résolut de se donner un peu d'air, et imagina une série de sorties, diurnes et nocturnes, vers des buts divers, et toujours complétement imprévus. Et les abords du Rungday en premier lieu le tentèrent. Car de son poste, à travers les ondulations merveilleuses des collines, et de l'autre côté des petits vallons, il apercevait la lisière bleue de la forêt sur les espaces verdoyants ; et la paix trompeuse du paysage enchanteur lui donnait l'âpre envie de sonder la menace du couvert mystérieux, d'en reculer l'imminence, et d'adoucir ainsi l'attente écœurante des jours et l'angoisse des nuits sans lune. Et comme, colonial récent, et chef tout nouveau, il se défiait quelque peu de lui-même, il demanda à Baly de venir visiter son poste, et lui donner des conseils sur la manière de scruter la région sans péril et d'en soumettre rapidement les habitants. Baly, qui était à peu près maître de ses mouvements, arriva le lendemain à Yenkhoai, seul, bien entendu, ainsi qu'il en avait l'habitude, et cela au grand étonnement de la garnison, dont les soldats ne sortaient jamais qu'en nombre, et étaient consignés dans l'enceinte dès le coucher du soleil.

Et Baly et Ayriès se mirent à l'ouvrage, sur les cartes et les documents d'abord, et sur le terrain ensuite, qu'ils sillonnèrent en tous sens, en curieux touristes, dont l'œil photographique et l'oreille aux aguets ne perdent ni un détail des chemins, ni une résonnance de l'air.

C'est ainsi que, après s'être reliés très étroitement avec Taydang et son blockhaus, seul point sur lequel ils touchaient au delta mili-

taire et pacifié, ils parcoururent soigneusement les couloirs revêches et les âpres vallons qui séparaient Yenkhoai de l'arroyo; puis ils chevauchèrent, tout joyeux de la liberté des grandes pentes et des plantes rares et folles, sur les ondulations magnifiques qui descendaient lentement du poste jusqu'au Rungday, pour se relever deux cents mètres seulement avant la lisière du bois; et il ne fut pas un sentier de paysan, de montagnard ou de contrebandier dont ils ne suivirent les traces amoindries et fugitives, sous les brises de la montagne et parmi les parfums des herbes odorantes que séchaient les grands soleils. Huit jours suffirent à ces premières explorations : on montait à cheval à quatre heures du matin; on en descendait à sept heures du soir; et, tandis qu'Ayriès allait, perclus de fatigue, tomber sur son lit de repos, Baly, qui faisait le matin mille manières pour se lever, rentrait plus dispos à mesure qu'il avait fait plus de chemin, et passait la moitié de sa nuit à prendre des notes, à faire de la correspondance, à interroger tel ou tel notable des environs, ou à faire, sans en avoir l'air, causer les paysans ou les tirailleurs, tout en fumant l'opium avec une attention qui paraissait exclusive, ce qui lui permettait, au départ du lendemain, de prendre des allures lentes et des attitudes exténuées tant qu'il se trouvait en vue des soldats du poste.

— Ce n'est pas tout, dit-il, le soir de la dernière excursion, comme ils rentraient tous deux, et en complimentant les chevaux du bon service fourni ; ce n'est pas tout que d'avoir vu le pays ; il en faut entendre les habitants : et, si c'est moins fatigant, c'est singulièrement plus délicat ; si vous voulez, nous ferons venir certain notable de Dongkheu, ancien chef de canton de Mykhé, qu'on dit fort au courant de ce qui se passe, et qui pourrait nous éclairer savamment.

— Qui vous a parlé de ce notable ?

— Je me le suis fait présenter l'autre jour, quand il est venu au poste à propos des journées de corvée de son village, et je lui ai beaucoup parlé de la confection des briques et de la construction des fours ; il m'avait été indiqué par mon boy Sau, qui fait fort bien les pipes d'opium, et qui est à peu près muet de sa nature, et par suite, très bon observateur. Après quoi vous ferez la connaissance de mon ami le tong sang Nguyen Luat, surnommé le Maître des Sentences, qui a son fils Thang dans ma brigade, et dont la conversation philosophique vous intéressera.

Et Baly fit venir à Yenkhoai le notable de Dongkheu.

Celui-là était un vieux rusé, qui avait été jadis chef de canton sous le roi Tu-duc, et qui, pendant la révolte de Li-hung-choï, comme pendant la guerre des Pavillons noirs et la conquête française, avait appris à ménager toutes les opinions et à garder pour lui seul les siennes propres.

Ayriès d'abord s'exaspérait de ces lenteurs et de ces tergiversations, et il s'indigna presque de ce que la première entrevue se fût passée tout entière en compliments, en tasses de thé et en fumerie. A la seconde entrevue, on était au courant des familles réciproques ; à la troisième, Baly posa des questions, en ayant l'air de tenir infiniment peu aux réponses ; mais le lendemain, pour montrer la puissance française définitivement établie, et décidée à se faire respecter de tous, il pendit aux portes mêmes de Dongkheu les têtes fraîchement coupées de trois détrousseurs de grands chemins. Deux jours après, une telle démonstration ayant amené dans l'esprit du notable la conviction cherchée, il venait lui-même à Yenkhoai sous prétexte d'un régime de bananes à offrir, et répondait à toutes les questions de l'entrevue précédente, sans avoir même l'air de se souvenir qu'on les lui eût posées.

Et c'est ainsi qu'Ayriès apprit, mieux que par ses éclaireurs et par les rapports officiels, les positions, les forces et l'influence du doc Ngu, son redoutable ennemi.

Or, quand Ayriès n'eut plus qu'à monter à cheval, à la tête d'une troupe désormais aguerrie et rendue martiale par le continuel voisinage du danger, Baly déclara qu'il était temps pour lui de rentrer à Sontay, pour mettre un peu d'ordre dans ses propres affaires, et aussi pour se reposer des fatigues qu'il venait de s'imposer pour Ayriès, et dont il parlait avec une affectation de grande lassitude, ainsi qu'il faisait chaque fois qu'il avait été obligé d'agir officiellement. Mais avant de quitter Ayriès, il voulu lui faire faire la connaissance du tong sang Nguyen Luat, le Maître des Sentences, qui habitait à Camthinh, gros village à mi-chemin entre Sontay et Taydang, et par lequel un sentier mal connu, mais facile et très rapide, conduisait de Sontay à Yenkhoai, sans passer par aucuns endroits battus et habités.

— En passant par ce chemin, dit Baly, je confie à votre prudence, et à votre générosité aussi, ceux qui habitent aux alentours. Ceux-là sont du véritable sang de l'Annam. Autour des villes conquises, comme aux environs des régions en révolte, vous n'avez

plus que des populations mâtées par un joug nouveau, qui s'y accommodent comme elles peuvent, et dont une portion imite obséquieusement, en les frelatant, vos mœurs et vos vices.

« Mais, dans la région que nous allons traverser, le spectacle est tout autre : elle est trop loin des voies de communication pour avoir attiré les conquérants et pour avoir été marquée au sceau de la conquête ; elle n'est ni assez coupée, ni assez couverte pour faire un refuge propice à la piraterie. Aussi vous n'y trouverez aucune trace des sanglantes brutalités de notre histoire contemporaine. La population y est dense et joyeuse ; les villages y ont des ceintures de bambous moins revêches ; la campagne entière est cultivée ; pas un homme ne frémira, pas un enfant ne fuira à votre approche ; la vie agricole et forestière occupe, nourrit et enchante tout un peuple sans ambition, sans regrets et sans angoisses ; la nature même y revêt un charme tout particulier. Et quand vous l'aurez traversée, et que, sous l'enchantement que je vous prédis, vous entrerez dans la case hospitalière et dans le jardin fleuri de Luat, vous regretterez, comme je l'ai fait moi-même, les gloires et les devoirs du métier, les chaînes brillantes et exténuantes de la vie extérieure, et, pendant un instant, votre plus grande ambition sera de savoir borner la vôtre au bonheur qui peut tenir dans un cercle étroit d'amis, sur une terre fertile, dans l'absence des guerres, et dans la paix lucide de l'oubli.

Et Baly et Ayriès partirent pour Camthinh.

Après avoir, pendant quelque temps, jusqu'aux enceintes de Dongkheu, chevauché au fond des âpres couloirs des collines, ils en sortirent en longeant les haies nord du village ; et, les bambous dépassés, ils se trouvèrent subitement dans le pays à l'aspect pacifique et peu connu qu'avait annoncé l'inspecteur.

Des rizières très vertes s'égayaient de longs drainages, et des sentiers étroits, couverts d'herbages, leur servaient de limites ; et malgré que la nature fût luxuriante, elle était déserte, tant le travail de la terre est facile, tant les moissons viennent seules, sous l'action des eaux et du soleil, et laissent de loisir à leurs possesseurs. Des bouquets de bois, où flambaient les fleurs rouges, où éclataient les corolles blanches, coupaient la plaine avec tant d'art naturel qu'on eût dit un jardin ; des pagodons, haltes coutumières des voyageurs, s'accroupissaient sous de gros banians, rois de la plaine ; de rares buffles, en liberté dans les verts espaces, fronçaient leurs gros mufles étonnés ; sous des

frondaisons très légères, on sentait l'agglomération des villages, au bruissement vague des marchés et de la vie intérieure des cases : au loin. sur les flots d'un arroyo qu'on devinait, la toiture d'un pont de bois dressait son échine brune et l'élégance solide de ses courbes. Les portes des enceintes étaient ouvertes, les herses levées ; tout respirait la paix et la quiétude, et le Thanvien lui-même, dans la blancheur immaculée du matin, avait perdu son aspect menaçant, et semblait plutôt quelque génie tutélaire, assoupi dans sa gloire, aux extrémités de l'horizon.

Au-delà du pont. sur les traverses duquel les sabots des chevaux joyeusement claquèrent, Baly et Ayriès entrèrent dans Myha, la portion sud de cet immense village de Camthinh, jadis fourré de bambous et de lianes, et abritant aujourd'hui douze milliers d'indigènes, qui quittèrent Sontay au temps de la conquête, et établirent leurs foyers dans ce canton forestier. Les maisons, fort éloignées les unes des autres, parmi les étangs, les clairières et les bouquets d'arbres sont autant de chaumières de plaisance au milieu de jardins d'une agreste solitude, sous des feuillages découpés et d'une si infinie légèreté que leur ombre frissonne au seul pas d'un cavalier. Les potagers, les arbres des cours, et les portes forestières donnent sur de grandes allées centrales et transversales ombragées du vert clair des bambous, qui forment rideau et berceau ; et, coupées de grandes places nettes où se tiennent les marchés, les assemblées et les jeux, ces allées joignent les hameaux aux barrières mitoyennes, où vit un peuple calme, heureux et doux. Une mollesse insouciante règne sur tout le paysage : jusqu'au fond de ses cases. où grouillent des dizaines de familles et des centaines d'enfants, s'épanouissent la confiance du présent et la tranquillité du lendemain. Joints par une solidarité étroite, par une communauté absolue de vie, de traditions et de sentiments, les habitants ont entre eux l'abandon de parents très unis : et les arbres, et les eaux, et le sol sont fraternels, et n'offrent aux yeux que des contours caressants et des couleurs harmonieuses. Cette nature sans secousse abrite des habitants sans désirs ; et la délicieuse médiocrité de tous les aspects recèle le contentement absolu des hommes et des choses, contentement raisonné et lucide. Et aussi l'on sent que de longs siècles ont ainsi façonné cette terre à ses aspects hospitaliers ; que l'immortalité des printemps a fait la nature telle qu'on ne saurait autrement la concevoir : et que la stase charmante que l'on aperçoit est le

résultat de l'immobilité dans la grâce primitive ; ainsi le paysage devient intellectuel et s'anime de l'esprit des ancêtres qui y ont vécu, l'ont contemplé tel qu'il existe encore, et l'ont animé de leurs songes tranquilles et sans humeur ; et la douceur de l'air et l'intimité des choses est faite avec le parfum des cœurs disparus et l'invisible frôlement des âmes voyageuses.

Et pendant qu'une brise très douce, sans rien déranger au charme des détails, répandait l'odeur embaumée des chévre-feuilles, Baly et Ayriès s'imprégnaient de ces sensations à la fois ténues, et si captivantes et profondes, qu'elles atteignent le cœur en le faisant frémir. Baly indiquait les choses d'un geste sobre et se taisait, sachant que le silence est la meilleure leçon pour enseigner, aux esprits attentifs, un sentiment nouveau. Ils contournèrent un marché, au fond duquel se dressait une pagode illustre, appelée pagode de la Reine, dont la cour intérieure était dallée de marbres alternativement blancs et verts. Et sur ces carrés se jouaient, avec des enfants comme pions, des femmes comme fous, et des éléphants comme tours, les royales parties d'échecs chinois, dont des trésors sont l'enjeu, et auxquelles assistent trente mille spectateurs.

Et deux minutes après, Baly s'arrêta, et montrant, au milieu des blanches étoiles d'un magnolia, parmi des bambous pôr d'une altière courbure, le bec d'un toit se dressant en une chimère émaillée de bleu :

— Descendons ici, dit-il ; voici la maison et le seuil du Maître des Sentences.

Dès la porte passée, on entrait dans une cour spacieuse, plantée d'arbres odoriférants et de fleurs gigantesques, et aussi de ces plantations rabougries et contournées, qu'affectionnent les Chinois ; le toit et le seuil de la maison étaient dans les verdures, et de l'autre côté étaient quelques carrés de terre où poussaient des plantes médicinales, bizarres de formes et de couleurs ; au-delà, les bambous serrés et élégants des enceintes, et, plus loin, la calme immensité des rizières.

— Comme Sargex chez Fidèle Maritz, je vous introduis chez Luat, dit Baly ; mais ici on vous fera beaucoup parler ; tâchez de ne pas vous laisser séduire à cette flatterie ; et, pour bien comprendre, voyez à réfléchir beaucoup au peu que vous entendrez.

Et, les pas perdant leur sonorité sur la terre battue, Baly et

Ayriès entrèrent chez Luat, vieillard chenu et tout blanc, demi-accroupi sur le lit d'opium ; il se leva à leur entrée, et les salua, tenant sa barbe blanche en sa main.

Rien de plus simple que l'intérieur de la case du docteur : quelques sièges, des armoires remplies de fioles étiquetées ; un autel des ancêtres, sans dorures, mais avec des sculptures anciennes d'une inimitable finesse ; et, aux murs, des sentences, des croquis étranges, des schémas de cette science étonnante, la thérapeutique préventive et physiologique des peuples jaunes, et quelques instruments d'une rudimentaire astronomie.

Baly, avec le calme qui le caractérisait toujours, s'assit à droite, laissant à l'hôte la gauche, la place d'honneur.

— Je vous ai, dit-il, en un annamite un peu lent, mais très correct, et tout aussi nasal qu'il convenait, amené un de mes amis qui désirait faire votre connaissance, et vous féliciter de vos heureuses et nombreuses années.

— Votre ami lui-même, dit Luat, a l'air fort âgé, plus âgé que l'aîné de mes fils.

Et comme Ayriès s'étonnait :

— C'est ici un compliment, dit Baly ; mais vous en entendrez de plus drôles ; en pays jaune, la sagesse est censée venir avec l'âge, ce qui, du reste, n'est pas toujours vrai, même ici. Mon ami, reprit-il, est chargé de la direction du poste voisin, à Yenkhoai, et de la sécurité de la région, et il est heureux de faire la connaissance des habitants.

— On ne pouvait certainement mieux choisir, dit Luat, et le pays ne peut que profiter de l'expérience que votre ami trahit dans sa contenance et dans sa figure.

— Et, comme il sait la valeur de vos institutions, il serait charmé que vous le fissiez aussi profiter un peu de votre savoir et de vos observations, et de connaître par vous vos traditions et la manière de les appliquer.

— Personne ne saura jamais mieux parler que les livres des lois de Khongtzeu, fût-ce le vice-roi lui-même ; quant à moi, chétif, je n'ai jamais été digne de commander même à cet humble village. D'ailleurs, votre ami, qui commande à des Français, trouvera certainement la direction des Annamites très facile, car ils sont paisibles, et n'ont que peu de besoins.

Et Luat but une petite tasse de thé avec une extrême modestie, à laquelle Baly ne se méprit point, car il savait que le fin vieillard

avait refusé maintes fois le gouvernement de la province, par ignorance de l'ambition, mépris du pouvoir et de ses charges, et amour de ses travaux solitaires.

— C'est donc au contraire votre ami, dit Luat, en cachant sa bouche du revers de sa main, qui pourrait nous apprendre comment l'on gouverne dans son pays lointain et puissant ; et nul doute que j'en tirasse un grand fruit.

Et Luat appela, dans la maison voisine, qui lui appartenait, son fils cadet, Thang, ancien sergent de tirailleurs, qui parlait suffisamment le français, et qui entra en saluant militairement, ce qui *détonna* étrangement, même aux yeux d'Ayriès, dans ce milieu resté sans mélange.

Et ce fut alors une avalanche de questions, courtes, discrètes, mais précises sur les choses civiles et militaires de l'Europe, auxquelles Ayriès, par politesse, répondit. Au bout de trois quarts d'heure, Baly sortit de son silence volontaire.

— Première leçon, dit-il. Vous avez beaucoup parlé, et Luat n'a rien dit ; cependant c'est lui le savant, et vous l'ignorant, du moins en ce qui concerne les affaires de ce pays. Laissez-moi parler à mon tour, et faites-vous traduire par le fidèle Thang les quelques phrases que je pourrai arracher au mutisme intéressé de notre hôte.

Et, ayant demandé la permission, Baly s'étendit sur le lit d'opium, alluma la lampe, arma une vieille pipe en canne à sucre et tira deux superbes volutes bleues qu'il regarda avec complaisance.

— Vos conversations savantes me fatiguent, et je m'en console ainsi que je peux. Mais votre opium est excellent et très vieux, seigneur Luat. Je suis assuré que vous ne le prenez pas à la ferme du gouvernement.

— L'opium du monopole est si cher et si peu chargé en parfum.

— Et si mauvais, dites-le, ajouta Baly, que vous préférez celui de contrebande. Soyez paisible, nous ne le dirons pas, mon ami ni moi. Il est vrai que l'impôt d'entrée est exorbitant.

— Il ne faut jamais gagner sur les besoins et sur les passions d'un peuple, dit Luat, qui fuma une lourde pipe.

— Première sentence, dit Baly. Mettez cela dans vos papiers, Ayriès : cela vaut mieux que tout un livre de service en campagne. Et profitez-en à l'occasion, chaque fois que, dans votre région, vous aurez un conflit avec les indigènes. Mais, reprit-il en

se recouchant, il faut bien de l'argent pour gouverner un peuple et pour faire les travaux qui rendent son commerce prospère et ses échanges fréquents.

— Le paysan et le citadin donnent suffisamment, dit Luat, en tendant une pipe à Baly, qui, sans répondre, fuma et sembla s'absorber dans une méditation de quelques minutes.

— J'admire et j'ai fait admirer votre région à mon ami, dit Baly ; on voit, à la richesse des rizières, que les pirates ne viennent pas par ici, et que vous pouvez vous livrer sans crainte aux travaux de la terre.

— Les voyageurs de nos chemins n'ont pas d'intérêt à détruire les plantations qu'ils côtoient.

— Et c'est très heureux pour mon ami, dit Baly, qui est encore neuf dans le commandement, et qui pourra donc dormir tranquillement dans son poste.

— Je l'en félicite, dit Luat ; mais le tigre, qui est le plus fort des animaux sauvages, a toujours un œil ouvert.

Et Luat fuma de nouveau, puis but, et refuma, de l'air d'un homme qui a suffisamment parlé.

— En tout cas, dit Baly en se relevant, le doc Ngu lui-même n'aurait rien à faire ici : le pays est trop bien habité pour qu'il y recrute des soldats ou des partisans.

— C'est un chef qu'on dit très aimé : mais je ne le connais pas. On le dit très aimé parce que il est très juste. Mon frère doit savoir cela mieux que moi.

Et il montrait Baly ; et il fuma encore. Au bout de quelques phrases insignifiantes, les deux européens prirent congé.

— Quand votre ami voudra venir me voir, je serai toujours très heureux d'apprendre de lui les choses si intéressantes de son pays ; de chez lui jusqu'ici les chemins sont sûrs ; il n'a pas besoin d'escorte.

— Eh bien, dit Ayriès, la conversation de votre vieux n'est guère amusante ni instructive ; et quoi qu'il en dise, je ne viendrai ici que bien accompagné.

— Erreur, dit Baly ; s'il vous dit de venir seul, venez seul. Il est, du moment que vous êtes chez lui ou que vous venez chez lui, plus intéressé que vous-même à votre conservation, et il prend pour vous les meilleures précautions. Quant à l'avantage de sa conversation, il vous a, en quatre phrases, donné les raisons du mécontentement du pays, et dicté votre future conduite.

— Voilà qui est violent ! s'écria Ayriès ; il ne m'a fait que des aphorismes de la force de monsieur de la Palice, et son fils ne se gênait pas pour en rire en me les traduisant.

— Parfait : c'est donc que c'est tout à fait sérieux ; reprenez, s'il vous plaît, ces aphorismes.

— Il a dit qu'il ne faut pas spéculer sur les besoins et les passions des peuples.

— C'est dire que les impôts sur le sel et sur l'opium sont parmi les plus impatiemment supportés ; donc on fait la contrebande de ces deux produits ; voyez de quelles régions on peut les exporter en fraude ; c'est de là que viendront vos convois de pirates réguliers, porteurs de la marchandise. Il vous a dit que les paysans payaient assez d'impôts ; si le gouvernement en manque, c'est qu'il ne perçoit pas tout ce qui est versé dans les caisses du trésor ; c'est dire qu'il y a, dans la région, un fonctionnaire malversateur ; d'ailleurs je le savais déjà, et je connais son nom. Passons.

— Il a dit que les voyageurs ne pillaient pas les rizières.

— C'est donc, s'il vous plaît, qu'ils ont intérêt à ce qu'elles soient belles et généreuses ; or les voyageurs ne sont ici ni les paysans ni les conquérants. Ce sont donc les rebelles, et l'intérêt qu'ils ont, c'est, soyez en certain, un intérêt qu'ils touchent sur les dites rizières.

— Mais il faut être chinois pour faire de semblables déductions !

— Il faut surtout être observateur ; jamais Luat, ni un autre indigène, ne vous eût fait franchement une telle confidence ; ils la font d'une façon détournée ; c'est à vous de la saisir. Que vous a-t-il dit encore ?

— Il m'a parlé du tigre, qui dort comme le lièvre du bon La Fontaine.

— Vous avez excellente mémoire : eh bien, si le tigre qui est le plus fort, et donc plus fort que vous, veille constamment en son gîte, il faut ne pas dormir dans Yenkhoai. Donc vous avez des pirates dans vos environs. Je vous l'avais dit ; il n'est jamais mauvais de voir son opinion confirmée par un autre. Et enfin, il a eu la confiance de vous dire que le doc Ngu était aimé parce que il était juste. Soyez donc juste, mon ami. C'est l'injustice qu'on reproche le plus aux Français ; non pas l'injustice par méchanceté, mais par ignorance et par fantaisie. Avec la justice, vous obtiendrez tout ici. Et maintenant êtes-vous convaincu que Luat peut vous être utile ?

— Oui, certes ; mais quel imbroglio ! le général en chef lui-même n'y eût rien démêlé !

— Vous feriez bien de remplacer « lui-même » par « surtout ». Et, soit dit en passant, votre exclamation est la condamnation du régime militaire dans les colonies. Là-dessus, au revoir ; mon chemin pour Sontay est à gauche : le vôtre, pour Yenkhoai, est à droite. Au fait, peut-être ne le trouveriez-vous pas. Donc à la troisième maison, à droite avant de sortir de l'enceinte, entrez et demandez le seigneur Nghô. C'est un brave garçon, qui fit jadis avec moi la campagne de la Rivière Noire ; dites-lui mon nom et que vous ignorez votre chemin. Il vous conduira à Yenkhoai pour votre dîner et pour l'amour de moi.

Et après s'être serré la main, les deux amis se quittèrent. Baly partit au petit trot de son cheval sur la route de Sontay. Mais quand les bambous le cachèrent aux yeux d'Ayriès et des gens de Camthinh, il fit un coude dans la rizière, et piqua des deux droit au nord. Il avait, pendant la nuit, une embuscade sur les bords du fleuve Rouge.

Quant à Ayriès, il s'en alla, en sifflottant, frapper à la porte du doï Nghô, qui, suivant la promesse de Baly, le mit sur le chemin de Yenkhoai, et l'accompagna jusqu'à ce que les palanques du poste, au sommet du plateau, se profilassent crûment sur les vagues lueurs du ciel crépusculaire. Quant Ayriès atteignit son poste, la nuit était venue. Soucieux de tout ce qu'il venait d'entendre, et de son isolement, et de sa responsabilité, il laissa son cheval aux mains du boy qui l'attendait à la herse, et s'avança jusqu'au bord du plateau, là où la pierre sonore, depuis si longtemps abandonnée, semblait attendre le marteau tombé des mains, désormais froides et endormies, des guerriers de Luu-vinh-phuoc.

L'imposante nuit descendait sur la vallée : et, à sa rencontre, des ombres énormes se massaient et montaient de tous les coins de la plaine ; de lourds nuages cachaient le fin croissant de la lune au dernier quartier ; et, par échappées seulement, la forêt lointaine se blanchissait de nappes d'une fugitive lumière. En bas, tout se confondait dans l'opacité ; et, du fond des couloirs sonores et invisibles, s'échappaient les cris des guépards en chasse ; par dessus les creux feuillus couraient les grandes brises de la Rivière Noire, passant au dessus du seuil de Dachung, et leur souffle expirait sur le plateau de Yenkhoai, dans une troublante fraîcheur : nul feu n'éclairait l'obscurité ennemie, rendue plus inquiétante

encore par le jeu des nuées, voyageuses du ciel embrumé. Devant Ayriès se dressait l'interrogation mystérieuse des pays inconnus et nocturnes, et avec une telle intensité, que l'officier frissonna, et se retourna d'un demi-tour complet. Ses pieds heurtèrent la grande pierre où tant d'appels guerriers résonnèrent, et qui fut, dit-on, l'insensible témoin de tant d'hécatombes ; quelques lumières couraient dans le poste étroit qu'encerclaient obstinément les hautes palanques, coin de terre, seul connu de lui, perdu, ignoré, invisible dans l'immensité ; et, par dessus, le dominant et l'écrasant, tandis que parfois des clartés lunaires scintillaient à sa triple cime, le mont Thanvien, gardien légendaire, bouchant le ciel de ses ténèbres absolues, monstrueuses à cette heure, et plus noir que les nuages et que la nuit.

Ayriès rentra ; c'était là désormais qu'était sa vie, entre ces barrières rébarbatives et étroites, parmi cette terre hautaine, ces forêts obscures, et la perpétuelle menace de la montagne ; et à la lueur d'une faible lampe à huile de camélia, il s'assit à sa table ; à l'unique fenêtre de sa case mourait le grand souffle des vallées et des rivières ; et tandis que les moustiques impatients tourbillonnaient à la flamme vacillante, son regard errait, inconstant comme eux et indécis, des lettres de service impersonnelles aux cartes à la topographie bizarre et aux colonnes d'incompréhensibles caractères, et des suppliques amoncelées, où toute une région se lamentait d'injures séculaires, jusqu'au papier, jauni par l'eau marine, où dormaient les tendres plaintes d'Ethel abandonnée.

Dans les cases voisines, et dans la grande cour du poste, les tirailleurs dormaient, secoués parfois des rapides cauchemars de la fièvre ; et dans un coin, quelque doï tirait, en une pipe fendue, les bouffées d'un opium de quatrième ordre, dont l'odeur vireuse envahissait tout le poste. Et rien, sauf l'aspiration régulière du fumeur, les pas des soldats de garde, et les aboiements lointains des bêtes forestières, rien ne troublait le silence de la grande nuit inquiétante, où seuls veillaient, aux extrémités de l'horizon, et dans l'universel évanouissement des choses endormies, l'officier français, à l'abri derrière ses barrières de bois, et le chef rebelle, au fond des forêts propices, sous la protection du mont farouche et sacré.

VI

En même temps qu'Ayriès à Yenkhoaï, on avait envoyé le capi-

taine de Sargex à Yenlang, de l'autre côté de la Rivière Noire, au milieu de cette vallée de Golao, par où le doc Ngu, installé dans le Rungday, communiquait avec le Dekhcu et les autres chefs rebelles du Fleuve Rouge et de la province de Hunghoa. On espérait ainsi traquer le fameux pirate, démoraliser ses troupes, l'isoler, et l'amener à se rendre ou à quitter le pays.

A l'extrémité de cette vallée de Golao coulait la Rivière Noire sur laquelle le village de Tuvu avait ses pirogues ; et sur la rive droite, en face de Tuvu, le poste de Tuphap, commandé par un sergent, sous les ordres supérieurs d'Ayriès, dressait ses barrières sur une petite éminence, à l'abri des furieux débordements du fleuve. C'était là qu'Ayriès et Sargex pouvaient le mieux se rencontrer pour des rendez-vous de guerre ou des déjeuners sur l'herbe. Chez le vieux chef de canton de l'endroit, on était sûr de trouver toujours bon opium, bonne pitance et bon gîte, et il faisait d'autant meilleure mine aux conquérants, qu'il avait, du doc Ngu, une épouvantable frayeur.

Sur les conseils de Baly, Ayriès visita ces régions, et aussi celles qui avoisinent la Rivière Noire, et les abords des vingt-sept hameaux de Batrai, et les premiers fourrés du Thanvien. Mais auparavant, il retourna chez le vieux Luat, pour lui demander son fils cadet Thang, en qualité d'interprète. C'était le moyen, en effet, d'avoir à la fois un bon truchement, un serviteur amical et fidèle, un intelligent dénicheur de pistes, et surtout le meilleur gage de la neutralité de Luat. Ayriès avait bien retenu les leçons de Baly, et comment il fallait demander telle chose pour obtenir telle autre, et comment on pouvait le mieux s'assurer la bénévolence des indigènes influents. Et il ménageait Luat, et il lui demandait des conseils ; et même il en suivait quelques-uns.

Bon lettré, savant clerc, et fin cavalier, Thang accompagna Ayriès dans les nombreuses courses, guerrières ou non, que nécessitaient l'approche des pirates et l'étude du terrain. Pour Ayriès, il extrayait sans cesse, de tout ce qu'il voyait ou entendait, la part d'expérience ou de vérité que toutes choses contiennent toujours. Et ainsi il s'assimilait les originalités de la race et les bizarreries du pays, et élevait son esprit à une culture intensive.

Ainsi, dans une quiétude à peu près parfaite, que rarement interrompaient des coups de fusils inutiles et sans danger, Ayriès passait son existence ; et ses principales distractions consistaient en des déplacements aux postes voisins, où il donnait rendez-

vous à des amis, lesquels traversaient souvent, et sans y penser, le danger des mauvaises rencontres pour venir partager le repas champêtre et joyeux.

C'est ainsi qu'il alla au poste de Tuphap, où il convoqua son ami Sargex, qui, en face, de son poste revêche de Yenlang, se morfondait en maugréant. Malgré la distance, et le péril que les notables de Dongkheu lui annonçaient au seuil de Dachung, il partit seul, vers trois heures du matin, avec Thang, qui connaissait le chemin parfaitement.

Très rapide — car l'accélération de la course diminuait le hasard des rencontres et ne donnait pas aux pirates le temps d'être avertis — ils dévalèrent au galop les grandes ondulation claires, herbeuses et riantes, qui bordent le plateau de Yenkhoai, et vont d'autre part, mourir au pied du Rungday, puissamment étalé sur des kilomètres d'horizon, et dont Thang scrutait les lignes bleues, devenues familières ; puis, l'arroyo traversé sous les banians et les chévrefeuilles, ils grimpèrent le dos de pays aux herbes rares et clairsemées, où convergent, pour s'enfoncer dans la montagne, les sentiers de toute la région de Sontay ; et ils entrèrent dès lors dans les hautes laîches où tant de fois le feu fut mis pour arrêter l'envahissement du végétal, et dont les lances aiguës et hérissées aveuglaient les voyageurs au-delà de deux mètres à droite et à gauche ; de ce mauvais fourré, tout était à craindre, et précisément le Rungday le bordait au nord. De là, par un coude à l'ouest, on remontait vers ce seuil fameux de Dachung, du haut duquel la plus merveilleuse vue s'offrait sur le Rungday, sur les flots pressés de la Rivière Noire, et sur les tumultueuses montagnes qui hérissaient la province de Hung-Hoa. Parmi ce pays désert, le seuil de Dachung était coupé d'une foule de chemins battus, qui, chacun, cent mètres plus loin, semblaient s'égarer dans les herbes, et n'étaient reconnaissables qu'à l'œil des vrais partisans. Par là, on venait de la plaine, et de Sontay, et de Yenkhoai, et on allait à la Rivière Noire ; mais aussi on descendait, par mille détours hasardeux, dans les halliers sanglants où se cachaient les vingt-sept hameaux de Batrai ; mais aussi, au sud, on tombait sur les marécages derrière lesquels la famille de Dinh van Vinh, l'ancien gouverneur des Chaûs, cachait ses trésors ; mais aussi, on montait à ce village de Lang-Gi, fortifié en guerre, et à ces épaisses touffes de bambous épineux, qui formaient comme un glacis aux repaires des pirates des bois ; mais aussi, on grimpait aux pentes ardues

de ce mont Thanvien, dont l'horreur tutélaire hantait les cervelles des indigènes, où les trois pagodes sacrées étageaient leurs toits vierges, et où le Lanh Cang maître de la rébellion des gorges et des montagnes, tenait sa hautaine et inaccessible retraite. Des rocs remués, des feux éteints, quelques pieux encore fichés en terre, des pierres noircies ayant servi de foyers, témoignaient de rapides et fréquents passages. Mais toujours, devant Ayriès, la solitude se faisait morne, et le désert, silencieux ; et là-haut, sur les pentes d'ocre, les fenêtres des maisons de Lang Gi semblaient autant d'yeux ouverts et malveillants.

Et de l'autre côté du seuil morose, rapidement franchi, et encore après des banians et des chèvrefeuilles odorants et sauvages, une rapide descente menait à la digue infléchie et sablonneuse, sous laquelle, à six mètres de profondeur, bouillonnaient les eaux mécontentes de la Rivière Noire. Et, en remontant cette digue, à travers des laîches, des roseaux, des dunes amoncelées par les ouragans et les débordements, et des failles dont les eaux de la montagne prenaient la terre alluvionnaire, et par-dessus des ponts de bambous tremblants, longs et élevés, que les chevaux franchissaient à peine avec des tremblements des quatre jambes, on arrivait d'abord aux plantations de coton, toujours brûlées, toujours renouvelées, qu'un riche colon de Hanoï cultivait là avec un vigoureux entêtement, et enfin à une barrière d'une épaisse verdure, et au village de Tuphap, dominé par son poste, et au pied duquel la demeure du chef de canton paraissait hospitalière avec ses hauts toits recourbés, ses granges allongées, ses cours spacieuses, et ses enclos plein de bétail florissant et de vivaces cultures.

Là Ayriès et Thang trouvèrent Sargex, arrivé toujours en avance, n'ayant qu'un temps de galop à faire en plaine, et la rivière à traverser en pirogue ; et tandis que le chef de canton s'ingéniait à de plantureuses cuisines et à des menus improvisés, Sargex, moins haut de ton et plus haut en couleur que par le passé, donnait une première accolade aux liquides, dont il apportait toujours un plein panier. Et l'on discutait sur les avantages et les ennuis de la vie des postes. Et Sargex se lamentait sur la vallée étroite, boisée, sombre et bourrue, et sur le poste âpre et solitaire, et sur les journées et les soirées sans distractions, interminablement monotones.

— Je n'ai pas d'autre amusement que de sortir du poste et de courir aux pirates ; mais ce doc Ngu, mon voisin, est tout à fait

insaisissable; et, quand je le rencontre par hasard, c'est toujours à mon détriment. Imaginez-vous bien que ces gens là sont toujours postés aux meilleurs endroits, dans les fourrés les plus revêches, sur les pentes les plus désagréables; ils tiennent en réserve leur coup de fusil pour le moment précis où vous arrivez sur un point du sentier, repéré d'avance ; ils tirent, vous tuent souvent du monde, et se sauvent à toutes jambes. Quand vous arrivez au haut du mamelon, la charge ayant sonné, ayant laissé vos blessés en bas, et les jambes rompues, il y a longtemps qu'il n'y a plus personne. Ils vous attendent sur l'éminence prochaine, et la même cérémonie se reproduit. Vous enlevez trois, quatre, cinq mamelons sans plus de résultats. Exténués et de guerre lasse, nous rentrons à notre poste; et la barrière n'est pas fermée, que, derrière nous, ces bandits ont réoccupé la première pente d'où je les avais chassés le matin ; et le soir ils y allument gaiement des feux ironiques. Le lendemain, tout est à recommencer.

— A Yenkhoai, je suis moins serré, fit Ayriès; mais toutes les fois que je vais dans cet affreux vallon de Camdaï, où les arbres et les pagodes racontent les guet-apens, les incendies et les assassinats, je suis exposé aux mêmes invisibles dangers, qui s'écartent si je suis en force, et qui se perpétuent sur les mêmes positions dès que j'ai le dos tourné.

— La guerre est dure, dit Sargex, mais au moins elle est franche; et je ne me rappelle pas sans joie la marche sur Langson et la conquête de 1885. Mais aujourd'hui tout nous épie: les habitants sont complices des rebelles ; la nature les cache à nos recherches; les hommes et les choses sont nos ennemis. Nous ne nous tirerons pas d'affaire, ni par la ruse, ni par la mansuétude; je ne vois que la force, et la force violente pour arriver à bout.

— Vous êtes en cela en contradiction avec Baly.

— Baly, en effet, prêche la justice et la pitié, ou tout au moins la protection de ces races que nous avons, en effet, réduites sous notre protectorat. Mais ne vous confiez pas aux apparences de Baly. Son existence est une pièce de théâtre perpétuelle; vis-à-vis de nous c'est une comédie; mais ailleurs, c'est un drame. Le jour, c'est un lettré, un fin diseur de choses élégantes, un chercheur de quintessences; et je crois certainement qu'il aime mieux terminer pacifiquement les difficultés. Mais il faut le voir, quand les moyens doux, et traditionnels, et philosophiques n'ont pas réussi, et quand il croit que nul discours n'aura raison des mauvaises volontés. Cet

homme-là devient un tigre ; je l'ai vu passer vingt heures à cheval pour courir après un parti de rebelles ; je l'ai vu passer une demi-nuit dans l'eau bourbeuse des rizières jusqu'à la ceinture, pour surprendre un camp pirate ; les surprises, les embuscades, les coups de théâtre, voilà son fort. Quand il est lâché, il est aussi malin qu'un chinois et aussi cruel qu'un guépard. Et il serait facile de compter ceux qui sortent vivants de ses attaques. Prenez garde à Baly la nuit. Et au soleil levant, il reprend son masque indifférent et las ; c'est très utile paraît-il, pour le peuple annamite. Mais ceux d'entre nous qui n'ont pas deviné ce double jeu n'estiment pas beaucoup Baly ; ceux qui l'ont deviné le jalousent. Quant à moi, une pareille duplicité me fatiguerait ; et j'aurais horreur de serrer la main le soir à l'homme dont je serrerai le cou la nuit.

— Je vous comprends, dit Ayriès, mais j'approuve aussi Baly, dont le métier est aussi dur et plus délicat que le nôtre, et qui est tenu à mille subterfuges.

Et tout en causant, on se mettait à table, ou plutôt on se couchait sur les grands lits d'apparat, au fond de la case fraîche et ombreuse du chef de canton ; et défilaient alors, à la grande joie d'Ayriès, les mets variés et bizarres de la cuisine indigène : les potages aux herbes ; les viandes grillées et coupées en petits cubes ; les poissons fumés, ou recroquevillés dans les saumures ; les herbes pilées ; les pointes de bambou ; les œufs de mille sortes ; les bêtes innommées des bois, accommodées aux sauces les plus épicées ; l'eau-de-vie de riz, et le nuoc mam, cet ingrédient bizarre de la saveur la plus extraordinaire, et qu'on extrait du poisson séché au soleil, accompagnaient tous les aliments, ainsi que le riz blanc, fumant, cuit à point, et odorant ce délicat parfum d'amandes sauvages qui n'existe que dans le riz de l'Extrême-Orient.

Le repas fait, et quelques cigarettes brûlées, avec l'inévitable verre d'alcool dont Sargex s'était fait une habitude dans son isolement, le capitaine regagnait sa pirogue, traversait la Rivière Noire, remontait à cheval à Tuvu, pour rentrer avant le coucher du soleil à son poste de Yenlang.

Et Ayriès, peu soucieux du retour nocturne à Yenkhoai, montait au poste de Tuphap, avec le fidèle Thang, pour y passer la nuit, sous la protection des hommes du sergent Fariol. Comme, ce dernier soir, il arrivait à l'enceinte du poste, il y remarquait un certain branle-bas. Fariol avait été averti d'une contrebande de guerre ou d'opium, qui devait passer la Rivière Noire, au village

de Ticau, un peu au dessus des Roches Notre-Dame, et il allait partir en expédition nocturne. Ayriès se disposa à l'accompagner; quelques européens, une vingtaine de miliciens, et Thang, chef des impedimenta, devaient suivre, et tendre le traquenard où tomberaient les contrebandiers fluviaux. Ayriès dîna avec Fariol. Le soleil couchant dorait un immense horizon ; déjà, dans l'ombre, les flots de la Rivière Noire étaient d'un gris d'ardoise ; et les Roches Notre-Dame, le Nuivai, à forme étrange, étendait sur la plaine le reflet de sa grande silhouette noire de dragon couché.

La lune éclairant, Ayriès et Fariol montèrent à cheval, suivis de leur petite troupe, laissant à un sergent indigène la garde du poste ; et pour dépister la curiosité des riverains, s'en allèrent lentement par les chemins de la montagne, qui s'enfoncent immédiatement au sortir du poste dans la forêt de bambous.

C'était une marche sur la bande de terre qu'avaient formée, au pied des pentes du Thanvien, les alluvions apportées par l'impétuosité de la Rivière Noire. Le sol, très plat et très bas, était coupé de nombreux étangs, ruisselait de mille sources échappées des flancs de la montagne, et se recouvrait de l'exubérance des lataniers, poussant drus de la terre fraîche et des eaux vives ; de gros rochers émergeaient de ces lits de verdure, comme des croupes de gigantesques animaux endormis, et dénonçaient le travail plutonien de la terre, secouée par les soulèvements des chaînes ; sous les frondaisons multiples, sous les feuilles énormes des lataniers, des cycas et des caoutchouquiers, la petite troupe se glissait silencieuse ; et à travers les ombres épaisses de la forêt, les clartés de la lune accrochaient des raies d'argent aux troncs lisses des bananiers. On dépassa l'enceinte de Canhtruc, village aux cases espacées, endormi sous les banians ; et au-delà, Ayriès et ses soldats tombèrent droit sur les étangs qui sont derrière les rocs Notre-Dame, à une extrémité des fourrés, où, depuis une heure, ils marchaient. Une trouée se faisait à leur droite, où, sur l'eau silencieuse et immobile des petits lacs, la lune scintillait ; des vapeurs irisées se levaient mollement ; et tout le long de la lisière des bois tremblaient de fugitives nuances vert pâle d'une douceur infinie ; sur un petit mamelon voisin, se découpait la mélancolique silhouette de la case ruinée de M. Vacler, alors parti pour le Laos ; devant Ayriès, le Nuivai accroupissait sa formidable échine d'animal légendaire ; et, au loin, on entendait, avec un bruit de soieries froissées, couler, invisibles, les eaux de la Rivière ; du ciel

très pur, et d'un noir bleuâtre et éclatant, tombait le silence chaud et harmonieux des nuits équatoriales. Ayriès s'arrêta, fasciné de ce grandiose imprévu ; et les Annamites eux-mêmes chuchotèrent admirativement d'orgueilleuses phrases devant la splendeur nocturne du pays natal.

Ticau n'était plus qu'à une demi-heure de là, avec le passage à gué, entre la rive et une île de roseaux, où se cachait la contrebande qu'Ayriès et Fariol voulaient surprendre. Pour traverser ce coin de plaine plus clair, les soldats s'avancèrent en file indienne, le dos courbé et le fusil au ras du sol. Et comme ils atteignaient l'extrémité de la zone de lumière et rentraient dans le fourré proche, un souffle rauque coupa le silence ; un grand corps s'allongea, bondit et disparut à travers les banians.

— Ce n'est rien, dit Fariol ; c'est un guépard qui s'en allait à l'aiguade, et que nous avons dérangé ; il n'y a pas de tigre dans ces parages.

Le fidèle Thang, qui avait entendu, sourit silencieusement d'un air de doute, et ne répondit point.

D'ailleurs, dit Fariol, il nous faut attendre ici, jusqu'à ce que la lune n'éclaire plus la route, car nous serions dépistés ; elle est décroissante, et nous n'en avons que pour un quart d'heure.

La petite troupe se terra dans le fourré, très clairsemé, qui la séparait de la digue de la Rivière Noire ; au-delà des dernières branches, la digue apparaissait droite, et au bout de cette ligne droite, des ombres, coupées nettes, et des arêtes perpendiculaires indiquaient les portes et les toits du village de Ticau.

— Les contrebandiers sont dans leur île à cette heure, dit Fariol à voix basse ; il nous faut, si c'est possible, entrer dans le village sans qu'ils s'en doutent, et les attendre dans leurs propres maisons.

— C'est cela, répliqua Ayriès sur le même ton ; tâchons de les prendre les uns après les autres, et ne tirons dessus qu'à la dernière extrémité.

— Il faudra laisser les Européens dans le fourré ; ils font trop de bruit en marchant, et donneraient l'éveil ; nos petits miliciens aux pieds nus se glissent comme des couleuvres, et ne froissent pas l'herbe sur laquelle ils marchent.

Puis ils se turent, et attendirent ; bientôt la lune, comme un grand phare à bout de lumière, s'éteignit ; et il ne demeura dans l'atmosphère qu'une vague lueur cendrée, indéfinissable clarté

des Décembres de l'Extrême-Orient, dans laquelle se détachent confusément les contours.

Quinze miliciens, Ayriès et Fariol, un à un, courbés jusqu'à terre sortirent du fourré, et sans faire craquer une feuille ou une branche, s'avancèrent jusqu'à l'enceinte de Ticau. Comme l'avait dit Fariol, le village était désert. Après avoir longé quelques mètres de l'enceinte et avoir dépassé quelques bambous pour n'être pas vus du fleuve, Ayriès, Fariol et les miliciens enjambèrent les haies avec mille précautions, et longèrent, à l'intérieur des hangars, les cases vides de la seule rue de Ticau. Et, au bout, ils se trouvèrent brusquement sur la berge, un bras du fleuve coulant à leurs pieds ; ils s'aplatirent sur le bord et attendirent, écoutant et retenant leur souffle.

Le bras était assez étroit et tranquille ; en face d'eux, une masse noire et longue indiquait la présence de l'île aux roseaux ; et, en arrière on entendait les eaux bruissantes du grand fleuve. Dans l'île, pas une lumière, pas un mouvement. Les traqueurs aussi s'immobilisèrent.

Un clapotis soudain, sur la gauche, attira l'attention d'Ayriès ; des roseaux de l'île sortait une file d'ombres, portant deux à deux des caisses, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, par un gué qu'ils connaissaient sans doute, et accompagnés d'autres ombres, celles-là armées de fusils et en arrêt. La file traversa le bras du fleuve, et vint déposer les caisses sur la berge, à cinquante pas à peine d'Ayriès. Puis les contrebandiers reprenant le gué, repassèrent le bras, et disparurent dans l'île aux roseaux.

Une barque, montée par cinq pirates armés, apparut à la pointe de l'île, semblant surveiller le passage, et se tint immobile à l'entrée du bras.

— Nous sauterons dessus quand ils viendront, chuchota Fariol.

Les contrebandiers reparurent, par mêmes groupes, les uns chargés de caisses, les autres fusils en main : et le clapotis régulier du gué recommença. Ils étaient au milieu de l'eau quand Ayriès, bouillant d'impatience, sauta sur ses pieds. Immédiatement les contrebandiers s'arrêtèrent. Ayriès bondit sur la berge.

— En avant ! cria-t-il.

Un long sifflement strident partit de l'ombre : les contrebandiers du gué laissèrent tomber leurs caisses à l'eau et se cachèrent dans les roseaux : deux coups de feu éclatèrent, tirés de la barque, et un milicien, voisin d'Ayriès, tomba sur les genoux, blessé à la jambe.

— Feu ! cria de nouveau Ayriés.

Et il se jeta à l'eau, cherchant le gué. Et aussitôt une quinzaine d'éclairs zébrèrent la nuit, et le roulement de la fusillade courut sur le fleuve. Ayriès et quelques soldats avaient trouvé le gué, s'y engageaient à mi-corps, et atteignaient l'île aux roseaux. On entendait, de l'autre côté, des bruits de rames précipitamment accrochées ; la barque, à la pointe de l'île, avait disparu.

L'île aux roseaux n'avait pas dix mètres de large. En écartant les laîches, et en arrivant à l'autre bord, Ayriès aperçut trois pirogues se laissant aller au courant rapide du fleuve, tout en se dirigeant obliquement vers la rive opposée. Un long appel de corne sonnait, en face, le ralliement des pirates. Deux minutes après, tout s'effaçait dans l'ombre ; il n'y avait de barque ni dans l'île, ni au village ; la poursuite était impossible.

— Affaire manquée, dit Fariol ; il y a trois caisses de boules d'opium, que nous allons remporter : on va couper deux bananiers pour faire un brancard au blessé ; et, si vous m'en croyez, nous allons repartir et aller passer le reste de la nuit sous les roches Notre-Dame ; car nos pirates pourraient bien aller nous attendre sur le chemin de Tuphap, et nous y tendre un traquenard.

La petite colonne, guidée par Thang et suivie des porteurs du blessé et des trois caisses, reprit la digue du fleuve en sens inverse, et, quarante minutes après, s'arrêtait sous les abris naturels que forment les gros rocs épars, tombés sur la berge, du haut du Nuivaï, la montagne des Bambous, quand les convulsions de la terre secouent sa vieille échine de Dragon endormi.

Ayriès, Fariol, Thang et les miliciens s'accotèrent comme ils purent dans les excavations rocheuses, dont plusieurs, très profondes, s'enfonçaient dans les flancs du monstre, et formaient des cavernes véritables. Derrière les roches courait le fleuve impétueux, remplissant les fentes des pierres de sa sourde et incessante rumeur. Devant eux, quand ils hasardaient la tête hors des roches, ils voyaient le mont Thanvien, dans l'obscurité bleue, rapproché par les ténèbres, érigeant sa triple cime noire, opaque et menaçante. Ayriès défendit, à cause du voisinage possible des pirates, d'allumer aucun feu, de fumer ou de s'entretenir à voix trop haute. Nul n'avait envie de dormir ; la course précédente, l'attention de l'ennemi, les aspérités rocailleuses des anfractuosités, tout repoussait le sommeil. Et on se rapprochait les uns des autres pour causer, malgré l'infatigable bruissement des eaux.

— Morne pays, et funèbre attente, dit Fariol. L'épaisseur de ces nuits vous met du vague à l'esprit, et on sent autour de soi comme des influences mauvaises et des ennemis cachés. Vous savez comme les Annamites sont superstitieux, et ce qu'ils racontent des forêts hantées, où veillent les génies gardiens de l'or. Ici c'est bien pis encore, et si vous interrogiez le plus brave de nos miliciens, il frissonnerait au seul son de sa voix.

— Bah ! dit Ayriès. Il est vrai que le cadre prête à la fantasmagorie, et que le pays est riche en traditions. On dit les légendes du Thanvien particulièrement curieuses. En sais-tu quelqu'une, Thang ?

— Il n'y a pas de légende sur le Thanvien, dit Thang. Ce qu'on en sait est arrivé ; ce qu'on en dit arrivera.

— Alors dis-nous la légende, repartit Ayriés, et appelle-la de l'histoire. Jamais tu n'auras meilleur auditoire et scène plus appropriée.

— Je suis fâché, dit Thang, que l'histoire du Thanvien soit celle des Génies Adversaires ; mais bien que moi-même je sois assez lettré et incrédule, qui sait si, en la racontant, je n'éveillerai pas sur vous leurs influences hostiles ? Car celui qui parle de la montagne, près de la montagne, est entendu des esprits de la montagne.

— Va toujours, dit Ayriès.

— Quand vous êtes passés cette nuit sur le chemin de Canhtruc, dit Thang, vous avez laissé à gauche les sentiers qui mènent dans les grandes gorges. Là sont des bouquets de bambous que n'a jamais pénétrés le soleil. Et c'est par là qu'on entre dans l'empire du Thanvien. Pourtant on n'y pénétrera que si les Génies le veulent bien ; car, pendant que les pentes se dressent et que la montagne devient abrupte, le sentier demeure au fond des ravins, sur le bord des ruisseaux, qui, à sec le matin, sont à midi des torrents déchaînés ; il s'insinue dans les défilés contournés, dans les laîches compactes et les brousses sèches où le tigre sommeille, et il ne gravit pas la montagne ; il mène aux halliers secrets, où depuis dix ans les riz décortiqués s'entassent pour la nourriture des réfugiés, et dans les cavernes, que vous voyez parfois illuminées la nuit, où se frappe l'argent et où se forge le fer des révoltes ; et, de l'autre côté de la montagne, traversée, mais non violée, il ressort à Tamdôn, en face de la plus basse des trois pagodes sacrées, sous laquelle sont enterrés les vases royaux

donnés par les rois Lê aux grands temples de Sontay, et que le grand-prêtre de Phunhi, ami de Luuvinhphuoc, a soustraits à la curiosité des vainqueurs.

Plus haut est la seconde pagode, où ne vont que les aigles et les tigres, perdue dans les âpres forêts, parmi les pentes affreuses, sous les lianes séculaires, et où nul chemin ne conduit. C'est là que se retira et mourut, après le départ des Pavillons Noirs, le grand bonze de Sontay ; et, avant sa mort, il avait interdit aux villageois et aux habitants de la montagne de jamais plus venir à cette pagode, qui maintenant n'est qu'un tombeau perdu. Et en haut, sur la triple cime, où nul n'est parvenu, est la troisième pagode, qu'on dit que les dieux eux-mêmes ont construite. Celle-là, nul œil humain ne l'a vue et ne la verra ; par-dessus les inextricables forêts en pentes, s'élève un sentier droit et abrupt, et tout au bout, pointe le bec chimérique du toit sacré ; et l'on monte, et, arrivé en haut, le sentier se détourne, et le bec de la pagode est au haut d'une autre pente ; et l'on monte, et toujours la pagode recule et monte ; et derrière les pas du voyageur sacrilège, le chemin s'efface, disparaît ; la sente devient forêt, et la pente se fait précipice ; et l'audacieux égaré monte, descend, s'enfuit et erre éternellement à travers les nuages de la cime, jusqu'à ce qu'il meure de l'horreur de la divinité.

Et, tout interdit d'un enthousiasme que les Européens pouvaient prendre en mauvaise part, Thang baissa la voix et reprit :

— C'est du moins ce que croit le peuple et ce qui se raconte dans les longues veillées ; mais n'est-ce pas un songe enfanté dans les caresses de l'opium, qui a, lui aussi, ses Génies charmeurs ? et est-ce que l'esprit des vieillards, comme la cime de la montagne, n'est pas couvert parfois de brumes et de vapeurs ? et qui sait qui vit ou qui meurt ? et qui sait qui erre, ou qui marche dans le droit chemin ?

Thang se tut ; et Ayriès et Fariol s'enfermèrent dans leur méditation ; la farouche évocation du jeune Annamite, sous ces rochers déserts, parmi les ténèbres de la nuit, auprès des eaux mugissantes, au pied même de la grande montagne, avait frappé leurs âmes. Et, comme les Annamites eux-mêmes, ils frissonnaient presque de la présence du Thanvien, et de la vie que lui donnaient les légendes, et de l'inimitié de la nature endormie ; peu à peu ils s'assoupirent. Et quand ils se réveillèrent, au milieu des indigènes qui s'ébrouaient, le petit jour était déjà venu ; l'aube

blanchissait ; le Thanvien n'était plus le monstre ennemi aux aguets, dressé dans l'ombre ; c'était une vierge noble et indifférente, érigeant ses sommets dans l'azur laiteux du ciel et l'éclat des matins splendides.

Au retour de ces excursions diurnes et nocturnes, Ayriès, le corps fourbu et l'esprit plus alerte que jamais, réintégrait avec joie son poste solitaire de Yenkhoai, où l'attendaient les lettres venues de France, aux réponses toujours retardées par les besoins du service, ou par des chevauchées analogues et imprévues. Et les lendemains de ces grandes courses se passaient paresseusement devant sa table de travail, où lentement il égrenait des phrases fatiguées et distraites aux amis de France, et ses doutes sur la valeur de l'œuvre colonisatrice et sur la convenance des moyens employés.

De telles lettres ébahissaient le père d'Ethel, dont les procédés anglais de colonisation et d'acclimatation avaient fait l'âme plus simple ; et il se laissait aller à dire devant sa fille qu'Ayriès, victime de quelque haine cachée, avait dû boire un philtre dont il était devenu fou. Et les réponses d'Ethel distillaient le dédain paternel, mélangé au dépit de la fiancée, négligée pour des questions aussi hasardeuses et étrangères.

« Mon cher ami, lui écrivait-elle, je ne pense pas que vous ayez « beaucoup gagné au contact des races lointaines, et les voyages « ne vous forment pas, du moins dans le sens que j'avais espéré. « Je ne suis pas assez savante pour discuter avec vous tant de « beaux points de vue ; mais, si j'en crois les grands conquérants « des Indes qui ont fait la gloire de l'Angleterre, vous révérez infi« niment trop vos vaincus. Vous n'êtes pas venu pour vous mettre « à leur place, mais bien à côté ou au dessus d'eux ; vous avez « à respecter leurs idées et leurs traditions, mais c'est une folie « que de vous y convertir ; et pas un de ces Chinois que vous admi« rez tant ne consentirait à se faire une âme française, pour la « raison qu'il serait contraint d'habiter Paris pendant un temps. « Il s'agit donc de ne pas vous montrer inférieur à vos modèles. « Puisque votre intelligence se plaît et s'émeut aux spéculations « de ces gens là, donnez-y votre curiosité, mais n'y attachez pas « votre affection. C'est un jeu de dupe. D'ailleurs si vous le jouiez « franchement, il vous faudrait vous faire naturaliser chinois et « porter une grande queue dans le dos ; auquel cas je vous avertis « que je ne vous suivrais point dans ce pays, à cause de la poly-

« gamie, et des petits pieds dont on inflige la torture aux femmes.
« Pour laisser le plaisant de côté, je vous dirai bien franchement
« que vos incertitudes et vos changements n'ont pas notre appro-
« bation. Si le métier que vous faites ne vous plaît pas, abandon-
« nez-le. Mais vous n'avez pas le droit de démoraliser vos
« collègues du spectacle de votre démoralisation. Vous gagneriez
« à être moins intellectuel et à avoir plus de bon sens. Et quant
« aux théories de votre paradoxal Baly, je gage qu'il les énonce
« bien plus souvent qu'il ne les pratique, et qu'il doit bien rire,
« dans ses chambres de couleur, de vous savoir pris à la glu de
« ses grandes phrases. Vous feriez bien de revenir à la simplicité
« britannique, qui veut qu'on mette tout en œuvre pour atteindre
« au but qu'on s'est proposé. Sans doute vous désirez l'affermis-
« sement de votre puissance dans ce pays neuf : faites ce qu'il
« faut pour cela, sans vous inquiéter trop si cela heurte les prin-
« cipes de l'universelle pitié. Vous êtes un soldat ; vous n'êtes
« point le Christ. Aussi je ne vous comprends nullement quand
« vous émettez des idées d'anachorète, qui prêtent vraiment à
« rire sous la plume d'un jeune homme qui est très souvent sorti
« de sa Thébaïde. »

« Je ne vous parle pas de moi, puisque vos hautes conceptions
« semblent rejeter bien loin un si vulgaire sujet, et vous voyez
« que je vous écris en bonne camarade ; c'est certainement un
« sacrifice que je fais à vos originalités, et je pense que vous le
« reconnaîtrez en les abandonnant tant soit peu. Si j'ai, en effet,
« désiré un époux qui connaisse l'existence, j'en craindrais singu-
« lièrement un qui sans cesse la quintessencierait. »

Ces phrases, demi-amères, demi-souriantes, piquaient, comme autant de désagréables épingles, l'amour-propre d'Ayriès, naturellement considérable, mais qu'avaient encore augmenté le sentiment de son indépendance, ses premiers succès, et l'omnipotence du chef européen au milieu des obséquiosités des fonctionnaires et des naturels de race jaune. Il sentait que, dans cette joûte à distance, il aurait le dessous, non pas qu'il eût tort, mais parce que ses idées n'étaient pas assez nettes pour être favorablement accueillies, et surtout parce que ses ripostes étaient hâtives, au milieu de ses courses perpétuelles, tandis qu'Ethel avait tout son temps pour lui décocher arguments, malices et reproches. Et morose aux lendemains des courriers de France, il laissait lettres non répondues et plumes intactes, et s'étendait

sur son lit d'opium, sans fumer, rêvant en dedans et immobile. Thang, trop malin pour interroger, tournait autour de son maître soucieux, et finissait généralement par lui dire :

— Je ne sais ce qui vous tourmente, mais je sais ce qui remédierait à votre tourment.

Et, tentateur, il montrait la fumerie, en ajoutant plaisamment :

— Ceci est le meilleur des remèdes, parce qu'il guérit tout, quand on en prend assez. Mais c'est aussi le plus mauvais des remèdes, parce qu'on en prend toujours trop. Aussi, si vous désirez fumer pour vous distraire, je vous avertirai à la sixième pipe. C'est, pour des hommes de votre tempérament, le commencement de la satisfaction de l'esprit.

Et, à la tombée de la nuit, Ayriès se couchait et fumait. Et lorsque Thang l'avait averti religieusement à la sixième pipe, Ayriès souriait et continuait à fumer, cherchant, après la satisfaction, l'oubli des ennuis et des souvenirs. Et il causait ; et lorsque il apprit à Thang indifférent que son souci venait des lettres d'une jeune fille, Thang répliqua posément :

— Chez nous, nous vénérons notre mère, et nous avons appris à ne nous inquiéter des paroles d'aucune autre femme. Aussi nous sommes, sous ce rapport, parfaitement heureux et tranquilles.

— Comment ! s'écria Ayriès ; et la femme ?

— La femme est le moyen d'avoir des enfants mâles, qui continuent, après notre mort, le culte aux tablettes des ancêtres, et perpétuent notre race.

— Mais vous ignorez donc la joie de l'amour ?

— L'amour s'arrête, pour nous, à l'amour de nos pères, et à l'affection que nous pouvons avoir pour nos enfants. Hors cela, c'est une passion fort pénible, et qui conduit souvent à des fautes très graves.

— Voilà ce que c'est que d'être polygames ! disait Ayriès. Le culte de la femme s'en va, à être ainsi partagé entre plusieurs objets.

— La femme est une amie inférieure à l'homme, et ne mérite aucun culte ; mais elle mérite de l'affection quand elle tient honorablement notre foyer et notre maison ; elle ne mérite du respect que quand elle a des enfants mâles. Nous ne sommes pas polygames pour la volupté ; quand une femme a un enfant mâle, il n'est pas d'exemple que son mari prenne une seconde femme. Nous n'agissons qu'en vue de notre postérité, et afin qu'elle se

rapproche, par sa vertu, de nos communs ancêtres. Hors cela, rien ne vaut l'absence de soucis, la paix du royaume, et, avec quelques littératures bien traditionnelles et souriantes, un certain nombre de pipes sagement mesurées suivant notre tempérament.

— Heureux peuple ! disait Ayriès, en tirant les volutes de son bambou, qui trouve à sa portée de quoi suffire à tous ses désirs.

— Sage peuple, répliquait Thang, qui a su restreindre ses désirs aux choses que la nature a mises à sa portée.

— Tu me donnerais, je crois, des leçons de sagesse ?

— Du moins je vous répéterais celles qu'on m'a dites, et qui remontent jusqu'en haut de notre race. Mais je ne suis pas encore un savant; les déplacements me distraient trop encore; mais quand je suis dans ma maison, j'écoute les enseignements de mon père qui sait.

— J'écouterai donc ton père aussi, dit Ayriès, en reposant sa pipe sur le plateau. Et je crois que je l'écouterai avec plaisir et avec fruit.

— L'enseignement est très doux et très calme, dit Thang, avec la légère moue rêveuse du fumeur satisfait. Ce n'est pas ainsi, m'a-t-on dit, qu'on cultive chez vous l'esprit des jeunes gens. N'êtes-vous pas enfermé en de grandes prisons ?

— Cela est vrai, dit Ayriès ; mais ces collèges, ou, comme tu les appelles, ces prisons, sont nécessaires pour arracher les esprits aux distractions du dehors, et les concentrer sur la science à acquérir ; ainsi l'on étudie plus rapidement ; il est vrai que cela n'est pas toujours gai, et que, au printemps surtout, on regrette fréquemment sa liberté.

— Ceci ne serait pas possible chez nous, répartit Thang après un silence ; car, parmi les étudiants, nous avons des barbes blanches et des têtes chauves, qui ne s'accommoderaient pas de la réclusion. Puis, jeunes surtout, nous ne saurions vivre loin de nos parents et du chef de la famille, dont l'exemple est un enseignement vivant et la preuve de la vérité des principes que nous entendons aux écoles. Et enfin, vous devez certainement haïr la science, si on vous la présente avec un si rébarbatif appareil.

— Peut-être pas précisément; mais il est assuré que nous nous débarrassons joyeusement des études de notre jeunesse, et que les beautés qu'on nous y montre sont pour toujours obscurcies du fâcheux entourage, où, pour la première fois, elles nous ont été révélées.

— Cette conception est bien originale, et, en somme, peu intelligente, remarqua Thang ; car elle vous enlève une des plus grandes jouissances de l'esprit, qui est de se plaire aux belles œuvres des philosophes et des poètes. C'est ici notre plus grand délassement. Mais alors, quand vous avez cessé vos travaux de la journée, ou quand vous avez des journées de repos, que faites-vous donc en dehors du sommeil ? Est-il vrai que vos jeunes gens vont boire dans de grandes maisons publiques, et courir les rues avec des femmes jolies et faciles ?

— Cela arrive en effet, dit Ayriès en souriant

— Comme chez nous les bateliers et les porte-faix. Mais alors vous conviendrez qu'il vaut mieux rendre la science attrayante et l'enseignement agréable ; le disciple aime ses philosophes comme des conseils, ses poètes comme des dieux, et ses maîtres comme des amis.

Albert de POUVOURVILLE.

(*A suivre*).

M. LOCKROY ET NOTRE MARINE MILITAIRE

Les français qui s'intéressent à notre marine militaire, ont dû, cette année, être satisfaits des débats sur le budget de ce département à la Chambre des Députés. La discussion générale des crédits, prolongée pendant plusieurs séances, est souvent sortie de la minutie des détails, pour aborder des questions de réelle politique navale.

Tout d'abord, rendons hommage à l'honorable rapporteur du budget de la marine, M. De la Porte, député des Deux-Sèvres. Chargé pour la première fois d'une étude aussi spéciale, il s'en est tiré à son honneur. Il a très heureusement continué l'œuvre de M. de Kerjégu, son prédécesseur, lequel était arrivé à une maîtrise assez complète de son sujet, pour ne pas toujours faire la joie du vice-amiral Besnard, alors ministre de la marine.

Avec M. de Kerjégu et les orateurs qui, l'an dernier (1), ont formulé si énergiquement la nécessité d'une politique navale, M. De la Porte a, lui aussi, établi son rapport sur ce principe fondamental :

— « Le programme de la flotte. . doit-être en corrélation exacte « avec la politique extérieure du pays, ses alliances, l'étendue et « l'éloignement de ses colonies, les facultés d'approvisionnement « que la métropole trouve en elle-même, l'importance de sa marine « marchande et des marines marchandes des autres peuples avec « lesquels les circonstances peuvent, sans qu'il l'ait souhaité, le « mettre en conflit ».

Excellent exposé de doctrine et guide sûr de l'honorable député dans les diverses parties de son rapport.

Mais le document capital sur notre situation maritime a été le discours par lequel M. Lockroy, ministre de la marine, a ouvert

(1) *Nouvelle Revue* : 15 avril 1898.

lui-même la discussion générale du budget de son département.

L'année dernière, il n'avait pas été tendre pour son prédécesseur l'amiral Besnard ; et le tableau, qu'il fit alors de l'état de notre marine, était tout autre que flatteur.

M. Lockroy, ministre, a évidemment trouvé son portefeuille gonflé d'indulgence à l'endroit de ce même état naval, car il l'envisage maintenant avec des yeux incontestablement moins sévères, bien que cet état n'ait pu beaucoup s'améliorer ?

Evidemment la flotte française est restée ce qu'elle était, — nous n'oserions affirmer qu'elle compte en service une unité de plus — cependant la situation maritime est réellement meilleure, — soyons exact : moins mauvaise. — Nos côtes peuvent être attaquées moins impunément ; et l'on sent la marine orientée dans l'aire de vent de la politique extérieure du pays.

Mais, hélas ! avec M. Lockroy, même avec un second Colbert, l'absence de direction raisonnée pendant ces vingt dernières années, domine absolument notre situation maritime actuelle. (1) Pour créer une puissance navale, il faut de l'argent, du temps et une conception nette du but à atteindre. Avec celle-ci, les crédits annuels, forts ou faibles, sont toujours utilement employés, et chaque nouvelle unité de combat est un surcroît de force ; sans cette conception, l'armée navale peut, malgré l'apparence, être sans utilisation stratégique : le temps, l'argent, ont été dépensés sans puissance effective pour le pays.

Pendant ces vingt dernières années, notre marine n'a pas eu la direction commandée par notre politique extérieure.

L'attitude récente de l'Angleterre est la preuve indiscutable du manque total de prévision défensive à son égard. En vain, M. le vice-amiral Rieunier déclarera que tout était bien avant M. Lockroy, les faits parlent plus haut que ses affirmations. Si nous possédions l'état naval de notre politique, quels que puissent être ses sentiments impérialistes, l'Angleterre, toujours pratique, aurait réfléchi que, pour elle, le jeu ne valait pas l'inconnu d'une guerre avec la France ; elle aurait laissé à celle-ci, et très gracieusement, ce qui était bien à elle.

La bonne foi de nos ministres-amiraux n'est pas en cause ; chacun d'eux a été persuadé qu'il agissait pour le mieux. Sans contredit, l'honorable amiral Rieunier est toujours aussi énergi-

(1) *Nouvelle Revue* 1er septembre 1898 : La Commission extraparlementaire de la marine et son œuvre.

quement convaincu de la supériorité de la guerre par cuirassés d'escadre, préconisée et préparée par tous nos Conseils, supérieur ou d'amirauté ? Et, voilà la preuve que ces conseils, exclusivement techniques, peuvent, malgré leur incontestable bonne foi, juger d'après des idées d'antan, et se tromper complètement.

Aussi, avons-nous le regret de ne pouvoir être de l'avis de notre ami, le comte d'Agoult, député du Sénégal, lorsqu'il refuse à la Commission du budget, c'est-à-dire à la Chambre, le droit de discussion des navires de guerre *en corrélation exacte avec la politique extérieure du pays*, et qu'il accorde au Conseil supérieur de la marine, *seul*, d'émettre un avis autorisé sur ce point.

Nous sommes d'accord avec l'honorable rapporteur, M. de la Porte, qui estime aller un peu loin en attribuant ainsi à ce Conseil *une sorte d'autorité constitutionnelle*.

« Le Conseil supérieur de la marine est un corps consultatif « dont les avis doivent certainement être pris en très grande « considération, mais ce ne sont que des avis. »

Pourquoi cette vérité n'a-t-elle pas été dite plus tôt ; pourquoi, jusqu'à ces dernières années, le Parlement s'est-il désintéressé des études navales ? Il s'est enfin ressaisi. Sous l'impulsion continue de l'honorable M. de Mahy, son président si patriote, la Commission de la marine de la Chambre des Députés a énergiquement proclamé la nécessité d'une politique navale et du programme de flotte sa conséquence rationnelle ; les dernières Commissions du budget ont appuyé ces revendications ; enfin, un des plus ardents de ces députés novateurs est ministre de la marine ! Ce département s'oriente donc dans la voie judicieuse ; mais le temps perdu est perdu. Au ministre si bon qu'il soit, supposé idéal, il ne faudra pas moins d'une dizaine d'années d'efforts ininterrompus pour créer l'état naval rationnel de notre pays. Pas d'illusions ! En marine, rien ne s'improvise !

Suivons maintenant le discours de M. Lockroy.

« Politique intérieure, politique coloniale, situation géogra- « phique, tout concourt à obliger la France à une organisation « maritime active, clairvoyante, énergique, limitée par les « ressources financières du pays. Il lui faut donc....... trouver un « emploi meilleur et plus judicieux de son argent, une tactique « plus savante, une stratégie plus raisonnée, un outillage plus « parfait, une somme plus considérable de progrès réalisés. La « France est condamnée à surpasser ses rivales. »

Voilà une conclusion qui réjouira notre personnel naval, tant officiers de marine qu'ingénieurs et artilleurs de la marine. *Sursum corda !* C'est la devise du bien et du grand !

Pour montrer que notre marine est dans la bonne voie, M. Lockroy expose à la Chambre les résultats brillants obtenus avec le sous-marin *Gustave Zédé.*

Comme le ministre. nous nous réjouissons des faits acquis : le *Gustave Zédé* possède, *autour d'un port*, un rayon d'action d'une certaine étendue ; il lance avec certitude une torpille automobile : enfin, point capital, il n'est plus *aveugle* ! « Il peut approcher son « ennemi en restant absolument invisible et le frapper sans que « sa présence soit soupçonnée. »

Voilà, résolus, des problèmes de haute importance, à la plus grande gloire des officiers de marine et des ingénieurs des constructions navales qui se sont, en France, occupés de la navigation sous-marine : citons le capitaine de frégate *Darrieus*, les lieutenants de vaisseau *Allaire*, *Provensal*, *Jaurès*..., l'éminent ingénieur *Gustave Zédé*, qui n'a pas eu le bonheur d'assister à la réussite de son œuvre ; ses continuateurs, MM. les ingénieurs *Romazotti* et *Laubœuf*.... Nous en oublions à notre grand regret, car la France doit de la reconnaissance à ceux de ses serviteurs dont les efforts accumulés, ouvrant à la science un chemin nouveau, produisent en même temps une arme de guerre déjà sérieuse, et qui a toute chance de devenir tout à fait redoutable.

N'oublions pas ici de rendre à l'amiral Aube l'éclatant hommage qui lui est dû ! Sans son initiative féconde, l'étude du sous-marin n'eut pas été, en France, abordée officiellement, nos amiraux, ses successeurs, éprouvant, pour ce genre de navigation, l'horreur à nous témoignée par l'un d'eux, des plus écoutés parmi ses collègues : « Je suis entré dans la marine, nous disait-il, pour aller sur « l'eau ; je m'en irai quand on voudra que j'aille dessous ! » (*Textuel*).

Par la mise en construction du *Gymnote*, l'amiral Aube a forcé la main aux mauvaises volontés. Malgré tous les retards voulus et toutes les entraves, il a fallu dès lors étudier la question. Lieutenants de vaisseau et ingénieurs ont fait le reste, et le pays comptera, avant peu, une arme défensive d'une haute valeur.

Nous disons : comptera ! parce que, tout en estimant très sérieux les résultats obtenus, nous croyons le problème encore à l'étude. Le *Narval* et ses similaires constitueront certainement un progrès

sur le *Gustave Zédé*, et nous ne partageons aucunement les appréhensions de l'amiral Rieunier à l'égard de ces bâtiments ; mais il nous semble — avons-nous tort ? — que la qualité essentielle d'un sous-marin est la capacité de naviguer, *en toute sécurité de résistance à l'écrasement*, à des profondeurs entre dix et quinze mètres ; c'est-à-dire d'avoir résisté préalablement avec succès à l'épreuve de l'énorme compression extérieure correspondant à la hauteur de trente mètres d'eau : 30000 kilogrammes par mètre carré.

S'il manque de cette qualité, le *Narval* ne sera pas autonome, car il n'aura pas la sécurité de la navigation. Toujours il sera exposé à la rencontre inopinée d'une étrave, ou d'une quille, le fracassant et le jetant par le fond. Sous 10 à 15 mètres d'eau, le sous-marin est à l'abri de ce péril redoutable ; mais jusqu'à 10 mètres, nous croyons indispensable son accompagnement par un sus-marin, comme garantie contre les rencontres imprévues. Dans la traversée du *Gustave Zédé* de Toulon à Marseille, ce n'est pas l'état de la mer qui nous a préoccupé, mais un abordage possible par un bâtiment quelconque tombant, sans le voir, sur ce sous-marin.

Sans la résistance indispensable pour naviguer au-dessous des quilles des cuirassés, le *Narval*, et ses similaires, nous apparaissent comme rivés à l'unique défense des ports ; le large leur sera interdit, comme recèlant pour eux de trop redoutables hasards.

Même dans ces conditions réduites, les sous-marins sont des armes précieuses ; et si nous avertissons nos lecteurs, c'est pour que, d'imagination, ils ne prêtent pas à ces navires une puissance qu'ils ne possèdent *peut-être* pas encore.

Poursuivant son discours, M. le Ministre s'exprime ainsi : « De « la politique générale doivent découler trois choses : — En « premier lieu, un plan de campagne envisageant toutes les « hypothèses, arrêté dans ses moindres détails ; ensuite, un « programme naval adéquat au plan de campagne et permettant « de l'exécuter ; enfin, un corps de doctrines établissant sur une « base fixe et certaine les opérations tactiques.

« Les plans de guerre ont pour conséquence la constitution des « escadres, la répartition des navires dès le temps de paix, la « défense des côtes, celle des points stratégiques répandus sur le « monde, les opérations de mobilisation.

« Du programme naval doivent découler les formes, la « puissance, la vitesse, le rayon d'action des navires destinés à « exécuter le plan de guerre, et par une répercussion inévitable et « nécessaire, l'organisation des arsenaux. des usines, de l'admi- « nistration centrale, l'organisation militaire et financière, enfin « la stratégie, les études techniques, les tactiques étudiées, « entraînant à leur suite les questions se rattachant au personnel, « à la limite d'âge et à l'école de guerre ».

Nous avons cru devoir reproduire tout ce paragraphe, pour montrer le nouvel état d'esprit qui règne au ministère de la marine. L'avenir dira si l'exercice du pouvoir a transformé, dans les faits, ces idées de M. Lockroy; toujours est-il qu'il paraît vouloir administrer d'après des principes rationnels.

La répartition de nos cuirassés en escadres homogènes ne peut qu'être approuvée; seulement, le ministre eut bien fait de passer sous silence notre *accidentelle* supériorité numérique sur les forces anglaises de la Méditerranée. Comme a fort bien répliqué M. Chautemps : « L'Angleterre aura la flotte qu'elle voudra! » Puis, il ne faut pas l'oublier : si l'amiral Fournier dispose actuellement d'un nombre de cuirassés rapides — de 17 à 18 nœuds; — en temps de guerre nous ne voyons pas comment il sera possible de ne pas lui adjoindre plus encore de cuirassés de moindre vitesse. On n'y peut rien : les bâtiments existant sont ce qu'ils sont !

Ce point faible constaté, il n'en est pas moins excellent d'étudier dans le temps de paix, les combinaisons possibles avec la partie supérieure de notre flotte, et le secours qu'elle peut recevoir de l'escadre de réserve plus lente. Sous le commandement de l'amiral Fournier, nos forces de la Méditerranée sont en excellentes mains, et nous avons pleine confiance dans la capacité professionnelle de l'amiral Sallandrouze de la Mornaix qui commande notre escadre de la Manche.

Le transport, sur de véritables bâtiments de combat, des anciennes écoles des canonniers et des torpilleurs, est-il un bien, comme le déclare le Ministre, est-il un mal, comme l'affirme l'amiral Rieunier ? — A notre sens, sur un bâtiment ou sur un autre, une école vaut ce que vaut le chef qui la dirige. Sous le commandement du contre-amiral Godin, l'organisation de la division navale des écoles a toutes chances d'être judicieuse et d'aboutir à de féconds résultats. Attendons.

Le remplacement de nos déplorables croiseurs en bois par des navires modernes est une haute nécessité, mais nous partageons l'avis du Ministre : envoyons au loin des bâtiments nouveaux, seulement assurons leur possibilité d'action par la création des indispensables « points d'appui ! »

Nous ne pouvons donc, pour ces derniers, approuver la classification, faite par le Ministre, de leurs divers degrés d'urgence !

M. Lockroy met naturellement en première ligne Bizerte et la Corse? Comme lui, nous jugeons de la plus extrême importance la mise la plus rapide en état de services de guerre de ces deux bases de notre puissance navale dans la Méditerranée ; mais, pourquoi ne pas estimer d'égale nécessité les points d'appui de Fort-de-France, Dakar, Diego-Suarez, Saïgon et Port-Courbet? — Reporter leur organisation à un avenir assez éloigné, n'est-ce pas condamner notre pays, pendant ce même temps, à la fatalité de borner son action à nos mers territoriales ?

M. le Ministre a parlé, avec juste raison, de la valeur de la guerre industrielle — nos lecteurs savent si nous en sommes un chaud partisan (1) ; — mais M. de Mahy l'a éloquemment exprimé, et M. de la Porte reproduit ses raisons, page 28 de son rapport : « Avoir une marine, même à grand rayon d'action, sans points « d'appui au loin, c'est le comble de l'illogisme, ou bien c'est dire « au monde que nous avons adopté, à l'usage exclusif de la « France, une conception de la guerre inusitée chez les autres « peuples, un genre d'escrime limité à la parade et à la reculade. « C'est avouer que, même attaqués, nous nous renfermerions dans « la stricte défensive. C'est renoncer d'avance à la poursuite de « l'agresseur, c'est nous priver de la possibilité de porter à notre « tour la guerre chez lui et de l'atteindre dans ses parties vulné- « rables et dans son commerce. C'est en quelque sorte réduire la « France à la situation d'une place assiégée, dont le commandant « aurait pour tactique l'abandon en principe de toute sortie, et « qui, afin d'être bien sûr d'appliquer intégralement le principe, « se priverait d'abord de tout moyen de profiter d'une occasion « favorable. C'est la certitude de la défaite. »

M. Lockroy est certainement d'avis qu'une croisière sérieuse entre Formose et les îles Malaises, aurait bien des chances d'arrêter un énorme commerce maritime? Or, cette croisière est

(1) *Nouvelle Revue* : 15 juin et 15 novembre 1897, 15 décembre 1898.

impraticable sans les points d'appui de Port-Courbet au Tonkin, et Saïgon en Cochinchine ; nous ajouterons : sans la mise en état de défense de la jolie rade de l'île de Poulo-Condore, dont l'occupation par l'ennemi bloquerait Saïgon.

Une croisière du Cap de Bonne-Espérance aux îles Mascareignes rendrait très difficile ce passage si fréquenté ? Impossible d'y songer sans le point d'appui de Diego-Suarez au nord de Madagascar, et, aussi, sans une solide défense des îles Comores dans le canal de Mozambique.

Les points d'appui de Dakar au Sénégal, et de Fort-de-France à la Martinique, donneront à nos croiseurs la possibilité de gêner considérablement le passage par cette partie de l'Atlantique ; pendant qu'une croisière ayant Brest pour centre, essaiera d'enlever les cargo-boats ayant échappé aux recherches ci-dessus, et que la ligne Toulon-Corse-Bizerte arrêtera tout mouvement par la Méditerranée.

Voilà un ensemble complet, et tous ces points d'appui sont essentiels en même temps, tous sont d'égale urgence. L'océan pacifique peut venir en deuxième ligne, comme aussi le golfe d'Aden et le golfe de Guinée.

Nous savons bien, hélas ! qu'il y a de ce chef, une forte *douloureuse* à présenter au Parlement ; l'honorable Rapporteur du budget de la marine ne l'a pas caché à la Chambre. Ici, comme pour la flotte, notre époque supporte les fautes du passé, car Fort-de-France, Dakar, Saïgon, Nouméa en Nouvelle-Calédonie, Port-Phaëton à Taïti, la Corse et Bizerte devraient déjà être prêts. Le ministère de la marine n'a pas voulu préparer la guerre au loin, pas même sur les côtes d'Algérie ; il est vrai que, depuis 1890, le ministère des colonies, ayant pris sa place dans la défense de celles-ci, a fait preuve sur ce point, de la plus formidable incurie. Quoiqu'il en soit, le présent se trouve en face d'une inéluctable nécessité.

Evidemment M. Lockroy cherche à glisser son inévitable *douloureuse* sans trop faire crier; il sait parfaitement que Port-Courbet, Saïgon, Poulo-Condore, Diégo-Suarez, les Comores, Dakar, Fort-de-France sont indispensables pour la possibilité de notre action offensive : sans eux, rien ! En reculant la mise en services de guerre de ces points d'appui, le Ministre n'est pas conséquent avec les principes exposés par lui-même aux applaudissements de la Chambre des Députés : « On n'attaque que les faibles ; se montrer

« fort et en état d'affronter la bataille, c'est encore le meilleur « moyen de vivre tranquille ». (*Applaudissements*)

Or, tant que nos points d'appui ne seront pas organisés et défendus, nous serons faibles! Il faut sortir de cette faiblesse le plus vite possible, et, pour cela, présenter au Parlement, sans tarder, la demande des crédits nécessaires. M. le Ministre se doit de poser carrément la question à la Chambre ; il y trouvera de solides appuis. La France ne peut rester dans son état actuel, incompatible à la fois avec sa dignité et avec ses intérêts.

Les services constructeurs de l'usine maritime font parfois montre du désacord le plus complet, et la production de l'unité de combat — le bâtiment de guerre — peut en être gravement atteinte. Comme preuve convaincante, M. le Ministre a cité le déplorable retard, causé par le service de l'artillerie, dans l'armement des trois cuirassés d'escadre, *Gaulois*, *Charlemagne*, *Saint-Louis*, lesquels, terminés par le service des Constructions navales avec une rapidité digne de tous les éloges, doivent attendre leur matériel d'artillerie, inutilisables pendant près d'un an.

Par décret du 5 février dernier, M. Lockroy a eu le désir de mettre un terme à ces funestes agissements. A la tête du service des Constructions neuves, il a placé un Directeur responsable de la construction du navire de combat. Pour l'élaboration des plans, ce haut fonctionnaire « est entouré de tous les avis, de toutes les « lumières qu'il peut souhaiter ; le plan accepté par lui étant défi« nitif, il assume la responsabilité de la flotte.

« Le même décret interdit absolument toute modification en cours « de construction ».

Nous avons lu avec attention le décret ci-dessus ; il constitue certainement une amélioration de l'état antérieur, mais sans nous paraître capable de mettre nécessairement fin à ces discordes de corps, qui tiennent l'indépendance de leur service respectif comme un dogme auquel l'intérêt général est inconsciemment sacrifié : — « *Nous d'abord, puis la marine!* » — Malgré sa science et son dévouement hautement reconnus, l'honorable M. Bertin, directeur de la Section technique, n'est pas armé, *a priori*, de l'autorité nécessaire pour imposer l'action désirable aux services de l'Artillerie et des Constructions navales, tous deux dirigés par ses égaux, même par ses supérieurs en grades. A la tête de la Direction générale du Matériel, il manque un chef hiérarchiquement supé-

rieur, parlant, par conséquent, du haut d'une autorité non discutée, et qui, laissant à sa tâche spéciale chaque partie de l'usine navale, n'aurait qu'un but : diriger et grouper tous les concours en vue de l'accomplissement le plus prompt et le plus économique de l'œuvre à produire.

Ce chef hiérarchique, l'Angleterre en a fait une des bases de son organisation navale. Un chef exclusivement militaire, un *amiral*, le 3e Lord naval dit *Controller*, est DIRECTEUR GÉNÉRAL DU MATÉRIEL, et a sous son autorité :

Le Directeur des Constructions navales, chef du service des constructions en ce qui concerne les coques ;

Le Mécanicien en chef, chef du service technique des constructions de machines ;

Le Directeur d'artillerie, qui a sous ses ordres un sous-directeur chargé spécialement du service des torpilles ;

Le Directeur des arsenaux, qui est le directeur économique du travail des arsenaux ;

Le Directeur des approvisionnements, chargé de réviser et de résumer les besoins de tous les services en matériel, mais *qui ne passe pas de marchés*, le Directeur des marchés étant sous les ordres du Directeur général des Finances et de la comptabilité financière.

Les services de la comptabilité de l'emploi des matières aux travaux et de celle du matériel à bord des bâtiments.

On ne peut reprocher à l'Angleterre d'avoir manqué de jugement dans son organisation maritime ; si elle a placé un *amiral* à la tête des services ci-dessus du matériel, c'est qu'évidemment, par expérience, elle a reconnu nécessaire cette subordination des chefs de l'usine à un chef militaire.

Ainsi que l'écrit M. Bouchard, président à la Cour des Comptes, dans son remarquable rapport général sur les travaux de la Commission extra-parlementaire de la marine qu'il avait l'honneur de présider : « Sous l'autorité immédiate du Ministre, l'élément « qui doit avoir la suprématie au ministère, comme il l'a dans les « ports et à bord des bâtiments, c'est celui des officiers de marine, « celui qui appartient au corps combattant, et qui, ayant la « responsabilité finale dans l'action, doit avoir aussi la respon-« sabilité dans la préparation. L'autonomie complète des services « ne doit pas plus exister au centre qu'elle ne doit être dans les « arsenaux.

« Nous sommes donc partisans de la proposition d'instituer un « DIRECTEUR GÉNÉRAL DU MATÉRIEL, proposition qui a été adoptée « par votre première sous-commission ». (1)

Voilà la véritable, l'unique solution au manque d'unité de nos services constructeurs. M. le vice-amiral de Cuverville, Chef d'Etat-major général, l'a présentée et soutenue de la manière la plus élevée et la plus pratique devant la 1re sous-Commission citée plus haut. Nous avons l'espoir qu'il insistera près du Ministre pour mener à bien cette réforme si importante, et que M. Lockroy tiendra à honneur d'y attacher son nom.

En dehors de cette organisation tout ne sera que *trompe-l'œil*: constructions navales et artillerie continueront à vouloir leurs actions indépendantes ; et le bâtiment à construire sera terminé quand et comme il plaira à ces deux puissants services ; le corps combattant se débrouillera ensuite comme il pourra. Quant au Parlement, mon Dieu ! Il déclarera chaque année, suivant sa douce habitude, qu'aucune responsabilité n'existe dans l'administration de la marine. Ce propos lui plait évidemment, puisque, depuis 20 ans qu'on lui en rebat les oreilles à chaque nouveau budget, il n'a pas jugé de son devoir d'appliquer le remède à cette déplorable situation·

Dans son exposé de *programme naval* en rapport avec notre politique extérieure, M. Lockroy déclare entr'autres choses : « Les « plans de guerre ont pour conséquence... la DÉFENSE DES CÔTES ?...

Nous avons le droit de conclure de cette phrase que, pour M. Lockroy, la défense de nos côtes est, logiquement, par la nature même des choses, une partie du devoir militaire incombant à l'armée navale. Les faits récents justifient d'ailleurs pleinement cette déduction.

Qu'avons nous vu, en effet, lors du déplorable enseignement de Fachoda ? — Légalement, l'armée navale ne défend, à terre, qu'un certain nombre de batteries de nos ports militaires ; tout le reste de nos côtes, tous nos ports de commerce, toutes nos îles, Corse comprise, relèvent exclusivement de l'armée de terre. (2) Eh bien ! Admettons qu'au mois d'octobre dernier, notre flotte eut été en état de faire tête à la marine anglaise, dans la limite rationnelle de notre action navale contre notre voisine d'outre-Manche ? Le Ministre de la Marine en ce qui le concerne, eut pu certifier que

(1) Rapport général, pages 48 et 49.

(2) *Nouvelle Revue* : 15 janvier 1899.

son département n'avait pas à redouter un ultimatum anglais : il eut cependant fallu reculer quand même, car le Ministre de la Guerre eut été dans la nécessité de déclarer que son service spécial *était incapable* d'assurer la défense des côtes, des îles, de la Corse, de l'Algérie et de la Tunisie, avant de nombreuses semaines ; et, encore alors, par le moyen d'un personnel neuf, sans aucune idée de cette guerre contre un ennemi flottant !

Le 17 mars dernier, M. le Ministre de la Marine et M. Charles Dupuis, président du Conseil, ont pu rassurer la Chambre des Députés, et lui annoncer qu'à cette date, nos côtes étaient en état de repousser toute agression ? Mais six mois avaient été nécessaires pour obtenir ce résultat, et le département de la Guerre, enfin inquiet de sa responsabilité devant le pays, continue, avec juste raison, les travaux indispensables à la protection de nos frontières de mer.

Grâce à une reculade dont notre dignité nationale souffrira longuement, l'administration de la Guerre n'a pas eu l'humiliation de subir la désastreuse preuve de sa lamentable incurie. En déshabillant Pierre, elle est parvenue à couvrir Paul ; mais si Pierre — c'est-à-dire nos places de terre — éprouve un besoin urgent du personnel actuellement détaché sur nos côtes, que deviendront celles-ci ?

En second lieu, que le calme renaisse d'assez longue durée, et, parce que la logique le commande, le ministère de la Guerre se préoccupera encore *exclusivement* de la défense continentale ; et, une autre secousse maritime trouvera de nouveau nos côtes sans défense assurée.

Quand toutes les idées, toute la tension d'esprit d'un service sont nécessairement tournées vers l'Est, toutes les lois, tous les décrets, tous les règlements du monde n'aboutiront pas à cette chose illogique : lui faire regarder l'Ouest. On ne lutte pas contre la fatalité des situations !

M. Lockroy paraît convaincu de cette vérité. Le 31 janvier dernier, dans l'exposé des motifs d'un projet de loi sur les *Inscrits maritimes et la défense des côtes*, après avoir établi que, ce projet adopté, notre flotte, alors, pourvue de tout son personnel, les batteries dont la marine est chargée servies exclusivement par des inscrits maritimes, M. le Ministre constate qu'il restera encore *un disponible définitif de 20.000 inscrits*, SANS EMPLOI A BORD OU A TERRE :

« Si l'on tient compte de l'instruction militaire qu'ils ont reçue. « et de leurs aptitudes professionnelles, on ne peut s'empêcher de « reconnaître que l'utilisation logique de ces hommes consiste à « les affecter sous la direction de leurs propres officiers, aux « autres ouvrages de la défense des côtes dont l'armement et le « commandement sont assurés aujourd'hui *d'une manière exclusive « par le département de la guerre.*

« Cette substitution libérerait au profit du département de la « guerre, un chiffre égal d'hommes, soit un corps d'armée de plus « sur lequel on pourrait compter à la frontière terrestre. Un tel « résultat n'est point négligeable. »

M. Lockroy s'exprime avec la raison des intérêts réels du pays. Mais son sentiment, très net le 31 janvier 1899, apparent le 17 mars dans son programme exposé à la Chambre des députés ; Qu'est-il bien au commencement de mars ?... Reprenant, en effet, le projet de loi du 31 janvier, M. Lockroy le remplace alors par un autre, dans lequel *il n'est plus question* de l'emploi, dans les batteries de la guerre, des 20.000 inscrits inutilisables, et toujours, par suite, inutilisés.

La défense des côtes par la guerre exige un certain nombre d'officiers d'artillerie et du génie ?

Or, la cessation de ce service peut occasionner des suppressions d'emplois, par suite, des diminutions de cadres. Quels qu'ils soient, les corps résistent éperdûment à ces diminutions ; il n'y a pas d'intérêt général qui puisse lutter contre ce sentiment ! Le ministère de la guerre a donc probablement montré les dents, et M. Lockroy, au commencement de mars, s'est replié dans un ordre quelconque. Nous comprenons la démission annoncée de l'amiral de Cuverville !

Voyons, M. le ministre ? Vous avez la conviction d'être dans le vrai ; or, aucune vérité ne s'établit sans luttes ; ayez l'énergie et la tenacité nécessaires, une belle page vous est ouverte dans nos annales maritimes !

Avec la plus indiscutable bonne foi, nos législateurs s'évertuent à compliquer tellement les moyens d'agir, que toute question, soit-disant par eux résolue, devient fatalement une source de difficultés.

Le Parlement semble enfin décidé à organiser l'ARMÉE COLONIALE, en l'air depuis dix ans. La Commission de l'armée

cherche certes, la meilleure solution de ce problême ? Or, quelle est sa tendance : donner cette armée au département de la Guerre ? Nous en restons *bleu !*

Chargé depuis cent ans de la défense de nos côtes, sur la terre natale, pouvant à volonté vérifier leur situation et faire le nécessaire au fur et à mesure des besoins, ce département — les faits sont là — n'a pas su tenir ces côtes en état journalier de protection, et c'est lui qui sera chargé de l'entretien des troupes de défense de nos *possessions lointaines ?* Tout le monde se leurre : la Commission de l'armée qui vise probablement un recrutement plus facile des soldats coloniaux ; l'Armée, qui cherche avant tout, pour quelques-uns de ses membres, des occasions d'actions de guerre et d'avancement qu'elle ne trouvera pas !

Il nous semble, en effet, que la période héroïque de nos colonies est terminée, sauf, peut-être, dans le Sahara, et le Sahara dépend surtout de l'Algérie, c'est-à-dire de l'armée de terre. La période des garnisons sans expéditions de guerre va promptement devenir la règle générale, et l'avancement par actions d'éclat entrer par suite dans la catégorie des illusions !

En ce qui concerne le recrutement de nos soldats coloniaux, ses difficultés actuelles ont, aussi, bien des chances de diminuer. Un état à peu près définitif, et par possession séparée, des troupes nécessaires à la garde de ces possessions, nous paraît déjà pouvoir être établi. En suivant l'idée si logique de M. Chautemps, c'est-à-dire en recrutant, en France, pour chaque colonie déterminée, le recruté étant *nécessairement* envoyé dans celle qu'il aura choisie, l'énorme relève actuelle se réduit à de simples dépôts avant départ, et occasionnera, chaque année, un nombre relativement faible de mouvements. Les engagements peuvent venir de toute l'armée, même l'armée coloniale restant à la marine.

La quotité de l'armée coloniale ainsi réglée par possession, les troupes *sainement logées* — fait essentiel — dans des casernes construites en des *points hygiéniques et stratégiques*, les relèves bornées à des mouvements individuels et ne s'opérant plus *par masses*, nous croyons que le recrutement deviendra très facile, surtout, si chaque recruté est incité à devenir un colon futur.

Autre point ! — Malgré les retours en arrière, nous admettons toujours qu'on créera et qu'on défendra les points d'appui extérieurs de notre flotte. Instruit par le *fiasco* si éclatant de la protection de nos côtes, cette défense des points d'appui, le

Parlement la confiera-t-il à la Guerre? — Et si, logiquement, il la donne à la Marine, celle-ci va-t-elle être obligée de se disputer avec la guerre pour obtenir d'elle les forces nécessaires, sans compter les tiraillements inévitables avec le département des colonies ? Quel *cacafouilla* nos législateurs préparent dans la candeur de leurs bonnes intentions !

Dans l'intérêt même de sa flotte, le ministère de la marine est obligé de *vouloir* une protection efficace de nos colonies ; trop en dehors de celles-ci, le ministère de la guerre ne peut voir dans l'armée coloniale qu'un débouché avantageux pour ses individualités ? Le bon sens indique donc :

1° De laisser cette armée à la marine ;

2° D'établir, dans chaque colonie, un comité de défense présidé par le gouverneur, lequel décidera des opérations nécessaires, que l'armée coloniale exécutera sous sa responsabilité propre ;

3° Au ministère, l'armée coloniale constituera un service *absolument autonome,* ayant son chef d'état-major général, et son état-major général particulier ;

4° Bureaux de recrutement où l'on s'engagera pour une colonie déterminée, et dépôts dans chaque port militaire en attendant le départ ;

5° Dans chaque colonie, nombre fixé de troupes indigènes et métropolitaines ; construction de casernes hygiéniques et de sanatoria ; autonomie des troupes sous l'autorité du gouverneur.

Nous considérons comme déplorable pour les intérêts de la marine et du pays, le passage à la guerre des troupes coloniales.

Que pense sur ce point M. Lockroy ? — Il a émis sur la marine bien des idées justes ; il a pris bien des mesures que nous approuvons hautement ; nous suivons son œuvre avec la plus complète sympathie, mais non — faut-il le dire ? — sans inquiétude. Il nous paraît trop aimer la ligne sinusoïdale *descendante*, tandis que l'homme d'état qui aspire au beau nom de *réformateur*, doit avoir pour emblême la courbe sinusoïdale *montante* ; c'est-à-dire que son énergie doit sans cesse grandir, et toujours reparaître plus tenace, plus ferme, jusqu'à ce que tous les obstacles soient brisés ! L'énergie de M. Lockroy est-elle de ce genre ? Nous le souhaitons pour lui et pour la marine !

Commandant H. CHASSÉRIAUD.

Capitaine de vaisseau en retraite.

Histoire de l'Homme qui avait deux Cerveaux

et de l'Homme qui avait deux Cœurs

I

En ce temps là — c'était celui où les roses étaient bleues — il y avait, dans un petit village marin, englouti maintenant sous les flots, une femme de pêcheur qui mit au monde deux enfants du sexe mâle, d'apparence saine et vigoureuse, mais présentant l'un et l'autre une singulière anomalie.

L'un des enfants avait deux cerveaux ; outre celui qui est logé sous le crâne, il en possédait un autre, sous la mamelle gauche, à la place du cœur.

Chose non moins étrange ! Chez son frère, on ne trouvait pas de cerveau, mais on constatait la présence de deux cœurs — le premier qui battait sous la poitrine, le deuxième qui palpitait sous le front.

De telle sorte que celui-là était destiné à aimer avec son cerveau et celui-ci à penser avec son cœur.

Par suite de quelle cause extraordinaire la répartition des organes s'était-elle faite aussi irrégulièrement entre les jumeaux, pendant que leur mère les enfantait ? Cela est toujours resté une chose inexpliquée.

Les médecins, accourus de tous les points de la mappemonde, pour constater le cas, se livrèrent à d'interminables dissertations, rédigèrent de copieux mémoires, firent un grand étalage de pédanterie et ne manquèrent point de se prendre de querelles. Ils ne s'accordèrent que sur un point : c'est que les enfants ne vivraient pas.

Ils vécurent cependant; et sans aucun souci d'infliger un pénible

démenti à la docte assemblée, ils devinrent même, rapidement, les plus robustes gaillards de la région.

Seulement, il advint que vers l'âge de cinq ans, Pierre, l'enfant aux deux cerveaux, bien que n'ayant rien étudié encore, parlait et discourait de toutes choses, aussi bien que s'il eût tout appris, — tandis que Jean, l'enfant aux deux cœurs, ne savait guère balbutier que des cris d'admiration et d'enthousiasme : « Beauté !..... Lumière !..... Parfums !... . Joie !..... Amour ! ! !.....

II

Ce fut d'ailleurs le moment où on les envoya, l'un et l'autre, à l'école.

Tout de suite, Pierre étonna ses premiers maîtres par sa merveilleuse intelligence et la somme de connaissances diverses qu'il avait déjà acquises, on ne savait où. Au bout de quelque temps, les professeurs durent avouer qu'ils n'avaient plus rien à enseigner à l'Enfant-prodige.

Jean, au contraire, se montrait d'une étrange indifférence pour l'étude. Le plus souvent, on ne le voyait même pas sur les bancs de la classe. Il lui arrivait, en effet, d'en oublier l'heure, parcequ'en longeant la grève, pour s'y rendre, il avait heurté du pied quelque joli coquillage. L'enfant s'arrêtait alors brusquement, ramassait l'offrande de la mer, s'émerveillait devant les irisations nacrées, le délicat travail de la conque, y écoutait longuement le chant lointain des sirènes. D'autres fois, il se trompait de chemin, parce que ses yeux se perdaient à suivre, dans les plaines célestes, les caravanes des beaux nuages gonflés de lumière, dessinant sur l'azur des chimères radieuses ou de fantastiques châteaux hérissés de tours. D'autres fois encore, les jours où le vent faisait rage, le bruit de la mer l'attardait dans une irrésistible admiration. L'oreille attentive, les yeux fous, il s'enivrait de toutes les sonorités éparses : rauques clameurs des flots, grondements des rochers sous l'assaut de la tempête, bruit de galets écroulés, appels stridents des mouettes. Et d'entendre cet hymne grandiose, aux mille voix, tout son corps frissonnait d'enthousiasme.

Souvent le soir, lorsque Pierre revenait de l'école, il trouvait son frère Jean à genoux sur la falaise, les mains jointes en extase et semblant dire une prière naïve, devant la somptueuse agonie du soleil, sombrant, à l'horizon, dans les houles. Et il avait beaucoup

de mal à l'arracher à cette contemplation, en lui expliquant que le Soleil ne meurt pas, mais que la terre tourne autour du soleil, accomplissant une révolution entière toutes les vingt-quatre heures.

Jean écarquillait les yeux, sans comprendre, et hochait la tête, en signe de doute.

— « Alors, si le soleil ne meurt pas, pourquoi le ciel devient-il tout noir, se cache-t-il sous des voiles de deuil ? Pourqui ces milliers de cierges, qui s'allument comme pour une grandiose cérémonie funèbre ? »

— « Mais ce ne sont pas des cierges ricanait Jean, ce sont des étoiles — Si tu allais à l'école, tu saurais ces choses ».

A tout moment, des discussions de ce genre éclataient entre les deux frères.

Avec une grande ardeur de conviction, Jean soutenait à Pierre que dans les pins il y a des harpes, que les cloches sont les musiciennes du bon Dieu, que les fleurs ont des lévres pour boire l'azur et pour sourire, les arbres des grands bras éperdus vers la fuite des nuées, que les roseaux se chuchotent des secrets, que la mer est un autre ciel... et une foule d'absurdités de ce genre.

A tout cela, Pierre répondait en haussant les épaules de pitié et tous les gamins du village, d'ailleurs, se moquaient des candides extases et des naïfs enthousiasmes de l'enfant aux deux cœurs, tandis qu'ils écoutaient, avec admiration, l'enfant aux deux cerveaux, qui était capable de leur donner des explications sur toutes choses.

III

Je n'insisterai pas sur l'enfance de Pierre et de Jean, car vous avez hâte de savoir ce qu'ils devinrent, plus tard, à l'âge où l'on est un homme, c'est-à-dire quelque chose d'utile ou de nuisible à l'humanité.

Or, l'histoire de Pierre fut à la fois la plus brillante et la plus triste que l'on puisse conter.

A vingt ans, à la suite de nombreux ouvrages, dont je ne citerai pas les titres (leur liste est si longue qu'elle forme une vaste encyclopédie) — Pierre était déjà reconnu comme le plus grand philosophe du siècle, car il avait su démontrer, de la façon la plus précise, le mensonge de toutes les doctrines et systèmes de morale édifiés jusqu'à ce jour.

Il est inutile de dire que sa gloire n'alla pas sans les honneurs et récompenses par lesquels on consacre le génie. Celui qui sait faire crouler, d'une chiquenaude, les vastes édifices, émerveille mieux les foules que celui qui les construit ; en renversant les colonnes d'un temple, on fait plus de bruit qu'en les érigeant.

Mais ce fut à 25 ans que Pierre publia son œuvre capitale : *La réfutation de toutes les religions.*

Jamais ouvrage n'eût un pareil retentissement.

Quelques mois après son apparition, on avait brûlé, dans tout le royaume, les icônes saintes et comme on ne croyait plus qu'au besoin de jouir, la lutte pour la vie devint féroce, le plus fort égorgeant le plus faible sans le moindre scrupule.

Alors Pierre eût peur. Il essaya de démontrer que l'on avait mal interprété ses ouvrages et que l'on n'en avait pas tiré des conclusions logiques :

— « Vous avez mal raisonné, écrivit-il. De ce qu'aucune religion, existante jusqu'à ce jour, ne résiste à l'examen de la raison, il ne faut pas en inférer que l'on n'en puisse pas trouver une autre que la satisfaction des appétits ».

Mais le peuple ne l'entendit pas. Et le grand philosophe comprit que son œuvre était mauvaise, car il faut pour les foules un Idéal et lorsque cet Idéal n'est pas celui de l'Amour, il devient celui de la Haine.

Cependant il fit un suprême effort pour répondre aux besoins de la multitude par un vaste système, échafaudé sur une base qu'il jugeait d'une solidité à toute épreuve : l'Intérêt général.

Il travailla, de longues années, à élaborer les articles de la foi nouvelle, les principes, les lois, les institutions, dans le réseau desquels il voulait enfermer l'humanité, de telle sorte que chacun y fût à l'abri du malheur.

Mais ces fameuses doctrines, loin d'avoir un résultat bienfaisant, conduisirent tous les hommes à une telle détresse morale, que soudain il y eût parmi eux un revirement.

— « Comment. crièrent-ils, comment avons-nous pu nous laisser leurrer si longtemps par ce mauvais philosophe. qui ne sait même pas qu'une Religion ne se fonde pas sur l'Intérêt comme un contrat social, mais sur l'Esprit de sacrifice ou quelque vision enthousiaste de Beauté » ?

Et voici que, soudain. toute cette foule souffrant du besoin de croire, tourna sa colère contre celui qui lui avait enlevé ses

croyances et avec les débris des idoles renversées, elle lapida le funeste savant.

IV

Bien différente fut l'histoire de Jean, l'homme aux deux cœurs.

Sa vie, tout entière, s'écoula très modeste, dans le village marin où il était né.

Il y devint un humble pêcheur, vivant mal du produit de sa pêche, il donnait le plus souvent aux autres ce qu'il pouvait gagner par son travail.

D'ailleurs, ayant eu, dans son enfance, l'occasion de sauver un de ses camarades qui allait se noyer, il vit dans ce fait, l'indice d'une vocation. Il fut donc ce que l'on appellerait, de nos jours, un sauveteur ; et il accomplit, dans ce métier, des actes incroyables de courage et de dévouement.

Pendant que son frère avait répandu parmi ses semblables, le dégoût de vivre, il avait arraché, lui, plus de deux cents personnes à la mort.

Mais, un jour, pendant une effroyable tempête, comme il était parti, avec deux hommes dans sa barque, pour aller porter secours à l'équipage d'un navire en perdition, il fut broyé par une énorme vague contre un écueil.

On l'enterra, sous une simple croix de bois, dans le petit cimetière qui entourait l'humble église du hameau.

......Seulement, quelques années après sa mort, une sorte de miracle s'accomplit.

Car, au-dessus de sa tombe, on vit s'élever un arbre gigantesque, dont les rameaux portèrent des fruits en toute saison, prodiguant aux habitants du village une manne délicieuse, qui les mit pour toujours à l'abri de la misère.

L. MICHAUD d'HUMIAC.

NOS SALONS DE 1899

LE SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

On a reproché, non sans raison, à la Société des artistes Français de ne pas suffisamment justifier son titre, en admettant dans son sein trop d'étrangers de toutes origines, et j'estime que le reproche est mérité, étant donné les périmètres de cimaise, de jour en jour plus exigus en présence des quantités toujours croissantes d'œuvres françaises qui devraient y trouver place.

La Société nationale mérite la même critique, car toute nationale qu'elle s'intitule, les étrangers fourmillent chez elle, sans avoir il est vrai la mauvaise grâce d'être encombrants ; car si on est à l'étroit aux Artistes Français, la place abonde à la Société voisine.

Plus que jamais, une fusion s'impose et fait désirer la constitution d'une société réellement française, s'inspirant de cette parole du grand Pasteur pour les savants et la science, que si l'art n'a pas de patrie, les artistes doivent en avoir une.

L'avenir sérieux de nos expositions annuelles, de nos salons pour employer l'expression consacrée, est à une société composée essentiellement de Français et s'inspirant des heureuses conceptions qui ont présidé à l'enfantement des deux sociétés, lesquelles auraient tout à gagner à s'unir, après avoir gagné, il semble, à leur désunion.

Un peu du pseudo rigorisme de l'une, ne messiérait pas au laisser aller de l'autre, et l'aînée pourrait emprunter à l'organisation de sa cadette, quelques innovations heureuses pour le bien général. La méthode, par exemple, qui consiste à grouper dans un ensemble les œuvres du même artiste, est essentiellement favo-

rable aux individualités, et un membre de la Société Nationale, grâce à ce procédé, arrivera bien mieux à se faire connaître, qu'un peintre de la Société des artistes Français, dont les œuvres disséminées nécessitent une recherche fatigante. D'un autre côté, il est abusif de voir à la Société nationale, un artiste Français ou étranger exposer dix tableaux de valeur réelle ou douteuse, quand, à la Société des Artistes Français, un Bonnat, un Detaille, un J.-P. Laurens, un maître, en un mot, d'un talent incontestable et incontesté, doit se contenter de deux toiles, quelles que soient leurs dimensions.

Que des deux côtés l'élément étranger soit éliminé, que l'encombrement ici puisse profiter des vides qui sont là et le culte de l'art véritable n'aura qu'à y gagner. D'une part, on ne découragera pas des bonnes volontés réelles et méritantes, parce-qu'on a les mains liées, de l'autre on fermera la porte à des élucubrations aussi ridicules que malsaines, dont l'admission ne peut être, non justifiée mais simplement excusée, que par la nécessité ou le désir d'occuper les emplacements jalousement revendiqués et dévolus, au mépris de la véritable égalité.... j'allais dire équité.

De toutes façons, à tous égards, la fusion s'impose, je le répète, et j'estime qu'il suffirait que l'initiative en soit prise par quelques artistes autorisés dans les deux camps, pour qu'elle soit bientôt un fait accompli, dans l'intérêt de tous. Les anciens feraient preuve d'une condescendance qui augmenterait encore les sympathies déjà acquises, les juniors échapperaient à la médisance qui prétend qu'ils n'ont eu d'autre but que de dresser un piédestal sur lequel ils se sont hissés à tout hasard, hantés de cette idée discutable, qu'il vaut mieux être le premier à Athènes que le second à Rome.

La nécessité de trouver, pour l'année prochaine, un nouvel emplacement est un prétexte qu'on doit saisir, afin de ménager tous les amours propres. Il faut espérer qu'on en profitera pour le bien général.

Après ces critiques anodines, qu'aucun parti pris n'inspire, disons de suite que, pour être toute différente de celle qu'on ressent en quittant la Société des artistes Français, l'impression que donne l'ensemble de l'exposition de la Société nationale des Beaux-Arts n'en est pas moins bonne. Il est évident qu'elle vaut surtout par les contrastes, c'est ce qui la rend plus curieuse.

On y trouve côte à côte, des chefs-d'œuvre réels, impressionnant

tant par la pensée que par l'exécution, à côté de plaisanteries d'atelier d'un goût douteux. Exemple : le symbole du militarisme qu'a prétendu représenter un Danois, lequel aurait bien dû envoyer sa gageure macabre à Londres en souvenir du bombardement de Copenhague, ou à Berlin, comme protestation contre l'occupation du Schleswig.

La liberté d'ailleurs est la grande règle de conduite dans cette enceinte. et si parfois elle dépasse un peu les bornes généralement admises, il est à remarquer qu'elle s'y confond rarement avec le talent, et cette constatation est un véritable enseignement. Quelquefois, en revanche, elle touche au grotesque, et je me suis pris à rire devant certaine toile qui avait la prétention d'être un grand portrait de femme : puis brusquement la pitié a remplacé ma gaîté et je me suis dit qu'il fallait qu'il fut bien atteint cérébralement celui qui s'imaginait faire ainsi de la peinture.

La présence de ces laideurs impressionne-t-elle? je ne le crois pas. Le plus souvent elle provoque une douce hilarité et alors on n'en admire que plus et mieux le contraste des œuvres étudiées, consciencieuses, où on sent que l'artiste a mis toute son âme, cherchant toujours à se rapprocher de l'idéal, de la perfection qu'il rêve, et qu'il croit avoir atteint d'autant moins qu'il est plus réellement artiste.

Quant au bon public, il faut constater qu'à la Société nationale, il est un peu ahuri. Troublé de ne pas comprendre, intimidé malgré lui, dans certaines salles, il lui semble avoir le cauchemar ; dans d'autres il se ressaisit, mais, l'esprit ballotté, il stationne évidemment moins devant les œuvres de valeur que s'il était de sens rassis ; or comme c'est lui le grand juge, on est en droit de se demander si en spéculant trop sur la loi des contrastes, on ne fait pas simplement tort aux artistes vraiment dignes de ce nom.

*
* *

En pénétrant dans les salons de la Société Nationale, les premières œuvres qui attirent l'attention sont celles de M. Rixens, parmi lesquelles se distinguent un bon portrait de *Mlle M. B.*, et un gracieux paysage, le *Ruisseau du Plan à Saint-Bertrand de*

Nota. — *Etant donné le système d'exposition adopté à la Société Nationale, il m'a paru logique d'apprécier les œuvres suivant cette méthode, qui permet de juger l'artiste par l'ensemble de ses productions.*

Comminges ; puis de M. Rachou, un portrait et deux études sérieuses sur les *Tombeaux* et le *Cloître* à Toulouse ; de M. Lesrel, la *Répétition avant la fête*, charmante toile d'un coloris exquis et consciencieusement étudié ; de M. Dauphin, les jolis paysages toulonnais méritent une mention toute spéciale, car l'artiste, cette fois, sous prétexte de plein air et de lumière intense, ne s'est pas laissé aller à des tonalités dures, fausses et crues toujours choquantes. Il a bien rendu les séduisants coloris de la Provence, tout pailletés d'or et de lumière. Ses paysages sont absolument charmants et vrais.

Mais voici une grande toile, les *Luttes* dans le Finistère, de M. Simon. On croirait que c'est une bonne ébauche, si en regardant les portraits du même artiste, on n'était forcé de constater que c'est un parti pris du peintre de ne pas finir davantage.

Quelle différence avec les études consciencieuses, signées Rosset-Granger. Certaines peuvent être froides, mais ce sont des études. Celle de *dos*, très digne d'attention, mérite des éloges.

M. Girardet, dans l'ensemble de toutes ses toiles orientales, lui aussi, fait preuve véritable d'un tempérament d'artiste. Il ne fuit pas la difficulté, et le prouve dans son *Samedi Saint à Jérusalem*. C'est bien la lumière et le sol d'Orient; et il serait difficile de dire, de lui ou de M. Clairin, lequel exprime mieux les teintes de fournaises du continent africain.

L'*Homme orchestre*, de M. Desboutin est bien conçu et la face de bohême et de déclassé, donnée à cet étrange musicien, n'est pas banale.

L'éloge de M. Montenard n'est plus à faire. Toute sa série de paysages provençaux est jolie à ravir et digne de sa réputation. J'aime moins son panneau décoratif les *Vendanges*.

La *Rinalda*, de Mlle Mandard est une jolie composition très riche de tons chauds ; c'est hardi, séduisant, mais les bras et la main sont à refaire. C'est dommage. Ce qui est également dommage dans un tout autre sens, c'est que Madame Cornélius dont le talent si ferme et si élégant à la fois, ne nous donne, cette année, qu'un *Bouquet de Chardons* ; il y a tant de qualités dans cette toile, achetée par un amateur, aussitôt accrochée, qu'on regrette de ne pas la voir entourée d'autres de la même valeur.

De M. Courtois, nous ne parlerons que de *La jeune fille à la source*. Elle est fort belle, l'effet de lumière est très réussi, quoique, selon moi, trop naturaliste.

Dans la série que présente M. Tournès, il faut signaler *Après le bain*, dont le coloris puissant et juste est remarquable.

Depuis longtemps M. Couturier s'est signalé par ses admirables marines : cette année, celle destinée au Musée de Versailles ; l'*Escadre Française escortant à Cherbourg les Yachts impériaux russes* est le chef-d'œuvre incontesté de l'artiste.

Un compliment en passant à M. Damoye pour ses paysages de *Nanterre*. Nous voici en pleine peinture religieuse avec M. Aublet dont l'*Ecce homo* est une belle composition mystique, sérieusement traitée. On ne saurait en dire autant du *Mariage de la Vierge*, de M. Delance qui est trop du domaine de la fantaisie. Le talent d'exécution de cet artiste est incontestable, mais pour obtenir des effets de lumière plus ou moins heureux, il n'en faut pas moins respecter la vraisemblance et les cheveux gris de la vierge ne sont pas admissibles. Le maître Carolus-Duran ne commet pas de ces erreurs, et son admirable esquisse le *Christ mort sur la Croix* est une œuvre incomparable. Je ne crois pas que le Président de la Société Nationale ait rien fait de plus beau. Cela est à dire et à redire, car certaines négligences de quelques-unes de ses toiles attristent parfois les admirateurs les plus résolus du créateur de tant de compositions saisissantes.

Le *Tryptique*, de M. Moncourt *Pour l'Hôtel-de-Ville de Rue* (*Somme*) est une page simple et vraie et d'une exécution qui se distingue par sa sobriété de bon aloi. L'*Orphée*, de M. Le Riche est d'une conception heureuse et d'un coloris fort appréciable mais l'œuvre est-elle achevée ? Malgré toute la bonne volonté possible, on se refuse à l'admettre.

Voici un cadre orné de crêpe. C'est le portrait de Madame Puvis de Chavannes, par le maître si subitement enlevé à l'admiration de ses fanatiques, lesquels, en ce moment, rivalisent d'efforts pour ajouter à la gloire de celui qu'ils considèrent comme un demi Dieu.

Aux artistes français, il y a une statue de Puvis de Chavannes qui est loin d'être sans valeur ; à la Société Nationale, on trouve dans la section d'architecture un projet de monument dû à M. Henry Provensal qui est absolument grandiose et imposant et justifie la qualification de demi Dieu, employée tout à l'heure. Quant au grand panneau décoratif de M. Dubufe, il est bien dans la note personnelle de celui dont il célèbre la mémoire.

Les *derniers moments du capitaine Timoléon d'Epinay-St-Luc* à Patay, de M. Renouard, appartient presque à la peinture religieuse

et par le sujet et par la manière un peu crue et dure dont il a été traité. Evidemment, l'artiste a tenu à exprimer le sentiment de tristesse qui saisit les soldats du capitaine expirant, mais il aurait, je crois, pu en tirer un parti plus impressionnant.

La *partie de Manille* de M. Salzedo, est un sujet fort gai, traité avec un humour séduisant. M. Carl Rosa n'a pas besoin d'avoir recours à semblable auxiliaire, et ses paysages du *Petit Andely et des Ruines du château Gaillard* sont réellement bien beaux.

La *Lutte Foraine* de M. Hubert Sauzeau sort complètement de la banalité de ces scènes, si souvent reproduites. Non seulement l'athlète et son adversaire l'Ouvrier sont parfaits d'anatomie, les chairs sont bien musclées et vivantes ; mais l'expression de l'amateur en présence du professionnel est d'une vérité intense. La physionomie montre bien, que tout en ayant confiance dans sa force, il redoute une surprise dûe à l'adresse de cette main tendue qu'il hésite à saisir, sans perdre de vue celle qui est en l'air et lui parait menaçante. L'arrière plan du tableau eut gagné à être plus étudié et n'avait pas besoin d'être négligé pour que toute l'attention fut portée sur les lutteurs.

Les *Jardins de l'Alhambra* de M. Polack, sont d'un bon effet de couleurs et rappellent bien le ciel et le soleil d'Espagne, mais la composition n'en est pas suffisamment soignée. L'*Ecce homo* de M. Fahrenkrog est au contraire très originale, très réaliste dans l'assemblage de ces hideuses trognes qui se pressent autour du Christ meurtri et réclament leur victime au proconsul, comme des chiens attendant la curée.

Deux délicieux bijoux sont les petits *portraits* présentés par M. E. de Montzaigle ; et cela repose de plusieurs grandes toiles, où l'incohérence le dispute au grotesque, sans que leurs auteurs paraissent s'en douter. Madame Madeleine Lemaire, affirme toute la valeur de son talent dans son *Miracle des Roses*, *Harmonie Bleue* et l'*Etude de femme en robe verte*, c'est d'une fraîcheur et d'une délicatesse exquise, sans rudesse comme sans miévrerie ; et on se plait d'autant mieux à le constater, que dans la section des aquarelles, l'éminente artiste est restée au dessous de son talent habituel. Il est bon de faire vite et facilement ; mais encore faut-il que les œuvres restent à la hauteur de la réputation de celle qui les signe.

Le portrait de Mme *** par M. Bénard, est bien joli ; quant à celui de *Madame Segond Weber, dans le rôle de Danielo de la*

reine Fiametta, présenté par Mlle Villedieu, c'est à mon avis le plus beau portrait du Salon après celui de Mlle L. C. par M. Dagnan Bouveret. On retrouve dans le portrait de Mlle L. C. toutes les qualités qui ont obtenu un si incontestable succès, dans la *Cène*, et fait courir tout Paris en 1896.

Mlle Villedieu procède à la fois de Bonnat, de Henner et de Carolus-Duran. La mixture de talent obtenue est parfaite.

M. Roll qui aime à reproduire les foules officielles, où chaque tête est une pochade réussie rappelant les traits des puissants du jour expose cette année le *souvenir commémoratif de la pose de la première pierre du pont Alexandre III* : c'est fait avec le même brio que toutes ses œuvres précédentes : cette fois M. Roll a eu l'idée fort originale de sculpter lui-même l'assise du cadre de cette toile. Il y en a même une reproduction en Etain à la section décorative. C'est une innovation bien réussie ; mais qui trouvera peu d'imitateurs.

Au point de vue purement artistique, j'apprécie davantage le portrait de M. ***, du même peintre.

Les jolis *œillets* de Mlle Clément sont bien fins et consciencieusement étudiés : les tons en sont vifs sans exagération.

Toute la série de *Marines* de M. Courant est des plus intéressantes, et mérite l'attention ; aucune de ces toiles, même isolée, ne passerait nulle part inaperçue ; on peut en dire autant des paysages et des scènes villageoises de M. Gros.

Mlle Yvonne et sa chienne Bobette sont bien présentées par Mme Fanny Fleury ; voici maintenant toute la collection de M. Firmin Girard qui nous amène à l'*Angelus* de M. Aimé Perret.

Il est évident que l'artiste s'est beaucoup inspiré de l'Angelus de Millet. Il n'a pas cherché à le dissimuler et sa gardeuse d'oies est la sœur jumelle de la gardeuse de moutons bien connue, la sœur cadette de l'arracheur de pommes de terre, mais il n'en est pas moins indiscutable que cette toile est d'un grand effet. Il s'en détache une poésie tout entière due à cette lumière lointaine qui, faite des couleurs du prisme qu'elle analyse, va disparaître et s'efface déjà dans une ombre qu'on croit voir monter à l'horizon à mesure que les lueurs s'abiment. C'est simple et c'est beau.

Les trois autres petites toiles du même artiste sont bien charmantes, et témoignent de tout le soin qu'il apporte à ses études si achevées.

Le *Sommeil de la Cigale* de M. Callot est fort gracieux et rappelle beaucoup certains Watteau.

Quant au portrait du prince Henri d'Orléans en costume d'explorateur, il est fort ressemblant, mais bien dur ; et il semble qu'il eut été facile d'en atténuer la rudesse. Qu'en pense M. Paul Robert ?

Les portraits que nous montrent M. Lormont et M. Mathey, sont de bonnes œuvres assurément s'élevant au-dessus de la moyenne et méritent des éloges.

Dans ce genre, toute l'exposition de M. Gervex est fort belle. Son *Portrait du Czar* surtout est des meilleurs, et rend bien l'allure rêveuse du souverain. Je suis moins épris de son *Yacht dans l'Archipel.* Il est évident que c'est très consciencieux, très finement détaillé et exécuté, mais il y a dans les personnages une raideur qui, pour être britannique n'en est pas plus séduisante. C'est trop posé et manque complètement de naturel. De plus les tons sont durs et crus.

La *Sortie de la messe aux Invalides* de M. Renouard, est la meilleure de toutes les toiles qu'il présente; il est regrettable qu'il faille presque la chercher pour la découvrir, tellement elle est mal placée.

Les quatre panneaux de M. Karbowsky sont fort agréablement composés, parfaitement dessinés, des plus agréables, mais pourquoi cette teinte grise malencontreuse qui comme une gaze épaisse couvre le tout ? On a absolument la sensation d'un joli tableau qu'on regarderait à travers une nappe d'eau, ou des verres dépolis.

Si l'effet est voulu, il est réussi, mais il eut été bon de l'expliquer. On ne pourra faire la même critique au splendide panneau décoratif de M. Boutet de Monvel, destiné à la basilique de Domremy : *Jeanne d'Arc à Chinon* reconnait le roi au milieu des seigneurs de sa cour.

Cette conception est absolument belle, et elle montre tout ce que peut être une fresque ; quand, au talent du dessinateur se joint chez l'artiste un puissant sentiment de la couleur. Dans ce panneau, le peintre a scrupuleusement dessiné ses personnages d'après la méthode simpliste qui lui est habituelle, et les têtes sans exception ont été complétement étudiées et finies, puis il a jeté sur le tout des vêtements somptueux rehaussés de dorures, d'argentures, de pierreries qui donnent à l'ensemble un effet singulier, étrange, mais saisissant. On dirait que malgré leur raideur, tous ces

personnages vont s'animer, grouiller comme une véritable foule. L'illusion s'augmente, je le répète, de ces applications métalliques qui surprennent et de la perfection poussée à son extrême limite dans la reproduction des riches costumes du temps. On peut ne pas aimer ce genre, mais il est impossible d'en nier la valeur.

M. J. Béraud a un véritable succès avec ses délicieux petits tableaux, dont le principal est le *Cours de Comédie Française*. La foule qui se presse devant son exposition montre à quel point son talent bien personnel est apprécié.

L'*Officier de marine* de M. Georges Bertrand, est un excellent portrait. L'*Annonciation* de M. Girardot est de beaucoup la meilleure toile de celles qu'il présente, bien qu'elles aient toutes un mérite indéniable.

Un des maîtres de ce salon, et non le moins original est M. Jose Frappa. Cet ingénieur devenu artiste, sait attacher toutes les cordes à son arc.

Sa grande toile *Les derniers moments du général Gordon à Kharthoum* est étrange par l'effet de clarté lunaire dont elle donne l'impression. Ses portraits ont un caractère tout particulier qui les ferait reconnaître entre tous, son *Prisonnier de Fontainebleau* est un tableau de genre de premier ordre, et son *Félix Faure à Saint-Etienne* nous montre qu'il ne recule pas devant la peinture officielle.

Comme pastelliste, il s'est fait une réputation résultant aussi bien de ses « procédés » que de son talent, réputation que soutient cette année le portrait de Mme R***.

Rendons justice aux tableaux de M. Bouvet dont les *Vues de Belle Ile* sont fort bien présentées, et les portraits de femme, du meilleur goût; les mêmes éloges s'adressent aux œuvres de M. Alaux, qui forment un ensemble très attrayant.

M. Iwill fait preuve de beaucoup de talent et de sentiment vrai de la couleur, dans toute sa série de paysage le sentiment de la couleur est un véritable don naturel, les uns voient juste, les autres faux, et, à rencontrer tant de choses bizarres, on se demande si même par l'étude, on peut acquérir l'art de la vision exacte.

Le triptique de M. Rondel : *Prière à la Vierge* (Vision de *Fra Angelico*) fait honneur au peintre, par sa conception aussi simple que touchante et d'un bel effet.

Les paysages de M. Gaston Guignard, la *Nuit dans la Lande*, et *Avant le coup de temps* sont les meilleurs de tous ceux

qu'il présente et font grand honneur au consciencieux artiste.

Quant à M. Dinet, il est impossible de concevoir spectacle plus horrible que sa *Vengeance des enfants d'Antar* et on se demande si le talent du peintre n'est pas un joyau qui se perd dans la reproduction de semblables atrocités ; c'est le digne pendant du tableau de M. Veber, *Lutte de femmes dans le Devonshire* : Deux femmes nues et sales luttent devant un aréopage de mégères. C'est une scène comme seule une imagination cauchemardée peut en faire rêver.

C'est de l'art — peut-être ? mais un bel art — jamais. Aussi revenons vite aux servantes de M. Bail qui ne sont pas sans mérite, à tous les délicieux portraits de M. Lignier, à Mlle Desliens, à M. Picard, à M. Hagbord dont le talent est soutenu par une si grande hardiesse.

Terminons en citant les paysages de M. Muenier qui se distinguent par des tonalités chaudes si captivantes.

*
* *

Dans les salles des pastels, dessins, cartons, etc., les œuvres atteignent à la société nationale, un niveau relativement plus élevé que celui de la peinture si on les compare à celles de la Société des artistes Français ; assurément il y a encore de l'horrible, du grotesque, mais c'est l'exception.

De suite la série de tous les Carrier-Belleuse s'impose à l'attention, mérite les éloges, tant par la pureté du dessin que par la justesse du coloris Toujours des portraits dira-t-on ; c'est possible, mais il peut y avoir plus de talent dans un modeste portrait que dans une grande élucubration fantaisiste et esbrouffante ; et sans plus longtemps nous arrêter aux dix belles toiles de M. Carrier-Belleuse, je citerai de M. Blouet, un portrait de femme superbe, dont les chairs d'épaule sont fort belles ; de Mlle Valentino, un autre portrait, où l'artiste a eu évidemment la bonne fortune de rencontrer un fort joli modèle, à la physionomie aussi gracieuse que spirituelle, mais qui n'en est pas moins une œuvre remarquable.

Le *joyeux compère*, de M. Guillaume Alaux est spirituellement rendu.

Les *Intérieurs de pêcheurs* de M. Bartholomé sont de bonnes études, Le *Chemineau* de M. Arcos, est fort bien étudié.

Tous nos compliments à Mlle Huet pour son portrait de femme blonde absolument exquise de douceur et de poésie.

L'*Automne*, de M. Henri Jourdain, est un beau paysage à tons chauds et clairs. Il y a de l'air dans tout cet ensemble : on y respire.

Les *Œillets* de Mlle Dampt, sont charmants et bien étudiés.

Aux Aquafortistes, une œuvre se distingue entre toutes, c'est la *Liseuse* de M. Ch. Waltner. Il est difficile de concevoir œuvre plus vigoureuse et à la fois plus délicate que cette gravure qu'il n'est pas étonnant de voir appartenir à la société des *Amis de l'eau forte.*

Aux miniatures, il faut signaler celles de Mlle G. Lachaud, de Mme Lalou, Mme Curot-Barbarel, de Mlle J. Devina dont les portraits sont préférables à sa prêtresse d'Isis, de Mme Basta de Cambernon, enfin de Mlle J. Brunot.

Aux Dessins, les Sanguines, que M. de Bonnencontre réunit sous le titre : *Cauchemar d'une nuit d'été*, paraissent être ce qu'il y a de mieux dans ce genre, avec les *Etudes d'enfants* de M. E. Parabère.

Enfin il faut citer de M. Dinet, toute la belle collection des dessins pour l'illustration du poème d'Antar, afin de lui pardonner son tableau précédemment cité.

Pourquoi trouve-t-on ici le magnifique vitrail de M. Tardieu, exécuté, tandis que le carton est à l'exposition des Artistes Français ? peu importe, constatons seulement que c'est une belle page, magistrale, dont l'auteur peut être fier.

Et vite saluons en riant les spirituelles aquarelles murales d'Albert Guillaume. Elles sont bien amusantes et d'une simplicité d'exécution qui a son mérite.

A remarquer un gourmand attablé qui lorgne une petite bonne de chez Duval lui portant une tête de veau, dont le regard (pas celui de la bonne, mais celui de la tête de veau) est inénarrable.

*
* *

Aux objets d'art, le plus original et ayant un vrai mérite artistique, est un projet d'*Autel à la musique* de M. Maignan, dont l'ensemble rappelle beaucoup les calvaires bretons.

Il faut citer les *grès flambés* de Dalpayrat et Lesbros, un émail de Limoges, *Myrien* de M. Georges-Jean ; les cuirs ciselés de M. Ch. Meunier.

***

Si, comme je l'ai signalé, à la Société des artistes Français, la sculpture atteint un niveau peut-être supérieur à la peinture; il n'en est pas de même à la Société nationale où le travail sérieux semble l'exception. On n'en peut que mieux lui rendre justice.

Les lions de M. Cordier, sont splendides d'effet, d'étude, de force, dans la conception et l'exécution. Aucun animalier n'a fait mieux, peu ont fait aussi bien.

M. Tony Noel est d'une grande pureté classique dans ses deux projets: *Alain Chartier* (plâtre pour la ville de Bayeux) *Le Duc d'Aumale* (statue équestre en réduction).

Le *St-François-d'Assise* de Mme Besnard, est très expressif. Les plâtres de *Jose Frappa* sont fort spirituels, comme tout ce qu'il fait, et son *Joyeux devis* de grès flambé est de même.

De M. Mulot, Les *Danaïdes* sont une belle conception mais insuffisamment étudiée, Le *Sommeil de Leda*, est fort gracieux.

Et quand nous aurons regardé le *facies* isolé en étain de la *femme* de Loth de M. Roche, le buste de Rochefort, celui de M. Ed. de Goncourt par M. Lenoir ; nous passerons indifférent devant l'*Eve* de M. Rodin et terminerons en rendant hommage à *la Vierge* de M. de St-Marceaux qui est un travail exquis. La Madona et le Bambino sont absolument parfaits d'expression d'une douceur incomparable, et on se demande en voyant la draperie qui les enveloppe, si elle n'a pas été faite pour montrer, ce qui peut être atteint dans cet ordre d'idées, sans tomber dans l'erreur du Balzac de l'an dernier.

Georges **SÉNÉCHAL**

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

---

23 mai 1899

Certes, je suis trop humaine, quand mon fanatisme patriotique n'est pas en jeu, pour n'avoir pas compris à quelle supériorité de sentiments il fallait s'élever lorsqu'on est l'héritier des gloires d'un grand Empire, lorsqu'on est autocrate de toutes les Russies, pour dicter la circulaire Mouravieff.

L'Empereur Nicolas II a donné à l'Europe sceptique une leçon de croyance au développement progressif du bien, qui est un acte moral presque religieux, dominant la politique de cent coudées.

Aussi, voudrais-je applaudir aux résultats futurs de la conférence de la paix, comme j'applaudis à son inspiration ; mais la longue souffrance rend soupçonneux et craintif. La blessure faite à mon cœur français n'a cessé d'être ouverte. Des gouttes de sang y perlent comme les larmes à mes yeux, lorsque je songe que c'est à nous, vaincus, torturés, à qui, pour la pacifique tranquillité du vainqueur orgueilleux, enivré, jouissant ; c'est à nous, pantelants, la chair arrachée, qu'on peut demander un sacrifice. Oui, j'ai peur de l'horrible possibilité de cela...

Le toast de Guillaume II, au lunch qu'il a donné en l'honneur de la naissance du Tsar, n'est pas fait, on l'avouera, pour calmer mon angoisse. Après avoir désigné comme l'un des délégués allemands à la conférence, le professeur Stengel, dont la nomination, à la suite de certaines brochures, semblait un défi aux espérances que la réunion de la Haye pouvait faire naître, après avoir laissé reproduire avec complaisance par ses journaux officiels, les

demandes faites aux grands professeurs des Universités allemandes sur les conséquences de la conférence de la paix et laissé souligner leurs réponses négatives ou impertinentes, le roi de Prusse, Empereur allemand, m'inquiète, lorsqu'il parle tout à coup avec une sympathie chaleureuse du grand projet humanitaire de Nicolas II, qu'il déclare, lui, l'apôtre des chevauchées d'invasion, le chantre des épopées militaires germaines, être en parfaite communauté de vues avec l'auteur de la circulaire Mouravieff. Comment ne pas tout craindre, lorsqu'il ajoute avoir l'intime conviction de l'entente complète des plénipotentiaires russe et allemand, pour diriger dans un « même esprit » les délibérations de la Haye. Ainsi les représentants des deux grands Empires feraient de leurs deux forces unies, une sorte d'étau dans lequel seraient enserrées les autres nations ? On ne peut douter, depuis le discours du fort de Saint-Blaise que les plus maltraités, en ce cas, ne soient ceux que Guillaume II appelle les « ennemis, » c'est-à-dire nous.

L'Angleterre qui avait bruyamment manifesté son enthousiasme hypocrite pour la conférence, s'inquiète à son tour et souffle sur son beau feu de commande. « Prenons garde » répètent à l'envi les journaux qui exaltaient le plus haut « les généreuses intentions du Tsar, » ne nous endormons pas, veillons, car c'est contre les intérêts de l'Angleterre que cette conférence est faite.

La conférence de la paix provoque donc, en général, deux impressions parmi les plus nettes : les diplomates vont partout répétant qu'elle ne donnera aucun résultat pratique, ni comme désarmement, ni comme constitution d'un tribunal arbitral ; les patriotes, *ennemis* de l'Allemagne, ont l'angoisse de voir l'Allemagne essayer de la diriger.

Le Tsar idéaliste vient de prouver par un nouvel acte de suprême bonté, par une décision qui le sanctifie, quel est son but, lorsqu'il soulève une question d'humanité ; sa sincérité éclate et illumine. On ne peut douter de ses intentions, comme on douterait de celles de tous les souverains de l'Europe ; il vient de décider qu'un système de peines serait étudié pour remplacer la déportation en Sibérie ! Le sang du libérateur des serfs, d'Alexandre II, celui de l'Empereur national d'Alexandre III qui s'était donné corps et âme à son peuple, coulent bien tous deux dans les veines du jeune souverain de la Russie. Enfin, les épouvantes de l'exil sibérien, les longues files de malheureux pleurés vivants, traînés vers l'enfer de la

souffrance, ne hanteront plus les cœurs russes. Celui qui peut terrifier, veut être béni.

Je ne connais pas de joie plus haute, que celle d'applaudir sans réserve, la magnanimité et la grandeur d'âme. On se sent à la fois attendri et fortifié par une telle admiration.

Mais la contre-partie d'émotions si vibrantes et si élevées, c'est la haine plus intense contre l'hypocrisie, contre la série malfaisante des convoitises, contre les louches intrigues excitatrices des sentiments et des actes criminels.

Le nouveau complot des sept officiers anglais de la ligue sud africaine qui a pour chef M. Cécil Rhodes, complot qui vient d'être découvert au Transvaal, indigne la conscience de tout peuple qui n'est pas Anglo-Saxon.

Quoi, l'équipée Jameson est à peine — je ne puis dire punie, puisque les conservateurs de West-Montmouth entendent récompenser cet agent éhonté de Sir Cécil Rhodes en lui offrant un siège de député en Angleterre — ce coup de force de Jameson, dis-je, le plus scandaleux du monde, est à peine classé, qu'on le recommence !

On s'étonne de la résistance des Boërs à accepter comme citoyens, comme frères, la tourbe que l'Angleterre leur déverse, ou les traîtres qui ne veulent s'introduire dans la nation transvaalienne que pour l'égorger et la livrer. Non, vraiment, de tels étonnements seraient grotesques, s'ils n'étaient une sorte d'encouragement aux prétentions scandaleuses des Utlanders.

Le gouvernement du Transvaal exige quatorze années de séjour des Utlanders, des étrangers, pour les admettre comme citoyens, il consent même, au demeurant, à réduire cette période à neuf années ; mais pense-t-on au danger que fera courir à la nation Boër un pareil envahissement ? Songe-t-on aux angoisses de l'âme des patriotes qui consentent à octroyer de tels droits ? Lorsqu'on est quelque peu initié aux façons de faire de Sir Cecil Rhodes et de M. Chamberlain, son compère, ne peut-on conclure avec terreur, comme le font, à n'en pas douter, les Boërs eux-mêmes, qu'avant un quart de siècle le pays transvaalien sera livré aux transfuges, que le nombre des votants appartiendra à ceux qui ne réclament des droits égaux à ceux des citoyens Boërs que pour livrer le Transvaal à l'Angleterre.

L'audace de l'attentat Jameson, la répétition du coup par les sept prévenus de Johannesburg, sont des faits si révoltants que

les outranciers anglais eux-mêmes ne peuvent, il semble, les transformer en griefs contre le Transvaal. On le tenterait cependant à Londres, si une opinion n'existait dans toute l'Afrique australe, opinion que Sir Cecil Rhodes, lui-même, ne peut toujours mâter. Des hommes de haute valeur, africanders, anti impérialistes, adversaires du Napoléon du Cap (surnom qu'aime à recevoir Sir Cecil Rhodes) inquiets de l'appétit goulu de M. Chamberlain, se montrent les actifs défenseurs de la prédominance de l'élément boër dans les Républiques Sud Africaines.

Et parmi les Utlanders eux-mêmes, il y en a qui comprennent que la sécurité pour eux, sera toujours plus grande sous le gouvernement boër, que sous celui que pourraient organiser les flibustiers, qui obéissent aux ordres du Napoléon du Cap et de M. Chamberlain.

Les Américains se sont souvenus des instincts de leur race dans la guerre philippine. Le *Hérald* de Salt-Lak-City nous donne d'affreux détails sur la barbarie des soldats de l'Union, qui se sont conduits en bouchers, en assommeurs, plutôt qu'en militaires. C'est le signe des victoires anglo-saxonne d'ailleurs, de s'acharner à détruire les races qu'elles ont déclaré et prétendent inférieures.

On parle à nouveau de pourparlers de paix entre le gouvernement philippin et les généraux de M. Mac-Kinley. Il faut que les véritables libéraux, que les hommes de justice et d'humanité aux Etats-Unis sauvent leur pays de la honte d'opprimer un peuple que le gouvernement américain lui-même, a poussé à se révolter contre ses oppresseurs, qui s'en est délivré et que l'Union ne peut priver aujourd'hui de la liberté conquise.

Il y a maintenant trois partis à Cuba : d'abord les annexionnistes purs et simples qui ne voient qu'une entente économique plus complète avec les Etats-Unis, puis les hésitants qui disent : « Laissons les Américains essayer de nous gouverner, nous verrons comment ils s'y prendront et nous en déciderons après », et enfin les Cubains voulant rester Cubains répétant que l'Amérique leur a promis de respecter leur indépendance et qu'il la leur faut, qu'ils n'en démordront pas.

Maximo Gomez a été un général remarquable, mais c'est un naïf en politique et il n'est fait, ni pour comprendre les roueries américaines, ni pour en triompher. Les Américains l'ont circonvenu et trompé. Il devait soutenir l'Assemblée cubaine, la représentation

nationale et il ne l'a pas fait, sans qu'on puisse expliquer pourquoi, puisqu'il avait lui-même fait nommer des députés à cette assemblée. Tous les journaux qui se publient dans l'île ont pour épigraphe : « Cuba libre et indépendante » c'était la formule américaine..... avant le départ des Espagnols !

Les relations américaines et allemandes ne semblent pas s'améliorer ; le comte de Munster a pu s'en apercevoir à la conférence de la Haye. Le sénateur Frey, dans un banquet à New-York, s'est fait bruyamment applaudir en disant que les Etats-Unis ont plus à craindre de l'Allemagne que de toute autre nation. L'Allemagne est la rivale la plus dangereuse, et, sur le terrain commercial, l'ennemie la plus redoutable, la plus persistante, la plus agressive, la plus ennuyeuse et la plus indomptable. En dépit de ses efforts, cependant, proclame M. Frey, les Etats-Unis la dépasseront, et auront le plus de succès dans la lutte pour le prestige et pour la grandeur commerciale.

Dans les cafés-concert, la chanson des « Hoch du Kaiser » a toujours le même succès que lorsqu'elle fut chantée à son cercle par le capitaine Coghlan. A chaque fin de couplet on ajoute un hourrah pour Coghlan.

La question principale qui occupe le monde politique en Allemagne, c'est le rejet à la majorité de 18 voix contre 10, par la commission du Langtag prussien, du projet du canal de l'Elbe au Rhin. Il est pour le moins original, que les conservateurs s'opposent à la construction d'un canal utile au pays, et repoussent un projet auquel le gouvernement attache de l'importance pour l'enrichissement général ; mais le parti des agrairiens, quoique composé de militaristes traditionnels, puisque le corps des officiers est recruté dans les seules familles de ceux qui le composent, a toujours montré un patriotisme tiède au point de vue du bien être général, non seulement s'il n'en pâtit pas, mais s'il n'en bénéficie point. Si on trouve un expédient pour prouver aux conservateurs qu'un canal accordé peut provoquer la construction de chemins de fer qui leur seraient profitables, ils troqueront leurs votes contre des promesses fermes.

M. de Miquel, le ministre des finances, l'ex-libéral, devenu comme M. Chamberlain, le meilleur ami des jingoës allemands, joue en cette affaire un rôle double des plus singuliers. Attendons son dernier mot.

L'Allemagne, et Guillaume II l'a compris plus largement encor

que ses ministres successifs, doit augmenter à tout prix sa production intérieure pour faire face à ses exportations toujours plus nombreuses.

Le développement du commerce allemand en Turquie, prend des proportions tellement considérables, qu'elles ne peuvent pas ne pas préoccuper l'Angleterre et la Russie et notre France, si elle s'en occupe !

M. de Moltke avait insisté pour que l'Allemagne « se déploie en Asie-Mineure » répétait-il ; on le suivit peu de son vivant, mais l'empereur actuel fait les enjambées doubles.

Le *Journal de Francfort* nous informe que « le gouvernement allemand prépare une importante mission d'exploration commerciale en Arménie et en Mésopotamie, dont la portée politique aura une signification considérable. Cette mission sera placée sous la direction du consul général allemand à Constantinople, donc officielle ».

L'Angleterre et la Russie essaieront-elles de s'entendre en Orient sur certaines délimitations d'influences et d'exploitation comme elles l'ont fait en Extrême-Orient. Il est vrai qu'à Londres on prétend, à propos de la convention russo-anglaise, que le *Foreign-Office* s'est laissé duper par la diplomatie russe, et qu'à Saint-Pétersbourg on prévoit déjà la main-mise de l'Angleterre sur la province du Yang-Tsé-Kiang, malgré les engagements pris par cette dernière de respecter l'intégrité du caractère chinois.

Une demande de voie ferrée adressée à la Chine par la Russie, demande faite à peu d'intervalle de la signature de la convention russo-anglaise, quoiqu'elle n'ait point porté sur des points déterminés par la convention, a causé une émotion extraordinaire dans les milieux politiques anglais, et il faut le dire aussi, en Chine.

Il s'agissait de l'extension du chemin de fer de la Mandchourie à Pékin, qui n'effleure en rien la convention russo-anglaise à propos du bassin du Yang-Tsé. Cette ligne partant de Pékin, aboutissait directement au point terminus du Transsibérien, entre Moukden et Port-Arthur. Elle avait une importance stratégique considérable. Elle libérait la Russie de la ligne anglo-chinoise Mandchourie-Pékin.

En concluant un accord avec l'Angleterre, la Russie n'a pu s'engager à ne pas raccorder avec Pékin les voies ferrées que la Chine lui a donné le droit de construire en Mandchourie ; mais l'Angleterre joue son jeu, qui est de crier haut à la trahison,

pendant qu'elle s'empare traîtreusement elle-même, de quelque bonne prise, qu'elle ne lâche plus !

Mes lecteurs connaissent chacun des incidents de la question de la baie de San-Mun réclamée par l'Italie à la Chine. L'Angleterre a joué tous les jeux à ce propos. Elle a engagé l'Italie à fond dans sa réclamation imprévue et subite en Chine, l'a soutenue, puis plantée là cyniquement, puis l'a réépaulée à nouveau, puis finalement elle a fait sienne sa cause, depuis qu'un syndicat anglais-italien s'est constitué pour exploiter la province de Tsi-Kiang. Le gouvernement italien en faisant sa demande à la Chine devait moins offusquer l'Allemagne que l'Angleterre, la France était en plein rapprochement avec sa voisine et ne pouvait que l'assurer de ses bonnes grâces. Albion avait donc bien choisi son moment pour prendre une associée. Aussi le tour va-t-il être joué tout comme à Kassala et l'Italie, un jour ou l'autre, rétrocèdera San-Mun à l'Angleterre.

Mais M. Visconti Venosta, dès qu'il apparaît dans les sphères du pouvoir, rassure les vieux amis de l'Italie, ceux qui se souviennent de la grande politique, qui l'a unifiée, agrandie, enrichie. La marquise Visconti Venosta, née Alfiéri, est par sa mère, une Cavour, la petite nièce du grand homme d'état. Le nouveau ministère des Affaires Etrangères en Italie, a la grande tradition de la fructueuse politique italienne. Il remettra au point, étant donné les démarches faites, la question de San-Mun, s'appliquant on n'en peut douter, à garder cette baie à l'Italie et à en faire un port purement commercial. L'entrée de l'Italie dans les mers de Chine, pour lui qui n'est pas partisan de l'expansion coloniale, avant la mise en valeur du sol national, doit lui paraître prématurée et peu enviable, mais il tirera parti de l'entreprise de façon ou d'autre.

La personnalité du marquis, sa valeur morale, son importance comme homme politique, lui assurent des facilités nombreuses auprès des gouvernements avec lesquels il aura à traiter.

L'Europe sait qu'il ne cherchera pas aventure, mais qu'il ne cédera pas un pouce, là où il croira l'honneur de son pays engagé. Mais comment s'arrangera-t-il avec ses collègues qui sont en majorité, les lieutenants du B[on] Sonnino, aide de camp lui-même de M. Crispi ? Le gouvernement occulte dans ce ministère, sera M. Sonnino. Sans être titulaire, il gouvernera les sous-secrétaires d'Etat plus complètement encore que les ministres appartenant à

son groupe. L'essai est intéressant de tous ces hommes, jeunes pour la plupart, formés il faut les croire, pour le gouvernement, et qui vont donner ensemble leur mesure.

Le cabinet Pelloux reformé contient des éléments de dislocation moins nombreux qu'on ne pourrait le penser, puisqu'en somme son programme de politique intérieure doit plaire à la majorité de la chambre et que la présence de M. Visconti Venosta, rassure les conservateurs qui respectent et honorent en lui, à la fois l'homme des temps héroïques et le dernier représentant de l'unification de l'Italie.

Rien ne s'apaise en Autriche et il en doit être ainsi puisque aucun des éléments de la crise ne peuvent disparaître. Au contraire les antagonismes se développent, les griefs s'accumulent et les bonnes âmes qui ont intérêt à les entretenir jettent sans cesse à travers les essais d'entente tout ce qui peut attiser les haines.

Il y aura encore longtemps des tentatives de bascule entre le système du comte Taaffe, qui croyait pouvoir faire régler amiablement les questions de langues par des délégués Slaves et Allemands (réunis mais jamais unis) et les moyens de répression employés contre les Slaves.

Les expédients du Comte Thun, dans un sens ou dans un autre, n'ont aucune chance d'aboutir, la surexcitation n'ayant fait que croître et l'absolutisme allemand n'entendant à rien, se complaisant dans la plus orgueilleuse et la plus implacable intransigeance.

Les germanistes-autrichiens continuent à déclarer que la langue allemande seule doit être la langue de l'Etat. Dans les territoires allemands où la majorité est allemande, on ne doit, selon eux, parler qu'allemand, dans les autres allemand d'abord, comme langue administrative, juridique, militaire, etc., et puis il sera permis avec quelque protection sans doute, entre soi, de parler la langue de sa nationalité !

Au lieu de songer à des concessions nécessaires en Autriche, les Allemands ne cherchent qu'à serrer les nœuds de la corde qui doit un jour ou l'autre ligoter pour les livrer toutes vives à la Prusse les nationalités Slaves d'Autriche.

Tous les « ennemis » de l'Allemagne, puisque c'est le mot employé pour nous désigner, sont en France de cœur avec les Slaves d'Autriche dans leur lutte suprême contre le pangermanisme.

Juliette ADAM.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Nous sommes en pleine saison mondaine et partout, à Paris comme à Londres, Vienne, Saint-Pétersbourg, Berlin, New-York, etc., etc, il n'est question que de bals et de fêtes. Par suite de l'absence de plusieurs ambassadeurs et ministres, désignés pour représenter leur gouvernement respectif à la Haye où se réunit la conférence internationale en faveur du désarmement provoquée par le Tzar, quelques salons diplomatiques resteront probablement fermés. Mais tant d'autres aimables maîtresses de maison convoquent leurs amis et simples relations que, jusqu'à la mi-juin, le carnet de soirées de toute personne un peu « dans le train » ne comporte pas une seule date qui ne soit plus ou moins chargée. Très vraisemblablement, de nouvelles invitations succéderont à celles déjà reçues car, partir aussitôt le Grand-Prix, n'est plus du tout à la mode, et ce n'est maintenant que dans les premiers jours de juillet que les lustres définitivement, petit à petit, s'éteignent.

Parmi les fêtes dont il a été le plus parlé ces jours derniers, il me faut naturellement citer le premier grand dîner, suivi de réception offert au Corps diplomatique, par le nouveau Président de la République et Madame Loubet : — de ce dîner et de cette très brillante réception, Monsieur et Madame Loubet ont fait les honneurs avec une affabilité qui, quoique de tradition à l'Elysée, a été néanmoins très remarquée et très appréciée ; — et le superbe bal, — de l'avis unanime, la plus belle fête de la saison, donnée par le Général et Madame Zurlinden. La résidence du gouverneur de Paris a été, on le sait, récemment transférée de la place Vendôme au palais des Invalides, et on devinait dans l'aménagement et l'ameublement très réussis des salons, l'heureuse influence d'une femme de goût et d'esprit. Avez-vous remarqué que presque toujours le goût et l'esprit marchent de concert ? Avoir de l'esprit est à peu près infailliblement

une preuve de goût — preuve qu'hélas! une élite seule est apte à fournir — de même qu'avoir du goût dénote très généralement au moins un peu d'esprit; esprit quelquefois léger et futile comme celui de nos très charmantes parisiennes, je le veux bien, mais cela ne vaut-il pas mieux que de n'en pas avoir du tout?

A l'inverse du génie, qui le plus souvent se concentre dans une spécialité, l'esprit et le goût s'éparpillent au hasard, effleurent, transforment, embellissent tout, se révèlent aussi bien dans les grandes choses que dans les moindres détails. Le génie est plus particulièrement, sachons le reconnaître, l'apanage des hommes; l'esprit et le goût, en revanche, le privilège des femmes. Développer le goût dans les jeunes générations me paraîtrait une des meilleures et des plus judicieuses manières de cultiver leur esprit, et c'est, à mon humble avis, un des points que très à tort l'on néglige dans l'éducation actuelle. Tandis que le travail rebute l'enfant généralement prédisposé à la paresse, la comparaison qui éveille en lui le sentiment du goût et suscite l'effort, presque immanquablement l'intéresse; pourquoi ne la multiplie-t-on pas davantage dans toutes les matières qui les comportent? Je ne parle pas, bien entendu, de la comparaison entre le mauvais et le laid, qu'il faut éviter de trop faire connaître à la jeunesse, et le bon ou le beau, mais entre ce qui est déjà bien et ce qui est mieux encore. Nous devrions d'autant plus agir ainsi en tout et pour tout: littérature, art pur, art appliqué à l'industrie, jusques et y compris l'élégance, que le goût est, en France, une aptitude très universellement répandue dans toutes les classes de la société et constitue une des rares supériorités que nul ne songe à nous contester.

Au dernier "drawing-room", tenu au lieu et place de la reine Victoria, par la princesse Christian de Slewig-Holstein, et malgré la fondation récente de maisons françaises à Londres, c'est encore à une robe de cour venue de Paris, — en satin mauve, ornée de broderies en relief et bouquets de plumes d'autruche blanches avec traîne de brocart lamé d'or, — créée par la maison Ernest Raudnitz, et très bien portée par une étrangère de grande distinction fixée en France, qu'a été décernée la palme du bon goût.

Si j'avais à raconter ce qui se dit à Londres, mes pauvres petites pages courtes seraient dans plusieurs Nouvelles Revues entièrement absorbées par les récriminations qu'a provoqué ce "drawing-room". Quatre cents dames devaient y être présentées — très grosse affaire pour chacune d'elles — et au dernier moment, les introductrices choisies (chaque dame est assistée d'une autre dame antérieurement admise à la cour), les lettres de convocation adressées aux unes et aux autres, les toilettes valant plusieurs milliers de francs commandées

et livrées; les coiffeurs détenant les secrets de beauté retenus à grands renforts de petites intrigues et livres sterling, etc., etc., la Reine, on ne sait pourquoi, a subitement décidé que cent quatre-vingt dix des agréées seulement, — pas même le chiffre rond de deux cents! — seraient reçues ce jour-là. La liste des présentations aux autres "drawing-rooms" de cette saison étant arrêtée et formellement close, une cruelle attente de près d'un an, — plus de temps qu'il n'en faut pour voir surgir un cheveu blanc ou se dessiner l'ombre d'une ride, — s'imposait fatalement aux deux cent dix évincées. Le grand maître des cérémonies, chargé de l'exécution des ordres de la Reine en pareille matière, fut un instant très perplexe mais, n'ayant aucune prétention à égaler ou même surpasser, le grand roi Salomon, qui s'est acquis une légendaire réputation de sagesse en jugeant avec perspicacité deux femmes seulement, il renonça de suite à essayer de mettre d'accord quatre cents grandes dames, parmi lesquelles il lui eut fallu choisir plus de deux cents désespérées par persuasion; et fit gravement et solennellement annoncer que le nom des élues serait simplement et équitablement.... tiré en loterie.

Il esquivait ainsi de lourdes responsabibilés, chose que parfois l'on reproche à d'éminents personnages d'une autre nationalité, et s'épargnait prudemment, — la prudence est une vertu politique très britannique, — les terribles vengeances féminines et autres qu'un choix ou une désignation quelconque lui eussent infailliblement attiré. Ailleurs, peut-être, se serait-il trouvé quelqu'intelligent sous-chef de protocole, qui eut adroitement corrigé du sort les probables erreurs, mais dans la correcte Albion, étant donné qu'aucun intérêt national n'était en jeu, personne ne se permit la plus petite tricherie, et le hasard, ayant la bride sur le cou caracola tout de travers. Des duchesses, ô scandale! ne purent franchir la porte qui s'ouvrait devant d'insignifiantes missises ou misses ; des filles ont salué avant leur mère la représentante de la reine ; des cadettes passèrent avant leurs aînées et vont ainsi faire avant elles leur entrée dans le monde ; enfin, de pauvres petites fiancées — le cas n'est-il pas particulièrement douloureux ? — qui soupiraient après leur présentation pour voler ensuite à l'autel, sont obligées, ou d'ajourner de douze longs mois leur mariage, ou de renoncer à l'honneur de la double présentation — celle d'avant et celle d'après le mariage — ce qui équivaut à une sorte de disqualification des droits que leur conférait leur naissance.

Dans notre belle, légère, spirituelle, et au fond très sincèrement démocratique France, nous ne nous doutons pas de l'importance de ces menus incidents de cour qui, de l'autre côté du détroit, révolutionnent les plus flegmatiques têtes. L'émoi a été tel que l'insubor-

dination, fait inouï, invraisemblable, incroyable, règne en ce moment à Londres dans certaines sphères. On critique amèrement le système égalitaire de la loterie, — idée originale il faut en convenir, — appliqué à de nobles miladies, pour leur admission à la cour ainsi irrévérencieusement assimilée à certains gros et petis lots qui font la joie de ceux qui fréquentent les foires, et l'on s'étonne que sa très gracieuse Majesté ait résisté aux supplications des refusées, qui ne l'appellent plus du tout « Her most gracions Majesty » et réclamaient, à défaut du "drawing room" pour lequel elles avaient été inscrites, un "drawing room" supplémentaire, chose aussi facile à organiser, prétendent-elles, qu'un omnibus, vu leur nombre, mettons un train de plaisir supplémentaire.

Franchissant exceptionnellement la Manche, presqu'en même temps que les chevaux qui viennent disputer aux nôtres le grand prix de Paris, l'écho bien que très affaibli des agitations britanniques est venu agréablement, — avouons-le tout bas, — surprendre sur les rives de notre boueuse Seine ceux qui, à la longue, s'agacent d'entendre sans cesse répéter que dans l'île voisine tout est toujours pour le mieux dans le meilleur des gouvernements et parmi le plus sage des peuples.

La pensée, d'ailleurs, qu'étant en République et n'ayant pas de cour, nous n'avions pas à redouter d'« affaire » sans grand A, analogue à celle qui bouleverse à Londres la cour et la ville, (sans toutefois empêcher les bons anglais de vaquer aux affaires sérieuses que jamais ils ne négligent) a fait un instant oublier à quelques-uns d'entre eux Fachoda et autres histoires dont on a le mauvais goût de continuer à parler et les a consolés — la consolation est vraiment maigre — de voir l'héroïsme du commandant Marchand, uniquement récompensé par une croix de la Légion d'honneur que dès son arrivée à bord du navire de guerre qui le ramenait en France, on lui a remis sans tambour ni trompettes pour ne pas éveiller les susceptibilités de plus ou moins braves gens qu'un tel bruit pourtant bien français, aurait pu offusquer.

Si les trompettes rarement hélas ! à notre époque, entonnent des chants de victoire, de bons patriotes, par contre, sans se lasser battent la générale et c'est ce que vient de faire M. Bonvalot en publiant son livre : Sommes-nous en décadence.? *dont le titre seul donne à réfléchir. N'est-il pas profondément triste d'avoir à se poser une telle question ?*

Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, ou plutôt de le répéter, puisque je ne suis ici qu'une « reporteuse » de ce qui se dit à Paris et un peu partout, au point de vue intellectuel notre suprématie heureusement reste incontestable. L'Académie en choisissant M. Paul

Deschanel pour succéder à M. Edouard Hervé témoigne péremptoirement que même parmi les hommes politiques, il y a encore, et toujours, des esprits très distingués, et en laissant mourir, sans leur avoir conféré une immortalité qu'ils se sont d'autre part acquise par leur propre valeur, des hommes de lettres, tels que Francisque Sarcey et Henry Becque, — deux ennemis que la mort ironiquement réunit cette quinzaine dans les bulletins nécrologiques, — elle nous prouve que l'esprit et le talent sont choses si fréquentes en France qu'il lui est impossible d'ouvrir ses rangs à tous ceux qui en ont, même lorsqu'ils le dispersent à profusion, semence féconde, dans les journaux, les livres et les comédies. Sarcey avait exprimé le désir, auquel sa famille s'est conformé et que l'église judicieusement à feint d'ignorer, d'être inciné. Ses cendres, à l'heure actuelle, sont réunies dans une urne, mais son œuvre considérable de critique très parisien qui reste et forcément restera éparpillée, a exercé sur le théâtre moderne, auteurs et comédiens, une action qui assure à sa mémoire un long et très spécial souvenir.

Comtesse de **SESMAISONS**.



La Fileuse

A Jean de Tinan.

Sur le sombre balcon qui domine la plaine,
Assise à ton rouet pour le banal labeur,
Tu files, souriante et chaste de blancheur,
Ainsi qu'une rêveuse et blonde châtelaine.

Pensive, inattentive à la tâche vilaine,
Tu laisses revenir l'harmonie en ton cœur,
Cette intime harmonie au mystérieux chœur,
Diffuse, comme autour de toi la douce haleine.

Un instant, à tes yeux, tout demeure aplani,
Et tu peux pénétrer l'universel mensonge,
Et ton rêve au grand rêve divin s'est uni ;

Tandis qu'entre tes doigts la laine ample s'allonge
Ton regard lumineux se perd dans l'infini,
Où s'effile le noble écheveau de ton songe.

Fernand **DESTIN**.

Sourires d'emprunt

L'heure du train approche. « L'omnibus » de la ville arrive, au pas, vide. « Le gendarme », qui se croit en retard, arpente la rue à grandes enjambées. Boitaillant, voici que dévale aussi, du sentier de sa chaumine, « la pauvresse » de l'endroit, et dès les premiers passants, bien connus d'elle, elle commence sa comédie quotidienne d'inlassable quêteuse.

Ses parents étaient de petits travailleurs, vivant au jour le jour, fort modestement, mais avec une honnête régularité. Ils n'étaient point envieux et se contentaient de leur sort. Lorsqu'était née l'enfant difforme, un juron du père l'avait accueillie, et elle fut cause que l'ouvrier se dérangea et prit des habitudes d'estaminet. Quant à sa mère, elle resta souffreteuse et dut garder la maison. Aussi la petite connut-elle vite l'ignoble bruit des querelles paternelles et la torture de voir continuellement pleurer sa mère impuissante. . Elle avait à peu près cinq ans, quand, un matin d'hiver, elle échappa du taudis qu'était devenu le logis du bon ouvrier. Celui-ci venait de rentrer et, avec des gestes furieux, demandait à manger, à boire.

Dans sa petite caboche, l'enfant, que la vie avait vite renseignée, avait calculé que c'était à elle de pourvoir à la subsistance des siens. Toujours boitaillant, elle prit le chemin de l'auberge où s'arrêtait la diligence. Elle recueillit dix sous le matin et dix autres sous l'après-midi. Elle acheta du pain, du fromage et de la bière, et, boitant moins bas, comme ragaillardie par la joie d'une bonne action, elle rentra. Le père qui dormait depuis le matin et la mère qui veillait, à la fenêtre, anxieuse, l'accueillirent avec des cris d'étonnement et des larmes repentantes, tout à fait comme dans les petites histoires de la morale en action.

L'homme rentra à l'atelier, mais la fillette voulut continuer son petit négoce. Elle retourna au débarcadère de vieilles pataches au ventre jaune et, quand la gare fut ouverte ses journées furent doublées. Dans l'intervalle des passages de trains, elle montait vers la petite ville, un grand panier sous le bras, et elle revenait avec des miches, des fruits, des vieilles chaussures, des robes mi-usées et parfois des piécettes blanches, quand elle avait poussé jusqu' « au château », chez M. Blanchat, l'ancien bonnetier.

Maintenant elle a régularisé son commerce. Elle possède un petit fonds de crayons et de lacets qu'elle tend aux passants comme si elle désirait qu'on les achetât.

Quoiqu'elle n'ait encore qu'une douzaine d'années, elle a de longues mains fines de jeune femme, dues sans doute à l'habitude prise si

petite de mendier. Mais ce qu'il y a de plus curieux en elle, ce sont les yeux et les différents sourires dont elle use pour s'attirer les bonnes grâces des dames âgées et des jeunes hommes. A force de regarder dans les yeux de tous, elle a pris à chacun sa façon de regarder. Elle a parfois des petites mines sérieuses de résignée; puis tout de suite après des yeux méchants de jalouse qui médite une vengeance; puis des rires, comme pour amuser les badauds; enfin des clins d'œil espiègles et jusqu'à des sourires crapules et les caresses de cils des pires dévergondées. C'est un véritable arsenal où se mêlent tous les caractères entrevus, tous les âges et les diverses situations et jusqu'à l'observation des saisons et de l'à-propos. A la regarder manœuvrer de groupe en groupe, vous jureriez avoir affaire à une petite rouée et vous imagineriez pour elle un avenir mouvementé. Vous la devineriez capable de tous les labeurs et digne, par son adresse, des victoires qui vengent et récompensent.

Et lorsqu'on passe le soir devant la masure de ses parents, on l'aperçoit assise à l'écart, sur quelque tertre ; son regard est vague; ses lèvres ont la moue affreuse des lèvres d'idiotes. On dirait que hors la cohue des sourires volés au passage sur les visages d'autrui, elle ne peut plus saisir un sourire qui lui soit personnel...

Tableau d'oies

La petite Madame Duroseau est arrivée près de la rivière. La voilà assise sur la pente douce de l'herbe, appuyée à la racine d'un ormeau. Elle songe qu'elle est belle, qu'elle est fière, qu'elle est riche; et cette escapade en pleine campagne lui est comme une caresse. .

Le son de cuivre d'un cri d'oie la tire de sa rêverie. C'est tout un troupeau qui dévale... Elle reste tapie, observant, amusée, par chaque mouvement de la troupe claironnante.

Le vent a fraîchi, les peupliers se plaignent en tremblant, la rivière se ride de frissons. Les oies s'en viennent, à grandes enjambées, musique en tête ; toutes à peine entrées dans l'eau y plongent le bec et s'aspergent vigoureusement, se lavent de la poussière du chemin. Une seule, que Madame Duroseau remarque, a glissé lentement, le cou droit, les yeux tournés vers le rivage, avec beaucoup de noblesse. Par d'invisibles coups de rames, elle fend d'une avancée régulière, le coin de l'onde qui n'est point troublé par ses compagnes. Cet isolement, cette prestance, ce petit air dédaigneux... Madame Duroseau sourit à l'oie noble, la Madame Duroseau de la petite rivière.

Tout à coup, elle ne peut réprimer un cri d'effroi : une nouvelle troupe d'oies, plus nombreuse, arrive, volante, avec des clameurs

capitolines, passe au-dessus de sa tête, et, tourbillonnante, s'abat tout près. Le petit troupeau se retire un peu effaré à un coude de ruisseau et toutes considèrent timidement, sans oser une exclamation, leurs bruyantes sœurs. L'eau, en effet, vole en bruine légère, autour de celles-ci ; elles se lavent avec fureur, sans doute elles viennent de loin. Elle se plongent tout entières, puis soulevées au-dessus de l'eau battent des ailes pour se sécher, et toujours criantes, recommencent le manège. Elles volent sur la surface agitée, les ailes battant l'écume, le bec rouge menaçant... Enfin, d'un brusque effort, les voici sur la rive opposée, elles volent encore, penchées, rasant l'herbe, et leur voix stridente retentit dans toute la vallée...

Quand le silence s'est fait, la petite troupe sort de son abri, flottille quittant le port ; mollement, sans bruit. elle aborde, et gagne le chemin vert qui rentre en village.

La petite promeneuse est restée longtemps à regarder évoluer dans leur tub, *les grands oiseaux blancs...*

Jacques des Gachons.



Lutte pour la vie

Sous le frôlement doux des iris violets,
Le chaume rit, peuplé par les gais triolets
Des pigeons amoureux abattus dans sa paille.
Voici venir l'instant de la grande ripaille
Et tous les animaux, au soleil, attroupés,
Attendent à la place ordinaire, campés,
Qui, sur le fumier, qui sous la porte normande,
En foule bigarrée, inquiète et gourmande
Et, lorsque la fermière arrive, relevant
Son tablier rempli de grains, la coiffe au vent,
Tous l'entourent, criant, volant, remplis de haine
L'un pour l'autre ; et bientôt les gros pourceaux sans gêne
Bousculant du groin la volaille, éveillant
Un tumulte subit dans le fouillis grouillant.
Mais vite l'on revient au grain ; inassouvie
Chaque bête soutient sa lutte pour la vie
Et tant pis pour le faible ! On lui marche dessus.
Les hauts dindons ventrus, imposants et cossus,
Les pigeons blancs du toit, les oiseaux du ciel même,
Chacun s'empresse, accourt, leur bande se parsème

Et, de l'endroit où gît l'amas des grains dorés,
On n'aperçoit plus rien que des dos affairés.
Les voraces canards d'allure disloquée
Fouillent le tas épais d'une brusque becquée
Et, tout en s'étouffant la panse, par surcroît
Allongent de grands coups aux poules. Comme un roi,
La crête reluisante et la queue en panache,
Le coq, dressant sa tête avec un air bravache,
Répond par un appel roulant et guttural
Si, dans le bruit que fait cet émoi général,
Il reconnaît le cri d'une poule offusquée...
Et pendant que, pillant la pitance attaquée,
Les bêtes au soleil achèvent leur repas,
La fermière, proprette et ronde, à petits pas
S'en retourne à travers la rustique avenue,
Calme et sans se presser comme elle était venue.

Lucie DELARUE.



Pages Pyrénéennes

Le Dernier Aède

C'est dans un reculé village du pays basque, un soir d'été, que j'eus le complet spectacle d'une heure et d'un homme des vieux âges.

Le hasard d'une excursion dans la montagne euskarienne m'avait conduit, un dimanche, dans ce bourg. Après une promenade à travers champs, au crépuscule, je traversais l'unique rue pour regagner mon hôtellerie, lorsque mon attention fut attirée par une réunion de gens sur la place de l'église. Je m'approchai. Rustauds en courte blouse et petit béret, cultivateurs ou pelotaris venant de disputer au blaid la partie de paume hebdomadaire, paysannes coiffées du pittoresque mantelet de bure, jeunes et « anciens » comme on dit ici, se pressaient en un religieux silence autour d'un séculaire noyer au pied duquel, sur un banc de pierre, un vieillard était assis.

Un grand vieillard osseux, les traits décharnés, le regard cave sous un désordonné émêchement de cheveux blancs. Il tenait dans sa main un grossier bâton de néflier servant à appuyer son pas de chemineau encore inlassé et, en ce moment, son regard vers le ciel semblait suivre une vision.

Il parlait. Son verbe tombait de sa bouche édentée en syllabes rauques, harmonieuses cependant et où un rythme se percevait. Que disait-il ?... Mon ignorance totale de l'idiome millénaire, si peu connu et si difficile, m'empêchait de comprendre le sens de son « irrincina » (improvisation). Mais l'accent de l'aède, ses inflexions, son geste étaient bien explicites et aussi l'expression des physionomies des auditeurs. A certains passages, quand la parole s'élevait en notes âpres et gutturales, les yeux des hommes brillaient, un sang d'énergie fluait aux visages; sans doute le vieillard évoquait les temps épiques de la race, disait quelque chant de combat ou de haine ; puis aux atténuations, aux alanguissements de la voix comme sur les traits souriants des vierges et des femmes, je pouvais, quoique profane, deviner le développement d'un poème d'amour ou d'une légende douce ou d'une féerie splendide.

Et tous les regards, extatiquement ravis, se fixaient sur le vieil homme maigre et blanc qui vers la pourpre occidente tenait attaché son œil inspiré ; et les bouches se taisaient — même les tout petits écoutaient avec ferveur le poète ; — et parmi ce mutisme grave, dans la paix profonde du soir, seule, claire et sublime, montait la voix.

Cela dura longtemps.

Je communiais avec l'exaltation du vieillard et de l'assistance. Ces humbles attentifs ainsi à la parole d'un simple, cette assemblée sur cette petite place, dans un soiral décor d'altitude, me faisaient songer à Homère, à l'ère héroïque.

L'ombre vint. La voix se tut et l'homme se leva. Pas un applaudissement, pas un cri d'admiration ; mais un enfant et une jeune fille vinrent offrir leur épaule à la démarche chancelante de l'ancêtre et un cortège se forma pour le ramener à la ferme où il passerait la nuit, hôte auguste et sacré.

Dans la solennité de l'heure noire, silencieusement, le groupe antique s'en alla et j'accompagnais avec recpect le dernier aède qui ambulait, lent et prestigieux, appuyé sur l'Enfance et la Grâce.....

Gave

De quelle délicieuse inspiration bucolique sont ces ruys des montagnes pyrénéennes et combien il est regrettable que la poésie du pays trop adonnée à la seule pastorale ait dédaigné jusqu'ici d'en célébrer et d'en noter les charmes.

— Prenant origine, le plus souvent dans quelque cirque des rocs où sourd du flanc même du mont la limpide distillation d'une eau qu'on dirait du liquide cristal de roche, le Gave commence son cours,

coquet et joli ruisselet d'abord, puis, un peu plus loin, augmente déjà de quelques pareils affluents, cascatelle et cascade précipitant sa tumultueuse masse d'écumes aux reflets irisés le long des rochers polis, parmi les pentes abruptes et caillouteuses. Grossi très vite par des centaines de petits gaves se confondant en lui, il est torrent quand il roule au bas des pics, grondant sourdement au profond de titanesques anfractuosités, d'abimes vertigineux. C'est ensuite le bondissement capricieux à l'orée des vallées, la coulée claire, serpentante et harmonieuse dans des lits de pierres et de sable souvent abandonnés pour être bientôt repris, le méandre chantant entre des rives verdoyantes, sous les voutes ombreuses de chênes et de sapins séculaires.

Verlaine, parlant de l'Adour en un de ses Poèmes Saturniens, *le dénomme un ruffian.*

Bien d'autres comparaisons surgissent, également exactes. Celle, par exemple, avec les pures et froides nymphes des mythologies du Septemtrion n'est-elle pas suscitée ?... et aussi, en suivant le cours même du Gave, les évocations des agrestes naïades antiques sorties des gouffres montagneux pour venir prendre leurs ébats dans des Tempé fleuries ?...

Qu'on aimerait rencontrer l'expression de tout cela en des poèmes basques dont les verbes sont sonores ainsi que le fracas des eaux au creux des précipices, ou en aucuns de ces chants mélodieux du Béarn aptes à la douceur du bruissement léger de l'onde s'en allant, mélancolique et chuchotteuse, on dirait à regret, à travers les campagnes amies trop tôt laissées en arrière...

Louis **LATOURRETTE.**



Le Triomphe de l'Amour

I

L'Enfer

L'enfer m'est apparu. J'ai vu ses sombres porches
Et ses cratères tels que des forêts de torches,
Et, par les mille anneaux de la flamme enchaînés,
Les groupes monstrueux des éternels damnés.
Horreur ! ils se tordaient comme un reptile immense,

Sous le baiser de feu du brasier en démense,
Tandis que les démons de leurs fourches de fer,
Piquaient tous les nouveaux venus du noir enfer,
Puis les jetaient, hurlant comme loups qu'on égorge,
Dans le gouffre flambant de la spectrale forge !
Et j'ai dit, sous l'étreinte énorme de l'effroi :
— « J'affronterais cela pour un baiser de Toi ! »

II

Le Purgatoire

Il est un exil fauve et glacé,
Où plus d'un printemps a trépassé,
Où le désespoir en deuil réside.
Il est un exil fauve et glacé,
Où sonne le glas du fier passé,
Où l'antique essaim des pleurs réside.

Là sévit l'envers des jours aimés,
Sous l'hostilité des cieux fermés,
Où rit le néant et luit le vide.
Là sévit l'envers des jours aimés.
De tous les espoirs qu'on a semés
Germe le néant et croît le vide.

L'âme s'y défleure et ne vit plus.
Regrets impuissants, vœux superflus
Bornent cet asile expiatoire.
L'âme s'y défleure et ne vit plus.
Ah! que faites-vous des cœurs élus,
Séjour de la vie expiatoire !

O toi! l'idéal en qui j'ai foi
Tel fut mon exil, banni de toi !
L'absence a créé ce Purgatoire.
O toi, l'idéal en qui j'ai foi,
Les douloureux jours vécus sans toi
Furent mes longs jours de Purgatoire.

III

Le Paradis

Le ciel s'est entr'ouvert pour moi.
Muet d'un extatique émoi,
J'ai franchi son clément portique
Au bruit du triomphal cantique
Des saints élus groupés en chœur.
Et je sentais mon pauvre cœur,
Plein de l'ivresse du mystère,
Echapper aux nuits de la terre.
Un parfum de félicité
S'epandait dans l'immensité.
Nul ne voyait Dieu, mais son âme,
Foyer de splendeur et de flamme,
Illuminait le firmament.
Paix et joie ineffablement
Débordaient la sublime enceinte ;
Et, sous une impression sainte,
Les cœurs battaient à l'unisson,
Doucement bercés par le son
D'une idéale symphonie,
Source de l'extase infinie...
Et j'ai dit : « Laissez-moi, Seigneur,
Laissez-moi fuir tout ce bonheur ;
J'abdique sa gloire immortelle ;
Mon paradis à moi, c'est ELLE ! »

Tristan LEGAY.



Rêverie

J'ai pris tantôt un livre pour en faire la lecture à ma mère et à ma sœur. Le soir tombe vite en ces jours d'hiver, et l'obscurité eut été complète sans la lueur du foyer... Ma voix se faisait plus hésitante à mesure que mes yeux lisaient plus difficilement... A un moment donné, je me suis tue, et le livre a glissé sur mes genoux, sans que mes chères auditrices se fussent aperçues que je ne lisais plus... Machi-

nalement, je regardai ma mère, le coude sur son fauteuil, la tête dans sa main... je regardai ma sœur, le visage appuyé contre le marbre de la cheminée. . Et je restai moi-même immobile et rêveuse devant cette double immobilité et cette double rêverie... La nuit envahissait de plus en plus la chambre... à quoi pensait-elle, la mère vieille et malade ? Son esprit voyageait-il au pays des souvenirs heureux, ou des amers regrets ? oubliait-elle l'amertume du présent pour savourer la douceur du passé ? A quoi pensait-elle la jeune fille dont le printemps n'avait pas un rayon de soleil ! Voyait-elle sa jeunesse et sa beauté se flétrir dans un éternel veuvage ? Ou bien entrevoyait-elle là-bas, dans un horizon bleu, un doux fantôme de fiancé qui s'avançait lentement v rs elle, qui faisait fleurir l'amour dans son cœur, et le sourire à ses lèvres ?... A quoi pensais-je moi-même, épouse désillusionnée, veuve d'amour et de bonheur qui ne pouvais avoir ni les doux souvenirs de ma vieille mère, ni les radieuses espérances de ma jeune sœur, la nuit était autour et au-dedans de nous... Et je me demandais, en voyant ma mère toujours la tête entre ses mains, et ma sœur le visage toujours contre le marbre de la cheminée, je me demandais dans laquelle de nos âmes la nuit était plus noire et plus profonde !...

E. D.



Montenotte

A M. Armand Silvestre.

Arque tes sourcils durs vers les cimes de neige
Et dans les clartés d'or du lumineux matin
Erigeant le trait pur de ton profil latin
Interroge les dieux par qui ton sort s'abrège.

Il accourt ! Le voici ! Déjà fier et hautain...
Sceptre d'imperator... ou glaive de stratège...
Raidis ta volonté que rien ne désagrège
Vers l'inflexible cours d'un superbe destin.

Elève ton désir vers les sommets sublimes !
Permets à tes vœux prompts d'escalader les cimes !
Laisse sourdre en ton âme un espoir énivrant !

Nul ne sut en ce jour ton rêve, ô conquérant
Mais tu pris brusquement, la victoire effrayée
Et fixa la fortune à tes pieds foudroyée.

SAINT-MARC.

Sereno de Saragosse

« Las dos y media ! Sereno ! »

C'est la nuit de la fête du Corpus, nuit tiède et claire, nuit embaumée, nuit clémente. Les coupoles bariolées du Pilar s'harmonisent sous la lueur blanche de la lune, le grand dôme est comme plaqué d'argent et, dans la rue, l'ombre des maisons dessine sur la chaussée un capricieux feston. Dans l'air flottent des aromes capiteux de verdures froissées et de roses flétries. Par toutes les rues carrossables l'odorante jonchée a recouvert les pavés et les trottoirs. Jamais la fête n'a été plus belle.

Tout en longeant la rue de D. Alphonse le-Batailleur, le vieux José Gonzalez, sacristain de Notre-Dame et veilleur de nuit, se réjouit en son cœur, et se sent en cette belle heure meilleur chrétien et meilleur espagnol.

N'est-ce pas justice, après tout, que l'Espagne commande à tous les autres peuples et que sa langue sonore emplisse le monde, puisque nulle part le Seigneur Dieu n'est glorifié avec plus de foi, plus d'amour et plus de magnificence ? — Aussi est-il bien probable que tous les Espagnols seront sauvés... Pour ceux de Saragosse, c'est presque sûr... pour ceux qui vivent autour du sanctuaire de la Vierge del Pilar... Oh ! ceux-là, leur salut est tout à fait certain. — L'Enfer aura sa part, les païens, les infidèles, les hérétiques, les « Yankis... » José Gonzalez voit dans sa pensée l'impie Mac-Kinley battu par les diables; il sourit à ce spectacle et chante de sa plus belle voix :

« Las dos y media ! Sereno ! »

G. D.



Chanson menteuse

Si je voulais, ma brune,
Faire ton portrait,
Je te ferais poser au clair de lune,
Et ton teint pâle en pâlirait.

Sous sa lueur blafarde,
Ta joue a le ton
D'une qui de riz et de lait se farde
Depuis le front jusqu'au menton.

Ainsi bien languissante
A peine tu vis
Et ton profil roulé comme une acanthe
A la moiteur des fruits confits.

Viens sous le clair de lune,
J'aurai pour pinceaux
Les grappes que je cueillis une à une
A ta chevelure en berceaux.

Puis je prendrai pour toile
Un pétale en deuil
De violette qui de rais s'étoile,
Pareil à l'iris de ton œil.

Pour colorer ta lèvre
J'aurai le grenat
D'un chrysanthème ardent comme la plèvre
Où chauffe mon amour béat.

Une rose trémière,
Couleur d'autrefois,
Me survivra pour l'autre boutonnière
De ton oreille où j'entrevois.

Jouant comme des guêpes,
Tes cheveux au vent,
Je les ferai des dentelles de crêpes
Dont je vêtais l'amour fervent,

Que je gardais pour elle
Au fond d'un caveau,
Las de pleurer, l'amour a fui sur l'aile
D'une chanson de renouveau.

Viens donc, mon indolente,
L'ébauche est à point,
Et je l'enduis de la sève brûlante
Qui sur ta pâle joue se peint.

J'avais voulu, ma brune,
Faire ton portrait,
Et je t'ai fait poser au clair de lune,
Invocatrice du regret...

Je mentais à mon âme
Par un vain détour,
L'oubli versé n'a pas éteint la flamme
Qui brûle en veilleuse d'amour.

Ma brune est blonde encore
Et je veux la voir
Au soleil roux où sa tête se dore
Comme un nonchalant encensoir.

Les vagues clairs de lune
Sont bons pour pleurer.
Mon cœur drapé d'ancienne infortune
Est tout au bonheur d'adorer.

Louis FOUCHÉ.



Au bastion

L'avenue de la Chapelle, par delà des grilles de l'octroi, est coupée par la barre épaisse d'un pont de fer de la ligne du Nord, les panneaux pleins du parapet tachent le ciel de leur teinte grise et neutre. Par instants, avec un roulement sourd et une trépidation métallique, de longs convois de marchandise passent, dans des panaches de fumée tourbillonnante.

Devant la maisonnette de l'octroi, des voitures attendent, à la queue leu-leu, diverses : fardiers avec les carrés blancs des pierres de taille ; camions chargés de caisses ; haquets couverts, sur leurs deux brancards parallèles de barriques étoilées d'inscriptions et de cachets de cire ; piles de balles de coton, etc.

Le quartier est vaste, aéré, calme ; on est loin de Paris ; seuls, remémorant la ville par les titres qu'ils portent sur la barre étroite de l'impériale, les tramways du square Monge, qui stationnent devant les dernières maisons, empêchent l'illusion d'un coin de province, et, également aussi ce passage continuel de lourdes voitures, approvisionnements de toutes sortes. Peu de fiacres ; des passants rares, par ci par là un sergent de ville, des croquemorts, des journaliers; puis des ruraux endimanchés qui reviennent « d'une partie de fête à la capitale ». Beaucoup d'hommes noirs brancardant

des petits cercueils d'enfant avec insouciance, les bretelles de cuir lâche, donnant à la comâte *comme un roulis.*

Du chemin de ceinture débarquent des voyageurs ; dans l'air, par dessus les rumeurs proches, se croisent les coups de sifflets des trains.

Des maisons, les fenêtres se distinguent à l'ornementation misérable des loques pendantes aux appuis de bois; la note bleue du bureau des omnibus fait un point clair qui tire le regard et repose. L'ensemble est triste, morne, l'air de désolation accru encore par la verdure sale des talus pelés que le chemin de fer surmonte de barricades noirâtres. Des tapissières de banlieue passent, bondées de femmes, en marmotte rayées, qui vont vendre aux Halles; le train de Saint-Denis, peinturluré en rouge, file, bas et provincial, plein de gens en blouse.

Matin d'hiver, froid, piquant au visage, les larmes perlent au bord des cils, un temps clair sous un ciel ouaté de neige.

Au bastion dont on voit la bâtisse épaisse au-dessus du talus des fortifications, on arrive transi, apeuré d'un retard à l'ordre d'appel qu'on a reçu de Pandore; il est encore trop tôt, et peu à peu, spectateur sans le vouloir, on assiste à l'éveil du poste-caserne, les troupiers en chemise et pantalon dégringolant les escaliers, le savon et la serviette à la main, pour aller à l'auge de la cour, au-dessous du robinet, faire leur toilette; les manches relevées, la chair rougie par le froid, ils se lavent tour à tour usant le filet d'eau glacée qui coule avec un bruit monotone ; le nettoyage fini, ils remontent à la chambrée d'où bientôt ils sortent complètement habillés, en tenue, boutonnés dans la capote bleue, qui une miche de pain sous le bras, qui en pantoufles, les sous officiers fumant.

Des voix, des appels, des bonjours, un brouhaha anime dès lors la vilaine grande bâtisse sévère, toute isolée sur le boulevard de ronde; puis les portes des bureaux s'ouvrent, les guichets se lèvent, les pupitres battent, les plumes grincent, on répond aux demandes, on reçoit les livrets, on paperasse les rapports ; le commandant circule, simplement en veston de cheviotte noire avec à la boutonnière le filet rouge de la décoration.

L'animation s'accentue, le service est en train maintenant; un soldat balaye, fait le ménage; le médecin paraît, c'est son jour de visite, en civil lui aussi, bienveillant, un major doux, « major d'homme » dit un gavroche à l'esprit facile et qui attend là, gouailleur un peu, qu'on lui désigne à quel régiment il est affecté.

Dehors, quand on regagne Paris, on s'aperçoit que la ville, elle aussi, est levée complètement; la circulation est bruyante, multiple,

la grande ruche travaille, le décor est plus animé ; une note pittoresque — des troupeaux conduits aux abattoirs, pauvres bêtes qui vont à la mort avec inconscience...

*
* *

Pourquoi la pensée alors, par une concordance étrange et instinctive, vague-t-elle sur des champs de bataille ? Pourquoi les yeux voient-ils dans le passé pénible — ou dans l'avenir — le sang répandu des boucheries humaines ?

Maurice GUILLEMOT.

DECENTRALISATION

Orléans.

La fête de Jeanne d'Arc a Orléans. — Le 470e anniversaire de la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc a été célébré les 7 et 8 mai, avec la pompe officielle accoutumée. Toute la région était en fête ; le clergé, la magistrature, les autorités civiles et militaires, un immense concours des populations environnantes, ont pris part à la procession traditionnelle, tous, unis dans une même pensée patriotique : celle de rendre un pieux hommage à la Pucelle d'Orléans, à la vierge martyre, libératrice du sol national, dont la vie toute entière fut l'incarnation la plus pure du patriotisme et de la religion — l'église catholique pouvant revendiquer avec justice une large part dans la merveilleuse épopée de 1429.

Jeanne d'Arc appartient à tous — sans dictinction de partis — à tous ceux chez lesquels les passions sectaires n'étouffent pas les sentiments élevés et généreux. Qu'on la célèbre dans les églises, en attendant qu'on l'y invoque, cela n'empêche pas qu'on la fête aussi sur la place publique ; la simple fille des champs, la guerrière victorieuse offre à la postérité des leçons et des exemples dont tous peuvent s'inspirer. Il n'y a pas dans notre histoire de souvenir plus grand et plus pur dans lequel puisssent se rencontrer, unies au patriotisme, toutes les digervences d'opinion.

Deux archevêques, dix évêques rehaussaient, par leur présence, l'éclat de la solennité du 8 mai.

La veille, à 5 heures du soir, devant une foule énorme pressée, malgré la pluie battante, dans la cour d'honneur de l'évêché, Monseigneur Touchet avait inauguré une statue équestre de la libératrice d'Orléans, œuvre et don d'un maître statuaire, M. Le Veel, élève de Rude, conservateur du musée de Cherbourg.

Dans une allocution pleine d'esprit et d'humour et remarquable par de superbes envolées de patriotisme, l'évêque d'Orléans présenta à la foule le statuaire et la statue.

Le statuaire — 78 ans — un vieux lion à la crinière embroussaillée — une vieille barbe de 1848 — le plus brave, le plus loyal cœur. — Républicain et tête chaude, par exemple, mais avec l'honnêteté des

gens de son époque « fort capable de traiter sans cérémonie certains libéraux d'aujourd'hui, de libéraux en stuc. Or, Le Veel sait la différence qui existe entre stuc et bronze, comme entre liberté et liberté. »

Car, nous doutons fort que cette vieille barbe de 48 — comme l'a qualifié Monseigneur Touchet en rendant hommage au caractère du maître — apprécie fort la liberté du régime actuel ! A quoi bon la liberté de la tribune, si la voix des orateurs qui veulent faire prédominer la vérité et dénoncer la corruption est étouffée par les clameurs des parlementaires intéressés, et, si l'or est assez puissant pour acheter les majorités et les gouvernants desquels dépend l'avenir du pays ? A quoi bon la liberté de la presse, si la presse est à la dévotion du financier qui ordonne à son gré le tapage ou le silence ? A quoi bon toutes les autres libertés inscrites dans la loi, si le régime parlementaire actuel est devenu fatalement la chose des grands flibustiers, opérant sans contrôle et constituant la seule force organisée — celle de l'argent — dans notre société livrée à l'anarchie ?

Monseigneur Touchet continue l'éloge du statuaire : « artistiquement, c'est un maître. Il s'était dit que l'homme qui voudrait et saurait, trouverait une source d'inspiration admirable de vérité, de pittoresque, de vécu, de sympathique dans l'histoire de notre grande France. »

« Vieux peuple que nous sommes, traîneur de sabre et semeur d'idées, poète, artiste, fou d'égalité, beau diseur, missionnaire religieux et social, un brin fou souvent, peu pratique communément, puis, tout d'un coup, comme ça, parce que ça nous prend, sublime — oui sublime. — Nous sommes le seul peuple qui ait été souvent sublime (quelques-uns disent : tant pis... peut-être) ; nous avions ainsi, bâti tout ce qu'il fallait pour séduire le maître. Nous l'avons séduit, et il s'est consacré à nous chanter. »

« Les uns chantent en prose, les autres chantent en vers, celui-ci en musique et ceux-là en peinture. — Lui, Le Veel, il chante en marbre et en bronze. »

Monseigneur Touchet rappelle les principales œuvres du statuaire : Charlemagne — François Ier, — Tourville — Marceau — La Marseillaise — le Porte-Drapeau de la 32e demi-brigade qui est le pendant en statuaire du zouave d'Yvon à la prise de Malakoff — Bonaparte en Italie — Napoléon Ier.

« Le Veel l'a exprimé en bronze, à cheval, la pensée grondante sous son vaste front, dominant de sa masse la rade de Cherbourg, le geste menaçant. Menace-t-il seulement l'Océan ? Le colosse impérial ! — L'Océan dont les embruns irrespectueux le frappent au visage, aux jours de tempête ? Ceux-là qui l'ont vu et qui savent l'histoire, s'écrie l'évêque d'Orléans, pensent que non ! »

Et comme ils ont raison — ceux qui pensent que non. — Comme ils ont raison, surtout après les humiliations de Fachoda, préparées par Hanoteaux, subies hélas par Delcassé et imposées à la pauvre France !!

Monseigneur Touchet se tournant ensuite vers la statue en fait la description imagée. Ce cheval, qui posé hardiment, simplement sur ses pieds de derrière, se cabre et va faire un bond énorme, lui semble une image de la France.

« Eh ! sans doute, elle vous représente la France. Bossuet dans son oraison funèbre du prince de Condé, a osé comparer le jeune général vainqueur « à ces animaux vigoureux et bondissants qui ne s'avancent que par vives et impétueuses saillies ». Pourquoi n'oserai-je pas comparer la France au noble animal qui porte la pucelle d'Orléans ? »

« Oui ! Oui ! C'est bien elle la nation prodigieuse qui ne court pas mais qui bondit toujours. Aujourd'hui retombée, demain enlevée dans son élan, pour retomber encore et s'enlever de nouveau ! »

« L'histoire de nos pères le prouve ! »

« L'histoire de nos neveux le montrera de nouveau ! »

Et s'adressant aux prélats étrangers qui l'entouraient :

« Vous donc, Messeigneurs, qui vous éloignerez bientôt de notre pays, n'importe où vous porterez vos pas, dites que vous avez vu les fils de France sereins, confiants dans l'avenir de leur vieille mère. Quelques-uns la prétendent aux abîmes. Ce n'est pas vrai, d'abord, cela. Puis, fut-ce vrai, qu'Elle n'en serait pas moins aux nuées demain ! »

« Allez dire partout, Messeigneurs, et dites bien haut que lorsque la France est couchée à terre et qu'Elle paraît abattue, c'est le moment où Elle se relève, c'est le moment où Elle bondit, c'est le moment où Elle accomplit de grandes choses ! »

L'éloquent prélat termina sa vibrante allocution en s'écriant :

« Merci à vous, Monsieur Le Veel !

« Gloire à Jeanne d'Arc !

« Vive la France !

De frénétiques applaudissements entrecoupés par les cris enthousiastes, répétés de « Vive la France ! » saluent cette patriotique péroraison de Monseigneur Touchet, qui, s'avançant vers M. Le Veel, le presse contre sa poitrine et l'embrasse sans souci des larmes qui inondent le visage du vénérable maître.

Ah ! l'émotion patriotique était grande, à ce moment, dans la cour de l'évèché d'Orléans.

E. W.

PROVINCES

FLANDRES

Le Démantèlement de Lille. — La Chambre des députés a voté ces jours-ci un projet de loi qui lui était présenté par le ministre de la guerre, et qui intéresse au plus haut degré la ville de Lille : en vertu de ce texte, celle-ci se trouvera rayée de la liste des places fortes et son démantèlement est autorisé. C'est une bien grosse nouvelle que nous apporta là l'*Officiel* d'il y a huit jours : le même arrêt condamne en effet les vieux ponts de Vauban et l'enceinte nouvelle édifiée vers 1865, et, suivant qu'il sera procédé de telle ou telle façon à ce vaste dérasement, la valeur du sol, l'état des finances de la ville, et, jusqu'à un certain point, sa vie municipale elle-même risquent d'être affectés heureusement ou non par cette opération. Mais c'est là l'effet de combinaisons financières sans intérêt à cette place. Le point sur lequel nous voulons attirer l'attention est autre : il importe que les souvenirs historiques qui s'attachent à ces pierres et la valeur artistique de certaines parties de l'enceinte, soient scrupuleusement respectés. Or, la sauvagerie avec laquelle on a tout récemment jeté bas les belles portes de Valenciennes, comme si les auteurs de cet acte n'avaient été animés que du méchant plaisir de détruire pour détruire, nous montre qu'il est bon de veiller, et que, contre certains vandales, on ne prend jamais position trop tôt. On peut remarquer que le projet voté par la Chambre ne prescrit pas le démantèlement, mais se borne à l'autoriser : sans doute le rédacteur a eu la pensée louable de sauver de la pioche et de la dynamite la citadelle qui passe pour le chef-d'œuvre de Vauban et qui représente le type complet du tracé bastionné ; et il est d'autant plus désirable qu'on n'y touche pas qu'elle est en quelque sorte enchâssée de tous côtés au milieu de promenades magnifiques, que ne manquerait pas de bouleverser la moindre démolition. Une protestation unanime, — et nous la formulons d'avance — accueillerait toute tentative de modification de cette partie de la ville.

— De toutes nos places fortes, si rapprochées jadis les unes des autres, qu'elles faisaient de la Flandre française et de l'Artois, une « région fortifiée », pour employer un terme technique, en restera-t-il bientôt une seule ? Après la Bassée et l'Annoy, déclassés il y a longtemps, Arras, Saint-Omer, Valenciennes, Béthune, Bouchain, Cambrai, Douai sont tombés, Lille va disparaître à son tour. Qu'on nous laisse au moins les remparts fleuris de Bergues, bourgade sans mouvement industriel, assise au milieu d'herbages et qui n'a pas à craindre d'étouffer dans son vieux corset de pierres. P. C.

GASCOGNE

Vers le Passé. — La société archéologique de Bordeaux convoquait la semaine dernière ses fidèles adeptes, et studieux convaincus et curieux, désœuvrés pour entendre une docte lecture du Père de la Croix, sur les antiquités mérovingiennes. Curieuse figure, ce père de la Croix, jésuite si peu que rien, bon prêtre d'ailleurs et savant à souhait, avec sa fine tête de druide, barbue, chevelue, où se perd la tonsure, sa pipe aux dents, ses rendez-vous d'affaires donnés au café plutôt qu'à la sacristie, couvrant sa soutane, ternie de poussière mais étoilée du ruban rouge, de la blouse platrée du mouleur et de l'estampeur plus souvent que du surplis ecclésiastique ; c'est à lui qu'on doit, en ce siècle de résurrection des vieilles sociétés, qu'exhume tour à tour le génie presque divinatoire des archéologues — une petite cité gallo-romaine complètement retrouvée sous le sol de la Vienne dans l'intégrité de ses ruines. Et ce succès n'est qu'une des phases de sa carrière de chercheur. En écoutant sa parole peu préparée aux exigences de l'auditoire, capable, comme celle de tous les amoureux, de s'attarder aux menus détails concernant l'objet aimé, je songeais que notre sol de la France méridionale est un trésor presque inexploré ; car toute une civilisation y florissait aux premiers siècles de l'ère chrétienne qui eut l'avantage, — je parle en archéologue — de périr de mort violente sous le flot des barbares, et non de s'épuiser lentement dans l'anémie des décadences. Ce sont des conditions favorables pour revivre aujourd'hui, car la mort fige toutes choses en l'éternité de l'heure où elle s'est appesantie ; et la vétusté seule, comme la vieillesse, est l'inexorable destructrice.

Ne serait-il pas tentant, pour la jeunesse, érudite à la fois et suffisamment artiste, de chercher à reconstituer ce qui fut ici même il y a quinze siècles, et qui est peut-être encore profondément enfoui sous nos grandes villes ; à retrouver les richesses insoupçonnées dormant sous le vert manteau champêtre dans ces nombreux tumuli qui mamelonnent quelques unes de nos plaines, et qu'on appelle colline sans la moindre apparence de raison géologique. C'est ainsi que procèdent, au loin, les évocateurs de la vie orientale de quarante siècles en arrière. Faut-il donc renoncer à retrouver le passé de sa race, tant qu'on subsiste vivant et fort comme nation, à la surface du globe ? Je ne le crois pas, et j'aimerais voir quelques vaillants chercheurs trouver, parmi les déceptions et les mécomptes qu'il faut attendre, le filon de nos vraies antiquités nationales réveillées, par leurs soins, de leur séculaire sommeil.

Jol Rasco.

AUVERGNE

Le Syndicat d'initiative de Clermont et de l'Auvergne, créé le 11 février 1898, commence sa seconde saison. Il est maintenant installé et a déjà obtenu les résultats les plus encourageants.

Dès sa première année d'existence, il a reçu l'adhésion de 660 personnes, appartenant à tous les partis, exerçant les professions les plus diverses, et que l'amour désintéressé de l'Auvergne a fraternellement réunies pour travailler à l'œuvre commune.

Grâce aux subventions de la ville de Clermont, du département, des compagnies fermières de nos stations thermales, la société a disposé d'un capital de 27.500 francs, qu'elle a consacré à faire connaître notre pays, à y attirer les touristes, à rendre leur séjour plus agréable et leurs excursions plus faciles. Ses efforts n'ont jamais été vains, puisque pour les quatre mois de la saison 1898, le nombre des voyageurs qui ont passé par la gare de Clermont a augmenté de 27.648 sur l'année précédente. Le syndicat a publié un *Guide illustré* dont une nouvelle édition va paraître dans quelques jours. Ce guide, muni d'une bonne carte, donne au touriste tous les renseignements généraux dont il a besoin. Le Syndicat le distribue gratuitement.

Le Guide a été complété par un *Album d'Itinéraires cyclistes et voituristes*, dressés avec la plus grande exactitude par les soins de l'administration des ponts et chaussées, et indiquant les profils de toutes nos routes carrossables ou véloçables.

Le Syndicat a organisé au départ de Clermont un service de Cars alpins, qui a fonctionné pendant 117 jours et a transporté 21.356 voyageurs au pied du Puy-de-Dôme, au château de Tournœl, aux gorges d'Enval, au lac d'Aydat.

Le Syndicat a engagé par tous les moyens en son pouvoir les maîtres d'hôtel à améliorer leurs services. Il a été compris ; et déjà le nombre des voyageurs qui ont séjourné à Clermont pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1898 a présenté sur l'année précédente une augmentation de 20 à 25 o/o. Le nombre des couchers a presque doublé ; si l'on a séjourné davantage c'est sans doute que l'on s'est trouvé mieux.

Les touristes qui débarquent à Clermont sur la place de Jaude, descendent du tramway à la porte même de l'agence de renseignements du Syndicat. Ils peuvent être sûrs d'y être toujours parfaitement reçus et très pertinemment renseignés.

Nous ne doutons pas d'avoir l'an prochain des résultats plus brillants encore à enregistrer.

G. Desdevises du Désert.

BÉARN

Un Chef-d'œuvre. — Le magnifique effort de notre actuelle Renaissance d'Aquitaine vient de s'affirmer par un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de notre poésie Béarnaise : *Béline*, poème gascon en trois chants, par Miqueu de Camelat.

L'auteur, un tout jeune homme, est un montagnard simple et laborieux qui vit à Arrens, petit village de l'extrême frontière Pyrénéenne.

Dans la sérénité des altitudes et le prestigieux paysage des virginités de la nature, Camelat consacre une inspiration très pure à chanter sur son harmonieux chalumeau de pastour les beautés splendides de la montagne et les humilités douces des naïfs et des calmes.

Un précédent recueil annoncé modestement *Et piu-piu dera me laguta* avait fait présumer déjà l'admirable génie pyrénéen dont le poète nous donne aujourd'hui l'éclatante certitude.

Le sujet de *Béline* est sans artifices : une idylle innocemment poursuivie comme dans la divine églogue de Longus, un dénouement de fatalité tragique selon le drame poignant de Bernardin de Saint-Pierre. L'évocation de Daphnis et Chloe, de Paul et Virginie surgit devant le clair tableau des tendresses suaves de Béline et Jacoulet, des bonheurs radieux qui les exaltent et des transes qui les navrent. Ceci sans un défaut de l'absolue originalité — anecdotique ou descriptive — qui signale cette œuvre.

L'inquiétude chaste des deux jeunes cœurs épris est le thème autour dequoi Camelat a érigé les types primordiaux de la race, les bergers simples et bons, les aïeules timides et pieuses ; la notation des spectacles et des intérieurs est d'un impressionnisme saisi à vif et rendu avec l'âme concise des aèdes antiques ; la force de cette gent de la terre est célébrée avec l'enthousiasme qui montre l'artiste intimement et fervemment uni à son sujet, non pas le faiseur occupé d'un motif.

Peu de bucoliques parmi les meilleures de l'ère sicilienne illustrèrent avec un charme plus candide et plus pénétrant les heures sublimes de la paix pastorale et les anxiétés graves des âmes rustiques.

La langue de Camelat est d'une richesse rarement rencontrée dans notre poésie ; l'image est toujours pittoresque dans l'exactitude de l'indication et le vers reste également impeccable dans ses diverses subtilités de rythme. Le talent d'un traducteur strict et informé — M. Xavier de Cardailhac, ami du poëte — permettra aux profanes de la langue romane d'apprécier les hautes beautés de l'œuvre.

Le nom de Camelat mérite désormais, avec notre admiration, le premier rang auprès de nos plus splendides gloires d'Aquitaine — Despourrins, Jasmin et Isidore Salles.

Louis Latourrette.

PROVENCE

Marseille.

Mireille aux Arènes d'Arles. — Le 14 Mai 1899 restera une date mémorable dans les annales artistiques de la Provence. Le coup d'audace tenté par M. Fayot, directeur des arènes d'Arles, a réussi au delà de toutes espérances. *Mireille* dans l'immense vaisseau romain a produit un effet à la fois grandiose et délicieux. L'acoustique était si parfaite qu'à plus de quatre-vingt mètres de distance on percevait avec une netteté miraculeuse la moindre parole des chanteurs. Tout avait été combiné à souhait pour la joie de l'oreille et des yeux. Les meilleurs artistes de l'Opéra Comique, l'orchestre des concerts classiques de Marseille, une nombreuse figuration, des décors illusionnants, copiés par les peintres sur la nature même, le concours de la musique de Maillane, les farandoleurs et farandoleuses de Maillane et d'Eyragues composaient un faisceau de bons vouloirs, d'activités et de forces artistiques prodigieuses.

On peut dire que l'œuvre de Gounod n'a jamais eu nulle part une représentation aussi homogène, aussi fraîche, aussi éloquente d'entrain et de réalité. On évalue a plus de 20,000 spectateurs le *quantum* qui emplissait les arènes ; la piste seule ne contenait pas moins de cinq mille chaises. Au dernier moment les places de cinq francs étaient disputées à cinquante. Certains esprits craignaient que cette représentation ne fut qu'une exhibition tumultueuse et grotesque. Tout a tourné au contraire au bénéfice de l'art.

Nous avons connu certes, au théâtre d'Orange, des émotions intenses et hautement intellectuelles, eh bien, dans les arènes d'Arles, ces émotions, nous les avons retrouvées, aussi pures, aussi fortes. Il est désormais établi que le colossal monument romain se prête à merveille à des fêtes populaires et artistiques et que les jeux et exercices de la tauromachie pourront y alterner avec des récréations d'un ordre plus élevé.

Mistral et Madame Mistral, aux places d'honneur, ont été l'objet d'ovations sincèrement enthousiastes. Il fallait voir la foule à l'entrée du grand poète dans les arènes, c'était d'une beauté formidable et charmante, d'une beauté qui vous touchait presqu'aux larmes et vous étreignait le cœur. D'ailleurs, le programme tout entier du concours régional Arlésien a été un chef-d'œuvre d'attraction, de composition et de réussite. Cette population a véritablement le culte des grandes choses. Comme elle sait profiter avec intelligence et bon goût du cadre incomparable que la nature et l'art lui ont fait. Honneur à la Rome provençale !

Elzéard Rougier.

ALGÉRIE ET TUNISIE

La défense des cotes par la marine. — Récemment la guerre a failli éclater entre la France et l'Angleterre ; les premiers coups de nos adversaires devaient être portés — on ne l'ignore pas rue Royale — sur le littoral algérien. Des mesures provisoires ont été prises à l'heure du péril ; mais elles sont insuffisantes : il faut faire plus et mieux.

Depuis Gabès jusqu'à Nemours, notre littoral d'une longueur de près de deux mille kilomètres, est généralement inhospitalier. : « *littus importuosum* », disait Salluste. C'est un avantage pour nous en face d'agresseurs ; il faut le compléter en occupant solidement les points essentiels. Quels sont-ils, et quel armement, quels travaux peuvent leur donner leur valeur complète ?

En Tunisie, il semble qu'une station de torpilleurs doive être établie à l'île Djerba, non loin de la côte tripolitaine, pour surveiller le bassin oriental de la Méditerranée. — La Goulette, qui est l'avant-port de Tunis, doit avoir aussi sa flotille pour protéger l'embouchure de la Medjerda, et le golfe qui s'étale de Ras-Sidi au cap Bon. — A Bizerte, qui est appelée à devenir une préfecture maritime comme Toulon, Cherbourg, ou Brest, des bassins de radoub se creusent, un arsenal s'élève, des forts se dressent ; toutes nos escadres peuvent mouiller et évoluer dans son lac merveilleux ; bientôt elles pourront s'y ravitailler et s'y réparer. Mais l'entrée de l'avant-port, formé de deux jetées de mille mètres de longueur, pourrait, dans certaines circonstances, être obstruée, et, dans tous les cas, elle a le défaut d'être dans l'axe du canal de 1500 mètres de long et de 100 mètres de large qui conduit à la rade intérieure : Une mesure s'impose, c'est de *prolonger de quelques centaines de mètres* dans la direction de l'est, *la jetée Nord.*

En *Algérie* — sans négliger Bône, débouché de la riche vallée de la Seybonse, et Philippeville que route et chemin de fer relient à Constantine et à l'oasis de Biskra — il serait urgent de mettre Bougie à l'abri d'un coup de main, non seulement par de nouveaux ouvrages, mais encore par une défense mobile suffisamment puissante. L'antique Saldœ est dans une position stratégique de premier ordre : elle commande la vallée du Sahel qui contourne le massif du Djurdjura, et est à l'E., comme Ménerville, à l'O., la clef de la Kabylie. Au point de vue maritime, la baie dominée par la montagne de Lalla Gouraïa, haute de plus de 700 mètres, est complètement protégée des vents de l'ouest et du Nord. C'est la plus sûre de l'Algérie et il faut à tout prix empêcher un ennemi de s'y installer.

La question délicate est celle d'Alger. Pour fortifier les extrémités, on diminue les ressources de la capitale et on songe à y supprimer le poste de contre-amiral. Prit-on cette mesure, il n'en faudra pas moins songer à organiser vigoureusement la défense maritime d'Alger.

(A Suivre) Armand Mesplé.

ARMÉE

Un condamné a avoué formellement son crime. Il l'a avoué non pas sous la pression de quelque interrogatoire inquisitorial, mais spontanément. Loin d'être un faible d'esprit, le coupable est un homme d'une grande intelligence et d'une volonté solide qui sait toujours ce qu'il dit quand il parle.

L'aveu a été recueilli séance tenante par deux témoins qui sont des hommes intelligents et honorables. Ces deux témoins ont immédiatement et sans s'être concertés répété l'aveu à diverses personnes qui peuvent en témoigner.

Il est clair que tout tribunal appelé de nouveau à statuer sur l'affaire ne pourra faire autrement que de confirmer la condamnation.

Alors dans quel but agissent ceux qui travaillent en faveur de la revision ou de l'annulation du premier procès ? — Je le répète (et ils ne peuvent contester cela) l'aveu, qui est *indiscutable*, rend une nouvelle condamnation fatale.

A quoi visent donc ceux qui continuent malgré tout à mener l'affaire, à l'attiser et à l'alimenter, qui renversent des ministres, brisent des officiers, insultent les chefs de la défense nationale ?..... Quel est donc le mobile qui les pousse, alors que le but ostensible de leurs efforts est si évidemment irréel ?

L'aveu est terrible : « Si j'ai livré des documents à l'Allemagne, c'était pour amorcer ; pour en avoir de plus importants ». Le coupable n'a pas seulement avoué, il a expliqué en même temps la raison déterminante de cet aveu. Les dénégations ne lui ont pas réussi. Il est vaincu. Alors, désespérément, sous l'angoisse de la dégradation imminente, il tente un nouveau système de justification dont il n'a pas le temps de mesurer l'inanité ; il se décide à reconnaître le fait en cherchant à le justifier. Il se ressaisira vite, mais l'aveu restera, recueilli et enregistré.

Et cependant, il ne faut pas s'y tromper, l'*affaire* n'est pas finie. L'arrêt de la Cour de Cassation n'aura pas le pouvoir de la clore. Il n'existe plus en France, à ce qu'il semble, aucune autorité judiciaire

assez indiscutée pour juger la valeur de la demande de revision, et, s'il s'agissait de juger à nouveau le condamné, on se demande en vérité quel tribunal ses partisans voudraient bien accepter.

Il était cependant possible d'arrêter net cette entreprise et il ne fallait pour cela que deux choses : de la loyauté et de la volonté. D'abord dire nettement si, oui ou non, la défense a eu connaissance de tous les éléments de la procédure. Puis, immédiatement, inscrire dans le code la peine de mort à l'article trahison. Ne pas accepter les retards qu'on apporte à la revision de nos lois sur l'espionnage, sous couleur de les refaire méthodiquement. Faire voter d'urgence l'article unique qu'il nous faut et laisser venir ensuite les demandes de revision ou d'annulation. Il n'est pas trop tard encore pour le faire.

***

L' rmée regrettera M. de Freycinet.

En dépit de quelques concessions fâcheuses aux exigences politiques de sa situation, il a été un véritable ministre de la guerre, choisi pour sa compétence spéciale en dehors de toute considération de parti. Il s'est montré sincèrement soucieux de la défense nationale; il a su, à l'occasion, défendre dignement l'armée à la tribune ; enfin il a achevé d'organiser les commandements d'armée dont il avait jadis jeté les premiers germes.

Je veux lui donner encore un autre éloge. Depuis quelque temps certains hommes politiques se montrent très soucieux de la discipline militaire. Le fameux complot militaire imaginé à la fin du ministère Brisson leur est resté pour compte. Mais, depuis, la discipline est demeurée l'objet de leur sollicitude. Ils aiment à dénoncer des fautes pour en demander âprement la repression.

M. de Freycinet n'a pas consenti à se montrer sous l'aspect d'un ministre de la guerre, abattant docilement sur l'armée, à l'appel de certains politiciens, la verge de la discipline. Il a sauvegardé jusqu'au bout la dignité, la loyauté de sa fonction.

Il a dû, j'imagine, apprendre naguère avec quelque surprise que le président du conseil, jugeant nécessaire de prendre personnellement en main la discipline de l'armée, avait cru devoir annoncer publiquement par avance je ne sais quelles répressions, faisant ainsi, à la grande satisfaction de certains partis, soupçonner des fautes graves dont nous attendons la révélation.

Serions-nous sur une mauvaise pente ? — On a présenté récemment, peut-être à tort, le gouvernement entier comme faisant sa chose d'une

question de discipline et en délibérant. Cela semble improbable. La mise en non-activité d'un officier n'est pas une question de gouvernement et le ministre de la guerre *seul* a qualité pour la décider sous sa responsabilité personnelle.

Le ministre de la guerre n'est nullement, en matière de discipline, l'exécuteur des volontés du conseil des ministres. Le pouvoir disciplinaire est inhérent à sa fonction ; il n'a pas le droit de s'en laisser dessaisir.

Le pouvoir disciplinaire est analogue au pouvoir judiciaire. Le chef qui l'exerce fait office de juge et il serait indigne de lui de se laisser dicter sa sentence.

Et si jamais un ministre de la guerre avait la triste faiblesse de mettre son pouvoir disciplinaire au service de la politique, il conserverait justement le renom d'avoir travaillé à la destruction de l'armée.

Colonel X*.**

MARINE

L'alerte de Fashoda aura eu du moins cet avantage, en nous ouvrant les yeux, de tirer de l'oubli, où l'on avait enfoui, le principe fondamental de la marine militaire française. On s'aperçoit enfin que la raison d'être de cette marine ou, si l'on préfère, son objectif principal, c'est la guerre contre l'Angleterre. Tant que nous ne serons pas prêts à soutenir cette guerre victorieusement, nous demeurerons exposés à tous les Fashoda qu'il plaira à nos ennemis de nous infliger. On s'est donc mis à étudier les procédés de lutte les plus capables d'amener l'Angleterre à composition et, fait bien digne de remarque, l'accord n'a pas tardé à se faire sur un point primordial, à savoir sur la nécessité de renoncer à la guerre d'escadres. Tous les esprits capables de réflexion reconnaissent que ce serait faire le jeu des Anglais, que de leur offrir la lutte en bataille rangée. En dehors des métallurgistes, on ne trouve plus, pour défendre l'antique conception de la guerre d'escadres, que les hommes qui, dans ces dernières années, ont participé au gouvernement des affaires maritimes et qui, à ce titre doivent porter la responsabilité de la réaction aveugle entreprise, dès 1887, contre l'œuvre de rénovation que l'amiral Aube n'avait eu que le temps d'ébaucher en 1886. Ces hommes sont donc dans leur rôle, c'est leur honneur qu'ils défendent en s'obstinant dans une voie malheureusement sans issue ; ils sont d'ailleurs sans force dès qu'ils ont perdu la possession du pouvoir ; on l'a bien vu le mois dernier, à la Chambre des députés, lors du vote sur l'amendement Rieunier qui a été repoussé à une majorité écrasante (1).

Le progrès des idées est, d'ailleurs, continu. Voici, par exemple, une excellente brochure qui a été très remarquée et qui permet de se rendre compte du chemin parcouru dans les esprits (2). L'auteur arrive, par une série de déductions logiques, aux conclusions suivantes où il indique ce qui nous reste à faire :

(1) Le député de Rochefort demandait, par son amendement, la mise en chantier de nouveaux cuirassés d'escadre.

(2) *Les sous-marins et la guerre contre l'Angleterre,* par d'Armor (Challamel, éditeur).

1° Suspendre totalement, pendant plusieurs années, les mises en chantiers de cuirassés d'escadre de 14.000 tonnes et de 30 millions.

2° Remplacer ces cuirassés par un nombre égal de croiseurs cuirassés de 11.000 tonnes analogues, soit au type *Jeanne d'Arc*, soit au type *Gloire*, où l'on sacrifierait un peu de la protection pour augmenter la distance franchissable.

3° Pousser avec la plus grande activité l'aménagement des points d'appui de la flotte à l'extérieur.

4° Mettre dès cette année 25 torpilleurs sous-marins type *Morse* en chantiers, les essais du *Gustave-Zédé* ayant suffisamment démontré que le *Morse*, qui est un *Zédé* perfectionné, sera une arme redoutable.

5° Lorsque les essais du *Narval* auront eu lieu et qu'on aura vu si ce submersible réalise les espérances qu'on a fondées sur lui, ou qu'on sera fixé sur les modifications à lui faire subir, mettre en chantiers 25 submersibles.

6° Cette première série de 50 sous-marins étant construite, les faire naviguer avec les défenses mobiles, arrêter après un examen les types définitifs et en construire encore 50.

D'une manière générale, un tel programme mérite notre approbation. L'auteur nous permettra cependant de formuler quelques réserves.

Il nous est impossible d'admettre, autrement qu'à titre transactionnel, son type de croiseur. Un navire de course, un *blockade-runner* doit être à vitesse maximum ; il ne peut donc pas être cuirassé verticalement. M. d'Armor tient sans doute à cette cuirasse comme à une protection dans le combat ; il ne se rend pas compte que tout croiseur qui se bat sort de son rôle et fait le jeu de l'ennemi qui a intérêt à voir nos bâtiments, inférieurs en nombre, se dépenser en luttes stériles au lieu de s'appliquer exclusivement à la destruction du commerce maritime. La vérité est qu'un croiseur français devra mettre à éviter le combat tout le soin que les croiseurs anglais mettront à le lui imposer ; c'est pour cela qu'il ne faut pas hésiter à sacrifier à la vitesse la protection d'ailleurs illusoire de la cuirasse. Après la vitesse, la meilleure défense du croiseur, c'est le sous-marin embarquable, genre *Goubet*, qui, dans la pensée de l'amiral Aube, constituait en quelque sorte l'annexe indispensable de nos corsaires.

Pourquoi, aussi, M. d'Armor passe-t-il sous silence la question de *l'aviso-mortier*, c'est-à-dire l'utilisation de l'obus-torpille par une canonnière à tirant d'eau minimum et à vitesse maximum ? Il y a cependant là un outil de combat de premier ordre pour la lutte le long des côtes et dans les mers étroites.

Sous ces réserves, nous ne pouvons qu'approuver le programme de M. d'Armor.

Commandant Z.

COLONIES

20 mai 1899

Le grand débat sur l'Algérie, interrompu à chaque instant, n'est pas encore terminé, au moment où nous écrivons. On ne saurait évaluer le nombre de séances qu'il remplira encore, mais ce qui est à prévoir, dès maintenant, c'est sa solution. Au premier jour, en effet, il a paru évident que la sanction donnée à ce débat résiderait dans l'envoi sur place d'une commission d'enquête, manière aussi parlementaire qu'infaillible d'étouffer une question gênante.

Les députés algériens, qui ont pris la parole, ont soumis à la chambre un long exposé de la situation de la colonie et des justes critiques qu'elle motive. Nous n'insisterons pas sur ce sujet aujourd'hui car nous l'avons traité dans quelques unes de ses parties, au cours de nos divers bulletins, et la place nous manque pour y revenir à l'heure actuelle. En revanche, nous voulons dire un mot du discours prononcé par M. Barthou, en réponse aux réquisitoires précédents. D'aucuns loueront la forme de la harangue et en approuveront le fonds ; il nous est impossible de nous ranger de leur côté. En semblable matière, la forme ne nous importe guère, car la colonie dirait volontiers, modifiant quelque peu la phrase du personnage de Molière :

« Je vis de bonnes lois et non de beau langage ».

Quand au fonds, nous nous refusons à l'admirer, nous déclarant incapable de découvrir dans la phraséologie abondante qui nous a été servie le moindre argument méritant d'être tenu en réelle considération. Pour ne citer qu'un spécimen, comment, par exemple, pour peu que l'on connaisse l'état d'esprit algérien, au point de vue politique et religieux, peut-on prendre au sérieux cette affirmation que le mouvement antisémitique procède d'un sentiment clérical et hostile aux institutions républicaines !

Avant de produire une pareille thèse, M. Barthou avait, du reste, débuté par cette affirmation non moins stupéfiante, « qu'il n'y avait pas

de crise en Algérie ! » Vraiment, à lire de semblables choses, on se demande si ceux qui les énoncent ne savent pas ou ne veulent pas voir.

Il n'y a pas de crise, nous dit-on, puisque dans une période d'un certain nombre d'années la population algérienne s'est accrue de telle ou telle quantité, et que le chiffre d'affaires a bénéficié de tel ou tel développement. Nous nous sommes interdit pour aujourd'hui de retracer le tableau des imperfections de l'organisation actuelle, mais il nous sera bien permis, tout au moins, de faire remarquer ce qu'a de spécieux l'argument tiré d'une augmentation du nombre des habitants ou du total des transactions. Cette augmentation existe, soit, mais combien ne s'accuserait-elle pas plus forte si notre domaine ne traversait pas précisément cette terrible période de crises de toutes sortes, qu'il est, dans certains milieux, *opportun* de nier !

L'orateur veut bien reconnaître, cependant qu'un certain malaise règne dans la colonie et il n'hésite pas à l'attribuer à l'exécrable politique. Ici, nous nous trouvons absolument d'accord avec lui. Qu'il nous permette cependant de lui dire que cette politique, qu'il vitupère de si énergique façon, ce sont ses amis qui l'ont longtemps favorisée ; que c'est d'elle que ses amis ont longtemps bénéficié.

Le couplet d'éloquente indignation qui nous a été servi, ne saurait donc avoir de valeur que s'il constituait le *mea culpa* d'une fraction parlementaire. Or, ce n'est pas dans cet esprit qu'il a été conçu.

Puisque le moment est venu de dire les choses comme elles sont, il est une réflexion que nous ne pouvons passer sous silence : si d'un certain côté on nie le mal ; si l'on se refuse à voir la situation telle qu'elle est en réalité c'est qu'avouer ce mal, reconnaître cette situation, ce serait prononcer la condamnation du clan politique auquel incombe une lourde part de responsabilité ; ce serait du même coup décréter la déchéance de ceux qui ne voudraient se dessaisir ni de l'influence, ni du pouvoir, alors que la masse des bons français pense qu'ils ont cessé depuis longtemps, de mériter l'une et l'autre.

C'est cette solidarité malsaine qui excite notre défiance à l'endroit de la commission d'enquête chargée d'aller étudier l'état des choses en Algérie. Pour que cette commission put rendre les services que l'on doit attendre d'elle il faudrait qu'elle ne fut composée que d'hommes libres de toute attache avec telle ou telle camarilla, et faisant passer le souci de la vérité et du bien général avant des préoccupations de groupes. De tels hommes, on en trouve dans le pays, mais notre lamentable parlement n'en est, hélas, pas riche et si, par aventure, il s'en rencontre quelques-uns, on peut craindre à bon droit que ce ne soit pas sur eux que se portent les suffrages de leurs collègues....

Et la comédie continuera jusqu'au jour du drame, jour qui menace d'être prochain.

*
* *

Nous devons faire amende honorable à nos lecteurs pour notre naïveté. Il y a quinze jours nous avions la candeur de nous réjouir à la pensée que nous allions enfin être dotés en France d'une armée coloniale.

Nous avions compté sans notre hote. Au moment ou le projet de loi organisant cette armée, allait être déposé sur le bureau des chambres par le ministre de la Guerre, celui-ci tombait du pouvoir et comme le dit projet répondait à une nécessité urgente et inéluctable, le successeur de M. de Freycinet s'empressait.... d'ajourner le dépôt annoncé !

Tout étant ainsi remis en question, de nouveau nous risquons de voir se produire les rivalités entre les partisans de la Guerre et ceux de la Marine. La commission de l'armée à beau multipler ses injonctions aux pouvoirs publics, en réalité nous voilà une fois encore en présence de l'incertain.

C'est tout de même un admirable pays que cette France, qui continue à vivre et à poursuivre ses destinées en dépit de l'impuissance parlementaire et du néant gouvermental !

*
* *

Le journal officiel publie le rapport d'ensemble adressé par le Général Gallieni, au ministère des colonies sur la situation à Madagascar, depuis le mois de septembre 1896, époque à laquelle le Général fut nommé Gouverneur de la colonie, jusqu'à maintenant.

Un pareil document ne s'analyse pas, car tout ou à peu près en serait à citer. Nous renvoyons donc nos lecteurs au texte original. En voyant tout ce qui a été fait, pour la pacification de la colonie et pour son développement, ils seront plus portés que jamais à rendre justice à l'homme qui par la largeur de ses vues et l'étonnante variété de ses aptitudes a mérité d'être comparé à notre immortel Maréchal Bugeaud.

Le Général sera bientôt en France, précédant de peu de jours un autre héros africain le commandant Marchand. En les saluant l'un et l'autre nous mettrons le baume d'une pensée réconfortante sur nos plaies qui saignent de toutes parts.

J.-Bernard d'ATTANOUX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Qui n'a lu les discussions auxquelles a prêté, il y a quelques mois, un roman de M. de Vogüé, en publication dans la *Revue des Deux-Mondes.* L'auteur était accusé d'un crime impardonnable, qu'aucune pénitence n'aurait pu laver. Il avait attaqué la mémoire d'un brave homme, mort en paix avec sa conscience, M. Pécaut. Ancien pasteur protestant, toujours chrétien, M. Pécaut avait mené pendant quelque temps, l'Ecole normale de jeunes filles à Fontenay.

De par ses premières fonctions, le brave homme est, paraît-il, intangible. Aucune plaisanterie n'est permise sur ses mœurs austères, sur son enseignement, sur la façon dont il expliquait la loi morale à ses jeunes élèves. Or, M. de Vogüé s'était, disait-on, permis quelque moquerie à l'adresse de M. Pécaut. J'avoue que cette accusation me causa quelque surprise. Je ne vois pas M. de Vogüé quittant toutes ses habitudes, dépouillant toute sa candeur, et se lançant dans la satire de ses contemporains.

Je me tranquillisai donc aussitôt sur le compte de M. Pécaut. Non, pensais-je. M. de Vogüé n'a décoché aucune flèche à ce digne éducateur. Mais cependant beaucoup se fâchaient. M. Buisson, lequel ne rit pas plus volontiers que M. de Vogüé, se leva pour venger la mémoire du bon M. Pécaut, brave homme, qui aimait à entendre chanter, à son apparition, des cantiques où l'on exaltait l'idéal, mais qui n'aurait pas pour tout au monde, induit à mal ses élèves.

Pourquoi M. Buisson s'est-il dressé ? Pourquoi a-t-il versé des flots de bile ? Pourquoi a-t-il crié à la violation des tombes, comme si on l'avait violé lui-même ? — J'ai en ce moment, sur ma table, sous la forme d'un volume in-12, le roman de M. de Vogüé, lequel contient à l'endroit incriminé, un éloge extravagant du dit M. Pécaut. Si celui-ci n'en a pas tressailli d'aise dans le sein d'Abraham où il repose, c'est qu'on y jouit d'une belle insensibilité.

Qu'on lise plutôt ! Ainsi s'exprime, avant de donner des preuves d'amour au héros du livre, une jeune juive, ancienne élève de Fontenay, puis actrice célèbre :

« Ce sont mes cahiers de l'école, les notes recueillies aux conférences du bon M. Pécaut. Mes compagnes et moi nous l'avons aimé. Il croyait, l'excellent homme, nous croyions nous-mêmes que nous prenions intérêt à son prêche ; non, je l'ai compris plus tard ; nous aimions le doux rêveur comme les petites filles de cet âge aiment leur directeur spirituel quel qu'il soit. Je retrouve ici, j'y relis de temps à autre les formules sonores qui nous emballaient : « L'idéal moral contemporain, la dignité de la personne humaine.... l'issue ouverte vers la vie éternelle... ». Et plus loin : « C'est égal, je me reporte parfois à ce temps, à ma brève griserie d'âme, et je me dis que ce furent de bons jours, les seuls où l'illusion féconde ait habité dans mon sein. Parfois aussi, j'envie mes anciennes compagnes, celles qui ont suivi l'âpre chemin du devoir enseigné, avec un cœur résigné à leur sort modeste, un esprit docile à la grave parole du cher maître ».

Voilà, dans son horreur, la page calomnieuse contre le bon Pécaut. Lequel d'entre nous se plaindrait, si dans les polémiques de presse, il était ainsi traité et si on lui attribuait autant d'idéal, et une puissance aussi bienfaisante et aussi tenace sur l'esprit des jeuues filles ? La seule chose dont pourrait peut-être se plaindre M. Pécaut c'est qu'on lui ait prêté des phrases qui sentent leur Vogüé d'une lieue et qui n'ont rien à voir avec le calvinisme. Je n'ai pas connu M. Pécaut, mais je doute qu'il ait catéchisé ainsi les jeunes élèves de Fontenay. Fut-il un doux rêveur ? Eut-il les tirades à la Chateaubriand qui emballaient les jeunes cerveaux ? Où donc les aurait-il prises ? N'y a-t-il pas ici substitution ? M. de Vogüé ne s'est-il pas mis pour un moment dans la peau du bon M. Pécaut, lequel devait tenir un tout autre langage à ses jeunes ouailles de Fontenay ? On m'affirme cependant que s'il avait retenu beaucoup du christianisme ancien, M. Pécaut avait rejeté du calvinisme son âpreté. C'était un doux, d'idées un peu vagues, sans nettes formules, essayant de fabriquer en sa petite pharmacie particulière, une composition fort agréable avec des restes d'évangile et quelques bribes de philosophie. Il était plus éclectique que sectaire. Il y avait dans son âme beaucoup de naïveté et peu de haine, beaucoup de candeur et peu de critique. Homme excellent, toujours occupé à prêcher la loi morale et que l'on ne conçoit pas une minute, sans exercer les fonctions de prédicateur. Cependant, il n'eut évidemment jamais, dans ses perpétuels épanchements évangéliques, une aussi parfaite ressemblance avec M. de Vogüé.

Pourquoi quitterais-je M. de Vogüé, sans donner au moins, dans ce court article, mon jugement rapide sur son livre tout entier ? Ce qui distingue le brillant écrivain, c'est l'indécision, non seulement dans les idées, mais dans les mots employés. Combien peu rendent nettement la pensée ! Quelle petite dose d'études classiques on constate dans

l'éducation littéraire de M. de Vogüé ! Le roman que j'ai sous les yeux ne diffère pas, sur ce point, des précédentes œuvres de l'écrivain. Que signifie d'abord le titre : *Les morts qui parlent* ? Je n'entends pas trop les morts déclamer dans le cours du volume. — M. de Vogüé a passé par le Palais-Bourbon, où il s'imaginait peut-être trouver un monde nouveau, éprouver des sensations vives et neuves. Or, il n'a rencontré, dans le Parlement, que des bateleurs, des ambitieux, toute une décomposition banale. Telle la peinture que nous trace M. de Vogüé. Son principal héros, Bayonne, d'origine juive, grand déclamateur, chef du parti socialiste, est à la merci d'une femme; il est la proie de ses passions et des fatalités de sa race. Qu'y a-t-il donc en face de cela? Il y a ces officiers jeunes, vigoureux, qui s'en vont au Soudan et dans les colonies, répandre leur énergie et agrandir le domaine de la France. Peut-être referont-ils là-bas une patrie nouvellle, forte et purifiée, ou rétabliront-ils la vieille patrie ?

Voilà ce que j'aperçois dans le roman — est-ce un roman ? — de M. de Vogüé. Mais tout cela est noyé dans un tel romantisme que je ne sais si j'ai bien discerné la pensée de l'auteur. Qu'ont de commun avec cette donnée : *Les morts qui parlent* ? Ni Bayonne, ni la belle Esther, ni la russe Daria ne nous apparaissent menés par les hérédités implacables, pas plus que les bonshommes qui s'agitent au Palais-Bourbon. Le titre du volume ne s'adapte donc pas au volume entier et n'en marque ni la thèse possible, ni la philosophie générale.

Malgré tout, M. de Vogüé a montré un beau talent dans son essai nouveau. Il en sort tout naturellement une philosophie qu'il a rendue d'une manière qui n'est peut-être pas la mienne. Ce monde a besoin, comme un appartement, de renouvellements périodiques. Fermez constamment une chambre, l'air y devient irrespirable. Il faut de temps en temps ouvrir les fenêtres et chasser l'air ancien pour le remplacer par de la pureté. Ainsi en va-t-il des choses politiques ; quand un groupe est resté trop longtemps aux affaires, on sent partout une lourdeur, et dans l'atmosphère, des miasmes empoisonnés. Aussi j'approuve pleinement la Constituante de sa résolution et d'avoir interdit à ses membres, l'accès à l'assemblée suivante.

Oui, le mouvement empêche la décomposition ; il y a, en France, des familles modestes, toutes vivantes, nullement atteintes par le mal ; il y a des pharisiens de belle énergie dans notre race. Que, grâce aux renouvellements nécessaires, ces familles puissent arriver à la direction des affaires sans s'y éterniser et sans s'y perdre, cela me paraît indispensable. Quelque pensée que l'on ait sur *Les morts qui parlent*, le livre n'en est pas moins curieux, plein d'idées plutôt latentes que précisément exprimées.

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

HAMLET

Hamlet s'adressant à Polonius, lui demande : « Voyez-vous ce nuage là-bas qui a presque la forme d'un chameau ? » Le conseiller bavard et bonhomme n'y trouve pas à redire, il répond : « Par la messe, on dirait que c'est un chameau, vraiment ! — Je le prendrais pour une belette, » insinue aussitôt Hamlet. L'autre sans se déconcerter : « Oui, il est tourné comme une belette. — Ou comme une baleine. — Tout à fait comme une baleine. » De sorte que nous ignorons la véritable forme de ce nuage invisible que les deux interlocuteurs regardent passer ou se déformer dans les frises.

Savons-nous plus exactement qui est Hamlet ? Il est le mystère, l'énigme que la critique a vainement tenté de percer, puisqu'il tourne encore à la controverse et qu'il nous apparaît également vraisemblable sous les aspects divers et contradictoires que lui prêtent les interprétations successives de Rouvière, de Rossi, de Mounet-Sully, de Sarah Bernhardt. A ce point de vue, il est un type unique dans le théâtre, puisque chaque acteur y peut incarner son génie propre, sans se soucier de tradition, et en tirer sous des formes d'originalités différentes, un profit tout personnel. De cette facilité d'adaptation, de cette malléabilité de substance, il faut conclure que le personnage mystérieux de théâtre, Hamlet, est essentiellement et universellement humain. Qui se met à sa place, qui endosse sa défroque, qui prend sa sensibilité, qui se met en présence des faits qui l'affectent, se sent immédiatement à l'aise, comme chez lui, et marche pour son propre compte, pour ainsi dire. Ce qui est représenté, ce qui est exprimé par le texte du poète, c'est le fond de l'âme humaine, ce qu'elle contient de général, de commun à tous les hommes. Tout être, dans les circonstances dramatiques ou graves de la vie, sent en lui, frémir, hésiter et se lamenter, Hamlet : il est de la même substance morale et intellectuelle que le prince Danois. Quant au reste, aux actes, aux expressions, à la mimique, il s'en tirera avec les instruments que la fatalité de la nature a mis à sa disposition, avec violence, avec apathie, avec rage, avec folie, avec ruse, suivant qu'il sera doué de telle ou telle constitution, asservie aux prédominances particulières des nerfs, de la bile, de la lymphe, du sang ou du cerveau. Il n'est pas l'esclave des paroles du poète ni d'une mise en scène qui l'emprisonnent dans certaines attitudes, lui dictent d'inviolables

intonations, ordonnent à ses traits des physionomies fixes et orthodoxes. Il est libre. Il peut se démener dans les mimiques de la fureur et de la folie; il peut au contraire s'affaisser sous l'effondrement d'une nature timorée ; il peut hurler ou murmurer, crier ou pleurer, être froid, être excessif. Il peut tout, sans cesser d'être vrai, sans trahir la pensée de Shakespeare qui fut générale, infinie. Il peut être gros et poussif, maigre et nerveux, mélancolique ou ardent. Il est le mineur qui descend au fond du puits de l'âme humaine. Qu'importent son extériorité et son tempérament, sa mine blafarde ou rougeaude, son humeur. L'essentiel est ce qu'il rapporte de son incursion ténébreuse, c'est la matière précieuse qui brille dans ses mains sous la clarté, lorsqu'il revient au jour, c'est l'or qu'il ramène des caves explorées, c'est la vérité, qui gît au fond de l'âme humaine, qui n'est dans sa réalité et dans son intégrité que là et qui s'obscurcit, se contrefait, dès que nous la voulons légèrement déduire des seules apparences extérieures. Le spectre du vieux Hamlet habite et chemine sous terre comme une « taupe. » Il sait ce qui est puisqu'il sait ce qui fut. Pour révéler la vérité aux hommes, il lui faut sortir des ténèbres que le regard humain est implacable de pénétrer.

Mais l'extrême ductilité du rôle d'Hamlet nous conduit à une autre conclusion. C'est que le personnage, en tant que type particularisé, caractère fini et défini, nature d'homme qui se distingue nettement d'une autre, n'existe pas. On ne trouverait pas sa ressemblance dans la réalité. Il demeure dans l'abstrait, et la tragique histoire à laquelle il est mêlé et qu'il mène, l'environne de faits sans parvenir à le spécialiser dans tel ou tel tempérament. Sans cesse, il échappe à son rôle actif, il s'échappe à lui-même. Caractère hésitant, dira-t-on, nature débile qui, le bras levé, n'ose plus le baisser et accomplier l'acte. Il serait plus juste de dire qu'il s'arrête en chemin parcequ'il nous est montré moins pour agir et conduire la tragédie que comme porte parole du poète qui nous expose sa propre méditation et nous fait mesurer la profondeur de pensées où se reflète l'ensemble des choses. Quelle suite dans les actes, quelle logique de passion demander à un rôle qui n'est point là pour lui-même, mais qui s'interrompt à chaque mouvement pour nous traduire les conceptions générales de l'auteur. C'est pour ces raisons précisément qu'il nous captive, qu'il nous retient irrésistiblement. Mais si nos besoins de pensée, de poésie, de philosophie trouvent en lui une satisfaction et une jouissance, il faut avouer en toute conscience que notre art classique ne rencontre pas dans sa silhouette mouvante et dans ses paroles, les traits accusés et définitifs qui, délimitant les contours d'un individu et d'un caractère, les détachent avec netteté de la confusion des choses et du troupeau en désordre de l'humanité. Notre art classique le doit raisonnablement

réprouver. Cela est si vrai que malgré la piété presque filiale que nous vouons à Shakespeare, son théâtre, intégral du moins, ne s'est jamais acclimaté sur notre scène. Notre admiration puise à cette œuvre de vie ; notre goût et notre conformation demandent qu'on l'arrange suivant les lois d'ordonnance qui ont formé notre esprit et notre art.

La nouvelle traduction d'*Hamlet* par MM. Marcel Schwob et Eugène Morand, est très littérale et il semble que Madame Sarah Bernhardt ait voulu suivre les traducteurs dans leur respect du texte original. Sa vaillante et géniale nature incarnant la vacillante image d'Hamlet, en donne assurément un aspect particulier, fort beau du reste, mais on voit qu'elle s'est moins souciée de composer l'ensemble d'un personnage qui échappe à chaque instant et fond sous la main, qu'à interprêter chaque scène dans le sens immédiat et restreint quelle contient. Si entre ces scènes, le lien manque, si une logique et une continuité qui les traduiraient font défaut, c'est l'affaire de Shakespeare. Mme Sarah Bernhardt ne s'occupe que de la scène qui se présente. Il faut reconnaître qu'elle lui donne son effet le plus intense et que jamais elle n'avait encore eu l'occasion d'utiliser, comme ici, les ressources variées de son talent. Elle éclaire le texte, elle l'anime de l'intuition de son génie dramatique. Malgré ce désintéressement, tout au moins apparent, de l'ensemble, le rôle sous cette interprétation nouvelle et féminine, laisse une impression générale. Hamlet, un peu semblable à son diminutif *Lorenzaccio*, nous apparaît comme affaibli, de volonté médiocre, écrasé sous le poids du devoir de vengeance que lui imposait les circonstances. C'est d'ailleurs le jugement que Gœthe porta sur lui. La référence suffit à couvrir qui l'invoquera.

Il est bon cependant de remarquer qu'Hamlet, en dépit de ses atermoiements philosophiques, ne reste pas au-dessous de sa tâche. Il l'accomplit entière, il l'outrepasse même, puisqu'il assassine le malheureux Polonius, puisqu'il conduit à la folie la sensible et confiante Ophélie, puisqu'il tue Laerte, puisqu'il transperce le roi. Il ensanglante la scène. Plus ferme, assurément il n'eût frappé qu'un coup celui qui devait tuer le roi. Alors, il n'eût plus été qu'une brute instinctive, un passionné aveugle, rendant le mal pour le mal, donnant la mort à qui l'a donnée. Il eût semblé plus énergique à ne pas équivoquer. En réalité, il eût été moins complet, moins grand, sans étendue d'âme, car en lui, seule la fureur homicide et vengeresse eût parlé. Tel qu'il nous est dépeint, au contraire, il nous montre la totalité humaine, avec ce qui nous éclaire sur nos devoirs et nous déroute en même temps sur l'opportunisme de nos actes, c'est-à-dire la conscience. « Maudite fatalité, s'écrie-t-il, que je sois né pour remettre les choses en ordre ! » Le passionné, sait-il si les choses sont en ordre ou non. Il agit et ajoute au désordre, réparant

l'erreur par l'erreur, le crime par le crime. Hamlet hésite, parce qu'il constate que « l'époque est détraquée ». (Cette époque est celle de tous les temps). C'est moins de sa faiblesse qu'il se lamente que de l'impuissance générale à remettre droit ce qui va de travers. Il n'a confiance ni en lui, ni en personne. Le doute, la négation, la pessimisme entrent en lui et naissent de sa propre conscience. Ils aboutissent fatalement à la folie, car feindre la folie, c'est se réfugier en elle, lui demander secours, c'est en être atteint et avoir déjà perdu l'équilibre où se doivent tenir, d'un côté et de l'autre, les résolutions et les actes. « La main qui travaille peu a le tact plus délicat, » dit-il encore en écoutant l'inconscient et joyeux fossoyeur qui creuse une tombe et chante à la fois. La main hésite à la besogne, quand le cerveau a conçu le devoir en même temps trop étendu et impuissant aux réalisations de l'ordre rêvé. Ce n'est pas le tempérament qui fait défaut à Hamlet, il le prouve suffisamment, mais il a la conscience de la marche des choses et l'acte lui apparaît comme un faible et vain redressement. Il l'accomplit cependant, mais contre sa propre raison et en vertu de l'impulsion instinctive qui, par moments, par éclairs, fougueuse et désordonnée, triomphe de cette raison.

Jules CASE.

Le Théatre-Antoine joue *Cœurblette* de M. Romain Coolus. Par ce nom, Cœurblette dont la pièce tire un effet et une scène comiques, l'auteur établit l'état signalétique et la psychologie de son personnage à la fois ridicule et odieux, mou et féroce. C'est un cœur perverti et pourri. La comédie est heureusement preste et spirituelle, les mots abondent, le vice et les lâchetés se déguisent sous de plaisants dialogues et désarment par un langage d'argot familier qui réjouit l'esprit, le maintien à la surface et l'empêche de pénétrer trop avant dans ces âmes décomposées. Entre pleurer et rire, M. Romain Coolus choisit le second, moins par philosophie peut-être que parce qu'il est un excellent auteur comique et que le rire est son outil nécessaire. Il le manie avec adresse, avec maîtrise. Il estime, il est vrai, que tout ce petit monde qui constitue sa pièce n'est guère joli et il le fait juger par une jeune fille de quinze ans, nommée Fillette. Elle parle franc et clair, dans une langue pittoresque, sans mâcher les mots ni atténuer sa pensée. C'est une petite âme naturellement droite qui a le sens du bien et du mal. Elle n'épargne personne, parce que personne n'est à épargner ici. Pourtant, Fillette, fille d'une Madame Cardinal, sœur d'une cocotte, nièce d'un oncle Grivoy qui vit de la prostitution de sa nièce, sera cocotte elle-même, à la première occasion, mangeuse de quelque Cœurblette, comme sa sœur dont les leçons lui auront été profitables. J. C.

SCIENCES

M. Armand Gautier, l'un des membres les plus éminents de l'Académie des Sciences, se livre depuis quelque temps à une série de recherches remarquables avant tout par la grandeur du sujet qu'elles concernent. Il s'agit de la composition de l'atmosphère et de la mer, c'est-à-dire des deux grands réservoirs naturels où les êtres vivants vont entretenir leur énergie. Les résultats enrichissent à la fois nos connaissances quant au mécanisme biologique et quant aux grandes harmonies qui permettent à la surface terrestre de persister dans son état d'équilibre.

Car rien ne saurait provoquer une plus vive et plus légitime admiration que le spectacle des dispositions qu'on dirait si ingénieuses, si elles n'étaient point naturelles, grâce auxquelles certaines actions générales conduisant fatalement par elle-même à une modification de milieu générale, se trouvent neutralisées à chaque instant par d'autres phénomènes qui tendraient à réaliser un changement opposé. A cet égard l'exemple le plus anciennement cité consiste dans la collaboration du règne animal et du règne végétal qui par le jeu de leurs physiologies propres et tout en agissant chacun dans une dissection particulière assurent la constance de composition de l'Océan aérien. Dumas y a fort insisté dans son célèbre *Essai sur la statique des être organisés* et quoi qu'il n'ait pu saisir dans sa précision, les détails du phénomène, il en avait admirablement saisi les grandes lignes et la signification générale.

L'animal en respirant, consume ses tissus et remplace dans le milieu ambiant l'oxygène par un égal volume d'acide carbonique. Il ne faudrait pas très longtemps pour que l'atmosphère tout entier, vicié peu à peu comme l'air d'une salle close, ne devint impropre à la respiration et pour que l'asphyxie universelle mette un terme à la faune.

En face de l'animal, le végétal qui respire d'ailleurs comme lui et ajoute son acide carbonique à l'acide carbonique d'origine animale jouit d'une autre faculté. Le gaz carbonique lui est un aliment ; dans le merveilleux laboratoire de ses cellules chlorophylliennes et grâce à l'excitation que lui communique l'énergie des rayons solaires, il sait combiner le produit de la combustion du charbon avec les éléments de l'eau et le résultat est la constitution des matières fondamentales des plantes : la cellulose, l'amidon, le sucre. Cette genèse ne saurait d'ailleurs se réaliser sans qu'une notable proportion de l'oxygène

contenu dans les corps réagissant (acide carbonique et eau) ne fut rejeté et voilà, par le seul fait de sa nutrition, la plante constituée à l'état de régénérateur d'oxygène. Pendant que l'animal tend à retirer de l'air tout l'oxygène libre qui s'y trouve, la plante, sans relâche dès que le soleil brille, rejette dans l'atmosphère ce résidu de sa digestion qui est pour nous l'aliment respiratoire par excellence, le *gaz vital* selon la très heureuse expression de nos pères.

Un autre exemple d'harmonie du même caractère général a été révélé par M. Schlœsing en ce qui concerne la proportion d'acide carbonique contenu dans l'air. Etant donné que le nombre et l'exercice des foyers de combustion physiologiques, industriels et autres et que l'intensité de la végétation sont variables à chaque instant et dans chaque lieu, on pourrait admettre *à priori* que la proportion de l'acide carbonique atmosphérique doit varier d'un moment à l'autre entre des limites assez larges. Or c'est ce qui est contredit par l'expérience, car les dosages les plus délicats démontrent que l'air renferme toujours et partout trois dix millièmes d'acide carbonique. La cause de constance imprévue réside toute entière dans le jeu d'un régulateur d'une précision et d'une délicatesse sans égales, en même temps que d'une dimension incomparable puisque c'est l'Océan tout entier.

L'eau de la mer contient toujours, mais en proportion variable, du bicarbonate de chaux en dissolution aqueuse et du carbonate neutre de chaux à l'état de suspension; et en vertu des lois qui président aux phénomènes de la dissociation, il s'est établi un équilibre parfait entre la tension de l'acide carbonique atmosphérique et la quantité de bicarbonate en dissolution. Si on suppose que cet état d'équilibre tende à se rompre par une diminution du gaz mélangé à l'air, aussitôt une certaine quantité de bicarbonate se décompose et une effervescence strictement réglée vient combler le déficit. Si l'on imagine qu'à l'inverse la proportion dans l'air tende à dépasser les trois dix-millièmes réglementaires, alors une proportion convenable de protocarbonate de chaux en suspension soutire de l'acide carbonique et entre en dissolution dans la mer. Comme on voit, toute velléité d'écart est immédiatement neutralisée et la persistance nécessaire à la bonne réalisation des phénomènes physiologiques dans les deux règnes est assurée.

M. Armand Gautier étudie des questions comparables à celles qui viennent d'être citées, comme exemples, et on peut être assuré qu'un jour ses résultats jetteront quelque lumière décisive sur des points encore mystérieux de la biologie des profondeurs marines. Il s'agit cette fois de l'iode dont la mer est le principal réservoir naturel et qui joue un rôle si important dans la constitution d'une foule d'êtres aquatiques, algues et animaux. Comme l'eau des marais salants renferme toujours de l'iode, et même en grande quantité; comme d'un autre côté le chlore se trouve

dans la mer à l'état de chlorure et le brome à l'état de bromure, on a admis comme évident que les flots de l'océan contiennent des iodures. La chose semble si sûre qu'on n'a pas d'ordinaire songé à la vérifier. Or, au cours d'un voyage à Roche-Douvres, dans la Manche, M. Gautier a voulu voir au juste ce qu'il en est et le résultat a été bien imprévu. Malgré la précision des méthodes qui permettent de reconnaître les plus faibles quantités d'iodures, l'eau de mer prise à la surface et même à plusieurs mètres de profondeur, n'a pas fourni la moindre trace de ces composés. C'est exactement ce que le même auteur a reconnu aussi pour l'atmosphère, dans laquelle depuis longtemps, M. Chatin a signalé la preuve constante de l'iode : de l'iode oui, mais des iodures non !

Il fallait déterminer à quel état ce corps simple se présente ; or la conclusion, c'est que tout l'iode, au lieu d'être à l'état minéral, est engagé dans des combinaisons organiques. Sous cette forme, il existe dans l'eau en quantité très sensible, qu'on peut doser même dans 10 grammes d'eau et qui s'élève à plus de 2 milligrammes par litre.

Ce premier résultat obtenu, M. Armand Gautier a voulu préciser davantage : l'eau de mer prise à la surface et jusqu'à une profondeur de plus de 100 mètres contient des débris de toutes sortes, constituant le *plankton* que les océanographes ont tant étudié. Cinq litres d'eau de mer étant filtrés sur du biscuit de porcelaine, on en retire une matière muqueuse dans laquelle sont plongés une quantité de débris minéraux, charbonneux et organisés. Parmi les corps organisés on a reconnu des fibres ligneuses, des poils de végétaux et d'animaux, des spicules d'éponges, de rares fragments d'insectes, des infusoires flagellés, des rotifères et surtout des diatonnées variées, telles que des espèces appartenant aux genres *Coscinodiscus*, *Melosira*, *Campylodiscus*, *Sarizella*, *Amphora*, *Synedra*, *Nitzchia*, *Mavicula*, *Pleurosigma*, etc. Le tout ne représentant d'ailleurs pas 1 milligramme par litre.

Reste à expliquer d'où provient l'iode organique de la mer, aussi bien que celui des algues, des spongiaires et des autres corps organisés. « Vient-il, dit l'auteur, des sources et des émanations issues des profondeurs, là où l'absence de toute lumière ne permet pas la vie des organismes du plankton ? Ne passe-t-il que plus haut à l'état organique et organisé, dans les couches plus ou moins illuminées de la mer ? C'est là un problème du plus haut intérêt et que je me propose d'essayer d'éclaircir ».

Avant d'applaudir, comme nous y serons sans doute amenés à la solution définitive, rappelons que la vie est loin d'être localisée à la surface de la mer et parait au contraire règner presque dans ses abîmes les plus profonds.

Stanislas MEUNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Reflets sur la sombre route, par Pierre Loti. Calmann Lévy, éditeur.

La personnalité, à la fois idéaliste jusqu'à la souffrance lorsque sa pensée s'élève vers les au-delà, et passionnée du moindre mouvement, d'un brin d'herbe, du cri d'une bestiole, se retrouve plus entière, il semble, dans les livres fragmentés que publie Pierre Loti. Dans un roman il disparait presque, attaché qu'il est à rendre plus intense la vie de ses héros, que tous il a connus, qu'il a vus aimer ou désespérer; mais dans ces volumes cueillis de ci, de là comme *Reflets sur la sombre route*, c'est son âme qu'il nous dévoile avec l'abîme qu'il y laisse béant, se refusant à croire qu'elle se remplit pour qui le veut de l'infini; c'est sa pensée inquiète, sans cesse interrogatrice que nous suivons, c'est parce que ses yeux savent voir au plus profond sensible des choses, que nous voyons avec lui, la grande pitié nous prend parce que nul ne sait mieux vous forcer tout à coup, en quelques lignes, en quelques mots, à sentir l'émotion vous poigner.

Il faut le lire, page à page, ligne à ligne, rêver avec lui, ce beau livre si humain des *Reflets sur la sombre route*. La route est sombre, oui, mais qui sait mieux que Pierre Loti y jeter des reflets de couleurs, d'image, de lumière.

J. Basque.



A quoi tient la supériorité des Français sur les Anglo-Saxons. — On sait le succès qu'obtint dans certains milieux intellectuels l'ouvrage de M. E. Demolins intitulé : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.* De nombreux lecteurs avaient cependant été fort contristés de voir que cet écrivain Français n'hésitait pas à décréter, de façon absolue, l'infériorité de ses compatriotes. Beaucoup pensaient également que la copie complète des institutions anglaises, préconisée par ce sociologue comme remède à notre impuissance, pourrait bien ne nous servir à rien, si même elle ne devait pas nous nuire.

Mais, jusqu'à ce jour, aucun écrivain n'était venu, répondant à M. Demolins, dire au public ce que certains pensaient tout bas de cette apologie enthousiaste de la nation anglaise.

C'est cette réfutation que vient apporter en termes éloquents M. Anold dans son ouvrage qui a pour titre : *A quoi tient la supériorité des Français sur les Anglo-Saxons.*

L'auteur nous indique, dès le début, qu'il vient protester contre le principe de la suprématie du peuple anglais en toute matière, principe inscrit par M. Demolins sur la couverture même de son ouvrage. Il reconnaît à nos voisins certaines supériorités, notamment celle de la force et de l'aptitude au négoce, tout en montrant que, même là, nous ne nous trouvons pas dans un degré d'infériorité aussi complet que

veut bien le dire M. Demolins. Il nous montre comment cet écrivain fait fausse route lorsqu'il nous convie à copier seulement les institutions anglaises et en particulier le régime scolaire qu'il nous présente comme modèle et qui, même en Angleterre, constitue une infime exception. C'est là une remarque que nous retrouverons souvent sous la plume de M. Anold : il insiste sur ce point que de faits particuliers très peu, trop peu nombreux, l'écrivain qu'il réfute a tiré des conclusions générales, dont l'exactitude reste à démontrer. Nous voyons comment, de quelques observations recueillies presque toutes aux environs d'Edimbourg, dans des conditions d'impartialité fort problématiques, l'auteur de la supériorité des Anglo-Saxons a tiré tout son système scientifique de formation sociale sur lequel il a basé cette admiration sans borne pour tout ce qui est anglais.

La première partie du livre de M. Anold est consacrée à cette réfutation des théories de M. Demolins. La lecture en est non seulement fort instructive, mais, ce qui est plus rare en ces graves matières de science sociale, elle captive et amuse même le lecteur, car elle est écrite avec cette clarté, cette verve, et cette bonne humeur qui distinguent l'écrivain bien Français, toujours éloigné de la pédanterie même lorsqu'il traite des sujets sérieux.

C'est ainsi que nous suivons l'auteur sans fatigue et toujours avec intérêt jusqu'à la seconde partie intitulée : *Le mal dont nous souffrons.*

C'est la partie vraiment originale et personnelle de cet ouvrage. M. Anold est, nous l'avons dit, un patriote sincère et convaincu. Mais son amour de la patrie ne l'aveugle pas, ne l'empêche pas de discerner nos défauts : il estime au contraire qu'il est de son devoir de nous indiquer, sans en rien cacher, tout ce qui constitue pour lui les causes de la crise que nous traversons et contre lesquelles il nous engage à réagir.

C'est sur les vices de notre organisation politique et administrative qu'il attire d'abord notre attention. Il ne prétend pas être le premier à les signaler et il nous dit tout franchement que beaucoup ont été dénoncés, sont connus dans certains milieux. Mais ce qui constitue son mérite c'est d'avoir groupés, daus un tableau remarquablement net et saisissant; les nombreux abus de ce régime politico-administratif. Je note comme particulièrement intéressante la démonstration de la funeste influence de la politique sur l'administration, M. Anold a le courage de lutter contre cette opinion courante, qui traîne dans les journaux depuis nombre d'années et qui peut se résumer ainsi. « C'est toujours la faute de l'administration ». Sans nous céler aucun des défauts de cette dernière, il ose dire au lecteur, ce qui est rigoureusement exact, que d'abord si elle est aussi mal composée, si le nombre des fonctionnaires est en telle disproportion avec les besoins réels des services, c'est à l'influence néfaste des politiciens qu'est dû ce triste résultat. Il nous montre les parlementaires fulminant à la tribune et dans les réunions publiques contre le développement exagéré, inouï du fonctionnarisme et réclamant avec insistance dans les cabinets ministériels la création de nouveaux emplois, parfaitement inutiles, pour récompenser leurs courtiers d'élection. Il nous indique de plus que, même avec ses défauts et ses vices actuels, l'administration pourrait faire moins mauvaise besogne si nos hommes politiques ne la pliaient sans cesse à toutes leurs volontés, sans souci du bien réel du pays, par ignorance ou.... malhonnêteté.

Mon intention étant de donner au lecteur un aperçu plutôt qu'un résumé analytique de l'ouvrage de M. Anold, je passerai assez rapidement sur les chapitres intitulés : La Presse, L'Affaire, Religion et mœurs privés, Colonies, Féminisme.

Je ne puis cependant résister au plaisir de louer encore une fois M. Anold d'avoir, sans souci d'aucune coterie, dévoilé les dessous de

certaines Puissances devant lesquelles reculent de nos jours bon nombre de publicistes et qu'il était temps d'exposer au pnblic, à celui qu'on abuse réellement par trop. Il lui sera reconnaissant ce « bon public » d'avoir hardiment signalé toutes les roueries par lesquelles on se joue de son honnête, mais par trop candide confiance.

Avec le chapitre intitulé « *le Péril Anglais* » nous revenons à la question posée par M. Anold dans sa réplique à M. Demolins, c'est-à-dire à la comparaison de la France et de l'Angleterre et à l'exposé des dangers que peut nous faire courir notre rivale. L'auteur avec une compétence qui s'impose, s'appuyant sur des documents officiels et des renseignements puisés à des sources autorisées, cherche à faire passer dans l'esprit de ses compatriotes sa conviction qu'au point de vue maritime nous sommes loin d'être aussi inférieurs qu'on ne cesse de le répéter et que notre flotte bien utilisée pourrait, non seulement causer à nos voisins les plus sérieux dommages mais même nous assurer la victoire. Ce n'est pas dans la formidable marine anglaise qu'il voit pour nous le plus grand péril, c'est dans cette ligne occulte qui cherche à introduire dans notre propre pays la craintive admiration de la puissance Britannique. Il s'élève hautement contre le travail néfaste de l'anglomane conscient ou inconscient, en nous indiquant ses procédés de dénigrement pour tout ce qui, chez nous a une valeur et porte ombrage à l'Angleterre. C'est en nous redonnant conscience de notre force qu'Anold nous prépare à envisager sans trembler la lutte dont nous menacent sans cesse nos voisins et dont la seule éventualité leur vaut de la part de nos gouvernants la concession d'avantages inespérés.

Jusque-là nous avons bien vu la réfutation de certaines opinions professées par M. Demolins au sujet de l'infériorité des Français sur les Anglo-Saxons et l'exposé des défauts qui, pour Anold, sont la cause du « mal dont nous souffrons ». Mais, s'il ne découle pas des chapitres dont je viens de parler, cette conclusion que la nation Française est inférieure à la nation Anglaise, il n'en ressort nullement cette supériorité dont l'auteur nous a promis la démonstration. C'est dans un dernier chapitre, portant le titre même de l'ouvrage qu'elle va nous être présentée. Anold nous y rappelle que les Anglais nous sont souvent supérieurs dans le domaine matériel et pratique. Mais il tient à établir ici notre éclatante supériorité intellectuelle et morale, dont M. Demolins fait si peu de cas. Il passe en revue les productions littéraires, artistiques et scientifiques de nos voisins et démontre sans peine que la comparaison des œuvres similaires de nos écrivains, de nos artistes et de nos savants n'est guère à l'avantage des premiers. Arrivant à la valeur morale du peuple Anglais, il nous remet en mémoire certains faits historiques, dont plusieurs malheureusement trop voisins, qui témoignent du manque de loyauté de cette nation et la conduiront forcément à un isolement fatal, car tous les peuples, chez lesquels elle trouvait assistance, lassés de ses promesses jamais tenues, finiront par se léguer contre cet alliée égoïste et infidèle et lui imposeront enfin par la force le respect du droit des autres.

Le livre pouvait être terminé ici, mais Anold, ayant souci de faire œuvre bonne et utile, a tenu avant de quitter le lecteur à appeler encore son attention sur les difficultés de l'heure présente. Sans hésitation il accuse du mal actuel le régime Républicain, tel qu'il est pratiqué depuis plus de vingt ans et il lui reproche de n'avoir pas tenu ses promesses ; mais il ne désespère pas de l'avenir de notre pays et il invite tous les bons Français à s'associer à l'œuvre d'union et de concorde pour que « la France, que l'on appelait autrefois le flambeau du monde, y reprenne sa vraie place : la première. »

Tel est ce livre. Il rencontrera de nombreux contradicteurs et 'auteur n'en sera pas surpris. Pour ma part, je ne puis nier qu'il s'y

rencontre certaines exagérations auxquelles entraîne toute polémique conduite avec le réel souci de convaincre. Mais, comme sur le fond de presque toutes les critiques adressées par Anold à notre organisation, je diffère peu d'opinion avec lui, je me contente de signaler d'un mot ce qui pour moi n'est d'ailleurs qu'un défaut de sa qualité dominante : la sincérité et je me plais en terminant à louer sans réserves la logique, la clarté, l'élégance du style de cet ouvrage auquel s'applique en outre si parfaitement, l'épigraphe bien Française «Ceci est un livre de bonne foi». Puissent mes compatriotes faire leur profit de tous les bons conseils qu'il renferme !

A. L.



Chroniques de la Forêt de Sauvagnac, par le Comte A. de St AULAIRE, 1 vol. Calmann Lévy, Editeur, Paris.

La nature, toujours nouvelle dans son antiquité, à image perpétuelle du phénix qui renait de ses cendres, a ses fervents, ses adeptes, ses grands prêtres, tous âmes d'élite, cherchant à pénétrer les secrets que l'œuvre du créateur tantôt nous prodigue, tantôt nous cache avec un soin jaloux.

Pour les uns, c'est la mer, la grande insondable qui les attire inconsciemment, les berce, les saisit, et ses amants aiment en véritables fous cette folle, avec laquelle ils luttent chaque jour corps à corps, jusqu'au jour où elle les étreint dans une dernière caresse qui pour eux est le plus beau linceul.

Pour les autres c'est la montagne qui est le grand aimant; et le *quo non ascendam*, peut être aussi bien la devise des montagnards que celle des ambitieux. Là aussi, il y a un inconnu, une attraction vers l'idéal et l'immensité. Cette attraction doit être bien grande, car il n'y a pas de montagnard qui loin de ses escarpements chéris, ne regrette leur pittoresque et leurs dangers, et la poèsie qui, à tout instant, l'a comme emporté vers le ciel, au-dela duquel il cherche Dieu.

Pour M. de St Aulaire, la grande Charmeuse, c'est la forêt et surtout *sa* forêt où tout vit, tout s'agite, tout parle pour lui. Il assiste à son réveil, il est fidèle à son coucher. Ses moindres bruits sont comme un hymne, son silence est un point d'orgue. Du plus petit au plus grand ses habitants l'intéressent, ce sont ses amis de tous les jours. Tantôt il les voit naître, tantôt il les poursuit et les condamne mais même quand il les frappe il les aime.

Ce sont ces impressions sylvestres que M. de Saint-Aulaire raconte en ses chroniques de la Forêt de Sauvagnac. Il les détaille avec un soin méticuleux, un grand talent de philosophe et d'écrivain, qui font partager au lecteur les sensations virgiliennes auxquelles l'auteur a voulu l'initier.

Quand j'aurai dit que quelques anecdotes vivement enlevées, émaillent ce récit de promenades champêtres, on comprendra que sa lecture est un régal pour les délicats de la pensée et du style.

A signaler surtout, une magistrale peinture, de la crainte superstitieuse dégénérant en terreur horrible, pour une pauvre fille qu'une nuit, un cheval emporte au travers des grands bois, terreur et panique que dissipe le grand jour.

Celles qu'on ignore, par J. MARNI. 1 vol. P. Ollendorff, Editeur, Paris.

Sous ce titre générique, l'auteur nous offre une série de nouvelles dialoguées, ou avec infiniment d'esprit, beaucoup de tact, et un grand cœur, il s'efforce de nous montrer tous les trésors de tendresse, de

dévouement, de générosité, d'abnégation qui sont l'apanage de nos femmes françaises trop méconnues.

Il est bien porté, en effet, parmi nos intellectuels des deux sexes, de représenter à jet continu, les femmes de la société française, comme des êtres nuls ou vicieux, des poupées ou des monstres. Les uns semblent avoir un parti pris de ne découvrir en France que des courtisanes, et à les lire, chaque femme cacherait en elle une Phrynée moins inconsciente que l'antique, une Chrysis moins belle que la réalité, ou une Lesbienne tantôt cynique, tantôt honteuse. Les autres n'étudient que les vices les plus bas. Hors de France, on fait gorge chaude de ces peintures mensongères, sans se douter que souvent les artistes ont pris pour modèle, des cosmopolites échouées sur les promenades parisiennes, et sorties des ghettos de tous les pays. Londres, Vienne, New-York, Rome ou Berlin, voire même Bruxelles ou Genève fournissent à Paris le meilleur contingent d'étude au dillettenti de la dépravation.

Cette triste vérité donne d'autant plus de valeur au livre de J. Marni car il fait justice de toutes les calomnies qui se multiplient sur les Françaises, simplement parce que la colomnie est le miel des jaloux et constitue la meilleure valeur marchande. En montrant que chez nous, le manque de cœur, l'égoïsme, la vénalité, la débauche, le mensonge et la corruption ne constituent pas le fond du caractère féminin français, comme certains intéressés voudraient le faire croire, J. Marni a fait une œuvre saine, vraie, honnête et courageuse, dont on doit lui savoir grand gré, en dehors du talent de l'écrivain à qui il faut rendre hommage.

Cela repose des élucubrations inqualifiables, des désiquilibrés émules du marquis de Sade et qu'au lieu de laisser circuler on devrait mettre en traitement à Bicêtre ou à la Salpêtrière.

GEORGES SÉNÉCHAL.



La maison Tellier, par GUY DE MAUPASSANT.

L'éditeur du maître écrivain, si tôt et si tragiquement enlevé à l'admiration de son époque, admiration sans cesse croissante pour celui qui a incarné toutes les facultés artistiques de sa race, cet éditeur, M. Ollendorff a voulu que l'un des chefs-d'œuvre de Maupassant, *la maison Tellier*, devint un bijou ciselé comme composition de volume et comme illustration. M. René Lelond a compris la maison Tellier dans sa verve ironique, dans cette puissance d'observation humaine qui fait l'œuvre de Maupassant, si forte et si supérieure. Beau livre, bien encadré, peut-on dire et auquel il est facile de prédire un succès renouvelé.

S.



Le Chemin d'espérance. confession d'un inconnu, par HENRI WARNERY. (Chez Perrin).

Ce n'est pas, à proprement parler, une confession. mais plutôt le cri d'une âme trop vibrante, blessée par les désillusions fatales, les douleurs de l'amour déçu et les deuils cruels. Ce livre, d'un style élevé et délicat, est surtout triste. Le lecteur voit se dérouler nombre de tableaux où la mort inexorable ravit des enfants, un mari, des mères. à des parents qui les chérissaient, et qui ne peuvent trouver aucune consolation terrestre.

L'auteur leur conseille de tourner leurs regards vers la *foi*, qui seule peut apaiser leurs regrets.

Une idylle charmante et poétique est celle du papillon amoureux d'une étoile. La pauvre bestiole monte, monte toujours jusqu'à ce que le froid paralyse ses ailes. Elle tombe, et vient expirer sur l'aiguille d'un glacier. C'est ainsi que tous tendent vers l'inaccessible, et c'est pourquoi l'âme ne peut se contenter des aspirations terrestres. Aussi M. Warnery lui conseille-t-il de remonter vers la source de la vie, non pour la vaine entreprise de pénétrer le mystère, mais pour l'adorer et s'y oublier.

Malombra, roman italien de ANTONIO FOGAZZARO. (Chez Ollendorff).

Ce roman, dont madame CHARLES LAURENT nous donne une excellente traduction, est extrêmement touffu et surchargé, et d'autant plus difficile à suivre que l'auteur a pris plaisir à l'embrouiller par des dissertations sur la métempsychose. Ses principaux personnages ont des caractères d'une bizarrerie étrange. Le théâtre du drame se prête également aux évocations les plus fantastiques.

Marina Malombra est une jeune fille mondaine et romanesque que la mort et la ruine de son père et de sa mère obligent à accepter les bienfaits du seul parent qui lui reste, un vieil oncle maniaque qu'elle déteste. Il lui offre l'hospitalité dans un antique château habité autrefois par une femme fort jolie et très courtisée, que la jalousie de son mari contraignit à vivre retirée dans une partie du château. Elle y devint folle et mourut jeune. Marina. qui connaissait cette histoire, veut occuper le même appartement. Elle finit par y découvrir un testament écrit par la pauvre folle, où il était dit qu'une autre femme possèderait un jour son âme, et la vengerait sur les membres survivants de la famille qui l'avait tant fait souffrir. Marina se laisse suggestionner par ce testament, et finit par croire à la métempsychose. Après mille folies, elle fait mourir son oncle de chagrin, et tue d'un coup de pistolet Sylla, jeune homme qui l'avait aimée mais qu'elle avait repoussé ! Après ses crimes, elle va se jeter dans le gouffre du lac de Malombra.

Ce cauchemar psycho-littéraire ne manque pas de valeur, mais nous confessons nos préférences pour les productions moins bizarrement transcendantes.

Des Braves, par MGR LANUSSE, aumônier de Saint-Cyr. (Chez Flammarion).

Le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur indiquent tout de suite qu'il s'agit de soldats français. Monseigneur Lanusse est un vieux militaire, et c'est avec une noble fierté qu'il s'écrie : « Magenta... j'y étais ! — Solférino... j'y étais ! — Puebla... Cholula... Cuisillo... Jiquilpan... j'y étais ! — Plus tard, Sedan... malgré le sinistre de l'épouvantable catastrophe, Sedan, glorieuse défaite... j'y étais ! — J'étais à Coulmiers, à Patay, à Villersexel, Héricourt ! »

Il y était pour secourir les mourants, pour donner la consolation suprême « à ces enfants qui donnaient tout à la patrie : leur jeunesse, leur sang, leur avenir ».

Prêtre, il déplore les malheurs de la guerre ; il souhaiterait une paix universelle, durable ; des hommes sans haine — mais est-ce possible ? — Il a un regret, mais, au fond, son cœur est celui d'un soldat ; son âme vibre aux souvenirs glorieux ; c'est avec enthousiasme qu'il écrit l'histoire héroïque de quelques poignées d'hommes perdus dans les déserts mexicains, l'énergie superbe de cette vaillante petite troupe.

Le volume fourmille d'épisodes « vécus », mais ce qui domine, et désigne tout particulièrement cet ouvrage à des lecteurs militaires, c'est le sentiment de passion, de culte pour l'emblème sacré dont les trois couleurs franches et gaies symbolisent si bien notre Patrie aux yeux de ses enfants exilés au loin.

En publiant *Nos Braves*, Mgr Lanusse acquiert un titre de plus à la reconnaissance de ses camarades de l'ancienne armée, et il offre à ceux de la nouvelle, de glorieux exemples à imiter.

Histoire d'un jeune homme et de plusieurs femmes, études humaines par EDGAR MONTEIL. (Chez Flammarion).

Nous voudrions croire que les sujets *étudiés* dans cet ouvrage n'ont existé que dans l'imagination de M. Edgar Monteil, car ce sont de bien tristes personnages, sans autres mobiles que leur passion du moment, et absolument dénués de sens moral. Il est difficile de rendre compte en quelques lignes de cet imbroglio dramatique où le fils succède au père dans les faveurs de ses maîtresses, où le suicide, le duel, l'amputation, le meurtre, la Commune de Paris, s'entremèlent dans une lugubre sarabande. Nous préférons laisser au lecteur intrépide la tâche de s'y reconnaître. Tout cela est écrit de façon endiablée et vraiment intéressant. ALFRED MUTEAU.



Sanctuaires d'Orient, par EDOUARD SCHURÉ. (Paris, Perrin). — M. Schuré, honorablement connu par des travaux fort estimables, vient de donner un ouvrage qui n'est pas fait pour la foule, mais qui intéressera tous les penseurs. Il étudie tour à tour avec une observation aiguë, l'Egypte musulmane, l'Egypte ancienne, la Grèce héroïque sacrée, la Terre-Sainte. Il est naturellement amené à parler du Christianisme pour lequel il ne professe pas la moindre tendresse et il dit son fait, en quelques mots, à la religion du Christ. Ce sont là questions si graves qu'il me paraît difficile de les trancher en quelques pages. Cette réserve faite, tous ceux qui ont quelque souci des hautes questions philosophiques et religieuses prendront intérêt et plaisir à la lecture de *Sanctuaires d'Orient*.

Les Annales du théâtre et de la musique, par EDMOND STOULLIG — 23e année (Paris, Ollendorff). — J'ai déjà signalé, à cette même place, l'intérêt de cette publication et le soin avec lequel M. Edmond Stoullig la dirige, donnant les indications les plus précises non seulement sur les premières représentations, mais encore sur les reprises et les changements de la distribution des rôles. Le dernier volume paru continue la bonne tradition ; il est précédé d'une excellente préface de M. Flaguet sur la Comédie contemporaine.

Les Millions de Barnum! autobiographie adaptée de l'américain par JEHAN SOUDAN. (Paris, Hachette) — Il se peut que certains esprits de tendance anglo-saxonne, prennent plaisir à savoir comment Barnum a roulé son monde pendant un demi-siècle au grand profit de sa cassette particulière ; comment il a fait passer une vieille négresse de 80 ans pour la nourrice de Washington, ou une peau de phoque arrangée et retapée, pour une sirène. En ce qui me concerne, après la lecture de quelques chapitres, j'ai fermé le livre ; d'autres ouvrages autrement intéressants appellent mon attention. Cette appréciation m'est d'ailleurs toute personnelle ; la preuve en est que M. Jehan Soudan, esprit avisé et chercheur, a cru utile de faire un long travail d'adaptation sur le texte anglais.

GEORGES DE DUBOR.

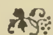


Le Rapiat, par NARCISSE OLLER, traduit du catalan pour la collection Iberienne de Per Lanm par Juan Gili, Albert Savine, éditeur.

Jamais l'avarice n'a été dépeinte avec plus d'intensité. La lutte du

Rapiat et d'une honeste veuve qui, après avoir fait mourir de chagrin et de privation son mari, notaire, se sent un incommensurable attrait pour un avare, aussi avare qu'elle, et l'épouse, est dramatique au suprême degré. Dès qu'ils se sont confié le secret de leur fortune les deux avares ne songent chacun qu'à « hériter de l'autre ». C'est la femme qui tue.

S. B.



Sources vers le Fleuve, par Robert de Souza. Edition du Mercure de France.

M. Robert de Souza est un esprit complexe. Il joint les dons du critique et du créateur, du penseur et du poète.

Il a publié un livre très remarqué sur la prosodie française où il a indiqué des harmonies inaperçues et des règles neuves.

C'est un livre que tout poète doit avoir dans sa bibliothèque.

M. de Souza est encore l'auteur de deux volumes de vers : *Fumerolles* et *Sources vers le Fleuve*. Ce sont, à tous égards, des œuvres remarquables. Dans *Fumerolles* c'est la délicatesse, la nuance, la rêverie subtile et fine, les mélancolies délicieuses et les lentes contemplations.

Dans *Sources vers le Fleuve* l'inspiration est plus forte, plus énergique, l'unité plus profonde. L'auteur y est en pleine possession d'un talent et d'une originalité qui sans doute se diversifieront encore mais qui n'auront pas plus de maturité.

En plus d'une page il y a réalisé le rêve du théoricien prosodique, en même temps que l'aspiration profonde du poète :

Et d'où tu planes sur la cantilène des feuilles,
Comme sur de pieuses vapeurs de prières qui montent
Et qui te bercent, et qui ennuagent ton prestige...

Ou bien :

Jusqu'au fond où le verger miroite plus clair,
Comme d'une sournoise nappe d'eau stellaire
Que troublent des fléchissements de corps
Qui se penchent.
Des fruits qui tombent marquent le silence.

Ou encore :

La haute fenêtre comme une baie sur le monde
S'ouvre du plus profond de son regard intérieur.
La tour grandie du soir qui tombe
Devient plus grave et sonore des heures
Qui, coulant à larges gouttes de bronze,
Empliraient le silence du port et de la cité
Sans les coups monstrueux des flots frappeurs ».

Le lecteur entend que M. de Souza appartient à l'école nouvelle autant par le génie qui l'anime que par la variété et la liberté du rythme. Le temps est passé où l'ironie du critique et l'indifférence du public reléguait dans l'ombre tant d'essais énergiques ou subtils. Henri de Régnier, Francis Viélé-Griffin, Verhaeren, Kahn, F. Jammes, Ghéon, Retté, Stuart Merrill, Hérold, et vingt autres ont assuré le triomphe de techniques et de sensations hier bafouées. M. Robert de Souza comptera parmi les plus compréhensifs et les plus originaux de cette pléïade.

J. H. Rosny. (a).

Mariage sur le tard — roman, par M. Raphael Baury.

Ce premier livre d'un jeune auteur est digne de sincères félicitations.

Sur le thème de la fatalité condamnant l'union de l'homme *sur le tard* avec une jeune fille, M. Baury a développé un drame qui est profondément humain et vrai jusqu'en ses extrêmes les plus poignants, parce qu'il garde une stricte simplicité d'action et de psychologie. Et une très mélancolique bonté s'élève de ces pages tragiques selon la vérité sociale ; l'émotion est intense qui s'étend au long de l'œuvre, sans recherche d'*effets* romanesques.

M. Raphael Baury qui éprouva l'âpreté des débuts a proclamé incidemment de justes et éloquentes revendications pour le droit des jeunes à une lutte libre et égale. Ceux qui peinent l'applaudiront.

Nonobstant quelque désordre dans leur exposition, ces paroxysmes, de rédaction très claire et très vive, nous sont l'augure d'une noble carrière d'artiste.

Louis Latourrette.



Les grandes compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle, par Edmond Carton de Wiart, docteur ès-sciences politiques et sociales. Librairie académique Perrin et Cie.

Au moment même où M. Guillain, notre ministre des colonies fait signer une série d'arrêtés relatifs à de grandes concessions coloniales au Congo, ce livre vient à son heure. C'est l'histoire des quatre grandes compagnies coloniales, la British North Bornéo Campany (1881), la Royal Niger Company (1886), l'Impérial British East Africa Company (1888), la British South Africa Company (1889). Après nous avoir exposé les origines, le développement et l'état actuel de ces compagnies, l'auteur nous donne des considérations générales sur leur caractère propre, leur objet, les différences existant entre les compagnies anciennes et modernes, les pouvoirs accordés aux compagnies du XIXe siècle, l'étendue des territoires occupés par elles. La conclusion est que ses compagnies sont arrivées à un résultat relativement heureux ; elles le doivent aux institutions et aux traditions du peuple anglais, armé par une éducation coloniale déjà ancienne et toute pratique, doué du sens de la liberté et de la responsabilité individuelle qui l'ont préparé naturellement à de semblables entreprises.

La loi de la civilisation et de la décadence — Essai historique par Brooks Adams, traduit de l'Anglais par Dietrich. Félix Alcan, Editeur.

Le pouvoir de l'argent et le rôle de celui-ci à travers les âges, telle est la thèse qui constitue l'idée mère de ce livre. D'après l'auteur, la société doit passer, dans ses oscillations entre la barbarie et la civilisation, par diverses phases pour atteindre à un état de concentration, (lisez centralisation) plus ou moins sauveur.

Ces phases seraient subordonnées au pouvoir de l'argent ; celui-ci dominerait le monde. Dès le moment où deux hommes se sont trouvés en face l'un de l'autre, chacun ayant son intérêt propre et opposé, la lutte a été entre l'homme pratique et l'homme d'imagination, entre le manieur d'argent et l'enthousiaste, que celui-ci soit prêtre, artiste ou intellectuel. Ce contraste commence à s'accuser surtout avec acuité au cours de l'histoire vers l'époque de l'établissement de la République romaine et s'affirmerait avec le caractère le plus impitoyable et le cynisme le plus cru dans notre XIXe siècle expirant. L'auteur cite, à l'appui de sa thèse, d'innombrables faits individuels et des exemples pris dans les collectivités. En bon Américain, il oppose l'esprit anglo-saxon énergique et pratique à l'esprit émotionnel des peuples néo-latins qui ressentiraient décidément ce qu'il appelle la fatigue d'une

civilisation vieillie et viciée pendant trop de siècles par les miasmes des brouillards théologiques et il conclut en ajoutant qu'il est à craindre qu'un choc entre les peuples néo-latins et les peuples germaniques, entrés définitivement dans la phase pratique, n'aboutisse de plus en plus à la défaite des premiers. C'est raisonner, comme on dit pour sa paroisse. Nous nous contenterons de faire observer que la thèse de l'auteur est matière à discussion ; qu'il n'est pas prouvé que le pouvoir de l'argent soit tout dans le monde ; que l'on peut soutenir, et en invoquant à l'appui encore plus de faits, que ce sont les idées qui dominent le monde. L'auteur est anglo-saxon ; il le montre et l'attrait qui se dégage de son livre est plutôt la saveur nationale très forte qu'il contient que la thèse débattue.

ROUIRE.



Mes Souvenirs, par JACOB-NICOLAS MOREAU.

C'est du XVIII[e] siècle, si passionnant, qu'il s'agit, et voici ce que l'auteur dit de son manuscrit : « Il a été lu, examiné et approuvé par tous ceux de mes contemporains qui ont été témoins des faits que je rapporte mais n'ont pas été, comme moi, à portée d'en pénétrer les causes et d'en détailler toutes les circonstances ». En effet, familier avec les grands seigneurs de l'époque et avec les ministres, tour à tour avocat et publiciste, puis historiographe de France et bibliothécaire de la reine Marie-Antoinette, Nicolas Moreau, a pu rassembler une foule de documents curieux sur son époque. Précisément parce qu'il n'a jamais rempli les fonctions les plus importantes du royaume et parce qu'il est resté constamment dans la coulisse, il a vu de près ce qu'on dissimule d'habitude aux premiers rôles et il nous a relaté telles quelles les menues intrigues dont il a été le témoin attentif et perspicace.

Nous ne saurions trop faire l'éloge du commentateur, M. Camille Hermelin qui n'a pas laissé passer un nom célèbre, dans les mémoires publiés par lui, sans l'accompagner d'une courte notice en sorte que en lisant *Mes Souvenirs*, on revit aisément et avec plaisir toute une époque.

GEORGES LECOMTE.



Livret médical, Carnet de santé du docteur Réné Vaucaire. Paris, E. FASQUELLE, éditeur.

L'idée du D[r] Vaucaire est originale et intéressante : mettre à la disposition de chaque membre d'une famille un livret spécial sur lequel seront inscrites depuis le plus jeune âge, les diverses phases de sa croissance en même temps que toutes les défaillances de sa santé.

C'est en somme une longue observation médicale. Tenue au jour le jour et précédée des antécédants personnels les plus complets. On comprend qu'un tel livret rendrait les plus grands services aux médecins si chaque malade qu'il est appelé à soigner pouvait le lui montrer régulièrement et judicieusement rempli. Quel temps gagné pour l'un, mais aussi quelle sécurité pour l'autre ! L'idée est donc en tous points excellente. L'application qu'a tenté d'en faire le D[r] Vaucaire est-elle pratique ? L'avenir le dira. Nous ne pouvons, dans l'intérêt de tous, que souhaiter qu'elle réussisse.

PAUL RICHER.
de l'Académie de médecine.



JEAN DESTREM, *Romans très courts* (aux bureaux du *Rappel*).

M. Destrem, un de nos meilleurs chroniqueurs, s'échappe volontiers de son cabinet de rédaction de la rue de Montmartre vers « tout le

reste » qui « est littérature ». Ses romans, sont très courts à lire, mais valent d'être longtemps médités. Ils font songer à Jules Renard et à Camille de Sainte-Croix. Ce sont des extraits de vie, qu'un prolixe eut délayés, qui, tels quels, réconfortent et nourrissent l'esprit. Ils sont la suite naturelle des *Drames en cinq minutes* du même auteur, dont le fracas ronronnant des machines d'imprimerie, n'a pas abruti la faculté créatrice ni émoussé le don d'observation. On pillera M. Jean Destrem, on ne le renommera pas. On tirera de ces menues tablettes de vérité et de psychologie, de vrais romans et qui auront du succès. Pour lui, il aura été de ces rares ouvriers de la pensée à qui les jours ne suffisent pas pour achever leur œuvre et qui, inexperts à faire vendre leur propre talent, restent obscurément prodigues d'idées et d'inventions.

MARC LEGRAND.



Nos grands peintres, par GUSTAVE HALLER, Goupil, éditeur.

M. Gustave Haller a conçu l'idée d'un livre original ; il a selon ses expressions, pris quelques-uns de nos peintres les plus célèbres, tracé leur silhouette, examiné dans leur ensemble sommaire leurs travaux, leur vie, indiqué la liste de leurs œuvres. Il a surtout fixé la corrélation qui existe entre leur caractère et leurs œuvres.

Ce livre est conçu par un esprit généreux, il est d'un patriote préoccupé surtout de graver dans la mémoire des générations qui nous suivront le souvenir des artistes nos contemporains, qui ont travaillé à élever notre pays.

Depuis nos désastres, les actifs peuvent se classer en bienfaisants ou en malfaisants ; les uns frappent à coups redoublés et comme sataniquement poussés sur leur pays affaibli ; les autres se passionnent pour grandir leur patrie mutilée, pour la glorifier, pour exalter ceux qui illuminent la France par leurs inspirations.

Nous voyons successivement passer devant nos yeux Jérome, Henner, Jules Lefèvre, Detaille. Les voilà avec d'admirables portraits, deux ou trois reproductions de leurs plus belles compositions, le catalogue de leurs œuvres, la liste de leurs récompenses, les articles principaux des journaux qui ont loué leur talent.

La conception de ce volume est, on le voit très originale, elle fait, comme nous le disions au début, véritablement vivre l'œuvre de l'artiste en elle-même, dans la nomenclature de leurs travaux et dans le jugement porté sur eux et sur leurs œuvres.

S. D...



Hercule vainqueur de la mort, traduction d'Euripide par EDOUARD CALLON. (Edition Revue Blanche). L'art de traduire en vers une tragédie grecque n'est pas un mince mérite.

Il faut non seulement connaître la langue originale, mais il faut aussi être poète. M. Callon réunit ces deux conditions, et il nous a donné une traduction d'Euripide remarquable par la vigueur, la condensation et l'originalité de la forme.

Cette œuvre fait le plus grand honneur à M. Callon. Certaines scènes à répliques serrées sont rendues avec une justesse et une fidélité qui prouvent une conscience et un travail admirables. M. Callon a fait passer dans sa traduction toutes les beautés du texte, et ses deux derniers actes sont d'une éloquence qu'apprécieront tous ceux qui aiment l'art mâle et sublime du plus vivant et du plus passionnant des tragiques Grecs.

On sait le sujet de la pièce. Il en est peu de plus émus et où se trouve plus magnifiquement exprimés les grands sentiments d'amour conjugal M. Callon a été digne de son modèle et a fait une œuvre qui ne passera pas inaperçue.

Le traducteur d'*Hercule vainqueur de la mort* n'est, du reste, pas le premier venu. Il a publié des poèmes qui dénotent la volonté absolue de ne ressembler à personne. M. Callon est érudit. C'est un savant modeste, ce qui ne l'empêche pas d'être styliste et prosateur curieux. Nous ne pouvions laisser passer son dernier ouvrage sans le signaler aux lettrés qui affectionnent l'Antique.

Idylle d'artiste, par Bernard Steller.

— Ce Bernard Steller pourrait bien être un pseudonyme féminin et cacher une âme modeste. Les livres écrits par les femmes ont un parfum particulier, un ton de candeur intraduisible, je ne sais quelle exécution facile, fluide, j'allais dire inconsciente. *Idylle d'artiste* frappe par ces qualités, et autorise cette flatteuse hypothèse. Quoiqu'il en soit, c'est un livre honnête, d'une pureté archangélique, joli flirtage qui se dénoue par un mariage, comme il sied aux personnes sentimentales et bien nées. Un pauvre génie inconnu, professeur de piano par nécessité, et amoureux d'une belle jeune fille, à qui il donne les leçons.

Il en est fou pendant 300 pages, et il ne trouve pas que ce soit long. Il n'ose avouer son amour.

Puis la jeune fille est ruinée et alors c'est elle qui refuse le jeune homme. Tout cela ne finit plus, mais finit bien. Ne cherchez ni forte intrigue, ni péripéties dramatiques. C'est de la vie tranquille, du drame intérieur, beaucoup de psychologie et un peu de quintessence. Mais cela vit, c'est sincère, ému et vrai. La style manque, comment dirai-je? de *coups de pouce*, et le burin n'appuie jamais assez. Mais enfin, ce livre est une bonne promesse, et une promesse sur laquelle, je crois, on peut compter.

A. Albalat.



Messieurs A. Mame et fils, éditeurs à Tours, commencent la publication de *Versailles et les deux Trianons*.

Les relevés et dessins sont de Marcel Lambert, le texte est signé Philippe Gille. Ces trois noms, celui de MM. Mame, Lambert et Gille nous seraient à eux seuls la promesse d'une publication exceptionnelle pour toutes les parties d'exécution d'une œuvre artistique, mais le spécimen déjà livré au public dépasse par sa beauté tout ce que les fanatiques de Versailles ont pu prévoir. La maison qui a publié *Jésus Christ* semblait avoir atteint le *summa* de la perfection, mais *Versailles* égale en son genre la plus belle des œuvres de la maison Mame et son succès ira grandissant.

G. S.



Géographie pittoresque et monumentale de la France. Flammarion.

Cette publication destinée à un grand succès est vraiment très belle pour le prix modique auquel l'éditeur l'a taxée.

Tout ce que nos départements contiennent, comme art, comme souvenirs, devient matière à illustration : cette publication terminée — elle paraît en livraison chaque semaine — sera un monument véritable élevé à la France.



Le Livret-Chaix continental renferme les services de toutes l'Europe et un Guide sommaire indiquant les curiosités à voir dans les principales villes :

Paraîtront successivement les livrets spéciaux pour l'Italie — pour l'Allemagne et la Russie — pour l'Autriche-Hongrie, la Grèce, la Turquie et les Balkans — pour l'Espagne et le Portugal.

CARNET MONDAIN

Nous voici au commencement de la fin de la saison. Aussi se hâte-t-on de donner des fêtes ou d'y courir, de jouir de tous les plaisirs multiples qui vont bientôt cesser.. pour faire place à d'autres.

Tout en valsant, causant, potinant, s'habillant, se déshabillant, courant partout, en pense à la saison balnéaire. Va-t-on choisir les bords de la mer ou les villes d'eaux thermales ? Grave décision à prendre.

La mer on l'aime bien, on est ravie de se plonger dans son sein, de se faire rouler par la vague, mais on en revient avec un pied de hâle sur les joues, et l'on a beaucoup de peine à faire disparaître cette teinte brune qui s'est déposée sur les peaux de jasmin.

Contre l'abstention préconisée par la coquetterie, militent la décision du mari, la santé des enfants, la fatigue personnelle, aussi se décidera-t-on probablement, malgré tout, à aller respirer la force qui s'exhale de la Manche capricieuse ou de l'âpre Océan avec le large souffle des flots.

Où l'on n'hésite pas, c'est quand on a la chance d'être invitée à bord d'un yacht de plaisance, pourvu de ce confort qui rend la vie non seulement acceptable, mais fort agréable, alors même qu'on trouve qu'un vaisseau ne manque pas de ressemblance avec un cloître, si ce n'est qu'il bouge.

Les pensées sont donc partagées entre le grand prix prochain et le voyage.

Le grand prix, c'est, non pas une solennité hippique, pas même la course intéressante avec ses paris, ses gains ou ses pertes, c'est une exhibition. On vient se faire voir, se faire nommer dans une toilette commandée pour ce jour-là. On est bien aise d'entendre dire, dans la foule : « Voici la duchesse de ... » « Dans cette victoria, c'est la comtesse de ... dont les fêtes sont si brillantes ». « La dame en bleu et blanc, c'est la jeune baronne de ... » « Un peu plus loin, voici la sympathique sociétaire, la grande artiste, etc., etc., etc. »

Jour de gloire et de renommée. Les chevaux qui courent y sont insensibles, ne se rendant pas compte de leur succès. Mais les grandes mondaines goûtent l'énivrement d'être signalées, regardées, admirées. C'est l'instant de célébrité populaire, plus douce que celle des salons.

*
* *

Cette année les cures d'air alpestre feront un peu tort aux cures d'air salin. Les femmes qui se plaignent de grossir sont envoyées sur les hauteurs, à l'instar de la reine Marguerite d'Italie qui, tous les

étés, va lutter, dans les montagnes, contre l'embonpoint qui la désole. Les senteurs salubres et aromatiques des plantes, l'air très vif suffiraient pour obtenir une diminution de chair et de graisse. Mais on y ajoute un traitement approprié : l'ascension des cîmes, le régime d'où tout alcool est proscrit et où l'on remplace la viande par le fromage et la crême, lesquels sont plus nutritifs, sous un moindre poids. Se nourrir suffisamment, mais sous le plus petit volume possible, voilà le désidératum.

Celles qui vont partir pour les villages perdus aux plis des Pyrénées, qui vont aller vivre dans l'Estével ou sur les monts du Jura, se commandent des costumes d'une idéale simplicité. La malade sera souvent seule (du moins dans les premiers temps) à pratiquer le culte de l'élégance, dans son coin ignoré du monde, mais elle sait qu'elle peut être admirée là, comme ailleurs. Elle veut être jolie aux yeux des humbles montagnards, il lui plaira d'être suivie de leur regard, d'éveiller, peut-être, un rêve dans leur cœur.

Les goûts agrestes, l'amour de la solitude et des sites sauvages, vont être à la mode cet été, pendant quelques semaines. Mais tenez pour certaine que le temps de la cure ne s'écoulera pas sans qu'on ait la pensée — et qu'on l'ait réalisée — de fonder un casino en cet endroit sain et délicieux, où les outrances de la civilisation n'étaient que très imparfaitement connues. On aura appelé un certain nombre d'amis, après un mois de silence et de sagesse. Dame, on est pas égoïste, on veut leur faire respirer cet air pur et coupant qui amincit le corps et redonne vigueur à l'esprit.

De sorte que, bientôt, dans les campagnes les plus paisibles et les plus retirées de la France, partout où les gens du monde poseront le pied une fois, on entendra ces bruits, cette musique de foire qui horripilent le penseur, comme les affiches, dressées au bout d'une perche, dans les blés et les prairies, font grincer des dents aux artistes.

La nature ne saura plus où se réfugier. Elle est troublée par la laideur de cette réclame éhontée et par le tapage de ces plaisirs ininterrompus. Mais quoi ? Gagner de l'argent et le dépenser vite, plus ou moins sottement, c'est le but qu'on poursuit, en notre temps.

* * *

Mais l'occultisme fait de nombreux adeptes... par cette étude en reviendra peut-être à l'idéal. Jusqu'ici, dans le monde, on se réunit en grande toilette, pour faire de la psychologie aussi bien que de la graphologie. La chiromancie, la cartomancie, beaucoup d'autres divinations, par signes ou nombres sont aussi pratiquées. Mais on ira plus haut dans ces sciences autrefois sacrées.

Chacun apporte le tribut de ses lectures, on parle volontiers de l'ésotérisme des religions. Espérons qu'en apprenant à discerner la ressemblance complète (au fond) de tous les cultes entre eux, on arrivera à l'éclectisme, à la tolérance, à la liberté de penser. Il est indéniable que toutes les religions remontent vers un être suprême et incognaissable, que toutes cherchent les manifestations de l'âme humaine, et veulent nous élever au-dessus de la terre. Leurs rites nous paraîtraient beaux, si ceux qui sont ou se sont chargés de nous les expliquer n'étaient les premiers à en ignorer le sens sacré, caché.

Mais cette inquiétude de l'invisible, de l'au-delà, qui saisit quelques-uns de nous, dans cette époque positive et réaliste, ne sera pas sans résultats heureux.

Ces recherches faites ensemble, avec simplicité et bonne foi, ont toujours le mérite d'être plus intéressantes que les conversations sur

les scandales et tous les sots potins ; plus intéressantes que les dissertations à perte de vue sur la toilette, les lamentations sur l'imperfection des domestiques, les discussions hippiques, sportives.

On apprend toujours quelque chose en ces soirées, surtout si on soumet les dires des uns et des autres au libre examen de sa raison ; il ne s'agit pas de croire aveuglément, mais de creuser soi-même la pensée apportée ; de deviner, par la science analogique ; de retourner en tous sens les connaissances divulguées et les découvertes de chacun avec les siennes propres.

C'est très captivant ces études, c'est parfois stupéfiant. Songes, pressentiments, avertissements télépathiques sont racontés, passés au crible ; ce n'est là, bien entendu, que le seuil du mystère. Mais il n'en est pas moins vrai que l'on reste rêveur, forcé qu'on est de reconnaître les effets de cette puissance psychique si peu connue encore, niée même par un grand nombre de savants, mais dont quelques audacieux commencent pourtant à soulever le triple voile.

Si nous parvenions cependant à voir le fond de notre être, à déchiffrer le principe mystérieux qui est en nous, qui nous mène comme il mène le monde, de quoi ne deviendrions-nous pas capables, jusqu'à quels sommets ne nous élèverions-nous pas ?

Cette nature humaine, tant rabaissée, grandirait singulièrement. En attendant, ceux qui ont soif de savoir, sans dédaigner la vie matérielle qui sert à la manifestation de l'autre, font déjà quelques progrès dans la voie de la philosophie et celle de la vertu. Encourageons donc les études occultes.

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

profite de l'arrêt forcé des réceptions, pour faire exécuter dans son intérieur tous les petits travaux destinés à l'embellir pour la réouverture des salons lorsque, le froid venu, chacun songera à réintégrer son domicile citadin. — C'est donc le moment propice pour aller faire une visite à une bonne maison, qui soit restée dans sa spécialité, et non pas dans un bazar. Telle est la *Maison du vieux chêne, 69, 71 rue Beaubourg*. Les traditions qui conservent la clientèle y sont toujours fermes, ce qui ne l'a pas empêchée de progresser autant que ses rivales.

Augmenter sa fabrication, faire mieux et baisser ses prix, à mesure que la production devenait plus importante, voilà le problème résolu par la maison du *Vieux chêne* qui, en vue de l'exposition, vient d'agrandir encore ses rayons de literie et de tapisserie, déjà si complets cependant.

On peut s'en assurer en allant lui rendre visite. Ce sera faire en même temps acte de curieux, car ce vieux quartier se transforme comme par un coup de baguette magique ; La rue *Beaubourg*, jadis si étroite, fera bientôt place au splendide *Boulevard de l'Hôtel-de-Ville!*

— La merveilleuse fraîcheur de teint que la célèbre Ninon de Lenclos conserva jusque dans l'âge le plus avancé (plus de quatre-vingts ans), provenait presque uniquement de l'emploi d'une poudre de riz merveilleuse le *Duvet de Ninon*, que nos lectrices, soucieuses de leur beauté, pourront se procurer 31 rue du Quatre-Septembre, à la *Parfumerie Ninon*. Cette poudre, du prix de 3 fr. 75 ou 6 fr. la boite, suivant grandeur, se prépare en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et Rachel ; contre mandat-postal de 4 fr. 25 ou 6 fr. 50, on recevra la boîte *franco* à domicile.

— L'épiderme de vos mains, Madame, s'adoucira, et toute trace de cicatrice s'effacera sous l'effet de la *Pâte des Prélats*, dont le pot ne coûte que 5 francs ou 8 francs suivant grandeur, soit *franco*, 5 fr. 50 c. ou 8 fr. 50 c. Servez-vous aussi du *Savon des Prélats* aux mêmes bases, recommandé surtout pour sa douceur. Le prix du pain est de 2 fr. 50 c. et la boîte de trois pains est de 7 francs ; vous pouvez envoyer un mandat-postal de 3 francs ou 7 fr. 85 c. si vous désirez que l'expédition vous soit faite *franco* par la poste. C'est à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*, qu'il faut adresser la demande concernant ces produits.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LIVRES NOUVEAUX

Chez Roux Frassati et Cie : *Papolo Aulico,* par G. Sarragat.

— Ollendorff : *Minutes parisiennes*, par Gustave Geffroy. — *Le Poète et la Viollée,* par Nonce Casanova. — *Un cœur d'honnête femme*, par Jean Berleux. — *Adieu amour*, par Matilde Serao, traduit par Mme Charles Laurent. — *Ombres d'amour*, par Pierre Gauthiez. — *Mémoires d'une petite fiancée*, par Marcel Danys. — *Le fond du gouffre*, par Georges Ohnet.

Chez Fasquette : *Heures d'Afrique*, par Jean Lorrain. — *Notes sur la vie d'Alphonse Daudet.* — *Les Magloire*, par Albert Boissière. — *Suzeraine*, par Georges Lecomte. — *A l'Orée*, par Jacques Madeleine.

Chez Ernest Flammarion : *La Chasse au Mariage*, par Hemma Prosbert. — *Orages du Cœur*, par André Valder. — *Stérile,* par Daniel Riche. — *L'Amour et la Mort*, par P. Vigné d'Octon. — *Thalassa*, par Henri Chateau. — *L'Archange des batailles*, par Gaston Armelin. — *L'Almanach des Spectacles*, par Albert Soubies. — *La Musique en Espagne*, par Albert Soubies. — *La Femme en culotte*, par John Grand Carteret.— *Reine Marguerite*, par Pierre Maél. — *Sommes-nous en décadence ?* par Gabriel Bonvalot.

Chez Plon, Nourrit et Cie , *Mémoires du temps de Louis XIV*, par Du Cause de Nazelle. — *Le Colosse aux pieds d'argile*, par Jean de la Poulaine. — *Le roman de Claude Lenayl*, par Pierre Clesio.— *Vaine pâture*, par Jacques Frehel.— *Louis XVIII et le duc Decazes*, par Ernest Daudet. — *Les Morts qui parlent*, par M. de Voguë.

Chez Georges Bellair : *Le Prince de Bismarck*, par Charles Audler.

— Schleicher Frères : *Les Feux et les Eaux*, par M. Griveaud. — *Les Guerres, la Paix*, par Charles Richet.

Librairie de la Revue socialiste : *L'Application du système collectiviste*, par Lucien Deslinières.

Chez Mac Millau et Cie : *Pactical Wovas of Alfred Lord Feunyson.* — *France*, par J.-E.-C. Bodley.

Chez Nony et Cie : *Récréations arithmétiques*, par E. Fourrey.

— Le Monnier : *Gerardo Hauptmann et l'Opera suir litteraria di Cesare de Lollia.*

A la Bibliothèque Le Mentor : *Les Sanglots*, par Gustave Tillié.

Chez R. Chapelot et Cie : *La Chine.* — *Expansion des grandes puissances en Extrême-Orient.*

Chez Hachette et Cie : *Une revue des Fromages et de la Crème*, par D. Lougard de Longarde. — *Le Supplice d'une Mère*, par Arthur Dourliac.

Chez Pedone : *Le Silence et le Secret*, par Emile de St-Auban.

— Société Mercure de France : *De Montmartre à Montserrat*, par Henri Detouche.

Chez N. Michaut : *Bluettes et Rêveries*, par Georges Thouret.

— Calmann-Lévy : *Monsieur Edgard,* par Jules Noriac. — *Fragments et Souvenirs*, par le Comte de Montalivet. — *Le Petit-fils de d'Artagnan,* par A. Sirven et A. Siegel. — *Reflets sur la sombre route*, par Pierre Loti.

Chez Félix Alcan : *La philosophie de Tolstoï*, par Ossep-Lourié.— *J. Chamberlain*, par Achille Viallate. — *Bernadote-roi*, par Christian Scheffer.

Le Secrétaire de Rédaction,
A. ALBALAT.

L'Administrateur-Gérant,
L. VERNET.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43



Rivière des Créoles.

Mahébou

Magicien (Angl.)

Néréide (Angl.)

nce

Posit
après l
bossage

nds.)

E, LITH. A. LANIER

Port-Napoléon (Port-Louis)

Passe du Saint-Géran

Baie de la Rivière-Noire.

Grand Port

Pointe de la Savane

CONFIGURATION GÉNÉRALE
de l'Ile-de-France.

Entrée Nord du Grand Port

Pointe-aux-Feuilles

Pointe-aux-Diables

Grand Port

Ile de la Passe

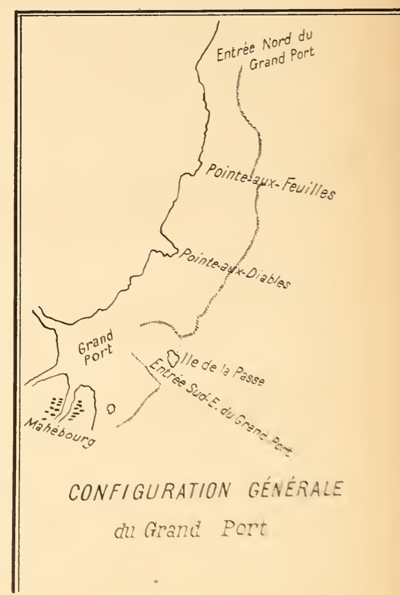
Entrée Sud-E. du Grand Port

Mahébourg

CONFIGURATION GÉNÉRALE
du Grand Port.

Vieux Grand Port
Entrée Nord du Grand Port
(ou Grande Passe)
N
I. des Singes
Magicienne (Angl.)
Minerve (Fr.)
Ceylan (Fr.)
Victor (Fr.)
Bellone (Fr.)
Néréide (Angl.)
Iphigénie (Angl.)
Sirius (Angl.)
ANSE du Pied-de-Cheval
Entrée Sud-Est du Grand Port (ou Petite Passe)
Ile de la Passe
Rivière des Créoles
Mahébourg
Ile des Aigrettes







LE GRAND PORT à l'Ile-de-France

Position des forces en présence avant la rupture de la ligne d'embossage française.

(Les lignes pointillées indiquent des bancs de coraux ou des hauts fonds.)

AUXERRE, LITH. A. LANIER

LES DERNIÈRES FRÉGATES FRANÇAISES DE L'INDE

(1807-1810) (1)

I

La frégate la Manche. — *Sa traversée de Cherbourg à l'Ile-de-France.*

Mes souvenirs personnels de la dernière guerre maritime me ramènent à l'année même de la reprise des hostilités avec l'Angleterre. J'étais, à cet époque, attaché à l'hôpital de Cherbourg, attendant un ordre d'embarquement qui ne vint que deux ans plus tard. Si les premiers coups de canon ne furent pas tirés devant Cherbourg, c'est là que tomba en notre pouvoir la première des frégates anglaises à qui nous eûmes affaire. Cette capture eut lieu moins d'un mois après la déclaration de guerre et dans des circonstances qui méritent d'être rappelées.

On commençait alors à creuser l'avant-port militaire, achevé en 1813, et l'on immergeait, sur l'emplacement assigné à la digue, des cônes de bois, remplis de pierres, que l'on remplaça plus tard par des blocs de béton. La digue n'atteignait pas encore le niveau des plus grandes marées. Il n'y avait dans l'ancien port que des bâtiments légers destinés, pour la plupart, à la flottille de Boulogne

(1) Extrait des *Souvenirs de la dernière guerre maritime* par le Docteur Desjardins, du Havre, ancien médecin de la marine, officier de santé sur la frégate la *Manche* de 1805 à 1810. — Ce travail contient, avec le récit des campagnes auxquelles l'auteur a pris part, une relation de l'ensemble des opérations accomplies dans l'océan indien depuis 1794 jusqu'à la capitulation de l'Ile-de-France, en décembre 1810. — Les chapitres détachés du manuscrit et communiqués par un petit-fils de l'auteur ont trait aux premières croisières de la *Manche* et au combat du Grand-Port.

et qui attendaient une occasion favorable pour sortir de Cherbourg, que bloquait habituellement une division anglaise.

Le 2 juillet 1803, une escadrille qui venait de partir pour Boulogne reçut la chasse de deux frégates ennemies et dut se réfugier à Barfleur. L'une de ces frégates, la *Minerve*, de 48 canons, capitaine Sir Jahleel Brenton (mort vice-amiral), revint croiser devant Cherbourg. A ce moment, des bateaux quittaient le port, chargés de pierres destinées à la digue ; la *Minerve*, croyant avoir affaire à une autre flottille, se mit aussitôt à leur poursuite. Elle n'en n'était plus qu'à quelques encablures, lorqu'on la vit s'arrêter subitement : elle venait de donner sur l'un des cônes de la digue. La nuit venait et le flot baissait ; malgré tous ses efforts, la *Minerve* ne put se dégager. Une lune superbe éclaira bientôt la rade. Deux de nos canonnières, la *Terrible* et la *Chiffonne*, ancrées devant le port, commencèrent à tirer sur la frégate ; à leur feu vint se joindre celui des batteries de l'île Pelée et des autres forts de la côte. La *Minerve*, tout en ripostant, envoya des embarcations s'emparer d'un des bateaux chargés de pierres et lui fit porter au large une ancre de bossoir sur laquelle elle essaya de se haler. Cette opération bravement exécutée sous le feu de nos canons, n'amena aucun résultat. Au jour, la position de la *Minerve* était désespérée ; elle se rendit à cinq heures du matin, ayant eu onze hommes tués et seize blessés.

Cette capture où, il faut bien le reconnaître, la digue sous-marine avait joué le premier rôle, eut un grand retentissement à l'époque. La nouvelle en fut immédiatement portée au premier consul, qui se trouvait à Lille et assistait à des fêtes que lui donnait le commerce de cette ville. Bonaparte était au théâtre lorsqu'arriva le courrier porteur de la dépêche. Il interrompit la représentation pour annoncer aux spectateurs que la guerre maritime avait commencé sous les plus heureux auspices et qu'une superbe frégate venait de se rendre à deux de nos canonnières. Il jugea à propos, dit l'amiral Brenton dans son récit de la prise de la *Minerve*, de ne parler ni de la digue ni des batteries des forts.

La marine et l'artillerie de terre s'attribuèrent à l'envi l'honneur de cette capture et il y eut conflit sur le point de savoir à qui serait remise l'épée du capitaine Brenton, lequel, de son côté, ne voulait s'être rendu qu'aux batteries de terre. Le chef des mouvements du port, M. Bouchet, dont l'avis prévalut, estima que l'épée devait être remise à l'officier qui commandait les canonnières. Le com-

mandant de place réclama et fit soumettre le cas au premier consul. Celui-ci trancha le différend en écrivant au ministre de la guerre que, sans doute, les forts avaient contribué pour beaucoup à la prise de la *Minerve*, mais que la capture d'une frégate ne pouvait guère ajouter à la gloire de l'armée de terre et qu'il fallait en laisser l'honneur à la marine. En même temps il demanda les noms des officiers qui commandaient les forts et des canonniers qui avaient le mieux tiré. Il y eut, à cette occasion, distribution de sabres et de grenades d'honneur et tout le monde, sauf M. Brenton, fut content d'une décision qui satisfaisait tous les amours-propres.

Bien des années après, en 1858, je me rencontrai en Basse-Normandie avec un Anglais à tournure sacerdotale et qui effectivement était pasteur méthodiste dans l'île de Wight, à Cowes, autant que je me le rappelle. A mes compliments sur sa résidence et sur sa prébende qui devait être, lui dis-je, une des meilleures de ce riche pays, il répondit d'un ton pénétré : « Le Christ n'avait pas de prébende ». Cet ecclésiastique était le fils du défunt amiral Brenton, l'ancien commandant de la *Minerve*. Il témoigna une vive émotion en apprenant que j'avais vu son père fait prisonnier à Cherbourg, après la plus honorable résistance. Nous échangeâmes des souvenirs de cette lointaine époque ; il me raconta divers incidents de la vie maritime et de la captivité du capitaine Brenton et nous nous quittâmes comme de vieux amis. A quelque temps de là, le révérend Brenton revenait d'Angleterre au Havre et m'apportait les mémoires de son père auxquels il joignit discrètement plusieurs petits volumes de la société évangélique de Londres.

Je transcris ici un passage caractéristique des mémoires de Sir Jahleel Brenton : « Ce moment, dit l'amiral en parlant de l'échouement de sa frégate, fut l'un des plus cruels de ma vie, mais où je ressentis au degré le plus fort l'avantage d'une entière confiance dans la divine Providence. Lorsque j'eus pleine connaissance de la position dans laquelle se trouvait le navire, peu après son échouement, j'allai à l'arrière et fis une courte et humble prière au Tout-Puissant, pour ma femme bien aimée et mon enfant. L'effet en fut instantané. A aucune autre époque de ma vie je ne me souviens d'avoir été plus calme et cette tranquillité d'esprit ne me quitta plus de toute cette nuit d'épreuves. » (1)

(1) Pendant sa captivité, le capitaine Brenton résida à Épinal, puis à Verdun et finalement à Tours où il fut rejoint par sa femme et son enfant. Ce qu'il

Il y a quelque cinquante ans, je n'aurais peut-être pas lu ces lignes du même œil qu'aujourd'hui. Sans avoir jamais été ce que l'on appelle des esprits forts, aucun de nous n'allait se recueillir sur le gaillard d'arrière, au moment d'une action. Après tout, et quelles que soient les opinions personnelles de chacun en cette matière, on ne peut nier l'efficacité du sentiment religieux chez l'homme de mer ; ce que vient de nous dire l'amiral Brenton en serait une preuve de plus, au besoin.

La *Minerve*, devenue frégate française, fut appelée la *Canonnière* ; c'est elle que nous avons vue dans les mers de l'Inde, en 1806, sous le commandement de M. Bourayne.

Quelques mois après cette capture, vers la fin de 1803, on posa la quille de la *Manche*. Cette frégate, construite dans l'ancien arsenal de Cherbourg, fut lancée et armée en 1805. Dite de 44 canons, elle portait 28 pièces de 18 en batterie, 6 caronades de 36, et 6 canons de 8 sur le gaillard d'arrière, 2 caronades et 2 canons des mêmes calibres, sur le gaillard d'avant ; son équipage était de 344 hommes. Le commandement en fut donné au jeune capitaine de frégate Dominique Roquebert, originaire du pays basque, marin plein d'audace et de fougue et qui réunissait, portées au plus haut point, toutes les qualités des hommes de mer de sa race.

Entouré d'officiers instruits et remplis d'ardeur, M. Roquebert sut du premier jour inspirer aux hommes cette confiance dans le chef, qui est un des premiers éléments de la force morale du matelot. Mais ce n'est pas avec nous qu'il devait prendre la mer. L'empereur l'appela, en mai 1807, à commander le bataillon des marins de la garde qui devait participer à la gloire de nos armes dans la campagne de 1809. Nous ne revîmes plus M. Roquebert,

dit des officiers de sa nation détenus en France contraste singulièrement avec la façon dont étaient traités les nôtres en Angleterre. On en jugera par ce seul détail : des officiers anglais faisaient venir leurs chevaux et leurs meutes, organisaient des courses et chassaient le renard. — Aussitôt après la capture de la *Minerve*, le gouvernement anglais, qui tenait fort à M. Brenton, proposa de l'échanger contre le commandant Jurien, fait prisonnier quelques mois auparavant. Le ministère français ne jugea pas possible de rendre si vite un officier que l'on n'eut pas manqué d'employer devant Cherbourg, dont maintenant il devait connaître les approches, et proposa successivement, pour être échangés avec M. Jurien, un colonel d'invalides, un officier de l'armée hanovrienne, un autre colonel, évadé de son cantonnement. Le Transport-Office les refusa tous les trois. Enfin M. Brenton fut échangé, en 1806, contre M. Infernet, pris sur l'*Intrépide*, à Trafalgar.

qu'une mort héroïque attendait non loin de l'Ile-de-France, alors que cette colonie était déjà aux mains des Anglais. (1)

A M. Roquebert succéda dans le commandement de la *Manche* le capitaine de frégate Dornaldeguy, ancien aide de camp de l'amiral Decrès, auprès duquel il avait été grièvement blessé dans le combat du *Guillaume-Tell*, et l'un des survivants de l'explosion de l'*Orient* à Aboukir. Appelé, par la suite, au commandement de de la frégate la *Félicité*, il avait pris part au combat que l'amiral Leissègues soutint dans la rade de Saint-Domingue, le 6 février 1806, contre les neuf vaisseaux des amiraux Dukworth et Cokrane; la *Félicité* échappa au désastre et fut ramenée en France par son commandant.

Plus âgé que son prédécesseur, M. Dornaldeguy envisageait mieux peut-être les difficultés de notre situation. Chef habile et prudent, ménager des hommes et des choses qui lui étaient confiés, il tenait à se conformer aux vues du gouvernement qui jugeait la destruction du commerce ennemi préférable à des combats inégaux dont l'issue presque certaine était la capture de nos bâtiments et l'encombrement des pontons de Plymouth et de Chatham. Trop peu de nos officiers se pénétrèrent de ces intentions. Dans l'état d'infériorité numérique de nos forces navales, l'audace, à elle seule, ne pouvait être un gage assuré de succès.

La *Manche* resta sur rade deux années pendant lesquelles l'état-major et l'équipage furent constamment tenus en haleine par des manœuvres et des exercices de toute nature. De temps à autre

(1) M. Roquebert reprit la mer en décembre 1809. Il commandait la frégate la *Renommée* et, de concert avec la *Clorinde*, capitaine Saint-Cricq, captura la frégate anglaise la *Junon* et la corvette l'*Observateur*. En février 1811, la *Renommée*, la *Clorinde* et la *Néréide*, celle-ci commandée par M. Le Maresquier, furent envoyées à l'Ile-de-France, dont on ignorait encore la capitulation. Une division anglaise attaqua ces trois frégates devant Tamatave, sur la côte de Madagascar. La *Néréide* fut totalement désemparée et son commandant tué dès le début de l'action. La *Clorinde* était restée en arrière. La *Renommée* vint se placer au milieu des bâtiments ennemis et soutint seule leur feu ; un boulet emporta le commandant Roquebert, dont la détermination fut blâmée dans un ordre du jour impérial comme un acte d'inutile témérité. Le commandant de la *Clorinde* passa en jugement, ainsi que le lieutenant de vaisseau Ponée, qui avait remplacé M. Le Maresquier sur la *Néréide* et obtenu de l'ennemi la plus honorable capitulation. Le Conseil de guerre acquitta le brave Ponée à l'unanimité et avec éloges. Le commandant de la *Clorinde* fut condamné par six voix contre deux. La Restauration le réhabilita, mais en fit un colonel de gendarmerie.

nous échangions des boulets avec des bâtiments ennemis qui cédaient à la curiosité de regarder de trop près les défenses du port. Ces petites sorties duraient rarement plus d'un jour. Nous en fîmes deux ou trois du temps de M. Roquebert, sept ou huit avec M. Dornaldeguy. Le 20 juin 1807, notamment, comme nous revenions au mouillage avec le brick le *Cygne*, que commandait M. Menouvrier-Defresne, une frégate anglaise nous envoya plusieurs volées qui n'atteignirent ni l'un ni l'autre de nos bâtiments. Ces inoffensives canonnades avaient cela de bon qu'elles contribuaient encore à aguerrir nos jeunes équipages.

Vers la mi-octobre 1807, notre commandant reçut l'ordre d'embarquer pour six mois de vivres, de rechanges et de munitions. Ces préparatifs nous firent supposer que nous allions entreprendre une campagne de long-cours et peut-être aller rejoindre notre station de l'océan indien, qui ne comptait alors que les frégates la *Sémillante*, la *Canonnière* et la *Piémontaise*. C'est pour l'Ile-de-France, en effet, que nous allions faire voile, perspective d'autant plus riante qu'il n'y avait guère que les croisières dans les mers de l'Inde qui pussent fournir des occasions de se distinguer et de parvenir. Notre état-major, composé d'officiers aussi désireux de naviguer que de rencontrer l'ennemi, comptait pour rien les dangers qu'offrait la sortie des côtes de France, avec des équipages encore peu marins et par les gros temps qui seuls permettaient de tromper la surveillance des croisières anglaises. La vie du bord nous avait appris à nous aimer et à nous estimer. Cette confraternité concentra nos affections et peut-être nous fit négliger d'entretenir des relations plus suivies avec les autres bâtiments de la division. Ce simple fait peut suffire à expliquer quelques petites dissidences et certaines rivalités qui survinrent entre les états-majors et dont la trace se retrouve dans des écrits publiés sur nos campagnes, voire même dans des rapports officiels qui ne font pas à notre frégate toute la part qui lui était due.

En ce qui me concerne, mes relations avec les officiers de la *Manche* ont toujours été celles de la meilleure et de la plus franche camaraderie. J'ai noué là des amitiés que n'ont affaiblies ni le temps ni l'éloignement. On m'avait dit que certains de mes futurs compagnons de bord n'étaient pas toujours des plus commodes à vivre et qu'ils en prenaient à leur aise avec quiconque ne portait pas l'épaulette : le fait est que deux médecins, mes prédécesseurs, avaient dû débarquer de la frégate. Pour ma part, j'eus, dans les

commencements, une altercation un peu vive, j'en conviens, avec un élève qui, un soir que je rangeais ma pharmacie, avait fait enlever par son mousse le falot que tenait mon infirmier. Le lendemain, nous descendîmes à terre avec la permission du commandant et en revînmes les meilleurs amis du monde. Depuis et dans tout le cours de nos campagnes, bien que l'on ferraillât fort à cette époque, je n'ai vu qu'une affaire entre officiers de la *Manche*. C'était à Bourbon, près de Saint-Paul. La rencontre avait lieu à proximité de la maison du curé de l'endroit. Ce digne homme, averti par le bruit, enjamba le mur de son jardin, se jeta entre les combattants, prit leurs sabres et emmena tout le monde chez lui où la réconciliation se fit à la satisfaction générale.

Dans les premiers jours de novembre 1807 la frégate était prête à mettre à la voile. Le départ eut lieu le 15 novembre. Les vents, qui depuis quarante-huit heures soufflaient avec violence de la partie de l'est et continuaient avec apparence de temps forcé, avaient obligé l'ennemi de lever sa croisière et d'aller chercher un abri dans ses ports. La bourrasque avait encore augmenté pendant la nuit précédente : le moment était favorable pour gagner le large. Les embarcations furent envoyées à l'arsenal pour y prendre les derniers objets nécessaires à l'armement. Elles en sortirent aux cris de « vive l'empereur » et rejoignirent le bord vers deux heures de l'après-midi. Comme nous faisions nos préparatifs d'appareillage, un corsaire de Boulogne, gréé en lougre, l'*Adolphe-n° 2*, vint pour mouiller sur la rade ; il entra par la passe de l'Est, mais voyant nos huniers hissés il manœuvra pour sortir par celle de l'Ouest, afin d'éviter notre visite et la levée de quelques-uns de ses hommes. On lui tira un coup de canon à poudre pour le faire mouiller, et comme il prolongeait sa bordée vers la passe, on lui envoya un coup à boulet. A cette seconde injonction il amena ses voiles et laissa tomber son ancre. On se rendit à son bord où l'on fit choix de quelques hommes. A les en croire, aucun n'était Français, ni marin ; quelques-uns se dirent maçons, d'autres perruquiers ; la plupart parlaient une langue inintelligible ; on ne tarda pas à s'apercevoir que ce patois était du flamand. Tous étaient Français en réalité ; aux premières prises que fit la frégate, chacun alla trouver l'agent comptable et fit reconnaître sa nationalité, son grade et ses droits.

Les canots rentrés de cette visite, on prit les dernières dispositions d'appareillage. A quatre heures, nous mîmes sous voiles et

quittâmes la rade, en nous dirigeant le long des côtes. Nous passâmes par le raz de Blanchard, puis entre Aurigny et Guernesey. Vers neuf heures, nous étions en vue des feux des Casquets que nous relevâmes dans le N. O. 1/2 N. Vers minuit, encore en vue de ces feux, on fit larguer un ris; mais dans cette manœuvre nos trois huniers furent défoncés et l'on dut passer une partie de la nuit à les remplacer, opération qui fut des plus pénibles, vu l'état de la mer, l'obscurité, la force du roulis et celle du vent. Un brick à la cape passa à demi-portée de canon de la frégate; mais toute communication était impossible. La frégate, fatiguant horriblement reçut plusieurs violents coups de mer. Des lames embarquèrent; l'une d'elles emporta le bastingage de tribord dans lequel on plaçait alors les effets de l'équipage. Une fenêtre de la chambre du commandant fut enfoncée et les sabords de la sainte-barbe forcés. Nous eûmes de vives inquiétudes pour nos poudres et nos vivres. La frégate fila constamment douze et treize nœuds sous peu de voiles et quelque fois à sec.

Le 16, au point du jour, aucun navire n'était en vue. Le temps devint plus maniable; on put faire un peu de voile et continuer la route. La mer était toujours démontée, mais la frégate se comportait très bien. Nous réparâmes autant que possible nos avaries de la nuit et l'on fit reposer l'équipage.

Le matin du 17, au lever du soleil, nous aperçûmes par babord plusieurs voiles faisant même route que nous et paraissant naviguer de conserve. L'avantage de notre marche nous les fit bientôt reconnaître et nous eûmes la certitude qu'un seul brick de guerre, de 18 à 20 canons, escortait le convoi. A onze heures, nous joignîmes l'un de ces navires et lui tirâmes un coup de canon, en hissant nos couleurs; il amena de suite son pavillon. Malgré la violence du vent et de la mer, une embarcation fut envoyée pour l'amariner. Ce navire était le brick le *John*, capitaine Greyton, allant de Portsmouth à Gibraltar avec une cargaison estimée à 40,000 livres sterling et composée entièrement de draps, casimirs et soieries. On prit quelques ballots de ces marchandises pour habiller les hommes qui avaient perdu leurs vêtements dans l'enlèvement de notre bastingage; on expédia les prisonniers à bord de la frégate et l'on saborda le brick qui ne tarda pas à couler.

Dans la même journée, à trois heures de l'après-midi, nous capturâmes un autre brick, la *Cérès*, capitaine Benett, qui allait de Falmouth à Malte, avec un chargement semblable à celui du *John*.

On prit encore quelques marchandises, on amena l'équipage à bord, puis on incendia le navire.

Le gros du convoi, dès qu'il nous eut reconnus pour ennemis, avait manœuvré pour s'élever au vent. Nous aurions pu, dans cette circonstance, détruire vingt-cinq navires tous richement chargés. Mais leur poursuite pouvait nous faire perdre un temps précieux et nous exposer à rencontrer des forces supérieures sur des parallèles toujours très bien gardés. Nous levâmes donc la chasse et gouvernâmes au S. 1/4 S. O. pendant toute la nuit, qui fut éclairée par l'incendie de la *Cérès*.

On ne manquera pas de se récrier contre ces destructions de navires et de marchandises. Ces pratiques étaient celles de toutes les marines de guerre à cette époque. Tout bâtiment capturé et non susceptible d'être conservé était détruit. Les Anglais ne se comportaient pas autrement vis-à-vis de ceux de nos navires marchands qu'ils ne pouvaient expédier dans leurs ports.

Le 18 au matin, nos vigies apercevaient encore quinze voiles dans le nord-est et une dans le sud-ouest. On courut sur celle-ci, qui ne nous dérangeait pas de notre route. Nous joignîmes bientôt ce navire et lui envoyâmes un coup de canon ; il mit en panne et arbora le pavillon portugais. Les ordres du ministère nous enjoignant de capturer les navires de cette nation, une embarcation fut chargée d'aller l'amariner. Ce bâtiment, la *Vénus*, de 350 tonneaux, allait d'Oporto à Londres, avec un chargement de vins. Son capitaine, qui était extrêmement malade, fut porté à notre bord où, grâce aux soins qu'il y reçut, son état ne tarda pas à s'améliorer. L'équipage transbordé, on mit le feu au navire. A midi on observa 47° 30' de latitude N. et 12° 17' de longitude O. Nous continuâmes notre route au sud-ouest, les vents soufflant toujours de l'est et la mer très grosse.

Le 19 novembre, nous chassâmes une goélette. On lui tira un coup de canon ; elle arbora le pavillon portugais, mais l'état de la mer ne permit pas de l'amariner. Dans la même journée les vigies annoncèrent deux forts navires à trois mâts, dont un portugais, et qui paraissaient avoir une batterie couverte. On leur donna chasse en se disposant au combat, et nous allions les joindre, lorsque notre grand hunier se déchira de la ralingue du fond à celle de têtière. Cet accident nous força de lever la chasse.

Pendant le reste du mois de novembre la *Manche* ne fit aucune rencontre. Les calfats, les voiliers et tous les hommes de l'équipage

travaillèrent sans relâche pour réparer les avaries que nous avions éprouvées depuis notre départ. La frégate faisait de l'eau par ses hauts ; dans les soutes aux poudres et au biscuit on trouva beaucoup de ces objets avariés. Mais c'était notre voilure, mauvaise et faite de toile échauffée, qui avait le plus souffert.

Le 24 novembre on observa 31° 41' de latitude N. et 16° 50' de longitude O. Déjà le soleil nous faisait sentir sa douce influence ; la mer était moins dure et l'équipage pouvait se livrer journellement aux exercices militaires. Les moments de repos étaient employés à confectionner les vêtements dont une partie de nos hommes avaient besoin. Il y avait plusieurs ouvriers tailleurs dans le détachement du 5e régiment d'infanterie légère embarqué sur la frégate. Pendant quelques jours la batterie fut transformée en un vaste atelier où ces soldats taillaient et cousaient les belles étoffes provenant du *John* et de la *Cérès*. De longs morceaux de toile à voiles fournissaient des écheveaux de fil auxquels une teinture que je préparai donna la couleur nécessaire à leur emploi.

Nous eûmes bientôt connaissance de la terre. On reconnut le pic de Ténériffe dont le sommet s'aperçoit à plus de quarante lieues et la *Manche* ne tarda pas à se trouver en vue des Canaries. Une goélette portugaise étant venue à passer sous le vent de la frégate, on lui tira un coup de canon à poudre qui lui fit amener ses voiles et son pavillon. Mais nous trouvant par le milieu de l'archipel, entre les îles de Ténériffe, de Palme et de Gomère, et filant vent arrière, on ne jugea pas à propos de poursuivre ce pauvre caboteur qui bientôt s'enfuit sous toutes voiles.

Depuis les Canaries nous fîmes route le long de la côte d'Afrique. Le 30 novembre, nous passâmes le tropique du Cancer. Comme notre équipage était en grande partie composé de jeunes gens qui faisaient leur premier voyage, on célébra le baptême de mer avec la plus grande gaîté et le cérémonial traditionnel de rigueur. Cette coutume tend à disparaître et les matelots d'aujourd'hui n'apportent plus à son observance l'entrain et la conviction de ceux de notre époque. Sur la *Manche*, les anciens s'en donnèrent à cœur joie aux dépens des profanes ; pompes, seaux et bailles furent mis en jeu et nous procurèrent une aspersion générale.

La première quinzaine de décembre se passa sans incidents notables et sans autre rencontre que celle d'un grand sloop américain qui allait, chargé de nègres, de la côte de Guinée à Charleston et qui refusa de prendre nos prisonniers. Le 17

décembre, au lever du soleil, nous trouvant par 4° 11' de latitude N. et 17° 20' de longitude O., nos vigies annoncèrent une voile. Nous l'approchâmes et reconnûmes un très grand brick portugais; il fut amariné. Ce navire s'appelait la *Piédade*; il venait de San-Salvador, avec trente-cinq hommes d'équipage, et allait embarquer des noirs à la côte de Guinée. Sa cargaison consistait en eau-de-vie, tabac et objets de traite. On prit à ce bâtiment différentes choses qui nous étaient nécessaires. Son équipage fut transbordé et remplacé, pendant les deux jours que nous gardâmes ce brick, par quelques-uns de nos hommes sous les ordres d'un aspirant. Ensuite notre commandant rédigea un cartel d'échange des prisonniers que nous avions à notre bord et fit jurer aux Anglais qu'à leur retour dans un port de leur nation un nombre égal de prisonniers français serait renvoyé en France. Donation du brick fut faite au capitaine Benett qui, par la capture de la *Cérès*, avait perdu la plus grande partie de sa fortune. On ne conserva sur la frégate que huit nègres provenant de la *Piédade* et un Italien de Raguse, pris sur l'un des bricks anglais. Tous les autres prisonniers, au nombre de quatre-vingts, furent mis à bord du brick portugais qui devait conduire les Anglais à Sierra-Léone et les Portugais à San-Iago, l'une des îles du Cap-Vert.

Ce bâtiment arriva-t-il à destination? Plusieurs officiers de la frégate qui, depuis la paix, ont navigué sous toutes les latitudes et cherché à se renseigner sur le sort du navire et des prisonniers, m'ont dit qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. Ce qu'il y a de certain, c'est que le cartel d'échange ne fut pas exécuté par l'Angleterre. C'est toujours une duperie que de compter sur les sentiments de loyauté et d'humanité du gouvernement britannique. Puisque le nombre de nos prisonniers était pour nous une gêne, mieux valait déposer ceux de nationalité anglaise sur un point de la côte à proximité d'un de leurs établissements.

Le 30 décembre nous coupâmes la ligne équinoxiale par 18° 45' de longitude O. Nous eûmes sous la ligne des calmes, entrecoupés d'orages, qui ne cessèrent que sous le 6e degré de latitude S. Il nous arriva de rester toute une semaine en calme à l'entrée du golfe de Guinée. Une houle, flasque comme de l'huile, venait parfois secouer la frégate qui roulait alors, mais sur place. Le troisième jour, on mit dehors toutes les embarcations que l'on suspendit le long de chaque bord, à fleur d'eau, et l'on y fit ramer des hommes. On n'avançait ainsi que bien peu et au prix de quels

efforts! mais, enfin on avançait. L'officier faisant fonctions de second tenta une autre expérience. Il faisait masser à l'avant de la batterie soixante ou quatre-vingts matelots qui, à un signal donné couraient à perdre haleine jusqu'à l'autre bout: cet essai réussit moins encore que celui des canots.

Une fois sortis de la région des calmes et jusqu'au 26 janvier 1808 le temps se maintint constamment au beau. La frégate marchait à souhait et l'équipage jouissait d'une excellente santé. Notre traversée, en somme, malgré le gros temps des premiers jours, s'effectuait dans les meilleures conditions. Nous étions rapidement sortis de la Manche et avions déjà franchi une grande étendue de mer sans rencontrer de forces ennemies supérieures, habituellement si nombreuses dans ces parages.

Nous approchions du cap de Bonne-Espérance dont nous ne pouvions prendre connaissance sans nous exposer à tomber au milieu des bâtiments de l'importante station navale que les Anglais, maîtres de ce point depuis deux ans, y avaient établie. Afin de vérifier l'estime de la longitude, nous fîmes route pour aller reconnaître et sonder sur le banc des Aiguilles. Ce banc a pris son nom du cap des Aiguilles, ainsi appelé, dit-on, parce que les premiers navigateurs qui le doublèrent avaient remarqué que l'aiguille aimantée n'y déclinait pas. Son accore ouest se prolonge au sud-est du cap de Bonne-Espérance jusque par 36° de latitudes. Le changement de couleur de l'eau et la présence d'une espèce particulière d'oiseaux de mer appelés « manches de velours » nous indiquèrent bientôt que nous étions sur le banc. On sonda et, d'après la profondeur et la nature du fond, on reconnut que nous étions à une trentaine de lieues du Cap.

Le temps était redevenu mauvais, la mer très grosse. Autour de la frégate volaient quantités d'oiseaux, pétrels, damiers, albatros ou moutons de mer, et plusieurs autres espèces qui indiquent la proximité de la terre. Pendant deux jours on mit à la cape sous le petit foc et le foc d'artimon. Le vent ayant molli et soufflant dans une direction favorable, la frégate doubla le cap entre les 35e et 36e parallèles, sans donner la chasse à un petit navire que l'on avait aperçu. Nous continuâmes dans la direction de l'est jusqu'au 55e degré de longitude E.; on observa une variation de 25° N. O. à la hauteur du canal de Mozambique.

Le 4 février, vers une heure de l'après-midi, par 36° 32' de latitude S. et 23° 25' de longitude E., nous eûmes connaissance d'un

navire sous le vent, à trois lieues environ dans le nord-ouest et courant dans la même direction que nous. On laissa porter dessus et bientôt on reconnut un brick armé ; on prit quelques dispositions de combat. Le brick, ne voyant pas notre pavillon, cargua ses basses voiles, nous attendit en faisant différents signaux, auxquels nous répondîmes par un coup de canon, et arbora le pavillon anglais. Comme nous venions un peu au vent pour lui envoyer un coup de canon de l'avant, il aperçut nos couleurs, amura ses basses voiles et prit chasse. Nous le poursuivîmes en lui envoyant quelques coups de canon des gaillards. L'avantage de notre marche nous le fit bientôt rejoindre. Se trouvant par notre travers et voulant éviter le feu de notre batterie, il amena son pavillon. Nous envoyâmes un officier l'amariner. Le canot nous ramena le capitaine et l'état-major du brick. C'était un dogre (1) de Nantes, pris par les Anglais et armé en corsaire au cap de Bonne-Espérance, sous le nom de *Royal-Georges*, avec quarante hommes d'équipage; il portait six canons de 12, quatre de 8 et un obusier. On transborda l'équipage de ce navire auquel on prit de la poudre, des mâts, des vergues, des voiles et des vivres, après quoi le brick fut sabordé et coulé.

Des vents contraires retardèrent notre marche pendant une partie du mois de février et nous portèrent à deux cent cinquante lieues environ dans l'est de l'Ile-de-France. Nous pûmes enfin reprendre la route à l'ouest. A mesure que nous approchions du but de notre voyage, les exercices de jour et de nuit redoublaient en prévision d'une rencontre avec les bâtiments ennemis qui croisaient habituellement autour de la colonie. Ces dispositions de combat ne nous empêchèrent pas de fêter le carnaval. Une bande de masques fit son apparition sur le pont, revêtue d'habillements burlesques provenant de la *Piédade* et qui étaient destinés aux rois nègres de la côte d'Afrique. Ce travestissement eut d'autant plus de succès qu'il était inattendu, personne de l'état-major ne soupçonnant l'existence de ces oripeaux à bord de la frégate. Il fallait des matelots français pour préparer de semblables amusements, introduire ces défroques à bord, les tenir cachées aux yeux des maîtres et les exhiber au moment voulu. Des distributions supplémentaires, des danses et des jeux égayèrent, dans les limites

(1) Navire à deux mâts, portant des voiles carrées, en usage en Hollande surtout, pour la pêche du hareng.

du possible sur une frégate de Sa Majesté, ces jours partout consacrés au plaisir et à la folie.

Nous reconnûmes l'île Rodrigue, située à cent lieues dans l'est de l'Ile-de-France et que nous laissâmes sur notre droite à dix lieues de distance environ.

Dans la nuit du 4 au 5 mars, vers le moment du premier sommeil de l'équipage, le commandant fit ordonner le branle-bas de combat. A peine eut-on battu la générale que les feux furent allumés et chacun rendu à son poste. Les cloisons des appartements de la batterie furent démontées, les sabords ouverts ainsi que les soutes à poudre, les refouloirs, les palans de côté et de retraite, les manches à gargousses, les seaux et les pompes à incendie mis en place, les manœuvres doublées, les pierriers, espingoles et mousquetons montés dans les hunes, les embarcations mises à la mer. Au bout de dix minutes à peine, un second roulement de tambour annonçait que tout était prêt et que l'on pouvait commencer le feu. Mais ce n'était qu'un exercice et, quelques instants après, l'ordre habituel fut rétabli.

J'observai, en cette circonstance, un fait curieux d'hallucination chez plusieurs des prisonniers provenant du *Royal-Georges*. Confiants dans la supériorité des croisières anglaises qui surveillaient les approches de l'Ile-de-France, ces marins s'attendaient fermement a être repris à l'atterrissage et ne s'en cachaient point devant nous. Quelques-uns m'assurèrent qu'ils avaient vu le navire pour lequel, dans leur pensée, nous avions fait le branle-bas de combat. J'eus beau leur dire ce qu'il en était ; ils m'affirmèrent qu'ils avaient distinctement aperçu le corps d'un grand bâtiment courant sous ses basses voiles à contre-bord et très près de la frégate. Personne des nôtres, ai-je besoin de le dire, ne vit ce vaisseau fantôme qui n'avait existé que dans l'imagination surexcitée de nos prisonniers.

Les montagnes de l'Ile-de-France s'apercevant, quand le temps est clair, d'une distance de quinze ou seize lieues, nous espérions, d'après les calculs et les observations du bord, voir la terre dans la journée du 5 mars. Les vigies et les hommes de hune étaient à leurs postes, chacun ouvrant l'œil dans la direction du point sur lequel nous courions. Je reconnus la terre de l'arrière de la frégate où j'étais à causer avec l'officier de quart auquel je la fis voir. On la distinguait mieux sur le pont que du haut de la mâture, les mornes de l'île étant chargés de vapeurs épaisses et se confondant

avec les nuages, tandis que le bas des montagnes était très visible. On prit sur le champ toutes les dispositions de combat; on prépara tout également pour le mouillage, en continuant à courir sur l'île jusqu'à la nuit. Rendus assez près de terre, nous tînmes le vent jusqu'au jour. Au lever du soleil, nous étions vis-à-vis de l'île de la Passe, à l'entrée du Grand-Port. Nous arborâmes notre pavillon, en l'assurant d'un coup de canon. A l'instant les vigies des montagnes nous signalèrent. Nous continuâmes notre route pour le Port-Napoléon, en courant sous le vent de l'île. Vers trois heures de l'après-midi, un pêcheur de l'anse du Tamarin vint à bord et nous pilota jusque sur la grande rade où nous mouillâmes le dimanche 6 mars. Le canot de santé vint nous arraisonner et fut immédiatement suivi du pilote. La frégate resta mouillée aux Pavillons et n'entra au port que le lendemain matin.

L'état-major fut présenté au capitaine-général Decaen qui, quelques jours après, vint visiter la frégate et passer en revue son équipage. Le général félicita notre commandant de la tenue du bâtiment et du personnel et fut frappé de l'attitude militaire de nos hommes qui, presque tous, avaient fait partie des bataillons formés au camp de Boulogne et manœuvraient comme de véritables fantassins.

Aucun autre bâtiment de la division ne se trouvait à ce moment sur les rades ou dans les ports de l'île. La *Sémillante* avait repris la mer dans le courant du mois de février; la *Canonnière* était en mission au Mexique; la *Piémontaise* avait été expédiée sur les côtes de l'Hindoustan; le patemar l'*Entreprenant* croisait à la côte Malabare d'où M. Bouvet ne revint que vers la mi-avril. Il n'y avait de bâtiment armé, au Port-Napoléon, que le brick corsaire le *Revenant*, appartenant à M. Surcouf. Ce navire qui portait dix-huit canons et quatre-vingts hommes d'équipage, croisait depuis un an dans les mers de l'Inde. A sa rentrée à l'Ile-de-France, au mois de janvier précédent, M. Surcouf en avait donné le commandement à son premier lieutenant, Joseph Potier, lequel prit pour second M. Moulac, officier sur le même bâtiment. Le dernier fait d'armes du *Revenant* fut, en mai 1808, la capture du vaisseau portugais *Conceçao-de-S°-Antonio*, de trente-quatre canons. Peu après, le gouvernement de l'île réquisitionna le *Revenant* qui devint le *Iéna* et dont le commandement fut donné à M. Morice, lieutenant de vaisseau, débarqué de la *Sémillante*.

Notre équipage avait besoin de repos et aussi d'une alimentation végétale toujours si désirée par les hommes qui en ont été

longtemps privés. Les conserves de Colin et d'Appert n'étaient pas encore connues et tous, officiers aussi bien que matelots, nous vivions en spartiates plutôt qu'en sybarites à bord des bâtiments de l'empire. L'île à ce point de vue spécial nous offrait les ressources les plus variées. Les légumes secs et le lard salé furent pour quelque temps rayés de l'ordinaire du bord.

N'ayant encore que peu de relations avec les aimables et hospitaliers habitants de la colonie, mes camarades et moi mîmes à profit les loisirs de notre relâche pour visiter les plus beaux sites de l'île, les Pamplemousses, les plaines Wilhem et de Moka, la Poudre d'or, la campagne du gouverneur, etc. Que dirais-je ici qui n'ait été dit, et beaucoup mieux que je ne saurais le faire, de ces aspects enchanteurs surtout pour le nouveau débarqué et que le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre a gravés dans toutes les mémoires, de ces pittoresques montagnes du port, au milieu desquelles s'élèvent le Pouce et le Péter-Both, de cette végétation luxuriante dont les émanations sont portées jusqu'aux navires en pleine mer, des productions qui font la richesse de cette colonie, aujourd'hui perdue pour nous, et que favorisent un climat délicieux, des eaux abondantes et une admirable culture ?

Nous parcourions l'île, pleins de souvenirs de *Paul et Virginie*. Nous vîmes la baie du Tombeau, le cap Malheureux et, sur la côte orientale, l'île d'Ambre et la passe du Saint-Géran. C'est là que s'était perdu, aux cris de « vive le roi ! » poussés par l'équipage en détresse, le vaisseau qui ramenait Virginie. Aucun de nous ne mettait en doute la réalité du naufrage et de la mort de la pudique jeune fille ; des gens de l'île nous en avaient parlé comme d'un fait d'histoire locale et l'on nous fit voir, aux Pamplemousses, le tombeau des deux amants. Je n'appris la vérité que plus tard, d'un ancien habitant de la colonie, M. Desbrulins, établi dans l'île depuis près d'un demi-siècle et qui y avait vu Parny et le chevalier de Bertin. Non seulement il avait connu des personnes témoins du naufrage du *Saint-Géran*, mais il avait retrouvé et il me montra la copie d'une déclaration faite à l'amirauté de Port-Louis par les survivants de la catastrophe.

Le *Saint-Géran* était un bâtiment de la Compagnie Française des Indes, parti de Lorient à destination de l'Ile-de-France dans les environs de 1750, autant qu'il m'en souvient. Le capitaine s'appelait Delamalle ; il n'y avait aucune passagère à bord. Arrivé le soir en vue de l'Ile-de-France, le *Saint-Géran* se mit à courir des

bordées le long de l'île. Le temps était calme, la mer belle. Vers minuit, le capitaine monta sur le pont et demanda au pilote où l'on en était de la route ; le pilote répondit qu'on avait loin encore à courir. Quelques instants après, comme on venait de changer la barre pour laisser arriver, on entendit crier « terre ! » à l'avant et presque aussitôt le navire se coucha sur des récifs. Les mâts furent abattus ; peine inutile, le navire ne se releva pas. Une grande partie de l'équipage était malade sur les cadres ; toutes les embarcations du bord étaient défoncées ; un fort ressac régnait dans la passe où l'échouement avait eu lieu. Au lever du soleil la situation fut jugée désespérée. Les matelots chantèrent l'*Ave maris stella*, firent un vœu à sainte Anne d'Auray et reçurent la bénédiction de l'aumônier. Un homme du bord avait réuni et amarré quelques planches à l'aide desquelles le capitaine devait gagner la terre. M. Delamalle se tenait prêt et allait se mettre à l'eau. Le matelot qui s'était complètement déshabillé dit à son chef de faire comme lui. M. Delamalle s'y refusa : il ne convenait pas à son grade qu'il arrivât nu à terre et puis il avait d'importants papiers à sauver. Le capitaine et son matelot se mirent à l'eau. Ils allaient toucher le bord, lorsque le frêle radeau fut submergé par les lames qui déferlaient avec force à cet endroit. Le matelot seul put prendre pied avec trois autres hommes de l'équipage sur plus de cent qui le composaient.

Il y a des légendes qu'on ne détruit pas. Nous avons oublié cet équipage englouti et ce capitaine mort victime d'un souci peut-être exagéré, mais héroïque après tout, de sa tenue et de ses papiers ; Virginie est assurée de vivre dans la mémoire des hommes et fera toujours couler des larmes.

A l'époque où nous étions à l'Ile-de-France les deux amants étaient censés reposer sous le même tertre. Aujourd'hui ils ont l'un et l'autre leur tombeau, deux pierres ombragées de bambous et couvertes de dates, de noms et de réflexions que des visiteurs de toute nation, de sentimentales *young ladies* en tête, y ont inscrits avec une déplorable profusion. Bien mieux, il existe dans l'île une famille de La Tour qui se prétend, dit-on, alliée à celle de Virginie (1) ; cela ne ferait de doute pour personne à Maurice. La légende, on le voit, n'est pas près de disparaître.

(A Suivre) Dr DESJARDINS.

(1) Le fait a été attesté par M. Simonin dans une étude qu'il a publiée, en 1862, sur Maurice et la société Mauricienne.

UN GRAND POÈTE MÉCONNU

Quintus de Smyrne, Continuateur de l'Iliade

Qui de nous, après avoir tourné le dernier feuillet du divin poème de l'Iliade, où le génie littéraire des races latines, à son réveil, a atteint son apogée, et où les mots ont une fraîcheur, un relief, une jeunesse qu'ils ont perdu depuis, semblent, étant plus près de leur naissance, plus près de la pensée dont ils sont émanés, qui de nous, en sortant, ébloui, de ces enchantements, n'a pas éprouvé un regret que le charme en fut si tôt rompu?

Gœthe, étant chez une de ses tantes, tout enfant, ouvrit par aventure un Homère qu'elle possédait.

« Ce n'était, dit-il, qu'une traduction en prose. A cet ouvrage étaient jointes d'assez mauvaises gravures dont les dessins restèrent empreints dans ma mémoire. Ils me retracèrent longtemps, sous des traits informes, les héros de la Grèce et de Troie. Les événements de l'Iliade me causaient un plaisir inexprimable, je n'y trouvais qu'un défaut, celui de ne rien nous apprendre de la conquête de Troie et de s'arrêter tout court à la mort d'Hector ! ».

Le courroux d'Achille et ses conséquences est assurément un épisode insigne, décisif, il remplit abondamment l'Iliade entière, mais ce n'est pas toute la guerre ; nous en voudrions savoir les péripéties jusqu'à la catastrophe, nous voudrions apprendre, avec cette ardeur intriguée qu'ont les enfants, ce que sont devenus finalement tous ces héros que nous avons suivis avec passion à travers l'Iliade et qu'Homère nous a enseignés à admirer ou à détester. L'odyssée nous donne il est vrai, quelques échappées sur la fin du drame, Ulysse raconte à Achille ce qu'a fait de grand et de glorieux son fils sous les murs de Troie et dans le palais du roi Phéax, l'aède aveugle récite déjà les exploits de quelques-uns des guerriers qui s'illustrèrent alors. Virgile aussi parle de ces faits, mais il en parle

avec cette grâce, avec ce charme un peu mou qui est son faible, en familier enfin de la cour brillante et délicate d'Auguste. La rudesse de ces superbes batailleurs que le poète grec met en scène, l'offusque visiblement, il les accommode au goût de son temps. La différence de ton est trop sensible pour que l'esprit soit satisfait. On sent bien qu'on n'a pas affaire à un continuateur d'Homère mais à un poète d'un temps tout différent. Et puis, il n'a parlé que de la nuit suprême.

Cette continuation existe ; un poète, Quintus, qui avait le don d'imitation au degré où il devient du génie personnel, a repris l'histoire du siège d'Ilion au moment précis où Homère se tait et, réunissant, fondant avec art, modifiant parfois mais discrètement comme il convient de toucher aux choses sacrées, les anciennes légendes, les poèmes épisodiques, tous les éléments qui subsistaient du cycle homérique, leur rendant, pour ainsi dire, leur forme première, il a poursuivi le récit jusqu'au bout et nous a conté les événements qui se déroulèrent devant Troie depuis la mort d'Achille jusqu'à la chute de la ville et à la dispersion des Grecs par la tempête qui jeta Ulysse loin de sa route.

Ainsi l'intervalle qui sépare l'Iliade de l'Odyssée est tout entier comblé « la chaîne est faite et l'on a qu'à suivre » pour parler comme Sainte-Beuve qui fut l'un des premiers à signaler, de nos jours, la puissance du poème de Quintus.

D'autres, avant Quintus, avaient tenté la même entreprise. On sait, par le témoignage de Proclus, l'un des maîtres de Marc-Aurèle, qu'Arétimus de Milet, qui vivait, à ce qu'il semble, au huitième siècle avant notre ère, et que les anciens réputaient l'élève d'Homère, avait écrit un poème fort estimé comprenant une longue série de scènes destinées à continuer l'Iliade.

Un siècle plus tard, Leschès de Lesbos composait une suite à ce premier poème, car Arétinus s'était arrêté au moment de la folie d'Ajax.

Leschès en expose les conséquences désastreuses, montre les Grecs réduits à chercher un abri dans leurs vaisseaux et sur le point de fuir quand Philoctète vint rétablir la balance et peint Néoptolène égalant presque les hauts faits de son père ; son poème s'achève avec la prise de Troie. Il semble avoir surtout pour but la glorification d'Ulysse. Ulysse y joue sans cesse le premier rôle ; c'est lui qui captive Hélénos, qui ramène le fils d'Achille et lui remet ses armes, bien qu'elles lui appartînssent par droit, c'est lui

qui, détail nouveau, entre dans Ilion pour y combiner, avec Hélène, la perte de la ville, lui enfin qui se charge, aidé par Diomède, d'enlever le Palladium.

A Aretinos de Milet, est due une Ethiopide ; à Pisandre, une Hérogonie qui toutes deux ont trait à ce grand événement de la prise d'Ilion qui semble projeter une lumière indécise sur les brumeux lointains de l'histoire de la Hellade.

Il existait donc une mine abondante de matériaux et l'on n'avait qu'à y puiser quand vint Quintus. A quelle époque? où vécut-il? c'est ce qu'il est difficile de préciser. N'est-ce pas le propre des grandes œuvres, qui sont comme l'expression d'un temps ou la confession d'un peuple, d'être anonymes ? (1)

Que n'a-t-on pas imaginé cependant pour nous renseigner sur Homère, par exemple. Un Flamand a dépensé beaucoup d'esprit et de subtilité pour montrer qu'Homère était son compatriote ; un Suédois a identifié Ulysse à Odin ; un savant a doctement prouvé que l'œuvre d'Homère ne figurait qu'une suite d'allégories représentant l'histoire de l'Ancien Testament ; un autre a répliqué que seul le Nouveau Testament était en cause ; Ilion est devenu Jéricho ; Vénus, la Vierge, Jason s'est vu assimilé à Jésus, Enée à Saint-Pierre ; enfin l'enlèvement d'Hélène symbolisait, révérence parlée, la conception. Les anciens, au reste, avaient donné l'exemple aux modernes sur ce point et interprétaient d'étrange façon les poèmes homériques. Héraclide voit, dans l'*Iliade*, une suite d'allégories astronomiques ; Anaxagoras, un traité sur la justice !

Quintus n'a pas eu meilleur sort.

Fut-il berger ou grammairien, contemporain des Homérides ou des derniers Romains, imitateur consommé ou naïf adaptateur des chants encore mal formés qu'avait suscités la guerre troyenne? Toutes ces hypothèses ont été tour à tour soutenues et réfutées et nous pourrions peut-être nous contenter de dire qu'il a fait œuvre belle et durable, quelqu'en soit le temps, sans entrer dans les arguties des philologues.

Mais il vaut mieux, pourtant, essayer de préciser en deux mots ce que l'on sait de lui et montrer qu'il a certainement vécu en un

(1) C'est le cas de l'*Ecclésiaste*, ce manuel de philosophie sceptique, sorte d'erratum mis à la fin de la Bible et de l'*Imitation*, où se reflète la foi ardente, étroite, naïve et exclusive de tout le moyen âge, de la *Chanson de Roland* qui est le prototype de tous les romans de chevalerie, et de l'*Iliade* qui est la source d'inspiration de toute la poésie grecque et latine et résume le génie de la race.

temps de décadence, car le succès de son effort en paraîtra plus grand et plus louable.

Je dois ici un peu entrer dans le détail et dans l'ergoterie et j'en demande excuse.

Homère ne connaissait que trois divisions du jour : le matin, le milieu de la journée, le soir. Quintus donne à l'Aurore un cortège de douze nymphes qui sont évidemment les douze heures du jour et les douze heures de la nuit. « Alors disparut la lumière du soleil et l'Aurore descendit du ciel pleurant son fils (Memnon), autour d'elle étaient les douze vierges à la belle chevelure qui parcourent sans cesse la route élevée où règne le soleil ». Or cette division en heures n'est pas antérieure, d'après le témoignage d'Aulu-Gelle, à l'enfance de Plaute.

Homère et les poètes grecs ignoraient l'astrologie, la consultation des entrailles des victimes, la divination par le vol des oiseaux, superstitions toutes romaines, dont parle à plusieurs reprises Quintus.

Mais voici qui montre chez notre poète une conception très moderne, j'aurais presque envie de dire chrétienne de la vie d'outre-tombe. On sait quel effroi la mort inspirait aux héros d'Homère et quelle triste destinée ils se croyaient appelés à subir dans les enfers ; Achille en fait le lamentable tableau à Ulysse quand celui-ci évoque son image. « J'aimerais mieux être un laboureur et servir, pour un salaire, un homme pauvre et pouvant à peine se nourrir, s'écrie-t-il, que de commander à tous les morts qui ne sont plus ».

Dans Quintus, tout au contraire, Nestor apaise le désespoir de Podalire qui pleure la mort de son frère, en lui affirmant que les bons jouissent du bonheur éternel : « On dit que les hommes doués de vertus entrent dans un séjour de bonheur éternel, tandis que les méchants sont condamnés à d'affreux ténèbres ».

Il y a mieux encore, à côté des idées chrétiennes, les martyrs chrétiens.

Agamemnon et Ménélas sont entourés d'ennemis. « Les deux héros, dit Quintus, tournaient dans un cercle d'adversaires ; tels des sangliers ou des lions enfermés dans une arène en face d'esclaves infortunés que les princes livrent à ces bêtes féroces pour les voir égorger. Et en effet elles bondissent dans l'arène et tuent les esclaves qu'elles rencontrent devant elles ».

Il est de peu d'importance, après cela, semble-t-il, de citer le

passage où Calchas prédit la grandeur future de l'empire romain aux Grecs vainqueurs de Troie. « Cessez de lancer contre le vaillant Enée les javelots et les flèches homicides. C'est la volonté des dieux et du Destin que, près du Tibre aux larges flots, ce héros parti du Xanthe, élève une ville sainte admirée de la postérité; reine des nations, elle étendra ses limites de l'Orient à l'Occident ». D'ailleurs, il est souvent question d'Enée dans le poème; Enée est le héros de tout un chant, et il est, on le sait, le héros romain par excellence.

La conclusion paraît évidente, n'est-ce pas, et la déduction irréfragable. Quintus a vécu certainement au temps de la plus grande splendeur de l'empire romain, alors que se propageaient déjà les doctrines consolantes des compensations célestes et que, pour en assurer le triomphe, ceux qui les professaient affrontaient le martyre joyeusement.

Au surplus, il y eut, précisément vers la fin du cinquième siècle toute une pléïade de poètes qui chantèrent, dans la langue et dans le rythme d'Homère, les circonstances de la guerre de Troie, toute une levée de néo-rhapsodes, si je puis leur donner ce nom. Coluthus fit un poème sur le ravissement d'Hélène; Tryphiodore, dont les tours de force en versification lui valurent en son temps une célébrité imméritée, tenta également de composer un poème sur la prise de Troie; Nonnus écrivit des Dionysiaques.

Constantinople était alors en passe de supplanter Rome, l'hellénisme avait la vogue et les empereurs romains ne voulaient plus, signe grave, être chantés qu'en grec ! Quoi de plus simple et de plus vraisemblable que notre poète, contemporain de ce mouvement, y ait pris part et tenté, à son tour, de traiter un sujet auquel tant d'autres s'essayaient.

Mais les érudits, gens subtils et tenaces, ne se laissent pas si facilement persuader. Il en est, et son dernier traducteur M. Berthault, est du nombre, qui tiennent que Quintus ou le poète grec que cache ce nom, a vu ou peu s'en faut, les faits qu'il raconte, qu'il en a, à tout le moins, la tradition exacte et prochaine. Tant de sauvagerie dans les caractères, disent-ils, tant de précision dans le détail des événements, un manque si ingénu d'unité, une langue si voisine de celle d'Homère, ne sont pas le fait d'un simple imitateur, vivant dix ou quinze siècles après son modèle.

« Un pastiche, ajoutent-ils, est toujours court; un auteur qui a quelque mouvement et quelque essort dans l'esprit ne soutient pas

longtemps la fatigante et stérile prétention de parler la langue des morts au milieu des vivants ».

Pour avancer cela, il faut évidemment oublier et les *Contes drôlatiques colligés ès abbayes* de Touraine de Balzac, et la tentative analogue de Littré, (1) et enfin le *Télémaque* de Fénelon !

Nous dirons donc, avec toute chance de ne pas nous tromper, que nous nous trouvons en face de ce phénomène curieux, à coup sûr, presque unique, d'un pastiche qui, par sa tenue générale n'est pas trop au-dessous de son prototype et en certains passages rivalise avec lui.

Une seconde et dernière question se pose.

Quelle fut la patrie de Quintus ? Il a pris soin d'y répondre au chant XII lorsqu'il nomme les Grecs qui montèrent dans le cheval de Troie. « Dites-moi, ô Muses, je vous en prie, le nom de ceux qui entrèrent dans l'énorme cheval; c'est vous qui avez fait naître la poésie en mon âme avant même qu'un tendre duvet eût couvert mes joues, alors que je conduisais de belles brebis dans les champs de Smyrne, beaux lieux, trois fois éloignés de l'Hermos de la portée de la voix, près du temple de Diane, dans un joli bosquet, au pied d'une colline qui n'est pas haute et qui n'est pas des plus basses ». Voilà qui semble clair, à moins que l'on n'admette, avec certains érudits, qu'il n'y a là qu'un artifice de rhéteur, que Quintus, en grec Kointos, n'est qu'une altération de Korintos et que notre poète était un grammairien corinthien du VIe siècle qui exerçait le métier de maître d'école ! (2)

Peu s'en est fallu qu'avec tant d'autres l'œuvre de Quintus ne pérît dans ce grand sacrifice des choses de l'esprit que firent les

(1) Traduction de l'Enfer du Dante en langue d'oil du XIVe siècle et en vers (1879).

(2) On peut rapprocher de ce passage celui du chant VI où le poète dit, en parlant de la mort du guerrier Lassos, tué par Podalire : « La divine Pronoé l'enfanta sur les bords du fleuve Nymphéos, près d'une caverne profonde qu'entoure le respect des peuples car elle est la demeure des Nymphes qui protègent les hautes montagnes de la Paphlagonie et la ville d'Héraclée, féconde, en raisins ; elle plaît aux déesses parce qu'elle est vaste, faite de pierres solides, arrosée d'une eau fraîche comme la glace ; les durs rochers sont ornés de coupes de marbres qui semblent faites de la main des hommes, de statues qui représentent le dieu Pan et les nymphes... spectacle admirable pour tous ceux qui descendent dans cette sainte retraite. Deux chemins y conduisent.....» Tant de détails impliquent évidemment une connaissance approfondie des lieux.

barbares quand ils envahirent le monde civilisé ; comme Minerme, ce poète que les anciens disaient, non sans quelque exagération assurément, plus grand qu'Homère lui-même.

N'est-ce pas miracle que la littérature grecque n'ait point été anéantie tout entière alors ? Les bons moines qui, par respect des traditions, fascinés par l'éclat qu'avait laissé derrière lui, en s'effondrant, le monde antique, gardaient au fond de leurs monastères, sans en comprendre au reste réellement la beauté, les vieux parchemins qu'ils transcrivaient péniblement et dénaturaient cruellement, étaient des latinistes et non des hellénistes à quelques bien rares exceptions près. L'humanisme, qui fut le premier réveil du goût de l'antiquité, est un mouvement essentiellement latiniste. Pétrarque, on le sait, vénère Homère sans le connaître si ce n'est à travers une traduction latine. Longtemps, on resta, en Italie aussi bien qu'en France, ignorant de la littérature grecque et peu soucieux de la pénétrer. Ronsard proteste qu'il aime Homère et s'enferme tout un jour pour le lire, mais il ne paraît pas qu'il ait profondément subi son influence.

Rabelais, si imprégné d'antiquité, si universellement érudit, ne tire presque rien des écrivains grecs, Aristote, que chacun cite. excepté !

Montaigne loue pompeusement Homère et raconte que « ce folastre Alcibiadès » ayant un jour demandé à un homme qui se piquait de littérature s'il possédait l'Iliade, lui donna un soufflet parce qu'il avait répondu non, mais il avoue lui-même ne pas le connaître.

Les vieux manuscrits grecs pourrissaient donc dans la poussière des bibliothèques monacales sans que personne n'en eût cure et l'œuvre de Quintus aurait péri, sans doute, avec tant d'autres, si Bessarion ne l'avait tirée de l'oubli.

C'est un grand personnage que ce Bessarion. Il fit tout pour amener ce rapprochement ou mieux cette fusion des deux Eglises grecques et latines qui était la dernière espérance de l'Empire d'Orient. Grâce à son entremise, le souverain pontife et Jean Paléologue s'entendirent et, pendant un court espace de temps, il n'y eut plus, on le sait, par le monde, qu'une confession chrétienne. Ce fut en ce moment que, archevêque orthodoxe de Nicée, il accepta la pourpre cardinalice. En lui s'unissaient parfaitement les deux Eglises, il avait, des patriarches orientaux, la dignité sans raideur, la belle attitude, la longue barbe imposante et les

autres qualités des prélats romains, la finesse, la diplomatie, la connaissance profonde des textes et l'amour des antiques écrivains. Ses mérites lui valurent d'éminentes charges et la confiance des papes dont il fut souvent, avant leur élection, le rival redoutable; après, toujours le collaborateur fidèle. Les lettres, surtout les lettres grecques, lui doivent beaucoup.

Erudit, curieux de choses de l'Antiquité, sans cesse en quête de manuscrits à découvrir et à sauver, il en réunit, dans ses voyages continuels à travers l'Italie qui n'avaient guère d'autre but, plus de neuf cents, précieux, uniques, qui, sans lui, n'eussent pas tardé assurément à disparaître. C'est ainsi qu'au monastère de Saint-Nicolas de Casoli, à Otrante, il découvrit le poème de Quintus qui y dormait, oublié, depuis des siècles.

Et cette découverte fut d'autant plus heureuse, que trente ans plus tard la ville et la bibliothèque étaient anéanties par les Turcs. (1480) !

Grâce à lui, une sorte d'engouement venait précisément de naître en faveur de l'antique littérature hellénique. On se disputait les manuscrits des auteurs grecs, on les achetait fort cher aux réfugiés de Constantinople, à vil prix des Turcs et il y eut même des érudits qui entreprirent de longues pérégrinations pour s'en procurer. On cite un savant dont les cheveux devinrent blancs en une nuit, parce qu'il avait perdu dans un naufrage une belle collection de livres amassés au cours d'un voyage à travers le Péloponnèse.

Comme on demandait à un bibliophile de ce temps de prêter son Homère, il répondit que c'était le propre des bibliophiles d'être avares et que les avares ne prêtaient que pour gagner. Or, qu'Homère valant mieux que tout, rien ne pourrait le dédommager d'en être privé.

De riches collections particulières se formèrent; tous les moyens étaient bons pour les accroître, on empruntait des volumes puis l'on refusait obstinément et effrontément de les rendre ; d'aucuns se firent même gloire de vols de ce genre habilement menés. On comprend que la découverte du nouveau poème fut un événement considérable qui fit bruit et couvrit de gloire son auteur.

Barth déclara que Bessarion avait restitué à l'hellénisme un poète voisin d'Homère; Thomas Freigius, plus enthousiasme, proclame Quintus l'égal d'Homère : « *ita ut vere alter Homerus esse ipse videatur* », et, enchérissant sur eux, Constantin Lascaris, le place au-dessus d'Homère et le déclare *homerissime.*

Bessarion aimait mieux, chose assez rare chez un bibliophile, la science que ses livres, il eut le courage de s'en séparer de son vivant afin d'en empêcher la dispersion et peut-être la perte. La bibliothèque de Saint-Marc en reçut le dépôt. On sait que la République Vénitienne n'en fut pas la gardienne très fidèle et que ce qui détermina Alde Manuce à imprimer les auteurs grecs, ce fut la crainte de voir perdre leurs œuvres. Du nombre des volumes imprimés par lui furent les quatorze livres de Quintus de Smyrne. (1504-1505)

Quintus était donc imprimé, il n'en fut pas plus lu, bien que tant d'érudits eussent déclaré l'œuvre admirable.

L'admiration pour Homère avait alors, quelque chose de conventionnel, et il en fut longtemps ainsi ; n'est-il pas échappé à Voltaire d'écrire :

« . . . . . . Et ce bavard Homère
Que tout savant, même en baîllant, révère »

Comment son plagiaire aurait-il eu chance de trouver des lecteurs ? D'ailleurs l'idée d'avoir tenté d'imiter Homère jetait un certain décri sur l'œuvre. L'imiter, ce ne pouvait être que le parodier et il s'en fallut de peu qu'on ne traitât avec le même mépris Quintus et Zoïle.

Cependant les éditions de Quintus se succédaient (1). En 1604, Laurent Rhodomannus, après trente ans de recherches, donna une nouvelle leçon du poème mais le résultat ne répondit pas à un tel effort. D'autres vinrent ensuite que je ne citerai pas ; on traduisit Quintus en latin, en italien, en allemand ; le médecin Tourlet entreprit, en 1800, une traduction française ; déjà Boitet, en 1617, avait donné un fragment de Quintus à la suite de l'Odyssée ; mais Tourlet s'est permis tant de libertés avec le texte, retranchant ici, allongeant et embellissant là, modifiant selon sa fantaisie, qu'en réalité Quintus restait à traduire. M. Berthault a tenté l'entreprise et n'y a point échoué ; c'est à lui que sont empruntés les morceaux

(1) En 1734, Cornelius de Pauw publia de nouveau le texte de Quintus de Smyrne.

En 1807, Tychsen fit paraître le tome premier d'une édition soigneusement collationnée sur les meilleurs manuscrits, et précédée d'une savante dissertation.

Dubner, en 1840, donna le texte de Quintus dans la collection Didot.

Kœchly, en 1850, publia une bonne édition annotée qu'il améliora encore

que nous nous proposons de citer pour montrer que le poème de Quintus mérite d'être mis à côté des plus belles productions du génie grec. (1)

« Hector semblable aux dieux, avait été vaincu par le fils de Pélée, le bûcher l'avait consumé et la terre le couvrait. Les Troyens restaient à l'abri dans la ville de Priam redoutant la force terrible du courageux Eacide ». C'est ainsi que débute simplement le poème, sans invocation fastueuse, comme la continuation d'un récit commencé.

Troie entière est plongée dans l'abattement; car qui oserait, après Hector, se mesurer avec le redoutable Achille, qui pourra désormais défendre contre lui les murs de la ville? Ce sera une femme, fille il est vrai du dieu Mars, Penthésilée, qui, laissant les bords du profond Thermodon, au pays lointain des amazones, vient au secours des assiégés. Le remords l'a chassée de sa patrie car involontairement elle a tué sa sœur d'un javelot destiné à une biche. Penthésilée est la grâce et la beauté même, le charme de l'Orient incarné dans une vierge guerrière et l'on songe à cette autre guerrière, aussi intrépide mais avec je ne sais quelle afféterie en plus, à cette Clorinde que le Tasse amène, lui aussi, dans Solyme prête à succomber.

Rien qu'à la voir, fière entre ses douze fières compagnes, la joie des Troyens renait subitement car l'espérance, dit le poète, en entrant dans le cœur de l'homme, en bannit bientôt toute tristesse.

Priam lui-même sent pénétrer dans son cœur meurtri par de si

en 1853 dans le *Corpus epicorum graecorum*, t. X. Mais cette seconde recension ne contient pas de notes.

Enfin Zimmermann, en 1891, édita chez Teubner les *Posthomerica*, après avoir justifié son travail dans une étude consciencieuse parue deux ans auparavant.

Les éditions de Rhodomanus, de Cornelius de Pauw, de Dubner sont accompagnées d'une traduction latine.

En 1541, Jodocus Valaracus fit paraître à Lyon une traduction des Posthomerica, d'après le texte fautif de l'édition d'Alde Manuce. Bernardin Balbus reprit l'œuvre peu après.

En 1809, parut une traduction italienne de Quintus par Abbasi Paolo Tarenghi Romano.

En 1848, Dohler publia en allemand le livre III des Posthomerica.

En Allemagne également, Von Platz en 1858, Von Donner en 1866, traduisirent l'ouvrage de Quintus, l'un en vers, l'autre en prose.

(1) *La Guerre de Troie ou la fin de l'Iliade d'après Quintus de Smyrne*, traduction nouvelle par E. A. Berthault. Paris, 1884.

rudes amertumes, un peu de réconfort; il fait grand accueil à l'ardente amazone, l'honore « comme une fille revenue vers lui après vingt ans » et elle, dans sa folle assurance, lui promet de triompher d'Achille et, « après avoir détruit les troupes nombreuses des Argiens, de brûler leurs vaisseaux », cependant que la triste Andromaque se disait tout bas, en son palais, non sans une pointe de raillerie : « Hector était bien plus terrible que toi aux combats de la lance et néanmoins il a succombé ! Pauvre femme, pourquoi ces belles promesses et tant d'orgueil ? »

Le jour paraît. Penthésilée parcourt sur un cheval « plus rapide que les harpies légères », les rangs des Troyens; elle les anime de sa juvénile intrépidité et eux qui naguère eussent tremblé à la seule vue du farouche Achille, brûlent maintenant d'impatience de l'affronter; ils se pressent sur ses pas « comme les brebis vont après le bélier qui conduit le troupeau ».

La plaine troyenne se couvre de reflets ardents. Une bataille acharnée s'engage, telle que ces lieux en avaient déjà tant vues.

Penthésilée conduit les Troyens au combat, les excite de sa voix et les pique par son exemple, insulte les ennemis de paroles amères et défie les plus braves, et les Troyens joyeux s'écrient : « Non, ce n'est pas une femme que nous voyons si vaillante et parée de ces armes splendides, c'est Athénée en personne, ou la Discorde, ou la fille de Latone ! »

Ici se place un épisode curieux, une trouvaille du poète où d'ailleurs se traduit sa modernité. Les femmes troyennes, excitées par l'exemple de Penthésilée, se mettent en tête de prendre part avec elle, au combat.

« N'avons-nous pas, disent-elles, des yeux, des jambes et tous les membres semblables aux hommes ? Nous voyons la même lumière, nous respirons le même air, nous mangeons les mêmes aliments ! » Ainsi, voilà qu'à en croire Quintus, il était déjà question, au temps de Priam, de l'égalité des sexes, seulement, il y a cette différence que les femmes d'aujourd'hui ne parlent plus de partir en guerre pour leurs maris, mais contre eux.

« Comme dans une ruche, continue Quintus, à la fin de l'hiver, les abeilles font entendre un grand bruit lorsqu'elles s'élancent à la provision : elles n'aiment plus l'abri de leur toit et s'excitent mutuellement à sortir. De même les Troyennes courent à la guerre, s'appellent et délaissent la laine et les fuseaux, saisissant les armes meurtrières ».

Mais la prudente Théano retient leur élan par des paroles dont la vérité a survécu aux vieux âges: « Tous les mortels ont même origine, mais tous n'ont pas même talent; ce que l'on doit préférer, c'est l'ouvrage auquel on est propre. Renoncez donc aux clameurs des batailles, tissez la toile dans vos maisons, vos époux feront la guerre ».

Les Troyennes se contentent donc de regarder de loin les péripéties du combat où Penthésilée renverse les guerriers en foule, « comme le léopard poursuit et massacre le troupeau bêlant des chèvres effarées, comme le torrent roule avec fracas les grands arbres avec leurs racines et leurs branches florissantes ». Tout cède devant elle; elle suit les Grecs » comme la vague de la mer sonore suit les vaisseaux rapides quand le vent empressé déploie les voiles blanches et que les promontoires retentissent de toutes parts sous les coups de la lame ».

Cette vague qui poursuit le navire et le pousse toujours plus loin, est une image puissante et simple comme tout ce qui est vrai.

Le désordre est à son comble parmi les Grecs et chacun fuit vers les vaisseaux quand tout à coup Achille surgit.

Ajax l'a animé au combat; tous deux, les plus braves des Danaens, s'avancent contre Penthésilée, ses traits s'émoussent sur leurs impénétrables cuirasses, Achille la frappe de son épieu au-dessus du sein. Penthésilée est femme ; elle hésite si elle demandera la vie à son vainqueur en lui offrant en retour, tous ses trésors et en l'apitoyant sur sa jeunesse. « Peut-être, pensait-elle, en voyant que nous sommes du même âge, le terrible Eacide me permettrait-il de revenir à Troie et d'éviter le trépas ». Mais il ne lui laisse pas le loisir de l'implorer et l'achève d'un coup que lui eussent envié les plus renommés paladins, car de son long javelot, il la cloue sur son cheval, qui est transpercé lui aussi. « La guerrière, dit Quintus, roule dans la poussière et dans la mort, mais elle tombe avec décence, la pudeur est encore la parure de sa beauté ». Achille triomphe insolemment. « Reste donc là maintenant couchée en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie ! Qui est-ce qui t'a égarée ainsi de venir à ma rencontre ? »

Voyez l'adresse de l'auteur. Cette brutalité, toute homérique d'ailleurs, n'est là que pour faire mieux ressortir la scène qui va suivre. Le casque éclatant de Penthésilée en tombant, a découvert son visage, et ce visage paraît si charmant, les formes de son corps sont si délicates qu'Achille, tout échauffé qu'il est encore du

combat, en demeure étonné et se sent saisi du regret d'avoir tué un si bel être.

« Vénus elle-même, dit le poète, Vénus à la belle couronne, l'amie du vaillant Mars (dont Penthésilée, ne l'oublions pas, était fille) la voulut rendre aimable jusque dans le trépas. Achille se sentait le cœur brisé de l'avoir mise à mort de sa main et de ne la pouvoir emmener pour divine campagne dans sa patrie fertile, parce que, pour la taille et pour la figure, elle était irréprochable et semblable aux déesses immortelles.

Il y a dans cette douleur et ce repentir du farouche massacreur quelque chose de touchant qui marque, chez Quintus, tant par le fond du récit que par la sobriété du détail, une âme délicate pour qui la femme n'est plus, comme au temps lointain des Homérides, un objet de plaisir et d'utilité, mais un être exquis dont l'homme doit faire son égal et la campagne, l'amie de toutes les heures. Là encore il y a du chrétien dans Quintus, et le Tasse ne l'est pas plus lorsqu'il conte avec tant de grâce, le combat et la mort de sa Clorinde. La douleur de son vainqueur en lui donnant le baptême au moment où elle meurt n'est pas plus fortement exprimée que celle d'Achille regrettant sa triste victoire.

Comme pour en faire mieux ressortir la vivacité, Quintus fait intervenir Thersite. Le plus laid et le plus pusillanime des Grecs se prend à railler Achille de son mouvement de faiblesse. « Rien n'est plus funeste aux hommes, lui crie-t-il, que les voluptés et l'amour des femmes ; la gloire accompagne la vertu ; un guerrier n'aime que l'honneur de la victoire, le lâche préfère les caresses des femmes. » Sur quoi Achille, conformément à la tradition, lui envoie, pour toute réponse, un si formidable coup de poing dans le visage, que Thersite en périt sur la place.

A la prière de Priam, un bûcher fut élevé, au sommet duquel on étendit la guerrière avec toutes les richesses qui devaient, au milieu du feu, entourer sa personne royale.

« Et la flamme brûlante d'Héphestos dévora ses restes, les peuples à l'entour, éteignirent ses cendres dans des flots de vin ; ses os furent recueillis, arrosés de parfums, enfermés dans une urne et recouverts de la graisse d'une génisse immolée parmi les troupeaux qui paissent sur les montagnes de l'Ida. Les Troyens, tristes comme s'ils eussent perdu une fille chère, l'ensevelirent près des murailles épaisses. A ses côtés, ils placèrent les Amazones qui l'avaient accompagnée à la guerre et que les Argens avaient tuées.

« Les Atrides ne leur refusèrent par les tristes honneurs de la sépulture car la colère n'existe pas contre les morts, il faut plaindre, au contraire, les ennemis qui ne sont plus et dont la vie s'est envolée. » Ainsi s'achève le premier chant.

On a dit que le poème était construit sans art. Il nous semble au contraire que l'opposition entre le premier et le deuxième chant est fort habile.

Dans l'un, nous avons vu la belle amazone aux prises avec Achille, la vénusté qui n'exclut pas la force luttant contre la robustesse dans ce qu'elle a de plus séduisant ; dans l'autre, deux héros vont se mesurer, ou plutôt deux personnifications se trouver face à face ; d'un côté, Achille qui symbolise la Hellade, avec ce qu'elle a de brillant, d'un peu glorieux, au mauvais sens du mot, et, en même temps d'intrépide, de généreux, d'héroïque ; de l'autre, Memnon, le fils de l'Aurore, type des races asiatiques, venu du fond de l'Ethiopie mystérieuse ; c'est la lutte éternelle de l'Orient contre l'Occident, le choc des guerres médiques que représente cette rencontre, l'opposition éternelle des deux races.

Priam annonce lui-même l'arrivée de ce nouvel allié aux Troyens dans l'instant où, découragés par la défaite de Penthésilée, ils s'apprêtaient à abandonner leur ville. Ainsi, comme l'hydre des marais de Lerne, l'armée troyenne décapitée de ses plus ardents conducteurs en retrouvait toujours de nouveaux.

Memnon n'était pas un aventurier n'amenant, comme Penthésilée, que quelques auxiliaires ; derrière lui venait une armée immense, bigarrée, noircie au feux du soleil et aux costumes étincelants des teintes de l'aurore. Les Troyens le voient entrer dans leur ville « avec la même joie que les matelots perdus sur l'immensité des flots, retrouvent au ciel une constellation favorable ». Memnon, qui connaît les combats, n'a pas l'audacieuse et téméraire assurance de Penthésilée ; quand le vieux Priam, s'abandonnant à de folles espérances, lui dit qu'il compte sur lui pour chasser loin de Troie les assaillants et qu'il est sûr qu'enfin l'heure de leur retraite est venue, le guerrier éthiopien répond avec prudence : « Il ne convient pas de nous vanter fastueusement ni de faire de grandes promesses ; si je suis courageux et vaillant, tu le verras dans la bataille. Maintenant pensons à dormir ; un guerrier qui se prépare au combat doit craindre l'excès du vin et la fatigue des veilles. » Et le poète poursuit par cette belle et simple image où se connaît sûrement un familier des campagnes : » A l'heure où sur la cime

des hautes montagnes l'étoile du matin resplendit dans le ciel immense et appelle à l'ouvrage les moissonneurs qui dorment doucement, le fils belliqueux de l'Aurore brillante finit son sommeil ! »

Les Troyens et les Éthiopiens ceignent leurs armes, et la bataille s'engage. Le premier adversaire digne de lui que rencontre Memnon, c'est Antiloque, le combat est rude mais le héros grec succombe. Alors son père, le vieux Nestor, accourt pous le venger mais Memnon refuse de se mesurer avec lui « parce que, dit-il, il ne convient pas aux jeunes de se prévaloir de la faiblesse des vieux ». Et Nestor se retire : « Je suis comme un lion fatigué par la vieillesse, les chiens suffisent à l'éloigner de l'étable, ses forces l'abandonnent, son cœur vaillant est vaincu par l'âge. »

Memnon, cependant, poursuit le cours de ses exploits.

« Comme du haut des montagnes, un torrent à l'eau profonde se précipite avec un grand fracas, lorsque Zeus étend devant les mortels un jour chargé de vapeurs et amasse une grande tempête, le tonnerre éclate au milieu des éclairs, les nuages s'entrechoquent au ciel, les campagnes sont inondées par la pluie qui tombe avec bruit, et de tous côtés les eaux en longues traînées mugissent sur les pentes, ainsi Memnon chassait les Argiens sur le rivage de l'Hellespont et les massacrait par derrière.

« Beaucoup de guerriers, sur la poussière et dans leur sang laissaient leur vie entre les mains des Éthiopiens, la terre était souillée des cadavres des Danaens, et Memnon se réjouissait à rompre les bataillons ennemis ; le sol troyen était encombré de corps inanimés, et il s'acharnait dans la bataille. Il espérait devenir la lumière de Troie et le fléau des Danaens, mais la Parque funeste, cachée près de lui, le trompait et le poussait au combat. »

Achille va se rencontrer qui, cette fois encore, mais ce sera la dernière, sauvera les Grecs de la défaite et de la « fuite amère ». Il s'avance et irrite Memnon par ces paroles hautaines : » J'ai puni Hector du meurtre de Patrocle, je vais te punir du meurtre d'Antiloque, tu n'as pas égorgé en lui l'ami d'un lâche ».

Tous deux donc enflammés d'ardeur, choquent leurs boucliers, les crinières ondoyantes de leurs casques se mêlent, les épées se heurtent, on eut dit qu'en ce jour, dans cette mêlée funeste, luttaient les Géants indomptés ou les Titans robustes, le combat était rude entre eux : tantôt ils s'attaquaient de leurs épées, tantôt d'un effort puissant ils se lançaient d'énormes pierres ; tous deux, quoique blessés, ne reculaient pas et ne tremblaient pas ; ils se

tenaient fermes comme des rocs et faisaient paraître dans l'arène leur force invincible, car tous deux se vantaient d'être issus du grand Zeus. La Discorde tint la balance longtemps égale, afin que la bataille fut longue entre eux et entre les compagnons courageux qui, à leurs côtés, affrontaient la mort avec ardeur, les épées fatiguées s'émoussaient sur les boucliers, ceux qui blessaient étaient blessés et sur les membres de tous coulaient dans cette lutte infatigable la sueur et le sang ; la terre était cachée sous les cadavres comme le ciel sous les nuages, quand le soleil entre dans le Capricorne, à la grande terreur des matelots. Les chevaux hennissants, mêlés aux peuples acharnés, foulaient du pied les mourants, semblables aux feuilles épaisses tombées dans la forêt au commencement de l'hiver, quand l'automne fécond disparaît.

« Au milieu des morts et du sang combattaient les deux illustres enfants des dieux, et leur rage croissait sans cesse. Enfin la discorde fit pencher le plateau fatal de sa balance, et le combat cessa d'être égal. Alors le fils de Pélée enfonça profondément son épée dans la poitrine du divin Memnon, un sang noir ruissela de sa blessure, et sa vie florissante fut aussitôt finie. »

On ne peut s'empêcher en lisant cette page sobre et forte, d'une beauté toute homérique, d'être saisi d'un scrupule sur la modernité de Quintus et l'on se demande comment il a pu être touché à ce point de la grâce des anciens bardes et leur emprunter si bien leur superbe allure.

Autour de Memnon mort, un terrible combat s'engage comme naguère autour des cadavres de Patrocle ou d'Hector, mais le poète a su en modifier habilement l'issue. Les brises légères, sur l'ordre de l'Aurore, se précipitent à la fois dans la plaine de Troie, entourent le cadavre et l'emportent dans les splendeurs du ciel. Les compagnons de Memnon ne l'abandonnent pas pour cela ; un dieu leur donne des ailes afin qu'ils puissent suivre aux sources du large fleuve, Esépos, leur chef aimé, et les y transforme en ces oiseaux qu'on a nommé depuis les Combattants, parce qu'ils luttent sans cesse (1) tandis qu'autour de sa mère, les

(1) On lit dans Buffon, à l'article des Combattants, appelé vulgairement Paons de mer : « L'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se battent pour leur jeter son filet... On est obligé, pour les rendre tranquilles, de les tenir enfermés dans des endroits obscurs, car, aussitôt qu'ils voient la lumière, ils se battent ; dans les volières où on les enferme, ils présentent le défi à tous les autres oiseaux et, comme s'ils se piquaient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. »

douze heures du jour, et la nuit, et le jour, et l'hiver glacé, et le printemps fleuri, et le doux été, et l'automne chargé de pampres, pleurent amèrement. Les hautes montagnes et les flots de l'Esépos gémissent, et un deuil sans fin s'éleva ». L'Aurore veut que tout l'univers participe à sa douleur : « Je laisserai le chaos se répandre de nouveau sur le monde, dit-elle, de peur d'avoir à porter la lumière au meurtrier de mon enfant ! »

Quelle grandeur n'y a-t-il pas dans cette envolée de toute une armée à la suite de son chef et dans le spectacle de la douleur de cette mère à laquelle s'associe la nature entière ! Deuil si profond qu'il menace d'envelopper et de détruire le monde et que Zéus irrité et inquiet, est obligé de faire retentir son tonnerre et de menacer de sa colère l'Aurore si elle ne consent à rendre la lumière et la joie aux hommes.

Cependant les jours d'Achille étaient révolus, mais Quintus n'a pas voulu, dût la tradition en souffrir, que le plus grand guerrier de cette grande guerre, succombât ridiculement sous les coups du plus lâche de ses ennemis. Un dieu et le plus vaillant des dieux pouvait seul triompher de lui.

Sa dernière victoire le perd ; gonflé d'orgueil, il ose défier Phébus qui veut l'arrêter et lui adresse, tout dieu qu'il est, une insultante apostrophe. Phébus, après s'être prudemment enveloppé d'un nuage, lui lance un trait qui l'atteint au talon et Achille tombe « comme une tour que la violence du vent renverse au milieu de ses noirs tourbillons ». Terrassé, mourant, le héros au grand cœur ne renonce pas à la lutte et, de ses mains défaillantes perce les quelques Troyens assez hardis pour l'approcher. Appuyé sur un hêtre, Achille regarde fuir ses ennemis et leur crie une dernière insulte. « Allez, lâches, courez Troyens et Dardaniens, vous n'éviterez pas ma lance cruelle, même après ma mort ! Tous vous périrez, victimes de mes dernières imprécations ! »

Le reste du chant est consacré aux lamentations touchantes du vieux Phénix, l'hôte de Pélée, aux imprécations d'Ajax, aux plaintes des esclaves du héros que sa magnanimité avait touchés plus que sa dureté hautaine ne les avait humiliés. Ce sont de belles pages aussi, d'une éloquence profonde et triste.

On le voit, quoique Quintus ait emprunté beaucoup à ses modèles, il s'en distingue néanmoins par un mérite fort grand, la simplicité des moyens, l'heureux choix et la coordination habile des incidents, en vue de l'effet à produire.

Sans doute, on peut lui reprocher parfois une certaine froideur, quelque redondance dans les discours, un abus des comparaisons surtout dans les trois ou quatre premiers chants, mais discours et comparaisons sont généralement bien appropriés aux circonstances et aux personnages ; celles-ci sont le plus souvent larges et vraies et la formule, quand elle n'est pas neuve, en est rajeunie par quelque chose de senti et de vivant. Il est gracieux, presque attendri parfois, il est puissant et toujours sincère. Il y a plus que de l'adresse, il y a un délicat sentiment poétique dans le rapprochement des épisodes. C'est ce que montre la suite du poème.

Au père devait succéder le fils, à Achille, Néoptolème, ainsi le voulaient les oracles, et Ulysse est envoyé près de lui. Mais, pendant son absence, les Troyens ne demeurent point inactifs ; un nouvel auxiliaire leur est arrivé, Eurypyle, descendant d'Héraclès. A sa vue, la joie des assiégés est extrême. « Ainsi, dit non sans quelque malice le poète qui n'a pas la même impartialité majestueuse qu'Homère, ainsi quand les oies enfermées dans une cage voient venir l'homme qui leur donne la pâtée, elles se réjouissent et s'agitent, ainsi les fils des Troyens se réjouissaient en voyant le vaillant Eurypyle. » Grâce à lui, en effet, le combat recommence et tourne à leur avantage, les Grecs sont refoulés jusqu'autour de leurs vaisseaux comme au jour où Hector les pressait si vaillamment. Il était temps que Néoptolème arrivât. Lorsqu'il paraît, la fortune, une seconde fois, change de côté.

Ce n'avait pas été sans peine qu'Ulysse l'avait ramené ; sa mère s'était longtemps efforcée de le retenir auprès d'elle. Mais Ulysse l'emporte. « Le fils d'Achille quitta sa mère, il l'embrassa encore, puis il la laissa mille fois seule accablée d'une amère tristesse. Telle, autour d'un toit, une hirondelle triste et plaintive gémit sur ses petits aux plumes bariolées ; un affreux serpent les a dévorés tout glapissants d'effroi, la douleur oppresse la mère délaissée, qui tantôt vole autour du nid vide, tantôt près du seuil magnifique de la maison, poussant des cris aigus à cause de ses petits ; ainsi gémissait Déidamie et tantôt embrassant le lit de son fils, elle se lamentait à grands cris, tantôt elle pleurait près des portes, pressant sur son sein ce qui était à lui, un jouet qu'elle avait donné à ce petit enfant pour amuser son âme naïve, un javelot qu'il avait lancé quand il était plus grand ! elle les couvrait de baisers, elle adorait tout ce qu'au milieu de ces larmes, elle

voyait à lui. Et lui, oubliant les sanglots de sa mère, il volait vers le rapide navire ; ses jambes légères le portaient, et il semblait brillant comme une étoile. »

Toutefois malgré son appui, le triomphe des Grecs n'est point complet. Troie leur demeure toujours inaccessible.

Deux chants sont consacrés à la mort de Pâris et aux exploits d'Énée. Le premier contient les superbes imprécations d'Œnone, la première femme de Pâris, quand celui-ci blessé vient lui demander un remède dont elle seule possède le secret.

« Noble femme, s'écrie Pâris, tu vois ma souffrance ! ne sois pas irritée si je t'ai autrefois laissée seule dans cette maison; j'ai agi en aveugle ! un destin invincible me poussait vers Hélène. Plût aux dieux qu'avant de la connaître, j'eusse perdu la vie dans tes bras ! Au nom des dieux qui habitent le ciel, au nom de notre amour et de notre union, aie compassion de moi, chasse un ressentiment cruèl, applique à ma blessure qui est mortelle, le remède salutaire que les destins ont désigné pour me guérir, tu le peux si tu le veux ; il dépend de toi de me sauver d'une mort douloureuse.»

« Il parla ainsi ; mais il ne fléchit pas sa sombre colère, au contraire, elle insulta le guerrier affligé et lui dit :

« Quoi ! tu oses venir devant moi ! moi, que tu as abandonnée au milieu des larmes, dans cette maison, pour cette fille de Tyndare, cause de tant de maux ! c'est elle que tu aimais car elle est plus belle que ta femme, et l'on prétend qu'elle est à l'abri de la vieillesse. Va, cours à ses genoux, et ne reste pas ici, à me faire en pleurant le récit de tes maux. Plût aux dieux que j'eusse la force d'une bête sauvage, pour déchirer ton corps de mes ongles et boire ton sang, scélérat qui m'a fait tant de mal par ta folie ! »

La jalousie et la colère féminines ont rarement, ce semble, atteint à de si superbes accents. Le pardon n'était guère de mode en ce temps lointain et légendaire.

Toutefois, si ce pardon, fait au fond de scepticisme et d'indifférence qu'on préconise aujourd'hui, n'existait pas, l'amour profond et invincible étreignait les cœurs et l'exemple d'Œnone elle-même va le prouver. Son refus de secourir son époux est cause qu'il succombe à sa blessure, mais elle ne peut lui survivre.

« Pendant que son père et ses servantes dormaient, elle ouvrit les portes de la maison et s'élança au dehors, semblable à une tempête et ses pieds légers l'emportaient.

« Ainsi dans les montagnes, une génisse amoureuse d'un taureau,

s'élance d'un pied rapide sans craindre le bouvier; une ardeur impétueuse l'entraîne jusqu'à ce qu'elle aperçoive celui qu'elle cherche; ainsi Œnone en courant parcourt un long chemin, désirant gravir le bûcher de son époux. Ses jambes ne se lassaient pas, ses pieds toujours plus agiles, franchissaient l'espace; elle courait, portée par la Mort et l'Amour. Elle courait sans craindre les bêtes féroces entrevues dans la nuit, et qui jadis excitaient son horreur; elle foulait sans douleur les pierres des montagnes, franchissait les précipices et traversait les cavernes. En l'apercevant du haut des cieux, la Lune divine, qui se rappelait son amour pour le bel Endymion, eut pitié de sa douleur et, brillant sur sa tête, lui montra le long chemin qu'il fallait suivre. Enfin elle arriva à travers la montagne à l'endroit où les Nymphes pleuraient autour du cadavre de Paris. Déjà les flammes impétueuses du bûcher l'entouraient; car les bergers rassemblés de tous côtés dans la montagne avaient amassé une grande quantité d'arbres afin de rendre les derniers devoirs à leur compagnon et à leur prince; et ils pleuraient amèrement alentour. En voyant le cadavre, elle ne pleura pas, quoique affligée; mais cachant sous son voile son visage si beau, elle s'élança dans le bûcher et au milieu des cris de tous les bergers, elle se brûla près de son époux ».

Le drame est à sa fin. En quelques pages, le poète conte l'histoire du cheval de bois, l'épisode de Laocoon et décrit la joie insensée des Troyens quand ils voient les Grecs s'éloigner sur leurs vaisseaux. Pourtant, affreux présages, tels qu'il en fallait pour annoncer la plus fameuse catastrophe dont les hommes aient gardé souvenance, se multipliaient autour d'eux.

« Les victimes n'étaient pas dévorées par la flamme, le feu s'éteignait sur les autels comme si la pluie retentissante les eût inondés, une fumée sanglante s'élevait dans les airs, les cuisses tombaient en palpitant sur la terre, les autels même tremblaient, le vin des libations se changeait en sang, des larmes coulaient sur les statues des dieux, les temples étaient souillés d'une humeur corrompue, des gémissements éclataient dans l'air, les hautes murailles chancelaient, les tours poussaient des plaintes comme des êtres vivants, les portes s'ouvraient avec un horrible fracas, les oiseaux de nuit criaient et piaulaient dans les solitudes, les astres au-dessus de la ville bâtie par les dieux furent couverts d'ombre, quoique le ciel brillât sans nuages et les lauriers du temple, verts et florissants la veille, se désséchèrent soudain ».

Les Troyens ne s'en réjouissaient pas moins, et parmi eux, les flûtes et les syrinx résonnaient; ce n'était partout que chants et que danses, et on entendait que le bruit confus du festin et des joyeuses libations. « Plus d'un parmi eux, prenant en ses mains la coupe pleine, buvait tranquillement; l'esprit appesanti et les yeux alourdis, ils bavardaient au hasard avec peine! Les objets autour d'eux et les maisons mêmes semblaient tourner, ils pensaient que tout dans la ville était ébranlé, car le vin appesantit les paupières et l'esprit des hommes quand il descend à flots jusque dans leur esprit. La tête lourde, ils disaient: « Les pauvres Danaens avaient « en vain assemblé une armée immense, ils n'ont pas fait ce « qu'ils voulaient; sans succès ils ont quitté notre ville semblables « à des enfants ou à des femmes ».

Je ne sais, mais la description des événements qui s'accomplirent durant cette nuit, « qui fut pour tout un peuple, une nuit éternelle » comme dit Racine, me paraît plus farouche, plus vraie dans Quintus que dans Virgile. Il montre les Troyens, surpris au milieu de leur orgie, se défendant avec l'ardeur du désespoir, « comme des bêtes sauvages blessées dans l'étable d'un berger! » « Cependant, dit-il, la lutte n'était pas sans péril pour les Argiens; les uns mouraient frappés d'une coupe, les autres d'une table, d'autres de tisons arrachés aux foyers encore brûlants, d'autres de broches sur lesquelles restaient encore les entrailles chaudes des porcs égorgés au milieu des ardeurs du brillant Héphestos, d'autres frappés par les haches et les piques aiguës, rendaient le dernier souffle dans les flots de leur sang, d'autres perdaient les doigts de leurs mains en les portant à leurs épées pour se défendre de la mort ».

Mais le sort en était jeté et, malgré leurs suprêmes efforts et leur terrible désespoir, tous les Troyens devaient périr.

Le dernier scène du drame est la mort de Priam. C'est à Néoptolème, au fils d'Achille, qu'échoit l'honneur de lui porter le coup mortel que lui-même sollicite.

« Fils impétueux du vaillant Achille, tue-moi! n'aie pas pitié de ma misère! après avoir souffert tant de malheurs, je ne désire plus voir la lumière du soleil éternel; je veux périr avec mes enfants et perdre à jamais le souvenir de mes douleurs et de cette guerre funeste. Ah! plût aux dieux que ton père m'eût tué avant de voir Ilion en flammes, alors que je lui portais la rançon d'Hector immolé, car ton père me l'a tué! ainsi l'avaient décidé les

Destins! Assouvis maintenant ta colère dans mon sang, pour que j'oublie tous mes maux ».

« Il parlait ainsi, et le vaillant fils d'Achille lui répondit :

« Vieillard, ta prière s'accorde avec mon désir, je ne te laisserai pas vivant, car tu es mon ennemi. Tu ne jouiras pas de cette lumière qui est le bien le plus cher aux mortels ».

« En parlant ainsi, il trancha la tête blanche du vieillard, aussi facilement qu'un moissonneur coupe la tige du blé mûr au temps chaud de l'été. La tête de Priam roula longtemps avec un gémissement plaintif sur la terre, loin des autres membres qui donnent à l'homme le mouvement ; et le roi gisait dans le sang noir, parmi les cadavres de ses guerriers.

« Ainsi le Destin fit périr Priam et il oublia tous ses maux ».

Le dernier chant raconte le départ des Grecs et la tempête qui, en vue de la Hellade, les dispersa sur les mers à la demande d'Athénée et il se termine par ces mots : « Sur leurs vaisseaux, les Argiens naviguaient, séparés par les vents ; ils abordaient çà et là, aux rivages où les dieux les poussaient, restes malheureux du naufrage meurtrier ». Ainsi finit le poème de Quintus au moment précis où commence l'Odyssée.

E. RODOCANACHI.

LE ROMAN VIENNOIS

— EMILE MARRIOT —

I.

Uu critique, bien connu des lettrés de France par son excellente étude sur Beaumarchais, M. A. Bettelheim, disait naguère, dans une revue berlinoise: « Nous pouvons, nous devons tout attendre d'une femme à laquelle nul, parmi ses comtemporains et ses contemporaines de l'Autriche allemande, n'est comparable pour la fermeté de l'esprit, l'énergie de la faculté créatrice, et la profondeur du sentiment. Les plus belles espérances qu'éveille l'avenir du roman viennois dépendent de l'avenir même de cet écrivain ». C'est d'Emile Marriot — pseudonyme de Mademoiselle Emilie de Mataya — que parlait M. Bettelheim.

La *Nouvelle Presse libre* plaçait, tout récemment, l'une des dernières œuvres de Marriot au même rang que le *Sternsteinhof* (d'Anzengruber) et le *Glaubenlos* (de Madame d'Ebner-Eschenbach), qui sont, sans contredit, les tableaux de mœurs les plus remarquables que nous offre la moderne littérature austro-germanique. Et, dès l'apparition, en 1883, du premier roman de notre auteur, cette *Famille Hartenberg* qui trahit encore une certaine inexpérience, Paul Heyse, s'écriait : « Je ne vois pas, dans toute notre famille littéraire actuelle, de femme qui, sans jamais dépasser les bornes assignées à son sexe, possède à un plus haut degré des dons aussi virils que son irrésistible besoin de vérité en face des problèmes de l'existence, sa langue sobre sans sécheresse et hardie sans cynisme, la puissance et la maturité de son art. Assurément, c'est un âpre vent qui souffle dans son livre, et les amateurs de choses mièvres en seront désagréablement surpris. Mais il y a là

une telle vigueur et une telle sève, que ces navrantes et cruelles peintures n'offusquent point le bon goût, et que ce roman s'élève bien au-dessus des vulgaires productions pessimistes et naturalistes qui s'abaissent à la reproduction photographique de l'humaine misère ».

Ces louanges ne sont-elles que l'encens banal d'une indulgente amitié, ou d'une admiration superficielle? Aurions-nous donc en Marriot, une George Sand ou une George Eliot viennoise, très différente de ces femmes géniales par la race, le tempérament, la conception de la vie, et cependant leur égale par la saveur du style, la richesse de l'imagination et de la pensée? Ou ne serait-ce pas ici, plutôt, quelque éphémère réputation de cénacle, quelque habile préconisation de coterie? Je me suis posé toutes ces questions, en parcourant nombre de notices et d'articles consacrés à Marriot; j'ai voulu y répondre en ne consultant que l'œuvre de l'écrivain.

J'ai lu, j'ai vu, j'ai cru. Il y a longtemps, en effet, que je n'avais éprouvé, aussi vif, le frisson du nouveau que nous cherchons en vain dans trop de ces puérils rabâchages, ou de ces ingénieux recommencements, ou de ces excentricités laborieuses, qu'on prodigue à notre génération. Voici de la vérité et de la vie.

Ah! c'est une muse amère, mais pitoyable et tendre au malheur, que celle de Marriot! Elle n'a point la passion raisonneuse qui déborde dans *Lélia*, la philosophie de haute résignation qui coule dans *Adam Bede*, — le fiévreux et généreux lyrisme de George Sand, la sereine et large humanité de George Eliot. Emile Marriot est bien une fille de notre époque inquiète et douloureuse.

Les conquêtes et les promesses de la science valent-elles les invisibles et douces réalités de la foi? Empêcheront-elles la faillite menaçante de l'idéal? Sommes-nous encore sûrs de notre devoir? De quel trouble ne nous sentons-nous pas saisis en face de notre destinée? Que reste-t-il de la sainteté du mariage? L'institution de la famille repose-t-elle sur autre chose que l'habitude et l'égoïsme? L'église est-elle encore la grande école où s'enseignent la vertu du sacrifice et la gloire de l'humilité? L'édifice social lui même, qui semblait garanti par sa masse contre l'ébranlement final, se lézarde et chancelle. La noblesse achève de mourir, la bourgeoisie achève de jouir, le peuple.... Ne soyez pas étonné que Marriot, nature grave et triste, souffre et s'indigne, sans phraséologie d'ailleurs ni pathos, devant l'affligeant spectacle du présent, devant les sombres perspectives de l'avenir! Elle ne s'abandonne

pas au désespoir, elle persiste à croire aux nobles instincts de l'homme ; elle n'en jette pas moins, après d'autres, son cri de colère et de justice.

Comment, le monde court à l'anarchie morale, mais, au lieu d'en pleurer, il ne songe qu'à s'étourdir et à prolonger son agonie ? Comment, il y a des plaies qui saignent, des maux honteux qui sévissent, et personne ne s'arrête pour les panser, et personne ne se soucie de les guérir ? Eh bien ! non, je montrerai les chairs sanglantes et les hideux cancers. Je serai le loyal et rude médecin de mon temps.

De là, le « naturalisme » de Marriot et son « pessimisme », un naturalisme sain et un pessimisme réconfortant ; de là, également, son « socialisme », où s'allient le respect des traditions et le sens des destructions nécessaires.

II.

Il y aurait un intérêt évident à pouvoir suivre le développement de cette intelligence et de cette âme si peu communes. Mademoiselle de Mataja est une de ces individualités, assez rares en tous pays, auxquelles suffit le plaisir discret de la tâche accomplie. Elle obéit à sa vocation, qui s'est affirmée de très bonne heure. « Dès mon enfance, m'écrit-elle, je me suis vouée à mon métier d'auteur et je n'ai eu, dès ma douzième année, qu'un seul rêve : de me faire auteur ». D'elle-même, de son éducation, de sa famille, nous ignorons à peu près tout.

Elle n'a point fait de confidences à ceux qui se sont occupés de son œuvre ; les circonstances les plus saillantes de sa biographie sont les dates de publication de ses livres. Elle n'a pas d'histoire, comme presque tous les travailleurs sérieux.

Parvenue aujourd'hui à la grande notoriété et à la pleine possession de son art, elle produit aux seules heures d'inspiration, sans hâte, car elle n'est pas obligée de condamner sa plume à des besognes mercenaires ; elle est indifférente à l'éloge et au blâme, parce qu'elle n'a pas d'autre ambition que d'être une messagère de vérité. Elle se juge avec une modestie naïve et charmante : « *Heiratsmarkt* » — la « foire aux mariages », une de ses pièces de théâtre — est manquée et n'a pas eu de succès. Je ne crois pas qu'il vaille la peine d'en parler ».

Notre langue lui est familière, au demeurant ; elle la manie avec aisance, comme on pourra s'en convaincre en parcourant ces lignes, où, pour m'être agréable et non sans que j'aie insisté auprès d'elle, afin d'avoir quelques renseignements inédits, elle m'envoie ces notes rapides, qu'on souhaiterait plus complètes et que je transcris textuellement :

« Ma méthode de travail est passablement simple. Pour les ouvrages étendus, romans, nouvelles, je fais premièrement un plan très détaillé et, d'après ce plan, j'écris ensuite l'ouvrage. Je travaille très vite et sans effort, lorsque l'ouvrage m'intéresse. Quand la fièvre du travail me vient, j'écris beaucoup, chaque jour, et le travail qui m'occupe me poursuit aussi dans mes heures de loisir. Mais, après l'avoir terminé, je me sens entièrement épuisée, et il se passe parfois des mois entiers où je ne puis absolument rien produire, littéralement rien, et où même une lettre me cause une certaine peine. Si le travail m'intéresse et s'il marche, il me procure beaucoup de plaisir. Mais les choses que j'écris à contre-cœur m'inspirent un grand dégoût. Du reste, il m'est presque impossible de me forcer au travail ». Ce n'est pas la « ponctualité de notaire », comme Buloz disait de George Sand.

Mademoiselle de Mataja continue, et ceci est tout ensemble plus significatif et plus neuf :

« Mon ouvrage m'a rendue fort nerveuse. Je crois qu'il a occupé une place trop large dans ma vie... L'opinion que j'ai moi-même de mon talent est indépendante du public et n'a jamais changé. Néanmoins, je me suis sentie souvent fort malheureuse, et la grande susceptibilité qui me caractérise est une suite inévitable de ce métier d'auteur qui ne me semble pas fait pour une femme. Je crois que tout son organisme s'y oppose. Il est trop émouvant et trop difficile pour nous autres. Notre âme est trop sensible et notre corps trop faible ». N'est-ce pas George Sand qui écrivait en 1833 : « Je ne suis bonne à rien », et qui, depuis lors, pendant près d'un demi-siècle, produisit avec une inépuisable fécondité ? Mais c'était une boutade ; Marriot, elle, a trop de probité intellectuelle pour n'être pas strictement vraie.

Il faut nous contenter de ces détails qui ont leur prix, puisque aussi bien ils nous permettent de mieux comprendre, et les qualités originales, et les légères défaillances de son talent. Quelque viril que soit l'accent de sa pensée, quelque violente que puisse être souvent la couleur de ses tableaux, elle reste femme par l'ex-

trême sincérité du point de vue et l'ingénue noblesse de l'émotion.

Si le pessimisme doctrinaire de ses premiers volumes nous rappelle qu'Emile Marriot n'a pas lu Schopenhauer impunément, notre auteur s'est bientôt émancipé de l'influence trop directe de ce maître dangereux, et cela, grâce aux trésors de tendresse et de pitié que renferme l'âme féminine. Si sa nature foncièrement rebelle au mensonge des apparences et aux tyrannies du préjugé, n'a pas conduit Marriot jusqu'au bout du socialisme révolutionnaire, c'est encore parce que l'âme féminine est, plus que la nôtre, incapable de rompre avec tout le travail et toute la poésie du passé. Si enfin ses dons d'observation pénétrante et loyale ne l'ont pas fait verser dans un naturalisme grossier, c'est toujours parce que l'âme féminine a des délicatesses et des pudeurs que les hommes ne connaissent pas.

Elevée dans le catholicisme, Mademoiselle de Mataja est par cela même plus apte que les écrivains de l'Allemagne protestante à regarder et à reproduire la réalité, sans y mêler cette manie de prédication et ce besoin d'abstraire que la Réforme a mis dans la littérature. Est-elle croyante, je l'ignore, tant elle a, si je puis ainsi dire, la coquetterie de l'objectivité, et tant il lui répugne d'apparaître en personne dans ses ouvrages ; elle parle de l'Eglise avec une liberté qui ne va jamais jusqu'à l'irrévérence et qui n'exclut point la sympathie. Et puis, les Viennoises, qui sont un peu les Parisiennes du monde germanique, ont une vivacité de l'esprit, une spontanéité de l'imagination et une intuition si heureuse de la mesure en toutes choses, qu'on n'a pas à craindre avec elles, les écarts d'une exubérante fantaisie ou les erreurs d'une idéalisation exagérée.

C'est donc d'un œil vif et bien ouvert sur la vie, que Marriot considère l'ample comédie aux cent actes divers, et c'est d'un cœur ardent et ferme, d'une intelligence prompte et sûre, qu'elle aborde les conflits de devoirs et de passions qui surgissent et se dénouent dans ses livres. Elle ne prend pas ostensiblement parti ; elle laisse la parole aux faits, toujours si riches de fortes leçons.

Sans pruderie comme sans inutile licence, elle va jusqu'au fond des questions morales et sociales les plus brûlantes et se hasarde à des peintures dont la hardiesse est sauvée, à l'ordinaire, par un souci scrupuleux des exigences de l'art. Rien de maladif, rien d'excessif, parfois peut-être, une composition qu'on aimerait moins surchargée ou plus serrée, parfois aussi, une prédilection trop

marquée pour les cas exceptionnels et les types outrés. Et je me reprocherais de ne pas louer son style nerveux et limpide, qui lance l'idée et l'image et qui les enveloppe d'une saisissante clarté.

L'œuvre de Marriot est double. Notre romancière a tenté d'abord de faire, pour l'Autriche allemande et catholique, ce que Ferdinand Fabre a fait pour la France ; mais elle l'a entrepris à sa manière, et, tandis que l'auteur de *L'Abbé Tigrane* s'appliquait plus particulièrement à décrire, pour emprunter une définition de M. G. Lanson, « les formes spéciales que l'Eglise impose aux passions, aux convoitises, aux haines des hommes », l'auteur de *Der geistliche Tod* ramène presque toutes ses scènes de la vie cléricale au problème du célibat des prêtres et à celui de l'état ecclésiastique embrassé à la légère ou par contrainte. Marriot a essayé ensuite de raconter la décadence de la bourgeoisie et de montrer les vices de la famille moderne, en moraliste clairvoyant, mais équitable, en dépit, ou plutôt, à cause de sa clairvoyance même.

III

Où et comment Mademoiselle de Mataja étudia-t-elle le monde de l'Eglise ? De qui tient-elle sa documentation si précise et complète ? Peu importe ! Elle a fait, avec une étonnante maîtrise, toute la psychologie en même temps que l'histoire intime du clergé de son pays. Mais ceux qui ont cru devoir signaler ses « tendances cléricales », ont fort mal lu l'impartial et le libre écrivain qu'est Marriot. Ni apologies, ni satires, ces romans à la fois très impersonnels et très vivants ; la vérité toute nue.

Les « sans famille » de l'Eglise qui, volontairement, se placent en dehors ou au-dessus de la condition humaine, auront par cela même le cœur plus desséché et plus misérable, ou seront plus purs et plus grands que les autres hommes. Ceux qui ont eu assez d'énergie morale ou de foi pour renoncer à la vanité des joies terrestres, ceux qui ont réussi à n'être plus que des forces actives au service de Dieu, ceux-là seront des créatures d'élite qui pourront n'être pas préservés des tares professionnelles, dureté, fanatisme, orgueil, mais qui n'en seront pas pour autant moins admirables d'abnégation, de vaillance et de piété. En revanche, ceux qui, la porte du sanctaire à peine refermée derrière eux, se détour-

nent, pris de regret ou de peur, tendent les bras vers l'air et la lumière, ceux-là ne sont plus que des déclassés ployant ou saignant sous la croix d'un stérile martyre. Et il y a encore la série intermédiaire des cerveanx étroits et des âmes médiocres, qui sont prêtres comme ils seraient bureaucrates ou boutiquiers, parce qu'il faut pourvoir à sa subsistance, et, qu'au regard de ces gens pratiques, les privations et les servitudes du sacerdoce ne vont pas sans compensations de toute sorte.

Des deux volumes de nouvelles qu'a publiés Marriot, l'un est entièrement consacré à une minutieuse enquête sur les transformations que la vie cléricale opère dans les mœurs, le caractère, la sensibilité de ceux qui ont abdiqué leur humanité entre les mains de l'Eglise. Dans *Notre Antoine*, un pauvre curé, auquel pèsent la la solitude de son presbytère et le vide de son cœur, se refait une famille en adoptant un enfant abandonné. *Monseigneur mon fils*, sobre et fin récit qu'éclaire un rayon d'humour, nous montre un jeune abbé qui subit paisiblement sa destinée ; son brave paysan de père vient le voir à Vienne, le trouve bien mal nourri, bien mal logé, se scandalise des citadins qui passent sans se découvrir devant l'homme de Dieu, et regagne la maison, plein de respect et de tristesse, en songeant au « bua », au « gas », si pâle dans sa robe noire. Trois autres nouvelles, *Askese*, *Jean*, *Anathema sit*, posent résolument la question du célibat. Nous rencontrons là le prêtre en butte aux tentations de l'amour et qui résiste victorieusement, le candide et simple Jean, comme l'ambitieux et l'austère Moller, comme le pieux et l'enthousiaste Andersky. Quelle variété de tons et quelle vigueur de touche dans ces portraits si dissemblables et aussi merveilleusement dessinés les uns que les autres ! Et ces silhouettes de femmes, Constance, la coquette par désœuvrement, l'immatérielle Céleste, la vicieuse et l'impudente Véronique, avec quel art pénétrant et sûr ne sont-elles pas crayonnées?

Cependant, le chef-d'œuvre de Marriot, dans ce genre qu'elle a cultivé autrement mais avec autant de bonheur que Fabre, est, de l'avis général, un roman dont je ne sais trop comment traduire le titre : *Der geistliche Fod* (1884) : je me décide, faute de mieux, pour cet à-peu-près : *Le calvaire*.

Georges Harteck est devenu prêtre pour obéir aux vœux et même aux ordres d'une mère, qui s'est débarrassée ainsi d'un fils qu'elle n'aime guère. L'Eglise ne l'attirait nullement. Etre de faiblesse et de tendresse, qui eût fait un bon père de famille, il ne

fera qu'un mauvais curé de campagne. Le pas fatal franchi, Harteck se dit bien qu'il a eu tort, qu'il y a de la pussillanimité et de l'hypocrisie dans son cas. Il se soumet par amour pour sa mère et par respect pour le caractère sacré dont il est revêtu.

Ses supérieurs ne lui allègent pas le poids du sacrifice. Ils ne lui témoignent ni cordialité, ni confiance. Et alors commence la tragédie de sa vocation manquée ! Il ne peut se fixer nulle part. On le renvoie d'un doyen à l'autre, comme un meuble encombrant et inutile.

A Saint-Jacques, il est appelé un jour auprès d'une petite malade, la fillette du docteur de l'endroit. Il revient. C'est que la petite malade a une grande sœur, Paula, à laquelle il voue, dès le premier moment, une de ces sympathies qui, si le cœur ne s'en garde, sont bientôt de l'amour. Et son cœur n'a pas la force de fuir le doux et cher danger. Et Paula se sent, de toute son âme, poussée vers lui. Mais ils ont à peine le temps d'en avoir conscience.

Le doyen, qui déteste Harteck, la nièce du doyen et son second vicaire ne tardent point à percer le mystère de cette passion coupable. Maudit soit le prêtre qui dévie et se parjure ! Harteck est exilé à Kesten, dans le haut Tyrol, le coin le plus sauvage et le plus malsain du diocèse — *der geistliche Fod*, « le calvaire ». De constitution délicate, le malheureux ne supporte pas le terrible climat de Kesten. Au reste, le souvenir de ce qu'il a perdu en s'éloignant de Paula, le ronge autant que la phtisie dont il est atteint. Il est meurtri, brisé, vaincu.

Son unique ami et son collègue, Joachim Perkow, l'assiste vers la fin de ces heures sombres. Oh ! ce n'est point que Georges Harteck se révolte contre les lois de l'Eglise. Tout au contraire, il se lamente de ce qu'il a été trop lâche devant ses devoirs de prêtre : « Je ne demande pas, dit-il, qu'on abolisse l'obligation du célibat pour l'être infime que je suis ; je vous répète seulement que je ne suis pas des vôtres. Ce n'est pas l'Eglise qui m'a trompé ; c'est moi qui lui ai menti... J'ai reculé devant l'apostasie, pour ne pas provoquer un scandale qui eût rejailli sur vous tous... » Perkow le morigène affectueusement : « Hélas ! l'Eglise n'a que faire de vos idylles et de vos rêves de famille ». Entrer dans l'Eglise n'est-ce pas mourir au monde ? Tant pis pour celui qui s'insurge contre la logique des vœux librement prononcés ! Le prêtre n'a plus le droit de n'être qu'un homme.

Que de pathétique grandeur dans cette opposition de deux

caractères, qui restent l'un et l'autre dans la vérité de leur tempérament ! Ni Harteck, ni Perkow ne connaissent les angoisses du doute religieux. Ils sont tous les deux des âmes que Dieu possède ; mais l'un écoute la voix de ce cœur charnel, que l'autre a tué. Et pourtant, Perkow lui-même, devant le cadavre glacé de l'ami, ne peut se défendre de souffrir cruellement. On ne se tyrannise pas en vain, dans sa chair et dans son esprit. « Ce prêtre, si sûr de sa raison, ne put, au moment suprême, s'empêcher de penser que les promesses de la vie éternelle sont une pauvre consolation ».

Harteck a fermé les yeux, sans avoir revu sa mère, qui, l'ayant donné à l'Eglise, jugeait avoir assez fait pour lui. Il n'a pas voulu qu'on appelât à son chevet celle qu'il aimait toujours, afin de ne pas compromettre, pour l'amère et courte joie de l'adieu, la réputation et l'avenir de Paula...

Plus tard, Paula qui sait que les dernières paroles de Georges Harteck ont été pour elle, et qui a longtemps porté le deuil de son amour, Paula retrouve Perkow et lui déclare que Dieu a été miséricordieux. Elle a repris sa place tranquille, près des siens ; elle a rendu un peu de leur affection à ce père et à cette sœur qui l'adorent. Son amour a sombré ; mais il lui reste beaucoup : l'estime de soi-même, un foyer et deux êtres qui lui sont absolument dévoués... « Oui, il lui reste beaucoup, plus peut-être qu'elle n'a mérité et certainement assez pour aller jusqu'au bout » — *um mit dem Leben fertig zu werden.*

Tel est, résumé en deux ou trois pages, ce récit d'une puissante et rare originalité, l'œuvre maîtresse de Marriot, selon moi, celle où elle n'a rien emprunté à personne, où il n'y a ni réminiscences, ni paraphrases, où, en un mot, elle a tout créé. Si le début n'en était un peu lent, je me demande ce qu'on pourrait ne pas admirer dans *Le Calvaire* ; et je n'ai pas appuyé sur ces tableaux très fouillés de mœurs villageoises, sur ces curieuses analyses des formes si particulières de la dévotion rustique, sur cette société cléricale que Marriot excelle à peindre.

La transition entre les romans ecclésiastiques et les romans bourgeois de mademoiselle de Mataja, nous est fournie par *Caritas* (1895), un livre que l'auteur met, paraît-il, au-dessus de tous ses autres écrits. Cette préférence est-elle justifiée ? Le récit est bien touffu, le caractère du héros bien complexe, le dénouement bien extraordinaire. Mais tout ce qui est implacable psychologie du petit bourgeois, rude sincérité de l'observation, souffle

généreux d'ardente pitié, est peut-être supérieur, dans ce livre, à ce que nous en retrouverons dans la *Famille Hartemberg*, par exemple, ou dans *Jeune ménage*. J'ajoute que si l'entretien de Cornélius et de Hanna, vers la fin du volume, peut sembler un hors-d'œuvre, où triomphe le paradoxe et s'étale l'étrangeté, il n'en est pas moins, par endroits, d'une éloquence et d'une vérité irrésistibles.

IV

Dans *Caritas* déjà, Marriot a traité l'un de ses thèmes favoris : la tragédie de la famille, de cette famille moderne où le respect diminue, où monte la soif de jouir, où la désunion et l'envie font leur œuvre de mort. La vie est devenue difficile ; toutes les épaules ont leur fardeau, tous les cœurs leur angoisse. Seulement, la minorité des bonnes âmes est exploitée par les autres, et le sera jusqu'à ce qu'elle soit lasse d'être rançonnée.

Le père Hartenberg dit à son fils, qui est le soutien de la maison mais qui entend n'avoir pas à rendre compte de ses fredaines :

— « Tu veux donc notre perte à tous? Tu oublies que tu n'es pas seul au monde. Tu as une famille....

— « Une famille ! Toujours ce mot qu'on me jette à la tête ! « Tu as une famille, par conséquent, de graves devoirs.... Depuis l'enfance, je trime comme un nègre pour cette famille.... Lorsque je me demande ce que j'en reçois en échange, comment elle me récompense de mes peines, je suis obligé de reconnaître qu'elle ne me chassera pas, aussi longtemps que je me laisserai conduire à la chaîne comme un ours de champ de foire... Si j'avais par hasard l'audace de penser à moi, elle m'accablerait d'infâmes accusations... Est-ce que j'ai le droit de vivre pour moi? Est-ce que tout, mes idées, ma force, mon travail, tout ne lui appartient pas, à ma famille, et rien qu'à elle?... J'en ai assez d'être votre vache à lait. Qui m'aime ici? Personne!...

— « Serait-ce donc vrai! J'aurais mieux fait de me taire ».

Marriot n'a, d'ailleurs, pas plus d'égards pour les défauts des enfants que pour ceux des parents. La passion de bien vivre, de mieux vivre, en immolant le moins possible de son égoïsme et de sa lâcheté, en exigeant tout des autres et en ne donnant rien ou presque rien soi-même, voilà le mal qui ronge la famille bourgeoise,

dans *La Famille Hartenberg* (1883), dans le vaste roman en trois volumes des *Mécontents* (1888), dans *Caritas*, dans *Jeune ménage* (1897).

Quand la mère est là, prévoyante et active, affectueuse et secourable, le foyer garde malgré tout quelque chose de saint, et c'est comme une protection divine qui plane sur lui. Mais quand elle dort au cimetière, ou quand elle n'est que la créature superficielle des *Mécontents*, la mégère intéressée de *Caritas*, la famille est irrémédiablement perdue.

Les pères qui défilent dans l'œuvre de Marriot sont, la plupart, des personnages effacés qui n'ont aucune conscience de leur responsabilité. Maris dévoyés, maris brutaux, maris serviles, veufs aigris, considérez-les, le vieil Hartenberg, le Nordenberg des *Mécontents*, Redwig, le dur paysan de *Jeune ménage*, Philippe, dans *Caritas* ! Et ce sont là les soutiens naturels de la famille !

Mais les enfants ? Les lois mystérieuses de l'hérédité, la puissance corruptrice de mauvais exemples, une éducation sur laquelle ne veillent pas les yeux fidèles de l'amour, la vanité quand on est riche, l'envie quand on est pauvre, les tentations et les pièges de la grande ville, tout se ligue aujourd'hui contre la renaissance morale des nouvelles générations. Que sera demain ?

Et le mariage lui-même? Il n'y a pas de mariages heureux dans les livres de Marriot. La faute en est généralement à l'homme, trop faible ou trop despotique, trop absorbé par son travail, ou trop vivement sollicité par le plaisir. C'est aussi que le mariage est bien plus la conclusion d'une affaire que la réalisation d'un rêve. Il y a, d'une part, des jeunes gens qui « se rangent », et, de l'autre, des jeunes filles qui « se placent ». Rarement, ils cèdent à un élan du cœur. Les femmes, cire molle et qu'une main virile pétrirait à son gré, pourraient, si on les y aidait un peu, relever et sanctifier l'idée de la famille. On les y aide si peu !

Madame d'Ebner-Eschenbach, rivale de Marriot par le talent et la gloire, l'a dit de son côté : « Les hommes ont besoin de plus d'affection qu'ils n'en méritent ». Songent-ils même à en mériter ? Pourvu qu'ils en reçoivent, n'est-ce pas ?... Certes, ils ne sont pas tous les mêmes. Il y a entre eux des nuances. Leur tort le plus grave est dans cet insouciant orgueil du mâle, dans cette hautaine indifférence qu'ils ont pour leurs travers et leurs vices, dans cette impitoyable rigueur avec laquelle ils jugent erreurs ou caprices des femmes. Tout leur est permis, à eux ; à elles, tout est défendu. S'ils

avaient encore l'honnêteté de pardonner à leurs victimes les blessures qu'ils leur font !

Alexandre Redwig, dans *Jeune ménage*, a épousé une petite bourgeoise naïve et aimante. Il l'a choyée, quelques mois. Puis, elle l'a franchement ennuyé. Il la délaisse et la trompe. Elle essaie de se rassurer, elle veut se résigner, elle cherche à le reconquérir. Il se conduit de telle sorte, qu'elle se réfugie chez ses parents. Redwig n'a point de repentir ; il n'a que de la colère.

« Il était semblable à beaucoup d'autres : il était irrité de ce qu'elle eût souffert par lui et de ce qu'elle aurait trop de choses à lui pardonner. On n'aime pas ceux qu'on a torturés et devant lesquels il faudrait rougir.... Il était incapable de s'humilier. Quelle folie ! N'avait-il pas eu l'intention de lui demander pardon ? Et cette femme, dévorée de chagrin, abreuvée d'amertume, l'aurait accueilli avec une outrageante froideur, l'aurait injurié de ses soupçons.... Or, il connaissait une autre femme, sa joyeuse et chère maîtresse, qui lui ouvrait les bras, lui tendait la lèvre... Il se décida pour l'autre ».

Une ombre de remords flotte un instant devant ses yeux. « C'était, en somme, si incompréhensible, si absurde, que ce délicieux rêve de leur jeune amour se fût misérablement brisé ! Souvent, la nuit, il se réveillait en sursaut, et il appelait sa douce et pure compagne ».... Ce n'est qu'après avoir été le héros d'un terrible drame d'adultère — sa maîtresse se tuant et le blessant lui-même au cours d'une scène de jalousie — qu'il vient se jeter aux pieds de celle dont l'amour a survécu à tout.

— « M'as-tu pardonné, mon ange ?

— « Oui.

— « Tu seras heureuse encore ?

— « Oui, murmura-t-elle.

— « Tu ne verseras plus de larmes en pensant à l'irréparable ?

— « Non... Non.

« Il était enfin satisfait. Il relacha son étreinte. Et, quand il la quitta, elle le suivit du regard, en hochant la tête. A lui, l'homme fort, l'homme endurci, l'homme conscient de sa supériorité, — à lui le bonheur. A elle, la résignation. Qu'y faire ? Le bonheur n'est pas le lot des cœurs tendres et soumis. Elle partagera le sort de bien d'autres ici-bas... Elle se chargea donc de sa croix, se promettant de la porter patiemment... jusqu'à la fin ».

L'auteur de *Jeune Ménage* n'a aucun goût pour les grandes

phrases, ni pour les gros effets. Sans s'interdire les coups d'aile, sans se méfier de l'éloquence, il est surtout à l'aise dans les demi-tons et les demi-teintes, dans le fond gris de la vie ordinaire. Même quand il aborde des situations ou présente des types exceptionnels, et sauf dans *Seine Gottheit,* il a des retenues et des pudeurs d'artiste qui se surveille ; même quand le spectacle des détresses et des iniquités sociales trouble son franc regard, exaspère sa ferme conscience, on sent dans la loyauté de son indignation la tristesse d'une compassion infinie. De là, cette simplicité, cette pureté, cette noblesse, cette vigueur tranquille, et encore cette pénétrante netteté, cette belle vaillance, cette émotion chaleureuse d'un écrivain qui, sans effort, par la seule vertu d'un talent admirablement équilibré, vous fait descendre du même coup dans la réalité la plus navrante et remonter vers le plus réconfortant idéal.

Les naturalistes français, les naturalistes avant la lettre comme Flaubert, les naturalistes de fondation, comme Zola, et même le naturaliste émancipé que fut Maupassant, tous demeurent impassibles devant le mal comme devant le bien. Aucun rayon d'espoir ne traverse ni n'éclaire leur œuvre, quoique dans les derniers romans de Zola, une politique, une religion, une morale s'esquissent vaguement. Les plus sensibles ne laissent percer qu'un désenchantement ironique ou le plus sombre pessimisme. Quel contraste entre eux et une George Eliot, ou une Emile Marriot ! Elles sont aussi clairvoyantes, aussi objectives, aussi peu dupes des apparences qu'ils se figurent l'être, eux, les sceptiques et les misanthropes. Mais voilà, l'animal littéraire n'a pas tout ravagé en elles. Et c'est pourquoi les livres de Marriot, ces tableaux si vrais de mœurs viennoises, sont, et moins poussés au noir, et plus fidèles, et plus palpitants de vie, que les échantillons de mœurs françaises prodigués, avec le dessein de les choisir aussi bas que possible, dans *Madame Bovary*, dans *l'Assommoir* et dans *Bel Ami.*

Assurément, Marriot nous décrit la famille qui se désagrège, la bourgeoisie qui se débat mollement contre ses vices. Mais son âme ne doute pas d'un avenir où il y aura plus de bonté dans les cœurs, plus de justice dans les lois. La terre promise est là-bas ; les souffles et les clartés qui s'en élèvent arrivent jusqu'à nous.

Pour montrer le but et le rapprocher de nous, il n'est pas besoin de plaidoyers retentissants, de sermons courroucés : il suffit de considérer en face le mal qui nous menace et qui nous dévorera si

nous n'y prenons garde. Marriot nous oblige à ouvrir les yeux, que nous tenons obstinément fermés devant la vérité, dès qu'elle offense ou dérange seulement notre coupable quiétude. Et, quand nous les aurons ouverts, nous rêverons peut-être, nous aussi, d'une société différente de la nôtre, secourable aux faibles, bienveillante aux humbles, indulgente même aux méchants, puisque nous avons notre part de responsabilité, les uns comme les autres, dans la misère matérielle et morale des hommes. Vous chercheriez vainement des enseignements directs dans les romans de Marriot ; vous n'y trouverez guère que l'impérieuse parole des faits d'amères et fortes leçons de choses.

J'ai cité, en passant, un livre qui occupe, dans l'œuvre de Marriot une place, à mon avis, usurpée. Il s'agit de *Seine Gottheit* (1896) qu'on a résumé, dans une revue française, sous ce titre que je m'approprie, n'en imaginant pas un qui soit plus expressif, sinon plus littéralement exact : *Implacable amour*. Ce livre est un peu une gageure. Il ne ressemble à aucun autre de Marriot. Nous avons ici, comme dans *L'Affaire Clémenceau*, l'autobiographie d'un condamné ; et nous glissons vers le roman-feuilleton, un roman-feuilleton, je l'accorde, qu'un artiste seul pouvait composer. Mais ce fiancé nietzschéen, ce « superhomme », cette vaporeuse fiancée, cette vierge préraphaélite, sont deux êtres sans réalité, et, le contraste qu'il a plu à Marriot d'établir entre eux est par trop artificiel. Sans compter qu'*Implacable Amour* nous ramène aux fantaisies effrénées, aux truculentes excentricités du romantisme, noyées encore dans une brume de fatalisme mystique. Marriot nous fait ce récit extravagant avec tant de verve et d'éclat que, sous l'impression immédiate de la lecture, nous ne discutons pas le sinistre conte bleu. Mais, dès que notre sens critique s'est libéré, nous éprouvons quelque dépit, et même quelque honte, d'avoir vécu, souffert, protesté, gémi, avec les fantoches d'un drame situé en dehors de toute vérité.

V

Si vous en exceptez *Implacable amour*, l œuvre de Marriot frappe, et par sa variété, et par son unité. Le champ de son observation n'est pas aussi étendu que celui de George Eliot ou de

George Sand; il n'en est pas moins assez riche, tant elle l'a diligemment labouré.

Notre romancière étudie et dépeint, sous tous leurs aspects, les classes sociales moyennes, dans le monde ecclésiastique comme dans le monde civil. L'ancienne noblesse, le haut clergé et le petit peuple ne jouent qu'un rôle accessoire dans ses préoccupations. La bourgeoisie régénérée suffirait à résoudre les problèmes de l'avenir; c'est le sang et la moëlle des nations modernes : qu'elle s'anémie et se corrompe, tout est perdu. Marriot se demande, d'autre part, si le prêtre catholique, dans sa généralité, n'est pas trop séparé des hommes et de la vie, pour accomplir avec fruit son ministère de paix et d'amour.

Aux yeux de Marriot, il n'y a de sain que ce qui est normal. Or la bourgeoisie a laissé un de ses instincts les plus funestes, l'égoïsme, restreindre la tâche de la famille à la propagation de l'espèce, et n'assigner au travail d'autre but que des satisfactions matérielles ; or le prêtre, muré dans son célibat et dans ses règles, incapable très souvent de se soustraire au joug, officiellement répudié des lois naturelles, ou de s'égaler à sa mission divine, est forcé cependant, sous peine d'encourir les terribles réprobations de l'Eglise, d'exercer jusqu'à la mort un apostolat dont il est indigne, — le prêtre a cessé d'être le conducteur vénéré des âmes, le pur modèle des chrétiens. C'est que la simplicité de l'existence, le caractère sacré des liens de la famille, la solidarité entre tous les vivants sont le fondement nécessaire de la société, et qu'on l'a méconnu ; c'est que le clergé, pour être l'éducateur de la conscience et le gardien des mœurs, au lieu de sortir de sa condition humaine, devrait montrer comment un homme, en restant homme, peut devenir un véritable enfant de Dieu.

Le socialisme de Marriot n'est, en somme, qu'une doctrine morale, très austère et pourtant très sage, — sans l'ombre de « féminisme », au surplus.

Les mécontents, *Caritas*, *Jeune ménage*, ne sont pas des tableaux riants de la vie viennoise. Marriot ne s'arrête pas à la brillante surface ; elle sonde, selon le mot biblique, les cœurs et les reins. Il est, certes, dans ces volumes comme dans les autres, d'admirables figures — de femmes surtout, — mais admirables en ce qu'elles sont des anges de résignation et de pitié, Hanna, Franziska, Ellen, Paula. Ceux de ses personnages qui inspirent le moins de sympathie ne sont eux-mêmes ni foncièrement, ni irrémédiablement

mauvais ; les fautes de la collectivité pèsent sur eux, autant que leurs propres erreurs. Elle s'ingénie à ne pas fausser la réalité, à ne pas s'écarter de la justice. Mais ce monde, si divers, vu de si près, ce monde d'artistes (*Les mécontents*), de professeurs (*Implacable amour, Jeune menage*), de négociants et d'industriels (*Caritas, Famille Hartenberg*), de paysans (*Jeune ménage, Le Calvaire*), de prêtres (*Le Calvaire, Anathema sit*, etc.), n'en n'est pas moins souverainement triste. Il est comme le résultat d'une forme épuisée de civilisation. Il glisse vers la nuit, en attendant l'aurore qu'il ne mérite pas d'apercevoir, mais qui luira sur les après-venants.

Chez Marriot, le pessimisme de la vision n'empêche pas l'optimisme de la réflexion ou du rêve.

Cet écrivain, qu'on a rangé parmi les naturalistes, ne serait qu'un réaliste tout court, s'il ne possédait pas le trésor, qu'il cherche vainement à dissimuler, de sa généreuse et délicate sensibilité de femme. Il s'efforce d'être impartial. Il ne connaît que les faits. Toute sa psychologie est en action. Et l'on est très surpris de constater qu'il n'ait pas réussi au théâtre. *Gretes Glück* même, sa dernière pièce, représentée à Berlin et à Prague, en 1897, n'a obtenu qu'un succès d'estime. Marriot a cru un peu que dialoguer un roman, c'était composer un drame. La folie de Grete Hallwig gâte tout, d'ailleurs, dans *Gretes Gluck*, détruit l'intérêt et bouleverse la logique de l'œuvre. Il faut à Marriot plus d'espace que la scène n'en laisse ; elle n'aura jamais certaines habiletés qui font une partie du dramaturge.

Ce n'est pas un réalisme banal que celui de *Caritas* et de *Jeune ménage*. On apprécierait déjà ces romans pour leur style, qui a toute la ferme netteté et toute la sécheresse nerveuse que nous aimons dans celui de Maupassant, mais une sécheresse qui provient ici de l'intensité même de la flamme intérieure. Ils ont, en outre, l'âpre saveur, le vigoureux accent d'une intransigeante sincérité, la nouveauté sans apprêt, l'originale profondeur, un je ne sais quoi de fort et de grand, ces livres virils d'une noble femme qui a tout ensemble le courage de sa pensée et le respect de son talent. Ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire, après Daniel Stern, que « les femmes ne méditent guère » et qu'elles « n'ont nul souci de la vérité des choses ».

Virgile **ROSSEL**.

LE MAITRE DES SENTENCES

(Suite)

— Et chez ton père, le seigneur Luat, c'est ainsi que cela se passe?

— C'est ainsi, dit gravement Thang. Et c'est de la sorte que mes frères et moi avons été instruits. A propos de notre instruction, nous n'avons jamais subi un jour de punition ou une perte de liberté. Le matin, quand les nattes étaient fraîches, nous lisions, encore couchés, les livres sacrés et les préceptes de Kongtzeu. Et nous nous efforcions de les retenir, non pas tant pour en encombrer notre mémoire, que pour en façonner notre intelligence. Et nous allions très lentement dans notre étude, car il nous fallait comprendre seuls, et nous n'avions point de maîtres pour tout nous expliquer. Mais aussi ce que nous comprenions était compris pour toujours. Je ne peux pas avoir, dans toute ma vie, de moments plus doux que ceux des longs soirs d'été, quand le soleil est depuis longtemps déjà sous l'horizon, sous les vérandahs ouvertes aux grandes brises fraîches de la montagne lointaine. Nous étions couchés indifféremment sur les nattes, ou sur les marbres de la cour, ou sur l'herbe du jardin ; et un seul de nous faisait une lente lecture d'un ouvrage prudent ou joyeux, en s'arrêtant à chaque phrase, pour nous laisser le temps de réfléchir et de parler. Et nous étudiions ainsi, dans l'ombre amie, étendus sous les arbres verts d'où pendaient de longues grappes de fleurs odorantes. Pendant la causerie, on fumait et on buvait de petites tasses de thé ; c'est ainsi que j'ai appris la science des arbres autour des plantes, et la science des astres, la nuit, couché sur le

dos, et regardant le scintillement des étoiles. Et quand le livre était fermé, et que chacun en avait mis les préceptes dans son esprit, les plus jeunes allaient dormir, et nous autres, nous allions à travers les jardins pleins d'ombre, causant à voix basse jusqu'au matin, ou bien nous allions retrouver, sur nos nattes, la fidèle lampe toujours allumée ; et, à travers les fumées, nous revoyions, d'une mémoire nette et d'un esprit facile, les déductions des sages et les harmonieuses songeries des chanteurs. Croyez-moi, mon maître, vos enseignements rapides et sévères peuvent vous rendre savants un jour ; mais ils donnent le dégoût d'apprendre davantage. Chez nous, au contraire, les années d'études sont les plus belles de la vie ; nous les prolongeons, si nous le pouvons, au travers de toute notre existence, jusqu'au jour où la mort, suprême et dernier pédagogue, nous apprend enfin toute la vérité.

— C'est en effet, je crois, une douce vie, dit Ayriès, que déjà l'opium rendait pensif; et, loin de toutes préoccupations mondaines, j'en sais qui s'y adonneraient volontiers, si...

— Aux armes ! cria la sentinelle la plus voisine, au haut du talus, dans l'obscurité.

Ayriès sauta tout debout, s'arma d'un revolver, et sortit vivement, pendant que Thang éteignait la lumière, but de loin visible. Le poste de garde se leva précipitamment ; on entendit le cliquetis des faisceaux rompus.

— Qu'y a-t-il ? dit Ayriès à son sergent, qui descendait du talus. Une attaque ? ou une fausse alerte ?

— Les ténèbres sont absolues ; on ne voit rien à dix mètres au-delà du retranchement. La sentinelle qui a crié dit avoir vu deux ombres se glisser le long du glacis d'enceinte, du côté de la herse. Mais on ne voit plus rien, et on n'a entendu aucun bruit.

Les soldats précipitamment s'armaient ; Ayriès fit faire silence. On ne percevait aucune rumeur insolite. Mais peut-être les pirates, à l'affût derrière les premiers buissons, ou tapis à terre dans l'ombre, attendaient.

— Maître, dit tout bas Thang à l'oreille d'Ayriès, il n'y a pas de pirates ici cette nuit.

— Pourquoi cela ? murmura Ayriès.

— Parce que la lune se lèvera dans une demi-heure.

— Tu as raison, dit Ayriès, qui savait que les pirates n'attaquent les postes que pendant les nuits sans lune.

Et d'une voix éclatante :

— Ouvrez la porte ! Baissez la herse ! commanda-t-il.

La porte grinça, s'ouvrit et béa sur la nuit extérieure. D'un pas assuré et rapide, Ayriès se porta au dehors, suivi précipitamment par une quinzaine de soldats, fusils chargés. Le glacis était désert. Pas une feuille ne bougeait, pas une branche ne craquait. C'était l'immobilité dans l'ombre muette.

— Faisons le tour du poste, commanda le sergent.

La petite troupe fit le tour ; on l'entendit, hélant les sentinelles des quatre angles. Et elle rentra sans avoir rien trouvé.

Soudain, vers le battant de la porte d'enceinte, repoussée au dehors, Thang leva la main. Un papier, collé par un angle, pendait le long du bois. Ayriès le prit et l'approcha de la lanterne de ronde. Des colonnes de caractères chinois le couvraient, et, au milieu, un grand sceau rouge.

— Bizarre, dit Ayriès. Tiens, dit-il à Thang, prends cela; tu m'en feras la traduction ; c'est quelque farceur qui aura, ce soir, accroché cela, en passant, à notre porte.

On rentra ; on se barricada de nouveau ; et, la lumière allumée une fois encore, Thang et Ayriès, couchés sur les nattes, penchèrent leurs têtes sur l'écrit imprévu. L'Annamite eut, à l'aspect du sceau, un léger frisson, vite réprimé ; puis, lentement, il traduisit les caractères.

— Le grand cachet et la signature de Hamnghi, dit-il lentement, le roi détrôné que toujours les rebelles invoquent et reconnaissent. Ceci est une déclaration de guerre de votre ennemi, le doc Ngu. Il vous dit qu'il assiégera vos postes des deux côtés du Fleuve Rouge et de la Rivière Noire, qu'il soulèvera les populations, qu'il brûlera les villages à vous soumis, et qu'il fera périr tous les Européens ; il vous prévient de vous retirer ou de prendre garde ; et il met au prix de deux mille dollars la tête de l'inspecteur Baly.

— Et tu crois, dit Ayriès, qu'un tel papier produit beaucoup d'effet, et vaut beaucoup de partisans au doc Ngu ?

— Le doc Ngu fait afficher cela à toutes les pagodes de la région ; et vous voyez que ses soldats viennent porter sa volonté jusqu'à l'entrée de vos maisons ; sa puissance est grande et cachée ; et s'il se met en guerre contre vous, vous aurez du mal à le réduire ; et entre vous et lui, le peuple annamite souffrira beaucoup. Il n'y avait pas de pirates à la porte de Yenkhoaï ; mais j'aurais

mieux aimé, pour nous tous, y voir mille pirates que ce papier.

— Va pour la lutte, dit Ayriès, et dès demain je préviens Baly.

— C'est bien inutile, repartit Thang ; il aura certainement trouvé le même papier collé à sa propre demeure.

— Mais aussi, dit Ayriès, voilà fini le temps de causer et de rire, finis les projets de nos belles études. Nous n'allons plus vivre qu'à cheval.

— Qui sait? dit mélancoliquement Thang, en préparant une pipe d'opium : la parole d'un sage peut éclaircir un avenir sombre et sanglant.

VII

Parmi les sinuosités du Rungday, au sud-est de l'immense forêt, s'ouvre, au milieu des pentes, un ravin encaissé, au fond duquel chuchote un peu d'eau sur de gros blocs. De grands arbres enserrent les pierres de leurs puissantes racines ; des bambous épineux éclairent, de leurs feuilles vertes et aiguës, la noire chevelure des caoutchouquiers ; invisible de la plaine, un sentier furtif court sous les lianes, et se perd dans les herbes et les roseaux des pentes.

Parfois un montagnard, l'œil et l'oreille aux aguets, le suit dans le silence éternel et dans la solitude de la forêt. Mais s'il ne sent pas la trace avec le flair d'un limier, il tourne, s'égare et se perd dans la profondeur traîtresse des halliers et des fourrés ; ondoyante et capricieuse, la sente traverse les brousses revêches, les buissons épineux, les lianes ensorcelantes, et toutes les croissances et les frondaisons inquiétantes que la hache n'a jamais violées ; et soudain elle finit au bord d'une clairière à l'herbe rare et brûlée, pour reprendre, de l'autre côté, sa direction incertaine dans les ténèbres suspectes du couvert inexploré. Ainsi tournoyante, descendant et remontant les pentes multiples des ravins intérieurs, abusant toute perspicacité dans ses détours, au fond des bois, toujours semblables et sans la moindre échappée d'horizon, jusqu'à la fin du jour elle trompe et désespère le voyageur imprudent et inquiet. Et, après avoir, pendant des heures, hésité au milieu des verdoyants mensonges, des apparences trompeuses, et des ombres sans fin des grands bois, subitement, elle part, et tout

droit s'enfonce au plus épais des futaies, glissant sous les ronces, les lianes, et sous les fleurs secrètes et les fruits empoisonnés ; et soudain elle s'arrête au bord d'un grand espace vide, entouré de tous côtés par la forêt, et au milieu duquel, sous la lumière bleuâtre du ciel crépusculaire, un étang mystérieux et inconnu brille d'un reflet d'acier. Pas une ride sur l'eau, pas une trace de pas sur la rive ; des nénufars géants étalent leurs feuilles plates et l'éclatante blancheur de leurs pistils énormes ; partout le silence du désert ; mais le désert de la forêt est un désert vivant.

L'eau n'est ni profonde ni trompeuse ; on voit le sable jauni au fond de son cristal bleu ; mais elle barre le passage, et, à droite et à gauche, baigne d'impénétrables halliers. Le terrain, brusquement, de l'autre côté de la nappe d'eau, remonte, et s'enfonce au plus obscur de la forêt. Et si le montagnard égaré, tremblant de la nuit passée parmi les bêtes fauves et les toxiques parfums des végétaux, traverse l'étang et rentre dans l'épaisseur des bois, et qu'il monte le talus qui termine le bassin enchanteur, soudain le sol se hérisse de mille pointes acérées de bambous trempés dans le poison, et, du fond du taillis, ou du haut des arbres, ou des trous de la terre, surgissent, descendent et s'élancent des hommes armés, aux yeux ardents, qui l'empoignent, le garrottent, et l'entraînent vers une enceinte, découverte enfin sous l'ombre perfide des arbres géants. C'est ici l'empire du doc Ngu, maître de la Montagne et de la Forêt. En haut de ce talus couvert d'ombre et de mystère, derrière cette palissade qui surgit au milieu de la futaie, le sombre chef, comme un tigre en sa tanière accroupi, cache les courts repos de la vie errante, et les accalmies de ses sanglantes luttes. De là, par des traces que l'œil le mieux exercé reconnaît à peine, on sort de la forêt dans les mille directions qui conduisent au pillage des hameaux, à l'incendie des postes, aux guet-apens sur les grands chemins, aux pirateries sur la Rivière : par ces chemins imperceptibles s'égrènent les bandes de pillards et les partis de contrebandiers, et les courriers qui portent des ordres : et par là aussi arrivent, au grand conseil de la rébellion, les chefs insoumis des provinces voisines, et les messages que les régents en fuite timbrent encore du sceau de Hamnghi, le roi exilé et déchu. Dans l'intérieur de la palissade, quatre maisons seulement ; une pour le chef ; trois autres, où silencieusement, les partisans s'empilent ; partout, des râteliers pour les armes, des meurtrières pour la défensive, et, dans tous les fourrés, les piquets empoisonnés, les

trous de loup, et les chevaux de frise, volés aux défenses accessoires des postes européens, gisent cachés sous les herbes et les laîches courtes et drues. En haut des arbres, sur des miradors naturels, les sentinelles épient au loin les moindres mouvements de la plaine, et nul ne passe la lisière de la forêt sans être signalé, et sans qu'un partisan le suive à pas de fouine. Sous les quatre maisons sont creusées les cachettes où dorment les munitions, les fusils et l'or de la rébellion. Et Ngu conserve dans sa seule mémoire le souvenir et l'emplacement des trésors enfouis : derrière ce lac, au fond de l'impénétrable taillis, il disparaît et se repose, attendant l'occasion favorable de quelque surprise ou de quelque massacre.

Ce soir-là, tandis que les derniers rayons du soleil couchant teignent en rouge mat les sommets touffus de la forêt silencieuse, dans l'immobilité et l'obscurité du taillis, retiré au fond de son repaire, Ngu fume l'opium sur un simple lit natté ; la porte n'est pas gardée, car nul n'oserait la franchir sans un appel ; la case est muette ; mais le fusil et le poignard sont à la portée des fumeurs au visage tranquille et à l'esprit attentif. Ngu, petit, pâle, émacié, sourit, sous ses moustaches relevées à la façon du tigre, à un vieillard chenu, tout blanc, assis en face de lui. Celui-là est Thuat, le saint de la brousse, le moine errant de la rébellion, qui soulève les populations d'un geste de sa main pâle, et qui traverse sans crainte les villes, les villages et les postes, entouré du mystère que lui valent son éloquence et ses vertus. Au pied du lit et des deux hommes, un montagnard est accroupi dans la posture du respect le plus profond ; ses pieds sont ensanglantés d'une marche longue et difficile, et il porte le costume sommaire et pratique des coureurs de nuit. A de rares intervalles, il recommence de vagues paroles, et les deux chefs écoutent en souriant et sans lui répondre. Celui-là est un émissaire de Giang, le chef des pirates de l'autre côté du fleuve Rouge, et les trois interlocuteurs concertent la future campagne et le prochain incendie. De ce coin ignoré, perdu dans l'épaisseur des frondaisons, le réseau s'étend, gigantesque toile de délations, d'espionnage, de rançons, de guet-apens, et la région tout entière, tremblant sous l'occulte pouvoir, a les yeux tournés vers ce point mystérieux qu'elle ne connaît pas, et que pas un homme ne désignerait, fût-ce d'un coup d'œil, au conquérant. C'est de là qu'est sorti le récent défi affiché la nuit à la herse de Yenkhoai ; c'est de là aussi que sortiront les ordres de guerre donnés aux pillards,

aux bandits, aux rebelles, et à tous ceux qui, sous prétexte de résistance nationale, préfèrent le hasard des luttes et des surprises à la vie agricole des temps anciens.

Précisément ce soir arrivent les nouvelles de l'autre rive du fleuve Rouge, de cette région de Lamtao, riche en chefs-d'œuvre et en pagodes, chérie jadis d'une reine légendaire de la dynastie de Lé, et dont les rizières superbes sont un des greniers du royaume. Là, au-dessus de la terre plantureuse s'étagent les collines remplies de fougères, et plus loin recommence la forêt rébarbative qui couvre le pays jusqu'à Phuyenbinh et Tuyenquang. Le Doc Giang, le rebelle des montagnes de fer « rouges comme le foie d'un tigre en chasse » envoie ses émissaires à Ngu, son maître souverain, et lui apprend l'arrivée des soldats d'Europe à l'entrée des contreforts boisés et serrés qui bornent les plaines riches et débordantes. Car c'est là, parmi les propices difficultés de la nature, qu'on pourrait arrêter, combattre et disperser ces étrangers, invincibles dans le ras pays. Giang demande l'autorisation de les attendre, et des renforts pour les attaquer. Et l'émissaire, accroupi devant Ngu et Thuat, dit les projets de son chef, ses désirs, et rapidement émet le plan de la campagne future.

— Là où je vous ai dit, résume-t-il, en face des sept hameaux de Yenlanh, qui sont au maître Giang, dans les terres onduleuses que forme la bouche du fleuve Rouge, s'ouvrent les défilés protecteurs. Les étrangers ont un poste militaire sur le fleuve à Ngoctap, un autre à Thanbâ ; entre les deux, rien, que des villages et des chefs de canton dont nous sommes sûrs. Le défilé s'enfonce tout de suite dans la forêt de Nuiluoï, la montagne de fer ; le terrain va toujours montant, la futaie s'épaississant, le chemin se rétrécissant ; et il faut passer en-dessous des montagnes de Quangnap, où il y a trois pagodes crénelées qui surplombent, et des cases cachées dans les hautes herbes. C'est là. De l'autre côté on atteint le col, tout mouillé de sources, et on redescend dans la préfecture de Phudoan ; il n'y a ni chemins, ni cultures, mais seulement des sentiers qui se croisent dans les gorges profondes aboutissant de cinq ou six côtés à un seul village appelé Thaibinh, et que les étrangers ont évacué.

Après un silence, et après s'être concerté à voix basse avec le vieillard, Ngu releva la tête.

— Le projet de ton maître est bon ; va le lui dire, et qu'il attende mon ordre ; fais grande hâte ; car sans doute j'irai moi même avec mes soldats pour l'aider dans son entreprise. Tu es marié ?

— J'ai cinq petits garçons, seigneur, qui habitent Yenlanh, en face du défilé.

— C'est bien, et tu as la protection du ciel. Va donc ; un de mes hommes va te conduire hors de la forêt ; cependant que tu sois un envoyé du seigneur Giang, je ne te connais pas, et j'ignore ta fidélité.

— Seigneur, je jure, dit le partisan, en élevant ses mains en coupe.....

— C'est inutile de faire un serment qu'on tiendra, et mauvais de faire un serment qu'on violera. Tais-toi ; mais garde toi de dire à un autre que ton maître que tu m'as vu, et que tu es entré dans la forêt. Et je veux que tu oublies les traits de ma figure et le chemin qui conduit jusqu'à ma maison. Un seul mot est un crime qui serait immédiatement puni. Ici chacun se tait et feint d'ignorer ; fais de même ; sinon, la tête de tes enfants et les os de tes ancêtres paieraient ton bavardage et ta trahison. Fais à ton maître une recommandation. Il connaît Nguyentien, l'ancien sous-préfet de Lamtao ?

— Oui seigneur ; il est aujourd'hui passé aux ennemis, il sert de guide aux officiers étrangers.

— Il faut que Nguyentien ne puisse nous nuire, ni nous trahir.

— Je le dirai au maître Giang ; il est facile de s'en débarrasser.

— Créature déplorable ! interrompit Ngu. Tuer Nguyentien ! tu aurais le lendemain cinq cents soldats français dans la région. Et tu n'entends rien aux affaires. Nguyentien est un débauché ; tu achèteras à Hunghoa, par où tu vas repasser, de l'eau-de-vie française ; tu l'apporteras à Nguyentien, avant de rentrer à Yenlanh ; et tu lui diras que c'est un présent du commandant de la citadelle. Nous avons besoin de six jours de tranquillité : tu achèteras six bouteilles. Voilà de l'argent.

Et il remit quelques dollars au messager. Puis, avant que celui-ci ne partît, d'une voix intentionnellement très haute :

— Qu'on prévienne vingt soldats, dit-il, avec de bonnes armes ; on ira cette nuit sur la route de Yencu, par où doit passer, demain à l'aurore, un convoi d'argent.

Et ayant fait signe au messager de se retirer, il se recoucha sur le lit d'opium, et fuma avidement. Un sergent de partisans entra :

— Tu accompagneras cet homme jusqu'aux limites de la forêt par le sentier de Bangnhi et de Yenthinh. Il habite le chef-lieu du canton de Yenlanh, et il a cinq enfants. Tu commanderas au maire de Yenthinh de traverser le fleuve Rouge, de prendre l'aîné de ses

cinq enfants, et de le garder chez lui en le soignant convenablement, jusqu'à un ordre de moi. Avant de partir, tu réuniras vingt soldats avec des fusils rapides, de l'autre côté du lac ; ils partiront cette nuit.

Et, le sergent sorti, Ngu se remit à fumer.

— L'idée de notre frère cadet Giang est très bonne, dit le silencieux Thuat. Je t'approuve de l'aider.

— J'irai moi-même, dit Ngu, et j'irai cette nuit.

— C'est bien ainsi que je le pensais, dit Thuat, fort tranquillement ; je t'accompagnerai, si tu le veux, pendant une partie de la route ; car les affaires exigent que j'aille vers Bacninh.

— J'aurai grand plaisir à jouir plus longtemps de ta vue et de tes conseils. Mais, si tu veux, je vais fumer et me reposer avant de partir. La lune est nouvelle ; nous quitterons le camp à minuit.

Et au bout d'une dizaine de nouvelles pipes, Ngu s'endormit paisiblement. Thuat, éveillé, lissant machinalement sa barbe blanche, songeait ; et la faible lueur de la lampe d'opium éclairait ses doigts maigres, sa figure d'ascète et ses yeux extatiques. La nuit tomba ; bêtes et gens s'accotèrent pour le sommeil ; tout devint sombre, immobile et muet. Les brises nocturnes commençaient à souffler doucement de l'ouest à l'est ; le sommet des arbres frémissait ; on eût dit la large expiration de la forêt protectrice. Les ténèbres recouvraient tout de leur ampleur et de leur solennité. Dans les futaies indéfinies veillaient seules les sentinelles invisibles, accroupies jusqu'au cou dans l'eau de l'étang, scrutant l'obscurité, et le vieux Thuat, l'âme perdue dans le rêve de la reconstitution de l'empire détruit.

Quinze minutes avant minuit, Ngu sauta brusquement sur ses pieds, l'œil aussi net, la pensée aussi lucide que s'il ne sortait pas d'un profond sommeil. Il rejeta sa longue robe de soie, et parut en costume court de marcheur et de guerrier ; il resserra sa ceinture, y introduisit un court revolver et un petit poignard, ajusta son turban, y glissa une petite boîte d'argent remplie de grains d'opium, et se tournant vers Thuat :

— Je suis prêt, dit-il ; voici l'heure de partir.

Thuat se leva et le suivit silencieusement ; ils sortirent de la maison, et firent lever la herse de la palissade par une sentinelle qui fit mine de ne pas les reconnaître ; et aussitôt ils entrèrent dans l'étang et le traversèrent ; de l'autre côté, les vingt soldats commandés attendaient, accroupis. Ngu prit leur chef par la manche :

— Tu vas aller, sans bruit, sans te détourner et sans tirer une seule balle, quoi que tu voies et quoi qu'il arrive, par le chemin des fondrières qui mène à Bangnhi, et tu sortiras de la forêt près du village de Tonglinh ; tu t'approcheras de la berge du fleuve, et tu attendras, en laissant dormir tes soldats, qu'une barque s'arrête, accoste, et que celui qui la monte te montre la bague que voici.

Et il désigna au doï un cercle d'argent où dormait un rubis de Siam. Le doï s'inclina, fit lever ses hommes, et, sans un mot, s'enfonça dans la forêt. Quand le bruit des pas de la troupe se fut effacé, Ngu et Thuat rentrèrent dans l'eau, comme s'ils voulaient retourner au poste ; mais au milieu de l'étang, changeant brusquement de direction, ils prirent un gué transversal familier au chef rebelle, et abordèrent sur la rive occidentale. Ils s'enfoncèrent dans le taillis, où, pendant trois quarts d'heure, sans ouvrir la bouche, ils marchèrent d'un pas sourd et élastique. Ils s'arrêtèrent à la lisière, qui brusquement touchait à l'eau grondante d'un fleuve, invisible dans l'obscurité : c'était la Rivière Noire. Ngu descendit dans une anfractuosité, entra jusqu'à mi-corps dans l'eau bouillonnante, et, du fond des herbes, ramena une petite pirogue, où il s'embarqua avec Thuat. Et les deux navigateurs descendirent parmi les remous obscurs de la rivière ; Ngu tenait la barre ; Thuat, immobile à l'avant, songeait. Au bout d'une heure, Ngu abandonna le gouvernail et en quelques coups de godille passa sur le bord gauche, et aborda. Thuat sauta à terre.

— Adieu, mon frère aîné, dit Ngu ; que les dieux te gardent ; sois heureux dans tes desseins.

Ils se saluèrent cérémonieusement, en véritables mandarins de haut rang ; et aussitôt Thuat disparut dans les roseaux de la rive.

Ngu rejeta la pirogue dans le courant, et un quart d'heure plus tard aborda à son tour sur la rive droite. Quelques barques abandonnées étaient attachées à des piquets, dans le sable de la digue. Ngu grimpa sur le talus, s'assit et attendit.

Au bout d'une heure, une lueur pâle monta à l'orient ; c'était l'annonce crépusculaire de l'aurore et du jour. Et en même temps, de la lisière voisine de la forêt, sortait un groupe d'hommes qui marcha droit au rivage, fusils en bandoulière. C'étaient les vingt hommes de la forêt.

— Je n'ai pas besoin de vous montrer la bague, dit Ngu à leur chef.

Et il leur commanda d'entrer dans les barques et de rompre les amarres.

Le jour peu à peu se levait ; et des barques en plein fleuve on apercevait, un peu en aval, le confluent de la Rivière Noire et du fleuve Rouge, entre des berges très vertes et un peu basses, et parmi des bancs de cailloux et de sable qui créaient des bouillonnements et des remous. L'immensité des plaines apparaissait devant les pirates, riches et verdoyantes, semées de pagodes et de « norias ». Et tandis que le Thanvien dormait encore dans ses brumes hautaines, les montagnes du Lamtao se couronnaient d'une lumière jeune et joyeuse, qui mettait des taches d'or au sommet des collines et des éclats d'émeraude au front des forêts.

Et, prenant des grains d'opium, Ngu, avant de se coucher au fond d'une barque, étendit le bras vers le paysage admirable dans l'air limpide et frais du matin, vers la contrée riche et paisible, encore endormie dans l'espoir de longs jours heureux.

— Nous allons là, dit-il.

Quand les barques eurent passé le confluent de la Rivière Noire, elles entrèrent dans les eaux rouges et sablonneuses du fleuve central, et dévalèrent doucement, dans un courant plus tranquille, entre des berges couvertes de grands roseaux, et d'une hauteur uniforme ; les digues étaient désertes et se profilaient au loin, parallèles, dans les premières blancheurs du matin. Sur la rive gauche, un pagodon de bois et une enceinte de bambous coupaient la monotonie de la ligne des berges. C'était le hameau de Vienlaï. Sous l'enceinte, Ngu fit accoster les barques et descendre sa bande ; puis on mit les barques au fil de l'eau, afin que rien ne trahît le passage des pirates sur la rivière. Ils grimpèrent sur le talus, et, sortant dès lors de l'encaissement du fleuve, ils découvrirent d'un coup d'œil l'immense et admirable plaine de la région de Sonvi.

Les nuages indécis du matin couvraient entièrement un soleil impatient, et c'était partout, une vive lumière blanche, épandue, mate, sans éclat, mais générale et réverbérante. Tout le ciel était une nuée diaphane, uniforme, impondérable, qui éparpillait les rayons du soleil en innombrables parcelles, sans leur enlever ni leur lumière, ni leur chaleur. A travers cet inclément tamisage, ils semblaient venir de partout à la fois, et leur aveuglante réverbération frappait l'œil des quatre coins de l'horizon. Les objets, les pirates même, marchant dans les chemins mouillés des plaines

n'avaient aucune ombre; pas un souffle n'agitait cette atmosphère, si chaude et si lumineuse, qu'elle vibrait et frissonnait, et qu'on semblait s'enfoncer dans ses replis transparents et caressants. A terre, comme les riz n'avaient pas encore leur croissance, c'était, à droite et à gauche, en avant et en arrière, l'inondation générale des rizières, par les drainages habituels, et les coupures pratiquées dans les petites digues intérieures par les cultivateurs, plus soucieux de la récolte que de la viabilité des communications; le miroir indéfini et calme de l'eau, blanchi par la nuée céleste, renvoyait impitoyablement la lumière universelle. Les filets d'eau qui traversaient la digue semblaient des cascades de mercure; les montagnettes de Sonvi, vertes de bambous et de bananiers, se couvraient dans leur éloignement, d'une gaze de la même éclatante blancheur; et c'était, tout le long de la plaine, l'irradiation d'un insoutenable éclat.

Au bout de cette nuée aveuglante et triomphale, une fortification abandonnée dressait ses angles verts et émoussés. Solitaire, au milieu de la plaine, elle commandait l'immense étendue et l'unique chemin qui conduisait le voyageur dans la multiplicité des inondations, des sources et des drainages. C'était la vieille citadelle de Lamtao, aujourd'hui démantelée et déserte, que Luuvinhphuoc, le maître des Pavillons Noirs, avait construite à la hâte à son armée fugitive après la prise de Sontay par l'amiral Courbet. Là s'étaient donné rendez-vous les réguliers des vice-royautés chinoises, et les Coden, et les Covang, décimés par trois jours d'un terrible assaut, et les montagnards de la Rivière Noire, et les Thos, et les Méos, et toutes les races et les tribus, rangés sous le drapeau noir à flammes blanches et à caractères violets, pour la défense du sol national. Là le Maître Luu (1) avait tenté de réorganiser son armée chancelante, et avait donné rendez-vous aux troupes du vice-roi du Yun Nan, à l'époque où les bandes chinoises avaient enfermé Dominé dans Tuyenquang. La vieille enceinte avait regorgé de soldats, de chevaux et de canons, avait résonné de la marche des peuples et de la clameur des guerres. Aujourd'hui, la conquête finie, elle était déserte et silencieuse; ses pagodons menaçaient ruine, ses hangars s'étaient écroulés, les chemins avaient disparu; la végétation montait à l'assaut des remparts, et, seules habitantes de la place morte, des volées d'aigrettes, dérangées au passage des pirates, s'étaient enfuies à

(1) Voir l'Annam Sanglant... (Chamuel, 5, rue de Savoie).

tire d'aîle, striant l'horizon de leurs fines silhouettes blanches, et de leurs minces pattes jaunes, étendues pour le vol.

Ngu regarda tout cet abandon d'un air rêveur, comme si, dans la désolation muette des choses de l'Empire, il prévoyait l'inutilité de ses cruautés et de sa résistance. Et, sans s'arrêter, la bande passa outre, dans sa marche élastique et infatigable. Derrière Lamtao, l'inondation cessait, le sol se relevait insensiblement, des bouquets de bambous et de bananiers égayaient la plaine, et le soleil, enfin couronné de ses rayons, triomphait de la brume éclatante. Un peu à droite, se profilait la verte rangée de bambous, qui forment l'enceinte de Caomai, résidence actuelle du Quan-Phu (préfet) de Lamtao. Ngu s'y dirigea tout droit, et, derrière lui, la bande sautillante, l'arme collée au corps, et fort bien dissimulée dans les plis du vêtement court. Un kilomètre restait encore à franchir, quand le gong d'alarme retentit dans l'enceinte ; le poste se ferma, et les sentinelles disparurent des remparts. Sans un instant d'arrêt, la bande continua sa route, en file indienne, et, quelques minutes après, se heurtait à la herse baissée. Trois appels, poussés par un pirate, ne donnèrent aucun résultat ; on avait entendu un bruit de course, comme la fuite d'hommes ou d'animaux effrayés ; et c'était tout. Sur un signe de Ngu, deux vigoureux gaillards attaquèrent à coups de coupe-coupe les gonds de bois de la herse, pendant que d'autres mettaient le feu aux liens de bambous qui retenaient à l'intérieur la grande poutre transversale barrant la porte. Sous le fer et le feu, la porte céda ; la bande entra ; fort en ordre d'ailleurs, elle parcourut le village désert et les pagodes ornées de leurs dieux, de leurs palanquins et de leurs étendards. Seul un vieux gardien était resté.

— Va, dit Ngu d'un ton fort amical et aussi très net, préviens le quanphu que des étrangers arrivent ici et se dirigent vers sa maison ; il n'a pas besoin de se déranger, mais qu'il nous attende.

Et comme les vingt fusils brillaient aux épaules des « étrangers », le gardien prit sa course vers la demeure du fonctionnaire.

Celui-ci était fort perplexe ; car la situation isolée de sa résidence le contraignait à être ou à paraître en excellents termes avec les Français et avec les rebelles, suivant que les uns ou les autres occupaient sa maison. Ngu, qui ne perdait point de temps, arriva avec sa bande sur les talons du messager, et, marchant droit au fonctionnaire hésitant :

— Tu ne meconnais point, dit-il d'une voix basse et rapide, et

tu vas me traiter comme un de mes sergents. Tu as ici trop de gens pour avoir l'air de te douter de ma présence. Fais seulement donner un porc à mes soldats, pour qu'ils mangent et se reposent un peu. Nous devons arriver à notre but avant le déclin du jour.

Et comme le quan phu se confondait en protestations :

— Tais-toi, interrompit Ngu ; fais ce que je dis et donne-moi à fumer.

Et, scandant ses observations de la fumée des pipes :

— Le chef français qui est à Ngoctap est-il brave ?

— Fort brave, seigneur.

— Est-il disposé à poursuivre ses ennemis sous les bois et dans les montagnes ?

— Partout, seigneur.

— Tu le connais et tu as sans doute souvent besoin de lui ? et tu peux lui parler quand tu veux ?

— Je vais parfois au poste pour les besoins de mes paysans.

— C'est bon ; tu lui diras que des rebelles ont passé chez toi ; mais tu ne diras pas mon nom : tu diras aussi qu'ils se sont réfugiés dans les fourrés de Quangnap.

— Mais, seigneur...

— N'est-ce pas ton devoir d'avertir ce chef quand passe une troupe comme la mienne ? et n'est-ce pas aussi ton devoir de m'obéir ? En faisant ce que je te dis, tu remplis à la foi tes deux devoirs ; et c'est chose assez rare pour que tu t'en souviennes. Tu connais Nguyentien ?

— Oui, seigneur ; il est toujours à Xuamluong, faisant bonne garde.

— Je lui ai envoyé de l'eau-de-vie ; tu veilleras à ce qu'il soit ivre pendant toute la semaine ; cela est nécessaire, car il est intelligent et dévoué à nos ennemis.

— Cela sera fait, seigneur. Mais si vous passez devant Ngoctap et Xuamluong, on saura que vous êtes passés ici.

— On le saura trop tard.

— Mais on saura que je vous ai reçus ; ma demeure sera détruite et je serai mis en prison.

— Que m'importe ? C'est que ta demeure était mal située, puisqu'il a fallu que j'y passe. Et tu devrais la changer de place.

— Mais je ne puis la changer sans motif et sans permission.

— C'est juste. Je vais te donner un motif ; et même ce motif te sera agréable : tu dis que les Français, te soupçonnant de m'avoir

reçu, brûleront ta maison demain ; je vais, moi, te la faire incendier tout à l'heure ; de la sorte, tu ne seras pas soupçonné, et tu pourras t'installer ailleurs. Tu verras qu'il y a, parmi les soldats de mon arrière-garde, des fumeurs maladroits.

Au bout d'un quart d'heure de silence, à la suite de cette brève causerie, Ngu se leva :

— Combien coûte le repas de mes hommes ?

— Seigneur, protesta le quan phu, laissez-moi l'honneur de le leur offrir.

— Me prends-tu pour un mendiant ou un voleur ? Combien coûte le repas de mes hommes ?

— Quatre piastres, seigneur.

— Soit ; quatre piastres. Et, au fait, je brûle ta maison qui est gênante ici, pour toi comme pour moi. Voici cent quatre piastres. Et retiens bien mes ordres : ton village brûlera dans une demi-heure ; dans deux heures, tu seras au poste de Ngoctap, prévenant le chef de notre passage et de l'incendie. Adieu ; tu n'as rien à craindre, toi, ta famille et tes paysans, si tu demeures mon fidèle serviteur.

Et, sur un claquement des doigts, les vingt pirates, debout, l'appétit satisfait, sortirent des cours du village et de l'enceinte, prêts à reprendre l'étape sur la digue qui déroulait au nord-ouest ses lacets interminables. Un quart d'heure après, Caomai brûlait, et les rares habitants se répandaient dans la campagne, tandis que le préfet donnait les signes d'une vive indignation, et faisait seller un cheval pour aller au poste de Ngoctap.

La digue que, en paisibles voyageurs, suivaient Ngu et sa bande, passait sous le poste même, et, un peu auparavant, s'enfuyait dans des fourrés de bambous. A l'abri de ce couvert, Ngu arrêta son monde :

— Écoutez, dit-il d'une voix brève : vous allez couper des bambous pour en faire des fagots ; vous y laisserez les feuilles, et dans le milieu vous cacherez vos fusils. Chacun aura sa charge, sur l'une ou l'autre épaule ; vous garderez en main le couteau à couper le bois, et vous passerez lentement et sans ordre devant les sentinelles du poste. Si on vous interroge, je répondrai. Si l'un de vous est assez maladroit pour éveiller les soupçons, il sera tout de suite dénoncé par le plus proche camarade ; et, à la faveur de cette dénonciation, nous passerons tous.

En dix minutes, les fagots étaient faits ; et, paisibles bûcherons,

les bandits, un à un, passaient sous l'enceinte extérieure du poste, au nez de la sentinelle française, pendant que des troupiers, sur le talus, plaignaient ironiquement ces pauvres paysans, obligés de charrier des fardeaux par la forte chaleur du jour.

Au-delà de l'enceinte, c'était immédiatement, grâce aux irrigations bienfaisantes, le pays des vertes rizières ; et c'était aussi le pays des pagodes amoncelées, bâties par le vœu des rois et des peuples, et où, si longtemps, d'énormes richesses furent ensevelies et oubliées.

Dans la plaine, les toits recourbés s'élevaient, à moitié cachés sous les frondaisons puissantes des banians, et derrière les fûts élégants des aréquiers ; et une muraille basse, en avant des jardins et des péristyles, arrêtait, devant son obstacle seulement moral, la curiosité des passants. Deux princesses de la glorieuse dynastie Lé, issues du phu de Lamtao, avaient, au siècle dernier, couvert leur pays natal de ces monuments de leur reconnaissance ; tout le peuple de la région y avait été occupé ; et c'est de cette époque que dataient, dans la plaine immense, les villages de sculpteurs, de laqueurs, de doreurs et de ciseleurs, agglomération artistique, qui se léguaient, des pères aux fils, les traditions de leur talent. Les pièces les plus curieusement fouillées, les dessins les plus rares, les peintures les mieux affinées, les cires perdues les mieux réussies, sans rivales comme sans similaires, avaient longtemps orné ces temples solitaires, où s'était complue la pieuse fantaisie des souveraines mortes ; peu à peu, sous la hache des conquérants, et, plus encore, sous les vols des bandes errantes et pillardes, tous ces trésors avaient disparu ; aujourd'hui il n'en restait que le souvenir encore grandiose ; et, dans les hameaux paisibles, les enfants étaient retournés aux travaux de la terre, ignorant jusqu'au nom des ancêtres qui avaient fait la richesse et l'illustration du pays. Malgré tout, les pagodes désertes et découronnées de leurs chefs-d'œuvre gardaient quelque chose de leur antique majesté : et la paix profonde de la nature environnante habillait de sa grâce et de sa jeunesse éternelles la beauté mélancolique de ces derniers témoins des splendeurs disparues. Ainsi ce qui fut beau jamais ne meurt sans laisser quelque trace, et sans prêter aux choses et aux êtres qui l'environnèrent un rayon survivant de sa lumière éteinte. Et ce sentiment même s'imposait aux soldats vainqueurs, dont une compagnie eût sans hésitation incendié vingt villages, mais dont pas un seul n'eut osé, en son particulier, violer,

souiller ou détruire un temple, invisiblement gardé par de si grands souvenirs.

Sous l'enceinte du poste, un à un, et courbant l'épaule, passaient les pirates, la figure à-demi cachée par les feuilles des bambous qu'ils portaient en fagots ; et, assis sur le rebord du talus, les soldats français et les indigènes raillaient leur mine pauvre et fatiguée.

— Pour t'épargner plus de mal, dit un sergent à l'un d'eux, tu devrais bien laisser ici tes fagots ; on les mettrait à nos popotes, et cela nous éviterait d'aller au bois.

— Mais, dit l'interpellé, nous n'avons que vingt charges, et ce serait bien peu pour un aussi grand poste.

— Tu crois donc qu'il faut un bien grand feu pour cuire la soupe de quinze hommes, riposta le sergent, sans prendre garde qu'il donnait ainsi en public le renseignement qui doit toujours rester caché, l'effectif d'une garnison.

Et sans se presser, comme sans plus répondre, les vingt pirates défilèrent devant la herse ; et, comme le dernier passait, un tirailleur indigène, par manière de plaisanterie, leva son pied agile jusqu'au fardeau de bambous, et en riant le frappa. Les bambous s'écartèrent, et le canon d'un fusil parut. Le tirailleur recula d'un pas, et ouvrit la bouche pour s'écrier ; Ngu, qui avait vu la scène, s'approcha de lui, et d'une voix lente :

— Mon frère aîné n'aurait-il pas une pincée de tabac pour son frère cadet, qui en a grande envie ?

Et en même temps, le regardant au blanc des yeux, il lui fit un geste de silence si cruel et si énergique, que le tirailleur frissonna et chercha à la hâte dans sa ceinture.

— Voilà ce que tu m'as demandé, dit-il, en tendant une pincée d'une main tremblante.

Ngu lui serra violemment un doigt en prenant la pincée, et s'inclina en remerciant d'une voix très calme.

— En vous quittant, nous vous souhaitons bonheur dans cette belle demeure.

— On n'y entend pas le bruit des villes ; on y est calme et silencieux.

— Le silence est toujours une bonne chose, dit Ngu d'un air indifférent.

Et comme il s'éloignait, il se retourna vers l'indigène, qui s'était assis sur le revers du fossé, et qui, feignant de saisir un brin de

paille de riz, fit avec la main le geste hiératique du silence, que les sculpteurs prêtent à leurs dieux ventrus et dorés.

Ngu sourit : l'Annamite avait compris et se tairait. Celui-là désormais, qu'il le voulût ou non, était un complice.

La bande s'éloigna : dix minutes après, elle était hors de vue à l'ouest, jetait ses bambous et reprenait ses fusils. A ce moment, entrait au poste de Ngoctap le quanphu de Lamtao, suant et éperdu, venu pour se plaindre, avec des larmes dans la voix, de l'incendie de sa maison de Caomai par des pirates inconnus, et pour demander à l'officier du poste une prompte vengeance.

En avant de Ngoctap, le Fleuve Rouge fait au sud un coude très prononcé que ne suit pas la route mandarine ; celle-ci gagne, droit à travers les terres un peu relevées de la boucle, les rizières sèches et le plateau de Phaothanh, qui est précisément au centre de la circonférence dont le fleuve forme la moitié méridionale ; au nord dans de petits ravins brusquement taillés dans les croupes, et remplis de marécages et d'étangs, les sept hameaux de Yenlanh éparpillent leurs toits rares et l'architecture bizarre de leurs vieilles pagodes ; et tandis que, au sud, la vue s'étend sur le fleuve et au-delà de la boucle, jusqu'à des horizons vagues que leur éloignement bleuit, au nord, subitement apparaît la forêt, qui recouvre les gorges, les ravins et les escarpements des Montagnes de Fer, et qui s'étend sans interruption jusqu'au Songchaï et la Rivière Claire.

— C'est ici, murmura Ngu, en arrivant sur le plateau et en scrutant le panorama immense, c'est ici que les étrangers devraient s'établir ; ils commanderaient le pays bien mieux que dans leur colombier du fleuve.

Et un rapide coup d'œil étant jeté vers l'ouest, où se dessinait dans une lointaine estompe le profil du poste militaire de Thanba, la bande dévala dans l'un des ravins qui conduisent à Yenlanh, contourna au galop le village, et, dans l'eau des rizières jusqu'à la ceinture, gagna la lisière des premiers fourrés.

Là Ngu fit faire halte, et appela un doï de la troupe.

— Tu resteras en arrière et entreras à Yenlanh ; tu donneras ton fusil à un camarade ; tu verras si le village est ignorant de mon passage, et tu sauras si l'émissaire qu'on a envoyé hier jusqu'au Rungday est de retour ; tu pourras dire que tu viens de ma part, et que tu ignores où je suis. Tu nous rejoindras cette nuit aux pagodes de Quangnap, mais avant l'aurore : sinon, tu serais

atteint par les étrangers qui viennent. Ils croient me poursuivre, ajouta-t-il lentement ; ils ne savent pas que je les attire.

Et, laissant son doï pataugeant dans les rizières de Yenlanh avec l'allure d'un paysan lassé qui revient du repiquage, il s'enfonça avec sa troupe, du même pas infatigable, dans l'épaisseur de la forêt. Immédiatement le chemin n'était plus qu'une simple trace, praticable à un seul homme de front, et Ngu, dans le dédale des halliers, prit la tête de la petite colonne ; son front, soucieux jusqu'alors, s'éclaira, et il relevait la pointe de sa courte moustache d'un geste tout à fait inusité pour un Jaune. Une heure ainsi il guida sa bande dans les bois touffus, sans point de repère apparent, passant les clairières, évitant les fondrières, sans hésiter un instant, en partisan rompu à toutes les difficultés du pays. Et, comme un instant les gorges s'élargissaient un peu, tandis que les collines devenaient plus ardues, il appela autour de lui ses hommes ;

— Regardez bien le soleil et les arbres, dit-il ; vous vous battrez ici demain.

Et il continua ; et soudain dans le fond du fourré, à deux cents mètres, apparurent quelques maisons maigres formant le hameau de Quangnap, et à gauche, du haut d'une colline ardue, une voix descendit, hélant impérieusement les voyageurs. Ngu tira de sa ceinture une petite corne, répondit par trois appels brefs, et s'arrêta au pied de la colline, son monde derrière lui. Des pas retentirent sourdement dans les herbes, et, à travers les branches une tête apparut, observant. Ngu éleva la main au-dessus de sa tête, faisant un signe mystérieux ; et la sentinelle pirate, jusqu'alors cachée, parut sur le chemin, s'inclina, et, sans mot dire, remonta le sentier ardu de la colline, Ngu et ses compagnons suivirent. En haut du mamelon, se dressait, cachée à tous les regards par les arbres de la forêt, une pagode crénelée. Une cinquantaine d'hommes armés étaient assis à terre, dans l'intérieur d'un campement rapide et rudimentaire ; dans la pagode, ouverte du côté du sud, sur une mauvaise natte, un homme étendu rêvait, et des partisans faisaient garde autour de son silence. C'était celui auquel Ngu marchait depuis tant d'heures, le doc Giang, le pirate des Montagnes de Fer.

Les deux chefs se saluèrent cérémonieusement, mais avec une marque de respect de la part de Giang ; et une joie contenue faisait éclater leurs prunelles d'une lueur mauvaise. Aussitôt ils parlè-

rent à voix basse ; sous le péristyle du devant de la pagode, les arrivants se mêlaient aux rebelles campés, s'installaient déjà, buvaient le thé, en s'interrogeant et en répondant à petites phrases courtes, où respirait le contentement de la dure étape finie et du but atteint. Et, bien que chacun des hommes de Giang eût reconnu la légendaire figure de Ngu, nul ne prononçait son nom ; mais sa présence semblait apporter aux rebelles une gloire et une assurance de plus.

— Voici trois jours que j'attends sans descendre de cette hauteur, dit Giang : mes vivres s'épuisent ; et les soldats que j'ai laissés au col, en arrière, doivent s'inquiéter.

— Tu n'attendras plus longtemps, déclara Ngu : demain matin les étrangers seront ici.

— Ils t'ont vu et te poursuivent ?

— Non pas, mais je leur ai fait savoir que tu étais ici, par un fonctionnaire dont j'ai brûlé la maison, et qui m'en est reconnaissant. Les étrangers te croient seul ici ; ils ignorent le pays ; et ceux de Ngoctap attaqueront demain Quangnap. Ils ne sont que quinze blancs.

— Mon frère en est-il sûr ?

— C'est un de leurs sergents qui l'a dit ce matin devant moi.

— Devant toi ?

— Oui ; mes soldats et moi sommes passés, déguisés en bûcherons, ce matin sous l'enceinte de Ngoctap ; même nous avons lié conversation avec les Français ; ce sont de gais causeurs, mais des esprits peu perspicaces.

— Faut-il faire venir mes autres hommes ?

— C'est tout à fait inutile : les Français ne sont jamais venus ici ; ils seront tués avant de savoir combien sont ceux qui les attaquent. Est-ce que tes soldats connaissent les points où tirer ?

— Oui, ils tireront sur trois arbres, qui sont désignés, que je te montrerai tout à l'heure ; ils savent la distance. Pour arriver ici, il faut absolument que les européens passent devant ces arbres.

— Ou derrière ?

— Impossible, il y a des petits piquets.

— C'est bon, dit Ngu ; il ne me reste plus qu'à dormir jusqu'à demain.

— Peut-être les Français viendront-ils cette nuit ? et il faudrait faire doubles veilles au sommet des arbres ?

— Inutile ; tu feras garder le chemin par deux paysans de

Quangnap ; le français marche le jour et s'arrête la nuit ; le jour, il attaque ; la nuit, il se défend. Le jour se lève à trois heures, et il faut quatre heures de Ngoctap à Quangnap ; à sept heures du matin, pas avant, les étrangers passeront devant tes trois arbres.

— Il passeront toujours trop tôt pour leur plaisir.

— Donc, je n'ai plus qu'à me reposer. Car je suis sûr, chef des bois et des solitudes, que tu n'as pas un taël d'opium à m'offrir ?

— Non, dit Giang, je ne fume jamais quand j'attends l'ennemi.

— C'est donc que tu as une organisation défectueuse. Lorsque je fume, j'ai l'esprit plus alerte, et l'oreille plus fine, ce qui est excellent pour un soldat aux aguets.

Et ayant salué le doc Giang de la main, Ngu sans cérémonie se coucha au pied de l'autel, rabattit son turban sur ses yeux et s'endormit. Le jour s'abaissa, le soleil se coucha, la nuit vint, et les étoiles montèrent ; Giang ne dormit pas.

C'était donc demain qu'allait être levé l'étendard de la révolte. Vainqueurs, les rebelles s'organisaient. Vaincue, la bande à peine formée se dispersait ; c'était l'anéantissement des orgueilleux rêves, et le triomphe définitif du conquérant blanc. Tel était le problème qui s'agitait cependant aux flancs de cette colline obscure, où dormaient, parmi les feux éteints, quelques partisans en embuscade, sous le scintillement muet des astres. Et Giang, énervé et ému, marchait à pas sourds sous le fourré, descendait dans le ravin, où, couchés dans la brousse drue, deux guetteurs, l'oreille au vent, écoutaient ; il venait au pied des arbres, au sommet desquels, perdus dans les branches, deux partisans veillaient. Dans ce calme universel montaient les arômes familiers des montagnes paternelles ; de lointains bramements de cerfs, des gloussements de paons, se perdaient dans l'air mélancolique ; la nature aussi sommeillait, couvrant de sa nuit clémente et de ses arbres propices les enfants perdus d'une agonisante patrie. Et Giang, né dans les bois et les halliers, coureur hardi des solitudes montagneuses du Songchai, appuyait son courage à la complicité évidente de cette nature tutélaire, épiant toute lueur imprévue de son œil accoutumé aux bivouacs des nuits sans lune, et tout bruit insolite, de son oreille, familière des voix mystérieuses de la forêt.

A cinq heures et demie du matin, un rayon du soleil levant pénétra dans la pagode : Ngu se réveilla et se dressa.

— Nous avons au moins une heure, dit-il à Giang ; rappelle les

veilleurs du sentier ; ceux des arbres suffiront ; et préviens qu'on m'obéisse ; donne-moi le porte-voix.

Les pirates s'étiraient, se rassemblaient, faisaient jouer les crans de leurs fusils de contrebande belge ; ils étaient vingt partisans de Giang ; les quinze hommes du doc Ngu avaient des carabines Winchester, qu'ils n'avaient pas lâchées pendant leur sommeil ; et ils mettaient en petits paquets les cartouches serrées aux replis des ceintures.

— Vous savez, dit Ngu, que vous tirerez sur tous les blancs qui passeront devant les trois arbres du bas du chemin, et vous viserez dans le corps. Et rappelez-vous de ne pas tirer beaucoup ; les blancs sont quinze au poste de Ngoctap ; ils ne seront pas plus de douze ici. Quant aux Annamites, je vous défends de tirer dessus ; ce sont des frères par le sang ; et puis, nous avons trop de difficultés à nous procurer des cartouches, pour en tirer sur d'autres que sur les chefs. Et surtout, je vous défends de bouger d'ici, et de changer de place, et de vous montrer ; quand ils fuiront, vous les laisserez fuir, je ne veux pas que vous descendiez d'ici.

— Tu es donc bien sûr de la victoire ? interrogea Giang tout bas.

— J'en suis toujours sûr, quand je parle à mes soldats. Mais qui peut dire qu'il est, sous le ciel, assuré de quelque chose ? Silence, maintenant, car les feuilles des bois amoindrissent les pas, et transmettent au loin le son de la voix.

Ngu s'accroupit : les partisans se couchèrent à terre, le fusil déjà en joue vers les points indiqués, attendant les Français comme à l'affût. Et dans leur immobilité, ils se confondirent avec le sol et les herbes brunies par le soleil.

Une demi-heure après, un cri de chouette, parti du sommet des arbres voisins, traversa la forêt de sa vibration aiguë. Presque immédiatement, un cri semblable, d'un autre coin de la forêt, lui répondit.

— Attention, fit Giang ; nos guetteurs ont vu l'ennemi.

Les partisans, sans se relever, épaulèrent leurs armes. Et le silence de nouveau régna dans la forêt. Quinze minutes d'une anxieuse attente s'écoulèrent. Et soudain, au bas de la pente, une figure se profila sur les trois arbres qui servaient de cibles. C'était un indigène armé ; à ses jambières retenant son pantalon flottant, à sa ceinture rouge, à son salacco de bambou retenu par deux

rubans rouges tombant dans le dos, il était facilement reconnaissable pour un des tirailleurs du poste de Ngoctap. Il jetait des regards furtifs de part et d'autre, sans rien apercevoir de suspect ; de sa position il devait voir les maisons de Quangnap ouvertes et abandonnées. Seules les traces sur le sol semblaient l'inquiéter ; mais à cause des allées et venues de la nuit, elles se croisaient en tous sens, et ne pouvaient lui indiquer aucune direction. Il fit quelques pas en avant, suivi d'un autre tirailleur, et, avec des précautions infinies, tous deux s'engagèrent et disparurent dans le sentier du hameau. Deux autres soldats indigènes parurent, courbés en deux par précaution ; puis un européen, revolver au poing, habillé de jaune, casqué de blanc.

— Laisse passer celui-là, murmura le doc Giang.

Après un examen minutieux, qui semblait porter sur le sentier menant à la pagode, l'européen passa, suivant le chemin des quatre tirailleurs. Puis un clairon français, et cinq soldats blancs ensemble apparurent. Ils précédaient immédiatement un grand jeune homme à barbe blonde, ayant un galon d'or au poignet ; c'était le commandant du poste de Ngoctap. Brusquement devant le sentier de la pagode avec ses quatre hommes, il se retourna faisant des gestes impératifs à ceux qui le suivaient.

— A présent, dit Ngu.

L'officier se profilait juste sur un des arbres ; du haut du sentier, un coup de fusil, partit, et le doc Giang releva le canon fumant de son arme. L'officier chancela, s'abattit sur l'arbre ; un second coup de feu retentit, et il roula par terre, atteint une deuxième fois.

En bas, sous le fourré, de grands cris éclatèrent ; une dizaine de blancs accoururent, cherchant d'où venait l'attaque. Et comme ils passaient devant les arbres, cinq ou six partisans tirèrent. Quatre hommes tombèrent.

— En avant ! cria une voix dans le fond.

Et un clairon rapproché sonna la charge.

Quelques Français encore apparurent, et une quinzaine de tirailleurs indigènes ; ils croyaient qu'on avait tiré de Quangnap sur leurs officiers, et ils se précipitaient à l'avant du village. Subitement, au fond, de l'autre côté et au-dessus du hameau, retentit la corne d'appel des pirates des bois et des rivières, et on entendit le bruit d'une troupe qui dévalait sous bois. Le doc Ngu regarda Giang d'un air interrogateur.

— Ce sont, dit Giang, les partisans que j'ai laissés au col, pour garder le chemin de Lang-Yên, et qui accourent à l'aide.

Et, en effet, devant les maisons de Quangnap, les quelques assaillants, accueillis par une cinquantaine de pirates inattendus, s'arrêtaient, tourbillonnaient, et reculaient pas à pas en se défendant de leur mieux. Et deux hommes reparurent en bas du sentier, tenant le corps de leur officier. En repassant devant les arbres, et comme il ne se garaient que des pirates venant du col, une décharge les reçut, sortie de la pagode, et ils roulèrent sur le sentier avec leur fardeau.

Et les autres repassaient par la marque fatale, poursuivis par les partisans du nord, et inopinément s'offraient aux coups imprévus de l'embuscade, et ils culbutaient dans le sentier sanglant. Bientôt les fuyards prirent leur course, passèrent en galopant, confondus et jetant leurs fusils ; et les gens venus du col les poursuivaient avec de grands cris. Ngu prit le porte-voix.

— Epargnez les Annamites ! cria-t-il, épargnez vos frères !

Et se tournant vers Giang :

— Envoie prendre en bas le corps du chef; il nous faut la preuve de la victoire.

Deux pirates descendirent, ramassèrent le corps, et le ramenèrent à la pagode.

— Est-il mort ? dit Giang.

— Je ne sais pas, dit Ngu, mais il sera mort dans un instant.

Et s'adressant au premier pirate à côté de lui :

— Coupe lui la tête, et prends les galons de ses manches.

Le pirate prit sa lame, trancha la tête d'un seul coup, et présenta au chef l'horrible trophée.

— Ce n'est pas pour moi, dit Ngu; tu porteras cela, pour le montrer aux habitants de Ngoc Tap et du bord du fleuve. En somme, reprit-il, les Français ne sont pas bien difficiles à vaincre.

— Mais ceci est bien peu de chose, dit Giang.

— Ce n'est rien d'avoir tué ceux qui sont morts ; mais c'est tout d'avoir fait fuir ceux qui sont vivants. Dans huit jours, quand la région de Sontay saura cela, j'aurai mille fusils avec moi dans la forêt et sur les pentes du Thanvien.

Maintenant, dans le bas du sentier, les pirates de Giang revenaient en criant leur triomphe, et en rapportant deux ou trois têtes coupées aux morts du ravin. Aux acclamations de

ceux de la pagode, ils montèrent le sentier, et, réunis, se livrèrent aux exubérances de soldats pour la première fois vainqueurs.

Ngu alla se recoucher sous le péristyle de la pagode, tandis que Giand criait sa satisfaction à sa bande.

— Ceci est le commencement; à présent que vous savez comment on agit, nous sortirons des forêts et des montagnes, et nous enlèverons aux étrangers les routes, les rivières, et les villes. Réjouissez-vous donc, et vous réconfortez, pendant le peu de temps que nous resterons ici.

Et Giang aussi entra dans la pagode.

— Dans une heure, dit Ngu, je redescends sur la rivière, et rentrerai avec mes hommes par petits bateaux sur le territoire de Hung-Hoa. Toi, Giang, je t'engage à repartir par le Nord; tu dois une récompense à tes soldats, et Lémi, sur la Rivière Claire, est un village riche...

— Et fort mal défendu, acheva Giang.

Dehors, au milieu des libations de l'eau-de-vie trouvée dans le village, les pirates cuisaient leur riz dans des tubes de bambou, bouchés de feuilles de bananiers, et y ajoutaient les viandes fraîches et les poissons salés, pris au hasard dans les cases désertes. Et la boisson chauffant leur enthousiasme, le plus jeune d'entre eux, qui peut-être n'avait pas vingt ans, se rappelant les rôles, tenus dans son enfance, dans les tragédies solennelles des fêtes, où des princesses libératrices chantent les gloires de leur trône et les douleurs passées de leur pays, se levait, grimpait sur le tronc abattu d'un gros banian, et lançait d'une voix criarde, à ses camarades enivrés, l'hymne exubérant des vengeances traditionnelles.

— Pays aimé des Dieux, que le ciel même a pris soin de créer, de fertiliser et d'embellir; toi que les génies protègent, que de tutélaires influences parcourent et vivifient : pays des ancêtres, dont la richesse est faite de leurs travaux et de leur chair; sol où dorment leurs corps, et où subsiste l'esprit qui les anime; pays merveilleux du rêve, soit qu'il sourie dans la verte aurore, soit qu'il éclate aux midis triomphants, soit qu'il s'égare le soir sur les volutes de l'opium, tendres comme des rayons de lune; nous te vénérons, pays des sages et des saints, où vivent, éternelles, les traditions pures de la lumière primitive; nous t'aimons, pays des lettrés doux et paisibles, où l'amour du foyer est l'apanage des cœurs droits et fidèles; nous te chantons, pays des poètes et des

amants, où le nom des caractères court sur les lèvres des hommes comme un chant d'oiseau ; nous te défendrons, pays des héros et des guerriers, où le ciel même arme la main de nos prêtres; nous t'agrandirons, pays des rois prudents et des législateurs, où la solidarité bienheureuse réunit le sort de tes millions d'enfants ; nous te délivrerons, pays des légendes, qui n'as jamais supporté le joug du voisin ; nous te perpétuerons, pays des cent familles, qui tiens ton origine des dieux eux-mêmes ; nous te vengerons, pays des victimes et des massacres, qui pleure aujourd'hui tes rois, tes dieux, tes coutumes et tes ancêtres; et les têtes de tes ennemis rougiront les chemins de l'indépendance, plus nombreuses que les fleurs de tes flamboyants !

. . . .

La nouvelle de l'échauffourée de Quangnap, rapidement répandue dans le Delta y causa une émotion profonde.

Et l'enthousiasme populaire, prédit par Ngu dans la pagode de Quangnap, déjà se manifestait ; les villages de Hunghoa se révoltaient ; le vieux rebelle Dekeu. derrière le lac de Rung Gia, dans les laîches de Catgiu, le village des mandariniers, reprenait la campagne ; les montagnards de Chobo et de Maïchau filaient par grandes bandes dans les chaînes de l'intérieur ; le Rungday se peuplait de mécontents, venus de tous les points de la plaine ; le Thanvien, la montagne sacrée, se piquait la nuit de feux avertisseurs ; et tous les soirs, en face de Sontay, de l'autre côté du fleuve Rouge, le ciel du Vinhtuong se teignait des rouges lueurs de quelque incendie ; et aux portes même de la ville, sous l'impulsion de lettrés en fuite ou de tirailleurs insoumis, les hameaux de Xondong, tout palpitants encore de la mémoire et de la mort héroïque du doc Dien, fournissaient à la rébellion ressuscitée leurs habitants valides.

Dès lors, les autorités françaises avaient mis en mouvement des colonnes de police sur la rive droite du Fleuve Rouge, et des reconnaissances militaires sur la rive gauche. Le général en chef avait enlevé Ayriès à son poste de Yenkhoai, et le gouverneur y avait renvoyé Baly, son créateur. chargé désormais de purger et de purifier la région, où précisément sa tête venait d'être mise à prix, et où son vieil adversaire, le doc Ngu, revenu de Quangnap avec une victorieuse auréole, allumait de nouveau le feu de toutes les rébellions.

Quant à Ayriès, rentré par ordre à Sontay, il devait, dès le lendemain, faire partie de l'expédition militaire qui allait délivrer Ngoc Tap, et infliger la leçon due aux indigènes de Yenlanh, de Quangnap, et de toute la région inerte et sans doute complice.

Les deux amis passèrent leur dernière nuit dans la maison de Luat, où si souvent ils s'étaient réunis depuis quelques mois, et où Ayriès était venu chercher des conseils pratiques, que le vieux docteur lui donnait toujours sous une forme détournée et indifférente.

Mais, quelle différence, ce soir, avec les nuits paisibles où les trois interlocuteurs philosophaient à l'aise, sans souci de l'heure et sans inquiétude du lendemain ! Aucune préoccupation, auparavant, n'assombrissait les visages et n'écourtait les conversations. Même dans les situations délicates où les pirateries temporaires les mettaient parfois, on sentait la paix établie, et seulement quelques expériences et quelques exemples restant, de temps à autre, nécessaires. Et c'était une véritable distraction de l'esprit de chercher ainsi des solutions pacifiques et spéciales à telle affaire embrouillée, que d'autres eussent éclaircies à coups de sabre, en Alexandres de carrefour.

Mais aujourd'hui, Baly ému de la séparation, Ayriès énervé de la lutte prochaine, Luat affligé des événements inévitables et fâcheux, se taisaient en un silence lourd, coupé de leurs tristes pronostics. Et Baly se demandait si vraiment les idées de justice et de pondération un peu chevaleresqne qu'il appliquait lui-même et qu'il tentait de faire appliquer par les autres, n'étaient pas venues trop tôt, sur un peuple insuffisamment résigné, et si lui-même et sa longanimité n'étaient pas un peu la cause de ce brutal réveil de passions sanguinaires mal endormies. Il éprouvait devant Ayriès, une gêne irraisonnée à parler de cette mort d'Egler, un camarade bon, loyal et doux, victime d'un ressentiment lointain qu'il n'avait pas mérité. Et Ayriès, agacé dans son amour-propre et dans sa sentimentalité de camaraderie militaire, en revenait, pour couper court aux révoltes menaçantes, aux coërcitions violentes, autocratiques et sans pitié, des affreux jours de la conquête première ; et l'événement de Quangnap, qui semblait lui donner raison, arrêtait, chez ses auditeurs, toute objection, même logique et humaine.

Devant cette passion de conquérant offensé et trahi un instant par le sort, Luat entrevoyait l'asservissement définitif de sa race,

et le paiement de la rançon du coupable par une foule de victimes innocentes, que la colère vengeresse du vainqueur engloberait dans une même et terrible répression.

Et, muet devant le ressentiment d'Ayriés, tant qu'il s'agissait seulement de venger la mort d'Egler, Luat ne reprit d'assurance que lorsque Ayriés, échauffé de son propre discours, déclara que, là aussi, il trouverait peut-être un peu de cette gloire qu'on promet aux conquérants lointains, et qui n'échoit jamais en partage aux combattants de ces luttes obscures, âpres, mortellement dangereuses et sans résultat, que les soldats d'Europe livrent aux pirates dans le fond des bois et des gorges des montagnes.

A cet énoncé, Baly leva insensiblement les épaules, et ne sortit pas de sa rêverie. Mais Luat s'exclama :

— Qu'est-elle ta gloire ? un peu de sang versé ! Ton orgueil cruel se complaît à des incendies, à des dévastations, à des ruines dont l'éclat portera bien loin, du moins tu le crois, ton renom de victorieux et de justicier. Erreur profonde ! les forêts renaîtront de leur mort, et les villes de leurs cendres, et rien ne sera plus là pour défendre ta mémoire de l'oubli salutaire ; je me trompe : seuls se souviendront de toi, mais pour te maudire, les enfants de ceux qui auront été tes victimes ; ceux-là seuls parleront de toi ; et, dépouillé de ta mensongère auréole de conquérant, tu seras devenu assassin. Et c'est ainsi que se présente la seule chance que tu as de vivre plus longtemps que toi-même.

— Mais si je suis juste ? et si mes actions servent à la grandeur de ma patrie ?

— Vois donc quelle place tiennent, au bout d'un siècle, les actions des hommes, et si l'on sait, quand on se sert d'une belle invention, ou qu'on applique une bonne loi, le nom de leurs auteurs. Qui a découvert la boussole ? Qui la poudre ? Qui a nommé le zodiaque ? Qui a décrit la forme de la terre ? Tu n'en sais rien ; tu en attribues le mérite à d'heureux imposteurs. Seul le livre donne l'immortalité ; ton esprit reste en tes discours ; et tes discours, s'ils valent, sont gardés dans les livres et sur les papiers souples ; les petits enfants y apprennent à lire, et les jeunes hommes en répètent les caractères ; c'est ainsi que ton âme devient éternelle et se répand dans le monde. Mais, hors cela, vois, même en nos familles, la place matérielle que tient l'aïeul après dix ans de tombeau. D'abord, je le sais bien, précieusement on garde sa place sur le lit et au foyer ; on respecte ses traditions ; on laisse en place tout ce qui le rappelle,

ses vêtements, sa plume et son turban ; puis, un peu après, on assemble tout dans une armoire, parce qu'il est venu un petit enfant auquel il faut faire de la place ; puis, on a besoin de l'armoire, et on relègue les vieux souvenirs au fond de la chambre ou l'on ne va plus ; et un jour enfin, le petit-fils, qui n'a rien connu de son ancêtre, se débarrasse de cet amas encombrant et suranné. Rien ne demeure du mort, que sa tablette à l'autel de famille, et son esprit, s'il a méritoirement transmis à ses enfants l'héritage d'âme qu'il avait hérité de ses pères. Et, peu à peu, il se confond dans la race dont il fut un chaînon, et dont le nom même se perd.

Et cela est un bien. La gloire ? égoïsme posthume : continuation, par delà le tombeau, de notre individualisme condamnable. Fuis-la, et réjouis-toi de ta médiocrité. Conserve, sans y rien changer, l'esprit et les pensées et les gestes de ta race, et quand tu y rentreras, morceau anonyme, tu vivras éternellement, dans sa collectivité, de l'existence propre que tes fils te feront dans leur âme, et tu participeras, à ton rang, aux souvenirs, aux hommages et aux sacrifices qu'ils feront à cette entité véritable qui est la somme de leurs ancêtres. Ainsi seulement tu vivras de la vie générale des races, qui peut seule être aussi la vie immortelle. Mais si tu préfères un culte individuel, bientôt ton flambeau s'éteindra dans les ténèbres qu'amoncellent les années ; rien ne ressuscitera ta gloire disparue ; rien ne rajeunira ton souvenir oblitéré ; tu tomberas dans le néant, réparateur de ton orgueil ; tu ne seras plus que le vide, créé par toi-même autour de toi. Et l'isolement orgueilleux deviendra le funèbre abandon et le définitif oubli. Punition sévère et divine de ceux qui méprisèrent les suites, les progressions et les chaînes, qui s'érigèrent à côté et au-dessus des leurs, et que la foule future oubliera sur leur vain piédestal. Chaînon, reste dans la chaîne ; fil obscur, ne déserte pas la trame du divin tisserand. Transmets les usages, les coutumes, les dépôts sacrés, et tu seras revêtu de l'immortalité des choses transmises. Là seulement est ton devoir ; et tandis qu'ainsi tu vivras, la gloire des plus anciens maîtres du monde ne sera plus que l'assemblage de syllabes étranges et mortes, qui frappera l'oreille sans entrer à l'âme, dont le vain bruit subsistera, et d'où la vie aura disparu.

Albert de POUVOURVILLE.

(*A suivre*).

PUVIS DE CHAVANNES

(1824-1898)

L'année 1898 aura été cruelle aux grands artistes. Pour la troisième fois m'échoit le triste honneur de parler ici devant des tombes à peine fermées, et de transformer l'éloge des vivants en consécration funéraire. C'est d'abord Gustave Moreau, le charmeur mystérieux, le mystique joaillier de la couleur, qui nous a quittés. Puis, Félicien Rops, le prestigieux aquafortiste, l'historien fiévreux de la névrose moderne, est mort à son tour. L'adieu que j'avais adressé à Moreau, il me fallut en ressaisir presque l'écho pour l'adresser à Stéphane Mallarmé, car le pur idéaliste, le poète solitaire et noble s'en allait brusquement. Et aujourd'hui Puvis de Chavannes complète le quatuor douloureux. L'art moderne est décapité de ses gloires. Après Moreau, Rops et Chavannes, l'empire d'Alexandre demeure à des lieutenants. Il y a Degas, Claude Monet, Besnard et Carrière, mais la figure représentative et nationale de notre école française est effacée par la main du destin. Du moins n'est-ce pas l'atroce paralysie cérébrale de Rops, l'étranglement sournois et brutal de Mallarmé : Pierre Puvis de Chavannes, chargé de gloire et d'années, ayant réalisé une œuvre selon son cœur, descend au tombeau dans le crépuscule du siècle comme les soleils pacifiques dans les paysages sacrés.

La place qu'il occupait est immense. C'est maintenant qu'on va le comprendre : car il respirait tellement le calme et la paix, et il les répandait tellement autour de lui, qu'on trouvait tout naturel qu'il fût là, et que chaque année l'escalier central du Salon s'ouvrît sur un de ses chefs-d'œuvre. La vue de ces beautés n'étonnait pas plus qu'une belle journée : on les savourait sans

penser qu'elles fussent dues à un homme destiné à mourir un jour. Entre artistes, au vernissage, en arrivant le matin, nous allions aussitôt « regarder le Puvis » et nous ne disions presque rien. « C'est très beau. — Evidemment » répondait quelqu'un d'entre nous, d'un air presque froissé d'une constatation aussi banale et prévue. Et mentalement on ajoutait : « Il n'en saurait être autrement, ce n'est même pas la peine de s'étonner : c'est de celui qui domine l'époque. » Puvis de Chavannes arrivait en causant avec Rodin, et le respect nous saisissait : lui, toujours souriant et simple, très raide dans sa redingote d'officier en civil, le teint coloré, l'œil auguste et narquois tout ensemble, nous serrait les mains. Et dans les dîners d'artistes du quartier Monceau, toujours on s'informait de lui : « Comment va Puvis ? Allez, il se lève toujours plus tôt que nous ! » Et, en effet, les matineux seuls pouvaient croiser le maître dès sept heures du matin sur le chemin de l'avenue de Villiers, où il demeurait, à l'atelier de la place Pigalle, où presque toujours le graveur Marcelin Desboutin venait tenir compagnie et dire bonjour au grand artiste. Là, Puvis de Chavannes vivait dans la paix. De son pas régulier il arrivait, travaillait un nombre d'heures invariable, et produisait calmement. Le soir, il passait l'habit et dînait quelquefois dans le monde le plus souvent chez des peintres amis. Il y apportait le prestige d'une hautaine figure, d'allure réservée, mais sachant trouver de bons rires ; le Puvis officiel avait grand air, mais s'ennuyait comme son ami Rodin, que les titres et les honneurs excèdent. L'auteur du *Pauvre pêcheur* tenait admirablement son rang de président d'un puissant Salon, mais par pure condescendance et sans conviction. Je l'ai vu un jour recevoir Félix Faure au pied de l'escalier du Champ-de-Mars ; il tenait son chapeau à la main, et le président Faure portait le sien sur l'oreille. Je n'ai jamais oublié cette vision là, ni l'allure crâne de l'un de ces hommes, ni la souveraine simplicité détachée de l'autre. Chaque année nous accoutumions de voir ainsi Puvis, et nous n'imaginions pas qu'il pût nous quitter. Chacun prévoyait pour lui de longues années encore ; nous ne pouvions voir un beau vestibule, une vaste muraille dans un édifice sans rêver là une de ses fresques. « Vous êtes bien bons et bien dévoués, vous et vos amis, me disait-il un jour en souriant, mais vous m'aimez trop : j'ai calculé que, si je devais obtenir et exécuter toutes les commandes que vous demandez à grands cris de me faire attribuer, j'aurais devant moi

quatre-vingts années de travail ! » Hélas ! il n'en aura plus en ce monde.

A présent, il faut parler de Pierre Puvis de Chavannes avec ce terrible imparfait qu'on a tant de peine à substituer au présent, les premiers temps. Et de l'homme évanoui dans les ténèbres demeure un vestige considérable ; il créait dans notre époque une certaine lumière idéaliste qui vient de s'éteindre. C'est elle qui nous manquera, et plus cruellement que nous ne pouvons le prévoir. Ces notes essaieront de retracer brièvement ici la carrière du maître, et de définir ce qui fut l'essentiel de son génie pictural.

* * *

Décidé sur l'impression d'un voyage en Italie, à se consacrer à la peinture, Pierre Puvis de Chavannes prit des leçons de Scheffer, le mystique froid et, concentré tout ensemble qui a peint la *Sainte Monique* du Louvre, tableau déplorable où l'on pressent une âme profonde desservie par une main malhabile. Peut-être Scheffer eut-il sur le jeune homme une influence de style, s'accordant précisément à l'origine lyonnaise de Puvis — car Lyon, la sombre et triste ville dévote, baignée de brumes et recélant l'ascétisme autant que les passions révolutionnaires, s'enorgueillit d'avoir donné le jour à cet évangélique harmoniste de la couleur. Et il y eut en lui, le peintre des beautés païennes, une profonde piété qui ne s'affaiblit jamais. En 1848, il retourna en Italie, puis passa à l'atelier Delacroix, puis à celui de Couture, et en 1849 il s'installa, déterminé à chercher tout seul sa voie, sans s'occuper de personne. Il choisit l'atelier de la place Pigalle et ne le quitta jamais. La mort est venue l'y trouver.

Il chercha : on ne l'aida pas. Plusieurs tableaux de lui furent refusés au Salon. C'était l'époque où Whistler, Monet, Legros, Fantin-Latour, Lavieille, Bracquemond subissaient le même sort et se voyaient exclus des cimaises officielles. De ci, de là, ces jeunes hommes faisaient recevoir un petit tableau, perdu dans un coin. Nul ne les achetait, on les plaisantait, ou l'on n'en parlait pas. En 1850, un *Christ mort* de Puvis fut admis. Mais il n'existait pas, ni devant les autres, ni devant lui-même. Un peu après, par hasard, il eut à s'occuper de peinture murale. Il avait vingt-sept ans. Il se rappela ses enthousiasmes d'Italie, comprit qu'il était gêné par la forme d'art restreinte qu'est le tableau, et se décida à étudier

exclusivement la peinture décorative. Il connut alors une période de travail acharné, menant cette vie réservée et austère que l'on croit inconciliable avec les goûts d'un artiste, surtout à cette époque, et dont il ne se départit jamais. Car personne n'eut une vie plus réglée, plus dépourvue de caprices et d'anxiétés. Elle s'étend comme les horizons de ses fresques, d'une grande ligne calme et pacifique. Ces deux mots le résument tout entier, on ne saurait trop les redire. Puvis, toujours courtois et serviable, se tint à l'écart, s'intéressant aux essais de ses confrères, mais fuyant les réunions et tout ce qui pouvait sembler collectif. Il y avait en lui un fond très réel de rigorisme mystique, et une hauteur instinctive.

Ce qui est issu de cette vie et de ce travail forcené, une énumération l'exposera mieux que tout commentaire et d'un seul coup d'œil. *Le Retour de Chasse* (Marseille, 1859); *Bellum et Concordia* (1861), *le Travail*, *le Repos* (1863), décoration du Musée d'Amiens; *l'Automne* (1863), au Musée de Lyon; *Ave, Picardia nutrix* (1865), décoration du Musée d'Amiens; *la Vigilance*, *la Fantaisie* (1866), *le Sommeil* (1867), *le Jeu* (1868), exposés au Cercle de l'Union artistique. *Massilia, colonie grecque*, *Marseille, Porte de l'Orient*, (1869), escalier du Musée de Marseille; *Décollation de Saint-Jean*, *Madeleine au désert* (1870); *l'Espérance* (1872); *l'Eté* (1873), Musée de Chartres; *Charles Martel à Poitiers*, *Radegonde* (1874), Hôtel de ville de Poitiers; *Famille de Pêcheurs* (1875); *Sainte Geneviève* (1876), pour le Panthéon; *l'Enfant prodigue*, *Jeunes filles au bord de la mer* (1879); *le Pauvre pêcheur* (1881), au Musée du Luxembourg; *Ludus pro Patria*, décoration du Musée d'Amiens; *Doux pays*, panneau décoratif (1882); *le Rêve* (1883); *le Bois sacré* (1884); décoration du Musée de Lyon; *Vision antique*, *Inspiration chrétienne*, *le Rhône et la Saône* (1886), pour le Musée de Lyon; *Hémicycle*, de la Sorbonne, (1887); *Inter artes et naturam* (1890), escalier du Musée de Rouen; *Eté*, pour l'Hôtel de Ville de Paris; *la Poterie*, *la Céramique*, escalier du Musée de Rouen (1891); *l'Hiver* (1892) à l'Hôtel de Ville de Paris; *Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris*, avec quatre voussures et dix tympans, escalier du Préfet à l'Hôtel de Ville de Paris, (1894); *les Muses acclamant le Génie* (1895) pour la bibliothèque de Boston; *Virgile*, *Eschyle*, *Homère*, *l'Histoire*, *l'Astronomie*, (1896) cinq panneaux pour la bibliothèque de Boston; *Geneviève ravitaille Paris* (1897); *Geneviève veille sur la Ville endormie* (1898), pour achever la décoration du Panthéon.

Voilà l'œuvre ininterrompue de trente-huit années. Les quolibets l'accueillirent longtemps. Puvis de Chavannes a été hué, bafoué par la presse, traité de fou et d'ignorant par ses confrères et le public, au moment même où Monet, cette autre gloire, cette autre figure éclatante du pur génie français, subissait le même sort. A la fin, Puvis avait triomphé. Depuis 1867, on l'appréciait, depuis 1885 c'était une gloire nationale ; et pourtant, il y a encore des visiteurs du Musée du Luxembourg qui haussent les épaules devant le *Pauvre Pêcheur*, et l'injuste sortie d'Huysmans dans *Certains* date de dix ans à peine. (Il est vrai de dire que Huysmans, auteur de la *Cathédrale*, ne ratifierait plus le jugement du réaliste d'*En Rade*). Et devant les admirables fresques qui sont l'honneur du musée de Marseille et après lesquelles on ne peut plus rien voir, j'ai vu les habitants passer avec indifférence.

Elle est pourtant profondément simple et humaine, la beauté que cet homme apporta. A un bout du siècle, Delacroix a créé une héroïque splendeur décorative, magnifique, rutilante, tragique ; à l'autre bout, Puvis de Chavannes a su trouver dans les grandes perspectives, la simplicité du ton, la réduction des figures à la silhouette, un caractère beaucoup moins littéraire, plus purement pictural. Le romantisme de Delacroix ajoutait l'enivrement poétique aux fastes de la couleur : ici paraît une noblesse sobre, et un souci capital de l'ordonnance et de la clarté.

Les principes décoratifs de Puvis de Chavannes étonnent par leur évidence même. L'emploi de l'horizontale est chez lui beaucoup plus fréquent que celui de la verticale. Au lieu de chercher, comme beaucoup de décorateurs, à donner par la verticalité l'illusion d'une surélévation du plafond, il cherche avant tout à ouvrir dans la muraille des fenêtres sur la vie, et à cet effet il procède par plans successifs d'horizontalité. Au lieu d'entraîner le regard vers le haut de la salle, il l'attire hors des murs. En outre, au lieu de considérer les figures peintes comme des ornements de la salle décorée, et de les peindre vigoureusement à l'imitation de la vie, il fuit ce procédé des panoramas qui consiste à unir le spectateur au spectacle peint à l'aide de trompe l'œil, et il recule ses personnages au moyen d'une transposition constante des valeurs. Il prend pour point de départ de ses gammes colorées (à peu près comme on construit une symphonie en sol ou en la), la couleur et l'atmosphère du lieu destiné à recevoir la composition. Toute la coloration de la fresque est calculée à ce point de vue. Examinons par

exemple l'*Histoire de Sainte Geneviève* au Panthéon. La couleur de la pierre blanche dans l'ombre, c'est-à-dire une gamme de gris, rose et mauve, voilà le thème de toute cette page admirable, où la fresque entière a la délicatesse exquise du pastel, et semble naître peu à peu des colonnades de pierre blanche et des rinceaux qui l'encadrent. C'est le principe essentiel des décorateurs quattrocentistes de l'Italie, de Benozzo Gozzoli, de Signorelli, d'Orcagna et de tous les fresquistes jusqu'à la Renaissance, époque à laquelle commencent les « tableaux appliqués au mur et au plafond », les éclats de couleur ne s'harmonisant pas à la salle, les personnages réels et massifs suspendus sur les têtes, et toutes ces erreurs décoratives que seul Tiepolo, génial et étrange, illumine de beauté au milieu des fadeurs dégénérées de son époque. Ainsi la fresque orne et décore le mur sans s'y substituer, les personnages ne semblent pas le crever désagréablement ; ils s'incorporent à l'atmosphère de l'édifice et en naissent tout naturellement.

C'est cette harmonisation essentielle de la peinture au lieu qui la contiendra qui donnait aux œuvres de Puvis de Chavannes, sous la lumière crue des salons, cet aspect pâle et décoloré qui choquait le public non instruit de ces choses. Faites pour le demi-jour mystérieux des basiliques ou des vestibules spacieux, ces compositions perdaient une partie de leur charme sous les verrières aveuglantes.

Ces éclairages de locaux non disposés pour cet usage forcent les peintres désireux d'un « effet » à exaspérer les tonalités de leurs tableaux, dont l'aspect criard et trop verni est obligatoire comme le fard et le clinquant des acteurs. Les œuvres de Puvis de Chavannes, dédaignant cette vedette, ce maquillage sans noblesse semblaient décolorées et anémiées. En réalité, elles furent souvent, pour parler le langage des peintres « très montées de ton ». Car la puissance du coloris n'a jamais dépendu de l'emploi de vermillons, de citrons ou de verts acides, mais du rapport des valeurs entre elles, qui seul révèle le grand peintre et le savant harmoniste. Les fresques de Puvis de Chavannes dans l'escalier du musée de Marseille offrent un exemple significatif de coloris assourdi dans la puissance même. L'admirable *Marseille, porte de l'Orient*, montre des bleus intenses, des blancs éclatants ; un homme en robe verte, accoudé au coin de gauche, est une des figures les plus énergiques comme unité, vigueur et audace tranquille de coloris qu'on puisse voir dans une décoration murale.

Delacroix n'a pas osé ces grands plans simples d'un seul ton, ces grandes taches d'une seule coulée ; il les eût brisées, égayées par quelque détail, ornement à reflets, ceinture ou écharpe. Cet incomparable paysage de *Massilia, colonie grecque*, avec sa mer bleu-noir, ses lumières contrariées, ses îles grises et roses, les courbes et les ellipses de sa rade, suffirait à prouver que la décoloration n'est aucunement le fait de Puvis de Chavannes. La fresque de Sainte-Geneviève, construite sur des valeurs beaucoup plus claires, exprime la lumière grise du Nord et ses finesses transparentes par des gammes mauves, maïs, roses et grises, et par une utilisation constante des demi-tons, alors que la lumière vibrante et sèche du Midi s'exprimait par des tons entiers, aux ombres nettes. Au premier regard, regardez un Puvis de Chavannes auprès d'un Besnard, vous croirez le trouver moins coloré, grisaillé et comme lavé. Mais continuez à regarder, cherchez, dans cette composition, le ton qui a servi de point de départ, et vous verrez progressivement émaner une lumière pure et extrêmement blanche, immobile et aussi lumineuse que les harmonies vibrantes, les orangés, les bleus-paon et les vermillons de Besnard. La justesse extrême des valeurs obtient ce résultat. Puvis de Chavannes a eu l'art de jouer de trois tons et d'en tirer tous les effets imaginables par le plan qu'il leur attribuait. Un gris perle de ciel, un gris rose de sol, un mauve d'horizon, parfois une variante de-ci de-là, comme la magnifique robe orange de *Massilia*, et cela lui suffisait. Il était harmoniste avec trois ou quatre notes, comme M. Whistler. C'est une conception. Il y a la méthode des peintres sensitifs, capricieux et voluptueux, qui consiste à juxtaposer hardiment les couleurs les plus vives et à atteindre en quelque sorte l'éclat et l'entente des tapis d'Orient : ainsi Besnard, ainsi Claude Monet et Renoir, ainsi Delacroix quelquefois. Il y a la méthode des concentrés et des sobres, que le style occupe d'abord, et qui comprennent le coloris par la grande science des valeurs : ainsi Whistler et Carrière, ainsi Ricard et Puvis de Chavannes.

Il a eu, bien à lui, cette maîtrise des valeurs, ce sens des ressources de la composition horizontale et cette harmonie bleue et perlée dont on ne se lasse pas. Ses gris lui sont aussi particuliers que ceux de Monet, ou les verts glauques de Gustave Moreau. Ses lumières diffuses lui sont également propres. Son exécution est très simple, en lavis à l'essence, sans aucun empâtement, appliqué

par teintes plates. C'est tout à fait le procédé et l'usage des grands décorateurs du xve siècle. J'ai employé plusieurs fois le mot *fresque* pour nommer les compositions de Puvis : j'observe, en passant, l'inexactitude de ce terme. On ne peint plus de fresques, à notre époque, c'est-à-dire à la détrempe au blanc d'œuf, à même le mur, sur un enduit préparé et appliqué au jour le jour. Les compositions de Puvis étaient des toiles peintes à l'essence ou à la colle, marouflées et encadrées sur les surfaces murales. Il ne reprit des quattrocentistes que le principe de la tonalité appropriée à l'atmosphère du lieu, et la réduction des figures à la silhouette. On ne peut guère dire que Puvis ait été influencé des impressionnistes, qui se développèrent parallèlement à lui. Il les aimait et les appréciait, mais ne saurait leur être comparé. Il eut pourtant commune avec eux la prédominance de l'atmosphère, et l'observation du rôle capital joué dans le paysage par le bleu et les dérivés du violet. Les peintres académiques le détestaient à cause de cette conpréhension « moderniste » qui a été celle de Luca Signorelli et de Fra Angelico, pour ne rien dire des fonds bleus et mauves de Léonard de Vinci. Le dessin de Puvis aussi étonnait les copistes minutieux de modèle d'atelier. Il a fallu l'exposition des sanguines du maître au Champ-de-Mars, il y a quatre ans, pour montrer victorieusement la solidité foncière de ses qualités. Souvent sommaire, sans perfection ni grande délicatesse, incorrect même quelquefois pour un anatomiste spécieux, ce dessin de décorateur est constamment conçu, avec un tact admirable, en vue de la silhouette et du geste essentiel du personnage. Il n'a pas les finesses auxquelles on attache tant de prix à l'École, précisément parce qu'il doit supprimer les détails et tout sacrifier à la grande ligne de la figure. En cela, ce dessin est l'idéal même de l'art décoratif. Quand à la façon dont Puvis dessinait un arbre, suivait du crayon la sinuosité d'un horizon, drapait une femme, elle est digne du Poussin. C'est la même ordonnance de bouquets d'arbres, de rochers, de bois lointains, de plages en ellipse et de mers pacifiques : c'est la même aisance de composition, la même facilité à résoudre le problème essentiel de la fresque, qui est de remplir les vides. Autant il est aisé à de mauvais peintres de jeter pêle-mêle dans une toile des personnages et des objets qui l'encombrent sans la peupler, autant il est difficile de faire vivre, dans un paysage dont l'expression concorde à leurs âmes et au sujet, des êtres qui se trouvent à leur place naturelle, ni clairsemés ni entassés,

ne se révélant pas, mis là pour l'effet, comme hors-d'œuvre brillants, motifs à boucher un trou ou à relever l'ensemble du coloris, mais aperçus dans leur pays et occupés de leur action sans parader devant le public. Puvis de Chavannes eut ce don à l'égal des plus grands maîtres. Personne ne sait mieux placer un personnage isolé à distance voulue d'un groupe, dresser un arbre sur un fond entre les personnages, situer les choses et les êtres. A ce point de vue voyez spécialement *Sainte-Geneviève*, le *Bois sacré, la Vision Antique, l'Eté, l'Hémicycle* de la Sorbonne : l'art du groupement atteint là sa perfection. La couleur, l'ordonnance, autant que le sentiment, créent ici des chefs-d'œuvre de l'art sobre et fort, issus de la pure tradition des fresquistes italiens primitifs, et aussi éloignés des erreurs de l'Académisme que des excessives nervosités de l'art moderne. C'est l'œuvre spontanée d'un homme incroyablement exempt d'influences et de doutes.

*
* *

L'âme et le sentiment que ces moyens techniques expriment sont d'une mystique beauté. Le peintre dont j'ai parlé se mettait au service d'un penseur, ou, plus exactement, d'un esprit très enclin à l'idéologie.

Puvis de Chavannes a été un caractère très fermé, j'ai dit rigoriste, et difficile à connaître. On a usé à satiété, en parlant de lui, du mot *sérénité*. C'est facile et vague. Je ne puis m'y borner. Je vois Puvis comme un mystique de naissance, un lyonnais et un aristocrate, en qui la nature enchâssa un regard de peintre. L'homme dut avoir ses luttes intérieures, comme tout le monde, mais il les cacha bien. Il avait grande allure et grande politesse, et semblait très simple et très choqué par l'art nerveux et l'introduction de la fantaisie dans l'existence. Ses goûts étaient austères comme lui, et sa bonne humeur même restait classique. Il aimait la latinité et les lettres françaises des époques consacrées ; il n'admettait guère le pompeux dans l'art, mais il y tendait dans ses goûts littéraires. Il ne pouvait concevoir que les sentiments entiers et généraux, les gestes précis, les lignes largement développées, les œuvres spacieuses, expliquées et sans finesses. En réalité, il était né pour être peintre de fresques, il en avait non seulement les qualités picturales, mais les goûts personnels. Je n'ai jamais parlé à un artiste qui ait eu davantage le sens des ensembles. S'en-

tretînt-on même d'un événement, il n'en voyait que ce qui en resterait. Il apercevait tout à distance et jugeait déjà le présent de l'avenir où il vient d'entrer, ainsi qu'il voyait les personnages de ses compositions, dans une atmosphère reculée et idéalisée.

Il a créé un peuple de figures blanches, graves et nobles, glorifiant les forces et les beautés naturelles. Ses femmes sont chastes, avec des corps vigoureux et purs, des regards doux ou profonds, et des lèvres que n'entr'ouvre aucun léger sourire, mais que scelle la méditation et la compréhension de la majesté de la vie. Drapées ou nues, elles ont des gestes de pitié ou de grâce, ou bien elles se tiennent assises en silence. Elles sont saines, d'une forme correcte sans académisme ; elles ne sont pas grecques, comme on l'a dit, mais de tous les temps. Elles sont simplement humaines : certaines sont graciles et étendent de minces bras de vierges. Elles portent des corbeilles, ou des poteries, ou des emblèmes. Leurs mouvements sont appropriés strictement à ce qu'elles font : « Ce qui me plaît là-dedans, disait Manet devant une fresque de Puvis, c'est que personne ne hanche et ne songe au public. Aucun cabotinage, chacun est à son affaire, c'est du pur réalisme en somme, c'est de l'allégorie comme je l'aime, l'allégorie en action. » Rien de plus juste n'a été dit : personne ne *hanche* en effet dans ces groupes que l'académisme eût faits prétentieux, et qui sont nus et actifs comme les laboureurs antiques. Voyez les attitudes des hommes dans la *Poterie*, le *Rhône*, *Ludus pro patria*, l'*Hiver* ; c'est la vérité même. Et toute la sérénité, tout le rêve dont on a parlé tant de fois ne naissent ici que de la sainte paix, de la paisible et libre action qui inspire ces êtres. Il y a très peu de figures allégoriques dans l'œuvre de Puvis de Chavannes ; il en a créé d'exquises, très voisines des anges de l'Angelico, mais il évite l'abus de personnages ailés, plafonnants et chargés d'attributs. A ce point de vue comme aux autres, il avait un goût sobre. Des outils, des livres, des palmes, une bannière lui suffisaient. Son symbolisme consistait dans cette mise du type humain hors des âges, l'accompagnant d'emblèmes compréhensibles à tous. « L'art, a-t-on pu dire heureusement, c'est le travail fait avec joie. » On dirait que c'est la devise des personnages de Puvis de Chavannes. Ils sont beaux et héroïques comme Nausicaa lavant le linge ou les rois de l'Iliade égorgeant leurs moutons sur la plage en vue des murs de Troie. Ainsi l'artiste a-t-il concilié sans effort le réalisme et le symbolisme dans la peinture murale. Je citerai de même quelques tableaux de

chevalet, l'étrange *Saint-Jean décapité*, dont le regard est si intensément extatique, le *Rêve*, que possède M. Ernest Chausson, les si nobles *Jeunes filles devant la mer*, *La Douleur et la Pitié*, l'étude de l'*Inspiration chrétienne*, où l'absolue maîtrise des demi-jours s'allie si bien à la touchante simplicité de la composition, enfin ce poignant *Pauvre pêcheur*, dont la figure exprime avec une éloquence profonde l'hésitante misère et l'incertaine prière des premiers âges de l'humanité. Tout cela est plein des dons du vrai génie pictural : une âme hautaine et respectueusement panthéiste y transparaît avec style et majesté.

Ce mélange de méditation et de réalisme, Puvis de Chavannes le montre dans le paysage. Il souriait, lorsqu'on lui parlait de ses paysages « helléniques ». Pour beaucoup de gens, une fresque où évoluent des personnages nus ou drapés ne peut être que située en Grèce. En réalité, le maître n'allait pas chercher si loin. « Le bois de Boulogne et la pelouse de Longchamps m'ont toujours suffi, me disait-il un jour ; et la grève et la mer de ma *Vision antique* ont été vues tout simplement à la pointe du Pharo, à Marseille. » Et en effet son sens décoratif ennoblissait toutes choses, sans travailler sur nature, avec quelques dessins et études de plans et d'objets, il reconstruisait un paysage à la fois stylisé et réel. Il a signé de magnifiques morceaux en ce genre. La vue de Rouen et de la vallée de la Seine dans *Inter artes et naturam*, l'orée de bois, mystérieuse et tendre, du *Bois sacré*, le panorama de moissons et de forêts de l'*Eté*, les deux vues de la rade de Marseille, la prairie où se groupent les personnages de l'*Hémicycle* de la Sorbonne, le panneau crépusculaire où Geneviève garde ses troupeaux, les fonds neigeux de l'*Hiver*, comptent parmi les plus considérables paysages qui aient été faits dans la peinture française. Avec Claude Monet et Puvis de Chavannes, les années récentes légueront à l'avenir de la race deux des plus glorieux peintres de nature que notre école ait vus. Claude Monet a saisi, avec sa prodigieuse acuité de regard, les plus délicates variations de la lumière, Puvis de Chevannes a supérieurement compris les plans, la structure des sols, l'ossature des plaines, la relation de la terre au ciel.

Il a donc été un homme de premier ordre fort, complet, sûr de soi, et sachant accorder sa main, son œil et ses projets, ce qui est le secret des chefs-d'œuvre. Son esprit latin, d'une clarté sèche et d'une intelligence un peu aride, sans passions ni fièvre, convenait pleinement à l'art décoratif qu'il eut l'inspiration de choisir. On n'a

devant ses œuvres qu'une émotion intellectuelle, opposée à l'émotion sentimentale. La coloration suave et fanée dispose l'âme à la rêverie. Elle dérive doucement jusqu'à se mêler à cette humanité nue et paisible, ces effigies de muses pensives donnent à l'esprit de nobles et apaisantes sensations ; on pense, et la prière est partout dans ces décorations païennes où il n'y a ni autels ni figure pieuses. C'est l'émotion que donne la fin d'une promenade dans un beau soir de la campagne ou de la forêt. Les nerfs n'y ont point de part. C'est peut-être ce qui donne aux vrais amourenx de la couleur, aux peintres virtuoses, une gêne devant ces œuvres où le charme pictural est rigoureusement inféodé au caractère. Plusieurs pensent que c'est là « l'œuvre d'un homme très intellectuel, qui se sert de la peinture pour exprimer ses pensées ». Le mot, et la critique respectueuse qu'il contient, est d'un de nos plus éminents impressionnistes. Il résume toute la querelle de la peinture à sujets et de la peinture de morceaux. Pourtant il y a dans Puvis des morceaux aussi, uniquement intéressants par ce côté. Mais il n'y tenait point.

Il est un des plus beaux exemples de Français joignant la profondeur des intentions aux qualités de sa race. Il adorait la France. Lorsque le succès lui vint, il ne songea à en tirer parti que pour réaliser une œuvre grandiose. Il rêva de retracer l'histoire des grands mouvements de l'âme nationale, en élevant la fresque à détestable aspect de « la peinture d'histoire » qui n'est qu'un genre la hauteur de l'art généralisé, à l'expression des élans d'un peuple. Ainsi, Wagner éleva l'opéra à la dignité suprême en lui confiant l'Allemagne mythique et les Eddas, sources du germanisme. Si cette conception de Puvis n'a pu être complétement réalisée, il a du moins écrit sur les plus solennelles murailles françaises assez de pages significatives pour être immortel. A Marseille, à Lyon, à Poitiers, à Chartres, à Amiens, à Rouen, au Panthéon, à la Sorbonne et à l'Hôtel-de-Ville de Paris, le voyageur surpris trouvera le nom du maître mêlé à l'âme elle-même de nos provinces, à nos gloires, aux richesses de notre sol et de nos industries. On ne regrettera jamais assez qu'un tel homme n'ait pas eu dix existences pour terminer dans tous les grands édifices de France une décoration homogène qui eût été unique au monde. Le Panthéon, spécialement, possédant de lui ce poème de grâce et de mysticité qui s'appelle l'*Histoire de Sainte-Geneviève*, est encombré de criardes imageries parmi lesquelles se distingue seule une compo-

sition de M. J.-P. Laurens, qui est un tableau beaucoup plus qu'une peinture murale, mais tout de même d'une noble tenue et d'une intention très intelligente. Pourquoi faut-il qu'un édifice pareil n'ait pas été confié exclusivement à Puvis de Chavannes ? Pourquoi faut-il qu'on ait pas confié un Opéra-comique entier à un Besnard, fait merveilleusement pour une telle œuvre de joie et de couleur scintillantes ? Ces malechances sont éternelles, et créeront toujours des regrets.

Mais entre tous, l'artiste qui vient de mourir a été loin dans son désir. Il a pu réaliser ses rêves de fresques, les voir placées et comprises. L'art français actuel perd en lui sa figure capitale. M. Rodin seul reste comme exemple de génie. C'est à lui qu'ira le respect dû à la maîtrise au-dessus de l'époque. Puvis de Chavannes aura, comme lui, fait un grand effort pour ramener l'art plastique aux principes antiques et quattrocentistes ; il meurt sans laisser de continuateurs, sans imitateurs dignes d'être mentionnés, car c'est à peine si quelques malheureux peintres se risquent à exposer des tableaux décolorés et faussement hiératiques en se réclamant de lui. On n'imite pas les hommes de génie, on s'inspire de leur indépendance et de leur âme. Le grand harmoniste sera peut-être, avec Gustave Moreau, le dernier pur rayon de la peinture intellectuelle avant le triomphe de la peinture de morceaux et l'abandon de l'art mural, qui se perd de plus en plus. Un ciel spirituel par lui nous fut ouvert, et peut-être de longtemps n'en verrons-nous plus un aussi serein illuminer nos demeures et nos âmes, lorsque nous nous pencherons aux fenêtres qui donnent sur la vie et les rêves. Les cieux sulfureux et verdâtres et sanglants mêlés de fumées et de nuées, au seuil du siècle, par le furieux héroïsme de Delacroix, s'apaisent en Puvis de Chavannes et meurent en une langueur d'or pâle et de roses et de violettes sur les figures idylliques et virgiliennes enviées d'une époque sans paix intérieure.

Camille MAUCLAIR.

LES BOURSIERS

II

Cahier de Revendications du Personnel de l'Enseignement secondaire des lycées et collèges des départements.

A voir l'inquiétude fébrile qui envahit depuis quelque temps le grand Corps universitaire, il semble vraiment qu'il ait perdu sans retour, cette belle sérénité d'âme qui était jadis le traditionnel apanage des éducateurs de la jeunesse.

Les temps sont changés en effet,

A n'en pas douter, l'Université souffre aujourd'hui d'un mal qui n'est que trop réel. Elle est atteinte du mal de « mécontentement »

Quelles sont les causes de ce malaise ? MM. les Maîtres répétiteurs, nous en ont déjà fait connaître un certain nombre au sujet de l'Internat dans leurs célèbres « *cahiers de revendications* ».

Voici maintenant le Personnel enseignant des collèges et lycées des départements qui va à son tour nous initier complètement aux secrets du mal qui le ronge lui aussi et le trouble dans sa pénible existence.

Cela date — pour ne pas remonter plus haut à l'an de grâce 1890.

La publication des promotions en 1890 pour l'enseignement secondaire ayant donné lieu à d'universelles réclamations, les professeurs de tous les lycées et collèges de France crurent devoir adresser à M. le ministre, d'humbles protestations sous forme de vœux.

Mais ces pétitions transmises, trop discrètement peut-être et sans bruit, par voie hiérarchique, étant restées jusqu'à ce jour, *en souffrance dans les bureaux du Ministère*, et leur objet offrant plus que jamais un intérêt d'actualité, nous avons cru opportun, dans l'in-

térêt du Corps enseignant, de les résumer ici, en ces quelques pages, malgré leur apparence de sécheresse et de monotonie ainsi que celles qui ont surgi depuis et de leur donner la publicité qu'elles comportent sous le titre de : *Cahiers de revendications du Personnel de l'Enseignement secondaire des lycées et collèges des départements.*

LYCÉE DE CHERBOURG

Pétitions diverses adressées à M. le Ministre de l'Instruction publique par les professeurs des lycées et collèges des départements.

Les professeurs et chargés de cours du Lycée de Cherbourg,

Considérant :

1° Que le nombre de promotions faites dans l'Enseignement secondaire en ces dernières années a été très faible et n'a pas répondu à l'attente générale.

2° Que si les conditions actuelles d'avancement sont maintenues il sera difficile, même au plus méritant, d'arriver à une des trois classes supérieures avant d'avoir atteint la limite d'âge, ce qui est en contradiction avec l'esprit qui a présidé à la suppression des catégories.

Emettent les vœux :

1° Que nul professeur ou chargé de cours ne demeure, s'il n'a gravement démérité, plus de quatre ans dans la même classe, et qu'un crédit spécial et distinct soit affecté au service des promotions exclusivement.

2° Que l'avancement des professeurs ou chargés de cours ayant appartenu avant la suppression des catégories à la 3e ou à la 2e classe des lycées et collèges soit réglé de façon qu'en tenant compte de leurs années de services — et non de leurs années de promotion — ils puissent être de première classe lorsqu'ils auront servi 25 ans.

Les professeurs du lycée de la Rochelle
réunis en Assemblée générale.

Considérant :

1° Que le nombre trop restreint des promotions et l'inégalité de répartition entre Paris et la province sont de nature à inquiéter

tous les membres du Corps enseignant des départements, et nécessitent une prompte réforme.

2° Que dans le tableau d'avancement, il n'a pas été tenu compte suffisant des années de services, et que pendant une période de transition qui paraît devoir être très longue, les anciens fonctionnaires seront forcément sacrifiés ;

En conséquence déclarent se rallier au

Vœu suivant :

1° Que l'avancement dans les lycées soit réglé de telle sorte que les professeurs, chargés de cours et maîtres élémentaires qui n'ont pas démérité, puissent arriver à leur *première classe*, en vertu du seul droit d'ancienneté de services, au bout de vingt-cinq années d'enseignement.

2° Que le passage d'une classe à la classe supérieure s'effectue après deux ans au minimum et quatre ans au maximum.

Les Professeurs et les chargés de cours du lycée de Laon

réunis hors séance.

Désireux de voir fonctionner normalement, l'avancement promis par les décrets du 16 juillet 1887 et du 10 juillet 1889, avancement actuellement compromis par la faiblesse des crédits affectés aux promotions et par la présence dans les classes élevées d'un nombre de fonctionnaires supérieur aux promotions réglementaires.

Emettent le vœu :

Que le décret de juillet 1887 soit pleinement appliqué, c'est-à-dire que le personnel soit réparti en classes suivant les proportions fixées par ce décret, et que les promotions aient lieu chaque année d'une classe à une autre, en raison des vacances survenues dans la classe supérieure et de manière à parfaire toujours le chiffre réglementaire dans cette classe.

Satisfaire à ce vœu aurait pour effet :

1. — De mettre dans les classes inférieures à celles où ils sont aujourd'hui certains fonctionnaires dont le traitement élevé correspond à une faible ancienneté de services. Leurs droits acquis seraient sauvegardés par le paiement d'une indemnité égale à la différence entre leur traitement actuel et celui de la classe à laquelle les rattacherait le nouveau tableau. Ils seraient d'ailleurs promus à la classe correspondante à leur traitement aussitôt que possible.

II. — De ralentir l'avancement de la 2e à la 1re classe. On fera observer que la plupart des fonctionnaires de cette classe bénéficient d'une situation pécuniaire excellente, très rapidement obtenue, à laquelle leurs collègues plus jeunes ne parviendront peut-être jamais ; qu'il n'est pas injuste de leur faire attendre leur première classe jusqu'à leur vingt-cinquième année de service.

Les Professeurs, Chargés de Cours et Maîtres élémentaires du lycée de Pontivy.

Considérant :

1° Que la suppression des catégories a été faite, sans doute, en vue d'améliorer la situation du Corps enseignant des Lycées.

2° Que cette suppression ne semble pas devoir amener l'amélioration attendue si l'on n'applique point à la lettre un mode régulier d'avancement basé sur les années de services du fonctionnaire.

3° Qu'il serait regrettable que cet avancement fut, au mépris, des droits acquis surbonné à des considérations purement budgétaires ;

Emettent le vœu :

1° Que l'avancement des professeurs, chargés de cours et Maîtres élémentaires soit réglé dans une proportion qui permette à tous ceux qui n'auraient pas démérité d'arriver, après 25 années de services à la première classe de leur emploi ;

2° Que tout fonctionnaire qui, ayant droit à une promotion de classe en vertu de la seule ancienneté de services verrait cette promotion retardée, soit informé des motifs qui justifient cet ajournement ;

3° Qu'il soit spécifié à propos de toute promotion si elle est faite au choix ou à l'ancienneté ;

4° Qu'il soit chaque année prévu au budget un minimum de crédit affecté uniquement au service de l'avancement.

Les Professeurs du Lycée de Bourg

Considérant :

1° Que le chiffre des promotions de classe n'a point justifié jusqu'ici les espérances qu'on pouvait concevoir du nouveau système d'avancement ;

2° Que d'après le nombre des dernières promotions, la grande

majorité des fonctionnaires devront attendre pendant toute la durée de leur carrière et même au-delà, un avancement pécuniaire qu'ils pouvaient légitimement espérer obtenir après un petit nombre d'années;

Ont émis, à la majorité, les vœux suivants:

1° Qu'un plus grand nombre de promotions soit accordé tous les ans;

2° Que 25 ans de services soient fixés comme maximum pour l'avancement de l'ancienneté.

Les Professeurs du Lycée de Chaumont

réunis en assemblée privée.

Considérant:

Qu'en principe la suppression des catégories de Lycées semblait devoir assurer l'égalité de tous les débutants dans le professorat, et la régularité de l'avancement à l'ancienneté;

Mais qu'en fait, le classement de 1887, basé sur les traitements afférents aux diverses catégories de Lycées, sans qu'aucun compte ait été tenu de l'ancienneté des services, a déjà consacré au point de vue de l'avancement futur des inégalités choquantes;

Que les promotions faites en 1889 et depuis, ont en grande partie été réservées à ceux qui avaient déjà profité de l'état de choses antérieur. En effet, de jeunes débutants ayant eu la chance d'occuper des postes dans les Lycées de première catégorie, et, par suite ayant été placés dans la 3e place ont été promus à la 2e alors que leurs camarades de concours, ou des collègues comptant plus d'années de services qu'eux, nommés dans de petits Lycées, ont éte classés et maintenus dans la 6e.

Que dans les promotions de 1890 et années suivantes la part affectée aux Lycées de province a été en comparaison de la part affectée aux Lycées de Paris, tout en tenant compte du nombre de professeurs dans la proportion de 1 à 6;

Que si l'on prenait pour base le nombre de promotions faites depuis 1890 dans les Lycées de province, le bénéfice de l'avancement personnel deviendrait à peu près illusoire;

Que la sécurité de l'avenir peut et doit être garanti par l'Etat aux fonctionnaires qui sont entrés à son service sur la foi des traditions et des règlements;

Qu'il importe que l'avancement soit réglementé et proportionné

au nombre d'années de services du fonctionnaire et d'une façon équitable.

Emettent les vœux suivants :

1° Qu'en outre du minimum de deux ans dans chaque classe le maximum de quatre ans ne soit pas dépassé ;

2° Qu'un crédit maximum et proportionnel soit ouvert au budget, ayant pour affectation unique le service de l'avancement, sans qu'aucune somme puisse en être distraite et employée à d'autres usages, tels que la création de nouvelles chaires, de nouveaux Lycées, etc., etc.

3o Que ces crédits soient répartis entre Paris et la province suivant une règle fixe et équitable ;

4° Qu'il soit tenu compte dans les promotions futures de l'avance énorme assurée aux jeunes débutants de 1886 et des années précédentes qui, bénéficiant d'une nomination dans un Lycée de première catégorie *ont franchi cinq classes en trois ou quatre ans*, tandis que leurs pairs sont encore en majorité dans la 4e ou 5e classe, et sont par là même distancés de vingt-cinq ans.

Les Professeurs du Lycée de Bayonne

Considérant :

Que la suppression des catégories consacre au point de vue de l'avancement futur de fâcheuses inégalités ;

Que le chiffre entièrement faible des promotions faites parmi les professeurs de province rend illusoire toute chance d'avancement soit au choix, soit à l'ancienneté ;

Qu'il importe d'autre part que cet avancement soit réglementé et proportionné d'une façon équitable indépendamment des nécessités budgétaires ;

Emettent les vœux :

1° Qu'en outre d'un minimum de deux ans il soit fixé un maximum de quatre ans de séjour dans chaque classe ;

2° Qu'un crédit soit ouvert au budget ayant pour affectation unique le service de l'avancement sans qu'aucune somme puisse en être distraite et employée à d'autres usages.

4° Que ces crédits soient répartis entre Paris et la Province suivant une règle fixe et équitable.

5o Qu'enfin l'avancement soit réglé dans une proportion telle qu'il permette à tous les professeurs d'arriver à la 1re classe *après vingt-cinq ans* de services et *en vertu du seul droit d'ancienneté.*

Les professeurs du Lycée de Vesoul,

réunis en assemblée privée.

Considérant :

Que d'après le bulletin de l'Instruction publique du 1er mars 1890, pour 79 professeurs promus d'une classe à la suivante dans les lycées de Paris, 93 seulement ont eu le même avancement dans tous les autres lycées de France et qu'il y a là évidemment une trop forte disproportion au détriment de ces derniers.

Qu'il y a une seconde disproportion entre le nombre des professeurs et chargés de cours et celui des promotions, que dans la situation actuelle on a lieu de croire que pour passer d'une classe à la classe supérieure il faudrait attendre environ 25 à 30 ans et qu'on pourrait à peine arriver à la 3e classe avant l'âge de la retraite ;

Emettent les vœux :

1° Que le passage d'une classe à la suivante ait lieu après un minimum de deux ans et un maximun de quatre ans.

2° Que le nombre des promotions soit augmenté.

3° Qu'un crédit soit ouvert au budget ayant pour affectation unique le service de l'avancement.

4° Qu'il soit tenu compte dans les promotions futures de l'avance assurée aux débutants des années qui ont précédé la suppression des catégories, lesquels bénéficiant d'une nomination dans un lycée de 1ere catégorie ont franchi cinq classes en très peu d'années, tandis que leurs pairs, ou leurs collègues comptant un plus grand nombre d'années de service, sont encore majorité dans la 5e ou 4e classe, et par là distancés de 20 en 25 ans.

Les Professeurs du Lycée de Chambéry,

Considérant :

Qu'il n'est pas exagéré de souhaiter qu'un professeur débutant à l'âge normal dans un lycée puisse jouir d'une retraite dont le traitement de la première classe soit la base, et, par conséquent arriver à ce traitement six ans avant la retraite,

Emettent le vœu :

Que l'avancement des professeurs, chargés des cours et maîtres

élémentaires dans les lycées de province soit réglé dans une proportion qui permette à tous, en vertu du seul titre d'ancienneté d'arriver à la première classe après vingt-cinq années de services, le passage d'une classe à la suivante s'effectuant après deux ans au minimum et quatre ans au maximum.

Les Professeurs du Lycée de Lons-le-Saulnier,

Réunis en assemblée privée.

Délibérant sur les conditions nouvelles dans lesquelles parait se faire désormais l'avancement des professeurs de Lycée ;

Se faisant l'écho des justes doléances formulées par divers lycées, notamment *Carcassonne, Toulon, Tulle, Moutauban, Chambéry*, etc. se rallient aux vœux exprimés dans les susdits lycées.

Les Professeurs du Lycée d'Alger,

Considérant :

Que la substitution des classes personnelles aux catégories a uniquement consisté, jusqu'à présent, à prendre pour base d'avancement la situation des moins favorisés dans l'ancien état des choses, et à rendre cette mauvaise situation cinq ou six fois pire pour en faire le sort commun.

. . . .

. . . . . Que dans le classement de 1887 basé sur les traitements afférents aux catégories de Lycées, de choquantes inégalités se sont produites. Les débutants qui avaient été placés d'emblée en première catégorie se trouvaient par là même dispensés de 8 ans de stage en 4 classes, tandis que leurs camarades de concours placés en 3e ou 2e catégories, sont restés en 5e ou 6e classe, et sont ainsi distancés de 20 à 25 ans.

Emettent le vœu :

1° Que les professeurs *qui ont été lésés par les inégalités de traitement de 1887 soient inscrits d'office au tableau d'avancement* au choix, pendant quelques années, ainsi que ceux qui comptent le plus grand nombre d'années de services.

2° Qu'ils se rallient en outre aux vœux exprimés par leurs collègues des autres lycées de France.

Les Professeurs des Lycées de Carcassonne et de Rodez,

Considérant :

(Même considérant que les autres lycées).

Emettent le vœu :

1° Que l'avancement des professeurs, chargés de cours et maîtres élémentaires dans les lycées de Province, soit réglé dans une proportion qui permette à tous d'arriver à leur première classe; en vertu du seul droit d'ancienneté au bout de 25 années d'enseignement. Le passage d'une classe à une classe supérieure s'effectuerait après deux ans au minimum et quatre ans au maximum.

Se rallient d'ailleurs aux trois derniers dispositifs des vœux émis par leurs collègues du lycée de Chaumont relatif au crédit à ouvrir au budget, ayant pour affectation unique le service de l'avancement ; qu'il soit tenu compte de l'avance énorme assurée aux jeunes débutants de 1886 et des années précédentes.

Les Professeurs du lycée de Vendôme.

Tout en se ralliant aux voeux légitimes exprimés par leurs collègues des autres lycées de France, relatifs à l'avancement et à sa réglementation, ont cru en outre devoir soumettre à la bienveillante appréciation de M. le Ministre, les deux questions suivantes :

La première est relative à la réduction de 50 % sur les chemins de fer français pour tous les fonctionnaires des lycées et collèges. Ils expriment le même vœu que le lycée de Nevers.

La seconde est celle de savoir si les professeurs ne pourraient pas obtenir au même titre que l'administration et les maîtres répétiteurs le bénéfice du médecin du lycée et du collège. Tous les officiers ont droit aux soins du médecin du régiment. Tous les employés du chemin de fer ont droit aux soins du médecin de la Compagnie.

Pourquoi les professeurs n'auraient-ils pas le même privilège ?

Les professeurs du lycée d'Annecy

réunis en séance privée ont formulé ces

Considérants :

1° l'article 4 du 16 juillet 1887 fixant les proportions suivant lesquelles les professeurs seront répartis dans les différentes classes n'a pas été entièrement appliqué ;

2° Cet article est d'ailleurs difficilement applicable parce que les premières classes sont actuellement trop surchargées ;

3° Il est rendu illusoire par l'article 8 qui semble mettre les promotions à la merci des nécessités budgétaires ;

4° Il est tenu un compte insuffisant au fonctionnaire qui devient de professeur de collège, chargé de cours, ou de chargé de cours, professeur, de ses services passés (ainsi il n'est pas juste qu'un professeur agrégré qui débute se trouve avoir plus de droits à l'avancement qu'un professeur ayant 15 ans de services, mais ayant obtenu son agrégation un peu plus tard) ;

5° En vertu d'une théorie qui semble prévaloir, un fonctionnaire civil, quelque soit son âge, n'a pas droit à la retraite s'il peut encore remplir ses fonctions. Cette théorie outre qu'elle porte atteinte à des droits acquis par les versements annuels et forcés est un obstacle à tout avancement régulier.

En conséquence ils émettent les vœux suivants :

1° Que l'article 4 étant modifié, le passage dans une classe supérieure soit accordé après un minimum de deux ans et un maximum de quatre ans de séjour dans la classe inférieure, afin qu'au bout de 25 ans de services effectifs tout professeur puisse, s'il n'a pas gravement démérité obtenir sa première classe.

2° Qu'il soit tenu compte aux professeurs des années de services qu'ils ont passées dans les collèges ou à titre de chargés de cours dans les lycées.

3° Que les professeurs qui occupent aujourd'hui une classe supérieure à celle à laquelle leur donne droit le nombre de leurs années de services, soient maintenus dans cette classe jusqu'à ce qu'ils aient atteints le nombre d'années nécessaires à un avancement normal.

4° Qu'un crédit régulier assure le service de l'avancement, et que tout professeur puisse à soixante ans d'âge et sur sa demande obtenir sa retraite.

Nous croyons devoir arrêter ici cette nomenclature étant donné que les pétitions des autres lycées de France tels que Saint-Brieuc, Amiens, Toulon, etc., ne font que renouveler les mêmes vœux que ceux énumérés plus haut.

Voici maintenant des pétitions collectives, sur divers objets du plus haut intérêt pour le personnel de l'Enseignement secondaire, pétitions sur lesquelles nous appelons la sollicitude des pouvoirs publics.

I

Pensions de retraites aux veuves de professeurs

Les professeurs des lycées et collèges de France.

Considérant :

Que la situation faite aux veuves des fonctionnaires de l'Université, morts avant d'avoir atteint l'âge de la retraite, est réellement lamentable et digne de pitié ;

Qu'au lendemain du décès du chef de famille la veuve et ses enfants se trouvant dénués de ressources en sont réduits, pour faire face aux premiers besoins, à solliciter la générosité des collègues du lycée, par des quêtes humiliantes, en attendant que l'administration veuille bien accorder un maigre secours que la veuve sollicitera chaque année ;

Que les retenues subies par le fonctionnaire décédé pendant dix, quinze ou vingt ans lui appartiennent en droit, et ne sauraient êtres perdues pour sa veuve et ses enfants ;

Que ces retenues capitalisées par l'Etat donnent moralement droit à une pension proportionnelle en faveur de la veuve ou des enfants du professeur décédé dans l'exercice de ses fonctions, avant d'avoir atteint 30 ans de services et soixante ans d'âge ;

Emettent les vœux :

1° Que la loi sur les retraites soit révisée en ce qui concerne la situation faite aux veuves des fonctionnaires ;

2° Qu'une pension proportionnelle basée sur le traitement des six dernières années soit accordée à la veuve du fonctionnaire de l'Université mort avant d'avoir atteint l'âge requis pour avoir droit à une pension de retraite.

II

Les professeurs et chargés de cours des lycées, classés autrefois dans la 1re catégorie.

Considérant :

Que les lycées classés avant 1887 dans la première catégorie ne devaient cet honneur et les avantages qui y étaient attachés qu'au

surcroit de labeur et de responsabilité qu'entraînait pour le professeur une nombreuse population scolaire ;

Qu'une indemnité de résidence paraissait légitimement dûe à des fonctionnaires exerçant dans de grands lycées et dans de grands centres où l'existence est matériellement plus chère, les loyers plus élevés et les charges fiscales plus onéreuses ;

Que c'est d'ailleurs en considération de ces circonstances particulières que les lycées de Paris, Versailles, Marseille et autres lieux ont été jusqu'à ce jour maintenus dans leur privilège de lycées hors classe avec un traitement supérieur à celui des autres lycées ;

Que refuser de proportionner le traitement du professeur aux charges que sa situation lui impose, c'est amollir son zèle et enrayer son courage ;

Que pour conjurer la dépopulation des lycées, l'administration doit intéresser les professeurs à leur prospérité, en récompensant chacun selon sa peine, sa responsabilité et les charges qu'il supporte,

Que si la suppression des catégories à supprimer pour les professeurs, qui y ont exercé depuis, tous les avantages attachés aux lycées de 1re catégorie, cette suppression n'a nullement fait disparaître les graves et nombreux inconvénients inhérents aux grands lycées, situés dans des grands centres ;

Emettent le vœu :

1° Qu'une indemnité de résidence de 500 francs au minimum soit allouée à ceux des professeurs ou chargés de cours qui exercent ou exerceront dans les lycées classés avant 1887 dans la 1re catégorie.

2° Que cette indemnité ne soit accordée qu'à ceux des professeurs qui n'ont pas bénéficié de la situation antérieure au classement de 1887.

II

Les chargés de cours de langues vivantes.

Considérant :

Que le *Certificat d'aptitude* à l'enseignement des langues

vivantes — qui est un concours — ne saurait être assimilé à la licence — qui n'est qu'un examen.

Que les études spéciales, les déplacements et mêmes les voyages à l'étranger imposent aux futurs professeurs de langues des sacrifices de temps et d'argent auxquels ne sont pas astreints leurs collègues de l'enseignement classique ;

Que cette situation est digne d'être prise en considération dans l'intérêt même de l'enseignement des langues.

Que, d'autre part, le *certifié* d'aptitude, n'est pas moins qualifié de par son certificat, qu'un agrégé de langues à enseigner dans toutes les classes d'un lycée et non moins apte à rendre les mêmes services ;

Que le certificat d'aptitude, pour n'être pas appelé de son vrai nom — (agrégation du 1er degré) s'obtient néanmoins comme l'agrégation (du 2e degré) à la suite d'un concours difficile exigeant les mêmes déplacements ;

Qu'un séjour de quelques années à l'étranger est indispensable au futur professeur de langues qui désire compléter son instruction, former sa langue et son oreille, et se familiariser avec la conversation ;

Qu'il n'est pas juste que ces années passées à l'étranger dans le but de s'instruire, par le professeur en congé d'inactivité avec ou sans bourse de voyage — tous ne peuvent en obtenir — avec ou sans traitement d'inactivité — ne soient pas comprises dans le compte des années de services lors de la liquidation de la pension de retraite ;

Qu'il n'est pas d'école normale plus virile, plus fertile en enseignements humains, plus apte à former les futurs éducateurs de la jeunesse que celle où, à l'étranger, sans tutelle ni secours financier de l'Etat, le jeune maître, livré à ses propres forces, fait acte d'énergie, de volonté et d'initiative individuelle dans la lutte pour la vie ;

Que ses efforts sont aussi dignes d'intérêts, aussi méritoires et aussi utiles à la cause de l'enseignement que ceux que donnent les élèves de l'école normale supérieure, ou les élèves de l'école de Cluny.

Qu'il ne serait pas équitable de refuser aux professeurs ou chargés de cours de langues, qui sont allés passer à leurs frais une ou plusieurs années à l'étranger, dans le but de s'instruire, le bénéfice de l'article 32 (loi des finances et des retraites) dont

jouissent déjà les élèves de l'école normale supérieure, ainsi que les élèves de Cluny ;

Que leur refuser cette assimilation serait décourager les nombreux professeurs de langues, qui n'ont pu obtenir de bourse de voyage, mais qui, néanmoins, seraient disposés à s'expatrier temporairement, sans aucune assistance de l'Etat ;

En conséquence, émettent les vœux :

1° Que les chargés de cours de langues vivantes soient nommés titulaires de leur emploi ;

2° Que les chargés de cours, délégués ou professeurs de langues vivantes en congé d'inactivité sans traitement, ni bourse de voyage, qui ont été ou iront spontanément et à leurs frais, passer une ou plusieurs années à l'étranger dans le but de s'instruire, et qui justifieront de leur séjour dans des écoles étrangères par des certificats des principaux de ces établissements, bénéficient de l'article 32 (loi des retraites), et que les années passées à l'étranger soient comprises dans le compte des années de services lors de la liquidation de la pension de retraite ;

3° Qu'une indemnité de déplacement soit allouée aux candidats admissibles au certificat d'aptitude, et qu'une indemnité permanente et annuelle soit accordée aux candidats définitivement reçus ;

4° Que les bourses de voyage soient supprimées.

Pour copie conforme :

Un Professeur.

(A Suivre).

LES SIRÈNES DU LYNGEN-FJORD

I

A Jean Thorel.

Dans le lointain des âges voguait, sur les mers inclémentes de Norvège, un navire chargé de marbres verts, de granits roses, de pierres blanches veinées d'or et de monolithes à reflets de diamants.

La *Valkyrie* était le nom de cette nef. Son maître se nommait Hjelmhult.

Toutes ces richesses — peut-être ces rapines — s'entassaient sur le pont. Etait-ce une cargaison destinée à une opulente cité pour édifier ses palais et ses temples, ou le butin qu'avaient valu à des Vikings l'effroi de leur nom et l'audace de leurs bras, ou bien des dépouilles recueillies par des conquérants dans un de ces combats que réclamait leur vaillance.

Un jour, du fond de l'horizon, des nuages de forme inquiétante surgirent, s'amoncelèrent et vinrent se masser en un point du ciel. Lourds et pesants comme des montagnes suspendues, menaçants dans leur immobilité, ils faisaient la nuit sur l'océan. Leurs masses profondes inspiraient la terreur. Les uns esquissaient des silhouettes d'animaux fantastiques, d'autres figuraient des écumeurs de mer méditant un carnage ; mais tous recélaient des cataclysmes, portaient avec eux la dévastation.

Dans un ciel strié de bandes rougeâtres et violacées, des lueurs livides brillèrent — messagères de la tempête. — Le tonnerre gronda, sec, cassant, destructeur. Les nues s'étaient déchirées ; les nuages crevèrent et vidèrent leurs cataractes sur l'océan.

Le vent passa comme le souffle de Dieu, et des villes entières furent emportées dans le fracas des cyclones. Alors les dieux des tempêtes apparurent, casqués d'écume. Leurs faces hideuses

ricanaient, grimaçaient, hurlaient dans la tourmente et leurs aboiements étaient plus retentissants que l'airain. Ils s'appelaient à travers les rafales par des cris entrecoupés de menaces et se provoquaient par des défis suivis de combats ; et les sanglots dominaient la grande voix de la mer dont les lames, en déferlant, imitaient le battement de fléaux démesurés.

Des tourbillons entourèrent la *Valkyrie ;* des trombes jaillissaient, et la nef audacieuse passa entre ces colonnes, aux bases instables, prêtes à écraser sa fragilité et à engloutir ses richesses. Les vagues se creusaient en vallées ou s'élevaient en montagnes et le navire descendait aux abîmes pour rebondir vers les hauteurs. Haletante, épuisée, mais jamais vaincue, la *Valkyrie* escaladait la crête des flots, ivre de danger, de fracas et d'infini.

Alors Hjelmhult cingla vers des parages plus hospitaliers. Servi par les courants, il se dirigeait vers le Lyngen-Fjord ; il y pénétrait lorsque, franchissant ces passes hérissées de récifs dressés là en sentinelles vigilantes, la coque du navire toucha un écueil et fut crevée. Ses voiles devinrent flasques ; les zéphirs n'y chantaient plus ; son allure ressembla au vol saccadé d'un oiseau blessé qui crie, se crispe, tente un suprême coup d'aile et retombe découragé. La *Valkyrie* s'inclinait, se balançait, et soudain la vie s'envola de ses flancs. Durant cette lente agonie, le soleil, embrasant tous les marbres précieux qu'elle portait, semblait allumer sur les flots un bûcher tragique destiné à consumer la dépouille d'un héros.

Ce fut alors un bouillonnement de l'eau, un soulèvement des vagues, comme la révolte d'une mer inquiète de son repos, qui se refusait à accueillir ce nouvel hôte. Devant cette soudaine colère, on eût dit que ce navire pénétrait par violence dans ces sombres asiles et que du vaincu jaillissait un combattant.

La proue, d'où les songes d'Hjehmhult s'étaient envolés vers l'avenir, s'effondra ; le tillac, d'où il avait dirigé la marche de la *Valkyrie,* s'ouvrit comme une grenade mûre ; les vergues se brisèrent ; le grand mât, où flottait sa flamme noire à la chimère d'or, troua la mer et devint presque invisible.

Et la compagne de ses joies et de ses revers qui avait porté ses désirs et ses espoirs jusqu'aux confins de la terre, la *Valkyrie* qui avait combattu contre les hommes et les rafales, s'enfonça, majestueuse, dans les abîmes.

Hjelmhult, blême, sans un cri, descendit avec elle.

Au-dessus de la mâture quelques lames brisaient encore ; un dernier remous agita les eaux blanchies d'un peu d'écume et la mer recouvrit ce désastre de sa majesté ; puis, indifférente et perfide, refléta le ciel.

Hjelmhult venait de franchir le seuil d'un royaume où le soleil semblait presque éteint. D'irradiantes clartés n'y brillaient point, d'épaisses ténèbres ne pesaient pas non plus sur ces lieux. Troublantes régions que celles qui se trouvent éclairées par d'intermittentes lueurs, par une pâle lumière qui enveloppe de son mystère toutes ces profondeurs.

De son œil accoutumé aux espaces il fouilla l'immensité. Des formes indécises se rapprochaient ; ces masses flottantes voguaient lentement. Elles se firent plus distinctes et leurs contours plus nets ; elles émergèrent de l'ombre, enfin se révélèrent : c'était un peuple de sirènes.

Un chant s'éleva et pourtant ces divinités demeuraient muettes. Était-ce la respiration de l'océan ou l'âme de la solitude qui s'exprimait par cette mélodie ? Une mélopée d'une douceur infinie montait des entrailles du navire. Il ne modulait pas de plaintes, mais clamait son allégresse de retourner au néant. Ses étançons et sa membrure ne craquaient pas de douleur, ses armatures ne gémissaient point ; ils exultaient, au contraire, d'être affranchis des tempêtes et des luttes contre les éléments. Et la nef promise au repos bramait vers l'éternel sommeil !

Durant que ces harmonies emplissaient les solitudes, le navire, ombrant de sa masse noire les ondes glauques, s'orientait vers les routes de l'inconnu, mélancoliquement penché, comme un être défaillant. Les sirènes, le soutenant de leurs dos d'ivoire, ralentissaient sa chute. Certaines, dans leur pitié, étendirent leurs bras pour lui éviter les heurts. Des théories de vierges blanches comme l'écume menaient autour de lui leurs danses heureuses ou l'enlaçaient d'une ronde vertigineuse.

Leurs autres sœurs se poursuivaient avec des cris joyeux pour s'évanouir dans une fuite rapide ; puis, réapparaissant avec les présents de Rana — des fleurs, des coquillages et d'éclatants madrépores — elles dissimulaient sous ces magnificences les blessures du naufragé. Et elles s'effleuraient avec une légèreté d'ombres, ondulaient souples et fluides ou glissaient le long du navire, insaisissables, nacrées et chatoyantes.

Soudain les sirènes, de leurs queues d'argent incurvées en

volutes, formèrent une sorte d'encorbellement et portèrent ainsi, comme une arche sainte, la précieuse épave vers une grotte d'éternel silence. Et le cortège ondula au rythme d'un chant d'amour qui soulevait toutes les poitrines des filles de la mer.

Hjelmhult s'arrêta dans ce lieu d'élection que n'attristait pas l'obscurité. Une clarté tamisée filtrait à travers l'onde, la zébrait de raies laiteuses qui, zigzaguant en éclairs, illuminaient les fonds, et des flèches de lumière, en striant de leurs brisures cette masse trouble, l'animaient et la vivifiaient. Une flore aux formes étranges envahissait cette grotte.

C'étaient des enroulements de varechs, d'ondulantes herbes aux tiges flexibles, des lianes comme de flottantes chevelures, des algues verdâtres, d'aspect maladif, des végétations aux tons cuivrés, des essences bizarres qui figuraient des épées ou des fers de lance.

La faune n'y était pas moins déconcertante. Des espèces inconnues se glissaient, se coulaient, prudentes, vers ce nouvel hôte, le regardaient de leurs yeux inquiets, puis tournaient hésitantes, soumises à leurs caprices, pour fuir, réapparaître et s'évanouir dans une volte imprévue, nimbées d'une lueur ; ou bien c'était le reflet jeté par une nageoire étincelante ou par l'écaille d'or d'un poisson agile.

Enivré d'une fortune si singulière, épuisé par tant de luttes, le héros étendit ses membres, posa sa tête sur l'épaule d'une sirène et soudain les songes se substituèrent à ses pensées.

Les filles d'Ægir veillaient sur lui, afin d'écarter les lugubres visions et contemplaient ses lèvres entr'ouvertes qui, dans leur sourire, semblaient laisser couler les strophes d'un poème.

Il dormit ainsi de longues années. Les hommes aimèrent, souffrirent, moururent, mais lui, immuable, demeurait dans les régions du rêve.

Un jour, la léthargie ne pesant plus sur son sommeil, il s'éveilla. Et cette nouvelle de voler jusqu'aux plus lointaines solitudes. Les Océanides, toutes attentives, sortant de leur silence comme d'un tombeau, clamèrent un chant de résurrection et leur hâte à servir Hjelmhult témoigna de leur allégresse.

Elles le vêtirent de voiles éclatants et lui présentèrent le breuvage qui confère l'éternelle jeunesse.

Alors avec des gestes harmonieux ayant élevé leurs bras en

pavoi, elles l'invitèrent à s'étendre sur leurs mains ouvertes comme sur un lit de repos et le portèrent vers la demeure d'Hurum-Atmosdal, le Géant des Eaux.

Le cortège traversa déserts, vallées, forêts et s'arrêta, après plusieurs jours, devant un palais. Hjelmhult y pénétra seul.

Sur une couche de goémons en fleurs, Hurum-Atmosdal est étendu. Sa barbe est sombre comme les algues, sa chevelure embroussaillée de coraux ; un sceptre d'or soutient sa dextre. Sur sa majesté veillent des tritons et des monstres enchaînés supportent son trône.

Hjelmhult s'inclina devant sa royauté.

De même que du soleil rayonne une éternelle et vivifiante chaleur, de son être émanait un inconscient orgueil. Mais la magnanimité tempérait le farouche aspect de sa face. Ses yeux profonds révélaient la connaissance des causes et le prestige de sa toute puissance auréolait son front.

S'étant soulevé lentement à la vue de l'étranger il fit entendre ces paroles :

« Fils de la terre, approche de mon trône et laisse toute crainte, car mes desseins te sont favorables et ma clémence fut ta sauvegarde. C'est moi qui dépêchai mes sirènes pour te préserver de la mort, moi qui résolus aussi de faire tourner les événements à ta gloire.

« Avant de t'instruire de mes vues, sache que mon nom est Hurum-Atmosdal. Seules mes lèvres osent le prononcer. Quand ces syllabes magiques retentissent jusqu'aux limites de mon empire, mon peuple tressaille dans l'attente de graves événements ; jusqu'aux entrailles de l'Océan tous les êtres frémissent et le dieu des tempêtes, debout sur les vagues, hurle une incantation à la mort.

« Mais ne va pas, noble ami, concevoir quelque effroi de mes discours, car les peuples rendent hommage à ma mansuétude et exaltent ma munificence. Seuls les habitants de mes possessions terrestres hésiteraient à me louer. Certaines cités, en effet, ont à redouter mon ressentiment, d'autres éprouvèrent déjà ma colère. Romneid-l'Orgueilleuse me refusa son tribut et devant ma face manifesta sa superbe. Un ras de marée la submergea. Le soir, elle n'était plus. Toutefois, les contrées qui attestent leur fidélité sont épargnées par les ouragans et la terre fertile enrichit ses fils soumis.

« Ne tend pas ainsi, mon fils, l'arc de tes sourcils en écoutant l'histoire de ces châtiments qui ne concerne que des hommes. Efforce-toi donc d'oublier à jamais leur hypocrisie, leur laideur morale, leur férocité et quitte tous regrets à l'endroit de ces petits amas de boue, qu'avec emphase l'on nomme continents.

« Explore plutôt mes palais innombrables, mes forêts de coraux, vastes comme des royaumes, les mers placées sous ma domination, et sur lesquelles ne se couche pas le soleil.

« Sur ces étendues, règne une harmonie préétablie ; toutes les actions s'y accomplissent d'après le sentiment unanime de mes sujets ; la raison guide les esprits et l'amour gouverne les cœurs. — Ces peuples n'ont pas d'annales, car le bonheur est sans histoire.

« Parmi ceux de ta race, au contraire, des fastes racontent avec éloquence un règne de quelques années, relatent de petits faits et célèbrent des Gestes sans grandeur. Des épopées immortalisent vos minuscules guerres, des capitaines épouvantent la terre pour léguer le souvenir d'une gloire caduque à une éphémère postérité. Sous le soleil qui t'éclairait, les royaumes, avant que d'être vieux, inclinent vers la décadence : les nations passent et disparaissent et les pasteurs de peuples se couchent dans leurs tombeaux au matin de leur avènement. Ici, tout demeure immuable, indestructible et mon empire reste jeune comme l'Océan, père de toute vie et de tout devenir.

« Souffre donc que je t'initie à une existence heureuse, car votre condition à vous hommes est douloureuse et humiliante et, par le travail, vous abolissez votre royauté.

« Vos affections aussi sont misérables, puisqu'elles durent l'espace d'une journée et vous entrez en dissolution avant même que la fortune ne vous ait élus.

« Mais tu ne m'écoutes déjà plus. Ta pensée est ailleurs : en quel endroit ? Je l'ignore. Pleures-tu ces vierges d'argile qui jadis furent compatissantes à tes désirs ?

« Ah ! puisses-tu chérir les déesses de la mer, car l'oubli est sur leurs lèvres, l'ivresse dans leurs bras, et dans leurs yeux tu liras le plus beau poème qui soit — le poème de l'amour. Mais tu ne parais pas avoir pour agréable cet hommage rendu à leur séduction. Leur contesterais-tu le privilège de consoler et d'endormir les tristesses humaines ? Plus d'une serait experte à t'infliger un amoureux démenti. Contemple donc leur majesté ; les voici qui glissent vers nous.

« Chacune est ornée d'une vertu particulière. La splendeur de l'enveloppe distingue Arvika ; Arcona t'ensorcelerait de sa voix ; Brudvik de ses yeux d'aigue-marine et la flamme d'Ormaryd la désigne à ton choix.

« Salut à vous, sirènes mes bien aimées. Flaata, Graahö, Marnœs, Hell, Mandal, Semla,..... accourez toutes et révélez l'extase à Hjelmhult, le bel enfant des hommes.

« Si tu as la nostalgie de la terre tu quitteras ces paisibles demeures. Je te conduirai vers des fjords que gardent mes tempêtes et que défendent des élans aux bois meurtriers et acérés comme des glaives.

« Des entassements de montagnes, des blocs superposés au hasard des cataclysmes y enserrent la mer qui gémit dans cette prison de granit.

« Là les glaciers sont si élevés que l'aigle seul en effleure les sommets, car il faut pour les escalader « les ailes légères et les plumes d'un grand désir ». Seul le cri du noble oiseau trouble ce silence qui durera jusqu'à la fin des temps.

« Je souffrirai même qu'à travers les brumes tu entrevoies le Val-du-Néant, mais je t'en interdirai les abords, car l'horreur de ces lieux convulserait ta face. Là des pluies de soufre empoisonnent l'atmosphère, les torrents roulent des cadavres ; seuls les serpents y propagent leur espèce et des dragons noirs aux ailes de bronze y dévorent en ricanant les corps des naufragés. Quand les marins sont poussés vers ces parages ils hurlent d'effroi à la vue de ces épouvantements.

« Mais que la joie éclaire ton visage ; d'autres spectacles te sont réservés, si tu l'ordonnes, pour reposer ton œil de ces sauvages grandeurs.

« Plus haut que les pics immaculés, par delà les fjords, des jardins enchantés fleurissent sous mon sceptre. Là des prairies d'asphodèles, d'iris et d'anémones s'étalent comme des tapisseries lumineuses ; le murmure des ruisseaux y est gai comme le rire d'un enfant et la brise légère comme un soupir de vierge. Dans les bois sacrés de jeunes hommes s'exercent au tir de l'arc et au lancer du javelot ; près des lacs endormis des vieillards disputent des plus graves problèmes et sur les collines des adolescentes passent en effeuillant des roses que l'haleine de leur chanson fait tournoyer dans le silence du crépuscule. — Tu promèneras ta mélancolie à travers des forêts de myrtes ; des arbres massifs

comme des tours, vieux témoins des premières convulsions du globe, dispensent aux fronts brûlants leur fraîcheur qui fait dormir cent ans.

« Des femmes s'asserviront aussi à ta loi. Vous échangerez vos rêves et les leurs seront plus somptueux que ceux éclos sous les brumes du nord. Tu compareras les joies offertes par ces filles de la lumière avec celles que t'auront réservées les sœurs de l'abîme. Ce jour-là, peut-être, les lèvres humaines te sembleront-elles moins désirables ».

Soudain, le géant resta silencieux. Son visage revêtit une expression d'infinie pitié et il acheva ainsi son discours :

« Mon fils, daigne ouïr mes derniers enseignements : le dégoût de tous ces spectacles terrestres te prendra bientôt, crois-en ma sagesse, car après la contemplation du monde extérieur, à la suite de ces orgies de méditations tu redescendras radieux dans l'empire du silence, parmi ceux qui t'aiment comme leur jeune espoir ».

Hurum-Atmosdal songeait ; sa bouche demeura scellée.

Hjelmhult fit alors entendre sa parole allègre :

« Sache, O ! Père des Eaux, que la joie habiterait en mon âme, si je revoyais cette nature en l'honneur de qui je récitais d'antiques Sagas et ces golfes qui retentissaient de la clameur de mon jeune enthousiasme.

« Je voudrais effleurer de ma barque les Lofoten aux formes apocalyptiques, ces îles aussi nombreuses que mes combats, qui sont égrenées sur la mer comme les débris d'un continent qu'un démiurge fracassa un jour de ses mains redoutables pour marteler dans la mémoire des hommes l'idée de sa puissance et le souvenir de ses fureurs.

« Quand donc mon regard se réjouira-t-il à la vue des fjords paisibles dont les paresseuses ondes enserrées entre des monts chauves semblent un clair breuvage frissonnant dans une coupe de fer ? Contemplerais-je ces îles fortunées où la vertu est exempte de tristesse, le labeur dépouillé d'amertume et où la mort elle-même nous visite en se faisant aimer ?

« Ah ! revenir vers la lumière ! Revoir celle que j'aime et qui m'attend ! Entendre vibrer ses lèvres aux récits poétiques des scaldes ; me reposer dans des forêts silencieuses comme un cœur mélancolique ; m'attarder dans des bois que nulle hache n'a profanés, sous leurs abris où se célèbrent de religieux mystères,

et, d'un pied rapide, fouler les rives des grands lacs, ces saphirs enchâssés dans le roc comme de sombres bijoux !

« Serais-je encore bercé par les rafales, sur les mers grises d'hiver ; traverserais-je des océans de brouillards ou errerais-je au milieu d'une nature dont les hommes n'avilirent pas la splendeur première ?

« Que mon destin me permette d'admirer une dernière fois certains fjords ignorés que bordent des pierres runiques, le dédale de leurs couloirs, le labyrinthe des défilés, les successions de vallées, les fuites de falaises, les caps s'enlevant en silhouettes de châteaux-forts, les chaînes de montagnes qui festonnent l'horizon, les côtes crénelées comme des murailles de guerre, et puissent les pics étincelants dans leur parure de glaces m'apparaître à l'infini, tels que des guerriers cambrés sous leurs massives armures.

« Obtiendrais-je enfin de ta Clémence de chanter à la mi-nuit devant le soleil ! J'ai souvenance qu'autrefois je lançais mon intrépide *Valkyrie* vers ces déserts où les hommes vont admirer cette féerie de l'Astre !

« Ce fut l'ivresse de nos yeux de voir, au milieu du recueillement de la nature — comme les avant-coureurs d'un prestigieux spectacle — des nuages ouatés de fulgurances vertes se reposer au pied des monts.

« Des gazes pâles glissaient le long du rivage. Des écharpes ourlées de rose effleuraient la mer de leurs franges et des vapeurs se posaient sur les cîmes avec une légèreté d'ailes.

« Derrière cette étincelante draperie, des flammes fusaient, ardentes et hautes ; un incendie se préparait à éclater sur l'horizon.

« Des pics altiers émergeaient tout rutilants, semblables à des torches crépitantes ; les glaciers flambaient comme des linceuls en feu ; des traînées d'or en fusion dévalaient des sommets, illuminaient les pentes et, dans leur débordement, envahissaient la mer comme une coulée de lave. Puis dans le ciel c'était une pluie d'étincelles, un éclaboussement d'or ; et le voile se déchirant, le soleil apparaissait proche, énorme, aveuglant, dans des ruissellements de topazes et de rubis, au milieu d'avalanches de feu, amplifié par cette éruption sanglante, empanaché de gerbes éblouissantes et de fusées de lumière qui embrasaient les flots et l'empyrée, frappant d'épouvante, et comme d'une horreur sacrée, les êtres et les choses ».

Hjelmhult, épuisé, cessa de parler.

Hurum-Atmosdal lui dit : « Surseois, mon fils, quelques jours encore à tes désirs, ne fuis pas les joies que t'offre mon amitié et laisse-moi augmenter ta reconnaissance des bienfaits que tu es en droit d'attendre de ma paternelle affection.

Les paupières d'Hjelmhult s'abattirent sur ses yeux comme de lourdes portes ; il chancela, et des sirènes l'emportèrent en baisant sa chevelure ».

II

Parfois, au crépuscule, à travers des vapeurs de pourpre et d'améthyste, une galère passait d'une voile rapide, enveloppée d'une poussière diaprée que soulevait sa proue d'or. Des cavales à la crinière d'herbes marines, en la soutenant de leurs croupes puissantes, précipitaient sa course et des tritons vénérables — graves comme les dieux — gardaient sa fortune des écueils.

Cependant que sur le château de poupe des sirènes parées comme des idoles endormaient les soucis du héros en lui récitant des légendes connues de leur seule mémoire, sur les flancs de l'orgueilleuse nef s'ébattaient des lions de mer ; des aigles planaient, étendant sur le navire l'ombre de leurs ailes, larges comme des chlamydes, et toute la faune des profondeurs de déserter ses obscures demeures pour rehausser le triomphe d'Hjelmhult.

Les heures s'envolaient ainsi dans l'affranchissement des chagrins et la délivrance des humaines misères ; et les années d'Hjelmhult s'écoulaient dans l'oubli de la terre.

III

Un soir que les sirènes charmaient de la mélodie de leur voix la pensée inquiète d'Hurum-Atmosdal, Hjelmhult, méditatif et taciturne, se présenta devant lui.

La tristesse ajoutait à sa beauté, ses yeux étaient sans éclat, son sourire amer, mais sa voix vint troubler le silence de ces solitudes :

« O Roi ! guériras-tu l'angoisse dont ma gorge est suffoquée et cette implacable obsession qui hante mon sommeil ? »

Hurum-Atmosdal soupira :

« Les sirènes, ô mon fils, ne seraient-elles plus pour toi les enchanteresses d'hier ?...

— Hélas ! elles n'occupent pas ma pensée et ma douleur est autre·

— Ta détresse m'afflige. Aurais-tu subi quelque outrage ? Est-il un de mes sujets qui ait bravé ta puissance ? L'une de mes cités sous-marines s'est-elle révoltée contre ton joug ? Parle, mon fils, ma vengeance est prête. Je lèverai mon sceptre et mes vierges guerrières voleront châtier qui ne s'inclina pas devant ta majesté ? Je décrète la mort du coupable. Il importe, car tu es le reflet de ma divinité !

— Calme ton courroux, ô Roi ! ne brandis pas tes armes redoutables contre un insaisissable ennemi, car il habite en moi.

— Quoi,, le désenchantement serait la cause de ces mornes discours. Ne sois pas serf de la mélancolie et oppose à ses attaques la porte d'or de ton cœur.

« De même qu'un souffle délétère en passant sur une plaine éblouissante et fleurie y dessèche tout ce qui a vie, de même la mélancolie faucherait en ton âme ces divines prémices : la joie, l'espérance et l'amour ».

Hjelmhult, s'étant recueilli, s'exprima ainsi :

« Ignores-tu la ténacité des chagrins. Notre volonté réussit parfois à écarter des pensées funestes ; mais, fugitif espoir, leur envol est éphémère, car elles se glissent de nouveau, insidieuses et perfides et à la faveur de nos défaillances reviennent en hordes assaillir notre cerveau. De même la flamme d'une torche s'incline, obéissante à la rafale et semble, sous le souffle de la tempête, comme séparée de son foyer lumineux, mais cette docilité n'est que transitoire, car elle rejaillit victorieuse dès qu'a passé l'aquilon.

« L'esprit, sache-le, ne se maîtrise pas et la flamme ne se courbe point.

« O fils ! je t'en supplie, révèle donc à ma tendresse le sujet de tes peines et ne me perce pas de l'aiguillon de cette énigme. »

Mais Hjelmhult demeura muet, absorbé qu'il était dans une contemplation intérieure.

Ayant achevé de méditer il dit :

« Il en coûte à ma piété et à ma gratitude de déchirer ton cœur, mais il est au-dessus de mes forces de me montrer supérieur au destin.

« La terreur est sur ma bouche car je dois prononcer un mot redoutable.

« Adieu ! je baise ta main auguste et je fuis l'Empire des Eaux ».

Hurum-Atmosdal étouffa un cri. Une clameur retentit aux profondeurs et l'Océan, dans un prélude de tempête, commença de frémir. Et voici que pour la première fois le géant pleurait ; et ses sanglots en soulevant sa poitrine agitaient aussi le sein de la mer.

Hjelmhult continua :

« J'aspire à la Terre. Que je retourne parmi les mortels car je me sens solidaire de toutes leurs infortunes ! Avec âpreté je revendique le droit à la souffrance ; elle est pour l'humanité un héritage dont je réclame impérieusement ma part.

« Je dédaigne la beauté dont tu as ennobli mes traits ; je méprise une enveloppe impérissable et ne désire que l'immortalité de l'âme.

« Cette immuabilité qui constitue ta grandeur et détermine ton orgueil, je la répudie, moi qui fus créé en vue d'un perpétuel devenir. Méconnaître ces lois c'est attenter à l'harmonie d'un plan supérieur ; ma destinée s'en trouverait offensée !

« Le labeur, les maux et les soucis sont nécessaires à cette argile dont je fus pétri, ils furent la condition même de mon existence. Mon cœur goûtera encore l'amertume des pleurs et la souffrance sera le meilleur oreiller où reposer ma tête.

« Sur l'enclume de la douleur je serai durement martelé, ne le sais-je pas ? Les luttes et les heures sombres du découragement me sont réservées, mais je ne les redoute point. Les épreuves sont fécondes, car nous en sortons plus forts et plus dignes du dieu qui, en un jour de folie divine, institua la souffrance, qui devint pour l'humanité un incomparable ferment de vouloir, de jeunesse et de vaillance.

« La mort sera la récompense de mes tribulations, je ne la crains pas ; n'est-elle pas du reste la consolatrice attendue, l'amante fidèle dont les promesses sont douces et la foi éternelle ».

Pendant qu'Hurum-Atmosdal, l'œil agrandi par la stupeur, contemplait celui qu'enivrait cette vision, Hjelmhult, insensible et muet, ne voyait déjà plus le géant et ses palais enchantés, car cette heure appartenait à la terre.

Alors les tristes sirènes s'avancèrent en silence et s'offrirent

pour le porter sur leurs bras entrelacés vers cette patrie tant désirée qu'elles ne devaient jamais connaître.

Hjelmhult remonta vers la lumière, vers la souffrance. Il perçut le cri de la terre — une lointaine et sourde et confuse rumeur faite de toutes les misères, de tous les gémissements et de toutes les larmes — comme une voix immense qui semblait contenir tous les soupirs des mondes.

Et cette symphonie l'enveloppait de ses ondes lentes et pénétrantes, le grisait de ses plaintives harmonies dans cette ascension vers la vie, vers le royaume de la sublime Douleur.

René de SAINT-CHERON.

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

---

10 juin 1899.

Les préliminaires de la conférence de la Haye : visites, installation, fètes, détermination générale des travaux, nomination des membres des commissions, tout cela est terminé et achevé. Il faut reconnaître que les délégués des puissances, surtout ceux des grandes, ont fait un louable effort, sinon pour fixer les adhésions, au moins pour réunir en faisceaux les bonnes volontés.

Trois commissions ont été constituées, celle de l'humanisation de la guerre ; celle de l'arbitrage et celle du désarmement.

La convention de Genève a prouvé que l'on pouvait humaniser la guerre, et, que sur ce terrain de sentiment pur, il y a des ententes possibles.

Depuis la proposition de lord Clarendon au congrès de Paris en 1856, les idées de médiation et d'arbitrage ont fait leur chemin. Plusieurs traités ont été conclu sur ces bases. Il suffit d'ailleurs que deux nations consentent à nommer un arbitre pour que l'arbitrage soit possible et la réglementation du dit mode d'accord n'ajoutera rien à cette banale vérité.

Lorsqu'il s'agira, comme par le passé, d'un conflit d'importance secondaire, par le fait même que les armements sont poussés à leur paroxisme, les deux adversaires, dans un conflit d'intérêt moyen, seront de plus en plus disposés à ne pas mettre en mouvement la totalité de leurs forces, mais penser qu'on pourra faire régler par l'arbitrage de grandes et grosses questions dans lesquelles il s'agit de territoires que les peuples peuvent « toucher avec la main » selon l'admirable expression de l'un des mes amis alsaciens, à propos de notre frontière des Vosges, cela me parait pour longtemps encore une utopie.

Les résultats pratiques acquis par la commission d'arbitrage doivent être cent fois pesés, et il ne faudrait pas qu'un succès de cette commission nous aveugle par quelque satisfaction de vanité et nous fasse accepter une concession dangereuse dans les questions de désarmement.

La plus dangereuse entre toutes serait la création d'une sorte de tribunal international, composé de membres inamovibles, sorte de jury dont les parties ne pourraient ni choisir ni récuser les jurés. La valeur de l'arbitrage est dans la preuve de confiance que les parties donnent à leurs juges par le choix. Le jour où la France acceptera un tribunal d'arbitrage *tout fait*, elle trouvera une sainte alliance en face d'elle ou une cour de cassation.

Rien ne me paraît possible à la commission de désarmement, sinon la démonstration de l'impuissance où l'Allemagne a mis l'Europe de se consacrer à ses seuls intérêts économiques si palpitants, si graves, depuis l'entrée en scène de l'Asie et de l'Afrique.

Qu'on suppose un instant la France républicaine, ayant été vaincue il est vrai, mais ayant conservé l'intégralité de son territoire, qu'on suppose l'Allemagne après les révélations de M. de Bismarck, reconnaissant la vérité de la fausseté de la dépêche d'Ems, et ne nous accusant plus injustement de l'avoir attaquée, la guerre de 1870 devenant alors la seule revanche d'Iéna, la réparation de la fameuse campagne du Palatinat par le récit de laquelle on attise sans cesse dans les écoles allemandes la haine de la France.

S'il en eut été ainsi, les apôtres les plus actifs du désarmement eussent été tous les bons Français, de nature pacifique, quoi qu'on dise, notre esprit se serait trouvé vis-à-vis de l'Allemagne à peu près dans l'état où est l'esprit russe vis-à-vis de la France, malgré Sébastopol.

Nous aurions vu la Russie initiatrice, la France, l'Allemagne. par conséquent l'Italie et l'Autriche, unies toutes et imposant à l'Angleterre, à l'Amérique, la paix comme une loi.

C'est l'Allemagne seule qui frappe d'impossibilité le noble projet du tsar, d'autant que, puissance militaire formidable, c'est elle dont le budget souffre le moins du maintien et du développement des cadres de son armée.

L'Allemagne, maîtresse de l'Alsace-Lorraine, convoitant d'autres provinces françaises, harponnant avec cynisme des provinces autrichiennes, sans frein dans ses appétits de conquête, ne

peut pas, ne veut pas désarmer, pas plus qu'à cause d'elle, nous ne voulons, ni ne pouvons nous-même désarmer. Sa population croissant chaque année et encourageant toutes ses ambitions dominatrices, elle ne fera aucune concession réelle à l'idée supérieure de désarmement.

Donc la France et les autres Etats de l'Europe devront, par crainte salutaire des visées publiques ou secrètes de la Prusse, continuer à armer et cela sans paradoxe, par amour de la paix, car, à la moindre apparence de sérieux affaiblissement des forces d'une nation quelconque ennemie ou alliée, affaiblissement auquel l'Allemagne ne cesse de travailler chez nous ou ailleurs à mesure que ses ressources d'hommes, à elle, augmenteront, elle ne manquera pas d'arracher un morceau de chair vive à notre chair ou à celle des autres nations.

La conférence, dans ce qu'elle pourra produire de réalisable ne dépassera donc pas l'acte superbement magnanime de Nicolas II, proposant l'humanisation de la guerre, le développement des recours d'arbitrage et les possibilités de désarmements conditionnels et partiels. Ce qui se fera, le tsar tout seul eut pu le faire, en cas de guerre, en cas d'indication d'arbitrage, ou comme avertissement aux puissances du danger économique qu'elles font courir à leurs peuples, par des armements toujours plus excessifs.

Nous voyons combien l'Espagne a eu le tort de se désintéresser de son armée et de sa marine ; sa défaite est due à cela autant qu'à son incurie dans l'administration coloniale et à sa résistance aux justes réformes réclamées par ses colonies et à un moment promises. Ceux qui aiment notre vaillante voisine, ceux qui l'ont admirée et honorée dans son héroïque résistance à l'Allemagne au moment de l'affaire des Carolines, souffrent aujourd'hui avec elle les maux atrocement douloureux dont elle souffre elle-même en projetant de livrer par contrat, à cette même Allemagne, ces mêmes îles Carolines. Sûrement rien n'est plus sage que d'abandonner des îles sans valeur quand tous les joyaux de prix sont perdus. La plus grande partie des Mariannes, elles aussi seront livrées à l'Allemagne, moyennant une faible somme.

L'Allemagne arrondit ainsi ses possessions ayant pour point d'appui celles de la Nouvelle Guinée et elle prouve par cet achat empressé qu'elle eut pris grand plaisir à se faufiler aux Philippines.

Le ministère Silvela résiste jusqu'à cette heure aux chocs nombreux par lesquels on s'efforce de l'ébranler. Formé dans des circonstances difficiles d'éléments qui ne pouvaient être choisis qu'en vue de faire face aux événements nationaux les plus graves, sa composition politique n'a pas l'unité et la cohésion d'une combinaison basée sur le triomphe d'un parti.

Le groupe du duc de Tetuan travaille ostensiblement à désagréger la majorité ministérielle conservatrice et il trouve au Sénat un terrain d'opposition favorable à ses manœuvres.

Les réformes que M. Silvela proposera décideront du sort du ministère. Si elles sont hardies il enlèvera à ses adversaires et à ses rivaux leurs arguments les plus démonstratifs. Si elles sont hésitantes elles soulèveront les mêmes protestations de la part des conservateurs et donneront beau jeu aux libéraux.

Avec quelle tristesse on voit le président du conseil à Madrid paraître aiguiller sa politique extérieure vers l'Angleterre. L'Espagne affaiblie, subissant l'influence d'Albion, c'est, comme le Portugal, une nation livrée à ses ennemis les plus dévorants; si une sympathie vive et constante, si la fraternité la plus désintéressée pour une sœur de race permettait à un peuple de conseiller un autre peuple, la France dirait à l'Espagne : « Prenez garde! vous courez à cette heure plus de dangers encore que par la guerre; l'amitié de l'Angleterre vous sera plus malfaisante que l'inimitié des Etats-Unis. Voyez à quelles expériences elle a conduit l'Italie, bénéficiant partout des fautes qu'elle lui a fait commettre ».

Si j'étais Espagnole, femme du monde à Madrid, je protesterais de toutes mes forces de patriote contre un rapprochement avec l'Angleterre et je m'emploierais à faire le vide autour de l'ambassade. On prête cette intention aux dames de la haute société madrilène. Je suis de cœur avec elles.

On a tout dit, tout écrit sur Castelar. Il n'y a plus rien à ajouter à cette grande figure dominant toutes les autres et qu'un cyclone national seul pouvait emporter. L'homme politique, le grand écrivain, l'incomparable orateur dont toutes les facultés se fondaient dans le moule superbe du patriotisme, est mort brusquement ; il a été foudroyé par les malheurs de son pays. Jeune encore, à l'heure où il voulait rentrer en lice, affronter à nouveau le combat dans les luttes politiques pour défendre l'œuvre du libéralisme, le bien si péniblement acquis des réformes; terrassé et il n'a pu se relever. Ceux qui ont connu Castelar et l'ont

aimé garderont le souvenir d'une amitié dévouée dans laquelle l'affection ne pouvait être dépassée que par l'admiration.

Guillaume II pourra avant peu se livrer à la phraséologie qu'il aime et parler, grâce à l'acquisition des îles Carolines, Pelew et Marianne, par l'Allemagne, de cet empire de la mer, grandissant chaque jour, et qui le passionne, comme expression d'une toujours plus grande Allemagne. MM. Bebel et Richter ont introduit, dans ce concert de louanges déjà joué qui place M. de Bulow au-dessus de M. de Bismarck, ce dernier ayant dû renoncer aux Carolines, des réserves violentes, affirmant haut qu'on va dépenser beaucoup d'argent pour mettre en valeur ce qui n'en a pas et ne pourra jamais en avoir.

Puisque l'Espagne ne pouvait garder ces îles, nous préférons en France les voir acquérir par l'Allemagne ; il faudrait souhaiter à nos ennemis à cette heure ce qu'ils ont tant souhaité pour nous ; que cent acquisitions coloniales nouvelles dispersent leurs forces.

On peut dire que l'Espagne est moralement vengée de toutes les traîtrises du gouvernement de M. Mac-Kinley. A Cuba les difficultés succèdent aux difficultés pour « la puissance intervenante » comme Maximo Gomez appelle les Etats-Unis. En effet cette puissance intervient partout et si maladroitement que la colère des Cubains éclate à tout propos. On a interdit les courses de taureaux. Tout ce qui, dans les mœurs de la Grande-Antille, rappelle l'occupation espagnole rencontre la malveillance excessive des Yankees.

Les magasins sont fermés de force le dimanche par les ordres du général Ludlow.

A force de vexations les Américains ont rendu possible un soulèvement, aussi sont-ils impatients de procéder au désarmement de l'armée cubaine. Celle-ci veut bien, sur l'insistance du général Maximo Gomez, accepter le licenciement et la ridicule somme qui revient à chaque soldat sur les trois millions de dollars que les Etats-Unis octroient à l'armée qui a délivré Cuba de la domination espagnole, mais aucun des hommes qui ont obéi aux généraux de l'insurrection ne consent à livrer ses armes, si cet abandon ressemble à une capitulation.

Le général Brooke, gouverneur général, prétend qu'il a des ordres absolus de M. Mac-Kinley. A ce propos, M. Mac-Kinley décidément déclare avec désinvolture comme notre Robert Macaire,

que cette île *doit être à lui*, mais il ne parvient aisément à fixer ses conquêtes ni moralement, ni matériellement. Je sais bien que la grande doctrine impérialiste déclare toutes les races non anglo-saxones inférieures, mais alors, lorsqu'on trouve dans ces races inférieures des dignités qu'on ne peut réduire, des résistances qu'on ne peut dompter, il parait difficile qu'on affirme par là sa supériorité.

Les philippins continuent à se battre en patriotes indomptables, et reprennent peu à peu les positions que les américains leur avaient prises. Les avantages de la mauvaise saison sont exploités par les généraux d'Aguinaldo avec une habileté que les américains sont forcés de reconnaître. Leurs marches, leurs retranchements, leurs attaques, leurs surprises, leurs retraites prouvent une véritable science de la guerre. Le général Lawton réclame 100.000 hommes pour conquérir les Philippines. Est-ce qu'enfin les américains de grand sens, et ils sont la majorité, ne comprennent pas quels dangers l'impérialisme, doctrine des argentistes, des brasseurs d'affaires, des affamés de spéculations, font courir à la nation dont nous avons tous chanté les vertus libérales, la haute culture indépendante lors du centenaire de la Constitution, en 1887.

Une lettre de San-Juan del Monte, Manille, que j'ai sous les yeux et datée du 18 Mars me prouve quelles souffrances endurent les combattants américains aux Philippines.

En campagne, 10 heures du soir.

« Voici deux semaines que je n'ai pas retiré mes chaussures, m'écrit un officier yankee, je dors sur une natte. Le sifflement nocturne des moustiques est remplacé par les balles du fusil Mauser qui heureusement, sifflent à cette heure sans piquer ; nous avons eu des rencontres terribles et pas une nuit ne se passe sans que nous soyons forcés de nous défendre. »

« Je vous écris ceci à la belle étoile, assis sur une grosse caisse, avec un bout de chandelle. La situation est très extraordinaire en ce moment. Aguinaldo (1) que j'ai vu et à qui j'ai parlé ne m'a point l'air fort intelligent. Il a l'œil nerveux comme s'il s'attendait à chaque instant à être frappé par un coup invisible ; il est de taille moyenne, la figure petite et ronde et assez plaisante, mais quand à l'apparence soldatesque, il ne l'a certainement pas. Il est

(1) Ne pas oublier que c'est un américain qui écrit.

à Maholos maintenant, et a donné ses ordres au général Montenegro, celui-ci bien intelligent et qui nous causera beaucoup de tracas. Il est artiste et stratégiste celui-là, vraiment surprenant et si je vous racontais quelques-unes de ses attaques, vous verriez tout de suite qu'il est à la fois un homme de valeur, un militaire et un malin. Voici ce qu'il fit il y a quatre jours : Une force américaine d'environ deux mille hommes se jeta tout à coup sur une petite ville appelée « Pasig » afin de forcer les insurgés à se jeter dans la rivière de ce nom où la canonnière *Laguna de Bay* devait les pincer en flanc et les exterminer. Nous ne comptions point sur Montenegro qui voyant que la canonnière allait mitrailler ses hommes fit descendre de parmi les broussailles quatre cascoes ou grandes barques qu'il planta au milieu de la rivière « à la Hobson » et prévint par là une débacle terrible, car le canon ne put les atteindre. Nous voici donc pincés nous-mêmes, ne sachant comment terminer la lutte terrible en ce moment, car nous étions canardés de près.

« Le seul moyen que nous trouvâmes fut une charge à la baïonnette, mais qui nous coûta une quinzaine d'hommes et plusieurs blessés. Si Monténégro n'avait point jeté ses hommes dans les barques, à l'abri de nos boulets, la fleur de son armée, toujours en avant-garde, périssait. Depuis ce jour la malechance nous poursuit.

« Les Philippins que je rencontre (disent-ils la vérité) m'affirment que les malheureux insurgés veulent tous se rendre, mais qu'ils ont peur d'une certaine clique politique qui les condamne à mort, s'ils ne se joignent pas aux insurgés.

« Entre nous, je dois vous assurer que l'Allemagne aide les insurgés, nous ne permettons pas au Prince Loweinsten de passer les lignes ; quant aux Français, ils peuvent aller partout, et un officier les accompagne s'ils le désirent, pour leur faire voir nos champs de bataille.

« Les Allemands et les Américains ne s'entendent point du tout ici, et chaque jour nous avons quelques désagréments avec eux. Si ce n'est pas dans la baie, c'est sur terre où les soldats américains et les marins teutons fort souvent veulent en venir aux mains. Il s'en faut de peu qu'une situation désagréable ne surgisse, mais je deviens trop long et ma chandelle trop courte ».

Ce même correspondant joint à sa lettre une dépêche d'Aguinaldo saisie par les Américains. L'écriture est caractéristique, les ordres

brefs et clairs. Peut-être le chef Philippin n'a-t-il pas l'air intelligent, mais il l'est à coup sur.

La rencontre à Bloemfontein de Sir Alfred Milner et du Président Krüger a eu lieu. Le Président de l'Etat libre d'Orange, M. Steyn, en invitant le gouverneur du Cap et M. Krüger à se rencontrer a essayé de rendre, il semble, le plus grand des services à la cause de l'entente et de la paix.

L'équipée Jameson et la dernière conjuration dont les inculpés ne sont pas encore jugés, les insolences et les mises en demeure de M. Chamberlain, les rodomontades et les attentats de Sir Cecil Rhodes, ne sont pas du goût de la majorité des Anglais du Cap, ni même de celle de la majorité des utlanders du Transvaal et provoque l'indignation des Orangistes, au point de leur faire faire ostensiblement des manifestations anti-anglaises.

Avec des concessions de part et d'autre, la guerre pourrait être évitée en Afrique. M. Chamberlain n'en décolèrerait pas et Sir Cecil Rhodes provoquerait certainement quelque catastrophe pour troubler l'apaisement s'il parvient à se faire. Sir Alfred Milner et le Président Krüger ont dû apporter dans leurs entretiens la même modération et le même désir d'accord. Sir Alfred Milner a, il est vrai, à compter avec Sir Cecil Rhodes et avec M. Chamberlain. M. Krüger a à lutter contre le général Joubert, partisan de l'affranchissement des Utlanders en masse et sans garantie spéciale : mais rien d'irréparable n'a été dit ni fait, et l'on peut encore espérer l'accord entre des colonies prospères et qui ont tout à gagner à la paix. L'Angleterre a là la plus belle des occasions pour célébrer les vertus de l'arbitrage que réclame le Président Krüger comme base de toutes les négociations définitives. Le fera-t-elle ? M. Chamberlain s'il ne cogne pas, s'imaginera perdre du terrain, mais lord Salisbury est de cette école qui pense, avec raison, que l'on peut gagner autant de ce même terrain en faisant un pas en avant pour tendre la main à un adversaire. Malgré les menaces des impérialistes en chambre qui, d'un seul coup de plume envoient de Londres sur l'heure 40.000 hommes commandés par Prétoria, faisons des vœux pour une solution pacifique.

En Chine, l'Angleterre se trouble. Tout y progresse excepté elle. La Russie y pénètre à l'état d'inondation, comme on dit à Londres. Il est question à Pékin de confier la réorganisation militaire de l'armée des Célestes à l'Allemagne. Le major Hennekeu est sur le point d'obtenir du Tsong-li-Yamen ses brevets, à cet effet. Le Japon

élabore à la fois, vis-à-vis de la Chine, une double politique de fermeté et d'amitié : il comprend que ses véritables intérêts sont dans un accord avec elle, et qu'en même temps il doit obtenir de sa sœur de race ce que ses propres ennemis ont obtenu d'elle.

L'alliance anglaise, perd chaque jour du terrain, non seulement dans les milieux politiques, mais dans le peuple, pour qui elle était un article de foi.

Sous le titre de « notre politique en Chine » le grand journal progressiste de Tokio, le *Kokoumin Shimboun*, vient de publier un très vigoureux article qui peint à merveille l'état actuel de l'opinion japonaise. Le *Kokoumin* invite catégoriquement le gouvernement à sortir de son inaction et à se faire céder par la Chine un des ports des côtes du Fouhkien. La Chine a déjà promis au Japon de ne point aliéner cette province à une puissance étrangère, ce qui constituerait, en effet, un grave danger pour Formose. Mais, comme notre confrère de Tokio le fait fort bien remarquer, on ne peut guère compter sur le gouvernement chinois pour faire respecter l'intégrité de son territoire. Ainsi donc, si le Japon tient absolument à ce que le Fouhkien ne tombe pas entre les mains d'une puissance étrangère, il n'a qu'à marquer bien nettement son intention en occupant un des ports de cette province. « Notre action est d'autant plus indispensable, ajoute le *Kokoumin*, que le peuple même, qui parle si souvent de son amitié pour nous, parait être précisément celui qui a les vues les plus directes sur cette province dont la Chine nous a promis la non-aliénation. Un syndicat anglais, en effet, vient de se faire céder le monopole des chemins de fer dans le Nord de cette province. C'est là un acte qui nous éclaire tout à fait sur le degré de confiance qu'on peut avoir dans l'amitié du peuple anglais. Notre diplomatie a commis une faute grave en laissant faire cela. Il est temps pour elle de sortir de sa torpeur et d'affirmer aux yeux de tous l'intention bien nette du peuple japonais de faire respecter ses intérêts et ses droits en Chine. »

Le second ministère Pelloux en Italie s'est, dès son début, assuré la bienveillance des modérés en dissipant avec résolution les soucis qu'avait fait naître l'aventure chinoise de la baie de San Moun. Il a affirmé à la chambre « que la solution quelle qu'elle fut n'engagerait ni les ressources financières, ni la responsabilité militaire du pays ». Ces paroles très nettes, si

elles ont assuré au chef du cabinet italien le concours des modérés hésitant, n'a pas calmé l'ardeur de ses ennemis.

Mais ce qui a dominé un moment tous les incidents de la lutte politique engagée par la gauche au profit de M. Zanardelli, c'est l'apparition d'un revenant à la tribune, c'est l'impudence stupéfiante de M. Crispi osant venir défendre ses actes et accuser le général Baratiéri d'être seul cause du désastre d'Adoua. Ça été un déchaînement, une tempête, car jamais défi plus grand n'a été jeté à une assemblée et à un pays. On s'est battu dans la chambre, dans les tribunes et comme cela devait être la voix de M. Crispi, a été étouffée par les huées.

La crise en Hongrie continue, on peut dire s'éternise. M. de Szell, chef du cabinet actuel n'est arrivé au pouvoir et n'a remplacé M. Banffy qu'en s'engageant vis-à-vis de l'opposition, « de façon inébranlable », à ne faire aucune nouvelle concession à l'Autriche dans la question du compromis. Depuis son avènement M. de Szell n'a cessé de faire la navette entre Budapest et Vienne, les conciliabules ont succédé aux conciliabules sans aboutir à autre chose qu'à la nécessité des concessions.

Or ni le comte de Thun à Vienne, ni M. de Szell en Hongrie ne sont libres d'en faire. Ils ne peuvent se mouvoir dans le cercle étroit qui leur est tracé. Leur chute à tous deux est possible, que changera-t-elle aux questions insolubles ?

Rien, sans doute. Et alors est-ce que ma vieille prédiction de 1883 s'accomplira ? Je disais dans ma Patrie Hongroise : La Hongrie enserrée dans ses questions économiques, sera forcée, un jour ou l'autre, sous peine de mort, de briser les liens qui l'attachent à l'Autriche.

Or, voilà ce qu'après tant d'années, le chef du cabinet hongrois, aussi désireux que le chef du cabinet de Vienne d'aboutir à une entente, se croit forcé de dire :

« J'ai pleinement conscience de ma responsabilité et de celle de mon gouvernement Je connais mon devoir dans toute son étendue, et c'est avec une pleine conscience, je le répète, des obligations qu'il comporte que je dois déclarer ici qu'il n'est pas impossible que la situation se développe, de façon à amener une crise soit en Autriche, soit en Hongie. »

Le seul, l'unique moyen de n'aboutir à aucune crise est encore d'éterniser à nouveau une situation sans issue et de prolonger le

compromis provisoire qui échoit à la fin de 1899 jusqu'en 1904 ; mais à cette époque ce sera à recommencer.

Il semble que nos amis les grecs soient en veine de sagesse politique. Toutes les nouvelles qui nous arrivent d'Athènes constatent que les esprits reprennent leur équilibre. Le pays et le gouvernement sont d'accord pour aboutir enfin aux réformes nécessaires.

La déclaration ministérielle apparaît sous d'heureux auspices. Les questions y sont étudiées avec une élévation de pensée qui n'a d'égal que le sens pratique des propositions faites à la Chambre. La sincérité est là, complète. Point de trompe-l'œil, mais la vérité sortant du puits légendaire; plus de phraséologie, l'état des choses telles qu'elles sont. Voici, d'après le journal d'Athènes, ce dont les députés devraient s'occuper tout d'abord : de l'organisation militaire, de l'enseignement à tous les degrés, de la refonte de la police et de la gendarmerie, des mesures pour une prompte et meilleure distribution de la justice et surtout pour la stabilité relative des fonctionnaires sans laquelle les plus sages mesures ne sauraient passer du domaine de la spéculation dans celui de la pratique tous ces projets, élaborés avec un grand sens, dans le domaine des possibilités, seraient enfin soumis aux travaux parlementaires et leur réalisation imposée par le pas du pays qui a le besoin et l'impatience de voir ces réformes aboutir.

Il y a à Constantinople un prisonnier qu'on oublie, mais auquel je n'ai jamais cessé de penser avec une constante sympathie parce qu'il souffre, c'est le sultan Mourad. On m'écrit en me l'affirmant qu'Abdul-Hamid, son frère, usant de ruse, lui a envoyé l'une des voitures impériales en lui faisant dire qu'il voulait le voir, que Mourad confiant a quitté le palais qu'il occupe depuis plusieurs années et qu'arrivé au Yildiz, non seulement il n'a pas vu son frère, mais qu'il a été plus étroitement enfermé à Malfa-Kiosque entre de hautes murailles sans la vue du Bosphore, devenue pour l'exilé à l'intérieur l'unique consolation. Or, on m'affirme d'autre part que Malfa-Kiosque est un palais appartenant à Mourad et que la vue de ce palais est enchanteresse, que Mourad a pu lui-même désirer y faire un séjour. Je saurai la vérité.

Juliette ADAM.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Quelle quinzaine remplie, mouvementée, agitée, affolante, que celle qui vient de s'écouler !

On a acclamé l'Armée, maudit la Justice, injurié le Gouvernement. Il y a eu de réconfortantes manifestations et de terribles bagarres ; de joyeuses fêtes publiques et privées. On a cotillonné, écouté de la musique ou des comédies dans de très sélectes réunions et passé la nuit au poste. Entre deux bals, sans se connaître, on s'est gaîment bataillé avec des fleurs et sur le plus élégant des hippodromes des gens très chics ont jeté au Président de la République des oranges, des pommes cuites et des œufs. On se croit exaspéré et dans l'ivresse d'une valse tourbillonnante, d'un fantastique galop ou d'une vertigineuse course en automobile, on oublie toutes les tristesses de la veille et les angoissantes appréhensions du lendemain. Spécialement à Paris, on vit dans la fièvre, le délire, la folie sans savoir d'où et comment viendra la guérison, mais on n'a pas le droit de douter qu'elle se produira dans un avenir plus ou moins lointain quand on considère les ressources merveilleuses de la race française qui continuent à se développer dans nos provinces que le cosmopolitisme n'a pas envahi, et qu'on constate, ici-même les symptômes rassurants qui inopinément surgissent aux heures où l'on serait le plus tenté de désespérer.

Dans la seule journée du 1er juin, nous avons eu, le matin, l'arrivée du commandant Marchand, enthousiastement accueilli par deux cent mille personnes, spontanément accourues pour témoigner au héros de Fachoda, soldat énergique et résigné, leur admiration et leur sympathie ; dans l'après-midi, l'élargissement de Déroulède, iniquement retenu en prison préventive depuis près de trois mois, et que douze jurés n'ont pas hésité à acquitter en dépit de sa fière et crâne déclaration : « Oui, j'ai voulu renverser le gouvernement et je recommencerai dès que j'en trouverai l'occasion ». Enfin le soir, l'arrestation du lieutenant-colonel du Paty de Clam, précédant de quarante-huit heures l'arrêt de révision du procès Dreyfus prononcé

le 3 par la Cour de cassation toutes chambres réunies et à l'unanimité de ses membres !!!

De cette dernière et profondément pénible « affaire », prétexte, plutôt que cause réelle, d'une agitation qu'on a stupidement laissé grandir et derrière laquelle s'abrite maintenant toutes les haines de races surexcitées et toutes les convoitises déchaînées il a été trop souvent parlé pour que je fasse autre chose que mentionner une décision qui n'a nullement ramené, et, prise dans les conditions où elle l'a été, ne pouvait nullement ramener le calme dans les esprits.

Dès le lendemain, on en acquerrait la preuve par les scènes tumultueuses dont l'enceinte du pesage d'Auteuil devenait l'inattendu théâtre, scènes qui se sont naturellement renouvelées à la Chambre des Députés où elles étaient prévues et se reproduiront très probablement encore au Parlement et ailleurs, car elles ne sont, en réalité, qu'une explosion de mécontentements latents depuis longtemps accumulés et de nerfs irrités. Sous prétexte de complot à réprimer, on a pris pour les conjurer une série de mesures violentes, révocation de magistrats, fermeture de cercles, perquisitions, enquêtes, déplacements de fonctionnaires et officiers qui ne font que rendre le désarroi de ceux qui devraient tout diriger plus manifeste. La vérité qui saute aux yeux de plus en plus évidente, et que de très sincères et fervents républicains commencent à tristement s'avouer, c'est que, depuis des années et des années, nous n'avons plus de gouvernement dans le vrai sens du mot. Une direction quelconque, si libérale qu'on puisse la désirer, manque à ce grand peuple d'enfants très bons, très intelligents, très braves, mais pas toujours très sages qu'est la France. Nous sommes, grâce à Dieu, des êtres trop impulsifs, trop ardents, trop épris d'idées généreuses et de dangereuses utopies pour être raisonnables et il en résulte fatalement qu'un self-government absolu, sans le contrôle d'une autorité supérieure dominée par le sentiment d'une pleine et entière responsabilité morale, offre de graves inconvénients. Voilà ce qui se dit de tous côtés depuis longtemps, ce qui s'est particulièrement répété ces jours-ci et ce que les incidents d'Auteuil ont une fois de plus démontré.

Invité par le Comité des Courses à venir officiellement assister au grand steeple-chase, le Président de la République, entouré du Corps diplomatique et des hauts fonctionnaires de l'Etat, civils et militaires, a été hué, conspué, bousculé, maltraité, comme un simple et vulgaire jockey, accusé par des parieurs déçus de quelque honteux tripotage. De réels dangers l'ont même un instant menacé. L'ambassadrice d'Italie, assise à sa gauche, apercevant un jeune homme qui s'élançait dans la tribune présidentielle en brandissant une canne,

— plombée disent les uns, inoffensif jonc affirment les autres — s'est levée, et le coup qui eut peut-etre tragiquement ouvert une crise gouvernementale ainsi détourné, n'a fait heureusement que cabosser le « huit-reflets » de M. Loubet. Insuffisamment protégé au début et ensuite maladroitement défendu par une police trop zélée, — certains meme disent provocante, — le Président a été pendant trois longs quarts d'heure en butte à une manifestation qu'on ne saurait approuver et qui évidemment n'a rehaussé ni son prestige, ni celui de la République, ni, hélas! celui de la France, car, à l'étranger où il s'en passe cependant parfois d'analogues, nos adversaires s'entendent merveilleusement à exploiter, et contre notre malheureux pays lui-meme, et contre les institutions qui nous régissent, les actes d'inutiles violences auxquelles trop souvent on s'est laissé entraîner dans ces derniers temps. Cent quarante arrestations ont été opérées sous les yeux de milliers de personnes très certainement sympathiques anx manifestants, révoltées avec raison de voir considérer comme séditieux le cri de « Vive l'Armée », où en sommes-nous arrivés! on le nie maintenant, mais tout mauvais cas est niable — et qui ont laissé faire. Devant la perspective d'une promenade en voiture cellulaire, de quelques heures à passer au commissariat de police, d'une amende et peut-etre de quelques jours de noir cachot, la belle indignation de bien des exaltés et exaltées s'est subitement apaisée pour ne plus se révéler que dans les salons où elle se donne libre cours, sans danger.

Malgré les agitations de cette mouvementée réunion hippique, la victoire de Tancarville a été accueillie par de très chaleureux hourras et a causé une satisfaction plus vive encore quand on a su que la moitié des cent vingt mille francs, montant de ce Grand Prix allait échoir à une toute délicieuse jeune fille gentiment associée à son frère. Tous deux avaient acheté à très bon compte et fait intelligemment entraîner et courir le cheval qui a triomphalement porté leurs couleurs.

La fortune, il y a longtemps qu'on l'a dit, est femme et n'aime pas les vieillards ; souvent capricieuse, elle ne pouvait être mieux inspirée qu'en accordant un de ses plus enviés sourires à la charmante juvénile association de l'aristocratique couple fraternel. Tancarville n'ayant encore remporté que des prix sans importance, son grand succès a été une très agréable surprise pour la gracieuse mi-propriétaire qui des tribunes suivait anxieusement la course et qu'on a naturellement très fêtée et très félicitée.

Dans le monde sportique, à l'ordre du jour cette semaine de grand-prix, on est encore sous l'impression de la vive déception qu'a causé l'accident d'Holocauste. Une pelure d'orange l'a fait glisser

au moment où il allait vaincre les Anglais sur le sol anglais et remporter le fameux Derby d'Epson, qui tous les ans, à date fixe, régulièrement passionne les flegmatiques têtes britanniques et les met surtout en émoi quand les chevaux anglais ont à lutter contre de dangereux concurrents étrangers. Le pauvre Holocauste est tombé en tête du peloton, tout près du poteau et a dù etre abattu sur place! De fictives pelures d'oranges ont souvent fait passer de vie à trépas des ministères qui se croyaient à l'abri de toute malencontreuse chute, mais devoir à une réelle pelure l'anéantissement du champion national a été pour son écurie et pour nos éleveurs, un invraisemblable et pourtant véridique guignon. Son nom, disent ceux qu'un jeu de mots tente, le prédestinait au sacrifice ce à quoi on objecte que si le fruit maudit des turfistes français, depuis cet incident, et depuis Ève (la pomme légendaire était, affirme-t'on une orange), maudit du genre humain qui continue néanmoins à y goùter et s'en rassasier, s'était trouvé à quelques mètres plus loin, le sacrifice, au moins, eùt été précédé par la victoire.

Evénements politiques, incidents sportiques, fetes de tous côtés, auxquels il est particulièrement à la mode cette année, de convier les Altesses royales présentes à Paris : comtesse d'Eu, infante Eulalie, duchesse de Vendôme, Landgrave de Hesse, duchesse Paul de Mecklembourg ; grèves ouvrière au Creuzot, et ailleurs, menaçant de compromettre les préparatifs et travaux de la prochaine grande exposition, prix décernés aux artistes du Salon, dispersion aux enchères publiques de célèbres collections — collections Doria, Mulsbacher, Talleyrand, Stein — candidatures académiques, mariages, potins de tous genres, que sais-je encore ? que de très divers et multiples sujets de causerie, que je ne puis que brièvement énumérer, et n'avais-je pas raison de dire en commençant ces lignes, que cette quinzaine a été terriblement remplie ? A côté d'excellentes choses, il y en a eu de moins bonnes. Pourquoi faut-il, hélas ! qu'il y en eùt eu de très tristes et que le bien en tout et pour tout n'eùt pas davantage dominé ?

Comtesse de SESMAISONS.

Paysage du Nord

La Pêche aux Harengs près de Boulogne-sur-Mer

A perte de vue, la plage s'étend de fin sable blanc, d'un blanc d'argent comme un immense tapis de velours. Le ciel est blanc aussi, d'un blanc floconneux et doux. La mer luisante est très

calme ce matin, presque figée, on dirait d'un lac de mercure dont la surface frissonne et scintille. A l'horizon, de fantastiques oiseaux semblent doucement glisser, déployant leurs ailes blanches ; ce sont des barques à voiles qui, parties depuis plusieurs jours pour la pêche aux harengs, reviennent maintenant. La plage déserte se peuple soudain, les femmes de pêcheurs arrivent, elles sont vêtues d'un casaquin de toile, d'un court jupon de drap rouge, leurs jambes nues semblent de grosses poutres mal équarries, leurs cheveux sont enserrés dans un béguin de toile. Leur hotte attachée sur le dos, elles restent là, silencieuses, attendant avec une immobilité de bêtes de somme.

Mais voici la barque de l'homme près du rivage. Alors avec lenteur, les femmes entrent dans l'eau jusqu'à mi-jambes, puis jusqu'à mi-corps. Là-bas, les pêcheurs emplissent les hottes, les femmes reviennent, lentes, pliant sous le faix; sur le sable pâle, elles versent les harengs, fins poissons aux reflets bleutés qui glissent, telle une lente coulée d'argent.

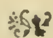
*
* *

Maintenant les barques solidement amarrées se balancent comme des coquilles de moules géantes, les hommes, à terre, battent la semelle et fument leur pipe. Près des hauts tas de poissons, les femmes sont assises. Tout ce peuple ne cause, ni ne chante, ni ne rit. Race du nord, race muette, un peu sauvage, ils attendent, indifférents, les acquéreurs qui, tantôt, vont assaillir la plage, acheter par milliers des poissons pour les expédier au loin.

Le hareng a un client assuré, le miséreux des villes. Pour lui donner ce mince régal, durant les lugubres nuits d'automne, des hommes risquent leur vie en disputant ce poisson du pauvre aux vagues démentes.

Et peut-être parce qu'ils songent à ces choses, les pêcheurs ont-ils ce regard triste et ce pli soucieux au milieu du front.

René d'ULMÈS.



Le Rêve de l'Esclave

A Madame Juliette Adam.

L'eau tombe en perles d'or dans le bassin d'argent,
Les paons font miroiter leurs traines d'émeraudes,
Et les jasmins, qu'irise un bleu rayon changeant
Balancent lentement leurs cassolettes chaudes...

Et l'esclave s'endort sous le feuillage roux
Au bercement chanteur et câlin de la brise,
Et sur son front pâli, des effluves très doux
Semblent les soupirs las d'une âme qui se brise;

Son rêve clair l'emporte en un lointain palais
Où dansent des enfants qui déchirent des roses,
Où la blonde sultane aux pesants bracelets
Met un baiser furtif sur ses paupières closes...

Il dort encor, l'esclave, et le souffle léger
Qui flotte sur son front et caresse sa bouche
S'envole vers le bois où languit l'oranger...
Mais un cobra, soudain, a percé la babouche !

L'eau ne s'égrène plus dans le royal bassin,
Les paons ont replié leurs robes ocellées,
Seuls, quelques noirs frêlons baisent de leur essaim
Les lèvres du captif, que la mort a scellées !

Baronne de BAYE.



Algérienne.

Sur la passerelle, appuyée au bastingage, elle attend le départ du paquebot. Arrivée en avance, elle s'amuse de l'arrivée des autres. Les passagers se pressent, les appels se croisent en toutes les langues et le pont du bateau envahi prend un air de boulevard cosmopolite, sous la poussée de la cohue montante, bigarrée comme un tapis d'orient. Les soies des ombrelles s'éclairent de reflets blancs, miroitent, paraissent des battements d'ailes de mouettes sur la mer. Elle observe, curieuse, cherchant dans la foule des figures connues et sa tête inclinée adresse des saluts muets, fait des petits gestes d'adieux,

Elle qui regarde est jolie à regarder ainsi : buste penché, cou modelé, nuque chaude, lignes pures appelant la caresse de l'œil qui s'attarde, fouille, s'arrête à regret dans la dentelle du corsage, sous le léger frôlement des derniers cheveux libres. Elle est attirante, attirante de la beauté qui vient du noir profond des yeux, du rouge des lèvres, du bistre doré de la peau — bistre d'Andalouse et bistre d'almée — bistre qui doit se nacrer aux épaules, s'éclairer aux seins, se velouter aux attaches, aux fossettes de son corps déviné. Sa taille est bien prise, d'un jeu facile, ni grande, ni petite, à la hauteur du baiser. L'allure est décidée, le cœur doit l'être.

Maintenant, sous un panache de fumée, sombre voile gonflée de brise, le paquebot s'éloigne, écrasant de sa masse les petites barques de pêche dont les rameurs se courbent pour prendre l'eau et se renversent après, dans l'effort, leurs têtes bronzées levées vers nous. D'autres paquebots font la haie, affaissés sur babord ou tribord, pareils à des colosses endormis. Derrière apparait la forêt des mats, chante la gamme vibrante des drapeaux, étincelle l'horizon clair d'Alger la Blanche.

Elle part l'Algérienne! Elle fuit les mois d'été, les baisers trop chauds du ciel africain. Elle va sur l'autre bord de la mer bleue, dans les villes d'eaux, le long des plages, offrir aux regards parisiens la charité de sa beauté Vraiment! l'aumône est d'or, et des riches tendraient la main! A la voir ainsi, cette fille du soleil, on la sent accomplie bien venue — un fruit savoureux pour des dents gourmandes. Le seul désir à exprimer serait qu'elle fût dans dix ans la femme de ce moment même. Hélas! Le soleil qui fait éclore brûle aussi....

Charles TEILHAC.



Le Voyageur.

I

La route, à travers la steppe, s'allonge, se déroule
Monotone, sous les pas du voyageur solitaire;
Un soleil d'été darde sur sa tête des rayons presque verticaux,
Et la poussière qui s'élève l'enveloppe d'un nuage
Léger, vaporeux comme l'illusion.

II

Depuis le matin, il marche; il a franchi déjà
Les chemins accidentés, les frais paysages de la Jeunesse
Et maintenant, moins ardent, il suit sa route aplanie.
De quel pays vient-il? Il ne s'en souvient plus.
Où va-t-il? Il l'ignore.

III

Midi: le Soleil fait sa halte accoutumée;
Après avoir gravi l'arc des cieux, arrivé au zénith,
Il s'arrête Chaque jour, au milieu de sa course,
Avant de redescendre, il se donne un instant de trêve
Pour contempler le Monde.

IV

Le voyageur aussi commence à ressentir la fatigue ;
Il essuie son front ruisselant de sueur, soupire
Et regarde tristement l'horizon.... A quelques pas, un arbre
Ombreux l'invite au sommeil ; il se couche, appuie sa tête
Sur son bras et s'endort.

V

A travers le feuillage, s'est glissé un rayon de soleil,
Et tout autour du dormeur brillent mille paillettes d'or.
Soudain le rayon se transforme en un jeune dieu éblouissant de splendeur ;
« Réveille-toi, dit-il à l'homme ; je t'offre la Richesse ; en veux-tu ? »
Hélas ! le dormeur n'entend pas !

VI

Mais un nuage apporté par le vent cache le soleil.
Une feuille de rose — d'où vient-elle ? — tombe à terre ;
C'est le char de la fée des Amours. Heureux mortel,
Sur tes lèvres entr'ouvertes elle dépose un voluptueux baiser :
Si tu savais, si tu savais !

VII

Mais tu crois que c'est un songe, rien qu'un songe
Et tu dors toujours, tandis que le Soleil décline.
Le soir vient. Voici passer l'oiseau de mauvais augure,
L'oiseau de mort ; de son aile, il effleure ton front :
Tu frissonnes, tu pâlis.

VIII

Debout ! Le voyageur s'est dressé, secouant sa torpeur ;
Il regarde autour de lui, ne voit que le vide et la nuit.
Comme j'ai rêvé ! pense-t-il. Ton rêve, mortel, c'est la Vie....
Et, plus las, il repart pour fuir avec la nuit son chemin
Et terminer son destin.

Traduit par
G. de VAULABELLE.

L'homme.

Une mer agitée au pied d'une falaise, le soir. Ciel constellé.

L'HOMME. — *Est-ce la vie? Est-ce un songe? Quel est mon passé et mon avenir? Ces vagues qui retombent à peine surgies, ce sable remué, ces lignes instables, ces formes brèves, ces bruits, ces senteurs et ces souffles, cela est-il hors de moi-même ou n'est-il qu'en moi? Si mes yeux si mes oreilles, si mes narines, si mes mains me trompaient, si j'étais seul, si je contenais les apparences du monde! Si mon corps même n'existait point; si je n'étais qu'une âme hallucinée que berne un Etre ironique et effrayant! — Folie! Ce rocher impassible et noir sur le ciel n'est pas du décor d'un songe: il est l'évidence même — L'évidence!* (Il regarde au ciel)

Un univers réel ne serait pas moins terrible que le néant où je suis seul. Voici sous mes pieds une minuscule étoile mourante; voici la lune, un petit astre mort, et, à des milliards de lieues, l'essaim innombrable des soleils — Et après? — D'autres encore — Et après?..... Qui suis-je? dans cette immensité? (Il s'agenouille) *C'est un mystère épouvantable.* (Il pleure)

Etre, et même ne le pas comprendre! Deux germes se sont rencontrés et se sont unis. Leur masse s'est multipliée, a pris la forme humaine, et cet être est sorti du corps de la femme Il a crié, il a marché, il a pensé, il a vécu; il s'est demandé pourquoi il vivait. Du fond d'un autre infini, celui de la durée, il est venu au travers des générations. Il sentait en lui des choses anciennes; il devinait qu'il avait vécu jadis; il se souvenait confusément d'avoir été dans ses propres aïeux, dans les hommes du siècle passé et dans ceux de l'autre, dans les révoltés, dans les sceptiques, dans les réformés, dans les chevaliers, dans les roitelets barbares. Mais qu'était-il avant cela, lui que voici qui gémit et qui tremble, sinon, dans une nébuleuse, un groupe imperceptible d'atômes?

Et je mourrai avant de comprendre; je partirai pour un nouveau mystère, corps dispersé par le travail d'autres vies, âme emportée dans l'éternel! — Oh! savoir, connaître, quitter l'incertitude, vaincre le doute, sortir de l'ombre!

(Une forme apparait)

— *Qui es-tu toi?*

LA FORME. — « *La Science. Vis d'une vie terrestre, toi qui es sur la terre* ».

L'HOMME. — *Goutte d'eau, pour une soif immense*

(Une seconde forme apparait)

Qui es-tu toi?

La forme. — « *Le rêve* ».

L'homme. — *Prends par la main et conduis des ténèbres aux ténèbres, avec des paroles consolatrices, un pauvre homme qui pleure.*

Charles **TÉNIL**.

Au Grand Siècle.

Je rêve d'un palais très Louis-quatorzième
Avec balustres et colonnade. J'y aime
Retrouver dans sa pompe et sa froide beauté
Tout le Grand Siècle épris d'ordre et de majesté.
La grille, hérissant ses flèches défensives,
Ecarte les manants des moulures massives.
Devant, s'étale un parc, où, pour de longs ennuis
S'alignent des ifs ronds et des cubes de buis.
La pièce d'eau reluit, blanche coupe de marbre :
A ses quatre coins, font sentinelle quatre arbres.
Des cygnes oubliés y rament lentement
Et brisent le reflet des nuages dormant.
Au milieu, le jet mince et que le plomb divise,
Tout le jour, en sanglots comme une âme agonise.
Des Termes, de leur gaine érigeant leur thorax,
Et des héros, Hector, au casque horrible, Ajax,
Le glaive en main, Eole, auprès, qui s'époumonne,
Et Pallas porte-égide, et la grasse Pomone,
Une corbeille aux pieds, tous en marbre, à souhait,
Rassemblant au rond-point un Olympe muet.

Soudain, parés pour le carrousel, en costumes
De soie et d'or, au front des tremblements de plumes,
Dans une allée, au long des calmes marronniers,
Un groupe étincelant de jeunes cavaliers
Accourt. Sous les sabots de fer, le gravier vole.
Un portail, là bas, grince et l'escadron frivole
S'engouffre, et l'on entend sur les pavés leur trot....

Le silence a repris le grand parc. Aux carreaux
D'une haute fenêtre, à gauche, au bout de l'aile
Du palais et rompant les lignes parallèles
Du bossage, une femme — on ne sait pas son nom :
Par le charme Fontange et l'orgueil Maintenon —
Montre un moment son noble et gracieux visage
Et ses yeux seuls peuplent le vaste paysage.

Marc **LEGRAND**.

Vieux Rentiers

Ils vont où vont les enfants; fréquentent, de préférence, les jardins où les nourrices promènent chaque jour leurs grâces épaisses, où les babys roses et blonds mettent la joie de leurs rires tendres, de leurs jolis ébats tapageurs.

A ces vieillards aux yeux lassés par trois quarts de siècles d'observation, il faut le spectacle de ces petits êtres nés d'hier, de ces existences en bourgeon. Ils se réconfortent au contact de leur robustesse frêle et leur âme endolorie par toutes les traîtrises humaines, par toutes les douleurs d'ici-bas, s'apaise en écoutant les divagations jaseuses de ces créatures innocentes qui n'ont pas vécu encore.

Car les vieillards et les enfants se comprennent et s'aiment. Les têtes blanchies se penchent vers les boucles blondes; les mains, déjà gourdes, se lient aux menotes roses trouées d'adorables fossettes; les voix chevrotantes et voilées répondent aux voix d'or fin, harmonieuses et claires comme des babils d'oiseaux. Les petits interrogent sans cesse, patiemment, les vieux répondent, dans le même enfantin jargon. Parfois, entre deux questions, les lèvres flétries se posent sur les joues fraîches et rien alors n'est plus touchant et plus joli que cette vivante antithèse : le crépuscule et le matin de la vie qui s'embrassent.

Mais la joie des vieux rentiers est brève. Les enfants, vite las d'être immobiles, retournent bientôt à leur jeux; puis, le soir venu, s'éloignent boudeurs, entraînés par leur bonne, vers le dîner et le dodo tout blanc.

Alors, ces vieillards qui s'étaient oubliés, une heure, se lassent davantage sur leur siège; leur dos s'infléchit, comme écrasé par une lassitude envahissante et, les yeux morts, le cœur en deuil, la tête penchée vers la terre où ils dormiront demain, distraitement, du bout de leur canne, ils tracent des lignes sur le sable.

Pastel

Il neige des fleurs, des fleurs blanches, des fleurs embaumées et légères qui tombent des arbres avec un bruissement de soie froissée.

Fleurs de pommiers, fleurs d'amandiers épanouies aux premiers souffles du renouveau, effeuillent leurs minces pétales et, dans l'éblouissement du soleil tiède, la neige odorante tourbillonne, transparente et fraîche, emplissant le verger d'une jonchée jolie. Sous les

branches semble courir un chemin triomphal pour le passage d'un cortège d'épousailles.

Le ciel sourit, tout bleu, d'un bleu de turquoise que tachète le blanc cotonneux de quelques nuées. Des cris d'oiseaux résonnent partout; il flotte dans l'air du bonheur paisible, de la joie sereine, la joie qu'éprouvent à se sentir revivre, les convalescents affaiblis.

Et dans ce paysage d'églogue, au milieu de tous ces épanouissements et de tous ces parfums, une jeune femme rêve.

Assise parmi l'herbe épaisse, accotée au tronc d'un pommier fleuri comme un bouquet de mariée, elle demeure immobile, les yeux mis-clos, le regard vague perdu sur les rais de soleil traversés d'insectes. — Quelles visions passent sous ses paupières : souvenirs ou espérances ? Joies vécues ou désirs ? Ses lèvres s'entrouvrent d'un sourire et de légers frissons courent sur sa chair rose. Oubliant tout, insensible à nulle autre réalité extérieure qu'à la tiédeur de l'atmosphère parfumée, à la radiance du soleil blond, elle rêve.

— Plus loin, bonnet de velours sur le crâne, pipe au bec, le mari promène sa digestion lourde.

.....Et sa présence, en ce milieu, symbolise toute l'existence de rapides et intenses joies, trop compensées par un perpétuel ennui,

Oswald EYRIER.



L'Horizon de Rome

Campagne lumineuse et torride où la pierre
Affleure à chaque pas au milieu des chardons,
Et dont quelques troupeaux broutant à l'abandon
Solennisent la paix immense et mortuaire,

Solitude pareille aux dunes de la mer
Et que calcine encore un soleil implacable,
Ton sol poudreux et dur brûle comme du sable,
Et ta monotonie est pareille au désert.

De ces débris romains qui te parent encore,
Et de ces fûts brisés dont tu t'énorgueillis
Rien ne subsiste, si ce n'est ce blanc fouillis
De murs que vont couvrant de petits sycomores ;

Mais dans tes champs brûlés dorment tant de héros,
Tant de fois des consuls ont foulé ta poussière,
En poussant devant eux des hordes prisonnières,
Qu'une âme veille encore aux creux de tes caveaux,

Et que, des monts albains qui te dominent seuls,
Quand la lune répand sa lumière argentée,
Parfois on voit encore les ombres attristées,
De blans impérators drapés dans leur linceul.

Achille SEGARD.



Le Titan

Traduit du danois par Claude Arban.

Là, sous la cascade profonde, près du pont de l'Arche, où le fleuve du haut de la montagne, se précipite dans toute sa force et dans toute sa majesté, là, le Titan a établi sa demeure ! — Jeune fille, si le soir, toute seule, tu erres dans ces parages et que tu entendes les sons étranges et sauvages de la harpe d'or, dis toi que c'est lui, lui le Titan en personne qui chante sa complainte, dans le fleuve mugissant. — Sauve-toi, si tu le peux, ne l'écoute pas, car il serait fatal pour toi, de comprendre ce qu'il dit !...

Lorsque le vent d'automne se fait sentir, froid et humide, et que le brouillard pleure sur les montagnes d'alentour ; lorsque minuit arrive, qu'il amène avec lui, l'ouragan et qu'il éteint les étoiles brillantes alors, encore, s'échappent de la harpe d'or des accords puissants, auxquels viennent s'entremêler un rire bruyant, puis une chanson captivante, attirante !... C'est lui, c'est lui, le Titan, en personne qui chante sa complainte dans le fleuve mugissant !... De grâce, jeune fille, sauve toi, si tu le peux, car les accents mystérieux de cette voix te poursuivraient à tout jamais !...

Et maint soir, au printemps, lorsque l'atmosphère est tiède, lorsque les trembles embaument et que la grive jette son cri; lorsque tout est silence et que du firmament bleu, les mille petites étoiles vous regardent, alors il monte de la profondeur, un chant, oh ! si pénétrant, si troublant !... Les sons de la harpe d'or se font entendre tristes et lamentables. C'est lui, oui, c'est lui, le Titan en personne qui murmure sa complainte dans le fleuve mugissant. Il chante sa douleur aux étoiles bienfaisantes. Il souffre ! il sait qu'il ne pourra jamais atteindre le Ciel !

DECENTRALISATION

CORSE

Portovecchio.

Je viens de passer quelques jours à Portovecchio, dans cette partie de la Corse si riche et si fertile et puisque l'occasion s'en présente je vais faire connaître ce coin de « l'île oubliée » aux lecteurs de la *Nouvelle Revue* qui ne l'ont jamais visitée, qui n'ont jamais franchi la gare de Ghisonaccia.

Celui qui aime le pittoresque, les beautés de la nature dans leur sauvage grandeur, trouverait profit à parcourir la route qui va du point terminus du chemin de fer de la côte orientale à Portovecchio.

Dans cette course de soixante kilomètres passeraient sous ses yeux des terres d'une fertilité incomparable, d'immenses maquis d'une végétation exubérante, de superbes forêts de chênes lièges, le tout parsemé de villages naissants, comme Ghisonaccia, comme Soluzare, comme Sainte-Lucie de Portovecchio, perdus dans la feuillée d'eucaliptus géants, tandis que la route se développe, tantôt sur le bord de la mer, tantôt au milieu de vastes futaies de chênes verts, toujours dans un paysage verdoyant et ensoleillé, dont la beauté sévère frappe et étonne.

* * *

En arrivant à Portovecchio le spectacle est vraiment merveilleux. La ville est assise sur un promontoire qui domine le golfe. Avec ses bastions génois, ses maisons bâties en granit rouge, les oliviers géants qui l'entourent, elle présente un cachet particulier qui ne manque ni de grandeur, ni de force. Ses rues sont animées.

Dans ses faubourg — car elle a des faubourgs — des industries nombreuses travaillent. Dans son port, des navires chargent les bois de ses forêts, les charbons de ses maquis, les lièges extraits de ses chênes, et le mouvement est ascensionnel, et, toujours le progrès marche malgré les obstacles naturels qui s'y opposent.

*
* *

Sans doute Portovecchio serait le centre le plus important du sud de la Corse, si ses habitants, moins désireux d'un bien être éphémère, ne cherchaient sur les hauteurs, pendant l'été, un climat plus aéré et moins chaud.

Mais Portovecchio est classé parmi les lieux malsains de la Corse, et pour fuir la mal'aria, il faut aller à la montagne, courir après un séjour coûteux, au moment même où le grenier va s'emplir où la vigne va épandre ses trésors.

*
* *

Voilà le mal de Portovecchio : l'émigration. J'entendais dire aux habitants : — Nous serions riches, nous serions heureux, si on nous donnait le chemin de fer, si on comblait nos marais, si on nous empêchait d'émigrer.

Leurs premiers désirs dépendent des circonstances et du bon vouloir des pouvoirs publics, aussi leur réalisation est incertaine, mais en ce qui concerne le dernier, ils peuvent le réaliser à leur volonté, il leur suffit pour cela d'obéir moins à des habitudes invétérées, à une coutume qui avait sa raison d'être lorsqu'ils n'avaient aucun bien être matériel et quand ils étaient obligés de boire l'eau pesante et indigeste qui coule sur les flancs de la montagne, d'autant plus que depuis que la Compagnie générale des eaux a transporté en ville les sources bienfaisante de l'*Ospédale* la mal'aria a disparu.

Quel bien immense l'eau limpide de la montagne n'a-t-elle pas produit ! Il y a dix ans tous les habitants de Portovecchio avaient le faciès misérable paludéen, aujourd'hui, j'en ai fait moi-même l'heureuse constatation, plus rien ne marque en eux la triste maladie ni ses effets délétères.

*
* *

Si nous avions un gouvernement plus soucieux des intérêts de la Corse, il y a longtemps qu'il aurait établi une gare sur ce point de l'île.

Il y a longtemps qu'un port de commerce aurait agrandi la sphère d'action de la contrée.

Il y a longtemps que la marine y aurait installé des radoubs, des cuirassés, des torpilleurs, tout l'attirail d'un port maritime, car Portovecchio, Monsieur l'ingénieur Comte Grandchamps l'a dit dans un

travail remarquable, est considéré comme le plus beau port de la Méditerranée, comme une station navale de premier ordre.

Là, si on avait quelque esprit de suite, en France, se concentrerait la défense maritime de la mer Méditerranée.

Là, serait établi le point central des communications avec Bizerte. — Là, se tiendrait, pour prévenir toutes les éventualités, la flotte qui serait en quelques heures, grâce à la rapidité de ses mouvements, la maîtresse souveraine de la mer historique.

***

Je ne m'amuse pas en écrivant ces lignes, à faire des phrases. C'est avec tristesse que je rends compte des impressions que j'ai reçues lorsqu'en visitant le port de Portovecchio, j'en ai constaté l'importance.

On cherche au loin, au Congo, au Tonkin, à Madagascar, un écoulement intelligent des richesses nationales. — Où pourrait-on les trouver mieux qu'en Corse, mieux qu'à Portovecchio, qui se trouve à trois heures à peine de Civita-Vecchio et de Rome ?

On a bien raison de dire que la France méconnaît ses trésors intimes. — En effet, quelle faute ne commet-elle pas en laissant improductive cette force vive de Portovecchio.

Si les Anglais l'avait eue, Malte serait resté un rocher stérile sans importance.

Tous les efforts de leur puissance maritime se serait concentrée à Portovecchio, et de telle façon que pas un navire n'aurait sillonné la mer Tyranéenne sans leur bon vouloir.

Après cela il n'y a plus rien à dire : seulement nous espérons beaucoup du gouvernement de la République, de M. Lockroy, qui a promis de reprendre les plans de l'amiral Aube et de faire de Portovecchio le principal port de refuge de la flotte française de la Méditerranée.

BEPPINO de PENTA.

PROVINCES

BÉARN

Les Pyrénées aux salons. — Les artistes de l'Aquitaine continuent à faire preuve d'une laborieuse activité dont nous sommes heureux de constater la concordance avec la Renaissance des poètes et prosateurs de cette province.

Nous avons retrouvé aux salons de cette année les noms de tous les peintres et sculpteurs qui, après d'heureux essais dans nos expositions régionales luttent courageusement, pour faire triompher dans le vaste concours de l'Art français, la personnalité de leur effort avec leurs tendances originelles.

Au hasard, rappelons quelques noms. Parmi les peintres : Bergez, dont les études d'Espagne attestent toujours un vigoureux talent de coloriste, Capdevielle, G. de Castera, Henri Dabadie qui a très heureusement limité son ambition aux simplicités des rudes paysages, Didier-Pouget, Paul Dupuy à qui la manière des scènes exactes réussit mieux que les romantiques exaspérément fougueuses, Etcheverry, Mlle Marie Garay dont la procession au pays basque obtiendra un très légitime succès, Gélibert, Zo, etc., etc.

Parmi les sculpteurs : Escoula, le statuaire par excellence des gracilités adolescentes, Mengue, toujours consciencieux, Henri Poublan, de qui l'effort actuel marque un mieux très sensible, Théodore Lannes, un tout jeune qui consolide par chaque œuvre les superbes espérances fondées sur son avenir, etc.

Le réveil de l'Aquitaine artistique peut donc être proclamé non moins brillant que la splendide aurore littéraire qui illumine en ce moment nos Pyrénées.

Mais il nous reste à souhaiter que quelques-uns des plus méritants, entre ceux que nous venons de citer et de féliciter sincèrement, se résolvent à négliger de trop faciles concessions aux superficialités de ce temps, pour essayer de puiser aux sources originales de leur province, une force *particulière* par quoi ils serviront également bien leur œuvre décentralisatrice et personnelle.

En attendant, il convient de signaler chaleureusement leurs excellentes réussites qui font honneur à l'Aquitaine et à eux-mêmes.

Louis Latourrette.

FLANDRES

Lille.

Le cinquième Congrès de Médecine. — Le vaste mouvement scientifique, qu'ont fait naître à Lille la co-existence de deux Universités et la fondation d'un établissement aussi important que notre Institut Pasteur, a tout naturellement dans ces dernières années, fait de cette ville le lieu de réunion de nombreux congrès. Cette année, c'est au Ve Congrès Français de Médecine que nous offrirons l'hospitalité, et rien ne fait mieux ressortir l'intérêt, qu'excitent ces savantes assemblées dans la partie cultivée de la population que la facilité avec laquelle leurs organisateurs trouvent, en dehors même des spécialistes, les concours financiers et moraux qui leur permettent de mener leur œuvre à bien. Il semble qu'un très grand nombre de personnes se rendent compte qu'un certain lustre rejaillit sur leur ville de ces rendez-vous scientifiques répétés, et ceci est à l'honneur de cette bourgeoisie éclairée et libérale, dont on médit souvent bien à tort.

C'est le 28 juillet que s'ouvrira le Congrès de Médecine sous la présidence de M. le Professeur Gachet, de Montpellier. Trois questions suffisamment vastes et compréhensives seront soumises à ses délibérations. 1° *Des Myocardites.* (*Rapporteurs :* MM. le Professeur Renant de Lyon et Huchart de l'Académie de Médecine) ; 2° *Des Adénies et des leucémies.* (*Rapporteurs* : MM. les Professeurs Denis, de Louvain et Sabrazès, de Bordeaux) ; 3° *l'accoutumance aux médicaments.* (*Rapporteurs* : MM. les Professeurs Simon, de Nancy et Heymans, de Gand).

En voilà pour alimenter une huitaine de séances.

Il est des congrès qui ont la réputation d'être plutôt des réunions de plaisir que des rencontres de gens qui travaillent. Je ne crois pas que le Ve Congrès de Médecine rentre dans la première catégorie : cependant, les organisateurs se sont efforcés de l'égayer de quelques attractions. Un voyage au Sanatorium de Saint-Pol-sur-Mer permettra aux congressistes de visiter Dunkerque et de jeter un coup d'œil sur la mer du nord : une excursion est projetée aux célèbres Boues de Saint-Amand, auxquelles pas un rhumatisme ne résiste, et l'on parle enfin de descendre dans une fosse des mines de Lens. Le problème était ardu d'intéresser nos hôtes à des déplacements à travers une région aussi peu accidentée que la nôtre. On voit avec quelle ingéniosité il a été résolu.

P. Carpentier.

GASCOGNE

Pas tant de modestie. — Un de nos journalistes locaux à propos d'un volume récemment publié, *recherches sur les bateaux à vapeur bordelais*, signale deux faits très importants de notre histoire en ce siècle qui sont dus à l'initiative étrangère ; c'est anglo-saxonne que je veux dire, puisque tous les adeptes de la science sociale sont convaincus que cette forte race doit invinciblement réduire à sa merci les fines races latines épuisées. A leurs yeux, la lutte s'établit entre des patriciens, de famille trop antique, endormis en leurs souvenirs, et la robuste plèbe aux poings lourds, conquérante aujourd'hui, sans obstacles prévus pour demain. Eh ! bien, nous acceptons ces termes.

Oui, le premier bateau à vapeur construit en France le fut à Bordeaux, et ce serait une pure gloire de notre cité, si les travaux n'en avaient été exécutés pour le compte de l'Anglais Church, propriétaire, pour notre pays même, du brevet d'importation des « Steamboats ».

Oui encore, on discutait depuis cinquante ans la possibilité de jeter un pont devant Bordeaux pour relier les deux rives de la Garonne, et ce fut le projet de See, ambassadeur des Etats-Unis, présenté par lui à Napoléon en 1808, qui décida les volontés hésitantes des Bordelais, par l'irrésistible volonté de l'empereur, à son passage dans notre ville.

Voici donc, bien établie, cette supériorité pratique dont on humilie assez facilement nos fiertés nationales ; aussi regretté-je que, en présence de l'admiration du succès à tout prix, ne se dresse point la défense de l'âme française, tout simplement. Il y a là quelque chose à dire..., bien mieux il y a quelque chose à faire ; il faut que chacun de nous, dans sa sphère d'action, alimente ce foyer généreux partout où se rencontre une seule étincelle. Car il y a lutte, c'est évident, et il y a victoire partielle du côté du plus fort. Mais quelle revanche prendraient aussitôt les délicatesses de l'esprit et les noblesses du cœur si, loyalement, était dressé le tableau des initiatives dans l'histoire comparée des nations.

Chacun alors discernerait, dans ce grand corps toujours fiévreux des générations humaines, où se trouvent placés le cerveau qui conçoit et les membres qui exécutent ; l'outil accomplissant les besognes, et la main qui le dirige. Tant de fois nous trouverions chez nous la tête inventive, la main impulsive ; loin d'avoir peur des membres puissants et des machines bruyantes, nous continuerons d'enfanter les idées mères qu'ils continueront de recevoir pour les utiliser mieux que nous-mêmes.

C'est ce que je pourrais démontrer par l'histoire du premier « Steamboat » et du pont de Bordeaux.

Jol Rasco.

NORMANDIE

Cuisine et Université.— La ligue de l'Enseignement de Caen a eu récemment une idée assez plaisante, celle de donner une conférence sur la cuisine ménagère dans le grand amphithéâtre de la Faculté de droit. Dans la chaire, où enseigna Demolombe, on installa un fourneau à gaz, une batterie de cuisine, et l'orateur, retroussant ses manches, confectionna divers mets, qui furent, parait-il, trouvés délicieux.

Certains esprits chagrins se sont formalisés et ont vu là une indécence; peut-être n'ont-ils pas bien saisi le symbolisme de cette démonstration. L'acte de la Ligue de l'Enseignement répond aux mêmes intentions qui motivèrent la *Mélancolie* d'Albert Dürer, il proclame la vanité du savoir humain et le néant du haut enseignement universitaire; le local seul fut mal choisi, et c'est à la Faculté des lettres qu'il eut fallu placer fourneau, plats et casseroles.

C'était, en effet, dire aux étudiants:

« Jeunes gens, vous perdez les meilleures années de votre existence dans des études spéculatives, qui peuvent constituer la distraction passagère d'un honnête désœuvré, mais ne sauraient remplir la vie d'un homme; votre idéal n'est autre que celui d'un pion. Vous saurez le latin, le grec, vous connaîtrez les littératures et les diverses imaginations des philosophes; ce beau savoir vous rendra prétentieux, fats, insupportables, et vous arriverez dans la vie, incapables de vous suffire à vous-mêmes, ne sachant faire œuvre de vos dix doigts. Toutes vos belles connaissances vous assureront-elles même le vivre? Au moins, sachez préparer une soupe, c'est peut-être le moyen le plus sûr que l'Université puisse vous fournir pour vous empêcher de mourir de faim. Jeunes gens, jeunes gens, c'est de bonne soupe qu'on vit et non de beau langage; combien de vos anciens camarades eurent de douloureux déboires pour avoir méconnu cette vérité élémentaire! Aux connaissances qu'on exige d'un cuisinier, combien de licenciés, de docteurs, d'agrégés seraient dignes d'être marmitons? »

Voilà peut-être ce que voulait dire la conférence sur la cuisine ménagère qui fut faite à l'Université Normande. Maintenant il se pourrait que les inventeurs n'en aient pas soupçonné toute la signification; les symboles les plus profonds sont parfois l'œuvre d'esprits ingénus.

Fernand Engerand.

PROVENCE

Marseille.

Le congrès du club alpin. — On sait que les membres du Club Alpin Français se réunissent, deux fois par an, dans leurs sections de province : 1° pour les fêtes de la Pentecôte en une assemblée, où toutes les sections françaises sont appelées à fraterniser ; 2° en août, où le grand congrès est généralement tenu en pays montagneux. La session de Pentecôte a eu lieu, cette année, à Marseille, dans la deuxième quinzaine de mai. Le temps a favorisé toutes les excursions inscrites au programme. Dans l'espace de huit jours à peine, on a visité les principaux sommets environnant notre ville : *Marseileveyre*, *Le Pic de Bretagne*, *Sainte Victoire* et les sites les plus célèbres de la Provence : *Arles*, la *Camargue*, les *Saintes-Maries-de-la-Mer* et *Aigues-Mortes*. L'organisation de ces promenades, courses et ascensions fut si parfaite que les congressistes n'éprouvaient pas la moindre fatigue. Bon nombre de dames accompagnaient les congressistes et se faisaient remarquer par une particulière vaillance.

Marseille, depuis quelques années, devient un centre excursionniste d'une animation extraordinaire. Nos mœurs casanières semblent se modifier de tout point. Naguère encore on se contentait de passer son dimanche dans les villas et maisonnettes de banlieue vulgairement appelées *cabanons* ; aujourd'hui non seulement les environs, mais les points aussi les plus extrêmes de la Provence sont battus par nos champions. Le *Club Alpin* et son cadet le club des *Excursionnistes Marseillais*, fondé par M. Paul Ruat, ont mis à la mode ces belles promenades hygiéniques. Les Excursionnistes Marseillais espèrent bientôt fêter la réception de leur millième membre. On ne saurait trop encourager ce genre de récréations dominicales si salutaires au corps et à l'esprit. Les professeurs de Facultés se joignent souvent à nos jeunes excursionnistes et leur font de charmantes et familières conférences, dans des décors historiques merveilleux tels que les *Baux*, le *Théâtre Romain d'Arles*, la *Chartreuse de Montrieux*.

Une des excursions qui ont le plus enthousiasmé les congressistes du nord et du centre de la France, fut celle des petits golfes ou *calanques* qui déchiquettent si joliment et si étrangement la côte marseillaise, du Vieux Lacydon au port miniature de Cassis. Il y a dans cette région des coins maritimes qui peuvent rivaliser avec les détroits de Norvège les plus ravissants. Le soleil la plupart du temps en vient éclairer les eaux bleues et le mystère. La calanque d'Envaux, entre toutes, offre aux regards du visiteur une architecture de rochers absolument fantastique, comme jalouses de leur silence et de leur splendeur, et qui sont partout hérissées de rochers à peu près inaccessibles.

Elzéard Rougier.

ALGÉRIE ET TUNISIE

La défense des côtes par la marine (*Suite*). — Pour empêcher un ennemi de tenter l'entreprise, il ne suffit pas que la ceinture de forts qui entoure la baie soit armée des canons les plus perfectionnés ; il faut encore une action puissante de la marine : la station de torpilleurs qui a été fondée devant l'amirauté, dans le vieux nid des corsaires barbaresques, doit être complétée par une *autre station qui serait établie au pied du cap et du fort Matifou* à l'Est : on la défendrait contre les flots du large et le feu de l'ennemi par une jetée de 6 mètres de hauteur en béton qui la masquerait complètement. Une flotte ennemie hésiterait à s'engager dans la baie si elle craignait d'être menacée de front par la flottille d'Alger et prise à revers par celle de Matifou, toutes deux soutenues par le tir de terre. Une quinzaine de torpilleurs suffirait pour protéger ce secteur.

A l'extrémité occidentale, un point est indiqué par la nature comme station navale : c'est Mers-el-Kebir, le « grand port », le *Portus Divinus* des Romains : protégé contre les vents les plus dangereux de ces parages par la montagne du Santon (317 m.), il dispose des ressources accumulées dans la grande ville d'Oran, sa voisine, et il est défendu déjà par une ligne de forts qui s'étend de la montagne des Lions, par la batterie Gambetta, le fort Grégoire et d'autres ouvrages, jusqu'au fort du Santon qui domine de haut la rade. Là, les préoccupations de la marine doivent être d'une autre nature. Il ne s'agit plus seulement de défendre la côte, il faut encore surveiller le détroit de Gibraltar. Sans songer à réclamer pour Mers-el-Kebir des croiseurs de première ou de seconde classe, on ne peut compter uniquement sur des torpilleurs de 54 ou 66 tonneaux : il faudra y établir des éclaireurs-torpilleurs d'un tonnage assez fort pour leur permettre de faire de véritables explorations, soit des navires du type *Coudor*, *Cyclone* ou *Cosmao*. Si ces différentes mesures étaient prises, notre littoral africain, dont on vient de renforcer les défenses terrestres, pourrait être considéré comme à l'abri de toute agression.

Il semble qu'il y ait une amélioration dans nos rapports avec l'Angleterre ; mais le moindre événement peut nous remettre face à face avec notre ennemie séculaire, et en dépit du Congrès qui se tient à la Haye, et des plus généreux projets de désarmement, notre devise doit toujours être : « *Para bellum* ». Il y a quelques mois à peine, l'Algérie et la Tunisie ont pu craindre d'être impuissantes à repousser un envahisseur ; il serait déplorable que leur sécurité ne fût pas mieux assurée pour l'avenir.

Armand Mesplé.

ARMÉE

« En poussant vers l'ouest ce nouveau fort, j'ai eu pour principale préoccupation d'assurer la sécurité de mes fidèles sujets et citoyens de Metz, et de délivrer en même temps la ville de sa ceinture trop étroite.

Saint-Blaise sera la première des perles d'une large ceinture de forts et nous devons espérer que l'œuvre créée saura toujours arrêter les efforts de l'ennemi ».

Telles sont les paroles que prononçait l'Empereur allemand au moment où s'ouvrait la conférence de la paix.

L'empereur allemand est dans le vrai.

Je laisse de côté, bien entendu, l'allusion à la fidélité de ses sujets de Metz, simple trait d'ironie impériale et germanique. Pour tout le reste il est dans la réalité des choses ; il a raison.

La paix la voilà : de bonnes forteresses, des armes perfectionnées et, comme il le disait aussi naguère, le « Michel allemand » ayant le sabre à la main.

Pendant que l'on conférencie à la Haye, le formidable accroissement que la nouvelle loi militaire accorde à l'armée allemande commence à se réaliser.

La Prusse a formé pour sa part, le 1er avril dernier, un nouveau corps d'armée n° 18 et créé trois divisions. La Saxe a deux corps d'armée au lieu d'un. La Bavière en a trois au lieu de deux.

Et l'armée allemande poursuivra ainsi méthodiquement, par degrés déjà prévus, le programme d'accroissement arrêté par la loi. Pendant que nous serons tout entiers à notre exposition de 1900, elle continuera à franchir les étapes qu'elle s'est marquées. C'est un travail d'armement qui doit durer jusqu'à la fin de l'exercice de 1902. On pourra ensuite se remettre en marche sur nouveaux frais et suivant un nouveau plan.

L'œuvre que la conférence de la Haye a confiée à sa commission de désarmement s'offre, comme on voit, sous l'aspect le moins encourageant et l'on n'aperçoit absolument aucun moyen de toucher au but

qu'on s'est proposé, but relativement modeste, puisqu'il s'agit non pas d'un désarmement, mais d'une limitation des forces militaires de chaque Etat.

Il faut bien du reste qu'une nation conserve le droit de doubler son armée si elle vient à avoir deux adversaires, de la tripler s'il lui en survient un troisième. C'est là un droit absolu qui dérive du droit à l'existence.

Tant que l'existence des nations ne sera pas garantie autrement, le libre usage de la force s'imposera.

L'Europe admet le droit de conquête ; elle ne considère nullement comme déshonoré le peuple qui arrache à leur patrie des populations civilisées et qui les violente ensuite savamment, administrativement, sans relâche, pendant des années. L'armement à outrance est la conséquence inéluctable de cet état contre-nature. Personne ne saurait avoir le droit d'empêcher la France de s'armer le plus possible pour travailler à la délivrance des Alsaciens-Lorrains puisque c'est une œuvre de justice et d'humanité qu'elle poursuit.

La limitation des armements est impraticable et elle aurait même, dans bien des cas, des conséquences d'une immoralité caractérisée.

La véritable question, qu'on n'est pas près d'aborder, serait de mettre la force au service du droit, car c'est au nom du droit seulement qu'on peut prétendre tenir en main la force. Tant qu'on ne s'engagera pas dans cette direction on sera logiquement condamné à l'impuissance.

Peut-on attendre des résultats plus sérieux de la commission d'arbitrage ? — Oui, à ce qu'il semble. On entrevoit dans l'avenir l'arbitrage offert d'office, peut-être imposé. On entend parler même de certaines sanctions possibles et efficaces telles que la rupture de toutes relations commerciales avec l'Etat qui refuserait de se soumettre. Mais l'arbitrage résoudra-t-il les questions graves que l'histoire de l'humanité fait surgir ? Imagine-t-on la question d'Alsace-Lorraine tranchée par cette voie, ou, pour prendre des exemples dans le passé, conçoit-on l'arbitrage intervenant en 1859 dans la question de l'unité italienne, en 1866, dans celle de la lutte austro-germanique pour l'hégémonie de l'Allemagne ?

Peut-être l'arbitrage bien organisé, appuyé par des sanctions solides, eût-il empêché la guerre de 1870, car Bismarck *seul* voulait cet égorgement. Espérons donc qu'un tribunal arbitral réussira parfois à empêcher deux nations de se saigner à blanc pour permettre à quelque politique de fonder un empire. Ce seul résultat suffirait amplement à récompenser les efforts de la commission et à glorifier la noble entreprise du Tzar.

Quant à la commission des lois de la guerre, j'avoue que le succès de ses travaux me semble bien douteux. La guerre n'est pas un duel,

une rencontre faite uniquement pour affirmer le courage des adversaires et satisfaire leur honneur. La loi de la guerre c'est de briser l'ennemi à force de violences. On ne peut donc espérer en éliminer que les cruautés *inutiles*. Si l'on peut obliger l'Angleterre à renoncer à ses balles féroces, ce sera un résultat appréciable.

Mais que nous voilà loin des rêves de désarmement et de paix perpétuelle ! Gardons-nous de nous laisser aller à ces chimères. Inoffensives pour les races positives qui savent garder et augmenter leurs armes tout en parlant de paix, elles nous seraient funestes. Il y a là un véritable danger pour nous, et c'est surtout pour le signaler que je me suis déterminé à parler ici de la conférence de La Haye.

***

L'armée a eu deux grandes joies au cours de cette quinzaine si troublée : le retour du général Galliéni et celui du commandant Marchand, mais il ne reste plus rien à dire aujourd'hui de ces deux événements.

Vilipendée, insultée par les *sans-patrie* de la presse et de la rue, l'armée s'est retrouvée plus forte et plus calme lorsqu'elle a entendu le commandant Marchand exalter dans un fier langage l'honneur militaire « éternel esclave de l'idée de patrie ».

Merci à Marchand pour nous avoir dit enfin les paroles que nous comprenons. Il y a si longtemps que nous n'en avons entendu de semblables !

Colonel X.....

COLONIES

5 juin 1899.

A plusieurs reprises nous avons eu à nous occuper, à cette place, du Maroc, et nous nous sommes autorisé, pour traiter un pareil sujet sous la rubrique « Colonies », de la répercussion immédiate que les affaires du Moghreb pouvaient avoir sur les destinées de notre domaine Algérien. Le souci de ces destinées nous fait un devoir étroit de surveiller ce qui se passe chez notre voisin de l'Ouest, car du jour où une nation européenne autre que la France y deviendrait maîtresse, notre prestige se trouverait gravement atteint aux yeux de nos sujets musulmans, en même temps que se verrait compromise notre sécurité, grâce au manque de défense, que présente, du côté du Maroc, une frontière qui n'est guère que théorique. D'après les dernières nouvelles parvenues de Marakech, le grand visir Ba-Hamed serait assez gravement malade pour que l'hypothèse d'une issue fatale puisse être envisagée. Or la disparition du premier ministre ouvrirait la porte aux pires complications.

Lorsque, à la mort de Muley-Hassen, son fils Muley-Abd-El-Aziz monta sur le trône, il n'était encore qu'un enfant. Le défaut de loi écrite, touchant la succession du trône, encourage, à chaque changement de règne, les ambitions des divers membres de la famille du défunt et il est rare que l'ouverture de la succession ne donne pas le signal de la guerre intestine. La situation était cette fois-ci particulièrement délicate, car l'élévation au rang suprême de Muley-Abd-El-Aziz ruinait les espérances de ses frères plus âgés, dont l'un principalement s'était cru, jusqu'à la dernière heure, désigné pour le trône. Réduit à lui-même le nouveau souverain n'aurait sans doute pu résister bien longtemps aux compétitions qui menaçaient de se faire jour. Mais, en fait, le jeune fils de Muley-Hassen n'a encore été sultan que de nom. Le véritable maître du Maroc depuis 1894, c'est le grand vizir Ba-Hamed, homme de grande résolution, dont l'énergie eut comme premier résultat d'étouffer les germes de révolte et qui depuis, tant par l'habileté qu'il a su déployer que par la terreur qu'il inspire a maintenu

le pays dans un état de calme relatif. A l'abri de ce bras protecteur le nouveau sultan s'est pour ainsi dire laissé vivre, et bien qu'arrivé aujourd'hui presque à l'âge d'homme, il ne paraît guère qu'il soit devenu apte à conduire tout seul la barque qui lui est confiée. Aussi peut-on craindre que la mort de Ba-Hamed ne provoque l'explosion de toutes les ambitions contenues jusque là. Comme au surplus au Maroc, une grande portion du pays est toujours prête à se mettre en insurrection contre le pouvoir central, dont elle subit parfois la loi sans l'accepter jamais, on voit dans quel état d'anarchie le royaume pourrait être plongé du jour au lendemain.

Tout ceci n'aurait, à la vérité, qu'une importance relative pour nous si, dans l'espèce, les Marocains se trouvaient seuls en jeu. Il n'en est malheureusement pas ainsi, car il faut compter avec les puissances européennes, pour lesquelles le Maroc est une proie depuis longtemps convoitée et qui, à la faveur d'une situation troublée, ne manqueraient pas de tout mettre en œuvre pour arriver à la satisfaction de leurs appétits.

La France, on peut le dire hardiment, ne nourrit aucune pensée de conquête à l'égard du Moghreb. Ce qu'elle peut désirer, c'est une détermination plus précise et plus rationnelle de la ligne frontière qui sépare cet empire de son domaine Algérien. Là, du reste, elle s'inspire à la fois, autant du souci de sa propre sécurité, que de son désir de détruire toutes les causes capables, un jour ou l'autre, de créer des complications internationales. Il serait désirable, sous ce rapport, qu'elle ait autorité sur certains points (d'assez faible importance territoriale d'ailleurs), avoisinant les limites actuelles, qui servent de repaire aux dissidents Algériens, aux fauteurs du désordre, aux inspirateurs d'insurrections et sur lesquels le Gouvernement Shérifien avoue son impuissance à faire la loi. Du coup disparaîtraient de nombreuses chances de difficultés pouvant s'élever entre les deux Etats et se représenter au dehors.

Mais si la France est respectueuse de l'intégrité du Maroc, elle a le devoir, en revanche, de sauvegarder sans cesse celle de sa colonie. Rectifiée ou non, sa frontière Algérienne n'en sera pas moins toujours d'une garde difficile. Il lui importe donc, au premier chef, de savoir ce qui se passe derrière cette porte insuffisamment fermée et de veiller à ce qu'elle ne puisse livrer passage à des forces (indigènes ou autres), menaçantes pour l'existence même de ses possessions. En agissant de la sorte elle ne fait qu'user du droit sacré de la défense, droit que personne ne saurait équitablement lui contester. Et si l'on élevait le débat plus haut que les intérêts matériels, que d'arguments n'aurait-on pas à tirer de cette considération que la France règne sur un vaste empire musulman, pour montrer combien est légitime son action sur cette

terre d'Islam voisine de la sienne, et combien toute négligence à ce sujet équivaudrait à une véritable abdication de son rôle en pays africain.

De tous les dangers qui peuvent nous menacer du côté de l'ouest, il n'en est pas de plus grand que celui qui découlerait de la réalisation des projets de l'Angleterre. Dans des bulletins antérieurs nous avons indiqué le but que poursuivent nos voisins et qui ne tend à rien moins qu'à les rendre maîtres du Tanger et de la totalité du détroit. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons longuement écrit à ce sujet, mais nous voulons pourtant insister encore sur ce point, que les Anglais ne négligeront rien pour arriver à leurs fins. Or comme celles-ci sont inadmissibles pour nous, il nous appartient de veiller sans cesse pour être en mesure de faire face au danger.

Il a été de mode pendant longtemps de dire qu'il n'y avait pas de question Marocaine. Rien n'est plus faux à notre avis. La question Marocaine existe au contraire depuis longtemps, ainsi qu'il serait facile de le prouver. Pour latente qu'elle demeure encore elle n'en est que plus dangerense puisqu'elle risque, le jour de son éclosion subite, de prendre les gens au dépourvu.

Nier un mal ne suffit pas à le faire disparaître; c'est pourquoi, en ce qui nous concerne, nous ne nous lasserons pas de crier, le *Caveant Consules*, chaque fois que le ciel fera mine de s'obscurcir à l'horizon Moghrebin.

J. Bernard d'ATTANOUX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Le Panthéon manque d'attrait. Dans une de mes précédentes critiques, j'avais noté rapidement les défauts et les énormes qualités de Balzac, dont on voulait célébrer le centenaire par une apothéose sur la montagne Sainte-Geneviève. Je me demandais en même temps ; Pourquoi Balzac serait-il transporté là-haut plutôt qu'un certain nombre d'autres grands écrivains ? Est-ce que le Panthéon doit être considéré uniquement comme une récompense ? N'est-ce pas aussi une leçon ? Ne vaut-il pas mieux alors le réserver aux grands idéalistes, lesquels, même dans la mort, excitent encore la foule aux nobles amours ?

Nous nous matérialisons de plus en plus. Je ne veux certes pas attaquer, en lui-même, le régime parlementaire. Je crois qu'avec la dictature, avec l'absence de tribune, et de liberté, quand on ne songe qu'à bien vivre sous un bon tyran, et à s'accommoder de ses caprices, l'idéal est fatalement en baisse, chez un peuple. La tyrannie, par son essence même, est déprimante, et ne peut que plonger une nation dans le matérialisme le plus grossier. Mais si la liberté sert davantage la noblesse d'un peuple, est-ce que les hommes d'un régime libre, coalisés, gardant indéfiniment le pouvoir, détenant toutes les faveurs comme leur bien propre, n'aident pas à la décomposition sociale ? Une sorte d'oligarchie parlementaire ne s'est-elle pas établie, remplaçant le gouvernement d'un seul, par le gouvernement immuable de plusieurs ? Voilà pourquoi, dans mon dernier article, je demandais la non-perpétuité des mêmes assemblées ; il faut que l'air soit constamment renouvelé aussi bien dans les Parlements que dans les maisons privées.

Je dis cela un peu contre le transfert de Balzac au Panthéon. Fut-il un idéaliste ? Est-ce que la lecture de son œuvre et son souvenir sont de nature à nous aider dans les divines ascensions ? Je ne le pense pas. A part quelques-uns de ses livres comme *Séraphita* qu'il écrivit

dans un moment de gêne pécuniaire et en même temps de ravissement amoureux, tous les romans de Balzac sont marqués par un certain positivisme ; il a dépeint peu de natures élevées ; il s'est attaché à rendre la *Comédie* inférieure dont notre bas monde est le théâtre. Que puisons-nous là pour notre ennoblissement moral ? Et cependant, c'est à quoi, dans les jours où nous sommes, il faut essentiellement songer. Depuis un quart de siècle, la France a dépensé des sommes énormes, elle a fait des efforts inouis pour son progrès intellectuel ; partout des écoles primaires, partout des chaires nouvelles d'enseignement supérieur. Sans doute, on ne saurait trop louer ceux qui l'ont poussée à ces entreprises. Mais est-ce là tout? A-t-on suffisamment songé à la culture morale, celle qui se donne par les exemples saints, et par la lecture des grands idéalistes ? Eh bien ! Balzac, malgré son christianisme et ses tendances traditionnelles ne me semble nullement désigné pour arrêter la descente des mœurs, pour nous faire remonter cette pente sur laquelle nous sommes entraînés depuis quelques années avec une rapidité qui inquiète le philosophe et même le plus simple des honnêtes citoyens.

J'avais, à propos de Balzac, nommé pour le Panthéon, Lamartine et George Sand. Je voulais seulement montrer par là mon idolâtrie pour ces deux êtres si harmonieux. Depuis mon enfance, je me suis enivré de la musique de leur phrase ; je l'ai constamment dans l'oreille et dans l'âme. Mais, en effet, pourquoi les troubler dans leur repos ? Pourquoi les arracher à leur doux sommeil, dans les lieux choisis et aimés et les placer sous les voûtes sombres du Panthéon. Laissons-leur les grands espaces et au-dessus de leur tombe la voûte du ciel. Je ne conçois pas Lamartine, loin de Milly et de Saint-Point ; il dort sur les coteaux vineux, près des braves gens dont il aida les pères. A l'automne il est enveloppé par les mêmes paysages ; il y a là les voiles de brouillards qu'il a chantés, ces saules dont l'émondeur effeuille encore la couronne. Nous même ne comprenons-nous pas mieux l'homme et sa poésie en visitant sa tombe de Saint-Point que si nour l'allions voir au Panthéon ?

Comme George Sand est bien à sa place aussi dans son petit pays de Nohant. Ce qui la marque surtout, c'est son immense amour pour les sites du Berry. Le plus beau livre de paysages qui ait jamais été fait, ce sont ses *Maîtres sonneurs*. Quels parfums des bois, quelle pénétrante odeur d'aubépines s'en échappe ! Est-ce qu'on s'imagine, dans un caveau lointain, entre de grands murs, loin des ces bois et des lieux où résonne la cornemuse, celle qui fut l'amante passionnée des champs, des forêts, des larges plaines, des soirs embaumés où l'on entend les doux sons de l'instrument national.

Aussi suis-je de l'avis presque universel. Renonçons à nos fêtes, à

nos fournées de Panthéon, à tout ce qui a pu, pendant un moment, s'agiter dans nos têtes déformées par trop de politique et par trop de petite littérature.

Après avoir adopté cette conclusion qui semble, du reste, dominer dans la presse intelligente, je reviens à Balzac. Quand je formulai sur lui mon jugement, il y a un mois, je n'avais pas encore entre les mains son volume de lettres à celle qui devint sa femme, après avoir été, pendant dix-sept ans, son amie. Etait-il utile de publier cette correspondance? Dans tous les cas, on ne peut accuser les héritiers du romancier, d'avoir mis là trop d'empressement. Ce qu'il faut condamner, c'est la hâte que l'on apporte à ces sortes de publications. A peine les écrivains illustres sont-ils morts qu'on voit leurs enfants essayer de tirer profit de leurs reliques. On ne peut faire le même reproche à ceux qui nous ont livré *Les Lettres à L'étrangère*. Dans le début de son commerce épistolaire avec Madame Hanska, Balzac de temps à autre lui donnait de ses nouvelles dans *La Quotidienne* sous cette rubrique: A l'E... H. B. A l'Etrangère, Honoré de Balzac. De là le titre du volume qui vient de paraître.

Leurs relations épistolaires — qui ne restèrent pas longtemps purement épistolaires — commencèrent en 1833, et se terminèrent, au moment du mariage, en 1850. Mais Madame Hanska n'était pas libre. Aussi les épîtres sont-elles de deux sortes :

Les ostensibles et celles qui passaient seulement sous les yeux de l'aimée et hors de la portée de M. Hanski, lequel nous apparaît comme un homme d'un certain âge, fort rassuré par les formules respectueuses dont usait Balzac dans les lettres qu'on lui montrait.

Que le romancier ait adoré la belle et dangereuse étrangère, on n'en saurait douter, puisqu'il l'épousa, après l'avoir possédée pendant dix-sept ans. L'accoutumance qui souvent éteint l'amour, n'avait fait qu'aviver le sien. Oui, Balzac fut un passionné, et même assez follement passionné pour s'attacher à une seule femme, à la plus ardente et à la plus mobile des femmes. Malgré toute la flamme qu'il y met, Balzac ne peut empêcher ses lettres de porter la marque d'une certaine monotonie. L'amour, même le plus sincère, ne varie pas ses formules. Madame Hanska est *sa vie*, son *ange adoré*.

Ce qui est singulier, et ce qui justifie la publication de cette curieuse correspondance, c'est qu'on y voit bien le grand écrivain dans son existence en deux parties. Il passe quelques heures aux genoux de la bien aimée, comme un héros de roman, comme un amoureux de 1830, et le reste du temps, la plume à la main, agité, fébrile, traqué par ses créanciers, noircissant des pages de papier infinies, composant, par nécessité, des livres entiers en quelques jours, quelque fois même écrivant deux romans à la fois. Il lui faut à telle date, dix mille, vingt mille

francs. De là une course furieuse de sa plume, une tension formidable de son cerveau. Il travaille dix-huit, vingt heures par jour, comme un forcené.

Aussi, comme je le disais, son œuvre vaut-elle par la masse! Pouvait-il soigner les détails, ciseler sa phrase, couper dans les fourrés trop touffus où il s'était embarrassé. Ne nous apprendraient-elles que celà, déjà les *Lettres à l'étrangère* nous seraient fort précieuses. Mais il y a là en outre des élans de génie, et mêlés à la phraséologie amoureuse de l'époque, de grandes échappées sur l'infini, et sur un monde parfois supérieur à celui où se meuvent les héros et les héroïnes de Balzac.

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

POUR CORNEILLE

La Comédie-Française a célébré le 293e anniversaire de la naissance de notre Corneille par une représentation de *Polyeucte*. C'est très bien, et l'hommage est pieux qui se perpétue ainsi à la gloire du grand tragique. Le fâcheux est qu'il nous faut attendre des dates de solennités et que les représentations sont rares.

Tout le monde y gagnerait cependant : le public, dont l'âme se tonifierait au voisinage d'œuvres où l'art est pur; le comédien qui se pourrait exercer à la variété d'une diction large et humaine ; les auteurs contemporains, de morale littéraire un peu lâchée, et qui réapprendraient les distinctions entre les hors-d'œuvre inutiles et la substance artistique, en même temps qu'ils reviendraient par l'exemple à l'habitude de lier leurs pensées pour les conduire à un but de beauté idéale par les voies de la force et de la rigueur.

On joue plus souvent Shakespeare, en vérité, chez nous que Corneille. Cela est étrange. Il n'y a point à les comparer évidemment, mais si l'un nous éblouit et nous déconcerte des lueurs d'un génie touffu où, bien qu'admiratifs, nous nous égarons trop souvent, l'autre, plus dense dans sa forme unitaire et concentrique, d'âme aussi vaste, de psychologie aussi profonde, nous parle en homme de notre race et de notre langue. La leçon est plus profitable et, n'empêchant pas l'autre, elle le serait d'autant plus qu'on nous la ferait entendre plus souvent. Racine, dira-t-on, qui figure plus fréquemment sur l'affiche de la Comédie, répond mieux à nos mœurs. Cela est exact. Sa mollesse sentimentale, plus proche de la débile nature, plus conforme à la faiblesse des passions, et la prédominance de celle-ci, agréent mieux à notre temps, à notre tolérance et à nos concessions. Mais lorsqu'on joue du Corneille devant nous, nous sentons se réveiller la sublime conception qui engendre la force et tous les héroïsmes, celle du devoir. S'il est vrai que le théâtre conserve sa mission d'agir sur les âmes des spectateurs, de les élever, et non pas seulement de les distraire ou de les renseigner, on les devrait soumettre à l'action de ces grands drames classiques. La distraction semblera peut-être un peu bien austère, mais puisque, en toutes choses, et aussi en littérature, on procède suivant les à-coups de la mode, qui peut dire si après les différents engoue-

ments que nous avons connus depuis quelques années, il ne serait pas possible de restaurer une mode Cornélienne. De l'auteur du *Cid*, on ne connaît populairement que bien peu de tragédies. Mais il y en a d'autres, dont quelques-unes furent condamnées par le goût trop géométrique du temps et qui contiennent les germes du romantisme et du drame complexe dont devait s'enrichir plus tard notre littérature scénique. Que ne s'avise-t-on de fouiller dans ces nobles archives de notre vieux théâtre qui ne fut pas dépassé en tragique et en majesté ! Et quelle admirable école pour former les acteurs qui, gâtés par la pièce, gesticulée et bégayante contemporaine, presque toujours insuffisamment écrite, perdent de vue que l'art du comédien réside surtout dans la diction, comme celui de l'auteur dans la parole.

M. Silvain nous a donné, à cet égard, un très bel exemple dans le rôle de Félix qu'il a joué en grand artiste, mettant l'ample déclamation au service du rendu de la vie, animant le vers de la vibrante expression de la réalité, élevant le langage souvent familier du texte à la hauteur tragique où se doit tenir l'ensemble de la tragédie. Le rôle est d'ailleurs des plus beaux qu'on ait conçus, des plus vrais. On n'en trouverait pas de plus complexe dans Shakespeare, ni dans notre drame moderne.

Antipathique semble-t-il si on le juge à ses actes, puisqu'il enverra à la mort Polyeucte et qu'il sert ses intérêts personnels. Mais combien il est humain et déchiré dans sa conscience, que ni la crainte ni l'ambition ne sont parvenues à étouffer. Il est l'homme social, le civilisé, celui qui accepte de l'Etat des devoirs et qui par cela même s'engage à les remplir. C'est le bourgeois moderne, le fonctionnaire de tous les temps. Les termes changent, les appellations, les préjugés et les formes. Une chose demeure qui est cette classe intermédiaire et assise, pour ainsi dire, qu'on dénomme avec ironie le bourgeois et qui est plus exactement ce qu'on a appelé le tiers. Volontiers il borne son idéal aux choses de la terre et à l'observance étroite des devoirs quotidiens. Cependant son âme, souvent, presque toujours, toujours même doit-on dire en dépit des apparences, est plus grande. Elle connaît les limites entre lesquelles elle doit se mouvoir, elle connaît aussi qu'elles n'enferment qu'un petit espace conventionnel et d'organisation, elle sait qu'au-delà les choses se prolongent : elle est accessible aux sentiments les plus hauts et que n'ont pas bridées les règlements sociaux. En elle, plus que n'importe où, se peuvent livrer les combats entre la raison et l'aspiration, entre le positif dont on est sûr et le chimérique dont les séductions sont plus irrésistibles.

Félix en père prudent, jaloux du bonheur matériel de sa fille a refusé comme gendre un prétendu de peu d'apparence et dont la gloire et la fortune futures n'étaient point écrites sur son front. D'ailleurs

Sévère évincé disparaît. il a été tué dans une bataille où sa conduite lui vaut l'immortalité dans les souvenirs. Félix en paix avec sa conscience donne sa fille à Polyeucte, qui a du sang royal dans les veines et qui est très considéré dans la province Romaine.

Félix n'est point à blâmer. Il a été sage, il devrait être récompensé. La catastrophe se produit sous la forme la plus troublante qu'il ait pu redouter : Sévère n'est point mort, et Polyeucte se fait chrétien, brise les autels des dieux, fait un scandale public tel qu'il met en danger non seulement sa propre personne, dont il pouvait disposer, mais aussi son beau-père, responsable s'il ne punit pas et en passe de perdre la vie.

Et ce qu'il y a d'admirable dans ce rôle, c'est que Félix en accomplissant son devoir rigoureux, en obéissant à la loi, en faisant acte de citoyen fidèle, de gouverneur honnête, accroît singulièrement du même coup sa fortune un moment menacée. Sévère, échappé à la mort, favori de Décie, honneur du peuple romain dont il symbolise l'antique valeur, aime toujours Pauline, laquelle ne le repousse qu'à cause de son devoir nouveau qui est de demeurer fidèle à l'époux accepté et à sa propre vertu. Veuve, elle épouse Sévère, et Félix partage la fortune extraordinaire de son second gendre.

L'accomplissement strict de son devoir d'état le conduit à ce résultat. Socialement, qui le pourrait blâmer ? Mais en même temps que se précise sur lui la chaîne logique des événements qui vont le si bien servir, la convoitise s'allume en son âme pour le gain qu'il va récolter, et ce sentiment est bas, damnable, horrible. Il s'arrête, il hésite, il recule. Il veut sauver Polyeucte ; pour son gendre, il risquera sa tête.

Il l'enverra cependant à la mort. Mais après quels débats, quels essais, quelles transes ! A quels motifs cédera-t-il ? Au juste, on ne le sait pas, parce que lui-même l'ignore. En lui se débattent l'honneur, la pitié, la peur, l'ambition, l'amour humain et le devoir romain ? Son acte, comme tous les actes est obscur, confluent de nombreux déterminants dont il est rare qu'on puisse dire celui-ci est le principal, l'unique.

M. Silvain, rend avec une émotion puissante, ce conflit intérieur qui secoue sa forte nature et la bouleverse comme les convulsions intérieures de la terre agitent le sol et déchaînent les ouragans.

Polyeucte est peut-être le plus beau rôle qu'ait jamais rendu M. Mounet-Sully. Il prête merveilleusement à sa nature impétueuse et douce, à la chaleur de sa diction inspirée et de génie, à l'attitude où tout d'un coup il sait fixer un personnage et le rendre inoubliable. Polyeucte, opposé à Félix, n'a plus de complications cérébrales ou cordiales. Il est le simple, le voyant, le mystique et aussi l'ensensible. Rien d'humain ne demeure plus en lui. La foi nouvelle, si tendre et si carressante en ses paroles de miel, en ses promesses de rêve, l'emporte au-delà des bornes sociales. En Dieu se concentre son unique volonté ;

en lui, il aimera la terre et les hommes. Effrayante doctrine, à vrai dire, et pourtant la plus haute, la plus belle, la plus secourable qu'ait encore connue l'humanité. Pour Polyeucte, il n'y a plus d'épouse, plus de parents, plus d'amis. Son cœur gonflé de divinité se sèche à tous rapports humains. L'appétit du martyre le pousse aux violences, là où blasphémant les faux dieux, il recevra le châtiment immédiat et versera son sang pour que s'affole davantage la frénésie des apôtres qui naissent de toutes parts, chez les riches et chez les pauvres, pressés comme un peuple nouveau, grouillant, à toutes minutes multiplié, pour recouvrir le monde d'une civilisation nouvelle.

Pauline, elle aussi, se fera chrétienne. La foi touche les uns et les autres. Elle a son heure. Elle a aussi ses motifs différents. Les voies par lesquelles elle chemine ne sont pas toujours les mêmes. Pauline, veuve d'un époux à qui elle s'est sacrifiée; séparée d'un amant qu'elle ne peut épouser plus tard, du sang et de l'horreur s'interposant par suite des circonstances entre elle et le plus noble des chevaliers amoureux, Sévère; ne pouvant pas d'autre part vivre auprès de son père, qui mit Polyeucte à mort et qui causa tant de ruines, Pauline, dans la foi, voit le refuge qui s'offre aux désespérés, à ceux qui n'ont plus rien sur terre, que les choses ont repoussés et qui, la faculté d'aimer demeurant, l'agrandissent dans un suprême effort, la dirigeant vers Dieu, dans le renoncement des joies de l'avenir.

La conversion de Félix a un sens encore différent. La foi chrétienne, en échange du repentir, lui offre le pardon que nulle part ailleurs il n'aurait trouvé et dont a besoin sa conscience souillée en fait et cependant restée noble par la lutte et le remords.

Ainsi, s'affirme en cette haute tragédie le bienfait d'une doctrine qui, un jour, se leva à l'horizon de l'âme humaine, promettant la félicité aux croyants, le refuge aux misérables, l'absolution aux coupables.

Le païen Sévère — à qui M. Albert Lambert fils donne la noble posture de chevalier généreux — s'incline devant la religion nouvelle. Il ne reçoit pas le baptême, mais n'est-il pas déjà chrétien ?

Jules **CASE**.

Au Théâtre du Peuple (salle Moncey) M. Georges Leneveu a fait une âpre conférence comme préface à sa pièce, *La Sape*. M. Georges Leneveu a de la flamme. Il expose la situation du théâtre et cherche à prédire les destinées du *théâtre social*. Il y met de l'éloquence, mais aussi une violence un peu excessive.

Au Nouveau-Théâtre, une très louable traduction d'*Othello*, par M. Louis Ménard. La couleur du texte est respectée, jusqu'aux crudités, et la coupe des actes conserve le dramatique original.

J. C.

SCIENCES

Les préoccupations du monde financier sont de plus en plus aux mines d'or et l'activité avec laquelle on recherche de nouveaux gisements aurifères se traduit par des progrès importants dont bénéficie directement la géologie théorique. Nous venons d'en avoir des exemples intéressants en ce qui concerne le Witwatersrand et Madagascar.

Pour ce qui est de l'Afrique du Sud, on sait que l'or s'y trouve dans une condition exceptionnelle ; le ciment d'un poudingue ou conglomérat de gros galets arrondis, se montre vraiment imprégné du métal précieux reproduisant d'ailleurs, mais sur une échelle incomparable, un état de chose qu'on observe dans quelques autres régions et presque sur le territoire de la France. Il se trouve en effet que dans cette *Gallia aurifera*, si appréciée comme « placer » du temps de Jules César, et depuis lors si négligée, les environs de Gagnières près Bessèges dans le département du Gard, possède un poudingue dépendant du terrain carbonifère et dans lequel l'or se mêle au ciment sous la forme de très fines particules. On pense même que si le Gardon et le Cèze comptaient parmi les rivières sur les bords desquelles s'exerça naguère l'industrie de l'orpailleur, c'est que leurs eaux lavent des escarpements constitués par le poudingue de Gagnières.

Ce mode de gisement a été reconnu également en 1876 dans les Black Hills, du Dakotah, aux Etats-Unis, et en 1873 dans la partie la plus septentrionale du Wyoming. Plusieurs points du terrain de la Californie paraissent en renfermer et M. Dawson étudiant avec le succès que tout le monde sait la structure de la Nouvelle Ecosse, proclamait la présence à Corbett'smill en plein terrain carbonifère d'un « placer fossile ». De leur côté l'Australie et la Nouvelle Zélande ont montré aux observateurs des détails de structure analogues.

C'est du rapprochement des études relatives à des localités si diverses qu'on a espéré tirer la notion des causes qui ont amené l'énorme richesse métallique de la « Banket » du Transvaal. M. Georges Becker publie à cet égard un mémoire qui ne peut que fixer l'attention de tout le monde et dont il parait utile de retenir la conclusion finale.

Pour ce géologue les galets constitutifs du poudingue ont été déposés par la mer carbonifère le long des côtes bordées de falaises dont les assises étaient traversées par des veines de quartz aurifère. Celui-ci, sous l'action des flots se réduit en fine poussière et l'or s'est insinué, comme la boue voisine entre les galets déjà déposés. Plus tard la circulation souterraine des eaux a introduit dans tous les interstices une gelée siliceuse qui a converti le tout en une sorte très solide comme on l'observe de nos jours. C'est comme on voit ramener la « Banket » à l'état d'un placer fossilisé. L'auteur aime à croire que des recherches ultérieures permettront de constater parmi les galets cimentés des pierres provenant de minerais d'or; mais il est bien remarquable que jusqu'à présent ces galets se soient montrés aussi pauvres que le ciment est riche.

C'est cette circonstance qui avait donné lieu à la théorie de l'*imprégnation*, d'après laquelle les cailloux déposés auraient été baignés par un liquide tenant le métal précieux en dissolution et d'où certaines réactions chimiques l'auraient précipité. Mais ici d'autres difficultés surgissent et on s'étonne de ne pas trouver sur la surface des galets des traces de la réaction nécessairement fort énergique à laquelle la mise en liberté de l'or pouvait être attribuée.

Les choses étant dans l'état, Madagascar apporte de son côté sa part d'information et il me semble qu'on peut dès maintenant en faire son profit au point de vue de la théorie, en attendant, ce qui est possible, que la pratique aussi y trouve à gagner.

Les matériaux que les explorateurs ont mis à notre disposition, nous présentent la région aurifère de Madagascar avec des caractères tout à fait spéciaux. Le sol en est recouvert d'une sorte de limon ferrugineux et rouge, riche en mica et en minéraux cristallisés comme l'amphibole et livrant à l'orpailleur des paillettes en quantités toujours faibles, mais variables avec les produits. Un fait qui semble étrange et qui d'après les prospecteurs est parfaitement établi, c'est que la terre aurifère est d'autant plus riche qu'on l'étudie plus près de la surface du sol; elle s'appauvrit en profondeur.

Si on cherche les roches en place auxquelles le limon doit encore emprunter les paillettes d'or qu'il contient, on constate que les roches aurifères ordinaires font complètement défaut. Les filons de quartz abondent avec toutes sortes d'épaisseurs et sous l'apparence de variétés très diverses, mais l'or y fait constamment défaut. Même les types de quartz qui d'habitude contiennent l'or manquent ici : ces quartz gras, laiteux, comme on dit, et dont la rencontre est ailleurs de si bon augure pour les chercheurs. La seule roche en place où l'or ait été trouvé avec certitude, c'est une diorite, association de feldspath et d'amphibole, dans laquelle le métal est disséminé en très petits grains, très écartés

les uns des autres: tellement écartés que toutes les exploitations seront vouées d'avance à l'insuccès.

Sous l'influence des intempéries cette diorite s'est désagrégée; ses blocs ont glissé sur les pentes et se sont concassés et leurs débris ont couvert la plaine; puis ils se sont décomposés; le feldspath est devenu de l'argile et l'amphibole a livré de l'oxyde de fer qui a terni toute la masse de nuances ocracées. Quant à l'or, inaltérable, il est resté dans sa nouvelle gangue, comme il était dans la première. Mais les pluies qui tombent à Madagascar avec une continuité et une intensité rare, soumettent le sol à un lavage des plus énergiques. Les fines particules sont emportées, soit sur les pentes, soit dans les profondeurs, dans les interstices des éléments accumulés, et la couche superficielle est progressivement réduite, sur place et sans qu'il y ait lieu de supposer qu'elle subisse un transport horizontal, à ses portions les plus lourdes et les plus insolubles. C'est dire que l'or doit s'y concentrer peu à peu, et voilà tout ce qu'il nous faut pour rendre compte de la façon la plus satisfaisante de la singularité rappelée tout à l'heure.

Avec le temps, la couche entière de cette terre rouge perd de plus en plus de ses éléments délayables et solubles et à la fin, après avoir diminué beaucoup d'épaisseur, elle consiste exclusivement dans la réunion de ce qu'elle contenait de lourd et d'inattaquable. En supposant que cette assise ait d'abord été déposée sur un lit de galets, comme on en trouve dans bien des régions, ou qu'elle ait compris de semblables galets dans sa masse, on comprendra qu'à la fin elle eût pris des caractères extrêmement analogues à ceux de la « Banket » de l'Afrique australe.

Cette supposition a du moins l'avantage d'expliquer les particularités de l'assise carbonifère, par des faits prouvés par l'observation directe de phénomènes en voie actuelle d'accomplissement.

Stanislas **MEUNIER**.

BIBLIOGRAPHIE

Suzeraine, par Georges Lecomte. — (1 vol. Eugène Fasquelle, éditeur).

Pour qui rédige à l'accoutumée des notices bibliographiques, il est consolant d'avoir à étudier un volume tel que *Suzeraine*. Cela vous repose des lectures fades où, quoiqu'on pense, l'éloge n'est point à décerner. Les uns ont voulu voir en lui un livre à thèse, en se souvenant que Georges Lecomte est l'auteur de la « Meute » et des « Valets », ils crurent retrouver dans *Suzeraine* un parti pris de polémique. D'autres ne s'attachant qu'aux pages du scepticisme et d'ironie proclamèrent l'œuvre nouvelle psychologie amusante. Les premiers, sous prétexte qu'un abîme sépare irrémédiablement l'amour du mariage, ne découvrirent dans le roman qu'un plaidoyer en faveur de l'amour libre ; les seconds, qu'un tour de force hardi sur la corde raide du sentiment. *Suzeraine* n'est rien de tout cela. C'est, très sincèrement rendue, avec intention de grandes lignes simples pour l'ensemble, peu de personnages, mais soigneuse notation des nuances les plus fugitives pour chaque physionomie, minutie extrême dans l'arrangement des si nombreux tableaux, et ils sont utiles, nécessaires, indispensables à la compréhension du dénouement, observation aiguë dans la multiplicité nullement gênante du détail, tant l'air circule autour des figures, des traits comiques aussi avec ce maniage s'escrimant contre de déplorables baudruches ; c'est très sincèrement une tranche de vie mise à la portée d'un journal avec art. Et cette tranche de vie n'a qu'un air de vérité, elle sue la vérité par toutes ses lignes. Œuvre passionnée et tendre, où les réflexions désenchantées abondent, où les joies et les douleurs de notre pauvre humanité sont mises à nu intégralement. Plus de douleurs que de joies, dit-on ? N'est-ce pas le lot de bien des mondaines d'à présent, comme c'était la devise de bien des châtelaines d'autrefois ? Et qui pourrait blâmer Georges Lecomte d'avoir choisi au gré de son caprice, dans la foule des mondaines qu'il a coudoyées, l'héroïne de son drame ? Car c'est un drame réel, drame intense, drame vécu que l'histoire de Jeanne Turel. Epouse négligée d'un hypocondriaque égoïste, qui court de ville en ville chercher la santé — M. Turel, chez le docteur Straul, à Lauterbach (Bavière) la rosée ! l'eau froide ! — Elle a connu, passé la trentaine, toutes les mélancolies d'une union malheureuse ; à certaines heures de détresse morale, elle a éprouvé les révoltes, les angoisses, les regrets, peut-être aussi les troubles inavoués qui surexcitent les femmes même les plus austères. Elle est belle, elle est forte, elle est un tantinet fière de sa fine chevelure cendrée et de ses yeux d'azur. Qui ne lui pardonnerait pas de tourner ses pensées vers Pierre Givry, jeune, bien portant, avocat disert et avec elle respectueux, dont le clair regard gris et le large front la poursuivent sans cesse en une existence qu'elle juge manquée ? Elle résiste pourtant aux tentations hâtives qui flétrissent et déshonorent, elle fait longuement, très longuement, son examen de

conscience, et je vous engage à savourer le chapitre charmeur, où elle songe à placer devant elle son ordinaire bouclier, M. Herbeaux, son parrain, un brave homme aux cheveux de neige, amoureux des livres, des précieuses reliures et des préceptes sages. Vous y verrez comment, en face d'un archiviste sec tel que Pétrus Gosserand, froid et correct sociologue en chambre, au monocle ridicule, aux favoris queue de bœuf, et au langage farci d'aphorismes navrants, elle est excusable de rêver au bon et doux Givry. Givry a pour elle de ces attentions précautionneuses comme on en a pour manier légèrement une fleur. Sans qu'elle le comprit, elle vivait depuis des semaines sous l'influence de son amour puissant. Et elle eut vécu durant des mois, durant des années sous la domination de cet amour enfin révélé et accepté, s'il ne se fût rencontré l'obstacle, l'obstacle fatal, que tous les amours, que toutes les actions des hommes rencontrent sur leur route de fragilité, une jeune fille pimpante, Louise Sirdey, mais à l'âme desséchée, telle une plante de serre arrosée d'un subtil poison, attirée par une atmosphère de faux luxe, de folles joies et de désirs ineptes. Nous sommes loin d'Octave Feuillet et de ses demoiselles à bandeaux séraphiques et à volontés de déesses, Louise minaude pour conquérir un bibelot, un bijou, une villégiature. Un degré de plus, vous devinez le joli nom qui lui serait applicable. Pierre ne résiste pas à la plus grande jeunesse de Louise, il quitte la maîtresse adorable que les circonstances lui avaient offerte comme un présent des dieux, il dit bonsoir au célibat. Mais toute perfidie est génératrice de peines qu'il faut subir. Bien vite il est malheureux à son tour. En dépit du ciel aveuglant des Espagnes, il perpètre un voyage de noces empli d'opaques brumes.

Il ne revient à Paris que pour, avec des sanglots de repentir, tomber dans les bras de la maternelle délaissée. Ah ! le chapitre cruel et doux tout ensemble que celui où se joue — oui, c'est du théâtre aussi — le retour de Givry. « Ce jour-là, des rafales ployaient les cimes gémissantes des arbres et l'averse cinglait les vitres. Cette mélopée douloureuse de la nature crispait les nerfs de Jeanne. Détresse qui pénétrait son âme. Elle ne pouvait s'empêcher d'évoquer les printemps de soleil et de parfums et les claires années de bonheur ! Soudain, elle laissa retomber, d'un geste de découragement, la broderie par laquelle elle essayait de distraire ses angoisses et de détendre sa nervosité. Elle n'avait plus la force de lutter, par de machinales besognes, contre les hantises de son cerveau ». Jeanne, accablée par le trop dur abandon et par la mort de son parrain, renvoie Pierre à sa jeune femme. Il réplique : « Le mariage pour certaines jeunes filles, c'est la joie de se montrer despotes, de satisfaire leurs caprices et leurs vanités. Elles ne savent pas aimer. Leur cœur est trop jeune. Et quand on a connu un amour comme le vôtre, leurs puérilités ne suffisent pas ». Et la vie de jadis est reprise. Mais alors l'auteur va marcher sur les plates-bandes du grand Barbey d'Aurevilly ? Jeanne Turel aura bientôt des rides à son front. Réponse : laissez M. Georges Lecomte se demander s'il convient de donner par la suite un pendant à la « Vieille maîtresse ». Pour le moment, il ne s'agit que de *Suzeraine*, un livre où la nature humaine vibre chaleureusement, où nos yeux pleurent et notre cœur se fend. Mais, m'objecte encore un Pétrus Josserand marié, car Pétrus Josserand se marie, tous les Pétrus Josserand se marient, et se marient *bien*, *Suzeraine*, dont vous êtes féru, n'est pas vraiment à plaindre. Elle ne s'est point épuisée à élever une nichée d'enfants, à gérer une raison sociale, à soigner des parents catarrheux, elle ne se sacrifie même pas à ce pointu M. Turel — en somme un très commode conjoint — elle a reçu en dot la beauté, la bonté, la fortune. Parcequ'elle ne sait pas faire le geste qui dissipe les rêves, les mauvais rêves, nous ne pouvons nous apitoyer sur son prétendu martyre. Pétrus, mon ami, vous raisonnez comme un coffre-fort, et

votre réflexion me prouve que vous n'avez pas lu deux lignes du livre dont vous parlez : tant de femmes, et des meilleures, et des plus généreuses ressemblent à Jeanne Turel, se trouvent dans sa situation en notre siècle, plat et dénué d'émeutes, que tenter de nous dévoiler par le menu leurs divers états d'âmes constitue déjà un vouloir louable. Et Georges Lecomte n'a pas fait que tenter, il a réussi à nous montrer la peine, la peine saignante, en une chair d'élection. Grâces lui soient rendues : par ce labeur de véritable artiste, il s'affirme définitivement romancier suzerain. Le critique, qui veillait, et qui veille encore, en lui, lui enseignera savamment à doser d'une main habile, les gouttes d'eau-forte sur ses planches de gravure. Il nous réserve plus d'une surprise.

Henry de Braisne.

Joséphine de Beauharnais, (1763-1796). — *Joséphine, impératrice et reine*. 2 volumes, par Frédéric Masson. — Paul Ollendorff, Editeur, Paris.

A l'apparition de ces deux ouvrages, j'avais au préalable été tout à fait charmé par un précédent du même auteur : *Napoléon et les femmes* et je m'attendais à retrouver ici ce que j'avais reconnu là ; une exquise délicatesse de sentiment, d'esprit, de psychologie impartiale, enfin tout ce qui m'avait séduit, comme je viens de le dire.

Grande a été ma désillusion, quand je n'ai rencontré dans les deux compilations, qu'un réquisitoire de procureur, un inventaire d'huissier, une mise en ordre de potins.

Pourquoi tant de haine? pourquoi tant de fiel? pourquoi tout dénaturer et imputer à mal, même les meilleures actions de celle qu'on semble vouloir charger des péchés de toutes les tribus d'Israël. De prime saut, je n'ai pas voulu croire au parti pris, mais ensuite il a bien fallu le reconnaître ; quand, à telle page on voit traiter de cupidité et d'avarice, ce qui n'était que nécessité et à telle autre taxer de folles prodigalités des dépenses, que non seulement le premier consul excusait, mais commandait, comme il ressort, de ces paroles, cueillies dans les mémoires de la duchesse d'Abrantès, qui cependant détestait Joséphine.

« Au reste dit Napoléon, il faut laisser tout cela, pour songer à notre
« propre beauté. Ainsi Joséphine je veux que tu sois éblouissante de
« parures et richement habillée, entends-tu bien. »

« Oui, répondit Madame Bonaparte, et puis ensuite tu fais des
« scènes, tu cries, tu rayes mes bons à payer au bas de mes mémoires.

« Et elle boudait comme une petite fille en faisant une mine toute
« gracieuse. Napoléon l'attira à lui et l'embrassa :

« Sans doute je biffe tes bons à payer, ma chère amie, parce que tu
« te laisses si parfaitement attraper, qu'il y a quelque conscience à
« autoriser de tels abus. »

Est-il trop audacieux de penser que Bonaparte était meilleur juge de ce qui se passait dans son ménage que ne peut l'être M. Frédéric Masson? je ne le crois pas ; et je n'hésite pas à dire que les deux livres de l'historien sur Joséphine, ont toutes les allures d'un pamphlet. Ce qui le fait le plus ressortir, c'est l'acharnement mis à lui reprocher : et de ne pas avoir oublié dans sa splendeur, ses amis de l'infortune, et d'avoir dans la période révolutionnaire risqué.... tout, pour sauver ceux qui lui demandaient aide, secours, ou protection.

Je sais que ce désintéressement, cette reconnaissance, ne sont plus monnaie courante en cette fin de siècle, dont certains pleutres prêchent le sens pratique et la prétendue moralité ; mais ils n'en avaient pas moins leur mérite, il y a cent ans, quoique jugés ridicules par notre ploutocratie régnante.

A quels mobiles donc a obéi M. Frédéric Masson, en écrivant ces deux volumes, où le côté historique n'est que le pavillon couvrant la marchandise? je ne les connais pas et ne veux pas les connaître. Je préfère penser que son seul tort est non seulement d'avoir eu l'injustifiée prétention d'analyser un caractère de femme, mais en outre et surtout de s'être attaqué à une femme créole; c'est-à-dire à cette quintessence de l'esprit féminin que seuls connaissent ceux qui l'ont aimée et qui s'y sont brûlé les ailes, ayant pour excuse les noms de leurs prédécesseurs qui n'étaient pas des sots: Louis XIV et Napoléon.

La femme créole, en effet, non pas la mulâtresse, mais la fille d'Européens ayant fait souche aux Iles, comme on disait jadis, pousse à l'extrême toutes les qualités féminines, parce que croissant en liberté, ignorant les hypocrisies les conventions des pensionnats et des couvents. Elle est elle-même, telle que Dieu l'a faite et ses seuls défauts sont dus à la flatterie de ceux qui l'entourent.

Elle a l'esprit et l'intelligence native des natures indépendantes, elle a le courage, la générosité, le dévouement, l'énergie. Elle aime sans restrictions, elle hait de toutes ses forces. Elle est vindicative pour peut-être mieux sentir la jouissance qu'on goûte à pardonner. Sa fierté est plus faite du respect d'elle-même que du mépris des autres. Elle est compatissante pour tous sans distinction. Riche elle est prodigue, insouciante, pauvre, elle travaille avec courage et vit de rien. Mère, elle est incomparable.

C'est cet être exquis, multiple, adroit, indépendant, léger, dévoué, sérieux, subtil, que sous le scalpel de sa froide raison, en respirant la poussière des vieux papiers, à la lumière de sa lampe, M. Frédéric Masson a prétendu analyser, disséquer. Je ne m'étonne pas qu'il ne l'ait pas compris.

Confidences d'un panoramiste par Ch. Castellani (peintre) — 1 vol. E. Flammarion. Editeur. Paris.

Il est difficile de rencontrer un livre écrit avec plus de verve gouailleuse, plus de franchise de bon aloi, plus de gaîté communicative, et en même temps plus de philosophie, de patriotisme, d'esprit français, de bon sens, que ces confidences racontées en style d'atelier.

Les considérations les plus sérieuses y sont exposées et développées avec un enjouement qui séduit et fait qu'on suit tous les raisonnements sans fatigue, et les vérités les plus dures y sont dites avec une telle bonhomie, qu'elles ne sauraient froisser. On sourit en les lisant, puis, on les relit et c'est alors que toute la portée s'en révèle; mais comme d'abord on a ri, il est trop tard pour se fâcher.

J'ai lu très attentivement ce livre, et à peine l'avais-je fermé, que je n'ai eu qu'une tentation, celle de le rouvrir pour le relire à nouveau, afin de n'en rien perdre, et de marquer ce que j'en voudrais citer.

Mais cette sélection faite, je me suis aperçu qu'il me faudrait un petit volume, et j'y renonce, cependant pour bien donner la note dominante de cet ouvrage, je crois indispensable de citer ces quelques lignes, et de montrer par là les enseignements qu'il comporte, tout en conservant la forme badine.

« En examinant avec soin dans notre société moderne les professions et situations diverses, il est facile d'établir des comparaisons qui ont toujours été à l'avantage des artistes, des savants, des militaires; c'est surtout dans ces carrières *peu argentées* que s'est réfugié ce qui reste de droiture et de sentiments élevés et de cœur, on trouve encore là des gens dévoués, ayant une foi et un idéal de justice et d'humanité, n'adorant pas rien que l'argent, capables enfin de vrais sentiments de délicatesse; et c'est en France, la terre des arts, malgré les progrès envahissants de la cupidité et de l'égoïsme, qu'il est encore permis à

un pauvre d'avoir de l'esprit, des sympathies, des amis et de pouvoir juger un millionnaire. . . . .

. . . .

Chez nous autres français, on regimbe; on est même trop souvent enclin à n'avoir pour le riche que des sarcasmes et à ne lui trouver que des travers; c'est un peu la vengeance du pauvre. Néanmoins, tant que notre race gardera ce sentiment, qui n'est pas toujours juste, il y aura de la ressource.»

Il me semble difficile de faire plus simplement le procès de cette omnipotence ploutocratique, cette tyrannie de l'or qui menace de nous étouffer, si une virulente réaction ne vient en refréner les appétits.

Les Cayenne de Rio, par Gyp. — 1 vol. E. Flammarion, Editeur. Paris.

Cette spirituelle étude se rattache à toute la série publiée par l'aimable auteur qui, à force de talent, est parvenue a être un des centres de ralliement, autour duquel les derniers Français de naissance, de cœur et d'esprit, luttent contre le cosmopolitisme envahissant, et le Judaïsme triomphant.

Avec sa verve habituelle, Gyp nous fait défiler chez les rois de l'or, les personnages qu'elle a créés, comme types essentiels de notre époque de décadence. Il n'en est pas un auquel on ne puisse donnerun nom connu, pour remplacer le qualificatif, transformé en nom propre, sous lequel il est présenté.

Le seul tort que j'ai déjà reproché et que je reproche à Gyp, c'est d'affecter de méconnaître l'existence des révoltes contre le mal qu'elle dénonce.

En province surtout la réaction existe, et à Paris même, Gyp ne saurait la nier, après son assiduité à toutes les réunions patriotiques où on se plait à constater sa présence.

Les Coulisses de la Vie. (Reine Marguerite) par Pierre Mael. — 1 vol. E. Flammarion. Editeur. Paris.

Ce roman tout à fait attachant, tant par les caractères qui y sont dépeints que par l'intrigue bien nette au milieu de laquelle ils se débattent, rentre tout à fait dans le cadre du feuilleton à sensation. Il renferme même quelques longueurs qui, n'ajoutant rien à l'intérêt, s'y produisent sous forme de redites.

Néanmoins il faut reconnaître que ce récit bien mené, rempli d'épisodes, est émotionnant ; et qu'à côté de scènes absolument dramatiques, il renferme aussi des pages d'une exquise délicatesse.

D'ailleurs la réputation de M. Pierre Maël, comme romancier n'est plus à faire, et *Reine-Marguerite* est bien à la hauteur de son talent habituel.

Louis XII. — Marie de Médicis. — Richelieu ministre, par Berthold Zeller.— 1 vol. Hachette. Editeur. Paris.

Ce volume de l'histoire de Marie de Médicis et de Louis XIII, peut prendre le titre : Chute et mort de Concini. Il se termine à l'assassinat de ce dernier; et comme ceux qui l'ont précédé constitue un précieux document pour celui qui entreprendra d'écrire, ce qu'on pourrait appeler : le règne des Italiens en France.

Au point de vue de la philosophie historique, il y a beaucoup à apprendre et beancoup à méditer, dans les récits si complets des intrigues tramées autour du trône de Louis XIII enfant ; et la psychologie du caractère de Richelieu après la mort du Maréchal d'Ancre, se trouve peut-être toute entière dans la période qui a précédé son arrivée

au pouvoir, son contact avec le Concini, la Galigaï et toute la séquelle affamée qu'ils traînaient à leur suite.

A ceux qui comprennent que la philosophie de l'histoire est le véritable alphabet de la politique de tous les temps, la lecture de l'ouvrage de M. Berthold Zeller s'impose ; car son étude approfondie comporte d'autant plus d'enseignements, qu'elle touche à une des périodes les plus mouvementées et les plus caractéristiques de notre histoire, étant donné la transition qu'elle commence.

Le Musée Criminel, par Troimaux et Henry Varennes. — Société Française d'éditions d'Art. Editeur. Paris.

Cette intéressante publication qui parait en fascicules, sous forme album, est un recueil fort attrayant d'estampes, gravures, notices, se rapportant à tout l'appareil de la justice depuis plusieurs siècles.

Assurément elle ne nous apprend rien, mais les auteurs s'étant donné la peine de rechercher les originaux relatifs à tout cet ordre d'idées, et en ayant réalisé la reproduction, il en résulte un ensemble qui n'est pas sans mérite, — bien que n'étant qu'une compilation.

Nombre de publications de ce genre, ont paru depuis plusieurs années qui n'offraient pas assurément la valeur réelle de celle-ci, dont le succès ne parait pas douteux.

Le Colosse aux pieds d'Argile, par Jean de la Poulaine. — 1 vol. Plon et Nourrit. Editeur. Paris.

Sans m'arrêter au pseudonyme adopté par l'auteur, qui fera sourire tous les marins, je ne saurais trop applaudir à la pensée génératrice qui a présidé à la création de cette étude sur l'Angleterre.

Ce que démontre en effet péremptoirement ce livre, c'est ce que depuis vingt ans, j'ai prêché dans le désert, sans pouvoir être entendu ; c'est que la soi-disant puissance anglaise est toute de convention, et ne repose que sur le puffisme et l'astuce.

Un autre écrivain l'a également démontré, c'est M. L. Martin Chagny, mais la légende est tellement enracinée, et si précieusement entretenue, par tous les adorateurs des Livres Sterlings, et les fanatiques doctrinaires de Calvin, que jusqu'à présent, on croit sur le continent à l'ommipotence britannique, sans oser vouloir l'approfondir.

Cependant tous ceux qui, au lieu de se laisser berner, ont voulu voir par eux mêmes, et se sont donnés la peine d'aller étudier l'ennemi chez lui, ont rapporté la même impression. Tout est parade et fantasmagorie dans la si pratique Angleterre, et tous ont reconnu que ce n'était bien qu'un colosse aux pieds d'argile.

Au lendemain de Fachoda, l'étude de Jean de la Poulaine arrive bien à son heure, car elle est la condamnation d'une pussillanimité qu'on ne saurait admettre, chez des gouvernants qui avant d'être bombardés hommes d'état, auraient dû faire tant soit peu d'apprentissage. De plus, elle doit remonter le moral de bien des gens dont la timidité craintive est trop faite de crédulité naïve.

Au point de vue guerre et marine, je n'insisterai pas pour ne pas être taxé de partialité, mais j'appellerai toute l'attention sur le chapitre Commerce, Agriculture, Colonies, et le fait que les Allemands sont, en si peu de temps, devenus les plus redoutables adversaires des Anglais, dont en mains endroits, ils ont détruit le commerce à leur profit, me semble absolument de nature à prouver qu'encore et même sur ce terrain, il suffit d'attaquer l'Angleterre pour la vaincre.

C'est par centaines de milliers d'exemplaires, qu'on devrait répandre ce livre, et il ne devrait pas y avoir en France une école où il ne soit récité par cœur, et ne serve à apprendre à lire aux enfants. C'est un évangile.

Vaîne Pâture, par Jacques FREHEL.— 1 vol. Plon et Nourrit. Editeurs, Paris.

C'est évidemment une étude de haute psychologie que, sous ce titre, et en forme de roman a publié l'auteur, c'est très fin, très délicat, très fouillé. Mais si, comme étude de mœurs, il est difficile de trouver plus consciencieux, on se demande puisqu'il s'agit de psychologie, quelle démonstration l'auteur a voulu faire, et quand il a si finement ciselé son instrument, à quel usage il le destinait.

Il y a là toute une série de caractères bien décrits, présentant des côtés originaux, ou se révélant sous des aspects banals, tels qu'on en rencontre tous les jours, tout cela s'agite, vit, mais de leurs luttes, de leur antagonisme on se demande quelle instruction se dégage.

C'est nuageux comme l'ouate, et on voudrait volontiers un déchirement laissant passer un jet lumineux qui éclairerait le lecteur, sur ce qu'on a voulu lui démontrer.

GEORGES SÉNÉCHAL.



J. Chamberlain, par ACH. VILLIATTE. Esquisse intéressante de cette originale figure d'un homme d'Etat anglais à qui mieux qu'à personne, peut s'appliquer l'expression anglaise : *a self-made man*. Fils d'un fabricant de chaussures de la Cité, M. Chamberlain, aujourd'hui l'un des politiciens les plus en vue du Royaume-Uni est bien en effet, l'homme qui s'est fait lui-même. L'auteur nous le montre, après des études incomplètes, débutant de bonne heure dans la vie commerciale, et, sans se laisser décourager par des déboires passagers, arrivant à 38 ans à la fortune qui lui permet désormais de consacrer ses loisirs à la politique. Enfant terrible de son parti, ou plutôt des partis — car comme la plupart de ses compatriotes, celui-ci ne s'est jamais piqué de fidélité aux principes et moins encore aux personnes, Joseph Chamberlain — Joë ainsi que le nomment familièrement les habitants de sa bonne ville de Birmingham — a vu, dans ces derniers temps, ses plus savantes combinaisons déjouées par le hasard des circonstances. Par une rare bonne fortune, il n'en demeure pas moins l'un des hommes les plus populaires de la Grande-Bretagne et, suivant toutes les probabilités, semble encore appelé à jouer un rôle considérable dans les destinées de son pays.

Le lecteur parcourra avec plaisir les pages où M. Villiatte a résumé d'une façon claire et attachante les principaux événements de la vie et de la carrière de son personnage. Pour notre part nous ne pouvons que nous associer à l'appréciation élogieuse que, dans une éloquente et spirituelle préface, M. Boutmy fait du livre et de son auteur. Du livre en particulier, nous dirons qu'à d'autres mérites, il joint celui de l'à-propos : il paraît juste à l'heure où les projets avoués ou soupçonnés de la politique anglaise tiennent plus que jamais l'attention publique en éveil.

PAUL HAMELLE.



Le petit-fils de d'Artagnan, par H. SIRVEN et A. SIÉGEL. — (Paris, Calmann-Lévy, 1889).

C'est, on peut le prévoir par le titre, un roman de cape et d'épée. Mais le petit-fils n'a pas inspiré les auteurs au même degré que le grand-père avait inspiré Alexandre Dumas et toutes les aventures plus ou moins merveilleuses du d'Artagnan moderne sont

médiocres si on les compare à celles dont la légende a gratifié son ancêtre.

Le récit est cependant attrayant, quoique un peu enfantin; voici l'histoire en deux mots : Le lieutenant d'Artagnan refuse son avancement dans l'armée de Bonaparte et le premier consul le fait venir pour lui en demander le motif. Il lui avoue qu'il a une vengeance à exercer contre le meurtrier de son père, un russe, qui le tua d'un coup de poignard alors qu'il se précipitait au secours du fils de Catherine, le futur tsar Paul Ier, pendant une de ses pérégrinations noctambules à Paris, dans le quartier des halles. Et, pour être mieux en mesure d'exercer sa vengeance, d'Artagnan a tenu à rester obscur et ignoré. Or, justement Bonaparte songe à s'allier avec le tsar Paul Ier (année 1800) et en même temps, l'aviser secrètement que le cabinet anglais médite d'attenter à ses jours. D'Artagnan lui parait le messager indiqué et voici le jeune officier, promu capitaine dans la garde consulaire, qui part en diligence pour Pétersbourg. Mais les ennemis du tsar et de Bonaparte ont eu vent de ce départ et sèment une foule d'embûches sur sa route. D'Artagnan, fidèle au nom qu'il porte, distribue force coups d'épée et arrive à temps à Saint-Pétersbourg pour sauver la comtesse Tadermann, une gracieuse femme mariée avec un hideux mari, qui s'échappe de Nancy où il était prisonnier afin de châtier la comtesse d'un crime imaginaire dont elle était accusée. C'est Mackka, une fille naturelle de la grande Catherine, dissolue comme sa mère et amoureuse folle du prince Dimitri, qui a écrit la lettre anonyme qui doit perdre la comtesse. Le motif? la jalousie. La comtesse aime le prince Dimitri qui le lui rend et Mackka ne peut supporter la pensée que la comtesse reverra son bien aimé qui file à Pétersbourg derrière Tadermann et en compagnie de d'Artagnan. L'histoire ne finit pas et sauf que la comtesse est sauvée par le secours de d'Artagnan, les auteurs ont négligé de nous dire la suite des aventures du capitaine ainsi que de la solution de la mission dont il était chargé auprès du tsar.

La Vie à Paris. Jules Claretie. — Bibliothèque Charpentier 1899. — J'ai déjà été appelé, l'année dernière, à rendre compte du volume où Jules Claretie a rassemblé ses chroniques hebdomadaires de l'année 1897. Je me retrouve un peu en retard — par des circonstances indépendantes de ma volonté — pour refaire ce travail pour l'année 1898. Les lecteurs de la *Nouvelle Revue* et l'éminent auteur voudront bien excuser ce retard.

Ce qui fait le charme des chroniques de Claretie, c'est l'optimisme délicat qui s'en dégage, malgré la note de tristesse attendrie qu'elles conservent pendant tout le cours de l'année. Tristesse qui est celle des personnes et des choses disparues ou en train de disparaître. L'actualité y est saisie en ton d'élégie et la vie y coudoie la mort à chaque pas : tel est le cours du temps.

Cependant, l'auteur est un optimiste. S'il ne cache aucune des tristesses de cette année 1898, année de tourmente et de haine, où les Français ont paru oublier les qualités qui en firent si longtemps un peuple aimable — le peuple le plus *populaire* du monde — si je puis ainsi m'exprimer; cette année dis-je, que Jules Claretie nous débite en tranches hebdomadaires, ne l'incline point au pessimisme. Il conserve la foi dans tout ce qui est bon, dans tout ce qui est beau, dans notre race et ne désespère pas un instant de l'avenir.

Qu'il parle des vivants ou des morts, l'auteur ne quitte pas un seul instant, le ton de la plus parfaite urbanité et l'indulgence semble, chez lui, faire partie de la justice. La justice s'accommode mal de la passion, encore moins de la haine, et tous ceux qui, à un titre quelconque ont

occupé la renommée, tous ceux qui, pour une part, si petite soit-elle, ont orné leur époque du produit de leur labeur, de leur talent, de leur génie, paraissent avoir acquis le droit à une mention au moins bienveillante dans ces chroniques.

C'est un bien court espace de temps qu'une année ; et cependant, en relisant d'un trait ce livre de Jules Claretie, il m'a semblé revivre une longue suite d'événements dont déjà le souvenir s'éloignait. Comme on oublie vite ! Telle est la réflexion que je fais en fermant ce livre, attachant parce qu'il emporte une partie de la vie de chacun de nous qu'on revit ainsi en le lisant. Et comme nous sommes le plus souvent injustes les uns envers les autres !

Je termine par cette réflexion : « Ce qui à leur insu peut-être, rend les Français d'aujourd'hui si irritables, si différents de ce qu'ils furent autrefois, c'est qu'au fond de tous les cœurs est resté vivace le souvenir des événements de 1870 ; c'est que le cœur de tous les patriotes — et ne le sommes-nous pas tous ? — saigne encore au souvenir des événements de l'année terrible. Claretie en reparle à chaque instant, dans ses chroniques et l'événement le plus insignifiant, en apparence, le ramène constamment à ces souvenirs. Ce livre est, certainement, celui d'un véritable patriote qui se termine par cette phrase consolante :

« Mais l'âme de la France éprise de fraternité est immortelle comme la France elle-même : la *mal'aria* ne durera pas ».

Récréations arithmétiques, par E. Fourrey. — Paris, librairie Nony et Cie, 1899.

Sous ce titre, l'auteur donne une foule d'applications intelligentes de l'arithmétique, constituant des problèmes aussi curieux qu'amusants.

Nombre de ces « amusettes » sont dues à des philosophes ou à des mathématiciens célèbres et l'on y frôle souvent, sans s'en douter, les théories les plus profondes du calcul.

Ces sortes de jeux intellectuels étaient fort répandus dans les salons du XVIIe et du XVIIIe siècle où les femmes aussi instruites dans les lettres que dans les sciences de leur temps, étaient souvent capables de tenir tête à la conversation des hommes, sans rien perdre des grâces de leur sexe ni de leur esprit.

Les jeunes filles d'aujourd'hui, plus instruites que leurs mères, sauront sans doute à leur tour redonner aux salons l'animation qu'avaient connue ceux de leurs aïeules par le mélange d'occupations intellectuelles et frivoles.

Mais le livre de M. Fourrey s'adresse encore plus aux hommes qu'aux femmes. Ils y prendront le goût des spéculations abstraites auxquelles un grain de fantaisie se trouve mêlé.

E. Wickersheimer.



La Tristesse contemporaine. Essai sur les grands courants moraux et intellectuels, par H. Fiérens-Gevaert. — Félix Alcan, éditeur, 1899.

Dans cet ouvrage, l'auteur s'émeut de la tristesse contemporaine dont il voit les symptômes alarmants dans toute notre vie sociale, et qu'une étude très complète lui fait découvrir plus nettement encore dans les œuvres des penseurs et des artistes les plus admirés. C'est à l'influence d'individualités telles que Léopardi, Comte, Schopenhauer, Nietzsche, etc., destructeurs de tout ce qui pour l'humanité constitua l'Idéal : religion, famille, amour, — que devrait être rapportée l'inaptitude au bonheur de la génération présente. Il y a un remède à ce mal, nous dit l'auteur : c'est une attitude plus critique vis-à-vis des sophismes en vogue ; c'est surtout l'exercice de nos facultés affectives, l'action dans l'Amour.

A l'argumentation éloquente de cet ouvrage, les pessimistes pourront répondre toutefois avec Hartmann que la tristesse n'est pas l'effet de la culture scientifique. Tous deux ont une cause commune : le développement de l'esprit d'analyse, l'incapacité où nous sommes désormais de céder aux mirages du désir mensonger. Et cette évolution de l'esprit humain ne paraît pas pouvoir être enrayée dans sa marche.

René Cornélius.



Inventaire des tableaux du Roy, rédigé en 1709 et 1710, par Nicolas Bailly, publié pour la première fois, avec des additions et des notes, par Fernand Engerand. — Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8.

Ce gros volume, qui représente un travail considérable et doit rendre à l'histoire de l'art les plus réels services, ne saurait s'adresser au grand public. Il sort cependant, par son sujet même et par la façon dont il a été conçu, du cercle assez restreint de l'érudition ; il n'est pas inutile que le monde des amateurs et des curieux soit averti de son apparition.

C'est l'histoire même du musée de peinture du Louvre et de plusieurs musées français, dont la publication de M. Engerand permet de constituer les premiers chapitres. Ces musées viennent, en effet, de l'ancienne collection des tableaux de la Couronne, qui en forme le fond principal et en fournit les plus illustres morceaux. La collection des « tableaux du Roi », comme on disait alors, avait été commencée avant Louis XIV ; mais, en ce domaine comme en tant d'autres, les augmentations apportées par le Grand Roi, ont pris des proportions telles qu'on peut le considérer comme le créateur véritable. Or, il existait en manuscrit, un inventaire général des tableaux du Roi, rédigé à la fin du règne de Louis XIV par le « garde d'iceux » Nicolas Bailly, inventaire dressé avec un soin scrupuleux et donnant, outre la description et les dimensions des œuvres, l'indication de leur emplacement dans les diverses maisons royales. Ce document, classé par écoles, ne peut avoir naturellement qu'un intérêt secondaire au point de vue des attributions, en ce qui concerne les écoles étrangères ; mais, pour les artistes français, il est plein de révélations intéressantes et on peut se fier à l'autorité de l'auteur, contemporain de la plupart des maîtres dont il a décrit les œuvres. Plus d'un musée, et particulièrement le Musée de Versailles, a déjà tiré parti des indications apportées, de ce chef par M. Engerand et la liste n'est pas close des rectifications historiques qu'on lui devra.

Il ne s'est, d'ailleurs, point contenté d'éditer avec les identifications nécessaires, l'intéressant document dont la publication était depuis longtemps souhaitée. Ses longues recherches aux Archives Nationales lui ont mis dans les mains une foule de documents accessoires, dont il fait profiter l'érudition. Il a compris son rôle d'éditeur de la façon la plus large, réunissant autour de l'inventaire tous les textes contemporains ou postérieurs, propres à éclaircir l'histoire des tableaux qui s'y trouvent décrits. On ne saurait croire, en effet, combien de vicissitudes ont subies les œuvres d'art placées aujourd'hui dans nos galeries nationales et conservées avec tant de respect. Elles étaient conservées autrefois comme des objets « meublants », destinées à l'ornementation des résidences du souverain, et ce rôle n'allait point sans quelques inconvénients. On vit, par exemple, le duc d'Antin garder chez lui pendant plus de vingt ans, comme Directeur des Bâtiments du Roi, cent trente-et-un des plus célèbres tableaux de la

Couronne. Cet abus ne se renouvela point, bien qu'il reste plus qu'on ne croit des habitudes d'autrefois dans celles de nos administrations actuelles, au moins en ce qui regarde le mobilier d'art de l'Etat, qui ne devrait jamais quitter les dépôts publics. Mais le déplacement continuel des tableaux, regardés comme objets de décoration, et les fréquents changements de dimension, amenés par leur installation dans des panneaux de grandeur différente ont produit parfois de singuliers résultats.

Plus d'une toile du Louvre, que nous admirons de confiance comme l'œuvre originale dont elle porte le nom, a subi des modifications et des restaurations successives qui n'ont pas laissé subsister grand chose de la peinture primitive. Qu'on relise, pour en avoir un exemple, dans le livre de M Engerand, l'histoire du *Saint-Michel* de Raphaël. Il était utile que ces états anciens de nos collections fussent marqués avec précision, et les divers inventaires du XVIIIe siècle, fondus, pour ainsi dire, dans la publication de l'inventaire de Bailly, ont fourni l'occasion de faire ce travail. On lira, d'ailleurs, avec le plus vif intérêt, la substantielle introduction qui indique ces divers points et montre l'utilité générale de cette publication. Quand M. Engerand nous aura donné l'*Inventaire des tableaux commandés et achetés par la Direction des Bâtiments du Roi, de 1710 à 1792*, qu'on nous dit être déjà sous presse, on aura, grâce à ses efforts, l'état complet et raisonné de toutes les collections de peinture de la Couronne avant la Révolution.

P. DE NOLHAC.



L'Inimitable, roman contemporain, par M. ERNEST LA JEUNESSE. — Bibliothèque Charpentier. — Eugène Fasquelle, éditeur.

Il est difficile d'analyser comme il convient, en un court espace, ce volume considérable où les idées foisonnent en un pêle-mêle pittoresque et un peu déconcertant. C'est un large et bel étang, mais si remué par la profusion de vie qui s'y agite que le lecteur, j'allais dire le pêcheur, est partagé entre l'espoir d'une pêche miraculeuse, et, à la fois, impossible.

Cauchemar, rêve, réalité, tout est dans ce volume. C'est hallucinant ; et, pour employer les oppositions chères à ce rare écrivain, c'est sage et c'est fou, puissant par les mots, les images, les sensations et faible à force d'être puissant, forçant en tous cas l'attention et par certains côtés l'admiration.

André Léglise débarque à Paris, riche d'un chat, qu'il est obligé d'abandonner bientôt et de rêves qu'il n'abandonne pas. Oh ! « *ce trimballement* » dans Paris de ce jeune provincial avec son chat sur la poitrine et qui lui tient chaud au cœur ! cette rencontre à la descente du train de « *la femme vitriolée* » et que l'on voit revenir à tous les instants critiques, coupant, rais de lumière ou pan d'ombre, ce récit de 400 pages de ses apparitions fantastiques et symboliques ! puis, cette course avec « *Grâce la salustiste* » à travers les horreurs de la noce et de la misère des pleurs, ces sourires tristes et des rires, ces grimaces gaies ! Ils passent par un soir de carnaval à Bullier dont l'auteur fait un tableau saisissant ; et toujours Grâce entraînant André ou André entraînant Grâce, pris tous deux, de je ne sais quelle griserie, hypnotisés, affolés, automatiquement et fatalement, ils arrivent au *Golgotha*. Le Golgotha est l'hôtel d'André ; et là — « l'amertume du fond remonte à la surface » — ils pleurent sur eux-mêmes, ils se fiancient dans la douleur et en guise d'anneaux, ils échangent des larmes...

Mais, Grâce est à Saint-Lazare par folie de charité et André Léglise

est lancé. Il est devenu l'écrivain qui occupe les journaux et que les journaux occupent ; puis il se marie sans se marier, c'est-à-dire que le jour des noces sa femme est entraînée par la « vitriolée » au Bazar de la Charité et il la perd pour retrouver le soir même Grâce avec laquelle il pénètre dans les mystères de la vie.

En fermant le volume, l'idée qu'on croit en avoir dégagée est aussitôt submergée part le flot d'idées qu'elle évoque à son tour et les vers de la dédicace de l'auteur reviennent à l'esprit :

« J'ai mal. Je ne sais pas où vous êtes. J'évite
« Le passant qui pourrait me dire où vous passez.
« Ma jeunesse, sans vous, vers vous s'effeuille — vite. »

Chékri Ganem.



La Bête à bon Dieu, par M. Gustave Toudouze. Librairie Plon. — La « bête à bon Dieu », c'est-à-dire ce petit insecte étrange, boule de corail, qui a tant de peine à se hisser le long des herbes frêles, pliant sous son poids et qui s'envole légère comme un souffle, est l'objet du respect populaire. On la protège. Elle est proprette, elle est luisante, inoffensive, pareille à un bijou doué de vie. Elle est un talisman animé. Elle porte la chance, parce qu'elle inspire l'amour. Ici, elle met son nom ou plutôt son surnom en tête du nouveau roman de M. Gustave Toudouze. Elle lui fournit ce titre gracieux et désigne une jeune fille, Madeline, qui, ainsi que la bestiole rouge et tachetée, éveille des sentiments d'affection presque religieux. Madeline est celle qu'on vénère, si jeune qu'elle soit, parcequ'elle représente le bien, le devoir, le courage, la sérénité dans le malheur. Si on respecte la « bête à bon Dieu, » si on la protège, si avec tant de précaution, on évite de l'écraser, si on l'aide dans ses évolutions à travers les mille accidents physiques où elle peut périr ou simplement se détériorer, cela n'implique pas qu'elle n'ait point de danger à courir. Bien au contraire. Tout la menace et elle n'a pas de défense. Ce qui veille sur elle, c'est l'amour populaire. Dans le roman de M. Gustave Toudouze, Madeline est protégée par le bien qui s'exhale d'elle, qui rayonne, qui soutient et convertit les autres. Existence effacée, si on la considère au point de vue des apparences extérieures. Existence lumineuse et puissante, si on la juge à sa véritable réalité, là où elle éclaire et agit, dans l'inviolable temple de la vie intérieure. Car tout est là, dans la qualité du cœur. Il y a bien du semblant dans le malheur, ouragans et tempêtes. sous qui on baisse la tête, qui renversent parfois, mettent du désert et de la désolation autour de vous. La trombe passée, que s'est-il donc passé, si on se redresse, si le cœur est resté vaillant, si on ne cède pas à la honte de craindre ? peu de chose, assurément. Une nef solide, élancée, rapide, défie les embûches des flots, traverse les vagues furieuses, reçoit la foudre, passe tout de même. Sur terre également, la « bête à bon Dieu » sous sa carapace vermillonnée qui cache des ailes diaphanes et fortes, élude les dangers et les traîtrises. Sa chance, elle la porte en elle et la crée, c'est sa bonne volonté, l'amour qu'elle éveille dans l'âme d'autrui, parce qu'elle est vaillante et incite au courage. C'est cette vérité morale que M. Gustave Toudouze, dans *La Bête à bon dieu*, transpose sous la forme d'un roman de mœurs et d'émotion où nous retrouvons le talent d'exactitude et de mesure de l'écrivain, en même temps qu'une douceur d'âme, une intelligence du cœur, un équilibre d'esprit qui marquent la personnalité ferme et tendre, constante et clairvoyante, de l'auteur de *Madame Lambelle*.

Jules Case.

CARNET MONDAIN

Il est bien naturel que tous les yeux de l'Europe se tournent vers la ville de la Haye, et que tous les cœurs attendent anxieusement les résultats de la Conférence de la Paix.

D'autres, plus autorisés que nous, examineront avec une plus grande hauteur de vues, ce que l'humanité va recueillir de cette réunion de délégués des nations. Mais autour de ces importantes questions, il est possible de glaner quelques observations qui ne sortent plus de notre cadre.

On m'écrit que ce grand événement prolonge de façon tout à fait inusitée la saison de la capitale diplomatique des Pays-Bas. Ordinairement, en ce pays placide, où règne le bon sens, le mouvement mondain s'arrête tout de suite après Pâques, ce qui est absolument rationnel. Mais cette année, toutes les fêtes ont recommencé en l'honneur des envoyés des peuples. Et de sages esprits se demandent qui paiera les frais de ces toilettes et de ces réceptions nouvelles, alors que les budgets ont déjà été fortement obérés par les dépenses occasionnées par le couronnement.

Les délégués sont entourés de déférence. Le baron de Staal, à qui appartient le premier rang, est accompagné de sa femme et de sa fille. Mme de Staal est la fille du prince Gortschakoff, qui défendit Sébastopol.

On remarque beaucoup la femme de l'envoyé autrichien, Mme Okoliczanyi d'Okoliema, née princesse Lobanoff, nièce du ministre russe de ce nom. Elle est de la plus grande beauté.

Les dames qui sont venues avec l'envoyé japonais ont abandonné leur noble costume national et leur toilette à l'européenne laisse fort à désirer.

La femme de l'envoyé chinois ne fait pas un pas sans son fils, un enfant de onze ans qui, parlant fort bien le français et l'anglais, lui sert d'interprète.

C'est, bien entendu au palais de la jeune reine, que s'est donné la plus belle fête. Les toilettes étaient merveilleuses; les délégués en grand uniforme militaire ou diplomatique, chamarrés de croix, écrasaient presque le luxe féminin, que fait mieux valoir l'habit noir égayé de décorations.

La jeune souveraine a recueilli l'admiration de tous. Elle a parlé dans leur langue, à presque tous les délégués. A celui d'Angleterre, elle a dit quelques mots de la fête de la reine Victoria, qui tombait ce jour-là. A Berthe de Suttner, elle a parlé de son livre fameux *A bas les Armes!* à M. Bourgeois, elle a rappelé les incidents de son voyage en France.

Ce qui frappait les étrangers en les charmant c'est l'attitude de cette jeune reine. Ses manières ont une grâce enfantine, qui n'exclut nulle-

ment l'allure royale, et ce délicieux mélange la rend attirante au possible.

C'est bien une reine parlant à un sujet, à une personne au-dessous de son rang à elle ; mais en même temps, ses façons ont tant de gentillesse et son sourire est si doux, que toute idée de hauteur s'efface. Puisse-t-elle voiler toujours la majesté sous ce charme pénétrant ! Avec cela un timbre de voix ravissant, ce qui est un fort joli don.

On parle toujours de son mariage, mais tenez pour certain que rien n'est décidé encore. Il faut trouver un prince qui lui agrée, qui soit protestant, d'un âge assorti au sien et que la nation, dont le patriotisme ne va pas sans susceptibilité, accepte, elle aussi.

Les deux reines ont passé, entre temps, quelques jours à la campagne, dans une solitude relative.

Le 9, elles ont visité Rotterdam, pour la première fois depuis l'intronisation. Les délégués étaient invités, naturellement aux fêtes de réception organisées par la seconde ville du royaume.

Journée de triomphe pour « la petite reine », comme on dit encore avec tendresse. Sur la place du Nord, la voiture royale stationna pendant quelques instants. Il s'agissait d'une courte représentation allégorique, toute de circonstance. L'Amour, la Raison, la Justice et la Prospérité, détenus prisonniers par la Haine, l'Avarice, la Malice et la Guerre, furent délivrés par l'Ange et la Paix. Un poète expliqua les faits et gestes des personnages puis l'hymne national fut entonné par un chœur, soutenu par les milliers de poitrines de la foule.

Cette allégorie n'est pas l'œuvre d'un poète contemporain, elle date de 1577, quand Guillaume le Taciture fit son entrée à Bruxelles.

*
* *

Nous reviendrons, je l'espère, à des traditions de véritable élégance, par la vertu de simplicité. Et nous devrons ce regain de bon goût à un couple bourgeois, au couple qui vit, en ce moment, à l'Elysée.

Toutes les fois que M. Loubet peut, sans dommage, mettre le protocole et le formalisme sous ses pieds, il les piétine avec un plaisir très évident. Et cette manière d'être, qui est tout à fait en harmonie avec le principe démocratique, ne manque aucunement de désinvolture ni de distinction.

Les allures du ménage présidentiel ne sont applaudies, il est vrai, que par les gens de bon sens exaspérés par le snobisme et qui ont déclaré la guerre à ce produit anglais.

C'était fatigant à la fin de se voir réduit à suivre des sots qui n'osaient pas plus se former une opinion sur les choses graves que se choisir un chapeau, sans s'être enquis si elle était à la mode dans un certain clan, qui prétendait régenter la France entière et lui donner le mot d'ordre.

Avant de défendre celui-ci ou d'attaquer celui-là, on examinait sérieusement si on aurait l'approbation de quelques-uns. N'était-il pas réputé élégant de détester ceci, inélégant d'aimer cela ? S'il ne s'était agi que d'objets, encore ! Etait-ce assez ridicule, grand Dieu !

Concevez-vous, du reste, le chic comme une imitation servile ? Je prétendrais, au contraire, qu'il réside dans une originalité très personnelle. Originalité contenue dans les limites du goût, mais qui nous permet de penser par nous-mêmes, qui nous met en garde contre les opinions toutes faites ou imposées.

Il faudrait même pousser le souci du libre arbitre, jusque dans les plus petites choses : s'habiller — par exemple — non pas d'une façon excentrique, bizarre, sous prétexte d'être autrement que les autres, mais en sachant rejeter de la mode, dans le vêtement, la coiffure et

toutes les choses qui composent la toilette, tout ce qu'elle impose, en ses caprices, de disgracieux, de peu seyant.

A plus forte raison ne doit-on pas mettre sa conscience et son intelligence à la remorque de quelques gens du monde, qui se proclament investis (pour quelles raisons, mon Dieu ?) du droit de donner la direction à notre pensée et à notre façon de vivre.

Les gens simples qui nous sauveront de ce servilisme, grâce au don d'oubli d'eux-mêmes, ne pensant pas que l'univers a les yeux fixés sur eux, ni que leurs gestes vaillent la peine d'être contrôlés, se contentent de s'incliner devant les lois de la bienséance (mal observées, disons-le en passant, par leurs adversaires) et, pour le reste, ne prennent conseil que d'eux-mêmes. Par cela même, ils sont, seuls, intéressants et charmants.

Baronne **STAFFE**.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

— Beaucoup de dentifrices ont le défaut, s'ils blanchissent les dents, d'en altérer l'émail. *La poudre dentifrice des Bénédictins du mont Magella*, a, au contraire, ce grand avantage, ne contenant aucune substance susceptible de s'aciduler ou de se dénaturer, d'être, à cet égard, tout à fait inoffensive, tout en arrivant cependant à obtenir des effets suprenants. Ecrire à *M. E. Senet*, administrateur, pour recevoir *franco*, contre mandat-poste de 2 fr. 25, ce qui ne coûte que 1 fr. 75 pris au dépôt, *35, rue du Quatre-Septembre*.

— Seul, le *Lait de Ninon*, que l'on ne trouve qu'à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, arrive à donner à la peau cette matité, blanche et transparénte admirée par tous chez Mademoiselle Jeanne Brindeau, la sympathique artiste dont la Russie nous priva trop longtemps. Ce produit est donc spécial pour blanchir la peau, et lui donner un éclat de jeunesse. Il est employé avec beaucoup de succès pour le visage, le cou, les épaules et les bras. Le *Lait Ninon*, existe en trois teintes : blanc, rosé et bis ; et son prix est de 3 fr. 50 et 5 francs le flacon, ou de 4 fr. 35 et 5 fr. 85 pour le recevoir *franco* contre mandat-poste.

Berthe de Présilly.

« Nous recommandons tout spécialement les pianos Guillot, 16, boulevard Saint-Denis, maison ayant obtenu huit médailles d'or, et garantissant ses instruments vingt ans, sur facture ».

LA MODE

Est-ce que nos pauvres modes vont avoir à souffrir de tous les incidents politiques qui paraissent avoir ému ces derniers temps le monde officiel et gouvernemental ? Je pense que les élégantes ont trouvé là une occasion nouvelle de maudire Dreyfus et ses partisans et j'ajouterai que c'est une faute politique en même temps qu'une atteinte portée à la prospérité publique, que d'entraver par des mesures policières l'ardeur et la joie apportées par les femmes à se faire belles.

Qu'on le veuille ou non, un arrêt dans l'expansion des arts de la mode, c'est une perturbation causée aussi bien dans le monde de l'industrie que dans le monde des travailleurs. Voyez-vous les humbles petites mains ne rapportant plus au logis le salaire qui assure son bien-être et quelquefois l'existence de la famille ? Songez-vous que pour la toilette des femmes plus de quatre cent mille bras travaillent journellement en France et que le commerce d'échange qui en est la conséquence s'élève à plus de deux-cent millions. Si par trop d'austérité ou si par des craintes que des brutalités inutiles peuvent faire naître, les femmes oubliaient quelque jour d'être coquettes on peut dire que l'une des sources de la richesse nationale serait tarie. Ce n'est pas ce que peuvent désirer nos gouvernants et il semble qu'on peut leur demander un peu plus de calme et de réflexion.

Il y avait malgré tout de bien jolies toilettes aux dernières réunions mondaines, les femmes sont braves !

On a fabriqué une nouvelle toile de soie de deux mètres quarante de largeur dans laquelle on taille de ravissantes toilettes aussi bien que des costumes tailleur. On s'en sert aussi pour faire des manteaux du soir et de voiture qui seront la grande originalité des villes d'eaux car nos mondaines ne tarderont pas à quitter Paris. Ces manteaux ont une forme arabe avec une sorte de capuchon sur les épaules, dont les pans courts se nouent négligeamment sur le devant ; l'un des côtés du manteau se rejette sur l'épaule et forme une gracieuse draperie beaucoup plus élégante que la cape espagnole.

Un autre modèle tient à la fois de la cape espagnole et du bournous arabe avec grand col rabattu sur un petit collet maintenu par une agrafe, art nouveau, en vieil argent.

Ceci est un modèle encore inédit, c'est une primeur que je donne aux lectrices.

Vicomtesse de RÉVILLE.

Je rappelle aux lectrices qu'il est sage d'emporter en villégiature les sachets de beauté du Docteur Dys. Quand on veut rester belle il ne faut pas négliger les soins journaliers, qui sont d'autant plus indispensables qu'on a à redouter des fatigues et des changements subits de température.

Il faut écrire à Darsy, l'habile préparateur du Docteur Dys, 54, rue du Faubourg Saint-Honoré à Paris, on peut même le consulter sur certains points, car il est nécessaire quelquefois de compléter l'usage des sachets de beauté par l'emploi des bandelettes merveilleuses.

V. de R.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE TOME CENT-DIX-HUITIÈME

ARMÉE — MARINE — COLONIES

BEAUX-ARTS — THÉATRE

ÉTUDES LITTÉRAIRES — CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE

POLITIQUE ET ÉCONOMIE POLITIQUE

CHRONIQUE DE DÉCENTRALISATION

LES PROVINCES

SCIENCES

HISTOIRE

LITTÉRATURE — POÉSIE — ROMANS — NOUVELLES CONTES — VOYAGES

PAGES COURTES

VARIÉTÉS

Le Secrétaire de Rédaction,
A. ALBALAT.

L'Administrateur-Gérant,
L. VERNET.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43





